~~THE MOYNE CANADIAN INSTITUTE~~

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1872 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE PROTECTEUR : S E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. STANISLAS SMOLKA.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est le polonais; c'est dans cette langue que paraissent ses publications.

Le Bulletin international paraît tous les mois, à l'exception des mois de vacances (août, septembre). Il est publié en deux séries, dont la première est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie, et la seconde aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès-verbaux des séances ainsi que les résumés des mémoires et communications présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą generalnego Sekretarza Dr. Stanisława Smolki.

Kraków, 1901. Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządem Józefa Filipowskiego.

Polska Akademia Umiejętności
WYDZIAŁ FILOLOGICZNY

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

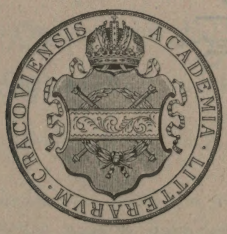
COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE 1901

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Bull I-6 A.B.
" 1-199 A.B.
Pl in place



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1901.

620062
6.10.55

~~611079~~
~~4.7.55~~

AS
142
K835
1901-06

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

Page

L. Abraham. Les moines irlandais à Kiew 137

P. Bieńkowski. Quelques remarques sur les chars scythiques 134

A. Brückner. Les petits monuments de la langue polonaise du moyen âge. IIe partie 3

— Les versions polonaises des fables d'Esope 155

Fr. Bujak. Maszkienice, village du district de Brzesko en Galicie. Ses relations économiques et sociales 25

— La géographie enseignée à l'Université de Cracovie en 1494 . . . 133

Comptes rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art des 28 juin, 22 novembre, 13 décembre 1900 et 24 janvier 1901 . . 19

Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 23 avril 1901 98

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 5 juin 1901 135

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 11 juillet 1901 146

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 14 novembre 1901 163

W. Czermak. Le parlementarisme en Lithuanie avant l'union de Lublin 165

St. Dobrzycki. Sur les voyelles nasales dans les dialectes polonais et Kachoubes 35

C. Heck. Qui a écrit le poëme „Roxolanki", publié sous nom de Simon Zimorowicz ? 46

— La vie et les oeuvres de Simon Szymonowicz (Simonides). Ie Partie 87

— Simon Simonides. Sa vie et ses oeuvres. Seconde partie, 1594—1629 141

M. Kawczyński. Amour et Psyché dans les contes de fées. Première partie: Contes de fées qui se rapportent au conte d'Apulée. Deuxième partie: Les théories sur la provenance des contes de fées . . 5

— Amour et Psyché, nouvelle d'Apulée, traduction, analyse et explication 36

— Parténopéus de Blois, poème français du XII siècle 123

Page

St. Kętrzyński. Le pallium des évêques polonais au XI$_e$ siècle . . . 185
W. Kętrzyński. Observations critiques sur la grande Germanie et la Sarmatie voisine de Claude Ptolémée 8
— Le peuple des Volces Tectosages et le nom Vlach, Włoch . . . 99
— Ce que savaient sur les Slaves leurs premiers historiens, Procope et Jordanes 173
F. Kopera. Reliure d'argent de l'évangéliaire de la princesse Anastasie, femme de Boleslas-le-Frisé. (Bibliothèque publique de St. Pétersbourg) 40
— Miniatures d'origine polonaise de la Bibliothèque publique de St. Pétersbourg. XI et XII siècle 89
St. Kutrzeba. L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. II—VIII. 107
— L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. IX—XI. . 191
T. Mandybur. Pseudo-Lucien: le traité „de dea Syria“ 105
A. Miodoński. Philippi Callimachi et Grogorii Sanocei carminum ineditorum corollarium 190
M. Morawski. A quelle époque remonte la mention de la Communion des Saints dans le Symbole des Apôtres? 14
J. Rozwadowski. Études sur les noms des cours d'eau slaves. I. Bassin de la Vistule 189
J. Tretiak. „La Voix libre“ de Stan. Leszczyński. Origine de cet écrit . 96
S. Windakiewicz. Le théâtre populaire dans l'ancienne Pologne . . . 157
St. Zakrzewski. La bulle pour l'archevéché de Gniezno (1136) . . . 147
— Les donations en faveur de Christian, évêque de Prusse, de 1217 à 1224 180

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1. **Janvier** **1901.**

Sommaire. Séance du 2 et du 14 janvier 1901. Résumés. 1. A. BRÜCKNER. Textes polonais anciens: nouvelle série.
2. M. KAWCZYNSKI. Amour et Psyché dans les contes de fées: Première partie. Contes de fées qui se rapportent au conte d'Apulée. Deuxième partie: Les théories sur la provenance des contes de fées.
3. W. KĘTRZYŃSKI. Observation critiques sur la grande Germanie et la Sarmatie voisine de Claude Ptolémée.
4. M. MORAWSKI. A quelle époque remonte la mention de la Communion des Saints dans le Symbole des Apôtres?

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 14 JANVIER 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

T. MANDYBUR. »Mitologia grecka w dyalogach Lukiana« *(La mythologie grecque dans les dialogues de Lucien)*, 8-o, p. 97.

C. MORAWSKI. »Rhetorum romanorum ampullae« 8-o, p. 20.

M. A. BRÜCKNER presente son travail: „*Les petits monuments de la langue polonaise du moyen-âge. IIe Partie*“ [1]).

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission des beaux-arts du 13 décembre 1900, de la Commission littéraire et de la Commission de linguistique du 11 novembre.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 3.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 21 JANVIER 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire présente la dernière publication de la Classe:

ST. KUTRZEBA. »Sądy ziemskie i grodzkie w wiekach średnich. I. Województwo krakowskie (1374—1501)« *(L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen-âge. I. Palatinat de Cracovie (1374—1501)*, 8-o, p. 124.

Le Secrétaire présente l'étude de M. MORAWSKI: „*A quelle époque remonte la mention de la Communion des Saints dans le Symbole des Apôtres?*“ [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. FR. BUJAK: „*Maszkienice, village du district de Brześć, en Galicie. Ses relations économiques et sociales*“.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 14.

Résumés

1. A. BRÜCKNER. **Drobne zabytki polszczyzny średniowiecznej.** (*Kleinere Denkmäler des mittelalterlichen Polnisch*). II. Theil. Vorgelegt am 14 Januar 1901.

Mittelalterliche polnische Denkmäler sind trotz aller einschlägigen Publicationen. die gerade im abgelaufenen Jahrzehnt einen grösseren Umfang angenommen haben. selten, wenn wir die Menge des einst Vorhandenen erwägen, wenn wir die Ausbreitung von polnischer Sprache und Cultur berücksichtigen. Verf., der seinerseits auf weitere Ausbeute dieses auch von ihm eifrig bebauten Feldes nicht mehr gerechnet hatte, konnte doch in jüngster Zeit mehrere Nummern sammeln, die er jetzt herausgibt und erörtert.

Das Umfangreichste ist ein Berliner Mammotrectus (Bibellexikon nach fortlaufenden Capiteln) von circa 1470, aus Schlesien stammend, vielleicht einst von einem Schlesier geschrieben. Es ist dies ein Mammotrectus der kurzen Fassung, abgeleitet aus dem Marchesini, der ja ungleich ausführlicher und vollständiger nicht nur die Bibel, sondern auch Legenden u. s. w. berücksichtigt; aber gerade diese kurzen Mammotrecte wurden mit Vulgärglossen aus Bibelübersetzungen versehen; so ist z. B. der Wiener Mammotrectus, lateinischböhmisch, derselben Art; einen mit dem Berliner identischen lateinischpolnischen Mammotrectus hat Herr Łopaciński 1899 gefunden. Diese beiden Mammotrecte sind das ausführlichste bisher bekannte lexikalische Werk des Polnischen im XV Jahrhundert und beanspruchen eine hervorragendere Stellung, die sich dadurch noch besonders erhöht, dass der Mammotrectus des Herrn Łopaciński von den Krakauer Hochschullehrern 1472 berichtigt worden ist — ein gar seltener und nicht genug zu schätzender Fall, dass die hochgelahrten magistri artium von ihrem Lateinkatheder aus auch für die Muttersprache, für einen guten Laien-

text, sorgten! Der Berliner Mammotrectus stellt nun den noch nicht verbesserten Typus dar, und dieser Typus bedurfte wirklich einer gründlichen Medel. Denn sein Verfasser hatte einfach die böhmische Bibelübersetzung als Hauptquelle benützt, aus ihr seine slavischen Termini herübergenommen, öfters ihnen sogar ihre böhmische Lautgestalt belassen oder sie leichthin poloniiert; seine eigene geistige Arbeit schränkte er nach löblicher mittelalterlichen Sitte möglichst ein.

Der Herausgeber hat daher aus dem gesammten Material nur eine Auswahl getroffen, das Wichtigere, Verfehltere u. dgl. hervorgehoben. Auf den Abdruck dieser Auswahl folgt eine Besprechung des lexikalischen Ertrages, der ziemlich reichlich ist; besondere Aufmerksamkeit verdienen alt- oder urslavische Worte, die das Polnische heute manchmal nur noch in seinem alterthümlichsten Dialekt, im Kaszubischen, kennt. z. B. sijać, glühen, wąwiry, tortuosus (böhm. uvírý dass., besonders im Osten des Sprachgebietes), dzwiekać. kauen (altslov. dvekati dass.) skomroszny, lascivus, grędzi, pectus, wilić, krümmen u. a.; dabei werden mehrere Fragen polnischer Etymologie besprochen.

Unter den übrigen Nummern ragt hervor das Pergamentfragment einer vollständigen Uebersetzung des Neuen Testamentes, einst ein Quartband, in Doppelspalten sehr sorgfältig geschrieben, offenbar für Laien, also ehestens für eine Frau, bestimmt. Leider ist nur ein winziges Stück, Matthaeus XXV, davon gerettet, aber es gestattet auch dieser Rest, Schlüsse in Hinsicht auf die ganze Ausführung zu machen und füllt eine empfindliche Lücke der alten Uebersetzung aus; wir wussten wohl, dass Evangelientexte einst vorhanden sein mussten, schon die Existenz der polnischen Sophienbibel mit ihrem alten Testament setzt dies nothwendig voraus, aber die Unbill der Zeit liess uns nichts Derartiges finden, bis Herr Direktor v. Kętrzyński aus einem alten Einbande einen vergilbten, wurmstichigen Blattrest ablöste und dem Herausgeber übergab.

Die übrigen Nummern bringen unbedeutende Nachträge aus Breslauer Handschriften, Postillen mit polnischen Glossen, einem polnischen Salve Regina u. dgl.

---

2. M. KAWCZYŃSKI. **Amor i Psyche w baśniach.** (*Amor und Psyche in den Märchen:* Erster Theil: *Märchen, die sich auf die Erzählung bei Apuleius beziehen;* Zweiter Theil: *Theorien über die Herkunft der Märchen).* Vorgelegt am 27 November 1900.

In Folge des in der vorhergehenden Arbeit gegebenen Versprechens legt der Verfasser hier eine Anzahl von Märchen vor, die seiner Meinung nach zu der lateinischen Erzählung von Amor und Psyche in Beziehung stehen. Das älteste hat er bei Straparola gefunden, aber in einer Form, die ihm sehr roh und unbehilflich erscheint. Er weist nach, dass in demselben die Grimm'sche Idee von der Erlösung durch Liebe nur schwach, die Lang'sche Idee gar nicht zum Ausdrucke komme. Die nächstälteste Erzählung findet sich bei Desperiers (1558) und zwar in einer Fassung, in welcher ebenfalls von der Grimm'schen Idee keine Spur vorkommt. In Basile's Pentamerone hebt er zwölf Erzählungen als zu Amor und Psyche zuständig hervor. Ihre grosse Anzahl erklärt sich auf diese Weise, dass in ihnen einzelne und verschiedene Motive aus Apuleius zu Grundthemen gemacht wurden. Somit kann es als sicher gelten, dass die neapolitanischen Erzähler, oder der Erzähler, das Märchen bei Apuleius gekannt haben. Der Verfasser nimmt hier professionelle Erzähler an, welche er mit den Schauspielern in der commedia dell'arte vergleicht. Von den Erzählungen des Pentamerone finden sich sechs bei Perrault wieder, alle womöglich verbessert, veranständigt, verelegantiert. Keine aber von denselben bezieht sich direct auf Amor und Psyche. Der Verfasser vermuthet, dass die grosse Verbreitung, die diesem Stoffe von Lafontaine und von Molière gegeben worden ist, Perrault abgehalten hat, denselben in einem Märchen darzustellen. Dieser stellt sich sogar ausdrücklich in einen Gegensatz zu der heidnischen Erzählung, in der er keinen moralischen Grundgedanken erkennen kann. Die Gräfin d'Aulnoy hat ihrer aber schon zwei, doch in einer starken Verkleidung. Musäus behandelt in den Büchern der Chronika der drei Schwestern einen Stoff, der sich gewiss auf Amor und Psyche bezieht, den er aber der Erzählung Li tre rri anemale in dem Pentamerone entlehnt hat, der im Laufe des achtzehnten Jahrhunderts in die Bologneser Mundart und in die italienische Schriftsprache (1754) übersetzt worden ist. In der wertvollen Sammlung von W. Grimm finden

sich einige Märchen, welche sich auf den Grundstoff von Amor und Psyche beziehen (z. B. der singende Loeweneckerchen), von den zehn Erzählungen im Pentamerone dagegen, welche auf Nebenmotiven der Apuleianischen Erzählungen fussen, klingen nicht weniger als acht in den Kindermärchen wieder. Eine Erzählung in den Kindermärchen bezieht sich sogar auf den Esel in den Metamorphosen, diese aber geht auf ein lateinisches Gedicht aus dem XV Jahrhundert zurück. Ausserdem haben sich auch die meisten aus Perrault in der Zwischenzeit in Deutschland verbreitet. Wie eng die Verbindung zwischen den Märchen im Pentamerone, bei Perrault und in den Kindermärchen ist, weist der Verfasser episodisch an dem Dornröschen und dem Aschenbrödel nach. Aus der serbischen Sammlung von Wuk Stef. Karadzicz werden drei angeführt, aus der polnischen von Gliński eine, aus der griechischen von B. Schmidt drei (hier werden noch Eros und seine Mutter ausdrücklich genannt), aus Indien eine, aus Tausend und eine Nacht vier. Eine dieser Erzählungen findet sich aber bereits bei Straparola, was gewiss nicht leicht zu erklären ist. Nicht weniger auffallend ist der Umstand, dass in den arabischen Erzählungen ein wichtiges Motiv aus der Vita Merlini vorkommt. Jedes von den angeführten Märchen wird kürzer oder länger besprochen, manche von den Sammlungen, namentlich der Pentamerone und Tausend und eine Nacht charakterisiert, wobei bei der letzteren ihre starke Abhängigkeit von der neuplatonischen Dämonologie hervorgehoben wird. Alle diese Betrachtungen und Analysen leiten den Verfasser auf den Schluss hin, dass die Existenz der Märchen, welche sich auf Amor und Psyche beziehen (abgesehen von der Beeinflussung der mittelalterlichen Kunstpoësie durch die lateinische Erzählung, von der sich der Verfasser vornimmt, besonders zu sprechen), sich in ihrer jetzigen Fassung für das frühere Mittelalter nicht erweisen lässt. Sie treten in den Nationalsprachen erst im sechzehnten Jahrhundert zum Vorschein, aber in einer ganz verschiedenen Verbindung von gegebenen d. h. früher schon bekannten Motiven und in einer sehr mangelhaften Entwickelung. Von den Motiven nimmt er also an, dass manche von denselben seit langen Zeiten her bekannt waren, aber isoliert, aus dem ursprünglichen Zusammenhange herausgerissen, so dass sie neue Verbindungen eingehen konnten. Inzwischen hat sich die Novellendichtung in Italien gänzlich erschöpft, und nun treten Straparola's Notte und die neapolitanischen Märchen hervor,

die mit einem Talent erzählt sind, welches noch heute unser Erstaunen hervorruft. Perrault führt dieses neue Genre in die grosse Litteratur ein, nicht ohne damit etwas Neues als Moderner gegen die Classiker ausspielen zu wollen. Er findet so viele Nachahmer, Sammler und Uebersetzer in Frankreich, dass im Jahre 1780 die Sammlung der Contes de fées schon 37 Bände umfasst. Dasselbe Interesse verbreitet sich in ganz Europa und mit ihm auch die besten Märchen, so dass das neunzehnte Jahrhundert schon was zu registrieren vorfand. Es giebt keine Thatsache, die dieser Auffassung widerspräche, und Thatsachen allein will der Verfasser berücksichtigen. Namentlich die von W. Grimm beigebrachten Zeugnisse sprechen vielmehr gegen ihn. Der Verfasser weist auch darauf hin, dass in Deutschland schon in der zweiten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts die Thätigkeit auf dem Gebiete der Märchen in Uebersetzungen und Nachbildungen eine sehr rege gewesen ist. Gewiss waren schon vorher einige Märchengeschichten bekannt, die waren aber nicht zahlreich und nicht sehr verbreitet und sie stammten aus den Facetiae, den kurzweiligen und Schelmen-Erzählungen, hatten also einen anderen Charakter, als die eigentlichen Feenmärchen.

In dem zweiten Theile der Arbeit beschreibt und bespricht der Verfasser alle die verschiedenen Theorien, welche zur Erklärung des Ursprungs und der Verbreitung des Märchens aufgestellt wurden: die arische von Grimm; die mythologische von A. Kuhn bis M. Müller; die indianistische von Benfey; die ethnologische von Andreas Lang; die agnostische von Bedier. Er hebt die Verdienste einer jeden von ihnen, aber auch ihre schwachen Seiten hervor. Schliesslich stellt er eine andere Theorie auf, welche er aus allen den im Vorhergehenden dargestellten Thatsachen entwickelt. Er nennt sie die historische und bemüht sich dieselbe durch gewisse, dem Menschen und der Gesellschaft angeborene Eigenschaften zu stützen. Er fügt hieran eine, so zu sagen, historische Uebersicht der wichtigsten Märchenmotive seit dem Alterthum bis auf die neuere Zeit, wobei er die bekanntesten Erzählungswerke, namentlich in ihrer lateinischen Fassung, als Grundlage benutzt. Denn die Motive treten sehr früh auf, die Erzählungen erst viel später, und wenn verschiedene Motive in einer gewissen Weise zu einer Erzählung verknüpft worden sind, so muss, seiner Ansicht nach, eine Entlehnung jedesmal dort angenommen werden, wo dieselbe, oder eine ähnliche Verknüpfung irgendwo später wieder erscheint. Es scheint also, dass die Unter-

scheidung der Motive von den Erzählungen einen wichtigen Punkt in seinen Ansichten bildet. — W. Grimm klagte während des Sammelns, dass die Kenntnis der Märchen im Abnehmen begriffen war, — der Verfasser ist geneigt zu meinen, dass sie eben damals zu wachsen begann und niemals grösser war als heutzutage.

---

3. W. KĘTRZYŃSKI. **Klaudyusza Ptolemeusza Germania wielka i Sarmacya nadwiślańska. Uwagi krytyczne.** ***(Kritische Bemerkungen über die Germania Magna und das westliche Sarmatien des Claudius Ptolemaeus).*** Vorgelegt am 21 Januar 1901.

In den bisherigen Ausgaben des Ptolemaeus ist die Germania Magna nicht immer kritisch behandelt worden, da die Herausgeber manchmal mehr die landläufigen Hypothesen deutscher Gelehrten, als die Ueberlieferung der Handschriften berücksichtigt haben, besonders wenn es sich um Namen handelte, die ihnen unverständlich waren. Ein solches Beispiel sind die »Silingae« und »Burguntae«, welche Lesarten sich nur in einer Handschrift vorfinden, während 38 Lingae und Buguntae haben.

Die Positionsbestimmungen, welche Länge und Breite bis auf 5 Minuten angeben, erweckten und erwecken den Anschein, als ob Ptolemaeus sehr genaue Angaben besessen. Das ist für Germanien und Sarmatien durchaus nicht der Fall. Ptolemaeus hat die Nachrichten, welche er besass, zuerst in seine Karte eingezeichnet und zwar je nach dem Stande der Quellen, bald genauer, bald ganz willkürlich. Die Positionsbestimmungen, die sich in seinem Werke befinden, sind die seiner Karte, auf die man sich durchaus nicht verlassen kann, da er weder mit der Geschichte der Völker Germaniens vertraut war, noch genügende Kritik zu einer solchen Arbeit besass; dass dieselben nur relative Bedeutung haben, gesteht er übrigens selbst zu.

Die Quellen, die ihm zu Gebote standen, waren gerade nicht die besten. Die uns bekannten Schriftsteller, wie Caesar, Tacitus, Plinius, Mela, Strabo etc. hat er nicht direct benutzt. Er hatte wahrscheinlich drei griechische Quellen zur Hand, vielleicht Encyklopädien, die auf jenen Autoren fussten, aber lüderlich gearbeitet waren.

Die Flüsse Germaniens sind ihm zum Theil dem Namen nach bekannt. Suevus ist die Oder, Chalusus die Havel und Viadus die Warthe.

Vom Rhein, dessen Quelle ihm der Bodensee ist, kennt er keine rechtsseitigen Nebenflüsse; von den Nebenflüssen der Donau kennt er drei, aber ohne ihre Namen zu nennen (Altmühl, Naab und March).

Die Weichsel ist für ihn keine ethnographische Grenze, — um dies zu beurtheilen, fehlten ihm die nöthigen Kenntnisse — sondern nur eine mechanische Linie, um Mitteleuropa in zwei Theile zu zerlegen.

Die in die Ostsee mündenden Flüsse Sarmatiens beruhen auf keinen sicheren Nachrichten; sie spiegeln nur die Gerüchte wieder von Strömen, die im nördlichen Scythien flossen. Selbst Jordanes bezieht noch alle Nachrichten von Strömen des Nordens auf die Weichsel, da ihm kein anderer dem Namen nach bekannt war.

Von den Gebirgen Germaniens und Sarmatiens hat Ptolemaeus sehr unklare Vorstellungen, nur die „Rauhe Alp“ ist richtig gezeichnet. Seine Sudeten sind der Böhmer Wald, sein saltus Orcynius der Mährische Höhenzug; der mons Asciburgius das Riesengebirge (Krkonoše — Corconti) und der Melibocus das Erzgebirge. Die Silva Gabreta ist das Fichtelgebirge, der mons Luna nicht der Manhart, sondern die kleinen Karpathen; die ferri fodinae das Ungarische Erzgebirge; die montes Sarmatici umfassen das Neograder-, Liptauer- und Tatragebirge. Die montes Venedici, die bei ihm in Ostpreussen liegen, sind das Waldaigebirge mit dem Wolkonski-Wald. Alle anderen Gebirge sind im westlichen Sarmatien nicht nachweisbar. Der Peuce mons ist wahrscheinlich ein Theil der Siebenbürger Alpen und der Carpathes mons, auf welchem die Theiss entspringt, bildet die Ost-Karpathen, obgleich er bei Ptolemaeus dort liegt, wo das Matragebirge sich befindet.

Von den Völkerreihen Germaniens und Sarmatiens ist nur ein kleiner Theil einigermassen richtig eingezeichnet; die Sitze der meisten sind, so weit sie sich controllieren lassen, gewöhnlich falsch, oder wenigstens unrichtig angegeben.

Ein wie schiefes und verwirrtes Bild seine Germania darbietet, ist schon daraus zu ersehen, dass er ein und dasselbe Volk öfters unter zwei Namen in zwei verschiedenen Gegenden ansetzt, wie z. B.:

Suevi Langobardi am Rhein — Laccobardi an der Elbe.

Baenochaemae in Böhmen — Baemae an der Donau.

Lingae an der Elbe — Lugi an der Weichsel.

Chauci (Caulci) an der Nordsee — Calucones an der Elbe.

Chaemae zwischen Ems und Weser — Chamavi an der Moldau.

Buri an der Weichselquelle, (Vis) burgii in der Nähe des saltus Orcynius — Burgiones in Sarmatien.

Teutonoari zwischen Elbe und Chalusus — Teutones zwischen Chalusus und Suevus.

Racatriae — Racatae an der Donau.

Peucini — Bastarnae.

Nach Germanien, resp. nach Sarmatien gehören gar nicht hin die Vargiones (Vangiones), Caritni (Caricatae), die in Germania superior wohnten, die Peucini oder Bastarnae, die ihre Sitze in der Nähe der Donaumündung hatten, und die Biessi, welche ein thracisches Volk waren.

Indem er längst ausgerottete oder anderweitig angesiedelte Völker als noch bestehend einträgt, wie die Bructeri, Sygambri, Teutones und Cimbri, oder unterjochte als selbstständig hinstellt, muss er den eigentlichen Herren des Landes andere Wohnsitze anweisen, die bei seiner Unkenntnis der Verhältnisse gewöhnlich sehr falsch sind. Wie die Suevi Angili nach Mitteldeutschland gekommen sind, ist schwer zu begreifen. Die Adrabaecampi und Parmaecampi waren wahrscheinlich gar keine Völker, sondern wirkliche campi (ad Rabae campos, Rabae campi, Parmae campi); ich glaube, dass es die Donauinseln, der grosse und kleine Schütt gewesen.

Eine noch grössere Verwirrung herrscht in Sarmatien; von den sechs an die Weichsel gesetzten Namen — Venedae, Gythones, Finni, Sulones, Phrugundiones, Avarini — gehört keiner dorthin; die Venedae sassen nach Tacitus zwischen Finnen und Bastarnen; die Finnen haben immer im Norden Russlands, nie an der Weichsel gesessen, und die zwischen ihnen und den Venedae befindlichen Gothen können eben nur dort gewohnt haben, wo ihre Nachbarn. Dass dies wirklich der Fall war, bestätigen die gothischen Wörter, die sich in der finnischen Sprache befinden, und gerade auf die Zeit von Tacitus und Ptolemaeus hinweisen. Daraus folgt nun, dass Ptolemaeus nicht nur irrthümlich jene Namen an die Weichsel, sondern dieselben auch in umgekehrter Reihenfolge angesetzt hat.

Vor die Finnen werden noch die Suiones (Sulones) zu stellen sein, die Ptolemaeus in Schweden vergessen. Wenn die Phrugundiones Burgunder sind, dann müssen sie in der Nähe der Gothen gesessen haben, da sie zu diesem Stamme gehören. Die Avarini sind wohl die späteren Avaren, deren slavischer Name sich in den neben sie gestellten Ombrones für Obrones erhalten hat. Von den übrigen Völkern ist nur die Lage der preussischen Galindae und Sudini (Sudauer) annähernd richtig angegeben.

Von den germanischen Völkerschaften werden ausführlicher besprochen die Semnonen, Lingae oder Lugi und die Baenochaemae oder Baemi nebst den Marcomanen.

Die Deutung des Namens der Semnonen als „Sammler, Fessler, Gefesselte, Verständige, alle zusammen, alle insgesammt“ entsprechen durchaus nicht den Worten des Tacitus. Die Lösung ist nur im Slavischen zu finden. Die entscheidenden Worte des Tacitus lauten: per humum (po zemi) evolvuntur; eoque omnis superstitio respicit, inde (z zemi) initia gentis (zeměné — Erdensöhne), ibi (w zemi) regnator omnium Deus. Die Semnonen waren die Zeměné, die Söhne der Erde; deshalb hielten sie sich auch für die ältesten und edelsten (vetustissimi nobilissimique).

Die Semnonen sollen die Vorfahren der Schwaben und Alemannen gewesen sein. Dies wird bewiesen, indem man dem „regnator omnium Deus“ den deutschen Himmelsgott Ziu unterstellt, während er doch mit der země — Erde identisch ist. Die Wessobrunner Handschrift hat Cyuvari und Suapa gleichgestellt, daraus folgert man, dass Semnonen Schwaben gewesen.

Die Identität mit den Alemannen soll eine Suidasstelle beweisen, in welcher von Albani die Rede ist, welche man auch Senones nennt. Man hat hier die Albani in Alamanni, die Senones in Semnones umcorrigiert, und der Beweis war geliefert. Diese Stelle bedarf jedoch gar keiner Correctur, da hier von den Anwohnern des Flusses Alba, jetzt Aube, und vom „pagus Senonicus“ in Gallien die Rede ist.

Die Lingae hatte man bisher zu Silingae, die erst im V. Jahrh. im südlichen Spanien auftauchen, und auf Grund dessen die Lugi zu Vandalen gemacht.

Der Name Lingae lebt fort bis auf den heutigen Tag im litth. Lenkas, im ungar. Leng-yel, im russ. Lach, ursprünglich Lęch (Lench), in den Lingones de Polonia des Thomas von Spoleto und

ist der Name, mit dem die Nachbarn die Polen bezeichnen. Lingae verhalten sich zu Lugi, wie das polnische łęg zu ług. Tacitus nennt sie ein grosses Volk und führt einige „civitates", nicht „gentes" oder Stämme an. Diese Civitates bezeichneten Anwohner von Flüssen, die alle mit einer Ausnahme rechts der Weichsel zu finden sind. Es wohnten nämlich die Elysii an der Olsza (Öhlse), einem Nebenfluss der Oder, die Arii an der Ara, jetzt Orawa (cf. Sala — Solawa, Mara — Morawa), die Lugi Duni am Dunajec, die Buguntae am Bug, die Aelvaeones oder Helveconae im Liwerlande am Flusse Liwiec, die Omani oder Manimi an der Mienia und die Naharvali an der Narew. Hierzu sind vielleicht noch die pommerschen Ruticaei (verderbt Ruticlei) zu zählen, deren Name das slavische Rutecowo bei Köslin widerspiegelt; an die Sidini erinnert der Pommersche Ortsname Sidzino (Sidino, Sedden). Dass diese Erklärung die allein richtige ist, beweist auch der Ortsname Calisia, das heutige Kalisz.

Da Baenochaemae und Baemi ein und dasselbe Wort ist, entstanden aus Boeohaemum = Heim der Bojer, da ferner Böhmen noch heute die czechische Bevölkerung von Böhmen bezeichnet, so kann es gar keinem Zweifel unterliegen, dass auch die Baemi und Baenochaemae Czechen gewesen sind. Wie steht es nun mit den Bojern? Dies ist der Name, mit welchem einst die westlichen Slaven die Czechen benannten. Dass celtische Boii in Gallien, Italien und Noricum gesessen, ist noch kein Beweis dafür, dass es nicht auch slavische Boii (conf. bój = Kampf) gegeben habe.

Dass celtische und slavische, resp. germanische Namen häufig vollständig identisch sind, dafür sprechen folgende Beispiele:

Lingae (Lingones de Polonia) — Lingones in Gallien u. Italien.
Lugi an der Weichsel — Lugi in Albion.
Semnones in der Nähe der Elbe — Semnones (Senones) in Italien.
Cauchi an der Nordsee — Cauci in Hibernia.
Rutheni (Russinen) — Rutheni in Gallien.
Iisera in Böhmen — Isar in Gallien.
Drwęca, Nebenfluss der Weichsel — Druentia in Gallien etc.

Der Name Boii ist also an und für sich noch kein Beweis, dass die czechischen Boii Celten gewesen.

Tacitus bezeichnet sie allerdings als Celten; das beruht bei ihm jedoch auf einem Misverständnis. Caesar hatte die Sitze der Helvetier im Norden mit der silva Hercynia begrenzt, die bei ihm

sich längs des rechten Donauufers hinzieht. Hinter ihnen sassen um Noreia celtische Boii. Bei Tacitus, der sich hier auf Caesar beruft, befindet sich der Saltus Hercynius auf dem rechten Mainufer, bis wohin er irrthümlich die Sitze der Helvetier ausdehnt. Die Folge davon war, dass er die czechischen Boii mit den ihm aus Caesar bekannten celtischen Boii in Noricum verwechselte. Die Marcomanen waren die slavischen Bewohner von Mähren, die sich Böhmens bemächtigt und ein grosses Reich begründet hatten. Als herrschender Stamm verdrängten sie auf lange den Namen der Böhmen aus der Geschichte. Den Marcomanen und Baemi hat Ptolemaeus ganz verkehrte Wohnsitze angewiesen.

Den Czechen sind zuzuzählen die Batini, welchen Namen ich in Balini verbessere. Die Balini wohnten an der Biała, die von links her der Elbe zufliesst; die Corconti sind die Anwohner der Krkonoše (Riesengebirge). Die Cotni oder Cotini haben ihren Namen von der Kutna hora.

Aus allem ist zu ersehen, dass Ptolemaeus bei der Aufzählung der Völkerschaften Germaniens gar keinen Unterschied macht zwischen nationes, gentes, den Anwohnern von Flüssen und Gebirgen und den Bewohnern kleiner Ortschaften; er hat gar keinen Versuch gemacht, die Unzahl von Namen um die betreffenden nationes und gentes zu gruppieren. Es kann daher auch von einer Völkertafel Germaniens als einer wissenschaftlichen und systematischen Zusammenstellung nicht die Rede sein; es war weiter nichts als eine ungeschickte, unwissenschaftliche Compilation, die dessenungeachtet so manche wertvolle Nachrichten enthält.

Von den 94 Städten, die Ptolemaeus nach Germanien verlegt, gehört ein Theil in die angrenzenden Länder, so gewiss auch Setidava und Carrodunum u. s. w. Andere repräsentieren bei Ptolemaeus fehlende Völker, so z. B. Aestuia die Aestier; andere bezeichnen Inseln und Flüsse, wie z. B. Leufana, Luppia, Amisia, Alcimoennis etc.; andere endlich beruhen auf Misverständnissen, wie das bekannte „Siatutanda“ (Frisiis... ad sua tutanda digressis), vielleicht auch Fugarum und Furgisatis (frugi satis).

Für die Germanisten, die ganz Mitteleuropa mit sogenannten West- und Ost-Germanen anfüllen, gehört Ptolemaeus zu den Hauptquellen, obwohl in seiner Germania auch nicht ein Name vorhanden ist, der für ihre Hypothese spräche. Was sie haben wollten und bedurften, das alles haben sie in den Text hineincorrigiert und

hineingedeutet. So sollen die Ruticaei (Ruticlei) entweder Rugier oder Turcilingen = Lemovii, die Sidini Rugier, die Pharodini Heruler, die Lingae Silinger, die Lugi Vandalen, die Buguntae Burgunder gewesen sein! Davon weiss jedoch Ptolemaeus nichts. Die Gothen sitzen allerdings bei Ptolemaeus auf dem rechten Weichselufer; wohin sie gehören, haben wir oben bereits angedeutet. Unkritisch ist das Verfahren jedenfalls. wenn man alle anderen Namen von der Weichsel entfernt und nur die Gothen zurückhält, obgleich die Gothen mit den anderen zusammen entweder stehen oder fallen.

Zwei Karten erläutern die Abhandlung; die eine stellt des Ptolemaeus Germania magna mit dem angrenzenden Theil von Sarmatien dar; die andere gibt ein rectificiertes Bild derselben mit den auf Tacitus und anderen beruhenden Ergänzungen und mit Berücksichtigung der in der Abhandlung gefundenen Resultate.

---

4. X. M. MORAWSKI. **Kiedy wzmianka o Świętych Obcowaniu weszła w symbol wiary?** *(A quelle époque remonte la mention de la Communion des Saints dans le Symbole des Apôtres?).* Présenté le 21 janvier 1901.

Les travaux les plus récents sur le Symbole tendent de plus en plus à démontrer sa haute antiquité. Cependant la plus ancienne de ses formules, qui était encore usitée à Rome quand Rufin écrivait son traité De Symbolo (fin du IV siècle), omettait plusieurs phrases du Symbole actuel, et entre autres la mention de la Communion des Saints.

On regarde communément aujourd'hui comme la plus ancienne trace de cet article du Symbole, une homélie de Faustus, évêque de Riez en Provence (depuis 450). On connaissait depuis longtemps l'existence de cette homélie, mais c'est assez récemment que Caspari de Christiania en a publié le texte intégral et démontré l'authenticité.

Il est encore question de la Communion des Saints dans une ancienne Explanatio Symboli habita ad competentes de Saint Nicétas. Mais d'abord on s'est mis à douter si l'auteur mentionne la Communion des Saints comme partie du Symbole, ou bien s'il en parle seulement pour expliquer l'article précédent sur l'Église. Ensuite on a attribué assez communément. après Baronius,

cette Explanation à S. Nicétas, évêque d'Aquilée, qui est monté sur ce siége vers le milieu du V-e siècle; partant son témoignage ne serait pas plus ancien que celui de Faustus.

Mais quand on examine bien le texte de l'Explanation, on se convainc. d'abord. que la Communion des Saints y est bien citée comme partie du Symbole. Toutes les fois qu'il cite un article ou une partie d'article. l'auteur emploie régulièrement une formule spéciale credis, credere etc. moyennant laquelle il fait ressortir clairement les parties du texte du Symbole qu'il cite et commente.

On arrive ensuite à la conclusion que cette Explanation n'est pas l'oeuvre de Nicétas d'Aquilée, mais d'un autre Nicétas qui fut évêque de Rémésia en Dacie, et mourut dans les premières années du V-e siècle; ce qui reporte son témoignage à plus d'un demi-siècle plus haut. Nous en trouvons la première preuve dans le témoignage contemporain de Gennadius. La seconde, dans la forme du Symbole expliquée par notre Nicétas; quelle était la formule usitée à Aquilée vers l'an 400, nous le savons par le traité de Rufin; or la formule de notre Nicétas en diffère beaucoup: non seulement elle ajoute certains articles que la première ne contient pas. mais elle en omet d'autres que la première contient. Or. si le Symbole d'une Église changeait parfois. c'était seulement par addition d'une nouvelle partie explicative, jamais par omission de parties une fois introduites. Donc le Symbole commenté dans l'Explanatio ne peut pas être celui de l'Église d'Aquilée. On trouve une troisième preuve dans la doctrine de notre Nicétas: il combat l'arianisme, le macédonianisme etc.; il ne sait rien encore du nestorianisme ni de l'eutichianisme.

Enfin. tant Faustus que Nicétas parlent de notre article comme d'une chose contenue depuis longtemps dans le Symbole. Cela nous amène à conclure qu'au temps même où Rufin écrivait son traité, et où l'Église de Rome n'avait pas encore introduit la mention de la Communion des Saints dans son vieux Symbole, déjà d'autres Églises, tant à l'Occident qu'à l'Orient de l'Europe. l'avaient introduite chez elles; et que bientôt après cette addition se propagea dans les autres Églises d'Occident. par contrecoup de l'hérésie de Vigilance.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5 Lutego 1901.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 2. **Février** **1901.**

Sommaire. Séance du 11 et du 18 février 1901. Résumés. 5. F. KOPERA. Compte rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art des 28 juin, 22 novembre, 13 décembre 1900 et 24 janvier 1901.
6. F. BUJAK. Maszkienice, village du district de Brześć en Galicie. Ses relations économiques et sociales.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire rend compte des travaux de M. C. HECK: 1° *„L'oeuvre de Simon Szymonowicz. Ie Partie“*. 2° *„Qui a écrit le poëme: „Roxolanki“ publié sous nom de Simon Zimorowicz?“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. S. DOBRZYCKI: *„Quelle est l'origine de plusieurs poëmes polonais du moyen-âge?“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission des beaux-arts du 24 janvier 1901 [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 19.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydżiał historyczno-filozoficzny. Serya II, tom XV ogólnego zbioru tom czterdziesty«. *(Travaux de la Classe de philologie, vol. XL)*, 8-o p. 411. avec 7 cartes.

M V. ABRAHAM: examine sommairement quelques miniatures du célèbre: „*Codex Gertrudianus*“ qui ont trait aux relations entre un prince russe du XI siècle et le Saint Siége.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 28 czerwca, 22 listopada, 13 grudnia 1900 i 24 stycznia 1901.** (***Comptes rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art des 28 juin, 22 novembre, 13 décembre 1900 et 24 janvier 1901***).

Séance du 28 juin 1900.

Le président, d'après la notice de M. Math. Berson, fait ressortir l'importance de la bibliothèque épiscopale de Płock et s'arrête tout particulièrement à un „Codex" du XII-e siècle, où sont relatés des miracles dont la cathédrale de Płock fut le théâtre en 1148. Ces miracles mettent en relief l'éminente personnalité de l'évêque Alexandre, prélat éclairé dont le nom mérite d'être pieusement recueilli dans l'histoire de la civilisation polonaise. Ils nous donnent aussi de curieux renseignements sur les moeurs de cette époque.

M. Mathias Berson, à l'occasion du cinquième centenaire de l'université de Cracovie, a encore publié une monographie sur „Les manuscrits polonais à miniatures". Cet ouvrage est présenté à la Commission.

Communication est faite de photographies de l'église collégiale de Łasko et des objets d'art qui y sont conservés. A remarquer surtout les antiphonaires et livres de chant où l'on voit les armoiries de la maison de Łaski, des objets d'orfèvrerie et spécialement des ostensoirs d'un travail soigné et délicat.

M. F. Chłapowski a transmis à la Commission une photographie. accompagnée d'une note explicative, de la plaque d'érection de l'église de Lubraniec. Cette église édifiée par Grégoire de Lubraniec, chancelier de la couronne, pendant les dernières années du règne de Jean Casimir, fut embellie par les soins de Jean, neveu

du fondateur et évêque de Posen (1498—1520). Sur cette plaque, ainsi que le fait observer M. Piekosiński, on voit l'image du chancelier avec cette rare particularité qu'il porte le sceau suspendu à son cou par une chaînette.

M. Sokołowski rend compte des études faites par des savants étrangers sur les livres liturgiques du XI-e et du XVI-e siècle conservés dans les collections tchèques et polonaises, et de la publication que projette l'Académie des Sciences tchèque des miniatures qui se trouvent en grand nombre dans ces livres. A ce propos, il communique des photographies d'un codex de Ratisbonne qui a le même caractère que le fameux codex de Wyszehradec de Prague. Ce dernier et les codex polonais qui s'en rapprochent vont être l'objet d'une publication de M. Lehner.

M. Sokołowski démontre que la miniature qui orne un des graduels de la bibliothèque du chapitre à Cracovie et qui, d'après M. Polkowski, avait été considérée jusqu'ici comme un portrait du roi Casimir Jagellonczyk, n'est qu'une copie d'une gravure allemande représentant le jugement de Salomon, oeuvre de François de Bocholt, ou bien d'Isral de Mekenen.

Séance du 22 novembre 1900.

Le président soumet à la Commission le dessin, communiqué par M. C. Moklowski, de l'église ruthène de Ławrow, au type roman fort accusé. Cette église avec quelques autres monuments fort peu nombreux, marque l'extrême limite qu'atteignit en Orient l'architecture romane.

Il présente ensuite la photographie et la description de l'église de Maków, transmises par M. G. Worobjew. Cette église où l'on voit encore des restes d'une construction gothique de la fin du XV-e et du commencement du XVI-e siècle, a tous les caractères de l'architecture mazovienne de cette époque. On y admire un cénotaphe de marbre de teintes variées, édifié en 1591. C'est du beau style renaissance.

M. Cercha donne communication d'une note de M. Korzon sur Santi Lazare, architecte à qui fut confiée la construction du château de Łobzów dans les dernières années du règne de Bathory et que la reine Anne Jagellon maintint dans ces fonctions.

Le président donne quelques détails sur les ruines du château de Mir qui probablement fut élevé vers 1490, par Georges Illinicz. Après avoir appartenu aux Radziwill, cette splendide demeure qui fut habitée jusqu'en 1792 et dont les débris attestent la magnificence, passa aux princes de Hohenlohe.

M. C. Potkański parle des tableaux qui furent exécutés entre 1414 et 1445 pour l'église collégiale de Łęczyca, et. à ce propos, de l'important mouvement artististique qui, ainsi qu'en témoignent les comptes du temps, prit essor à cette époque. C'est en grand que l'on fit des commandes de tableaux. Un certain Nicolas de Kalisz et surtout un peintre de Cracovie dont le nom ne nous est pas parvenu, furent les grands pourvoyeurs de ces ouvrages, détruits sans doute lors de l'incendie de 1473.

Le président présente d'originales gravures populaires sur bois. Ces compositions si fantaisistes et si étranges ont été communiquées par M. S. Witkiewicz. Elles représentent des Saints ou des scènes de l'Ecriture.

M. M. Bersohn a fait parvenir à la Commission d'intéressantes gravures coloriées sur la vie de Saint Stanislas de Kostka, ainsi qu'une description minutieuse accompagnée de dessins des vieux canons en bronze de Nieświеż. Ces canons, fondus au XVI-e et au XVII-e siècle, sont parmi les plus beaux qu'on ait vus en Pologne.

M. Zieliński donne la description des ornements en argent du XI-e siècle, découverts à Starzyn, dans la contrée de Wyszogród.

M. L. Lepszy présente la photographie de deux bijoux polonais dont il donne la description. L'un, découvert à Abrahamowice, dans le district de Lublin, date du XV-e siècle; l'autre, de l'époque de Sigismond Auguste, appartient au prince Lubomirski de Przeworsk. Ces deux ouvrages peuvent être mis au nombre des meilleures productions de la joaillerie polonaise. Ils sont dus probablement au maître orfrère Jan Jacopo Caraglio qui travaillait alors en Pologne.

Séance du 13 décembre 1900.

M. le comte Georges Mycielski donne un aperçu sur la première partie de son travail: Lucas Vorsterman et deux seigneurs polonais (1640—1646).

Il parle d'abord des rapports artistiques que la Pologne entretint avec la Hollande dans la première moitié du XVII-e siècle, relations, dont le voyage en Flandre pendant l'automne de 1624 de Ladislas Waza, prince héritier du trône, et sa visite à Rubens marquent le point culminant. Il est probable que c'est à la suite de ce voyage que se nouèrent les relations de Pierre Soutman avec le roi ainsi qu'avec les magnats polonais, et que Pierre Dankerts de Ry vint se fixer à la cour de Ladislas IV. D'ailleurs la Hollande eut une influence prépondérante sur la peinture polonaise du XVII-e siècle: Lekszycki compose des tableaux d'aprè des gravures des oeuvres de Rubens, Jean Tricius est élève de Jordaens, Daniel Freher s'inspire des maîtres flamands, tandis que les frères Lubieniecki suivent les leçons des maîtres hollandais Gérard de Lairesse et Adrien Backer. En présence de ces preuves irrécusables du contact de la Pologne avec la Hollande au commencement du XVII-e siècle, il ne sera pas sans intérêt d'étudier les rapports qu'eurent avec un des plus fameux graveurs flamands, deux personnages marquants dont le nom brille dans l'histoire de la Pologne de cette époque et qui firent exécuter leur portrait par cet artiste, Lucas Vorsterman (1595—1675), le meilleur, avec Paul Pontius, de tous ces graveurs qui s'étaient groupés autour de Rubens. M. Henry Hymans de Bruxelles, dans une biographie définitive de Vorsterman, nous présente un tableau complet de son activité artistique, d'abord auprès de Rubens, puis en Angleterre, puis à Anvers, avec Van Dyck; enfin il nous le montre, après 1637, en rapports avec un Polonais que, du reste, il ne désigne pas assez clairement. Ce Polonais, c'était le prince Boguslas Radziwill, tout jeune homme alors et qui venait d'arriver en Hollande à l'effet de s'y instruire et d'y voir le monde savant de l'époque. Vorsterman suit à la guerre Radziwill, ainsi qu'en fait foi une lettre en hollandais, adressée à Huygens, sans autre date que „le 25 mars". Cherchons l'année. D'après les mémoires à peu près oubliés de Boguslas Radziwill, Vorsterman et le prince font campagne pendant l'été de 1640. La lettre à Huygens est donc de 1641. Ce détail est d'une assez grande importance, surtout si l'on considère que c'est la seule lettre de cet artiste que l' on connaisse. D'un autre côté on sait que Radziwill était à cette même époque en relation avec des artistes hollandais; il est donc permis de supposer que c'est alors que Vorsterman grava le portrait dont aucune

des grandes collections de gravures en Europe ne possède d'exemplaire et dont l'existence est même inconnue à M. Hymans. En finissant M. Mycielski lève un coin du voile qui recouvre la courte intrigue amoureuse du prince Boguslas avec une des plus célèbres beautés de son temps, immortalisée par le pinceau de Van Dyck, Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix, et épouse non reconnue par Rome du prince Charles de Lorraine. Cette amourette se noua à Gand, en 1646.

M. Bartynowski confirme l'hypothèse de M. Mycielski au sujet de la date de ce portrait de Radziwill par Vorsterman, pièce qui fait partie de la collection du prince Ferdinand Radziwill et qui est probablement unique.

Le président donne lecture d'une intéressante communication de M. Fournier de Lyon, au sujet des ceintures polonaises fabriquées à Lyon, dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, par la fameuse maison Guyot et Germain, auxquels s'adjoignit plus tard comme troisième associé le dessinateur Pierre Toussaint Dechazelle. Ces ceintures fort recherchées étaient surtout envoyées à Francfort, à Leipsic, en Pologne et en Russie, où, à la cour de Pétersbourg, on s'en paraît dans les grandes solennités.

M. Louis Puszet donne quelques brèves indications sur une figurine de la Vierge qui se trouve au musée diocésain de Posen. Cette statuette en bois, de la fin du XIV-e siècle, est d'origine inconnue. Il présente en outre la photographie d'un bas relief de l'église de Notre-Dame in Summo à Posen, représentant Saint Stanislas ressuscitant Piotrowin, oeuvre de la fin du XVIII-e siècle.

Séance du 24 janvier 1901.

M. le comte Georges Mycielski résume la seconde partie de son travail sur Vorsterman et deux seigneurs polonais (1640—1646).

Le prince Boguslas Radziwill, avant ses intimes relations avec Vorsterman, en 1640, connut sans aucun doute, dès le début de son séjour en Hollande, le célèbre portraitiste de la maison d'Orange, Michel de Mierevelt (1567—1641), ainsi qu'en témoigne le portrait de l'oncle de Boguslas, le viel hetman Christophe Radziwill, exécuté par le peintre d'après un portrait original envoyé de Pologne par

l'entremise du jeune prince Boguslas, et gravé en 1639 par Guillaume Delff. La reproduction du portrait de Boguslas par Vorsterman, que le Prince Ferdinand Radziwill de Berlin, propriétaire de la gravure originale, a bien voulu communiquer à M. Mycielski confirme toutes ces hypothèses. Cette pièce, signalée pour la première fois, date certainement de la seconde moitié de 1640. Le jeune prince y est représenté en armure, en souvenir de la campagne à laquelle il venait de prendre part pendant l'été, et, dans la légende, il est qualifié de Porte-Enseigne de Lithuanie, titre que le roi Ladislas IV lui avait donné à la fin de 1639. Le portrait fut vraisemblablement dessiné par Vorsterman qui d'ailleurs en signa la gravure.

Dans les derniers mois de 1645, le graveur anversois, dont l'étoile artistique commençait à pâlir, entra en rapports avec le poète satirique Christophe Opaliński castellan de Posen, connu par son opposition au roi. M. Hymans cite, dans son livre, la gravure du portrait d'Opaliński, mais sans en donner la date. M. Mycielski a élucidé ce point. Cette gravure fut exécutée à l'occasion de la mission d'Opaliński à Paris, où il épousa, au nom du roi Ladislas IV, Marie Louise de Gonzague, le 5 novembre 1645. En passant par Anvers, il s'y arrêta et posa pour son portrait. A son retour en Pologne, où il amenait la reine, il resta dans la même ville du 17 au 20 décembre, et dut sans doute recevoir des mains de Vorsterman la gravure commandée qui, dit Le Laboureur dans sa „Relation du Voyage de la reine Marie de Gonzague en Pologne", se voyait à la fin de décembre 1645 aux vitrines d'un libraire d'Amsterdam. L'encadrement de la gravure est tout-à-fait de circonstance. Au dessus de la mâle et belle figure d'Opaliński deux mains se joignent, puis, à côté, on voit des cornes d'abondance, des têtes d'enfants, le caducée symbole du bonheur, deux anges tenant les flambeaux de l'hymen et deux couronnes nuptiales, toutes figures allégoriques rappellant le mariage royal, enfin, au bas de l'image de l'ambassadeur, sa glorification à lui, c'est-à-dire son blason „Łodzia", des armes, des livres, des instruments de musique, la lyre du poëte et le hibou, oiseau de Minerve. La gravure n'est pas une des meilleures de Vorsterman, mais le dessin dont elle est la reproduction et que M. Mycielski est parvenu à se procurer est un fort beau travail, dû, selon toute probabilité, au peintre-graveur Abraham de Diepenbecke (1596—1675), élève de Rubens, établi à Anvers. Nous voilà donc renseignés sur l'origine de ces deux gra-

vures de Vorsterman et par conséquent sur les rapports qu'eurent ce maître et quelques autres peintres flamands et hollandais avec deux des personnalités les plus en vue de la Pologne du XVII siècle.

M. Bersohn présente une note détaillée sur le trésor de la cathédrale de Płock et sur un bas-relief d'argent repoussé qui s'y trouve. C'est un joli travail renaissance de la fin du XVI-e ou du commencement du XVII-e siècle, qui sans doute fut offert à la cathédrale de Płock par la reine Constance, femme de Sigismond III.

M. Wawrzyniecki transmet une description des monuments de la petite ville de Rawa et des environs (gouvernement de Piotrków).

M. Kutrzeba soumet à la Commission deux fort intéressants documents du XVI-e siècle: l'un est une lettre de Christophe Szydłowiecki à l'évêque de Warmie au sujet de l'achat de tableaux flamands; l'autre, une lettre du roi Sigismond I à St. Szafraniec sur le lapis de Chęcin.

M. Antoine Szutinas communique des photographies d'objets d'art conservés à Wilna, spécialement au trésor de la cathédrale et à l'église S. Pierre, ainsi que dans ses propres collections.

M. Worobjew envoie les photographies avec notice de l'église paroissiale de Rożan, district de Maków, gouvernement de Łomża. On y voit des restes de l'époque gothique.

M. J. Smoleński donne une description de la curieuse fresque découverte en 1899, dans la chapelle du château de Lublin. Cette composition byzantine mérite d'être sérieusement étudiée.

Enfin M. Piekosiński formule quelques hypothèses sur les énigmatiques blasons du XVI siècle dont sont ornées des faïences à poële, découvertes à Oświęcim. A ce propos M. Odrzywolski raconte la trouvaille de ces faïences et regrette qu'on n'ait pas soumis à M. Piekosiński toutes ces pièces céramiques qui, au point de vue héraldique, sont d'un haut intérêt.

---

6. FR. BUJAK. **Maszkienice, wieś powiatu brzeskiego. Stosunki gospodarcze i społeczne.** ***(Das Dorf Maszkienice im Bezirk Brzesko. Volkswirtschaftliche und sociale Zustände).*** Vorgelegt am 21. Januar 1901.

Im Eingange hebt der Verfasser die Nothwendigkeit einer genauen Erforschung der Landesverhältnisse hervor, betont den

Wert monographischer bis ins Detail gehender Studien über einzelne Ortschaften und macht uns sowohl mit dem Material, dessen er sich bedient, bekannt, als auch mit der Art und Weise, wie er dasselbe gesammelt und bearbeitet hat.

Gegenstand vorliegender Arbeit ist das Dorf Maszkienice, an der Grenze zwischen den Ausläufern der Karpathen und der Weichselebene gelegen, eine Meile von der Bezirksstadt Brzesko entfernt, mit einem Umfange von 6·6 □ km. und einer Bevölkerung von 1200 Einwohnern. Der südliche Theil desselben ist eine sandige Anhöhe mit einem Untergrund, der dicht mit Raseneisenstein versetzt ist, überdiess unbewaldet.

Das Dorf Maszkienice existierte bereits im XIV Jhd. als Ansiedlung mit Magdeburger Recht und besass gegen Ende des XVI Jhd. eine seltsam differierende Bevölkerung von höchstens 100 Einwohnern. Vor dem Verfall des polnischen Reiches war es eine Zeit lang Krongut, unter österreichischer Regierung wurde es Privateigenthum; ein mässig grosses Vorwerk existierte bis zum J. 1850, von dieser Zeit an wurde der herrschaftliche Boden an die Bauern verpachtet. Auf Grund der Ortstradition und der Ortsbenennungen entwirft sodann der Verfasser ein Bild von dem früheren Waldstand und den Aenderungen in der Bewässerung, die einst bedeutend ergiebiger war, und hebt ferner den Mangel an einer Ueberlieferung, die ursprüngliche Ansiedelung betreffend, hervor.

Auf Grund der in der Pfarrkanzlei aufbewahrten Geburtsscheine gibt der Verfasser einen Ueberblick über die Ab- und Zunahme der Bevölkerung seit dem J. 1740. In der Mitte des XVIII Jhd. belief sich die Einwohnerzahl auf 500 Köpfe und nahm in den nächstfolgenden Decennien rasch zu; wir erfahren, dass bereits damals das Dorf übervölkert war. Um das J. 1840 zählte die Bevölkerung beinahe 900 Seelen, dem weiteren Zuwachs traten jedoch in den kritischen Zeiten, um das J. 1848, gewaltsam um sich greifende ansteckende Krankheiten hindernd entgegen, obwohl auch da noch die Zahl der Geburten die der Todesfälle um ein geringes überstieg. Schliesslich werden dieselben Verhältnisse auch in Bezug auf die letzten zwanzig Jahre geschildert, die Ursachen der gegenwärtigen Abnahme der Einwohnerzahl besprochen und die erheblichen Aenderungen in Hinsicht auf die Bevölkerung der einzelnen Dörfer vor der Abschaffung des Frohndienstes hervorgehoben.

Das Dorf Maszkienice umfasst 1172 Morgen Land, deren Reinertrag vom Kataster auf 2454 Gulden berechnet wird. Die angebaute Bodenfläche ist im Laufe von 25 Jahren dieselbe geblieben, die Saatfelder nehmen 78·5% der Oberfläche ein, die Wiesen 7·25%, die Weideplätze 4·66%, der steuerfreie Boden (Wege, Unland) 5·5%. Infolge der Regulierung des Katasters ist der Reinertrag von einem Morgen Land um 33 kr. gestiegen und beträgt gegenwärtig 2·20 G., was so viel heissen will, dass der Boden in M. durchschnittlich etwas besser als IV-er Classe ist, keineswegs aber gut genannt werden kann. Den Grundbüchern zufolge ist das Land in 543 Grundbesitze eingetheilt, von denen die meisten (222) 1—4 Morgen umfassen, dem Kataster nach mit einem Ertrage von 1—8 G., während 193 den Umfang von 1 Morgen nicht erreichen. Dabei ist jedoch zu beachten, dass die Anzahl der Grundbesitze (Grundbuchskörper) weder der Anzahl der Eigenthümer, noch der Steuerzahler, noch der factischen Besitzer genau entspricht.

Officiell beträgt die Zahl der Eigenthümer 675 Personen, ist aber in Wirklichkeit geringer. Steuern zahlen 305, von diesen zahlen über 10 Gulden nicht mehr als drei, 162 zahlen nur 1—4 Gulden. Auf eine Wirtschaft, deren es 236 gibt, kommen durchschnittlich 5 Morgen Land, der Steuerbetrag davon beläuft sich auf 2·52 G. Im J. 1899 jedoch war das Land derart vertheilt: 11 Wirtschaftsbesitzer konnten wirklich für wohlhabend, 30 für mässig wohlhabend gelten, 65 Familien sicherte ihr Grundbesitz allenfalls einen noch genügenden Unterhalt, 105 Familien indessen hätten sich bereits nicht mehr von ihrer Scholle ernähren können und 25 in tiefem Elend verkümmern müssen. Dass durch diese Verhältnisse 116 Familien gezwungen werden, ihre Mitglieder als Lohnarbeiter in die Welt zu schicken, ist erklärlich. Trotzdem bleiben noch gegen 30 arme Familien im Dorfe zurück und suchen Erwerb bei den Nachbarn.

In technischer Beziehung stellt sich die Zerstückelung des Bodens noch schlimmer dar. Derselbe zerfällt in 5036 Parcellen, deren Oberfläche durchschnittlich 370□ Klaftern beträgt. Der Länge nach dehnen sich die Grundstücke $1^1/_2$—$2^1/_2$ klm. aus, doch hat die Mehrzahl der Landleute bis zu den entlegensten Theilen ihres Besitzes einen Weg von beinahe 4 klm. zurückzulegen. Was die Ausdehnung in die Breite betrifft, so erreicht die Zerstückelung ihren Höhepunkt; gibt es doch daselbst schon nahe an 100 Grund-

stücke, die höchstens 3 Meter breit sind. Gemeinschaftliches Eigenthum ist nicht vorhanden; einst gab es einen Weideplatz von ungefähr 80 Morgen, der noch vor 1830 durch Zueignung in Besitz genommen wurde.

Die Bodenpreise sind in den letzten 25 Jahren fast um 50% gestiegen, der Durchschnittspreis für einen Morgen beträgt 350 bis 400 G.; der Wert des gesammten immobilen Eigenthums beziffert sich also gegenwärtig auf ungefähr 365.000 G., der einzelnen Wirtschaft hingegen auf ungefähr 2.500 G.

Die complicierten Verhältnisse in Bezug auf Bodenvertheilung in Maszkienice sind eine natürliche Consequenz der Abschaffung des Frohndienstes und des bindenden Familien- und Erbrechtes, des letzteren eigentlich insofern, als es von dem Bezirksgericht nicht in entsprechender Weise in Anwendung gebracht wird. Das Gericht theilt das Feld stets der Länge nach, ohne Rücksicht auf dessen Breite, denn die Theilung in ideale Theile, welche später der Geometer ausmisst, verursacht weniger Schwierigkeiten als die physische Theilung, die von vornherein die Parcellen bestimmt, welche gleichwertige Theile ausmachen sollen. Dieses Verfahren steht im Widerspruche mit der Art und Weise, wie das Volk die Grundstücke zu theilen pflegt. Um die Ausdehnung in die Breite nicht anzutasten, zieht es das Volk vor, den Boden querdurch zu theilen, oder es werden die Erbberechtigten mit einzelnen abgesonderten Grundstücken abgefunden (so erhält der Sohn das väterliche, die Tochter das mütterliche Erbtheil, während das Gericht unter beide sowohl das väterliche als auch das mütterliche Erbtheil zur Hälfte vertheilt). Sodann zieht das Gericht, um sich die Arbeit zu vereinfachen, stets auch die älteren Kinder, die bereits von den Eltern zu deren Lebzeiten aus freier Hand vollständig ausgestattet wurden, zur Theilnahme an der Erbschaft herbei, anerkennt weder geschriebene noch mündliche letzte Willenserklärungen nicht nur der Form, sondern auch dem Inhalte nach, und identificiert das bereits vorher ausgefolgte Erbtheil mit einer Schenkung (erlaubte Verminderung des Vermögens). An einigen Beispielen, die mit dem Dorf Maszkienice in Beziehung stehen, wird dieser Unterschied zwischen der Gerichtspraxis und dem Volksbrauch näher erklärt.

In der Folge gibt uns der Verfasser ein anschauliches Bild von einer einzelnen Wirtschaft während der letzten 3 Jahre und bespricht bei dieser Gelegenheit die Principien bei der Feldbestellung;

den Körnerertrag des Getreides und die Düngung; ferner berührt er die in den neuesten Zeiten eingeführten Neuerungen im Feldbau, die Pachtverhältnisse und die Grundrentenfrage, die eigentlich nicht existiert. Er macht auf den Mangel an Drainage aufmerksam und auf die vermuthlich in Zukunft bevorstehende Umbildung der Feldwirtschaft in Weidewirtschaft.

Der Abschnitt über Viehzucht handelt von der grossen Anzahl des Inventars und dessen Preisen, die bereits einen ziemlich beträchtlichen Wert repräsentieren, ferner von den Aenderungen in der Vieh- und Pferdezucht in den letzten 50 Jahren und von dem Mangel an Futter, welches die Dorfbewohner in ansehnlicher Menge von den an der Weichsel gelegenen Dominien beziehen müssen.

Neben den unzureichenden Einkünften vom Feldbau ist für die Dorfbewoh er die Möglichkeit, gegen Taglohn zu arbeiten, eine wichtige Erwerbsquelle. Diese Möglichkeit ist im Dorf und dessen nächster Umgebung ausgeschlossen. Grosse Anwendung findet hier das wechselseitige Abarbeiten von Schulden, die Arbeitszeit zählt im Sommer 14 Stunden, der Tagelohn beträgt 50 kr., im Winter 30, die Ergiebigkeit der Arbeit steht zwar unter der normalen in Galizien, wird aber durch Genauigkeit ersetzt.

Das Gesinde zählt in Maszkienice 30 Personen, selbst die Reichsten halten keine Dienstboten, sofern sie nur eigene erwachsene Kinder haben. Der jährliche Dienstlohn beträgt nur 25 G., deswegen ist es in Maszkienice auch unmöglich, einen Knecht zu dingen, da jeder es vorzieht, in Ostrau Dienst zu suchen. Das Verhältnis des Gesindes zum Arbeitgeber ist noch ein sehr gutes, die Dienstboten werden fast wie Familienmitglieder behandelt.

Diejenigen, welche in der Fremde Erwerb suchen, begeben sich seit vielen Jahren vor allem in die Gegend von Ostrau, obwohl die Einwohner von Maszkienice keine Bergleute sind, sondern Zimmerleute (54) und Taglöhner (58) in einem Alter von 13—70 Jahren; die Zimmerleute, vorwiegend 26—40 Jahre alt, verdienen 0·60—1·80 G. pro Tag, während die Taglöhner, vorwiegend 18—30 Jahre alt, etwas weniger verdienen. Mitte April verlassen die Arbeiter insgesammt das Dorf und kehren Ende October zurück; die Arbeitszeit beträgt mindestens 26 Wochen mit 5 Arbeitstagen. Die Sparsamkeit dieser Arbeiter ist ungemein gross, die Zimmerleute legen 70% ihres Tagelohnes zurück, die Taglöhner 60%, den Zimmer-

mann kostet der Unterhalt täglich 40 kr., den Feldarbeiter sehr oft weniger, zuweilen jedoch bedeutend mehr.

Die Zusammenstellung der Ersparnisse aller Arbeiter ergibt eine Summe von ungefähr 12.000 G. Diese Summe übersteigt den Ertrag vom Landbau, der sich muthmasslich auf 10.000 G. beläuft. Für 116 Wirtschaften, also fast für die Hälfte, ist dieser Erwerb in der Fremde eine nothwendige Aushilfe, und es ist anzunehmen, dass in nächster Zeit ihre Zahl bedeutend anwachsen wird. Interessant sind die socialen Verhältnisse der Arbeiter, der Standpunkt, den sie Fremden und den Ihrigen gegenüber einnehmen, und ihre charakteristischen Kennzeichen: nichts riskieren und Misstrauen gegen Amerika.

Die Wanderzügigkeit hat in Maszkienice nur 15 Vertreterinnen, Mädchen im Alter von 14—25 Jahren, die in Deutschland und Dänemark in der Saison pro Person über 100 G. verdienen.

Die heimische Industrie, einst blühend (Weber und Siebmacher) und ein Ersatz für den jetzigen Erwerb in der Fremde, liegt heute als nicht rentierend vollständig darnieder.

Was die Handelsverhältnisse anbetrifft, so ist das Hausieren entwickelt, auch sind im Laufe von einigen Jahren 4 Kramläden im Dorfe entstanden, von denen 2 in jüdischen, 2 in christlichen Händen sind.

Der Credit spielt in dem wirtschaftlichen Leben in Maszkienice seit lange eine hervorragende Rolle, doch fürchtet die Bevölkerung, gewitzigt durch die traurige Erfahrung mit der Landwirtschaftlichen Boden-Credit-Anstalt. Hypothekar-Anleihen und sieht sich lieber nach Privat- und Personal-Credit um.

Personal-Credit ertheilt die Gemeinde-Vorschuss-Casse, die im Jahre 1865 mit einem Anlagecapital von 70 G. gegründet wurde und die gegenwärtig über 2.820 G. verfügt. Zur Vermehrung des Capitals trug vorwiegend die Liquidation des Gemeindespeichers bei, der in den 80-er Jahren sich als überflüssig erwies. Im Laufe der letzten 10 Jahre wurden 154 Schuldverschreibungen auf die Gesammtsumme von 5.025 G. aufgenommen, d. h., dass jährlich 15 Gemeindemitgliedern durchschnittlich à 39 G. zu 6% vorgeschossen wurde; die ausschliesslich Ackerbautreibenden nahmen bedeutend mehr Anleihen (61%) auf als diejenigen, welche überdiess auf Erwerb ausgehen (39%), so dass die Vorschuss-Cassa vor allem die ärmsten Landwirte unterstützt (25%). Die Verausgabung des ge-

liehenen Geldes vertheilt sich derart, dass die Hälfte für Tilgung der Speicherschulden und für Deckung einer in der Casse bereits früher contrahierten Schuld bestimmt wurde, nicht volle 25% entfallen auf Wirtschaftsbedürfnisse. Recht traurig steht es mit der Schuldenabzahlung, da die Hälfte der Anleihen gar nicht an den Verfallsterminen zurückerstattet wurde, 19% der Schuldner ratenweise abzahlten und nur 31% regelrecht die volle Summe der Schuld zu erlegen imstande waren. Diese Verhältnisse lassen sich zum Theil durch die Parcellierung des gutsherrlichen Grundbesitzes, an der die Mehrzahl der Schuldner der Casse theilgenommen hat, entschuldigen.

Von den Juden borgen die Landleute von Maszkienice ungern, sie schämen sich, selbst für die Parcellierung suchten sie nur selten bei ihnen Credit, welcher 15%—52% kostet. Eine specielle Form des jüdischen Credits ist das Kaufen von Mehl auf das Steuerbuch und das Erstehen von Futterbedarf (Klee) für das Vieh. Der Bauerncredit ist mehr gesucht, doch sind die früheren Wucherformen desselben (Abarbeiten von Schulden, freie Hut und Verpachtung von Grundstücken statt der Zinsenzahlung) fast vollständig geschwunden. Der Zinsfuss beträgt gewöhnlich 10% jährlich.

Hypothekar-Credit wurde im Uebermass von 1870—1885 in Anspruch genommen, später trat eine Reaction ein, bis wieder in den Jahren 1898 und 1899 27 Anleihen gemacht wurden, um die Grundstücke des gutsherrlichen Besitzes anzukaufen. Ausser der Landwirtschaftlichen Boden-Credit-Anstalt ertheilte die meisten Anleihen (30%) der Vorschussverein in Brzesko, in den letzten Zeiten 10 ansehnliche Anleihen die Sparcasse in Bochnia. Charakteristisch für unsere Landleute ist der Umstand, dass sie sich durchaus nicht um Löschung bereits getilgter Schulden im Grundbuch kümmern, mindestens 50% der Intabulationen sind bis heute nicht gelöscht, obwohl sie längst abgezahlt sind.

An der Parcellierung des gutsherrlichen Besitzes nahmen 39 Landwirte und 43 Nebenverdienstsuchende theil, erstanden zusammen für die Summe von 41.000 G. 157 Morgen Land, doch nahmen die Landwirte 62% des Complexes für sich in Besitz und bezahlten 66% der Kaufsumme. Sie mussten indessen 61% ihres Antheils an dem Kaufschilling leihen, während die anderen nur 25% ihres Antheils geliehen haben. Ein Beweis, dass die Classe der Wirtschaften,

die durch Erwerb nach auswärts sich materiell zu kräftigen bestreben, oeconomisch ziemlich stark ist und an der Landwirtschaft hängt.

Sodann werden vom Verfasser die Culturverhältnisse besprochen: Hüttenbau, Stubeneinrichtung, Kleidung, Nahrung, Alkoholgenuss, wobei er stets bestrebt ist, die Entwickelung dieser Verhältnisse seit d. J. 1848 darzustellen. Im Anschluss daran werden das Wesen der Ehe auf dem Lande, die Ansichten über das Gerichtswesen und Uebertretungen der in Geltung stehenden Gesetze dargelegt.

Der folgende Abschnitt handelt über politische Verhältnisse, Gemeindeangelegenheiten, den deprimierenden Einfluss der Bezirkshauptmannschaft, über die Ausübung einiger Gesetze und die Feuerversicherungsfrage.

Nachdem der Verfasser noch die Schul- und kirchlichen Verhältnisse (Leihbibliothek, Analphabeten) dargestellt hat, endigt er seine Abhandlung mit einer Charakteristik der Bevölkerung und hebt die Befähigung derselben zum Kampf ums Dasein hervor.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5 Marca 1901.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. **Mars** **1901.**

Sommaire. Séance du 11 et 18 mars 1901. Résumés. 7. ST. DOBRZYCKI. Sur les voyelles nasales dans les dialectes polonais et kachoubes.
8. M. KAWCZYŃSKI. Amour et Psyché, nouvelle d'Apulée, traduction, analyse et explication.
9. F. KOPERA. Reliure d'argent de l'évangéliaire de la princesse Anastasie, femme de Boleslas-le-Frisé. (Bibliothèque publique de S. Pétersbourg).
10. C. HECK. Qui a écrit le poëme „Roxolanki", publié sous nom de Simon Zimorowicz?

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 11 MARS 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente l'étude de M. S. DOBRZYCKI: *„Sur les voyelles nasales dans les dialectes polonais et kachoubes"* [1]).

Le Secrétaire rend compte du travail de M. F. GRABOWSKI: *„Louis Osiński et la critique littéraire contemporaine"*.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 35.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU MARS 18 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

ST. ZAKRZEWSKI. »Najdawniejsze dzieje klasztoru Cystersów w Szczyrzycu (1238 – 1382)« *(La plus ancienne histoire de l'abbaye de Szczyrzyc (1238 — 1382)*, 8-o. 75 p.

Le Secrétaire présente l'étude de M. C. POTKAŃSKI: *„Les Castellanies de Grande Pologne pendant la plus ancienne époque de leur existence“*.

Résumés

7. ST. DOBRZYCKI. **Samogłoski nosowe w gwarach polskich i kaszubskich.** ***(Ueber die Nasalvocale in den polnischen und kaschubischen Mundarten.)*** Vorgelegt am 11. März 1901.

Die Abhandlung zerfällt in drei Abschnitte; die zwei ersten befassen sich mit den Nasalvocalen in den polnischen, der dritte mit denen in den kaschubischen Mundarten.

Erster Abschnitt: Material: *a)* die ursprünglichen Nasalvocale, je nachdem sie den urslavischen und altkirchenslavischen entsprechen, *b)* die nicht ursprünglichen.

Zweiter Abschnitt: Schlüsse.

1. Die Zahl der Nasalvocale: es gibt Mundarten mit drei (ę, ą, ǫ), solche mit zwei (ę, ǫ), und solche mit einem Nasalvocale (ǫ). Die ersteren finden wir in Westpreussen, Schlesien und Masovien, die letzteren in Westgalizien; die zweiten sind am weitesten verbreitet.

2. Die Qualität der Nasalvocale:

a) die Qualität der vocalischen Basis kann sehr verschieden sein; es können alle Vocale und Diphthonge nasaliert werden. Die als Reflexe der Nasalen fungierenden reinen Vocale haben eine dumpfe Lautfarbe.

b) Der Grad des Rhynismus: neben eigentlichen Nasalen (im allgemeinen selten) treten in den polnischen Mundarten reine Vocale (besonders in Klein-Polen), oder (am häufigsten) Combinationen von einem Vocale (rein oder nasal) mit dem nasalen Consonanten n, ń (j), ṅ, m, je nach der Natur des folgenden Consonanten, auf. Im Auslaute geht der Nasalismus verloren.

3. Die im Zusammenhang mit dem Nasalismus der Vocale stehenden Lauterscheinungen:

a) der Wandel von e in o vor m, n in den Mundarten mit einem, und e in a in denselben Fällen in den Mundarten mit drei Nasalvocalen (bokom und bokam = bokiem);

b) das Uebertragen des Nasalismus von dem Vocale auf den folgenden Consonanten (porzomny aus porzędny — porzonny, baną aus bandą = bądą, wzion aus wziął).

4. Der Einfluss der benachbarten slavischen Sprachen: minimal, er rief Aenderungen in einzelnen Worten hervor, änderte aber weder das System der Nasale, noch vermochte er den Nasalismus zu vernichten.

5. Die nicht ursprünglichen Nasalvocale: sie erklären sich *a)* durch Analogie, *b)* durch Nachlässigkeit der polnischen Articulation, *c)* durch den starken Nasalismus einiger Mundarten.

6. Charakteristik polnischer Dialecte betreffend die Nasalvocale.

Dritter Abschnitt: Die Nasalvocale in den kaschubischen Mundarten.

1. Material (wie im I. Abschn.).

2. Schlüsse: in den kaschubischen Mundarten gibt es vorwiegend drei Nasalvocale (von ę findet man nur Spuren), in einer (auf der Halbinsel Hela) einen. Im übrigen verhalten sie sich ähnlich wie im Polnischen.

3. Vergleich mit den polnischen Mundarten: der Unterschied ist verhältnismässig sehr klein, die Aehnlichkeit sehr gross.

Der Abhandlung ist eine Karte beigegeben, die die Zahl der Nasalvocale in den Mundarten und den Grad des Nasalismus ersichtlich macht.

---

8. M. KAWCZYŃSKI. **Amor i Psyche, powieść u Apulejusza. Tłomaczenie, rozbiór i objaśnienie.** ***(Amor und Psyche, eine Erzählung bei Apuleius. Uebersetzt, analysiert und erklärt.)*** Vorgelegt am 22. October 1900.

Der lateinische Autor selbst nennt seine Erzählung *fabula anilis*. Ob diese Erzählung schon vor ihm bekannt oder vorhanden gewesen war, und was ihr Sinn wäre, das sind die Fragen, welche der Verfasser der Abhandlung zu beantworten sucht. Er weist darauf hin, dass Apuleius den Ausdruck *fabula anilis* noch einmal gebraucht, und zwar in der Apologie, wo er ihm die Bedeutung von Unsinn,

Weibergeklatsch, gibt. Ferner noch darauf, dass Apuleius am Schlusse des Märchens den Lucius sagen lässt: sed adstans ego non procul, dolebam mehercules, quod pugilares et stilum non habebam, qui tam bellam fabellam praenotarem. Daraus wäre zu schliessen, dass das Märchen bis dahin unbekannt gewesen und hier zum ersten Mal erzählt war. Der Ausdruck *fabula anilis* wäre demnach scherzhaft zu verstehen, und wahrscheinlich wollte Apuleius damit bescheiden thun.

Den Sinn des Märchens gibt der lateinische Autor nirgends näher an. Am besten hätten ihn die Alten selber verstehen sollen, diese aber schweigen darüber bis auf Fulgencius, der ihn als eine moralische Allegorie auffasst. Es sei zu bedauern, dass kein anderer, dem Apuleius näherer Schriftsteller, sich darüber auslässt. Der Verfasser weist nun darauf hin, dass Martianus Capella eine sehr intime Kenntnis des Märchens verräth und sich seinem Vorgänger noch in anderer Beziehung sehr nahe anschliesst. Worin denn? Darin zuerst, dass er sich mit den sieben freien Künsten beschäftigt, und es ist schon vorher gezeigt worden, dass Apuleius als einer der ersten die hier einschlägigen Wissenschaften und noch überdies andere in lateinischer Sprache zur Darstellung gebracht hat; zweitens: Martianus Capella leitet diese Darstellung mit einer Rahmenerzählung ein, wie es Apuleius mit seinen Novellen in den Metamorphosen gethan hat; drittens: diese Rahmenerzählung ist dem Märchen von Amor und Psyche nachgebildet, insofern nämlich, dass Mercur sich mit der Philologie vermählt, einem Fräulein irdischen Standes, welches von Jupiter erst zur Göttin erhoben werden muss. Indem Mercur den Entschluss fasst sich zu verheiraten, beruft er sich ausdrücklich auf das Beispiel, das Amor schon gegeben hat. Seine Hochzeit wird, nach Beseitigung aller Schwierigkeiten, welche ebenso wie bei Apuleius vom juristischen Standpunkte behandelt werden, auf dem Olymp wie die des Amor gefeiert. Es sind also die Schlussscenen bei Apuleius, die Martianus zu Hauptscenen gemacht hat. Der letztere hat damit gleichsam einen neuen Beitrag zur antiken Mythologie geschaffen, worin er eben das Beispiel des Apuleius befolgte. Man könnte meinen, dass diese Nachahmung ein gewisses Licht über die Auffassung des Märchens bei den noch heidnischen Römern verbreitet.

In den neueren Zeiten ist Philippus Buonarruotti (sic) der erste gewesen (1716), der eine Erklärung des Märchens gewagt hat. Er

leitete es aus muthmasslichen und dem Amor geweihten Mysterien in Thespiae ab. Seinem Beispiel folgten Thorlacius, Creuzer, Böttiger, Becker, C. O. Müller und selbst noch Hildebrand, jeder aber nahm andere Mysterien als Quelle an. Diese Erklärungsweise hat zuerst im allgemeinen Lobeck erschüttert, O. Jahn hat ihr definitiv ein Ende gemacht. Es gab keine Mysterien, welche sich auf Amor mit oder ohne Psyche, bezögen. O. Jahn hat das grosse Verdienst, dass er die Frage vom archäologischen und literarischen Standpunkte beleuchtete. Er hat gezeigt, dass Psyche erst spät personificiert auftritt, erst spät in Verbindung mit Amor gesetzt wird, und dass das Verhältnis beider zu einander das einer gegenseitigen Quälerei war. Das entspricht im allgemeinen der Auffassung der Erotiker, welche sich seit Sappho sehr oft über Eros zu beklagen hatten. Scenen, welche den in dem Märchen beschriebenen entsprächen, kommen vor Apuleius gar nicht vor, weder in der Plastik noch in der Poesie, nach ihm aber sind sie in der Plastik immer häufiger. Dieser Thatbestand ist von Collignon vollkommen bestätigt, von Wolters mit einigen Correcturen, welche das Hauptresultat nicht ändern, angenommen worden.

Schon Buonarruotti hat aber nebenbei darauf hingewiesen, dass das Verhältnis von Amor und Psyche bei Apuleius derjenigen Auffassung entspricht, welche Plato sich von diesen Wesen gebildet hat. Diese Hinweisung haben darauf Manso, Hirt, Welcker und andere befolgt und die Lösung der Frage von dieser Seite wesentlich gefördert. Der Verfasser schliesst sich dieser Auffassung vollkommen an. Er führt die wichtigsten Stellen aus Platos Schriften an, welche sich auf Eros und Psyche, auf die Seele und die Liebe beziehen, und es zeigt sich, dass der Grundgedanke des Märchens, dass nämlich die Seele, welche in göttlicher Liebe aufgeht, zur Unsterblichkeit gelangen könne, mit der Platonischen Idee von diesen Wesen vollkommen übereinstimmt.

Es war aber noch anderer Auffassungen zu gedenken, nämlich derjenigen von W. Grimm-Friedländer-Hahn und der von Andrew Lang. Die ersteren sehen die Erzählung bei Apuleius als ein Märchen an, die Märchen stammen ihrer Meinung nach aus der arischen Urzeit. Eine ganze Anzahl von solchen, die mit der lateinischen Erzählung offenbar verwandt sind, hat sich bei verchiedenen Völkern erhalten, und sie brächten die Grundidee besser zur Darstellung, als es bei Apuleius der Fall ist. Diese Idee ist: Erlösung

durch Liebe aus dem Banne des Irdischen. Der Verfasser dagegen meint, dass diese Idee, weit davon urarisch zu sein, erst Platonisch sein dürfte, dann in noch höherem Grade christlich und, in der ihr von W. Grimm gegebenen Fassung, vielmehr romantisch. Er weist auch eine Methode, nach welcher neulich gesammelte Versionen gegenüber einem siebzehn Jahrhunderte alten Texte gleichwertig sein sollen, als wenig ernst und gar nicht wissenschaftlich zurück. Vorläufig will er aber die Frage über das Verhältnis der respectiven Märchen zu der lateinischen Erzählung unentschieden lassen, bis er das entsprechende Material gesammelt haben wird. Schon jetzt aber weist er darauf hin, dass der von W. Grimm den entsprechenden Märchen beigelegte und von Friedländer angenommene Sinn mit dem Grundgedanken der Apuleianischen Erzählung gar nicht übereinstimmt.

Denselben Standpunkt nimmt der Verfasser gegenüber A. Lang ein. Der Führer der ethnologischen Schule meint, dass der lateinischen Erzählung sowie den entsprechenden Märchen ein matrimoniales Verbot zu Grunde liege, ein Tabu, das selbst den wildesten Völkern eigen ist. Dem gegenüber bemerkt der Verfasser vorläufig, dass das Verbot in der lateinischen Erzählung gewiss als Motiv auftritt, auch als *survivance* angesehen werden kann, aber durchaus nicht die Grundidee des neuen Mythus bildet.

Darauf wird in der genannten Arbeit die Frage über die Autorschaft des Apuleius behandelt, die Vorzüge und auch die schwachen Punkte der Erzählung hervorgehoben, und schliesslich auf die wichtigsten Motive hingewiesen, von denen siebenunddreissig noch besonders besprochen werden. Hier weist der Verfasser einerseits darauf hin, dass die wichtigsten von denselben schon früher in Mythen und Erzählungen auftreten, anderseits, wie leicht einige gleichsam zum Ausgangspunkte für neue Märchenerzählungen werden konnten.

---

9. F. KOPERA. **Oprawa srebrna Ewangeliarza księżnej Anastazyi żony Bolesława Kędzierzawego w Bibliotece publicznej w Petersburgu.** ***(Der silberne Einband des Evangeliars der Fürstin Anastasia, der Gemahlin Boleslaus' Kraushaars, in der Öffentlichen Bibliothek zu Petersburg).*** Vorgelegt am 29. April 1899.

Der mit „Lat. Q. v. I. Nr. 65" bezeichnete Codex in der Öffentlichen Bibliothek zu Petersburg ist in einem silbernen Einband enthalten, der ein wertvolles Product der Goldschmiedekunst ist, meiner Meinung nach aus dem zweiten Jahrhundert unserer christlichen Zeitrechnung.

Er besteht aus silbernen Platten, die auf Holztafeln von $20 \times 30^1/_2$ cm. Umfang befestigt sind. Ein Saum von 9 cm. Breite längs der Ränder des Codex tritt fast gegen $1^1/_2$ cm. hervor und bildet den Rahmen für ein Basrelief von derselben Erhabenheit. Das Relief hat einen glatten, nur mit Inschriften versehenen Grund. Auf dem einen Deckel des Einbandes wird die Kreuzigung dargestellt, neben dem Kreuze links die Mutter Gottes, rechts der heil. Johannes und eine am Fusse des Kreuzes hingestreckte Frauengestalt, die dasselbe mit ihren Armen unterhalb der durchbohrten Füsse Christi umschlingt. Auf dem anderen Deckel erblicken wird den thronenden Christus, von einer Mandorla umgeben, und die Symbole der vier Evangelisten. Das Denkmal ist sehr defect: die Hälfte des gekreuzigten Heilands fehlt, die Gesichter und Draperien sind stark beschädigt. Infolge dessen tritt die Technik deutlich hervor. Die Platten sind getrieben und auf einer Unterlage von Kitt angebracht, welcher heute, etwas röthlich grau, einem weichen Steine ähnlich sieht. Doch ist dies nur eine Beschreibung im allgemeinen der Orientierung halber, in der weiteren Folge gehe ich zu Details über.

Der schon erwähnte Rahmen besteht aus kleinen Platten, auf denen ein vierblättriges Muster eingraviert ist. In der Mitte eines jeden Vierblattes befinden sich zwei kleine concentrische Kreise. Diese Vierblätter fügen sich zu einem Streifen, an der Stelle jedoch, wo sie zusammentreffen, sehen wir nur Theile der kleinen Kreise, denn der Rest wird durch einen glatten Randsaum abgeschnitten. Da jedes Blatt von einem Bogen gebildet wird, der den vierten Theil der Peripherie eines Kreises ausmacht, so vereini-

Der obere Deckel des Einbandes des Evang. in der Öffentl. Bibl. zu Petersburg.
(Lat. Q. v. I. Nr. 65).

gen sich auch die zusammentreffenden Blätter im Kreismuster. Die Vertiefungen dieses Musters sind durch kreuzweise einander durchschneidende Striche oder durch kleine Kreise ausgefüllt, und von einem solchen Hintergrunde hebt sich eine vierblättrige Rosette mit einem kleinen Kreis in der Mitte ab. Längs dieser Streifen zieht sich zu beiden Seiten ein glatter Saum. Alles dies wird durch die Abbildungen genauer veranschaulicht. In gewissen Abständen werden die Rahmen ohne Rücksicht auf die Ornamentik in ihrer ganzen Breite von einem Querstrich durchschnitten, ganz augenscheinlich eine Folge der technischen Durchführung des Vergoldens. Innerhalb dieser Querstriche nämlich ist das Plättchen bald vergoldet, bald bewahrt es seine natürliche Farbe, und im Verhältnis hierzu weist der beschriebene Hintergrund in den vergoldeten Theilen Kreise, und in den silbernen sich kreuzende Striche auf. Die Plättchen sind vermittels kleiner Nägel an den Rändern und inmitten der inneren Rosetten befestigt. Die schiefe innere Fläche des beschriebenen Rahmens verzieren ein Blattgewinde und ein Perlensaum.

Der Hintergrund der ganzen Composition ist glatt, und es treten aus demselben figurale Basreliefs und Inschriften hervor: alles aus ein und demselben ziemlich dünnen Silberblech getrieben. Von dem gekreuzigten Christus ist nur der Theil von den Hüften an mit dem vorn geknüpften Schurz erhalten, ferner Theile der Hände, mit drei Blutströmen an jeder, und die Füsse, von einem Nagel durchbohrt. Von dem Kreuz, das auf einer gesteinförmigen Anhöhe steht, hat sich der obere Theil mit einer Tafel und der Inschrift: IHC erhalten. Der ganze Leib Christi war silbern, vergoldet waren der Schurz, das Kreuz mit der Inschrift und das rinnende Blut. (Siehe Fig.).

Die Composition ist durchdacht. Das den ganzen Raum durchschneidende Kreuz zerlegt denselben in 4 Theile. Die beiden oberen nehmen fast $^1/_4$ der Höhe ein, die unteren etwas über $^3/_4$. In dem unteren Theile links steht die Mutter Gottes; die linke Hand stützt das Haupt, die rechte hält die Draperie und stützt den Ellbogen der linken. Mit gebogenen Knien steht sie auf einer kleinen Anhöhe, die einem Steinhaufen ähnlich ist, worauf hie und da Pflanzen sichtbar sind. Das silberne Kleid ist mit einem von den Hüften bis zu den Knien reichenden, im Schneckenlinienmuster vergoldeten Streifen verziert. Der untere Theil des Kleides hat

einen eben solchen Saum, der mit Steinen, und zwar mit einem grösseren ovalen, um den sich andere kleinere gruppieren, geschmückt ist. An diesen Saum war vorn ein zweiter sehr kurzer und schmaler angenäht. Jeder Saum ist vergoldet. Über die Schultern der Mutter Gottes ist ein vergoldeter Mantel mit weiten Ärmeln, an denen ein Saum aus goldenen Steinen angebracht ist, geworfen; er bedeckt das Haupt und fällt rücklings bis zu den Füssen herab, die mit Schuhen versehen sind. Ein goldener Heiligenschein umgibt das Haupt der Madonna. Neben ihr zieht sich in ziemlich gelungener Capitalschrift von oben nach unten in senkrechter Linie die Inschrift: S. MARIA.

Rechter Hand steht in derselben Haltung wie die Mutter Gottes der heil. Johannes: das Haupt mit langen bis auf die Schulter herabfallenden Haaren ist entblösst, das Kleid ohne Verzierungen; ein goldiger Mantel verhüllt das rechte Knie. Die Platte ist an den Stellen, wo die linke Schulter und die Hüften sich befinden, abgerissen, die Füsse sind bloss und ruhen auf einer Erhebung. Das Haupt umgibt ein goldener Heiligenschein. Vor ihm eine ähnlich wie neben der Madonna angebrachte Inschrift: S—Ih S.

Zu den Füssen Christi umfasst das Kreuz eine zur Hälfte sichtbare Frauengestalt in einem ähnlichen Costüm wie die Madonna: nur der Saum des Mantels ist verschieden, da er aus vierblättrigen Rosetten und aus Punkten zusammengestellt ist. Oberhalb der Gestalt lesen wir die dreizeilige Inschrift: ANA|STAS|IA.

In den durch das Kreuz abgetrennten oberen Theilen stellt in dem einen links ein Medaillon die Sonne, rechts ein zweites den Mond vor. Die Sonne ist sinnbildlich in dem Brustbild eines Mannes mit einer $^3/_4$ Wendung nach rechts dargestellt, mit der einen Hand stützt er sein Antlitz, die andere hält er auf der Brust, sein Haupt ist gleichsam wie von Strahlen umgeben; somit hätten wir hier einen Hintergrund in Conchiform. Das Kleid ist einfach, ausgeschnitten, mit einer Perlenreihe am Hals. Das ganze Medaillon ist vergoldet, während für den Mond in dem zweiten Medaillon die Silberfarbe des Bleches beibehalten wird. Als Frau, luna, dargestellt, ist auch er in einer $^3/_4$ Wendung der Sonne zugekehrt, trägt dasselbe Costüm wie die Madonna, und seine Hand stützt in ähnlicher Weise das Antlitz. Vergoldet ist nur der glatte Grund des Medaillons. Neben der Sonne befindet sich die senkrechte Inschrift SOL, neben dem Mond LVNA.

Die Composition ist einfach, leicht, primitiv, dabei aber durchdacht und planvoll. Der Faltenwurf, die Ornamentik, die Posituren sind sorgsam durchgeführt, die Bewegungen verständlich, die Hände und Füsse sorgfältiger denn gewöhnlich wiedergegeben.

Allen Figuren ist eine Geberde eigen: die Hand stützt das Haupt. Ein Ausdruck des Schmerzes und der Wehmuth.

Auf dem zweiten Deckel des Einbandes fassen ähnliche Rahmen der Hintergrund ein, auf welchem der in seiner Majestät thronende Christus dargestellt ist. Er tritt als Relief ungefähr 2·3 cm. hervor, mit völlig sicherer Technik aus dem Hintergrund herausgetrieben. Ihn umgibt eine profilierte Mandorla. Er sitzt auf einem vergoldeten Thron, der die Form eines Altars hat, welch letzterer oben und unten ähnlich profiliert ist, und dessen unteren Theil ovale Steine zieren. Die Füsse ruhen auf einem Sockel, dessen einzige Ornamentik sich kreuzende Striche sind. Das Haupt umgibt ein goldener Glorienschein, über dem sich ein Kreuz erhebt. Der Bart ist ziemlich kurz, die Haare fallen auf die Schultern herab. Neben dem Haupte sieht man die Buchstaben A—ω. Das Kleid ist am Halse ausgeschnitten, am Ausschnitt ist eine Perlenreihe angebracht, die linke Schulter umhüllt eine Toga, der rechte Arm ist frei. Die Art, wie er segnet, ist der Kunst des Abendlandes eigenthümlich. Der Mantel schlingt sich um die Brust und hält so die Draperie über dem linken Arm fest, der ein Buch umfasst. Ein Theil der Knie ist stark beschädigt. Das silberne Kleid hat einen glatten, goldenen Saum, auch der Mantel ist vergoldet. Das Buch ist mit 2 grossen Steinen, um die sich kleinere gruppieren, besetzt und ebenfalls vergoldet. Der Hintergrund der Mandorla ist, mehr in der Nähe der Gestalt Christi, durch eine punktierte Linie begrenzt und von dieser Linie an gleichfalls vergoldet. Auch dies ist abermals der technischen Durchführung des Vergoldens zuzuschreiben.

Den freien Raum nehmen die Symbole der Evangelisten ein. Links hält ein geflügelter Engel, zu $^3/_4$ nach rechts gekehrt, in der rechten Hand eine Rolle mit der Inschrift: MATHEUS, die linke hält er geöffnet vor sich ausgestreckt; die Flügel, die Ärmel und der untere Saum des Kleides sind vergoldet. Er kniet. Rechts befindet sich ein Adler mit nach links gewandten Krallen, und von einer Kralle geht die Inschrift aus: IOh—S. Die Flügel, der Kopf, der Schwanz und die Füsse sind golden. Linker Hand unten

hält ein geflügelter Löwe in seinen Tatzen ein stark verbogenes Band mit der Inschrift: M—ARCUS. Mit rückwärts gewandtem Haupt eilt er nach links. Rechts unten ist ein geflügelter Stier, ebenfalls in laufender Stellung, doch den Kopf in entgegengesetzter Richtung haltend, angebracht. Bei seinen Vorderfüssen lesen wir die gebrochene Inschrift: LUCA—S.

Die Symbole ergänzen die Mandorla in ganz entsprechender Weise und sind, was Symmetrie betrifft, sorgfältig componiert. Dies tritt in der Anordnung der Stellungen, ganz besonders in Hinsicht auf die Haltung der Flügel, und in der Vertheilung der Bänder mit den Inschriften hervor. Der kniende Engel ist nicht schlecht entworfen. Verhältnismässig nicht übel ist besonders die Haltung der Füsse getroffen, die doch so schwer auszuführen ist. Die Federn und Krallen des Adlers sind sorgfältig gearbeitet. Löwe und Stier befinden sich in Bewegung trotz der durch die rückwärts gewandten Köpfe combinierten Körperstellung. Auch sieht man, wie es dem Goldschmiede auf eine getreue Wiedergabe der Einzelheiten ankam: er lässt bei dem Löwen die Rippen und bei dem Stier die gerunzelte Haut an der Kehle deutlich hervortreten. Das ist bereits Nachahmung der Natur und keine byzantinische bildliche Darstellung der Begriffe.

Indem der Goldschmied nur einzelne Theile auf dem silbernen Grund vergoldete, suchte er Farbeneffect hervorzubringen.

Die drei Seitenränder eines jeden Deckels sind 2·2 cm. breit, und das Silberblech, aus dem sie bestehen, ist ornamentiert, doch verschiedenartig. Der Seitenrand des unteren Deckels weist einen von einem gekerbten Saum eingefassten Streifen mit Wellenlinienmuster auf, doch werden die Wellenlinien durch Blattstengel vertreten mit Halbbiegungen, die in Blätter und drei kleine Kugeln auslaufen, welche warscheinlich die Blüte darstellen sollen. Am Seitenrand des oberen Deckels sehen wir zwei ähnlich stylisierte Wellenlinien, die an den Berührungspunkten sich verzweigen. Die inneren Zwischenräume sind mit Blättern en face, die am Rande befindlichen mit Blättern im Profil ausgefüllt. Kügelchen unter den Blättern füllen den Rest.

Ich bin der Ansicht, dass unter den allgemeinen Motiven, die sowohl der abendländischen als auch der orientalischen Kunst eigen sind, sich rein abendländische ikonographische Eigenthümlichkeiten neben anderen orientalischen unterscheiden lassen und unter diesen

letzteren auch die Ornamentik der byzantinischen Denkmäler aus dem XII Jhd. oder früherer, und behaupte, dass unser Denkmal im XII Jhd. entstanden und als Product jenes Momentes in der Kunstgeschichte anzusehen ist, da die Künstler mit der die ganze Christenheit beherrschenden byzantinischen Kunst zu brechen und selbständig zu schaffen begannen. Die Schrift des Codex spricht ebenfalls für das XII Jahrhundert als die Zeitepoche der Entstehung desselben, und mit ihm enstand meiner Meinung nach auch wahrscheinlich der Einband.

In die Öffentliche Bibliothek gelangte unser Tetraevangelium aus der „Bibliothek der Freunde der Wissenschaft" in Warschau und stammt zweifellos aus Polen, vielleicht aus Płock oder einer anderen Kirche in der Diözese von Płock.

Das dasselbe aus Polen herrührt, beweist noch ein Umstand, und damit wird auch zugleich unsere Zeitbestimmung über die Entstehung desselben erwiesen. Auf dem oberen Deckel haben wir eine am Fusse des Kreuzes hingestreckte Frauengestalt gesehen und über ihr die Inschrift Anastasia, ohne den Zusatz sancta. Ohne Zweifel ist diese Frauengestalt als diejenige Person anzusehen, welche den Codex der Kirche zum Geschenk gemacht hatte. Diese Anastasia, die nach byzantinischer Sitte in so unterwürfiger Demuth ihre Verehrung erzeigt, existiert eben im XII Jhd. in Polen und stammt aus Nowgorod. Sie war eine russiche Prinzessin und die Gemahlin Boleslaus' Kraushaars.

Die Herkunft des Goldschmiedes, dessen Werk unser Denkmal ist, lässt sich nicht ergründen. Doch der künstlerische Wert desselben und die Thatsache, dass der Codex offenbar für irgend eine der Kirchen in der Diözese von Płock bestimmt war, lassen die Vermuthung zu, dass es ein Product jener hoch entwickelten Civilisation war, welche der gleichzeitig lebende Bischof von Płock, Alexander, unter seiner Umgebung zu verbreiten sich bestrebte. Der Umstand wieder, dass Anastasia eine Nowgoroder Prinzessin und der Bischof ein grosser Beschützer und Liebhaber der abendländischen Kunst war, dürfte die Vermuthung aufkommen lassen, ob nicht das Thor der Nowgoroder griechieschen Kirche, das aus Płock stammen soll, auf Veranlassung Alexanders und Anastasias für Nowgorod ausgeführt worden ist. Auf dem Thor ist sogar eine Inschrift angebracht und der Name und die Gestalt des Bischofs eingraviert. Indessen hat mich Prof. M. Sokołowski bedeutet, dass

zwingende Gründe unbedingt gegen eine derartige Hypothese sprechen, und dass ihnen zufolge erst im XIV Jhd. das Thor von Płock nach Nowgorod hinübergeschafft worden ist. Jedenfalls steht aber, ähnlich wie das Nowgoroder Thor, auch unser Denkmal mit der hervorragenden Gestalt des Bischofs Alexander im Zusammenhang.

Demnach spricht also alles für die von mir bereits am Anfange festgesetzte Bestimmung der Zeit, in der unser Denkmal entstanden ist. Es schliesst sich somit, auch in Bezug auf den Einband, der Reihe der ältesten polnischen Codices an und ist zugleich den handschriftlichen Denkmälern der polnischen Kirchenbibliotheken beizuzählen. Dieser ältesten liturgischen Bücher kennt Prof. M. Sokołowski 6, doch behauptet er, dass die Kirchen und Klöster in Polen deren viele haben besitzen müssen.

Die Abhandlung ist durch Abbildungen beider Deckel und ihrer Seitenränder und durch eine Schriftprobe illustriert. Hier wird nur die Abbildung des oberen Deckels beigefügt.

---

10. C. HECK. **Kto jest autorem Roksolanek wydanych pod imieniem Szymona Zimorowicza?** ***(Wer ist der Verfasser der unter dem Namen des Simon Zimorowicz herausgegebenen Roxolanen?)*** Vorgelegt am 11. Februar 1901.

In seinem Referate weist Dr. C. Heck erschöpfend nach, dass die seit dem Ende des XVIII. Jahrhunderts dem Simon Zimorowicz zugeschriebene Liedersammlung „Roksolanki“ nicht von ihm, sondern von dessen älterem Bruder Josef Bartholomaeus Zimorowicz stamme.

Diese Meinung hat vor einigen Jahren zuerst Prof. Dr. Ludwig Kubala dem Verfasser gegenüber ausgesprochen, ohne jedoch auf deren nähere Begründung einzugehen. Die an sich kühne Behauptung hat den Verfasser zur genauen Untersuchung dieser Frage veranlasst, als er neulich mit der Herausgabe der geschichtlichen Werke des Josef Zimorowicz beschäftigt war, die er im Auftrage des Lemberger Stadtrathes zur Feier des 300-sten Geburtstages des genannten Chronisten und Dichters in Angriff genommen hatte.

Die vom Verfasser eingeleiteten Untersuchungen der „Roxolanen“ nach Inhalt und Form, sowie der auf die beiden Brüder

Zimorowicz Bezug habenden, im Lemberger Stadtarchiv aufbewahrten Urkunden hätten die von Prof. Dr. Kubala ausgesprochene Ansicht vollkommen bestätigt. Die Gründe, die Dr. Heck für die Autorschaft des Josef Zimorowicz anführt, sind folgende:

1) In einer seiner Idyllen („Kobeźnicy“ V. 97 und 98) deutet Josef Z. klar genug an, dass er die „Roxolanen“ geschrieben habe. Die betreffende Stelle, merkwürdigerweise bis jetzt von den Literarhistorikern unbeachtet gelassen, lautet in deutscher Uebersetzung, wie folgt:

> Wie den Semian (sc. Szymonowicz) seine Idyllen,
> So werden auch mich meine Roxolanen unsterblich machen.

2) In der zeitgenössischen Literatur des XVII. Jahrhunderts wird Simon Z. nirgends berücksichtigt, obgleich mehrere damalige Schriftsteller bald der Stadt Lemberg. bald des Josef Z. erwähnen. Simon verdankt seine Erhebung in den Dichterstand erst dem J. Minasowicz, der zu Ende des XVIII. Jahrhunderts so manchen literarhistorischen Fehler begangen hat.

3) Gegen die Autorschaft des Simon Z. zeugt auch der wohlbekannte Panegyrist des XVII. Jahrhunderts, Stanislaus Bieżanowski. der die Roxolanen kurz nach ihrem Erscheinen ausdrücklich dem Josef Z. zuschreibt, und zwar in einem kleinen, den Lemberger Rathsherren gewidmeten Werke.

4) Auf Grund des Ind. off. cons. des Lemberger Stadtarchivs fällt die Herausgabe der „Roxolanen“ in jene Zeit, in welcher sich Josef um die Hand der Rosalia Grosswajer bewarb, einer jungen Witwe, die früher dem Arzte Złotorowicz vermählt war.

5) Die in den Roxolanen enthaltenen Lieder sind nicht gehörig verstanden und von allzu abstractem Standpunkte aus beurtheilt worden. Ein Theil dieser Lieder ist etwas früher entstanden, ein anderer Theil ist eine Nachahmung antiker Dichter; nicht wenige Lieder aber beziehen sich auf die Zeit, in welcher er als Bewerber um die Hand der Rosalia auftrat, und auf diese Auserkorene selbst.

6) Eine genaue Analyse der Roxolanen nach Inhalt und Form beweist, dass zu ihrer Abfassung eine höhere geistige Entwickelung und höhere Studien nothwendig waren, als dies bei einem 20-jährigen Jünglinge möglich war, der obendrein an keiner Hochschule studiert hatte und bloss die untergeordnete Stelle eines Vicenotars bekleidete.

7) Aus der Analyse der „Roxolanen“ ergibt sich ferner, dass der sich darin offenbarende Gesichtskreis, sowie die dort nachgeahmten Dichter vielfach mit dem Gesichtskreis der Idyllen von Josef Z. übereinstimmen. Auch Rhythmus und Composition der Roxolanen stehen in keinem Widerspruch zu den Idyllen und religiösen Hymnen von Josef Z.

8) Zwischen den Hymnen und den Idyllen von Josef Z. liegt ein langjähriger Zeitraum, den erst die Einschaltung der Roxolanen ziemlich ausfüllt. Der Dichter arbeitete nämlich rüstig und unverdrossen, seitdem er das am Fusse des Löwenberges erbaute Landhaus bezogen hatte. Ein so langer unfruchtbarer Zeitraum wäre somit geradezu unerklärlich, wollte man nicht ihm, sondern seinem jugendlichen Bruder Simon die Roxolanen zuschreiben.

Die Gründe, die Josef Z. zur Herausgabe der Roxolanen unter dem Namen seines jüngeren Bruders Simon veranlasst hatten, dürften dieselben sein, welche ihn einige Jahre später dazu bewogen, die Idyllen ebenfalls unter dem Namen des genannten Bruders erscheinen zu lassen; es sind dies die Rücksicht auf sein vorgeschrittenes Alter und auf die von ihm bekleidete Würde eines Consuls der Stadt Lemberg. Somit wird Josef Z. (der Sohn eines Colonisten aus Kleinpolen, namens Stanislaus Ozimek) nicht nur zu einem stark ausgeprägten Typus des polnischen gebildeten Stadtbürgers des XVII. Jahrhunderts, sondern auch zum letzten Dichter, der die Tradition einer besseren Vergangenheit aufrecht zu erhalten verstand.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5 Kwietnia 1901.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 4. **Avril** **1901.**

Sommaire. Séance du 15 et 22 avril 1901. Résumés. 11. C. HECK. La vie et les oeuvres de Simon Szymonowicz.
12. F. KOPERA. Miniatures d'origine polonaise de la Bibliothèque publique de Pétersbourg, XI et XII siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 22 AVRIL 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny. Serya II, tom XVII, ogólnego zbioru tom 32 (z jedną mapą i 3-ma rycinami)«. *(Travaux de la Classe de philologie, vol. XXXII),* 8-o, p. 443.

»Biblioteka pisarzów polskich T. 39. Jodici Ludovici Decii de Sigismundi Regis temporibus liber 1521«. *(Bibliothèque polonaise T. 39),* 8-o, p. XII et 145.

»Biblioteka pisarzów polskich. T. 40. Martini Cromeri Polonia sive de sito, populis, moribus, magistratibus et Republica regni Polonici libri duo 1578«. *(Bibliothèque polonaise T. 40),* 8-o, p. XVI i 160.

J. KARŁOWICZ. »Słownik gwar polskich«. *(Dictionnaire des dialectes polonais),* vol. II. F—K, 8-o. p. 552.

M. KAWCZYŃSKI. »Apulejusza »Amor i Psyche«. *(L'Amour et Psychée d'Apulée),* 8 o, p. 91.

M. J. TRETIAK présente son étude: *„La Voix libre“ de Stan. Leszczyński. Origine de cet écrit“.*

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 15 AVRIL 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

FR. BUJAK. »Maszkienice, wieś powiatu brzeskiego. Stosunki gospodarcze i społeczne«. *(Maszkienice, village du district de Brzesk en Galicie, au point de vue économique et social)*, 8-o, p. 109.

Le Secrétaire rend compte du travail de M. J. FIJAŁEK: *„Recherches sur les Polonais qui, au XV-me siècle, firent leurs études en Italie: I. Le dernier mémoire de Paul, fils de Wladimir de Brudzewo, concernant le litige entre le royaume de Pologne et l'ordre Teutonique (1432). II. Un diplomate et humaniste polonais du XV siècle: Nicolas Lasocki, doyen du chapitre de Cracovie“*.

Le Secrétaire rend compte du travail de M. A. PROCHASKA: *„Etudes sur les fiefs dans les provinces orientales de la république polonaise“*.

Résumés

11. C. HECK. **Szymon Szymonowicz. Jego życie i dzieła.** Część I. ***(Simon Szymonowicz. Sein Leben und seine Werke).*** I. Theil.

Die vorliegende Monographie bringt wenig neue biographische Einzelheiten, da der Verfasser sein Augenmerk hauptsächlich auf die literarische Thätigkeit des Szymonowicz — so nennt er ihn mit Recht und nicht Szymonowic — gerichtet hat. Der Verfasser hat sich nämlich die Aufgabe gestellt, genauer als es bis jetzt geschehen ist, die Grundlagen zu erörtern, auf denen die Erziehung und Ausbildung des namhaften Dichters und Humanisten fusst, die Hunderte von Irrthümern, die in den Handbüchern der Literaturgeschichte bis auf den heutigen Tag wiederholt werden, zu beseitigen; die literarische Production in ihrer genetischen Entwickelung zu erfassen, inwiefern sie von den alten Classikern abhängig sei und sich auf die damaligen Verhältnisse der Stadt Lemberg sowie auf die zeitgenössische polnische Literatur gründe. Der erste Theil dieser Arbeit behandelt die Jugendjahre und den Zeitraum der bedeutendsten literarischen Production des Szymonowicz bis zum J. 1594. Im zweiten Theil gedenkt der Verfasser einen zwar längeren, aber keineswegs fruchtbareren Zeitraum zu behandeln, in welchem die bereits früher erkannten Merkmale sich überwiegend wiederholen werden; hier also müssen vor allem der Unterschied sowie die neuen charakteristischen Merkmale Berücksichtigung finden, die früheren, gemeinsamen nur nebenbei berührt werden.

Capitel I mit der Ueberschrift: „Eltern und Erziehung. 1558—1580.“ handelt ausführlich von den Familienverhältnissen des Dichters sowie von dessen Bildungsgang. Daraus erfahren wir, dass er an der Krakauer Hochschule — in dem s. g. Collegium minus —

studiert und als 19-jähriger Jüngling den Grad eines Baccalaureus erlangt hat. Als solcher gieng er nach Belgien und Frankreich behufs weiterer Studien. Ungefähr drei Jahre trieb er dort nicht nur Philologie, sondern auch Theologie, Medicin, Rechtswissenschaft und Astronomie.

Capitel II mit der Ueberschrift: „Divus Stanislaus — Dicta seu consilia — Naenia funebris — Castus Joseph“ umfasst die Zeit v. 1581 — 1587, die er in Lemberg an der Seite seines alternden Vaters zubringt. Divus Stanislaus ist sein erstes grösseres Gedicht, worin er die Schicksale des Krakauer Bischofs Stanislaus Szczepanowski in formeller Hinsicht nach Pindars Vorbild darstellt. Desgleichen erinnert das Trauergedicht „Naenia funebris“ an Pindars Form. In dem Drama „Castus Joseph“, dessen Stoff die bekannte Episode aus der biblischen Geschichte bildet, finden sich Anklänge an die altgriechischen Tragödien, besonders an die Euripideischen.

Capitel III enthält eine Würdigung der in den Jahren 1587—1594 verfassten Schriften und zwar: Flagellum livoris — In partitiones — Aelinopaean — Ein lateinisches Gedicht zu Ehren der Jesuiten — Ad Ursinum — Stateczna niewiasta (Das gesetzte Weib) — Epithalamium — Repotia — Imagines — Ioel propheta — Sliub — Funus Sigismundi Solikowski. Der Dichter lebt fortan theils in Lemberg, theils in dem nahen Dorfe Brzuchowice. In jener Zeit üben auf ihn der eifrige Verfechter der katholischen Kirche Stanislaus Sokołowski und der polnische Krongrossfeldherr Johann Zamoyski, zu dem er damals in nähere Beziehungen getreten ist, einen nicht unbedeutenden Einfluss. Der Verfasser berichtigt auch hier eine ganze Reihe bisheriger irrthümlicher Anschauungen und unterlässt — wie in den vorangehenden Capiteln — keine Gelegenheit, ein neues Licht über die Personen zu verbreiten, mit denen der Dichter in unmittelbare Berührung gekommen ist; zugleich führt der Verfasser aus, wie ein Gedicht manchmal aus der Verschmelzung verschiedener Motive entsteht, wie sich die Dichtung des Szymonowicz an die mannigfachen Einflüsse und Verhältnisse anlehnt, indem sie bald die Merkmale, die mit den früheren eine Ähnlichkeit haben, aufweist, bald wieder in einer anderen Richtung fortschreitet, wie man ferner in seiner Dichtung den verschiedenen Umständen gemäss bald ernste Reflexion, tiefe Ueberzeugung und herzliche Wärme, bald aber absichtliche Kunst und Nachahmung antiker Schriftsteller entdeckt.

Den Vorzug unter seinen Gedichten haben Aelinopaean und Imagines. Aus dieser Periode stammen auch seine ersten dichterischen Versuche in polnischer Sprache, in jene Zeit fällt auch die Anregung zu seinen Idyllen unter dem Einflusse des Andreas Schoneus und der Lectüre Theokrits und Vergils. Unter einzelnen minder wesentlichen Merkmalen verdient Beachtung die charakteristische zufällige Verwechslung des Rhythmus in einigen Strophen des Aelinopaean; sowohl diese als auch andere Erscheinungen beweisen, dass für Szymonowicz die lateinische Sprache, obgleich er sie vollkommen beherrschte, dennoch eine künstliche Sprache war, in welcher er das Ungehörige nicht derart empfand, wie er es in der Muttersprache empfunden hätte. Gleichfalls ist das Gelegenheitsgedicht „Das gesetzte Weib" keine Uebersetzung des Gedichtes von Felsztyński, sondern eine poetische Uebertragung eines Abschnittes aus den Sprüchen Salomos.

In den Anhängen werden Aufnahme finden: eine berichtigte genealogische Tafel der Familie und der Verwandten des Vaters von Szymonowicz, das Loblied auf die Jesuiten und eventuell die die Schrift: Dicta seu consilia. Der II. Theil der Monographie wird aus weiteren drei Capiteln bestehen, die zum Hauptgegenstand eine Würdigung des Szymonowicz als Philologen und Verfassers von Idyllen haben wird.

---

12. F. KOPERA. **Miniatury polskiego pochodzenia w Bibliotece publicznej w Petersburgu. Wiek XI—XII.** (***Miniatures d'origine polonaise de la Bibliothèque publique de Pétersbourg. XI et XII siècle***).

L'auteur décrit quelques codex à miniatures qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque publique de Pétersbourg et qui proviennent de Pologne, ou se trouvaient dans des collections polonaises.

1. Lat. F. v. I, Nr. 133. In folio de 34 c. sur 48, feuilles 201, sur parchemin: Octo prophetae cum prologis S. Hyeronimi. Ce volume contient 17 miniatures fort intéressantes. L'auteur en reproduit quelques-unes (Voir les Comptes-rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne. T. VII. page 48 et suiv. fig. 1, 3, 8, 12) Il est difficile de déterminer exactement la provenance de ce co-

dex, toute trace d'origine ayant disparu; néanmoins il n'est pas trop osé d'affirmer qu'il vient de Pologne. La bibliothèque l'a reçu en don des héritiers de Wieniewitinow. Il date du XI-e siècle.

2. Pericopae evangelicae et en même temps lectionarium. — Lat. Q. v. I, Nr. 22. Les miniatures de ce manuscrit sont insignifiantes: ce sont plutôt de petits dessins dont nous voyons quelques reproductions dans les Comptes-rendus (fig. 11, 13, 14). Ce codex, du X-e ou plus vraisemblablement du XI-e, siècle, appartenait à la bibliothèque du couvent de Lubin. Il est surtout remarquable à cause des inscriptions qu'il contient et qu'a relevées M. Papée dans le „Liber fraternitatis Lubinensis", publié dans les „Monumenta Poloniae historica", T. V, p. 562—584.

3. Dialogi Beati Gregorii papae. Lat. F. I. Nr. 26 in folio (21.4 sur 31.5) 80 feuilles, XI-e ou commencement du XII-e siècle. Faisait partie de la bibliothèque de l'église de Notre-Dame et de Saint-Nicolas à Ląd.

L'auteur donne la reproduction d'une curieuse initiale, dessinée à la plume (Comptes-rendus, fig. 16).

4. Gregorii papae homeliae. Lat. F. v. I. Nr. 66. Codex in folio (28^c $^1/_2$ sur 18^c $^1/_2$) sur parchemin. Les miniatures, petites, n'ont pas grande valeur artistique. Même provenance que le précédent. Même époque.

5. Bréviaire romain (XII-e siècle). Lat. Q. v. I. Nr. 27. 171 feuilles. Vient encore de Ląd, où, ainsi que l'attestent des notes, il avait passé de Lombardie. Les initiales sont dessinées mais ne présentent aucun intérêt artistique.

6. De Ląd encore la „Vita Sancti Gregorii papae". Lat. Q. v. I. Nr. 76. Miniatures sans valeur.

7. Biblia a Genesis ad 4 Regum XVII, 16, énorme in folio (37^c sur 50^c) de 182 feuilles de parchemin, inventorié: Lat. F. v. I, Nr. 32. La fin manque. Sur la reliure on voit le blason des Batory, avec la couronne royale à trois feuilles et l'incription: ANDREAS... S.... R.... ST.... ATTONEUS (?). Les initiales, de grande dimension, sont dessinées sur fond colorié. Les reproductions des Comptes-rendus (fig. 16 et 17) en peuvent donner une idée. L'auteur en fait la description.

Cependant l'initiale IN, la première du texte, que l'auteur reproduit en héliogravure, mérite tout particulièrement d'attirer l'attention. C'est une grande composition de 29 c. de largeur et de

33 c. de hauteur, où l'on voit représentées 13 scènes de la Genèse. L'auteur les décrit. Elles sont dessinées sur fond colorié, à nuances plates. Outre cette initiale qu'il attribue à la fin du XII-e siècle, l'auteur nous en donne encore deux (Comptes-rendus fig. 16 et 17).

8. Fragment d'un psautier de la bibliothèque Załuski. Lat. Q. v. I. Nr. 96. Ce Breviarium in 4-o ($18^{c}\,{}^{1}/_{2}$ sur $28^{c}\,{}^{1}/_{5}$) possède deux initiales dont nous voyons la reproduction dans les „Comptes-rendus" (fig. 18 et 19). Il n'a pas été possible de préciser la date à laquelle ce manuscrit est parvenu en Pologne. L'époque en est également incertaine; néanmoins, d'après certains caractères paléographiques, l'auteur pense qu'il est du XII-e siècle.

9. Speculum ecclesiae. Lat Q. v. I. Nr. 58. A appartenu au monastère des cisterciens de Błedzewo. On y trouve une seule miniature, d'ailleurs peu intéressante.

10. Les évangiles pour différentes fêtes. Lat. Q. v. I. Nr. 136. Codex de 16^{c} sur 23^{c} 5. Ce codex contient quelques petits dessins. L'auteur nous en présente deux (fig. 2, 15), ainsi qu'une miniature „le Crucifiement" (fig. 20) dont il nous donne la description. Il annonce pour une prochaine séance une communication sur des codex du XV-e et du XVI-e siècle.

Nakładem Akademii Umiejętności.
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

6 Maja 1901.

92

93

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. **Mai** **1901.**

Sommaire. Séance publique de l'Académie du 30 mai 1901. Séances du 13 et 20 mai 1901. Résumés. 13. J. TRETIAK. „La Voix libre" de Stan. Leszczyński. Origine de cet écrit.
14. Comptes rendus de la séance du 23 avril 1901 de la Commission de l'histoire de l'art.
15. W. KĘTRZYŃSKI. Le peuple de Volce Tectosages et le nom Vlach, Włoch.

SÉANCES

SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 30 MAI 1901

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de S. A. I. et R., le Protecteur.

S. E. M. le comte Stanislas Tarnowski prononce une courte allocution.

En l'absence du Secrétaire général, M. Boleslas Ulanowski donne lecture du compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée, et annonce qn'on n'a pu procéder à l'élection de nouveaux membres, le quorum n'ayant pas été atteint dans la dernière séance du Comité d'administration.

M. Louis Kubala, chargé du discours annuel retrace: *„La prise de Kiew par la Moscovie, en 1654, et la lutte entre l'église ruthène et le patriarchat de Moscou"*.

Le Secrétaire général intérimaire proclame les noms des lauréats de l'Académie.

Le prix Barczewski, pour les ouvrages historiques, est décerné à M. Casimir Morawski pour son *„Histoire de l'Université de Cracovie, au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance"*; le même

prix pour les oeuvres de peinture, est revenu à M. Stanislas Wyspiański auteur d'un carton pour un vitrail représentant *„Casimir le Grand“*.

Six concurrents ont présenté des mémoires pour le prix Adam Jakubowski. La question suivante avait été mise au concours: »La culture des arbres et arbustes fruitiers dans les jardins des petites propriétés«.

Le travail portant la devise »A—a«, reçoit le premier prix: 900 couronnes. Le second, 500 couronnes, est attribué à l'ouvrage marqué »Cum Deo«. Après rupture des enveloppes cachetées, on constate que M. Joseph Pierre Brzeziński, inspecteur du champ d'expériences de l'université à Prądnik Czerwony, est l'auteur du premier mémoire et M. Joseph Froń, professeur à l'école élémentaire agricole de Suchodół, près de Krosno, du second.

Le 29 mai, veille de l'assemblée générale, s'est tenue la séance annuelle du comité d'administration.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 13 MAI 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. L. STERNBACH présente son étude: *„Spicilegium Christophoreum“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. FR. BUJAK: *„Contributions à l'histoire de l'humanisme dans ses rapports avec l'Université de Cracovie“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance du 23 avril 1901 de la Commission de l'histoire de l'art [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 98.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 20 MAI 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. KĘTRZYŃSKI. »Germania wielka i Sarmacya nadwiślańska« (z 2-ma mapami). *(Les notions de Claude Ptolomée sur la „Grande Germanie" et le pays des Sarmates)*, 8-o, p. 43.

A. PROCHASKA. »Uwagi krytyczne o klęsce warneńskiej«. *(Quelques remarques critiques sur la bataille de Warna (1444)*, 8-o, p. 60.

M. W. KĘTRZYŃSKI présente son étude: *„Le peuple de Volce Tectosages et le nom Vlach, Vłoch"* [1]).

Le Secrétaire présente l'étude de M. C. POTKAŃSKI: *„L'église collégiale de „Łęczyca", son organisation primitive et ses biens"*.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 99.

Résumés

13. J. TRETIAK. **O Głosie Wolnym Leszczyńskiego. Kwestya genezy.** ***(„La Voix libre“ de Stan. Leszczyński. Origine de cet écrit).***

Au début de son travail, l'auteur explique comment s'est introduite et maintenue dans l'historiographie polonaise l'opinion que le „Głos Wolny“ fut écrit en 1733, avant la seconde élection de Leszczyński et fut pour ainsi dire le manifeste du candidat au trône. Il faut chercher la cause de cette erreur dans la date fictive que porte la première édition et dans la dédicace qui s'appuie sur une fiction chronologique. L'auteur réfute ensuite l'assertion de Mr. Pierre Boyé qui, dans son nouvel ouvrage „Stanislas Leszczyński et le troisième traité de Vienne“. Paris, 1898, p. 174, 176, prétend que le „Głos Wolny“ est dû à la collaboration de Tercier et de Solignac. Ceux-ci, très initiés aux affaires de Pologne, auraient composé cet opuscule en polonais et l'auraient présenté à Leszczyński qui, volontiers en aurait accepté la paternité. La comparaison des manuscrits du „Głos Wolny“ qui se trouvent dans quelques bibliothèques, notamment à Kurnik, à Posen, à Varsovie, à Cracovie, avec le texte de la première édition, non moins que les témoignages contemporains de J. Durival et l'abbé Joseph Załuski ruinent complètement cette hypothèse. Durival surtout est très catégorique sur ce point. Le „Głos Wolny“, dit-il, fut publié pour la première fois en 1749, mais préparé, sinon écrit, à Koenigsberg, de 1734 à 1736. Cette dernière date est de la plus grande importance, car elle permet de supposer que le „Głos Wolny“ était, non seulement l'expression

des idées personnelles de Leszczyński, mais encore de celles de son entourage, des émigrés ou tout au moins des plus éclairés et des plus sages parmi les émigrés qui s'étaient groupés auprès de Leszczyński à Koenigsberg et attendaient la restauration par le secours de la France. Quant aux manuscrits, ceux notamment que l'auteur a eus entre les mains (ils sont cinq en nombre), il ressort de la comparaison de leur texte et de celui-là de la première édition que, fort semblables de style et de composition, ils diffèrent tous de l'imprimé. Ces différences portent quelquefois, rarement, il est vrai, sur les idées elles-mêmes. L'auteur cite quelques passages où elles se font sentir. Sur un de ces manuscrits une note indique que „le présent manuscrit est la copie de celui du roi Leszczyński, copie faite à Lunéville, en juin 1737". L'abbé Joseph Załuski était probablement le propriétaire de cet exemplaire. Un autre manuscrit appartenait sans doute — s'il faut en croire certains indices — à l'abbé Ladislas Łubieński; il porte la date de 1743, époque où ce dernier était encore Grand-secrétaire de la couronne. L'auteur ne connaît pas le manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque du majorat des Krasiński, à Varsovie; cependant d'après la description de Al. Rembowski, ce doit être le manuscrit du roi Leszczyński, dont parle la note de Załuski.

L'auteur passe ensuite à l'examen de la traduction française, par rapport aux manuscrits et à la première édition polonaise. Cette traduction, loin d'être très fidèle, n'est qu'une paraphrase, plus rapprochée cependant du texte manuscrit que de l'imprimé; en sorte qu'il faut supposer que Solignac eut à sa disposition un texte antérieur à 1749. L'auteur se demande pourquoi Leszczyński publia le „Głos Wolny", en polonais et en français, longtemps après l'avoir composé, et que signifie la fiction de la préface. Il est difficile de répondre exactement à ces deux questions. Certaines circonstances peuvent néanmoins y fournir quelques éclaircissements. Peu de temps avant la publication du „Głos Wolny", Stanislas Konarski se trouvait en Lorraine. A la même époque se trouvaient, à la cour de Lunéville, Montesquieu occupé à la rédaction de son livre „L'Esprit des Lois" et Voltaire. D'un autre côté, par suite du mariage du dauphin avec la fille d'Auguste III, les rapports s'étaient fort modifiés entre la maison de Saxe, le roi Stanislas et la fille de ce dernier, mère du dauphin. La préface accuse nettement les change-

mens survenus dans ces relations, et c'est sans doute à ces changements qu'il faut attribuer l'anti-date de la première édition du „Głos Wolny".

---

14. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z d. 23 kwietnia 1901.** ***(Compte rendu de la séance du 23 avril 1901 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Dans la dernière séance de la Commission, Mr. le Président a donné lecture de la description de l'église en bois de Jelonki, district d'Ostrów, gouvernement de Lomza, transmise par M. G. Worobjew. Cette construction qui vraisemblablement date du XVI-e s. est fort simple et peut être signalée comme type des églises sans péristyle extérieur. Il fait remarquer qu'en Mazovie, autant qu'il a pu le constater, ces péristyles sont inconnus.

M. Julien Pagaczewski décrit un intéressant tableau qui se trouve au monastère des Camaldules de Bielany, dans la chapelle placée sous l'invocation de St. Michel. Ce tableau représente la demie figure du Christ entre deux anges. Il est probable que cette peinture d'une valeur réelle, malgré de grands défauts de proportions, fut exécutée à Cracovie et donnée au couvent par Nicolas Wolski, fondateur du convent de Bielany.

M. Maryan Sokołowski rend compte de ses recherches sur le château et l'église de Kraśnik, dans le district de Janów. Kraśnik fut pendant longtemps la résidence de la puissante famille des Tenczynski, dont le souvenir s'y est conservé jusqu'à nos jours. L'église de Kraśnik est semblable à celle de Biecz: elle a trois nefs; les deux nefs latérales sont fort étroites, tandis que celle du milieu est très large. La voûte est étoilée. Le choeur est à voûte fort basse. Sur les voûtes on voit quantité d'écussons aux armes des Tenczynski ou des familles qui leur étaient alliées. En somme cette église de Kraśnik est du gothique retardé de la dernière époque, la pierre y forme un des principaux matériaux de la batisse.

Toute la partie occidentale est occupée par une tribune avec galerie de pierre. Cette église faisait partie d'un monastère des chanoines de Latran de la règle de St. Augustin. Ce monastère possède une intéressante bibliothèque. Le porche latéral de l'église est orné d'écussons et d'une sculpture du XVI-e siècle représentant

le Couronnement de la Vierge; toutefois les plis des vêtements sont dans le style archaïque. Les nervures du porche sont terminées par des têtes sculptées auxquelles se rattachent des légendes locales. L'autel rappelle celui de Biecz. Des barrières de pierre fort originales ferment l'entrée des chapelles. En général tous les ouvrages en pierre accusent un mélange de formes hétérogènes. Dans une des chapelles on voit le tombeau de Stanislas Tenczynski, castellan de Wojnicz, en 1556. Ce monument, en marbre rouge, est du meilleur style renaissance. Un autre tombeau, celui de Jean Gabriel Tenczynski, mort en 1553, est loin d'avoir la même valeur artistique; il est en plomb et étain, rare particularité à cette époque. Enfin un troisième tombeau, celui de Jean de Tenczyn, date de la fin du XVI-e siècle. On y voit les portraits du dernier rejeton des Tenczyński et de la princesse royale de Suède.

---

14. W. KĘTRZYŃSKI. **Volcae Tectosages a Wlach, Włoch.** ***(Die Volcae Tectosages und der Name Wlach, Wloch).***

Müllenhoff stellte die Behauptung auf, dass der Name Walch, slavisch Włach, Włoch, Wałach u. s. w., seinen Ursprung dem keltischen Volke der Volcae verdanke und dass die Slaven dieses Wort von den Deutschen erhalten hätten. Diese Hypothese nahmen die Slavisten an und auch die Folgerung, dass das slav. Włach vom deutschen Walch stamme, weil im Slavischen Włach aus Volcae nicht entstehen könne, da „k“ in „ch“ nicht übergehe. Wenn dem so war, wie Müllenhoff behauptet, dann mussten einst Deutsche und Volcae neben einander gewohnt haben. Nach der noch vor kurzem allgemeinen Ansicht, wohnten Germanen von Anfang an am Rhein, war Gallien das Heimatland der Kelten, von wo aus sie nach Italien, in die Alpenländer südlich der Donau, nach Thracien und Klein-Asien wanderten. Dort zwischen Rhone und Pyrenäen lagen die Wohnsitze der Volcae. Da dieser Ansicht zufolge die Annahme höchst unwahrscheinlich war, dass die Deutschen die Kelten den Volcae zu Liebe Walchen genannt haben sollten, so musste die ganze Urgeschichte von West- und Mitteleuropa umgestaltet werden. Müllenhoff wies deshalb den Kelten als Urheimat die Länder zwischen Rhein und Elbe an und bringt hier auch die Volcae in nächster

Nähe der Deutschen unter; nach Bremer, der sonst Müllenhoff zustimmt, sollen die Volcae ein grosses Reich besessen haben, das von der Donau bis über Mähren und Galizien hinaus gereicht habe; die Urheimat aller Germanen, auch der sogenannten Ostgermanen, soll sich nach ihnen zwischen Elbe und Weichsel befunden haben. Dies wird damit begründet, dass Rhin = Rhein (cf. Rhin bei Fehrbellin, Rhinow, Nebenfluss der Havel), Nida (cf. Nida, Nebenfluss der Weichsel), Wipper (cf. die pommersche Wipper, welche bei den Polen noch heute Wieprz heisst), Lippe (cf. Lipa, ein häufiger Flussname), Ruhr (noch im XIII Jahrhundert Rura Slavica genannt), Oder (cf. die slavischen Ortsnamen Odra, Odry, Odrów, Odrawa, Odr etc.) und andere — keltische Namen seien, obgleich sich dieselben fast alle auf slavischem Boden wiederfinden, während sie sich in Gallien nicht nachweisen lassen.

Die Hauptprämisse ist also falsch; nicht Kelten, sondern Slaven haben, wie noch heute über 800 slavische Ortsnamen bekunden, zwischen Rhein und Elbe gewohnt; allen Quellen des Alterthums zufolge war Gallien, nicht Germanien das Heimatland der Kelten; die gothischen, langobardischen und dänischen Quellen leiten Ost- und West-Germanien aus Skandinavien ab. Der Hypothese Müllenhoffs widersprechen demnach auch alle historischen Nachrichten. Es liegt deshalb kein Grund vor, den Namen Walch von den Volcae abzuleiten.

Es ist ferner nur Supposition von Seiten Müllenhoffs, wenn er behauptet, dass Wlach ein deutsches Wort sei; als solches kennt es auch Zeuss noch nicht! Dasselbe kommt allerdings einige Male in süddeutschen Glossen und Ortsnamen vor, also in Gegenden, wo nachweislich einstmals Slaven gewohnt haben. Den Namen Walch kann also wohl dieser und jener gekannt haben, wie ihn ja auch Müllenhoff und andere Gelehrten kennen; der deutschen Sprache und dem deutschen Volke ist dies Wort fremd. Die deutsche Sprache kennt dafür „wälsch, Wälschland, Wälsche, Kauderwälsch etc., was aber mit „Walch“ nichts gemeinsam hat. Nicht Walchen, sondern Wallen (cf. Wallonen, Wallnuss, etc.) mögen wohl die Germanen ihre keltischen Nachbarn genannt haben und „wälsch“ kann ja wohl davon ein Adjectivum sein, obgleich auch eine andere Erklärung möglich ist. Walch ist im Deutschen ein Fremdwort, das aus Włach, Wałach entstanden ist. Włach ist aber eine uralte slavische Wortbildung wie Lach und Czech und hat bei den

Slaven die Italier, Römer und Romanen, nie aber die Kelten bezeichnet.

Mit den Volcae hat das Wort nichts gemein, da, wenn Slaven überhaupt einmal Bekanntschaft mit ihnen gemacht haben sollten, sie die Kelten schon lange vorher gekannt und genannt haben.

Nakładem Akademii Umiejętności.
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

7 Czerwca 1901.

1c 2

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6. **Juin** **1901.**

Sommaire. Séance du 10 et 17 juin 1901. Résumés. 16. T. MANDYBUR. Pseudo-Lucien: le traité „de dea Syria". 17. ST. KUTRZEBA. L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. II—VIII.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 10 JUIN 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

ST. DOBRZYCKI. »Studya nad średniowiecznem piśmiennictwem polskiem«. *(Études sur les monuments littéraires de la Pologne au moyen âge)*, 8-o, p. 16.

ST. SCHNEIDER. »Studya filologiczne nad rozwojem oświaty greckiej w V w. przed Chr.«. *(Études philologiques sur le développement de la civilisation grecque au V siècle avant J. C.)*, 8-o, p. 103.

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności w Krakowie«. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique de l'Académie des Sciences à Cracovie)*, tom I, zeszyt I, 8-o, p. 164.

M. M. KAWCZYŃSKI présente son travail: *„Amor et Psyché dans le poésie française du moyen âge. I. Parténopéus de Blois, poème du XII siècle"*.

M. L. Sternbach présente l'étude de M. T. MANDYBUR: *„Pseudo-Lucien: le traité „de dea Syria"* [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 105.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 17 JUIN 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL

Le Secrétaire présente l'étude de M. V. HECK: *„La Chronique d'André Komoniecki comme source principale pour l'histoire de la ville de Żywiec et de ses environs“*.

M. ST. KUTRZEBA présente son l'étude: *„L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. II—VIII“* [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 107.

Résumés

16. T. MANDYBUR. **Pseudo-Lukiana pismo „de dea Syria“.** ***(Pseudo-Lukians Schrift: „de dea Syria“.***

Die Schrift Pseudo-Lukians περὶ τῆς Συρίης θεοῦ wird zwar oft in wissenschaftlichen Werken und philologischen Abhandlungen als Quelle zur Geschichte der syrischen Culte angeführt, doch wurde sie nirgends einer genauen Untersuchung gewürdigt. Sie enthält die Geschichte und Beschreibung des im Alterthum berühmten Tempels in Hierapolis am Euphrat und insbesondere der zahlreichen Wunder, welche dort stattgefunden haben sollen. — Lukian konnte diese Schrift nicht verfasst haben, denn an vielen Stellen derselben tritt deutlich der Hang zum Aberglauben hervor, was bei Lukian unmöglich wäre: ausserdem haben wir kein sicheres Beispiel dafür, dass Lukian irgendwo den naiven Stil Herodots nachgeahmt habe. Aber ein Syrier musste Verfasser dieser Schrift gewesen sein; dafür sprechen ganz deutlich gewisse Eigenthümlichkeiten der Schreibweise und der Tendenz des Ganzen; er kannte zwar die griechische Mythologie, aber unvollkommen. Die syrischen Götter vergleicht er zwar oft mit den griechischen, aber er sucht sie immer höher zu stellen, was auf localen Patriotismus hinzudeuten scheint.

Die Schrift stammt aus dem Ende des I. Jahrh. vor Chr. oder dem Anfang des I. nach Chr. Wir vermuthen es aus der Erwähnung einer zweiten Mauer und der Propyläen, welche gewiss im Laufe des I. Jahrh. vor Chr. bei dem Tempel aufgeführt wurden, ohne Zweifel aus Anlass der Wiederbelebung des Cultes der syrischen Göttin, worüber uns die delischen, aus derselben Zeit stammenden Inschriften deutlich belehren.

Die Nachrichten, welche uns von der syrischen Göttin hier überliefert werden, stimmen theilweise mit denjenigen überein, die uns anderswo bekannt sind. Andererseits begegnen wir in dieser Schrift starken Widersprüchen: es wird z. B. die Göttin selbst oder eher ihre Attribute im cap. 15 anders beschrieben als im cap. 32; auch den Gott beschreibt der Verfasser. wie es scheint, falsch, denn der spätere Macrobius beschreibt ihn ganz anders. Diese Widersprüche sind wahrscheinlich so entstanden, dass der Verfasser entweder ungenau den Tempel besah, oder aber (was wahrscheinlicher ist) das Gehörte oder Erzählte einfach verdrehte. Es besteht auch ein Widerspruch in Betreff der Wahl der neuen Priester in Hierapolis. Nach den Inschriften von Delos wählte das Volk in Hierapolis die Priester. Nach der Erzählung des Verfassers warben die Priester unter wilder Musik neue Gottesdiener an. Die Lage des Tempels ist falsch beschrieben; die Erwähnung irgend eines tiefen Abgrundes bei dem Tempel ist mit der Lage desselben unvereinbar. Ausserdem werden viele abergläubische Aeusserungen und lügenhafte Erzählungen vorgebracht.

Dies alles führt uns auf den Gedanken, dass der Verfasser im Grunde genommen „mala fide“ geschrieben hat. Derselbe erzählt von zahlreichen Wundern gewiss zu dem Zwecke, um dem Tempel in Hierapolis Reclame zu machen, wozu ihn die Priester von Hierapolis oder die Eigenthümer der Einkehrhäuser bewogen haben mochten; auf diese Weise lassen sich am besten die Fingerzeige erklären, die der Verfasser denjenigen ertheilt, welche die heilige Stadt zum erstenmale besuchen sollten. Er macht sie überall auf die „Sehenswürdigkeiten“ aufmerksam. Diese Schrift wurde demnach zum Nutzen der frommen Pilger verfasst, um sie mit der Geschichte des Tempels, den wichtigsten Ceremonien, Wundern bekannt zu machen und durch solche Beschreibung die Leute zu Wallfahrten desto mehr aufzumuntern. — Es ist also ein interessantes, literarisches Denkmal, das uns den Ausgang des Heidenthums im Orient charakteristisch illustriert.

---

17. ST. KUTRZEBA. **Sądy ziemskie i grodzkie w wiekach średnich. II—VIII.** ***(Die polnischen Land- und Grodgerichte im Mittelalter. II—VIII).***

II. Die Sandomirer Wojwodschaft.

Diese, der Reihe nach zweite Wojwodschaft in Kleinpolen, weist im allgemeinen einen ähnlichen Typus auf wie die Krakauer. Doch finden sich Abweichungen, auf die an dieser Stelle vor allem Nachdruck gelegt wird.

I. Die Bezirksgerichte. Die Sandomirer Wojwodschaft war ihrem Umfange nach sehr bedeutend. Gegen Ende des XIV. Jhd. war dieselbe in neun Gerichtsbezirke eingetheilt; in zweien von diesen gab es je zwei Orte, an denen die Bezirksgerichte abgehalten wurden (in den Bezirken Szydłów-Stopnica und Pilzno-Tarnów). Doch ist die Wojwodschaft nicht einheitlich organisiert; sie zerfällt in die drei Kreise von Sandomir, Wiślica und Radom, deren charakteristisches Merkmal dieses ist, dass jeder Kreis sein besonderes Colloquium hat, das über den Bezirksgerichten des Kreises steht. Dem Sandomirer Kreis gehören die Bezirke von Sandomir und Opatów an, dem von Wiślica die von Wiślica, Szydłów-Stopnica, Chęciny und Pilzno-Tarnów, dem Radomer die von Radom, Stężyca und Opoczno.

So blieb es bis zum Jahre 1465. Im Mai desselben Jahres wurde auf dem kleinpolnischen Landtage in Neu-Korczyn in Anwesenheit des Königs eine weitgehende und wichtige Reform durchgeführt. In den Beschlüssen, die sich erhalten haben, wird dieselbe nirgends erwähnt. Wir erfahren von ihr aus vereinzelten Eintragungen in den Gerichtsbüchern. Durch Zusammenstellung derselben ist es dem Verfasser gelungen, diese wichtige Reform zu reconstruieren. Als Princip wurde die Aufhebung der Bezirksgerichte angenommen, mit Ausnahme an jenen Orten, wo sich die Colloquien versammelten. So wurde das Bezirksgericht von Opatów nach Sandomir, das von Chęciny und Szydłów-Stopnica nach Wiślica, das von Stężyca und Opoczno nach Radom verlegt. Bestehen blieb nur der Bezirk von Tarnów-Pilzno, doch mit der Aenderung, dass von da an die Landgerichte nur in Pilzno zusammentreten sollten. Zu gleicher Zeit wurden alle Gerichte in den sechs Bezirken der

Krakauer Wojwodschaft in ein einziges Gericht in Krakau zusammengezogen, was ganz besonders hervorzuheben ist. Der Zweck ist klar. An Stelle kleiner Bezirke treten grosse, an Umfang den Kreisen der Colloquien entsprechend. So gibt es also nach dem Jahre 1465 in der Sandomirer Wojwodschaft nur vier Bezirke, nämlich die von Sandomir, Wiślica, Radom und Pilzno.

Die Reform vom Jahre 1465 erhielt sich unverändert bis 1476. In dieser Zeit wird sie vom Könige abermals umgestaltet, welcher von neuem die Gerichte in Chęciny und Opoczno ins Leben ruft. Doch ist dies die einzige Aenderung. Die übrigen Anordnungen vom J. 1465 blieben in Kraft; es verschwanden für immer, oder für lange Zeit die Bezirke von Opatów, Stężyca und Szydłów-Stopnica. Auch von Bezirksgerichten in Tarnów hören wir in der Folge nichts mehr. So zählt gegen Ende des XV Jhd. die Sandomirer Wojwodschaft nicht mehr denn sechs Bezirke.

Was war die Ursache dieser durchgreifenden Reform? Die Antwort auf diese Frage kann sich nur auf Vermuthungen stützen. Bei dieser Gelegenheit muss noch die Aenderung in der Anzahl der Termine der Bezirksgerichte in Erwägung gezogen werden. Bis zum J. 1465 werden sie in jedem Bezirk je zwei Wochen ausgesetzt, von dieser Zeit an jeden Monat. Im J. 1465 wird ihre Anzahl auf vier im Jahr reduciert. Während also bis dahin in der Sandomirer Wojwodschaft ungefähr gegen hundert Sitzungen der Bezirksgerichte stattfanden, so wurden ihrer nun, nach Verminderung der Anzahl der Bezirke und Termine, nur sechzehn abgehalten! Der Umstand, dass die Bezirksgerichte so häufig abgehalten wurden, zumal so viele, manchmal recht kleine Bezirke existierten, war für die Bevölkerung höchst unbequem, da dieselbe dadurch bei Ausübung ihrer Berufsgeschäfte behindert wurde. Ueberdies waren der Richter und Unterrichter, die einzigen für die ganze Wojwodschaft, nicht imstande, ihren Pflichten nachzukommen und und mussten sich durch die Kämmerer vertreten lassen. Gerade damals aber wurde die Stellung der Kämmerer in den Bezirksgerichten stark beanstandet. Nach der Reform konnten selbstverständlich Richter und Unterrichter ohne Schwierigkeit beständig bei den Verhandlungen zugegen sein. Diese Umstände veranlassten nach Ansicht des Verfassers die Reform.

Doch gieng sie zu weit. Während jedoch in Krakau von dieser Reform nichts bestehen blieb, wurde sie in der Sandomirer Woj-

wodschaft nur theilweise modificiert. Dies erklärt sich auf diese Weise, dass die Idee zu derselben von Sandomir ausgegangen war, wo sich alle Uebelstände der früheren Organisation bedeutender fühlbar machten. Deswegen erwies sich auch hier die Reform als entsprechend, und hat Jahrhunderte überdauert. In Krakau wurde sie mechanisch angewandt, hatte infolge dessen schon von Anfang an keine Lebensfähigkeit.

Die Besetzung der Gerichte ist in dieser Wojwodschaft dieselbe wie in der Krakauer: ein Richter und ein Unterrichter. Als ihre Vertreter fungieren die Kämmerer, deren es zwölf in der Wojwodschaft gibt, d. h. sechs, die den Richter, sechs, die den Unterrichter vertreten. Die Kanzlei führen der Generalschreiber, sein Stellvertreter, der Unterschreiber und die Schreiber des Richters, denen principiell die Führung der Bücher oblag.

II. Der Unterkämmerer. Für die ganze Wojwodschaft ist nur einer bestimmt, doch stehen ihm drei Kämmerer zur Seite, die von Sandomir, Wiślica und Radom, für jeden Kreis einer.

III. Die Colloquien. Sie werden an drei Orten abgehalten: in Sandomir, Wiślica und Radom, anfangs dreimal im Jahre, seit dem Statut in Nieszawa einmal im Jahr. So sollte es grundsätzlich sein. Indessen kommen die Colloquien sehr häufig nicht zustande, noch häufiger denn in Krakau. In den 70 Jahren des XV Jhr. hören sie vollständig auf.

Ihr Bestand ist anfänglich durchaus derselbe wie in Krakau: sechs Würdenträger. Auch die Entwickelung ist eine ähnliche. In den ersten Jahrzehnten des XV Jhr. werden aus den Colloquien sowohl die Geistlichen, als auch die Staatsbeamten und, etwas später, die Starosten ausgeschieden. So bleiben nur noch die höheren Landbeamten Kleinpolens übrig, unter denen die Sandomirer den Vorrang haben. Auch hier wird es im Laufe des XV Jhr. gewissen Persönlichkeiten zur Pflicht gemacht, sich an den Colloquien zu betheiligen. Vor allen Dingen ist der Wojwode, das Haupt des ganzen Landgerichtswesens in der Wojwodschaft, verpflichtet, an allen drei Colloquien theilzunehmen, sei es persönlich, sei es, dass er sich vertreten lässt. Ausserdem müssen an denselben theilnehmen: in Sandomir der Sandomirer Castellan, in Wiślica der Castellan desselben Ortes, vielleicht auch der von Czchów, in Radom der Radomer, und vielleicht auch der von Żarnów. Ist auch diese Entwicklung der in Krakau ähnlich, so ist sie doch nicht so weit fortgeschritten. In

Krakau waren schliesslich alle Plätze nur mit gewissen Castellanen besetzt, alle anderen Persönlichkeiten hatten zu den Colloquien keinen Zutritt. In der Sandomirer Wojwodschaft waren nur zwei (höchstens drei) Plätze für gewisse Personen bestimmt, während die übrigen abwechselnd mit anderen höheren Landbeamten, ja zuweilen mit dem Landadel besetzt wurden.

Unter diesen drei Colloquien war das von Wiślica das bedeutendste, viel wichtiger als das von Sandomir und Radom.

IV. Die Landtagsgerichte. Die Colloquien werden an Bedeutung von den Landtagsgerichten in Wiślica oder Korczyn übertroffen. Darunter sind entweder die Landtage der Sandomirer Wojwodschaft, oder die aller drei Wojwodschaften Kleinpolens zusammen, zu verstehen. Sie gehen uns jedoch an dieser Stelle nur insofern an, als sie ohne Mitwirkung des Königs abgehalten werden, besonders die ersteren. Für die Einheitlichkeit der Wojwodschaft sind sie von grosser Wichtigkeit. Diese ist in drei Kreise eingetheilt. Da jedoch jedes Colloquium zugleich auch eine gesetzgebende Gewalt ausübte, aber nur in dem ihm zustehenden Kreise, so konnte eine gewisse Einheitlichkeit schlechterdings nicht erzielt werden. Dem halfen eben die Sandomirer Landtage ab, sowohl in Rücksicht auf ihre gerichtlichen als gesetzgebenden Attributionen.

V. Die Grodgerichte. Diese stehen den Landgerichten vollständig unabhängig gegenüber. Es gibt deren vier und zwar: in Sandomir, Korczyn, Radom und Chęciny. Die Gerichtsbücher derselben haben sich nur in sehr geringer Anzahl erhalten oder fehlen ganz.

Als Richter fungiert im Grodgerichte der Starost des Ortes, also in Sandomir der von Sandomir, in Chęciny der von Chęciny u. s. w. Es sind dies die Grodstarosten.

Die Einrichtung des Grodgerichtes hängt in jeder Beziehung vom Starosten ab. In Krakau vertrat, wie wir früher gesehen haben, den Starosten in dessen Abwesenheit der Unterstarost; dies fehlt hier ganz. Dem Starosten zur Seite sitzt hier ein Richter, der auch in Abwesenheit desselben ihn durchaus selbständig vertritt. Auch die Grodgerichte der Wojwodschaft weisen kleine Abweichungen von einander auf. Der Kanzlei steht ein Schreiber vor, der vom Starosten ernannt wird.

VI. Schluss. Die Eintheilung der Gerichte in Land- und Grodgerichte, der Umstand, dass die Kämmerer sich an den Land-

gerichten betheiligen, die Besetzung der Colloquien und die historische Entwickelung derselben — dies sind die charakteristischen Merkmale der Gerichtsorganisation in Kleinpolen. Es sei hier noch erwähnt, dass diese Organisation durch das Kirchenrecht beeinflusst worden ist. Vorläufig werde nur auf zwei Einrichtungen hingewiesen:

1) Die Termine der Krakauer Colloquien sind den Terminen der Capitelversammlungen in Krakau und

2) der Begriff und die Stellung der Kämmerer den Grundsätzen des Kirchenrechtes von der „iurisdictio vicaria" entnommen.

III—VII. Die Wojwodschaften von Łęczyca, Sieradz, Kujawy, Inowrocław und das Land Wieluń-Ostrzeszów.

Diese vier Wojwodschaften und das Land Wieluń-Ostrzeszów werden hier zusammen besprochen, da sie trotz mancher Verschiedenheiten einen gemeinschaftlichen Typus aufweisen, der zwischen den Organisationen von Klein- und Grosspolen die Mitte hält.

I. Bezirksgerichte.

A) Die Wojwodschaft von Łęczyca zerfällt in drei Bezirke: Łęczyca, Orłów und Brzeziny.

B) Die Wojwodschaft von Sieradz zählt vier Bezirke: Sieradz, Szadków, Piotrków und Radomsko.

C) Die Wojwodschaft von Kujawy, von geringerem Umfang, ist in fünf sehr kleine Bezirke eingetheilt: Brześć, Przedecz, Kowal, Kruszwica und Radziejów.

D) Die Wojwodschaft von Inowrocław zerfällt nur in zwei Bezirke: Inowrocław und Bydgoszcz (Bromberg).

E) Wieluń gehört später als Bezirk der Wojwodschaft von Sieradz an. In jener Zeit indessen ist Wieluń noch ein vollständig besonderes Land, oder besser und genauer gesagt, bildet es zwei Länder, die einander gleich gestellt sind, nämlich Wieluń und Ostrzeszów. Jedes von ihnen bildet einen Bezirk für sich.

Diese Eintheilung bleibt durch das ganze XV Jhr. ohne irgend welche Aenderung bestehen. Doch ist hervorzuheben, dass nicht alle Wojwodschaften uns in gleicher Weise bekannt sind. Besonders über die Wojwodschaft von Inowrocław haben sich gar keine Gerichtsbücher aus dem Mittelalter erhalten, über die Länder

Wieluń und Ostrzeszów nur sehr wenige. Daher manches Unklare. was weiter unten Berücksichtigung findet.

Bei Besetzung der Gerichte wird hier nach dem uns schon bekannten Grundsatz verfahren. Jede Wojwodschaft hat einen Richter und einen Unterrichter. Da Wieluń und Ostrzeszów besondere Länder bilden, so haben auch diese besondere, gewöhnlich gemeinschaftliche Richter und Unterrichter.

Die Richter werden ähnlich wie in Kleinpolen durch Kämmerer vertreten. Nur in Wieluń und Ostrzeszów fehlen letztere gänzlich. In Łęczyca erscheinen sie erst im. J. 1399, woraus sich schliessen lässt, dass diese Einrichtung keine ursprüngliche, sondern später übernommen war. Sie bewährte sich nicht. Schon in den Jahren 1416 und 1418 wird die Amtsbefugnis der Kämmerer eingeschränkt, im Jahre 1448 werden sie von der Justizpflege fast gänzlich ausgeschlossen, so dass sie von dieser Zeit an nur noch einmal im Jahre, bei den sogenannten ostensiones pecuniarum, thätig sind. Dies bezieht sich lediglich auf Łęczyca.

Neben dem Tribunal, d. h. dem Richter, Unterrichter und Schreiber, fungieren in den polnischen Gerichten die Assesoren. Was die Berufung derselben anbetrifft, so wurde dabei anders in Klein-, anders in Grosspolen verfahren. In Kleinpolen war die Berufung eine beliebige, doch mussten ihrer sechs sein. Nicht so in Grosspolen, wo in den Bezirksgerichten ausser dem Tribunal gewisse, eigens bestimmte Würdenträger, resp. (was gewöhnlich geschah) ihre Vertreter fungierten (der Burggraf als Vertreter des Starosten, der Vertreter des Wojwoden u. s. w.). Die Wojwodschaften, von denen hier die Rede ist, übernahmen das in Kleinpolen übliche System, d. h., dass sie sich bei der Berufung der Assesoren nicht an bestimmte Regeln banden. Trotzdem lässt sich der Einfluss Grosspolens auch hier verfolgen; in einigen Wojwodschaften nehmen an den Sitzungen der Landgerichte z. B. der Burggraf und der Vertreter des Wojwoden theil, obwohl ihre Anwesenheit nicht gerade nothwendig ist (Sieradz, Kujawy), in anderen wird diese Gewohnheit sogar zum Princip erhoben (der Burggraf in Wieluń und Ostrzeszów). Doch ist dies nur eine unbedeutende Umänderung der von Kleinpolen aus übernommenen und eingebürgerten Grundsätze, so wie ja auch die Einführung der Kämmerer nur dem Vorbilde Kleinpolens zuzuschreiben ist.

II. Die Unterkämmerer. Jede Wojwodschaft (oder Land) hat einen Unterkämmerer für sich. Ueber ihre Justizpflege wissen wir fast gar nichts.

III. Die Colloquien. Genauer bekannt sind die Colloquien in Łęczyca, Sieradz und Kujawy, gänzlich unbekannt die in Inowrocław und Wieluń-Ostrzeszów. Sie werden hier bald colloquia, bald termini generales genannt. Dieser Umstand ist für dieselben charakteristisch. Die erste dieser Benennungen war in Kleinpolen, die zweite in Grosspolen üblich. Hier wird sie promiscue gebraucht.

In der Wojwodschaft von Łęczyca treten die Colloquien in Łęczyca zusammen, anfänglich an ziemlich unbestimmten Terminen, regelmässig jedoch und zwar dreimal im Jahre, schon gegen Ende des XIV Jhd. In der Wojwodschaft von Sieradz finden wir sie anfangs an verschiedenen Orten, so in Piotrków, Szadków, Szczerczów, am häufigsten jedoch in Sieradz, welches auch im XV Jhd. zum ständigen Versammlungsort wird. Wie in Łęczyca, so sollten die Colloquien auch hier dreimal im Jahre zusammentreten, doch wurden die Termine nicht streng eingehalten. In Kujawy war Brześć der Versammlungsort. Die Termine sind ganz beliebig. Alle Bemühungen und Beschlüsse der dortigen Landtage, dass die Colloquien regelmässig dreimal im Jahre stattfinden sollten, blieben erfolglos. — Der Verfall derselben tritt hier ebenso stark hervor, wie in Kleinpolen.

Das Hauptmerkmal der Colloquien ist die Zusammensetzung des Assesorencollegiums. Obwohl in jenen drei Wojwodschaften, deren Organisation wir genauer kennen, gewisse Verschiedenheiten mit unterlaufen, so sind doch die allgemeinen Kennzeichen dieselben. In den Colloquien versammeln sich die Würdenträger. So ist es auch hier. Aber während in Kleinpolen die Landbeamten den Vorrang haben und speciell der höchste von ihnen, der Wojwode, das Haupt des Colloquiums ist, so tritt hier als Haupt desselben der Starost auf, und zwar in Łęczyca der Starost von Łęczyca, in Sieradz der von Sieradz, in Kujawy der von Kujawy oder, was gleichbedeutend ist, der von Brześć. So war es, was sich auch beweisen lässt, in Wieluń-Ostrzeszów, so sicherlich auch in der Wojwodschaft von Inowrocław. Der Starost beruft das Colloquium, bestimmt den Termin (resp. auch den Ort), präsidiert im Gerichte, von seiner entscheidenden Stimme hängt das Urtheil ab. Er muss durchaus an-

wesend sein, wenn das Colloquium zustande kommen soll; so war es von Aufang an, seit wir überhaupt über die Colloquien und deren Zusammenstellung Aufzeichnungen besitzen. Diese Stellung des Starosten verleiht ihnen das am meisten charakteristische Merkmal.

Dem Range nach folgen dem Starosten der Wojwode und die Castellane. Die Anwesenheit des Wojwoden wird erst in der ersten Hälfte des XV Jhd. zur Bedingung, etwas später auch die der Castellane, doch nur in einigen Wojwodschaften. Im allgemeinen ist die Zusammensetzung viel lockerer als in Kleinpolen, besonders aber in Krakau.

Die Verschiedenheiten zwischen den Colloquien Kleinpolens und den „termini generales" Grosspolens waren sehr ansehnlich, und zeigten sich,

1) was die Termine anbetrifft, darin, dass in Kleinpolen Ort und Zeit der Versammlungen ein für allemal genau bestimmt waren, während in Grosspolen beide unbestimmt waren und ihre Wahl von einer Verfügung abhieng, die nur eine einmalige Bedeutung hatte;

2) was die Zusammensetzung betrifft, darin, dass in Kleinpolen an den Colloquien die Landbeamten mit dem Wojwoden an der Spitze, die Starosten ausgeschlossen, theilnahmen, während in Grosspolen den Vorsitz der Starost führt.

In diesen Wojwodschaften also, von denen hier die Rede ist, weisen die Colloquien einen gemischten Typus auf. Gewisse Anlehnungen an Grosspolen, namentlich was Ort- und Zeitbestimmung anbelangt, lassen sich nicht verkennen, doch überwiegt schliesslich das kleinpolnische System, besonders in Łęczyca, weniger in Sieradz, wogegen die Colloquien in Kujawy am meisten mit den grosspolnischen verwandt sind. In Hinsicht auf die Zusammensetzung jedoch nehmen sich alle diese Colloquien die grosspolnischen termini generales zum Muster, was ganz besonders daraus erhellt, dass dem Colloquium der Starost vorsitzt.

IV. Die Stellung der Starosten. In der Bedeutung des Starosten, in seiner Beziehung zu den Landgerichten beruht der Hauptunterschied zwischen der Organisation dieser Wojwodschaften und der Kleinpolens. Der Starost ist das Haupt des Colloquiums. Das wäre indessen zu wenig. Er mischt sich fortwährend in die Angelegenheiten der Bezirksgerichte hinein, er nimmt am Bezirksgerichte theil, an ihn wenden sich letztere um Rath und Entschei-

dung, während in Kleinpolen der Starost mit dem Landgerichtswesen durchaus nichts zu schaffen hat. Woher dieser Unterschied?

In der Antwort auf diese Frage liegt eine Behauptung von weitgehender Bedeutung. In allen diesen Ländereien gibt es überhaupt keine Grodstarosten; nicht nur der Starost in Grosspolen ist ein „capitaneus generalis“, sondern auch in allen diesen Wojwodschaften gibt es nur Generalstarosten, so der von Łęczyca für die Wojwodschaft gleichen Namens, der von Sieradz für die Wojwodschaft von Sieradz und der von Kujawy für die gleichnamige Wojwodschaft.... Wenn in den Quellen von anderen Starosten in diesen Ländereien die Rede ist, so sind darunter nur sogenannte „tenutarii“ zu verstehen. In jeder Wojwodschaft gibt es nur einen Starosten, und zwar einen Generalstarosten.

Nur auf diese Weise lassen sich diese, dem Anschein nach wunderlichen Verhältnisse erklären. Der Generalstarost nimmt eine andere Stellung ein als der Grodstarost; er ist der Statthalter des Königs, dessen Vertreter. Seine Amtsbefugnis ist also leicht ersichtlich. So wie der König die oberste Gerichtsperson im Staate ist, so ist es der Generalstarost in seiner Wojwodschaft. Daher stammt seine Macht, dass er sich in die Angelegenheiten des Landgerichtes mischen kann und in den Colloquien den Vorsitz hat, da er in ihnen seinen Monarchen vertritt. Darauf wird hier ganz besonders Nachdruck gelegt, dass er „capitaneus generalis“ ist, da dieser Umstand eine ganze Reihe anderer unverständlicher Erscheinungen erklärt. In der Folge wird dargelegt, welchen Einfluss das auf die Grodgerichte gehabt hat.

V. Die Landtagsgerichte. In jeder dieser Wojwodschaften werden Landtage abgehalten. Doch ist weder der Ort, wo sie sich versammeln sollen, bestimmt, noch die Zeit, wann sie abzuhalten seien, geregelt. Sie kommen schon in der ersten Hälfte des XV Jhd. vor und entwickeln eine hervorragende Thätigkeit sowohl auf dem Gebiete der Justizpflege als auch auf dem der Provinzialgesetzgebung. Das Haupt des Landtages ist der Wojwode, nicht der Starost. Ihm folgen dem Range nach die Landwürdenträger, besonders die Castellane, schliesslich der Landadel, der oft durch delegierte Repräsentanten vertreten wird. Die Gerichtsverhandlungen werden nicht immer von allen, sondern häufig nur von einem Ausschuss der Versammelten geleitet. Diese Gerichte haben eine grössere Bedeutung als die Colloquien; in der zweiten Hälfte des XV Jhd.

vertreten sie die Colloquien, da dieselben immer seltener zusammentreten.

IV. Die Königsgerichte in Brodnia. Diese Gerichte sind eine besondere Eigenthümlichkeit von Sieradz. Alljährlich am Palmsonntag erscheint der König (ausnahmsweise nur lässt er sich durch einen Bevollmächtigten vertreten) in Brodnia, um in Rechtssachen der Wojwodschaft von Sieradz zu entscheiden. Erst gegen das Jahr 1430 hören diese Gerichte auf. Augenscheinlich haben wir es hier mit einem Ueberbleibsel früher bestehender Institutionen zu thun. Diese Gerichte stellen sich als Königsgerichte (iudicia in curia) dar. Doch von den gewöhnlichen Königsgerichten unterscheiden sie sich dadurch, dass sowohl der Ort, wo, als auch die Zeit, wann sie zusammentreten, geregelt waren, was sonst nicht vorkommt. Somit ist diese Institution als eine specifisch Sieradzsche zu betrachten.

VII. Die Grodgerichte. Sie bestehen:

1) in der Wojwodschaft von Łęczyca in Łęczyca.
2) in der Wojwodschaft von Sieradz in Sieradz. Piotrków und Dobryszyce. Im Anfang des XV Jhd. wurde letzteres von Dobryszyce nach Radomsko verlegt, im Anfang des XVI Jhd. für immer aufgehoben,
3) in der Wojwodschaft Kujawy in Brześć, Przedecz, Kowal und Radziejów,
4) in der Wojwodschaft von Inowrocław in Inowrocław und Bydgoszcz (Bromberg), schliesslich
5) in Wieluń und Ostrzeszów.

So stimmt also auch hier die Gebietseintheilung mit der der Landgerichte nicht überein. Die Besetzung eines Grodgerichtes ist sehr verschieden. Im Fall der Starost nicht anwesend ist, so vertritt ihn in den Sieradzschen Grodgerichten ein „iudex commissarius“ als Einzelrichter, während in den anderen Wojwodschaften, soweit wir die Besetzung aus den bis jetzt erhaltenen Gerichtsbüchern kennen gelernt haben, den Starosten ein aus zwei Personen, nämlich dem Burggrafen und Grodrichter bestehendes Tribunal vertritt.

Der Hauptunterschied im Verhältnis zu Kleinpolen besteht hier darin, dass die Grodstarosten fehlen Alle Grodgerichte in jeder Wojwodschaft haben demnach nur einen Vorstand, und der ist der Generalstarost. Infolge dessen sind z. B. die Grodgerichte in Sie-

radz, Piotrków und Radomsko in gleicher Weise dem Generalstarosten von Sieradz unterstellt, der auch alle diese Gerichte nach seinem Willen besetzt. Diese Einrichtung, dass für die ganze Wojwodschaft nur ein Generalstarost bestimmt ist, ist ebenfalls auf den Einfluss der grosspolnischen Gerichtsorganisation zurückzuführen.

VIII. Schluss. Es weisen also, wie schon anfangs hervorgehoben war, diese Wojwodschaften einen gemischten, theils den Einrichtungen Grosspolens, theils denen Kleinpolens folgenden Typus auf. Die Organisation der Bezirksgerichte ist ihrem Wesen nach kleinpolnisch, nur in einigen Wojwodschaften finden sich geringe Modificationen unter dem Einfluss Grosspolens. Die Colloquien folgen, was ihre periodische Abhaltung anbetrifft, dem Vorbilde Kleinpolens, ihre Zusammensetzung jedoch trägt grosspolnisches Gepräge. Die Generalstarosten finden wir hier ganz so wie in Grosspolen, auch die Grodgerichte sind fast ganz der Einrichtung in Grosspolen nachgebildet. Doch weisen nicht alle Wojwodschaften in gleichem Masse diese Einflüsse auf. Kleinpolen am meisten nähert sich Łęczyca, die Mitte hält Sieradz, während Kujawy fast ganz dem Einflusse Grosspolens unterliegen.

VIII. Die russische Wojwodschaft.

In der russischen Wojwodschaft (Rothrussland) wurde das polnische Recht erst im J. 1435 eingeführt, und mit ihm trat auch an die Stelle der früheren Gerichtsorganisation die polnische mit ihren Land- und Grodgerichten.

I. Die Bezirksgerichte. Das ganze Gebiet der Wojwodschaft wurde in vier Kreise (später Ländereien genannt) und acht Bezirke eingetheilt. Der Kreis von Sanok bildete einen Bezirk für sich, der von Przemyśl umfasste zwei Bezirke: Przemyśl und Przeworsk, ebenso der von Lemberg: Lemberg und Żydaczów. In drei Bezirke zerfiel der Kreis von Halicz: in Halicz, Kołomyja und Trębowla.

Während jede polnische Wojwodschaft principiell nur einen Richter und einen Unterrichter hatte, wurde hier bei der Reception des polnischen Rechts eine wichtige Aenderung eingeführt, indem jedem Kreis besonders ein Richter und ein Unterrichter zugewiesen wurden, so dass die Wojwodschaft vier Richter und vier Unterrichter hatte. Es was dies eine den Ortsverhältnissen entsprechende, sehr glückliche Reform.

Was die Besetzung der Gerichte anbetrifft, so ist dieselbe in den einzelnen Kreisen sehr verschieden. In Sanok gab es überhaupt keine Kämmerer, und die Richter wurden in ihrer Abwesenheit durch von Fall zu Fall ernannte Stellvertreter ersetzt. In den übrigen Kreisen gibt es Kämmerer, je zwei in dem Lemberger und Przemyśler Kreise, sechs im Kreise Halicz (je zwei für jeden Bezirk). In Lemberg ist ihre Stellung während dieser ganzen Periode dieselbe wie in den kleinpolnischen Bezirken, d. h., sie vertreten den Richter und Unterrichter in deren Abwesenheit. So war es auch anfangs in Halicz und Przemyśl. Später jedoch tritt eine durchgreifende Veränderung ein. Gegen Mitte des XV Jhd. werden in Halicz die Kämmerer aus den Bezirksgerichten ausgeschieden und bilden ein anderes, eigenes, ein Kämmerergericht. Während man also bis dahin, mochten Richter und Unterrichter, oder ihre Kämmerer fungieren, darunter stets dasselbe Gericht und nur eine „alia species“ zu verstehen hatte, so entstehen jetzt zwei Gerichte, das eine, aus Richter und Unterrichter bestehend, als das übliche, und ein zweites unteres der Kämmerer, dem speciell nur gewisse Rechtssachen (die Bauern betreffend) zugetheilt waren. Dies bezieht sich jedoch nur auf die Kämmerer von Halicz. — Im Jahre 1475 wird nach obigem Vorbilde eine ähnliche Reform auch in Przemyśl eingeführt.

II. Die Unterkämmerer. Regel ist, dass die gesammte Länderei nur einen Unterkämmerer besitzt. Hier jedoch wurden vier eingeführt, für jeden Kreis einer besonders.

III. Die Colloquien. Ganz ebenso finden wir in dieser Wojwodschaft vier Colloquien: in Halicz, Przemyśl, Lemberg und Sanok. Von diesen Colloquien wissen wir sehr wenig, da ihre Gerichtsbücher verloren gegangen sind. Sie sollen dreimal im Jahre stattgefunden haben, doch scheint es, dass sie auch hier schnell ihrem Verfall entgegengiengen. Das ist sicher, dass an der Spitze aller Colloquien der russische Wojwode steht. Neben ihm nehmen an jedem der Colloquien die Landwürdenträger des betreffenden Kreises theil, da diese Wojwodschaft nicht wie gewöhnlich eine Hierarchie, sondern vier hat, für jeden Kreis eine.

IV. Die Landtagsgerichte. Sie übertreffen an Bedeutung die Colloquien und werden in Wiszna oder Mościska abgehalten. Ihr Haupt ist ebenfalls der Wojwode. Ihre Zusammensetzung und Thätigkeit sind uns nicht näher bekannt.

V. Die Grodgerichte. An der Spitze der Wojwodschaft steht der russische Generalstarost. Insofern es sich jedoch um die Gerichtsorganisation handelt, hat er keineswegs den Charakter eines Generalstarosten, und tritt eigentlich nur als Starost von Lemberg auf. Seine höhere Gewalt zeigt sich lediglich darin, dass ihm zwei Grodgerichte unterstehen, die von Lemberg und Busk. Ausser diesen zweien gab es noch sieben oder acht Grodgerichte in der Wojwodschaft, und zwar: in Grodek, Sambor, Przemyśl, Stryj, Sanok Halicz, Trębowla und vielleicht in Kołomyja. Jedem dieser Gerichte steht der Starost des betreffenden Ortes vor. Schon in der Mitte das XVI Jhd. wurden die Grodgerichte in Stryj, Sambor und Gródek und ev. in Kołomyja aufgehoben.

In Abwesenheit des Starosten genügt anfangs überall, wie es scheint, die Anwesenheit des Richters. Zur Maxime wurde es jedoch nur in Przemyśl. Sonst macht sich durchweg die Sitte geltend, dass der Starost durch einen Bevollmächtigten vertreten werden muss, so durch den Burggrafen oder den Grodwojewoden (einen niedrigen Beamten, welcher aus der früheren Hierarchie vor dem J. 1435 sich erhalten hat), später gewöhnlich durch den Unterstarosten.

VI. Schluss. Principiell folgt also die russische Wojwodschaft dem Vorbilde Kleinpolens. Der Unterschied besteht darin, dass es hier vier Richter, vier Unterrichter, vier Unterkämmerer und vier Colloquien gibt. Infolge dessen gewannen die Kreise an Unabhängigkeit und nähern sich dem Begriff nach den Ländereien. Eine ausschliesslich russische Eigenthümlichkeit sind die Kämmerergerichte.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

8 Lipca 1901.

120

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7. **Juillet** **1901.**

Sommaire. Séance du 1 et 8 juillet 1901. Résumés. 18. M. KAWCZYŃSKI. Parténopéus de Blois, poème français du XII siècle.
19. FR. BUJAK. La géographie enseignée à l'Université de Cracovie en 1494.
20. P. BIEŃKOWSKI. Quelques remarques sur les chars scythiques.
21. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 5 juin 1901.
22. L. ABRAHAM. Les moines irlandais à Kiew.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 1 JUILLET 1901

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente l'étude de M. C. HECK: *„La vie et les oeuvres de Simon Szymonowicz“*. Seconde partie.

Le Secrétaire présente l'étude de M. FR. BUJAK: *„La géographie enseignée à l'Université de Cracovie en 1494“* [1]).

M. P. BIEŃKOWSKI présente son travail: *„Quelques remarques sur les chars scythiques“* [2]).

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 5 juin 1901 [3]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 133.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 134.
[3]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 135.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 8 JUILLET 1901

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. KĘTRZYŃSKI: »Volcae Tectosages a Włach. Włoch«. *(Le peuple de Volce Tectosages et le nom Vlach, Vloch)*, 8-o, p. 13.

K. POTKAŃSKI: »Jeszcze sprawa restytucyi«. *(Nouvelles observations sur la politique intérieure de Louis d'Anjou, roi de Pologne et de Hongrie (1370—1382))*, 8-o, p. 35.

A. PROCHASKA: »Lenna i máństwa na Rusi i na Podolu«. *(Études sur les fiefs dans les provinces orientales de la république polonaise)*, 8-o, p. 30.

M L. ABRAHAM présente son étude: *„Les moines irlandais à Kiew“* [1].

M. A. PROCHASKA présente son travail: *„Sur quelques controverses relatives à la vie de l'évêque Jean Kropidło“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„La bulle d'Innocent II (1136) pour l'archevêché de Gniezno“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. A. KŁODZIŃSKI: *„Vincent de Szamotuły fut-il traître?“*.

[1] Voir ci-dessous aux Résumés p. 137.

Résumés

18. M. KAWCZYŃSKI: **Parténopéus de Blois, poemat francuski z wieku XII; streszczenie, rozbiór i objaśnienie.** *(Parténopéus de Blois, altfranzösische Dichtung aus dem XII Jhd; Inhaltsangabe, Analyse und Erklärung).*

Diese Arbeit bildet gleichsam als Fortsetzung das fünfte Stück der Apuleianischen Untersuchungen desselben Verfassers. Die vorhergehenden Stücke betrafen: 1) das Leben des Apuleius; 2) dessen oratorische und philosophische Schriften; 3) die Metamorphosen; 4) Amor und Psyche. Überall hat sich der Verfasser unter anderem bemüht, auf den früher oder später zu Tage tretenden Einfluss des lateinischen Schriftstellers hinzuweisen. Mit dem vorliegenden fünften Stück tritt er in den Bereich der altfranzösischen Literatur ein. In dem Parténopéus de Blois unterscheidet er acht Themen, von denen er jedes mehr oder weniger ausführlich bespricht, bei jedem die historischen Antecedentien angibt und etwaigen zeitgenössischen Beziehungen nachgeht. Die letzteren können nur leise Anspielungen bilden. da die Handlung in das 6-te Jhd. verlegt ist. Die Themen sind die folgenden: I. Der Name des Helden; II. Die Einleitung des Gedichts; III. Der Frühling und die Liebe; IV. Literarische Ansichten des altfranzösischen Dichters; V. Die trojanische Herkunft des Helden und die edle Herkunft im Gegensatz zur bäuerlichen; VI. Die Liebesgeschichte des Parténopéus und der Melior; VII. Theorie der Liebe; VIII. Ritterthum und Herrschaft. Die Hauptergebnisse, zu denen der Verfasser gelangt ist, können hier nur ganz kurz zusammengefasst werden. Die Arbeit selbst wird über 8 Druckbogen umfassen.

Der altfranzösische Dichter nimmt sich vor, einen neuen Parténopeus zu besingen, d. h. einen sehr jugendlichen Helden, der

aber nicht aus Arcadien, sondern diesmal aus Blois herstammen soll. Dies setzt die Existenz des Romans de Thèbes voraus. Der Dichter scheint in Blois gut Bescheid zu wissen; auch ist ihm der Wasserweg von Blois nach Nantes gut bekannt. Es soll gleich hinzugefügt werden, dass er ebenso gut das französische Vexin, nördlich von Paris gegen die Normandie hin, kennt, dagegen über die Lage der Ardennen mangelhaft orientiert ist. Die Jugendlichkeit und ausnehmende Schönheit des Helden hat ihn auf den ebenso jugendlichen und schönen Amor, und so auf die Geschichte von diesem Gotte und der Psyche geleitet. Schon früher hat der Verfasser darauf hingewiesen, dass die Metamorphosen des Apuleius im XII. Jhd. bekannt waren.

In der Einleitung wird die Invocation und die Danksagung an den Herrn unterschieden. Der Herr wird als besonders gut gepriesen. Wahrscheinlich ist es der Herr von Blois. In eben solcher Weise wird nämlich gegen 1164 (cfr. Wendelin Förster: Ille et G.), von Gautier d'Arras der Graf von Blois, Thibaud V, im Eraclius gelobt. Thibaud beherrschte die Grafschaft von 1152—1191. Der Dichter des Parténopeus ist kein Picarde, er ist viel begabter als Gautier, und nach der Sprache zu urtheilen, gewiss älter als dieser. Er war also Gautier's Vorgänger am Hofe zu Blois und konnte sich dort von 1152—1164 aufgehalten haben.

Bei dem Thema: Frühling und Liebe werden lateinische und provenzalische Referenzen beigebracht. Dem Dichter waren vielleicht beide bekannt, sicherer die provenzalischen, d. h. die südfranzösischen im allgemeinen.

Der Dichter war von den Latinisten angefeindet, gegen welche er sich kräftig zur Wehr setzt. Von französischen Dichtungen erwähnt er bloss die fables as Sarrasins, auch fables und chansons im allgemeinen, die zwei ersteren mit Geringschätzung. Diese Äusserungen beziehen sich augenscheinlich auf chansons de geste, vielleicht auch auf fabliaux. Die canzos d'amor sind auch nicht ausgeschlossen. Die Anspielungen sind sehr undeutlich, gewiss ist nur, dass in dem Gedichte nicht die leiseste Beziehung auf die Artusepik vorhanden ist.

Die Herkunft von dem trojanischen Königshause wird als besonders ehrenvoll dargestellt, so leitet der Dichter seinen Helden auch aus Troia her und zwar von Marcomiris, einem Bruder Hektors. Diese Nachricht gründet sich auf die Fortsetzung Fredegars

aus dem 8-ten Jhd., wo bereits Marcomiris als einer der Söhne Priams genannt wird. Dieselbe Angabe wird dann von mehreren späteren Chronisten wiederholt. Der edlen Herkunft wird die gemeine, bäuerliche entgegengesetzt. Ein König, der einen Mann niederer Herkunft zum Rathgeber und Reichsbeamten einsetzt, bringt sich selber ins Unglück. Abschreckende Beispiele hierfür bieten Priamus und Sornegur dar, indem der erste von Anchises, der zweite durch Marès ins Verderben gestürzt worden sind; diese beiden Rathgeber waren eben niedriger, bäuerlicher Abstammung. Hierbei spricht sich der Dichter gegen jede Art bäuerlicher Politik aus. Diese Äusserungen sind zu charakteristisch, um nicht anzüglich zu sein. Der Verfasser möchte sie zu Suger und zu seiner bauernfreundlichen Politik in Beziehung setzen. Suger war z. B. Reichsverweser während des Kreuzzugs von 1147, er starb 1151, und im J. 1154 wurde Thibaud von Blois zum Seneschall von Frankreich ernannt. Sollten die erwähnten Äusserungen im Interesse des Herrn von Blois gethan worden sein, so sind sie nach 1154 ziemlich gegenstandslos geworden und müssten also vor 1154 geäussert worden sein. Auf diese Weise hätte der Verfasser einigermassen einen ersten Anhaltspunkt zur Datierung des Gedichts gewonnen, der aber nur im allgemeinen sicher ist.

Die Liebesgeschichte zwischen Parténopeus und Melior ist gewiss derjenigen zwischen Amor und Psyche nachgebildet, mit Umsetzung der Rollen, wie das schon längst bemerkt worden ist. Die Übereinstimmung in dem allgemeinen Verlaufe der Ereignisse und in Einzelheiten ist zu gross, um daran zweifeln zu können. Die Geschicklichkeit, mit welcher der Dichter die einzelnen Umstände der Umkehrung der Rollen angepasst hat, verlangt hohe Anerkennung. Bei Apuleius ist Amor als ein König der Magie dargestellt worden. und dieser Charakter konnte auf den jugendlichen, ganz in Ritterschaft aufgehenden Parténopeus nicht übertragen werden. So wurde denn Melior zu einer Erzmagierin, und die Art, auf welche sie zu dieser Kraft gelangt war, ist sehr lehrreich und für die damalige Zeit bezeichnend.

Einen breiten Raum nimmt in dem Gedichte die Theorie der neuen Liebe ein. Diese neue Liebe wird hier deutlicher, breiter, ausführlicher dargestellt, als irgend wo in der provenzalischen oder nordfranzösischen Dichtung. Der Verfasser unterscheidet darin drei Elemente, ein epikureisches, ein platonisches und ein homagiales.

Alle drei treten hier sehr deutlich zu Tage, das homagiale besonders schön. Er weist ferner darauf hin, dass sich der Epikureismus in Frankreich schon im XI Jhd. zu verbreiten anfieng und Guillaume dem IX-ten von Poitiers gar nicht fremd war. Er weist auch auf die Quelle hin, woraus das platonische Element abgeleitet werden konnte. Das homagiale Element gab sich von selbst aus den Lebensverhältnissen dar und kommt schon bei Guillaume von Poitiers zum Ausdruck. So wird man mit dieser Theorie der neuen Liebe auf Südfrankreich, auf die Troubadourpoesie hingewiesen. Somit auch auf Eleonore von Poitiers, der diese Ansichten gewiss nicht fremd waren und ihr gefallen konnten. Man wird dadurch hingeleitet, noch andere Anspielungen in dem Gedichte auf zeitgenössische Personen zu suchen. Jugendlich, wie Parténopeus, war Thibaud V von Blois damals noch selbst, noch jünger war Ludwig VII, als er Eleonore geheiratet hat: er war 17 und sie 15 Jahre alt. Im Gedichte aber erscheint Melior, wiewohl jugendlich, doch etwas älter als Partenopéus. Dieser Umstand macht uns an Heinrich von der Normandie denken, der erst 17 Jahre alt war, als ihn Eleonore zum erstenmal erblickte und sich ihn gleich zum Gemahl ausersehen hat, deshalb auch die Ehescheidung mit Ludwig schnell zustande brachte. Nach 2 Jahren war die neue Ehe schon perfect. Nun sagt aber der Dichter bei der Beschreibung des grossen Turniers in Chef d'Oire, an welchem alle möglichen Kaiser, Könige und Fürsten theilnahmen, dass der Herzog von der Normandie so brav gekämpft hat, als wenn es sich um seine eigene Freundin gehandelt hätte. Et li buens duc de Normandie Li fait con por avoir s'amie (8897). Im Jahre 1154 ist Heinrich schon König von England geworden, und so müssten diese Worte, wenn sie sich überhaupt auf Heinrich und Eleonore beziehen, vor diesem Datum geschrieben worden sein. Dabei ist der König von England besonders genannt, und sein schönes Land als von vielen begehrt und fortwährenden Kriegen ausgesetzt dargestellt, was ziemlich gut auf die Zeiten der unsicheren Thronfolge passen würde.

Einen noch grösseren Raum als die Liebe, nehmen im Gedichte die Kämpfe ein. Wir haben hier einen Krieg, ein Tournier und mehrere Duelle. Die Beschreibung dieser Kämpfe ist überaus glänzend, sachgemäss, variiert. Der Verfasser muss einen Krieg, ein Tournier, muss Duelle gesehen haben, und er hat dabei seine Augen gut offen gehalten, wenn er nicht selbst daran theilgenom-

men haben sollte. Es wäre nicht unmöglich, dass er den Krieg mitgemacht hätte, den Ludwig VII 1152 gegen Heinrich von der Normandie, gleich nach dessen Heirat, erklärt hat, und in welchem ihm Thibaud von Blois Beistand leistete. Der Krieg wurde im französischen Vexin geführt und ungefähr auf solche Weise, wie derjenige gegen Sornegur, abgesehen von dem Zweikampfe. Auf diese Weise würde sich die gute Localkenntnis erklären, die der Dichter von jener Gegend, namentlich von Chars, bekundet. Gewiss war es nicht leicht, eine solche Beschreibung eines Turniers zu geben, wie desjenigen in Chef-d'Oire, das in der ganzen europäischen Literatur seinesgleichen sucht. Die Turniere waren sehr kostspielig und darum nicht häufig, aber eben 1149 ist ein solches von Heinrich von der Champagne, einem Bruder des Thibaud von Blois und von Robert von Dreux, einem Bruder Ludwigs des VII-ten, zum grossen Ärger Bernards von Clairvaux, der alle Bischöfe dagegen aufbringen wollte, veranstaltet worden. Was die Zweikämpfe betrifft, so kamen solche damals alleweile vor. Bei allen diesen Kämpfen hat Parténopeus Gelegenheit, seine ritterliche Geschicklichkeit, seinen Muth und alle möglichen Tugenden zu zeigen. Der Dichter hat die Absicht, in ihm das Ideal eines Ritters zu zeichnen, was ihm auch vollkommen gelungen ist. Er gibt auch eine Beschreibung des Ritterschlages, der aber hier noch kein Schlag, sondern nur Anlegung und Anknüpfung des Schwertes ist. Offenbar haben sich die mannigfachen, damit verbundenen Ceremonien erst später entwickelt, wahrscheinlich in Anlehnung an die priesterlich-ritterlichen Orden. Nach Erkämpfung des Sieges, aber auch schon vor demselben, zeigt Parténopeus die Eigenschaften, die man von einem grossen Herrn, einem Oberherrn, verlangte, und unter welchen die Freigebigkeit und Leutseligkeit die hervorragendsten sein sollen. Im ganzen zeichnet der Dichter das Ideal eines Ritters in Krieg, Frieden und Liebe. Seine Dichtung ist also ein roman de chevalerie und d'amour. Da er aber seinen Helden verschiedene ungewöhnliche Abenteuer erleben lässt, so ist sein Gedicht auch ein roman d'aventures, welches Wort er einigemal anwendet. Wenn das Datum, das der Verfasser der Dichtung geben möchte, nämlich 1153, sicher wäre, so hätten wir in ihr das älteste Erzeugnis in diesen Gattungen. Der Verfasser meint, dass die Beziehungen in dem Gedicht bei keiner von den angegebenen Jahreszahlen voll-

kommen sicher sind, aber dass ihre zwangslose Zusammenstimmung jenes Datum doch wahrscheinlich macht.

Nun findet sich aber in dem Gedicht noch eine Stelle, in der man eine Anspielung auf etwas Gleichzeitiges sehen könnte, die aber geeignet ist, einen Strich durch die soeben vorgetragene Combination zu machen. Der Dichter äussert sich dort in einer nicht sehr vortheilhaften Weise über die Bretonen und fügt hinzu, dass die Ritter von Tours ihnen Hilfe leisten, nämlich bei jedem Turnier, weil sie demselben Herrn angehören; deshalb haben sie sich gegenseitig gern und bezeugen jenen Ehre: Cil de Tors sont en leur aïe, Por ço quil tienent d'un segnor, S'entr'aiment, si font lor honor (7261). Das sehr auffallende Verhältnis der Bretonen zu Tours ist wiederum sehr eigenthümlich und unverhofft, und könnte leicht eine Anspielung enthalten, oder es müsste ganz sinnlos sein. Der Verfasser fragt, wer war Herr von Tours um die Mitte des XII-ten Jahrhunderts? Die Grafschaft Tours gehörte zu Chartres, also zu Blois und zur Champagne, aber seit dem XI-ten Jhd. war sie als Lehen im Besitze der Grafen d'Anjou. Bis zu 1152 gehörte sie also Geoffroi le Bel, dem Vater Heinrichs und Geoffroi's, nach seinem Tode übernahm der jüngere Sohn Geoffroi Anjou, Maine und Tours, während der ältere schon im Besitze der Normandie war. Nun erzählt uns Luchaire (Hist. de France 1901, III, p. 32), dass bei den Streitigkeiten der bretonischen Grafen um die Oberherrschaft die Stadt Nantes dieselbe eben jenem jüngeren Geoffroi, der Herr von Tours war, übertragen hat. Das war im Jahre 1156, und Geoffroi starb schon 1158. Die Anspielung des Dichters bezieht sich wahrscheinlicherweise auf eben dieses Verhältnis und verlangt das Durchschnittsdatum von 1157. Diese Jahreszahl verdrängt also die oben gegebene von 1153. Und dennoch sind beide ebenso gut, oder ebenso schlecht. Schliesst die eine die andere wirklich aus, oder lassen sie sich verbinden und auf welche Weise?

Der Verfasser meint, dass das Gedicht wirklich um das Jahr 1153 verfasst worden war, die Anspielung auf das Jahr 1157 aber erst später eingefügt worden ist. Und zwar bei einer Umarbeitung des Gedichts. Denn dieses ist wirklich umgearbeitet worden, und zwar ehe es unter das weitere Publicum gelangte. Nach dem ursprünglichen Plane sollte Parténopeus nicht Gaudin, sondern Anselet (früher Barbarin, auch Guillaumet genannt), einem Neffen des

Königs Sornegur und seinem früheren Pagen, vor dem Turnier begegnen. Der Dichter hat es ausdrücklich versprochen, auf ihn wiederum zurückzukommen, was er aber in der vorliegenden Fassung des Gedichtes nicht mehr thut. Dennoch ist in dem Gedichte bis zu Ende die kleine Persevis behalten worden, die augenscheinlich eben für den Pagen Anselet bestimmt war. Weshalb hat der Dichter den Pagen gegen den Graukopf Gaudin vertauscht? Deshalb, weil es in dem Gedichte an dem kaum siebzehnjährigen Parténopeus genug war (im Anfange seiner Liebschaft war er erst dreizehn Jahre alt), und ein noch jüngerer Held neben ihm beide lächerlich erscheinen lassen dürfte. Deshalb hat er den letzten Theil des Gedichtes umgearbeitet, aber nur soweit es den Anselet betraf, der durch Gaudin ersetzt wurde. Diese Umarbeitung kann gegen 1157 ausgeführt worden sein, und bei dieser Gelegenheit ist möglicherweise jene letzte Anspielung eingeschaltet worden. Die Bretonen mussten damals an den Höfen viel von sich reden machen.

Der Verfasser wendet sich darauf zur Betrachtung der Sprache. Er hat seine Arbeit nach der Crapelet'schen Ausgabe ausgeführt und er wundert sich nicht, dass verschiedene Gelehrte das Datum des Gedichts so tief gegen das Ende des XII Jhd. ansetzen. Das Arsenalmanuscript ist nämlich eine vom Original mindestens um 40 Jahre spätere, von einem pikardischen Schreiber angefertigte Copie. In ihr ist die Sprache stark pikardisch angelaufen, dennoch nicht consequent pikardisch. Nun sind aber in Pfeiffers: Über die Handschriften des Partenopeus de Blois 1885, von anderer Hand dankeswerte Proben aus allen zugänglichen Manuscripten gegeben, auch schon darauf hingewiesen worden, dass die Handschrift S(uchier) überall *ei* statt *oi* hat. Der Verfasser meint, dass dieser eine Umstand, diese moderne Abschrift des Aschburnhamschen Manuscripts, das Gedicht von Parténopeus älter erscheinen lässt, als alle Gedichte Chrestiens de Troyes, wie ihre Sprache von W. Förster festgesetzt worden ist. Die Handschrift S. weist aber noch andere Eigenthümlichkeiten auf, die gewiss auch auf die Handschrift Asch. zurückgehen und eine nähere Betrachtung verdienen. So finden wir dort ben, ren, lez, tent, content, set, venent, devent. Sind diese Formem etwa normannisch? Nein, denn es fehlen dort andere Merkmale dieses Dialects. So ist man auf das Südfranzösische hingewiesen, und in der That, wir finden in der Handschrift S. faizon, loc, deman, ansi, mas, am (amo) ser

(soir) aver, voguar, percazai (pourchassai). Überall per statt par und pour. Es ist klar demnach, dass wir es mit südfranzösischen Formen zu thun haben. Den angeführten kann man noch andere anfügen: lo noud, lo sigle, neben li segle. Nahe daran stellen sich: spée (épée) spere, glize, acaison, caut, beuté! Zu erwähnen sind noch: lonzement, atarzer, vanzrai, tranzante, zambre, zoiole (geôle) zo (so) za (jà), neben welche man anderwärts bezeugte südfranzösische Formen, wie borzeis (bourgeois) lezer neben leger (licere) za-sa-cha, als Aequivalente zu sa, stellen kann. Die Städte, die der Dichter an dem Flusse Oire bei Konstantinopel sich erheben lässt, nennt er Cirac, Oirac. Es scheint, dass die der Loire nächsten Ortschaften auf ac gegen Süden, etwa auf dem Mittelwege von Blois gegen Limoges zu finden sind. Möglich wäre es, dass des Dichters Heimat in jener Gegend zu suchen sei. Dies wäre nicht weit von Ste Maure. Einen Anhaltspunkt zu einer näheren localen Bestimmung dieser sprachlichen Eigenheiten wird vielleicht der Atlas linguistique de la France bringen. Was aber sicher ist, das ist die Thatsache, dass der Dichter des Parténopeus in einer nahen Berührung mit der südfranzösischen Sprache steht, und Formen wie gracie, glorie ecvos könnten vermuthen lassen, dass sie der südfranzösischen Schriftsprache entlehnt sind. Angesichts seiner Liebestheorie und des Themas: Frühling und Liebe, muss es als gewiss gelten, dass er die südfranzösischen Sänger gekannt hat. Seiner Herkunft nach stellt er sich also nahe an den Verfasser des Romans de Thèbes und an Benoit de Ste More. Hierbei wird aber vorausgesetzt, dass alle die beigebrachten Sprachexempel von dem Verfasser selbst herstammen, doch ist es sehr unwahrscheinlich, dass dieselben von einem Copisten hineingetragen worden wären. Dazu sind sie zu fremdartig. Doch selbst wenn dies der Fall wäre, so würde dem Parténopeus der Zeit nach ein Platz vor dem Lancelot gebühren, und es wäre nicht Chrestien de Troyes, der die Ansichten der Troubadours von der Liebe nach dem Norden und in die erzählende Dichtung übertragen hat, sondern der Dichter des Parténopeus.

Unrichtig ist somit jedenfalls die Ansicht Jeanroy's, der den Roman de la Charette (vers 1170) la première oeuvre nennt, ou règnent et s'étalent les théories de l'amour courtois (Petit de Jull. Histoire etc. I. p. 360). Auch könnte eben das Gegentheil von dem wahr sein, was er sagt: il résulte de ces

fait que ce n'est point, comme on serait tenté de le penser, par une zone intermédiaire entre le Midi et le Nord... que la communication s'est établie entre la poésie des troubadours et celle des trouvères. Jeanroy hat eben zu späte Beispiele gesammelt und bloss die Lyrik berücksichtigt.

Von anderen phonetischen Merkmalen weist der Verf. noch auf das Verhalten von voc + l + cons. in der S. Handschrift: in den veröffentlichten Proben haben wir: d'els, tolt, molt, volt, vermels, cols, civals; daneben aber schon: autre, conseus, beux, auques, faut, aube, noveux, ceus, civaucement. Die Mehrzahl ist vocalisiert. Wir stehen wiederum vor der Frage, ob die einen und die anderen von dem Verfasser herkommen? Das ist nicht wahrscheinlich. Wenn man hier einem Copisten Veränderungen zuschreibt, so könnten nur die vocalisierten Formen, als die jüngeren, auf seine Rechnung kommen. Es wäre demnach leicht möglich, dass das Original noch überall l + cons. festhielt. Denn dass Asch. eine Copie ist, unterliegt keinem Zweifel, die zahlreichen Fehler in S, und zwar solche, welche nicht von dem S. Copisten herstammen können, bezeugen es genügsam.

Schliesslich geht der Verfasser zur Prüfung der von Kölbing gegebenen Construction des Abhängigkeits-Verhältnisses der verschiedenen Redactionen des Gedichts über. Diese Construction lauft dahin aus, dass die Arsenalhandschrift, mithin der Crapelet'sche Text eine Stufe D darstelle, der die Stufen C, B, A vorangegangen sein sollten. Nun stimmen alle altfranzösischen Handschriften in den Grundlinien im Texte überein, also auch die Arsenal — mit der Asch. Handschrift. Diese letzte Handschrift ist eine Copie, die dem Original sehr nahe stehen dürfte, das Original stammt wahrscheinlich aus 1153—7, und wenn man nun diesem die Stufen C, B, A vorangehen lässt, so gelangt man in einen Zeitraum, wo die höfische altfranzösische Dichtung noch gar nicht vorhanden sein konnte. Dazu kann man den Roman de Thèbes doch nicht anders ansetzen, als gegen 1150.

Es gibt noch andere Gründe, welche die Kölbingsche Construction unmöglich machen. Seiner Meinung nach fieng die ursprüngliche Redaction bei Melior in Chief-d'Oire an und endete mit zwei Heiraten. Weshalb denn? Weil die nordische Saga, der spanisch-katalanische Roman und eine von den englischen Ver-

sionen so anfangen und in ähnlicher Weise schliessen. Hier muss man aber nachdrücklich hervorheben, dass die nordische Saga und der spanische Roman trotz Ähnlichkeiten auf eine ganz verschiedene Weise schliessen. In beiden heiratet Parténopeus die Melior, aber als zweites Paar hat die Saga Anselet-Barbarus mit Urraque, dagegen der spanische Roman Urraque mit dem Gaudin. Das heisst wohl, dass beide Redactionen schon alle drei Paare voraussetzen, also eben die Redaction Asch.-A. Dies ist auch leicht verständlich, sobald man annimmt, dass der Dichter des Parténopeus den letzten Theil seiner Dichtung umgearbeitet hat. Den muthmasslichen Grund davon haben wir schon angegeben. Doch ist die Veränderung so sorglos ausgeführt worden, dass deutliche Spuren der früheren Fassung stehen geblieben sind. Für einen aufmerksamen Fachgenossen waren sie leicht ersichtlich. Daher die zweite, veränderte Fassung in England und darnach in der Saga. Was die trojanische Abstammung und die von Kölbing sogenannten philosophisch-moralischen Betrachtungen betrifft, die er erst in B und C hinzutreten lässt, so sind dieselben so innig mit der ursprünglichen Fassung des Gedichts und mit der Persönlichkeit des Dichters verbunden, dass sie unmöglich später hinzugefügt werden konnten. Sehr leicht konnten sie aber von fremdländischen Bearbeitern als zu persönlich, oder zu anstössig (was die Liebestheorie stellenweise im höchsten Grade ist), oder als interesselos beseitigt werden. Der Verfasser kann demnach der Kölbingschen Construction nicht zustimmen und demnach ebensowenig den anderen, auf Kölbing fussenden, weil dieselben von demselben Grundirrthum ausgehen.

Wie dem auch sein mag, im ganzen kann man als sicher annehmen, dass der Parténopeus älter ist als alle Chrestien'schen Ritterromane. Über das Verhältnis der letzteren zum ersten nimmt sich der Verfasser vor, besonders zu handeln, schon jetzt muss man aber dem merkwürdig reichhaltigen und lebensfrohen Gedichte eine grosse Bedeutung zuerkennen.

In einer Note bespricht der Verfasser den den Sarazenen im Gedichte neben Apollin zugeschriebenen Gott Tervagant, der bekanntlich schon in der Chanson de Roland vorkommt. Da er neben Apollo genannt wird, braucht er nicht sarazenischen Ursprungs zu sein und kann irgendwo im Alterthum gesucht werden. So wird man auf Hermes Trismegistus, lateinisch Termagnus hingeleitet. Die unter seinem Namen umlaufenden, sehr merkwürdi-

gen und später mit alchemistischen Lehren verbundenen Schriften waren ins Arabische übersetzt, also von den Sarazenen geschätzt. Es ist möglich, dass sie bei ihren Philosophen sogar hochgeschätzt waren, ja, dass sie sogar von ihnen den christlichen Offenbarungsschriften entgegengesetzt wurden. Daher die Verehrung für ihren vermeintlichen göttlichen Verfasser. Bei den Engländern kommt der Name in der Form Termagaunt vor. Könnte man die Form Tervagant nicht als eine theilweise auf Unverständnis beruhende, theilweise absichtliche, etwas spöttische Verdrehung des Namens Termagnus ansehen?

---

19. FR. BUJAK. **O wykładzie geografii w Krakowie w r. 1494.** ***(Vorträge über Geographie, gehalten in Krakau im J. 1494).***

Um die Wende des XV und XVI Jhd. wurden in Krakau eifrig geographische Studien betrieben. Ein frischer Beweis dafür sind die Vorträge über Geographie, die im Jahre 1494 von Johann von Glogau, einem hervorragenden Professor der Jagellonischen Universität und einem der fruchtbarsten Schriftsteller jener Zeiten in Polen gehalten wurden.

Neben Philosophie und Astronomie befasste er sich auch eifrig mit Geographie, obwohl in dem amtlichen Verzeichnis er nur einmal mit einem Vortrag figuriert, der mit dieser Wissenschaft in einem gewissen Zusammenhang steht und der gleichzeitig unter dem Titel: „Introductorium compendiosum in tractatum spherae materialis Joh. de Sacrobusto 1506“, gedruckt wurde. Dieser Commentar verdient insofern Berücksichtigung, da in demselben in Polen am frühesten über die Entdeckungen der Portugiesen und sogar über die Entdeckung Amerikas berichtet wird, ferner infolge der darin enthaltenen Unterweisungen über Island. Einige Jahre früher schrieb er einen geographischen Tractat, welchen der Verfasser in der vorhergehenden Abhandlung über Geographie auf der Jagellonischen Universität den anonymen benannt und genau untersucht hat.

Seine früheste Arbeit auf diesem Gebiet sind eben jene Vorträge vom Jahre 1494, von denen eine längere Einleitung, deren Inhalt eine Zusammenstellung der elementaren Erd- und Kartenkunde ist, sich erhalten hat, und ausser dieser Einleitung noch

zahlreiche Notizen für die Vorträge, die fast über alle Karten des geographischen Atlasses, der in der Ulmer Ausgabe der Kosmographie des Ptolemäos v. J. 1482 enthalten ist, zerstreut sind.

In diesen Vorträgen handelt es sich nicht um astronomische Geographie noch um das Weltensystem, sondern um das Verständnis des Kartenwesens und der auf den Karten angebrachten Zeichen, also eigentlich um den Unterricht in der beschreibenden Geographie, wobei er nicht, wie es in jener Zeit Regel war, dictierte, sondern die Anschauungsmethode anwandte, da die auf den Karten sich vorfindenden Bemerkungen beweisen, dass er dieselben seinen Schülern zeigte und erklärte. Dabei gieng er systematisch vor, bestimmte zuerst die geographische Lage und die Grenzen, beschrieb ferner die oro- und hydrographischen Verhältnisse und das Klima, und erklärte sodann die politischen Verhältnisse, natürlich nicht die alterthümlichen, sondern die gleichzeitigen, wobei er bedeutende Kenntnisse über Westeuropa (namentlich über die Schweiz) durchblicken lässt.

Ausserdem erfahren wir aus diesen Vorträgen, dass die Geographie damals in Krakau so hoch geschätzt wurde, dass sie zu jenen Gegenständen gehörte, aus denen man eine Prüfung ablegen musste, um den Grad eines „magister artium" zu erwerben. Vor allen Dingen aber sind sie ein wertvolles Zeugnis von der vorzüglichen Unterrichtsmethode, die in der Jagellonischen Universität angewandt wurde. Sie war für die Jugend des Westens das stärkste Anziehungsmoment, in Krakau zu studieren.

---

20. P. BIEŃKOWSKI. *a)* **O wozach scytyjskich.** (*Ueber die Wägen der Scythen*).

Prof. B. erklärt die Photographien zweier in Kertsch in scythischen Gräbern zugleich mit Scherben von Gefässen gefundener Terracotten, die aus der Bronzezeit stammen. Die Terracotten stellen Wägen vor, die, auf vier scheibenförmigen Rädern ruhend, die Gestalt von kleinen Häusern mit Fenstern und Thüren haben. In dem oberen pyramidenförmigen oder gewölbten Theile wohnen augenscheinlich Menschen, der untere Theil diente als Magazin. Diese Terracotten sind als Modelle wirklicher Wägen anzusehen, wie sie von den nomadisierenden Stämmen der Scythen auf der Halbinsel

Krim, den s. g. Ταυροσκύθαι ἁμαξόβιοι benutzt wurden. Erwähnt werden diese Wägen in der griechischen Literatur genug oft. Eine genaue Beschreibung derselben liefert Hippocrates περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων c. 18.

b) **O nagrobkach pretoryanów.** (*Ueber die Grabdenkmäler der Prätorianer*).

Während seiner Reise durch Italien bemerkte Prof. B. in verschiedenen Museen eine Reihe von Torsos, die nach Sitte der Barbaren mit einem langen Aermelrock bekleidet und mit Beinkleidern versehen waren. Er legt die Photographien derselben vor, und indem er sie mit einer Grabplatte im Museo Filangeri in Neapel (C. J. L. X. 1754) vergleicht, beweist er, dass wir es hier nicht, wie man bisher glaubte, mit Statuen der Barbaren zu thun haben, sondern mit Grabdenkmälern der Prätorianer, deren Cohorten, in denen anfänglich nur geborene Römer Aufnahme fanden, später auf Grund der Reform vom J. 193 p. C. auch für alle römischen Bürger, die in den Provinzen wohnten, zugänglich wurden. So nahm in kurzer Zeit das nicht römische, barbarische Element in der Leibwache der Prätorianer überhand. Dem folgte eine Aenderung in der Montierung, die hauptsächlich darin bestand, dass zu derselben Beinkleider hinzugefügt wurden, also ein Theil einer den Römern ursprünglich unbekannten, dann von den Völkern des Nordens und Ostens übernommenen Bekleidung.

---

21. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z d. 5 czerwca 1901.** (*Compte rendu de la séance du 5 juin 1901 de la Commission de l'histoire de l'art*).

Le secrétaire donne lecture du compte-rendu des séances du groupe de la Commission à Léopol. Une discussion animée s'engage au sujet d'une statuette de la Vierge, en albâtre, vénérée à l'église des Dominicains à Léopol. M. Lepszy combat l'avis de M. Jean Antoniewicz qui attribue cette statue à un élève de Wit Stwosz. M. Sokołowski appuie M. Lepszy et observe que la technique de cet ouvrage n'a que peu de rapports avec la sculpture en bois; il faudrait, ajoute-t-il, la comparer avec la statuette de la Vierge de

St. Hyacinthe à Przemyśl. A ce propos, il fait remarquer que l'albâtre était fort employé au moyen âge.

Le secrétaire lit une communication de M. Casimir Mokłowski, architecte à Léopol, sur les maisons en bois à auvents. D'après l'auteur, ces maisons de la bourgeoisie polonaise attestent l'existence d'une route commerciale, entre le Baltique et l'Orient; elles vont disparaître complètement. Il en communique plusieurs relevés pris à Peczeniżyn, à Gwoździec, Swierz, Bóbrka, Delatyn, Drohobycz et Bukaczowce. En même temps il en donne la description, ainsi qu'une analyse de leurs formes architectoniques.

M. M. Chmiel, Wyspiański, Hendel, Sokołowski, Potkański, Puszet, Ulanowski prennent la parole à ce sujet. M. Potkański fait ressortir l'importance des études de M. Mokłowski, surtout si l'on considère que ces vieilles constructions en bois deviennent de jour en jour plus rares. Il en existe quelques-unes du même genre à Frysztak et en Poméranie, où les savants allemands les qualifient de „slaves". S'il faut en juger d'après les registres des tribunaux, il y en avait aussi à Posen. Il serait à souhaiter que les plans de ces vieux édifices fussent soigneusement relevés. M. Ulanowski fait remarquer que les villes, au moyen âge, étaient habitées par des marchands et des artisans, et qu'en Italie, où les villes sont plus anciennes qu'en Allemagne, on voit encore aujourd'hui beaucoup de vieilles maisons à auvents.

M. Mokłowski a en outre adressé à la Commission de nombreuses photographies de monuments et objets d'art de la Galicie orientale.

M. Kieszkowski soumet à la Commission des matériaux tirés des archives et ayant trait au mouvement artistique au temps de l'évêque Tomicki. Ces matériaux renferment des piéces fort curieuses relatives à la construction de la chapelle de S. Thomas, à la cathédrale de Cracovie, et à une grille en bronze y destinée et exécutée par Hans Vischer, à Nuremberg; cette grille n'existe plus. Ce n'est pas Krzycki qui a composé l'épitaphe de Tomicki, mais bien ce dernier lui-même. Tomicki fit venir de Rome de riches chasubles par l'entremise de Stanislas de Rzeczyca, envoyé du roi dans cette capitale. Il offrit aussi à l'église de Czenstochowa un curieux ex-voto en cire, peint en polychromie par Stanislas de Mogila.

M. Joseph Muczkowski parle d'une figurine en bois qui se trouve dans la chapelle des défunts, à l'église „Corpus Christi".

Elle date de la seconde moitié du XV-e siècle et représente très probablement Ste Barbe.

Le président communique un important mémoire de M. E. Swieykowski sur Dukla et les richesses artistiques de cette demeure seigneuriale, qui donnent une haute idée du luxe dans les grandes maisons polonaises au XVIIIe siècle.

M. Chłapowski envoie une note sur un tableau de la Vierge du XVI s. conservé à Kazimierz et où l'on voit le portrait du donateur, Jean Lubrański, à genoux aux pieds de la Mère de Dieu.

M. Janowski de Varsovie a transmis à la Commission les photographies des ruines du Château de Liw, sur le Liw, et celle du très curieux tombeau de Stanislas Pilecki, dans l'église collégiale de Pilica. On y voit un enfant nu, appuyé sur une tête de mort, le tout très soigneusement travaillé. La date de ce bel ouvrage, assez illisible, semble être 1590.

M. Stanislas Cercha, artiste peintre, est élu à l'unanimité collaborateur de la Commission.

---

22. M. L. ABRAHAM. **Mnisi irlandzcy w Kijowie.** (*Die irländischen Mönche in Kiew*).

Aus Anlass der Handelsverbindungen zwischen Regensburg und Kiew, welche sich im Laufe des XII. Jahrh. sehr rege entfaltet haben, erschienen auch die in Regensburg damals sehr beliebten irländischen Mönche, Schotten genannt, in Kiew, um die geistlichen Functionen für die Colonie deutscher Kaufleute zu versehen. Gegen Mitte des XII. Jahrh. wurde deswegen in Kiew eine lateinische Kirche der heil. Jungfrau sammt Kloster dieser irländischen Benedictiner erbaut und von dem Schottenkloster in Wien besetzt, somit auch dem Abte dieses Klosters untergeben. Diese Ansiedlung der Schotten in Russland bestand bis zum Mongoleneinfall im J. 1241, dann aber verliessen die Mönche Kiew, da sich dort wahrscheinlich gleichzeitig auch die ständige Colonie der deutschen Kaufleute aufgelöst hat. Bei dieser Kirche der heil. Jungfrau haben sich auch gegen d. J. 1230 die Dominikaner unter Führung des heil. Hyacinthus niedergelassen, wurden aber bald durch die Staatsregierung aus Kiew vertrieben.

138

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

7 Sierpnia 1901.

134

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8. **Octobre** **1901.**

Sommaire. Séance du 28 et 21 octobre 1901. Résumés 23. C. HECK. Simon Simonides. Sa vie et ses oeuvres. Seconde partie, 1594—1629.
24. Compte rendu de la séance du 11 juillet 1901 de la Commission de l'histoire de l'art.
25. ZAKRZEWSKI. La bulle pour l'archevêché de Gniezno (1136).

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 28 OCTOBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

FR. BUJAK. »Dwa przyczynki do historyi Uniwersytetu Jagiellońskiego«. *(La géographie enseignée à l'Université de Cracovie en 1494)*, 8-o, p. 24.

A. BRÜCKNER. »Drobne zabytki polszczyzny średniowiecznej. Część druga«. *(Quelques fragments de la langue polonaise du moyen-âge. IIe partie)*, 8-o, p. 68.

K. HECK. »Szymon Szymonowicz (Simon Simonides), jego żywot i dzieła. Część pierwsza«. *(Simon Simonides. Sa vie et ses oeuvres Ie partie)*, 8-o p. 160.

M. A. BRÜCKNER présente son travail: *„Les versions polonaises des fables d'Esope"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. WINDAKIEWICZ: *„Le théâtre populaire en Pologne au moyen-âge"*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 11 juillet 1901 [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 146.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

L. FINKEL. »Bibliografia historyi polskiej«. *(Bibliographie de l'histoire de Pologne)*, IIe partie, IV livr., 8-o, p. 1009—1142.

ST. KUTRZEBA. »Sądy grodzkie i ziemskie. Część druga«. *(L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen-âge, IIe partie)*, 8-o, p. 164.

ST. ZAKRZEWSKI. »Studya nad bullą z r. 1136«. *(La bulle d'Innocent II de l'an 1136 pour l'archevêché de Gniezno)*, 8-o, p. 80.

Le Secrétaire présente l'étude de M. W. CZERMAK: *„Le parlementarisme en Lithuanie avant l'union définitive avec la Pologne"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„Études sur les privilèges conférés à Christian, premier évêque de Prusse (1217—1224)"*.

Résumés

23. Dr. CORNELIUS HECK: **Szymon Szymonowicz (Simonides). Jego życie i jego dzieła.** ***(Simon Szymonowicz. Sein Leben und seine Werke).*** Zweiter Theil (1594–1629). *(Simon Simonide. Sa vie et ses oeuvres).* Seconde partie (1594--1629).

Der erste Theil des oben genannten Werkes behandelte in drei Capiteln: die Erziehung und Bildung des Dichters (1558—1580), dessen jugendlichen literarischen Aufschwung unter Stanislaus Sokołowskis Einfluss (1581–1587), endlich die Zeit der grössten Productivität unter der mächtigen Einwirkung der mit dem Kronkanzler Johann Zamojski eingegangenen Verbindung (1587—1594). Der zweite Theil umfasst drei weitere Capitel: die Zeit des vertrauten Umganges und der gemeinsamen Wirksamkeit mit Zamojski (Cap. IV. 1594—1604); die Jahre voll Unruhe und allerlei Beschäftigungen bis zum Stilleben in Czernięcin und zur Herausgabe der Idyllen (Cap. V. 1605—1614); schliesslich den weltabgeschiedenen, literarisch wenig productiven Lebensabend des Dichters (Cap. VI. 1614—1629). Diesem Theile seines Werkes hat der Verfasser einen Anhang beigefügt, worin die Urtheile ausländischer Gelehrter über Szymonowicz, sowie dessen bis nun theils ungedruckte, theils in die zugänglichen Sammlungen nicht aufgenommene Briefe und Gedichte enthalten sind.

Nach seines Vaters Tode mit Familien- und Finanzangelegenheiten überhäuft, wird Szymonowicz überdies von Zamojski aufs vielseitigste in Anspruch genommen: vor allem hat er für das Heranziehen von Lehrkräften für die eben gegründete Akademie in Zamość und für die Errichtung der mit der Akademie verbundenen Buchdruckerei zu sorgen. So ist denn auch im Laufe von 5 Jahren von dichterischen Arbeiten nur ein verloren gegangenes, mit des Kanzlers erstem Feldzug in die Wallachei in Beziehung

stehendes Epinikion und ein kleines Gedicht an Ciekliński entstanden. Dieses letzteren Potrójny, eine Ueberarbeitung (nicht Übersetzung!) des Plautinischen Trinummus, ist — entgegen der herrschenden Annahme — vor 1588 verfasst. Ohne dichterisches Verdienst, kann sie höchstens als Beispiel der Bemühungen einer Handvoll humanistisch Gebildeter dienen, dem polnischen Drama neue Bahnen anzuweisen, — ein im Verhältnis zum Culturstand der Gesammtheit verfrühtes Unternehmen.

1598 von Zamojski mit der Pacht von Czernięcin nebst Attinenzen auf Lebenszeit betraut, weilt Szymonowicz noch zwei Jahre in Zamość. An dieser Stelle unterzieht der Verfasser die wissenschaftliche und schriftstellerische Thätigkeit der von Szymonowicz an die Akademie berufenen ersten Lehrkräfte einer Untersuchung, wobei er zu dem Ergebnis gelangt, dass Zamojski, weniger consequent und zielbewusst als sein Mitarbeiter, viel daran Schuld trägt, dass sein eigener glücklicher Gedanke einen hinter den Erwarungen weit zurückbleibenden Erfolg gehabt hat, wogegen Szymonowicz, soweit es von ihm abhieng, manches schöne Resultat zu erringen wusste.

In Zamość entsteht 1599 das Gelegenheitsgedicht: *In nuptiis Petri Firlei* zur Feier der Vermählung des nachmaligen Wojewoden Peter Firlej mit einer Nichte Zamojskis. Das Gedicht kam im *Aulaeum Nuptiale* heraus, einer Sammlung von Distichen, die von den Schülern der jungen Akademie verfasst war. Zamojskis zweiter Feldzug in die Wallachei hat die begeisterte Apologie Zamojskis, *Philaenon arae* (1600) veranlasst, ein rein agitatorisches, offenbar gut aufgenommenes Gedicht (es erschien in zwei unmittelbar aufeinander folgenden Auflagen!). Der Bielowskischen Ausgabe liegt das defecte Exemplar der Ossolinskischen Bibliothek zugrunde, in dem gerade der bezeichnendste Theil des Gedichtes fehlt. Recht wirksam ist darin die treffliche Paraphrase einer Stelle aus Sallusts Bellum Jugurthinum angebracht.

Den Kronkanzler und sein Geschlecht feiern zwei fast gleichzeitig verfasste Oden: die männlich ernste, gehaltvolle und kunstgerecht gebaute *Thomae Zamoscio ode I,* ein wahrer Triumphgesang aus Anlass des ruhmvollen wallachischen Feldzuges (vorgeblich zuerst von Ciekliński, dann 1608 zum zweitenmale vom Engländer Seghetus, und zwar nachweisbar aus dem Manuscript herausgegeben), und die *Ode Georgio Zamoscio episcopo Chelmensi,* der erste-

ren an natürlichem Schwung und sonst an poetischen Vorzügen weit nachstehend.

Mit der Uebersiedlung nach Czernięcin und dem Umbau des noch heute bestehenden Landsitzes vollauf beschäftigt, hat Szymonowicz in den Jahren 1601—1603 wenig produciert. Wir haben aus dieser Zeit bloss einen charakteristischen Brief an Ursyn und eine anmuthige Paraphase des Xenophontischen Hercules am Scheidewege: *Hercules Prodicens,* mit einer warmen Apostrophe an den jungen Thomas Zamojski, seinem — damals in Livland weilenden — Vater nachzueifern. Der Verfasser berichtigt bei dieser Gelegenheit die irrthümliche, auf Bielowski zurückgehende Behauptung der Biographen, als sei der Dichter der Lehrer des jungen Zamojski gewesen.

Im J. 1604 entfaltet Szymonowicz eine im Gegensatze zu den vorhergehenden Jahren ungleich regere Thätigkeit, wobei sich eine Wendung zu rein wissenschaftlichen Interessen geltend macht. Ausser 2 kleinen Gedichten auf die *Constitutiones dioecesanae* und die *Dialectica Ciceronis,* eine gemeisame Arbeit Zamojskis und Burskis, sehen wir Szymonowicz mit der Herausgabe der in Constantinopel erstandenen Handschriften beschäftigt. Der Erfolg rechtfertigt freilich die aufgewandte Mühe nicht: Die Ausgabe des Περὶ διαγνώσεως παθῶν des Actuarius kommt nicht zustande; *Epiphanii oratio in sepulturam Corporis Domini,* bei deren Herausgabe Szymonowicz übrigens nur wenig betheiligt war, erweist sich als eine hohle Declamation aus bedeutend späterer Zeit; an die als solche später von deutschen Philologen erwiesene, ebenso unverschämte als talentlose Fälschung des Neugriechen Darmarios Ἐρεννίου φιλοσόφου ἐξήγησις εἰς τὰ μετὰ τὰ φυσικά verwendet Szymonowicz viel Scharfsinn und fleissige Arbeit.

Dem für Polen so schmerzlichen Tod seines Gönners Zamojski widmet Szymonowicz wider allgemeine Erwartung keine Nänie oder Elegie. Auf den Tatareneinfall im J. 1605 bezieht sich die zweite Ode an Thomas, auf den Sieg Żółkiewskis über die Tataren das *Trophaeum Scythis caesis fugatis* (1606), worin aber mehr von den Verdiensten des verewigten Kanzlers und dem Siege des Chodkiewicz die Rede ist, als von Żółkiewskis unbedeutendem Triumph Die dichterische Kraft ist offenbar im Sinken.

Auf den Aufruhr Zebrzydowskis beziehen sich zwei Gedichte: ein polnisches *„Lutnia Rokoszańska“,* worin der Dichter als Echo

der Ansichten Żółkiewskis dem Könige Rathschläge ertheilt, die auf die politische Erfahrung des Autors ein recht ungünstiges Licht werfen; ferner ein lateinisches „*Halcyonia Poloniae*“ (1608), das nicht David Hilchen, sondern Szymonowicz zugewiesen werden muss,— ein an die Senatoren und Żółkiewski gerichtetes Dankgedicht aus Anlass der Beendigung des Bürgerkrieges, das weder dem Politiker noch dem Dichter zu hoher Ehre gereicht.

In den Jahren 1606—1613 nimmt die Productivität wieder ab. Die Erziehungs- und Majoratsangelegenheiten des jungen Thomas Zamojski einerseits, andererseits die Übernahme eines zweiten Majoratsgutes (Putatyńce, über 20 Meilen von Czernięcin entfernt) in Pacht, machen häufige Reisen nothwendig, die zwar anregend und belebend, aber auch zerstreuend auf den Dichter wirken. Ein die Bärenjagd behandelndes Gedicht ungerechnet, erscheinen 1610 nur zwei im Druck: *Do Wacława Zamojskiego*, aus Anlass seiner im vorgerückten Alter geschlossenen zweiten Ehe, und *Manes Barbarae de Tarnow,* eine Elegie auf den Tod der Witwe des Kanzlers. Beide beschäftigen sich bezeichnenderweise mehr mit dem verewigten Kanzler und dessen Sohn, als mit den Personen, denen die Gedichte gelten sollen. An Bildern und Vergleichen weiss der Dichter nichts Neues mehr hervorzubringen.

Die im Briefwechsel mit Seghetus zum Ausdruck kommende Einsicht in die nachtheilige Wirkung, die sein Wanderleben auf seine literarische Leistungsfähigkeit üben muss, bringt ihn endlich dazu, dass er 1612 die Putatyńcer Pachtung aufgibt und sich nach Czernięcin zurückzieht. Gleichzeitig findet die Erziehung des Thomas Zamojski ihren Abschluss; der Dichter gibt dem achtzehnjährigen, der seinen ersten Feldzug gegen die Tataren antritt, gleichsam sein letztes Mahnwort mit auf den Weg in einer wiederum nach Pindars Vorbild geschriebenen lateinischen Ode. Es scheint als hätte die neugewonnene Sammlung und Ruhe dem Dichter seine alte poetische Kraft wiedergegeben.

Die in den jungen Zamojski gesetzten Hoffnungen gehen zu Szymonowicz's Leidwesen nicht in Erfüllung. Aus Anlass einer Reise des jungen Mannes ins Ausland lässt er sich nochmals mit Rathschlägen und Segenswünschen vernehmen. Ein besonderes Poem hatte er ein Jahr zuvor dem jungen Jakob Sobieski gewidmet.

Das Czernięciner Otium zeitigte noch andere, schöne Früchte. Ausser einem kleinen Gedicht an Dresner erscheint im Druck: *In*

nuptiis Simonis Birkowski et Sophiae Możdżarska, ein heiteres, dabei von inniger Empfindung zeugendes Gedicht. Darauf folgen unmittelbar die *Sielanki* (Idyllen), zu denen die nicht herausgegebene *Wiejska Szczęśliwość* (Glückseligkeit auf dem Lande) gleichsam die Einleitung und *Nagrobki zbieranej drużyny* (Eine Sammlung von Grabschriften) den Abschluss bilden. Die erstere ist unter dem vorwiegenden Einflusse des Horazischen *„Beatus ille“* und des Vergilschen *„O fortunatos nimium“* entstanden. Kochanowskis verwandtes Lied wird dabei aber nicht erreicht. Die *„Nagrobki“* gehen auf Theokrits Einfluss zurück: Epigramme, wie sie in der 2 Hälfte des XVI Jahrhunderts bei den Polen gang und gäbe waren und bis auf Potockis Zeit nachgewirkt haben.

Der richtigen Beurtheilung, die die Idyllen bis jetzt erfahren haben, wäre nur hinzuzufügen, dass die unmittelbare Anregung zu ihrer Entstehung der Professor der Krakauer Akademie Schoneus mit seinen lateinischen Eclogen gegeben hat. Auch lässt sich eine Eintheilung in 4 Abarten durchführen: die erste würden unverkürzte Übersetzungen Theokritischer Idyllen ausmachen, die zweite Übertragungen aus demselben Dichter, doch mit gleichzeitigen Abänderungen und Anspielungen auf zeitgenössische Verhältnisse; in eine dritte Gruppe wären jene Idyllen zu verweisen, die im ganzen selbständig erfunden sind, dabei aber einzelne den antiken Dichtern nachgebildete Stellen enthalten und — besonders nach dem Vorgang Vergils — auf die Privatverhältnisse des Dichters anspielen; die vierte Gruppe bilden die durchaus originellen Idyllen, die wertvollsten; auch sie sind allegorisierend gedacht oder schöpfen — in der Weise Theokrits — aus dem wirklichen Leben.

Trotz der in den Briefen an Seghetus sich verrathenden Selbsttäuschung verfügte der Dichter in seinen letzten Lebensjahren nicht mehr über seine alte schöpferische Kraft. Bezeichnend für diese letzte Zeit ist der religiöse Charakter seiner Dichtungen, — eine Folge sowohl des Gedankens an das nahe Jenseits als verwandter Strömungen in der zeitgenössischen polnischen Literatur. Neben religiösen Liedern und noch zwei anderen, minder wichtigen Gedichten ist hier vor allem sein zweites Schauspiel *Penthesilea* zu nennen, — eine Dramatisierung des ersten Buches der Ergänzungen zur Ilias von Quintus Smyrneus.

Aus den Ausführungen des Verfasses ergibt sich Folgendes: Szymonowicz ist hauptsächlich lateinischer Schrifsteller und gehört

als solcher der allgemeinen europäischen Literatur an, wie er denn auch von seinen ausländischen Zeitgenossen, ganz besonders von dem berühmten Scaliger, hoch geschätzt war. Er ist auch Gelegenheitsdichter *par excellence*. Unter seinen polnischen Gedichten sind die Idyllen die allerwichtigsten. Sie hatten einen wohl vorbereiteten Boden in Polen gefunden, was bei seinen — infolge dessen auch vereinzelt dastehenden — lateinischen Dramen nicht der Fall war.

---

24. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z d. 11 lipca 1901.** ***(Compte rendu de la séance du 11 juillet 1901 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Léonard Lepszy donne lecture d'une note sur le tombeau du roi Ladislas Łokietek au Wawel. Il a remarqué que les sculptures des côtés du sarcophage, ainsi que la console supportant la statue du roi sont en grès, comme dans les monuments silésiens, tandis que la statue elle-même de Łokietek est en plâtre. Il pense donc que nous n'avons ici qu'une copie de la statue primitive du roi, disparue au XVIIe siècle, et remplacée alors par celle que nous voyons et qu'un artiste modela en plâtre, peut-être dans une ancienne matrice aujourd'hui détruite.

Cette communication donne lieu à une discussion à laquelle prennent part M. M. Sokołowski, Odrzywolski et Lepszy.

M. Odrzywolski ayant soutenu que les bas-reliefs du tombeau sont en calcaire, tout comme la statue de Łokietek, M. Lepszy demande qu'une commission de spécialistes soit désignée à l'effet d'étudier le monument et rende compte de ses travaux à une des prochaines séances de la Classe. Cette proposition est adoptée.

M. Pagaczewski passe en revue quelques statues de la Vierge de St. Hyacinthe. Il y a à Przemyśl une de ces figures, mais elle est assez différente de celle qu'on voit à Léopol; elle présente au contraire beaucoup de ressemblance avec une statue en albâtre, fort belle, conservée au couvent des Dominicains de Cracovie, et datant de la fin du XVIe siècle; c'est pour la première fois qu'on appelle l'attention sur cette oeuvre d'art.

M. Pagaczewski parle d'un tableau de grande valeur qui se trouve dans les galeries du premier étage du couvent des Francis-

cains à Cracovie. Cet ouvrage représente le Sainte-Famille; il date du XVIe siècle et accuse l'influence des écoles flamande et italienne.

M. Joseph Muczkowski signale une statue de la Vierge, qui se trouve au couvent des Augustins de Cracovie; elle date des premières années du XVIe siècle.

M. Stanislas Tomkowicz fait une communication sur l'église paroissiale de Zielonki, près de Cracovie. L'édifice actuel a été construit au commencement du XVIe siècle. C'est un petit bâtiment gothique, à une nef, à contreforts. La nef est à plafond; le choeur à pans coupés. On voit dans cette église un beau tabernacle renaissance à motifs gothiques. Il y a aussi dans l'église plusieurs détails architectoniques dans le même style. La sacristie possède un bel encensoir d'argent de la fin de la renaissance, d'un dessin très pur et d'un joli travail d'orfèvrerie.

M. Sokołowski communique des extraits des actes municipaux de Cracovie, de 1501 à 1524, extraits recueillis par M. Ptaśnik, et où il est question des objets d'art ornant les demeures des bourgeois de cette cité.

M. Sokołowski fait remarquer que personne n'a encore étudié la liste des dons faits par la reine Hedvige à l'église Notre-Dame de Cracovie en 1397, liste qui se trouve dans le Codex de Balthazar Behem, conservé à l'église Notre-Dame et qui est un important document sur l'histoire de l'art à cette époque ainsi que sur le rôle qu'y joua la reine Hedvige.

---

25. ST. ZAKRZEWSKI: **O bulli dla arcybiskupstwa gnieźnieńskiego z r. 1136.** ***(La bulle pour l'archevêché de Gniezno (1136).***

Ce travail contient une série d'observations sur le caractère général de la bulle et sur la „provincia de Znin". Après avoir revu tout ce qui a été écrit à ce sujet, l'auteur constate que jusqu'à ce jour les historiens (Małecki, Abraham, Kętrzyński et plusieurs autres) n'ont examiné cette bulle qu'au point de vue de l'organisation diocésaine. De plus, ces mêmes érudits ont introduit dans le texte des modifications plus ou moins importantes, allant même jusqu'à intervertir la disposition primitive de la bulle, au gré de leurs opinions toutes subjectives. L'auteur à surtout vu en cette bulle un document pour l'histoire de la dotation de l'arche-

vêché; il pense en outre que comme base de l'interprétation historique il faut considérer le texte, tel qu'il existe, sans aucune correction.

Cette bulle est en effet un monument authentique, original et dont la rédaction des mieux soignées est bien supérieure, par exemple, à celle de la bulle pour l'évêché de Breslau. Les obscurités qui existent dans le texte publié de cette bulle, telles que: „que ministratione abbatie eidem sunt ordinata", disparaissent, si l'on constate l'inexactitude de ces leçons, comme dans le cas cité où il faut lire „in institutione" au lieu de ministratione. D'ailleurs l'écriture de cette bulle est une des plus belles qu'on puisse voir en ce genre. Quelques passages de la harangue et l'expression „Dangeri" episcopi (et non Davgeri, comme a lu l'éditeur) permettent de supposer que c'est un étranger qui a redigé le texte de la charte papale. L'auteur croit que „Dangeri episcopi" équivaut à „Dangeri archiepiscopi". De même les expressions de la bulle „Stare Biskupice" „olim Stan arator episcopi" etc. ne sont pas exactes. Tous ces passages ont trait uniquement à l'archevêque, ainsi que „Loviche cum decimis... nulli praeter episcopum respondere habet". L'auteur écarte aussi bien Unger de Posen qu' Ogier de Kujawie, qui tous les deux n'étaient pas des archevêques, de la liste des personnes qu'on croyait voir nommées dans ces passages de la bulle. Entre le D et augeri il n'y a pas de point, d'où il faut lire Daugeri. Le complément „olim" n'existe pas. L'auteur pense que Daugeri signifie l'institution Dangerium ou Daugerium au génitif (soit Danger ou d'après le copiste Dauger), institution connue dans le nord de la France, et qui, mentionnée dans une charte, équivaut à la formule „stricto jure".

Notre bulle a tous les caractères d'un document de dotation. Il n'est pas même difficile d'établir qu'il s'agit de deux dotations différentes, et que la partie A de la bulle ne contient que les notes (elles commencent toutes pas le mot „item") relatives uniquement à l'une d'elles. En analysant ainsi la bulle, c'est-à-dire la partie A. seulement, contenant les formules sur les biens „ecclesiae Gneznensis", l'auteur obtient deux groupes de notes: le premier, sans aucune mention caractéristique, le second, où il est parlé des biens qui forment la „propriété de l'archevêque" et sont soumis directement à sa juridiction". L'auteur en conclut qu'il s'agit ici du partage des biens de l'église, dont la seconde partie constitue le benéfice distinct de l'archevêque, tandis que la première, ainsi que

la plupart des dîmes, restent en dehors de ce partage. Cette hypothèse semble confirmée dans le paragraphe additionnel que l'auteur désigne par la lettre B. Ce paragraphe traite des biens „ecclesiae S. Adalberti", c'est-à-dire d'après la terminologie du XIIe siècle, des biens de l'église cathédrale ou du chapitre de Gniezno, tandis que dans la partie A il n'est parlé que des biens „ecclesiae Gneznensis". Les terres mentionnées à nouveau dans la dotation du chapitre et qui avaient été déjà énumérées dans la „provincia de Znin" sont celles dans lesquelles et l'archevêque et le chapitre avaient un certain nombre de manses.

En cherchant à contrôler cette dernière assertion, l'auteur constate qu'en effet certaines terres, citées dans ce passage, appartenaient au XIVe siècle à la dotation du chapitre et qu'il en est de même de plusieurs biens cultivés en 1136 par des colons capitulaires, comme „Voiuczino" (Voiuta), tandis que Uścikowo (Vstech) ne devient que plus tard la propriété de l'archevêché. L'auteur trouve donc que pour interpréter exactement la bulle il faut admettre en principe le partage des biens de l'église. partage dont l'existence au XIIe s. été déjà constatée par M. Abraham, d'après des indications indirectes, dans son travail sur „l'Organisation de l'Eglise" et dont, d'après l'auteur, la bulle de 1136 n'est que le témoignage officiel.

L'auteur fait encore ressortir les traits communs de la dotation du chapitre et de celle du couvent de Trzemeszno, placé lui aussi sous l'invocation „Sancti Adalberti", qui toutes les deux comprenaient des terres situées dans les mêmes contrées et dans les mêmes villages.

Domaine de Znein. — L'auteur examine d'abord les doutes émis par M. Smolka sur le dénombrement de la population de ce domaine, ainsi que les observations de M. Małecki sur le même sujet et pour sa part est d'avis que le domaine de Znin cité dans la bulle ne constituait pas une „castellania". L'auteur s'occupe tout particulièrement de l'archevêque Jacques qui, selon son opinion, contraire en ce point à la tradition, même s'il n'appartenait pas à la „gens" des Pałuki de Lekno, eut tout au moins d'étroites relations avec cette souche. L'auteur consacre deux chapitres au domaine de Znin. Dans le premier, il traite de ce domaine en général. Revenant sur les conditions spéciales de la „provincia de Znin", l'auteur examine les indications relatives de la bulle, d'où il ressort que

la bulle lorsqu'elle parle des terrains relevant d'un castel, emploie des termes différents. Dans la suite, mais cependant pas plus tard que dans la première moitié du XIVe siècle, on trouve dans le territoire de Znein des enclaves seigneuriales et royales. Ce sont ces dernières qui ont probablement provoqué le différend qui, au XIIIe siècle s'éleva entre Lokietek et l'archevêque Swinka. Dans certains villages d'autres instituts ecclésiastiques ont aussi des biens. En outre certaines terres faisant partie de la „provincia de Znin", comme Zagórzyn, Czaple, Leśnica, ne se trouvent pas dans les environs de Znin, mais au sud-ouest de Gniezno, près des localités actuelles de Czerniejew et de Klecko. L'auteur déduit de cette circonstance que la „provincia de Znin" ne formait pas une unité territoriale, mais plutôt une réunion de personnes dépendantes du forum de Znin et placées sous une même juridiction selon le sens de la bulle. Interprétant le mot juridiction, l'auteur s'appuie d'abord sur le texte de la bulle, et, mettant à contribution, d'une part les données des bulles analogues pour les églises italiennes, developpant d'autre part, d'après les sources polonaises, la vraie portée du terme „iurisdictio", soutient l'opinion que jurisdictio ou juriditio (termes identiques) secularis ne peut-être envisagée qu'en opposition de la jurisdictio spiritualis ou ecclesiastica. La jurisdictio secularis se divise en ducalis et militaris; dans le cas actuel il ne saurait être question que de cette dernière qui, comme l'a d'ailleurs pensé M. Małecki, ne comprend que certains droits de nature économico-agricole.

Passant à la détermination des classes dont se compose la population de Znin, l'auteur, en conformité avec M. Piekosiński, retrouve déjà dans la liste des localités comprises dans la „provincia de Znin" certaines terres serviles (villae de narok) qu'il serait donc inutile de chercher dans cette partie de la bulle ou il est traité de la dotation particulière du chapitre. Si l'on désire connaître les conditions particulières des colons, il faut étudier les noms des villages et des colons cités dans la province de Znin". On n'en tire que peu de renseignements, il est vrai, mais assez cependant pour constater que l'état des choses n'était guère brillant dans ce domaine. A l'exception de Grochowiska, on n'y voit en effet aucun nom agricole. Ceci semble être confirmé par ce fait que, malgré que l'on suppose l'existence de plusieurs enclaves diverses, la superficie du domaine était énorme et le terrain arable attribué

en moyenne à chaque colon fort étendu. D'ailleurs le chiffre de la population des villages soutient cette hypothèse; cette population fort nombreuse, comparée à celle des autres villages de l'époque, répond exactement à l'évaluation fournie par la charte de 1204 pour le monastère de Trzebnica. L'auteur en conclut que nous avons ici affaire à une population nouvellement établie en masse et cela sur l'initiative du propriétaire du domaine. Plusieurs particularités corroborent cette supposition. Dans les „possessores" l'auteur reconnait les „détenteurs" d'aujourd'hui et le mot „advenae", employé plus loin, éclaire d'une lumière caractéristique les droits des possessores sur la terre qu'ils occupaient. La population de Znin nous apparaît sans aucune désignation des liens de famille: or, les documents du moyen âge ne négligent jamais de mentionner les noms des pères ou des grands-pères des colons ou serfs, si ces pères ou grands-pères appartenaient déjà à la fondation en question. L'auteur tire cette conclusion de l'examen de certains textes polonais et particulièrement de ceux qui ont rapport au monastère de Trebnitz. Constatant l'absence de liens de famille parmi ce groupe de colons, l'auteur établit que, pour vingt au moins, on peut indiquer le pays qu'ils habitaient avant d'être venus à Znin. Le caractère topographique de ces noms semble confirmer l'hypothèse énoncée précédemment que c'était une population serve, en général autochthone, transportée à Znin de différentes terres archiépiscopales, peut-être aussi ducales. Quelques-uns de ces colons pouvaient bien être d'anciens prisonniers de guerre ou des Slaves des bords de l'Elbe. Ces serfs furent sans doute installés chacun à part dans le domaine de Znin et près de Czerniejew, et ils cultivaient le sol pour leur propre compte. Cet individualisme des colons agricoles de Znin, semble prouvé par le fait que dix d'entre eux ont laissé des traces de leur existence dans les noms que portent les villages fondés par eux. Tous ces nouveaux villages appartiennent, au cours du XIIIe et du XIVe siècle, à l'église de Gniezno, la plupart à l'archevêque lui-même; l'auteur en déduit la conclusion que la population de Znin était serve. Cette servitude ressort encore du rapprochement des noms des colons de Znin et de ceux d'autres groupes de population serve de la même époque. Ce rapprochement nous permet de relever une série de noms caractéristiques qui, communs à plusieurs groupes de population serve, sont aussi employés à designer les colons du domaine de Znin.

Enfin l'auteur voit une dernière preuve, et peut-être la plus décisive, du caractère serf des „possessores“ de Znin, dans certaines particularités d'organisation qu'il retrouve parmi eux. Par exemple le „Pandetech“ des vieux „Biskupice“ trahit par son nom on ne sait plus quel cinquantenier inconnu, — fait que l'auteur cherche à mettre en relief au moyen d'autres observations analogues. Plus important encore est „Deventliz“ de Czaple. Les neuvaines, comme unité de division de la population, quoique peu étudiées jusqu'ici, n'en étaient pas moins fort répandues en Pologne, ainsi que l'attestent une foule de noms de villages, certains fragments de noms propres, et sur tout le fait que nous voyons cette organisation appliquée au sein même de la population de Znin. De l'existence de cette forme d'organisation à Znin, forme observée seulement parmi les populations serves. il résulte que les habitants de la province de Znin étaient des serfs et ne jouissaient nullement de la liberté qu'on leur a à tort attribuée.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

29 Listopada 1901.

153

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9. Novembre 1901.

Sommaire. Séance du 25 et 18 novembre 1901. Résumés. 26 A. BRÜCKNER. Les versions polonaises des fables d'Esope
27. ST. WINDAKIEWICZ. Le théâtre populaire dans l'ancienne Pologne.
28. Compte rendu de la séance du 14 novembre 1901 de la Commission de l'histoire de l'art.
29. W. CZERMAK. Le parlementarisme en Lithuanie avant l'union de Lublin.
30. W. KĘTRZYŃSKI. Ce que savaient sur les Slaves leurs premiers historiens, Procope et Jordanes.
31. ST. ZAKRZEWSKI. Les donations en faveur de Christian, évêque de Prusse, de 1217 à 1224.
32. ST. KĘTRZYŃSKI. Le pallium des évêques polonais au XIe siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente l'étude de M. J. FIJAŁEK: *„Jean Argyropulos et sa promotion au doctorat à Padoue en 1444. Contribution à l'histoire de l'humanisme en Italie“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. WINDAKIEWICZ: *„Le drame liturgique en Pologne au moyen âge“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 14 novembre 1901 [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 163.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. W. KĘTRZYŃSKI présente son travail: *„Ce que savaient sur les Slaves leurs premiers historiens, Procope et Jordanes“* [1]).

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. KĘTRZYŃSKI: *„Le pallium des évêques polonais au XIe siècle“* [2]).

Le Secrétaire présente deux notices de M. ST. KRZYŻANOWSKI: 1) *„Une collection de jugements en dernière instance compilée en Pologne au XVI siècle“*. 2) *„Les formulaires employés dans la chancellerie des rois de Pologne pour conférer le titre de comte ou celui de marquis“*.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 173.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 185.

Résumés

26. ALEKSANDER BRÜCKNER. **Ezopy polskie.** ***(Die polnischen Äsopusbearbeitungen).***

Zwischen den Äsopusbearbeitungen, die, wie die lateinischen Texte des „Äsop“ und „Quadripartitus“ mit polnischen Randglossen aus dem XV. Jhd. beweisen, ein Gegenstand der Vorträge der Doctoren der freien Künste in Krakau waren, und den Äsopischen Parabeln in den Druckschriften des XVII. und XVIII. Jhd. gab es keine Lücke, da auf das XVI Jhd. eben die polnischen Umarbeitungen des Äsop in Vers und Prosa fallen. Der versificierte Äsop, von der geistlichen Censur ganz ungerechterweise verfolgt, gieng bis auf ein einziges Exemplar vom J. 1578, das sich gegenwärtig in der Bibliothek in Kórnik befindet, verloren; um so mehr Ausgaben erlebte der kurzgefasste in Prosa geschriebene Äsop.

Schon Muczkowski hat erwiesen, dass der versificierte Asop vom Jahre 1578 das Werk Bernards (Biernats) von Lublin ist des Verfassers eines vor dem Auftreten Luthers mit sehr stark betonter antipäpstlicher und antikatholischer Tendenz geschriebenen Briefes, der von den Protestanten in die Reihe der „Zeugen der Wahrheit“ aufgenommen worden. Aber jener Bernard ist zu gleicher Zeit ebenderselbe „Arzt im Hause der Pilecki“, dessen „lekarstwa doświadczone (bewährte Heilmittel)“ Martin Siennik aus unvollendeten, losen und ungeordneten Schriften zusammengestellt und im Jahre 1564 herausgegeben hat, ohne seinen Namen zu kennen. Und so tritt an der Schwelle des XVI Jhd. eine ungemein bedeutende, bis jetzt vollständig übersehene Gestalt auf, die zielbewusst für die Ausbildung der Muttersprache thätig war und unter den Ihrigen sowohl die damalige Heilkunde (vor allem durch Herbarien) als

auch das wertvollste, weil moralisierende lateinische Werk, nämlich das Leben und die Fabelsammlung Äsops popularisierte.

Aufgabe vorliegender Arbeit ist also die Beweisführung, dass der Verfasser des „Äsop“ identisch ist mit dem Verfasser des Briefes (bei Flaccius) und der „Bewährten Heilmittel“ (wobei zugleich bewiesen wird, dass Siennik der Verfasser der „Historya w Landzie“ vom Jahre 1568 ist, die fälschlich Rey zugeschrieben wird). Ferner war das Verhältnis des polnischen Äsop zu seinem lateinischen Vorbild ins rechte Licht zu stellen. Das Leben Äsops entnahm Bernard der lateinischen Bearbeitung Steinhövels; die Fabeln wählte er beliebig aus mehreren Sammlungen, wie er sie bei Steinhövel vorfand und aus dem ersten Buche des Italieners Abstemius; darin verwob er einige Fabeln aus der berühmten Sammlung Kalila va Dimna, die er aus der lateinischen Uebersetzung des Johannes von Capua kannte. Das Leben und die Fabeln schrieb er im mittelalterlichen Versmass, in jenen kurzen gereimten (8-silbigen) Doppelversen, und schon die Sprache verräth, obwohl in der späteren Ausgabe manches modernisiert und verdorben wurde, Eigenthümlichkeiten des XV. Jhd. in Ausdrücken (z. B. „Koga“ statt „Łodz“ oder „Okręt“) und Formen (z. B. der permanente Gebrauch des Dualis beim Zeitwort „obadwasta wsporna była, zakazała sta się sobie, śniewa go“ d. i. „zjemy go“ u. s. w.), — wie man z. B. ähnliche in der Uebersetzung der Magdeburger Urtheile, am häufigsten aber in der Bibel der Königin Sophie findet; bei Rey bereits wird man vergebens nach ihnen suchen.

Das Werk Bernards ist nicht nur nach Form und Inhalt als das umfangreichste polnische Dichterwerk vor Reys „Józef“, „Kupiec“ und „Wizerunek“ interessant, nicht nur dadurch, dass es sich gegen die Geistlichkeit und die Magnaten wendet, sondern interessant auch noch dadurch, dass es eine Quelle für Rysiński war. Dasselbe ist nämlich die erste und älteste Sammlung polnischer Sprichwörter, da Bernard den Fabeln mit Vorliebe polnische Sprichwörter voransetzte; diese entnahm Rysiński wörtlich, obwohl er die Quelle nicht angab und zuweilen die ursprüngliche Form verdarb; Entstehung und Bedeutung manches Sprichwortes lassen sich jetzt erst richtig feststellen. Derart allseitig ist also die Bedeutung des Werkes Bernards, das die polnische Poesie um vieles glänzender inaugurierte, als Opeć die polnische Prosa durch sein Leben Christi, ein Werk, dem unsere Bibliographen so viel Arbeit gewidmet haben, während

sie einen Äsop, der hundertfach interessanter ist, gleichgiltig übersahen.

Nach dem „Äsop“ von Bernard bespricht der Verfasser die Äsopischen Parabeln nach der ältesten Ausgabe aus dem Anfang des XVII. Jhd., obwohl diese nur eine späte Copie des Originals aus der ersten Hälfte des XVI. Jhd. ist, das auch in Moskau verbreitet war; er weist ferner auf die Fabeln bei Rey, W. Potocki und anderen hin, zeigt, wie dieselben sogar in die Volkstradition eindrangen, und bespricht die wohl gelungene Uebersetzung der „Hundert Fabeln“ von Błażowski; er deutet auf Niemirycz hin und dessen Versuch aus dem Jahre 1699, der polnischen Literatur die Einfachheit, Gefälligkeit und Form der Lafontaine'schen Fabel anzueignen, ein Versuch, der sehr interessant ist als Beweis einer frühen Einwirkung der französischen Literatur auf die polnische, fast um ein ganzes Jahrhundert vor den Warschauer Classikern; er macht sodann auf den Rückschritt Jabłonowskis aufmerksam, der in seinen Hundert und Ein Fabeln sich von dem freien Vers und dem französischen Geschmak des Niemirycz abwendet und zu dem langen Vers und dem lateinischen Stil zurückkehrt. Länger verweilt der Verfasser noch bei dem „Koło Rycerskie“ (Rittertag) von Paprocki, einer schwachen und unbeholfenen Umarbeitung des lateinischen Dialogus creaturarum, die jedoch ihrer kleinadeligen Tendenz wegen interessant ist.

Da den Äsop Bernards bis jetzt noch niemand auch in sprachlicher Hinsicht ausgebeutet hat, stellt der Verfasser zum Schluss in einem Anhang den wichtigeren lexikalischen Wortschatz aus dieser interessanten Incunabel der polnischen Poesie zusammen, wobei er einige Partien unter Hinzufügung von Ausdrücken und Sprichwörtern aus der Prosabearbeitung des Äsopus eingehender erläutert.

---

27. M. S. WINDAKIEWICZ. **Teatr ludowy w dawnej Polsce.** ***(Le théâtre populaire dans l'ancienne Pologne).***

La plus ancienne mention des mystères en Pologne date du XIVe siècle. Nicolas Polak, dans une pièce de vers intitulée: „De vita et moribus curiotarum“, parle d'une représentation de la Passion, en latin probablement. Maître Nicolas avait surtout été frappé par la scène de l'arrestation de Jésus-Christ, et, à ce propos, il

s'élève contre la manie des courtisans qui portent les armes les plus étranges:

Arma scurillia portant,
Tanquam latrones et velut histriones
Cum gladiis, fustibus ut Christus sit capiendus,
Cambucis incedunt, semina belli gerunt.

Au XVe siècle les renseignements sur les représentations populaires deviennent plus abondants. Nous avons quelques témoignages de l'extension prise en Pologne par l'Officium Pastorum et l'Officium Peregrinorum, en langue tchèque ou en tchèque et latin; bientôt apparaît le premier monument du genre en Pologne: Les lamentations, tirées d'un manuscrit du couvent de la Sainte-Croix. C'est sans contredit un des essais les plus intéressants du théâtre polonais à ses débuts. Marie se tient debout au pied de la Croix et invite les fidèles à compatir à sa douleur:

Ecoutez, mes très chers frères,
Ecoutez-moi, jeunes et vieux,

dit-elle, au commencement de sa plainte; elle se tourne ensuite vers la Croix et pleure sur le supplice de son fils, sur son impuissance à elle, „pauvre femme"; à la fin de son monologue elle s'adresse encore aux assistants, surtout aux mères pieuses qui sont présentes à l'église:

Priez Dieu, vous, mères aimables et chères,
Qu'il vous épargne de telles épreuves dans vos enfants.

Ces essais donnèrent lieu pendant le XVIe et XVIIe siècle, c'est-à-dire un siècle plus tard qu'à l'étranger, à toute une série de manifestations dramatiques dans tous les genres cultivés avec passion dans l'Europe occidentale au moyen âge. Aujourd'hui encore la tradition populaire conserve le souvenir de ces jeux. C'est cependant une page à peu près ignorée de notre histoire littéraire et qui nous a semblé digne d'être tirée de l'oubli.

Nous possédons en manuscrit ou imprimées dix-neuf pièces sur la Nativité du Seigneur ou l'Epiphanie. Ce sont non seulement des mystères sur ces deux fêtes, mystères tirés des offices liturgiques, connus sous le nom d'Officium Pastorum et d'Officium Magorum, mais encore des pièces ayant pour thème l'Officium Prophetarum, le Jeu du Paradis et le Ludus fatuarum Virginum. Le plus ancien texte polonais que nous en connaissions date de 1617. C'est

surtout la scène pastorale de la Nativité qui prit en Pologne des développements étendus, remplis de mouvement et de gaîté. Dans le „Dialogus in Nativitate Christi“ par exemple (commencement du XVIIe siècle), Joseph se rend pour le recensement à Bethléem et se demande s'il doit emmener ou non Marie avec lui. Celle-ci désire l'accompagner et ils partent ensemble. Dans le deuxième acte les voyageurs cherchent un gîte pour la nuit. Joseph et Marie, au chant du choeur, vont, viennent, frappent à diverses portes, implorant l'hospitalité. Repoussée de partout la mère de Dieu en est réduite à chercher un refuge dans la grange publique. Au troisième acte nous sommes en pleins champs, au milieu des bergers. Un de ceux-ci, préposé par ses compagnons à la garde des troupeaux, joue du violon, chante diverses rondes et chansons montagnardes, puis enfin s'endort. Pendant son sommeil les brebis se dispersent et les bergers apparaissant réveillent le dormeur et le grondent de sa négligence. Celui-ci part à la recherche de ses bêtes, les retrouve, les ramène et court ensuite au village afin de se procurer de l'eau-de-vie qui adoucira la colère de ses compagnons. Au quatrième acte un ange éveille les bergers en chantant „Gloria in excelsis“. Les bergers ne savent d'abord ce que cela signifie; puis ils se proposent d'aller saluer le Christ et demandent quelle route ils doivent prendre. Arrivés à l'étable, ils offrent leurs présents: un chanteau de pain, une boîte de miel et un panier de pommes rouges; ce faisant, ils récitent à tour de rôle des „oraisons“, puis ils chantent en choeur le noël „Petit enfant, fils de Dieu“. Enfin ils sortent, après avoir été remerciés par la Sainte Vierge et Saint Joseph.

Quant aux mystères de la Passion et de la Résurrection, la littérature polonaise n'est pas non plus sans intérêt. D'après les manuscrits et les imprimés, six scènes de cette histoire furent particulièrement fort populaires au XVIe siècle: la procession des Rameaux, les lamentations des trois Marie, la scène avec Judas, la descente aux limbes, la Résurrection et Emaüs. Nous avons surtout une abondance de lamentations du vendredi saint; quelques-unes même ne sont pas sans valeur littéraire, comme „le Dialogue entre l'ange et le pécheur“ de Martin Paszkowski (1612). En dehors de ces scènes détachées, nous avons des textes fort étendus comprenant toute l'histoire du Crucifiement, ou bien celle de la mise au sépulcre et de la Résurrection. Il existe en outre, et même relativement en assez grand nombre, des livrets de représentations cycliques durant deux, trois

et quatre jours. Parmi ces mystères de la semaine sainte le plus digne de mémoire est „l'histoire de la Résurrection du Sauveur", écrite vers 1578 par Nicolas de Wilkowiecko, minime de Czenstochowa. Il entre en matière d'une façon assez badine par l'établissement de la garde autour du sépulcre; vient ensuite la scène avec l'apothicaire, scène burlesque fort répandue dans toute la littérature de l'Europe occidentale. L'action est transportée dans les limbes, à la quatrième partie. Jésus revêtu d'une aube, d'une étole et d'une chape, frappe de la hampe d'une bannière à la porte de l'enfer et, aidé par l'archange Michel, en arrache les âmes des bienheureux. Dans la cinquième et sixième partie nous avons le Christ au Jardin, le Christ apparaissant dans le cénacle et aux pélerins d'Emaüs. En ces divers moments le Christ accomplit toujours quelque cérémonie liturgique: il bénit le pain, souffle sur les apôtres et parle avec autorité, en fondateur de l'Eglise. Le tout est naturellement accompagné de chants latins ou polonais, et, à chaque déplacement de l'action, on lit l'évangile; en somme nous avons ici affaire à une réprésentation éminemment religieuse et liturgique. En réalité l'histoire de la Résurrection est actuellement le plus ancien mystère polonais connu; il a des rapports étroits avec les mystères tchèques du moyen âge, principalement avec le Ludus de la Résurrection, du manuscrit Clémentin de Prague.

Parmi les miracles sur la vie des Saints et des Patriarches nous trouvons dans notre littérature les histoires d'Abraham, de Joseph, de Tobie, de sainte Anne, de sainte Marie-Madeleine, de Saint Georges, de Saint Stanislas, etc. Le plus fameux était le miracle de Saint Jean Baptiste, très connu pendant tout le XVIe s. et joué fréquemment dans les foires et pardons; le miracle de Sainte Catherine, patrone des écoliers, rivalisait en popularité avec le précédent. Nous en possédons plusieurs rédactions. Toutefois les mystères et miracles sur la vie des Saints ne sont pas fort nombreux: il est évident que les conditions pour le développement de ce genre de pièces sacrées étaient moins favorables que pour les mystères de la Passion et de la Nativité du Seigneur.

En revanche il y eut en Pologne une foule de moralités fort curieuses. Nous en possédons de toute sorte, didactiques, satiriques, classiques, par paraboles. Une des plus caractéristiques est le „De quatuor novissimis" (1645) où nous voyons Théophile méditant sur la Passion de Jésus, tandis que Philétas, son frère, s'adonne aux

plaisirs du monde. Tout à coup arrive la Mort qui les enlève tous les deux. Au second acte nous assistons au jugement de l'âme de Philétas. Elle comparaît devant son juge, en compagnie de son ange gardien et du démon; naturellement elle est condamnée aux feux éternels. C'est maintenant le tour de l'âme de l'honnête Théophile. Judicium et Justitia l'absolvent promptement et l'ange gardien la conduit „in gloriam coelestem“ où il va lui faire voir plusieurs saints. Au quatrième acte les deux frères sont réunis et devisent, l'un de sa félicité, l'autre de ses tourments. Philétas regrette de s'être mal conduit; sur ces entrefaites accourt le diable qui malgré les gémissements les plus affreux, l'entraîne au fond des enfers à tout jamais.

Nos moralités bachiques étaient moins lugubres. Elles sont connues en Pologne dès 1520; mais le plus ancien texte que nous en possédions est de 1622; il porte le titre de „Le carnaval ou tragicomédie“. Nous y voyons quelques joyeux vivants polonais à qui Bacchus prescrit, sous une forme satirique, de boire telle ou telle quantité de verres pendant le carnaval. Cette pièce n'est qu'un tissu de facéties, de chansons fort jolies; on y entend un excellent monologue d'ivrogne. Dans l'orgie se distingue tout particulièrement Lapikufel (Lampeverre) que ses compagnons moins enivrés déguisent à la fin en Satyre et veulent enfermer dans une écurie, en compagnie de quelques diables, pour le punir des excès auxquels il s'est livré dans le festin.

L'histoire du théâtre du moyen âge en Pologne ne peut actuellement citer que deux textes authentiques de pièces représentées au XVIe siècle; quant aux autres jeux et mystères, nous n'en avons que des fragments, des titres, des mentions. Ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle que se multiplièrent les pièces de théâtres, témoignages de l'intérêt que portaient à ces productions certaines sphères du public. A partir de cette époque, nous avons un assez grand nombre de codices renfermant le répertoire complet d'une année, c'est-à-dire des mystères pour la Nativité, Pâques, la Fête-Dieu, des miracles et des moralités, comme aussi des dévotions pour le carême, dans le goût des jeux des flagellants italiens. Il y a quelques années, l'auteur a déjà signalé ces codices (Comptes-rendus de la Classe de philologie de l'Académie, t. XVIII). C'est grâce à ces recueils que nous sont parvenus les textes de pièces composées d'après les traditions du moyen âge; sans ces codices, et d'après les

sources imprimées seules, nous ne saurions point que le théâtre populaire fut en Pologne relativement aussi riche que partout ailleurs; peut-être même n'en pourrions-nous point avoir une notion embrassant son organisation entière. Les modifications introduites plus tard dans ces jeux donnent aussi à ces codices une valeur toute particulière. Pour mettre de la variété dans les spectacles religieux au XVIIe siècle, alors que vraisemblablement ces spectacles ne trouvaient plus l'enthousiasme d'autrefois auprès du public, on y mêle des intermèdes, à l'instar, il est vrai, des farces médiévales de l'étranger, mais revêtus d'une forme plus moderne et mieux appropriée au genre.

Les intermèdes polonais peuvent se diviser en anecdotiques, intermèdes de caractères ou à tendances: nous avons aussi plusieurs monologues plaisants. Les plus répandues de ces compositions étaient le „médecin-charlatan“ qui dans les foires trompe les gens, le „paysan naïf“ qui met son fils à l'école pour en faire un grand homme. Ces deux farces étaient aussi connues dans l'Europe occidentale. Parmi les intermèdes moralisateurs citons une paraphrase de la fable d'Esope „le Vieillard et la Mort“. Nous voyons encore dans nos codices nombre de pièces comiques qui nous apprennent comment on formait jadis le répertoire local. Le codex de Posen, par exemple, contient trois intermèdes drôlatiques, entre autres „le Prior est quercus“ dans lequel deux bouffons arrachent les branches à un troisième, c'est-à-dire le rouent de coups, parce qu'il leur a déclaré qu'il est un arbre; ils tentent ensuite de le métamorphoser en statue miraculeuse. Dans le codex de Chelm se trouvent plusieurs petites pièces de caractères sur la vie dans les petites résidences seigneuriales; nous citerons „le gentilhomme fanfaron Kuflewski (du gobelet), fils de Dzban (la cruche), comte de Wontory (futaille), figure qui devint plus tard populaire dans l'imagination polonaise.

L'auteur a divisé son travail sur le théâtre populaire dans l'ancienne Pologne en 12 chapitres. Dans le premier il expose l'origine, le sujet et la représentation des pièces au XVIe siècle. Le second est consacré à l'examen systématique des codices du théâtre populaire au XVIIe siècle; on y traite aussi des pièces populaires imprimées à cette époque et on y donne quelques notions historiques sur chaque genre dramatique en Pologne au moyen âge. Le chapitre 11 s'occupe des bouffons dans l'histoire du théâtre populaire. Dans le douzième, il est question des essais — exclusivement tentés en Pologne — de farces d'actualité par les instituteurs populaires

déclassés, connus sous le nom de ribauds. En général il s'est attaché à donner dans son ouvrage l'analyse ou tout au moins la mention de toutes les pièces, de tous les spectacles connus, de manière à dresser une sorte de répertoire complet en la matière, sur le modèle de l'excellent ouvrage de M. de Julleville: Les mystères, Répertoire du théâtre comique en France.

---

28. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 14 listopada 1901 r.** ***(Compte rendu de la séance de 14 novembre 1901 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Le président parle de quelques sculptures françaises de la seconde moitié du XIVe siècle, semblables à la statuette d'albâtre de la Sainte Vierge de S-t Hyacinthe, à l'église des dominicains de Léopol, dont on s'est occupé à la séance précédente. M. Fijałek a découvert des témoignages de l'existence de cette statue dès le XVe siècle; il n'est donc pas téméraire de lui assigner une date antérieure.

M. Jean Zubrzycki rend compte de la mission que lui a confiée la Commission d'étudier les monuments de Jaroslaw. Il illustre sa conférence de nombreux dessins et photographies. Les habitations bourgeoises ont un caractère commun; elles ont un profond vestibule dans l'axe d'une galerie murée, vestibule donnant accès à une grande salle. Ces galeries s'ouvrent par trois arcades en façade et ont trois voûtes en arête, ou bien trois lunettes découpées dans un seul berceau. Les piliers carrés étaient autrefois ornés architectoniquement; aujourd'hui ils sont déterriorés par des portes nouvellement percées.

La grande salle où l'on pénètre du vestibule, constitue le centre de la maison. Elle est à pans droits et communique avec un second vestibule aboutissant à la cour; elle communique aussi avec la cage de l'escalier, avec une autre salle dans le fond, contiguë au vestibule sur la cour, enfin avec toutes les pièces principales. Cette grande salle dont l'entrée est dans le vestibule sur la façade était le foyer de la vie domestique et commerciale. En bas se réunissaient les marchands qui, de là, pouvaient se rendre aux boutiques proprement dites, c'est-à-dire aux comptoirs installés dans la maison à côté de cette salle, dans une seconde grande salle. Du

haut de la salle partaient des escaliers qui, par des galeries, des balcons, des passerelles, conduisaient les habitants aux étages supérieurs. Les pièces étaient disposées de telle sorte qu'elles eussent de la lumière en abondance. L'auteur donne la description de plusieurs de ces maisons et, en outre, parle de plusieurs autres édifices de Jaroslaw, pleins d'intérêt pour l'histoire de l'art, entre autres l'église Saint Jean et le château des princes d'Ostrog. Les attiques et portails sont particulièrement remarquables; on y sent l'influence de l'art arménien.

M. le comte G. Mycielski décrit les édifices de Kobylniki, village près de Plock, résidence de la famille noble Kobylnicki. L'église à une seule nef, à abside en demi-cercle, date du commencement du XVIe siècle. Elle fut fondée par Nicolas Kobylnicki, secrétaire du roi Sigismond I, propriétaire et curé de Kobylniki. Dans l'église se trouvent des cénotaphes et des tombeaux dont M. Mycielski donne une exacte description. L'un d'eux, celui de Nicolas Kobylnicki, exécuté en 1555, décèle un goût réel. Le défunt y est représenté à genoux, le calice entre les mains; au-dessus, en bas-relief, Dieu le Père. Ce tombeau est un des plus beaux que la Renaissance aient laissés en Pologne.

M. L. Puszet rend compte d'une excursion dans le district de Myślenice. Il décrit les restes d'un tryptique à Jordanów: on y voit les portraits des fondateurs; il fut probablement peint entre 1576 et 1579; il signale aussi des fragments d'un tryptique du commencement du XVI siècle à Wola Radziszowska; une série du figurines en cire, dans l'église de Droginia: elles sont du XVIIIe siècle et rappellent les crèches napolitaines; une madone avec le Christ descendu de la Croix, sculpture de la seconde moitié du XV siècle, une statue de Saint Valentin (1500 environ), toujours dans la même église, enfin un fort curieux tableau de la Sainte Vierge, du XIVe siècle, dans l'église de Trzemeszno qui n'est qu'une remarquable copie de la fameuse Madone de Königsaal (Aula regia) en Bohème, pareille à la Madone de la même époque du Musée Czartoryski.

M. Mokłowski présente les résultats de ses études sur l'art gothique et la renaissance dans les églises ruthènes en bois.

Enfin M. Mathias Bersohn communiqne des photographies d'objets d'art polonais et M. H. Wawrzyniecki, des dessins ainsi qu'une description des monuments de Tarczko, Bodzentyn, Kacice et Prandocin.

---

29. VICTOR CZERMAK. **Parlamentaryzm litewski przed unią lubelską.** ***(Le parlementarisme en Lithuanie avant l'union de Lublin).***

L'auteur a été poussé à entreprendre ce travail par le désir de réparer une négligence injustifiée. En effet, tandis que la genèse du parlementarisme en Pologne a toujours été l'objet des recherches des historiens, et reste à l'ordre du jour des discussions de notre histoire littéraire, le parlementarisme en Lithuanie n'appelle plus l'attention d'aucun érudit. Depuis Baliński et Jaroszewicz, personne ne s'en est occupé; bien plus, les faits mis en lumière par ces deux savants n'ont pas même été accueillis dans les manuels classiques. Dans ces dernières années cependant Prochaska, dans ses „Contributions critiques à l'histoire de l'union entre la Pologne et la Lithuanie", Piekosiński, dans son travail „Sur les assemblées des états en Pologne au moyen-âge" et dans „Le Statut lithuanien", ont soulevé un coin du voile qui recouvre ces questions dédaignées et pourtant si importantes pour l'histoire de la Lithuanie. Mais si en Pologne on n'a pas cru devoir s'y intéresser, il n'en a pas été de même en Russie. Là, ont vu le jour, outre une série de remarquables publications dans lesquelles se trouvent analysés des actes du XV-e et du XVI-e siècle (entre autres l'histoire des trois rédactions du statut lithuanien), plusieurs études très fouillées sur le Grand-Duché de Lithuanie sous les Jagellons. Il faut tout particulièrement citer le grand ouvrage de M. Michel Lubawskij sur „Les divisions provinciales et la constitution de l'état Lithuano-russien à l'époque de la promulgation du premier statut lithuanien" (Moscou, 1892), ainsi que la première monographie du parlementarisme en Lithuanie, parue à la fin de l'année dernière dans la publication „Cztenija w imperatorstwie istorii i drewnostej rossijskich w Moskowskom uniwersytetie" 1900, liv. IV, p. 1—508, travail non terminé, car il s'arrête à l'année 1544 dans ce volume des „Cztenji" et n'a pas été continué ailleurs, à ce que nous sachions. C'est précisément à cause de l'interruption de la monographie précitée qui ne donne presque aucun renseignement sur la période la plus importante du développement du parlementarisme en Lithuanie, non moins que pour rectifier certaines affirmations de Lubawski, que l'auteur a cru qu'il était du devoir de la science polonaise de faire une étude critique de cette question historique.

L'auteur a passé en revue tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur ce sujet dans diverses publications russes et polonaises;

il a aussi examiné les sources manuscrites, notamment celles que Lubawskij a tirées des „Actes de la chancellerie de Lithuanie“. Ces matériaux ont été divisés en deux catégories: dans la première sont compris tous les monuments législatifs, c'est-à-dire les statuts et privilèges organiques que l'auteur soumet à une minutieuse analyse; dans la seconde se trouvent les sources secondaires, explicatives en quelque sorte et complémentaires des documents historiques de la première catégorie.

L'examen des actes législatifs autorise à affirmer catégoriquement que la création de la diète, analogue à celle qui existait dans la République de Pologne, et avec les mêmes pouvoirs, remonte en Lithuanie à 1566 seulement, en exécution de l'ordonnance insérée dans ce qu'on appelle „le Statut de seconde rédaction“, ordonnance qui obtint la sanction du roi Sigismond Auguste, le 11 mars de la dite année. Ce statut en effet ne se bornait pas à créer l'institution des diétines provinciales, chargées de choisir les députés (deux par chaque juridiction territoriale dans un palatinat donné), mais il autorisait les diétines à donner des instructions à ces députés; en outre — et c'est là le point important — il reconnaissait à la diète qui pouvait être convoquée, non à période fixe, mais „toutes et quantes fois besoin en serait“ et qui serait composée des trois états, c'est-à-dire du Grand-Duc, du Conseil Grand-Ducal et de la Chambre des députés, il lui reconnaissait, disons-nous, le pouvoir législatif. Entre l'organisation de la Diète de Lithuanie et celle de la Diète de la Couronne il n'y avait qu'une différence: la composition du Conseil Grand-Ducal restait, avec quelque modifications insignifiantes et quelques adjonctions, la même qu'avant 1566, tandis qu'à bien des égards, le sénat de la Couronne était tout autrement constitué (nous parlerons plus tard de ce sénat sous les Jagellons). L'auteur n'a pu découvrir que trois actes officiels, antérieurs à 1566, où il soit question de l'institution de la Diète (sans parler des „Otkaszy hospodarski“ que l'on ne peut classer parmi ces actes); ce sont: le privilège de Sigismond Auguste de 1547 (publié dans les Arch. de la commission jur. T. VII, p. 288—296), le premier Statut de Lithuanie de 1529 et l'édit de Sigismond I. de 1522, où est annoncée la publication prochaine de ce Statut. D'après le privilège de 1547, dans les „diètes générales“, à la convocation desquelles le roi Sigismond Auguste s'avouait tenu, tout le pouvoir législatif était uniquement réservé au Conseil Grand-Ducal. Le privilège est complètement muet sur

l'organisation des diètes elles-mêmes; en sorte que cette pièce ne nous apprend point si la noblesse ne faisant pas partie du Conseil Grand-Ducal, pouvait siéger à la Diète. Le statut de Lithuanie de 1529 n'est pas plus explicite là-dessus. Il n'y a d'ailleurs qu'une simple mention qu'on puisse attribuer à la Diète, jetée comme au hasard dans un des articles du paragraphe VI „O sudjach", où il est dit que les tribunaux ou assemblées suprêmes doivent se réunir toujours „Toh dy, koli my sami hospodar so wsimi radami naszimi, a bez bytnosti naszoje panowe rada nasza budut' hdekolwe na perwom sojmie". alors que nous souverain, en personne, avec tous nos conseillers ou bien nos conseillers, en notre absence, se trouveront seuls présents à la première Diète.

Quant à la diète elle-même, il n'en est pas dit mot dans le Statut; mais une expression de l'article I du paragraphe II permet de croire que ces diètes, sortes de tribunaux exceptionnels, s'il faut s'en tenir à la lettre du paragraphe „O sudjach", se réunissaient sous Sigismond I avec des attributions differentes, dans le but de délibérer sur d'autres affaires, notamment sur „la défense territoriale"; car l'article en question spécifie que chacun sera tenu au service militaire. Or, quoique dans tout le Statut il n'y ait pas le moindre renseignement au sujet de ces „ufaly zemskije" dans les affaires d' „obrony zemskoj", il n'est pas téméraire de penser que ces décisions étaient prises précisément dans ces diètes dont il est fait une mention vague dans un autre article du Statut qui ne spécifie ni leurs attributions, ni leur rôle. D'après ce Statut de 1529, on peut affirmer seulement que si la noblesse n'appartenant pas au Conseil Grand-Ducal prenait part à ces diètes, elle n'y avait aucun pouvoir législatif, car l'article VI du paragraphe III dit en termes exprès que le pouvoir législatif est exclusivement réservé au Conseil Grand-Ducal. En présence du texte clair et catégorique de cet article, le troisième des actes officiels où il est parlé des diètes, c'est-à-dire l'édit de Sigismond I du 6 décembre 1522 (Działyński: Recueil des lois lithuaniennes p. 121—133) annonçant la promulgation du Statut, et dans lequel on lit que le dit Statut entrera bientôt en vigueur et cela, non seulement par le consentement des seigneurs du conseil, mais encore „de toute la noblesse" rassemblée à „la présente diète" („de unanimi consilio et consensu universorum consiliariorum nostrorum, tam spiritualium, quam saecularium, nobiscum in praesenti conventione congregatorum pariterque

baronum, procerum et totius nobilitatis assensu"), cet acte, disons-nous, paraît assez contradictoire et embarrassant. L'accession de toute la noblesse à la sanction du statut semble de prime abord en opposition évidente avec l'article VI du paragraphe III du Statut de 1529, non moins qu'avec toutes les lois organiques promulguées avant 1522, et nommément les privilèges de Sigismond I de 1506 et d'Alexandre (1492) lesquels privilèges accordent le pouvoir législatif au Conseil Grand-Ducal uniquement et ne contiennent aucun passage où il soit question de Diètes quelconques ou d'assemblées auxquelles, outre le Conseil Grand-Ducal, prendrait encore part la noblesse étrangère à ce Conseil. Tous les privilèges constitutifs du XVe siècle sont unanimes sur ce point; on n'y trouve rien de plus explicite, surtout si l'on n'attribue pas d'importance — et cela d'accord avec tous ceux qui ont étudié ces questions — aux expressions qu'on lit dans le privilège de Horodlo de 1413. On y parle en effet d'organiser des „conventiones et parlamenta" avec le concours des gentilshommes polonais et Lithuaniens (barones et nobiles regni Poloniae et terrarum Lithuaniae) mais il est inadmissible de voir dans ces mots une disposition législative créant les Diètes. Il n'y avait là que l'indice d'une bonne volonté, d'un désir de consulter la noblesse des deux états dans certaines questions d'intérêts communs, et le dessein de consolider les liens qui rattachaient la Lithuanie à la Pologne, par des noeuds d'affections particulières, nées au moyen des grandes réunions; mais on ne pensait même pas à accorder à la noblesse lithuanienne, en dehors du Conseil Grand-Ducal, le droit de s'immiscer en quoi que ce soit dans les affaires du Grand-Duché.

Cette assertion semble en apparence infirmée par un passage de l'article I du „Sudebnik" de Casimir Jagellon de 1468 (Dzialynski n'en a pas donné la date exacte) où nous lisons que le roi publie ce recueil de lois après avoir consulté, non seulement les „seigneurs du Conseil" (pany radoju), mais aussi „le peuple entier" (so wsim pospolstwom). Pourtant tous les doutes au sujet de la non participation effective de la noblesse entière aux travaux législatifs sont écartés par plusieurs documents que l'auteur n'a pas mis au rang des lois constitutives, dans toute la force de ce terme. Ce sont des édits royaux, basés sur des décisions des diètes, ou n'ayant force de loi que pour une durée limitée (nous en connaissons plusieurs dont le plus ancien est de 1507); ce sont encore les propo-

sitions royales transmises aux diètes lithuaniennes par le roi, empêché de prendre part lui-même à ces assemblées (Lubawskij en cite des passages d'après des manuscrits; le plus ancien est de 1519); les réponses des Seigneurs conseillers à ces propositions (date la plus reculée, 1520); et, ce qui est bien plus important encore, le recueil des „suppliques de la noblesse", connu sous le nom de „Prośby i otkazy hospodarski". (Nous avons neuf de ces suppliques et otkazy: trois du règne de Sigismond I, les six autres du temps de Sigismond-Auguste; Dzialyński les a en partie publiés dans le „Recueil des lois lithuanniennes"; mais il a omis le plus ancien „Otkaz" de 1529, publié par Downar-Zapolskij dans les „Akty litowsko-russkago gosudarstwa", le second, celui de 1538, a été donné par Danilowicz dans le Vol. II du „Skarbiec Dyplomatów" (Trésor des diplômes); le dernier enfin, celui de 1569, se trouve avec ses additions dans le tome II du „Tableau de la Lithuanie" de Jaroszewicz). Ne s'en tenant pas là, l'auteur a étudié toutes les sources manuscrites ou imprimées qu'il a pu consulter, telles que le recueil de lettres du XVI s. de l'évêque Tomicki, tous les actes épars dans diverses publications russes, tous les historiens de l'époque jagellonienne. Lubawskij, appuyé sur les mêmes sources, affirme que malgré la lettre même des lois organiques, on constate en Lithuanie, dès le milieu du XVe siècle, l'existence de Diètes où siégent et délibèrent les nobles en même temps que le Conseil Grand-Ducal. L'auteur n'a pu, malgré la plus attentive analyse de toutes ces pièces, arriver à une semblable conclusion. Il ne pense pas que ces „concilia" et „conventiones" si souvent nommées dans les documents du XVe siècle, que même ces „conventiones generales" aient été des assemblées délibérantes et légiférantes où la noblesse non sénatoriale siégeait avec les mêmes droits que les „Seigneurs du Conseil". Les unes de ces „conventiones" étaient sans aucun doute des réunions du Sénat ou Conseil; les autres, devaient être des assemblées des états polonais et lithuaniens, auxquelles la noblesse lithuanienne n'appartenant pas au Sénat assistait quelquefois; mais rien ne permet d'avancer qu'elle y avait un rôle actif, qu'elle était appelée à prendre part aux délibérations et au vote des lois; le cas unique et tout particulier de la „consultation" de la noblesse qui eut lieu, dit-on, avant la publication du „Sudebnik", en 1468, et influa sur l'élaboration de cette loi constitutive est difficile à expliquer, en présence du manque de faits analogues au XVe siè-

cle. On ne saurait y voir qu'un acte du bon plaisir de Casimir, désireux de faire sanctionner par la „totalité des nobles la loi projetée, acte de condescendance auquel rien ne l'obligeait et qui, pour ce motif, ne créa pas de précédent pour l'avenir, ainsi qu'il ressort des lois ultérieures attribuant le pouvoir législatif uniquement au Grand-Duc et à son Conseil.

La première „conventio generalis", la première Diète où certainement, d'après l'auteur, la noblesse non sénatoriale ait siégé conjointement avec les membres du Conseil Grand-Ducal, fut celle de Grodno, en 1507; à partir de cette date se tinrent nombre de sejmy (diètes) ainsi nommés même en ruthène (sojmy) tout au moins dès 1523, où l'on constate la présence et la participation de la noblesse n'appartenant pas au Conseil. Dans la période qui va de 1507 à 1568, on peut compter une quarantaine de ces „conventus", conventiones", „sojmy"; en Lithuanie: il y en eut 30, sous Sigismond I (jusqu'en 1544), et 10 sous Sigismond Auguste. Cependant quelques-unes de ces prétendues diètes du temps de Sigismond-le-Vieux (au moins 10) ne furent que des séances du Conseil, malgré que les sources leur donnent le nom de „conventus"; quant aux autres assemblées, elles ne différèrent des précédentes qu'en ce que la noblesse ordinaire y prit place à côté des membres du sénat.

A quel titre et dans quel but s'y trouvait-elle? On peut répondre à cette question avec certitude que les membres non sénatoriaux des Diètes lithuaniennes, sous les derniers Jagellons jusqu'en 1566, n'y étaient point les représentants élus de la noblesse entière de leur province. Nous n'avons aucune ordonnance à ce sujet jusqu'en 1534; toutefois d'après certaines indications indirectes, assez nombreuses, disséminées dans les sources contemporaines, il est presque incontestable qu'avant cette date, la noblesse non sénatoriale entière, en foule — tout au moins en principe — pouvait prendre part à la Diète; mais en pratique elle n'y était représentée que par les grands propriétaires terriens, particulièrement ceux qui remplissaient quelque fonction. En 1534 paraît le premier réglement royal qui tranche la question: il est contenu dans „la lettre diétale" envoyée avant la réunion de la diète cette même année, et le roi y spécifie que la noblesse devra s'abstenir de se rendre en masse à l'endroit fixé, mais que chaque porte-enseigne de district choisira parmi les gentilshommes deux „bons propriétaires" et viendra avec eux seulement à l'assemblée. Dans la contrée de Połock, le choix de ces assesseurs des porte-enseigne fut

laissé aux palatins (Lubawskij, p. 264—65, résume cette „lettre diétale“ découverte dans le Matricule de Lithuanie). Dans la „lettre“ de 1538, le roi introduit certaines modifications à ces dispositions de 1534: le choix des deux représentants de la noblesse appartiendra uniquement „aux palatins, starostes, possesseurs“, et, en même temps que ces deux délégués désignés par les autorités, tous les porte-enseigne devront se présenter à la diète. Une autre source nous apprend que les baillis de Samogitie eurent aussi le privilège de prendre part à toutes les diètes. Quoique les ordonnances de 1534 et 1538 aient été rendues pour deux cas particuliers et que nous ne possédions aucune lettre ultérieure confirmant ces deux-là, on peut affirmer, d'après quelques autres documents, et notamment d'après les „Otkazy royaux“ de 1544 à 1566, que les dispositions de 1538 restèrent en vigueur jusqu'à la promulgation de la deuxième version du Statut. Néanmoins, il n'est pas possible de préciser, à l'aide des documents connus, quel rôle joua dans les diètes cette représentation de la noblesse, créée sur l'initiative et le désir des seigneurs du Grand Conseil. Il est certain toutefois qu'elle fut régulièrement appelée, depuis 1507, à collaborer aux discussions du Conseil en ce qui concernait, 1°, la défense du pays, 2°, les impôts, c'est-à-dire que le vote des impôts et de leur répartition était effectué par les seigneurs du Conseil réunis aux représentants de la noblesse: en sorte que lorsque ces questions étaient à l'ordre du jour des délibérations de la diète, la noblesse assistait aux séances conjointement avec les membres du sénat.

En dehors des droits dont nous venons de parler, la représentation nobiliaire n'eut aucune autre attribution dans les diètes jusqu'en 1566; si avant la promulgation des deux statuts de 1529 et 1566, les souverains consentirent à soumettre les textes de ces lois à la censure de la représentation de la noblesse, il n'en est pas moins avéré que ce ne fut là qu'un acte de bienveillance de leur part, une dérogation à l'article VI du paragraphe III du Statut de 1529. Statut qui eut force de loi jusqu'en 1566 et ne reconnaissait le pouvoir législatif qu'au Grand-Duc et au Sénat. Les deux princes de la maison Jagellon, en accordant à la noblesse, c'est-à-dire au „commun des nobles“, la discussion d'un Statut qui pour entrer en vigueur n'avait nullement besoin de la sanction de cette noblesse, voulaient uniquement lui témoigner des égards et tenir compte de ses désirs.

Toutefois la noblesse accréditée aux diètes d'avant 1566 eut encore un privilège: nous voulons parler du droit de pétition, c'est-à-dire qu'il était loisible à ces gentilshommes de porter leurs doléances au pied du trône, de signaler au roi les défectuosités des lois et d'en demander, par voie de supplique, la réforme ou l'introduction de quelque clause complémentaire. Ces suppliques étaient formulées par écrit; c'est aussi par écrit que le roi y répondait par des „Otkazy", et cela assez fréquemment quelques mois après la dissolution de la diète et alors que les nobles avaient regagné leurs foyers. Si la noblesse avait ce droit de supplique, il est certain qu'elle avait aussi celui de se réunir pour se concerter au sujet des revendications ou des demandes à présenter au monarque; ces réunions étaient tout-à-fait distinctes des diètes et les membres du Conseil n'y prenaient point part, car dans les petitions adressées au roi, il y avait aussi des plaintes contre les seigneurs de ce Conseil.

Les suppliques et „Otkazy" publiés jusqu' ici sont au nombre de neuf et proviennent, comme nous l'avons déjà dit, des années 1529 à 1569. Leur contenu jette une lumière caractéristique sur les besoins et les exigences de la noblesse lithuanienne, ainsi que sur les rapports qu'elle entretenait avec les états supérieurs du Grand-Duché, pendant le règne des derniers Jagellons. On peut suivre pas à pas dans ces matériaux intéressants les progrès du mouvement politique qui entraîna la petite noblesse lithuanienne lésée à revendiquer, avec conséquence et persévérance, dès le milieu du règne de Sigismond I, les mêmes avantages et la même situation privilégiée que possédait et qu'avait acquis, vers la fin du XVe siècle, la noblesse de la Pologne. Malgré le ton humble de ces nombreuses suppliques au roi, il est évident qu'entre 1529 et 1566, se livra une véritable lutte entre le souverain et son Conseil d'un part et la noblesse non sénatoriale de l'autre, lutte semblable à bien des égards à celle qui s'éleva en Pologne au sujet de la mise à exécution des lois, moins violente en apparence, mais d'une portée et de résultats autrement considérables que celle qui eut pour théâtre les diètes polonaises. Il n'y eut pas de session de la diète en Lithuanie, à partir de 1529, où les représentants de la noblesse ne produisissent quelques propositions en dehors de la sphère où les renfermaient les statuts: ces demandes même se font plus nombreuses et plus pressantes d'année en année, revêtent une forme toujours plus décidée, plus âpre, plus véhémente. Dès 1544, ils sollicitent la ré-

vision du statut; en 1551 la noblesse demande formellement la participation au pouvoir législatif, et cela en des termes presque identiques au texte de l'ordonnance „Nihil novi" de 1505; en même temps elle prie d'accorder aux districts lithuaniens l'autonomie dont jouissent ceux de la Couronne. Si le second Statut (1566) accomplit toutes ces réformes, il n'y faut voir que le fruit des démarches continuelles, du labeur patient et obstiné de la petite noblesse pendant un demi-siècle. Cette noblesse, jalouse des droits qu'avait su conquérir celle de Pologne, commença sous Sigismond I à avoir le sentiment de ses propres forces, et par des efforts et une entente de trente années ne cessa de marcher vers le but qu'elle s'était assigné, avec un sang-froid, une fermeté vraiment lithuanienne, jusqu'à ce qu'enfin elle l'eût atteint, ce but, et réalisé les points principaux de son programme politique.

---

30. Dr. W. KĘTRZYŃSKI: **Co wiedzą o Słowianach pierwsi ich dziejopisarze Prokopiusz i Jordanes.** *(Was wissen von den Slaven die ersten Geschichtsschreiber derselben Procopius und Jordanes).*

Die Hypothese der deutschen Gelehrten, die Sueven seien Deutsche gewesen, hat Schwierigkeiten hervorgerufen, die sich nicht bemeistern lassen, da die Auswanderung der Sueven nicht nachweisbar ist, die Einwanderung der Slaven zwar behauptet wird, aber bisher von niemand bewiesen worden ist. Man hat verschiedene Hypothesen aufgestellt; dieselben beruhen aber alle entweder auf falschen Lesarten, oder ganz willkürlichen Voraussetzungen und haben kaum einen Schein von Wahrscheinlichkeit für sich. Nur die Annahme, dass Suevus, Suavus die Slaven bezeichnen, behebt alle Schwierigkeiten, da Suevus und Sclavenus in jeder Beziehung gleichbedeutend erscheinen ohne Rücksicht darauf, ob der Name in weiterem oder engerem Sinne gebraucht wird.

Um Klarheit in diese Frage zu bringen, ist es nicht ohne Interesse, die Ansichten kennen zu lernen, welche diejenigen Geschichtsschreiber sich gemacht haben, die die Slaven zum erstenmal unter dem jetzt üblichen Namen erwähnen; es sind dies Procopius und Jordanes.

I. Procopius in Caesarea in Palästina geboren, wurde nach Beendigung seiner Studien Rechtsconsulent und Secretär des byzan-

tinischen Feldherrn Belisarius. Als solcher nahm er 533 theil an dessen Feldzuge gegen die Vandalen in Afrika; 536 war er mit Belisar in Italien, wo der Kampf gegen die Gothen tobte; auch nach Persien begleitete er Belisar. 542 war er in Constantinopel, wo er den Titel „Illustrios“ erhielt. Er starb nach 562.

Die „Historia sui temporis“, welche hauptsächlich die von Belisar geführten Kriege behandelte, gab er um 550—551 heraus; die „Historia arcana“ erschien nach Justinians Tode und „De aedificiis“ im Jahre 560.

In seinen Werken erscheint er als ein Mann, der classische Bildung in reichem Masse mit eigner Erfahrung und vorzüglichem Wissen verband, da er, wie wenige vor ihm und nach ihm, mit der damaligen Lage von ganz Europa vertraut war.

Die Slaven waren nicht speciell Gegenstand seiner Forschung; er erwähnt ihrer nur nebenbei; was er aber von ihnen erzählt, ist äusserst wertvoll.

Wie die römischen Autoren die Suevi und Venedi, so kennt Procopius die Sclaveni und Antae.

Im Bellum Gothorum II, 14—15, wo Procopius die Wanderung der Heruler nach Scandinavien beschreibt, erzählt er, sie hätten der Reihe nach alle slavischen Völker von der Donau bis zu den Warnen in Schleswig — hier die Varini des Tacitus — durchwandert. Daraus folgt von selbst, dass um 512, wo diese Wanderung stattfand, die Slaven schon ihre historischen Sitze innehatten, dass hier der Name Sclaveni in weiterem Sinne alle Westslaven umfasst.

Der Antae oder Ostslaven erwähnt er bei der Beschreibung der Ufer der Maeotis und des Pontus Euxinus (IV, 9), an deren Ufern die Uturguri sassen; hinter ihnen nach Norden zu wohnen die ungezählten Völker der Antae. Die Antae waren Nachbarn der Sclaveni (III, 40); sie wohnten auch auf dem linken Ufer der Donau.

Von diesen Sclavenen und Antae gibt Procopius III, 14 eine sehr interessante Beschreibung ihres Cultus, ihrer Lebensweise und Sitten, ihrer Bekleidung und Bewaffnung und ihrer Angriffsweise. Der Abschnitt schliesst mit folgenden Worten: Beide (Sclaveni und Antae) besitzen e i n e Sprache; auch im Körperbau sind sie nicht von einander verschieden; sie hatten ursprünglich einen gemeinsamen Namen, da das Alterthum sie Spori nannte, was er damit erklärt, dass sie σποραδήν, zerstreut wohnen; sie haben nämlich den grössten Theil des jenseitigen Donauufers inne. Will Procopius

damit sagen, dass alle Sclaveni und alle Antae ein und dieselbe Sprache sprachen und Spori im Alterthum genannt worden seien? Ich glaube nicht, dass dies der Fall ist, da ja Procopius es deutlich bezeichnet, dass er hier die Donauslaven vor Augen habe, die zu seiner Zeit so oft die römischen Provinzen unsicher machten.

Wenn um 512 die Slaven schon alle Länder von Mittel- und Ost-Europa innehatten, dann musste ihre Vertheilung mehr oder weniger eine derartige sein, wie einige Jahrhunderte später, nur mit dem Unterschiede, dass die Slaven noch nicht jenseits der Donau und Sau festen Fuss gefasst hatten. Diese Gegenden um die Donau werden noch im Mittelalter Slavia genannt: „Et est Slavia duplex, maior videlicet, quae habet Dalmatiam, Syrmiam, Croaciam et continet multas regiones etc.“ Zu dieser Slavia gehört auch Sirmium, zwischen Donau, Sau und Drau gelegen; es ist dies das Land, das heute und von jeher Slavonia geheissen hat. Die Sclaveni des Procopius in engerem Sinne sind also die Slavonier, die damals noch eine weitere Ausbreitung hatten, als heute. Die Slavonier aber sind Serben und gehören den Ostslaven an; sie waren also Antae; es hat daher Procopius vollkommen recht, wenn er den Donausclavenen und Anten ein und dieselbe Sprache, ein und dieselbe Abstammung zuschreibt. Da nun diese slavonischen Sclaveni Serben sind, so kann es gar keinem Zweifel unterliegen, dass Spori aus Srb infolge falscher Etymologie entstanden ist, was ja im allgemeinen auch anerkannt wird. Die neueste Erklärung von Niederle ist unmöglich. Diese Sclaveni an der Donau waren die Märtyrer unter den Nationen Europas. Tausend Jahre hindurch waren sie feindlichen Einfällen und fremder Herrschaft ausgesetzt; nacheinander herrschten hier Geten und Daker, Kelten, Sarmaten, Römer, dann Gothen und gothische Völker, ferner Langobarden, später Avaren und zuletzt Ungarn. Als Procopius schrieb, war für die Donauslaven ein Augenblick verhältnismässiger Ruhe eingetreten, die Gothen waren weggegangen mit Ausnahme der Gepiden, die Avaren aber noch nicht gekommen. Die Fremden hatten den Slavoniern natürlich nicht viel übrig gelassen; es herrschte deshalb bei ihnen Armuth und Elend, wie das aus Procopius' Beschreibung hervorgeht. Armuth und Elend treiben sie in die römischen Provinzen nach Beute, wie es vorher mit ihrer Hilfe die Gothen gethan hatten.

Der Name „Suevus, Suavus“ ist Procopius nicht unbekannt; er hat denselben wohl in Italien kennen gelernt.

Wenn er I, 12 von Suavi und Alamannen spricht, so kann es keinem Zweifel unterliegen, dass er hier die deutschen Schwaben meint.

Anders verhält es sich mit I, 15. Bei Beschreibung der Ufer der Adria erwähnt er Dalmatien, Liburnien, Istrien und Venedig. Hinter ihnen, sagt er, wohnen im Innern des Landes die Siscii (Szyszek an den Mündungen der Kulpa in die Sau) und die Suavi, doch nicht diejenigen Suavi, sagt er, welche Unterthanen der Franken sind, sondern andere, von jenen verschiedene. Es kann keinem Zweifel unterliegen, dass er hier die den Siscii benachbarte Provinz Suavia vor Augen hat, die zwischen Sau, Drau und Donau gelegen, identisch ist mit Slavonien, dessen Bewohner Procopius anderweitig Sclaveni nennt. Es folgt daraus also, dass hier Suevi, Suavi und Sclaveni gleichbedeutend sind. Auch noch an anderer Stelle wird „Suavus" für Sclavenus — Slavonier gebraucht.

Von einer Einwanderung der Sclavenen, von denen er ja zu wiederholtenmalen spricht, erwähnt er nichts, obwohl er der erste ist, der den Namen Sclaveni gebraucht, obwohl, wenn eine Einwanderung stattgefunden hätte, dieselbe ihm gewiss nicht hätte verborgen bleiben können. Einwanderer, die halb Europa besetzten bis an die Grenze des römischen Imperiums, können nicht unbemerkt ihre Sitze eingenommen haben. Aber auch in Betreff der Donauslaven, der Slavonier, weiss Procopius nichts von einer Einwanderung zu melden; die Prädicate, die er in seiner Beschreibung gebraucht, lassen eher darauf schliessen, dass er sie für Ureinwohner gehalten.

Sie leben nach ihm III, 14 „ἐκ παλαιοῦ" in demokraticher Verfassung; sie haben „ἄνωθεν" gemeinsame Institutionen; Antae und Sclaveni besitzen „τὸ ἀνέκαθεν" einen gemeinsamen Namen; „τὸ παλαιόν" nannte sie Spori.

Es kann demnach keinem Zweifel unterliegen, dass die Sclaveni des Procopius sich in nichts von den Suevi des Tacitus unterscheiden, da ja auch ihre Wohnsitze dieselben sind. Suevi ist der keltisch-römische, Sclaveni der griechische Name für ein und dasselbe Volk.

Ähnlich verhält es sich auch mit den Venedi des Tacitus und den Antae des Procopius; es ist ein und derselbe Name, nur in verschiedener Aussprache. Die Griechen haben ihn wohl durch Vermittelung der Mösier und Thraker erhalten.

Zeuss, der ja Procopius recht gut kannte, ignoriert einfach das

Thatsächliche und construiert sich willkürlich eine slavische Völkerwanderung von der Wolga und vom Dniepr aus, die er sich in der zweiten Hälfte des VI und im Anfange des VII Jahrhunderts vollziehen lässt.

Andere Forscher, wie Meitzen, welche die Unhaltbarkeit der Zeuss'schen Hypothese erkannten, lassen deshalb die Slaven zugleich mit Attila in Mitteleuropa einwandern. Aber auch das ist nicht der Fall gewesen.

II. Jordanes, in dessen Adern gothisches und alanisches Blut kreiste, lebte nach Mommsen in Moesien; er war Mönch und schrieb seine beiden Werke „Romana" und „Getica" im Jahre 551. Während Procopius aus eigenem, auf Erkundigung beruhendem Wissen schöpfte, waren für Jordanes alte und neue Bücher die Hauptquellen, besonders Cassiodorus „Historiae Gothorum libri XII" und Ablavius „de gestis Gothorum". Wie verwirrt sein Wissen war, zeigt schon der Umstand, das er Gothen und Geten für ein Volk hält.

Jordanes kennt die griechischen Namen der Slaven — Sclaveni und Antes — aber auch die römische Bezeichnis Veneti (Venedi), woraus er drei Volksstämme gemacht hat. Die Veneti, eine populosa natio, sitzen nordwärts von den Quellen der Weichsel per immensa spatia; die Sclaveni von der Donaumündung bis zum Dniestr, und von hier bis zum Dniepr die Antes. Also auch hier keine richtige Auffassung der Dinge.

Wie Procopius nennt Jordanes die Suevi — Suavi; er kennt die deutschen Suavi — Schwaben, aber auch im Osten Suavi.

Zwischen Valeria und Dalmatien liegt bei ihm die auch anderweitig bekannte Provinz Suavia, die seinen Angaben gemäss zwischen Drau, Sau und Donau gelegen ist. Da hier, nach Procopius, schon überall Sclavenen sassen, so ist des Jordanes Suavia identisch mit der Slavia maior des Mittelalters und dem heutigen Slavonien.

Diese slavonischen Suavi kämpften unter Hunimund und Halarich mit den Gothen um 445.

Die Erzählung, die Jordanes LV von dem Kampfe der Gothen mit den Suaven gibt, ist höchst verwirrt, weil er hier wahrscheinlich zwei ganz verschiedene Ereignisse mit einander vermengt hat. Die Gothen wohnten damals in Pannonien; wenn sie die zugefrorene Donau überschreiten, um die Suavi anzugreifen, so können es nur diejenigen sein, die früher Suevi oder Quadi geheissen haben und

Vorfahren der Slovaken sind, es ist also auch hier Suavus = Slavus = Slovak.

Der weitere Verlauf der Erzählung beschäftigt sich jedoch nicht mit diesen, sondern mit den Suevi = Schwaben und Alamannen und bezieht sich auf ein Ereignis, das wohl in einem andern Jahre oder doch zu einer andern Jahreszeit stattgefunden hat.

Jordanes kennt somit Sclavenen, Venedi und Antae, deutsche und slavische Suavi, aber von einer Auswanderung der Suavi und Einwanderung der Slaven ist ihm absolut nichts bekannt. Nach seiner Anschauung sassen die Slaven als Veneti schon 100 Jahre vor Attila an der Weichsel, wo sie der Gothenkönig Hermanarich (351—376) bekriegte.

Jordanes spricht noch an anderer Stelle von den Suavi, doch lässt sich aus dem Zusammenhange nicht erkennen, ob er von den slavonischen oder slovakischen Suavi spreche.

Wer sind nun die Suevi, Suavi, welche in Spanien ein Königreich begründeten? Nach Gregor von Tours könnte es scheinen, als ob es die Schwaben gewesen, allein da er der irrigen Meinung ist, die Alanen seien die Alamannen, kann ihre Identificierung mit den Schwaben keinen Beweis abgeben.

Die Entscheidung liefert ein Brief des h. Hieronymus an Geruchia, der unter den Gallien verwüstenden Völkern die Quadi nennt, aber dafür die Sueven nicht erwähnt. Es ist ja bekannt, dass die Quaden sehr häufig Sueven genannt werden, was, wie wir schon bemerkt haben, sich nur dadurch erklären lässt, dass sie die Vorfahren der Slovaken sind.

Es dürfte wohl dagegen der Einwand erhoben werden, dass die Sueven, Suaven doch wohl nicht Slaven gewesen seien, obwohl sie schon Procopius Sclaveni nennt — da ihre Fürsten vorwiegend deutsche Namen führen.

Das lässt sich jedoch auf sehr einfache Weise erklären. Die slavischen Fürsten, die fortwährend um ihre Existenz mit den Gothen zu kämpfen hatten, werden es wohl nicht unterlassen haben, durch Heiraten friedliche Zustände herbeizuführen. Die gothischen Frauen werden dann ihren Kindern gewiss ihnen vertraute Namen gegeben haben, so dass Hunimund und Halarich trotz alledem slavische Fürsten gewesen sein können. Wie sehr gerade in dieser Beziehung gothischer Einfluss nicht nur bei den Sueven, sondern auch bei den Hunnen sich geltend machte, das haben schon seit lange andere

Forscher bemerkt, wie z. B. Quitzmann, der sich darüber folgendermassen äussert: „Ihre (der Sueven) Fürsten haben gothische Namen, wie überhaupt die Gothen als herrschendes Volk im germanischen Osten ihren Nachbarvölkern, selbst den Hunnen gothischen Typus aufdrückten“.

Es kann aber auch ein anderer Grund vorhanden gewesen sein; kleine gothische Scharen mögen wohl, wie Rurik und seine Brüder in Russland, sich kleine Herrschaften auf suevisch-slavischem Boden gegründet haben und konnten demnach als suevische Fürsten auftreten. Solcher Abkunft sind vielleicht die suevisch-slovakischen Fürsten gewesen, die mit ihrem Anhange und Gefolge bis nach Spanien gewandert sind.

Aus obiger Darstellung ergibt sich, dass die beiden ältesten Schriftsteller, die der Sclavenen erwähnen, nichts von ihrer Einwanderung wissen, dass der Name Suevi, Suavi die römisch-keltische Bezeichnung war für das, was die Griechen Sclaveni nannten. Es sind nicht nur die Sitze der Suevi und Sclaveni im allgemeinen identisch, sondern es hat sich auch überall, wo die Alten Sueven, Suaven in engerem Sinne gebrauchen, der Name der Slaven bis auf den heutigen Tag erhalten. So sind die Donausuavi des Procopius die Slavonier und die provincia Suavia Slavonien, die quadischen Suaven entpuppen sich als Slovaken. An die Slovenen in Krain erinnert Flavium Solvense = Flavium Slovense und Carni; dass an der oberen Donau ehemals auch Slaven gesessen haben, das beweisen die slavischen Ortsnamen am Bodensee und in der Nähe der Donauquellen, Strabo, so wie die Suevi Nicretes, die schon lange vor den Alamannen am Neckar sassen, der Sueven Caesars nicht zu gedenken, deren Sitze sich bis zur Rheinmündung erstreckten.

Als die Alamannen das alte slavische Suevien besetzten, nannten sie sich Sueven, Suaven, Schwaben, gerade so wie die Norddeutschen heute Preussen heissen, ohne doch jemals Preussen gewesen zu sein.

Die Donau war also vorzugsweise der suevische Strom; bis zum Donauknie sass slavische Bevölkerung auf beiden Ufern des Stromes, von dort ab aber nur auf dem nördlichen, was wohl der Grund war, dass die östliche Hälfte des Stromes zwei Namen führte, Donau und Ister.

---

31. ST. ZAKRZEWSKI. **Nadania na rzecz Chrystjana, biskupa pruskiego w latach 1217—1224.** *(Les donations en faveur de Christian, évêque de Prusse, de 1217 à 1224).*

Dans la première partie de ce travail, l'auteur étudie la grande charte contenant les donations du duc Conrad (1222). C'est surtout la manière dont est motivée la munificence du duc qui mérite notre attention. Il y est parlé en premier lieu de la participation d'Henri le Barbu, duc de Silésie, qui, la charte en question revenant encore une fois à la personne d'Henri permet de le supposer, devait avoir pour son propre compte des terres appartenant au „dominium territorii Culmensis".

La donation de Conrad comprend plusieurs articles. Le plus important, celui qui en constitue l'essence même, contient la donation de plusieurs anciens castels. En outre Conrad mentionne cent villages qu'il aurait donné: „iure predictorum castrorum". Dans la charte même nous trouvons nommés trente deux lieux habités, ce qui, joint aux deux villages cédés par l'évêque de Plock, porte à 34 le nombre des „villae" assignées à Christian. En comparant la donation ci-dessus aux conditions que mit Christian à se désister de ses droits sur le territoire de Chelmno, l'auteur aboutit à la conclusion que Christian, dans l'exposé de ses revendications territoriales vis-à-vis de l'Ordre teutonique, s'en tint aux termes de la donation de 1222. Or puisqu'il ne leur demandait que 225 grands manses, il est évident que les cent villages de la donation de Conrad n'avaient pas plus d'étendue. Mettant à contribution les sources polonaises où sont traités des cas analogues, l'auteur constate que la donation effectuée au moyen de la charte de 1222. répond exactement à la masse territoriale qui pouvait former une châtellenie. De là l'auteur tire deux conclusions: la première que la donation était peu considérable; la seconde que les „cent villages" équivalaient à 225 manses. Il reste néanmoins à éclaircir pourquoi la donation de Conrad ne s'est pas étendue dans le fait aux cent villages relevant du „castrum Culmense". L'auteur s'efforce de le faire dans les chapitres suivants.

Le passage du document de 1222 touchant la donation à Christian de la terre en litige entre Conrad et les Prussiens a porté quelques savants à penser que la rédaction de la charte (et il y en a deux) dans laquelle cette clause est insérée, ne date pas de 1222,

mais n'aurait vu le jour qu'au moins 18 ans plus tard. L'auteur établit que ces hypothèses doivent être écartées, vu que le conflit entre Conrad et les Prussiens a pu parfaitement avoir eu lieu en 1222. Les deux rédactions, la plus longue comme la plus courte, sont donc également dignes de foi.

L'auteur croit enfin que la charte en question ayant été rédigée en 1222, il en ressort qu'à ce moment justement se préparaient des changements importants dans l'état des choses du territoire de Chełmno.

Dans le chapitre suivant, l'auteur examine certaines donations de second ordre obtenues par Christian de 1217 à 1224, et surtout la donation de Cekowo. Comme on l'a justement remarqué dans ces derniers temps, cette donation, tout aussi bien que la fondation du monastère d'Olobok, ayant toutes les deux pour auteur le duc Ladislas Odonicz, ne dérivaient que de l'intérêt politique de ce prince. En conformité avec l'opinion accréditée, l'auteur est d'avis que c'est un chevalier Cujavien qui fut le donateur de Tarchomin et de Grodkow, terres qu'il faut chercher dans le duché de Mazovie. Les villages donnés à Christian à cette même époque par Conrad se trouvaient, comme le prouve Perlbach, dans la châtellenie de Wolborz. De son côté l'auteur montre le rapport qu'il y a entre cette donation et la conduite du duc Leszek à l'égard des Bielejowice (hommes serfs). Le village de Kossobudy et la personne du donateur de cette terre, le chevalier Krajek (1224), retiennent plus longtemps l'auteur. Il démontre que ce village était certainement placé dans le territoire de Chelmno, tandis que Krajek était originaire du duché de Sandomir, et y avait quelques possessions. On peut en dire autant des vendeurs de la terre de Razyn. Les tuteurs des propriétaires mineurs tiraient leur origine de la Petite Pologne. Il est très probable que les mineurs mêmes étaient les fils du célèbre palatin Christin; pendant longtemps ils habitèrent en Petite Pologne, tandis que leur propriété se trouvait sans aucun doute dans le territoire de Chelmno. La dernière donation à Christian, celle de „Malininov", fut l'oeuvre exclusive de Leszek le Blanc. Si nous rapprochons cette donation de la lettre qu'expédia Honorius III à certains prélats polonais dans le but d'inviter Leszek le Blanc à une action plus énergique dans l'affaire de Prusse, nous voyons que Leszek donnant „Malininov" à Christian, ne faisait que s'acquitter de certaines obligations contractées autrefois envers

cet évêque. D'après l'auteur, Malininov est situé dans le district de Grudziądz.

Toutes ces petites donations montrent que le duc de la Petite Pologne, aussi bien que ses „milites“ avaient des propriétés dans le territoire de Chelmno; Targomin, et Grodkow, il est vrai, font exception. Dlugosz témoigne lui aussi des rapports qui unissaient la terre de Chelmno (et la Mazovie en général), avec la Petite Pologne dans son récit des événements de 1225. D'après ce récit les „milites“ de la Petite Pologne étaient tenus de surveiller la frontière de la Mazovie du côté de la Prusse. Cette assertion de Dlugosz, controlée par la critique, ne se trouve que mieux confirmée et vient à l'appui des conclusions tirées de l'examen des donations à Christian. La lettre d'Honorius III à Leszek le Blanc n'est pas un témoignage de moindre intérêt.

En un mot, entre la Mazovie et la Petite Pologne, entre les ducs Conrad et Leszek le Blanc, il y eut, en ce qui concerne le territoire de Chelmno, des rapports très étroits mais d'un caractère peu précisé. Il n'est pas superflu de relever aussi que conformément aux résultats obtenus dans le chapitre précédent, Henri le Barbu et Świętopelk, duc de Poméranie, n'étaient pas sans posséder quelques biens dans la circonscripton de Chelmno. Et ce ne sont pas seulement les ducs. mais aussi leurs milites qui se trouvaient dans cet état. Toutes ces constatations servent à l'auteur de matériaux afin d'établir pourquoi Conrad s'étant préalablement décidé à la donation de cent villages. en conféra finalement à Christian moins de 40. Pour expliquer cette singularité, l'auteur passe en revue certaines formes de dotation des anciens castels polonais.

C'est la matière à laquelle est consacré le troisième chapitre. Grâce aux informations de la chronique de Gallus, nous savons combien le monarque avait à coeur le maintien des castels, surtout de ceux qui étaient placés aux confins du pays. Toutes les provinces de la monarchie devaient y pourvoir dans une certaine limite. Lorsqu'au XIII siècle ces charges ne furent pas remplies d'une manière satisfaisante, plusieurs castels limitrophes, Zbąszyn entre autres, tombèrent en ruine. Ceci démontré, l'auteur entre plus en avant dans les particularités de la dotation des castels, et observant l'ordre chronologique, s'arrête d'abord à Kwieciszewo dont parle la charte de 1145 pour le monastère de Trzemeszno; ce sont ensuite les „decimi“ de Giecz, mentionnés dans la bulle de protec-

tion pour l'évêché de Breslau, qui forment l'objet des investigations de l'auteur. C'est au partage des biens entre les fils cadets de Boleslas Krzywousty, après l'expulsion de Ladislas II, qu'on doit toujours revenir, lorsqu'on traite de ces questions obscures et difficiles à résoudre. Selon l'auteur, les „decimi" de Giecz avaient nécessairement habité autrefois la Silésie, notamment les environs d'Olava. Les relations de ces „decimi" avec le castel de Giecz étaient d'une nature toute personnelle. L'examen d'une charte de 1178 pour les moines de Sulejow donne exactement le même résultat: Casimir le Juste y est montré comme ne pouvant faire le don d'un serf sans le consentement du duc Mieszko le Vieux. L'auteur explique ces faits en étudiant les conventions conclues par Henri le Barbu avec Ladislas Odonicz et Ladislas Laskonogi. Dans ces documents, l'auteur croit trouver la confirmation officielle de son opinion, que le partage du territoire, quant à la juridiction ducale (dominium), n'entraînait pas avec soi le partage de la dotation des castels respectifs. Le territoire, comme objet de la juridiction, et les biens dont un castel était doté, ne rentrent pas, selon l'auteur, dans le même ordre d'idées. Un diplôme du duc Conrad de 1236, où il s'agit du partage de la Mazovie, ne fait que consolider le principe ci-dessus établi.

Ce principe peut-être appliqué dans toute sa rigueur tant aux „ascripticii" habitant la partie centrale de la terre de Sandomierz, qu'à ceux que nous trouvons dans le duché de Cracovie, où des serfs originaires du district de Biecz occupent des terrains au nord de la capitale. Les faits les plus concluants sur ce sujet nous sont fournis par les chartes du monastère de Staniątki. Mieszko de Ratibor avait, comme le prouvent les sources historiques, exercé la juridiction ducale à Cracovie en 1211 – 1212. Ceci explique quelques données des diplômes pour Staniątki de 1228, 1254 et 1260, selon lesquelles des serfs originaires du duché d'Opole, organisés en dizaines, nous apparaissent établis aux environs mêmes de Cracovie. Ils y sont disséminés dans divers endroits, dans le voisinage immédiat des terres appartenant au duc ou à ses milites. Tout ce raisonnement confirme les résultats déjà obtenus dans le premier chapitre, c'est-à-dire que „Centum ville" conférées „iure castrorum" peuvent être évaluées à 225 manses.

L'auteur étudie ensuite les rapports entre la terre de Lubusz, d'une part, et la Grande Pologne et la Silésie, de l'autre. Les chartes

du monastère de Trzebnica, ainsi que les traités conclus par Henri le Barbu avec Ladislas Laskonogi en 1217—1218, permettent de supposer que ces deux ducs avaient des biens dans la circonscription de Lubusz. Le diplôme de Boleslas le Chauve de 1249, où il est parlé de trois castels différents à Lubusz, rend cette hypothèse encore plus probable. La charte du duc Boleslas de Mazovie de 1244 nous autorise à croire que l'organisation des castels du territoire de Chelmno présentait les mêmes particularités. Le document précité nous apprend que trois familles appartenant à la catégorie des serfs attachés au castel de Chełmno habitent, non des terres voisines de ce castel, mais un village contigu à Płock, capitale du duché de Mazovie.

L'auteur fait encore quelques remarques sur le patrimoine ducal. A ce qu'il paraît, d'après une charte du monastère de Tyniec, le récit d'une chronique polonaise du XIII. siècle et les diplômes des Bénédictins de Lubin, ce patrimoine aurait été organisé tout comme les terres formant une châtellenie.

Il est maintenant possible de dégager des observations précédentes le principe suivant: lorsque les ducs polonais font entre eux un partage, chacun d'eux devient le maître des castels placés dans la région qui lui est attribuée; toutefois la dotation de ces castels reste indivise, même si elle se trouve dans plusieurs duchés différents. Les services auxquels sont astreints les serfs des châtellenies ayant un caractère purement personnel, ces derniers sont ordinairement disséminés, selon le bon plaisir de leurs maîtres qui peuvent les attacher à un castel ou à un autre, même hors du territoire qui relève de leur juridiction ducale. Cela est si vrai que comme l'une des causes des luttes incessantes entre les ducs, on doit considérer la nécessité dans laquelle ils finissent par se trouver de procéder à la commassation des biens qu'ils ont un peu partout sur l'étendue entière de la Pologne.

Ce principe ainsi posé autorise la conclusion ou qu' une partie des „centum villae castri culmensis", se trouvait hors du territoire de Chełmno, ou bien que certains villages appartenant à la dite centaine et situés, ceux-là, dans la circonscription de Chełmno, avaient pour propriétaires des ducs qui n'exerçaient aucune juridiction sur le castel et le territoire du même nom. On voit maintenant pourquoi à côté de Conrad, d'autres ducs encore comme Leszek, Henri et Świętopełk ont des droits analogues sur le territoire de Chełmno.

Tous ces droits sont indubitablement une entrave considérable à l'activité administrative de Conrad. Peut-être qu'en érigeant un évêché pensait-il surtout à écarter de la terre de Chelmno tous ces propriétaires ducaux qui allaient — on pouvait l'espérer — abandonner leurs possessions au profit de la fondation récente.

Il n'y avait qu'un seul obstacle sérieux à toutes ces combinaisons. L'auteur s'en occupe dans le dernier chapitre. Le Saint-Siége avait vis-à-vis de la Prusse un plan de conduite, duquel il ne songeait pas à dévier pour favoriser les intérêts purement séculiers des ducs polonais en général, de Conrad en particulier.

---

32. Dr. STANISŁAW KĘTRZYŃSKI: **O palliuszu biskupów polskich w XI wieku.** ***(Das Pallium der polnischen Bischöfe des XI Jahrh.).***

Der Verfasser theilt seine Abhandlung in drei Abschnitte: 1) Aaron und Lambert, Bischöfe von Krakau; 2) die Erzbischöfe von Gnesen; 3) der heilige Bruno-Bonifacius.

1) Es ist höchst zweifelhaft, ob Aaron, Bischof von Krakau (1046—1059), aus Köln am Rhein stammte und ob er auf Empfehlung des Erzbischofs von Köln Herimann, des Vetters Kasimirs I nach Polen gekommen ist. Aaron abbas, welcher im Jahre 1043 sich in Köln befindet, war Abt des Pantaleon-Klosters in Köln und starb im Jahre 1051, also 8 Jahre vor Aaron. Da es höchst wahrscheinlich ist, dass Aaron in Köln vom Papste das Pallium erhielt, so ist es möglich, dass entweder Leo IX im Jahre 1049 oder Victor II im Jahre 1056 ihn mit demselben beschenkte. Der Verfasser glaubt, die letztere Ansicht für die glaubwürdigere halten zu müssen.

Im XI Jahrhundert gibt es viele Beispiele dafür, dass Bischöfe mit dem Pallium belehnt werden, ohne damit den Titel „Archiepiscopus" und Metropolitanrechte zu erhalten. So ist es ohne Zweifel auch in Polen gewesen. Die Meinung, dass in dieser Zeit die Metropolitanwürde von Gnesen nach Krakau verlegt worden sei, hält der Verfasser für unberechtigt. Im weiteren Verlauf der Untersuchung sucht der Verfasser die Gründe zu erforschen, weshalb nach dem Tode Aarons eine zweijährige Sedisvacanz eintrat und warum der Pole Lambrecht-Zula das Pallium nicht erhielt, das doch sein Vorgänger besessen hatte. Am Schluss des Capitels wird noch die Entstehungszeit der gefälschten Bulle Benedicts IX besprochen,

das ist derjenigen Bulle, welche dem Bischofe Aaron den Titel eines Erzbischofs verleiht.

2) Wir besitzen fast gar keine Nachrichten über die Erzbischöfe von Gnesen aus der zweiten Hälfte des XI Jahrhunderts Es unterliegt keinem Zweifel, dass es im XI und XII Jahrh. Erzbischöfe von Gnesen gab, die das Pallium vom heiligen Stuhle nicht erbeten und auch nicht erhalten haben, wie das ja auch im Westen nicht selten der Fall war. Mit grosser Wahrscheinlichkeit darf jedoch behauptet werden, dass der erste Metropolit von Gnesen Gaudentius im Jahre 999 das Pallium in Rom vom Papste Silvester II bekommen hat. Es ist auch fast sicher, dass Hippolyt, der Boleslaus den Grossen, Mieszko II und dessen Gemahlin Richeza krönte, das Pallium besessen hat. Der dritte war wohl jener Erzbischof, welcher Boleslaus den Kühnen zum König gekrönt hat. Die Existenz der Metropolitanwürde der Gnesner Erzbischöfe zur Zeit Kasimirs I und Boleslaus II wird ausführlich besprochen.

3) Der dritte Abschnitt behandelt das Pallium des heiligen Bruno und die sogenannten Missionsbischöfe.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Grudnia 1901.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 10. **Decembre** **1901.**

Sommaire. Séance du 9 et 16 décembre 1901. Résumés. 33. J. ROZWADOWSKI. Études sur les noms des cours d'eau slaves. I. Bassin de la Vistule. 34. A. MIODOŃSKI. Philippi Callimachi et Gregorii Sanocei carminum ineditorum carollarium.
35. ST. KUTRZEBA. L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. IX—XI.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE

SÉANCE DU 9 DECEMBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

T. MANDYBUR. »Pseudo-Lukiana de dea Syria«. *(Pseudo-Lucien: le traité „de dea Syria“)*, 8-o, p. 24.

Le Secrétaire présente l'étude de M. J. ROZWADOWKI: *„Études sur les noms des cours d'eau slaves. I. Bassin de la Vistule“* [1]).

M. A. MIODOŃSKI présente son travail: *„Philippi Callimachi et Gregorii Sanocei carminum ineditorum corollarium“* [2]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 189.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 190.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

SÉANCE DU 16 DECEMBRE 1901.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

K. POTKAŃSKI. »Opactwo na łęczyckim grodzie«. *(L'abbaye du castel de Łęczyca)*, 8-o, p. 100.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. KUTRZEBA: *„L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. IX—XI.* [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 191.

Résumés

33. Prof. J. ROZWADOWSKI. **Studya nad nazwami rzek słowiańskich. I. Dorzecze Wisły.** ***(Studien über slavische Flussnamen. I Das Weichselgebiet).***

Es ist dies die erste Serie etymologischer Untersuchungen auf dem Gebiete der hydrographischen Nomenclatur in den slavischen Ländern. Die nächstfolgende Serie wird das Stromgebiet der Oder und Warthe umfassen. Wenn schon die Eigennamen, topographische Benennugen u. s. w. überhaupt ein wertvolles Material für sprachliche Studien und Erforschung vorhistorischer Verhältnisse enthalten, so nehmen in dieser Hinsicht die Benennungen der Gewässer ohne Zweifel den ersten Rang ein. Sie unterliegen am wenigsten einer Veränderung und sind somit am alterthümlichsten, was nicht nur thatsächlich der Fall ist, sondern auch aus Erwägung der Rolle erfolgt, welche die Flüsse als älteste Communicationswege gespielt haben. Ueberdies bilden die Flussnamen auch sprachlich eine hinreichend geschlossene und genügend übersichtliche Gruppe, da sie weniger semasiologisch-etymologische Combinationen zulassen, als andere Gruppen von Eigennamen.

Aus diesen sowohl sachlichen als sprachlichen Gründen hat sich der Verfasser mit der Erforschung der slavischen Flussnamen als einer besonderen Gruppe in der Hoffnung befasst, dass eine systematische, anhaltende und möglichst genaue, objective Durchsicht des betreffenden Materials zu bestimmten Resultaten führen muss, die ein Licht auf die vorhistorischen ethnographischen Verhältnisse der slavischen Länder werfen werden.

34. Prof. A. MIODOŃSKI. **Philippi Callimachi et Gregorii Sanocei carminum ineditorum corollarium.**

L'auteur présente quelques compositions latines du XV. siècle, encore inédites, qui peuvent ajouter quelques traits à la biographie, ou plutôt au panégyrique de Grégoire de Sanok, écrit, non sans emphase et sans fantaisie, par l'humaniste Callimaque [1]).

Les unes nous montrent les relations affectueuses qui unissaient l'illustre Italien à l'archevêque de Léopol; les autres sont le témoignage des impressions galantes et des aventures de cet étranger. Elles furent écrites entre 1471 et 1477. La pièce où Callimaque invite Grégoire à se rendre à Léopol, parce que la fête de la Noël approche (1471), est remplie de détails pittoresques. L'archevêque en effet aimait sa retraite de Dunajow et y prolongeait ses séjours plus qu'il ne l'aurait fallu; il se tenait en outre éloigné des affaires publiques, non par simple indifférence humaniste, mais — chose bien plus blâmable — par on ne sait quel mélange d'égoïsme et de dégoût. Dunajow était une résidence bien fortifiée, ce qui permit à Grégoire d'y soutenir avec succès les attaques des Tatars, en 1474. A ce dernier événement se rapportent les mots: „Dicebam: iocus est, amare fingit" etc., où se trouvent aussi des allusions aux pièces érotiques auxquelles s'égarait parfois la muse de ce grand dignitaire de l'Eglise. C'est le même ton que Grégoire emploie dans les distiques: „Divitias poscis, reddas ut carmine surdam, Quam cupio patulis auribus atque animo". Dans ce morceau l'épithète „obsequiosus" semble un lointain écho de Plaute. Voir Vita Gregorii, chapitre V; C. Morawski, Histoire de l'université de Cracovie I, 314 (edit. polon.) et G. Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, 571 et suiv. Il est probable que Grégoire avait connu les comédies de Plaute en Italie, avant de devenir maître (docteur) à Cracovie, et lors du voyage qu'il avait entrepris pour obtenir d'Eugène IV la cure de Wieliczka.

En 1472, Callimaque quitte Dunajow et se rend à Cracovie, où on vient de lui confier l'éducation des deux fils du roi, Jean Olbracht et Alexandre. Ce n'est plus son épouse Fannia que célèbre maintenant le poète, mais Drusilla qu'il appelle quelquefois Phryné,

[1]) Voir Philippi Buonaccorsi Callimachi Vita et mores Gregorii Sanocei archiepiscopi Leopoliensis. Recensuit A. S. Miodoński, Cracoviae 1900.

à cause de son éclatante beauté. L'amante citadine a remplacé la rustique amoureuse dédaignée. Il consacre deux pièces à cette Drusilla. L'une de ces compositions „Ad Cupidinem" est particulièrement intéressante. Nous en connaissons plusieurs copies manuscrites qu'on peut diviser en deux groupes, ayant chacun sa rédaction spéciale. Le texte le plus ancien nous est donné par un manuscrit de Chios; le plus récent. par le codex du Vatican, 2869; 20 années séparent ces deux rédactions. L'auteur a adopté la première et donne les motifs de ce choix; il fait ensuite remarquer qu'il a découvert à Vérone un petit recueil de poésies de Callimaque, transcrites sans doute d'un manuscrit véronais disparu, manuscrit qu'Apostolo Zeno eut cependant entre les mains.

Pendant le sejour qu'il a fait à Rome, l'auteur a pu étudier et comparer les principaux manuscrits renfermant l'héritage poétique de Callimaque. En outre — et il en exprime ici toute sa reconnaissance — il a eu à sa disposition les matériaux rassemblés par M. Windakiewicz.

---

35. Dr. STANISLAUS KUTRZEBA: **Sądy ziemskie i grodzkie w wiekach średnich. IX—XI. Województwa: poznańskie i kaliskie, i ziemia wschowska.** ***(Die polnischen Land- und Grodgerichte im Mittelalter. IX—XI. Die Wojwodschaften Posen und Kalisch und das Land Wschowa (Fraustadt).***

In den vorhergehenden Theilen vorliegender Arbeit entwarf der Verfasser ein Bild von der Gerichtsorganisation der Wojwodschaften mit kleinpolnischem und gemischtem Typus. An dieser Stelle handelt es sich um eine Schilderung der Organisation nach grosspolnischem Typus.

IX—X. Die Wojwodschaften Posen und Kalisch. Diese beiden Wojwodschaften, die das eigentliche Grosspolen bilden, weisen einen gemeinschaftlichen Typus auf. Unterschiede in der Organisation sind zwischen diesen Wojwodschaften kaum vorhanden; nur im Bezirk Nakło (Nakel) lassen sich gewisse Besonderheiten verfolgen. Die Einheitlichkeit wurde noch durch den Umstand gehoben, dass beide Wojwodschaften von einem Starosten: dem Generalstarosten von Grosspolen verwaltet wurden.

1) *Bezirksgerichte.* Gegen Ende des XIV Jhd. umfasst die Posener Wojwodschaft drei Bezirke: die Bezirke Posen, Kościan (Kosten) und Wronki (Wronke); Sitz der Gerichte sind die Städte gleichen Namens. Der Bezirk Wronki jedoch lässt sich nur bis zum Jahre 1394 verfolgen. Augenscheinlich wurde er bald darauf aufgehoben. So blieben also nur zwei Bezirke, die sich schon für immer erhalten haben. Einzig in den Jahren 1444—1448 werden die Bezirksgerichte für den Bezirk Kościan statt in Kościan in Śrem (Schrimm) abgehalten. Dieser Fall wiederholt sich vorübergehend noch einmal im Jahre 1453. — Die Wojwodschaft Kalisch zählte sogar sechs umfangreiche Bezirke, nämlich die von Kalisch, Konin, Pyzdry, Gnesen, Kcynia (Exin) und Nakło; Sitz der Bezirksgerichte sind wiederum die Städte gleichen Namens. Während der ganzen hier besprochenen Periode finden, was die territoriale Eintheilung anbetrifft, durchaus keine Aenderungen statt. Zwar empfahl das Privilegium von Cerekwica die Abschaffung der Gerichte mit Ausnahme derjenigen, die in Kalisch, Gnesen und Nakło zusammentraten, also die Cassierung der Bezirke Pyzdry, Konin und Nakło; diese Anordnung blieb jedoch unausgeführt.

Die Bezirksgerichte wurden in Privathäusern, Klöstern und auf Kirchhöfen, oft unter freiem Himmel, später gewöhnlich in dem „Grod“ abgehalten. Sie versammelten sich je zwei Wochen in jedem Bezirk, seit dem Statut von Warta jeden Monat. Dem Privilegium von Nieszawa zufolge sollten sie dreimal im Jahre zusammentreten. Auch diese Anordnung blieb ohne Ausführung. Gegen Ende des XV Jhd. jedoch sind sie nicht öfter als drei — oder zweimal im Jahre im Bezirk thätig. In dieser Hinsicht ist also die Praxis eine ähnliche, wie in anderen Wojwodschaften.

Die eigentliche Benennung der Bezirksgerichte ist: *iudicium minus, termini parvi* oder *minores.* Die Bezeichnung *iudicium regale* ist allgemein und bezieht sich auf alle Landgerichte überhaupt, am häufigsten jedoch auf die Bezirksgerichte.

Das am meisten charakteristische Merkmal der Organisation der Landgerichte in Grosspolen ist die Besetzung der Bezirksgerichte. In dieser Beziehung folgen diese Wojwodschaften ganz anderen Regeln als die übrigen, und weisen einen besonderen, grosspolnischen Typus auf. Principiell fungieren in den Bezirksgerichten in Grosspolen die Beamten der Wojwodschaft, sechs an der Zahl, und zwar der Starost, der Wojwode, der Richter und

Unterrichter, der Unterkämmerer und der Bannerträger, also die Beamten der Wojwodschaft Kalisch in den sechs entsprechenden Bezirken, die der Wojwodschaft Posen in Posen und Kościan, selbstverständlich mit Ausnahme des Starosten, der seiner Stellung zufolge in beiden Wojwodschaften dieses Amt ausübt. Doch so — nur im Princip. Thatsächlich war die Besetzung der Bezirksgerichte eine andere. Dieselbe wird in der Regel nur von den Stellvertretern jener sechs oben angeführten Würdenträger gebildet. Stellvertreter des Starosten ist gegen Ende des XIV Jhd. oft ein specieller *vicecapitaneus*, doch schon damals tritt *loco capitanei* der Burggraf auf. Im XV Jhd. wird dies bereits zur Regel ohne Ausnahme. Es hat also der Starost acht Burggrafen, für jeden Bezirk einen besonders. Von ihrem Sitz haben dieselben ihren Namen; es sind dies die Burggrafen von Posen, Kalisch, Kościan u. s. w. Die Benennung der übrigen rührt her, je nach dem, wen sie von den übrigen Würdenträgern vertreten, also loco *palatini*, zuweilen *vicepalatinus, loco iudicis, loco subiudicis, loco succamerarii* und *loco vexilliferi*. Ich betone nachdrücklich, dass dies ihr Titel ist; jenes *loco* bedeutet durchaus nicht, dass dieser oder jener eben damals nur diesen oder jenen von den Würdenträgern vertrat. Die Benennung *loco palatini* z. B. bedeutet ebensoviel wie *vicepalatinus, loco iudicis* ebensoviel wie *viceiudex*. Im allgemeinen werden sie als *vicesgerentes, locumtenentes, subiudices*, seltener als *camerarii* bezeichnet. Derart war allerdings die Besetzung der Bezirksgerichte in Grosspolen von Anfang an nicht. Erst mit der Zeit, im Laufe dieser Periode, bildet sie sich heraus. Gegen Ende des XIV Jhd. sind bei den Verhandlungen nur drei permanent anwesend: der Burggraf und die Vertreter des Richters und Unterrichters. Die drei anderen Stellvertreter erscheinen wohl schon, aber nur ausnahmsweise, von Zeit zu Zeit; ihre Anwesenheit ist nicht durchaus nothwendig. Erst zu Anfang des XV Jhd. kommt der Stellvertreter des Wojwoden *(loco palatini)* hinzu. Immer häufiger erscheinen die Vertreter des Unterkämmerers und des Bannerträgers, gegen das Jahr 1420 fast beständig, später wieder seltener. Um das Jahr 1430 schliesslich nimmt die Besetzung der Bezirksgerichte schon durchaus bestimmte Formen an, die Vertreter übernehmen von nun an bereits dauernd ihre Stellung. Seit dieser Zeit wird die Abwesenheit irgend eines von ihnen bei den Verhandlungen zur Seltenheit.

Dabei blieb jedoch die Entwicklung nicht stehen. Die Anwesenheit aller sechs Mitglieder war zwar Regel, war aber nicht Bedingung für die Rechtskräftigkeit. Dazu kommt es jedoch schon in der ersten Hälfte des XV Jhd. Von da an darf, soll das Urtheil rechtskräftig sein, unbedingt keiner fehlen. Natürlich konnten infolge dessen die Bezirksgerichte häufig nicht fungieren. Umsonst jedoch suchen die grosspolnischen Statute von 1476 und 1488 dieses formalistische Princip zu mildern. Es blieb diese ganze Periode hindurch in Kraft. Die Formalistik, die im XV Jhd. dem Gerichtswesen in jeder Richtung so stark ihren Stempel aufgedrückt hatte, konnte auch bei dieser Gelegenheit nicht beseitigt werden.

Die Richter und Unterrichter werden schon in der ersten Hälfte des XV Jhd. aus der Zahl von vier während der grosspolnischen Provinzialversammlungen designierten Personen vom König gewählt und ernannt. Im Falle einer Vacanz bestimmte die einstweiligen Richter der grosspolnische Starost. Die Vertreter wurden von denjenigen, die vertreten werden sollten, ernannt, doch so, dass der Starost die Burggrafen für alle Bezirksgerichte in beiden Wojwodschaften designierte, während die übrigen Würdenträger ihre Vertreter nur in ihrer Wojwodschaft ernannten, also die Posener in Posen, die Kalischer in Kalisch, für jedes Gericht besonders. Die Vertreter wurden von ihren Vollmachtertheilern nicht nur willkürlich ernannt und willkürlich abberufen, sondern mussten auch blindlings ihre Befehle und Aufträge befolgen. Sie besassen in vollem Umfange die Macht, wie ihre Auftraggeber, aber nur in deren Abwesenheit. In dem Augenblick, da der Vertretene im Gerichte erschien, verlor der Vertreter sofort seine Rechte. Der Richter und der Unterrichter, ev. ihre Vertreter, bilden das eigentliche Tribunal. In ihren Händen liegt die formelle Seite der Processführung. Die übrigen sind als Assessoren zu betrachten. Die Hauptperson unter diesen ist der Burggraf, er ist auch Vorsitzender des Bezirksgerichtes.

Die Führung der Kanzlei ruht in den Händen von Notaren. Es gibt ihrer zwei, einen für die Wojwodschaft Posen, einen für die von Kalisch. In der zweiten Hälfte des XV. Jhd. heissen sie Generalprotonotare. Sie werden, auf Grund des Statuts von Nieszawa, aus der Zahl von vier während der Provinzialversammlung designierten Canditaten von dem König gewählt und ernannt. Die eigentliche Führung der Gerichtsbücher und die Ausstellung der Gerichts-

urkunden war Sache der *subscribae,* welche von diesen Notaren ernannt wurden; auch sie sind also *loco notarii.* Sie nehmen später ebenfalls den stolzer klingenden Titel der Viceprotonotare an.

2) *Die Unterkämmerer.* Jede Wojwodschaft hat ihren Unterkämmerer. Im XV. Jhd. wenigstens ist ihr Wirkungskreis derselbe, wie in Kleinpolen (die Gerichtsbarkeit bei Entscheidung von Grenzstreitigkeiten). Eine genauere Bestimmung ihrer Stellung muss wegen vollständigen Mangels an Material unterbleiben.

3) *Die Colloquien.* Die lateinische Benennung zur Bezeichnung derselben ist *termini generales* oder *summi termini.* Erst später kommt die in Kleinpolen übliche Benennung *colloquia* auf. Mit *termini generales* oder *summi termini* wird aber in den Quellen auch das Gericht *in curia* (Königsgericht) bezeichnet. Die Colloquien treten an verschiedenen Orten und an verschiedenen Terminen zusammen. Es ist dies ein speciell charakteristisches Merkmal der grosspolnischen Colloquien im Gegensatz zu Kleinpolen, wo sowohl die Orte, wo sich die Colloquien versammeln, als auch ihre Termine genau bestimmt sind. Die Colloquien werden hier noch seltener abgehalten als in Kleinpolen. Durchschnittlich — insofern sich dies aus den keineswegs sehr sicheren Angaben folgern lässt — entfällt auf je zwei Jahre ein Colloquium.

In der Wojwodschaft Posen fanden die Colloquien in Posen und Kościan, in der von Kalisch in Kalisch, Gnesen und Pyzdry statt. Im Jahre 1420 wollte man eine Reform der Colloquien in dem Sinne durchführen, dass sowohl die Termine, wann, als auch die Orte, wo dieselben sich versammeln sollten, festgestellt würden. Es unterlag also diese Reform dem Einflusse Kleinpolens. Posen, Kościan, Gnesen und Kalisch sollten Sitz derselben sein, zweimal im Jahre sollten sie zusammentreten. Die Reform scheiterte jedoch, und die Colloquien wurden, wie vordem, abgehalten. In dem Zeitraum von 1400—1430 versammeln sich die Colloquien verhältnismässig am häufigsten, von da an schon sehr selten. Nach dem Jahre 1450 verschwinden sie ganz. Ihre Entwickelung geht also ähnlich vor sich wie in anderen Wojwodschaften. Die grosspolnischen Statuten von den Jahren 1476 und 1488, welche die Colloquien wieder ins Leben rufen und nach dem Vorbilde Kleinpolens, fast ganz im Sinne des Projects vom Jahre 1420, einrichten wollten, blieben ohne Erfolg. Erst im XVI Jhd. wurden die Colloquien von neuem eingeführt.

Die Zusammensetzung des Colloquiums ist im Vergleich mit den kleinpolnischen Colloquien durchaus eine andere. Gegen Ende des XIV Jhd. ist diese Zusammensetzung unbeständig und verschiedenen Aenderungen unterworfen. Nur eine Person darf in beiden Wojwodschaften unbedingt nicht fehlen: der Starost von Grosspolen. Er ist das Haupt des Colloquiums, er muss anwesend sein. Das ist ein Grundsatz, von dem im Verlaufe dieser ganzen Periode nicht abgewichen wird. Ohne den Starosten kein Colloquium. Erst im Laufe der Zeit treten nach und nach als unentbehrliche Theilnehmer an dem Colloquium zuerst im Anfang des XV Jhd. der Wojwode hinzu, etwas später der Posener Castellan in der Wojwodschaft Posen, der Kalischer in der von Kalisch, schliesslich — obwohl das fraglich ist — allem Anscheine nach der Unterkämmerer und der Bannerträger. Selbstverständlich dürfen die beiden letzteren Würdenträger, wie auch die Wojwoden, auf diese Würde nur in ihren Wojwodschaften Anspruch erheben. Es deckt sich also die Entwickelung des Colloquiums so ziemlich mit der Entwickelung der Bezirksgerichte. Die Würdenträger erkämpfen sich ihre Bedeutung in den Colloquien ungefähr iu derselben Zeit, da ihre Stellvertreter als Mitglieder in die Bezirksgerichte eintreten. Natürlich erscheinen bei den Colloquien auch andere Würdenträger ausser ihnen, aber nur zufällig. Richter und Unterrichter, die das Colloquium formell leiten, bilden das Tribunal.

4) *Die Stellung des Starosten.* Die wichtigste Person in dem Gerichtswesen dieser beiden Wojwodschaften ist der Generalstarost von Grosspolen. Er ist das Haupt des Gerichtswesens: er führt den Vorsitz in den Colloquien, besetzt zeitweilig die Richter- und Unterrichterstellen, ihn geht man um Rath an, wichtigere Verhandlungen werden an ihn überwiesen. Um das Jahr 1440 gehen die Specialgerichte des Starosten ein. Seit dieser Zeit jedoch beginnen Provinzialversammlungen beider Wojwodschaften, gewöhnlich in Koło oder Środa, denen unter anderen auch richterliche Befugnisse zustehen, und hier ist der Starost der eigentliche Richter. Diese seine Stellung lässt sich nur auf diese Weise erklären, dass er eben Generalstarost ist, dass er also als Statthalter und Stellvertreter des Königs auftritt. Dies ist die Quelle seiner Macht. Eine ähnliche Machtstellung des Starosten, und zwar nach dem Vorbilde Grosspolens, finden wir in anderen Wojwodschaften, wie in Łęczyca, Sieradz u. s. w. Doch tritt dieselbe in Grosspolen stärker hervor,

da dem Starosten hier zwei Wojwodschaften unterstellt waren, was sonst nirgends der Fall war.

5) *Die Gerichte des Stellvertreters des Königs.* Ähnlich wie Czyżowski für Kleinpolen, wurde im Jahre 1440, als der König das Reich verliess, Malski als Stellvertreter des Monarchen für Grosspolen eingesetzt. Er übernahm unter anderen auch die gerichtlichen Befugnisse des Königs. Seine Gewalt erstreckte sich nicht nur über Grosspolen, also über die beiden Wojwodschaften Posen und Kalisch, sondern auch noch darüber hinaus über Łęczyca, Sieradz u. s. w. Er hat keinen festen Sitz, er hält Gericht ab, wo er sich gerade befindet, entweder nur in Anwesenheit einiger Assessoren oder während der Provinzialversammlungen. An diesen Gerichten nehmen Richter und Unterrichter Antheil. Es ist dies also ein Landgericht und entspricht ganz genau dem Gericht in curia (regis), nur mit dem Unterschiede, dass seine Befugnis nur auf Grosspolen beschränkt war. Im Genusse dieser Amtsgewalt wurde auf Anordnung König Kasimirs, ähnlich wie Czyżowski, augenscheinlich auch Malski über die anfänglich bestimmte Zeit belassen, da er sie bis zum Jahre 1448 ausübt.

6) *Die Grodgerichte.* Eigentlicher Richter bei den Grodverhandlungen (die vier Artikel — Resignationen) ist nur der Generalstarost von Grosspolen. Er bereist ohne Unterlass das Land und hält Gericht. Die Aufzeichnungen in den Grodbüchern sind also an verschiedenen Orten eingetragen. Er hat seinen Richter *(iudex causarum domini capitanei)*; doch hängt die Besetzung des Gerichtes von ihm ab. Erst mit der Zeit entstehen besondere Gerichtsbücher in dieser Hinsicht für die einzelnen Bezirke. Bis dahin handelt es sich jedoch stets um Gerichte, die nur der Starost abhielt. Nach und nach beginnt aber der Starost an bestimmten Orten Recht zu sprechen, namentlich dort, wo sich die Bezirksgerichte versammelten. Erst in der zweiten Hälfte des XV Jhd. erscheinen die eigentlichen Grodgerichte. Es gibt ihrer sieben: in Bezug auf Vertheilung über die Bezirke entsprechen sie fast ganz genau den Landgerichten. Abgehalten werden sie in Posen, Kościan, Kalisch, Pyzdry, Konin, Gnesen und Kcynia; nur Nakło untersteht dem Starosten von Grosspolen nicht. Vorstand eines jeden Grodgerichtes ist der Burggraf, derselbe, der in den Bezirksgerichten den Vorsitz führt, der Posener also in Posen, der von Kcynia in Kcynia u. s. w. Nöthigenfalls besetzt er die Stellen des

Richters und Unterrichters, aber nur von Cadenz zu Cadenz. Ständige Grodrichter finden wir erst gegen Ende des XV Jhd. Übrigens ist ihr Wirkungskreis nur sehr beschränkt. Die Grodgerichte in Grosspolen unterscheiden sich also durchaus von denen in allen übrigen Wojwodschaften.

7) *Der Bezirk Nakło.* Diese Länderei besass anfangs eine starke Individualität. Sie hatte ihren Richter und Unterrichter und ihren Starosten. Ein besonderer Starost von Nakło erhält sich diese ganze Periode hindurch. Sein Stellvertreter im Bezirksgericht ist der Burggraf, der von ihm ernannt wird. Im XV Jhd. verschwinden Richter und Unterrichter, jedenfalls vor 1426, wahrscheinlich aber schon lange vorher. An ihre Stelle treten der Richter und Unterrichter von Kalisch. Mit ihnen zusammen fungieren die Vertreter der Kalischer Würdenträger: des Wojwoden, des Unterkämmerers und Bannerträgers. So gehört der Bezirk Nakło zur Wojwodschaft Kalisch, mit dem Unterschied jedoch, dass der Nakler Burggraf, die Hauptperson des Bezirksgerichtes, Stellvertreter des Nakler Starosten ist.

Das Grodgericht wurzelt im Starosten, der Burggraf vertritt ihn. Die Stellen des Richters und Unterrichters besetzt der Starost bis gegen Ende des XV Jhd. nur von Cadenz zu Cadenz. Die Organisation ist also dieselbe wie überhaupt in Grosspolen, die Stellung eines besonderen Starosten ausgenommen. Letzterer Umstand ist ein charakteristisches Merkmal für das Territorium Nakło. Dasselbe verschwindet erst im XVI Jhd. dadurch, dass die Würde des Starosten von Nakło den grosspolnischen Starosten verliehen wird. Ebenso verschwindet auch der Titel. Das Grodgericht in Nakło unterscheidet sich seit dieser Zeit nicht mehr von dem in Konin, Pyzdry u. s. w.

8) *Die Gerichtsbücher.* Wie die vorhergehenden Theile dieser Arbeit, fusst auch dieser vorwiegend auf einer Durchsicht der Gerichtsbücher beider Wojwodschaften, deren es ungefähr 150 gibt. Von denen der Landgerichte haben sich einzig die in Posen, Kościan und Pyzdry ziemlich complet erhalten. Bedeutende Lücken weisen die in Konin auf. Von den Kalischern haben sich genug viel erhalten, doch sind es meist durcheinandergeworfene Blätter und Fascikeln in sehr defectem Zustande. Die von Kcynia und Nakło fehlen gänzlich; kaum einige Aufzeichnungen lassen sich in

anderen Acten finden. Die Grodbücher des Starosten und der Burggrafen haben sich dagegen in ungeheuerer Anzahl erhalten.

Schluss. Diese Wojwodschaften bieten einen ganz besonderen Typus sowohl in Bezug auf die Organisation der Bezirksgerichte als auch auf die der Colloquien und Grodgerichte. Der kleinpolniche Typus überwog in den in der Mitte liegenden Wojwodschaften. Doch fanden weithin auch die Eigenthümlichkeiten von Grosspolen Anklang. Die Stellung des Starosten, die Organisation der Colloquien wurden von Grosspolen her in einer ganzen Reihe von Wojwodschaften übernommen.

XI. Das Land Wschowa. Dasselbe steht im Mittelalter vollständig vereinzelt da. In Bezug auf Gerichtsorganisation weist es anfangs den Typus auf, der den schlesischen Fürstenthümern eigen war. Es behielt denselben auch nach der Einverleibung in Polen bei. Im Jahre 1422 jedoch erhält dieses Land von Jagiełło polnisches Recht und polnische Gerichtsorganisation. So haben wir es hier mit einer Reception des polnischen Rechtes ähnlich wie in der russischen Wojwodschaft zu thun. Es werden also zu jener Zeit ein Land- und Grodgericht eingesetzt. Mitglied des Landgerichtes ist ausser dem Richter und Unterrichter — der Burggraf. Seine Anwesenheit ist unentbehrlich. Das Grodgericht untersteht dem Starosten, den der Burggraf und Grodrichter vertreten. — So blieb es das ganze XV Jhd. hindurch. Erst im folgenden Jahrhundert wurden Aenderungen eingeführt. Der Starost von Grosspolen übernimmt auch die Würde des Starosten von Wschowa, und dieses Land wird der Wojwodschaft Posen einverleibt. Doch behielt es noch eine Zeit lang besondere Richter und Unterrichter als Zeichen seiner früheren Individualität.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

29 Stycznia 1902.

200

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1872 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. STANISLAS SMOLKA.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Stanislas Smolka.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1903.

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

Page

Wł. Abraham. Sur la juridiction des évêques de Leubus dans la Petite-Russie 111

O. Balzer. Contribution à l'histoire des sources du droit polonais . . . 114

P. Bieńkowski. Les peuples barbares de l'antiquité à coiffure féminine . 61

— La défaite des Galates à Delphes dans les oeuvres d'art de l'antiquité 138

L. Boratyński. Etienne Bathory et le plan d'une ligue contre les Turcs 1576—1584 98

A. Brückner. Les Psautiers Polonais jusqu'à la moitié du XVI siècle . . 5

Wł. Chotkowski. Le retour et l'abolition de la Compagnie de Jésus en Galicie. 1820—1848 96

Compte rendu de la séance de 5 décembre 1901 de la Commission de l'histoire de l'art 3

— rendu de la séance du 12 février 1902 de la Commission de l'histoire de l'art 64

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 mars 1902 107

— rendu de la séance du 22 mai 1902 de la Commission de l'histoire de l'art 125

— rendu de la séance du 14 juin 1902 de la Commission de l'histoire de l'art 133

— rendu de la séance du 10 juillet 1902 de la Commission de l'histoire de l'art 135

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 27 novembre 1902 172

— rendu de la séances du 30 Octobre 1902 de la Commission historique 165

Wł. Czerkawski. Recherches sur le nombre et le groupement des Polonais à l'étranger 149

Br. Dembiński. La politique de la Prusse à l'égard de la Russie, pendant la Diète de quatre ans (1788—1791) 66

W. Hahn. De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae 127

Page

M. Kawczyński. Le chevalier au cygne, poème français du XIIe siècle et ses rapports avec les poèmes du cycle de la première croisade. Première partie: La chanson d'Antioche, les chétifs, la conquête de Jérusalem. Deuxième partie: La chanson du chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon 25

— Huon de Bordeaux, poème en ancien français, analysé et expliqué . 139

St. Kętrzyński. Une biographie perdue de S. Adalbert 44

— Recherches critiques sur Gervais de Tilbury 167

W. Kętrzyński. Suèves et Souabes 74

S. Kutrzeba. Le commerce de Cracovie au moyen âge, envisagé au point de vue des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger . 5

K. Morawski. Parallelismoi, sive de locutionum aliquot fatis et usu apud auctores graecos nec non latinos 51

St. Pawlicki. A propos de „The Jewish Encyclopedia". A descriptive record of the history etc. Vol. I. New York and London 1901. Funk and Wagnalls Comp. in 4-o, p. XXXVII, 685 et XXXVIII 51

Séance publique annuelle du 14 mai 1902 93

St. Windakiewicz. Le drame liturgique en Pologne au moyen âge . . 63

St. Zakrzewski. L'abbaye des Saints Boniface et Alexis sur l'Aventin, de 977 à 1002 153

— Les peintures de l'église Saint Clément à Rome 158

— Les abbayes d'Ossiach et de Wilten. Contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XIe siècle 175

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1. **Janvier** **1902.**

Sommaire. Séance du 13 et 20 janvier 1902.
Résumés 1. Compte rendu de la séance du 5 décembre 1901 de la Commission de l'histoire de l'art.
2. S. KUTRZEBA. Le commerce de Cracovie au moyen âge envisagé au point de vue des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 JANVIER 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny. Serya II, tom XVIII, ogólnego zbioru tom 33.« *(Travaux de la Classe de Philologie, Ser. II. vol. XVIII.)*, 8-o, p. 389.

Le Secrétaire présente l'étude de M. Sr. DOBRZYCKI: *„La question d'Orient dans les écrits politiques de S. Starowolski"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. Sr. ZATHEY: *„Les »Facéties« de J. Kochanowski"*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 5 décembre 1901 [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 3.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. KĘTRZYŃSKI. »Co wiedzą o Słowianach ich pierwsi dziejopisarze, Prokopiusz i Jordanes?« *(Ce que savaient sur les Slaves leurs premiers historiens, Procope et Jordanes?)*, 8-o, p. 21.

»Pisarze dziejów polskich«, tom XVIII. *(Scriptores rerum polonicarum, tomus XVIII)*, 8-o, p. XXVIII et 476.

M. M. SOKOŁOWSKI présente une notice sur: *„Le Psautier d'Egbert ou Codex Gertrudianus du musée de Cividale. Contribution à l'histoire de l'art ruthène"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. KUTRZEBA: *„Le commerce de Cracovie au moyen âge envisagé au point de vue des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger*[1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 5.

Résumés

1. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 5-go grudnia 1901 roku.** ***(Compte rendu de la séance de 5 décembre 1901 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Il est donné lecture du compte rendu de la séance du Comité de Léopol, tenue le 23 mars 1901: M. Jean Bołoz Antoniewicz a fourni dans les „Contributions à l'histoire de l'art en Pologne, tirées des sources italiennes" quelques renseignements sur Caraglia, ainsi que sur les relations de Paris Bordone avec Sigismond Auguste. M. Czołowski a présenté une description du château de Laszki, près Chyrów, d'après un inventaire de 1748. Une note de M. Mokłowski sur les constructions en bois dans les petites villes de la Galicie orientale, termine le compte rendu. Dans cette note, M. Mokłowski expose, en s'appuyant sur les relevés et les mesures qu'il a pris lui-même, la genèse des parties les plus caractéristiques de ces maisons.

M. le comte Georges Mycielski fait le résumé de son travail sur les cénotaphes renaissance de l'église paroissiale de Kobylniki, près Płock. Il décrit un magnifique tombeau qui s'y trouve. Au milieu d'un encadrement de frises et de pilastres sculptés, orné de quatre vases torchères, se trouve l'image de Stanislas Kobylnicki, staroste de Przasnysz et propriétaire de Kobylniki, qui vivait dans la seconde moitié du XVI siècle, ainsi que nous l'apprend une inscription en vers polonais. Dans deux niches placées au dessous, on voit deux statues de femmes en habits monastiques: ce sont les deux épouses de Kobylnicki, Sophie Srzeńska et Isabelle Trzcińska. Le monument est tout entier en grès. Le style, la composition, l'ornementation, la posture des statues, l'arrangement des draperies, tout en un mot dé-

cèle la main de Jérôme Canavesi de Milan, artiste établi à Cracovie, auquel on doit quelques tombeaux caractéristiques, étudiés dans ces dernières années en Pologne. L'auteur compare ce cénotaphe de Kobylniki avec ceux des Gorka (1574), de l'évêque Adam Konarski (1577), à la cathédrale de Posen, du vice-trèsorier Jacques Rokossowski (1580), à l'église de Szamotuły et conclut que Canavesi dut l'exécuter à peu près vers la même époque, car il mourut à Cracovie en 1582. M. Sokołowski fait remarquer à ce propos qu'il serait utile de faire des recherches à Srzensk, résidence de la puissante famille dont était issue la première femme de Stanislas Kobylnicki.

M. Pagaczewski soumet à la Commission un travail de Casimir Kaczmarczyk sur Mathieu Trapola, architecte de Stanislas Lubomirski; cet artiste passa de longues années à Wiśnicz et y mourut en 1637. On ne saurait néanmoins lui attribuer sans certaines réserves la construction du château de Wiśnicz (1615—1637), édifice d'un caractère néerlandais; mais il est très probable qu'il eût une grande part à la construction du monastère des Carmes, fondé par Stanislas Lubomirski, avec une belle église de la fin de la renaissance. Monastère et église furent achevés en 1635. D'après une tradition locale, des prisonniers turcs, faits à la bataille de Chocim, furent occupés à ces constructions; on trouve en effet dans les registres locaux cette mention: Korman Selim, Baywarz, Scytae in servitude visnicensi detenti. Trapola, qui avait une assez belle fortune en capitaux et immeubles, laissa deux fils, Martin et Albert qui furent élèves à l'université de Cracovie. M. Sokołowski communique la photographie du monument funéraire de Catherine Jagellon, femme de Jean de Suède. Ce cénotaphe où est placée une vue de la ville de Cracovie, se trouve dans une des chapelles de la cathédrale d'Upsal. En face de ce premier monument, s'élève sur la paroi opposée de la même chapelle, le tombeau de Jean III, mari de Catherine. M. Séverin Udziela présente enfin des plans et dessins de maisons en bois à Piwniczna et à Muszyna; il a relevé de jolies ornementations sur des ustensiles de ménage villageois, sur des meubles, bancs, bahuts, lits, vaisselle etc. Cette communication éveille le plus vif intérêt.

---

2. Dr. STANISLAUS KUTRZEBA: **Handel Krakowa w wiekach średnich na tle stosunków handlowych Polski.** ***(Der Handel Krakaus im Mittelalter im Lichte der Handelsverhältnisse Polens).*** *(Le commerce de Cracovie au moyen âge envisagé au point de vue des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger).*

Schon in frühesten Zeiten tritt uns Krakau als wichtiger Handelspunkt entgegen. Doch erst nach Annahme des Magdeburger Stadtrechtes im Jahre 1257 konnten die natürlichen Bedingungen, die für Krakau so ungemein vortheilhaft waren, in entsprechender Weise ausgebeutet werden. Bereits seit Beginn des XIV. Jhd. führt es einen sehr bedeutenden und ausgedehnten Handel. Diese Blüteperiode dauert bis zur zweiten Hälfte des XV. Jhd. Seit dieser Zeit ändern sich die Verhältnisse vollständig, es ändert sich an der Wende des Zeitalters auch der Charakter dieses Handels. Von nun an beginnt die Epoche seines Verfalls. Dies der Rahmen vorliegender Arbeit.

I. Die Handelsstrassen. Die Lage Krakaus war sehr günstig, da es Knotenpunkt der von Westen nach Osten und von Süden nach Norden führenden Strassen war. Von Süden her führte die ungarische Strasse von Kaschau über Sącz und Czchów, in welche in Czchów eine Seitenstrasse von Bardyów aus mündete. Als Verlängerung der ungarischen Strasse erstreckte sich gegen Norden die Thorner, die über Łęczyca und Brześć nach Thorn und von hier aus nach Danzig führte. Eine zweite Strasse gegen Norden, die „grosse" genannt, verband Krakau mit Grosspolen (Posen); gegen Ende des XIV. Jhd. erreicht sie in ihrer Fortsetzung als „flandrische" Strasse sogar Stettin. Von Westen her führten nach Krakau die weniger bedeutenden Strassen von Wien und Prag, doch zugleich auch die sehr wichtige Handelsstrasse von Breslau aus, die im Laufe dieser Periode ihre Richtung ändert; im XIV. Jhd. führt sie direct über Będzin, etwas später mit einer geringen Schwenkung über Krzepice. Ihre Fortsetzung bildet die Lemberger Strasse, die, dem linken Weichselufer folgend, Sandomir berührte und erst von hier aus über Jaroslau, Przemyśl und Gródek der Stadt Lemberg zueilte. Eine zweite kürzere Strasse über Ropczyce, Rzeszów und Przemyśl durfte nur in gewissen Fällen benutzt werden.

Ausser von diesen Strassen wird Polen noch von anderen durchschnitten, die als Concurrenzstrassen der über Krakau führen-

den auftreten. So trat Thorn mit Ungarn (Bardyów) durch eine Strasse über Sandomir, so Breslau durch eine Strasse, die über Radom nach Sandomir und Lublin führte, mit Russland in Berührung. Ebenso liess die Strasse von Breslau über Lelów, die einerseits mit der Sandomirer in Verbindung stand, andererseits die Möglichkeit bot, die am rechten Weichselufer gelegenen Städte zu erreichen, Krakau abseits liegen. Dieses bestrebt sich nun unaufhörlich, bald weniger, bald mehr energisch, alle diese Concurrenzwege zu sperren und den gesammten Warenverkehr auf die Strassen zu lenken, von denen es selbst durchkreuzt wurde. Dieses Streben steht mit seiner ganzen Handelspolitik und mit der Vertheidigung des Stapel- und Niederlagsrechtes in Verbindung.

II. Der Grosshandel. Sein ungewöhnliches Aufblühen und seine Handelsmacht verdankt Krakau dem Grosshandel, den es führt. Derselbe besteht fast ausschliesslich im Durchfuhrhandel, was sein charakteristisches Merkmal bildet. Krakau will durchaus Centrum dieses Handels werden, um beim Austausch der Waren, die transito über Polen gehen, unbeschränkt den Vermittler zu machen. Mittel dazu ist das Stapel- und Niederlagsrecht. Es sucht die Strassen, von welchen es durchschnitten wird, für alle fremden Kaufleute zu sperren. Das Niederlagsrecht wird hier in der strengsten Form gehandhabt. Nicht genug, dass die fremden Kaufleute für gewisse Zeit ihre Reise unterbrechen und ihre Waren zum Verkauf ausstellen mussten — nein, sie durften überhaupt nicht weiter ziehen. Die eingeführte Ware darf weder vorwärts noch rückwärts, sie muss an Ort und Stelle verkauft werden. Auch von den Monarchen wurde Krakau in dieser Hinsicht unterstützt. So werden ihm zu wiederholtenmalen in den Jahren 1306, 1372, 1387 und 1473 Privilegien in Bezug auf das Stapelrecht eingeräumt, stets in derselben strengen Form. Doch die Ausübung dieser Vorrechte lässt das geschäftliche Interesse nicht aus dem Auge, ihre Geltung wird nicht immer und nicht gegen jeden in Anwendung gebracht; bald werden sie gegen die Kaufleute des Nordens, bald gegen die des Westens geltend gemacht, u. s. w.; doch stets nur gegen fremde Kaufleute und nur insofern, als es sich um fremde Waren handelt. Die Erzeugnisse des polnischen Landes unterliegen dem Stapelrecht nicht; auch verpflichtete es nicht die einheimischen Kaufleute, selbst wenn diese keine Krakauer waren.

Die Geschichte des Grosshandels Krakaus ist fast identisch mit der Geschichte seines Stapelrechtes.

A) Der Handel mit Preussen und Flandern. Durch Preussen steht Krakau bereits seit Beginn des XIV. Jhd. in Handelsverbindung mit Flandern. Dieser Handelsverkehr war sehr lebhaft und bestand im Transito-Handel. Nach Flandern werden über Polen die Erzeugnisse Ungarns, vor allem und zwar in ungeheuerer Menge Kupfer. daneben Eisen, Silber und Felle verbracht, — ausserdem Waren des Orients. wie Seide und Gewürze, letztere jedoch nicht über Krakau, sondern direct aus Włodzimierz und Lemberg. Aus Kleinpolen werden in jener Zeit nur Holz und Wachs, etwas später in beträchtlicher Menge Blei ausgeführt. Aus Flandern hingegen werden in ungemein starken Posten Tuch, auch Südfrüchte und französische Weine, aus Preussen eingesalzene Fische, besonders Heringe. eingeführt. Das Getreide spielt in diesem Handel in jener Zeit fast gar keine Rolle. aus Kleinpolen wird dasselbe überhaupt nicht exportiert.

An dem Handel, der über Krakau geht, nehmen ausser den Krakauer auch die Thorner Kaufleute einen hervorragenden, ja überwiegenden Antheil. Krakau sucht dieselben im Jahre 1306 durch das Stapelrecht von Ungarn auszuschliessen. Das währt jedoch nur kurze Zeit. Nach den Kriegen, seit dem Kalischer Frieden, werden die Handelsbeziehungen um so lebhafter wieder aufgenommen. Kasimir der Grosse beginnt um das Jahr 1350 dem Handel Thorns neue Hindernisse in den Weg zu legen. indem er die Strassen nach Ungarn und nach Rothrussland sperrt und Thorn auf den Krakauer Markt beschränkt. Doch gelang dieser Plan nicht.

In den letzten Regierungsjahren Kasimirs nimmt der Warenverkehr immer zu. Krakau beginnt von neuem langsam in seinen Bestrebungen fortzufahren, andere Strassen zu sperren, den Warentransport zu seinen Gunsten zu lenken und den preussischen Kaufleuten den Verkehr sowohl mit dem Süden als auch mit dem Osten abzuschneiden. Vorübergehend gelang dies im Jahre 1372, endgiltig siegte es, als ihm im Jahre 1387 das Stapelrecht zuerkannt wurde. Das führte bald zu einer Handelssperre gegen Preussen: die Strassen nach und von Preussen wurden gesperrt. Der Angriff war vorzüglich ausgedacht. Um die Verbindung mit Flandern aufrecht zu erhalten, entsteht jetzt eine neue Strasse über Pommern. Auf dieser bewegt sich nun der ganze Handelszug.

Erst im Jahre 1398 kommt es zu einer Vereinbarung; die Handelsstrassen werden wieder geöffnet, Krakau jedoch entäusserte sich seiner Privilegien nicht und gab das Stapelrecht nicht auf. Daher die Bestrebungen der preussischen Kaufleute, an deren Spitze Thorn steht, sich zu rächen. Im Jahre 1403 erhält — ein schwerer Schlag für Krakau — auch Thorn das Stapelrecht, was die gegenseitige Spannung nur noch erhöht. Doch ist es Krakau infolge seiner günstigen Stellung möglich, durch Androhung von Repressalien Thorn zu verhindern, das Stapelrecht auszunützen. Endlos häufen sich die Klagen; schliesslich wenden sich die Parteien an die Entscheidung Witolds. Bevor jedoch der Streit entschieden wurde, bricht ein grosser Krieg aus, der jegliche Verbindungen löst.

Von nun an gestalten sich durch eine Reihe von Jahren die Verhältnisse für den Handel höchst ungünstig. Die Kriege, die, kaum geendet, von neuem aufloderten, die Unsicherheit der Wege, hinderten die Communication und machten jeden Augenblick den Warentransport unmöglich. Trotz alledem werden, so oft auch nur für kurze Zeit der Friede wiederkehrt, die Handelsverbindungen mit Preussen und durch Preussen mit Flandern sofort wieder angeknüpft: ein Beweis, welche Lebenskraft dieser Handel besass, der überdies jetzt an Bedeutung gewann, da Preussen vollständig aufgehört hatte, sich in Rothrussland mit den Waren des Orients zu versehen und dieselben von Krakau aus beziehen musste. Infolge dessen lässt auch Thorn alle seine Ansprüche auf das Niederlagsrecht fallen.

Der Friede von Melno versprach bessere Zeiten. Doch erst der Handelsvertrag in Nieszawa im Jahre 1424 öffnete wieder die Grenzen. Von dieser Zeit an beginnt die Blüteperiode des Handels zwischen Krakau und Flandern. Sein Charakter hatte durchaus nicht gewechselt. Hatte doch auch Krakau seine Stellung behauptet, da es trotz Preussen sein Stapelrecht seit dem Jahre 1385 in vollem Umfange aufrecht erhielt. Eines aber hatte sich geändert: die Bedeutung Thorns beginnt schnell zu sinken. Es wird von einer anderen Stadt überflügelt, die, günstiger gelegen, sich immer glänzender entwickelt. Diese Stadt ist Danzig. Bis dahin stand dieses mit Krakau durchaus in keiner Handelsverbindung; nun wird eine solche angeknüpft und wird immer lebhafter. Thorn wehrt sich, pocht auf sein Stapelrecht. Umsonst; auf Umwegen, ohne Thorn zu berühren, streben die Kaufleute direct Danzig zu.

So oft zwei Städte von grösserer Handelsbedeutung einander gegenüberstanden, kommt es zwischen ihnen zu einem Kampf um das Uebergewicht. Bis dahin hatte Krakau mit Thorn gekämpft — nun beginnt es den Kampf mit Danzig. Es hält nicht nur an seinen Privilegien fest, sondern es tritt auch den Danzigern sehr bestimmt entgegen, als diese die Handelsfreiheit der Krakauer Kaufleute zu beschränken und die Vermittlerrolle im Handel an sich zu reissen suchten. Der Kampf dauert diese ganze Periode hindurch bis zum dreizehnjährigen Krieg, hindert indessen das Fortbestehen der Handelsverbindungen mit Danzig und Flandern durchaus nicht; im Gegentheil, gerade während dieser dreissig Jahre sind dieselben ungemein lebhaft.

Der dreizehnjährige Krieg führt eine tief eingreifende, folgenschwere Wendung herbei. Gewöhnlich heisst es, dass der Friede von Thorn Polen den Westen geöffnet hätte und dass er von ungeheuerer Tragweite für den polnischen Handel gewesen wäre. Das trifft jedoch nur in Bezug auf den Getreidehandel zu. Seit Beginn des XIV Jhd. beginnt Danzig polnisches Getreide zu exportieren, doch bezog es dasselbe — und dies sei mit Nachdruck betont — nur aus den nördlichen Gegenden Polens. In dem Handel mit Krakau spielt Getreide überhaupt keine Rolle. Die Bedeutung dieses Handels besteht hauptsächlich in der Ausfuhr von Kupfer und der Einfuhr von Tuch. Und eben dieser dreizehnjährige Krieg verursacht den Verfall dieses Handels. Derselbe macht den Warentransport unmöglich; zugleich werden die Erzeugnisse Ungarns — Kupfer und Eisen — auf anderen Strassen nach dem Westen geschafft, sie hören auf, über Polen zu gehen. Es fehlt an Producten zur Ausfuhr nach Flandern, gegen die man hätte Tuch eintauschen können. Dieser Umstand ist für die Katastrophe charakteristisch. Von nun an, seit diesem für Krakau so verderblichen Kriege, hören jegliche Handelsverbindungen mit Flandern vollständig auf, und es lockern sich, was damit zusammenhängt, die Verbindungen mit Danzig, ja, sie werden fast ganz abgebrochen. Nur Heringe werden noch von Danzig eingeführt, nur Holz wird, wie auch vordem, nach Danzig ausgeführt, da sogar Preussen die Waren des Orients auf entgegengesetztem Wege, nämlich aus Flandern, zu beziehen beginnt. Erst in dieser Zeit lassen sich die ersten, sehr spärlichen Spuren einer Getreideausfuhr aus der Krakauer Gegend verfolgen. —

Diese Krisis war die erste grosse Schlappe, welche der Handel Krakaus erlitten hatte.

B) Der Handel mit Ungarn. Mit Ungarn hatte Krakau noch früher Verbindungen angeknüpft als mit Flandern. Kaschau, zum Theil auch Bardyów waren die Hauptpunkte dieses Handels Mit Kaschau schliesst Krakau bereits im J. 1324 einen Handelsvertrag. Die Beziehungen sind ungemein lebhaft. Aus Ungarn bezieht Polen vor allem Kupfer und Eisen, auch Wein, Wachs und Pelzwerk. Als Ersatz führt es transito sowohl aus Schlesien als auch aus Flandern in beträchtlicher Menge Tuch aus. Polen selbst liefert viel Blei und beginnt seit der zweiten Hälfte des XIV. Jhd. besonders die Zips mit Salz von Bochnia und Wieliczka zu versehen.

Das Stapelrecht vom J. 1306 verbot die Durchfuhr von ungarischem Kupfer durch Krakau, doch wurde das bald aufgehoben. Die späteren Stapelrechte waren nicht gegen Ungarn gerichtet. Die Beziehungen mit diesem Land sind auch fast ununterbrochen sehr freundschaftlich. Gerade durch diesen Handel wuchs der Wohlstand Krakaus am meisten, zumal es auch die Ueberfuhr der Waren fast ausschliesslich besorgte. Der Verkehr nahm ab in der Mitte des XV Jhd., da das für Flandern bestimmte Kupfer und Eisen nicht mehr über Polen geführt wurde.

Dass derselbe nicht vollständig eingieng, bewirkte die Breslauer Strasse, die von Kaschau über Krakau führte. Auch hier handelt es sich, was Polen anbetrifft, vorwiegend noch um Transito-Handel, doch schon mit einer starken Beimischung von eigentlichem Ausfuhr- (Blei, Salz) und Einfuhrhandel (Wein).

C) Der Handel mit Schlesien und Deutschland. Nach dem Vorbilde Breslaus entstand Krakau, und letzteres unterhält von Anfang an einen lebhaften Handelsverkehr mit Breslau und Schlesien. Schon seit dem XIII Jhd. liefert es an Schlesien Salz, das den Markt bis nach Breslau hin beherrschte, wo es sodann mit dem Hallischen Salz, das in Nordschlesien Absatz fand, concurrierte. Nach Schlesien exportiert Polen Wachs und Blei, durchgefahren werden ungarisches Kupfer und Eisen und orientalische Waren. Aus Schlesien wurde vorwiegend Tuch, besonders Görlitzer Tuch importiert, daneben Schweidnitzer Bier, letzteres nur bis zum Jahre 1447, in dem die weitere Zufuhr desselben verboten wurde. Breslau lieferte auch transito eingesalzene Fische und Heringe. Am wichtigsten war für Breslau der Transitohandel mit orientalischen

Waren. Schon seit dem XIII Jhd. unterhält es lebhafte Handelsbeziehungen mit Russland. Auf dem Landwege über Lemberg, Krakau, Breslau, und nicht von Venedig aus, decken Polen, Schlesien und Westdeutschland ihren Bedarf an den Producten Chinas und Indiens. Um den Aufschwung dieses Handels ist Breslau auch am meisten besorgt. Zur Zeit Kasimirs kommt es in dieser Hinsicht zu einem interessanten Handelsconflict. Nach der Annexion Russlands begann Kasimir den Verkehr der preussischen und Breslauer Kaufleute mit diesem Lande zu beschränken und dies, wie er ausdrücklich betonte, in der Absicht, um die Seinen, d. h. die einheimischen Kaufleute, zu unterstützen. Schliesslich sperrte der König im Jahre 1354 überhaupt alle nach Russland führenden Handelswege für fremde Kaufleute ab. Der Entwurf war gross und hätte von bedeutender Tragweite sein können. Es lag in der Absicht des Königs, die preussischen und schlesischen Kaufleute zu veranlassen, mit Krakau in Verbindung zu treten, sie zu zwingen, nur in dieser Stadt sowohl die Producte des Orients als auch die Ungarns einzukaufen. Ueber Krakau hinaus durften sie nicht weiter. Sein Zweck war also, Krakau zu einem Marktplatz aller Durchfuhrartikel Polens zu machen. Schon begannen die preussischen Kaufleute, nur um ihr Ziel zu erreichen, neue Strassen nach Russland über Lithauen zu suchen, welche auch die Breslauer benützen wollten. Ein klarer Beweis, welche Panik jener grosse Plan des Königs hervorgerufen hatte. Doch war diesem Plane die polnische Kaufmannschaft gewachsen? So viel ist sicher, dass er misslang.

Nach dem Jahre 1387 bringt Krakau sein Stapelrecht auch gegen die Kaufleute des Ostens in Anwendung, doch nur für kurze Zeit. Abermals erschliessen sich die Wege über Krakau, es entstehen neue Strassen, die, ohne Krakau zu berühren, direct über Radom und Lelów in das Innere Polens führen. Lange Jahre hindurch herrscht mit seltenen Unterbrechungen Ruhe, die eine Entwickelung der Verkehrsbeziehungen mit den westlich von Schlesien gelegenen Ländern begünstigt. Mit Wien steht Krakau in gar keiner Verbindung, der Verkehr mit Böhmen und Mähren ist von geringer Bedeutung. Statt dessen werden seit dem Anfang des XV Jhd. die Handelsbeziehungen mit Deutschland, speciell mit Nürnberg, immer intensiver. Aus Nürnberg werden die sogenannten Nürnberger Waren, also Industrieartikel wie Messer u. s. w. eingeführt, Polen hinwieder beginnt damals einen neuen, höchst

wichtigen Artikel, nämlich Rindvieh, zu exportieren. Schon um die Mitte des XV Jhd. wird dasselbe in grosser Menge nach dem Westen geschafft, der Handel damit entwickelt sich immer lebhafter und nimmt gegen Ende des XV Jhd. einen colossalen Umfang an, da er sich nicht nur auf die Märkte Schlesiens beschränkte, sondern sich auch über Sachsen, Nürnberg und Frankfurt am Main ausdehnte. Dieser Export übertrifft in kurzer Zeit jeden anderen an Bedeutung.

Wie schon erwähnt, kommt es trotz allem guten Einvernehmen mit Schlesien doch von Zeit zu Zeit zu Reibungen, durch welche die freundschaftlichen Beziehungen abgebrochen werden. Die Schädigung der polnischen Münze hat im Jahre 1437 eine Grenzsperre zur Folge. Im Jahre 1444 werden, doch nur vorübergehend, Posen, Kalisch und Gnesen zu Stapelplätzen, im Jahre 1451 die Grenzen abermals geschlossen und in Grosspolen Jahrmärkte eingeführt, die den Breslauer Jahrmärkten Abbruch thun sollten. Dies ist ein Beweis, dass Polen immer mehr erstarkt, dass seine Machtstellung wächst. Dies auch erklärt den Charakter dieses Handels: nicht Polen hängt von Schlesien ab, sondern Schlesien von Polen. Es wird bedeutungslos ohne Polen, dieses ist die Quelle seines Handels, es kann die Producte, die Polen liefert, nicht missen. Die grösste Drohung für Schlesien ist die Handelssperre. Oft geschieht es wirklich, oft bleibt es bei der blossen Drohung, doch in der Form, dass den polnischen Kaufleuten der Zutritt nach Schlesien verwehrt wird, während die schlesischen Kaufleute nach Polen herüberkommen und Waren einkaufen dürfen. Oft wurde diese Absperrung der Landesgrenzen scharf kritisiert, doch, wie aus den Folgen ersichtlich ist, ganz ungerechterweise, da Breslau jedesmal durch dieselbe stark zu leiden hatte und gezwungen wurde, zurückzutreten. Es war dies eine vorzügliche Massregel der Handelspolitik.

Natürlich liess es sich Krakau angelegen sein, aus dieser Lage den grösstmöglichen Vortheil zu ziehen. Nach und nach sucht es eine Absperrung der Strassen, von denen es nicht berührt wurde, durchzusetzen. Schliesslich gelingt dies, und im Jahre 1473 erhält es ein neues Privilegium des Stapelrechtes, welches gegen Breslau gerichtet war. Nun beginnt der Kampf. Krakau liess die Breslauer Kaufleute weder nach dem Osten noch nach Ungarn ziehen. Diese wenden sich mit Bitten an den König von Polen

und erwirken eine Intervention von Seite des Königs Mathias. Alles umsonst. Im Gegentheil, im Jahre 1495 wird auch Kalisch, das an der Strasse nach Preussen lag, zum Stapelplatz. Durch eine Reihe von Jahren dauert dieser gegenseitige Kampf. Krakau, unterstützt von seinen Monarchen, gab nicht nach. Erst gegen Ende der Regierung des Königs Alexander wurde das Stapelrecht für kurze Zeit sistiert. Doch schon während der Regierung Sigismunds bricht der Streit von neuem aus.

D) Der Handel mit Lemberg und dem Orient. Der Orient versah Europa mit verschiedenen Waren, welche diesem vollständig fehlten. Dieselben giengen theils über Ägypten, theils über die am Schwarzen Meer gelegenen Colonien nach Venedig und Genua, von wo aus sie über Europa versandt wurden. Doch gab es noch einen anderen Bezugsweg dieser Waren, einen Landweg, der von den genuesischen Colonien am Schwarzen Meer, besonders von Kaffa, über Russland führte, wo sich für die orientalischen Güter Marktplätze gebildet hatten. Hauptmarktplatz war hier im XIV Jhd. Włodzimierz; als Nebenbuhler jedoch tritt, seitdem es städtische Organisation erhalten hatte, Lemberg auf und überflügelt in kurzer Zeit ersteres vollständig. Von Russland giengen die Waren nach Preussen und von hier aus nach Flandern, oder über Krakau und Breslau nach Deutschland. Die Kaufleute Krakaus betheiligen sich schon zur Zeit der russischen Fürsten sehr lebhaft an diesem Handel, noch lebhafter natürlich, seitdem Kasimir Russland mit Polen vereinigt hatte. Sie beschränken sich jedoch nicht nur auf den Lemberger Markt, sondern ziehen selbst über Lemberg auf dem „Tatarenweg“ nach dem Osten, oder auch, seit dem Ende des XIV Jhd., nach der Moldau, ebenfalls einer Bezugsquelle für orientalische Waren. Lemberg, das immer mächtiger wurde, erhielt im J. 1380 Stapelrecht, dem zufolge fremde Kaufleute durch zehn Tage ihre Waren in Lemberg auszustellen hatten, wenn sie auf dem Tatarenweg nach dem Osten zogen oder zurückkehrten. Wohl suchte Lemberg diese so vortheilhafte Strasse ganz zu sperren, doch gelang ihm dies nur in Bezug auf die kleineren Städte. Krakau widersetzte sich energisch und wusste es nach dreimaligem Process gegen Ende des XIV. und zu Anfang des XV. Jhd. durchzusetzen, dass seine Kaufleute nach zehntägigem Aufenthalt in Lemberg auf dem Tatarenweg weiterreisen und dass ihrem Zuge

nach der Moldau überhaupt keine Schwierigkeiten in den Weg gelegt werden durften.

Aus dem Orient bezieht Krakau in erster Linie Seide, ferner Gewürze. wie Pfeffer, Ingwer u. s. w. Lemberg liefert ihm Wachs, die Moldau Vieh. das nach dem Westen geschafft wird. Dagegen tauscht es vorwiegend Tuch und Industrieartikel, die gewöhnlich in der Bezeichnung „cromerei“ inbegriffen sind, ein.

Im XV Jhd. entwickelt sich dieser Handel immer günstiger, umsomehr da der directe Weg gegen Preussen hin gesperrt war. Von Lemberg aus musste der Transport grundsätzlich über Sandomir bewerkstelligt werden, ebenso in umgekehrter Richtung. Doch wird dieser Handel in der zweiten Hälfte des XV Jhd. durch das Vordringen der Türken in bedrohlicher Weise erschüttert; ein schwerer Schlag ist die Einnahme und Zerstörung von Kaffa im J. 1475, später die Einnahme von Kilia und Belgrad durch die Türken im Jahre 1484.

Die Tatarenstrasse verödete, doch gieng der Verkehr noch nicht ganz ein, er beschränkte sich seit dieser Zeit nur auf die Moldau. Der Handel wurde schwächer, der Markt. für den eigens auf diesem Wege die Waren herbeigeschafft wurden, verlor an Lebhaftigkeit: doch weder die Zeitereignisse noch die Entdeckung des Seeweges nach Ostindien lähmten ihn vollständig; sie schränkten ihn nur ein. Polen wenigstens bezieht noch lange darauf seinen Bedarf an orientalischen Waren auf diesem Wege.

Endergebnis. Vorliegende Darstellung lässt den Charakter dieses Handels. der die Grundlage der Macht Krakaus bildete, deutlich hervortreten. Der Transit von Ungarn nach Flandern, welches das Handelscentrum des damaligen Europa war. der Transit der orientalischen Waren auf dem Landwege, das waren die Grundpfeiler der Handelsmacht Krakaus. Es führt Kupfer und Eisen, Seide und Gewürze aus, in Schlesien und Flandern kauft es Tuch und Wolle ein und versieht damit Ungarn und die entlegenen Länder des Ostens. Dies sind die wichtigsten Artikel dieses Handels, andere haben bereits eine viel geringere Bedeutung. Derartig ist dieser Handel schon im Anfang des XIV. Jhd., derart verbleibt er bis in die Mitte des XV. Jhd. Seit dieser Zeit wird er durch die Zeitereignisse stark erschüttert. Der Transitohandel von Ungarn nach Flandern geht ganz ein, die Vermittelung des Verkehrs mit dem Osten verliert sehr an Bedeutung; damit werden diesem Han-

del die Hauptstützen seiner Existenz entzogen. Statt dessen beginnt Krakau einen stets lebhafteren Exporthandel nach dem Westen, nach Schlesien und über Schlesien hinaus mit Vieh, speciell mit Ochsen und wendet sich, wenn auch langsam, dem Getreidehandel zu. Der Transitohandel hört vollständig auf, an seine Stelle tritt der Exporthandel mit Vieh und Getreide. Es wechselt der Charakter des Handels, es ändert sich seine Wichtigkeit. Bis dahin konnte von einem Handel von europäischer Bedeutung die Rede sein. Seit seinem Verfall datiert auch der Verfall Krakaus, der nur durch glückliche Umstände noch für einige Zeit hinausgeschoben wurde.

III. Der Binnenhandel. Der Binnen- und Localhandel ist für Krakau weniger wichtig als der Verkehr mit dem Ausland; doch darf er nicht mit Geringschätzung übergangen werden. Auch er war in mancher Beziehung von Bedeutung.

A) Die Binnenzölle. Die Zollämter waren in Polen sehr zahlreich. Besonders treten diejenigen hervor, die in der Nähe der Landesgrenzen oder in Städten lagen, welche Knotenpunkte des Verkehrs bildeten. Von Waren, die ein Zollamt passieren, wird Zoll erhoben ohne Rücksicht darauf, wohin sie weiter transportiert werden. Die Zölle sind sehr verschiedenartig; ausser den wichtigsten, dem Zollregal des Staates, gab es auch private. Einen allgemeinen Zolltarif gibt es nicht, jedes Zollamt hat seinen besonderen, der Gattung der zu passierenden Waren entsprechenden Tarif. Nur gewisse, an denselben Strassen gelegene Zollämter weisen Ähnlichkeiten auf, aber nur Ähnlichkeiten.

Fremde Städte streben danach, sich feste Zolltarife zu sichern, um nicht einer Erhöhung der Zölle oder einer Ausbeutung von Seite der Einnehmer ausgesetzt zu sein. Zollfreiheit wurde ihnen principiell nicht gewährt. Wohl aber werden die Landesstädte von dem König dadurch gefördert, dass er ihnen theilweise oder ganz die Zölle erlässt. Für Krakau war eine solche Zollfreiheit in Rücksicht auf die Concurrenz fremder Kaufleute, namentlich der aus Thorn und Breslau, eine sehr wichtige Frage. Zollfreiheit erhält es im J. 1288 von Leszek für die Gebiete Krakau, Sandomir und Sieradz, von Łokietek erst im J. 1306 für sein ganzes Gebiet. Zur Zeit Łokieteks, nach dem Aufruhr des Vogtes Albert, werden Krakau bedeutende Schwierigkeiten in den Weg gelegt. Beseitigt werden sie erst durch die Bestätigung der Zollfreiheiten im J. 1331.

Zur Zeit Kasimirs des Grossen und Jagiełłos erlegt Krakau Zoll noch in Russland. Im XV. Jhd. erhält es vollständige Zollfreiheit im ganzen Reich. Es verliert diese nur einmal im J. 1462, als der König, erzürnt, dass Krakau „zise“ zu zahlen sich weigerte, den Befehl erliess, von den Krakauer Kaufleuten Zoll zu erheben. Doch dauerte dies nur kurze Zeit. Zwar kommt es manchmal, sei es infolge verschiedener Interpretation der Privilegien, sei es infolge der Uebergriffe der Einnehmer, zu Zollstreitigkeiten; doch geht Krakau regelmässig aus diesen Streitigkeiten siegreich hervor.

B) Der Salzhandel. Seit dem XIII. Jhd. liefern Salz in grosser Menge die Bergwerke in Wieliczka und Bochnia. Das Krakauer Salz kommt in Kleinpolen und westlich über dessen Grenzen hinaus zum Verkauf, nach Osten beherrscht es den Markt bis nach Russland. Hier wird es jedoch im XV. Jhd. durch die Förderung des russischen Salzes verdrängt. Gegen Norden hin war das Absatzgebiet für das Krakauer Salz kleiner. Kujavien, Dobrzyn und Masovien decken ihren Salzbedarf in Preussen. Es ist dies das sogenannte Travesalz (Lüneburger Salz), oder sogar französisches Salz aus Baye. Ganz Grosspolen wird mit sächsichem oder meissner Salz versehen, das aus Halle über Frankfurt a. O. geht. Doch schon zu Anfang des XV. Jhd. wird die Einfuhr von fremdem Salz jeder Art verboten, die Grenzen für Salz aus Preussen gesperrt. Nach Kujavien, Dobrzyn und Masovien wird zuweilen Krakauer Salz verschickt, vorwiegend jedoch russisches. Viel schlimmer steht es in Grosspolen. Dort war Salz in Pinka vorhanden, deckte jedoch den nothwendigen Bedarf nicht. Verbraucht wird vorwiegend sächsisches Salz. Auf Veranlassung des Salzbergwerkpächters Seraphin beginnt daselbst ein gewaltiger Kampf gegen die Einführung von sächsischem Salz, welches ausser Cours erklärt und confisciert wird. Dies half jedoch nicht viel, da die Zufuhr von Krakauer Salz nicht ausreichend war. Noch gegen Ende des XIV. Jhd. finden wir dort sächsisches Salz, doch macht demselben das Krakauer bereits stark Concurrenz.

Dem Salzbergwerkpächter von Wieliczka-Bochnia war der Salzhandel untersagt. Derselbe ruhte in den Händen der Bürger von Wieliczka, Bochnia und Krakau. In Krakau wird er en gros betrieben. Der Kleinhandel (in Bänken, in kleineren Partien) bleibt den Salzverkäufern überlassen, deren Rechte die Könige kräftig zu schützen wissen. Dieser Handel ist sehr bedeutend und

wird erst durch das dem kleinpolnischen Adel in Nieszawa im J. 1454 zugestandene Privilegium, dem zufolge derselbe direct im Bergwerk Salz einkaufen und es zollfrei nach Hause überführen durfte, erschüttert.

C) Der Tuchhandel. Krakau bezieht, wie schon erwähnt worden, Tuch in grossen Mengen. Dieses kommt sodann in ganz Kleinpolen bis nach Sandomir und Lublin zu Markte. Betrieben wird dieser Handel von Krakauer Kaufleuten, die mit diesem Tuch die verschiedenen Jahrmärkte bereisen und dasselbe nach Ellen verkaufen. Gegen eine solche Untergrabung des Detailhandels an Ort und Stelle kämpften die kleinpolnischen Städtchen längere Zeit an. In einigen grösseren, wie Wiślica, Sandomir und Lublin, durften die Krakauer Kaufleute nicht nach Ellen sondern nur in grösseren Partien verkaufen. Doch wusste Krakau auch diese Beschränkung schon in der Mitte des XV. Jhd. zu beseitigen.

D) Die Handelsbeziehungen mit den polnischen Städten. Am lebhaftesten gestaltet sich natürlich der Verkehr mit den Städten Kleinpolens. Einige versuchen mit Krakau zu rivalisieren und am bedeutendsten von diesen ist Neu-Sandec. Nach der Rebellion Alberts von Łokietek unterstützt, beginnt Sandec mit Krakau auf dem Gebiete des ungarisch-thorner Handels zu concurrieren, indem es den Warentransport auf den Dunajec und die Weichsel zu lenken suchte. Krakau beugte dieser Gefahr durch Zugeständnisse in zwei Vergleichen von 1323 und 1329 vor. Abermals beginnt Sandec in den letzten Regierungsjahren Kasimirs des Grossen demselben Ziele entgegenzustreben, doch auch dieses Mal trägt Krakau mit Hilfe König Ludwigs (im J. 1375) den Sieg davon. Von dieser Zeit an gestalten sich die Beziehungen freundschaftlich. Eben damals beginnt auch Bochnia einen Wettkampf mit dem Versuch, Krakau das Stapelrecht für Kupfer und Eisen zu entziehen; das gelingt nicht, und Bochnia blüht vorwiegend durch seinen Salzhandel auf. So verhält es sich auch mit Wieliczka, das mit Krakau sogar auf dessen eigenem Markte concurriert. Doch wurde es in seinen Anläufen bedeutend eingeschränkt. Mit anderen Städten Kleinpolens wie Pilzno und Krosno kommt es in Bezug auf Verkehrslinien und Erlegung des Zolles von Tuch nur zu unbedeutenden Missverständnissen. Aber Krakau unterhält weitere Beziehungen. Wichtig ist der Verkehr über Sieradz mit Grosspolen. Krakau übernimmt die Warenzufuhr transito von dem Osten und

aus Ungarn; das Hauptziel ist Posen. Mit dem nordöstlichen Theile Polens wird der Verkehr nur durch die Thorner Strasse aufrecht erhalten. Zu Anfang des XIV. Jhd. sind Bestrebungen ersichtlich, Beziehungen mit Masovien anzuknüpfen, doch ohne Erfolg, ähnlich wie mit Lithauen zu Anfang des XV. Jhd.

E) Der Localhandel. Den Localhandel Krakaus begannen neue, in dessen unmittelbarer Nähe entstehende Gemeinden, wie Kazimierz und Kleparz, zu bedrohen. Die erstere besonders strebte seit dem Jahre 1335 danach, sich zum Stapelplatz für Kupfer, Eisen und Salz aufzuschwingen. Ihre Bestrebungen blieben ohne Erfolg. Die Bürger durften in Krakau nur auf den Märkten verkaufen, und nur Vieh und Consumartikel. Sie hatten kein Recht, ausländische Getränke zu beziehen, das Salz, das sie verkauften, war letzter Güte. Die Gemeinde Kazimierz ist von dem Krakauer Markt abhängig. Sie entwickelt sich wohl als Handelsstadt, aber nicht durch selbständigen Handel, sondern durch Theilnahme an dem Handel Krakaus. Die Gemeinde Kleparz (seit 1366) hatte überhaupt keine grössere Bedeutung und war noch mehr von dem Krakauer Handel abhängig. Auch besitzt sie keinen Handelscharakter. Nur einmal, gegen Ende des XV. Jhd., beginnt sie mit Krakau zu concurrieren, indem sie demselben die Kaufleute abwendig zu machen sucht. Aber auch dies ohne Erfolg.

Der Localmarkt in Krakau wurde mit Consumartikeln von den Bewohnern der Umgegend an den Wochenmärkten versorgt; Erzeugnisse der Industrie lieferten die Handwerker, eingeführte Waren verkauften die Krämer. Diese bildeten eine Zunft. Die wichtigste Rolle spielen die Tuchkrämer, die ihre Waren en détail in den Krambuden, „der Reichen", in den Tuchlauben, verkaufen. Sehr interessant ist die Handelspolitik Krakaus, sich stets den entsprechenden Bedarf an Schlachtvieh zu sichern.

IV. Die Organisation des Handels.

A) Das Handelswesen. Typisch für die kaufmännischen Unternehmungen ist die Einzelunternehmung. Unter den Kaufleuten Krakaus nimmt im XV. Jhd. Johann Sweidniczer die erste Stelle ein, er ist der unternehmungslustigste. Ausser den gewöhnlichen Gehilfen bedienen sich die Kaufleute der Commissionäre, die, ohne zu ihnen in einem bestimmten Abhängigkeitsverhältnis zu stehen, den Transport der Waren und den Verkauf derselben auf entlegenen Märkten, besonders in Flandern, übernehmen. Oder es

unterhalten die Kaufleute mit denen in anderen Städten Wechselbeziehungen, und diese verkaufen sodann die ihnen gelieferte Ware. Die Belohnung der Commissionäre besteht in einem gewissen Procentsatz vom Gewinn. Dieselben haben über die abgeschlossenen Handelsgeschäfte genaue Rechnung abzulegen, die Ware wird ihnen nach fremden Städten von Fuhrleuten zugefahren, die durchaus keine Berechtigung haben, die Waren zu verkaufen und zu den Kaufleuten ebenfalls in keinem bestimmten Dienstverhältnis stehen. Ausser den Einzelunternehmern wird der Handel auch von Genossenschaften betrieben. Diese entwickeln sich jedoch im Vergleich mit den Genossenschaften des Auslandes sehr schwach. Ihre Einrichtung hängt von ev. Verabredung ab. Charakteristisch ist, dass diese Genossenschaften nur vorübergehend gebildet, für eine oder mehrere Unternehmungen geschlossen und nach Abschluss des Geschäftes wieder aufgelöst werden. — Zur Förderung des kaufmännischen Interesses entsteht im J. 1410 nach dem Vorbilde der Zünfte eine Kaufmannsgilde. Da jedoch der Stadtrath aus Kaufleuten bestand und ganz besonders für die Hebung des Handels Sorge trug, so konnte sich die Thätigkeit der Gilde nicht entsprechend entwickeln. Es scheint, dass noch in dieser Periode sich dieselbe für lange Zeit auflöste. Viel wichtiger für die Förderung des Handels war die Verbindung Krakaus mit der Hansa, der es wahrscheinlich in den letzten Regierungsjahren Kasimirs des Grossen beitrat. Das Band ist jedoch ein sehr lockeres. An den Versammlungen der Hansa betheiligt sich Krakau gar nicht, nur einigemale wandte es sich an dieselbe um Beistand in Handelsangelegenheiten. Mitglied des Hansabundes war es hauptsächlich deswegen, um sich auf dem flandrischen Markte Privilegien zu sichern. Als der Verkehr mit Flandern aufhörte, löste sich auch die Verbindung Krakaus mit der Hansa fast vollständig auf. Im XVI. Jhd. gehört es dem Bunde nicht mehr an.

B) Die Marktordnung. Hauptaufgabe des Marktordnung war die Vertheidigung des Marktes vor fremder Concurrenz. Daher eine peinliche Ueberwachung, damit fremde Kaufleute nicht unter dem Vorwande, das Bürgerrecht in polnischen Städten erworben zu haben, an den Privilegien dieser Städte participieren, als auch, damit sie mit den Kaufleuten Krakaus nicht in Compagnie treten. Auf diese Weise wurden nämlich die auf Ausländer bezüglichen Satzungen umgangen. Die Ausländer wurden vor allem darin auf dem

Krakauer Markt beschränkt, dass sie nicht immer unter einander Geschäfte machen durften. Kupfer (seit dem J. 1306) konnten sie in Krakau nur an die Krakauer Kaufleute absetzen; andere Waren (seit dem J. 1354) durften sie einander nur während der Markttage verkaufen. Eine weitere Beschränkung bestand darin, dass sie ihre Waren nur in grossen Posten (samentkouf) verkaufen durften, wofür es genaue Vorschriften gab und wodurch sie vom Detailhandel vollständig ausgeschlossen wurden. Auch grössere Abgaben mussten die fremden Kaufleute entrichten. Sie allein zahlten vom Tuch Zoll, und das Wagegeld war für sie höher bemessen als für die Krakauer Kaufleute. — Dem Detailhandel thaten besonders die sogenannten „Nürnberger" Abbruch, die das Land durchstreiften und ihre Waren en détail absetzten. Man suchte sie zu beschränken, ja, ganz aus dem Lande zu vertreiben. In Krakau durften sie sich nur während der Jahrmärkte aufhalten. Vor der Concurrenz der Juden weiss sich Krakau im Jahre 1485 durch einen Vergleich zu schützen, der es diesen fast unmöglich machte, in der Stadt Handel zu treiben.

Der gewöhnliche Markt hatte die Aufgabe, die alltäglichen Bedürfnisse der Stadt und der Umgegend zu befriedigen, während dem Grosshandel die Jahrmärkte dienten, die in diesem Zeitraum zweimal im Jahre, am Tage des heil. Stanislaus und zu Michaeli, abgehalten wurden. Auf diesen Jahrmärkten wurden bedeutende Geschäfte abgeschlossen, obwohl auch hier der Kleinhandel an Ausdehnung gewann. — Für die Dauer der Jahrmärkte wurden bedeutende Erleichterungen gewährt. Die Wochenmärkte (am Dienstag) sollten die Bewohner der Stadt mit Consumartikeln versorgen. Die diesbezüglichen Vorschriften verhindern in erster Linie den Vorkauf der Lebensmittel durch den Höcker. Um den Markt sicher zu stellen, überwacht die Stadt die Güte der Waren und die Richtigkeit des Masses und Gewichtes. Mass sind Elle und Ballen, Gewicht Stein und Centner. Controlle über das Mass übt die Tuchschererei, über das Gewicht die Wagehäuser.

V. Die Waren. Das Stadtarchiv liefert hinreichendes Material, um die Qualität und den Wert der Waren, die in grösserer Menge über Krakau giengen, abzuschätzen. Hierher gehören hauptsächlich Kupfer, Blei, Salz und Holz.

Schluss. Krakau kann nicht mit grossen Handelsstädten, wie Venedig, Brügge, selbst Nürnberg und Danzig, verglichen werden. Jedenfalls ist es aber durch seinen Transitohandel sehr bedeutend.

Unter den polnischen Städten steht es an der Spitze des Verkehrs. Nur Lemberg könnte hier noch als wichtiger Handelsmittelpunkt in Betracht kommen. Doch steht Krakau höher. Andere Handelsstädte wie Posen und Kalisch halten einen Vergleich unbedingt nicht aus. Handels- und Marktorganisation sind dieselben wie in Deutschland. Aussergewöhnliches finden wir hier nicht. Doch verleiht der starke Schutz der Könige den Satzungen eine weit grössere Kraft, als dies Krakau, auf sich selbst angewiesen, je hätte erreichen können.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

24 Lutego 1902.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 2. **Février** **1902.**

Sommaire. Séance du 10 et 17 fevrier 1902.
Résumés. 3. M. KAWCZYŃSKI. Le chevalier au cygne, poème français du XIIe siècle et ses rapports avec les poèmes du cycle de la première croisade. Première partie: La chanson d'Antioche, Les chétifs, La conquête de Jérusalem. Deuxième partie: La chanson du chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon.
4. ST. KĘTRZYŃSKI. Une biographie perdue de S. Adalbert.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

M. KAWCZYŃSKI. »Partenopeus de Blois. Poemat francuski z XII-go wieku. Streszczenie, rozbiór i objaśnienie«. *(Parténopéus de Blois, poème français du XIIe siècle, traduction, analyse et explication)*, 8-o, p. 162.

M. M. KAWCZYŃSKI prèsente sont travail: *„Le chevalier au cygne, poème français du XIIe siècle et ses rapports avec les poèmes du cycle de la première croisade.* Première partie: *La chanson d'Antioche, Les chétifs, La conquête de Jérusalem.* Deuxiéme partie: *La chanson du chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon"* [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 25.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny. Serya II, tom XVII, ogólnego zbioru tom 42«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie),* 8-o, p. 428.

St. Kętrzyński. »O palliuszu biskupów polskich XI-go wieku«. *(Le pallium des évêques polonais au XIe siècle),* 8-o, p. 54.

St. Kutrzeba. »Sądy ziemskie i grodzkie w wiekach średnich. Część III. *(L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge. III part.),* 8-o, p. 56.

St. Zakrzewski. »Nadania na rzecz Chrystyana, biskupa pruskiego, w latach 1217—1224«. *(Études sur les privilèges conférés à Christian, premier évêque de Prusse, 1217—1224),* 8-o, p. 98.

M. St. Pawlicki présente un compte rendu du premier volume de la: *„Jewish Encyclopedia“,* publiée en Amérique.

M. T. Wojciechowski présente son travail: *„Les ermites de la règle de s. Romuald ou les Bénédictins italiens en Pologne au XIe siècle“.*

Résumés

3. M. KAWCZYŃSKI: **Rycerz z łabędziem, poemat francuski z wieku XII w połączeniu z cyklem poematów odnoszących się do pierwszej krucyaty.** Część pierwsza: *La chanson d'Antioche, Les chétifs, La Conquête de Jérusalem.* Część druga: *La chanson du chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon.* ***(Der Schwanritter, französische Dichtung aus dem XII. Jhd., in Verbindung mit den anderen chansons de geste, welche sich auf den ersten Kreuzzug beziehen. Erster Theil:*** *La chanson d'Antioche, Les chétifs, La Conquête de Jérusalem.* ***Zweiter Theil:*** *La chanson du chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon).*

Die genannte Arbeit ist umfangreich. Dies kommt daher, weil der Verfasser seinen Lesern eine genaue Vorstellung von den in Rede stehenden Gedichten geben und sie selbst sehen lassen wollte, wie die Gedichte anwachsen und sich allmählich zu einer Geste verbinden. Dabei ist er bemüht gewesen, ihre Entstehungsweise und ihr gegenseitiges Verhältnis, soweit dies bei dem heutigen Stande der Untersuchungen möglich ist, zu erkennen. Seine Bemerkungen darüber will er hier zusammenfassen.

Den Ausgangspunkt der ganzen Geste bildet die *Chanson d'Antioche*, eine schon in der ersten Hälfte des XII Jahrh. verfasste Dichtung. Es ist leicht möglich, dass die Angabe der Gran Conquista de Ultramar richtig ist, wenn sie sagt, dass diese Geschichte auf Veranlassung Raimunds, Fürsten von Antiochien, verfasst worden ist; *cuenta Ricare el pelegrino que escribió esta historia por mandado del principe Remonte de Antioca* (t. III. c 71, v. Romania XXII p. 347). Fürst Raimond war jüngerer Sohn des gesangslustigen Guillaume von Aquitanien und seinem Vater in allen Stücken ähnlich. Als Fürst von Antiochien konnte eben er das wärmste

Interesse einer solchen Dichtung entgegentragen. Mag nun diese Nachricht durch den Charakter der Quelle nicht ganz gesichert erscheinen, so sprechen doch innere Gründe für ihre Wahrscheinlichkeit. Jedenfalls wird die Dichtung zu jener Zeit verfasst worden sein.

Dieselbe liegt uns nur in der Bearbeitung Graindors vor. Er hat sie *renovelée et mis en quaregnons*. Beide Ausdrücke sind unbestimmt und lassen, namentlich die Quaternionen, über seinen Antheil an der Dichtung im Zweifel. Es wäre aber von Wichtigkeit, sich eben darüber eine Vorstellung zu bilden. Erhaltene Zeugnisse, oder Documente, reichen dazu nicht hin, man muss der Frage durch Seitenschlüsse beizukommen suchen. Vor allem sei constatiert, dass alle vorhandenen Handschriften dieses Gedichts, mit Ausnahme der jüngsten, Graindors Namen nennen. Nun ist bemerkt worden, dass fast der ganze erste Ge$_s$ang aus seiner Feder geflossen sein muss. Richard der Pilger hä te es vielleicht nicht gewagt, so leicht mit den Thatsachen umzus pringen und z. B. das Concil zu Clermont nach Peters von Amiens Expedition zu setzen. Er hat von ihr vielleicht gar nicht gesprochen, oder ihrer nur ganz kurz erwähnt. Dagegen behandelt sie Graindor sehr ausführlich, weil er aus ihr das Gedicht *Les chétifs* ableitet.

Wenn wir diesen ersten Gesang genauer betrachten, so finden wir Folgendes zu bemerken: erstens, dass seine Einleitung zugleich das Gedicht über Jerusalem ankündigt: *C'est de la sainte vile qui tant fait à loer... Iherusalem l'apele qui droit la veut nomer* (I, 4—7 und 38—50); zweitens, der Dichter hat seine Ansichten und versteht sie durch ein Raisonnement zu begründen (I, 57—110), drittens, er liebt Prophezeiungen und lässt selbst Christus am Kreuze den ersten Kreuzzug voraussagen (111—167); weiter gibt er vor, alles genau und nach dem Namen zu kennen; so heissen bei ihm die zwei Verbrecher, die neben Christus gekreuzigt worden waren, Dimas und Getas; er führt Peter von Amiens und seine Scharen ganz dreist über Apulien, Calabrien nach Griechenland (Romenie) und von dort nach Constantinopel. Er weiss, dass Corbaran in Nicea im Hôtel Murgalie abgestiegen ist. Jede Relation verwandelt er in Gespräche, Dialoge, gibt ihnen eine dramatische, lebhafte Form. Gern schaltet er auch directe Ansprachen ein. Er hatte im ersten Gesange bloss eine Gefechtsscene darzustellen, die ist aber sehr geschickt und breit ausgeführt. Schon hier lässt er den Schlachtruf:

Saint Sepulcre aïe! inmitten von tausend saracenischen Trompeten erschallen. Jeder Lanzenstoss, jeder Schwerthieb ist in seiner Art und Wirkung beschrieben (543—605). Der Dichter kennt genau das Terrain, wo die Handlung vorgieng, das Wetter, das es damals gab: *François se sont logié à une praérie, Las! por coi s'i areste nostre gens seignorie! (286—7). Li jors fu biaus et clers et la caure est levée, Corbaran d'Oliferne fu enmi la valée (315). — Au pui de Civetot, ens en un val plenier. De Nique i traisist - on à un bon arc manier (334). — La nuit fu bele et clere et la lune serie, El val de Civetot si fu no gens logie.* — An allem, was er beschreibt, nimmt er den lebhaftesten Antheil, er sieht voraus, was da geschehen wird und spricht es aus: *Elas Pieres l'ermites, et por coi le fesis! Ce fu moult grans folie que François n'atendis (271).*

Es ist gewiss, dass die meisten dieser Motive schon in den früheren Chansons de geste, namentlich im Rolandslied vorkommen, wir können also von Graindor nur das sagen, dass er sich die Technik dieser Chanson, und zwar der besten, in hohem Grade angeeignet hat. Nun ist zu constatieren, dass alle diese Motive und Scenen, und noch andere, in den folgenden Gesängen des Gedichts wiederkommen. Es fragt sich also, ob sie alle schon im Gedichte Richards des Pilgers vorhanden waren? Dies mit einiger Sicherheit zu beantworten, ist gewiss schwer. Es hat aber der umsichtsvolle Paulin Paris seinem Texte der Chanson zwei Fragmente beigefügt, die man näher betrachten muss.

Das erste Fragment ist eine Ergänzung zur Chanson d'Antioche und zwar zu ihrer Bearbeitung von Graindor. Dieser hat nämlich versäumt, den Tod des braven Bischofs von Puy zu erzählen, was hier nachgeholt wird. Wenn aber hier ausserdem von der Wahl des Bischofs von Martran zu seinem Nachfolger gesprochen wird, so weist das auf die Chanson de Jérusalem hin, wo dieser Bischof die Stellung des verstorbenen Legaten einnimmt, wiewohl er in Wahrheit nie Legat gewesen ist. Bei Tudebodus erscheint der Bischof von Martorano erst in Jerusalem, es wird aber von ihm nichts Gutes berichtet. Der Schluss des Fragments wendet sich plötzlich zu Corbaran, von dem der Jongleur zu erzählen sich anschickt, d. h. er folgt der durch Graindor ausgeführten Verbindung der Chanson d'Antioche mit den Chétifs.

Einen ganz anderen Charakter hat das andere Fragment. Auch dieses geht von Antiochien aus, erzählt auch den Tod des Bischofs

Aïmer, aber es führt von da aus gegen Jerusalem, bis nach Rames, das schon in der Nähe der heiligen Stadt liegt. Es hält alle Etappen ein, die das Kreuzheer durchgemacht hat, beobachtet aber nicht die richtige Ordnung, wie sie z. B. Tudebodus bietet. Keine Kriegsscene belebt die träge, schläfrige Erzählung. Nur bei der Prüfung der Echtheit der heiligen Lanze in Marrah hält der Dichter mit Vorliebe länger an. Er scheint wirklich fromm gewesen zu sein, aber wenig vom Kriegshandwerk verstanden zu haben.

Sehr gern erzählt er von erbeuteten Lebensmitteln; *Grant vitaille i trovèrent de pain et de ferine. Et d'olie, de froment, dont Crestiens doit vivre, De char salée et fresche et de bon vin sor lie...* Mit der ihm gewohnten Resignation setzt er hinzu: *Mais moult i ot de ceus qui noient n'en i prisent.* Erbeutete Pferde und Waffen begeistern ihn schwächer: *Or oiés quel vertu nostre sires i fait: Li Turs s'en sont tourné, lor en fu li mestrais. No François en retraient armes et cevaus bais.* Das ist seine Beschreibung eines sehr interessanten Treffens, das Godefroid zu bestehen hatte. Für die Thaten und den Tod des heldenhaften Anselme de Ribemont genügen ihm zwei Verse: *Ansiel de Ribemont le baron nos ocisent. De lui fu li ost Deu forment affebloïe.* In solcher Weise stellt er die wichtigsten Ereignisse dar. Dabei lässt er Anselme bei Marrah den Tod finden, während er erst bei Archas umgekommen ist. Er erzählt Wichtiges und Unbedeutendes, alles in derselben schläfrigen Weise. Seine Darstellung ist die eines ungenauen, versificierenden Chronisten, der der Form der Chansons de geste zustrebt, aber sie nicht erreicht.

Gehört dieses Fragment zu dem Gedichte Richards des Pilgers? Das hat schon P. Paris vermuthet und die meisten neueren Romanisten haben dem zugestimmt. Der Verfasser ist derselben Meinung, nur muss man annehmen, dass die Sprache des Gedichts stark verjüngt worden ist. Man wird jedenfalls berechtigt sein zu sagen, dass Richard nicht anders und auch nicht besser geschrieben haben kann, denn unmöglich hätte ein Erneuerer Schönes aus seinem Gedichte entfernt. Es war dort eben nicht vorhanden. Will man aber dieses Fragment einem Continuator zuschreiben, so müsste man ziemlich dasselbe sagen. Er hat den Stil Richards angenommen. Für die Annahme eines Continuators haben wir aber sonst keine Stütze. Was nun Richard gegeben hat, das war eine lange Reihe von wichtigen und unwichtigen, mehr oder weniger genauen Thatsachen.

Die Gran Conquista beruft sich auf Richard den Pilger aus Anlass der Schlacht bei Rames-Ascalon, welche den Beschluss des ganzen ersten Kreuzzuges bildete. So hätte also Richard der Pilger die Eroberung von Jerusalem mit besungen. Dies ist selbst ohne das Zeugnis der Conquista sehr wahrscheinlich. Man muss sich aber die Vorstellung aneignen, dass die Eroberung der heiligen Stadt nur einen kleinen Raum darin einnahm. Tudebodus z B. beschreibt den ganzen ersten Kreuzzug in fünf Büchern, wovon die Eroberung von Jerusalem und die Schlacht bei Ascalon weniger als die Hälfte des fünften Buches einnehmen. Dasselbe Verhältnis finden wir bei den anderen Geschichtsschreibern jener Ereignisse, und der Dichter, der fast nur ausschreibt und alles verkürzt, scheint dasselbe Verhältnis eingehalten zu haben.

Das Fragment enthält 230 Verse und führt das Kreuzheer von Antiochien, wo es noch etwas verweilt, um den Bischof zu bestatten, bis vor die Thore von Jerusalem. Es umfasst die Begebenheiten von 10 Monaten, darunter die schwierige Belagerung und Erstürmung Marrahs und die vergebliche Belagerung von Archas. Wir ergreifen diesen Massstab und kommen zu dem Schlusse, dass das ganze Gedicht Richards über Antiochien und Jerusalem etwa den Umfang von drei Gesängen bei Graindor gehabt haben mag. Wer es will, der kann das Doppelte davon annehmen, die beiden Gedichte zählen aber bei Graindor der Gesänge sechzehn. Dadurch gelangen wir zu einer annähernden Vorstellung von dem Gedichte Richards des Pilgers und dem aussergewöhnlichen Verdienste Graindors. Er kann den ganzen Inhalt des ersten Gedichtes behalten haben, und das bildet wahrscheinlich die mit den Thatsachen ungefähr übereinstimmende Grundlage. Wir sagen „ungefähr“, weil wir gesehen haben, dass sich im Fragmente grobe Verstösse gegen die wahre Sachlage vorfinden. So wäre z B. die Unkenntnis in der Chanson d'Antioche darüber, dass von Eregli aus die Heerestheile Tancreds und Baudouins einen ganz anderen Weg bis zu Antiochien einschlugen, als die Kriegerhaufen der anderen Barone, schon Richard dem Pilger zuzuschreiben. Was wäre nun dem Graindor eigen? Vor allem alles Erfundene, ausserdem alle Ausführungen, wie Ansprachen, Unterredungen, Schlachtenscenen, Einzelkämpfe, der schöne Aufmarsch der Heerestheile zur Schlacht mit Kerbogha, die humoristische Scene mit der heiligen Lanze, die keiner der Barone in die Schlacht tragen will, eine ähnlich ge-

stimmte Scene bei der Riemenleiter, die anmuthige Scene mit Enguerrand de St. Pol bei der Besprengung mit Weihwasser, die heroischen Scenen mit Gontier d'Aire, Raimbaud Porquet, Renaud Creton und dergleichen mehr. Eine Ausnahme könnte man mit dem Aufmarsch machen, denn das erhaltene Fragment der Canso d'Antiochia von Bechada enthält eine ganz ähnliche Scene. Einen Ansatz zu derselben bot schon Robertus Monachus, indem er sagt: *dumque divisae acies suis ordinibus de civitate exirent, Corbanan cuius esset unaquaeque requirebat, quae Aquitanicus ei ordine referebat.* Was hier bloss angedeutet ist, das hat Bechada ausgeführt, und nach ihm möglicherweise Graindor, der die grossartige Scene noch besser entwickelt hat. Im provenzalischen Gedicht ist Amidelis durch Arloin ersetzt, was sich dadurch erklärt, dass der Provenzale Bechada einen Provenzalen nicht als Überläufer und Spion darstellen wollte. Tudebodus spricht zwar von ihm als von einem Emir, Raimundus de Agiles als von einem Türken, aber Robertus Monachus nennt ihn einen Provenzalen. Daraus sind bei Graindor zwei Personen geworden: Amidelis, ein arabischer Spion und Vertrauensmann des Corbaran, und ein Provenzale, den Corbaran nach dem Aufmarsch für falsche Nachrichten enthaupten liess. Der eine rührt von Tudebodus, resp. Raimundus, der andere von Robertus her. Im Grunde sind beide eine und dieselbe Person. Es ist nicht unmöglich, dass Graindor noch anderes aus Bechada benutzt haben mag, was sich heute nicht mehr ermitteln lässt, er wird aber alles besser ausgestaltet haben.

Das Richard dem Pilger zugeschriebene Fragment enthält einige Nachrichten, die beachtenswert sind. Es erzählt von Godefroi, dass er sich nach Edessa (Rohais) zu seinem Bruder begeben hat. Von dort kommt er nach Marrah in Begleitung von 25 Rittern und wird von 300 Saracenen angefallen. Mit welchem Ausgang, ist uns schon bekannt. Von den Geschichtsschreibern des ersten Kreuzzugs sprechen davon nur Albertus von Aachen und Raimundus de Ag. Der letztere sagt, dass nach dem Tode des Bischofs *dux Lotharingiae versus Roais profectus est* (Bongars p. 156) und später (p. 158), dass er auf dem Rückwege nach Antiochien mit 12 Rittern von 150 Sarazenen überfallen wurde, die er fast ganz aufgerieben hat. Die Beschreibung dieses Treffens ist bei Raimundus viel besser als bei dem Dichter, welcher *versus Rohais* für „nach Rohais" genommen hat. In Wahrheit aber ist Godefroi

gar nicht in Rohais gewesen, sondern bloss in Ravenel und Torbayssel (Tell Baschir), wo er mit Baudouin zusammengekommen ist. — Aus Raimond de Agiles hat er auch die Nachricht von den Kreuzen auf der rechten Schulter der gefallenen Christen: *hi autem omnes defuncti cruces in dextris humeris habuerunt* (Bongars p. 161, 42; Frag. IV). Auch für den Brief in der Laisse III hat Richard einen Ansatz bei Raimond d'Aig. gefunden (Bongars 162, 7); hier hat er aber seiner dichterischen Schöpfungskraft freien Lauf gelassen und eine fast absurde Scene zu Tage gefördert. Wenn man dazu noch die Geschichte der heiligen Lanze berücksichtigt, die ganz im Sinne Raimonds d'Aig. erzählt wird, so könnte man meinen, dass Richards Gedicht aus dem Werke dieses Historikers fliesst. Dass es ihm als Grundlage gedient hat, ist sicher, im einzelnen jedoch kommt man damit nicht aus. So erzählt er hier von den Tafurs, und es scheint, dass er ihrer erst bei Marrah erwähnt hat. Raimundus jedoch, wie alle übrigen Geschichtsschreiber, mit Ausnahme des Guibert de Nogent, kennt diesen Namen gar nicht, wiewohl er von der schrecklichen Hungersnoth bei Marrah berichtet: *Interea tanta fames fuit in exercitu, ut multa corpora Sarracenorum iam foetentium quae in paludibus civitatis eiusdem per duas hebdomadas et amplius iacuerant, populus avidissime comederat* (l. c. 161). Er ist dabei gewesen. Bei der Reise Gottfrieds nennt der Dichter den Ort Ravenel, der sich bei Raimundus nicht findet, aber bei Albertus angegeben ist. So sind wir gezwungen, selbst für Richard den Pilger ausser Raimundus als Hauptquelle noch andere Nebenquellen anzunehmen, vor allem Tudebodus, mündliche Erzählungen in Antiochien (Tafurs, Ravenel) und eigene Zusätze und Verdrehungen (der Brief und anderes). Für Graindor überdies noch Robertus, oder Tudebodus, gewiss auch Albertus Aquensis, wie das schon von anderen bemerkt worden ist. Inwieweit er ausser der Aufmarschscene Bechada benutzt hat, lässt sich nicht mehr bestimmen.

Es dürfen hier die zwei Versbündel nicht unerwähnt bleiben, die Pigeonneau (p. 48—51) hervorgehoben hat. Dieser Gelehrte hat gegenüber von P. Paris und H. Sybel die Erkenntnis unserer Gedichte sehr bedeutend gefördert. Die erste Versgruppe führt er in zwei Versionen an; die erste, assoniert, enthält 17 Verse; die zweite, gereimt, 25. Er hat aber übersehen, dass sich eine ganz entsprechende Versgruppe bei Hippeau vorfindet (p. 9—11, V. 162—211) und hier 49 Verse umfasst. Die Gruppe von 25 Versen kann man

als eine Verkürzung derjenigen von 49 ansehen, darf man aber die assonierte Richard dem Pilger zuschreiben? Das hat seine bedeutende Schwierigkeit. Diese Verse bilden nämlich einen kleinen Theil eines grossartigen Gefechtsbildes, in welches auch die Chétifs kräftig eingreifen. Ausserdem wird hier schon Böemond genannt. Dieses Bild entspricht demnach keineswegs einer historischen Thatsache und stellt eine Wirksamkeit der dichterischen Freiheit dar, wie wir sie bei Graindor erkannt haben. — Das zweite Versbündel ist bedeutend kürzer (6 Verse gegen 7), und gehört zu demselben Gefechtsbilde. Auch hier muss man sagen, dass die assonierende Form stümperhaft ist. Um diese Frage zu lösen, müsste man die betreffenden 4 Manuscripte, in welchen die grössere Versgruppe enthalten ist, untersuchen, und ihren Zusammenhang mit dem Ganzen erkennen. Es ist nicht unmöglich, dass selbst die assonierenden Verse aus den Graindorschen verkürzt sind.

Les Chétifs sollen vor allem dazu dienen, um zwei Gedichte von wesentlich gleichem Inhalt im Vortrage von einander zu trennen. Einen Anmarsch, eine Belagerung und eine Schlacht, das haben wir in der Chanson d'Antioche und in Jérusalem ebenfalls. Zwei Anhaltspunkte hatte der Dichter für das neue Gedicht in der Überlieferung gefunden: Harpin, Vicegraf von Bourges, hat sein Leben an den König verkauft, ist nach Syrien gegangen, hat dort gekämpft, wurde von den Sarazenen gefangen genommen, bis nach Bagdad geschleppt, später aber befreit. Das ist die eine Thatsache. Aber er hat erst am Kreuzzug von 1101 theilgenommen, also nicht mit Peter von Amiens; er ist nicht bei Civetot in Gefangenschaft gerathen, sondern bei Ramle; er ist nicht durch den Heldenmuth Richards von Caumont sammt seinen Kammeraden erlöst worden, sondern auf Verwendung des griechischen Kaisers Alexius und zwar erst nach mehrjähriger Gefangenschaft und ohne Kameraden, so viel wir wissen. Eine ganz kurze Nachricht gibt von ihm schon Albertus Aquensis, welcher sagt, dass sein Leben nur deshalb geschont wurde, weil er sich einen *miles* des griechischen Kaisers nannte.

Der andere Ausgangspunkt ist die lange und inständige, bei Tudebod verzeichnete Bitte der Mutter des Corbaran an ihren Sohn, keinen Krieg gegen die Christen in Antiochien zu unternehmen, denn sie habe in den Sternen gelesen, dass der Sieg der Christen gewiss sei. Er würde zwar aus der Schlacht mit dem Leben davon

kommen, aber in Jahresfrist hätte er ein grosses Unglück zu erleiden. Diese zwei Nachrichten genügten dem Dichter, um daraus eine Chanson zu stiften. Er erzählt, dass der erboste Sultan den besiegten Corbaran für die Niederlage und den Tod seines Sohnes am Leben strafen will. Jetzt kommt die kluge und sternkundige Mutter ihrem Sohne mit einem Rathe zu Hilfe, dieser Rath wird befolgt, rettet ihm das Leben und gibt den gefangenen Christen die Freiheit wieder. Sie eilen nach Jerusalen, um an der Eroberung der Stadt theilzunehmen. Alles dies findet sich bei keinem Historiker mehr und zwar mit Recht, weil es erfunden ist. Auch sind Harpins Genossen den Historikern der Kreuzzüge unbekannt. Zwar wird Richard de Caumont als Zeuge in einem Processe in Südfrankreich genannt, aber dies ist, wie wir sehen, weit von Asien. In der Dichtung selbst wird gesagt, dass sie auf Veranlassung des schon genannten Raimond von Antiochien verfasst wurde, wofür der Fürst den Dichter mit einer Pfründe bei St. Peter belohnt habe. Der Dichter habe aber sein Werk verborgen gehalten, bis es nach seinem Tode ans Licht gekommen ist. Dies wäre also ungefähr um die Zeit Graindors geschehen! Wir sehen, dass diese Nachricht kein Vertrauen erweckt. Das Gedicht selbst, so weit wir es kennen, hat keinen priesterlichen Charakter, vielmehr athmet es reinen Jongleurgeist. Man könnte auch sagen, dass man sich in Antiochien schwerlich solche Lügen würde aufbinden lassen, wie sie der Dichter über den Orient vorbringt. Seine fürchterliche Schlange Satanas, die aber Beine hat, eine ungemein harte Haut, einen grossartigen Rachen, sieht einem Krokodil sehr ähnlich, nur dass sie auf einem hohen Berge wohnt. Dunkle Mären von Krokodilen, von Löwen, Affen und grossen Wölfen sind bis zu dem Dichter gedrungen und hier verwertet worden. Auch wird man in Antiochien über das Schicksal des Grafen Harpin besser unterrichtet gewesen sein, als der Dichter. Man muss den ganzen Inhalt des Gedichts als erfunden bezeichnen, und der hier geschilderte Orient wird vielleicht von Douai aus gesehen worden sein, wie dies schon Pigeonneau gesagt hat.

Die *Chanson* de *Jérusalem*, wiewohl dem Inhalte nach der Chanson d'Antioche sehr ähnlich, ist in der Ausführung noch schöner als diese. Die Frage ist, ob sie mit den Thatsachen übereinstimmt? Im allgemeinen ja, wir haben hier die Ankunft der Kreuzfahrer bei der Stadt, den abgeschlagenen Sturm, hier sogar

zwei, den Bau der Thürme und anderer Kriegsmaschinen, die gelungene Erstürmung, die Abschlachtung der Saracenen, die Wahl des Königs, die Schlacht bei Ramle-Ascalon. Das sind die Hauptbegebenheiten, und die sind wahrscheinlich schon von Richard dem Pilger erzählt worden. In der Ausführung ist alles erdichtet. Es sind die Chétifs, welche zuerst bei der Stadt erscheinen und sich sogleich in ein Gefecht verwickeln. Voll heiligen Eifers kämpfen sie muthig das ganze Gedicht hindurch, in Wahrheit aber sind sie gar nicht da gewesen. Von der anderen Seite der Stadt erscheint bald darauf Boëmond und führt einen glücklichen Beutezug aus, wir wissen aber, dass er die ganze Zeit hindurch in Antiochien geblieben war, wie er es anders gar nicht konnte. Die schönste Reckengestalt im Gedichte ist vielleicht Baudouin von Edessa, aber auch dieser war in seinem neuen und bedrohten Besitzthum festgehalten und in Jerusalem erst nach der Schlacht bei Ascalon erschienen. Der Dichter lässt Hugo von Vermandois weise Rathschläge seinen Kampfgenossen ertheilen, während dieser Prinz schon von Antiochien aus in Gesandschaft zum Kaiser Alexius geschickt worden war. Hongier ist bei Antiochien an der Seite Godfrieds gefallen, hier kämpft er aber munter weiter. Ja, Enguerrand de St. Pol wird als einer der Haupthelden bei Jerusalem und Ascalon dargestellt, dieweil er schon seit Monaten in Marrah im Grabe lag. *Engelradus, filius Hugonis comitis, iuvenis mirae audaciae in hac urbe aegritudine detentus, vita discessit.* (Albertus Aqu. V. 30. Auch ist Raim. de Ag. p. 164 nachzusehen, wo der Geist des jungen Helden dem Anselme von Ribemont erscheint und ihm den Tod ankündigt). Eine charakteristische Rolle hat Corbadas, der alte König von Jerusalem, der trauernd vom Davidsthurme aus die Stadt, das Lager und die Kämpfe betrachtet und seinen Untergang voraussieht. In der That aber gab es keinen König in Jerusalem, sondern nur einen ägyptischen Gouverneur, der Ifthikar Eddaulé hiess. Eine noch bedeutendere Rolle hat der Dichter Cornumarant, dem Sohne Corbadas zugetheilt, und in ihm eine saracenische Heldengestalt geschaffen, wir sehen aber, dass es dort keinen Königssohn geben konnte, weil es keinen König gab. Die drei Namen: Corbaran, Corbadas, Cornumarant können als drei Varianten des wirklichen Namens Kerboga angesehen werden, des Emirs von Mossul. So ist die Dichtung mit Fiction gesättigt. Der Poët hält die Namen und Gestalten aus der Chanson d'Antioche und aus den Chétifs fest und dichtet noch neue

hinzu. Er verfährt also nach dem Vorbilde anderer Jongleurs in anderen Gestegedichten. Die Ausschmückungen des Stoffes sind hier ganz dieselben, wie in der Chanson d'Antioche: Einzelkämpfe, Schlachtenbilder, Heerschau. Sie sind aber immer in interessanter Weise variiert. Nur die Episode mit Baudouin ist neu und vorzüglich. Wenn wir hier die Barone nacheinander die Krone ablehnen sehen, so erinnern wir uns gleich an die Ablehnung der heiligen Lanze in Antiochien. Der Verfasser glaubt auf Grund solcher Bemerkungen schliessen zu können, dass der Antheil Graindors an dem Gedichte von Jerusalem ein noch viel grösserer ist, als an dem Gedichte von Antiochien.

Die *Chanson du chevalier au cygne* besteht aus zwei Gedichten, von denen das zweite bedeutend älter ist, als das erste. Der Schwanritter, der in jenem noch keinen Namen hat, heisst schon in diesem Elias. Dieser Unterschied tritt noch ganz deutlich in dem Texte von Hippeau hervor. Man kann das zweite Gedicht der Kürze wegen Schwanritter nennen, das erste Beatrix, oder lieber Matabrune, weil eine Beatrix auch im Schwanritter auftritt. Der Schwanritter wird bereits von Wilhelm von Tyrus erwähnt, aber auch von Graindor und zwar in der Chanson d'Antioche (VII v. 750 ff.). Es handelt sich dort darum, einen Baron zu wählen, der im Namen des Kreuzheeres einen Zweikampf mit dem tapfersten Saracenen zu bestehen hätte. Die Wahl fiel auf Gottfried, worüber sich Robert von der Normandie erzürnt zeigt. Mit besserem Recht sollte er gewählt werden, weil er ja von dem berühmten Renaud (de Montauban), dem Sohne Aimons, abstammt. Die Barone beschwichtigen ihn und stellen ihm vor, dass Gottfried wahrlich aus einem grossen Geschlechte herstammt. Er ist ein Nachkomme des berühmten Schwanritters, der nach Nimaie in einem Kahn ohne Ruder, ohne Segel und ohne Matrosen, sehr glänzend gekleidet, gekommen ist. Der Kaiser wollte ihn bei sich behalten und der Ritter gieng darauf ein, aber unter der Bedingung, dass er sich entfernen darf, sobald die Zeit um ist und der Schwan wieder erscheint. Der Kaiser war damit einverstanden und gab ihm eine Verwandte, die Cousine des Fürsten Begon, zur Frau. Von seiner Tochter stammt nun Gottfried ab. — Diese Erwähnung ist in mehr als einer Hinsicht beachtenswert. Zuerst sehen wir, dass die gestellte Bedingung eine andere ist, als die uns geläufige. Merkwürdigerweise kommt sie auch in den Enfances Godefroi (bei Hippeau: le chevalier au cygne II

p. 32) vor: *Puis en fu remenrés quant vint à son termine.* Auch bei Helinand hängt die Abfahrt des Ritters einzig von dem Erscheinen des Schwans ab: *cignum inspiciens adventantem... statim in navem se recepit.* Sollte man auf Grund dessen meinen, dass diese Motivierung auf eine frühere und verlorene Fassung des Gedichtes zurückgeht? Darüber lässt sich nichts Bestimmtes sagen, es muss aber erwähnt werden, dass selbst in der erhaltenen Fassung eine ähnliche Bedingung ebenfalls enthalten ist: der Ritter nimmt Beatrix zur Frau an, aber unter der Bedingung: *se ses sires le mande et lui vient a talent... Que à lui s'en ira sans nul delaiement* (Hippeau p. 149). Erst zwei Seiten weiter kommt die zweite Bedingung vor. Der anscheinende Widerspruch erklärt sich vielleicht so, dass die erste Bedingung dem Kaiser gilt, wodurch sich der Ritter zu jeder Zeit ungehinderte Abfahrt sichern will, die zweite aber der Frau allein. Von diesen zwei Bedingungen können Graindor, Renaud und Helinand nur die erste behalten und erwähnt haben.

Das zweite, was wir hier bei Graindor bemerken, ist, dass wenn es sich darum handelt, für die Barone bei Antiochien eine Genealogie zu finden, er sogleich mit früheren Fictionen zur Hand ist. Robert von der Normandie stammt nicht von Rollon ab, sondern von Rainaud de Montauban; Beatrix ist bei ihm zu einer Cousine Begons aus der Geste des Loherains geworden. Wir sehen also, dass eine neue Fiction an die schon vorhandenen anknüpft und dass selbst historische Persönlichkeiten in die fingierte Gestaltenwelt versetzt werden.

Als drittes wollen wir noch hervorheben, wie Graindor das Schiff auffasst, welches den Ritter nach Nimaie gebracht hat. Am meisten zeigt er sich darüber verwundert, dass das Schiff ohne Ruder, Segel und Matrosen fährt, und dass der Ritter ganz allein auf dem Schiffe war: *Tout seul en un batel, ainc n'i ot aviron.... Parmi la mer salée sans sigle et sans noton.* Dies bringt uns sofort das wunderbare Schiff in den Sinn, das Partenopeus von der flandrischen Küste binnen 24 Stunden nach Chef- d'Oire bei Konstantinopel gebracht hat, und wieder zurück von dort nach Blois. Dieses sich selbst bewegende Schiff hat so gefallen, dass es auch in die Artusromane eingeführt worden ist. Im Partenopeus vertritt es den Apuleianischen Zephyr, der Psyche von einem steilen Felsen herunter in ein blumiges Thal, später auch ihre Schwestern herunter und und wieder herauf getragen hat. Dieses Schiff eben hat der Ver-

fasser des Schwanritters auch angenommen, ihm aber einen Schwan vorgespannt, damit es weniger hexenmässig erscheine. Der schöne und grosse Wasservogel eignete sich dazu ganz vorzüglich. Es soll hier bemerkt werden, dass der Schwan schon bei Martianus Capella ähnliche Dienste leistet: er trägt die Musen hinauf in den Äther, er wird sogar vor Apollos Wagen angespannt. Bei Ovid zieht er den Wagen der Venus, welcher Wagen bei der am Meere gerne verweilenden Göttin vielmehr ein Schiff gewesen sein wird. Das sind Präcedenzfälle, welche den dem schönen Vogel hier aufgelegten Dienst vollkommen rechtfertigen. Nur muss bemerkt werden, dass alle Gedichte, welche sich auf den ersten Kreuzzug beziehen, ganz in der christlichen Weltanschauung aufgehen, und so hängt auch hier das plötzliche Erscheinen des Schwanritters, die spätere Ankunft des Schwanes mit dem Schiffe, ganz von dem Willen und der Allmacht Gottes ab. Weiter wird die Motivierung nicht geführt.

Mit den gemuthmassten Volksmärchen oder mythologischen Reminiscenzen, aus welchen die Erzählung von dem Schwanritter hergeleitet sein sollte, hat Blöte in seinen sorgfältigen Untersuchungen reines Feld gemacht, indem er ihre Unmöglichkeit nachwies. Den Schwan hat er freilich nicht gefunden, dagegen kann die Familientradition von dem Grossvater der Frau Baudouins, des jüngeren Bruders von Gottfried, nach welcher der normannische Baron von Toëni eine bedrängte Wittwe von ihren Feinden befreite und ihre Tochter zur Frau nahm, auf die Bildung des entsprechenden Themas in dem Chevalier au cygne eingewirkt haben. Nur muss man diese Tradition nicht in Baudouins Umgebung suchen, wo man allen Grund hatte, dieselbe zu vergessen, sondern vielmehr im gräflichen Hause zu Boulogne, wo die Erinnerung an den kühnen Fürsten von Edessa und späteren König von Jerusalem sorgfältig gepflegt sein dürfte, namentlich da die Tonis inzwischen in England zu einem angesehenen Hause geworden sind.

Bei dem folgenden Hauptthema in dem Gedichte, dem Verbote, wird man wiederum an Partenopeus denken. Nur wird das Verbot hier nicht von Melior resp. Beatrix, sondern von dem Schwanritter gegeben. Somit kehrt das bei Apuleius gegebene Verhältnis zurück. Beatrix vertritt die Stelle der Psyche, der Schwanenritter die des Amor. Vernünftigerweise konnte er nicht verbieten, ihn zu sehen, weshalb das Verbot umgewandelt werden musste. Auch aus diesem Grunde vielleicht, weil der Dichter dasselbe Mo-

tiv nicht wörtlich wiederholen wollte. Beatrix sündigt dagegen. Von unruhiger Neugier getrieben, fragte sie, ganz im Sinne der feodalen Ansichten, nach der Herkunft des Mannes. Dieser verlässt sie, gerade wie Amor die Psyche. Ein Kind bleibt aus der Ehe, wie auch Amor und Psyche eine Tochter, die Voluptas, gezeugt haben. So stimmt dieses Thema in einigen Motiven mit dem bei Apuleius gegebenen überein, was nach der Ansicht des Verfassers genügt, um die Herleitung desselben aus der antiken Quelle zu begründen. — Den Rest des Gedichts hat der Jongleur mit wiederholten Kämpfen, also ritterlichen Gemeinplätzen ausgefüllt, um genügenden Stoff zu einer vollen Séance, oder ihrer mehr, zu haben.

Das Gedicht von der jüngeren Beatrix, oder von Matabrune, wird von Gröber dem Renaud, einem belesenen und talentvollen Jongleur zugeschrieben, was sehr annehmbar erscheint. Es handelt sich in dem Gedichte darum, die mysteriöse Herkunft des Schwanritters und auch des Schwanes zu erklären. Seinen Ausgangspunkt nimmt der Jongleur von der in jenen Zeiten die Menschheit beunruhigenden Frage, ob eine Frau, die mehrere Kinder auf einmal gebiert, ehrlich gewesen sein kann. Diese Ansicht ist schon in Pauli Diaconi: *Historia Langobardorum* (I, 15) angedeutet, indem er sagt: *his temporibus quaedam meretrix uno partu septem puerulos enixa, beluis omnibus mater crudelior in piscinam proiecit negandos. Hoc si cui impossibile videtur, relegat historias veterum et inveniet, non solum septem infantulos, sed etiam novem unam mulierem semel peperisse. El hoc certum est maxime apud Aegyptios fieri.* Im 12-ten Jhd. hat dieses Thema schon Marie de France im *lai du Fraisne* behandelt und Renaud nimmt es wieder auf. Beatrix sieht eine arme Frau mit Zwillingen (mit dieser Zahl hat sich auch Marie de France begnügt) und sagt unüberlegterweise zu ihrem Manne, dem Könige Oriant, dass diese Frau mit mehr als einem Manne Umgang gehabt haben müsse. Der vernünftige König schilt sie aus und erklärt, dass bei Gott alles möglich ist. Und wirklich, nach gehöriger Zeit gebiert die Königin auf einmal sieben Kinder (also wie bei Paulus). Es geht uns hier ein Licht auf. Jetzt nämlich verstehen wir, warum die arme Beatrix so viele Kinder auf einmal zur Welt gebracht hat und warum es gerade sieben waren. Dies war eine Strafe Gottes für die leichtsinnige Beschuldigung. Jetzt erscheinen bei der Geburt sieben Feen und eine jede legt eine goldene Kette einem Kinde um den Hals. Bekanntlich hatten

die Feen im Mittelalter die Gewohnheit, bei der Geburt mancher Kinder zu erscheinen, und so hatten sie das unbestreitbare Recht, dies auch hier zu thun. Es sei hier erwähnt, dass diese schicksalbestimmenden Wesen von den antiken Parzen abstammen, welche deshalb bei Apuleius *fata* genannt werden. Der neutrale Pluralis hat sich in einen weiblichen Singular verwandelt, und so entstand die *fata*. Mit der Zeit haben sich alle antiken Göttinnen den Fata zugesellt, was die Macht der Feen bedeutend verstärkt hat. Besonders sei Iris genannt, welche sich rächt, wenn sie nicht eingeladen, oder überhaupt vernachlässigt wird. Dies zur Erklärung eines solchen Vorgehens im *Jeu de la feuillée*.

Der Verlust der Ketten soll die Verwandlung der Kinder in Schwäne bewirken. Es ist klar, dass man den Feen im XII Jhd. eine solche Zaubermacht zumuthete. Wir haben also hier eine Verwandlung und sind hiermit auf Ovids Metamorphosen verwiesen. Noch mehr aber auf die des Apuleius, wo Lucius sich eigentlich in einen Vogel verwandeln wollte, um der Pamphila nachzufliegen, durch eine falsche Salbe aber in einen Esel verwandelt worden ist. Statt der Salbe hat Renaud Ketten gewählt, und zwar deshalb, weil der Schwan eine solche haben musste, um den Kahn zu ziehen, und deshalb hat er die Feen mit den Ketten hingeschickt. Inzwischen hat aber der Jongleur vergessen, dass eben der Schwan seine Kette verloren hat. Eine solche Inconsequenz kommt bei den Jongleurs oft vor, man sieht aber daraus, wie willkürlich diese ganze Schwangeschichte ersonnen ist. Jetzt tritt die boshafte Matabrune ein. Sie ist wahrlich *beluis omnibus crudelior*. Es ist bekannt, wie sie handelt. Nun ist sie eine Schwiegermutter, die ihre Schwiegertochter verderben will. Eine solche kennen wir schon aus dem Alterthum, und zwar aus Amor und Psyche. Das ist die Venus, die ihre Schwiegertochter nicht leiden kann, sie schlagen lässt, ihr unausführbare Arbeiten auflegt, schliesslich sie zu der stygischen Quelle und nach dem Hades schickt. Das Raffinierte bei Apuleius hat der Jongleur ins Grobe und Grausame übertragen. Doch auch schon bei Apuleius wäre die arme Psyche gewiss verloren, wenn sie Amor in providenzieller Weise nicht beschützt hätte. Dasselbe thut Gott hier. Er lässt die Kinder durch einen Eremiten retten, er schickt ihm eine Hirschkuh zu, um sie zu ernähren; als sie erwachsen sind, befiehlt er durch einen Engel, dass Elias in den Kampf für seine Mutter ein-

treten soll, wodurch sie gerettet und zu Ehren gebracht wird. Der junge, der Welt ganz unkundige, aber starke und muthige Elias scheint dem jungen Perceval nachgebildet worden zu sein, die Hirschkuh ist der Genovefalegende entnommen. Das übrige sind ritterliche Gemeinplätze.

Die Erzählung von den Schwankindern tritt in vier Versionen auf. Es sind: die lateinische im Dolopathos von Johannes de Altasilva, die französische Übersetzung davon in Versen, die Erzählung von Elioxe und die von Matabrune. Es handelt sich jetzt darum, die chronologische Reihenfolge dieser Versionen zu bestimmen und dadurch vielleicht der Entstehungsweise dieser Erzählung auf die Spur zu kommen. Allgemein wird jetzt die Erzählung im Dolopathos als die älteste Version angenommen. Nun meint der Verfasser, dass sie später ist, als die Matabrune-Version. Um diese stark abweichende Meinung zu begründen, beruft er sich darauf, was schon oben hervorgehoben worden ist: in dem Matabrunegedichte ist die abnorme und auffallende Siebenzahl in sehr guter Weise motiviert; hier erscheinen die Feen erst bei der Geburt und legen den Kindern Ketten um den Hals, was gar wohl in den Bereich der Feenmacht fallen konnte. Wie sieht dies bei Johannes aus? Die Siebenzahl ist gar nicht motoviert, die Kinder kommen schon mit Ketten zur Welt, was zu grosse physiologische und technische Schwierigkeiten darbietet, um glaubhaft zu sein; hier wird die Mutter ebenso grausam behandelt wie bei Matabrune, worüber wir uns sehr verwundern, weil sie doch eine Fee ist und ihre Kraft gebrauchen sollte! So sehen wir bei Johannes die wichtigsten Motive in irrationeller Weise verdreht, so dass sie schwerlich ursprünglich sein können. Am Schlusse weist Johannes auf die Verbindung seiner Erzählung mit dem Schwanritter hin. Man kann meinen, dass er eben unser Gedicht kennt, in welchem Matabrune mit dem Schwanritter schon verbunden ist. Der Bischof Bertrand von Metz, dem der Dolopathos dediciert ist, hat bis 1212 gelebt. Ausschlaggebend könnte die folgende Erklärung Renauds sein: *Du Chevalier au cygne avez canchon oüe. Il n'a si viel hom, ne feme si kenue, Qui oncques en oïst le premiere venue, De quel terre fust nes, mais or ert entendue* (v. 28 f), Diese Worte sind sehr deutlich; sie schliessen nicht nur jede frühere Fassung, sondern auch jedes frühere Volksmärchen aus. So ist der Verfasser geneigt, das Gedicht von Matabrune an die Spitze der Versionen so setzen; dann wür-

de Johannes folgen und zuletzt die Elioxe, weil sie beide benutzt. Bei alledem ist das Gedicht von den Schwankindern in der Erfindung sehr willkürlich, d. h. gar nicht traditionell, und das hat man bald gefühlt. Es fanden sich Dichter, die es ganz verwarfen, den Schwan in seiner ursprünglichen Unbestimmtheit liessen und den Ritter in richtigem Gefühle für das Geheimnisvolle mit der Graalritterschaft, mit Perceval verbanden. Wolfram von Eschenbach hat ihn bekanntlich geradezu zu einem Sohne Percevals gemacht, was er bis heute geblieben ist. — Es sei gestattet, noch die folgende Bemerkung hinzuzufügen: um sich zu überzeugen, wie gut man damals die Metamorphosen von Apuleius gekannt und gelegentlich benutzt hat, wolle man in der Elioxe die Verse 2035 (cit. Romania XIX, p. 340) mit Apuleius III c. 24 vergleichen: *iamque alternis conatibus libratis brachiis in avem similem gestiebam. Nec ullae plumulae, nec usquam pinnulae.... non avem me, sed asinum video.... iam humano gestu simul et voce privatus.*

Das letzte Gedicht, das sich auf den ersten Kreuzzug bezieht, sind die *Enfances Godefroid.* Der Titel ist nicht treffend, und so mögen die massgebenden Romanisten einen entsprechenderen finden. Dem Sinne nach stellt es sich noch vor die Chanson d'Antioche. Es ist ganz der Verherrlichung des Grafenhauses von Boulogne gewidmet. Zuerst in der Person Idas, der Mutter der Helden, wozu Renaud die *Vita beatae Idae* benutzt haben mag. Es ist möglich, dass die künftige Heiligkeit der Gräfin schon im Schwanritter die Sorgfalt und Vorliebe hervorgerufen hat, mit der der beleidigte und verrathene Gemahl der Fürstin von Bouillon das zurückbleibende Kind behandelt. Das heisst, dass der Verfasser des Schwanritters schon etwas von der Vita gewusst haben mag.

Noch mehr Platz ist Eustache, dem ältesten Sohne der Gräfin Ida, gewidmet. Renaud, der Dichter, meinte offenbar, dass der Erbe der Grafschaft zu sehr von den Dichtern vernachlässigt worden sei, und dass auch ihm ein Ehrenplatz in der Geste gebühre. So schildert er ihn uns, wie er noch als Knappe sich entschlossen, muthig und und siegreich gezeigt hat. In seinem jugendlichen Heldenmuthe macht er ihn vornehmlich dem Partenopeus ähnlich. Den höchsten Platz hat der Dichter auch hier Godefroid verliehen, ja er behält ihn durch den ganzen folgenden Theil des Gedichts in Sicht. Das Hauptthema im zweiten Theile ist zwar die Reise Cornumarans nach Europa, aber ihr Endziel ist Bouillon. Cornumarant ist schon

in der chanson de Jérusalem als saracenischer Held ausführlich dargestellt. Seine Reise wird durch dieselbe, oben besprochene Prophezeiung der Mutter Corbarans, hervorgerufen, nur wird diese Prophezeiung mit grosser poetischer Freiheit zeitlich und räumlich sehr ausgedehnt. Die Idee, den eifrigen und muthigen Saracenen an die Höfe aller grossen Barone, welche an dem ersten Kreuzzuge theilnehmen sollen, zu führen, ist gewiss sinnreich, doch fehlt jede Localfarbe gänzlich. Die Dichtung ist ja mehr als hundert Jahre nach den Begebenheiten verfasst worden.

Aus den hier angegebenen Betrachtungen ergeben sich einige allgemeinere Gesichtspunkte. Wir sehen, dass die altfranzösichen Sänger auch die bekanntesten historischen Begebenheiten mit der grössten Willkür behandeln. Sie suchen gerne einen Anhaltspunkt in einem „Buche", einer Chronik, aber dann genügt ihnen ein blosser Punkt, ein Name, eine Begebenheit, um daran eine ganze Reihe von Erfindungen anzuknüpfen, ein Gedicht zu schaffen. Am öftesten aber spinnen sie ein neues Gedicht aus schon vorhandenen Gedichten heraus, wobei sie Erfindung auf Erfindung häufen. Bei alledem muss man eben diese Erfindungsgabe bei ihnen anerkennen. Kein Wunder also, wenn sie nach neuen und wirkungsreichen Themen und Motiven ausschauten und, wenn sie solche gefunden haben, dieselben auszubeuten suchten und in mannigfacher Weise variierten. Das konnte man schon im Partenopeus sehen, hier haben wir dafür ein neues Beispiel; der Verfasser nimmt sich vor, aus anderen Gedichten weitere Bestätigungen beizubringen.

Zur Partenopeus-Frage. Es fehlt mir hier an Raum, die Förstersche Recension meines Résumés (Literaturblatt 1902, Nr. 1), eingehender zu beantworten, dennoch muss ich schon hier erklären, dass, wenn Förster das Erscheinen meiner Schrift abgewartet hätte, er den grösseren Theil seiner Vorwürfe, mit welchen er mich und meine Arbeit überschüttet, als unberechtigt hätte fallen lassen müssen. Denn ich habe wohl alles gethan, was ich nach ihm hätte thun sollen — und noch etwas darüber. Er ist tief im Irrthum, wenn er die trojanische Abkunft des Partenopeus von dem Roman de Troie abhängig sein lässt; der Dichter hat sich seine Ansichten darüber aus der Fortsetzung zu Fredegar, aus Dares und aus Virgil zusammengesetzt. An alles dies hat

Förster gar nicht gedacht. Nach genauer Prüfung seiner Einwürfe finde ich mich veranlasst, noch einmal zu wiederholen, dass Partenopeus gewiss älter ist, als alle Chrestienschen Ritterromane. Ich setze hinzu, dass er älter ist, als Eneas. Ich werde in der Folge nicht umhin können, über Chrestien zu schreiben, und erst von da aus werde ich eine Geschichte der Liebestheorie geben können, wobei ich auch von Eneas ausführlicher zu sprechen beabsichtige.

Was die Heimat des Dichters betrifft, so habe ich von Anfang an die provisorische Meinung gefasst, er sei ein Südfranzose, der das Französische gelernt hat. Mein Hauptgrund war der folgende: die Städtenamen Cirac, Oirac, haben gewiss provenzalisches Gepräge, sie stammen aus derselben Quelle, wie die übrigen Provenzalismen, und während die letzteren entfernt worden sind, sind diese Namen erhalten worden. Damit haben sich die anderen Provenzalismen verbunden, mit ihnen das *ei*. Man wolle noch den folgenden Vers betrachten, der sich in allen Manuscripten findet: *Et ne dist plus ne* **oc** *(Var: o), ne non.* Auffallender Weise hat A hier *ol* und S *oi*.

Dem entgegen hat Förster einige Reime und Wortformen (gegen 10) hervorgehoben, welche beweisen sollen, dass der Dichter aus Tournay war. Es ist nicht zu bestreiten, dass alle, oder fast alle diese Beispiele auf jenes Gebiet hinweisen. So namentlich die Participien auf *ut, ié* aus *iée,* das *en* von *an* geschieden, u. anderes. Förster hat darin seine Meisterschaft neuerdings bewiesen. Und dennoch erlaube ich mir, unüberzeugt zu bleiben. Denn man kann sagen, dass *an* und *en* von einem Südfranzosen am besten geschieden werden konnten, dass *ise* und *isse* von einem solchen am leichtesten vermengt werden, weil er ja von *eza* ausgieng. In Südfrankreich wird *ọr* nie diphtongiert, auch kommt dort der Wechsel von *s: z* vor. Wenn bei Crapelet *ei* mit *oi* im Reime steht, so beweist dies, dass *ei* in der Vorlage stand, und das hat immer in anderer Hinsicht etwas zu sagen. Um zu wissen, inwieweit die übrigen Beispiele nothwendig picardisch sind, müsste man sie im Texte nachsehen, den ich längst nicht mehr zur Disposition habe. Dann aber würde ich sie mit den entsprechenden Formen in Ash. zusammenstellen, und das wäre meine Methode. Denn die Copisten dringen überall ein, manchmal selbst in die Reime, auch lässt sich nicht leugnen, dass auch die Dichter nicht selten gerade des Reimes wegen Wortformen verändern. Die hohe Wichtigkeit der Reimmethode soll damit nicht beanstandet werden.

Man bedenke ausserdem Folgendes: wie sollte ein junger Dichter aus Tournay zu der durchaus provenzalischen Liebestheorie gekommen sein? Wie sollte er sich für Urraca und den spanischen Kaiser interessieren? Gaudin aus Spanien herkommen lassen? Einen Helden aus Blois verherrlichen? Weist das nicht alles viel leichter auf einen Südfranzosen hin? Und wäre es nicht natürlich, wenn eben ein solcher die Quintessenz der *gaya-scienza* über Blois nach Nordfrankreich gebracht hätte? Mit dieser Appellation will ich niemanden bestechen, darf mich aber darauf berufen, dass Suchier die Verfasser des Thebengedichts und des Eneas im Südwesten des französischen Sprachgebietes localisiert hat. Eben diese drei stehen in engster Verbindung miteinander. Ihre Reihenfolge ist diese: Theben, Partenopeus, Eneas, etwas später kommt Troya.

Die sprachliche Frage, die mir verwickelt vorkommt, kann, meinem Dafürhalten nach, ohne die Ash.-Hft. nicht gelöst werden. Die Möglichkeit der Försterschen Ansicht ist nicht zu bestreiten, aber bewiesen ist ihre Richtigkeit noch nicht. So ist es klar, dass ich vorerst eine sprachliche Untersuchung, die Förster so scharf angreift, habe weder geben können, noch wollen. Die sprachlichen Bemerkungen nehmen nur einen geringen Platz in meiner Arbeit ein, deren Zweck ein anderer war und ist[1]).

---

4. Dr. STANISŁAW KĘTRZYŃSKI. **O zaginionym żywocie św. Wojciecha.** ***(Über die verlorengegangene Lebensbeschreibung des hl. Adalbert von Prag).*** *(Une biographie perdue de S. Adalbert).*

Der Verfasser prüft die Überlieferungen, welche uns in verschiedenen Schriften des XI und XII Jahrh. über den hl. Adalbert aufbewahrt werden, in der Hoffnung, dass er auf diesem Wege das Problem der merkwürdigen und interessanten Passio martyris in der Chronik des Gallus-Anonymus werde aufklären können. Er

[1]) Da mir Förster mit Nachdruck zu Last legt, ich hätte immer *Asch* geschrieben, so muss ich erklären, dass meine Schreibung immer *Ash* war, wie man aus der Abhandlung selbst sehen kann. Ich bedauere, davon sprechen zu müssen.

unterwirft also seiner Betrachtung ausser der Chronik des Gallus-Anonymus l. I. c. 6 die Berichte Thietmars l. IV. c. 27, die Passio s. Adalperti aus München und ausserdem die bekannte Interpolation der Handschrift C (Bibl. nat. lat. 5926) der Chronik Ademars de Chabannes.

Da die Chronik des Gallus-Anonymus um 1113 in Polen geschrieben ist, musste also die im l. I. c. 6 genannte Passio martyris zwischen den Jahren 1000 und 1113 entstanden sein. Wenn wir aber unsere Aufmerksamkeit darauf lenken, dass seit der Translation des hl. Adalbert nach Prag [1038] sich keine Gelegenheit mehr darbot, solche Werke zu schreiben, wie ja auch schon die Zeiten Mieszkos II für jede literarische Thätigkeit höchst ungünstig waren, so erkennen wir leicht, dass aller Wahrscheinlichkeit nach die genannte Passio zwischen 1000 und 1025 verfasst wurde. Sie reichte, wie es allgemein bekannt ist, bis zum Jahre 1000 und beschrieb die Zusammenkunft Ottos III mit Boleslaus dem Grossen in Gnesen.

Der Verfasser macht sodann den Versuch, den Text dieses Berichtes kritisch zu beleuchten und den Wortlaut der citierten Passio von den Zuthaten des Anonymus loszulösen.

Was die Chronik Thietmars l. IV, c. 27 anbetrifft, so tritt der Verfasser der Meinung Kurzes entgegen, als ob die dort befindliche Erzählung vom hl. Adalbert aus den Quedlinburger Annalen geflossen wäre, woraus von selbst folgt, dass es unbegründet ist, zu behaupten, als wäre c. 27 erst im J. 1017 geschrieben, da dasselbe, wie der grösste Theil des IV Buches, im Jahre 1014 niedergeschrieben wurde. Es steht also fest, dass die Quelle, die Thietmar im c. 27 benutzte, vor diesem Datum, aber erst nach dem Jahre 1000, wie wir noch sehen werden, entstanden sein musste. Was die Passio s. Adalperti betrifft, so betrachtet der Verfasser sie als ein für liturgisch-klösterliche Zwecke gemachtes Excerpt, was er zu beweisen versucht. Er glaubt, dass man bis jetzt zu wenig den ganzen Inhalt des Münchener Manuscripts nr. 18897 berücksichtigt habe; er versucht dies also jetzt nachzuholen. So sind z. B. die beiden letzten Werke dieser Handschrift die Passio S. Adalperti und Viperti historia de S. Brunone. Beide sind von ein und derselben Hand geschrieben, obgleich die Historia des Vipertus grössere Schriftzüge aufweist. Der Verfasser glaubt, dass es kein blinder Zufall sei, dass die beiden Werke sich hier zusam-

mengefunden haben. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist es Vipert, der Begleiter des heiligen Bruno gewesen, der nach des h. Bruno Tode dessen Werke und unter ihnen auch eine heut nicht mehr bekannte Passio des hl. Adalbert in die Heimat zurückbrachte; am Ende der letzteren schrieb er eine kurze Geschichte des Martyriums des hl. Bruno nieder. Die erwähnte Passio besitzen wir heute im Auszuge in der so genannten „Passio S. Adalperti". Das Martyrium aber, welches nur klein war, ist uns vollständig erhalten. Da Vipert kurze Zeit nach dem Martyrium des hl. Bruno (1009) nach Deutschland zurückkehrte, so ist anzunehmen, dass vor diesem Datum das Original der Passio entstanden ist, jedenfalls ist sie nach dem J. 1000 geschrieben, da sie Gaudentius schon als archiepiscopus kennt, dessen Installierung im Jahre 1000 erfolgte.

Eine längere Untersuchung widmet der Verfasser der Interpolation der Chronik Ademars de Chabannes l. III, 31. Dieselbe befindet sich in dem von neueren Forschern so genannten Codex C (Bibl. nat. lat. 5926) und ist, wie es Waitz (M. G. SS. IV) will, im XII Jahrhunderte entstanden; dagegen behauptet ein neuerer französischer Forscher J. Lair, dass die Interpolationen des Codex C der ersten Hälfte des XI Jahrh. angehören. Der Verfasser dagegen glaubt die besprochene Stelle für eine in der zweiten Hälfte des XI Jahrh. entstandene Interpolation halten zu müssen. Der Interpolator benutzte eine Lebensbeschreibung des hl. Adalbert und besass ausserdem auch manche Nachrichten vom hl. Bruno, von seinem Leben und Wirken. Da er über die Vorgänge im fernen Osten schlecht unterrichtet war, hat er so manches missverstanden, wie das die weitere Untersuchung beweist. So verwechselt er z. B. den hl. Bruno mit Bruno v. Kärnthen, und Bruno v. Augsburg hält er für zwei verschiedene Personen; so soll ferner der hl. Ulrich ein Nachfolger des hl. Bruno und zugleich Vorgänger Brunos, des Bruders Heinrichs II, gewesen sein. Ausserdem bespricht der Verfasser ausführlicher die vier slavischen Provinzen, welche der hl. Adalbert getauft haben soll, so wie die Eröffnung des Grabes Karls des Grossen durch Otto III, wovon nicht nur der Interpolator, sondern auch Ademars Chronik zu erzählen weiss. Der Verfasser beschäftigt sich jedoch hauptsächtlich mit den Nachrichten über den hl. Adalbert, die vom hl. Bruno werden nur nebenbei berücksichtigt. Er glaubt einige Gründe zu haben, um behaupten zu können, dass die Nachrichten über den hl. Adalbert einer verlorengegangenen

Quelle entnommen sind und einen gewissen Zusammenhang mit der Erzählung von der Eröffnung des Grabes Karls des Grossen in Aachen haben. Die Vermittelung dürfte in der Beschreibung der Zusammenkunft Ottos III mit Boleslaus d. Gr. in Gnesen zu finden sein, was der Verfasser zu beweisen versucht. Diese eben erwähnte verlorene Quelle war also jedenfalls nach dem Jahre 1000 geschrieben; zugleich ist es sehr wahrscheinlich, dass sie schon gegen das Jahr 1010 mit Nachrichten über den hl. Bruno versehen war und um 1040 noch durch die bekannte Fabel vom Domherrn Adalbert von Aachen bereichert wurde. Wahrscheinlich in den Tagen Heinrichs III, da zwischen Aquitanien und Deutschland ein regerer Verkehr erblühte, wurde diese Lebensbeschreibung nach Limoges gebracht, wo sie der Interpolator der Chronik Ademars l. III, c. 31 benutzte.

Im Folgenden macht der Verfasser darauf aufmerksam, dass wir in den vier vorher genannten Quellen vier schriftliche Unterlagen der S. Adalbert-Nachrichten suchen dürfen, — es wäre aber doch ein grosser Fehler, wenn wir sie alle entweder einer Quelle oder im allgemeinen vier Quellen zuschreiben wollten, ohne nähere Beweise zu geben. Vor allem ist zu bemerken, dass aus allen untersuchten Stellen erschlossen werden darf, dass die Quellen derselben nicht lange nach dem Jahre 1000, jedenfalls vor dem Jahre 1025 geschrieben waren. Zwei derselben, d. i. der Gallus-Anonymus und die Interpolation des Ademar geben eine längere Erzählung, welche mit dem Jahre 1000 und der Zusammenkunft in Gnesen endet. Drei endlich, d. i. Thietmar, die Passio S. Adalberti und auch die Interpolatio Ademari besitzen eine charakterische Erzählung von dem Martyrium des hl. Adalbert, denn sie berichten von dem Wasser, in welches der Leib des Märtyrers von den Preussen geworfen wurde. In keiner der grossen Lebensbeschreibungen ist dies Detail zu finden; dasselbe muss also einer anderen Schrift entnommen sein. Es hat den Anschein, als ob die vier genannten Quellen aus einer Urquelle, einer verlorenen Passio, ihre Nachrichten entlehnt haben. Um dies zu veranschaulichen, stellt der Verfasser die erwähnten vier Quellen nebeneinander. Der Zusammenhang zwischen Gallus-Anonymus und Thietmar ist augenscheinlich sehr klein — wenn man aber die Vielseitigkeit dieses Zusammenhanges ins Auge fasst, so ergibt sich, dass seine Beweiskraft doch keinesweges gering anzuschlagen ist.

Im Folgenden unternimmt es der Verfasser, etwas Näheres

über die verlorene Passio Adalberti martyris festzustellen. Es unterliegt keinem Zweifel, dass es eine Lebensbeschreibung gegeben hat, welche die Zusammenkunft in Gnesen und die nachfolgenden Vorgänge bis in den Mai des Jahres 1000 beschrieben hat, die, spätestens um das Jahr 1009/10 geschrieben, schon im Jahre 1014 von Thietmar benutzt worden ist. Wer war der Verfasser derselben? Es ist eine schwierige Frage, die bei den vielen Unklarheiten, die noch in Betreff des hl. Adalbert herrschen, nicht leicht zu entscheiden ist. Der Verfasser sucht die Wege zu finden, auf welchen dies Problem gelöst werden könnte. Der Verfasser macht zwar aufmerksam, dass die Entstehungszeit mit dem Leben und der Thätigkeit des hl. Bruno als Missionär zusammenfällt, dass die verlorene Passio aller Wahrscheinlichkeit nach von Wipert, Brunos Begleiter und Kapellan, nach Deutschland gebracht wurde, dass es daher nicht unmöglich wäre, an Bruno als den Verfasser derselben zu denken — trotzdem hält er es aber noch nicht für rathsam, jetzt schon ein bestimmtes Urtheil abzugeben.

Die Reconstruction der verlorenen Passio ist heute nicht mehr möglich, da nur geringe Bruchstücke derselben übriggeblieben sind.

Nakładem Akademii Umiejętności.
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

24 Marca 1902.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. Mars 1902.

Sommaire. Séance du 10 et 17 mars 1902.
Résumés. 5. C. MORAWSKI. Parallelismoi, sive de locutionum aliquot fatis et usu apud auctores Graecos nec non Latinos.
6. ST. PAWLICKI. A propos de „The Jewish Encyklopedia. A descriptive record of the history etc." Vol. I. New York and London 1901.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 MARS 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne),* 4-o, p. 355 et XCVIII, 150 gravures et planches.

»Biblioteka pisarzów polskich. Tom 40. Goffred abo Ierusalem Wyzwolona Torquata Tassa przekładania Piotra Kochanowskiego«. *(Bibliothèque des écrivains polonaise, vol. 40),* 8-o, p. XI et 345.

M. K. MORAWSKI présente son travail: *„Parallelismoi, sive de locutionum aliquot fatis et usu apud auctores Graecos nec non Latinos* [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 51.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 MARS 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny. Serya II, tom XVI, ogólnego zbioru tom 41«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie)*, 2 planches, 8-o, p. 399.

ST. ESTREICHER. »Początki prawa umownego«. *(Les contrats dans le très ancien droit)*.

M. BR. DEMBIŃSKI présente son travail: *„La politique de la Prusse à l'égard de la Russie, pendant la Diète de quatre ans"*.

Résumés

5. KASIMIR VON MORAWSKI: **Parallelismoi, sive de locutionum aliquo fatis et usu apud auctores graecos nec non latinos.**

Der Verfasser untersucht zunächst, welchen Widerhall einige von Gorgias in die Literatur eingeführten Bilder und Motive in den späteren Schriftwerken gefunden haben. Insbesondere stellt er die Geschicke gewisser auf die persischen Kriege bezüglicher Redensarten bei den griechischen und lateinischen Schriftstellern dar. Im zweiten Teil seiner Abhandlung verfolgt er das Motiv, daß die Tugend die beste Wehr für die Menschen und die Gesellschaft abgebe in der Literatur des Altertums. Den dritten Teil bildet die Behandlung der Phrase über den vielfältigen Tod, den ein einzelner Mensch verdient habe. Im Schlußteil endlich gibt der Verfasser Ergänzungen zu seinen früheren Arbeiten, behandelt verschiedene Antithesen der Rhetoren, untersucht schließlich den Gebrauch einiger Redensarten bei den lateinischen Schriftstellern.

---

7. M. ST. PAWLICKI. **A propos de „The Jewish Encyklopedia. A descriptive record of the history etc.** Vol. I. New York and London 1901. Funk and Wagnalls Comp in 4-o. p. p. XXXVII, 685, XXXVIII.

S'il en faut juger par ce premier volume de 760 pages, rempli d'excellentes illustrations, cette publication sera de tous points remarquable. On n'en est encore qu'au mot „Apocalypse“;

mais la méthode, le but et les moyens de l'entreprise apparaissent déjà clairement. L'ouvrage doit avoir 12 volumes, et former un total de 8000 pages à deux colonnes, avec deux mille gravures. Il doit être uniquement consacré aux questions juives, et ne tenir compte des autres qu'autant qu'elles sont en rapport plus ou moins étroit avec celles-là. Dans l'article sur St. Ambroise, par exemple, on ne parle que des conflits, peu nombreux du reste, que ce prélat eut avec les juifs, et de ses commentaires sur l'Ecriture sainte rappelant ceux de Philon d'Alexandrie. Au sujet des tsars Alexandre I, II, III, on ne s'occupe que de la politique de ces souverains à l'égard des Juifs; de même pour le roi de Pologne Alexandre Jagiellonczyk. A propos d'Alexandre le Grand, nous ne trouvons que l'entrée de ce conquérant à Jérusalem où le Grand-Prêtre le reçoit dans le temple, et quelques légendes talmudiques. Il est vrai qu'on reconnaît que, par l'hellénisation de l'Orient, ce prince eut sur le développement du judaïsme une influence plus grande que n'importe quel autre personnage historique, étranger au peuple israélite.

Aussi le lecteur qui puiserait uniquement à cette Encyclopédie ses connaissances sur l'histoire du monde, n'aurait que des notions tout à fait insuffisantes, nulles même parfois, sur tout ce qui n'est pas juif. Ce travail n'est pas en effet destiné à tenir lieu, pour les juifs, de toute autre encyclopédie; il ne prétend qu'à donner un tableau définitif et complet, quoique aussi serré que possible, de tout ce qui touche, en quelque manière que se soit, à l'histoire, à la sociologie, à l'anthropologie, à la théologie ou à la philosophie des Hébreux, depuis Abraham jusqu'à nos jours. Sans doute la tâche est immense; elle s'étend en si innombrables rameaux dans toutes les branches de la science, qu'il est difficile de tracer les limites de son domaine, de faire un choix dans les détails ayant droit de cité dans ce musée panjudaïque.

On y trouvera l'histoire biblique, la géographie de la Palestine et du monde antique en rapport avec les juifs, l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire grecque, celle des premiers âges du du christianisme, celle du rabinat, de la caballe, etc. Mais ce n'est pas encore tout: il y aura aussi l'histoire des juifs après leur dispersion dans l'ancien et dans le nouveau monde, l'histoire de leurs colonies dans les divers pays, de leur théologie, de leur philosophie; on fera ressortir leur action sur les littératures modernes,

sur les conditions économiques et politiques de presque toutes les nations, car quelle est celle qui n'a pas eu à subir leur bienfaisante ou leur pernicieuse influence. Pour l'époque biblique, les éditeurs avaient à leur disposition une multitude de travaux des historiens, des théologiens et des archéologues chrétiens; mais pour le moyen âge et les temps modernes, presque tout était à créer, ou tout au moins à remanier complétement, surtout en ce qui concernait les biographies. Toutes les grandes familles juives, même celles qui sont éteintes depuis longtemps, ou qui se sont confondues avec des familles chrétiennes aujourd'hui florissantes, ont dans l'Encyclopédie leur généalogie scrupuleusement établie, et cette exactitude a nécessité souvent de longues recherches archivales. Dans ce premier volume figurent une quantité d'Arons et d'Abrahams, aux surnoms les plus variés. Par exemple: Abramowicz Salomon, surnommé le Cervantes juif, qui écrit, tantôt en hébreu, tantôt en jargon israélite, de fort curieuses nouvelles, tableaux anthropologiques et psychologiques parfaits des juifs de la Podolie russe. Nous apprenons que cet écrivain collabore parfois à une feuille publiée à Cracovie: „der Jud." Du reste en Russie pullulent des périodiques en hébreu ou en jargon, dont nous ignorons même le titre.

La famille Adler a donné lieu à 22 notices. Nous citerons Felix Adler, éditeur de l'Arbeiter-Zeitung de Vienne; un second Felix, grand philanthrope, fondateur de la „Societé pour la culture éthique" à New-Jork; le fameux Georges Adler, professeur d'économie politique à Heidelberg, né à Posen; Nathan Adler, décédé en 1890, grand rabin de l'empire anglais, titre passé à son fils Marcus Nathan Adler.

Ces biographies de personnages anciens ou contemporains abondent dans ce premier volume. A côté de Joseph Albo, prédicateur, théologien et philosophe du XV siècle, dont le livre en hébreu „Ikkarrim" est encore aujourd'hui très goûté par les juifs, nous voyons le fameux Uriel d'Acosta du XVII siècle. Puis ce sont les Alcan qui comptent des branches catholiques et des branches juives; les Alatri de Rome, qui ont joué un certain rôle dans le parlement italien et dans l'annexion de Rome à l'Italie unifiée.

Ces citations démontrent amplement l'utilité, disons, même la nécessité de cette publication pour les chrétiens aussi bien que pour les juifs. S'il y a une foule de particularités qui n'ont d'intérêt que pour les juifs, des articles comme: l'Accent dans

la langue hébraïque, l'Adam de la Bible et de la légende, où est analysée toute la littérature apocryphe sur notre premier père, la philosophe alexandrine, Alfazi, philosophe du XI siècle, Alharizi, poète et voyageur du XIII siècle, les traductions allégoriques des Livres saints, l'Alphabet hébreu, sont des travaux de premier ordre. Dans plusieurs autres articles, par exemple aux mots Alchimie et Apocalypse, ont été mises à profit des sources jusqu'ici inconnues, d'où l'on a extrait des renseignements fort intéressants.

Parmi les articles politiques nous citerons, tant à cause de leur impartialité que de leur valeur: Alliance israélite, Anarchie, Antisémitisme, etc. A remarquer surtout les belles pages consacrées à l'Amérique où cinq juifs émigrèrent avec Colomb et où l'on compte aujourd'hui, dans les seuls Etats-Unis, près d'un million d'Israélites. En ce qui a trait aux communautés israélites, aux synagogues, aux sociétés de bienfaisance, aux écoles, aux journaux, etc. on a fourni les données statistiques les plus minutieuses. Pour donner une idée de l'exactitude apportée à dresser les tableaux généalogiques, nous citerons celui de la famille Anaw, établie à Rome à l'époque de Titus, éteinte au XIV siècle, mais alliée à une foule de familles italiennes, telles que les Mansi, Piatelli, Pietosi, Umani. Eh bien, de 1007 à 1352, on cite 64 Anaw, tous rigoureusement contrôlés. Et quelle richesse de détails inédits dans les articles Alsace, Amsterdam, cité où la communauté juive joua un grand rôle, non seulement dans l'histoire de la Hollande mais encore dans celle des juifs en général.

Nous ne pouvons donc que nous réjouir de l'apparition de ce premier volume pour lequel des difficultés énormes ont été surmontées. Grâce à l'énergie de M. Singer, les fonds nécessaires ont été recueillis et quatre cents collaborateurs sont venus lui prêter leur concours. Les volumes suivants, n'en doutons pas, seront dignes de leur aîné. Alors l'entreprise, non seulement pourra rendre les juifs fiers de leur brillant passé, mais ne sera pas d'un médiocre secours aux chrétiens dans la recherche de la vérité. Le comité de rédaction espère même qu'il en résultera un plus grand sentiment de justice à l'égard des juifs et des services qu'ils ont rendus à la civilisation. Cet ouvrage aura encore un autre résultat: Les juifs eux aussi, se montreront plus équitables envers les chrétiens;

ils verront combien leur religion et leur culture ont de liens profonds avec le christianisme qui, sorti de leur sein, il y a dix-neuf siècles, s'est développé avec tant d'ampleur, a accompli tant de grandes choses, et n'a jamais été apprécié et respecté par eux comme il le mérite.

Nakładem Akademii Umiejętności.
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

22 Kwietnia 1902.

5%

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4. **Avril** **1902.**

Sommaire. Séance du 14 et 21 avril 1902.
Résumés. 7. A. BRÜCKNER. Les Psautiers Polonais jusqu'à la moitié du XVI siècle.
8. P. BIEŃKOWSKI. Les peuples barbares de l'antiquité à coiffure féminine.
9. ST. WINDAKIEWICZ. Le drame liturgique en Pologne au moyen âge.
10. Compte rendu de la séance du 12 février 1902 de la Commission de l'histoire de l'art.
11. BR. DEMBIŃSKI. La politique de la Prusse à l'égard de la Russie, penpant la Diète de quatre ans (1788—1791).
12. W. KĘTRZYŃSKI. Suèves et Souabes.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 AVRIL 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

K. MORAWSKI. »Parallelismoi sive de locutionum aliquot usu et fatis apud auctores Graecos nec non Latinos«, 8-o, p. 23.

ST. WINDAKIEWICZ. »Teatr ludowy w dawnej Polsce«. *(La théâtre populaire dans l'ancienne Pologne)*, 8-o, p. 231.

M. A. BRÜCKNER présente son travail: *„Les Psautiers Polonais jusqu'à la moitié du XVI siècle“* [1]).

Le Secrétaire présente l'étude de M. P. BIEŃKOWSKI: *„Les peuples barbares de l'antiquité à coiffure féminine“* [2]).

Le Secrétaire présente l'étude de M. T. GRABOWSKI: *„Le poésie polonaise, à partir de 1863“*. Première partie.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 59.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 61.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 12 février 1902 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

M. W. KĘTRZYŃSKI présente son travail: *„Sueves et Souabes“* [2]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 64.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 74.

Résumés

7. Prof. A. BRÜCKNER. **Psałterze polskie do połowy XVI wieku.** ***(Über die polnischen Psalterüberzetzungen bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts).*** *(Les Psautiers Polonais jusqu'à la moitié du XVI siècle).*

Bei der Wichtigkeit des Psalters für das religiöse Leben und die nationale Literatur, die ja bei Polen wie Böhmen gerade mit Psalterübersetzungen beginnt, lohnt eine zusammenfassendere Betrachtung der altpolnischen Psalterübersetzungen. Kürzer verweilt der Verfasser bei dem Florianer (XIV. Jahrhundert) und Puławer (XV.) Psalter: er macht aufmerksam bei dem ersten auf drei verschiedene Bestandteile seines Textes (die 150 Psalmen, für Herzogin Kinga im XIII. Jahrh. übersetzt; die cantica und das symbolum fidei, übersetzt später; die Prologe, erst nach 1350 übersetzt, der eine aus der Vorrede zum Psalterium des sächsischen Kartäusers Ludolf); bei dem zweiten auf den Anachronismus zwischen dem Texte des beginnenden XIV. und der Orthographie des ausgehenden XV. Jahrhunderts und legt Gewicht auf die Argumente desselben, eine neue Zugabe zum alten Texte, und erweist den Einfluß böhmischer Vorlagen auf die Gestaltung des Wortvorrates.

Diese beiden handschriftlichen Texte waren bisher die einzigen bekannten mittelalterlichen; Verfasser weist jetzt einen dritten nach: der Krakauer Druck vom J. 1532 ist nicht, wie das Titelblatt besagt, eine neue Übersetzung der Vulgata, sondern ist ein wörtlicher Abdruck einer Handschrift, die bis vor 1480 zurückgeht: die erste größere mittelalterliche Handschrift, die unmittelbar, nur mit veränderter Orthographie, durch den Druck wiedergegeben worden ist, ein neuer wichtiger Beleg für den ununterbrochenen Zusammenhang der alten handschriftlichen und neuen gedruckten Lite-

ratur. Den Beweis für das Alter und die Unversehrtheit der Vorlage im Drucke von 1532 liefern die sog. Gebete des Wacław, die um 1480 geschrieben, wörtlich mit dem Drucke von 1532 übereinstimmen, wo sie in ihrem ersten Teile Psalmen bieten. Der Krakauer Druck von 1532 ersetzt somit eine mittelalterliche Handschrift und zwar derjenigen Rezension, die für das ausgehende Mittelalter die herrschende wurde, sich in verschiedenen Psalmentexten aller möglichen Gebetbücher u. dgl. aus dieser und späterer Zeit (der ersten Drucke, bis 1532) wiederholte. Einer eingehenderen Charakteristik dieser mittelalterlichen, neu zu Tage getretenen Übersetzung wird der meiste Raum gewidmet: es gilt, ihre typischen und sonstigen Abweichungen von dem ursprünglichen Text des XIII. Jahrhunderts aufzuweisen, denn auch sie ist keine vollständig neue Übersetzung, sondern erneuert und verbessert die alte. So wird die polnische Überlieferung um einen neuen mittelalterlichen Text erweitert.

Im vierten Abschnitt bespricht der Verfasser kürzer die 1539 gedruckte und in mehreren Auflagen wiederholte Übersetzung des Passer (Wróbl) aus Posen, die wir auch in ihrer usprünglichen handschriftlichen Fassung, nach einer Posener Niederschrift vom J. 1528, kennen und darnach den (geringen) Anteil der Arbeit ihres Herausgebers, magr. Glaber beurteilen können. Verf. bespricht namentlich ihren stellenweise ausführlichen Kommentar, ihre Allegorisierwut.

Der letzte Abschnitt ist dem nach zwei Exemplaren neuherausgegebenen Psalter Reys gewidmet. Verf. weist noch andere Exemplare nach, ergänzt den Beweis, daß wir es hier wirklich mit einem Werke Reys zu tun haben, das jahrhundertelang vergebens gesucht worden ist und für verschollen galt, ja zu Fälschungen Anlaß gegeben hat und bespricht das Werk selbst, welches für die religiöse und literarische Entwicklung des kleinpolnischen *vates* gleich merkwürdig ist. Es legt Zeugnis ab für sein tiefes religiöses Empfinden, das nicht erst durch protestantische Polemik geweckt zu werden brauchte; es legt Zeugnis ab für seine frühe Meisterschaft in der Prosa, die wir für diese Zeit an ihm noch gar nicht kannten.

Sprachliche und bibliographische Bemerkungen sind über alle Abschnitte zerstreut.

Zum Schluß ergreift Verf. mit Genugtuung die Gelegenheit,

um dem Direktor der Jagellonischen, Dr. K. von Estreicher, und dem Direktor der Korniker Bibliothek, Dr. Z. von Celichowski, für ihr gütiges Entgegenkommen bei der Beschaffung des handschriftlichen und gedruckten Materials seinen Dank auszusprechen.

---

8. P. BIEŃKOWSKI. **O starożytnych ludach z fryzurą kobiecą.** ***(Über antike Völkerschaften mit dem sog. suebischen Haarknoten).*** *(Les peuples barbares de l'antiquité à coiffure féminine).*

Der Verfasser untersucht zunächst die auf weibliche Haartracht der Barbarenvölker bezüglichen Angaben der griechischen und römischen Schriftsteller, insbesondere Tacit. Germ. 38,5 und kommt zu dem Schlusse, daß auf dem Wege der philologischen Interpretation sich kein befriedigendes Verständnis der betreffenden Frisur erreichen läßt. Auch die bis jetzt herangezogenen Denkmäler (die Trajanssäule, das Monument von Adam Klissi, der Kopf Somzée und die Bronzestatuette in der Bibliothèque nationale in Paris) haben zur Aufklärung der Sache wenig beigetragen, weil sie eine und dieselbe Haartracht wiedergeben, während Tacitus offenbar von mehreren Frisuren spricht.

Dem Verf. ist es gelungen, in verschiedenen Museen und Sammlungen Europas zwanzig entweder gar nicht bekannte oder unberücksichtigte Reliefs, Statuetten, Köpfe aus Marmor, Bronze und Terrakotta aufzufinden und aufzunehmen. Dieselben werden eingehend beschrieben und in drei verschiedene Gruppen eingeteilt. Typus A zeigt den Haarknoten auf der Peripherie des Kopfes, über dem rechten oder linken Ohr, über der r. oder l. Schläfe oder über der Stirnmitte. Der Verfasser nennt diesen Typus „nodus sub vertice". An dem Typus B befindet sich der Knoten auf der Spitze des Scheitels „in vertice". Als Abart dieses Typus können Köpfe gelten, welche sich durch besonders sorgfältige und künstliche Frisur auszeichnen. Sie werden als Typus Bb bezeichnet. Der dritte Typus C zeigt einen langen vom Scheitel herabhängenden Schopf, während der übrige Teil des Kopfes mit kurzem, schlicht gekämmtem Haar bedeckt ist.

Auch in anthropologischer Beziehung lassen sich zwei Gruppen unterscheiden. Zu der ersten gehören die noch von der Kultur

unberührt gebliebenen Barbaren mit nacktem Oberkörper, engen, gegürteten Hosen, kurzem Schwert, ovalem Schild. Sie zeichnen sich durch starken Körperbau, hohen Wuchs, edlen Gesichtstypus aus. Die andere Gruppe besteht aus halbzivilisierten Individuen von mittlerem Wuchs, welche römische Kleidung und Barttracht angenommen haben. Ihre Gesichter sind breit und mild. Unter ihnen dürften sich Portraits der in Rom als Gefangene, Flüchtlinge oder Bürgen weilenden nordischen Fürsten befinden.

Schließlich lassen sich in geographischer Beziehung zwei Gruppen aussondern, die aber mit den vorigen nicht identisch sind. Eine Gruppe umfaßt Westfrankreich und das Rheinland, die andere Länder an der mittleren und unteren Donau; zu der ersteren gehören germanische, insbesondere suebische und keltische, zu der letzteren vielleicht thrakische Stämme.

Nun wird auch die Beschreibung des Tacitus verständlich. Sie ist nicht falsch, aber unklar, weil Tacitus in einem und demselben Abschnitt drei resp. vier verschiedene Abarten der Frisur erwähnt hat, welche bis jetzt fälschlich auf eine und dieselbe Haartracht bezogen wurden. Die erste: *obliquare crinem nodoque substringere* entspricht dem Typus A. Die zweite: *horrentem capillum retro sequuntur* paßt zu dem Typus C. Schließlich finden wir die dritte Mode: *sæpe in ipso solo vertice religant* nur an dem Typus B, dessen Abart Bb mit dem von Tacitus am ausführlichsten beschriebenen *nodus ornatior (compti... ornantur)* zu identifizieren ist.

Am Schluß wird die Bedeutung der analogen Worte *cirrus* und *torulus* untersucht und die ganze Sitte durch ethnographische Parallelen beleuchtet.

---

9. ST. WINDAKIEWICZ. **Dramat liturgiczny w średnich wiekach w Polsce.** ***(Le drame liturgique en Pologne au moyen âge).***

Les documents polonais du moyen âge contiennent de nombreux renseignements sur les représentations théâtrales du temps; mais on n'a jamais attribué grande importance à ces spectacles, faute de textes dramatiques parvenus jusqu'à nous. Cependant par analogie avec d'autres contrées, si l'on considère que le théâtre populaire fut très florissant en Pologne au XVI et au XVII siècle, il sera

permis de penser qu'il y eût aussi dans ce pays des drames liturgiques. L'auteur s'est attaché à justifier cette hypothèse. Après avoir publié ses recherches sur le théâtre populaire, il s'est mis à étudier les actes liturgiques polonais du moyen âge, et de cette étude il ressort que le drame liturgique existait en Pologne, tout aussi bien que dans les pays d'Occident. Les livres en usage pour le culte à Cracovie nous apprennent qu'on y célébrait un „Officium Sepulchri", autrement dit des Trois Marie. Nous avons deux réda ctions de cet office: l'une du XII, l'autre du XV siècle; elles comprennent deux scènes: la visite au Sépulcre et la course (Wetlauf) des Apôtres. La comparaison de ces textes avec ceux de l'étranger, démontre que notre office appartient à la seconde période du développement des officia Sepulchri, et qu'il se rapproche beaucoup du type saxon, spécialement de l'office d'Halberstadt. On se rendra compte du caractère de ces scènes par la citation ci-dessous du texte de l'Antiphonarium de tempore et de Sanctis. (Ms. du chapitre de Cracovie, nr. 83. XII s.). On y constate des rapports évidents entre la liturgie de la cathédrale et celle des couvents, peut-être à cause des relations étroites du chapitre avec Tyniec. Cet office, depuis longtemps admis à la cathédrale de Cracovie, y fut célébré jusqu'au commencement du XVII siècle, aux matines de Pâques, après le troisième répons „Dum transisset". Il comprenait sept personnages d'abord; six plus tard, deux jeunes garçons jouant les rôles d'Anges, trois prêtres personnifiant les Marie, enfin les apôtres Pierre et Jean. Comme accessoires, des encensoirs et des suaires, L'action se déroulait dans la grande nef, entre le choeur, la sacristie et le tombeau du Christ, édifié le Vendredi Saint. Les antiennes. remarquons-le, sont fort brèves, tandis que les indications scèniques, les décors, les gestes, le jeu des acteurs sont assez minutieusement précisés:

Repetitur responsorium, quod canendo fratrum conuentus exit in medium ecclesie.

Finito responsorio CANTOR *incipit antiphonam:*

Maria Magdalena.

Interim TRES FRATRES *albis induti, portantes aromata, procedunt de sacrario versus sepulcrum. Postquam autem antiphona a conuentu dicta fuerit, fratres predicti, quasi inter se colloquentes, uoce submissiori cantant hunc versum:*

Quis reuoluet nobis.

Quos interrogantes DUO PUERI *iam antea intra sepulcrum or-ordinati dicunt*

Quem queritis mulieres.

Quibus ILLI *respondent:*

Ihesum nazarenum

Et ILLI:

Non est hic quem queritis.

Item ita canentibus, FRATRES *prenotati intrant sepulcrum et thurificato sepulcro exeuntes redeunt per chorum canendo uersum:*

Ad monumentum uenimus.

Sicque pertranseunt ad sacrarium. Tunc DUO *ex fratribus, quasi cursum ostentantes, propervnt ad sepulcrum* CHORO *interim cantante antiphonam:*

Currebant duo simul.

Acceptis igitur in sepulchro linteaminibus redeunt ad chorum et expansis coram omni populo cantant hunc versum:

Cernitis o socii.

Subiungentes antiphonam:

Surrexit dominus de sepulchro.

Et hac ad finem usque per dominos. EPISCOPUS *si adest, si non* CANTOR *incipit:*

Te deum laudamus.

---

10. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 12-go lutego 1902 roku.** ***(Compte rendu de la séance du 12 février 1902 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Le président, M. Sokołowski, présente la photographie d'un tableau de la collégiale de Sandomir, représentant l'Hommage des Trois rois" qui, d'après l'orateur, est un double de l'ouvrage de Hans Sues Kulmbach, actuellement à Berlin. Le peintre aurait fait cette copie vers 1511. C'est à M. l'abbé Targowski que l'Académie doit la communication de cette reproduction.

M. Joseph Muczkowski parle d'une polychromie en parfait état, conservée au Musée national et provenant de l'église de

S. Gilles à Cracovie. Cet ouvrage du commencement du XVI siècle représente la résurrection du Sauveur.

M. le comte Georges Mycielski donne quelques renseignements sur un peintre inconnu qui, vers 1600, se trouvait chez le chancelier Jean Zamoyski. Ce peintre, nommé Bistrucius, fit le portrait de Thomas, fils du chancelier, et le poète Szymonowicz en parle dans une épître latine au médecin Jean Ursin. Cette épître est à la bibliothèque des comtes Tarnowski, à Dzików.

Il signale en outre deux artistes jusqu'ici inconnus qui travaillèrent pour Stanislas Lubomirski à la chapelle du couvent des Carmes à Wiśnicz. Ignace Potocki, dans une lettre au maréchal Lubomirski, écrite en 1777, fait mention d'un de ces peintres. Les tableaux de Wiśnicz, dit-il, sont dus à un maître anversois, élevé à Rome. Dans la chronique manuscrite du couvent des Carmes, nous lisons, à la date de 1639, que Mathieu Zigermann, Belge d'Anvers, domicilié à Rome, a peint des tableaux pour leur église, et que Stanislas Kostecki de Cracovie a décoré leur sacristie de stucs et de peintures. C'est le prince Jean Thadée Lubomirski de Varsovie qui a fourni ces détails à M. Mycielski.

M. Jean Zubrzycki soumet à la commission les plans de l'église de Bóbrka. C'est un édifice à une seule nef, à choeur demi circulaire avec galerie soutenue par deux colonnes. Ses parties les plus anciennes remontent au XV ou au commencement du XVI siècle. Des créneaux autour de l'église et l'épaisseur des murs décèlent le caractère militaire de cette construction. M. Joseph Zieliński a transmis les photographies du tombeau de Pierre de Binn, et d'une sculpture représentant la „Cène“ à l'église de Włocławek.

M. Wawrzeniecki donne la description du château de Chęciny aujourd'hui complètement en ruines.

Il est donné lecture du mémoire de M. Ferdinand Bostel sur la restauration de la cathédrale de Léopol au XVIII siècle, par les soins de l'archevêque Sierakowski. Ce travail est basé sur des documents du temps. Pour subvenir aux frais de cette entreprise, on mit à la fonte une grande quantité d'argenterie religieuse dont l'énumération a été conservée. On détruisit aussi des chapelles latérales. Ce furent des ouvriers polonais qui exécutèrent tous ces travaux, et la liste de ces artistes donne sur l'art polonais de l'époque de précieuses indications.

M. Worobjew présente une notice sur l'église — aujourd'hui

orthodoxe — d'Orszy. Dans ce monument du XVII siècle se trouve un Christ remarquable.

Le président donne lecture d'une intéressante communication de M. Fournier de Lyon sur le „cheval de Zwierzyniec". Cette traditionnelle fête Cracovienne n'a aucun rapport avec une attaque des Tatars. On trouve le même cheval à Lyon, en Belgique, dans plusieurs localités du midi de la France. Il en est question dans Hamlet et dans un des romans de Walter Scott.

On procède à l'élection du président: M. Sokołowski est réélu pour un an. M. Georges Kieszkowski est choisi comme secrétaire.

---

11. M. BRONISLAS DEMBIŃSKI. **Polityka pruska wobec Rosyi w czasie Sejmu czteroletniego.** ***(La politique de la Prusse à l'égard de la Russie, pendant la Diète de quatre ans) (1788—1791).***

Les documents sur lesquels s'appuie cet ouvrage ont été publiés par l'auteur sous le titre de „Documents historiques sur le deuxième et le troisième partage de la Pologne" Tome I. C'est la correspondance diplomatique des ambassadeurs russes à Berlin, tirée des Archives des affaires étrangères à Moscou, et celle des envoyés prussiens à Pétersbourg, conservée aux Archives secrètes de Berlin. On peut résumer ce travail, qui embrasse la période comprise entre la fin de 1788 et le mois de mai 1791, de la manière suivante.

Le traité prusso-russe de 1764, manifestation éclatante et caractéristique des rapports unissant les deux puissances qui avaient entouré et enchaîné la République d'un cercle de fer, traité à deux reprises différentes renouvelé, raffermi et comme scellé à jamais par l'oeuvre commune du premier partage, expirait cependant en 1788. Ce traité, le meilleur, „l'unique", prétendait Frédéric II, menaçait ruine depuis longtemps déjà (1780); mais il ne prit réellement fin qu'au moment où la question d'Orient s'envenimait et où se réunissait en Pologne la Diète confédérative. Les tentatives de restauration „de l'ancien système" échouèrent; en vain le roi Frédéric Guillaume II, sacrifia Keller, son envoyé à Pétersbourg, (été de 1788) pour satisfaire les exigences de la Russie. L'Impératrice de son côté, ne fit absolument rien „pour répondre à ces avances". L'entente s'était changée en méfiance et en mauvais vouloir. Le

refus de la médiation, offerte avec instances, et surtout le projet d'alliance entre la Pologne et la Russie irritèrent la Prusse et la poussèrent à agir vivement en Pologne sur la Diète qui venait de s'ouvrir. L'attitude de la Prusse devenait menaçante. Frédéric Guillaume, susceptible et emporté, capable de décisions subites, pouvait à chaque instant envahir la République, malgré les conseils de Hertzberg. Au lieu de la guerre, inutile puisque le projet alarmant avait été abandonné, la Prusse adressa à la Diète des déclarations amicales tout à fait inattendues, déclarations dans lesquelles, contrairement aux garanties meurtrières russo-prussiennes, le principe de l'indépendance et de la liberté d'action était proclamé clairement, avec ostentation même. La Prusse précipitait ainsi la Pologne contre la Russie, attisait le feu déjà si ardent.

La Pologne déchira la garantie russe, et cela avec l'approbation et l'aide de la Prusse. Frédéric Guillaume II, protecteur de la République, reconnu par elle comme tel avec gratitude et enthousiasme, ne désespérait pourtant pas de faire accepter à l'Impératrice la médiation de la Prusse et de l'Angleterre; il comptait que le vainqueur d'Oczakow, Potemkin, mal disposé pour la cour de Vienne et partisan décidé de l'Angleterre, amènerait à Pétersbourg un revirement dans le système politique, qu'il parviendrait à pousser Catherine à ce changement de front. Hertzberg, plus avisé, ne se berçait pas des mêmes illusions. Néanmoins, Keller, envoyé de la Prusse à Pétersbourg, reçut la mission de gagner Potemkin. Aussi ce diplomate surveille-t-il avec la plus vive attention les pas, les entreprises de ce capricieux favori: il écoute, il boit toutes ses paroles, se rapproche craintivement, timidement de lui, au point même d'encourir des reproches Toutes ces attentions, tous ces empressements sont inutiles. Les conférences intimes ne sont que des échanges de phrases vides. Potemkin se dérobe. Le roi n'avait plus qu'à „suivre son propre chemin“, d'autant plus que les services rendus par la Prusse à la Russie en Suède et particulièrement en Pologne (à propos de l'évacuation du pays par les armées russes), services qu'on avait fait sonner bien haut à Pétersbourg, comme marque indéniable des dispositions affectueuses pour la Russie, n'avaient fait aucune impression. Catherine ne se sentait pas le moins du monde tenue à s'en montrer reconnaissante.

Ces mécomptes avaient rendu la situation difficile. Les esprits s'échauffaient à Berlin; la guerre devenait imminente. Lucchesini,

envoyé prussien à Varsovie, y poussait de tout son pouvoir. Ce diplomate, hardi et enclin aux combinaisons les plus téméraires, Orlando Furioso, comme l'appelait Stackelberg, destiné autrefois à Pétersbourg, malgré sa répugnance pour „cette cour orageuse", prédisait avec une rigueur mathématique que la guerre avec la Russie durerait quelques semaines à peine et permettrait à laPrusse de s'arrondir par l'acquisition de Dantzig, de Thorn et d'une partie de la Grande Pologne. Hertzberg, lui aussi, était en ce moment-là (été de 1789) pour la guerre; il s'imaginait qu'on se bornerait à la répétition de la manifestation de Hollande, répétition fructueuse et en somme peu sanglante. La Pologne ne devait point participer à cette campagne; du moins on ne désirait nullement l'y entraîner. Sur ces entrefaites, arrive à Berlin, chargé d'une mission secrète, Alopéus, élève et héritier de Panine, Alopéus qui, en 1788, avait été désigné pour le poste de Berlin, mais avait dû se retirer devant Nesselrode, son supérieur hiérarchique. Cet émissaire, partisan convaincu du système prusso-russe, vieil ami intime de Huettel, agent de la Prusse à Pétersbourg, possédait toute la confiance du grand duc Paul et était aussi particulièrement connu du roi Frédéric Guillaume. L'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, Cobentzl, à qui l'on reprochait d'être „russe", écrivait qu'Alopéus avait „l'âme prussienne". Catherine n'ignorait aucun de ces détails et c'est précisément pour cela qu'elle envoyait Alopéus; il fallait adoucir la Prusse, il fallait l'abuser. On y réussit.

Le roi, soit personnellement, soit par l'entremise de Bischoffwerder, confère avec Alopéus. Hertzberg, malgré ses soupçons et son antipathie, s'abouche aussi avec lui. Ces protestations amicales aboutirent à ce qu'on confia, non par écrit, il est vrai, mais verbalement, tout un plan de pacification à Alopéus. Ce plan était identique dans ses grandes lignes à celui de Hertzberg par lequel, comme on le sait, la Prusse s'annexait Dantzig, Thorn, et si possible, quelques districts de la Grande Pologne; la Pologne recouvrait la Galicie; la Russie obtenait la Crimée et une partie des territoires conquis sur les Turcs; l'Autriche la Moldavie et Valachie. Alopéus revient à Pétersbourg avec ces projets secrets, élaborés de concert avec lui et dans la plus entière bonne foi. Huettel, dans son impatience, va au devant de lui à plusieurs verstes de la capitale. Huettel, non moins que Goltz qu'on vient de nommer ministre prussien, entretiennent avec lui de continuels rapports. De Berlin, on suit avec

anxiété et passion le cours de toutes ces manoeuvres, car la Prusse pouvait être compromise à cause des négociations entamées avec la Turquie et déjà fort avancées. La mission d'Alopéus ne trouva pas à Pétersbourg le même succès qu'à Berlin. Ce fut une déception. Huettel, pour précipiter les événements, conseille de pousser les Polonais à entrer en Galicie; de cette manière, ceux-ci et non la Prusse encourraient la responsabilité de cette agression, et la Prusse, sans danger, pourrait „rester dans l'ombre". Le représentant de la Prusse à Pétersbourg était persuadé „qu'il faudrait employer les Polonais pour rompre la glace", la glace russe.

Malgré cet échec Alopéus devait revenir à Berlin. Hertzberg, aigri par ces mécomptes, pensait „qu'il n'avait rien à y faire". Le roi indigné, car c'était sa propre politique bien plus que celle de son ministre, qui était en jeu, alarmé en outre par les nouvelles défaites des Turcs, est décidé à la guerre (octobre 1789); on attaquera l'Autriche dès le printemps. Enfin, Alopéus est de retour à Berlin les mains vides; il ne pouvait modifier les tendances de la politique prussienne vers une alliance avec la Turquie et secondairement, avec la Pologne; mais il est évident qu'à Berlin on faisait encore fond sur lui.

En dehors de ses instructions officielles, il était porteur d'une lettre particulière dans laquelle on essayait de justifier la politique russe, non du rejet, mais de l'ajournement du plan proposé. Les ministres prussiens (Hertzberg et Finckenstein), séduits par de belles mais vaines paroles, résolurent de soumettre encore une fois „formellement" le plan de pacification à l'Impératrice, d'autant plus que la Turquie vaincue ne pourrait plus y faire obstacle. Le roi, revenu à des intentions moins belliqueuses, tente de persuader à Catherine, par des arguments péremptoires, que l'Empereur seul peut tirer profit d'une alliance entre les deux cours impériales. C'est toujours Alopéus qui est le porte-parole du souverain. On n'était pas décidé à Berlin; la politique prussienne hésitante et équivoque n'osait faire aucune démarche décisive. Les propositions russes, promises par Alopéus, sont attendues avec impatience. En janvier 1790, l'alliance avec la Turquie est conclue, toutefois sans être ratifiée; les négociations pour une entente avec la Pologne sont conduites avec lenteur. La prorogation de la Diéte jusqu'au 8 février 1790, était tout particulièrement désirée à Berlin: elle rendait un délai possible.

Les propositions attendues arrivent enfin, fort énigmatiques et

très alarmantes. La Russie exigeait (lettre d'Osterman à Nesselrode, 8 janvier 1790) l'indépendance des territoires compris entre le Dniestr, la Mer Noire, le Danube, l'Aluta et la frontière autrichienne, sous la suprématie d'un prince orthodoxe. Les prétentions prussiennes étaient complètement négligées; il n'était pas fait la moindre allusion à une compensation quelconque en faveur de cet état. Ce silence au sujet de la Pologne provoque à Berlin la stupéfaction et la colère.

Ces propositions imprévues, „extravagantes", firent naître la froideur et la rancune; les rapports entre Berlin et Pétersbourg devinrent des plus tendus. La Prusse pouvait, devait même, après tant de déceptions, et après une si longue attente, être convaincue qu'il ne lui restait plus „qu'à suivre sa propre voie". Dédaignée par la Russie, elle était maintenant prête à conclure un traité avec la Pologne. Mais, encore au dernier moment, alors que s'ébruita la nouvelle des démarches entreprises par Kaunitz à Londres, pour amener une entente avec l'Angleterre, on voulut à Berlin profiter de la circonstance pour démasquer à l'Impératrice la trahison de l'Autriche, rompre l'alliance entre les deux empires, et renouer entre la Prusse et la Russie les liens qui s'étaient relâchés. Les représentants de l'Angleterre et de la Hollande à Berlin, avec l'assentiment de Frédéric Guillaume II, se rapprochent des deux envoyés russes pour travailler à ce changement de front. Catherine qui ne pensait nullement à „tirer les marrons du feu", blâma sévèrement les envoyés de leurs conciliabules sans mandat.

Dans ces conjonctures le traité avec la Pologne fut signé. A Pétersbourg l'animosité contre la Prusse s'en accrut étrangement. Alopéus est accablé de reproches: il a dû présenter l'état des choses d'une manière trop optimiste. Le diplomate russe rejette toute responsabilité: n'a-t-on pas assez attendu à Berlin, n'a-t-on pas épuisé toute temporisation, avant de prendre des résolutions définitives? L'habile, l'actif et expérimenté Huettel ne se trouvait guère en meilleure posture; il se perdait en „hypothèses" et se bornait dans ses rapports à „des généralités". Son confident, le prince Kurakin, obéissant à sa timide circonspection, évitait l'agent prussien. „La jeune cour", favorable à la Prusse, était dispersée. La grande-duchesse Marie Theodorowna, penchait plus que jamais vers l'Autriche. Le grand-duc Paul, fidèle ami de la Prusse, avait perdu toute influence par ses fantaisies, sa violence et sa versatilité. L'agent prussien, (au mois de mai 1790) prédisait qu'il arriverait

malheur à ce prince „dans un pays où l'intrigue et la perfidie assiègent le trône".

A Berlin le plan de pacification, où il était dans une grande mesure tenu compte de la Russie, se maintint après et malgré les traités avec la Pologne et la Turquie. L'envoyé prussien à Pétersbourg prétendit que Dietz, son collègue à Constantinople, avait outrepassé les instructions reçues, et que d'ailleurs le traité avec la Turquie n'avait pas été ratifié. Frédéric Guillaume se prononça lui-même pour le projet de Hertzberg, legèrement modifié (status quo approchant), dans la première quinzaine de mai 1790, persuadé que le status quo strict ne pouvait servir de base à une entente et à une satisfaction commune. On était pourtant loin d'avoir des vues arrêtées. Dans les dispositions mêmes du roi se manifeste une hésitation entre le rôle de „pacificateur", exigeant catégoriquement le status quo, et celui de „médiateur", avide de profits immédiats. Cette dernière alternative souriait au souverain, et cela parce qu'elle conduisait aux acquisitions depuis si longtemps désirées et que la Pologne venait de refuser. Au surplus, il serait aisé de se rencontrer dans cette voie avec la Russie victorieuse qui, il fallait bien le supposer, ne se laisserait pas facilement arracher ses conquêtes. Il ressort clairement de la correspondance échangée entre Frédéric Guillaume et Hertzberg que, et le roi, et le ministre, tiennent aux bonnes grâces de la Russie qu'ils veulent tenir au courant des négociations engagées à Vienne. Cette politique, chancelante et incertaine, aboutit à Reichenbach. Il n'est pas exact que Hertzberg ait été l'instrument du roi, et cela dès le début des pourparlers, pour la rupture des conventions. Le roi, en contradiction avec lui-même, oscillait entre la guerre et la paix. Hertzberg qui pendant l'été de 1789 voulait la guerre, alors que le roi ne pouvait s'y résoudre, y était à présent contraire. Lucchesini, lui, prêchait le recours aux armes, avouant à Hertzberg que dans les négociations „il ne s'embarrassera point des Polonais", car ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, mais bien de la grandeur de la Prusse, du couronnement de l'oeuvre du Grand Frédéric dont l'ombre a toujours été présente devant lui, dans les champs de la Silésie.

Après Reichenbach les relations entre la Prusse et la Russie entrèrent dans une nouvelle phase d'aigreur. L'Impératrice, blessée du „ton despotique" prussien, mit un frein à son ressentiment, parla ou se tut diplomatiquement. Fréderic Guillaume ne cacha pas

qu'il espérait que l'Impératrice plierait; il était enfin prêt à consentir à l'annexion de la Crimée par la Russie, en échange, bien entendu, de celle de Dantzig et de Thorn par la Prusse.

La paix de Werela, entre la Suède et la Russie, signée le 18 août 1790, immédiatement après l'offre de subsides anglo-prussiens à Gustave III, fut mal accueillie à Berlin; il fallait baisser le ton. La pensée d'une entente avec la Russie se fait jour avec clarté. L'envoyé prussien à Pétersbourg considère de vaines paroles du vice-chancelier comme le prélude d'importantes révélations (rapport du 15 octobre 1790); cette nouvelle porte l'éspérance et le contentement à Berlin. En ces circonstances le roi partagea complètement la manière de voir de Hertzberg; il lui recommanda toutefois d'agir avec circonspection, pour ne pas se compromettre. Au grand dépit de Goltz, le vice chancelier ne fournit aucune explication, il accueille même avec une gaité presque railleuse la notification de l'abandon de la médiation par la Prusse et l'Angleterre qui naguère déclaraient y tenir si obstinément (29 novembre 1790). Cependant ces deux puissances demandent le status quo strict, ce qui n'empêche nullement Hertzberg, en décembre 1790, de solliciter de l'Impératrice, par l'entremise d'Alopéus et de Goltz, la cession à la Prusse de Dantzig et de Thorn. Malgré les dissentiments entre Hertzberg et le roi, malgré que ce souverain montrât plus de dignité en face de la Russie, plus de respect des obligations contractées dans les engagements qu'il avait signés, il n'est pas téméraire de penser que ce n'est pas à son insu que se produisirent „les insinuations“ de décembre. Plus tard, à une heure tragique de son existence, au printemps de 1791, Hertzberg écrivait au roi qu'il n'avait jamais rien fait sans son assentiment.

Le moment décisif approche; au début de l'année 1791, Catherine repousse avec orgueil les propositions sur la base du status quo strict. La guerre semble imminente, inévitable. On hésite à Berlin; le roi se porte en avant, puis recule. L'ambition, l'amour-propre offensé, le désir de la gloire militaire luttent en lui avec la raison qui détourne de la guerre. Les vieux généraux expérimentés, Möllendorf, Schlieffen, sont opposés à toute action militaire, trouvant qu'une campagne présente de grands périls au point de vue stratégique. Hertzberg déclare que la guerre sera „un désastre“, „le tombeau du pays“. On entendait même dire à Berlin qu'une guerre contre la Russie aurait un nouveau Poltawa pour

dénouement. De plus, quelques cours allemandes, comme Brunswick et Weimar, usaient de toutes leurs influences pour refroidir les ardeurs belliqueuses.

La Prusse jouait un jeu inconséquent et plein de contradiction. Nous n'en donnerons pour preuve que les entrevues mystérieuses d'Alopéus avec Bischoffwerder, à peine de retour de sa mission à Vienne. Depuis Reichenbach la confiance en la Prusse diminue de plus en plus en Pologne. Morski disait de Lucchesini: „Il n'est pas Italien pour rien". Le prince Jabłonowski, représentant de la Pologne à Berlin, si favorablement disposé naguère pour la Prusse, revenait de cette première ferveur et remarquait qu'on se rit en Pologne de l'amitié prussienne. Les embarras suscités à la Pologne dans la conclusion du traité avec la Turquie par l'envoyé de la Prusse à Constantinople, ne firent qu'accroître les dissentiments.

En définitive, la Prusse se trouva dans une situation si embrouillée, que ce n'était plus d'elle, mais bien de l'Angleterre que dépendait la décision suprême. L'esprit d'initiative, l'esprit du Grand Frédéric lui faisait complètement défaut. L'Angleterre s'étant dérobée, la Prusse flotta à la dérive. Elle ne se tourna enfin contre la Russie, après les concessions accordées par cette dernière (status quo limité, projet danois), que par suite des engagements contractés envers l'Angleterre, et non poussée par sa propre colère. A la mémorable séance du 6 avril 1791, Schulenburg avoua franchement ce motif. L'enthousiasme guerrier était plus factice que sincère. Depuis 1788, on était l'arme au pied dans une oiseuse attente. Le roi désire la guerre, tandis que Hertzberg la réprouve, et vice versa. Aux moments les plus graves, ils se paralysent mutuellement. Ces contradictions firent perdre plusieurs occasions favorables; on menace de combattre et on se rend aux négociations; on conclut des traités qu'on est prêt à déchirer le lendemain. Sans cesse deux courants contraires se heurtent, le premier pour la pacification sur le principe du status quo, le second pour la médiation, avec compensations et acquisitions territoriales. Parfois le roi se sentait porté à faire le magnanime, le défenseur désintéressé du droit; plus souvent oportuniste il s'égarait en des combinaisons contraires à sa dignité. Fréderic Guillaume ordonnait à la Pologne d'avoir confiance en lui, et néanmoins il était prêt à s'entendre avec la Russie, sans la Pologne, au détriment même de cette puissance, à jeter „un pont d'or" entre Pétersbourg et Berlin. Enfin, sans nous arrêter aux

projets de quelques idéologues. comme Schlieffen et Lusi, qui rêvaient à une branche cadette prussienne en Pologne, l'opinion dominante à Berlin préconisait le retour au vieux système prusso-russe.

---

12. Dr. WOJCIECH KĘTRZYŃSKI. **Swewowie a Szwabowie.** (***Sueven und Schwaben***). *(Sueven et Suabes).*

In der Einleitung rekapituliert der Verfasser die Resultate, zu denen er in den bisher veröffentlichten Abhandlungen, welche die Urgeschichte des Slaventums behandeln, gelangt ist:

1) Germania ist kein ethnographischer Begriff; es umfaßte, wie heute Österreich, verschiedene Nationen; wie es keine österreichische Nationalität gibt, so gab es auch keine germanische.

2) Die Germania des Ptolomaeus ist kein getreues Abbild von Mitteleuropa um die Mitte des zweiten Jahrhunderts, sondern eine unkritische, ohne Sachkenntnis angefertigte Kompilation; für die neuesten Ausgaben war vielfach Müllenhoff im Gegensatze zu den Handschriften maßgebend.

3) Procopius kennt um 512 die Westslaven bereits in ihren historischen Sitzen von der Donau bis zur Ostsee. Seine Donausclavenen sind die Slavonier, die er auch Suavi nennt, aber von den Schwaben ausdrücklich unterscheidet. Von einer Einwanderung der Slaven und Slavonier ist ihm nichts bekannt. Jordanes nennt Slavonien Suavia; er kennt Slaven an der Weichsel schon 100 Jahre vor Attila. Von einer Einwanderung der Slaven weiß auch er nichts zu erzählen.

4) Die slavischen Dorf-, Stadt-, Berg- und Flußnamen, die bis zum Rhein hin sich finden; der Umstand, daß noch im 9 und 10 Jahrh. zahlreiche Ortschaften mit slavischer Bevölkerung bis über die Fulda hin existierten; daß noch heute im Westen der Elbe viele Ortschaften ihre charakteristische slavische Bauart bewahrt haben; daß die Quellen Wenden und Slaven noch in der Schweiz, am Rhein und in Westfalen kennen, das alles ist ein Beweis dafür, daß Slaven einst bis zum Rheine hin gesessen. Die Deutschen sitzen, wie anderwärts die Normannen, als Eroberer in Mitteleuropa.

5) Die Römer und Griechen kennen die Westslaven unter

dem Namen der Suevi, Suavi, die Ostslaven wurden Venedi oder Antae genannt.

I. Suevi, Suavi = Slaven.

Der Name Suevus, Suavus ist gleichbedeutend mit Sław, Slavus; der Übergang von „ł“ in „u“ oder „v“ ist in den slavischen Sprachen ganz gewöhnlich; die lausitzer Wenden sprechen vorwiegend „v“ anstatt „ł“; auch auf gallischem Boden ist der Übergang von „l“ in „u“ durchaus nichts Seltenes, z. B. Alba = Aube, salvus = sauf u. s. w. Die Gallier grenzten also wahrscheinlich mit einem slavischen Stamme, welcher „ł“ wie „u“ aussprach; die Form Suevus, Suavus bürgerte sich leicht bei Griechen und Römern ein, da dieselben „sl“ nicht aussprechen konnten.

Wenn Suevus = Slavus ist, dann muß es dieselbe Anwendung finden, wie letzteres; es muß also einmal alle Westslaven umfassen und dann auch zur Bezeichnung derjenigen slavischen Völker gebraucht werden, die ihren Namen demselben Stammworte verdanken, d. h. das Wort Suevus, Suavus muß auch gleichbedeutend sein mit Slovaken, Slavonier u. s. w.

Die Alten haben die Sueven für ein großes Volk gehalten; schon Caesar gibt ihnen eine Ausdehnung von 600 römischen Meilen; Strabo kennt Sueven vom Rhein bis über die Elbe hinaus und von den Donauquellen bis zu den Geten.

Lucanus schreibt ihnen Wohnsitze zu von den Rheinquellen (Bodensee) bis zur Elbmündung.

Des Tacitus Germania umfaßt das ganze nichtrömische Europa, das er in das eigentliche Germanien und Suevien teilt. Nach Ausscheidung der fremden Völker bleiben bei ihm als suevisch: Semnones, Langobardi, Suarines, Hermunduri, Narisci, Marcomani, Quadi, Lygii und vielleicht auch Marsigni, Gotini und Buri.

Nach Dio Cassius sitzen Sueven am Rhein; außerdem gibt es viele Völker, die auf den Suevennamen Anspruch haben, d. h. welche eigene Namen hatten und dennoch Sueven, Slaven waren.

Auch bei Orosius sind die Sueven maxima et ferocissima gens; sie bewohnen plurimam partem Germaniae.

a. Sueven in engerem Sinne.

Zu den Sueven in engerem Sinne gehören alle Völker, welche sich selbst Suevi = Slavi nannten oder einen von diesem Stammwort abgeleiteten Namen führten.

1) Sueven an der Nordsee.

Caesar kennt noch nicht die Friesen; nach ihm wohnen Sueven unweit der Rheinmündung; ebendasselbe berichtet auch Dio Cassius und Tacitus weiß, daß sie um 82 an der Nordsee zusammen mit Friesen lebten. Diese Sueven werden auch später noch genannt; ihre vollständige Ausrottung erfolgte 880 durch die Normannen.

2) Rhein- und Donausueven.

Zwischen Sieg und Main in der Nähe der Ubier und am Baceniswalde kennt Caesar Sueven; am unteren Rhein erwähnt ihrer auch Strabo. Um 9 vor Chr. waren die Sueven zwischen Sieg und Main von den Chatten unterworfen worden. Octavianus siedelte Sueven auch auf das linke Rheinufer über. Von diesen Rheinsueven sprechen noch Inskriptionen aus späterer Zeit, so wie Ausonius und Claudianus.

An diese Sueven schließen sich die Neckarsueven = Suevi Nicretes an, welche die römische civitas Ulpia bildeten.

Mit diesen sind in Verbindung zu setzen die an der oberen Donau lebenden Sueven, welche Strabo zuerst erwähnt. Sie kamen früh unter römische Herrschaft: erst im vierten Jahrhundert beim Einbruch alamannischer Völker in die römischen Länder machen sie sich wieder bemerkbar; von ihnen singt Ausonius. Der Name der Schwaben tritt erst 200 Jahre später auf.

Die Donau- oder Neckarsueven nahmen wohl teil am Zuge des Ariovist nach Gallien.

3) Suavia oder Slavonien.

Suavia, irrtümlich auch Savia geschrieben, gehörte ursprünglich zu Pannonien; später bildete sie eine eigene Provinz, deren Bewohner Procopius Sclavenen und Suaven nennt. Diese Suavia heißt im Mittelalter Slavia und heute Slavonien. Die Fürsten der slavonischen Suaven kämpfen mit den Goten in Pannonien, worüber Jordanes berichtet und dies ist die Lösung des Rätsels, das noch heute den deutschen Gelehrten so viel Schwierigkeiten bereitet. Die slavonische Bevölkerung saß ursprünglich bis an die Donaumündung; wie die Serben und Chorwaten, so sind auch die östlichen Slavonier über die Donau gedrungen und bilden jetzt den Grundstock der Bulgaren.

b. Sueven in weiterem Sinne.

1) Semnones. Die Semnones hielten sich, wie Tacitus berichtet, für Kinder der Erde (per humum (ziemia) evolvuntur... inde initia

gentis), d. h. Ziemnowie, respective für Abkömmlinge des Erdengottes (Ziemek) d. h. Ziemczycy; auf die erste Form weist der alte Name Semnones, auf die zweite der pagus Ziemczycy, zwischen Elbe und Strema in der Gegend von Jerichow gelegen. Die Ziemnen standen an der Spitze einer Amphiktyonie und genossen daher großes Ansehen. Ihrer erwähnt zuerst Velleius Paterculus; die letzte Nachricht von ihnen stammt aus dem Jahre 174. Das Reich der Ziemnen ist untergegangen; wahrscheinlich haben es die skandinavischen Langobarden auf ihrem Zuge nach Ungarn zerstört. Von der alten Herrlichkeit ist nur der Name Ziemczycy übrig geblieben.

2) Langobardi; sie heißen slavisch wahrscheinlich Małodurowie. Duri minores. Langobardi ist der Name, mit welchem die Deutschen dieses Volk benannten. Die römischen Quellen erwähnen sie zuerst im Jahre 5 nach Chr., zum letztenmal im Jahre 168, wo ihrer 6000 die Donau überschritten. Ihr Stammsitz war in Nordthüringen. Ihre Nachkommen waren die Norsuavi, welche sich 531 den Franken ergaben.

Um das Jahr 300 verließen die Winniles ihre Heimat in Skandinavien und nahmen nach einem Siege über die Langobarden mit der Besetzung des Landes auch ihren Namen an. 487 besetzten sie das Rugiland an der Donau. Dies erzählt die langobardische Überlieferung; dessenungeachtet werden sie von den deutschen Gelehrten mit den suevischen Langobarden identifiziert, die ja doch schon 300 Jahre früher als an der Elbe seßhaft erwähnt werden.

3) Hermunduri = Duri maiores, Wielkodurowie, im Gegensatze zu den Langobarden, quos paucitas nobilitat. Ihr Stammsitz ist das südliche Thüringen. Sie werden zuerst im Jahre 2 vor Chr. erwähnt und spielen im ersten Jahrh. unter ihrem Könige Vibilius (Wybił), eine hervorragende Rolle in den markomannischen und quadischen Wirren. Zuletzt erwähnt ihrer Jordanes, ohne von einer Auswanderung derselben etwas zu wissen.

Wer waren nun die Thüringer, die im V Jahrh. zum erstenmal auftreten? Man hält sie gewöhnlich für die Nachkommen der Hermunduren; doch das ist nicht möglich. Über ihre Abkunft gibt die „Lex Angliorum et Warinorum hoc est Thuringorum“ Auskunft. Da die Anglii und die Varini, welche die Vorfahren der Sachsen sind, schon dem Tacitus bekannt waren und in Schleswig wohnten, können sie nicht die Hermunduren gewesen sein, deren

Sitze sich an der Saale befanden. Die Thüringer waren also sächsischer Abkunft und haben sich wohl erst im 5 Jahrh. der Sitze der Duren bemächtigt (Thuringowe = Durengau, davon der deutsche Name). Ihrer Herrschaft machten die Franken 531 ein Ende.

5) Die Naristen wohnten zwischen Hermunduren und Markomannen; 174 siedelten sich ihrer 3000 in römischem Gebiete an; weiteres ist von ihnen nichts bekannt.

6) Marcomani, Morawianie, Mährer. Von keinem der suevischen Völker sind so viel Märchen aufgetischt worden, wie von den Markomannen, welche Bremer und andere fabelhafte Wanderungen unternehmen lassen.

Im Heere des Ariovist befanden sich auch Markomannen, nicht das ganze Volk, sondern nur eine wahrscheinlich nicht große Schar. Von Ariovist wissen wir nur, daß er Rex Germanorum war; wenn ihn Müllenhoff zum Suevenkönig stempelt, so ist das Willkür; die Heereszüge, die ihn Bremer vor 58 ausführen läßt, die Eroberung Böhmens u. s. w., sind nur Ausgeburten einer unkritischen Phantasie. Was aus den Markomannen des Ariovist nach dessen Niederlage durch Caesar geworden ist, wissen wir nicht.

Wenn Domitius im Jahre 2 vor Chr. Hermunduren im Markomannengebiete ansiedelt, so ist dabei nur an Böhmen zu denken, da er bei dieser Gelegenheit die Elbe, d. h. die Moldau überschritt. In Böhmen wohnten suavische Bojer, was ein anderer Name für die Czechen ist; dieselben kämpften schon mit den Zimbern.

Wenn wir den rex der unbekannten Botorum, welcher dem Proconsul Metellus Inder zum Geschenke machte, einen König der Bojer sein lassen und diese Stelle des Mela mit der Nachricht des Plinius vergleichen, so erhalten wir die Gewißheit, daß der Gewährsmann beider, Cornelius Nepos, „rex Boiorum sive Suevorum“ geschrieben haben muß.

Daß diese czechischen Boii keine Kelten gewesen sind und mit den gallischen Bojern nichts gemein haben, darauf habe ich schon öfters hingewiesen und auch ausführlich dargetan, daß des Tacitus Nachricht, der hier aus Caesar schöpft, auf einem Mißverständnis beruhe, das in der verschiedenen Lage der silva Hercynia bei Caesar und Tacitus seine Erklärung findet. Nicht die czechischen Bojer sind nach Noricum gewandert, sondern gallische Bojer haben sich nach Caesar in Noricum angesiedelt und diese schickten den Helvetiern Hilfstruppen.

Nicht Ariovist, sondern Marobod hat die Bojer in Böhmen unterworfen und in seiner neuen Hauptstadt auch markomannische Landsleute angesiedelt. Von einer Vertreibung der eingeborenen Bevölkerung kann nicht die Rede sein. Der Name Böhmen, der noch heute die Czechen bezeichnet, entstand aus Boiohaemum = Bojenheim = Heimat, Land der Bojer. Ptolomaeus kennt schon die heutige Form „Baemi". Wenn die Bojer vertrieben worden und die Markomannen Deutsche gewesen wären, würde es gar nicht verständlich sein, weshalb die Czechen noch heute Böhmen genannt werden.

Wenn nun die Bojer die eigentlichen Czechen sind und die suevischen Quaden ihre Wohnsitze in der Slovakei haben, also Slovaken sind, dann können die Markomannen nur die Mährer sein, die mit Marobod ihre geschichtliche Laufbahn beginnen und deren Reich erst im Anfange des X Jahrh. durch die Ungarn seinen Untergang findet, infolge dessen die Böhmen wieder zu Geltung kommen.

Marobods Reich umfaßte außer Mähren und Böhmen noch die Länder der Langobarden, Semnonen und Lugier, so wie andere kleine Völkerschaften. Marobod wurde im Jahre 18 von Katualda, einem Gotinen, gestürzt, dem bald darauf dasselbe Los von den Hermunduren bereitet wurde.

Tacitus nennt Katualda einen Goten (inter Gotones); ich habe nicht feststellen können, ob diese Lesart Konjektur der Herausgeber oder handschriftlich begründet ist. Wäre das letztere der Fall, dann dürfte „inter Gotinos" zu emendieren sein. Andrerwärts habe ich bereits nachgewiesen, daß keine deutschen, resp. skandinavischen Völker an der Weichsel gesessen haben, daß die Burgunder und Silinger in die Ausgabe des Ptolomaeus hineinkorrigiert worden sind, daß ferner, da Finnen und Veneder, d. h. russische Slaven niemals an der Weichsel gewohnt haben, auch die zwischen ihnen hausenden Goten an der Weichsel keine Sitze gehabt haben können. Der östlichste große Strom, den die Alten dem Namen nach kannten, war die Weichsel; auf diese wurde alles übertragen, was man von anderen Strömen des Ostens hörte, besonders die Düna — worauf schon die Inseln hinweisen, die vor der Mündung der Weichsel gelegen haben sollen — wurde häufig mit der Weichsel verwechselt.

Die Düna ist ohne Zweifel der von Plinius Guttalus genannte

Strom, den er im Osten der Weichsel kannte. Nicht an der Weichsel, sondern am Guttalus, dem Gotenstrome, haben Finnen, Goten und Veneder gesessen. Ptolomaeus hat einfach Weichsel und Düna verwechselt. Die Goten konnten daher unmöglich in die markomannischen Wirren eingreifen.

Der hervorragende Anteil der Markomannen an den Kämpfen mit Rom ist bekannt; zum letztenmal treten sie im Heereszuge des Attila auf. Jordanes spricht zweimal von ihnen, erwähnt aber nichts, daß sie ausgewandert, daß ihre Sitze von Slaven eingenommen worden wären; es ist ihm auch nicht bekannt, daß die Baiern, von denen er gerade zum erstenmal spricht, aus Böhmen gekommen und Markomannen gewesen seien.

Von den kleinen Völkern, die im Bereiche des Marcomanenreiches oder in dessen unmittelbarer Nähe wohnten, sind die Gotini, Cotini, Cotni die Anwohner der Kutna hora in Böhmen, die Marsigni die Anwohner des Marsgebirges in Mähren gewesen; die Mugilones aber haben ihren Namen von dem Ort Mogilna (Müggeln), im Westen der Elbe nicht weit von Meißen gelegen.

7. Quadi al. Suevi, Slovaken. Nach Tacitus wurde das Gefolge der vertriebenen Könige Marobod und Katualda „Danuvium ultra inter Marum et Cusum angesiedelt dato rege Vannio gentis Quadorum“. Da die Römer das Gefolge nicht im eigenen Gebiete haben wollten, so ist in Betreff des Ansiedelungsortes eine zweifache Möglichkeit vorhanden. Derselbe gehörte entweder zum Markomannenreiche, dann wurde er an die Quaden abgetreten, oder er bildete von jeher einen Teil der Quadenlandes; mag es sein, wie es will, es darf daraus stets gefolgert werden, daß die March die Westgrenze der Quaden gewesen ist. Den Cusus (Kusa, Kusawa, wie Mara, Morawa) halte ich für einen kleinen Nebenfluß der March. Über die Ostgrenze der Quaden berichtet Mark Aurel, der das erste Buch seines philosophischen Werkes am Flusse Gran im Lande der Quaden vollendet hatte. Die Quaden wohnten also ostwärts über den Gran hinaus. Die Nordgrenze bildeten die Karpaten, da von dort aus die Lygier (Polen) Einfälle in das Reich des Vannius machten. Im Süden grenzten sie mit den Iazygen und die Donau schied sie vom römischen Reiche. Den Quaden gehören also die Gegenden an, die noch heute von Slovaken bewohnt sind. Die Quaden dürfen daher für Slovaken angesehen werden; es muß also ihr eigentlicher Name Suevus, Suavus gelautet haben, während

Quadi nur ein Beiname gewesen sein kann, wie Boii. Baemi ein solcher der Czechen war. Und so ist es in der Tat gewesen; schon Tacitus nennt die Nachfolger des Vannius „reges Suevorum“; Sueven, Suaven nennen sie auch Dio Cassius, Flavius Vopiscus, Jordanes und andere. Der Quaden erwähnt zum ersten Male Strabo; von ihren wiederholten Kämpfen mit Rom erzählen die römischen Geschichtsschreiber. Quaden werden zum letztenmal als Teilnehmer an Attilas Heereszuge aufgezählt.

Nach dem Untergange des Hunnenreiches wohnen sie als Suavi in ihren alten Wohnsitzen; hier wurden sie von den in Pannonien weilenden Goten, welche die zugefrorene Donau überschritten, angegriffen. Was Jordanes weiter berichtet, bezieht sich auf die Schwaben, mit welchen er die Slovaken irrtümlich verwechselte.

Zwischen 506—540 wurden sie vom Langobardenkönig Waccho unterworfen.

Nach dem Zeugnis des h. Hieronymus sind die Sueven, welche 409 Gallien verwüsteten und später in Spanien ein Königreich begründeten, Quaden, also Slovaken gewesen; daß nicht das ganze Volk ausgewandert ist, dies beweisen ihre späteren Kämpfe mit Goten und Langobarden.

506 sind sie noch in ihren Wohnsitzen; 512 bezeugt Procopius, daß die Westslaven schon in ihren historischen Wohnsitzen von der Donau bis zur Ostsee weilen; sie sind also in ihren Sitzen geblieben und können nicht, wie Quitzmann will, die Vorfahren der Baiern sein.

8) Lugi, Lygii, Lingae. Lachen oder Polen.

Tacitus nennt dies Volk Lugii und Lygii; Ptolomaeus Lugi und Lingae. Lingae ist der alte Name, mit dem die Nachbarn die Polen bezeichnen: lit. Lenkas, ungar. Lengyel, Lingones de Polonia, Lęchowie, Lachowie. Der Name Lingae, verhält sich zu Lugi, wie łęg zu ług. Die Lygier werden ein großes Volk genannt. Von den civitates oder pagi, welche die Alten aufzählen, lassen sich fast alle ohne Zwang deuten; so sind die Arii die Anwohner der Ara, die heute Orawa heißt, wie Mara, heute Morawa, Sala jetzt Solava; Elysii wohnen an der Olsza, einem Nebenfluß der Oder, die Duni am Dunajec, die Buguntae am Bug, die Helveconae am Liwiec, die Naharvali an der Narew; die Manimi (Omani) werden an der Mień zu suchen sein. Zu den lachischen pagi werden auch die

pommerschen Rutycaei und Sidinen zu zählen sein, an welche die Ortsnamen Rutykowo und Sidzino (Sidino) erinnern. Von polnischen Ortsnamen werden erwähnt die Wisła (Visula, Vistula, Vistillus, Viscla, Bisula) und Kalisz (Kalisia). Die Lugier oder Lingen saßen also eben dort, wo heute die Polen sitzen.

Als Marobod das markomannische Reich begründete, wurden auch die Lygier demselben einverleibt. Später greifen sie in die slovakischen Wirren ein. Zum letztenmal werden sie 277 erwähnt, wo einer ihrer Häuptlinge einen unglücklichen Raubzug ins römische Gebiet unternommen hatte.

Von einer Auswanderung der Lygier ist nichts bekannt.

Die suevischen Völker haben also ihre ursprünglichen Wohnsitze nicht verlassen; dieselben reichten zu Caesars und Strabos Zeiten bis zum Rhein, was die slavischen Ortsnamen noch heute bestätigen. Die Grenzen der Sueven bei Tacitus sind die des früheren Mittelalters. Das Zurückweichen der Sueven oder Slaven war eine Folge des Vordringens skandinavischer Völker, welche die Ackerbau treibenden slavischen Stämme unterwarfen.

Wenn nun die Suevi, Suavi in jeder Beziehung mit den Slaven identisch sind, was sind dann die Suevi, Suavi-Schwaben gewesen?

II. Suevi, Suavi, Schwaben.

Wenn man von den Schwaben sprechen will, muß man ebenso die Alamannen als auch die Baiern berücksichtigen, denn die Schwaben sind Alamannen und die Baiern Schwaben. Ehe wir jedoch zu dem eigentlichen Thema übergehen, müssen wir eingehend die Hypothesen betrachten, welche über die Abkunft dieser Stämme von den deutschen Gelehrten aufgestellt worden sind.

1) Alamannen. Zeuss hält die Alamannen für ein Mischvolk, das aus Tencteri und Usipetes und anderen kleinen Völkern entstand. Dieser Völkerbund nahm den Namen Alamannida (communio) an.

Nach Jakob Grimm sind die Alamannen eigentlich die Sueven des Ariovist, zu denen sich Nemetes, Triboci und Vangiones gesellten.

Bremer leitet die Alamannen von den Semnonen ab, in welchen auch andere suevische Völker aufgegangen sind. Die Semnonen sind nicht mit einemmal ausgewandert; sie sandten Scharen aus, eine nach der anderen, die sich in dem neu eroberten Lande niederließen; das dauerte so lange, bis die Heimat ganz entvölkert

war. Daß diese Theorie falsch ist, zeigen England und andere Kolonien aussendende Völker.

In ähnlicher Weise leitet auch Much die Alamannen = Männer insgesammt, von den Semnonen ab.

Baumann in seinen Forschungen zur schwäbischen Geschichte lehnt die Bundestheorie ab und hält die Alamannen für ein einheitliches Volk. Daß dieselben eben die Semnonen sind, dafür findet er den Beweis in einer von Suidas zitierten Stelle, wo von Albani gesprochen wird, die auch Senones genannt werden. Er emendiert Albani in Alamanni und Senones in Semnones, was aber nicht angeht, da, wie ich an anderer Stelle bereits gezeigt habe, die Albani die Anwohner des Flusses Alba (Aube) sind, an welchem die keltischen Senones wohnten.

Den Namen Alamanni leitet Baumann von alah, Tempel, Heiligtum, Götterhain, ab und deutet ihn als Leute des Götterhaines. Weil bei den Semnonen ein heiliger Hain existiert hat, kann der Name Alamanni nur ein Beiname der Semnonen gewesen sein.

Julius Cramer in seiner Geschichte der Alamannen huldigt der Bundestheorie von Zeuss und Grimm. Die Alamannen sind ihm die Allmenschen, Allgermanen, wie die Schwaben die Allsueven.

Egger – Die Barbareneinfälle in die Provinz Raetien – ist etwas anderer Meinung als Baumann; auch er leitet die Alamannen von den Semnonen ab, aber in der Weise, daß er Alamannen, Juthungen, Schwaben, Nordschwaben und auch die Warinen als besondere semnonische Stämme betrachtet.

Vereinzelt stehen Wietersheim und L. Schmidt, welche die Alamannen von den Hermunduren ableiten.

Woher die Alamannen gekommen sind, ist nicht überliefert; da man die Sueven für Deutsche hielt, die von den Slaven aus ihren Wohnsitzen verdrängt worden seien, so war man genötigt, den Verbleib dieser Völker nachzuweisen. Da von Zeuss die Lygier als Vandalen (allerdings auch die Semnonen als Sueven) nach Spanien geschickt werden, da ferner die Markomannen Baiern und alle Sueven Schwaben gewesen sein sollen, so bleiben als vermeintliche Vorfahren der Alamannen nur die Hermunduren und Semnonen übrig.

Der Beweis mit den Albani hat, wie wir schon erwähnten, fehlgeschlagen. Die Etymologie von alah ist sehr erzwungen und doch kaum beweisfähig, da ja auch anderweitig heilige Haine

bestanden. Die Alamannen verehrten den Himmelsgott Zio, die Semnonen aber die Erde (ziemia).

Die Semnonen waren, wie wir zeigten, Slaven; von den Slaven aber können die deutschen Alamannen nicht abstammen. Nur das scheint festzustehen, daß sie ein einheitliches Volk gewesen und von irgendwoher eingewandert sind.

2) Schwaben. Nach Zeuss sind Suapa-Cyuvari nur eine andere Benennung der Iuthungi, welche von den westlichen Teutonen abstammen. Da sie neben den Alamannen wohnten, gaben sie den Namen Iuthungi auf und nahmen die alte ehrwürdige Bezeichnung Suevi an. Alamannen und Sueven vereinigten sich zu einem Volke. Wie früher Iuthungi, so umfaßten die Alamannen jetzt auch die Sueven; Sueven werden bald gleichbedeutend mit Alamannen.

Bremer hält Iuthungen und Schwaben für verschiedene Völker; Iuthungen wohnten seiner Meinung nach in Niederösterreich, die Schwaben aber in Ungarn. Schwaben und Alamannen gingen nach ihrer Vereinigung in einander auf. Die Tabula Peutingeriana kennt schon Suevia und Alamannia nebeneinander. Von diesen Schwaben singen Ausonius und Claudianus. Die Reste der in Ungarn gebliebenen Schwaben besiegte der Langobardenkönig Waccho; Schwaben wanderten auch nach Spanien.

Nach Much sind die Schwaben-Cyuvari, d. h. Verehrer des Gottes Zio, welcher der Stammgott der Semnonen gewesen sein soll; ein anderer Name derselben ist Iuthungi. Seiner Ansicht nach sind also Schwaben eigentlich Semnonen.

Baumann hält Schwaben, welche aus Iuthungen und anderen alamannischen Stämmen hervorgegangen sind, für Alamannen.

Nach Egger sind Schwaben, Iuthungen, Alamannen, Nordschwaben und Warnen Abkömmlinge der Semnonen; da diese den Gott Zio verehrten und die Schwaben Cyuvari genannt werden, so ist damit die Identität der Schwaben und Semnonen erwiesen. Zeuss bleibt den Beweis schuldig, weshalb die Iuthungen den Namen Schwaben angenommen haben sollen.

Die ungarischen Sueven, welche nach Bremer die Schwaben gewesen sein sollen, waren Slavonier und Slovaken, können also nicht die Vorfahren der Schwaben gewesen sein, ebenso wenig wie die Semnonen, auf die sich Much, Baumann und Egger berufen. Es ist allerdings richtig, daß der Himmelsgott Zio Beziehung zu den Schwaben hat, aber daraus folgt noch keineswegs, daß er

ein Gott der Sueven oder gar der Semnonen gewesen, welche nach Tacitus die Erde als Gott verehrten. Auch diese Hypothesen erklären weder den Namen noch die Herkunft der Schwaben.

3) Baiern. Über die Abkunft der Baiern existierten die verschiedensten Ansichten und Hypothesen. Man hat sie mit den keltischen Bojern und Boiskern in Verbindung gebracht, sie für Autochthonen Vindeliziens gehalten, sie aus einer Verbindung von Herulern, Turcilingen, Rugiern, Skiren und Gepiden hervorgehen lassen; andere meinten, sie wären fränkische Kolonisten oder vielleicht Langobarden gewesen. Diese Ansichten sind abgetan, seit Zeuss für die Abstammung derselben von den Markomannen in die Schranken trat. Seine Hypothese fand anfangs nicht vielen Beifall. Gegen seine Anschauungen trat Quitzmann mit einer neuen Hypothese auf. Nach ihm sind die Baiern aus einer Vereinigung der von den Römern zwischen Marus und Cusus angesiedelten Gefolgschaften der vertriebenen Markomannenkönige Marobod und Katualda hervorgegangen, indem er den Baiernnamen als „bai-waras“ = foederati deutet. Diese Baiwaras hätten die Römer Suevi Vanniani, Quadi Suebi, Quadi oder Suebi etc. genannt. Sie sind seiner Ansicht nach im Anfange des VI. Jahrh. in ihre späteren Sitze übergesiedelt.

Bachmann – Die Einwanderung der Baiern – hat die Haltlosigkeit der Hypothese Quitzmanns in einer sehr gründlichen Kritik nachgewiesen. Obgleich es nach dem, was er p. 887 anführt, den Anschein hatte, als wären die Alamannen die Vorfahren der Baiern gewesen, so greift er dennoch auf die Zeusssche Hypothese zurück und läßt die in Noricum lebenden Alamannen von den einwandernden Markomannen vertilgt werden. Wenn seine Kritik der Quitzmannschen Anschauungen gewiß eine überzeugende war, so ist dennoch seine eigene Beweisführung, wenn möglich, noch wunderlicher als die seines Gegners.

Baiern sind nach ihm um 553 noch nicht in ihren neuen Wohnsitzen gewesen. Aus der bekannten Stelle des Jordanes folgert er, daß sie noch auf dem linken Donauufer und in Böhmen gesessen sind. Die Markomannen sollen nach dem Verfall der hunnischen Herrschaft ein Bündnis mit den Thüringern geschlossen und dabei den Namen derselben angenommen haben. Nach Zerstörung des thüringischen Reiches durch die Franken im Jahre 531 unterwarfen sie sich freiwillig dem Sieger und nahmen nun den Namen der Leute aus Böhmen d. h. Baiern an. Nachdem die Franken vor der

Übermacht der Avaren sich aus Böhmen zurückgezogen hatten, folgten die Markomannen, jetzt Baiern genannt, ihrem Beispiele und zogen nach Vindelizien. Die Avaren hatten nichts dagegen, obgleich sie wußten, daß sie Not leiden würden, da niemand da war, der für sie den Boden bebaute. Dies geschah um 561.

Was die angebliche Einwanderung der Slaven in Böhmen anbetrifft, so hält Bachmann sich ausschließlich an die Anschauungen von Zeuss.

Bachmanns Aufstellungen folgen Bremer und Much.

Von allen Behauptungen Bachmanns ist keine einzige auch nur einigermaßen stichhaltig. Aus Jordanes kann man ja doch nur folgern, daß die Baiern neben den Schwaben saßen, also ostwärts vom Lech. Die Baiern sollen Markomannen gewesen sein; diese schließen sich den Thüringern an und nehmen ihren Namen an, ja weshalb denn das? Ein vernünftiger Grund ist doch für eine solche Behauptung nicht zu finden, selbst wenn das Bündnis eine historische Tatsache wäre und nicht eine ganz willkürliche Hypothese.

Sie sollen 531 von den Franken besiegt worden sein; das „gemina de gente", auf das sich Bachmann beruft, hat er gründlich mißverstanden. Sie unterwerfen sich freiwillig den Franken, wovon die Quellen durchaus nichts wissen und nehmen jetzt, wie man aus dem Vorhergehenden folgern durfte, nicht den Namen der Franken an, sondern erinnern sich, daß vor einem halben Jahrtausend die Bojer in Böhmen gewohnt haben und nennen sich deshalb Baiern, nur um die Urheimat der Bojer schleunigst zu verlassen.

Daß sie in Böhmen schon Untertanen der Franken gewesen, folgert Bachmann aus der Gesandtschaft des Königs Dagobert, welche vom Böhmenkönige Samo die Unterwerfung fordert, weil die Baiern seine Untertanen gewesen seien. Ein sonderbares Verfahren, um so sonderbarer, als Fredegar, auf den sich Bachmann beruft, weder davon etwas weiß, noch davon spricht.

In meinem Buche über die ostrheinischen Slaven habe ich bereits den Nachweis geführt, daß Fredegars Bericht über Samo und sein Reich durchaus nicht auf Böhmen paßt; dasselbe hat westwärts von Böhmen im östlichen Baiern gelegen, etwa von Erfurt ab bis zur Donau und westwärts bis zur Regnitz und Rednitz. Damit fällt aber auch alles, was Bachmann aus diesem Umstande gefolgert hat.

Nach Procopius hatten die Westslaven schon um 512 ihre historischen Sitze von der Donau bis zur Ostsee inne; es müssen die Czechen also schon damals in Böhmen gesessen sein und wenn nach Bachmann die Markomannen sich noch 553 dort befanden, so können die Markomannen eben nur Slaven und keine Baiern sein Nicht in Böhmen, sondern anderswo ist die Heimat der Baiern zu suchen.

b. die Abkunft der Alamannen, Schwaben und Baiern.

Alle bisherigen Hypothesen über die Abstammung dieser Völker konnten schon deshalb nicht die geringste Wahrscheinlichkeit für sich haben, weil eine Auswanderung der suevischen und eine Einwanderung der slavischen Völker nicht nachweisbar ist. Es muß daher ein anderer Weg eingeschlagen werden; den Wegweiser bildet die Sprache.

Das Alamannische, Schwäbische und Baierische bilden das sogenannte Oberdeutsch; es sind dies drei Dialekte, die in so enger Verwandtschaft zu einander stehen, daß man wohl annehmen darf, sie hätten sich selbständig aus einer gemeinsamen Sprache herausgebildet, worauf das Zusammenleben mit anderssprachiger Bevölkerung und die spätere politische Entwickelung nicht ohne Einfluß gewesen sind. Man muß daher ferner notgedrungen annehmen, daß Alamannen, Schwaben und Baiern gemeinsamer Abstammung sind, daß sie ursprünglich ein einzig Volk gebildet haben. Daß dies der Fall war, soll weiter unten gezeigt werden.

Die Alamannen treten zuerst im Jahre 213 zwischen Main und Donau am römischen Limes auf. Alle Forscher sind darin einig, daß die Alamannen dort nicht Autochthonen gewesen, sondern daß sie dorthin eingewandert sind; sie geben auch alle zu, daß der Name Alamanni ein Beiname des Volkes ist, dessen eigentlicher Name, wie man gewöhnlich behauptet, Semnonen gewesen sein soll. Daß dies jedoch nicht möglich ist, haben wir bereits oben angedeutet.

Mit der Festsetzung der Alamannen kommen auch Namen von Unterabteilungen zum Vorschein, wie Bucinobantes, Lentienses etc., welche unter Häuptlingen stehen. Nur ein Name ist noch im Gebrauch, der von dem der Teilstämme entschieden abweicht, das sind die Juthungi, welche Ammianus „pars Alamannorum“ nennt. Aus der Schilderung, die Dexippus von ihnen bei ihrem ersten Auftreten (270—271) gibt, so wie aus ihrer Behauptung,

daß die Römer ihnen schon früher Tribut gezahlt hätten, darf wohl mit Recht gefolgert werden, daß Juthungi gleichbedeutend mit Alamanni seien, daß Juthungi der eigentliche Name des Volkes sein muß, sofern Alamanni nur ein Beiname ist.

Aus dem Vorigen wissen wir schon, daß die deutschen Völker skandinavischen Ursprungs sind, die sich ihre Wohnsitze erst von den Kelten und Slaven erobern mußten. Noch zu Caesars Zeiten finden wir irrende Stämme, die keine festen Wohnsitze hatten. Die Tradition der Langobarden besagt, daß sie erst um 300 als Winniles ihre Heimat verließen; im 4 und 5 Jahrh. fassen die Sachsen festen Fuß zwischen Rhein und Elbe und die Anglen und Warini an der Saale in Thüringen. Früher als die Langobarden müssen die Juthungi ihre Wanderung angetreten haben, da sie schon 213 als Alamanni an der Donau erscheinen.

Woher kamen sie? Schon Zeuss hat ihren Namen mit den Jutae der jütländischen Halbinsel in Verbindung gebracht. Die Jutae waren ebenso wie die Anglii und Varini, d. h. die Sachsen, ein unruhiges Volk, das an der Eroberung von Britannien teilnahm und auch anderweitige Raubzüge ausführte. Sie werden auch Eucii, Euthiones genannt. Die Juthungae sind, worauf die Namensform hinzudeuten scheint, die Abkömmlinge der Juthae. Wann sie ihre Wanderung begannen, ist unbekannt; daß sie auf derselben mit den rheinischen Germanen zusammengetroffen sind, erweist eine in Köln gefundene Inschrift, welche sie Euthungae nennt. Sie müssen ihren Landsleuten schwer zugesetzt haben, was nicht nur daraus gefolgert werden kann, daß man sie Alemannen = Fremdlinge nannte, sondern hauptsächlich daraus, daß das Gerücht von diesen fremden Menschen, die wohl nicht mit Unrecht an die Zimbern und Teutonen erinnern mochten, schnelle Verbreitung bei Kelten und Römern fand. Wo die Römer mit ihnen im Westen zusammentreffen, da sprechen die Quellen gewöhnlich von Alamannen; wo sie Nachrichten von Osten her über Kämpfe an der Donau u. s. w. erhielten, da überwiegt der Name Juthungi, woraus gefolgert werden darf, daß der Name Alamanni im Osten weniger bekannt war.

Bei ihrem Vordringen in die agri decumates wurde die alte suevische Bevölkerung wieder in Bewegung gesetzt, weshalb Ammianus und Ausonius ihrer wieder gedenken; doch bald fielen sie den fremden Eroberern zum Opfer.

Im Jahre 430 geschieht der Juthungi zum letztenmal Er-

wähnung und fortan herrscht unbeschränkt der Name der Alamannen durch anderthalb Jahrhunderte.

Daß die von Ausonius und Ammianus erwähnten Sueven nicht die Schwaben waren, dafür ist der beste Beweis darin zu finden, daß niemand mehr zwei Jahrhunderte hindurch von Sueven an der Donau spricht. Eugippius, der Verfasser der Vita s. Severini († 482), weiß viel von den häufigen Einfällen der Alamannen zu erzählen, die sich bis Passau und bis zum westlichen Noricum ausdehnten. Wäre damals der Name der Schwaben schon bekannt gewesen, so hätte ihn Eugippius erwähnen müssen, da die Raubzüge doch nur von den nächsten Nachbarn ausgegangen sein können, welche eben in dem späteren Schwaben wohnten.

Der Name der Schwaben wird zum erstenmal von Procopius und Jordanes um 550 erwähnt, wo er bereits von dem der Alamannen unterschieden wird. Daß diese Schwaben Alamannen gewesen sind, kann schon aus Eugippius gefolgert werden, wird aber von vielen Schriftstellern ausdrücklich bezeugt: z. B., Suebi id est Alamanni, Suavia hoc est Alamannorum patria — gens Suavorum id est Alamannorum.

In späterer Zeit hat der Name Suevus, Suavus fast ganz den Alamannennamen verdrängt.

Die Sitze der Schwaben und die Grenzen des schwäbischen Dialekts erstrecken sich von der oberen Donau bis zum Lech; es ist dies die Gegend, wo schon lange vor den Alamannen Sueven gewohnt haben, wie wir aus Strabo und Lucanus wissen. Die Alamannen wohnten hier in einem Lande, das von jeher Suevia geheißen hat; wie die Winniles den Namen Langobardi, die Anglii und Varini von den Duren den Namen der Thüringer annahmen, wie endlich Norddeutsche sich den Namen der Preußen beilegten, obwohl sie weder Langobarden, noch Duren und Preußen gewesen, so ist es auch den Alamannen in Suevien ergangen; sie nannten sich nach dem unterworfenen Volke, wobei, wie so häufig, das slavische „v“ in „b“ überging.

Aus Eugippius wissen wir schon, daß die alamannischen Raubzüge bis tief nach Noricum reichten; als die Donauländer von den Römern verlassen wurden, war ihren Einfällen keine Schranke mehr gesetzt. Gleichzeitig mit den Beutezügen fanden auch Ansiedelungen an geeigneten Stellen statt. Am Ende des VI Jahrh. hatten die Alamannen als Baiern schon am Inn festen Fuß gefaßt; später

reicht ihr Gebiet bis an die Enns, welche dasselbe von den Avaren schied.

Die Quellen verbinden den Namen der Baiern hauptsächlich mit Noricum, z. B. Noricorum siquidem provincia, quam Baioariorum populus inhabitat etc. Hier haben wir also vor allen Dingen die Bojer zu suchen, denen die Baiern ihren Namen verdanken. Und wirklich werden hier gerade Bojer und Baiern im Zusammenhange mit einander erwähnt, z. B. ad Boios, qui nunc Bavoiarii vocantur etc. Dabei ist es gleichgiltig, wenn die Autoren Bojer und Baiern mit einander identifizieren, da es ja nur darauf ankommt, daß im Mittelalter das Andenken der Bojer gerade in jenen Gegenden sich erhalten hat, wo die Baiern auftreten. Haben hier einstmals Bojer gewohnt?

Schon Caesar berichtet: „Boiosque, qui trans Rhenum incoluerant et in agrum Noricum transierant Noreiamque oppugnarant". Dort kennt die Bojer auch Strabo. Im östlichen Noricum siedelten sich in der Nähe der Taurisker Bojer an, welche von den Römern aus Italien vertrieben waren.

Die neue Bevölkerung des boischen Noricum waren Alamannen oder genauer alamannische Schwaben, da ja doch nur von dem benachbarten Schwaben aus die Besetzung des Ostens stattfinden konnte. Daß die Baiern aber Schwaben gewesen, dafür spricht der Umstand, daß kein deutscher Dialekt dem Baierischen so nahe steht, als das Schwäbische (Riezler, Geschichte Baierns).

In Noricum finden wir also diejenigen Bojer, von welchen die Baiern ihren Namen angenommen haben, eben so wie die Schwaben von der ehemaligen Suevia. Der Name der Baiern und ihre Abstammung von den Alamannen, resp. von den Schwaben erklärt sich auf diese Weise sehr einfach. Es ist also gar nicht nötig, zu halsbrecherischen Hypothesen zu greifen, um sie aus Böhmen abzuleiten, wogegen alle Tatsachen sprechen.

Da der Name der Baiern schon um 553 auftritt, muß das westliche Noricum schon längere Zeit im Besitz der alamannischen Schwaben gewesen sein.

c) Die Nordschwaben.

Die sogenannten Nordschwaben (Norsavi, Nordosquavi, Suevi transbadani) hält Zeuss für Warnen, obgleich es ihm nicht verborgen sein konnte, daß die Griechen in weiterem Sinne alle Sachsen Warnen nannten. Die Warnen (Varini) und die Anglen sind die

Vorfahren der Sachsen und der Thüringer. Als solche können die Warnen keine Schwaben gewesen sein.

Als Alboin 567 nach Italien zog, schlossen sich ihm 20000 Sachsen an, die unter fränkischer Oberhoheit standen. Die Frankenkönige Chlotar und Sigbert besiedelten das verlassene Land mit Schwaben. Als die Sachsen aus Italien zurückkehrten, kam es zum Kampfe, in welchem sie von den Schwaben aufgerieben wurden.

Wer waren nun die Norsavi (Norsuavi), welche sich 531 den Franken ergaben? Zeuss identifiziert sie mit den späteren Schwaben, indem er die Nachrichten des Gregor von Tours und des Paulus Diaconus ignoriert. Daß dieselben jedoch glaubwürdig sind, folgt unzweifelhaft aus Widukind, nach welchem die Suevi transbadani ... ideo aliis legibus, quam Saxones, utuntur.

Die Norsuavi vom Jahre 531 können deshalb keine Schwaben gewesen sein, da dieselben ja erst 30—40 Jahre später sich an der Elbe ansiedelten. Es sind hier die Nachkommen der suevischen, d. h. slavischen Langobarden gemeint. König Theodebert ist der letzte, der im Westen die Bezeichnung Suavus für Slavus gebraucht, während Fredegar der erste ist, welcher sich der neuen Bezeichnung Sclavus bedient.

Seiner Abhandlung hat der Verfasser drei Karten beigegeben: I. Suevi temporibus Caesaris, Strabonis, Lucani. II. Nationes gentesque Suevicae. III. Das Gebiet des Oberdeutschen.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

17 Maja 1902.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. **Mai** **1902.**

Sommaire. Séance publique annuelle du 14 mai 1902. Séance du 12 et 20 mai 1902.
Résumés. 13. WŁ. CHOTKOWSKI. Le retour et l'abolition de la Compagnie de Jésus en Galicie. 1820—1848.
14. L. BORATYŃSKI. Etienne Bathory et le plan d'une ligue contre les Turcs.

SÉANCES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 14 MAI 1902.

S. E. M. Julian Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, le Protecteur.

Le Président de l'Académie, comte Stanislas Tarnowski, prononce l'allocution d'usage.

Le Secrétaire général, M Stanislas Smolka, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année qui vient de s'écouler et annonce que dans la séance générale du 13 mai, ont été élus:

I. dans la Classe de Philologie, membres titulaires: MM. Pierre Chmielowski, Maximilien Kawczyński, Jean Kvičala, Leon Sternbach.

Membres correspondants: MM. Gustave Bauch, Jean Czubek, Bronislas Kruczkiewicz, le comte Georges Mycielski, Maryan Zdziechowski.

II. dans la Classe d'Histoire et de Philosophie, membres titulaires: MM. Ladislas Abraham, Alexandre Jabłonowski, Thadée Korzon, Théodore Wierzbowski.

Membres correspondants: MM. Jaromir Čelakovsky, Victor Czermak, Nicolas Karieieff, Stanislas Krzyżanowski, Charles Potkański.

III. dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, membres titulaires: MM. Thadée Browicz et Casimir Kostanecki.

Membres correspondants: Pierre Curie, Henri Hoyer fils, Jean Kowalczyk, Joseph Moroziewicz.

Les élections de MM. Bauch, Curie, Karieieff, Kowalczyk, Morozewicz, Wierzbowski et Zdziechowski, sujets étrangers, seront soumises à l'approbation de Sa Majesté Impériale

M. Ladislas Natanson, membre de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, fait ensuite une conférence sur le sujet suivant: *Inertie et Coercition, deux notions fondamentales de la Philosophie Naturelle.*

Enfin, le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'Académie.

Le Prix Barczewski destiné à récompenser l'ouvrage d'Histoire le plus méritant, est décerné à M. Thadée Wojciechowski pour son ouvrage *„La Cathédrale de Wawel“*.

Le Prix Barczewski destiné à récompenser l'oeuvre de peinture la plus remarquable, est attribué à M. Ferdinand Ruszczyc pour son tableau *„Paysage printanier“*.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 MAI 1902.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. J. Tretiak présente son travail: *„Sur le poème de Jules Słowacki intitulé: „Beniowski“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. T. Grabowski: *„La jeunesse de J. Słowacki“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. J. Magiera: *„Stanislas Heraclim Lubomirski envisagé comme écrivain et orateur“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 MAI 1902

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente l'étude de M. L. CHOTKOWSKI: *„Le retour et l'abolition de la Compagnie de Jésus en Galicie. 1820—1848“* [1]).

Le Secrétaire présente l'étude de M. L. BORATYŃSKI: *„Etienne Bathory et le plan d'une ligue contre les Turcs“* [2]).

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 64.
2) Voir ci-dessous aux Résumés p. 74.

Résumés

13. Prof. Dr. X. CHOTKOWSKI. **Powrót i zniesienie Jezuitów w Galicyi. 1820—1848.** ***(Rückkehr und Aufhebung des Jesuiten-Ordens in Galizien. 1820—1848).*** *(Le retour et l'abolition de la Compagnie de Jésus en Galicie. 1820—1848).*

Die überaus traurige Lage der Kirche in Galizien, der moralische Verfall und die Entvölkerung der Klöster, bewogen den Kaiser Franz eine Kloster-Regulierung zu unternehmen (1802—1820), wobei er den Rat des galizischen Episkopates zu Hilfe nahm. Dieser Regulierungs-Versuch mißlang jedoch völlig. Der Mangel an Weltgeistlichen war in Galizien so groß, daß in der Erzdiözese Lemberg allein 70 Pfarrstellen einer ordentlichen Seelsorge entbehrten. Kein Wunder, daß Franz I sich genötigt sah, den Mitgliedern der Gesellschaft Jesu, welche nach ihrer Aufhebung in Rußland (1820) nach Italien zogen, die Erlaubnis zu geben, sich in Galizien niederzulassen. Als Normalzahl waren 50 festgesetzt und etatsmäßig mit 300 Fl. K. M. dotiert, aber stillschweigend wurde die dreifache Zahl toleriert, weil die Jesuiten auch auf 31 Pfarrstellen (in allen 3 Diözesen Galiziens) angestellt wurden.

Zur Gründung des ersten Kollegiums, wobei sie ein Gymnasium (mit der Philosophie) eröffneten, wurde ihnen das Dominikaner-Kloster zu Tarnopol angewiesen (die Dominikaner wurden nicht aufgehoben, sondern wurden nach Żółkiew versetzt und bekamen einen Mietezins von ihrem Kloster). Ein zweites Kollegium hatten die Jesuiten in Starawieś, ein drittes in Tyniec, von wo sie, nachdem das dortige Ex-Benediktinerkloster durch einen Brand (1830) vernichtet wurde, nach Neu-Sandez versetzt wurden. Man raümte ihnen das dortige Kloster der (im J. 1784) aufgehobenen Praemon-

statenser ein und übergab ihnen (1838) auch das dortige (1818 gegründete) Gymnasium. Somit hatten sie zwei Gymnasien, welche (durch das Dekret Kaiser Ferdinands vom 19 März 1836) völlig der Aufsicht der Studien-Hof-Kommission entzogen waren. Die Patres waren nur verpflichtet, alljährlich einen Bericht zu erstatten und zwar nach den durch das Gubernium in Lemberg vorgezeichneten Formularen.

Für diesen Zeitabschnitt der Geschichte des Jesuitenordens in Galizien besteht ein Quellenmaterial in den „Annalen", welche jedes Ordenshaus zu führen verpflichtet ist, nach der Verordnung des Generals Aquaviva von 1608. Im Archiv der Provinz wird die Korrespondenz mit den Behörden aufbewahrt. Auch gibt es einige gedruckte (anonyme) Arbeiten von: P. Załęski S. J., P. Sygański S. J., P. Melin S. J. sowie Kataloge der Provinzmitglieder von 1821—1832 und von 1849—1852 (veröffentlicht von P. Wall S. J.). Ein neues Licht werfen auf diesen Zeitraum die Archivalien des Geheimarchivs im k. k. Ministerium für Kultus und Unterricht in Wien, deren Benützung dem Verfasser erlaubt wurde. Aufgesammelt sind dort die Akten der vereinigten Hofkanzlei. Sie sind jedoch teilweise „skartiert" und weisen für die Zeit der ersten Aufhebung des Ordens (1773) viele Lücken auf.

Aus diesen Akten ist ersichtlich, daß die Hofkanzlei den Jesuiten ziemlich abhold war, daß aber gegen ihre Abmahnung die beiden Kaiser: Franz und Ferdinand den Jesuiten ihre hohe Gunst und Schutz gewährten. So hat Kaiser Franz I. den Jesuiten (1827) die freie Verbindung mit dem Ordensgeneral in Rom erlaubt. Ebenso war der Generalgouverneur von Galizien (1831—1845), Erzh. Ferdinand Este ein warmer Freund und freigebiger Wohltäter des Ordens. Den größten Aerger erregten bei der Hofkanzlei die Volksmissionen, welche die Jesuiten in Galizien abhielten. Kein Wunder, denn auch der Lemberger Erzbischof Graf Ankwicz und vier Bischöfe von Przemyśl (der Reihe nach) waren diesen Missionen abgeneigt. Nur der Bischof von Tarnów, Franz Pischtek, erlaubte dieselben in seiner Diözese abzuhalten (in den Jahren 1834 und 1835). Sie hörten aber auf, als er den erzbischöflichen Sitz von Lemberg (1835) bestieg. Erst nach 9 Jahren wurden wieder vier Missionen in seiner Erzdiözese (1844) abgehalten. Im folgenden Jahre (1845) wurde eine große, 14 tägige Volksmission in der Stadt Lemberg abgehalten. Die Berichte des Polizeidirektors Sacher, sowie

der Kreishauptleute Heiderer und v. Breinl über diese Missionen und die Anschuldigungen, welche darin gegen die Missionäre erhoben wurden, berichtigte und widerlegte zwar Erzh. Ferdinand und bewies, daß im Gegenteil diese Missionen die fruchtbarste Wirkung hatten und voll Segen für die Volksmenge waren: trotzdem aber schenkte man in der Hofkanzlei mehr Glauben jenen Berichten und der Referent, Hofrat Propst Meschutar, erklärte in seinem Vortrage (vom 13 April 1846 Nr. 38470—4200), daß es „bei den jetzigen Zeitumständen in den loyalen Wünschen des galizischen Episkopates liegen dürfte", diese Missionen ganz zu unterlassen. Als nun der Bischof von Tarnów Wojtarowicz, eben in diesem unheilvollen Jahre 1846, den Jesuiten 20 Volksmissionen in seiner Diözese abzuhalten erlaubte, ist es wohl erklärlich, daß der Bischof selbst seinen Bischofssitz verlassen mußte und daß das Ministerium, als es „auf Verlangen der Wiener Studenten" die Aufhebung der Liguorianer und Liguorianerinnen bei Kaiser Ferdinand beantragte, auch gleichzeitig den Antrag auf Aufhebung des Jesuitenordens stellte (7 Mai 1848).

Die Aufhebung des Jesuitenordens in Galizien wurde jedoch mit keiner allzugroßen Strenge durchgeführt und dauerte nur kurze Zeit, denn der Orden wurde bereits 1852 durch Kaiser Franz Josef I. wiederhergestellt. Die Zerstreuung der Professen des Ordens gereichte der Kirche zum großen Nutzen in den Diözesen: Breslau, Gnesen-Posen und Kulm.

---

14. Dr. LUDWIK BORATYŃSKI. **Stefan Batory i plan ligi przeciw Turkom (1576—1584).** ***(Stephan Bathory und der Plan einer Liga gegen die Türken. 1576—1584).*** *(Etienne Bathory et le plan d'une ligue contre les Turcs 1576—1584).*

Ungeachtet der Schwierigkeiten, welche dem Zustandekommen einer dauerhaften Liga gegen die Türken im XVI. Jahrhunderte entgegentraten und den glänzenden Sieg von Lepanto erfolglos machten, was auf die spätere ablehnende Haltung Venedigs einem solchen Unternehmen gegenüber nicht ohne Einfluß blieb, trachtete Gregor XIII. die von seinem Vorgänger Pius V. hinterlassene und zu Anfang seines Pontifikats aufgelöste Liga wieder ins Leben zu rufen. Dieser Lieblingsplan des Papstes, von den

gleichzeitigen Invasionsprojekten auf England, welche letztere von Kretzschmar und Philippson eingehend erörtert wurden, durchkreuzt, nahm mehrere Male die Kurie in Anspruch, welche dabei ihr Augenmerk auf den kriegstüchtigen polnischen König, Stephan Bathory, richtete.

Im ersten Teile u. d. T.: „Die ersten Bemühungen um die Liga“ schildert der Verfasser, nachdem er der bisherigen ablehnenden Haltung Polens einem türkischen Kriege gegenüber erwähnt hatte, den Einfluß der Türkei auf die Wahl Bathorys, welcher somit anfangs als türkischer Schützling in direkten Gegensatz zum Apostolischen Stuhle tritt, von dem die habsburgische Kandidatur, als den Zwecken einer künftigen Liga am meisten entsprechend, kräftig unterstützt wurde. Moronés Sendung nach Regensburg war daher mittelbar gegen Bathory gerichtet. Nach dem Tode Maximilians II. trachtete die Kurie den neuen König mit dem österreichischen Hause auszusöhnen, um ihn dadurch von dem türkischen Bündnisse loszulösen und einer neuen Liga den Weg zu ebnen. Die Verhandlungen, welche vom Nuntius Laureo eifrig betrieben wurden und zu deren Aufklärung das Verhältnis Siebenbürgens und Bathorys zum Kaiser gelegentlich hervorgehoben wird, legten die Mißstimmung des ersteren gegen das Haus Habsburg klar an den Tag, als deren Vorwand die Furcht vor der Türkei vorgeschützt wurde.

Um der wahren Ursache auf den Grund zu kommen, untersucht der Verfasser das Verhältnis zur Türkei und zugleich zum Kaiser, woraus erhellt, daß Bathory seine innere und äußere Politik auf das türkische Bündnis stützen will und die Freundschaft der Türkei um jeden Preiss zu erhalten gewillt ist, während er dem Kaiser gegenüber eine ablehnende und fast herausfordernde Stellung einnimmt, weil er fest entschlossen ist, sich nach dem Tode des kränklichen Rudolf II um den ungarischen Thron zu bewerben.

Mit dem ersten Anerbieten tritt der päpstliche Stuhl an Stephan Bathory im J. 1579. heran, indem er ihn zu einer Aussöhnung mit dem russischen Zaren Iwan IV., gegen welchen er soeben den ersten Feldzug eröffnet hatte, auffordert und dem so geschaffenen polnisch-russischen Bündnisse gegen die Türken die Hilfe anderer christlichen Staaten in Aussicht stellt. Die Anlage des Plans war fehlerhaft und der Zeitpunkt nicht richtig gewählt, wenn man besonders die damaligen Absichten Philipps II. auf Portugal in Er-

wägung zieht. Die ablehnende Haltung Bathorys war von keinem Einflusse auf das Scheitern der päpstlichen Pläne, was vom P. Pierling Bathory zum Vorwurf gemacht wird, denn der Papst selbst ließ diesen Plan fallen, ehe noch die Antwort Bathorys in Rom angelangt war. Die folgenden gelegentlichen Äußerungen des Königs, in denen derselbe seine Bereitwilligkeit zu einem Kriege gegen die Türkei bekundet, knüpft der Verfasser an dessen Pläne in Bezug auf Ungarn, deren Verwirklichung damals nahe bevorzustehen schien und in deren Erwartung er auf diese Weise den Papst vorbereiten wollte.

Der zweite Abschnitt u. d. T.: „Bolognetti und Possevino" schildert die Tätigkeit dieser beiden hervorragenden Diplomaten am polnischen Hofe, insofern sie die Vorbereitungen zu einer Liga bezweckte. Der gründliche und systematische Bolognetti, der als Nuntius schon in Florenz und Venedig gewirkt hatte, leitet seine Tätigkeit, nachdem er ein lebhaftes Bild von Bathorys Charakter und Persönlichkeit auf Grund verläßlicher Informationen, die in seinem handschriftlichen Nachlasse im Klosterarchiv von Nonantola bei Modena erhalten sind, entworfen hatte, mit einer langen Audienz ein, in deren Verlauf der König seine Ansichten über die Überlegenheit der türkischen Kriegsmacht über die christliche entrollt und seinen Beitritt zur Liga von dem Zustandekommen derselben abhängig macht, indem er jedoch die Sorge für das Gelingen dieses Unternehmens dem Papste anheimstellt.

Da die Stellung Possevinos als bevorzugter Vertrauensmann Bathorys von ihm selbst hervorgehoben wurde und von manchen ohne weiteres hingenommen wird, so lag die Frage nahe, ob der König demselben vielleicht etwas mehr von seinen geheimen Plänen und Wünschen mitgeteilt habe. Die Untersuchung seiner mit Ermächtigung des Papstes, jedoch sonst auf eigene Faust geführten Unterhandlungen in Venedig ergab, daß zwar die Grundidee der Ausführungen Possevinos in Venedig und Bathorys in Warschau dieselbe und einem sofortigen, nicht genügend vorbereiteten Kriege gegen die Türken abhold war, ergab aber auch, daß für ein unbedingtes Vertrauen Bathorys zu ihm in diesem Zeitraum und in dieser Angelegenheit kein Beweis zu erbringen ist, was auch in dem Streite um Szathmar, den Possevino in unrichtigem Lichte dargestellt zu haben scheint, ersichtlich wird.

Die darauf folgende Tätigkeit Possevinos (1583), welche in

erster Linie den Ausgleich zwischen Bathory und dem Kaiser zum Zwecke hatte, erstreckte sich auch auf den Plan einer großen Defensivliga gegen die Türken, welchen er auf eigene Faust ausführen wollte, indem er eine Annäherung zwischen Venedig, Florenz, Spanien, Sachsen, dem Kaiser und Polen anstrebte und den Gedanken eines durch gemeinsame jährliche Beiträge erhaltenen Schatzes eifrig hervorhob. In Rom fand dieser Gedanke keinen Widerhall, andererseits ist sein Verhältnis zu Bathory infolge der Reizbarkeit Possevinos und seiner starken Subjektivität, welche in seinen Depeschen zu Tage tritt, sehr schwer zu präzisieren, doch es scheint darin bestanden zu haben, daß er den König als Förderer seiner Pläne hinstellen und ihn in dieser Richtung beeinflussen wollte, während Bathory ihn wiederum seiner Politik dienstbar zu machen bestrebt war, was ihm auch schließlich im J. 1584., als er an die Ausführung seines großen Plans, Rußland zu erobern, schreiten wollte, wirklich gelang.

Bolognetti unterdessen, der, Possevino feindlich gesinnt, jeden Schritt seines, wie es schien, glücklicheren Nebenbuhlers beobachtete und kritisch untersuchte, überließ ihm die orientalische Angelegenheit und richtete sein Augenmerk auf die flandrischen und kölnischen Wirren, für welche er den König zu interessieren suchte, so daß die beiden Hauptpläne des Papstes auch auf polnischem Boden verfolgt werden können. Die türkische Politik Bathorys geht dabei ihre Wege, wobei sein Bestreben nach bestem Einvernehmen mit der Türkei unverkennbar zu Tage tritt und dem Nuntius alle Schattenseiten dieses Verhältnisses sorgfältig vorenthalten werden. Diese charakteristischen Merkmale lassen sich auch während eines ernsten Zwischenfalls beobachten, der durch eine mutwillige Grenzverletzung seitens der polnischen Kosaken, die eine ansehnliche türkische Ortschaft Bender ausgeplündert und niedergebrannt hatten, hervorgerufen, den unvermeidlichen Bruch mit der Pforte herbeizuführen drohte, was eben zur Zeit stattfand, als der Papst neue Unterhandlungen[1]) im großartigen Maßstabe eröffnete.

Dieselben, sowie das Benehmen Bathorys ihnen gegenüber bil-

[1]) Prof. Dr. Smolka berichtete zuerst über dieselben in seinem Communique 1890., auf welches zumeist gestützt, P. Pierling einen Abschnitt in seinem letzten Werke: La Russie et le Saint Siège t. II 240.—249. zu seinen früheren Ausführungen einfügte: Das in Nonantola aufgefundene: „particolar registro del negotio, ch'egli (Bologn.) tratto col Rè di Polonia d'una lega contra i Turchi“,

den den Inhalt des dritten Abschnittes u. d. T.: „Rom, Venedig, Madrid, Polen“. Die Rüstungen Venedigs, um die von den Anschlägen der türkischen Flotte bedrohten Besitzungen auf Kandia vor dem Schicksale Cyperns zu bewahren, bringen den Papst auf den Gedanken, durch Latino Orsini, der Rom verläßt, um in venetianische Dienste zu treten, den Plan einer neuen Liga gegen die Türken anzuregen. Der Vorschlag fand anfangs in Venedig günstige Aufnahme, aber als die Venetianer merkten, daß die Mitwirkung Spaniens nicht so sicher sei, wie es ihnen vorgestellt wurde, zogen sie sich in die frühere reservierte und abwartende Stellung zurück, so daß der Papst gezwungen wurde, Msgr. Sega, den Bischof von Piacenza, in besonderer Mission nach Spanien zu entsenden, um Philipp II. zum Beitritt zu bewegen und dadurch die Zweifel der Venetianer zu zerstreuen. Gleichzeitig wurde Bolognetti beauftragt, Stephan Bathory zum Eintritt in die Liga einzuladen und zur klaren Äußerung in Betreff seiner Mitwirkung zu bestimmen. Die Sendung Segas mißlang und die Antwort Bathorys ($^{7}/_{11}$ 1583. bisher nur aus einem in der span. Nunz. befindlichen Auszuge bekannt) bewies, daß er den Wünschen des Papstes entgegenkommen wollte, aber auf den kölnischen Krieg als den viel wichtigeren für die Interessen des Katholizismus hinwies und seine Teilnahme von zwei Bedingungen abhängig machte: 1) von der Vorbereitung eines zur Führung eines sechsjährigen Krieges nötigen Geldvorrates und 2) von dem Beitritte des Kaisers, ohne der flandrischen Wirren zu vergessen, deren Beilegung ihm erwünscht erschien.

Indem der Papst dem spanischen Könige den kurzen Inhalt dieser Antwort Bathorys mitteilte, um ihn zur Entsendung von Vollmachten für den spanischen Gesandten in Rom zu bewegen, trachtete er gleichzeitig, die Venetianer zum Nachgeben zu bestimmen, was ihm aber nicht gelang, da dieselben bei ihrer früheren Politik verharrten, in eine Liga erst als letzte eintreten wollten und gegen Bathory Anklagen erhoben, deren Grundlosigkeit bewiesen wird. Die unerwartete Entsendung der Vollmachten für Olivares gab dem Papste neue Hoffnung und um den Widerstand der

Duplikate der chiffrierten Depeschen Bolognettis in dieser Angelegenheit enthaltend, ergänzte glücklicherweise die Lücken der Nunziatura di Polonia im vatikanischen Archiv.

Venetianer zu brechen, forderte er Bolognetti auf, von Bathory kategorische Aufschlüsse zu verlangen. Das war eine vergebliche Mühe angesichts des unbestreitbaren Mangels an gutem Willen bei den Venetianern, welche hinter der Liga gegen die Türken die wahre Absicht Philipps II, eine Defensivliga aller italienischen Staaten zum Schutze der spanischen Besitzungen in Italien, zu erkennen glaubten.

Unterdessen spitzten sich die Beziehungen Bathorys zur Pforte infolge der Ermordung seines Stallmeisters Podlodowski bei Adrianopel immer gefahrvoller zu, aber sie blieben ohne Einfluß auf den Gang der Verhandlungen, in deren Verlauf er sich hinsichtlich der ersten Bedingung nachgiebiger zeigte, aber von seiner Forderung, die Hilfe des Kaisers betreffend, nicht abzubringen war. Erst während der entscheidenden Unterredung vom $^{24}/_{5}$ 1584. ließ er sich dazu herbei, jedoch unter der Bedingung, daß er statt dessen, die Verwirrung nach dem Tode Iwans IV. benützend, von Russland Besitz ergreifen würde, um die Türken mit vereinten polnisch-russischen Kräften in Asien anzugreifen. Die Großartigkeit dieses Vorhabens wurde weder von Bolognetti noch von Gregor XIII. erfaßt, erst Sixtus V. entschloß sich, zu dessen Verwirklichung beizutragen.

Indem Bathory diesem Plane, den er seit längerer Zeit erwogen hatte, schließlich den Vorzug vor jenem einer Verbindung Ungarns mit Polen gab, schlug er den besten und sichersten Weg zur Bekämpfung der Türken und zur Lösung der orientalischen Frage ein. Bis an sein Lebensende blieb er diesem Plane treu, aber sein früher Tod vereitelte dessen Ausführung.

Zum Schlusse versucht der Verfasser nachzuweisen, daß sich in manchen, besonders in jenen Ausführungen Bathorys, welche die den Türken gegenüber zu beobachtende Taktik betreffen, der Einfluss der damals in Ungarn vorherrschenden Ansichten sowie der Schriften Schwendis und Tarnowskis feststellen läßt. Endlich wird die am Ende des XVI. Jahrhunderts in Polen sehr verbreitete und oft angeführte Berechnung Bathorys der zur Bekämpfung der Türken nötigen Streitkräfte und Mittel untersucht und der Verfasser gelangt zu dem Schlusse, daß Bathory an deren praktische Verwirklichung schwerlich glauben mochte.

104

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego

16 Czerwca 1902

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6. Juin 1902.

Sommaire. Séance du 9 et 16 juin 1902.
Résumés. 15. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 mars 1902.
16. L. ABRAHAM. Sur la juridiction des évêques de Leubus dans la Petite-Russie.
17. O. BALZER. Contributions à l'histoire des sources du droit polonais.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 JUIN 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. TRETIAK communique une lettre inédite de Jules Słowacki au prince Adam Czartoryski.

M. L Sternbach présente l'étude de M. V. HAHN: *„De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 mars 1902 [1]).

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 107.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 JUIN 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. L. ABRAHAM présente son travail: „*Sur la juridiction des évêques de Leubus dans la Petite-Russie* [1]".

M. O. BALZER présente son travail: „*Contributions à l'histoire des sources du droit polonais* [2]".

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 111.
[2]) Voir ci-dessous aux Résumés p. 114.

Résumés

15. **Posiedzenie Komiysi i historyi sztuki z dnia 22-go marca 1902 roku.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 mars 1902).***

Le président communique le nouveau volume des publications de la Commission (Tome VII. fasc I. et II.).

Au nom de tous les collaborateurs, M. Lepszy exprime des vifs remerciements au président pour cette publication magnifique au point de vue typopographipue et ornée d'illustrations de premier ordre: c'est un ouvrage du plus haut intérêt et de la plus haute valeur.

Le président fait remarquer à la Commission qu'il serait urgent d'entreprendre des recherches, de faire des études sur les monuments de l'époque romane en Pologne, qui jusqu'ici ont été négligés. En premier lieu on devra s'occuper de la chapelle de Gieble et de l'église de Miechów. M. Lepszy excuse en quelques mots les retards apportés à l'examen du mausolée de Lokietek.

Le président donne lecture des procès-verbaux des séances tenues en juin et juillet 1902 par la section de la Commission à Léopol. Dans la première de ces séances, M. Antoniewicz communiqua la suite de son travail sur „Chodowiecki et ses rapports avec la Pologne". L'orateur fit ressortir la place occupée par le maître graveur dans l'art de son temps, son goût et son habileté dans la reproduction des petits chefs-d'oeuvre des écoles flamande et hollandaise, mais en revanche son incompréhension de l'art monumental. S'arrêtant ensuite au voyage de Berlin à Dantzig, M. Antoniewicz regretta que les illustrations de cet ouvrage eussent fait tort au texte, si remarquable pourtant, véritable document sur l'art

à cette éqoque, non seulement en Allemagne, mais encore en Pologne.

A cette même séance, M. Mokłowski présente un croquis des chambranles des portails des églises ruthènes à Drohobycz et à Stara Sol: ce sont des spécimens caractéristiques de l'époque de la transition du roman au gothique.

Le procès-verbal rapporte que les membres du comité de Léopol, s'étant rendus le 20 juin à l'église des dominicains, à Léopol, à l'effet d'y examiner la statuette désignée sous le nom de „Notre Dame de St.-Hyacinthe", dont il avait été question dans une précédente séance, et à propos de laquelle M. Lozinski avait fait une communication très discutée, constatèrent d'abord que la tête de l'Enfant Jésus avait disparu ; que quelques mois avant cette mutilation les couronnes qui ornaient autrefois la tête de la Vierge et celle de l'Enfant avaient été dérobées, en même temps que beaucoup d'autres objets se trouvant dans la même chapelle. Ces couronnes étaient d'une époque postérieure à celle de la statuette. M. Antoniewicz, après avoir soigneusement analysé cette sculpture, démontre qu'elle datait de la seconde moitié du XIV e siècle et qu'elle avait de frappantes analogies de style avec l'art menu-plastique français de cette époque.

Dans la séance du 24 juillet, M. Sigismond Batowski, fit connaître un inventaire manuscrit des joyaux du roi Stanislas Auguste. Cette pièce, établie en 1785, par Jean Albertrandi, prouve que cette collection sur laquelle on n'a pas d'autres renseignements et qui s'est égarée on ne sait en quelles mains, contenait des pierres très belles, entre autres, toute une série de gemmes dues au seul artiste fameux de la glyptique polonaise, Jean Regulski (1760—1807.).

M. Batowski expliqua ensuite le rôle joué par Albertrandi, comme conservateur des collections royales, et parla des voyages entrepris par cet agent à la recherche d'objets d'art pour le Cabinet de son souverain. M. Antoniewicz, continuant de soumettre à ses collègues ses recherches sur Chodowiecki, signala comme oeuvre maîtresse de cet artiste à Dantzig le portrait miniature du primat Podoski, qu'on a pu admirer à l'exposition rétrospective de l'art polonais, à Léopol en 1894.

M. Valérien Eliasz présente une note sur l'église Sainte-Catherine à Cracovie.

Accotée à cette église une chapelle qui, depuis 1728, sert d'oratoire aux religieuses Augustines, était désignée sous le nom de „chapelle hongroise". sans qu'on pût s'expliquer d'où lui venait cette dénomination. M. Eliasz en fouillant les chartes et documents du monastère des Augustins a découvert que cette chapelle fut fondée par Scibor de Sbiborzyc, fidèle serviteur de l'empereur Sigismond qui donna en récompense à ce loyal ami d'immenses terres en Hongrie, entre autres le château d'Orawa. Scibor devint même palatin de Transylvanie.

Avant de quitter la Pologne pour s'établir en Hongrie, Scibor bâtit la chapelle en question, et. ayant quitté le pays, ne manqua pas d'envoyer à Cracovie des sommes considérables pour l'entretien de sa fondation. C'est certainement pour ce motif que l'on appela „chapelle hongroise", ce monument élevé par un futur grand dignitaire hongrois dont on voyait encore le blason sur la voûte en 1877. monument qui fut encore ensuite embelli grâce à des subsides venus de Hongrie.

L'étude des actes et l'examen de la construction autorise le rapporteur à conclure que la chapelle de Scibor fut à l'origine le sanctuaire où les ermites de S. Augustin, appelés de Prague à Cracovie par Casimir le Grand, célébraient leurs offices, avant la construction du choeur de l'église. L'acte de consécration de l'église de Ste Catherine (1378), consécration faite par Jean, évêque suffragant de Cracovie, ne mentionne qu'un choeur avec grand autel et un cimetière entouré d'une galerie. La nef principale fut édifiée plus tard et lorsqu'elle atteignit à la chapelle Scibor, les axes des plans se modifièrent, de telle sorte que la fenêtre sur la façade occidentale semble de guingois, les jambages n'ayant pu être pratiqués dans les murs de la chapelle. Le rapporteur fait remarquer que les figures sculptées sur les claveaux de la voûte du choeur représentent des têtes d'âne et non des têtes de boeuf. C'est le blason de la famille Ligenza, bienfaitrice de l'église et du couvent de Sainte-Catherine. Dans les actes du couvent on voit que ces Ligenza firent des dons et des legs pour la restauration de la voûte menaçant ruine.

M. Le Comte Georges Mycielski donne lecture de l'abrégé de son travail sur „Jean Bapliste Lampi et Felix Potocki".

Après avoir brièvement rappelé la biographie du père de Jean Lampi (1751—1830) et dit quelques mots de la dernière monographie, très faible, due à M. Fournier Sarlovèze, il constate que le court

séjour que l'artiste fit en Pologne eut lieu entre 1787 et 1791; mais que Lampi avait été précédemment en relations avec des Polonais. Il peignit les premiers portraits de Félix Potocki et de sa femme Marie Josèphe Mniszech, à Vienne, de 1785 à 1787. Plus tard, après avoir passé quatre années consécutives à Varsovie, dans l'automne de 1791 et à l'occasion d'un voyage de Jassy à Pétersbourg, il est fort probable que Lampi s'arrêta à Tulczyn et y fit quelques portraits, entre autres de la femme de Félix avec sa fille Pélagie Sapieha, et une grande toile où cette même comtesse Potocka est représentée dans un atelier de peintre, en compagnie de Lampi lui-même et de l'architecte Latour. Ce n'est que plus tard, à Pétersbourg, (1792—1798) qu'il peignit Sophie la Grecque, devenue femme de Potocki en 1798. Les derniers ouvrages de Lampi, exécutés pour le grand seigneur polonais, furent deux portraits ovales, de petite dimension, mais excellents, de Félix Potocki et de son fils aîné, Félix. Ces toiles de valeur appartiennent aujourd'hui à la princesse Ferdinand Radziwill, née Pélagie Sapieha. Elle a bien voulu en envoyer la photographie à M. Mycielski.

M. Tomkowicz donne lecture de la première partie de son travail: „Les musiciens et les fabricants d'instruments de musique à Cracovie". Nous n'avions jusqu'ici que de maigres renseignements sur la musique à Cracovie, malgré que cet art y eût joué un rôle marquant. Fort cultivé à la cour royale, au XVIe et au XVIIe siècle, il était aussi en grande faveur chez les bourgeois dans les inventaires desquels figurent très souvent des instruments de musique.

Ces instruments fabriqués à Cracovie, dès le commencement du XVIIe siècle, jouirent d'une renommée méritée.

Il y avait à cette époque une société musicale, la confrérie „contubernium" à laquelle appartenaient, non seulement des bourgeois et des musiciens de profession, mais encore des gens de divers rangs et fonctions royales, sénatoriales, etc. „pourvu qu'il fussent musiciens".

Les musiciens de Cracovie n'ayant pas leur bastion ou tour à eux sur les remparts, ne formaient point par conséquent une corporation et constituaient une sorte „d'école d'art libéral".

La confrérie avait deux sortes „d'anciens :" les anciens royaux et ceux de la ville, c'est à dire deux sergents et musiciens royaux et deux citadins. La chapelle de la confrérie communiquait par

une galerie avec l'église des cordeliers. C'était un édifice (détruit au XIXe siècle) dont l'inventaire de l'église dressé en 1792, nous donne une description. Il avait été abandonné par les musiciens dans la première moitié du XVIIIe s. En dehors de cette société cracovienne, existait à Kazimierz une seconde confrérie dite des „usualistes". A cette confrérie appartenait vraisemblablement le livre des dépenses à Kazimierz, de 1809 à 1820.

M. Tomkowicz fait remarquer que M. le major Hajdecki de Vienne, connaisseur et historien fort compétent des instruments de musique, prétend que le violon est originaire de la Pologne.

M. Krzyżanowski dit que la corporation des musiciens avait une organisation analogue à celle des imprimeurs, considerée comme noble: c'est pourquoi elle comprenait des membres de diverses classes de la société.

M. Lepszy est élu vice-président; sont nommés collaborateurs de la commission: M. M. Ferdinand J. Lehner à Prague, Louis Fournier à Lyon, Louis Puszet à Cracovie, Emmanuel Swieykowski à Tokarówka, dans le gouvernement de Kiew, et Jean Zubrzycki à Cracovie.

---

16. Prof. L. ABRAHAM. **Jurysdykcya biskupów lubuskich na Rusi.** ***(Die Jurisdiktion der Bischöfe von Leubus in Klein-Russland).***

Die bisherigen Hypothesen in der geschichtlichen Literatur über den Ursprung der Jurisdiktion der Bischöfe von Lebus in Rußland und über deren gesetzmäßige Begründung gehen sehr weit auseinander, aber keine derselben kann in den Quellen eine annehmbare Grundlage aufweisen. Die einen leiten sie aus der Schrift Alexanders IV. v. J. 1257 ab (Theiner Monum. Pol. I. Nr. 144), andere folgen der Tradition des XIV. Jhd. und behaupten, daß das Bistum Lebus ursprünglich in Rußland gegründet und erst nachträglich mit Beibelassung der früheren Jurisdiktion an die Ufer der Oder verlegt worden sei und Prof. Caro schließlich, der sich auf einen Abschnitt der Annales Reinhardsbrunnenses v. J. 1226 stützt und in demselben „Russie" statt „Prussie" liest, gelangt zu dem Schluß, daß in jener Zeit Kaiser Friedrich II. dem Landgrafen von Thüringen Ludwig Rußland zu Lehen verliehen hätte, so weit er es würde erobern können, und da der Landgraf bereits

im J. 1225 das Land Lebus eingenommen hatte, so stehe die Jurisdiktion des Bischofs von Lebus in Rußland mit jener Belehnung in Verbindung.

Letztere Hypothese läßt sich nicht aufrecht erhalten, da Lebus trotz einer vorübergehenden Einnahme durch Ludwig diesem niemals gehört hatte, zumal es bereits vorher dem Erzbischof von Magdeburg zugewiesen war; ebenso kann auch die vorgeschlagene abweichende Lesart Russie statt Prussie nicht gerechtfertigt werden, obwohl Ludwig mit dem König von Ungarn, Andreas II., verschwägert war. Dagegen zeugt die Belehnung mit Preußen „quantum expugnare valeret“ mit einer gleichzeitigen ähnlichen Belehnung Hermanns von Salza davon, daß zwischen dem Deutschen Orden und dem Landgrafen behufs vereinten Vorgehens bei der Eroberung Preußens ein gewisses Einverständnis erzielt wurde. Die erste Hypothese kann direkt auf Grund des Dokumentes vom J. 1257 umgestoßen werden, da daselbst von einer früheren Ausübung dieser Jurisdiktion die Rede ist und diese Angabe unmöglich als falsch angesehen werden kann. Schließlich muß auch die Ansicht, daß das Bistum von Rußland nach Lebus verlegt worden sei, fallen und zwar erstens deswegen, daß die Bischöfe von Lebus selbst sich im XIII. Jhd. auf eine derartige Begründung ihrer Jurisdiktion nicht berufen und zweitens aus dem Grunde, weil in den gleichzeitigen Quellen auch nicht eine Spur von einer solchen Translation zu finden ist, ja, nicht einmal die Zeit sich bestimmen ließe, wann eine solche hätte stattfinden können. Nach der Lebuser Tradition hätte das Hochstift einstmals in dem Volhynischen Włodzimierz existieren sollen, Włodzimierz konnte aber, abgesehen von der Regierungszeit Boleslaus des Tapferen nur unter Boleslaus dem Kühnen von 1068 bis 1077 zu Polen gehört haben. Im J. 1075 ließ die Organisation der Bistümer in Polen noch viel zu wünschen übrig, so daß in der damaligen Zeit von der Gründung eines Bistums in Rußland schwerlich die Rede sein konte, um so weniger, da in Włodzimierz ein Bistum mit griechischem Ritus existierte und das Schisma daselbst endgiltig noch nicht zur Herrschaft gelangt war. Hätten schließlich in der ersten Hälfte des XII. Jhd. die Bischöfe von Lebus irgendwelche Jurisdiktion in Rußland ausgeübt, so müßte davon eine Spur in dem Briefe des Krakauer Bischofs Matthäus an Bernhard von Clairvaux zu finden sein, da doch in diesem Brief ausschließlich von einer Mission in Rußland die Rede ist.

Nach der Ansicht des Verfassers stammt der Ursprung dieser Jurisdiktion aus der Regierungszeit des Fürsten Roman in Włodzimierz. Roman berief Ansiedler aus dem Westen und nahm, selbst in dem Westen in Polen erzogen, Anteil an der Politik des Westens, wofür als Beweis die Nachrichten dienen können, daß er auf seinem Zuge nach Sachsen bei Zawichost eine Schlacht geliefert hatte; schließlich lassen sich Spuren verfolgen, daß er mit deutschen Klöstern in Verbindung stand, da in dem Nekrolog des Erfurter Klosters des heil. Petrus infolge der dem Kloster gemachten Geschenke der Tag seines Hinscheidens verzeichnet ist. Unter den ihm zeitgenössischen polnischen Bischöfen erscheint Arnold, der Bischof von Lebus, vordem Abt in Mogilno, ein deutscher Benediktiner, in der Nähe von Rußland in Sandomir im Jahre 1191 und es ist wahrscheinlich, daß die Benediktiner, die den deutschen Kaufleuten und Ansiedlern bis nach Włodzimierz nachzogen, zur Konsekration der Kirchen und zu anderen Handlungen der geistlichen Jurisdiktion einen Bischof beriefen, der aus ihrem Orden hervorgegangen war, und zwar mit Bewilligung Romans. Auf diese faktische Ausübung gewisser jurisdiktioneller Handlungen stützten in der Folge die Bischöfe von Lebus ihre weiteren Ansprüche. Als um das J. 1233 auf Bestreben des Erzbischfs von Gnesen und des Bischofs von Preußen Christian ein russisches Bistum gegründet worden war, daß dem Zisterzienser Gerard anvertraut und von Konrad von Masovien oder dessen Sohn Boleslaus mit Opatów (wo früher neben der Stiftskirche ein Kloster — vielleicht irischer Benediktiner, das eingegangen war, existiert hatte) ausgestattet wurde, da setzte der Bischof von Lebus Laurentius, der den Umstand benützte, daß das Sandomirer Land Konrad in der Folge entzogen wurde und der dabei seine Ansprüche auf die Jurisdikition in Rußland hervorhob, es bei dem Vormund Boleslaus des Keuschen, Heinrich dem Bärtigen, durch, daß ihm Opatów und Krosno mit allen Gütern des russischen Bistums verliehen wurden, was eine weitere Begründung seiner Ansprüche nach sich zog. In der Kurie trat der Bischof von Lebus mit denselben jedoch erst dann auf, als Gerard gestorben war und man polnischerseits Schritte tat, in Łukow ein neues Bistum zu gründen, das auch auf Rußland hätte einwirken können. Bei dieser Gelegenheit berief er sich darauf, daß die Bischöfe von Lebus seit undenklichen Zeiten in Rußland über die römischen Katholiken die Jurisdiktion ausgeübt hätten und er-

wirkte im J. 1257 vom Papste das Privilegium, daß seine auf erwähnter Ausübung der Jurisdiktion beruhenden Rechte nicht eingeschränkt werden dürften, obwohl er verschiedener ungünstiger Verhältnisse wegen von Visitationen in Rußland abzusehen habe. Erst diese Urkunde gab seinen Ansprüchen eine gewisse gesetzliche, wenn auch nur mutmaßlich begründete Basis und die Bischöfe von Lebus, gestützt auf diese Urkunde, gestützt auf den Besitz von Opatów, wo sie die Tempelherrn angesiedelt hatten, gingen im Laufe des XIV. Jhd., vom Bischof Stephan angefangen, in den wirklichen Besitz dieser Jurisdiktion über. In Halitsch und Włodzimierz nämlich hatten sich infolge engerer Verbindung mit dem Deutschen Orden die Verhältnisse, die Ausübung der geistlichen Jurisdiktion betreffend, zu Gunsten der römisch-katholischen Kirche gewendet.

---

17. Prof. O. BALZER. **Przyczynki do historyi źródeł prawa polskiego.** ***(Beiträge zur Geschichte der polnischen Rechtsquellen).***

Vorliegende Arbeit kann als ein Teil der Prolegomena zu einer neuen Ausgabe der polnischen Gesetze aus der Zeit Sigismunds I, welche vom Verfasser vorbereitet wird, angesehen werden; ihr Zweck ist die Revision, Sichtung und Würdigung der aus der Zeit des Bestehens der polnischen Republik erhaltenen Drucke dieser Gesetze und zugleich die Lösung der Frage, inwiefern sich dieselben zu einer Feststellung des Textes der genannten Gesetze verwenden lassen.

Im ersten Abschnitt werden die Drucke der Reichstagssatzungen und der königlichen Dekrete aus der Zeit Sigismunds I, d. h. solche Drucke der in Betracht kommenden Denkmäler der polnischen Gesetzgebung behandelt, die zu derselben Zeit, also v. 1506—1548 als besondere Ausgaben (separate Einzeldrucke) erschienen sind. Zieht man den Inhalt aller revidierten Drucke in Erwägung, so kann man dieselben in bestimmte Kategorien einteilen, u. zw: 1) Große Rechtskodifikationen, wie das II. masovische Statut (von Goryński) vom J. 1540 (hrsg. 1541); 2) kleinere Rechtskodifikationen (Landes- und Städteordnungen) wie die Danziger Stadtordnung v. J. 1526 und die preußische Landesordnung v. J. 1538 (hrsg. 1541); 3)

Sammlungen der Reichstagsstatuten, so die Ausgabe der Statuten Sigismunds v. J. 1524; 4) Drucke einzelner Reichstagsstatuten im strengen Sinne des Wortes (v. J. 1507, 1527, 1532 und 1538); 5) besondere Reichstagsgesetze (v. J. 1524, 1527, 1530 und 1539); 6) Reichstagsbeschlüsse in Betreff der Steuererhebung (v. J. 1526, 1527, 1532, 1533, 1535, 1536, 1538, 1539 und 1542); 7) zahlreiche königliche Dekrete aus der Zeit v. 1518—1545.

Alle diese Drucke unterzieht der Verfasser einer genauen Revision, stellt sie in chronologischer Reihenfolge zusammen, führt mit möglichster Genauigkeit ihre Titel, so weit sie vorhanden sind, an, beschreibt alle übrigen bibliographischen Eigentümlichkeiten und gibt schließlich an, in welchen Sammlungen (Bibliotheken, Archiven) sich die Exemplare eines jeden Druckes gegenwärtig befinden.

Eine genaue Durchsuchung der Archive und Bibliotheken des In- und Auslandes hat das den Bibliographen bisher bekannte Material um ein Bedeutendes vermehrt. Bisher wurden 18 hierher gehörige Drucke angeführt, während der Verfasser in seiner Zusammenstellung ihrer 35 aufweist. Werden aber die einzelnen abweichenden Ausgaben derselben Denkmäler, die zur Zeit Sigismunds I. manchmal zu wiederholten Malen umgedruckt wurden, als besondere Separatdrucke, wie es auch recht ist, aufgefaßt, so springt der Unterschied noch mehr in die Augen; die Bibliographen unterschieden bisher 34 Drucke, die Zusammenstellung des Verfassers zählt ihrer 64.

So z. B. unterschied man bisher 6 Ausgaben der Statuten vom J. 1524, der Verfasser weist 10 nach; 3 Ausgaben der Reischstagsdekrete v. J. 1527, der Verfasser führt 6 an; 2 Ausgaben der Reichstagskonstitutionen v. J. 1532, der Verfasser zählt 7 auf; 4 Ausgaben der Reichstagsdekrete v. J. 1538, der Verfasser kennt 6; 2 Ausgaben der Konstitutionen v. J. 1539, der Verfasser unterscheidet 3. Was die letztere Kategorie der Drucke (die mehrere Ausgaben gehabt haben) anbetrifft, so erwägt der Verfasser überdies die Frage, in welchem Abhängigkeitsverhältnis dieselben zu einander stehen, führt, indem er die Texte sowohl unter einander als auch mit den amtlichen handschriftlichen Texten (polnisches Reichsarchiv) sorgfältig vergleicht, eine Filiation der Ausgaben durch und stellt fest, welcher von den gedruckten Texten als der ursprüngliche anzusehen ist.

Von besonderer Tragweite ist die Beobachtung des Verfassers, daß der Text der in der Sammlung v. J. 1524 (Statuten v. J. 1507, 1510, 1511, 1519, 1520 und 1523) abgedruckten Reichstagsstatuten zum größeren Teil nicht der ursprüngliche und authentische Text ist. Es wurden in demselben bald mehr bald weniger Artikel des Urtextes ausgelassen, die man zur Zeit, als die Sammlung herausgegeben wurde, bereits für minder wichtig oder veraltet hielt; andere Artikel, die man beibehielt, wurden hie und da umgeändert. Da jedoch die Ausgabe v. J. 1524 von amtswegen erfolgte, so ist an dieser Stelle als eigentümliche Erscheinung hervorzuheben, daß ein und dasselbe Gesetz schon unter Sigismund I. zwei aufeinanderfolgende und doch von einander abweichende amtliche Texte hatte, einen ursprünglichen und einen zweiten, der im J. 1524 festgestellt worden ist.

Der verhältnismäßig reiche Vorrat an königlichen Dekreten, die gemeiniglich auf losen Bogen gedruckt wurden und in dieser Form von der königlichen Kanzlei behufs Kundmachung versendet wurden, bildet auch verhältnismäßig die größte Bereicherung des bibliographischen Materials; diese Kategorie der Drucke aus der Zeit Sigismunds I. war den Bibliographen bisher fast ganz unbekannt. Die Ursache dieser Erscheinung ist darin zu suchen, daß die genannten Dekrete entweder in Archiven unter handschriftlichen Urkunden aufbewahrt sind, wo sie die Bibliographen nicht gesucht haben, oder auch in die Manuskripte der Bibliotheken einverleibt sind, die in dieser Absicht ebenfalls nicht untersucht wurden. Die ersten Proben, königl. Dekrete zu drucken, reichen bis in das Jahr 1518 zurück; seit 1524 wird die Drucklegung derselben zur Regel. Zweifellos steht fest, daß die heutzutage erhaltenen Drucke nur ein geringer Bruchteil dessen sind, was gleichzeitig gedruckt wurde; dieselben sind zufällig mit anderen losen Papieren gerettet worden; zahlreiche andere Drucke dieser Kategorie gingen eben aus dem Grunde, daß sie auf losen Bogen gedruckt wurden und gewöhnlich nur eine vorübergehende Bedeutung hatten, viel leichter verloren, als die in Form von Brochüren und Büchern gedruckten Reichstagsstatuten.

Im zweiten Abschnitt wird die Zamoscer Ausgabe der Statuten Sigismunds I. v. J. 1602 untersucht. Dieselbe enthält einen Abdruck der Ausgabe der Statuten v. J. 1524 (d. i. der Statuten v. J. 1507, 1510, 1511, 1519, 1520 und 1523), vermehrt durch

den Abdruck der einzeln erschienenen Statuten v. J. 1527, 1532 und 1538. Ein Vergleich des Zamoscer Textes mit dem Texte der Drucke aus der Zeit Sigismunds beweist, daß nur die Sammlung vom J. 1524 und die Statuten vom J. 1538 nach der editio princeps abgedruckt worden sind; dagegen basieren die Statuten vom Jahre 1527 auf der zweiten, die vom Jahre 1532 auf der dritten Ausgabe. Schon dieser Umstand entwertet die Zamoscer Ausgabe; noch mehr wird ihr Wert durch eine bedeutende Anzahl von Textveränderungen verringert, die in die Ausgabe von 1602 sich entweder zufällig eingeschlichen haben oder absichtlich eingeführt worden sind. Ohne die gewöhnlichen, leicht auffallenden Druckfehler zu rechnen, muß bemerkt werden, daß der Herausgeber noch zahlreiche orthographische und phonetische Aenderungen durchführt, Ausdrücke, die im Original angewendet werden, durch andere gleichbedeutende oder solche von annähernder Bedeutung ersetzt und häufig grammatische Formen umbildet, wodurch er den Inhalt des Satzes entweder verdunkelt oder geradezu abändert; er geht sogar oft so weit, daß er an Stelle eines bestimmten Ausdruckes ein anderes Wort setzt, das einen anderen Begriff ausdrückt. Schließlich fällt noch eine bedeutende Menge von Auslassungen, sei es einzelner Ausdrücke oder sogar ganzer Sätze, auf. Ueberhaupt darf behauptet werden, daß die Zamoscer Ausgabe uns den Text der Gesetze Sigismunsd I in einer Form überliefert hat, die von dem Urtext bedeutend abweicht und in vielen Fällen entstellt und verdorben ist.

Im III. Abschnitt untersucht der Verfasser die Quellen des ersten Bandes der Volumina legum in der Piaristenausgabe vom Jahre 1732. Des Zusammenhanges wegen beschränkt er sich hier nicht nur ausschließlich auf die Erforschung der Quellen, die bei der Zusammenstellung der im zweiten Teile dieses Bandes enthaltenen Gesetze Sigismunds I verwertet wurden, sondern untersucht auch die Herkunft der Denkmäler der mittelalterlichen polnischen Gesetzgebung, die in dem ersten Teile abgedruckt worden sind.

In Hinsicht auf den ersten Teil läßt sich nun vor allem feststellen, daß in demselben kein einziges Denkmal vorkommt, das nicht bereits in anderen, früher gedruckten polnischen Publikationen enthalten wäre. Der Herausgeber der Volumina hat somit durch Verwertung des handschriftlichen Materials in nichts zur Erweiterung unserer Kenntnis der mittelalterlichen Gesetzgebung beigetra-

gen. Vorwiegend stützt er sich auf Łaskis *Commune privilegium*, wobei er aber dessen systematische Ordnung in eine chronologische umändert, doch nicht immer mit Glück; sonst folgt er auch Przyłuski (1553), Herburt (Ausgabe v. 1597 oder 1620), Sarnicki (1594), Januszowski (1600), den *Przywileje koronne* (1600), den *Privilegia Prussiae* (1616) und *Iura fundamentalia terrarum Prussiae* (1728), Quellen, die manches enthalten, was Łaski nicht berücksichtigt hatte. In der Auswahl des Materials, insofern dasselbe namentlich von Łaski geboten wird, hält sich der Herausgeber allzusehr an die ihm vorliegenden Quellen, indem er manches abdruckt, was sich im Grunde genommen für eine Gesetzsammlung nicht eignete, so z. B. die Obedienzrede des polnischen Gesandten vor dem Papst oder den Traktat von Kotficz aus dem Gebiete des kanonischen Rechts.

Der Text der Gesetze wird vorwiegend genau nach den Quellen, welche der Herausgeber benützte, angegeben; die Fehler und Ungenauigkeiten derselben, wie Textverkürzungen, Interpolationen, Textfehler und ähnliches sind somit ebenfalls in die Volumina übergegangen. Zuweilen versucht der Herausgeber eine selbständige Kompilaton der Texte. So wird das Diplom des Thorner Friedens v. J. 1466, das ihm aus zwei Quellen, einmal als Urkunde Kasimirs des Jagellonen, zweitens als Urkunde des Hochmeisters bekannt war, in die Volumina als Vereinigung beider Urkunden übertragen, denen abwechselnd einzelne Abschnitte, die in einander verflochten sind, entnommen werden. Auf diese Weise entstand eine Urkunde, die in Wirklichkeit niemals existiert hat und in der abwechselnd zwei verschiedene Aussteller genannt werden. Noch schlimmer erging es dem Herausgeber mit der Restitution des Textes der angeblichen Gesetzbestätigung Kasimirs des Jagellonen v. J. 1470, die er aus zerstreuten Bestandteilen bei Januszowski zu rekonstruieren suchte. Aus Versehen verbindet er hier zwei Abschnitte, von denen der eine der Gesetzbestätigung des Königs Wladislaw III. v. J. 1434 und der andere einer ebensolchen Bestätigung Kasimirs des Jagellonen entnommen ist, als Bestandteile derselben Urkunde.

Im zweiten Teile, der die Zeiten Sigismunds I. umfaßt, benützt der Herausgeber bereits Handschriften, obwohl nur ausnahmsweise. Handschriftlichen Quellen entstammen insbesondere: der Text der Statuten von Masovien v. J. 1538 und der Reichstagsstatuten v. 1539 und 1540. Was die gleichzeitigen Drucke (aus der Zeit Sigismunds I.) anbetrifft, so steht zweifellos fest, daß, da ihm die

reiche Büchersammlung Załuskis zur Verfügung stand, er einen großen Teil derselben, besonders die Reichstagsstatuten, zur Hand hatte; trotzdem verwendet er in seiner Ausgabe nur zwei derselben, den der Statuten v. J. 1507 (nur zum Teil und ungeschickt) und den Druck des Kriegsgesetzes v. J. 1539. Den Text anderer Statuten druckte er aus der Zamoscer Ausgabe v. J. 1602 ab, wobei er in demselben übrigens neue, weitere Aenderungen durchführt, so durch Modernisation in Phonetik und Ausdruck, durch Unterstellung anderer gleich- oder auch zuweilen andersbedeutender Wörter, durch Umbildung grammatischer Formen, schließlich durch häufige Auslassungen sowohl einzelner Ausdrücke als auch ganzer Sätze. Auf diese Weise ging das für die Gesetzgebung der ersten Hälfte des XVI Jahrh. verhältnismäßig wichtigste Material, der größere Teil der Reichstagsstatuten, in die Volumina in einem Text über, der von dem ursprünglichen, authentischen Text bedeutend abweicht, nachdem er vorher einen dreifachen Prozeß von Aenderungen und Umbildungen durchgemacht, erstens in der Ausgabe v. J. 1524, zum zweiten Male in der Ausgabe v. J. 1602, und drittens in der der Volumina selbst.

Außer diesen Quellen benutzte der Herausgeber zum Teil auch noch dieselben Kompendien und Sammlungen, die ihm bereits im ersten Teile zur Grundlage gedient hatten, also: Przyłuski, Herburt, Januszowski, die *Przywileje koronne,* die *Privilegia Prussiae* und *Iura fundamentalia terrarum Prussiae,* außerdem noch Zalaszowski. In der Auswahl der Texte aus den Quellen ist er nicht immer glücklich; so druckt er das die Güterschätzung betreffende Gesetz v. J. 1527 nicht aus Przyłuski ab, der dasselbe in seinem ursprünglichen authentischen Wortlaut anführt, sondern aus Herburt, der es mit den Artikeln der gleichzeitig (1527) herausgegebenen Reichstagsstatuten kompiliert. Auf den Kompendien fußend, vereinigte er häufig Gesetze von verschiedener Provenienz, die daselbst zufälligerweise neben einander abgedruckt waren, aus Versehen zu einem gemeinsamen Ganzen; so verband er z. B. die königliche Resolution v. J. 1530, betreffend die Anteilnahme des Herzogs von Preußen an der Wahl des Königs, mit dem Artikel des Reichstagsstatutes v. J. 1543, das sich auf die Appellationen wider die Urteile des Herzogs von Preußen bezog, und zwar deswegen, weil bei Przyłuski, der ihm vorlag, beide Artikel auf einander folgten, obwohl mit einem ausdrücklichen Vermerk in Bezug auf ihre Her-

kunft. Umgekehrt trennt er häufig aus Mißverständnis Sachen, die zu einander gehören; so finden wir in den Volumina angeblich besondere Reichstagskonstitutionen v. J. 1544 vor und besondere vom Jahre 1545 (*Lustratio militum*); in Wirklichkeit sind dies Bestandteile desselben Reichstagsgesetzes v. J. 1544, die Przyłuski, mit Rücksicht auf seine systematische Zusammenstellung, besonders abgedruckt hatte.

Was die Reichstagsstatuten v. J. 1543 anbetrifft, so hatte der Herausgeber unbedingt deren handschriftlichen, in polnischer Sprache geschriebenen Text zur Hand, d. h. den ursprünglichen, authentischen Text, wie ihn der Reichstag angenommen hatte. Da er denselben jedoch irrtümlich für eine Uebersetzung hielt, so beschloß er, den angeblich authentischen lateinischen Text durch Zusammenstellung der in den Kompendien Herburts und Januszowskis zerstreuten lateinischen Bestandteile dieses Gesetzes, die doch eigentlich hier nur Uebersetzungen des authentischen polnischen Textes waren, zu restituieren; dabei diente ihm der polnische (handschriftliche) Text als Wegweiser bei der Rekonstruktion der Ordnung und Aufeinanderfolge der Artikel. Die Restitution ist jedoch minder glücklich ausgefallen; manche Artikel des Orginals werden ganz ausgelassen, andere werden umgestellt, andere wiederholt, wieder andere verkürzt oder inhaltlich verändert angeführt; ja es geht dabei nicht einmal ohne Einschiebung von Abschnitten ab, die eigentlich zu anderen Gesetzen gehören.

Dabei muß bemerkt werden, daß der Herausgeber das ihm über die Gesetze Sigismunds I zur Verfügung stehende, vor dem Jahre 1732 gedruckte Material mit noch geringerer Genauigkeit ausgebeutet hat, als dies mit den die Denkmäler der mittelalterlichen Gesetzgebung enthaltenden Werken geschehen war. Die Publikationen des Karnkowski, Olszowski, Lipski, Stephanides, Damalewicz, Raynald, Bzowski, Hartknoch, Ancuta, Załuski und Lengnich weisen zahlreiche Denkmäler der königlichen Gesetzgebung aus der Zeit Sigismunds I. auf, die sowohl an und für sich als auch aus Rücksicht auf die Aehnlichkeit ihres Inhaltes mit anderen in die Volumina aufgenommenen Akten sich sehr wohl zur Veröffentlichung eigneten; sie wurden übergangen, indem das darauf bezügliche Material augenscheinlich nur mit geringer Sorgfalt durchsucht wurde. Sogar Wietors Ausgabe des II. masovischen Statuts v. J. 1540 nebst anderen daselbst abgedruckten masovischen Gesetzen von

hervorragender Bedeutung, wurden von dem Herausgeber nicht berücksichtigt.

Wollte man den ersten Band der Volumina in Bezug auf seinen inneren Wert vom Standpunkt der heutigen Kritik beurteilen, so müßte man gegen den Herausgeber erhebliche Vorwürfe erheben. Der Sachverhalt ändert sich jedoch, wenn wir die Verhältnisse berücksichtigen, unter denen die Herausgabe erfolgte. Ueber viele Postulate und Aufgaben einer Quellenpublikation legte man sich in der damaligen Zeit noch keine genaue Rechenschaft ab; manche, waren sie auch bekannt, konnten nicht erfüllt werden, faßt man die Schwierigkeiten auf dem Gebiete der wissenschaftlichen Arbeit zu jener Zeit ins Auge. Außerdem drängte das praktische Ziel, das sich Konarski gestellt hatte: die Herausgabe einer Gesetzsammlung von Anfang des Bestehens des Reichs bis zu seiner Zeit, in gewisser Hinsicht zu eiliger Arbeit; übertriebene Grübelei im Sammeln und Suchen des Materials hätte die Erfüllung dieser ungeheuren Aufgabe ins Unendliche verschoben. Schon dieser Umstand entschuldigt viele Unzulänglichkeiten seiner Publikation. Andererseits muß Konarski das große, unvergängliche Verdienst zuerkannt werden, daß er die Herausgabe überhaupt unternahm und nach besten Kräften durchführte. Was für den Anfang des XVI. Jhd. das Statut Łaskis war, was während des ganzen übrigen Zeitraumes des XVI. und des XVII. Jahrhunderts nicht zu erreichen war, das verwirklichte Konarski in der ersten und in den Anfängen der zweiten Hälfte des XVIII. Jhd.: er schenkte der Nation eine große, einheitliche Sammlung der Denkmäler der Reichsgesetzgebung. Aufgabe der heutigen Wissenschaft ist es, die Lücken und Unzulänglichkeiten seines Werkes zu ergänzen und zu berichtigen.

Der Abhandlung fügt der Verfasser drei synoptische Tafeln bei. Die erste gibt eine Zusammenstellung der Quellen derjenigen Denkmäler, die im ersten Teile des ersten Bandes der Volumina abgedruckt sind, die zweite behandelt dieselbe Frage in Bezug auf jene Denkmäler, die im zweiten Teile dieses Bandes vorkommen. Die dritte schließlich enthält die Anordnung und die Quellen der einzelnen Artikel des in den Volumina wiedergegebenen Textes der Reichstagsstatuten vom Jahre 1543 und stellt dieselben zugleich mit der authentischen Anordnung des polnischen Textes zusammen.

122

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15 Lipca 1902.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7. Juillet 1902.

Sommaire. Séance du 7 et 14 juillet 1902.
Résumés. 18. Compte rendu de la séance du 22 mai 1902 de la Commission de l'histoire de l'art.
19. V. HAHN. De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

A. BRÜCKNER. »Ezopy polskie«. *(Les versions polonaises des fables d'Esope)*, 8-o, p. 75.

J. FIJAŁEK. »Jan Argyropul i promocya jego doktorska w Padwie w lipcu 1444 roku. Przyczynek do dziejów humanizmu włoskiego w XV wieku«. *(Jean Argyropul et sa promotion au doctorat à Padoue en 1444. Contribution à l'histoire de l'humanisme en Italie)*, 8-o, p. 21.

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Michaëlis Pselli carmen ineditum in monachum Sabbaitam“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. J. ROZWADOWSKI: *„Quaestionum grammaticarum atque etymologicarum series tertia“*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. P. BIEŃKOWSKI: *„Débacle des Galates à Delphes d'aprés les monuments de l'art antique“*.

Le Secrétaire présente une notice de M. K. ŁOPACIŃSKI: *„Sur une pièce de vers inconnue de Jacques Krasicki“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 mai 1902 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 14 JUILLET 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

W. KĘTRZYŃSKI. »Swewowie a Szwabowie«. *(Suèves et Souabes)*, 8-o, p. 78.

Le Secrétaire présente l'étude de M. VL. CZERKAWSKI: *„Recherches sur le nombre des Polonais et leurs groupements à l'étranger"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. Z. GARGAS: *„Sur la politique appliquée aux recherches de la statistique"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„L'abbaye des saints Boniface et Alexis sur l'Aventin"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„Les peintures de l'église S. Clément à Rome"*.

Le Secrétaire présente l'étude de M. K. CZAYKOWSKI: *„Les ères du monde"*.

[1]) Voir ci-dessous aux Résumés p.

Résumés

18. Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 22-go maja 1902 roku. ***(Compte rendu de la séance du 22 mai 1902 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Au début de la séance, le président communique le fameux „Codex de Wyszehrad", don de Mgr. F. Lehner de Prague, éditeur de cette magnifique publication qui fait de plus grand honneur à l'art typographique tchèque. M. Zawiliński a bien voulu traduire en polonais le texte de cet intéressant monument de la peinture en Bohème au XIe siècle.

M. Tomkowicz donne lecture de la suite de son mémoire sur: „Les musiciens et les fabricants d'instruments de musique à Cracovie."

Entre les années 1600 et 1650, il y eut à Cracovie une foule de musiciens portant des noms hollandais — Van Hoven, Van Ernden — ou italiens (non cités par Ciampi) — della Brace, Gilli, Pagani, Rungerius — ou encore polonisés, comme ce Stefan Baumann qui se fait appeler Budownicki.

Sont musiciens du roi: Asprili Pascelli, Lilli. A la cour du faux Dymitr, Gabriel Borcz remplit la charge d'organiste. À l'imitation du monarque, les grands seigneurs ont aussi des musiciens à gages: un certain Rafalostic est musicien du prince de Zbaraż. palatin de Cracovie. Nous n'avions jusqu'ici que de vagues indications sur les fabricants d'instruments à Cracovie. Grabowski et Kołaczkowski n'en avaient cité que quelques-uns. M. Tomkowicz d'après les archives de la ville, en dresse une longue liste.

M. Emmanuel Swieykowski fait trois communications: la première touchant des figurines de porcelaine, faisant partie des collections de M. le comte Louis Dębicki, à Cracovie. Elles représen-

tent des gentilshommes polonais du milieu du XVIIIe siècle en costume national. Fabriquées à Sèvres, de 1753 à 1754, elles furent probablement modelées par Asselin, ainsi que semble l'indiquer le monogramme „A“ qu'elles portent.

M. Swieykowski rend ensuite compte d'une excursion à Rzeszów — Il soumet à la Commission les photographies des monuments funéraires de l'église paroissiale de Rzeszów (XVIIe s.), de l'arche de la synagogue de Nowemiasto, enfin de la voûte de l'église des Piaristes (première moitié du XVIIe s.). Cette voûte est revêtue d'une superbe ornementation rappelant celles de l'église de Bielany et de l'église S. Pierre à Cracovie.

Il présente ensuite la photographie d'un des cavaliers du château de Rzeszów, ouvrage d'après Vauban, ainsi que du beffroi en pierre de taille, et du donjon du château. Il décrit aussi le palais d'été avoisinant le château, illustrant sa description de nombreuses photographies. Ce palais date de l'époque de Georges Ignace Lubomirski, mort en 1755, et de sa femme, née baronne de Stein. On y remarque de fort belles boiseries sculptées dans le style barocco; ces boiseries sont en chêne.

En troisième lieu, M. Swieykowski parle des ruines de l'église des Dominicains à Oświecim, et de leur restauration actuelle. Il soumet plusieurs reproductions de ce monument du commencement du XIVe siècle.

On a reconstruit le choeur, avec une voûte à six pans, à profils arrondis, terminés en poire. La nef n'est pas encore restaurée. Elle présente des traces évidentes d'une construction en halle que voudraient restituer les conservateurs, à l'encontre des plans de restauration que M. Cerradini de Turin a conçus dans le goût gothico-lombard que ne saurait comporter cet édifice du commencement du XIVe siècle.

M. Odrzywolski fait observer que le choeur d'Oświecim, avec sa voûte, a beaucoup d'analogie avec celui de l'église des Dominicains de Cracovie.

Enfin, le président communique des photographies transmises par M. Janowski de Varsovie: ce sont des sculptures de l'église de Sieradz; à savoir: S^e Anne, la Descente de la croix et le Christ au tombeau.

---

19. M. VICTOR HAHN: **De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae.**

La critique des „Morales“ de Plutarque est encore à faire. D'un côté, malgré la foule d'éditions que nous possédons, il n'y en a aucune qui soit vraiment critique — la dernière édition de Bernardakis ne répond aucunement aux exigences de la science — et de l'autre, nous n'avons aucune histoire critique des „Morales“. Cette dernière lacune devrait être comblée tout d'abord: quand on aura porté la lumière dans toutes les questions critiques, la tâche de l'éditeur sera singulièrement simplifiée. C'est une contribution à ces travaux préparatoires que l'auteur a voulu fournir. Il s'est attaché tout particulièrement à déterminer en premier lieu l'ordre des „Morales“, point d'importance capitale pour l'histoire critique de ces oeuvres et jusqu'ici à peu près complètement négligé. Pour éclaircir ce problème, l'auteur compare les manuscrits des „Morales“ qu'il décrit en tenant compte de la classification qui y a été adoptée. Quoique cette partie de son travail ne soit qu'une sorte d'introduction à la critique proprement dite des „Morales“, l'auteur y touche en passant bien des questions soulevées par la description des manuscrits, relève bien des erreurs, signale bien des sujets de controverse à trancher, fait ressortir surtout combien il est nécessaire d'étudier à fond tous ces manuscrits. En outre, la liste des manuscrits qu'il nous donne est de beaucoup la plus étendue que nous possédions: jusqu'ici les éditeurs avaient cité une trentaine au plus de manuscrits des „Morales“. M. Hahn en compte 250. et ce seul fait témoigne hautement combien les écrits de Plutarque étaient répandus. Parmi les ouvrages de l'antiquité. seuls les écrits grecs sur la musique et la version grecque du Nouveau Testament comptent autant de manuscrits.

Dans la seconde partie de son mémoire l'auteur examine l'ordre des „Morales“ dans les manuscrits. Il divise ces „Morales“ en cinq parties: dans les trois dernières (oeuvres 70—76. 77. 78) la question de classement ne présente pas de difficultés; il n'en est pas de même dans les deux premières, dites „corpus Planudeum“ où les manuscrits contiennent ces oeuvres dans un ordre très varié.

C'est Maxime Planude qui, au XIIIe siècle, composa la première et la deuxième partie. L'auteur a constaté que Planude, dans

son manuscrit des „Morales“ avait procédé sans aucun plan, copiant au hasard tel ou tel écrit qui lui tombait sous la main, pour ainsi dire mécaniquement. Néanmoins, désireux d'expliquer cette confusion dans les „Morales“ du corpus Planudeum, l'auteur pousse ses recherches vers une plus haute antiquité. Voici ses conclusions: dans la première partie du corpus Planudeum, on distingue d'abord les deux grands recueils d' Ethica: l'un était déjà assez répandu au XIe siècle: l'autre à cette même époque subit des interpolations, bases de la tradition adoptée. D'après l'examen détaillé des manuscrits, l'auteur compte dans la première partie une série de chrestomathies (par exemple: des oeuvres 3. 7. 10., 1. 3., 5. 7. 16., 6, 15.. 4. 18.. 1. 2.,) ainsi qu'une série d'éditions particulières de quelques-unes des „Morales“ (1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 10. 11. 12. 13.). Il existait aussi de plus grands recueils des ouvrages de la seconde partie (22. 23. 24.), des recueils d'ouvrages à partir du N° 31, un recueil composé des écrits 40—42, 45—50, un recueil étendu d'extraits de Plutarque, des recueils sans l'ouvrage 54, des recueils de fragments; il y avait en outre une série de chrestomathies (oeuvres 59—62., 56. 57., 68. 69. 72., 64. 67., 38. 31. 50., 42. et le Timée de Platon, 57. l'ouvrage sur Alexandre le Grand), et des éditions particulières (oeuvres: 22. 29. 30. 31. 34. 38. 39. 42. 51. 54. 56. 57. 58. 59. 67. 68. 69.). L'auteur se demande ensuite pourquoi les Vies de Galba et d'Othon, n'appartenant pas aux „Morales“ s'y sont glissées. Dans ces deux parties on introduisit non seulement les combinaisons dont nous venons de parler, mais on fit passer plus tard des écrits de la première dans la seconde partie. L'auteur consacre plusieurs observations à cette particularité, faisant remarquer que les manuscrits débutent par tel ou tel ouvrage et adoptent des classifications très variées: il en cite quelques-unes parmi les plus caractérisques. Enfin il parle de recueils sur lesquels nous n'avons que d'incomplètes informations et qui n'ont pu être compris dans les observations précédentes.

Les conclusions de l'auteur, que nous nous voyons contraint de résumer trop succintement, l'autorisent à penser que ces combinaisons si nombreuses ont causé l'état déplorable des manuscrits que nous possédons: dans ces copies multipliées on introduisait des „Morales“ de provenance douteuse, en sorte que fort souvent tel manuscrit contient à côté d'ouvrages fidèlement transcrits, des pièces au texte absolument controuvé.

Dans la troisième partie l'auteur critique les divers essais de classification des manuscrits, et donne lui-même un „ordo“ basé sur les observations de la deuxième partie. Ces conclusions méritent qu'on s'y intéressent; elles sont appuyées sur des remarques que les éditeurs précédents n'avaient pu faire.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków. 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

11 Sierpnia 1902.

130

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8. **Octobre** **1902.**

Sommaire. Séances du 13 et 20 Octobre.
Résumés. 20 et 21. Comptes rendus des séances de la commission de l'histoire de l'art du 26 juin et 10 juillet.
22. M. P. BIEŃKOWSKI. La défaite des Galates à Delphes dans les oeuvres d'art de l'antiquité.
23. M. M. KAWCZYŃSKI. Huon de Bordeaux, poème en ancien français, analysé et expliqué.
24. M VL. CZERKAWSKI. Recherches sur le nombre et le groupement des Polonais à l'étranger.
25. M. ST. ZAKRZEWSKI. L'abbaye des saints Boniface et Alexis sur l'Aventin.
26. M. ST. ZAKRZEWSKI. Les peintures de l'église S. Clément à Rome.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 OCTOBRE 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Wydziału filologicznego«. Tom XXXV. Zeszyt I. *(Travaux de la classe de philologie. Vol. XXXV. Fascicule I).*

SWIEYKOWSKI EMANUEL. »Studya do historyi sztuki i kultury wieku ośmnastego w Polsce I. Monografia Dukli«. *(Études sur l'histoire de l'art et de la civilisation en Pologne au XVIII siècle. I. Monographie du château de Dukla).*

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Schedographica“ (en latin).*

M. KAWCZYŃSKI présente son travail: *„Huon de Bordeaux“ (poème en ancien français, analysé et expliqué).*

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 10 juillet 1902.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1902

PRÉSIDENCE DE SON EXCELLENCE M. BOBRZYŃSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Commission historique:

»Pomniki dziejowe wieków średnich do objaśnienia rzeczy polskich służące«. Tom XVI. Akta kapituł i sądów biskupich. Tom II. (*Monumenta Medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia. Tomus XVI. Continet: Acta capitulorum necnon iudiciorum ecclesiasticorum. Volumen II).*

M. CH. POTKAŃSKI présente son travail: *„Les données de Długosz sur la Mythologie polonaise“*.

Le Sécretaire présente le travail de M. ST. ESTREICHER: *„La centaine et l'organisation primitive territoriale en Pologne“*.

Le Sécretaire présente le travail du M. F. BUJAK: *„Les cartes nautiques au moyen âge“*.

Résumés

20. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 14-go czerwca 1902 r.** ***(Compte rendu de la séance du 14 juin 1902 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Léonard Lepszy donne lecture du procès verbal de la découverte des restes de la reine Sophie. Cette princesse, décédée en 1461, était la quatrième femme de Ladislas Jagellon. Son tombeau avait été placé dans la chapelle de la Sainte-Trinité, à la cathédrale du Wawel, et a été découvert au cours de la restauration actuelle de ce monument.

Après avoir esquissé brièvement l'histoire de la reine, le rapporteur a rendu compte de la translation de ses dépouilles mortelles, effectuée le 7 juin. Ces dépouilles ont été tirées de la bière vermoulue qui les contenait et déposées dans un petit cercueil en cuivre. M. Lepszy s'arrête à la description du beau suaire de damas qui recouvrait tout le corps de la défunte. Ce suaire, à motifs de fruits et de feuilles de grenade, d'oeillets et d'arabesques en coeur, accuse un travail probablement vénitien. Il parle ensuite de la robe et de la couronne de la princesse, de sa taille, de ses cheveux, de la forme de la bière, des draperies qui la capitonnaient, ainsi que des précautions qui avaient été prises pour assurer la conservation des planches dout elle était faite. Au sujet de cette communication M. M. Sokołowski, Odrzywolski, Tomkowicz, prennent la parole, tandis que M. M. Kostanecki et Bochenek fournissent quelques explications techniques sur les restes de la souveraine. M. Chmiel affirme qu'une monnaie trouvée par M. Odrzywolski dans le cercueil de la reine est un denier de Ladislas Jagellon.

M. Tomkowicz signale à l'attention de la Commission un beau tableau dont il communique la photographie. Cette peinture se trouve

à l'église de St. Joseph; elle représente l'Epoux de la Vierge avec l'Enfant Jésus. Il rend ensuite compte des découvertes qui viennent d'être faites dans l'église des Cordeliers, à Cracovie. A l'occasion des travaux de restauration récemment entrepris, on a examiné les murs de la nef principale; ces murs de deux mètres d'épaisseur sont entièrement gothiques. Dans la partie sud on a découvert deux fenêtres dans le style gothique primitif. Il a été démontré que les murs de la chapelle de la „Passion", dont on attribuait la fondation à l'évêque Szyszkowski (XVIIe siècle) et qui est adjacente au côté nord de la nef centrale, a des murs aussi gothiques. Au dessus de la voûte en style baroque, entre la chapelle et les parois de la nef, se sont montrés les sommets d'arcades murées dans la paroi qui sépare la chapelle de la nef principale. Il est donc évident qu'au XVIIe siècle on a simplement bouché les arcades séparant la chapelle de la nef, dans le but de renforcer cette dernière, et sur cette base on a édifié une ornementation de style baroque. Ces découvertes, d'après l'opinion du rapporteur, prouvent qu'au moyen âge cette église avait la forme d'une basilique à une nef latérale, et par conséquent à deux nefs, type fort différent de celui qui caractérise nos édifices franciscains.

M. Eljasz fait remarquer que l'église S. Nicolas à Cracovie présente le même caractère.

M. Muczkowski fait une communication sur les sculptures de la maison des Bonar à Cracovie, sculptures qui se trouvent aujourd'hui dans la maison sise rue Kolejowa, 11. Ce sont des mascarons représentant trois torses. Le groupe central, le plus grand, représente une femme soutenue par deux dauphins; au lieu des bras, des volutes se terminent en un cartouche sur lequel se trouvent les armes des Bonar, les deux figures latérales sout des torses masculins séparés de la figure centrale par des têtes à forte barbe. Ces sculptures proviennent de l'ancienne résidence des Bonar, aujourd'hui 9. Grande Place. En les comparant à la magnifique décoration de l'attique de la Halle aux draps (Sukiennice) due au ciseau de Padovani, il est permis de penser qu'elles sont aussi l'oeuvre du célèbre artiste italien.

M. Odrzywolski croit que les mascarons de la maison Bonar sont plus récents que ceux des Sukiennice.

M. le comte Georges Mycielski soumet à la Commission un très original dessin à la plume de Stanislas Auguste Poniatowski,

âgé de 17 ans; ce travail, portant la signature en latin du prince, représente un paysage fantastique. C'est sans aucun doute une copie d'une gravure contemporaine. Ce dessin a été longtemps conservé dans la famille Mniszech qui, comme ou le sait, était apparentée avec Stanislas Auguste, par Louise Zamoyska, soeur, et Ursule Mniszech, nièce de ce monarque; il appartient actuellement à M. le comte Charles Lanckoroński qui en a fait l'acquisition à la vente Mniszech à Paris.

---

21. Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 10-go lipca 1892 roku. ***(Compte rendu de la séance du 10 juillet 1892 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Le Président, M. Sokołowski, fait ressortir la nécessité d'un bon ouvrage sur l'art populaire, ouvrage où il ne serait pas seulement tenu compte des détails de l'ornementation, mais encore et surtout de l'architecture rurale elle-même, si peu étudiée jusqu'ici. Il propose de nommer une commission qui, de concert avec la commission d'anthropologie, préparerait le plan de la publication projetée. M. M. Lepszy et Bienkowski font observer que la commission d'anthropologie a déjà entrepris une publication analogue, où toutefois ne figureront que les costumes et les ornementations populaires, à l'exclusion de l'architecture.

Le Président pense précisément qu'il faudrait donner à ce recueil de plus larges bases; et la Commission, accueillant favorablement la motion qui lui est présentée, délègue M. M. Lepszy et Puszet à l'effet de lui soumettre un projet.

M. le comte Georges Mycielski donne lecture d'un aperçu sur „Un tableau inconnu du maître de Rembrandt, en Pologne". On s'occupe beaucoup aujourd'hui des artistes dans les ateliers desquels se formèrent les grands maîtres; parmi ces intéressantes personnalités, Pierre Lastman (1583—1633) tient un rang à part: c'est chez lui, en effet, à Amsterdam, qu'étudie en 1624 le jeune Rembrandt, alors âgé de 18 ans. M. M. Bode, Emile Michel, Bredius, de Roever lui ont consacré de substantielles notices qui ont jeté un jour tout nouveau sur cet „italianiste" d'Amsterdam, qui, après avoir travaillé quatre ans à Rome, sous l'inspiration d'Elsheimer et de Carravaggio, revint en 1607 en Hollande et jusqu'à sa mort, en 1633, y peignit

beaucoup de tableaux religieux et mythologiques fort estimés de ses contemporains. On y reconnaît l'imitation de l'art italien de la Renaissance finissante, avec néanmoins une certaine originalité, des types tout personnels, pleins de force et de réalisme. Les plus importantes compositions de Lastman se trouvent aux musées de Brunswick, Augsburg, Stockholm, La Haye, Amsterdam et Haarlem, ainsi que dans les collections particulières de M. le sénateur Siemionow, à Pétersbourg, et du baron de Moltke, à Copenhague. Tous ces ouvrages accusent franchement la manière, mais aussi les défauts du maître, l'abondance excessive des accessoires, le manque d'harmonie, le coloris criard, l'encombrement des personnages. Une des toiles les plus fameuses de cet artiste: „Le Sacrifice de Lystra", que Lastman exécuta pour la célèbre collection du bourgmestre Jean Six, ami de Rembrandt après 1645, en disparut par la suite et fut tenue pour égarée. Cette peinture remarquable inspira à Justus Vondel (1587—1679), le meilleur poète hollandais du XVII siècle, un éloge en vers, dont le manuscrit est encore conservé aujourd'hui aux archives de la famille Six à Amsterdam. Or M. Mycielski vient de retrouver ce tableau en Pologne; il fait partie de la riche collection du comte Henri Stecki à Romanów en Wolhynie; le tsar Paul en fit présent, vers la fin du XVIIIe siècle, au sénateur Ilinski, en même temps que d'un grand nombre d'objets d'art ayant appartenu à Catherine II, et depuis une centaine d'années il est un des ornements de la belle galerie de Romanów. Après avoir décrit ce tableau dont le sujet, emprunté aux Actes des Apôtres, est un épisode du voyage de S. Paul et S. Barnabé à travers l'Asie Mineure: les habitants païens de Lystra veulent leur offrir un sacrifice comme à des dieux, sujet déjà magnifiquement traité par Raphael dans un de ses cartons du Kensigton-Museum. M. Mycielski présente le tableau original à la Commission. Il porte la signature italienne du peintre et la date de 1614, et il est sans aucun doute sa meilleure composition. Le dessin en est correct, les détails architectoniques ainsi que les accessoires, costumes, fleurs, outils, animaux (taureaux blancs), sont d'une abondante richesse et excellemment traités, avec un brillant coloris, sans la crudité habituelle à Lastman. La manière que l'on observe dans les plantes, les habits, se retrouve au même degré dans quelques-uns des tableaux de la jeunesse de Rembrandt, avant 1632. La découverte de ce tableau sur bois comble une grande lacune dans l'oeuvre de Lastman et présente

un intérêt tout particulier pour l'étude de l'art hollandais au XVIIe siècle.

M. Cercha parle des travaux exécutés par maître Servace à la grille de la chapelle de Sigismond, illustrant sa communication de plusieurs moulages des bas-reliefs qui ornent ce monument. D'après M. Cercha, les nielles si délicatement exécutées dans la partie supérieure de la grille sont dues au dessinateur de cette même grille, le peintre Sebald; tandis que les bas-reliefs des stylobates, ouvrages de provenance diverse, et où l'on voit entre autres des pièces sorties de la fonderie de Vischer, peuvent être attribués à Servace, maître-bronzeur chargé „de réaliser les conceptions du peintre". M. Cercha présente ensuite un moulage en plâtre du médaillon ornant le tombeau d'Anne Jagellon et représentant sainte Anne; il communique la reproduction d'une marque de maçon qu'il a découverte sur le tombeau de l'évêque Zebrzydowski au Wawel, laquelle marque, comparée à celle qui est gravée sur la pierre de cime de la chapelle Potocki, construite en 1578, par Jean Michałowicz de Urzendow, permet d'attribuer le mausolée de Zebrzydowski au même sculpteur. Le président fait remarquer que M. Julian Pagaczewski, sans connaître la marque susdite, rien que par analyse comparative est arrivé au même résultat, en ce qui concerne le monument de Zebrzydowski, en sorte que la marque signalée par M. Cercha ne fait que confirmer les inductions si justes de M. Pagaczewski.

Au cours de la discussion que fait naître la note de M. Cercha, M. Pagaczewski fait le résumé des observations qu'il a recueillies sur l'activité artistique de ce sculpteur et architecte. Comme point de départ de son argumentation, il prend le tombeau de l'évêque Izbienski à Posen, ouvrage signé, par conséquent d'une provenance certaine, et le tombeau de l'évêque Padniewski, à la cathédrale de Cracovie. Après examen approfondi, M. Pagaczewski considère le tombeau de Zebrzydowski, non moins que la décoration de la chapelle dont dernièrement on a mis à jour quelques fragments à droite de l'entrée, comme un travail de Michałowicz. C'est aussi au ciseau du même sculpteur qu'est dû le tombeau d'Uchanski, à la collégiale de Łowicz, ainsi que le portail d'une des maisons de la rue des Chanoines à Cracovie.

M. Swieykowski soumet à la Commission une série d'excellentes épreuves photographiques de l'église du couvent des Camaldules à Bielany, près Cracovie. Il donne lecture d'une note sur „une

initiale miniature du Musée de Cracovie". M. Muczkowski communique une photographie de la „Pietà" de l'église Sainte Barbe, chapelle de Notre Dame des Douleurs, à Cracovie; il pense que c'est un travail du commencement du XVIe siècle.

M. le Président résume deux communications à lui adressées par M. Jérôme Lopacinski de Lublin. La première concerne Mathieu Tokarski, peintre du roi Stanislas Auguste, et en même temps directeur du palais de Łazienki, à partir du 1-er Janvier 1795. La seconde, accompagnée de quelques photographies et dessins, est une contribution à l'histoire de la fabrication de la porcelaine à Tomaszów et à Lubartów. Un des frères Mozer de Korzec était à la tête de cette dernière maison qui devint ainsi, en quelque sorte, comme l'explique si justement M. le Président, la succursale de la fameuse fabrique de Korzec, de même qu'il ne faut pas attribuer la confection des ceintures polonaises à une multitude d'artisans, mais seulement à quelques-uns qui transportaient leurs métiers de ville en ville.

A propos du peintre Tokarski, M. le comte Georges Mycielski rappelle que dans les collections de la comtesse Adam Potocka, à Cracovie, et à la galerie de Willanów se trouvent deux portraits exécutés par cet artiste et qu'on devrait bien publier.

---

22. P. BIEŃKOWSKI: **Klęska Galatów pod Delfami w dziełach sztuki starożytnej.** ***(La défaite des Galates à Delphes, dans les oeuvres d'art de l'antiquité).***

On n'avait jusqu'ici rattaché à cet événement historique que le fond d'une coupe capouane (voir Revue Archéologique 1872, p. 153) et six figurines qui autrefois composaient la frise d'un sarcophage à Città Alba en Ombrie, figures découvertes et décrites par E. Brizio dans les Notizie degli scavi, vol. V p. 296—304 (1897). L'auteur est parvenu à trouver en Italie et à photographier une douzaine d'urnes étrusques où sont reproduites des scènes analogues et qui n'ont sans doute échappé à l'attention des savants que parce qu'on n'y a vu que des luttes locales entre les Gaulois et les Etrusques, au Nord ou au centre de l'Italie. Cependant si l'on étudie ces bas-reliefs, souvent grossiers et sans éclat, on constate, il est vrai, qu'ils représentent des batailles locales, mais que leur composition décèle tous les caractères de l'art grec à l'époque qui suivit

la mort d'Alexandre le Grand. Nous y voyons en effet des Galates envahissant un temple et en pillant les trésors, tandis que des dieux et des déesses (Apollon, Artémis, Minerve) et des héros mythiques, revenus sur la terre tout exprès, font obstacle aux envahisseurs. Des guerriers aussi triomphent de ces étrangers, les chassent des cavernes et des forêts où ils avaient cherché un refuge. Seulement les artistes étrusques ont donné une armure étrusque aux combattants grecs, pour satisfaire leur clientèle locale. Les Galates sont devenus des Celtes italiens, les dieux et les héros grecs se sont transformés en Furies et Charons étrusques. En dehors de ces particularités, les urnes reproduisent assez fidèlement le type primitif perdu qui sans doute était un tableau ou un relief conservé à Delphes, où la défaite des Galates faisait pendant à la mort des mythiques Niobides. Les sculptures sur ivoire du portail du temple d'Apollon Palatin, dont parle Properce, étaient aussi une reproduction en miniature de cet ouvrage qui fut exécuté sans doute peu après l'évènement, c'est-à-dire dans le IIIe siècle avant J. C. Les fabricants d'urnes étrusques le connaissaient et le reproduisirent, soit d'après l'original, soit d'après une grande frise quelconque, fidèle copie de la sculpture grecque qui ornait quelque temple d'Etrurie ou d'Ombrie.

---

23. M. M. KAWCZYŃSKI. **Huon de Bordeaux, poemat starofrancuski, streszczenie, rozbiór i objaśnienie.** ***(Huon de Bordeaux, poème en ancien français, analysé et expliqué).***

Ce travail aussi est devenu plus long que l'auteur ne le voulait. Mais il fallait raconter le sujet du poème principal, en examiner les continuations, assez longues et nombreuses pour constituer une sorte de geste. Quelques observations sur Oberon chez Shakespeare et Wieland ne pouvaient être omises et l'on devait nécessairement s'occuper des nombreux travaux dont le poème a été l'objet. En les envisageant ensemble, on voit que ce sont les opinions de M. Gaston Paris, énoncées il y a quarante ans, qui sont aujourd'hui, à quelques petites différences près, acceptées par tous les savants. Le professeur français jouit de la plus haute autorité et il en jouit aux plus justes titres. On n'a qu'à nommer son Saint-Alexis pour dire qu'il a perfectionné la critique des textes et frayé la route aux

recherches sur les dialectes de l'ancien français, poursuivies après lui par M. Suchier avec une précision admirable. Malgré cela, et à notre grand regret, nous ne pouvons partager les vues de l'éminent savant français sur la genèse de Huon de Bordeaux, qui pourtant ont tout récemment encore trouvé en M. Voretzsch un partisan zélé. M. Voretzsch a publié en 1900 sur Huon de Bordeaux un livre assez volumineux (XII, 420) où il a entrepris de développer les opinions en question. L'application qu'il leur a donnée ne peut qu'étonner un lecteur judicieux. M. Ph. Aug. Becker en a fait une critique très approfondie (Zft r. Phil. 1901) que l'auteur accepte entièrement. Il n'est pas que le livre de M. Voretzsch ne contienne des parties de valeur et il faut nommer comme telles les chapitres III à V, où l'auteur relève les rapports de ce poème avec les chansons de geste et les romans antérieurs. Mais dans ces parties mêmes il va peut-être d'un côté un peu trop loin, tout en n'étant pas complet de l'autre. Il méconnait par exemple l'influence qu'ont exercé le roman d'Alexandre, le Parténopeus, les Chétifs. Sa critique s'égare sans aucun doute quand il nie tout rapport entre le récit que donne le poème de l'attaque de Charles contre Huon et ce qu'on trouve dans les chroniques sur l'aventure d'Aubouin avec le jeune Charles, fils de Charles le Gros. C'est bien ce thème important et nouveau qui, y ajoutant encore les noms de Seguin et de Charlemagne, donne à notre chanson le droit de pouvoir s'appeller chanson de geste. A part cela, il n'y a plus rien d'historique.

On peut s'étonner davantage que M. Voretzsch ait complétement négligé d'entrer plus au fond du poème, de chercher la raison de sa construction, son idée principale, d'examiner le caractère de ses personnages. Il semble partager l'opinion d'un célèbre savant d'après laquelle il n'y a pas d'idée principale dans le poème. Elle y est pourtant et c'est elle qui lui donne le plus de valeur. La voici dans son expression la plus générale: Un jeune homme, brave et innocent, s'est attiré l'implacable colère d'un personnage très puissant qui s'efforce injustement à le détruire. Il serait perdu n'etait-ce l'amitié d'un être encore plus puissant qui non seulement le protège et le secourt, mais l'élève finalement à une plus haute gloire. Le jeune homme c'est Huon, le personnage vindicatif c'est Charlemagne, l'être supérieur et protecteur c'est Auberon. On ne saurait contester la justesse de ce résumé général et l'on ne méconnaîtra pas la beauté du thème.

Cela nous donne à réfléchir. C'est qu'on croirait déjà bien connaître ce thème intéressant. Nous pensons à l'histoire d'Amour et de Psyché. Une personne innocente, d'un mérite peu commun, c'est bien Psyché elle-même. Le personnage puissant et vindicatif c'est Venus. L'être supérieur serait alors Amour. La ressemblance dans le thème général est évidente et nous avons en tout cas gagné un nouveau point de vue.

Il faut bien que ce thème si ressemblant, soit modifié sensiblement dans sa nouvelle application pour qu'on n'ait pu le reconnaître jusqu'à présent. Mais s'il y a là un emprunt, la trace de cet emprunt devrait apparaître encore dans les détails de l'exécution. Examinons donc le poème de plus près. La cause pourquoi Psyché s'est attiré l'implacable persécution de Venus, était sa beauté admirée par tout le monde. On délaissait les autels de la déesse pour sacrifier à une jeune fille. *Cerimoniae deae negliguntur, incoronata simulacra, arae viduae frigido cinere foedatae.* Transposant le sujet latin dans le milieu chevaleresque, le ménestrel français ne pouvait conserver ce motif sans le modifier, ou sans lui substituer un autre. Ce n'est pas, en effet, la beauté de Huon qui offense Charlemagne, mais le meurtre de son fils. Toutefois le ménestrel français n'a pas entièrement abandonné le motif trouvé chez Apulée. Chez celui-ci Venus souffre dans sa vanité, disons plutôt: dans sa gloire et dignité de déesse. Or, Charlemagne n'est pas, lui non plus, étranger à ces sentiments. Amauri lui reproche que son autorité n'est pas partout respectée: Sire, fait-il, mal faites et pecié... Que vostre fil donnés tere à baillier Là où vous n'estes ne amés ne prisiés. Je sai tel terre qui bien près de ci siet Qui s'i vorroit de par vous renonchier, On li feroit tos les membres trenchier. Nous comprenons facilement qu'il était impossible à Charlemagne de souffrir une telle négligence sans en être offensé.

La pauvre Psyché se livre elle-même à Venus, prête à tout pour désarmer la colère de la déesse. Celle-ci lui impose des travaux pénibles, bizarres, difficiles à exécuter: de trier un amas de grains, de lui apporter de l'eau du Styx, d'aller dans le Hades lui chercher de l'onguent de beauté. Jamais Psyché n'en serait venue à bonne fin sans le secours miraculeux d'Amour. Les travaux imposés à Huon par Charlemagne étaient-ils moins bizarres, moins impossibles à exécuter? Huon les aurait-il remplis sans l'aide mi-

raculeuse d'Auberon? Rappelons, que le ménestrel nous parle aussi d'une expédition en Enfer, qu'Huon se déclare prêt à entreprendre pour obtenir le pardon de Charles. Voire en infer, se g'i pooie aler Iroie jou por a vous acorder. Charles ne lui refuse cette demande que parce qu'il lui veut imposer une expédition encore plus périlleuse. Certes, dist Karles, en pieur lieu irés Que en infer as diables parler...

Psyché a gagné l'amitié et la protection d'Amour par la beauté de son corps autant que de son âme. Mais l'ami imposa des conditions. Avant tout Psyché ne devait jamais tenter de le voir, elle ne devait pas inviter chez elle ses soeurs etc. Curieuse et entêtée comme une femme, elle négligea toutes les recommandations et défenses. Amour la laissa porter la peine de ses péchés, mais plein d'affection pour elle et de pitié, il la protégeait et secourait de loin malgré tout, jusqu'à ce qu'il l'eût finalement introduite au ciel. Passons à Huon. L'amitié et l'inestimable protection d'Auberon lui fut acquise par sa bravoure et loyauté. La motivation n'est pas identique, mais elle est clairement analogue. La ressemblance s'accentue par les recommandations et les défenses qu'Auberon impose à son ami. Il ne doit sonner du cor que dans l'extrême danger! Il en sonne par curiosité pour voir, si Auberon viendra à son appel. — Il ne doit pas entreprendre la très difficile conquête de Dunostre! Il le fait tout de même, puisque c'est pour trouver des aventures qu'il est venu en Orient. Il ne doit pas mentir! Or, il a menti sans nécessité. Maintenant la défense la plus grave; il ne doit pas toucher à Esclarmonde avant la bénédiction nuptiale! Il le fit bientôt après, sur le vaisseau, ce qui amèna un naufrage, une séparation, une nouvelle suite de souffrances et d'aventures. La situation où s'est trouvé Huon après son péché répond à la situation de Psyché après sa désobéissance. Le palais, l'amant et le bonheur disparus, Psyché errait par le monde pour se constituer finalement esclave de Venus, résignée à subir le plus mauvais traitement de la déesse; Huon, se trouvant seul, nu et affamé, prend service chez un ménestrel, et est obligé de porter ses hardes et ses instruments.

Après s'être tiré de bien d'aventures difficiles, Huon arrive enfin à Bordeaux. On sait ce qui l'attend: l'emprisonnement, le jugement, la peine de mort que Charlemagne veut lui infliger. C'est Auberon qui, touché des malheurs indicibles de son ami, arrive au suprême moment pour punir les traîtres, humilier le trop vindicatif

Charlemagne, appeler Huon à la succession dans le royaume de Féerie. Ce dénouement nous rappelle celui dans le conte d'Apulée, où Psyché, après avoir imprudemment ouvert la boîte à beauté, se trouve déjà presque morte et ne fut sauvée que par la prompte arrivée d'Amour qui désormais ne la laissera plus persécuter. Il la fait entrer dans l'Olympe où elle boira une coupe d'ambroisie qui donne l'immortalité. Nous voyons que dans l'esprit du ménestrel le royaume de Féerie répond à l'Olympe ce qui est bien à noter, puisqu'il est clair que dans la pensée de notre ménestrel la féerie embrasse tous les dieux et toutes les déesses de l'antiquité avec leurs qualités merveilleuses.

Il y a donc un parallélisme évident dans la facture des deux ouvrages en question. Ils sont construits avec des thèmes et motifs psychologiquement identiques. Les voici: la colère d'un personnage très puissant, la persécution imméritée, les travaux imposés, l'aide d'un être supérieur, les conditions et défenses de celui-ci, les infractions, les peines qui s'ensuivent, l'apothéose finale. Les différences qu'on y voit sont la conséquence du milieu différent dans lequel le ménestrel a choisi ses personnages et placé l'action. Mais comme les actions humaines dépendent des caractères, il était bien obligé de conserver à ses personnages, malgré le changement de lieu, quelques traits qui leur furent donnés déjà par Apulée. Ainsi nous voyons Charles vindicatif et acharné à la persécution d'un innocent. C'est que l'empereur barbu remplace Venus. Qui l'aurait cru? Huon correspond à Psyché, il est donc à son exemple jeune, brave, aimable, avec cela curieux et entêté comme une femme. Quant à Auberon il doit nécessairement correspondre à Amour et nous en parlerons encore dans la suite. Il n'y a jusqu'aux deux soeurs de Psyché que le ménestrel n'eût utilisées. On sait qu'envieuses de son brillant palais, de ses richesses, elles voulaient séparer Psyché de son époux et la remplacer auprès de lui. En un mot, elles voulaient lui enlever son bien. Le ménestrel a changé ce bien en un fief et nous voyons Gérard, le frére de Huon, ainsi que son beau-père Gibouard, les méchants traîtres, faire tout leur possible pour perdre Huon et s'approprier son duché. Les soeurs trouvèrent, par la volonté d'Amour, la mort sur des rochers pointus et les traitres se trouvèrent pendus, par la seule volonté d'Auberon, sur un gibet haut comme une tour.

En général, tandis que les auteurs du Parténopeus et du Chevalier au cygne ne reproduisent que des parties du conte d'Apulée

(le premier p. ex. a omis Venus et sa persécution) l'auteur du Huon en reproduit non seulement le thème principal mais encore presque tous les motifs de détail, avec cette différence toutefois qu'il multiplie les défenses et par cela les aventures.

Nous arrivons à Auberon. Son affinité avec Amour ne peut plus être mise en doute. Il faut dire que c'est le même personnage mais déguisé. Malgré cela il n'est pas difficile à reconnaître. D'abord il est petit. On voit généralement dans cette circonstance la preuve décisive qu'il appartient aux nains, aux alpes germaniques. Il est vrai que ces êtres sont de très petite taille, mais Amour a-t-il jamais été grand? Même chez Apulée on en parle comme d'un *puerulus* et les Amours sont toujours représentés chez les anciens comme enfants.

Cela à part, il est beau comme „le soleil en été". Peut-on appliquer cette qualité à un alp germanique, à un cauchemar? Peut-on dire de lui qu'il reste éternellement jeune? C'est le contraire qui serait plus vrai. Nous n'avons qu'à regarder l'Albérich dans les Nibelunguen. C'est un nain vieux, barbu, laid, très fort, plutôt méchant et qui ne consent à être serviable que quand il a été dompté par une force supérieure à la sienne. Alors il sert son maître comme un valet: *so ein kneht.* Il y a donc loin de lui à Auberon qui domine Charlemagne lui-même.

Les qualités de beauté et d'éternelle jeunesse reviennent légitimement à Amour seul. La tradition de toute l'antiquité les lui attribue toujours. Cette tradition antique est parvenue au ménestrel français par le livre d'Apulée. Or, il se gardait bien de présenter à ses auditeurs un dieu payen, un personnage de la mythologie antique. Il en a fait un homme, en lui donnant pour père Jules César. Sa mère pourtant était la fée Morgue. Cela voulait dire qu'il était d'un côté d'un très haut lignage, et qu'il tenait de l'autre au monde surnaturel. Le ménestrel a fait de lui une sorte de Merlin qui était d'une extraction analogue, et qui savait prendre quelques fois la figure d'un nain. Quant au royaume boisé, le ménestrel semble l'avoir conçu sur le modèle du royaume du Saint-Graal, qui était également entouré des forêts.

C'est des fées qu'Auberon aurait reçu toutes ses qualités et toute sa puissance. Regardons ce qu'elles lui ont accordé. Une d'elles qui n'ot mie son gré, l'a pourvu d'une bosse qui explique la taille exigue d'Anberon. La même fée se hâta de remédier à cette déformation

en lui accordant la beauté et l'éternelle jeunesse. La seconde fée lui donna la connaissance de toutes les pensées et de toutes les actions même les plus secrètes des hommes. La troisième lui assura l'accomplissement de ses souhaits. Il n'avait qu'à vouloir et tout se réalisait. S'il voulait se transporter n'importe où, seul ou avec une armée de cent mille hommes, il s'y trouvait dans un instant. Nous voyons que, selon notre ménestrel, les fées ont accordé à Auberon des qualités vraiment divines. Il n'y avait dans l'antiquité aucun dieu qui fût plus puissant. C'est qu'en vérité Amour passait chez les anciens pour le plus puissant des immortels. Depuis Platon, on voyait encore en lui le plus parfait magicien et chez Apulée, soupçonné lui-même de magie, il est représenté dans ce caractère. Nous avons jusqu'à présent étudié trois poèmes qui dérivent du conte d'Apulée et nous avons constaté que la magie y prend une place très large.

Parmi les merveilles que nous raconte Apulée, une des plus saisissantes est certainement le palais d'Amour, plein de richesses et d'enchantements. Psyché n'avait qu'à souhaiter et des musiciens, des chanteurs invisibles se laissaient entendre pour la divertir; elle n'avait qu'à demander et une table se dressait devant elle, servie des mets les plus exquis. Voilà des souhaits qui s'accomplissent tout de suite. Eh bien, le ménestrel fait construire Auberon, devant les yeux de Huon et de ses compagnons un palais semblable, avec une table servie au gré des chevaliers affamés. Quant aux choses merveilleuses dont dispose Auberon, on pourrait hasarder de dire qu'après la catastrophe qui frappa Psyché, elles furent enlevées de son palais délaissé par des gens qui rodaient autour. Nous nous demandons s'il n'y avait pas aussi des poètes parmi eux? *Non est quidquid quod ibi non est.* Toutes les choses les plus rares du monde y étaient déjà. Partant de cette assertion, nous supposons que tous les cors, les coupes, les capes, les anneaux, en un mot, tous les objets magiques qui apparaissent plus tard par-ci, par-là, proviennent du trésor de ce palais. Cela veut dire simplement que l'idée de ces choses procédait de la même conception du monde, d'où est sorti le livre d'Apulée. Où est le point de départ de ces idées, de quelle manière elles se sont propagées, cela est déjà dit dans les parties précédentes de cette série d'études.

Il ne faut pas oublier l'idée de la Providence qui pénètre le conte d'Apulée et qui plane aussi sur le poème français. Cette idée

profondement religieuse fut pour la première fois, nous ne dirons pas émise, mais largement développée par Platon et chaleureusement propagée par Apulée. Ce n'est pas sans raison que ce dernier se donne lui-même pour Platonicien. On peut s'étonner que le ménestrel ait osé attribuer cette qualité vraiment divine à un être d'une provenance aussi douteuse qu'était celle d'Auberon. Pourquoi ne l'a-t-il pas attribué au Dieu chrétien, comme l'a fait l'auteur du Chevalier au cygne? C'est qu'il voyait, peut-être, une différence entre la Providence chrétienne et celle d'Amour. Cette dernière lui paraissait plus familière, plus intime pour ainsi dire, plus plaisante et nouvelle enfin. Le Dieu chrétien aurait-il pu s'éprendre d'amitié pour un Huon menteur et incontinent?

Auberon n'est donc pas de provenance germanique. Il n'est pas identique à Alberich dans la chanson de Nibelunguen, ni à Elberich dans Ortnit. Nous avons déjà parlé du premier, il nous reste à indiquer ce que l'auteur dit du second. Selon lui, c'est un personnage hybride qui procède en partie d'Alberich des Nibelunguen, et en plus grande partie d'Auberon. L'auteur relève les motifs que le chanteur allemand aurait emprunté au poème français. Il croit en outre que l'influence de Huon est non moins visible dans les poèmes de Wolfdietrich et de Laurin et Walberan. Il faut supposer encore que les Spilmans ont déjà connu des personnages comme Maugis, Basin ou Malquidant. En examinant les continuations qu'a reçu le poème de Huon, l'auteur relève la grande ressemblance entre le poème d'Esclarmonde et la deuxième partie de Herzog Ernst. Il faut ajouter tout de suite qu'il y avait deux versions latines de ce dernier poème.

Il ne reste donc que les trois noms qu'on prend pour identiques: Auberon, Alberich et Elberich. Qu'Auberon s'explique facilement par Aubry-Alberich, il n'en faut pas douter. Il s'appellerait Auberin que l'affinité de ces noms n'en serait que plus manifeste. Cependant le nom d'Auberon serait le même, s'il dérivait d'alba — aube avec le suffixe composé eron. Cette explication n'est pas facile à admettre et pourtant c'est ainsi que les Bretons semblent avoir compris ce nom en le traduisant par Gwyn — araun. D'après Villemarqué gwyn doit signifier l'aube. L'auteur laisse toute la responsabilité de ce rapprochement breton au célèbre celtisant, mais il ajoute que gwyn signifie blancheur encore aujourd'hui. On est donc obligé de prendre en compte l'explication qu'il propose. Le nom

d'Auberon, pris en ce sens, indiquerait peut-être la splendeur du personnage, ou se rapporterait à sa demeure orientale où l'aube apparaît. Ce qui est sûr, c'est que le nom actuel d'Oberon n'a pas un caractère germanique.

L'auteur s'occupe attentivement de Jacques de Guise et de son ouvrage très caractéristique pour l'époque d'alors. Le chroniqueur procède à la manière des jongleurs qu'il connaît et qui se composent des généalogies, inventent des personnages et des autorités selon leur intention. La sienne était d'attribuer à l'Austrasie, c'est à dire à la Belgique, à la Lorraine et surtout au Hainaut une tradition plus antique, plus vénérable que n'était celle de la Neustrie mérovingienne. On comprend qu'il était obligé d'inventer et de mentir pour y arriver. Il n'est pas impossible qu'il ait eu quelques notions de Huon et même d'Ortnit. Comme document historique son bavardage ne mérite que peu d'attention.

Moindre encore est la valeur du prologue de Turin qui devait servir à attacher tant bien que mal la chanson de Huon à la geste des Lorrains et surtout à Hervis de Metz, un poème ajouté postérieurement à la geste principale.

Il est donc tout à fait probable qu'une chanson de Huon de Bordeaux, antérieure à celle que nous possédons, n'existait jamais Elle n'est nul part mentionnée dans les poèmes plus anciens. Nous nous trouvons donc devant l'importante question que voici: comment le ménestrel de Saint-Omer a-t-il su l'aventure de Charlot avec Aubouin qui a réellement eu lieu au neuvième siècle? L'auteur explique ce fait d'une manière assez simple, il est vrai, mais qui à son avis n'est pas dénuée de vraisemblance. Selon son opinion le ménestrel se serait servi des Annales Bertiniani. Cette chronique fut écrite justement dans l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, lieu d'origine du ménestrel lui-même. C'est là peut-être ou ailleurs qu'il apprit aussi à connaître la version que donne Réginon de cette aventure, le récit de notre poéte contenant des détails propres à ces deux versions. Le menestrel n'aurait-il jamais fréquenté dans ses pérégrinations des abbayes où il y avait de quoi étancher la soif qui le tourmentait?

La supposition que l'auteur se permet de faire n'est nullement gratuite, car voici ce que nous raconte un confrère cadet de notre ménestrel:

Ala Adam, plus ne volt demorer,
A Saint Denis en France, demander
Coment porra de ceste estoire ouvrer,
Par quoi la puist seur verité fonder...
Uns courtois moines cui Dex puisse honorer,
Dant Nicholas de Rains l'oy nommer
Li fist l'istoire de chief en chief monstrer.

(Enfances Ogier, 39)

Adenet li Roi aurait-il était le seul à chercher des informations là où il était le plus facile à les obtenir? L'auteur se propose de dire à une autre occasion ce qu'Adenet était en effet allé chercher dans une bibliothèque monastique.

On se demande pourquoi tant de savants d'un talent exceptionnel et d'une érudition bien vaste se soient à ce point trompés sur le vrai sens du poème en question? C'est qu'ils suivent une méthode profondément erroneuse. On pourrait l'appeller *folkloriste.* Elle consiste à ne tenir aucun compte de la chronologie, à placer dans le passé, à des siècles de distance, des faits et oeuvres notoirement postérieurs. Sans souci du principe du milieu, on attribue des idées et des perfections à des temps ou à des couches sociales qui n'en étaient pas susceptibles. A les croire, ce ne serait pas un progrès continu, mais une décadence constante qui ferait la règle de l'histoire de l'humanité. Le champion le plus connu de cette méthode, M. Andrew Lang, voyant qu'elle n'aboutissait pas à des résultats plausibles, a lui-même dénoncé son insuffisance. On doit dire qu'elle est foncièrement antihistorique. Et pourtant elle continue à inspirer les travaux sur l'histoire littéraire du moyen âge, le livre de M. Voretzsch en est une preuve évidente. La substitution par lui proposée des sagas aux chansons perdues ne suffit pas à modifier sensiblement les conséquences de cette erreur et cela d'autant moins que l'auteur de cette nouvelle théorie en fait une application quasi extravagante. Toutefois, l'auteur n'a pas l'intention de généraliser ces remarques. Elles ne visent que Huon de Bordeaux et les cas où la même méthode est appliquée avec la même faiblesse d'arguments.

Dans le résumé sur le Chevalier au cygne il s'est glissé quelques incorrections que l'auteur prend l'occasion de rectifier. Page 39, v. 9 il faut lire Eris (Discordia) au lieu d'Iris. — Pour être conséquent il fallait mettre partout Ansel au lieu d'Anselme (p. 28)

quoique les chroniqueurs donnent les deux noms au même personnage. — Dans les „Zur Partenopeus-Frage“, page 43, v. 22 il faut lire ie au lieu d'ié. (A propos de cette contraction de iée en ie l'auteur se permet de présenter une remarque. Ne devrait-on voir dans ce phénomène, observé aussi en dehors du territoire picard, originairement plutôt un substitution du participe en ita à celui en ata qu'une contraction? Ce raisonnement trouve son appui dans la substitution du participe en ata à celui en ita. En voici des exemples pris dans des laisses en ié: recueilliés, afoibliés, rajouveniés. Les exemples de cette catégorie sont de beaucoup moins nombreux que les autres, mais cela tient à la circonstance que les participes en ata sont dans le français à peu près quatre fois plus fréquents que ceux en ita).

L'auteur se hâte également de retirer, ou au moins d'adoucir l'assertion trop apodictique qu'il a émise sur l'antériorité du Parténopeus à l'Enée. Il est certain qu'il existe entre les deux poèmes un rapport bien étroit. C'est qu'ils ont en commun plusieurs motifs très caractéristiques que l'auteur s'est borné à indiquer dans son travail. Il y a là sûrement un emprunt, mais comme il est difficile de décider d'une manière précise de quel côté il fut opéré, l'auteur se permet de revenir à sa première incertitude. On sait que M. Salverda place l'Enée à 1150, tandis que M. Groeber lui donne la date de 1160.

Quant aux reproches imaginaires, dont M. Foerster eut soin de charger sa critique du résumé du travail sur le Parténopeus, il faut constater que ce savant, quoique mis depuis plusieurs mois en possession du livre même, n'a pas cru devoir les révoquer.

---

24. M. WŁODZIMIERZ CZERKAWSKI: **Badania nad ilością Polaków i ich ugrupowaniem w krajach zagranicznych.** ***(Recherches sur le nombre et le groupement des Polonais à l'étranger).***

La nationalité constitue de nos jours l'élément le plus important de groupement social. Si la définition de la „nationalité“ donne lieu à de multiples discussions, il n'en reste pas moins hors de doute que c'est la volonté de l'individu, son propre sentiment qui le place en dernier lieu dans telle ou telle nation. Les signes tels que la langue, la race, la culture etc. n'en sont que des marques

extérieures et en quelque sorte des stimulants: ils peuvent réagir, le cas échéant, sur la conscience individuelle, sans avoir toutefois assez de force pour servir partout et toujours à indiquer sans faute la nationalité d'une personne.

La statistique contemporaine cherchant à déterminer, au point de vue du nombre, la force relative de différentes nations, fut naturellement amenée à s'appuyer sur ces marques tout extérieures et problématiques; aussi les résultats obtenus ne font que se rapprocher de la vérité et souvent ne concordent pas les uns avec les autres. Il arrive en effet qu'une conscience nationale se forme sur la base de ces éléments utilisés par la statistique, mais ensuite, par le fait de l'isolement des individus, leur action est trop faible pour assurer la solidarité et la cohésion nationales. A l'aide de ces éléments nous pouvons facilement déterminer le nombre de personnes parlant une même langue ou ayant une origine historique commune; nous n'apprenons pas à connaître par là la force effective d'une nation donnée. Et inversement l'absence de telle ou telle marque habituelle de la nationalité n'exclut pas le fait que l'idée nationale se maintienne très vivace. Quoi d'étonnant que la statistique soit exposée à faire des évaluations trop faibles ou trop élevées? La France et la nationalité française en offrent un exemple classique. D'un côté, les Belges, les Canadiens parlant exclusivement français et se considérant néanmoins comme nations distinctes; de l'autre — les Alsaciens, les Bretons, Français de coeur et de conviction, parlant pourtant peu ou point la langue française.

Et cependant ces marques extérieures qu'envisage la statistique ont une certaine valeur, lorsqu'on les considère au point de vue de l'intérêt d'une nation: elles indiquent que là où elles existent, on peut créer ou renforcer le sentiment national. Seules, elles ne suffiraient peut être pas à produire ce résultat; mais il y a lieu de leur adjoindre une action sociale consciente qui aurait pour but direct de réveiller ou faire naître le sentiment de solidarité parmi ceux qui, tout en répondant par ailleurs à tous les signes de cette nationalité, sont encore dépourvus de ce sentiment.

La politique des Etats modernes est toute pénétrée de l'idée de cohésion nationale. La statistique des nationalités ne fait que leur indiquer les points où ils doivent commencer l'action; c'est grâce à celle-ci que les individus appartenant visiblement à une

même famille nationale et en même temps très disséminés et très isolés arrivent progressivement à former des groupes cohérents.

Considéré au point de vue polonais le problème devient singulièrement plus ardu et aussi d'une plus grande portée. En voici les raisons: premièrement, la statistique des Polonais se heurte à la difficulté consistant en ce que l'intérêt réel ou apparent des Etats qu'ils habitent pousse ceux-ci à faire artificiellement diminuer le nombre des Polonais; deuxièmement, nous ne possédons pour ainsi dire pas d'organes publics chargés de maintenir notre nationalité intacte; enfin, le sentiment national chez nos émigrants, tout vif qu'il est, ne l'est pas assez pour ne pas pouvoir aisément s'éteindre. Nous ne possédons pas de statistique exacte des Polonais. Si l'action sociale ne vient pas remplacer celle des gouvernements en défaut, nons sommes menacés du danger de la dénationalisation dans une plus forte mesure que toute autre nation. Un district galicien, celui de Przemyślany, où sur 16084 catholiques romains on ne compte que 12406 Polonais, peut être cité à titre d'exemple.

En revanche, notre nationalité se trouve favorisée par d'autres traits de caractère, à savoir: l'unité sur le terrain religieux, la tendance à se grouper à l'étranger en masses compactes et l'esprit de retour, toujours si vif chez la plupart de nos émigrants. C'est ainsi que les principaux centres polonais à l'étranger se trouvent en Saxe, près de Dresde et de Chemnitz, en Westphalie et sur le Rhin, dans la région de Bochum—Duisbourg—Essen, aux Etats-Unis, dans les environs de Chicago, Pittsburg et Milwaukee, au Brésil, dans le Parana, en Angleterre, à Londres.

On sait qu'à l'étranger, surtout en Allemagne et en Amérique, on signale dans les rangs de l'émigration polonaise des défauts qui ont une influence néfaste sur le maintien de la nationalité:

1. Le manque d'individualités superieurement cultivées, ce qui permet à la dénationalisation de faire de rapides progrès.

2. La privation de toute influence sur les affaires publiques, affaiblissant ainsi l'un des grands ressorts nationaux: l'amour propre national.

3. En beaucoup de régions, l'absence de toute organisation religieuse, nationale et sociale particulière.

4. L'absence d'un point d'appui suffisant et de lien avec les éléments puissants de la nation restés dans le pays d'origine.

Pour porter remède à cette situation, ou plutôt pour pouvoir se

rendre compte de ce qu'il y a à faire, il est indispensable d'avoir une statistique exacte de la nation polonaise. C'est ce qui a été complètement négligé jusqu'ici, à tel point que nous n'avons que des idées tout erronnées sur la force nationale dans les diverses contrées de la Pologne, sans en excepter la Galicie. Cette statistique, fondée sur les documents officiels, et au cas où ceux-ci seraient insuffisants, sur de sérieuses recherches personnelles, devrait indiquer:

1. Le nombre des Polonais et leur distribution territoriale.
2. Leur état économique et professionnel.
3. Leur organisation sociale et religieuse.
4. Leurs éléments de civilisation, c'est-à-dire les écoles, la presse.
5. Leur influence politique, surtout leur influence sur le cours des affaires publiques.

Un travail de ce genre, exclusivement scientifique ne peut être mené à bonne fin que par le concours d'une grande société savante, plus puissante qu'une individualité isolée; car les matériaux officiels étant en bien des cas insuffisants, une enquête sous la forme d'un questionnaire à remplir ne peut réussir que sous l'impulsion d'une institution jouissant d'une légitime autorité.

Toute statistique des Polonais, établie d'après les données actuellement connues ne saurait être que défectueuse et hypothétique. Aussi les chiffres que nous rapportons ci-dessous n'ont pas de caractère plus précis. Ils concernent les Polonais et les Lithuaniens, en tenant compte de l'accroissement normal de la population jusqu'en 1900. D'après nos recherches, les Polonais et Lithuaniens, défalcation faite des Juifs, étaient en Europe, à la fin de 1900 — 19.518.079, en Asie, 93.268, en Amérique, autant toutefois que la marche de la dénationalisation n'ait pas été trop rapide, environ 1.500.000, soit en tout, 21.111.347. Ajoutons à ce chiffre 1 827.677 juifs, en Galicie et dans le Royaume de Pologne. En Europe, le Royaume compte, en dehors des Juifs, 7.650.678 Polonais ou Lithuaniens; la Russie d'Europe en a 4.705.457, l'empire d'Allemagne, 3.600.800, l'empire d'Autriche 3.599.940, les autres pays de l'Europe 54.474. A titre de comparaison ajoutons que le nombre des Ruthènes pendant la même période a été de 23.408.999, celui des Blanc-Russiens de 5.975.701.

---

25. ST. ZAKRZEWSKI: **Opactwo śś. Bonifacego i Aleksego na Awentynie w latach 977—1002.** ***(L'abbaye des Saints Boniface et Alexis sur l'Aventin, de 977 à 1002).***

Malgré les plus minutieuses recherches exécutées sur place — la vieille abbaye est aujourd'hui un institut pour aveugles — et en outre dans les archives de l'Etat, il n'a pas été donné à l'auteur de retrouver les plus anciens documents concernant cet intéressant monastère. L'archive, il est vrai, contient quelques pièces anciennes; mais elles sont postérieures au XIIe siècle; une seule date de 1166. Ces pièces proviennent d'achats faits par l'administration archivale: quant au cartulaire de l'abbaye lui-même, il a été dispersé lors du licenciement du couvent, après la prise de Rome. Il est possible que les archives des Jéromites à Rome, ou la bibliothèque du séminaire pontifical à laquelle Pie IX fit don de la bibliothèque du couvent supprimé, cachent encore des matériaux pour la période antérieure de l'histoire de l'abbaye. L'auteur n'a pu s'en assurer lui-même, n'ayant point obtenu accès à ces collections. Aussi a-t-il dû se borner à l'analyse des actes recueillis avec tant de soin, vers le milieu du XVIIIe siècle, par l'historien Jéromite Nerini dans le: „De templo et coenobio S. S. Bonifacii et Alexii, Romae 1752". Il a complété les informations de Nerini par quelques rares indications disséminées dans des publications plus récentes.

Passant sous silence l'histoire de l'antique diaconie de S. Boniface, l'auteur ne remonte que jusqu'en 977, date exacte de la fondation de l'abbaye. Serge, fondateur du monastère, était un Jacobite qui, après avoir séjourné en Syrie, d'abord à Sarug, près d'Ephèse, puis à Damas, arriva à Rome avec une image miraculeuse de la Vierge. Le pape Benoît VII lui offrit la diaconie de S. Boniface dans le dessein probablement de pacifier les environs de l'Aventin, point fort important dans la Rome d'alors.

Mais l'ère brillante du monastère ne commence que sous la direction de l'abbé Léon qui fut placé à la tête de la communauté, entre 981 et 983. Eu égard aux nombreux rapports qui lièrent cet abbé avec les moines grecs de l'Italie méridionale, il est permis de supposer que Léon était frère d'Aligerne, célèbre abbé de Mont-Cassin, mort en 986. Ce Léon avait fait un voyage à Jérusalem, et avait été quelque temps abbé de Nonantola. Lorsqu'il devint abbé sur l'Aventin, son hospitalité, ses étroites relations avec le pape,

surtout avec Jean XV, attirèrent au monastère des personnages ecclésiastiques et laïques éminents, surtout ceux qui étaient étrangers à Rome. Enfin le voisinage du palais impérial sur l'Aventin, le commerce suivi avec la cour et surtout avec Teofano, ne firent que donner encore plus d'importance au couvent.

Grégoire, abbé de Calabre, qui devait plus tard fonder le monastère de Porticello près d'Aix-la-chapelle, saint Nil, Jean, abbé de Nonantola, futur antipape, Jean, issu de la noble famille romaine des Campaninus, des étrangers, comme Abbo de Floriac, Notger de Liège, Saint Adalbert, furent successivement les hôtes de l'abbaye. En même temps qu'à ces personnages d'élite, parfois le couvent donnait aussi asile à des envoyés des évêques de l'Orient, de l'Afrique, de l'Espagne. C'est aussi là que les candidats aux lointains évêchés faisaient fort souvent un stage préparatoire.

Cette population bariolée, ce mélange d'éléments orientaux et occidentaux sous le même toit créa une singulière atmosphère intellectuelle dont nous avons l'expression dans la légende latine de S. Alexis, l'homélie sur le même par S. Adalbert, et enfin la vie de ce dernier saint, écrite sans doute à Rome par Jean. Ce mouvement littéraire, confiné dans les étroites limites d'un cloître, n'en produisit pas moins des idées fort nouvelles pour l'époque. De cet ascétisme extrême, en contact avec l'atmosphère étouffante de Rome, naquit une ardeur apostolique, inspirée par les plus purs, les plus nobles motifs. Saint Adalbert fut le porte parole, l'initiateur de ce courant. Avide d'action, mais d'action purement religieuse, l'abbaye se montre fort hostile aux tendances représentées par Gerbert dont Léon fut l'ennemi, non moins sans doute que S. Adalbert, disciple d'Otrich de Magdebourg.

La position de l'abbaye sous Othon III devint des plus difficiles. Mise en contact presque permanent, d'un côté avec le jeune empereur par ses amis et ses religieux, elle devait rester de l'autre, en bons termes avec la famille des Crescentius à laquelle l'attachaient de riches donations et le souvenir de sa fondation même. Le père, ou peut-être le frère de Crescentius premier, y avait été enseveli du temps de Serge. C'est aussi dans ses murs que Crescentius premier vint se réfugier et finir sa vie en 984. Ce Crescentius avait été un des plus généreux fondateurs du couvent. Après sa mort la famille continua ses largesses. Une soeur de Crescentius I fait une donation au monastère en 987. S. Adalbert pendant son

séjour dut s'y rencontrer avec Crescentius II. Nous n'en citerons pour preuve que la guérison miraculeuse du fils d'une femme de „Cere“, propriété des parents de Crescentius.

Les Crescentius en somme étaient les vrais fondateurs de l'abbaye. Les revendications ultérieures de l'abbaye, présentées dans la prétendue donation d'Euphémie, s'étendent à toutes les propriétés appartenant jadis aux Crescentius. Pour l'analyse de la donation d'Euphémie, à laquelle l'auteur assigne la date de 1002, de la plus haute importance est un document de 985 où Crescentius II paraît en qualité de comte de Terracine.

C'est dans les limites des possessions des Crescentius que se propage le culte de S. Adalbert, incité par Othon III et portant la marque évidente d'une piété expiatoire pour les victimes, Crescentius II et Jean XVI, antipape. Pareillement, l'église dans l'île actuelle de S. Barthélémy, l'église d'Affile dans les montagnes de la Sabine, les reliques de S. Adalbert, répandues jusqu'à Terracine; tous ces endroits sont situés dans les possessions de Crescentius II.

La famille de Constance et de ses frères dont parle le poème de S. Adalbert occupe une situation à part à côté de ces fondateurs du couvent. Sur la ruine de la puissance de ses ancêtres s'était élevé Crescentius I. Constance fut mariée, vraisemblablement, à Jean, fils de Dymitre, partisan des Crescentius. Au moment de la catastrophe, Crescentius n'a confiance ni en elle, ni en ses frères. Avant 996 ceux-ci avaient été les bienfaiteurs du monastère de S. Grégoire in „Clivio Scauro“. Plus tard, ils transportèrent leurs faveurs sur celui de S. Boniface et S. Alexis. Remarquons seulement que „Etienne“ „Vestararius“ connu entre 970 et 980, ainsi que son frère Pierre, et les frères Pierre „Vestararius“ et Etienne du document général d'Othon III de 996, étaient sans doute des personnages identiques et les ancêtres de cette famille; le pape Benoît VI appartenait aussi à la même maison. Une foule de liens de parenté, liens consentis ou contraints purent exister entre cette famille et les Crescentius; en tout cas elle avait ses propres traditions. Les attaches de cette maison avec le couvent des S. S. Alexis et Boniface étaient fort étroites. Elle possédait à cette époque le „fundus“ Savelli, près d'Albano, et les propriètaires de ce fundus ont plus tard leur palais sur l'Aventin et, conjointement avec le pape Honorius III, sont de zélés protecteurs du monastère.

A côté de ces deux grandes familles, les Crescentius, Cons-

tance et ses frères, l'auteur cite quelques autres bienfaiteurs de l'abbaye, entre autres Pierre, fils de Marozza et évêque de Silva Candida.

Les dotations tiennent le monastère en relations continuelles avec les familles donatrices. Les terres lui sont allouées en propriété perpétuelle, à condition toutefois qu'il ne sera pas possible d'en faire cession ou vente. Cette clause acquiert une importance pratique considérable si l'on remarque que, par suite des luttes et des troubles continuels de cette période, les religieux ne purent se livrer à aucune culture dans les limites de la Campagne. De là l'abbaye n'est en général que le propriétaire juridique des terres possédées et plus tard prises à bail par lui — ou à l'inverse, les familles féodales, conservant le titre juridique de propriété, abandonnent leurs biens à titre emphytéotique, „libello", aux monastères, afin de pouvoir reprendre possession de ces biens. Mais nous n'avons aucune preuve que notre abbaye fût riche en hommes; elle ne put donc elle-même développer une grande exploitation agricole. Cette exploitation par contre se concentra autour des églises disséminées dans les terres du monastère; de telle sorte qu'on pouvait considérer comme dotations de celui-ci, les dotations de ces églises. L'abbaye devint ainsi une institution non tant monastique qu'ecclésiastique séculière.

Il est indispensable de bien saisir le caractère de la dotation du couvent, si l'on veut apprécier son rôle historique.

En 996, l'abbaye obtient un privilège général de l'empereur Othon III. Ce moment où le pape et l'empereur se réconcilient avec la famille Crescentius, est le plus brillant pour notre monastère. L'apostolat de S. Adalbert en Pologne, ajoute encore à cette splendeur et ouvre à l'abbaye de larges champs d'action.

Dans l'histoire de l'abbaye des S. S. Boniface et Alexis on peut toucher, pour ainsi dire, les ressorts qui solidarisèrent le monde slave avec Rome. La lutte de ces éléments contre l'Empire, au nom des droits de la Rome antique, put faire naître dans les pays slaves et en Hongrie, l'idée de l'indépendance politique.

L'auteur passe sous silence les relations multiples du couvent ainsi que les influences qu'il put exercer en dehors de Rome. Il ne s'occupe que des rapports qu'il eut avec la Pologne. Sans parler du rôle généralement connu de S. Adalbert, il s'attache seulement

à faire ressortir l'action de l'apôtre, en tant seulement qu'elle se relie à l'abbaye elle-même de S. Alexis.

Une abbaye en Pologne, fondée par S. Adalbert — ainsi que des renseignements contemporains l'affirment — fut probablement le plus ancien monastère de ce pays. Il ne put se placer sous l'invocation de S. Adalbert lui-même, mais il dut avoir une sorte de privilège de primatie à l'égard de tous les monastères qui furent érigés par la suite. Ce droit de primatie échut au monastère de Brzewnow, fondation de S. Adalbert, comme en Allemagne à l'abbaye de Fulda. En Pologne, le monastère des Bénédictins de Mogilno, fondé par Boleslas le Hardi, dut aussi posséder ce droit de primatie et d'ancienneté immédiatement après l'archevêque, dans les limites du diocèse archiépiscopal, mais non dans celles de la métropolie. Ce monastère, moins ancien, obtint sans doute ce privilège par transmission à lui faite des droits d'un autre monastère. Nous savons cependant avec certitude, qu'en réalité l'abbaye nouvelle de Mogilno obtint en héritage toute une série de revenus flottants de l'abbaye de Łęczyca, après l'attribution des dotations de cette abbaye à l'archevêque de Gniezno. L'abbaye des bénédictins de Łęczyca aurait donc eu le privilège de primatie, parce qu'elle était la plus ancienne du diocèse de Gniezno. Or, elle était placée sous l'invocation de Notre Dame et de S. Alexis. En 1001, dans la suite de l'empereur Othon III, à Ravenne, se trouve Anastase (Aschricus) disciple de S. Adalbert et abbé de ce couvent.

Ce monastère de Łęczyca est un nouveau témoignage de l'activité de S. Adalbert en Pologne. Le patronage de la Sainte Vierge, tout spécialement honorée sur l'Aventin, peut contribuer en quelque sorte à confirmer l'opinion selon laquelle S. Adalbert serait l'auteur de l'hymne célèbre „Bogarodzica".

Cette succursale polonaise de l'abbaye des S. S. Boniface et Alexis, disparaît peu après 1001. C'est sans doute, sans compter d'autres causes générales, parce que Anastase ne revint jamais en Pologne, et fut, en Italie, promu archevêque de Hongrie. Ce fait est des plus importants. Anastase était loin d'être un partisan aveugle de S. Adalbert; il avait même eu un différend avec l'apôtre lors de leur commun séjour à Rome; lui et Radla aimaient S. Adalbert, mais de loin.

L'abbaye de l'Aventin se trouva dans une situation assez difficile après la mort de l'abbé Léon, alors que monta sur le trône

apostolique Gerbert autrefois énergiquement combattu par Léon. Mais l'impulsion donnée par ce dernier persista sous la direction de Jean, secrétaire pendant la légation de l'abbé Léon en Gaule, en 995, 996. Ces relations eurent leur répercussion dans les annales de l'abbaye. Sous Sylvestre II, après la mort d'Othon III, eut lieu cette donation d'Euphémie, preuve que le monastère se voyait réduit à se défendre. Ce même Sylvestre II remet à des mains étrangères la ville de Terracine et ses environs. à laquelle les Crescentius et l'abbaye élevaient de concert leurs prétentions. Anastase, par cela même qu'il est en conflit avec S. Adalbert, est comblé de faveurs par Sylvestre II; tandis que les hommes qui sont à la tête de l'Eglise de Pologne, les successeurs de S. Adalbert, conduits par Radym, ne sont pas bien vus du pape. Tous ces faits sont trop obscurs, trop peu connus, pour que nous essayions de rechercher entre eux des connexions encore plus obscures.

Il est cependant vraisemblable que sous le pontificat de Sylvestre II, le monastère eut à souffrir, et à Rome, et en Pologne, du souvenir de l'abbé Léon. Au lieu de ces religieux et de leurs disciples, le Souverain Pontife protège des gens comme Anastase ou le nouvel ordre bénédictin des Camaldules.

---

26. M. STANISLAS ZAKRZEWSKI: **Malowidła w Bazylice św. Klemensa w Rzymie.** *(Les peintures de l'église Saint Clément à Rome).*

La basilique, sous l'invocation de Saint Clément, à Rome, a été construite sur le terrain autrefois occupé par le palais patrimonial de la famille de ce saint. Cette famille descendait des Flavius, et à côté des Flavius, proches parents du saint, les membres de la famille en général furent ensevelis dans ce sanctuaire; c'est du moins ce que permettent de supposer les sarcophages payens conservés dans la basilique. L'un deux, celui d'un certain „Gennario“ et de sa femme „Florentia“, a tout particulièrement attiré l'attention de l'auteur.

Dans la longue série des inscriptions payennes, recueillis par Nerini dans le cloître actuel des S. S. Boniface et Alexis, nous en avons trois où il est question des Flavius. Une d'elles surtout est importante: „Iovi optimo etc. Flavius co(n)s(ul) .... fecit“. Il

s'y en trouve encore une autre où on lit le nom de „Florentia“, vierge. On note aussi un „Florentius“ qui, celui-là, devait être déjà chrétien. Mais parmi les inscriptions payennes apparaît un „Januarius“. Toutes ces inscriptions communes à S. Clément et au monastère ont conduit l'auteur à penser que les patriciens sur les terres desquels fut érigée la basilique de S. Clément, étaient aussi propriétaires de la parcelle de l'Aventin sur laquelle s'éleva, plus tard, le monastère des S. S. Boniface et Alexis.

Nous pouvons donner encore d'autres preuves des liens de dépendance qui rattachaient la petite diaconie à la grande basilique.

Parmi les tableaux qui ornent la crypte souterraine de S. Clément se trouve une Vierge avec l'Enfant Jésus, assis sur ses genoux. C'est exactement la même figure que la „Bogarodzica“ polonaise. Ce type de représentation de la Mère de Dieu, né en Orient, avait été adopté comme authentique, en opposition avec celui que les Nestoriens avaient préconisé. Or, dans l'abside de la crypte du monastère des S. S. Boniface et Alexis, il y avait une image absolument identique.

Enfin, parmi les tableaux de S. Clément s'en trouve un reproduisant la légende de S. Alexis, le second, il est vrai, mais le plus éminent patron de l'abbaye de l'Aventin. Certains détails de cette peinture apportent des modifications à la légende de S. Alexis, telle qu'elle est rapportée dans les „Acta Sanctorum“. Enfin ce tableau, à côté de ceux qui concernent S. Clément et S. Cyrille, invite à honorer l' „homme de Dieu“, c'est-à-dire S. Alexis. Il faut donc rappeler que Joseph l'Hymnographe, auteur de l'hymne grecque sur S. Alexis, vivait à la même époque que S. Cyrile, et séjourna dans la plupart des endroits habités successivement par ce dernier. En présence des deux faits que nous venons d'établir, il ne sera peut-être pas téméraire d'affirmer que c'est S. Cyrille qui propagea, ou tout au moins raviva à Rome la dévotion à S. Alexis. Et lorsque Serge, métropolite de Damas, porta d'Edesse à l'Aventin l'image miraculeuse de la Vierge, cette dévotion ne put qu'en être accrue. A ce propos, l'auteur fait remarquer combien la légende latine de S. Alexis met d'insistance à localiser à l'Aventin même les traditions sur ce bienheureux.

Le tableau de S. Alexis appartient au même groupe de peintures que deux tableaux de „Beno de Rapiza“ et la „Maria Macel-

laria". L'auteur y constatant une multitude de traits communs, suppose que ce sont des ouvrages dus au même peintre et donnés en ex voto par la même famille. Un tableau signé par Beno de Rapiza et sa femme Marie, et retraçant la légende de „Sisinnius", nous donne une première indication sur les localités où vécurent les personnages: elles sont dans les environs d'Albano. C'est aussi dans cette contrée que vivait au Xe siècle, le seigneur féodal Constantin, surnommé „macellarius". Ce même surnom se rencontre en 999, dans la famille protectrice de l'église S. Eustache, famille qui, dans la suite, porta le nom de „San Eustachio". Constantin „macellarius", a un fils, Benoît qui nous est signalé en 980; à la même date Constantin est encore vivant. Ce Constantin, sans compter les terres d'Albano, a des domaines dans le territoire de „Castellano". Toutes ces particularités autorisent à croire que la famille de Constantin et de son fils „macellarius" était une de celles de la parenté d'Albéric II et, plus tard, des Crescentius Cette hypothèse est confirmée par le détail suivant: une fille de Beno de Rapiza, nommée dans un des tableaux, s'appelle Altilia, diminutif, pense l'auteur d'Alda, nom porté par la fille du roi Hugo, première femme d'Albéric II. D'un autre côté le nom de Rapizo, dès 968, se trouve dans la famille des comtes Rainer, connus dans le territoire de Castellano, dans le comté de Rieti, et, à la fin du Xe siècle, dans le comté de la Sabine. Dans ce même comté de la Sabine, se montre probablement aussi vers la fin du Xe siècle, le nom, absolument exceptionnel à cette époque, de „Clemens de monte Sorbi".

L'auteur suppose qu'une Rapiza de la famille des comtes Rainer fut la femme de Constantin et la mère de „Beno de Rapiza". Ce Benoît put être facilement un de ces nombreux Benoît agissant à Rome, à la fin du Xe siècle, dans le camp des Crescentius.

Comme témoignage des relations étroites existant entre les bienfaiteurs de la basilique de S. Clément, faisant exécuter un tableau en l'honneur du premier apôtre des Slaves, et les protecteurs de l'abbaye des S. S. Boniface et Alexis, on peut encore citer cette particularité: Pierre, évêque de Silva Candida, décédé en 1035, fils de Maria ou Marozza, devenue veuve en 979, porte le nom, ou plutôt le surnom de Cirilla. Les patrons de la basilique et ceux de l'abbaye avaient donc la même dévotion.

Les constatations que nous venons de faire ne sont pas dépour-

vues d'intérêt au point de vue politique. La famille et le parti des Crescentius, en passe de réaliser leurs aspirations, eurent un culte tout particulier pour les saints dont la dévotion mettaient une sorte de communication entre eux et les lointains pays slaves.

La vénération dont S. Clément fut l'objet à Rome au IXe et au Xe siècle, les nombreuses marques de la sollicitude papale pour la basilique elle-même, ont aussi leur importance. Si en effet, il en était ainsi, la personne du grand pontife dut exercer alors seulement une grande influence sur S. Adalbert et ses compagnons. Par contre, il serait superflu de faire remonter les premières manifestations de la dévotion à S. Clément en Pologne et en Bohème, au IXe siècle, et de les rattacher à l'action directe de S. Méthode. On note par exemple et avec plus de raison, à la fin du Xe ou au commencement du XIe siècle, de nombreuses églises placées sous l'invocation de S. Clément, et cela par suite d'une action venue tout droit de Rome.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

3 Grudnia 1902

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9. Novembre 1902.

Sommaire. Séances du 10 et 17 Novembre.
Résumés. 27. Compte rendu de la séance de la commission historique du 30 Octobre.
28. M. ST. KĘTRZYŃSKI. Recherches critiques sur Gervais de Tilbury.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1902.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

A. BRÜCKNER: »Psałterze polskie do połowy XVI w.« *(Les psautiers polonais jusqu'a la moitiè seizième siécle).*

ST. WINDAKIEWICZ: »Dramat liturgiczny w Polsce średniowiecznej«. *(Le drame liturgique polonais au moyen âge).*

M. L. STERNBACH présente son travail: »Czas powstania Melissy gnomicznej Antoniosa« *(Du temps ou fût composée la Melisse gnomique d'Antonios).*

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Sur le poéme moral de Manasses“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. THAD. GRABOWSKI: *„La poésie polonaise après l'année 1863“.* II partie.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1902.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

ST. ZAKRZEWSKI: »Malowidła w podziemnej bazylice św. Klemensa w Rzymie«. *(Les peintures de l'église S. Clément à Rome).*

M. W. Kętrzyński présente le travail de M. ST. KĘTRZYŃSKI: *„Recherches critiques sur Gervais de Tilbury"*.

Le Sécretaire présente le travail de M. ST. GRABSKI: *„L'essence de la valeur considérée comme phénomène social et économique"*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire du 30 Octobre 1902.

Résumés

27. **Posiedzenie Komisyi historycznej z dnia 30. października 1902 r. pod przewodnictwem JE. M. Bobrzyńskiego.** ***(Compte rendu de la séance du 30 octobre 1902 de la Commission historique sous la présidence de Son Excellence M. M. Bobrzyński).***

M. Zakrzewski, directeur des travaux de la commission, rend compte des publications en cours. Le tome IV du Code diplomatique de la Petite-Pologne (1386—1450). édité par M. Piekosinski, ne tardera pas à paraître: on en rédige l'index. L'éditeur, secondé par M. Fr. Bujak, en préparera ensuite le tome V. Le vol. IX des Archives de la commission d'histoire est également sous presse; on y trouvera les matériaux suivants, recueillis par M. St. Kutrzeba, depuis la dernière séance de la commission: „Actes ayant trait aux relations commerciales de la Pologne avec la Hongrie", tirés des archives de Koszyce (1354—1505). On imprime aussi le „Journal de la Diète des protestants polonais à Radom, en 1591", provenant du Musée de Transylvanie à Kolozsvar et publié par M. Zakrzewski. On est aussi à la préparation du vol. X qui comprendra: „L'Inventaire des biens et revenus de l'évêché de Włocławek en 1534", édition Ulanowski, „Les Actes du chapitre de Płock de 1514 à 1577", par le même éditeur; (on en rédige actuellement l'Index de ces Actes): on y trouvera encore: les „Matériaux pour l'histoire de l'imprimerie et de la censure en Pologne", recueillis par M. Benis, complétés et publiés par M. St. Estreicher. Le journal de Stanislas d'Oświęcim, de l'époque de Ladislas IV et de Jean Casimir, dû aux soins de M. Czermak est déjà totalement imprimé; l'éditeur travaille actuellement à la préface et à l'index; en revanche l'impression du 3 volume de la grande publication de M. Ulanowski: „Actes des

chapitres et des tribunaux ecclésiastiques", qui comprend entre autre des extraits des actes consistoriaux de Płock et de Pułtusk, jusqu'en 1530, durera encore plusieurs mois.

M. St. Krzyżanowski rend ensuite compte de l'excursion scientifique qu'il a faite à Varsovie, Wilna et Nieśwież, aux mois de septembre et octobre derniers, dans le but de compléter les matériaux qu'il rassemble depuis quelques années pour le grand recueil diplomatique (Album paléographique), où sont reproduits en fac-simile photographiques les diplômes polonais des XII et XIII-e siècles. Le ministère impérial de l'instruction publique et la commission historique de l'Académie participent aux frais de cet ouvrage. L'auteur avait déjà réuni plus de 600 pièces, tirées des archives de Cracovie, Poznań, Gniezno, Płock, Włocławek; son dernier voyage les a augmentées de 135, ce qui porte leur nombre à 750 environ. M. Krzyżanowski donne à ce propos quelque brèves indications sur les archives de Nieśwież et leur état actuel.

M. le directeur des travaux, Zakrzewski, parle ensuite du grand ouvrage qui ne tardera pas à être entrepris sous les auspices de M. le comte Maurice Jean Zamoyski: les „Archives de Jean Zamoyski". Il rappelle à ce sujet qu'il y a deux ans, lors du congrès des historiens polonais, l'assemblée reconnut qu'il était urgent de publier la correspondance du grand Chancelier et Hetman et qu'alors, M. Korzon, bibliothécaire du majorat Zamoyski, adressa à la commission d'Histoire une lettre dans laquelle il prenait, au nom de M. le comte Zamoyski, l'engagement d'entreprendre cette publication, pourvu que la commission voulût bien en rédiger le programme et en assumer la direction. La commission délégua alors M. Wacław Sobieski à l'effet d'examiner cette correspondance et approuva ensuite le projet de publication que lui soumit M. Sobieski. Dernièrement M. Zakrzewski s'est rendu à Varsovie, afin de se concerter avec MM. Korzon et Sobieski au sujet de l'exécution du programme arrêté. A la bibliothèque du majorat Zamoyski se trouve surtout la correspondance reçue par le chancelier: elle compte environ 5200 pièces; pour rassembler les lettres écrites par le chancelier lui-même, M. Sobieski a visité un grand nombre de bibliothèques et d'archives, tant en Pologne qu'à l'étranger, et est parvenu à réunir plus de 1500 actes ou lettres tirés des collections de Cracovie, Léopol, Dzików (bibliothèque des comtes Tarnowski), Poznań,

Danzig, Königsberg, Nieświież, Moscou, Pétersbourg, Stockholm, Vienne, Ryga, Rewel, Frauenbourg (en Warmie), Rome (arch. du Vatican), Paris et Londres. Cet amas de 7000 documents a dû être transcrit et classifié chronologiquement. M. Sobieski en effet observera la classification chronologique et en général les principes adoptés pour toutes les publications de l'Académie, dans l'édition qu'il prépare et qui comprendra plusieurs volumes. La commission garde la haute direction des travaux de son délégué. Nous sommes à la veille du jour où le premier volume sera sous presse et grâce aux libéralités de M. le comte Zamoyski, l'histoire s'enrichira bientôt d'une importante et précieuse collection qui, en quelque sorte, faira part des publications de la commission.

Enfin, sur la proposition de M. Zakrzewski, il est décidé qu'on publiera les „Annales de l'interrègne de 1572 à 1576" par Swientoslaw Orzelski, et que ce travail sera confié à M. Witold Nowodworski à Pétersbourg où se trouve le manuscrit de cette chronique si curieuse et connue seulement par de défectueuses traductions polonaises. C'est le texte original latin lui-même qu'on imprimera (Interregnorum Poloniae libri octo), en tenant compte toutefois des autres manuscrits parvenus à l'Académie, de Léopol, Kórnik et Danzig. En outre, on donnera en supplément les actes mêmes qu'Orzelski résume ou traduit du polonais en latin dans son livre, autant toutefois que ces actes n'ont pas encore été publiés et qu'on parviendra à les retrouver en manuscrits.

---

28. S. KĘTRZYNSKI. **Studya nad Gerwazym z Tilbury.** ***(Recherches critiques sur Gervais de Tilbury: I. Les rapports de Gervais avec le Maître Vincent de Cracovie; II. Provinciale Gervasianum).***

Dans les „Otia imperialia" de Gervais de Tilbury nous trouvons sur la Pologne quelques notes bien intéressantes, que nous rencontrons dans la décision II, ch. 7 [1]). Gervais de Tilbury raconte, que la Pologne: sic dicta in eorum idiomate quasi Campania, quae a Vandalo, flumine suo, terra dicitur, ut ab ipsis indigenis accepi, Vandalorum. Il donne ensuite quelques notions générales

[1]) Leibnitz: SS. RR. Brunsv. t. II, p. 764 et 767.

sur les Russes, leurs habitudes et coutumes, sur la Russie, sa situation géographique, de plus quelques détails sur la frontière entre la Pologne et la Russie. Inter Poloniam et Russiam, ce sont les paroles de Gervais, sunt duo fluvii quorum nomina secundum vulgaris illorum linguae interpraetationem Aper et Armilla. En outre, il fournit quelques indications sur la position géographique des trois principales villes de la Russie occidentale, Kiev (Chyv), Vladimir (Lodimiria) et Halitch (Galicia), comme sur le pays des païens Jatvègues.

Les passages que nous venons de citer de l'ouvrage de Gervais indiquent clairement les sources où ils ont été puisés. Tout ce qu'il a écrit sur la Pologne et la Russie dans les „Otia imperialia" a été raconté par un Polonais, les expressions comme „ut ab ipsis indigenis accepi", — „sic dicta in corum idiomate", — „secundum vulgaris illorum linguae interpretationem" en sont des preuves convaincantes et sans réplique. A l'appui de cette assertion vient encore la traduction des noms polonais en latin: Polonia... quasi Campania, — les noms des fleuves Wieprz en Aper, et de Narew en Armilla (sic). De plus cette intéressante relation de Gervais de Tilbury nous a conservé un détail très caractéristique qui nous révèlera le nom du mystérieux Polonais, inspirateur de la narration de Gervais. Il raconte que la Pologne „a Vandalo flumine terra dicitur Vandalorum".

On sait aujourd'hui et M. Charles Potkański l'a dernièrement démontré, que c'est à Maître Vincent de Cracovie, prévôt de Sandomir, et enfin évêque de Cracovie qu'on doit attribuer la version des origines vandales de la Pologne et des Polonais. Dans sa chronique de la Pologne, qu'il écrivit vers 1200 il rapporte l'histoire de la fille du mythique roi Krak, fondateur de Cracovie, de la reine Vanda, dont le trépas fit appeler la Vistule: flumen Vandalus, et les Polonais désigner du nom de Vandales. Les éléments de la fable sur les Vandales-Polonais, sont donc à peu près connus; en tout cas, il est incontestable que Maître Vincent en est l'auteur, et que nous les trouvons pour la première fois dans sa chronique, écrite vers la fin du XII s.

Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles, a écrit les „Otia imperialia" entre 1211 et 1215, pour distraire l'empereur Othon IV dans son exil et dans sa solitude de Brunswich; mais cet ouvrage avait eu une première rédaction, plus de 25 ans au-

paravant, vers 1183, pour le roi Henri le Jeune, fils de Henri II d'Angleterre. Gervais, peut-être arrêté par la mort de Henri, ne termina pas alors cette description du monde; plus tard ajoutant à l'ouvrage dédié à Henri des matériaux nouveaux, il y changea diverses choses, accommoda la matière à la situation d'Othon IV, et y inséra beaucoup d'allusions politiques. Il ne serait pas chose difficile de distinguer et de séparer dans les „Otia" les passages, qui furent écrits vers 1183, de la rédaction postérieure, dediée à Othon IV. En tout cas, rien ne nous faisant conclure que ces passages datent de celle-ci, nous avons bien des motifs pour les rattacher au „descriptio mundi" consacrée à Henri d'Angleterre.

On sait que Gervais de Tilbury fut dans sa jeunesse professeur de droit canonique à Bologne. A ce sujet, les dates précises nous font malheureusement défaut. On peut seulement dire qu'en 1177 Gervais assistait à Venise à l'entrevue de l'empereur Frédéric I avec le pape Alexandre III. En 1189, nous le trouvons dans l'Italie méridionale au service du roi Guillaume II de Sicile. Après la mort de ce prince (1189) il passa en France où dès lors il demeura constamment. On peut en conclure que Gervais était à Bologne vers 1180, peut-être déjà en 1177. Maître Vincent étudia à l'étranger, mais nous n'avons sur ces études que des données peu précises. Nous savons seulement qu'en 1189 Maître Vincent est pour la première fois cité dans un document, avec le titre de magister Sa grande et remarquable connaissance du droit canonique et romain donne droit de supposer que Vincent avait fait ses études en Italie, peut-être à Bologne. La date des études de Vincent à l'étranger, ainsi que celle du professorat de Gervais à Bologne correspondent avec assez d'exactitude. L'hypothèse selon laquelle Maître Vincent fréquentant l'école de droit à Bologne y connaîtrait Gervais de Tilbury, serait alors fort vraisemblable.

Il est néanmoins possible que Gervais ait reçu les notes concernant la Pologne et les Vandales-Polonais, d'un Polonais qui connaissait la chronique de Vincent. Pourtant cette hypothèse paraît moins plausible que la précédente. Parce que Gervais, selon ce que nous savons sur sa vie, résida depuis la fin du XII siècle presque sans interruption à Arles, ville et pays, où il était difficile de trouver des Polonais. En tout cas il y a des liaisons incontestables entre les notes de Gervais et celles de Vincent: les rapports personnels entre ces deux personnages sont donc fort probables.

Dans la décision II° Gervais nous rapporte une longue liste des sièges épiscopaux et métropolitains du monde entier, disposée par ordre de provinces; en d'autres termes, il dresse un „provinciale". Il raconte qu'il a puisé ses informations pour ce qu'il appelle „Registrum Romanae ecclesiae", aux archives papales. Il est possible de déterminer que ce „Registrum Romanae ecclesiae", n'était rien de plus que le „Provinciale Romanum" attribué au cardinal Cencius. On assigne au „Provinciale Romanum" une date postérieure à 1210; mais au point de vue de l'auteur, la méthode appliquée à l'examen de monuments tels que le „Provinciale", est fondamentalement fausse. Il est tout à fait sûr que le „Provinciale Romanum" dans la forme, qui nous a été conservée par Gervais de Tilbury, existait déjà en 1209; nous pouvons donc affirmer qu'il fut écrit quelque temps avant cette date.

Ces deux études nous donnent ainsi un aperçu critique du texte des „Otia imperialia". Elles permettent de prétendre que les notes sur la Pologne et sur la Russie ont été écrites (selon toute vraisemblance) vers 1183 et ont déjà fait partie de l'ouvrage perdu, dédié à Henri d'Angleterre. Le régistre des évêchés appartient au contraire à la rédaction postérieure, dédiée à Othon IV.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1902. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Grudnia 1902

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 10. **Décembre** **1902.**

Sommaire. Séances du 9 et 10 Décembre.
Résumés. 29. Compte rendu de la séance de la commission de l'histoire de l'art du 27 Novembre.
30. M. ST. ZAKRZEWSKI. Les abbayes d'Ossiach et de Wilten. Contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XIe siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1902.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. J Rostafiński présenté son travail: *„Les déterminations populaires polonaises recueillies par Helwing au XVII siècle dans les provinces prussiennes“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la commission pour l'histoire littéraire du 14 Novembre 1902 sous la présidence de M. J. Tretiak.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1902

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Zakrzewski: *„Les abbayes d'Ossiach et de Wilten. Contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XIe siècle“*.

Résumés

29. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 27. listopada 1902.** ***(Compte rendu de la séance du 27 Novembre 1902 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Lepszy soumet à la Commission son travail: L'aiguière de la corporation des fourreurs à Cracovie.

La corporation des fourreurs possédait depuis le XV-e siècle une chapelle à l'église de Notre Dame, sous l'invocation de Saint-Michel. Elle avait doté cette chapelle d'ornements sacerdotaux, de 4 missels, et d'une belle aiguière dont le rapporteur présente la photographie. Ce vase de cuivre, destiné sans doute aux ablutions des officiants, est rond, avec une légère ciselure, sur laquelle se trouve une composition centrale représentant, ainsi que le fait remarquer le président, la Fortune sur une roue ailée, entourée d'animaux sauvages sur un fond de feuillage. Le rapporteur assigne cette aiguière à la première moitié du XVI-e siècle, et la considére comme l'oeuvre d'un maître cracovien. Le président au contraire croit que, vu son caractère, c'est plutôt un produit de l'art occidental.

M. Lepszy parle d'un tableau de corporation, provenant de l'église paroissiale de Dembno, et rattaché sans aucun doute à la mémoire du palatin Jacques de Dembno, ou à celle de son fils. Peint à l'huile sur bois de tilleul, il représente la Sainte Trinité, entourée d'anges. Aux pieds du groupe à gauche, on voit plusieurs membres de la famille Odrowonz; à droite les familles qui portent le blason Leliwa. Dieu le Père, prétend le rapporteur, rappelle le portrait de Durer conservé à la Pinacothèque de Munich. Le Christ

se rapproche du type du Sauveur tel que Wolgemut l'exécuta pour le „Crucifiement“ de l'autel de Hof, composition que l'on admire aujourd'hui à la vieille Pinacothèque de Munich. Ce tableau datant des premières années du XVI-e siècle. est vraisemblablement dû à Jean Carpentarius, c'est à-dire Hans Czimermann. auteur du Codex de Behem. Le monogramme H. C., qu'on voit sur le tableau corrobore fortement cette hypothèse.

M. le comte G. Mycielski complète la communication de M. Lepszy au sujet du tableau de Dembno, par quelques remarques historiques. Les récentes recherches archivales de M. M. Boniecki et le baron Arthur Reisky ont établi que Dembno, à partir de 1480, appartint à Jacques Odrowonz de Szczekocin à qui peu de temps avant sa mort, survenue en 1490, l'avait légué Jacques de Dembno, chancelier de la couronne, palatin de Cracovie, qui n'avait que deux filles, et faisait ainsi passer cette terre à un sien parent éloigné, de la même famille des Odrowonz de Sprowa et de Szczekocin. Ce jeune Jacques prit dès lors le nom de Dembinski et épousa, avant 1490, Barbe de Jaroslaw, fille de Raphaël Leliwa, maréchal de la couronne et de Sophie Korczak (peut-être Komorowska) fondateurs du tableau connu à l'église des templiers de Przeworsk. Jacques Dembinski et sa femme sont encore vivants en 1537. Ils offrent, avant 1517, à l'église de Dembno, le tableau en question où ils sont représentés à genoux, avec leurs nombreux enfants. Leurs blasons. Odrowonz et Leliwa. figurent aussi sur la composition. L'histoire de la fondation de ce tableau est donc complètement élucidée par ces détails qui permettent d'en préciser la date: il fut exécuté dans les 15 premières années du XVI-e siècle. Après la mort de Jacques et de Barbe Dembinski, Dembno passa à leur plus jeune fils. Jérôme, qui le vendit à Wesseleny en 1583. Les Odrowonz s'éteignent à Dembno à la fin du XVI-e siècle.

M. le comte G. Mycielski donne le résumé de son: „Inventaire du trésor des princes de Mazovie, Conrad et Janus (1494)“. Par l'entremise du rapporteur, l'original de cette pièce a été offert à l'académie par le prince Jean Thadée Lubomirski de Varsovie. C'est un monument historique de premier ordre. surtout à cause de sa date. Le 27 février 1494 André de Mrozów prit possession de ce trésor, renfermé au château de Ciechanow, des mains de Janus, en faveur de Conrad, frère aîné de ce prince. Il y figure quantité de vêtements somptueux, tant du prince lui-même que de ses pages,

brodés d'or et de pierreries, des chaussures ornées de perles, des fourreaux de glaive, des glaives, des brides, des trompettes, des harnais dorés, des boutons de saphir, des anneaux, des ustensiles d'or et d'argent, des casques, des colliers de pierres précieuses, enfin des sacs entiers de pierres non montées. Fort curieuses, dans ce catalogue latin, sont les différentes expressions polonaises par lesquelles sont désignées certaines parties du costume et de l'armure, certaines étoffes, etc. Une année après avoir légué ce trésor à son frère, Janus mourut célibataire; et la famille des Piasts de Mazovie s'éteignit précisément avec les deux fils de Conrad, Stanislas et Janus, décédés prématurément, l'un en 1524, l'autre en 1526.

M. le comte G. Mycielski donne quelques renseignements sur les rapports qu'eut le grand chancelier Jean Zamoyski avec le peintre vénitien Dominique Tintoret, fils du fameux Jacques Robusti, mort en 1637. Les relations artistiques du célèbre hetman sont très peu connues. Un manuscrit de la bibliothèque du majorat Zamoyski à Varsovie, transmis au rapporteur par M. W. Sobieski, éditeur de la future grande édition de la correspondance du chancelier, dissipe un peu ces ténèbres. C'est un compte en italien, s'élevant à la somme de 812 florins, versés à Dominique Tintoret par la banque Capponi, à Venise, pour des tableaux destinés à l'église de Zamosc, ainsi que pour leur transport dans cette localité, par Salzbourg, Krems et Cracovie. C'étaient sans doute des toiles dans le genre renaissance de l'école de Tintoret et de Palma le Jeune, et leur acquisition par Zamoyski démontre que le chancelier goûtait fort l'école vénitienne.

M. Kopera présente un livre offert au Musée national par M. Matthias Bersohn. Ce livre sur „Les plus importants mystères de la foi", imprimé à Jaroslaw, par J. Szeliga en 1621, est d'une haute valeur, surtout eu égard au travail de M. Jean Zubrzycki, actuellement sous presse: „Jarosław". Sur le verso de la page titulaire se trouve une image du Christ en croix, avec la vierge Marie à genoux. Le livre est dédié à „Très haute dame Anne de Szembert Kostczańska, première abbesse de Jarosław". La reliure, fort soignée, porte un écusson très chargé, dont le blason n'est pas polonais, assure M. Piekosiński.

Le président soumet à la Commission le travail illustré de M. Moklowski de Léopol: „Détails architectoniques de Drohobycz, Sambor et Kulikow"; celui de M. Warzeniewski: „Quelques églises

du royaume de Pologne"; ainsi que la photographie du monument de Mickiewicz par H. Stattler. communiquée par le prélat Chodyński. Ce monument, exécuté en marbre de Carrare, en 1857, fut acheté par M. Léopold Kronenberg, et placé dans le parc du domaine de Wieniec. près Włocławek. M. Kopera fait remarquer à ce sujet que M Bersohn de Varsovie possède aussi un buste en marbre de Mickiewicz, dû au même artiste.

---

30. M ST. ZAKRZEWSKI. **Ossyak i Wilten. Przyczynek do dziejów związków dynastycznych Piastów w XI. w.** *(Ossiach et Wilten. Contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XI. siècle).*

L'anathème de l'Eglise qu'encouru Boleslas le Hardi, à cause du crime commis sur la personne de St. Stanislas, explique le silence absolu des sources historiques à son égard. Les monuments contemporains et ceux des trois siècles suivants ne donnent aucune information sur le lieu de son décès.

Maître Dombrówka et le célèbre historien polonais Jean Długosz, l'un et l'autre appartenant au XV-e siècle. sont les premiers qui indiquent chacun un endroit différent, où. selon la tradition. le roi guerrier aurait, adonné à la pénitence, passé les derniers jours de sa vie.

Les recherches de Lelewel. Przezdziecki, Pichler et enfin celles de Balzer ont pour but principal de déterminer le lieu de la mort du roi Boleslas II.

La tradition selon laquelle Boleslas II serait mort dans l'abbaye d'Ossiach (tradition rapportée par Dombrówka), comme reposant sur une base plus solide, d it en conséquence l'emporter sur le récit de Długosz, qui fait mourir le roi à Wilten près d'Innsbruck, monastère fondé par les ancêtres de Boleslas et occupé dès la moitié du XII-e siècle par des moines de l'Ordre de Prémontré. Les auteurs precités finissent pourtant par rejeter, et la tradition plus vraisemblable présentée par Dombrówka, et celle de beaucoup moins plausible que nous a conservée l'oeuvre historique de Długosz.

Cette appréciation ne manque pas à un certain point de vue de fondement. A Wilten il ne se trouve rien qui puisse servir

d'appui à la légende rapportée par Długosz. A Ossiach. la pierre tumulaire et l'épitaphe gravée dessus ne sont pas antérieures au XV-e, voire même au XVI-e siècle et ne peuvent être considérées que comme l'écho d'une tradition littéraire, dont l'exactitude n'est pas prouvée. Tout en faisant ces concessions aux recherches de ses devanciers, l'auteur est d'avis que les traditions en question n'ont pas encore été examinées d'une manière suffisamment approfondie.

Il est impossible que la fantaisie seule ait engendré les récits de Długosz et de Dombrówka; ne seraient ce-pas plutôt d'anciens registres mortuaires, aujourd'hui perdus. d'Ossiach et de Wilten. auxquels il faudrait rattacher toutes les légendes sur la fin de Boleslas?

Par conséquent le seul moyen de se rapprocher de la vérité consiste à refaire l'histoire des deux abbayes d'Ossiach et de Wilten au XI-e siècle, afin d'établir s'il n'existait pas certaines relations entre les fondateurs et seigneurs de ces monastères et la dynastie royale en Pologne, ou quelques rapports de nature purement ecclésiastique. qui toutefois auraient pu alimenter les traditions que l'auteur est en train de soumettre à sa critique.

L'auteur consacre le premier chapitre au monastère d'Ossiach dont on peut faire remonter l'origine au commencement du XI-e siècle.

Poppon. patriarche d'Aquilée. qui exerçait sur les terres contiguës à Ossiach et incorporées en grande partie au patrimoine patriarcal, la juridiction spirituelle et temporelle. peut-être considéré comme l'un des fondateurs de ce couvent. Ce pontife était parent de l'évêque de Paderborn. Meinwerk. qui professait pour St. Alexis un culte sincère, entretenait des rapports étroits avec l'abbaye dédiée à ce Saint à Rome. et ne manquait pas de connaissances précises sur l'état des choses en Pologne. Il n'est pas superflu de relever que la famille de Meinwerk ne tarda pas à se rapprocher des princes ruthènes par plusieurs mariages successifs.

Aux temps de Poppon, le duché de Carinthie était dans les mains d'Adalbéro, margrave de Vérone, qui entretint des relations suivies avec St. Romuald. Il n'est pas même impossible que le récit que donne Pierre Damiani d'une conversion survenue dans la famille d'Adalbéro ne repose sur la légende d'après laquelle un nouveau converti, Osias, serait le fondateur du monastère d'Ossiach. Certains rapports entre le duc de Carinthie et la Pologne sont plus que probables, vu l'amitié qui unissait St. Romuald à Boleslas le Vaillant.

S'il est donc admissible que la famille d'Adalbéro eut part à la fondation d'Ossiach. le détail qu'Adalbéro épousa la fille d'Hermann. prince de Souabe, et soeur de Mathilde, qui fut l'amie de Mieszko II, fils de Boleslas le Vaillant. gagne en importance.

A cause d'une félonie à l'égard de l'empereur, Adalbéro fut dépouillé de son fief. Le duché de Carinthie échut néanmoins à Conrad, époux de Mathilde. et cousin germain de Ryxa, femme de Mieszko II, roi de Pologne.

Parmi les ducs de Carinthie, c'est ensuite Welf, sur lequel doit se fixer notre regard. Ce grand feudataire était apparenté avec la dynastie tchèque, comme nous en informe le chroniqueur Cosmas, lorsqu'il parle du concours que prête Mathilde de Toscane à l'évêque de Prague, Jaromir, pendant le séjour de ce dernier à Rome. Les princes de la dynastie de Premisl avaient déjà à l'égard des territoires placés au sud de la Bohème les mêmes visées qui seront plus tard le point saillant de la politique suivie par Ottocar II. Il n'est pas improbable que des renforts polonais aient secondé les Tchèques à la bataille de Mailberg. où le margrave d'Autriche. Luipold II. essuya en 1082 une défaite éclatante. Deux ans après. le prince tchèque Swatobor devint patriarche d'Aquilée. Il mérite d'être noté que l'arrivée de Boleslas le Hardi à Ossiak. faussement du reste placée par les „Annales Ossiacenses" à l'an 1084, coinciderait, selon cette version inexacte, avec le moment où Swatobor fut installé au siège patriarcal d'Aquilée.

Pendant le règne de Henri IV, trois de ses adversaires ecclésiastiques les plus acharnés: Gebhard. archevêque de Salzbourg, Altmann, évêque de Passau et Adalbéro, évêque de Würtzbourg, déploient en Carinthie une activité énergique et fondent dans ce pays de nombreux monastères. Les moines écossais, établ s à Liège, Regensbourg et Paderborn, ont sans aucun doute contribué par leur influence au progrès de ces fondations. Les relations des Ecossais avec les Tchèques et les Polonais n'étaient pas exemptes d'un certain intérêt politique, comme l'indiquent les vifs démêlés entre Wallpolo, prieur écossais à Liège, et Hannon, archevêque de Cologne. Adalbéro, évêque de Würtzbourg a dû être, lui aussi, dans des rapports réglés avec la Pologne.

On peut aussi admettre que l'abbaye d'Ossiach entretenait des relations plus intimes avec les évêques de Bamberg, qui se trouvaient en possession d'un territoire considérable dans le voisinage

immédiat d'Ossiak entre Villach et Feldkirchen. Ce fait a eu d'autant plus d'importance pour le développement de la légende d'Ossiak relativement à la mort de Boleslas le Hardi, que parmi les évêques de Bamberg quatre, notamment: Othon II († 1196), Poppo († 1145) et Ekbert († 1237), grand-oncle et frère de Ste Hedvige de Silésie, et enfin Othon I, le saint, appartenaient à la famille des Andechs, possesseurs au XI-e et XII-e siècle de vastes domaines en Carinthie. Berthold, frère lui aussi de Ste Hedvige avait été patriarche d'Aquilée († 1251). Ce fut une époque (nous pensons à la première moitié du XIII-e siècle), où l'élément polonais fut, au moins d'une manière indirecte, représenté en Carinthie. Par un singulier hasard, St. Hyacinthe Odrowonż de l'ordre des frères Prêcheurs, natif de Silésie et, comme tel, entretenant des rapports intimes avec Henri le Barbu, vint fonder un monastère en Carinthie, à Friesach, ville où les bénédictins d'Ossiach possédaient en propre une maison. Nous savons en outre que Ste Hedvige professait le culte de St. Stanislas, bien avant la canonisation de l'évêque martyr de Cracovie. Ces relations présumées entre l'abbaye d'Ossiach et la famille de Ste Hedvige pourraient être donc considérées comme la base politique sur laquelle s'éleva au XIII-e siècle la légende de St. Stanislas.

La famille de Ste Hedvige, c'est-à-dire des comtes d'Andechs dont nous avons trouvé quelques vestiges dans l'histoire de la Carinthie et d'Ossiach, nous ramène à Wilten près d'Innsbruck.

Nous n'avons que des notions bien vagues sur l'époque antérieure à la réforme de l'abbaye de Wilten, entreprise par Marquard, disciple de St. Norbert. La légende dont les premières traces apparaissent dès le commencement du XIII-e s. nous relate l'histoire d'un géant Haimon, arrivé à ce qu'il semble de Lorraine, qui, exerçant l'emploi de comte dans les environs de Wilten, engagea une lutte avec son voisin, le tua, fit ensuite pénitence, fonda un monastère, s'y retira pour le reste de ses jours et, après sa mort, y fut enseveli. Un monument funéraire avec l'effigie gigantesque de Haimon ornait même une des murailles de l'église abbatiale. Il est bien douteux que la tradition de la pénitence de Haimon, faite à Wilten, puisse être de quelque utilité dans nos poursuites. Par contre son nom et la tradition de son origine lorraine nous permettent de le rattacher à la famille des fondateurs du monastère de Brunwillers à laquelle appartenait aussi Ryxa, femme de Mieszko II et

grand'mère de Boleslas le Hardi. Un des membres de la famille de la reine Ryxa porte même le nom de Haimon; une légende analogue à celle du monastère de Wilten s'est conservée aussi dans l'abbaye de Brunwillers. A côté de cette famille dont nous ne pouvons préciser les rapports plus intimes avec le monastère de Wilten, il y en a une autre. celle des comtes von Diessen ou Andechs, qui dès la I-ère moitié du XI-e s. augmente le nombre des bienfaiteurs de cette abbaye. Nous avons déjà relevé qu'Otton évêque de Bamberg était lui aussi de la famille des Andechs.

Ces données une fois établies, nous ne trouverons aucune difficulté à admettre que Długosz n'était pas tout à fait dans son tort en soutenant que Boleslas le Hardi passa les derniers jours de sa vie dans des monastères fondés par ses ancêtres. Swatobor, patriarche d'Aquilée, et les familles, tant de Ryxa que de Mathilde, constituaient un milieu des plus proches aux Piasts.

Si donc les traditions concernant le lieu du décès de Boleslas le Hardi ne nous permettent pas d'aboutir à une conclusion inébranlable sur cette question, elles révèlent du moins le fond des relations des Piasts les ducs de Carinthie. La manière dont parle la Chronique hongro-polonaise du séjour de Boleslas le Hardi en Carinthie porte l'empreinte d'une tradition qui ne saurait être éloignée de la réalité.

Cette tradition prit probablement dans la suite un nouvel essor, aux temps de Henri le Barbu et de Ste Hedvige, issue de la famille des Andechs; le culte fervent de cette princesse pour St. Stanislas, trouva dans les frères Prêcheurs les plus zélés propagateurs. Il est même à supposer que Henri le Barbu attachait à ce culte un intérêt politique, semblable à celui que ressentit plus tard l'illustre roi de Bohème, Ottocar II.

Les légendes d'Ossiach et de Wilten nous fournissent en outre un trait qui. leur étant commun, ne laisse pas d'être sans importance pour la caractéristique du pélérinage de Boleslas le Hardi à Rome. Les deux abbayes sont précisément situées sur la route menant en Italie; il n'est pas indifférent. que la légende ne fasse pas parcourir à Boleslas des trajets imaginaires, et ne place pas l'endroit de sa mort dans des régions invraisemblables.

Ces monastères ont pu jouer au XI-e siècle un rôle important en ce qui touche les communications de l'Europe centrale avec l'Italie et Rome, et justement non loin de Wilten en Tyrol habi-

tait ce comte Rapoto, mentionné par Cosmas, qui chargé par Wratislas, duc de Bohème, du soin d'entretenir la marche régulière des communications entre ce prince et la cour papale, percevait à ce titre de gros revenus.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

20 Stycznia 1903.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTE FONDÉE EN 1872 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1903.

Reihe 1-47 a.B
Bd 1-152 A 3

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1904.

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

Page

J. Baudouin de Courtenay. Essai de démonstration, au moyen des faits linguistiques, de la spontanéité des phénonènes psychiques 108

P. Bieńkowski. Les reliefs dans „Giardino Boboli" de Florence 66

— Chapitre XVII de la „Germania" de Tacite. 67

A. Brückner. Contribution à la lexicographie polonaise 102

M. Ciszewski. Le foyer. Étude ethnologique. I partie. Le culte du feu comme élément 86

Compte rendu de la séance du 20 décembre 1902 de la Commission de l'histoire de l'art 3

— rendu de la séance du 23 janvier 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 5

— rendu de la séance du 26 février 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 21

— rendu de la séance du 26 mars 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 68

— rendu de la séance du 22 mai 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 114

— rendu de la séance du 23 juin 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 117

— rendu de la séance du 7 novembre 1903 de la Commission de l'histoire de l'art 129

V. Czermak. L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie 8

T. Grabowski. Notes biographiques et littéraires sur Stanislas Staszic · 148

St. Grabski. L'essence de la valeur considérée comme phénoméne social et économique 131

W. Kętrzyński. L'introduction en Pologne de l'Ordre teutonique par Conrad, duc de Mazovie 26

— La terre de Michałów. Contribution à l'histoire des falsifications des chartes par l'Ordre teutonique . . . . . , . 143

Page

S. Kętrzyński. Études sur la chancellerie de Casimir-le-Grand. I-ère partie 141
St. Kutrzeba. Les origines et la juridiction des fonctionnaires royaux dits „capitanei“ (starosta) en Pologne jusqu'à la fin du XIV siècle . . 11
W. Lutosławski. L'esthétique de Plotin, en relation avec la conception classique du beau . . . . . , ... 79
J. Łoś. Fonctions du cas instrumental en polonais 126
C. Morawski. Catulliana et Ciceroniana 7
— Ovidiana 108
Lud. Puszet. Études sur l'architecture en bois polonaise. I. Cabane . . 57
St. Schneider. L'évolution de l'orphique dans l'antiquité et dans les temps modernes . . . . . , ... 124
Séance de la Commission d'histoire du 24 janvier 1903 24
Thad. Sinko. De Romanorum viro bono 76
V. Vondrák. Recherches sur les règles de la pénitence occidentale d'après les monuments littéraires de la lanque liturgique de l'église slave . 104

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier et Février 1903.

Sommaire. Séances du 19 et 26 Janvier, du 9 et 16 Février.
Résumés. 1—2. Comptes rendus des séances du 20 Décembre 1902 et du 23 Janvier 1903 de la commission de l'histoire de l'art.
3. M. C. MORAWSKI. Catulliana et Ciceroniana.
4. M. V. CZERMAK. L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie.
5. M. ST. KUTRZEBA. Les origines et la juridiction des fonctionnaires royaux dits „capitanei" (starosta) en Pologne jusqu' à la fin du XIV siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 26 JANVIER 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. C. MORAWSKI présente son travail: *„Catulliana et Ciceroniana"*.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„Jules Słowacki: I. partie. Développement de l'esprit du poéte et son reflet dans la poésie.*

M. ST. PTASZYCKI présente une note sur deux bréviaires polonais du XVIe siècle.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 20 Décembre 1902.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny. Serya II. Tom XIX. Ogólnego zbioru tom XXXIV«. *(Travaux de la Classe de Philologie)*, 8-o, p. 427.

»Materyały i prace Komisyi jezykowej Akademii Umiejętności w Krakowie«. Tom I. Zeszyt II, str. 165—312. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique, T. I. fascicule 2).*

»Biblioteka pisarzów polskich«. Nr. 43. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, 8-o, p. 158.

K. Morawski: »Catulliana et Ciceroniana«, 8-o, p. 21.

S. Zathey: »Fraszki« Jana Kochanowskiego. *(Les „Facéties“ de Jean Kochanowski)* 8-o, p. 73.

Le Secrétaire présente le travail de M. Thad. Grabowski: *„La poésie polonaise après l'année 1863. III. partie“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1903.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

O. Balzer: »Przyczynki do historyi źródeł prawa polskiego«. *(Contributions à l'histoire des sources du droit polonais)*, p. 151.

M. St. Estreicher présente une notice sur *„le Code du roi Hammurabi“*.

M. W. Czerkawski présente son travail: *„La population de la Galicie de l'Est au point de vue de la nationalité“*.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER 1903.

Présidence de M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

St. Zakrzewski: »Opactwo śś. Bonifacego i Aleksego na Awentynie«. *(L'abbaye des ss. Boniface et Alexis sur l'Aventin)*, p. 89.

M. Fr. Piekosiński présente son travail: *„Les paysans Polonais à l'époque des Jagellons et le développement du droit teutonique aux temps des Piasts“*.

M. V. Czermak présente son travail: *„L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie au XV siècle“*.

Le Secrétairé présente le travail de M. St. Kutrzeba: *„Les origines et la juridiction des fonctionnaires royaux dits „capitanei“ (starosta) en Pologne jusqu' à la fin du XIV siècle“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission historique du 24 Janvier.

Résumés

1. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 20. grudnia 1902.** ***(Compte rendu de la séance du 20 Décembre 1902 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz rend compte de son excursion dans le Royaume de Pologne, au cours de l'été de 1902. Dans les districts de Proszowice et de Nowo Radomsk, il a découvert nombre de monuments non étudiés jusqu'ici. Ceux de Wielgomlyny, dans le district de Nowo Radomsk, méritent une mention particulière. Au XV-e siècle le domaine de Wielgomlyny appartenait à la famille Koniecpolski. Jacques, fils de Jean Koniecpolski, chancelier de la couronne, et sa mère, Dorothée de Sienno, firent bâtir en 1465 l'église paroissiale et un couvent où furent établis des religieux de l'ordre de S. Paulin. La terre passa au XVII s. à la famille Moszynski. Les religieux en sont propriétaires à partir de 1716.

L'église et le monastère sont à peu près conservés en entier. L'église est petite (27 m. de long) à une seule nef, orientée, à contreforts. Au couchant de l'église s'élève le couvent, bâtisse à un étage, avec deux entrées.

A remarquer surtout le portail en grès de l'église, oeuvre du XV-e siècle, du type dit de Dlugosz. L'intérieur de cette église renferme d'ailleurs une foule de détails et d'objets gothiques: la mense, en marbre, du grand autel, décorée des blasons Pobog, Stary Kon et Dembno; un bénitier, en pierre, à huit pans, de la forme d'un calice, orné des blasons Pobog, Prus, Dembno et Leliwa.

Mais ce qu'il y a inconstestablement de plus intéressant est la plaque tombale du sarcophage de trois Koniecpolski, composée de 18 pièces en bronze, gravées et ajustées ensemble. Elle représente, sur

un fond de draperies à ornamentation végétale, trois chevaliers debout sous un dais, avec, à leurs pieds, le blason Pobog; ce sont Jean Koniecpolski, chancelier, mort en 1455, et ses deux fils, Jean, décédé en 1471, et Przedbor, en 1475, ainsi que nous l'apprend une inscription gothique autour de la plaque.

Une cloche de 1460, portant les blasons Pobog et Dembno, nous rappelle encore les Koniecpolski.

Dans cette même église on voit au-dessus de la nef une voûte en berceau du style barocco, ainsi que deux chapelles du même style. Sur l'autel de l'une de ces dernières se trouve un Christ en croix d'une réelle beauté. Sur la paroi intérieur on lit l'épitaphe de Martin Klobukowski (1650) et de Wierusz Kowalski. La voûte de la coupole de la seconde chapelle porte une fresque du XVIII-e siècle représentant la gloire des Bienheureux.

On conserve à la sacristie plusieurs ornements d'église fort beaux, un ostensoir barocco, un encensoir d'argent du même style, et une feuille d'argent employée comme robe de la Sainte-Vierge. Au centre de cette bande métallique, provenant sans doute du XVI-e siècle, on voit un pélican nourrissant ses petits.

M. Zubrzycki résume la première partie de son mémoire sur Krosno. Après avoir décrit la situation de la ville, le rapporteur en retrace brièvement l'histoire et en fait ressortir l'importance commerciale au moyen âge.

Krosno est tout particulièrement riche en souvenirs du passé. L'église paroissiale, édifice de la seconde moitié du XIV-e siècle, présente encore aujourd'hui beaucoup de caractères gothiques. Très curieux surtout un mur de faîte, séparant le toit du choeur de celui de la nef principale.

Dans l'intérieur de l'église, on doit citer: une sculpture sur bois représentant la Sainte Trinité, un beau tableau du Couronnement de la Sainte-Vierge, le tombeau en marbre des Skotnicki (XVII-e s.) les petits autels et les stalles de la grande nef. Le trésor de l'église était autrefois fameux par ses richesses.

Sur la place on voit, de deux côtés, une terrasse ombragée, reste sans doute des allées d'arbres qui faisaient le tour de la ville au temps de sa splendeur.

M. Emmanuel Swieykowski présente une série de plans du palais qu'avait fait construire François de Sales Potocki à Krystynopol, sur le Bug. Ces plans, appartenant à Madame la Comtesse Adam

Potocka, nous permettent de connaître une grande résidence seigneuriale du XVIII-e siècle. En 1691, l'hetman de la couronne, Félix Casimir Potocki, fit élever un château qui prit le nom de la femme du fondateur, Christine Lubomirska, fille de Georges, maréchal de la couronne. François de Sales Potocki transforme ce château en palais dans le goût français, vers 1756. Les plans qui comprennent huit feuilles nous donnent la disposition intérieure, la coupe et l'ornementation. Mais on est surtout frappé par le parc qui s'étendait devant la façade du palais, entre cour et jardin. L'influence de Le Nôtre et l'imitation de Versailles y sont évidentes. Les canaux, les cascades artificielles, les fontaines y abondent. Les plans sont signés par le „Capitaine Ricaud". C'était sans doute un officier saxon s'occupant d'architecture, à l'instar du général Popelmann. Dans ses compositions l'élément saxon se mêle à des réminiscences françaises. Quant aux décorations intérieures, elles rappellent beaucoup le genre de Jacques François Blondel (1705—1774). Six autres plans nous donnent la coupe horizontale et verticale des pavillons de bains, des salles de concert et d'un petit palais à Pérespe, avec de fort jolis détails. Sur ces cartons on voit encore le dessin des jardins de Mohylów, le plan de l'hôtel Mniszech, à Varsovie, avec un grand jardin symétrique, et deux plans d'hôtels avec jardins, de l'époque de Stanislas Félix Potocki, palatin de Ruthénie. Ces plans sont de précieux documents pour l'histoire architecturale de Varsovie; sur les deux derniers on voit même la signature de M. Szkiłądz, conducteur des travaux de Sa Majesté le Roi. Ce personnage était sans doute un des nombreux conducteurs employés à la construction des édifices royaux, sous la direction de Kanisetzer et de Bacciarelli.

---

2. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 23 stycznia 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 23 janvier 1903 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz termine son rapport sur l'excursion qu'il fit en Pologne, pendant l'été de 1902. Il visita à Chelm, la chapelle de Sainte Anne, que Jean Lezynski, palatin de Malogosk, fit ajouter à l'église du XIV-e siècle, et qui est en partie conservée. Dans cette chapelle on voit le magnifique tombeau de Lezynski. Ce mo-

nument de grès représente un chevalier revêtu de son armure, avec des panoplies sur les côtés, et, à ses pieds, deux sirènes, ainsi que les blasons Nalencz, Odrowonz, Labendz, Ciolek; le tout surmonté de deux dauphins à queue contournée. Les détails rappellent plusieurs monuments polonais de la seconde moitié du XVI-e siècle, et c'est sans doute un ouvrage de Canevessi, le fils. Il y a encore dans cette chapelle une plaque murée, sur laquelle on voit le blason Szreniawa, et une inscription qui nous apprend que cette plaque fut apposée par les soins de Stanislas Brzeski, à la mémoire de sa mère, morte en 1636.

On peut admirer à la sacristie un calice, or et argent, superbe travail renaissance avec des réminiscences gothiques.

La cloche, portant le blason Brochwicz, est datée 1488.

La collégiale de Kurzelow, construite en 1360 par Jean Skotnicki, archevêque de Gniezno, est fort déteriorée extérieurement par les crépissages et les réparations; mais l'intérieur en est bien conservé. Cet édifice, pierre et brique, est composé d'un choeur et d'une nef à pilier central en pierre de taille. L'ensemble rappelle l'église S. Croix à Cracovie. Dans une chapelle latérale on voit le cénotaphe, en marbre brun, de Marianne Baranowska, née Pieniązek, décédée en 1631. Le baptistère en bronze, de 1417, porte une inscription en minuscules gothiques. A la sacristie on remarque un ostensoir gothique décadent, souvenir de deux Kurzelowiens, Muscenius, prêtre, et Jacobeus, professeur à l'Académie de Cracovie.

Outre ces églises, le rapporteur a étudié plusieurs châteaux inconnus, ou tout au moins non décrits jusqu'à ce jour. A Pukarzew, berceau des Pukarzewski Szreniawites, on voit encore les débris d'un ancien manoir en granit, qui s'élevait au milieu d'une plaine marécageuse. A Bonkowa Góra, sur la Pilica, la position des ruines atteste l'origine médiévale du château. Dans la salle principale on voit des traces de créneaux et de meurtrières. Très importantes sont les ruines de Majkowice, splendide demeure de Floryan Szary (Le Gris), forteresse que Paprocki appelle Surdega. C'est une construction en pierre brute; les murs se sont écroulés, mais le donjon est encore debout avec ses diverses ouvertures sur les étages.

M. Piekosinski présente la copie de l'inventaire testamentaire de Dorothée Latoszynska, acte de 1658, tiré des livres territoriaux de Pilzno. M. Lepszy décrit une très intéressante sculpture du musée diocésain de Tarnow, groupe en bois représentant Sainte Anne et

deux autres personnages, copie du groupe de l'église des Bernardins de Cracovie, exécuté par Wit Stwosz entre 1481 et 1486, et vraisemblablement due au même Wit Stwosz.

M. Pagaczewski fait deux communications. Dans la première il montre que la croix émaillée, romane, découverte à Albigowa, près de Lancut, et depuis quelques années faisant partie du musée de Cracovie, ne date pas du XVII-e siècle, comme le prétendait feu M. Łuszczkiewicz, mais bien de la seconde moitié du XII et provient de Limoges.

Dans la seconde, il fait remarquer que l'église S. Nicolas à Cracovie présente des traces évidentes d'art roman. Tout récemment, le mur méridional du choeur ayant été dépouillé de son crépi, on a vu des fragments d'un mur roman, ce qui semble confirmer l'opinion émise autrefois par le rapporteur que S. Nicolas fut édifié à l'époque romane; mais s'il en faut juger par les dimensions anormales du choeur, ce choeur dut constituer à lui seul la chapelle primitive, à laquelle plus tard furent ajoutées des constructions de brique.

M. Cercha, à l'aide d'illustrations, compare la grille de la chapelle Maciejowski, au Wawel, avec celle de la chapelle Gamrat. Les motifs des deux grilles ont quelque parenté; ceux de la grille Gamrat sont cependant plus beaux. Mais les détails accusent, pense le rapporteur, que ces deux ouvrages ne manquent pas d'analogie avec la grille de la chapelle de Sigismond. Au centre de la grille Maciejowski, un motif populaire attire les regards.

M. Swieykowski présente un tableau fort curieux du XVI-e siècle, trouvé en Ukraine, représentant „l'Adoration des Bergers". On y reconnaît l'influence d'Albert Dürer.

---

3. C. MORAWSKI. **Catulliana et Ciceroniana.**

In dieser Abhandlung beleuchtet zunächst der Verfasser das Verhältnis zwischen Catull und Cicero, er bespricht, was sie im Leben verband und die literarischen Grundsätze und Neigungen, welche sie trennten. Manche Punkte der ciceronischen Versmacherei werden dabei in Betracht gezogen. Schließlich weist der Verfasser auf einige Berührungspunkte hin zwischen den Werken Ciceros und

Catulls. Im zweiten Teile werden einige ciceronische und anderweitige Phrasen in der Literatur verfolgt. Im dritten Teil geht der Verfasser von den Schlußversen des 63 Gedichtes des Catull aus und beschäftigt sich im Anschluß daran mit den Verfluchungsformen in der römischen Literatur, hauptsächlich bei Ovid und Horaz. Auf S. 381 (Separatabdruck S. 7) ist in der Zeile 6 (von oben) *novem et viginti* in *novem et triginta* zu korrigieren.

---

4. M. V. CZERMAK. **Kwestya równouprawnienia schizmatyków i katolików na Litwie.** ***(L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie).***

L'égalité devant la loi des catholiques et des orthodoxes en Lithuanie fut assurée, prétend-on, par le privilège de Grodno, accordé par Ladislas Jagellon, le 15 octobre 1432 (cet acte, il est vrai, est daté de Léopol, mais il fut signé à Grodno). Les deux savants les plus compétents en questions lithuaniennes, M. M. Lewicki et Prochaska, non moins que M. Mathias Ljubawskij qui en Russie s'est aussi fait une spécialité de ces questions, admettent ce fait historique sans hésiter, et tous les auteurs de manuels classiques d'histoire de Pologne suivent docilement ces maîtres.

Cependant une étude approfondie des sources où ces érudits ont puisé, et surtout la comparaison de ces sources avec les documents récemment publiés (entre autres avec ceux que M. Piekosiński a fait paraître en 1900 dans les „Archives de la Commission juridique" T. VII, en annexe des textes latins et polonais du Statut lithuanien en seconde rédaction) doivent conduire à rayer des annales de 1432 le fait historique susmentionné. Les premiers doutes à ce sujet furent émis par M. Piekosiński à propos de la publication dans les „Archives" des matériaux concernant le Statut lithuanien; mais il ne développa pas sa juste observation, à l'appui de laquelle il n'apportait d'ailleurs qu'un seul argument.

L'égalité des schismatiques et des catholiques ressortait, d'après tous les historiens, du texte même du privilège dit de Grodno, promulgué le 15 octobre 1432 (Cod. epist. saec. XV, T. III, p. 523—4). Cet acte en effet supprime toute inégalité de droits entre les catholiques et les Ruthènes orthodoxes en Lithuanie; mais sur ce

document dont la teneur ne nous est connue que par une copie, il ne figuraient suivant l'affirmation du copiste, que les sceaux des sept grands dignitaires de la couronne, Zbigniew Oleśnicki, évêque de Cracovie, en tête, sans qu'il s'y trouvât le sceau du roi, Ladislas Jagellon. Il y est même spécifié à la fin que l'acte devra être soumis à la sanction du souverain (car les sceaux des sénateurs, dit le texte du privilège, „usque ad appensionem sigilli maiestatis serenitatis suae sunt appensae testimonio litterarum"). Or rien ne prouve que plus tard Jagellon ait approuvé de son seing l'acte rédigé le 15 octobre 1432 à Grodno; tandis qu'au contraire tout semble attester que Jagellon ne confirma jamais ce privilège, et ne voulut point reconnaître l'égalité des catholiques et des orthodoxes. On n'a pas encore en effet découvert de document établissant cette égalité, revêtu du seing de Jagellon; de plus, dans le privilège de Léopol, octroyé par le roi le 30 octobre 1432, à la noblesse de Luck et dans lequel les schismatiques de la terre de Luck exclusivement sont placés sur le pied d'égalité avec la noblesse catholique (Cod. epist. I, p. 77—8), il n'est nullement question d'étendre cette faveur aux Ruthènes du grand-duché de Lithuanie. En troisième lieu, dans le privilège de Troki de 1434 (Cod. epist. III, p. 529—31), par lequel Sigismond, en qualité de grand-duc de Lithuanie, assure dans ses Etats l'égalité devant la loi aux catholiques et aux orthodoxes, il n'est cité aucun document antérieur ayant mis en vigueur cette égalité (tout privilège précédent eût du reste rendu inutile l'édit de Sigismond de 1434); quatrièmement, dans le privilège de Sigismond Auguste de 1551, où le roi rapporte et confirme dans toutes leurs dispositions les privilèges auparavant accordés à la noblesse lithuanienne, on ne voit ni citation, ni confirmation du privilège de Grodno de 1432: après le texte du privilège de Horodlo de 1413, vient immédiatement le texte de celui de Troki de 1434 (Arch. de la Com. jur. T. VII, p. 261). Cette dernière particularité est décisive; elle permet d'affirmer catégoriquement que le privilège de Grodno n'obtint jamais la sanction royale, qu'il n'eut force de loi, ni avant, ni après la mort de Jagellon. Par contre, le privilège du grand-duc Sigismond de 1434, ayant été confirmé par le privilège de Sigismond Auguste de 1551, c'est bien ce privilège de Troki (1434) qu'il faut considérer comme l'acte par lequel fut établie l'égalité partielle des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie. En somme, d'après ce que nous venons d'établir, on peut conclure

que l'égalité fut reconnue aux schismatiques de Volhynie par le privilège de Léopol du 30 octobre 1432, donné par Ladislas Jagellon; en ce qui concerne les orthodoxes-ruthènes non volhyniens, c'est par le privilège de Troki (6 mai 1434), qu'ils acquirent la même concession; acte toutefois non de Ladislas Jagellon, mais de son frère Sigismond, grand-duc de Lithuanie.

Dans les deux cas l'égalité fut loin d'être complète. Le privilège de Troki, accordé par Sigismond en 1434, n'établit pas l'égalité des orthodoxes et des catholiques, en une forme supprimant toute différence à l'égard des uns et des autres; il consacre au contraire six paragraphes à préciser les points de cette égalité. Ainsi on est étonné de ne pas voir dans ces six paragraphes un seul mot au sujet de l'accession des orthodoxes aux dignités sénatoriales et territoriales, dignités auxquelles le privilège de Horodlo (1413) ne leur permettait pas de parvenir. Le grand-duc Sigismond, n'ayant pas rapporté cette prohibition dans le privilège de Troki, et ayant confirmé à la fin du dit document tous les privilèges lithuaniens antérieurs, et cela sans aucune restriction, confirma par conséquent cette clause du privilège de Horodlo qui n'était pas en contradiction avec le privilège de Troki; en d'autres termes les dignités sénatoriales et territoriales furent, comme par le passé, fermées aux orthodoxes, pour lesquels d'ailleurs on élargissait l'égalité. Il n'est pas en effet douteux que ces entraves n'aient longtemps pesé dans la suite sur les orthodoxes lithuaniens; les princes lithuaniens pendant le XVI-e siècle, jusqu' en 1563, les considèrent encore comme ayant force de loi. Dans le privilège de Sigismond-Auguste de 1551, publié par M. Piekosiński, confirmant tous les anciens privilèges lithuaniens, on voit entre autres le texte d'un privilège de Sigismond I, de 1529, dont l'article III réserve exclusivement aux catholiques les dignités et hauts emplois locaux; ce même privilège de Sigismond-Auguste (1551) est terminé par une déclaration consacrant la même exclusion (Arch. de la Com. jur. VII, 280—1 et 297). Chose plus importante: depuis longtemps déjà a été publié le texte d'un document, constamment dédaigné par nos historiens, et contenant cependant l'abrogation formelle et définitive de la disposition restrictive du privilège de Horodlo. Nous voulons parler du privilège dit de Wilna, accordé par Sigismond Auguste le 7 juin 1563, et dont nous avons jusqu'à trois réimpressions au cours du XIX-e siècle, à savoir, 1°: en ruthène, en tête de l'édition russe des trois

rédactions du Statut lithuanien (Wremiennik imperatorskawo moskowskawo obszczestwa istorii i drewnostej ross. Moskwa 1854: Statut 1566 goda, p. 1—4); 2°, encore en ruthène dans les „Sources" de Działyński pour l'histoire de l'Union (II-e partie, chap. I, p. 167—8); 3°, enfin, en latin, dans l'édition polono-latine de la traduction du Statut de 1566 (Arch. de la Com. jur. VII, p. 298 - 300). Notons encore que lorsque Sigismond I nomma en 1522 le prince Constantin d'Ostrog, orthodoxe, palatin de Troki, il se crut tenu de se justifier d'avoir contrevenu en cette circonstance aux prescriptions du privilège de Horodlo, prescriptions qu'il observera d'ailleurs strictement à l'avenir (Arch. de la Com. jur. VII, p. 273—4).

C'est ainsi que se présente la question — du moins dans les parchemins. La prohibition concernant l'accès des schismatiques aux dignités fut en vigueur jusqu'en 1563, ainsi qu'il ressort du privilège de Sigismond Auguste que nous avons cité; mais d'après ce même privilège, nous voyons que cette prohibition fut à plusieurs reprises levée par le souverain, avant 1563, et Sigismond Auguste lui même, invoque des précédents. En tout cas le privilège de 1563 (conjointement avec la garantie de Sigismond I de 1522, dans l'affaire du prince d'Ostrog) prouve que ce n'est qu'à cette date de 1563 que l'égalité des orthodoxes et des catholiques fut légalement instituée en Lithuanie; car avant 1563, les intéressés avaient toujours le droit de faire appel à l'article XI-e du privilège de Horodlo et de paralyser ainsi le bon vouloir royal à l'égard des schismatiques candidats aux grandes dignités.

---

5. Dr. STANISŁAW KUTRZEBA. **Starostowie. Ich geneza i rozwój do końca XIV w.** ***(Das Amt der Starosten in Polen. Entstehung desselben und weitere Entwickelung bis Ende des XIV Jhd.).*** *(Les origines et la juridiction des fonctionnaires royaux dits „capitanei" (starosta) en Pologne jusqu' à la fin du XIV siècle).*

Der Verfasser stellt in vorliegender Abhandlung dar, wann das Amt der Starosten entstanden ist und wie es sich in weiterer Folge bis zu dem Zeitpunkte entwickelte, da die Kompetenz dieser Würdenträger genau geregelt wurde. Letzteres trat ungefähr an der Scheidung des XIV und XV Jhd. ein und bis auf diese Zeit erstreckt sich auch die in dieser Arbeit durchgeführte Untersuchung.

I. Zum erstenmal treten in Polen Starosten zur Regierungszeit der böhmischen Wenzel auf. Als Wenzel I. im Jahre 1291 das Fürstentum Krakau eingenommen hatte, setzte er daselbst einen Starosten als Stellvertreter ein. Im J. 1292 vereinigte er mit Krakau noch Sandomir, im J. 1300 unterwarf er das übrige Polen. In jener Zeit finden wir neben den Starosten von Krakau-Sandomir auch für andere Teile Polens Starosten, so die von Großpolen (für die in eins vereinigten Gebiete von Kalisch und Posen), von Sieradz, Łęczyca, Kujavien (für den Brzescer Teil von Kujavien) und von Pommern. Sie sind dem Hofkämmerer des polnischen Reiches untergeben, dessen Amt nach böhmischem Vorbilde geschaffen wurde. Sie sind Vertreter des Königs auf allen Gebieten der Staatsverwaltung, sowohl was Gerichtsbarkeit als auch Militärgewalt, Finanzwesen und Polizeistrafrecht anbetrifft. Doch steht ihnen nicht die Befugnis zu, Änderungen einzuführen, Privilegien zu erteilen, Schenkungen zu machen u. s. w. Das Amt dieser Starosten geht ein, als die Wenzel Polen räumen, d. i. im J. 1306.

II. Nach 1306 finden wir Starosten nur in einem Teile Polens, und zwar in Großpolen. Dieses beherrschten in der Zeit von 1306—1312 die Fürsten von Glogau. Als ihre Stellvertreter treten Starosten auf, welche Starosten von Posen genannt werden, obwohl sich ihre Amtsgewalt über das ganze Gebiet von Großpolen erstreckte. Sie verschwanden, als Wladislaw Lokietek im J. 1312 Großpolen eingenommen hatte.

III. Unter der Regierung Lokieteks tauchen Starosten zuerst in Pommern auf, in den Jahren 1306—1310. Das Amt derselben haben daselbst die Fürsten von Kujavien (aus der inowraclaver Linie) inne. Seit 1310 finden wir einige Jahre hindurch nirgends Starosten. Doch dauert das nicht lange. Das Amt wird abermals hergestellt, aber nicht in allen Gebieten. Seit dem J. 1316 gibt es Starosten in Großpolen. Anfangs sind es entweder Starosten für beide Gebiete Großpolens, oder besondere, so für Kalisch wie für Posen. Letztere verschwinden endgiltig seit dem J. 1352, was mit der Konföderation des Matthias Borkowic im Zusammenhang zu stehen scheint. Seit dieser Zeit sind also beide Gebiete einem gemeinsamen Starosten untergeben, der schon im XV Jhd. den Titel eines Generalstarosten annimmt. In Kujavien gibt es Starosten seit 1314. Ihrer Botmäßigkeit war nur der Brzescer Teil dieses Landes unterworfen. Im J. 1383 geht derselbe in den Besitz des Fürsten von

Masovien Ziemowit über, der hier eigene Starosten einsetzt. Kujavien kommt an Polen zurück, allem Anscheine nach im J. 1394. Von dieser Zeit an setzten bereits die polnischen Könige die Starosten ein, die entweder Starosten von Kujavien oder von Brzesc heißen. Der andere Teil von Kujavien, aus Inowraclaw und Bromberg bestehend, gelangt unter polnische Oberherrschaft um das J. 1339. Für ihn werden besondere Starosten ernannt. Als im Jahre 1363 das Fürstentum Gniewkow mit Polen vereinigt wurde, wurde dasselbe eben diesen Starosten zugewiesen, die auch von da an sei es Starosten von Inowraclaw oder von Gniewkow genannt werden. Ein Teil dieses Gebietes geht nach dem Tode Kasimirs des Großen an Kasimir von Stettin (bis zum J. 1377) über. Von dieser Zeit an wieder beherrscht das gesamte Gebiet Wladislaw, Fürst von Oppeln. Unter der Regierung dieser Fürsten gibt es hier keine Starosten. Sie treten von neuem nach dem J. 1396 als Starosten von Inowraclaw oder von Bromberg auf. In Sieradz finden wir Starosten ebenfalls von 1314 angefangen. Vor dem J. 1330 erhält dieses Land einen besonderen Fürsten, der bis 1339 regiert. Zu seiner Zeit gibt es dort keine Starosten. Erst seit d. J. 1339 tauchen sie abermals auf, von nun an bereits in ununterbrochener Reihenfolge. Wahrscheinlich erhielt auch Łęczyca zu derselben Zeit Starosten, wie Kujavien und Sieradz. Im J. 1326 oder 1327 wird jedoch dieses Land von Wladislaw Lokietek an den Fürsten von Dobrzyń Wlodko abgetreten, unter dem es keine Starosten gibt. Nach dessen Tode, im J. 1352, kehrt Łęczyca endgiltig an Polen zurück und von dieser Zeit an läßt sich bereits die Reihenfolge der Starosten feststellen. Dobrzyń erwarb Lokietek im J. 1326 oder 1327 und setzte in demselben sofort Starosten ein. Im J. 1329 bemächtigte sich dieses Landes der Deutsche Orden. An Polen kehrt es im J. 1361 zurück und abermals finden wir daselbst Starosten. Im J. 1370 geht es in den Besitz Kasimirs von Stettin, dann in den Besitz seiner Gattin Margarete, schließlich in den Wladislaws von Oppeln über, der es an den Deutschen Orden verpfändet. Ausgelöst wurde es erst im J. 1404 und in dieser Zeit wird auch für das Land das Amt der Starosten wiederhergestellt.

IV. Die Starosten treten in diesen Ländern als Stellvertreter des Monarchen auf. Ihre Wirksamkeit umfaßt alle Gebiete der fürstlichen Macht, mit dem Vorbehalte jedoch, daß ihrer Kompetenz nur die Verrichtungen zukommen, welche die Rechte des Fürsten,

resp. des Königs (seit 1320) weder einschränken noch schmälern. Er nimmt die Resignationen aller liegenden Güter entgegen, wozu vordem die Erlaubnis des Fürsten selbst durchaus eingeholt werden mußte. Diese Kompetenz des Starosten erhielt sich ungeschmälert in Großpolen, während sie in den übrigen Gebieten später eingeschränkt wurde. Der Starost fällt das Urteil in allen Zivilsachen. Als in der Folge (gegen Ende der Regierung Kasimirs des Großen) die Landgerichte als Gerichte eines niederen Typus eingeführt wurden, bleibt den Starosten das Recht des Vorsitzes in den Kolloquien (höheren Gerichten). In Großpolen erhält sich ihre ursprüngliche Amtsgewalt in dem Prinzip, daß in den Landgerichten neben dem Richter und Unterrichter als Stellvertreter des Starosten der Burggraf waltet. Die Starosten sind in den ihnen anvertrauten Gebieten die ausübende Polizeibehörde und haben für die Sicherheit derselben zu sorgen. Als Ueberrest dieser Amtsgewalt erhalten sich nach vorhergehenden Einschränkungen die auf vier Artikel herabgesetzten Starosteigerichte, deren Amtsbefugnis schon im XIV Jhd. (Sieradz) genau bestimmt wurde. Den Starosten steht die Militärgewalt zu. In ihren Händen befinden sich die Burgen. Sie bieten den Adel auf, sie führen ihn an. An sie sendet der König den Befehl zum allgemeinen Aufgebot. In gewissen Fällen sogar kann der Starost den Aufruf zum Aufgebot ohne ausdrücklichen Befehl des Königs erlassen. Die Starosten leiten die Verwaltung des Staatsgutes in ihren Bezirken. Ihnen liegt die Administration der Krongüter und, wie es scheint, auch anderer Einkünfte ob. Sie treiben die Steuern ein. Was die Administration der Güter anbelangt, so verwalten sie dieselben entweder ad fideles manus, d. h. daß sie dem Könige über die Verwaltung Rechenschaft ablegen müssen, oder, was öfters geschieht, als Pächter, indem sie dem König einen jährlichen, ein für allemal fest bemessenen Pachtzins zahlen. Die Starosten sind schließlich die Vollstrecker des Gesetzes, dessen „bracchia“. Ihnen steht das Recht zu, sowohl die königlichen Verordnungen als auch die gerichtlichen Urteile zu vollziehen. Dieser Zweig ihrer Wirksamkeit ist, wie aus der Natur der Sache hervorgeht, nicht genau bestimmt.

V. In Rotrußland treten nach dessen schließlicher Einnahme Starosten im J. 1352 auf. Im J. 1370 gelangt das Land unter die Herrschaft Wladislaws von Oppeln, der dort eigene Starosten hat. Dieselben heißen, wie auch vordem, russische, selten Lemberger

Starosten. Zur Zeit Wladislaws finden wir besondere Starosten in Przemyśl und Sanok, die wahrscheinlich dem Starosten von Lemberg untergeben waren. Von 1379 bis 1387 walten in Rußland Starosten im Namen Ungarns. Andere Starosten gibt es hier in dieser Zeit nicht. Im. J. 1387 vereinigt Hedwig Rußland endgiltig mit Polen. Von da an werden die Starosten von den polnischen Königen eingesetzt. Gegen Ende des XIV und in den Anfängen des XV Jhd. treten neben den russischen oder Lemberger Starosten, die etwas später den Titel Generalstarosten annehmen, auch solche von Przemyśl, Sanok, Sambor, Grodek, Halicz und Trębowla auf.

Die Kompetenz der Starosten ist hier eine ähnliche, wie in den Gebieten Großpolens. Ausgedehnter ist dieselbe, was die Gerichtsbarkeit anbetrifft, da das Starosteigericht zugleich das einzige Gericht ist. In Sachen von geringerer Bedeutung vertritt den Starosten sein Beamter, Wojewode (palatinus castri) geheißen. Diesen Sachverhalt änderte erst die Annahme des polnischen Rechts im J. 1435. Eine Kompetenzgrenze zwischen dem russischen und den übrigen Starosten läßt sich nicht genau ziehen. Es scheint, daß den letzteren lediglich die Gerichtsbarkeit, die Verwaltung der Krongüter und das Exekutionsrecht anvertraut waren. Jedenfalls besaßen sie keine Militärgewalt. Der russische Starost überragte sie durch seine politische Stellung und es ist anzunehmen, daß er in vieler Hinsicht gleichsam ihr Vorgesetzter war.

VI. Ohne Starosten behilft sich lange Zeit Kleinpolen. Während der Regierung Kasimirs des Großen finden sie sich in diesem Teile Polens nur in Sandez von 1352—1368, verschwinden aber dann wieder. Zwar lassen sich gewisse Versuche nachweisen, das Amt derselben ins Leben zu rufen, doch führten diese zu keinem Resultate. Als Kasimir der Große starb, gab es in Kleinpolen gar keine Starosten. Sie tauchen erst unter König Ludwig auf, und zwar gleich im Anfange seiner Regierung in Krakau, Sandomir, Radom, Lublin und Biecz. Es scheint, daß diesem Amte das des iudex generalis terre, das sich in Sandez findet, entspricht. Erst gegen Ende des XIV oder sogar erst im XV Jhd. entstehen Starosteien in Opoczno, Chęciny und Korczyn. Der Wirkungskreis dieser Starosten ist bedeutend beschränkt. Sie sind nicht Generalstarosten, ihre Amtsgewalt erstreckt sich nicht über das ganze Land, wie in Großpolen, Sieradz u. s. w. Die Verwaltung der Krongüter liegt nicht in ihrer Hand, sie ist dem Krakauer Großschaffner zugeteilt. Der

Starost erhält nur eine seinem Amte zukommende Versorgung, die oft in klingender Münze besteht. Es fehlen ihnen die militärischen Attribute. Auf dem Gebiete der Gerichtsbarkeit rivalisieren sie mit den Landgerichten; doch nur ein verhältnismäßig geringer Teil der Geschäfte fällt ihnen zu. Sie sind die ausübende Behörde, die Vollstrecker der königlichen Verordnungen — das ist ihre Hauptaufgabe. Sie haben alle dieselbe Amtsbefugnis, keiner überragt in dieser Hinsicht die anderen.

VII. Die Entstehung des Starostenamtes ist in der Gestaltung der politischen Verhältnisse zu suchen. So lange Polen aus kleinen Fürstentümern bestand, verwaltete jeder Fürst sein Land selbst. Erst wenn der Fürst nicht imstande war, alles persönlich zu überwachen, setzt er Starosten ein. Dies geschah unter den Wenzel, die nicht in Polen residierten, also gezwungen waren, Stellvertreter zu ernennen, welche statt ihrer die Staatsgeschäfte besorgten. Dies war die Ursache, daß unter Lokietek Starosteien geschaffen wurden, da sein Reich so an Ausdehnung zugenommen hatte, daß er derartiger Stellvertreter nicht entbehren konnte. Deswegen auch verschwinden gewöhnlich die Starosten, wenn gewisse Gebiete unter Fürsten ihre Selbständigkeit wiedergewinnen, so z. B. in Sieradz und Łęczyca. Daraus erhellt auch, daß es in Kleinpolen bis zum Aussterben der Piasten keine Starosten gab (da sich der König in diesem Lande aufzuhalten pflegte). Der Begriff des Starostenamtes bildet sich mit der Zeit heraus. Ihre Stellung entspricht dem Begriff des Vikariats im Kirchenrecht. Anfangs ist der Starost ein *alter ego* des Fürsten. Später jedoch werden den Verhältnissen entsprechend seine Attribute genauer bestimmt. Als Starosten in Kleinpolen eingeführt werden, so sind dieselben ebendeswegen nichts weiter als Beamte mit genau vorgeschriebener Kompetenz, die um so mehr eingeschränkt ist, als sich in gewissen Richtungen die Kompetenz anderer Behörden (Großschaffner, Gerichte) ausgebildet hatte. Ein charakteristisches Merkmal der Organisation der Starosten ist die Verquickung staatlicher und privatrechtlicher Begriffe. Besonders wichtig für den Fürsten ist die Frage, die Einkünfte von den in den einzelnen Gebieten gelegenen Krongütern betreffend. Diese Einkünfte verpachtet er oder er läßt sie verwalten, wobei er gleichzeitig derselben Person staatsrechtliche Gewalt verleiht. Dieser privatrechtliche, finanzielle Faktor tritt fast übermäßig stark hervor, ist dem staat-

lichen gleichgeordnet, jedenfalls nicht untergeordnet. Gegen Ende des XIV und zu Anfang des XV Jhd. ist die Organisation der Starosten genau festgestellt und geregelt und bleibt, im großen und ganzen ihre ursprüngliche Form bewahrend, bis zum Untergange Polens bestehen.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego

16 Kwietnia 1903.

18

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. **Mars** **1903.**

Sommaire. Séances du 9 et 16 Mars.
Résumés. 6. Compte rendu de la séance du 26 Février 1903 de la Commission de l'histoire de l'art
7. Compte rendu de la séance de la Commission historique, du 24 Janvier 1903.
8. AD. KĘTRZYŃSKI. L'introduction en Pologne de l'Ordre teutonique par Conrad, duc de Mazovie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 MARS 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Sécretaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

K. HECK. Szymon Szymonowicz (Simon Simonides). Jego żywot i dzieła. Część druga i trzecia. Str. 376. *(Simon Simonides. Sa vie et ses oeuvres. II et III partie).* p. 376.

M. J. Łoś présente son travail: *„Deux bréviaires polonais du XVI siècle“*.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„Jules Słowacki. II partie (1840—1842).*

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 26 Février 1903.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 MARS 1903.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. AD. KĘTRZYŃSKI présente son travail: *L'introduction en Pologne de l'Ordre teutonique par Conrad, duc de Mazovie.*

Résumés

6. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 26 lutego 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 26 février 1903, de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. le comte Georges Mycielski donne lecture du résumé de son travail: „Inventaire artistique du château de Wiśnicz, en 1661". Ce catalogue a été dressé d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de Sucha, contenant „le Registre des objets laissés par le palatin de Cracovie après la fuite des Suédois". Ce palatin était Alexandre Lubomirski, frère aîné de Georges, grand maréchal de la couronne, marié à Thècle Thérèse Ossolinska, fille du chancelier. Un véritable trésor d'oeuvres d'art, de bijoux, d'argenterie remplissait au XVII-e siècle la magnifique résidence de Wiśnicz. En premier lieu c'était la riche galerie de tableaux rassemblée par Stanislas Lubomirski, par son beau-père, Georges Ossoliński, par sa femme, et par le palatin lui-même. Dans le registre le sujet de chaque tableau est expliqué et le plus souvent on en nomme l'auteur. En tête de cette splendide collection se placent „l'Ange et Tobie" de Raphaël, et une „Madone avec l'Enfant Jésus" d'Albert Dürer: ces deux oeuvres n'ont jamais jusqu'ici été signalées. Parmi les maîtres italiens de la collection de Wiśnicz on voit: Titien, Véronèse, Bassano, Guido Reni, Guercin, le Dominiquin, l'Albane, Schido, Bernard Strozzi; la plupart de ces ouvrages avaient été sans doute achetés chez les artistes eux-mêmes, entre 1620 et 1650. L'école espagnole y figure par quelques toiles de Ribera. Les Flamands et les Hollandais y sont plus nombreux même que les Italiens, et sont représen-

tés dans tous les genres: paysages, tableaux de genre et de batailles, chasses, natures mortes, etc. Les deux seuls auteurs cités sont Paul Bril et Daniel Seghers. La liste des portraits nous donne une idée des rapports que la famille Lubomirski avait avec l'étranger; rois, princes du sang, grands seigneurs et grandes dames de Pologne, d'Allemagne, de France, de Flandre, de Venise, de Florence, de Mantoue y alternent avec les portraits des princes Lubomirski, peints à Venise par Nicolas Renieri, et à Dantzig par Daniel Schulz. Après le catalogue de cette galerie, la plus belle qu'il y eût alors en Pologne, vient celui d'une multitude d'autres objets précieux: ce sont d'abord d'innombrables tentures, tapis et tentes de velours, de damas, de cuir de Cordoue; ensuite des tables et cassettes en pietra dura, en ébène, en bois des îles, en écaille, en ambre; des glaces de Venise, des pendules, des figurines en ambre, en argent, en ivoire; des sièges et des canapés sculptés, des reliquaires, des jeux de salon; quantité d'ustensiles d'or et d'argent; toute une toilette de dame; toute une série de vases et ornements de culte; des cristaux ciselés, des rosaires, des tentes de guerre, des harnais ruisselants de dorures et de pierreries, des selles allemandes et cosaques, des housses, des etendards, des mousquets incrustés, des carosses; enfin des diamants, des perles, des rubis à profusion, à rivaliser avec un écrin royal. Cet inventaire fort long est un document historique de haute valeur; il témoigne non seulement des richesses de la famille Lubomirski au XVII-e siècle, mais encore de son goût artistique; de plus il nous permet de parcourir en pensée les vastes salles du manoir de Wiśnicz, alors si somptueuses et aujourd'hui si délabrées.

M. Zubrzycki communique la seconde partie de sa monographie de Krosno. L'église des cordeliers, contient plusieurs beaux monuments. Ce sont les cénotaphes d'Hedvige Firlej, des Jendrzejowski, et surtout celui de l'hetman Kamieniecki, dû au ciseau de Padovano. Dans la chapelle des Oświęcim où l'on pénètre par un portail d'un fort joli dessin, on remarque quelques beaux stucs et deux portraits, ceux de Stanislas et d'Anne Oświęcim, oeuvres d'un artiste de talent. Les pentures de la porte de la sacristie, quelques détails des vantaux et de la grille de la chapelle des Oświęcim sont des travaux de serrurerie fort remarquables. M. Zubrzycki soumet ensuite à la Commission un plan général, ainsi que des vues détachées, prises de différents côtés, du manoir en ruines d'Odrzykoń. Ce château avait une chapelle, dont la porte en ogive subsiste en-

core aujourd'hui. Les montants en pierre des fenêtres accusent l'influence de l'école cracovienne.

Dans la discussion qui s'élève à ce propos, M. Mycielski fait observer que Stanislas Oświęcim parle dans son journal de la construction de la chapelle par un architecte italien, mais ne fait aucune mention des portraits de famille. Les portraits de Stanislas et d'Anne Oświęcim sont dus, pense M. Mycielski, au pinceau de Jean Tricius qui, avec les subsides des Firlej, voisins d'Odrzykoń, avait fait en Flandre des études artistiques.

M. Tomkowicz prétend que les stucs de la chapelle des Oświęcim ont été exécutés, comme ceux de l'église des Camaldules de Bielany, dont ils ne sont d'ailleurs qu'une variante, par Succatori.

M. Tomkowicz présente une vue de l'église et du couvent de la Skalka, inconnue jusqu'ici. C'est une vignette sur bois ornant la page titulaire d'un imprimé de 1672, relatant une dispute de jure et justitia qui avait eu lieu dans l'enceinte du monastère. Cette vignette représente une église gothique assez grande qui, à une seule nef, au XIV-e siècle, s'augmenta de deux nefs de bas-côté au XV-e. Près de l'église se trouvait un vaste bâtiment y communiquant par une galerie, le tout entouré d'une enceinte fortifiée. Les tryptiques de Plawno et de Wieniawa, ainsi qu'une gravure du „Przyjaciel ludu" (l'Ami du peuple) de 1838, nous représentent l'église sous ce même aspect gothique. Vers 1643, avec les fonds légués par Elisabeth Bogusz, on institua au monastère une école de théologie où se tenaient les disputes dont nous venons de parler. Dans la seconde moitié du XVII-e siècle fut construit le couvent, édifice flanqué de tours à ses quatre coins que la vignette en question reproduit pour la première fois.

M. Cercha parle d'un dessin de Wojczynski, représentant le cénotaphe des Orlik, par Canavesi, et se trouvant autrefois à l'église des dominicains de Cracovie.

Le président donne enfin lecture d'une communication de M. Louis Namenyi de Budapest, au sujet de Mediczky, peintre polonais inconnu, au service de Rakoczy.

---

7. **Posiedzenie Komisyi historycznej z dnia 24 stycznia 1903 r. pod przewodnictwem J. E. M. Bobrzyńskiego.** ***(Séance de la Commission d'Histoire, le 24 janvier 1903, sous la présidence de S. Exc. M. Bobrzyński).***

M. Abraham rend compte des travaux de la mission romaine, d'octobre 1901 à la fin de janvier 1903.

En 1901/2, M. Stanislas Zakrzewski a continué les recherches dans les archives du Vatican sur l'époque du moyen-âge. Il a examiné 25 volumes des registres d'Eugène IV (tom. 408 à 433, jusqu'en 1447) 136 volumes d'actes de la trésorerie du XIV-e siècle, faisant partie des Rationes Collectorum et Introitus et exitus camerae Ap. Il a de plus collationné 482 actes des Monumenta Poloniae de Theiner T. I. jusqu'au commencement de 1335, en vue de l'édition projetée des Monumenta Vaticana Poloniae. Actuellement, depuis novembre 1902, M. Ladislas Semkowicz, étudie les registres des suppliques d'Eugène IV. On s'attache surtout à mettre à profit à la Vaticane des collections nouvellement mises en ordre (comme par exemple le Museo Borgiano) ainsi que tous les formulaires médiévaux. Ces travaux ont porté les fruits les plus abondants; M. Semkowicz a dressé la liste de tous ces formulaires d'après l'inventaire de la bibliothèque.

M. Abraham dans ses deux séjours à Rome, en janvier 1902 et 1903, s'est efforcé de compléter le recueil des matériaux du moyen âge en compulsant les manuscrits détachés des archives; il a aussi parcouru les documents de la fin du XV-e et du commencement du XVI-e siècle. afin de tracer un plan aux futures recherches. Il a feuilleté 36 volumes de registres de cette époque, ainsi que 53 manuscrits tirés de divers recueils. Partout il a trouvé des matériaux concernant la Pologne. A signaler surtout un manuscrit anonyme renfermant les registres des vicaires des observants franciscains de 1464 à 1468, le seul fragment de ces registres connu, jusqu'ici complètement ignoré et contenant des documents fort importants pour l'histoire de cet Ordre en Pologne et en Ruthénie. Tout aussi importants et non moins ignorés sont les Addimenta aux actes de la nonciature, composés des annexes (mémoires, lettres) aux rapports des nonces. Dans le premier volume de la série Polonia, on voit toute une suite de copies d'actes

du XIII-e s. sur la Pologne et la Prusse; dans le second, une liasse de copies de lettres écrites de Pologne et de Hongrie par Possevino, avec une foule de correspondances à lui adressées par diverses personnes, de 1581 à 1610, en même temps que des rapports et des lettres sur les affaires polono-russes de 1582 à 1583. Dans le troisième volume se trouvent des pièces de 1608 à 1649, toutefois des actes de 1573 se sont égarés dans ce registre.

M. Abraham a en outre étendu ses recherches aux archives de l'Ordre des dominicains. Ces archives renferment des actes ayant trait aux temps modernes, à partir du XVI-e s. La récolte a été des plus riches en ce qui concerne l'histoire des dominicains en Pologne, en Lithuanie et en Ruthénie. Nombre de volumes et de fascicules renferment des actes concernant nos provinces, entre autre le manuscrit du journal de voyage de Damiano a Fonseca, commissaire général de l'Ordre, qui visita les monastères polonais de 1618 à 1620. Les registres des généraux de l'Ordre contiennent des matériaux inétudiés jusqu'ici et de la plus haute valeur pour les annales des dominicains au moyen-âge. Le premier volume de ces registres (copie) comprend les années 1386 à 1396; à partir de 1469 (Tome II) commencent les actes originaux. Ces registres jusqu'à la fin du XV-e siècle forment 13 volumes, et abondent en passages concernant la Pologne, sous le titre: Provincia Poloniae.

M. V. Zakrzewski présente ensuite le plan de l'édition des journaux des diètes pendant les premières années du règne de Sigismond III, plan transmis par M. Eugène Barwinski de Léopol, qui, tout en donnant la liste des journaux à lui connus, rend compte de ses recherches en vue de les compléter et se dit en mesure de publier les journaux de 1597, réunis en entier et en deux rédactions, l'une fort étendue, en polonais, l'autre abrégée, en latin. Les journaux antérieurs n'ont encore pu être recueillis au complet, et leur publication ne pourra être effectuée que plus tard. Dans la discussion qui surgit à ce propos, M. St. Ptaszycki de S. Pétersbourg déclare qu'il possède une copie du journal de la diète de 1588, et qu'il le mettra volontiers à la disposition de la commission d'édition. Sur la proposition de M. Zakrzewski, directeur de la commission, on décide que ces journaux seront publiés dans les Script. rer. Polon.; et que le journal de 1597 sera incessamment mis sous presse. M. Barwinski est invité à préparer pour l'impression les journaux de 1588 et 1589.

La fin de la séance est occupée par le vote du budget de 1903 et l'élection de nouveaux membres. Les choix de la Commission seront soumis à l'approbation de la Section d'histoire et de philosophie.

---

8. Dr. W. KĘTRZYŃSKI. **O powołaniu Krzyżaków przez ks. Konrada.** ***(Die Berufung des deutschen Ordens durch Herzog Konrad von Masovien).***

Schon Perlbach hat in seinen preußisch-polnischen Studien den Erweis erbracht, daß die Kruschwitzer Urkunde, welche die Abtretung des Kulmerlandes und Preußens an den Orden von Seite des Herzogs Konrad von Masovien enthält, eine Fälschung der Kreuzritter gewesen ist, was sehr wohl zu dem Schlusse berechtigt, daß dieselbe nicht nötig gewesen wäre, wenn Konrad eine unbedingte Schenkung gemacht hätte, — daß dieselbe daher nur eine bedingte gewesen sein könne.

Wenn wir ferner berücksichtigen, daß diese und andere um 1230 entstandene Fälschungen die Preußennot als Grund der Berufung des Ordens angeben, so kann man wohl gerechte Zweifel hegen, ob nicht auch hier diese Angaben im Widerspruch mit der Geschichte stehen. Wer Klarheit in die Sache bringen will, muß daher von Dusburg und allen späteren Schriftstellern des Ordens absehen, deren Darstellung vor allem die Reinigung des Ordens von allen möglichen Vorwürfen zum Zweck hat und sich auf die gleichzeitigen Urkunden und Bullen stützt, welche, so weit sie echt sind, authentisches Material enthalten.

I. Die Kreuzritter im Burzenlande.

Um die Tätigkeit des Ordens nnd seine Politik in den polnisch-preußischen Landesteilen nach seiner Berufung begreifen zu lernen, ist es durchaus notwendig, sein Verhältnis zu Ungarn während seines Aufenthaltes im Burzenlande zu prüfen, denn hier hatte er, wie Ewald sich ausdrückt, schon gezeigt, was er in größerem Wirkungskreise später in Preußen vermochte.

Ungarn hatte seit des heiligen Stephans Zeiten viel von den Kumanen zu leiden; um sich Ruhe vor ihnen zu verschaffen, trat König Andreas in Verhandlung mit dem Hochmeister Hermann von

Salza, welcher Hilfe zusagte und auch schickte. Im Jahre 1211 überwies Andreas den Ordensrittern das Burzenland, dessen Grenzen sein Privileg genau beschreibt. Ihre Aufgabe war, „ut regnum per conversationem eorum propagatum dilatetur“; das Burzenland war ihnen „ad custodiendum confinium“ übergeben worden. Von territorialer Unabhängigkeit war nicht die Rede.

1222 stellte ihnen Andreas ein neues Privileg aus, in welchem er ihre früheren Rechte nicht nur bestätigt, sondern dieselben vielfach zu ihren Gunsten ändert; zugleich schenkt er ihnen die Kruceburg und ein nicht unbedeutendes Territorium bis zur Donau. Diese Verschreibung spricht von Zwistigkeiten, welche zwischen dem Könige und dem Orden ausgebrochen waren; der König bekennt seine Schuld ein und bemüht sich, die Ritter dafür schadlos zu halten.

Dessenungeachtet erfahren wir, daß König Andreas 1225 den Orden mit Gewalt aus seinem Reiche vertrieben hat.

Die Ursache dieser überraschenden Tat war keineswegs, wie vielfach behauptet wird, Neid darüber, daß der Orden ein verwüstetes Land in ein blühendes verwandelt habe. was doch im Verlauf von 14 Jahren kaum möglich war; da das Burzenland ungarisches Gebiet war und auch bleiben sollte, so kann überhaupt nicht von Neid die Rede sein. Eine Erklärung der Tatsachen kann nur in dem Verhalten des Ordens dem Könige gegenüber gefunden werden.

Darüber lassen die Klagen des Königs gar keinen Zweifel übrig: der Orden habe sich mehr Land angeeignet, als er ihm gegeben habe; er habe gedroht, dasselbe mit bewaffneter Hand zu verteidigen; er wolle lieber untergehen, als dasselbe dem Könige ausliefern; er sei gegen die Leute des Königs feindlich aufgetreten und habe auch die Bestimmungen in Betreff der Münze nicht eingehalten.

Wenn aber der Orden sich fremde Ländereien und ihm nicht gebührende Rechte angemaßt hatte, dann mußte es auch falsche Urkunden geben, die jene Ungesetzlichkeiten zu legalisieren versuchten. Eine solche Fälschung ist das Privileg des Königs Andreas mit angeblich goldener Bulle aus dem Jahre 1222. Dafür spricht nicht nur der Inhalt, welcher die beiden königlichen Urkunden von 1211 und 1212 zusammenschmiedet und alle möglichen Bestimmungen derselben zu Gunsten des Ordens ändert. überdies

ganz neue Freiheiten und Gnadenbezeugungen, darunter auch die Schenkung der Kruceburg und einer Landstrecke bis zur Donau, so wie neue Bestimmungen über die Münze, worüber der König selbst so bitter klagt, aufweist, sondern auch noch folgender Umstand, der von nicht geringer Bedeutung ist. Im Jahre 1231, als der Orden schon längst Ungarn verlassen hatte und Papst Gregor sich vergeblich bei Andreas für dessen Wiedereinsetzung verwandte, schickte dieser, um den König an die dem Orden gegebenen Versprechen zu erinnern, demselben die Abschriften der dem Orden ausgestellten Privilegien: „Ne super privilegiis, quae dilectis filiis ... magistro et fratribus domus hospitalis s. Mariae Teutonicorum Jerosolimitani de terra Borze concessit regia Celsitudo, valeat dubitationis scrupulus suboriri, ipsa inspici fecimus diligenter eorumque tenorem de verbo ad verbum praesentibus annotatum sub bulla nostra tibi duximus destinandum“.

Diese Abschriften enthalten nur die Urkunden von 1211 und 1212, die allerwichtigste von 1222 fehlt; der Orden legte dieselbe dem Papste nicht vor, um nicht dem Könige Beweise für seine eigene Schuld in die Hände zu liefern, obgleich er dieselbe seiner Zeit sich hatte vom Papste bestätigen lassen.

Der Vergleich der echten Urkunden mit der Fälschung läßt zugleich auch die Absichten und Pläne erkennen, welche der Orden hegte.

Die Kruceburg, welche der Orden sich auf königlichem Territorium erbaut hatte, ist nicht Nyén al. Kreutzburg im Osten des Burzenlandes, sondern Törzburg, das den wichtigen, zur Donau führenden Törzburger Paß beherrscht und noch heute auf rumänisch „La crucia“ heißt; die im gefälschten Privileg angeführte westliche Grenze umschließt einen kleinen Teil ungarischen Gebietes mit der Kruceburg und zieht sich dann südlich bis zur Donau.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß der Orden ins Burzenland mit der Absicht kam, sich dort eine unabhängige Stellung zu erwerben. Um dies zu erreichen, schlug er zwei Wege ein; er bevölkerte vor allem das verwüstete Land mit deutschen Kolonisten, schloß die königlichen Untertanen von der Kolonisation aus und baute den Intentionen des Königs entgegen gemauerte Burgen und Städte, die für jene Zeit als starke Festungen galten.

Da der Orden allerseits von Ungarn eingeschlossen war, so sollte die auf königlichem Gebiete erbaute Kruceburg und der von derselben beherrschte Törzburger Paß ihm die Verbindung mit der Donau und dadurch mit dem Auslande öffnen, eine Verbindung, welche von Ungarn unabhängig war.

Die Erbauung der Kruceburg hatte Anlaß zu Mißverständnissen gegeben, welche jedoch gütlich beigelegt wurden, wobei, wie es scheint, alles beim alten blieb. Dies ermutigte den Orden zu weiteren Schritten, indem er darauf rechnete, daß Andreas einem fait accompli gegenüber gute Miene zum bösen Spiele machen werde.

Vor allen Dingen ließen sie sich das gefälschte Privileg von 1222 vom Papste bestätigen. Als sie dies erlangt hatten, begannen sie den Kampf gegen den Bischof von Siebenbürgen, zu dessen Diözese das Burzenland gehörte und der sich seine Rechte über dasselbe zum Teil wenigstens gewahrt hatte, indem sie unter Berufung auf ihre Privilegien den Papst bewogen, das Burzenland der Gewalt des siebenbürgischen Bischofs zu entziehen.

Zwei Jahre später taten sie einen entscheidenden Schritt, der sie von der ungarischen Oberherrschaft befreien sollte, indem sie den Papst ersuchten, das Burzenland als Eigentum des päpstlichen Stuhles anzunehmen, wofür sie ihm jährlich zwei Mark Gold zu zahlen versprachen. Der Papst ging darauf ein und da er sicherlich über das Verhältnis des Ordens zu Ungarn ungenau berichtet war, wandte er sich an die ungarischen Bischöfe und teilte ihnen diesen seinen Beschluß mit. Die Bischöfe vermittelten diese Nachricht dem Könige, der nun Ernst machte und vor allem die Herausgabe der angemaßten Ländereien verlangte. Als der Orden sich nicht nachgiebig zeigte und gegen ihn feindliche Schritte unternahm, sammelte der König seine Ritter, fiel ins Burzenland ein, nahm Kruceburg mit Sturm und fügte dem Orden und dessen Leuten vielen Schaden zu. Als der Orden nun vom Könige Genugtuung verlangte, forderte derselbe kurz die Rückgabe seiner ursprünglichen Schenkung, die Rückgabe des Burzenlandes. Dies ereignete sich wohl im Anfange des Jahres 1226. Der Papst bot seine Vermittlung an und ernannte sogar eine Kommission, welche die Streitigkeiten schlichten sollte; doch war dies alles vergeblich; das Schicksal des Ordens in Siebenbürgen war bereits entschieden. Am 27. Oktober 1225 hatte der Papst bereits die Nachricht erhalten, daß der Orden aus dem Burzenlande vertrieben worden war.

Wenn wir auf das, was hier kurz berichtet worden, Rücksicht nehmen, wird uns wohl der Ausspruch des königlichen Gesandten am päpstlichen Hofe verständlich werden, wonach die Kreuzritter dem Könige gegenüber waren „tamquam ignis in sinu, mus in pera et serpens in gremio, qui hospites suos male remunerant“.

II. Die Kreuzritter und Polen.

Da es sich bei der Berufung des deutschen Ordens um das Kulmerland und Preußen handelte, so bespricht der Verfasser einleitend beide Gebiete.

a) Das Kulmerland war von jeher ein polnisches Gebiet, das stets unter polnischer Herrschaft gestanden; Beweis dafür ist das gewiß ganz glaubwürdige Zeugnis der Ordensritter aus dem Jahre 1234; es blieb auch polnisch die Ordenszeit hindurch, wofür wir ein sehr gewichtiges Zeugnis aus dem Jahre 1464 besitzen. Die einzige Nachricht, welche etwas anderes zu besagen scheint, die „castellaniae ecclesiae Plocensis“, beruht auf einem Mißverständnis, das durch falsche Interpunktion hervorgerufen wurde.

b) Preußen und Bischof Christian. Preußen hatte es bis zum XIII. Jahrhundert zu keiner staatlichen Entwickelung gebracht; es gab keine wie auch immer geartete Gewalt, welche das Ganze zusammengehalten hätte; auch die Landschaften an sich waren keine politische Einheiten. In jeder Landschaft waren soviel „reguli“ als Herren. Trefflich charakterisiert diese Verhältnisse der polnische Chronist des XII. Jahrhunderts, indem er sagt, sie lebten „sine rege et lege“. Streitigkeiten nnd Kriege waren, wie Wulfstan berichtet, bei ihnen an der Tagesordnung.

Dieser Mangel jeglicher politischer Gestaltung war aber dem Auslande gegenüber eine Stärke von nicht geringer Bedeutung. Wenn Kriege geführt wurden, konnten dieselben nicht anders zum Austrage gebracht werden, als daß man jeden Preußen einzeln bekämpfte, wenn er sich überhaupt zum Kampfe stellte und es nicht vorzog, in den Wäldern und Sümpfen des Landes Zuflucht zu suchen. Selten sind wohl Vereinigungen zur Abwehr geschlossen worden, wie das erst später zur Ordenszeit der Fall war. Diese politische Zersplitterung erschwerte auch die Aufgabe des Ordens, der, um der Preußen Herr zu werden, mehr als ein halbes Jahrhundert kämpfen mußte, obwohl die Eroberung sein Ziel und seine

Organisation eine militärische gewesen. Von Angriffskriegen, die von Preußen ausgingen, kann beim Fehlen jeglicher staatlicher Organisation nicht die Rede sein. Die Preußen konnten nur Raubzüge unternehmen; um dies zu verhindern, pflegten die Polen Geiseln von ihren unruhigen Nachbarn zu nehmen. Die Preußen konnten wohl lästig, aber nie gefährlich werden.

Im Anfange des XIII. Jahrhunderts war die Lage der Preußen keine besonders gute; sie hatten die Löbau, Sassen und Galindien bereits an die Polen verloren, wenngleich mit einer Kolonisation erst in der Löbau der Anfang gemacht worden war.

Für die Bekehrung Preußens war bis zum XIII. Jahrhundert fast gar nichts geschehen; die Mission des h. Adalbert mißglückte gleich in ihrem Anfange; der h. Bruno fand seinen Tod bei den Sudauern. Die Bekehrungsreise des Bischofs von Olmütz im Jahre 1141 verlief resultatlos. Ebenso erfolglos waren die Kriege der Polen, da das Schwert ein schlechter Apostel ist.

Die ersten erfolgreichen Unternehmungen gingen von den großpolnischen Zisterzienserklöstern, besonders von Łekno, aus; hervorzuheben ist besonders die Tätigkeit des Abtes Gottfried und seines Nachfolgers Christian.

Wenn wir die Nachrichten über die Anfänge der Mission kritisch prüfen, so kommen wir zu dem Resultate, daß sie von der unteren Weichsel und Nogat ausging; zwischen Weichsel und Nogat liegt auch Lansania, wo der spätere Bischof Christian auf den ihm von Warpoda geschenkten Ländereien seine Residenz in Zantir aufschlug, von der dann jener Landstrich den Namen der Insel Zantir erhielt.

Einen ungewöhnlichen Aufschwung nahm die Mission unter Gottfrieds Nachfolger Christian, der um 1215 von Innozenz III. zum Bischofe von Preußen ernannt wurde. Von nun an hegt der päpstliche Stuhl ein lebhaftes Interesse für Christian und Preußen, wie das die päpstlichen Bullen bezeugen, welche für uns eine sehr gewichtige Geschichtsquelle sind. Christian wurde mit vielen Prärogativen und Vorrechten ausgestattet; um seine Stellung zu erleichtern, wandte sich der Papst an die polnischen Herzöge mit der Bitte, ihm ein Dorf zum Unterhalte anzuweisen, infolge dessen 1216 Wladislaus Odoniz ihm das Dorf Cekowice und Herzog Konrad um 1218 einige nicht näher bekannte Güter schenkte.

Um die Bekehrung Preußens zu beschleunigen, regten die

Päpste auch Kreuzzüge nach Preußen an, welche schon mit dem Jahre 1218 begannen.

Seit 1221 nehmen auch polnische Herzöge an diesen Kreuzzügen teil und schenken der Mission und Bischof Christian größere Aufmerksamkeit, die sich durch reichliche Verleihung von Gütern an denselben kundgibt.

Eine große Schenkung wurde demselben 1222 in Lowicz (nicht Loniz) zu teil, wo die crucesignati Herzog Heinrich von Schlesien und die Bischöfe von Breslau und Lebus mit den anderen polnischen Herzögen und Bischöfen zusammentrafen. Die einzig sichere Quelle für diese Schenkung ist die Bulle des Papstes Honorius III. vom Jahre 1223, da die sogenannte Lowiczer Urkunde aus dem Jahre 1222 eine Fälschung des deutschen Ordens ist. Auch in den folgenden Jahren 1223 und 1224 erfolgen reiche Spenden für Christian. Der größte Teil der geschenkten Ortschaften lag in Polen und nur die von Konrad und Gedco, Bischof von Plock, in Lowicz geschenkten Burgen und Dörfer sind im Kulmerland zu suchen. Worin liegt nun der Grund, daß die polnischen Herzöge, Bischöfe und Herren ein so lebhaftes Interesse für Christian an den Tag legen?

Die Bekehrung Preußens hatte inzwischen bedeutende Fortschritte gemacht und von Lansania ausgehend bereits die polnische Grenze erreicht. Die Nordgrenze des Bistums Preußen lief von der Weichselmündung bis über den Elbing hinaus und vom Drausensee südlich bis zu den Quellen der Ossa. Als der Orden nach Preußen kam, war daselbst nur noch das Gebiet von Resin (bei Riesenburg, Riesenwalde, Riesenkirche) heidnisch. Das preußische Bistum umfaßte demnach ein nicht geringes Gebiet. Da dasselbe von einem polnischen Untertan begründet war, so stand es eo ipso unter der Obhut des Gnesener Erzbistums und da Preußen ein Land ohne König und Fürst, eine res nullius war, so lag es in der Natur der Sache, daß die polnischen Herzöge die bekehrten Landesteile als zu ihrem Reiche gehörig betrachteten, wie man dies aus der päpstlichen Bulle von 1212 folgern darf und daß demnach Christian in ihren Augen ein polnischer Bischof war. In dieser Beziehung muß es damals zwischen Christian und Konrad zu einem Einverständnis gekommen sein und die Güter, die ihm zugewiesen wurden, waren die Ausstattung für ihn als polnischen Bischof von Preußen.

Nur diese Auffassung der Dinge erlaubt es, die nachfolgenden Ereignisse logisch zu erklären.

Es unterliegt jedoch keinem Zweifel, daß Christian nur scheinbar auf Konrads Pläne und Gedanken einging, um diese für sich auszunützen; er selbst träumte von einer Stellung in Preußen, die der des livländischen Bischofs gleichkäme und hoffte im weiteren Verlauf der Dinge auch den deutschen Orden unter seine Gewalt zu bringen. Diese Haltung Christians war für Konrads Pläne von keiner günstigen Bedeutung.

c) Die Berufung des deutschen Ordens und der Ritter Christi. Die Ordenslegende besagt, daß Konrad, bedrängt von den Preußen, die Hilfe des deutschen Ordens gegen dieselben nachgesucht habe. Dieselbe hat ihren Ursprung in der gefälschten Kruschwitzer Urkunde und in dem diese Urkunde bestätigenden Konsens des Herzogs Kasimir, welcher ebenfalls vom Orden unterschoben wurde. Die gleichzeitigen Quellen, besonders die päpstlichen Bullen, die ja doch auf Berichten des Bischofs Christian beruhten, wissen gar nichts davon.

Bis zum Jahre 1217, in dem er ermordet wurde, hatte der Palatin Christian strenge Ordnung gehalten und sogar die umwohnenden Heiden zinspflichtig gemacht.

Von 1217 ab, da die päpstlichen Bullen reicher fließen, erfahren wir stets nur, daß die heidnischen Preußen ihre bekehrten Brüder heimsuchen; von Einfällen in Polen ist niemals die Rede; ja, im Jahre 1227 wurden die polnischen Herzöge beschuldigt, in geheimem Einverständnisse mit den Preußen zu stehen.

Die erste Klage über Verwüstung Masoviens kommt 1228 in der gefälschten Urkunde des Bischofs Gunther von Plock vor; damals aber waren die Kreuzritter bereits seit zwei Jahren in Polen. Die Einfälle der Preußen können also nicht der Grund der Berufung des deutschen Ordens gewesen sein.

Aber auch die Verhältnisse in der Diözese Preußen können nicht so schlimm gewesen sein, wie sie Christian aus leicht begreiflichen Ursachen dem Papste manchmal vorstellen mochte; darauf weisen seine häufigen Reisen hin, die er öfters im Auftrage der römischen Kurie unternahm, welche seine Entfernung nicht gefordert haben würde, wenn der Mission dadurch irgend welcher Schaden erwachsen wäre.

Auch die Kreuzzüge, welche gegen die Preußen unternommen

wurden, hatten nur den Schutz der Neubekehrten, nicht aber den der Polen zum Zweck.

Aus alledem folgt, daß nicht die Einfälle der Preußen Konrad bewogen haben, den deutschen Orden zu berufen.

Wir erwähnten schon, daß alles darauf hinweist, daß man polnischerseits Christian als polnischen Bischof und seine Diözese als zu Polen gehörig betrachtete und daß dieser Auffassung Christian keineswegs entgegengetreten ist. Es hatte also Konrad ein Interesse daran, daß so schnell als möglich ganz Preußen bekehrt und damit dem Verbande des masovischen Herzogtums einverleibt werde.

Um dieses Ziel schneller zu erreichen, beschloß er einen der Ritterorden nach Polen zu berufen. Seine Wahl fiel auf den deutschen Orden, nicht deshalb, weil dessen Ruhmestaten in Ungarn ihn dazu bewogen hätten, wie einige behaupten — dieselben sind ihm jedenfalls erst später, zu spät bekannt geworden, — sondern es wird wohl seine Umgebung, in der sich viele einflußreiche Deutsche, wie der Palatin Arnold, Bischof Christian, die Prälaten Gunther, Berwald und Wilhelm und wahrscheinlich auch Michael, Bischof von Kujavien, befanden, seine Aufmerksamkeit auf denselben gelenkt haben.

Noch im Jahre 1225 hatte Konrad seine Gesandten an den Hochmeister Hermann von Salza nach Italien geschickt, wo derselbe am Hofe Friedrichs II. verweilte. Beim Beginn der Verhandlungen konnte Konrad nur im allgemeinen kundgeben, was er fordere und welche Opfer er zu bringen bereit wäre. Dem Privileg des Kaisers vom Jahre 1226 zufolge — es ist die einzige Quelle — forderte Konrad, daß die Kreuzritter „laborem assumerent et insisterent oportune ad ingrediendum et obtinendum terram Pruscie“ und zu diesem Zwecke versprach er das Kulmerland oder ein anderes zu geben.

Daß der Orden dem Herzoge Hilfe gegen die ihn angeblich bedrohenden Preußen leisten solle, davon ist in der ganzen Urkunde gar nicht die Rede.

Die Eroberung Preußens war also geplant, natürlich für Polen, denn daß der Orden dasselbe für sich oder für den römischen Kaiser erobern sollte und daß Konrad zu diesem Zwecke eine Provinz hergeben wollte: zu dieser Annahme ist doch nicht die geringste Ursache vorhanden. Übrigens, wenn der Orden und das Reich Preußen für sich hätten erobern wollen, so hätte doch nie-

mand ihnen dies verwehren können, da der Seeweg nach Preußen frei stand.

Der Orden, der soeben schmählich in Siebenbürgen Fiasko gemacht hatte, begann sofort ein hinterlistiges, unehrliches Spiel mit Konrad. Derselbe hatte doch nur einen Vorschlag gemacht und doch wendet sich der Hochmeister an den Kaiser, er möchte ihm und dem Orden den Besitz des Kulmerlands und Preußens zuerkennen und bestätigen und das Land mit allen möglichen Freiheiten und Prärogativen ausstatten. Der Kaiser tat dies und gab Preußen und indirekt auch das Kulmerland dem Orden als selbständiges Fürstentum; doch dabei ließ es der Kaiser nicht bewenden: er unterstellt der Gewalt des Ordens auch die bekehrten Preußen, woraus folgt, daß die Tätigkeit vom desselben ersten Anfange an gegen Konrad und gegen den Bischof Christian gerichtet war.

Als Hermann diese kaiserliche Verschreibung erhalten hatte, zögerte er keinen Augenblick, das Anerbieten Konrads anzunehmen und das Kulmerland in seinen Besitz übergehen zu lassen, zu welchem Zwecke er 1226 seine Gesandten nach Polen schickte. Der eine von ihnen, Konrad von Landsberg, blieb gleich in Polen zurück, baute in Nessau an der Weichsel eine Burg, welche er dem Exordium zufolge Vogelsang nannte und begann von hier aus sogleich den Kampf mit den Preußen. Als die Besitzergreifung erfolgt war, sandte der Hochmeister wohl noch 1226 Hermann Balck mit 5 Ordensbrüdern und größerem Gefolge nach Polen, der sich einstweilen in Vogelsang-Nessau festsetzte. Folgerichtig konnte deshalb der Papst beim Beginne des Jahres 1230 sagen, daß die Kreuzritter „in Theutonia et Prutenorum partibus“ sich befinden.

Weshalb verblieben dieselben einstweilen auf dem linken Weichselufer? Dafür lassen sich zwei Gründe anführen; einmal war die Zahl der Ordensritter zu klein, um alle wichtigen Punkte des Kulmerlandes zu besetzen, andererseits waren sie, so lange sie nicht im eigenen Besitztum weilten, die Gäste des Herzogs, der für sie sorgen und ihnen einige Güter zum Unterhalt anweisen mußte, durch welche man die Schenkung Konrads zu vergrößern hoffte, was auch wirklich der Fall war; sie hofften auch auf diese Art, wenigstens stellenweise, in den Besitz beider Weichselufer zu gelangen, was ein nicht zu verachtender Vorteil war.

Nachdem die Dinge sich so nach seinem Sinne gestaltet hatten,

konnte der Hochmeister ohne Sorge mit Kaiser Friedrich den Kreuzzug antreten; als dieser aber schon im Anfange mißglückte, konnte sich Hermann wieder mit der preußischen Angelegenheit beschäftigen. Bisher hatte er, wie es scheint, von Konrad keine schriftliche Erklärung erhalten. Um eine solche zu erlangen, schickte er 1228 drei Ordensbrüder nach Polen. Am 23. April 1228 stellte ihnen Konrad in Biecz eine Urkunde aus, in welcher er dem Orden das Kulmerland und Orlowo in Kujavien verlieh.

Diese Urkunde, die einzige, welche dem Inhalte nach wahrscheinlich von Konrad stammt, erwähnt nichts darüber, welches die Aufgabe des Ordens sein sollte und zu welchem Zwecke ihm das Kulmerland gegeben wurde. Diese Bestimmungen, welche das Original enthalten mußte, hat der Orden, weil sie ihm nicht paßten, ausgelassen, als er dasselbe einer Korrektur nach seinem Sinne unterzog.

Auch Bischof Christian stellte den Gesandten am 3. Mai zu Mogiła bei Krakau eine Urkunde aus, in welcher er auf alle Zehnten von denjenigen Gütern des Kulmerlandes verzichtet, welche Konrad dem Orden verleihen konnte, ohne die Rechte des Bischofs zu verletzen.

Von den Ordensbrüdern erfuhr Konrad, daß Hermann alsbald sich wieder nach Palästina begeben werde, daß bis zu seiner Rückkehr von einer Eroberung Preußens nicht die Rede sein könne, daß also die Ausführung seines Lieblingsplanes auf einige Jahre verschoben werden müsse. Dieser Umstand, so wie Nachrichten, die er in Kleinpolen über das Verhalten des Ordens in Ungarn erhalten haben mochte, bewogen ihn, einen neuen Orden, den der Ritter Christi, zu stiften, welche nach Art der Schwertbrüder Livlands den Kampf mit den Preußen und die Eroberung des Landes beginnen sollten; zugleich sollten sie ihm als Gegengewicht dienen, wenn die Beziehungen zum deutschen Orden dies nötig machen sollten.

Am 4. Juli 1228 stellten ihnen Konrad und der neuerwählte Bischof von Plock Gunther eine Urkunde aus, deren Text heute nicht mehr in ganz authentischer Form erhalten ist. Der Bestätigung des Papstes zufolge, welchem das unverfälschte Original vorgelegen hat, erhielten die Ritter Christi von Gunther das Dorf Dobrzyń und die Dobrzyńer Insel, von Herzog Konrad die Burg Dobrzyń und die Dobrzyńer Kirchen mit dem dazu gehörigen

Besitztum, soweit es zwischen Kamienica und Chełmica bis an die preußische Grenze hin gelegen war, ferner einen Teil des Dorfes Dąb links von der Weichsel und Siedlce bei Inowrocław; außerdem verlieh er ihnen einige „libertates quoque ac immunitates saecularium exactionum“. Die Domherren von Włocławek traten ihnen ihre Rechte ab, die sie auf das Dorf Wyszyn besaßen.

An der Begründung dieses Ordens hatte der Bischof von Preußen gar keinen Anteil; als er jedoch davon erfuhr, beschloß auch er daraus Nutzen zu ziehen und ihn in sein Bistum einzuführen, wo er für denselben wahrscheinlich die Burg in Zantir einrichtete.

In einer Urkunde, die heute nicht mehr vorhanden ist, setzte er ihre Verpflichtungen fest, so wie die Güter, die zu ihrem Unterhalt dienen sollten. Beide Verschreibungen, die des Herzogs und des Elekten Gunther, so wie die Christians sandten die Ritter Christi nach Rom, wo sie der Papst in zwei besonderen Bullen bestätigte.

Im Juni 1229 war der Hochmeister aus Palästina zurückgekehrt; bei seinem Aufenthalte am päpstlichen Hofe, wo er in Angelegenheiten des Kaisers weilte, hatte er — wahrscheinlich im Dezember — Gelegenheit, den Papst mündlich über die Preußenfrage zu informieren, indem er ihm erzählte, Konrad habe ihm (dem Hochmeister) das Kulmerland und alles, was der Orden in Preußen erobern würde, überlassen, wovon jedoch in Konrads Urkunde von 1228 gar nicht die Rede war, wohl aber in dem kaiserlichen Privileg von 1226. Er tat dies natürlich in der Absicht, den Papst dafür zu interessieren und ihn zu bewegen, die ganze Christenheit für die Pläne des Ordens in Bewegung zu setzen.

Die Urkunde, welche Konrad 1228 ausgestellt hatte, war gar nicht nach dem Sinne des Hochmeisters. Im Jahre 1230 wurden die Verhandlungen wieder aufgenommen; sie waren aber jedenfalls nicht zufriedenstellend, was schon daraus folgt, daß keine einzige der auf Konrads Namen in diesem Jahre ausgestellten Urkunden echt ist.

Im Jahre 1230 schenkt nämlich Konrad abermals das Kulmerland zwischen Weichsel, Ossa und Drewenz dem Orden, wofür derselbe ihm Hilfe gegen die Heiden zusagt; an dieser Verschreibung hing niemals weder das herzogliche Siegel noch das der in der Urkunde erwähnten Personen, sondern nur das des Bischofs Gunther, der nicht einmal unter den Zeugen aufgeführt ist. Was hat aber eine so wichtige Urkunde ohne herzogliches Siegel zu

bedeuten? Nichts. Der Bischof kann aber mit seinem Siegel der herzoglichen Urkunde keine Rechtskraft verleihen.

Als der Hochmeister diese gefälschte Urkunde erhalten hatte, ließ er, da dieselbe ihn nicht befriedigte, in der kaiserlichen Kanzlei eine neue anfertigen, in welcher Konrad dem Orden Preußen und das Kulmerland als selbständiges Eigentum abtritt. Es ist dies die sogenannte Kruschwitzer Verschreibung.

Da jedoch für eine solche Schenkung, deren eigentlichen Grund man nicht angeben wollte, irgend ein Motiv angeführt werden mußte, werden hier zum ersten Male die preußischen Einfälle als Ursache hervorgehoben.

Um diese Angabe glaubwürdiger erscheinen zu lassen, fälschte man später auf den Namen des Herzogs Kasimir eine Urkunde, in welcher er alles, was die Kruschwitzer Schenkung enthielt, billigt und sich dabei auch ausführlich über die Einfälle der Preußen als Ursache der Berufung des deutschen Ordens ausläßt. Auch in anderen gefälschten Dokumenten wird dies Thema mit Vorliebe behandelt.

Während Ende 1229 der Hochmeister den Papst mündlich von der angeblichen Schenkung Konrads benachrichtigt hatte, war er Ende des Sommers 1230 bereits in der Lage, das Kruschwitzer Privileg demselben abschriftlich vorzulegen — ein eigentliches Original hat, da das herzogliche Siegel fehlte, nie existiert — und ihn so in der Meinung zu bestärken, als ob wirklich eine solche Schenkung bestehe. Im Jahre 1234 wurde diese oder überhaupt eine Abschrift in die päpstlichen Register eingeschmuggelt und 1257 davon ein Transumpt erbeten, so daß die Fälschung die päpstliche Bestätigung erhielt, welche im guten Glauben an die Echtheit der Urkunde erteilt wurde.

Etwas Genaueres wissen wir über die Verhandlungen mit Christian, der im Kulmerlande nicht unbedeutenden Grundbesitz und verschiedene kirchliche und geistliche Gerechtsame besaß, welche ihm das Bistum Plock abgetreten hatte.

Beim Beginne der Verhandlungen legte Christian seine Forderungen und Ansprüche in der Form einer Urkunde vor — es ist das der sogenannte Leslauer Vertrag; — seine Forderungen waren sehr hochgespannt und gipfelten darin, daß der preußische Bischof der eigentliche Lehnsherr des Ordens sein sollte. Auf solche Ansprüche war der Orden durchaus nicht geneigt einzugehen; er

verwarf sie einfach; es hat also auch keinen Leslauer Vertrag gegeben. Die Zisterzienser Äbte, welche um 1240 den Inhalt dieses Aktenstückes wiedergeben, haben die Bedeutung desselben absichtlich verdreht, indem sie es als Urkunde behandelten, während es doch nur ein Projekt gewesen.

Die Folge war, daß Christian seine Forderungen stark herabsetzen mußte; er war bereit, dem Orden seine Besitzungen im Kulmerlande gegen eine Entschädigung von einem Maß Weizen und Roggen von jedem Pfluge zu übergeben; ferner forderte er für sich 200 Pflüge und 5 Vorwerke. Eine sehr bescheidene Forderung, die dessenungeachtet nicht zum Ziele führte, weil dies Ultimatum Christians folgende Wendung enthielt, die den Intentionen des Ordens durchaus widersprach; die Schenkung sei erfolgt, „ut ipsi mihi et omnibus meis successoribus sint parati contra paganos pugnaturi“.

Die Verhandlungen zerschlugen sich. Christian, der wohl erkannte, welches die Absichten des Ordens waren, begab sich, wie es scheint, nach Rom, um hier Hilfe gegen die Bestrebungen der Kreuzritter zu suchen. Er fand aber hier kein Entgegenkommen. Der Orden war die Lieblingsstiftung der Päpste und um vieles geeigneter, die Wünsche der römischen Kurie zu verwirklichen, als Christian. Demselben blieb demnach nichts anderes übrig, als auf alle Forderungen des Ordens einzugehen. Seine diesbezüglichen Erklärungen legte er in zwei Urkunden nieder, welche er 1231 fern von seinem Bistum ausstellte; in der einen, die noch im Original erhalten ist, verzichtet er auf alle seine kulmischen Besitzungen zu Gunsten des Ordens und behält sich nur die bischöfliche Jurisdiktion vor.

In der anderen tritt er dem Orden den dritten Teil seiner preußischen Besitzungen ab und reserviert sich nur die bischöfliche Jurisdiktion. Diese Erklärungen hat der Orden akzeptiert. Welche Gegenleistungen er versprochen hatte, wissen wir nicht; es war nicht seine Gewohnheit, sich schriftlich zu binden. Trotz alledem sah der Orden in Christian stets einen nicht zu verachtenden Gegner und als derselbe in preußische Gefangenschaft geriet, tat er nicht nur nichts, um ihn zu befreien, sondern benutzte die Gelegenheit, um das preußische Bistum und die Burg Zantir in seinen Besitz zu bringen.

Seit 1226 war der Orden im Besitz des Kulmerlandes; seit

1226 wurde von hier aus fortwährend mit den Preußen gekämpft; dasselbe taten wahrscheinlich auch die Ritter Christi. Diese Kämpfe, mit ungenügenden Streitkräften unternommen, reizten nur die Preußen zu Einfällen ins Kulmerland und Masovien und 1231 war es so weit gekommen, daß 3 preußische Herren sich in Rogowo, Pigrza (lacus Pipini) und Starygród festsetzten. Als die Not schon groß war, kamen endlich die erwarteten Streitkräfte, welche der Hochmeister schickte.

Der Orden nahm nun das Kulmerland in faktischen Besitz. In Tarnowo, dem heutigen Alt-Thorn, bauten die Ritter eine Burg und legten eine Stadt an, welche sie Thorn nannten und mit deutschen Pilgern besetzten, die auf Mahnung des Papstes jetzt zahlreich dem Kulmerlande und Preußen zuströmten. Fünf Jahre später wurden Stadt und Schloß dorthin verlegt, wo heute Thorn liegt.

Mit den preußischen Eindringlingen wurde man bald fertig und 1231 war das ganze Kulmerland vollständig im Besitz des Ordens. Jenseits der Ossa dehnte sich das preußische Bistum Christians aus, wo gleichfalls keine bedeutenden Kämpfe zu führen waren.

1232 wurde die Stadt Kulm angelegt und mit Deutschen besetzt.

1233 bauten die Ritter auf der Weichselinsel Kwidzyn eine Burg, welche der Burggraf von Magdeburg an den Ort verlegte, wo heute Marienwerder liegt.

1234 vereinigten sich die polnischen und pommerellischen Herzöge mit dem Orden, befestigten Marienwerder und fielen gegen den Winter in das Land Resin ein, wo es zur ersten Schlacht mit den Preußen kam, die geschlagen, große Verluste erlitten. In demselben Jahre wurde das Schloß Rheden erbaut.

In kurzer Zeit war alles Land von der Drewenz bis ans Meer und den Drausensee des Ordens Eigentum geworden. Ja, er hatte in dieser Zeit noch so viel Muße gehabt, das sogenannte Kulmer Recht zu verfassen, welches fortan für alle Ansiedler und Ansiedlungen die Grundlage bilden sollte.

Als der Orden so festen Fuß im Kulmerlande und dem benachbarten Preußen gefaßt, als er die Zahl der polnischen Burgen durch neue Bauten vermehrt und zahlreiche Deutsche angesiedelt hatte, glaubte er die Zeit gekommen, seine Pläne zu verwirklichen.

Vor allem war es ihm darum zu tun, sich das Preußenland zu sichern. Wie wir wissen, hatte der Hochmeister dem Papste die Sache so dargestellt, als ob Konrad freiwillig auf Preußen und das Kulmerland zu Gunsten des deutschen Ordens verzichtet hätte. Wie im Burzenlande, so hat es sicher auch hier nicht an Bestrestrebungen gefehlt, den Papst zu bewegen, Preußen für seinen Besitz zu erklären und es alsdann dem Orden zu schenken. Dies gelang dem Orden vollkommen, wie dies die Bulle Gregors IX. vom 3. September 1234 beweist. Ja, der Papst war so sehr von der Rechtlichkeit seines Vorgehens überzeugt, daß er am 5. September sich an Konrad wendet und ihm unter Berufung auf dessen angebliche Schenkung mitteilt, wie Preußen fortan Eigentum des heiligen Stuhles sei und daß er dasselbe dem Orden für ewige Zeiten überlassen habe.

Wie Konrad diese Nachricht aufnahm, wissen wir nicht; seine Lage war schwierig, da jede Opposition ihn nicht nur in feindliche Stellung zum Orden, sondern auch zum Papste gebracht hätte. Hier hätte nur ein Mittel geholfen und zwar das, welches König Andreas angewandt hatte. Damit aber Konrad nicht in die Lage käme, dieses zu tun, bereiteten die Kreuzritter ihm eine neue Überraschung, die ihn mit dem Verluste einer zweiten Provinz bedrohte und ihm zugleich die Waffe aus der Hand wand, welche er gegen den deutschen Orden benutzen zu können glaubte.

Wenn auch der Dobrzyńer Orden den deutschen Rittern keine gefährliche Konkurrenz machen konnte, so war sein Dasein an sich denselben nicht gelegen, besonders da es sich hier um eine Vermehrung der Streitkräfte Konrads handelte. Um diesen Nebenbuhler unschädlich zu machen und zu gleicher Zeit eine neue Provinz zu erwerben, wurden hinter dem Rücken Konrads Verhandlungen angeknüpft, die dahin führten, daß die Ritter Christi, welche ja auch Deutsche waren, mit ihrem ganzen Besitz dem deutschen Orden einverleibt wurden. Diese Einverleibung geschah angeblich mit Wissen und Willen des Bischofs von Plock, aber ohne Wissen und gegen den Willen Konrads. Dies war aber auch für Konrad zu viel; da er die Herausgabe von Dobrzyń verlangte, so kam es zu Streitigkeiten zwischen ihm und den Kreuzrittern, die schließlich 1235 durch ein Schiedsgericht geschlichtet wurden.

Zum Schiedsrichter wurde von Seite des Ordens der päpstliche Legat Wilhelm gewählt, ein großer Gönner der Kreuzritter,

von polnischer Seite der Bischof von Kujavien, Michael. Es ist sonderbar, daß in diesen Verhandlungen die Vertretung Masoviens keinem der weltlichen Würdenträger, sondern einer geistlichen Person anvertraut wurde, die dem päpstlichen Legaten gegenüber doch nur eine untergeordnete Rolle spielen konnte und die, als wahrscheinlich deutscher Abkunft, durchaus nicht geeignet war, Konrads Sache zu führen. Es ist sogar sehr wahrscheinlich, daß Michael im Einverständnisse mit dem Orden handelte, der ihm versprochen hatte, seine Rechte nicht anzutasten.

Da bei den Verhandlungen der Orden seine Ansprüche mit den entsprechenden Urkunden belegen mußte — was das Kulmerland anbetrifft, so konnten nur die Kruschwitzer und Lowiczer Urkunden, für das Land Dobrzyń die Urkunden Bischof Gunthers und Herzog Konrads in Betracht kommen — welche alle entweder gefälscht oder interpoliert waren, ebenso wie die Verschreibung von Orłowo und Nessau, so hätte Michael doch dagegen protestieren müssen, besonders da er ja selbst fast in allen als Zeuge aufgeführt war. Doch nein, davon ist nicht die Rede und das Urteil fällt so aus, als ob Konrad nicht der Beschädigte, sondern der Schädiger gewesen. Es waren sehr schwere Bedingungen, die Konrad für die Rückgabe Dobrzyńs auferlegt wurden. Er mußte dem Orden Nessau samt Pertinenzen abtreten, ein nicht kleines Territorium, ferner Sedlce. Orlowo und Rogowo, ebenso das Kulmerland, das erst jetzt in den freien Besitz des Ordens überging; außerdem verlieh er dem Orden die Salzsiedereien in Słońsk und verpflichtete sich, 150 Mark reinen Silbers als Entschädigung an die Ritter zu zahlen. Dieser Vertrag wurde am 19. Oktober 1235 von Konrad und seinen Söhnen und dem preußischen Landmeister beschworen.

Im Verlauf von 9 Jahren hatte der deutsche Orden sein Ziel erreicht — allerdings nicht auf ehrliche Art, sondern mit Lug und Trug und schmählichen Intriguen, so daß Konrad mit mehr Recht als König Andreas sagen konnte, die deutschen Ritter wären ihm gegenüber gewesen „tamquam ignis in sinu, mus in pera, serpens in gremio, qui hospites suos male remunerant“.

Als der deutsche Orden mit Hilfe der Ritter Christi sein Ziel erreicht hatte, entfernte er dieselben aus seiner Mitte. Dieselben wandten sich nun reumütig an Konrad, welcher ihnen 1237 ein Gebiet zwischen Nurzec und Bug anwies und in seiner Verschrei-

bung sich gegen alle möglichen Zwischenfälle zu sichern suchte, als ob dies ein Mittel gegen bösen Willen und Treulosigkeit gewesen wäre. Zu dieser Überzeugung scheint schließlich auch Konrad gekommen zu sein, da, wie es scheint, die Dobrzyńer Ritter jenes Gebiet nie in Besitz genommen haben; sie verließen Polen und traten in den Johanniterorden zu Sonnenburg an der Oder ein.

Auch die Christiritter des Bistums Preußen mußten auf Veranlassung des deutschen Ordens auswandern und siedelten nach Mecklenburg über.

1235 hatte sich der Orden von der Oberherrlichkeit Konrads befreit; damit war ein sehr gewichtiger Schritt vorwärts gemacht, aber dennoch war er noch nicht vollständig Herr weder im Kulmerlande noch in Preußen. Es stand ihm hier noch im Wege der Bischof von Preußen, Christian, der auch im Kulmerlande bischöfliche Rechte besaß, der Erzbischof von Gnesen, zu dessen Metropole Christian gehörte, und der Bischof von Plock, von dessen Diözese das Kulmerland ein Teil war.

Vor allem ging das Streben des Ordens dahin, den Bischof von Preußen unschädlich zu machen, zu welchem Zwecke er dessen lange Gefangenschaft bei den Preußen gut ausnützte. Schon 1236 verordnete der Papst, unzweifelhaft auf Anraten des Ordens, Preußen in Diözesen zu teilen und drei Dominikanermönche — Christian gehörte den Zisterziensern an — zu Bischöfen zu weihen. Zur Teilung kam es jedoch nicht, vielleicht deshalb, weil Christian inzwischen aus seiner Gefangenschaft zurückgekehrt war. Es herrschte sogar zeitweilig ein gewisses Einvernehmen zwischen ihnen, welche Gelegenheit Christian benutzte, um auf Grund einer von ihm gefälschten Bulle Innozenz' III. Teil an dem Raube der Löbau zu nehmen, was ihm ein Drittel dieses Landes einbrachte. Als aber 1243 Preußen in 4 Diözesen geteilt wurde, wodurch alle bisherigen Rechte Christians aufgehoben wurden, brach der Streit von neuem aus. Christian mußte schließlich nachgeben und sich mit dem Bistum Kulm begnügen, in welchem ihm der Orden 600 Hufen zu eigen gab. Kurze Zeit nachher starb er, wahrscheinlich noch 1245.

Seit seiner Vereinigung mit den Schwertbrüdern war der Orden im Besitz eines großen Teiles der Meeresküste und in Verbindung mit Riga, wo ein Bischof residierte. Um sich nun vor polnischer

Einmischung zu bewahren, ging das Streben des Ordens dahin, die preußischen Bistümer oder wenigstens Kulm aus dem Verbande des Gnesener Erzbistums auszuscheiden und dieselben einer eigenen Metropole zuzuweisen. Dazu schien das entfernte Riga der geeignetste Ort zu sein. Der Papst ging darauf ein und erhob 1255 Riga zu einem Erzbistum, welchem die preußischen Bischöfe nebst Kulm untergeordnet wurden. Ob der Gnesener Erzbischof dagegen Einspruch erhoben, ist nicht bekannt. Erzbischof Jakob Świnka erhob zwar wieder Ansprüche auf Kulm, ließ diese jedoch 1310 freiwillig fallen.

Es blieb also noch der Bischof von Plock übrig, zu dessen Diözese das Kulmerland gehörte und der zur Kreierung des Bistums Kulm seine Zustimmung jedenfalls nicht erteilt hatte. Christian, als Bischof von Preußen, hatte zwar im Kulmerlande von Plock bischöfliche Rechte erhalten — die Grundlage bildete die gefälschte Lowiczer Urkunde — aber dieser Vertrag hatte seine rechtliche Grundlage verloren, seitdem es keinen preußischen Bischof mehr gab. Es kam daher zu einer Vereinbarung, deren Inhalt jedoch nicht bekannt ist; dessenungeachtet weigerte sich der Orden, seinen Verpflichtungen nachzukommen.

Als es auf Veranlassung des Papstes 1257 zu neuen Verhandlungen kam, trat der Orden mit einer gefälschten Urkunde auf, wonach Gunther, Bischof von Plock, und sein Domkapitel dem Orden 1230 alle ihre Besitzungen und Rechte mit Ausnahme von „crisma, consecrationes abbatum, monialium, ecclesiarum et alia sacramenta ecclesiae“ abgetreten hätten.

Auf Grund dieser Fälschung kam es zu einem neuen Vertrage, in welchem der Bischof auch den ihm bis dahin gehörigen Bischofsscheffel dem Orden zedierte; die Ausführung desselben machte derselbe jedoch von der Klausel abhängig, der Bischof von Plock solle erst seine bischöflichen Rechte demjenigen gegenüber nachweisen, „qui se pro episcopo Culmensi gerit“. Damit hatte der Orden dem Papste gegenüber seinen guten Willen gezeigt, den Bischofsscheffel für sich eingeheimst, sonst blieb aber alles beim alten.

Erst nach langen Streitigkeiten und Prozessen kam es endlich 1289 zwischen den Bischöfen von Plock und Kulm zu einem Vergleiche, in welchem der erstere allen seinen Ansprüchen auf Kulm entsagte, wofür er als Entschädigung vom Kulmer Bischofe das

Dorf Orzechowo mit dem Bischofsscheffel, dem Patronat und 30 Mark Einkünften, ferner 300 Hufen in der Löbau, an der polnischen Grenze außerhalb der Heide gelegen, mit allen Rechten zu vollem Besitz erhielt.

Dieser Vertrag wurde dann auch ehrlich eingehalten, wie das Bischof Thomas von Plock und Bischof Heinrich von Kulm 1293 gegenseitig bezeugen. Damit war das letzte Band gerissen, welches das Kulmerland mit Polen verbunden hatte.

III. Zur Kritik der mit der Berufung des deutschen Ordens in Verbindung stehenden Urkunden.

a) Die Schenkung von Cekowo. Nach Perlbach ist das sogenannte Original echt und nur das Transumpt gefälscht; das sogenannte Original ist aber gleichfalls eine Fälschung, wie das die äußere Gestalt desselben und das Siegel beweist, welches zwar echt ist, sich aber abnehmen läßt. Auch die Aktikation ist fehlerhaft, wie das Transumpt beweist, das vielfach einen besseren Text besitzt als das Original, z. B. mee, meam. meo für nostre, nostram, nostro. Gegen die Echtheit spricht auch der Schlußsatz des Originals, welcher im Transumpte fehlt: „et per episcopos Polonie confirmari rogamus“. Der Herzog bedurfte ja doch nicht der Bestätigung der Bischöfe.

Auf ungeschickte Fälschung weist auch die doppelte promulgatio hin: . . . omnibus Christi fidelibus tam presentibus quam futuris notum facio, quod etc. und „Preterea universitati vestre notissimum esse cupio, quod etc.“

b) Das Privilegium Kaiser Friedrichs II. vom Jahre 1226. Bisher kannte man zwei Originale, von denen das eine sich in Königsberg, das andere in Warschau befindet; daß das Gnesener Exemplar eine alte Abschrift des Königsberger ist, hat schon Perlbach nachgewiesen. Aber auch das Warschauer Exemplar ist kein Original, sondern eine gleichzeitige Abschrift, die erst im Jahre 1466, als der Orden seine Privilegien an Polen abtrat, die ungeschickt gebohrten Löcher und die wenigen kurzen Seidenfäden erhielt. Nur das Königsberger Exemplar ist alleiniges Original, das noch heute die goldene Bulle trägt. Die Unterschiede, die zwischen beiden bestehen, lassen sich damit erklären, daß das Warschauer Exemplar nicht eine Abschrift des Königsberger, sondern des ursprünglichen Konzeptes ist. Original und Abschrift wurden fast

gleichzeitig von Kanzleischreibern angefertigt, welche kleine Versehen selbständig verbesserten — Umstellung von Worten und Zeugen, — sich aber auch Auslassungen zu Schulden kommen ließen. Im Konzept war an Stelle der Zahl der angedrohten Strafe ein leerer Raum gelassen, den die Schreiber entweder selbständig oder nach erhaltenem Bescheid, der eine mit „centum“, der andere mit „mille“ ausfüllte. Bei späteren Transumierungen wurde gewöhnlich das Original beschrieben, die Abschrift aber nach der Kopie gemacht.

Ich bestreite demnach nicht, daß Original und Kopie der kaiserlichen Kanzlei entstammen. Folgt aber daraus schon, daß das Original wirklich authentisch ist? Schrift, Stil, Pergament und Siegel sprechen für die Echtheit; gegen dieselbe aber nicht unwichtige innere Gründe.

Meiner Ansicht nach verträgt es sich nicht mit der Würde der Majestät, etwas zu bestätigen, was noch nicht gegeben war, was also jeden Augenblick zurückgezogen werden konnte.

Dem Kaiser war es jedenfalls bekannt, daß Konrad nicht zu den Fürsten des römischen Reiches gehörte, er also sein „devotus noster“ nicht gewesen ist.

Wie konnte 1226 der Kaiser behaupten, daß Preußen „sub monarchia imperii est contenta“! Wenn man nicht Größenwahn voraussetzen will, kann eine solche Ausdrucksweise nur auf eine Zeit hinweisen, als der Orden sich schon in Preußen befand.

Die kaiserliche Urkunde entstellt vollständig die Absichten Konrads. Konrad fordert den Orden auf, Preußen zu erobern, nicht für den Orden und den Kaiser, sondern für Masovien. Der Kaiser verleiht trotzdem dem Orden Preußen als unabhängiges Fürstentum. Dafür soll Konrad dem Orden eine Provinz gegeben haben? Der Kaiser hatte wohl das Recht, dem Orden, als einem deutschen, Schenkungen zu bestätigen, aber nicht das Recht, dieselben wider Wissen und Willen des Gebers zum Nachteil desselben zu verändern. Das alles lag nur im Interesse des Ordens, dessen Hochmeister bei Hofe eine solche Stellung einnahm, daß die kaiserliche Kanzlei, wie sie die gefälschte Kruschwitzer Urkunde ausfertigte, so auch gegen gute Bezahlung das kaiserliche Diplom anfertigen konnte. Dafür würden auch die Nachlässigkeiten in der Reinschrift sprechen.

Es fällt ferner auf, daß das vielfach gleichlautende Diplom

von 1245, in welchem Friedrich II. dem Orden Kurland, Litthauen und Samogitien schenkt, von derselben Hand, wie es scheint, geschrieben ist, wie das Privileg von 1226. In einer anderen Urkunde schenkt derselbe Kaiser demselben Orden Preußen, Litthauen und Rußland. Ist der Kaiser nur dem deutschen Orden gegenüber so freigebig in der Verschenkung großer Länder gewesen, die ihm nicht gehörten? Glaublicher erscheint es mir, daß der Orden der Verfasser aller dieser Verschreibungen gewesen ist, welche seine Absichten und Pläne genügend charakterisierten.

c) Die Verschreibungen Konrads und der Konsens des Herzogs Kasimir. Daß die Kruschwitzer Urkunde eine Fälschung des deutschen Ordens ist, hat bereits Perlbach nachgewiesen. Die andere Schenkung des Kulmerlandes aus demselben Jahre verrät sich schon dadurch als Fälschung, daß diese herzogliche Urkunde nur das Siegel des Bischofs von Plock führt und kein anderes geführt hat. Es wäre auch wunderbar, wenn der Orden eine so wertlose Urkunde als vollwertig angenommen und nicht die Besieglung durch den Herzog selbst gefordert haben sollte!

Die älteste zu Biecz ausgestellte Urkunde über das Kulmerland enthält so viel Eigentümliches, daß schon Rethwisch dieselbe für unecht erklärte und auch Perlbach sich nicht der Einsicht verschließen kann, daß die Schrift wenig kanzleigemäß, daß ein Mißverhältnis zwischen Zeugen und Rechtsinhalt existiert, daß der Inhalt zu vag und die angekündigte Besiegelung durch Herzöge und Bischöfe nicht durchgeführt ist. Auch der Gebrauch von „nos“, „noster“ ist für jene Zeit in polnischen Urkunden auffällig.

Da dies die erste Urkunde sein soll, welche Konrad dem Orden ausstellt, so erwartet man billiger Weise, daß der Herzog mit wenigen Worten den Zweck der Schenkung und der Berufung des Ordens andeuten und daß auch der Preußen gedacht werde. Davon ist aber gar nicht die Rede. Da Konrad 1228 wohl jedenfalls eine Urkunde ausstellte, so glaube ich, daß man alle Bedingungen, welche er gestellt hatte, aus derselben fortgelassen und bei dieser Gelegenheit auch den Stil nicht besonders glücklich geändert habe.

Die Schenkung von Orlowo mit dem Datum 1229 stammt, wie das Original zeigt und wie das schon Perlbach nachgewiesen, aus dem XIV. Jahrhundert.

Auch die Schenkung von Nessau aus dem Jahre 1230 ist jeden-

falls nicht authentisch. Nach einer Beschreibung aus dem Jahre 1421 sollen 2 Siegel an demselben gehangen haben, das herzogliche und ein bischöfliches. Das eine fehlt heute ganz und vom anderen ist nur ein kleiner Klumpen Wachs übrig geblieben. Haben überhaupt diese Siegel jemals existiert? Dagegen und überhaupt gegen die Echtheit spricht einmal der Umstand, daß das Pergament aus einem Kodex herausgeschnitten ist, wie dies die Buchstabenfragmente beweisen, die den ganzen oberen Rand des Pergaments einnehmen, ferner der Umstand, daß dem Verfasser dieser Urkunde die gefälschte und von Bischof Gunther besiegelte Schenkung des Kulmerlandes vorgelegen hat.

Wenn wir alle hier besprochenen Urkunden neben einander stellen, erhalten wir folgendes Resultat: die von Gunther besiegelte Fälschung ist die unmittelbare Vorlage für die Urkunde über Nessau und für die Kruschwitzer Verschreibung gewesen; letztere wiederum war die Vorlage für die Fälschung über Orlowo.

Von dem sogenannten Konsens des Herzogs Kasimir aus dem Jahre 1233, der, wie Perlbach nachgewiesen, kaum vor dem Jahre 1247 entstanden sein kann, hat sich das angebliche Original erhalten. Außerdem existiert noch ein Transumpt aus dem Jahre 1253, welches einen Satz, das Dorf Rogowo betreffend, enthält, welchen das Original nicht kennt. Dessen ungeachtet hält Perlbach beide Fassungen für echt und die des Transumptes für die ursprüngliche und erklärt dies auf folgende Weise: 1257 verkaufte der Orden Rogowo an Herzog Kasimir; bei dieser Gelegenheit habe eine Neufassung der Urkunde stattgefunden mit Auslassung des nun keine Giltigkeit mehr habenden Abschnittes über Rogowo.

Der Inhalt des Originals zerfällt in zwei Teile; im ersten werden als Gründe, weshalb Konrad den Orden berufen und ihm das Kulmerland geschenkt habe, die Verwüstung des Kulmerlandes und Masoviens hingestellt und dies mit Berufung auf „literae super ea donatione confectae“.

Im zweiten Teile gibt Kasimir seine Zustimmung zu allen Abmachungen, welche sein Vater mit dem Orden getroffen.

Von allen auf den Namen Konrads gefälschten Schenkungen des Kulmerlandes berichtet nur die Kruschwitzer über Einfälle und Verheerungen Masoviens durch die Preußen. Hat diese dem Herzoge 1233 oder, wie Perlbach will, 1247 vorgelegen? Die Kruschwitzer Urkunde entstand in der kaiserlichen Kanzlei und

hat nie das herzogliche Siegel besessen; das päpstliche Transumpt erhielt der Orden erst 1257. Dem Herzoge kann also die Urkunde, auf welche er sich beruft, nicht vorgelegen haben. Der Konsens Kasimirs, welcher ein echtes Siegel besitzt, sollte eine Rechtfertigung der gefälschten Kruschwitzer Urkunde sein.

Aber auch Perlbachs Annahme erklärt uns keineswegs weder die Notwendigkeit des Konsenses, da ja Kasimir und seine Brüder schon in der Kruschwitzer Fälschung „expresse de bona et spontanea voluntate“ ihre Zustimmung gegeben hatten, noch die Rückdatierung auf das Jahr 1233, da ja eine solche Konsenserklärung durchaus nicht an ein bestimmtes Datum gebunden war und rechtsverbindlich in jedem beliebigen Jahre hatte ausgestellt werden können.

Ich halte das sogenannte Original so wie das Transumpt für Fälschungen des deutschen Ordens. Die Schrift des Originals erinnert an eine Urkunde Kasimirs aus dem Jahre 1257 und da auch ein unzweifelhaft echtes Siegel daran hängt, so könnte man wohl daraus folgern, daß entweder der herzogliche Schreiber vom Orden bestochen war, oder daß beide Urkunden aus der Kanzlei des Ordens stammen.

d) Die Ritter Christi. Über die Gründung dieses Ordens besitzen wir zwei Urkunden und zwei Bullen. Die eine Urkunde hat Bischof Gunther am 2. Juli 1228 ausgestellt, die andere Herzog Konrad und der Elekt Gunther am 4. Juli.

Die erste scheint, was Schrift, Pergament und Siegel anbetrifft, einwandlos zu sein; die Schrift der zweiten gibt zu keinem Bedenken Anlaß, wohl aber die Siegel, deren es 5 gab; gegenwärtig hängen daran die Siegel des Bischofs Michael von Kujavien, des Bischofs Gunther von Plock, des Plocker Domkapitels und des Dekans Wilhelm. Konrads Siegel ist nicht mehr vorhanden. Von diesen Siegeln sind die beiden ersten jedenfalls künstlich beigefügt; das Siegel Wilhelms ist einwandfrei und vielleicht auch das des Domkapitels.

Die Urkunde Gunthers ist trotz der authentischen Siegel eine Fälschung und zwar aller Wahrscheinlichkeit nach des deutschen Ordens, der nach Vereinigung mit den Rittern Christi im Besitz von dessen Privilegien war. Der Unterschied der Verleihungen ist so groß, daß auch ein um einige Tage später angesetztes Datum, wie Perlbach es tut, dies durchaus nicht zu erklären vermag.

Aber auch die Urkunde Konrads und Gunthers ist nicht unverdächtig, schon der Siegel wegen. Es scheint, wie eine Vergleichung mit der päpstlichen Bestätigung nachweist, nur eine Stelle in ihr geändert worden zu sein, da nach der Bulle Konrad den Rittern „castrum et ecclesias de Dobrin cum terris, que continentur inter rivulos Camenicam et Chelimenicam usque in Prussiam“ verleiht, während der Text der Urkunde so lautet: „castrum Dobrin cum spacio terrarum, que continentur etc.“

Daß nicht diese Urkunde der päpstlichen Kanzlei vorgelegen hat, geht wohl auch daraus hervor, daß die Bulle „Camenica, Chelimenica“ schreibt, während die Urkunde „Chameniza, Cholmeniza“ hat. Woher sollte der päpstliche Schreiber wissen, daß die Polen „c“ wie „z“ aussprechen?

Bei Anfertigung dieser beiden Urkunden scheint Dekan Wilhelm im Einverständnis mit dem Orden gehandelt und ihm diejenigen Siegel geliefert zu haben, welche, wie das seinige, nicht einer andern Urkunde entnommen sind.

Von den beiden die Ritter Christi betreffenden Bullen wird die zweite gewöhnlich für unecht erklärt, weil sie vom verstorbenen ersten Bischofe Preußens und dessen Domkapitel spricht. Die Bulle ist eine Antwort auf ein Schreiben der Ritter an den Papst, in welchem von Christians Tode gesprochen wurde, weil damals sich ein solches Gerücht verbreitet haben mußte. Die Erwähnung des Domkapitels, das, so viel wir wissen, nicht bestand, läßt sich damit erklären, daß die Ritter noch von Polen aus ihr Schreiben an den Papst richteten und demgemäß der Meinung waren, daß Christian so wie den polnischen und deutschen Bischöfen ein Domkapitel zur Seite stand und daß er seine Beschlüsse im Einverständnisse mit demselben gefaßt habe. Die Urkunde Christians und das Schreiben der Ritter Christi sind verloren gegangen.

e) Bischof Christian und der deutsche Orden.

Der Erklärung der Zisterzienser-Äbte über die Verhandlungen Christians mit dem deutschen Orden, welche 1230 in Włocławek stattfanden, lag eine Forderung Christians zu Grunde, welcher er die Form eines Dokuments gegeben hatte und das eine Urkunde geworden wäre, wenn der Orden dasselbe akzeptiert und besiegelt hätte; dem Ordensarchiv ist dasselbe unbekannt geblieben. Von einem zu Leslau abgeschlossenen Vertrage kann demnach nicht die Rede sein.

Ähnlich verhält es sich mit dem zweiten Aktenstück Christians aus dem Jahre 1230 (Pr. Urkb. nr. 73); es ist das Ultimatum desselben, das von dem Orden ebenfalls verworfen, aber dennoch in einer Abschrift zurückbehalten wurde. Diese Abschrift existiert noch heute und ist von demjenigen Ordensschreiber angefertigt worden, der die Urkunde über Nessau geschrieben. Daß dieselbe keine beide Parteien bindende Urkunde gewesen, folgt schon daraus daß sie niemals besiegelt gewesen ist. In dieser Abschrift ist eine von Christian gegebene Randbemerkung „videlicet in territorio Cholmensi“ an eine falsche Stelle geraten.

Zu den wichtigsten Urkunden gehört die sogenannte Lowiczer — nicht Lonyzer — Schenkung für Christian aus dem Jahre 1222. Dieselbe ist in ihrer jetzigen Gestalt eine Fälschung des deutschen Ordens, der 1231 die für Christian ausgestellten Urkunden in Empfang genommen hatte.

Dieselbe hatte den Zweck, die Abtretung des Kulmerlandes von Konrad zu erzwingen, als 1235 der Streit wegen des Landes Dobrzyń ausgebrochen war. Daß wir es hier mit einer Fälschung zu tun haben, das zeigt eine Vergleichung mit der päpstlichen Bestätigung, die eine ganz andere Einteilung der geschenkten Ortschaften aufweist, als die Urkunde; die von „quibusdam villis“ spricht, während die Urkunde „centum“ zählt; die ferner von all den wichtigen Rechten und Schenkungen, von denen die Urkunde erzählt, nichts weiß.

Daß in Rom eine andere Urkunde vorgelegen hat, folgt auch daraus, daß dieselbe die Siegel Konrads, Bischof Gunthers und seines Domkapitels, so wie anderer Bischöfe und Herren trug; nach der heutigen Fassung der Urkunde hatten ihre Siegel auch die Herzöge Leszek und Heinrich, aber keine Herren angehängt; dafür spricht auch der Umstand, daß die Bulle „Gruzenz“, während die Urkunde „Grudenz“ schreibt; daß die eine Schreibung wie die andere vollständig berechtigt ist — polnisch Grudziądz — werden Kenner der preußischen Verhältnisse wohl wissen; davon hat jedoch der römische Schreiber jedenfalls keine Kenntnis gehabt; wie ist er also darauf gekommen, „d“ in „z“ zu verwandeln?

Die Abfassung der Urkunde in ihrer gegenwärtigen Gestalt verrät einen Verfasser, der mit dem Stil der Urkunden wenig vertraut war und der deshalb Fehler machte, die sonst in Urkunden nicht vorzukommen pflegen. Zudem ist die erzählte Handlung an

und für sich fast kindisch. Christian als Preußenbischof wird gebeten, den Kreuzfahrern zu erlauben, die von den Preußen verwüstete Burg Kulm wieder aufzubauen; um diese Erlaubnis zu erlangen, entäußert sich Konrad fast der ganzen Provinz mit allen Rechten und Einkünften und eines anderen nicht näher bezeichneten Landes, wahrscheinlich der Löbau, während der Bischof von Plock, zu dessen Diözese das Kulmerland gehörte, mit seinem Domkapitel alle seine Besitzungen und Rechte an Christian zedierte und dies alles geschieht nur zu dem Zwecke, damit der Bischof in der neu errichteten Burg seine Residenz aufschlage und ein Kloster errichte!

Aber der Fälscher hat sich an einer Stelle selbst verraten. Als Bischof Gunther und sein Domkapitel ihre Besitzungen und Rechte an Christian abtraten „in subsidium episcopatus Pruscie“, wie Christian 1231 sagt, konnten sie doch nur das geben, was sie faktisch damals besaßen, aber nicht das, „quod idem episcopus et suum capitulum in predicto Colmensi dominio olim habuerunt“, was also damals schon ein anderer besaß. Das „olim“ läßt sich nur vom Standpunkte des Fälschers aus erklären; zu seiner Zeit war Plock seit vielen Jahren nicht mehr in diesem Besitz.

Die Schenkung Konrads und der Plocker Kirche wird wohl nur das enthalten haben, was die päpstliche Bestätigung aufweist, nichts weiter.

Das Original der Fälschung hat sich nicht erhalten; es existiert nur ein Transumpt des ermländischen Bischofs und päpstlichen Legaten Anselm vom Jahre 1264, das die höchsten Würdenträger des Ordens besiegelten. Eine Abschrift erhielt der Bischof von Kulm. Da aber dieses Transumpt bedeutende Auslassungen enthielt, bemühte sich der Kulmer Bischof um eine neue Abschrift des angeblichen Originals, die jedoch ebenfalls nicht fehlerlos war. Dieses vidimus ohne Jahreszahl existierte ebenfalls in zwei Exemplaren, wovon das zweite nur eine Kopie war. In dem Streite mit der Kirche Plock um das Kulmerland war diese Fälschung die eigentliche rechtliche Basis für den Bischof von Kulm.

f) Die Schenkung Gunthers und des Domkapitels von Plock für den deutschen Orden vom 17. März 1230 ist eine um 1257 entstandene Fälschung der Kreuzritter; dies hat Perlbach bereits nachgewiesen. Hier sei nur noch bemerkt, daß die gefälschte Urkunde Gunthers und seines Domkapitels für die Ritter Christi die

Vorlage gewesen ist. Daher stammt auch die unpassende Wendung „milites Christi“, welche man dann durch den Zusatz „scilicet fratres de domo Teutonicorum Jerosolimitana“ erläuterte.

g) Survabunos Schenkung des Löbauer Landes an Christian aus dem Jahre 1216. 1216 wurden angeblich zwei edle Preußen in Rom getauft; beide stammten aus zwei sehr verschiedenen Gegenden und machten dort, jeder mit seinen Konsortes Schenkungen für den Bischof Christian, der eine in Lansania zwischen Weichsel und Nogat, der andere in der Löbau; für beide Schenkungen existierten zwei ganz gleichlautende Bullen, die Namen ausgenommen. Alle diese Umstände erscheinen etwas sonderbar, um so sonderbarer, als die Löbau weder zum Bistum Preußen gehörte, noch an dasselbe grenzte. Die Löbau war damals schon seit langer Zeit polnisches Gebiet und gehörte als solches zum Bistum Plock, wo Christian nichts zu suchen hatte. Wenn er daselbst eine Schenkung erhalten hätte, hätte dieselbe vorerst die Erlaubnis des Herzogs erlangen müssen, um erst dann nach Rom wandern zu können. Dies alles weist darauf hin, daß diese Schenkung auf Grund der Bulle für Warpoda von Christian gefälscht wurde, als er um 1240 mit dem Orden gemeinschaftliche Sache machte, um den Polen die Löbau zu entreißen, wofür er dann ein Drittel dieses Landes erhielt.

Wir sind demnach zu folgendenResultaten gelangt:

1. Verdächtig ist aus inneren Gründen die Urkunde Friedrichs II. vom Jahre 1226;

2. interpoliert und im Text geändert erscheinen die Schenkung von Cekowo aus dem Jahre 1216, das von Konrad in Biecz für den Orden, und das von demselben und dem Elekten Gunther für die Ritter Christi ausgestellte Privileg;

3. vom Orden gefälschte Urkunden sind die Lowiczer Schenkung von 1222, die Verleihungen des Bischofs Gunther an die Ritter Christi von 1228, die von Gunther besiegelte Schenkung des Kulmerlandes (1230), die Schenkung von Nessau (1230), die Schenkung von Orlowo (1230) und die Kruschwitzer Urkunde (1230), so wie die Verleihung Bischof Gunthers an den deutschen Orden (1230); ferner der Konsens Herzog Kasimirs aus dem Jahre 1233;

4. eine Fälschung Christians ist die Schenkung der Löbau vom Jahre 1216;

5. eine neue Beleuchtung erhielten zwei angebliche Urkunden Christians und eine päpstliche Bulle.

Die beigefügte Karte stellt das Kulmerland. und das preußische Bistum Christians dar.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego

1 Maja 1903.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 4. **Avril** **1903.**

Sommaire. Séances du 6 et 27 Avril.
Résumés: 9. M. L. PUSZET. Études sur l'architecture en bois polonaise. I. Cabane.
10. M. P. BIEŃKOWSKI. Les reliefs dans „Giardino Boboli" de Florence.
11. M. P. BIEŃKOWSKI. Chapitre XVII de la „Germania" de Tacite.
12. Compte rendu de la séance du 26 Mars 1903 de la Commission de l'histoire de l'art.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Sécretaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. Serya II. tom XXI. Ogólnego zbioru tom 37. *(Travaux de la Classe de Philologie. II Série, vol. XXI).* str. 395.

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności«. Tom II. Zeszyt I. str. 1—160. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique. Tom II, fascicule I.)*

»Biblioteka pisarzów polskich. *(Bibliothéque des écrivains polonais).* Nr. 44. *(Les poésies de Nicolas Sęp Szarzyński).* 8-o, p. 78; Nr. 45. *(Le cercle des chevaliers. Bartosz Paprocki),* 8-o, p. 148; Nr. 45. *(La diète infernale),* 8-o, p. 76.

M. Sokołowski présente le travail de M. L. PUSZET: *„Études sur l'Architecture en bois polonaise. I. Cabane".*

M. P. BIEŃKOWSKI présente son travail: *„Les Reliefs dans „Giardino Boboli" de Florence".*

M. P. Bieńkowski présente son travail: *„Chapitre XII de la „Germania“ de Tacite“*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 26 Mars 1903.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1903.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

L. Boratyński: Stefan Batory i plan ligi przeciw Turkom (1576—1584) *(Étienne Bathory et le projet de la ligue contre les Turcs)*, 8-o, str. 148.

Le Sécretaire présente le travail de M. J. Ptasnik: *„Le premier Bonar; débuts d'une famille seigneuriale en Pologne au XVI siècle.*

Résumés

9. LUDWIG PUSZET. **Studya nad polskiem budownictwem drewnianem. I. Chata.** *(Studien über den polnischen Holzbau. I. Das Bauernhaus).*

Der erste Teil der Arbeit betrifft die Grundlage eines jeden architektonischen Typus, nämlich den Plan und den prinzipiellen Charakter der Konstruktion.

In Rücksicht auf die geographische Verteilung der gegenwärtig allgemeinsten Konstruktionssysteme muß besonders Pommern und das eigentliche Großpolen (die Wojwodschaften Kalisch, Posen und Gnesen) und besonders das ganze übrige ethnographische Gebiet Polens behandelt werden, welches samt Litauen und Weißrußland ein ziemlich einheitliches Gepräge aufweist. Ueberall ist hier nämlich das Bauernhaus grundsätzlich aus Holz und im Blocksystem gebaut. Die Arten der Verkämmung der Hölzer sind verschieden und die Gebiete, welche sie umfassen, stehen in einem gewissen Zusammenhang mit den Stammgrenzen, das allgemeine Prinzip jedoch ist dasselbe. Neben dem Blocksystem tritt bei den Wirtschaftsgebäuden und sogar bei den Bauernhäusern eine Bohlenwand aus wagerechten Hölzern, die in die Nuten der Ständer eingelassen sind, auf. Doch ist letzteres nur eine Form, die vom Blocktypus herrührt und vor verhältnismäßig nicht langer Zeit durch den Mangel an Bauholz von entsprechender Dicke hervorgerufen wurde. In Pommern herrscht das deutsche Fachwerk vor, aber in den weniger germanisierten Gegenden, d. i. in Ostpommern stoßen wir abermals auf Häuser, die im Blocksystem gebaut sind. In Großpolen ist unter mehreren herrschenden Systemen neben dem Blocksystem das älteste und einzig ursprüngliche der sogenannte „szachulec“.

Den Zwischenraum zwischen den Ständern füllen hier wagerecht eingelassene Stöcke aus, welche mit lehmdurchtränkten Stroh umwickelt sind. Nach Strabo benutzten die Babylonier in Ermangelung von starken Ständern dünne Stämme, die mit Strohseil umwunden und mit Stuck beworfen waren. Ganz ähnlich ist auch aus diesen wagerecht gefügten, mit Strohseil umflochtenen Stöcken des „szachulec“ auf eine Tradition von starken, wagerecht gelegten Stämmen zu schließen. So hat man selbst da, wo das polnische Bauernhaus dem Anscheine nach als Rahmenbau erscheint, hinter diesem System den ursprünglichen Blockbau zu erraten, der auf diese Weise für die prinzipielle Grundlage der polnischen Konstruktion zu halten ist.

Nun fragt es sich, in welche Zeit das Blocksystem überhaupt zurückreichen kann.

Einige Gelehrte (Semper, Lehfeldt) haben die Ansicht eingebürgert, daß das Blocksystem eine spätere Erfindung war, die erst dann gemacht worden, als die Bauformen im Rahmensystem bereits festgestellt waren. Die Lieder des Atharwan Weda, die ursprünglichen Muster, wie z. B. die Hütten der Karaiben u. s. w. unterstützen diese Hypothese. Schwerlich jedoch läßt sich irgend ein chronologisches Verhältnis zwischen diesen beiden Systemen feststellen, sei es im allgemeinen, sei es in Beziehung auf die arische Hütte. So lange wir nicht wissen, ob die Wiege des arischen Stammes Litauen gewesen oder die Hochsteppe von Pamir, Mesopotamien oder die Steppen von Cherson, so lange können wir keine Schlüsse ziehen, unter welchen Bedingungen die arische Hütte entstanden ist, welches Material ihren ersten Erbauern zur Verfügung stand und somit auch, auf welche Weise sie dieses Material zusammenfügten. Im Gegenteil, die Tatsache, daß die arischen Stämme sowohl in der Anlage als auch in der Konstruktion der Hütte durchaus nichts aufweisen, was ihnen gemeinschaftlich wäre und sie von anderen Rassen unterschiede, ferner die Tatsache, daß die sprachliche Paläographie uns keinen Anhalt gibt, der für das Bestehen einer senkrechten Wand an dem Hause aus der Epoche, da die Arier sich noch nicht getrennt, zeugen könnte, berechtigen zu der Annahme, daß die arischen Völker sich in einer Zeit verzweigten, da ihre Baukunst noch auf einer sehr niedrigen Stufe der Entwickelung stand, wahrscheinlich ohne noch das Stadium der kegelförmigen Hütte oder der bedachten Erdhöhle überschritten zu

haben. Eine weitere Entwickelung, vor allem also die Entstehung einer senkrechten Wand, hat auf Grund diesbezüglicher Naturbedingungen, d. h. in erster Linie dem vorhandenen Material entsprechend, entstehen müssen.

Der Blocktypus ist keinem Stamme eigentümlich, wir finden ihn in Polen, Böhmen, Rußland, Skandinavien, in der Schweiz und in Frankreich (das Morvangebirge), überhaupt folgt er dem Norden und den Gebirgen. Seine Grenze ist eine zweifache: von Süden und von den Niederungen her steht er im Zasammenhang mit einer ebensolchen Grenze von Nadelwäldern.

Und in der Tat. So wie der Mensch, der inmitten weitverzweigter und biegsamer Laubwälder wohnte, unter diesen Urbildern von Ständern eine Zufluchtsstätte aus Reis zusammenstoppelte, so lagen in den Nadelwäldern die gestürzten schlankgewachsenen glatten und astlosen Stämme am Boden, die sich leicht, selbst ohne Verkämmung, zu einer Art von Wall aufschichten ließen. Gar zu lange Stämme brauchten nicbt einmal entzweigehauen zu werden, da man sie durch Feuer teilen konnte. Gewiß, wir besitzen die Hütten der Karaiben uud die Lieder des Atharwan Weda als Zeugnis für den Rahmentypus — doch die Ursachen dieses Systems sind nicht in dem Alter und in der Ursprünglichkeit der Objekte zu suchen, sondern in botanischen Bedingungen — im Bambus und Schilfrohr, die als Material dienten statt der Stämme der Lärchen oder Tannen.

Die ungemein ursprunglichen Objekte der Baukunst in Skandinavien (Montelius), in denen die Wände von ihren ersten Anfänhen an verkämmt erscheinen, beweisen, daß in diesem System von Anfang an die Wand dort entsteht, wo das Material die graden Stämme des Nadelholzes bilden.

Was den Plan anbetrifft, so finden wir in Polen zwei Haupttypen. Häufiger kommt der Typus vor, den man als einen „symmetrisch bicellularen“ bezeichnen kann. Das Haus bilden in diesem Falle zwei symmetrische Stuben, die durch einen Flur, der das Haus quer durchschneidet, getrennt sind. Die Front des Hauses und der Eingang befinden sich somit an der Langseite. Beim Blocksystem bildet jede der Stuben eine abgesonderte verkämmte Zelle, der Flur hinwieder ist geradezu ein leerer Raum, der von zwei Seiten von den Stuben, von den übrigen zwei Seiten aber durch eine lose eingefügte Tür und eine ebenso lose und unorganisch eingelassene Bohlenwand begrenzt wird. Ein solches Haus kann eine

höhere Stufe der Entwickelung vorstellen, wenn vermittels einer Scheidung der Stuben durch eine Zwischenwand oder durch einen Zubau mittels eines Pfostens die Zahl der Räumlichkeiten vermehrt wird. Die Wirtschaftsgebäude stehen grundsätzlich abgesondert, insofern sie aber in Ausnahmefällen mit dem Hause vereinigt sind, so sind sie stets mittels eines Pfostens zugebaut und somit mit dem Haus nicht organisch verbunden.

Daneben finden wir einen zweiten Typus. Der Eingang befindet sich hier an der Giebelseite unter einer Vorlaube, durch welche man in eine einzige Stube tritt; gibt es aber noch eine zweite Stube oder eine Kammer, so liegt dieselbe unmittelbar hinter der ersten Stube. An diesem Typus können wir eine Erscheinung beobachten, die sich übrigens nicht nur in Polen allein wiederholt und die auf einer teilweisen — später vollkommenen — Verbauung der Vorlaube beruht. Durch die Teilung mittels einer Scheidewand oder den Zubau vermittels eines Pfostens entstehen verschiedene Abarten. Wir finden sogar im Gebirge, daß das Haus mit dem Stall und der Tenne in eins zusammengerückt sind, obwohl die Wirtschaftsgebäude grundsätzlich abgesondert liegen. Ueberall jedoch sehen wir ein gemeinschaftliches Prinzip. Ueberall tritt uns nur eine Stube entgegen. Sie ist zuweilen in zwei Räumlichkeiten getrennt, konstruktiv jedoch bilden dieselben ein Ganzes, eine verkämmte Zelle. Daher ist dieser Typus als monocellular zu bezeichnen. Derselbe erscheint vor allem auf zwei Strecken, deren eine sich längs des linken Weichselufers von der Bzura bis zum Meeresstrand und deren zweite sich längs der Südgrenze Polens von Schlesien bis zu der Zips dahinzieht. Sonst herrscht in dem Lande, wenn auch nicht ausschließlich so doch vorwiegend, der symmetrisch-bicellulare Typus vor.

Die deutschen Gelehrten (Henning, Meitzen, Lutsch) halten diesen letzteren für oberdeutsch und als von den Oberdeutschen entlehnt. Den einstubigen Typus leitet Henning von den Vandalen ab, die einst zwischen Weichsel und Oder gewohnt hatten, von wo aus er sich über Skandinavien und zusammen mit den Vandalenstämmen über Pannonien verbreitet haben sollte. Meitzen und Lutsch schließen, daß die polnische Baukunst mitsamt der skandinavischen sich unter dem Einfluß der griechischen gebildet hatte, wobei Lutsch annimmt, daß dies durch Vermittelung germanischer Stämme während ihrer Nachbarschaft mit den Griechen am Schwarzen Meere

geschehen wäre. Indessen spricht gegen den germanischen Ursprung des polnischen Hauses unbedingt der Sprachschatz der das Zimmerhandwerk betreffenden Ausdrücke, Analogien aber, wie die Ähnlichkeit der Anlage des Hauses, der Eingang von der Giebelseite mit der Vorlaube, die Absonderung des Hauses von den einzelnen Wirtschaftsgebäuden (was die Bildung eines Hofes mit einem Einfahrtstor nach sich zieht), sind eine Folge anderer Ursachen und nicht die Folge einer historisch-ethnographischen Filiation.

Das polnische Bauernhaus ist im Prinzip Blockbau. Wie wirkt dieses Konstruktionssystem anf die Entwickelung des ursprünglichen Hauses ein? Bis zum Augenblick der Bildung eines einzelligen Hauses, sagen wir einer Stube mit Vorflur, konnte die Entwikkelung parallel, so im Rahmen — wie im Blocktypus, stattfinden. Bei einem gewissen Fortschritt der Kultur entsteht jedoch das Bedürfnis, die Wohnung zu vergrößern, ev. die Zahl der Wohnräume zu vermehren, abgesehen davon, ob es sich vorläufig um eine Unterbringung des Viehes handelt oder der Feldfrüchte u. s. w. Hier aber tritt eben die strenge Scheidung zwisches beiden Systemen ein.

Im Ständerbau bildet die Konstruktionseinheit das Fachfeld: d. i. der zwischen zwei Ständern befindliche Raum. Nichts leichter, als ein Feld hinzufügen, das Gebäude erweitern oder verlängern. Anders verhält es sich mit dem Blockbau. Die ursprünglichste Einheit ist hier bereits die ganze „Stube“, die, in ihren vier Ecken verkämmt, ein geschlossenes Ganze bildet derart, daß, ohne dasselbe zu zerstören, nichts hinzugesetzt, in nichts ihr eng zusammengefügter Körper angetastet werden darf. Infolge dessen wird für jenes Vieh oder Getreide ein neues Gebäude errichtet und je nach Bedarf ein drittes u. s. w. Während also im Rahmenbau die ursprüngliche Stube sich ausdehnt und erweitert, so vermehrt sich im Blockbau die Anzahl der Stuben, von denen jede einzelne ursprünglich ein besonderes Gebäude ist.

Das sächsische Bauernhaus, das den Naturbedingungen zufolge als Rahmenbau entstand, ist der Typus einer derartigen bis zur Ausdehnung eines Hauses erweiterten Stube. Dagegen finden wir beim ausgesprochenen Blockbau, wie z. B. in Skandinavien und in Polen, Gehöfte, die aus mehreren besonderen kleinen Gebäuden bestehen. Dieser Umstand wirft auch ein interessantes Licht auf das Wesen des fränkischen Typus, der ebenfalls eine Reihe von abgesonderten Wirtschaftsgebäuden aufweist. Die Grenze zwischen die-

sem und dem sächsischen System deckt sich vollständig mit der Grenze zwischen dem flachen, waldarmen Land im Norden und dem an Nadelwäldern reichen deutschen Hochland. Der fränkische Typus entstand demnach in waldigen, an Nadelholz reichen Ländern. Im Bereich seines Territoriums in der Schweiz und in den bairischen und österreichischen Alpenländern hat sich bis auf den heutigen Tag eine Blockbauinsel erhalten. Alles dies spricht für die Aufstellung der Hypothese, daß das ursprüngliche Konstruktionsprinzip des fränkichen Typus das Blocksystem gewesen ist.

Es ist bekannt, daß in der skandinavischen Baukunst ebenfalls das Blocksystem vorherrscht. Dasselbe jedoch gilt auch von der griechischen Baukunst. Die Quellen dieser Elemente, die in der griechischen Zelle an Norwegen erinnern, lassen sich z. B. in den kleinasiatischen Gebäuden finden. Jene gradgewachsenen schlanken Tannen, die das Material für die Lanze des Achilles und den Scheiterhaufen Hektors geliefert hatten, waren hier der entscheidende Faktor, ebenso wie die Kiefer, die Fichte und die Lärche; diese waren es, welche die Anfänge einander ähnlicher architektonischer Typen entschieden. Kurz, die Entwickelung der skandinavischen, griechischen, oberdeutschen so wie auch der polnischen Baukunst ging von der Blockkonstruktion aus, woraus die Analogien entstehen, welche wir an diesen Typen bemerken. Um diese zu erklären, sind künstliche ethnographische Konstruktionen und gezwungene Kombinationen zweifelhafter geschichtlicher Hypothesen überflüssig. Analoge Ursachen ergeben analoge Folgen.

Wenn wir uns nun die Genesis der einzelnen Typen des polnischen Bauernhauses überlegen, drängt sich die Frage auf, was für ein Haus zuerst neben dem ursprünglichen einzelligen Wohnhaus entstanden ist. Jedenfalls nicht der Stall. Zahlreiche Umstände und sprachliche Spuren lassen die Behauptung zu, daß zur Zeit, da das Gehöft sich schon bis zu einem gewissen Grad entwickelt hatte, das Vieh noch in einer Umzäunung unter freiem Himmel stand. Auch die Scheune in ihrer heutigen Anlage und Bestimmung entstand erst später. Für das erste neben dem Wohnhaus errichtete Gebäude muß man eine Art von Speicher halten, eine Art von Kammer, der heutigen litauischen Klete gleich, die einerseits als Schlafraum und deren Bodenraum anderseits als Kornniederlage dient. Es ist unmöglich, daß uns an dieser Stelle nicht die Analogie mit Skandinavien (dem wahren vivarium des ursprünglichen

Holzbaues) auffallen sollte, wo wir ebenfalls (in Thelemarken) ein einstubiges Haus neben dem Speicher, der gleichfalls teilweise als Schlafraum dient, erblicken. Der Wunsch, den Verkehrsweg zwischen diesen beiden Gebäuden, die anfangs parallel neben einander stehen, zu verkürzen, verursacht, daß man sie mit ihren Frontseiten zusammenrückt (Mandal), wobei ihre beiden Vorlauben an der Giebelseite mit einander zu einem Durchgangsflur zusammenfließen. Es unterliegt keinem Zweifel, daß auf diese Weise das polnische symmetrisch zweistubige Bauernhaus entstanden ist. Bis auf den heutigen Tag sind die beiden das Haus bildenden Stuben jede für sich konstruktiv ein besonderes Ganze geblieben, organisch mit einander nicht verbunden, sagen wir: abgesonderte Gebäude, die nur ein gemeinschaftliches Dach bedeckt. Von diesen beiden Stuben ist die eine (gewöhnlich links vom Flur gelegen) „die schwarze Stube", Küche mit Ofen, die andere hinwieder „die weiße Stube", oder „świetlica" genannt. Auf verschiedene Weise und in verschiedenen Gegenden identifiziert das Volk die Benennung des ganzen Hauses mit der schwarzen Stube (ähnlich wie in Nordfrankreich die Bezeichnungen „maison" „salle" und in Norwegen „skaale"), während hinwieder die weiße Stube in manchen Gegenden (Polesien) noch den Namen Klete führt. Dieser Umstand zeugt dafür, daß von dem alten Haus die schwarze Stube herrührt, die weiße Stube hingegen von dem an das Haus herangerückten Speicher — der Klete. Auch läßt sich daraus weiter folgern, daß die Evolution an Ort und Stelle vor sich ging und daß der symmetrisch zweistubige Typus nicht als bereits fertige Formation, sei es aus dem Norden sei es aus Oberdeutschland, eingeführt wurde. Ohne Zweifel fand in Oberdeutschland dieselbe Evolution statt und zwar durchaus selbständig. Für die Selbständigkeit dieses Typus in Skandinavien spricht auch der Umstand, daß man die Evolution an Ort und Stelle beobachten konnte und zwar noch vor einigen Jahrzehnten (Eilert Sundt). Erwähnungen der stuba alba und stuba nigra in Polen reichen bis in das XV Jhd. zurück.

Die verschiedenen Abarten des einstubigen Typus sind für Merkmale der Entwickelung eines früheren Hauses zu halten, das nicht mit der Klete (Speicher) vereinigt war. Warum diese Vereinigung nicht auf dem ganzen Gebiete Polens erfolgte, läßt sich schwerlich beantworten. Es drängen sich wohl verschiedene Vermutungen auf, höchstwahrscheinlich jedoch spielte die verschie-

denartige Aufstellung der Häuser in den Dörfern die Hauptrolle. Die Erhaltung des einstubigen Typus hängt bis zu einem gewissen Grade territorial mit der Errichtung der Häuser dicht neben einander, mit der Giebelseite nach der Straße hin, zusammen.

Ebenso wie die Blockstube, ev. die beiden zusammengerückten Stuben, ein Bauernhaus bilden, so ist auch das polnische kleinstädtische Haus entweder eine Verbindung von zwei Bauernhäusern oder nur ein Bauernhaus, das mit einem längs der Frontseite zugebauten Flur versehen ist. Das dem Organismus des kleinstädtischen Hauses einverleibte Bauernhaus bleibt ein unverdautes konstruktives Ganze, die Adaptierungen beruhen auf höchst geringfügigen Änderungen, wie der Uebertragung der Fenster in die Giebelwand, der Verwandlung des früheren Flures des Bauernhauses in eine Kammer. u. s. w. Dasselbe System findet sich auch bei dem gemauerten Hause. Auf diese Weise geht der Holzbau in den Steinbau über, der den traditionellen Plan als Folge der ursprünglichen Holzkonstruktion beibehält. In diesem Falle wie in vielen anderen ist der Plan ursprünglicher als die gegenwärtige Konstruktion, bildet also ein wesentlicheres Merkmal des gegebenen Typus. Um denselben jedoch zu verstehen und sich darüber Rechenschaft abzulegen, muß man auf die uranfängliche Konstruktion zurückgreifen und die Bedingungen nicht aus dem Auge verlieren, welche dieselbe bei der Entstehung der elementaren Formen aufgezwungen hatte.

II Teil. Während der vorhergehende Teil, der den Plan und die Konstruktion anbetraf, ein in sich abgeschlossenes Ganze, eine gewisse Synthese bildete, so enthält der zweite Teil eine Bearbeitung, oft nur eine Andeutung mancher losen Merkmale, die sich auf das Bauernhaus beziehen. Sehr charakteristisch für die polnische Baukunst sind die Vorlauben, die häufig sehr verziert sind und an hölzernen Kirchen, Stadthäusern, Speichern u. s. w. sich vorfinden. Der Typus des einstubigen Bauernhauses hat auf dem kujavisch-pommerschen Gebiet die Vorlaube von der Giebelseite beibehalten. Zahlreiche Umstände lassen darauf schließen, daß auch das nach dem symmetrisch zweistubigen Typus erbaute Bauernhaus ursprünglich eine Vorlaube längs der Frontseite besaß. Die Einfassung des Hauses durch eine Vorlaube, die auch in der griechischen und skandinavischen Baukunst allgemein verbreitet war, bringt Henning mit dem System der Beleuchtung der Stube durch ein Fenster im

Dache in Zusammenhang: denn mit Fenstern in den Wänden, denen die Vorlauben das Licht entziehen würden, lassen sich letztere nicht in Einklang bringen. Diese Behauptung ist durchaus richtig, doch müßte man weiter fragen, warum grade bei diesen Typen das Fenster im Dach angebracht war, oder besser, warum es sich dort so lange erhalten hat. Das hängt abermals mit dem Blocksystem zusammen. Viel leichter war es, eines der Fachfelder unausgefüllt zu lassen, denn ein Fenster in der Blockwand anzubringen.

Neben der charakteristischen, rund ausgeschnittenen Türe, die vermittels vielgestaltiger Füllhölzer zusammengefügt und mit einem Ornament aus Holzstiften verziert ist, bildet ein interessantes Merkmal in der Bauernhütte die Decke, die sich am schönsten noch in den Karpaten erhalten hat und deren Degeneration sich genau verfolgen läßt, wenn man gegen die Ebene hin vorschreitet. Ebenso wie mit der Einführung der offenen Sparrendecke in den Basiliken auf diese das System der römischen Felderdecke übergeht, so gehen bei der umgekehrten Evolution, d. h. bei der Einführung der Decke, auf letztere gewisse Merkmale des Dachbaues über, wie z. B. die „woźnica“, d. i eine Klappe in der Decke, die Spur eines früheren Rauchfanges im Dache (in Norwegen „ljore“). Auch der Hauptträger, der ursprünglich durch einen Ständer gestützt wurde, ist vielleicht auf den heute nicht mehr existierenden Firstbalken (analog zum germanischen) zurückzuführen. Gewisse sprachliche Rücksichten ließen auf die deutsche Herkunft des heute angewendeten Daches schließen, das auf Sparren, die durch Querhölzer mit einander verbunden sind, basiert.

Zum Schluß muß noch kurz die Ornamentik erwähnt werden, um deren Verhältnis zum Bau hervorzuheben. Ein bedeutender Teil der Motive, die an die Technik des Kerbschnittes gebunden sind, ist mit der merovingischen Ornamentik identisch und reicht in vorhistorische Zeiten zurück. Gleichviel Verwandschaft findet sich in der volkstümlichen Dekoration mit dem Romanismus, was vielleicht nicht so durch die Einwirkung dieses Stiles, als im Gegenteil durch den Einfluß der ursprünglichen Kunst der nordischen Völker auf den Romanismus (Courajod) zu erklären ist. Der gotische Stil drückt der polnischen Volkskunst sehr geringe Spuren auf; die gotischen Motive sind stark umgearbeitet, ihr Charakter verändert. Großen Einfluß dagegen übt der Barockstil aus. Alle Motive jedoch, ob frühe oder spätere, ob aus dem Osten oder dem

Westen stammend, sind einer gewissen Adaptation unterworfen und passen sich gewissen allgemeinen Prinzipien an, bei deren Gestaltung die Technik und die Konstruktion des Baues ebenfalls eine Rolle spielen. Das in Holz geschnitzte Ornament muß der Richtung desselben, längs seiner Fasern, folgen, um mit dem Material nicht in Widerspruch zu geraten. Die Blockkonstruktion erfordert eine wagerechte Lage der Hölzer und daher auch in der Ornamentik das Streben nach horizontaler Gestaltung, nach horizontaler Zergliederung, nach Durchbrechung jeder vertikalen Linie, was eine dem gotischen Stile direkt widersprechende Tendenz bildet. Die senkrechte Linie der Verkämmungen geht durch die hervorragenden Stichbalken verloren, bei der Dekoration des Ständers ist das ganze Bestreben auf die Durchbrechung dieser Linie durch wagerechte Einteilung gerichtet, in der ganzen Ornamentik läßt sich schwerlich ein Beispiel finden, daß die Motive sich über einander, statt neben einander wiederholen würden. Selbst da, wo ausnahmsweise die Notwendigkeit eintritt, ein Ornament in senkrechter Richtung zu bilden, eine Notwendigkeit, die gewöhnlich durch die Annahme irgend einer fremden Form aufgezwungen ist, auch da erblicken wir stets nur den mehr oder minder ungeschickten Versuch, dem ursprünglich horizontalen Ornament eine vertikale Richtung zu verleihen.

---

10. P. BIEŃKOWSKI. **O reliewach w Giardino Boboli w Florencyi.** ***(Über die Reliefs im Giardino Boboli in Florenz).***

Die sechs Reliefs, welche gegenwärtig die Postamente zweier am Eingange zum Boboli-Garten stehenden Barbarenstatuen schmücken und zwei Dioskuren, zwei Viktorien und zwei von römischen Soldaten geführte Barbaren darstellen, wurden bereits im J. 1810 von L. Lanzi (Collezione d'opuscoli scientifici e litter. vol. XI 65—74) als zusammengehörig erkannt. Er vermutete nämlich, daß beide Basen ursprünglich mit ihren Rückseiten zusammenhingen und als Postament einer Reiterstatue in Rom, woher sie damals nach Florenz kamen, dienten, eine Erklärung, welche von Jnghirami (Il R. Palazzo Pitti) und anderen angenommen wurde. Dütschke (Antiken in Oberitalien II 67 und 68) trat zwar dagegen auf, wußte jedoch nichts Besseres vorzuschlagen.

Der Verfasser dieser Abhandlung versucht nun mit Hilfe technischer Indizien und durch stilistische Analyse nachzuweisen, daß alle sechs Reliefs, deren Photographien er vorlegt, von Säulenpostamenten eines wahrscheinlich dreitorigen Triumphbogens herrühren und zwar so daß sich die Viktorien an den Frontseiten, die Dioskuren an den inneren, die Barbaren an den äußeren Nebenseiten der Säulenpostamente befanden. Für die Anbringung der Viktorien und der Barbaren bieten die Severus- und Konstantinsbögen in Rom, für die der Dioskuren das heute nicht mehr vorhandene Tor von Vardar in Saloniki (abg. Heuzey et Daumet, Mission archéol. de Macédoine pl. 22 ad p. 272 fg.) nahe Analogien. Nach stilistischen Kennzeichen und dem Typus der Barbaren zu urteilen, rühren die erhaltenen Reliefs aus der Zeit Mark Aurels her und beziehen sich auf seine Siege im germanisch-sarmatischen Kriege. In diesem Falle haben wir in ihnen vielleicht Überbleibsel desselben Triumphbogens M. Aurels in Rom zu erkennen, von dem die Inschrift im C. I. L. VI 1914, ferner acht große Reliefs noch jetzt auf der Attika des Konstantinsbogens, drei im Konservatorenpalast sich befinden und welcher nach Petersen (Röm. Mitteil. IV 317, V 73—6) in der Nähe der Kirche S. Lorenzo in Lucina, nach Lanciani (Bull. comun. 1891 und 1896, 239) am Fuße des Kapitols im J. 175 n. C. aufgestellt war.

---

11. P. BIEŃKOWSKI. **Dalsze uwagi nad rozdziałem 17 Germanii Tacyta.** ***(Weiteres zu Tacitus' Germania c. 17).***

Die vorliegende Arbeit bezweckt nicht den Text des Tacitus philologisch zu erklären, sondern die einschlägigen Kunstdenkmäler zu durchmustern und das sachliche Verständnis der „germanischen" Tracht zu fördern. Es werden im Anschluß an Tacitus' Germania c. 17 folgende männliche und weibliche Typen unterschieden und an der Hand der vorgelegten Photographien erläutert 1) *sagati;* 2) *distincti veste stricta et singulos artus exprimente,* also ärmeliger Leibrock und anliegende Hosen; 3) *vestiti pellibus* a) *neglegenter* b) *exquisitius;* 4) *feminae non aliter quam viri vestitae,* also dem Typus 2 ähnlich, mit zwei Abarten a) der Uberwurf wird aus Leinen verfertigt b) der Leibrok hat keine Aermel und ist dekolltiert. Nach dem Wortlaut dürften Hosen auch bei der letzteren Abart

angenommen werden, aber an den Monumenten sind sie nicht sichtbar, da der germanische Frauenrock daselbst der griechisch-römischen Stola angeähnelt d. h. so lang gemacht zu werden pflegt, daß er bis zum Boden herabreicht und die Beine ganz bedeckt bleiben. In diesem Sinne ist der frühere Aufsatz der Verfassers (Festschrift für O. Hirschfeld S. 350 fg.) zu vervollständigen. Wie man sieht, ist die Feststellung der ethnographischen Typen gar nicht davon abhängig, ob man z. B. im ersten Satze das Wort: *omnibus* auf männliches und weibliches Geschlecht, auf Reiche wie Arme oder nur auf die letzteren bezieht, ebensowenig, ob bei Tacitus durch das Adverb: *saepe, saepius* und drgl. soziale, lokale, oder einfach numerische Unterschiede eingeleitet werden. Solche Fragen und Bedenken lassen sich mit Hilfe der Monumente nur in den seltensten Fällen beantworten. Aber wichtig bleibt es, festzustellen, daß die von Tacitus erwähnten Trachten an den Kunstdenkmälern viel ausführlicher dargestellt sind und somit die Lücken der literarischen Beschreibung in diesem Falle durch die Archäologie ausgefüllt werden können.

---

12. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 26. marca 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 26 mars 1903 de la commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz termine son rapport sur l'excursion qu'il fit en Pologne, au cours de l'été de 1902.

Dans le district de Proszowice, il visita Hebdów. L'église paroissiale de cette localité présente trois styles divers: la nef principale est baroque, l'ancien choeur, gothique, et, en prolongement de l'abside, une chapelle construite au XVIII-e siècle, forme le choeur actuel. Le portail de l'église, orné du blason „Suchekomnaty", est fort remarquable; il fut exécuté par les soins de l'abbé Jean Louis Stempkowski. A l'intérieur, on voit le tombeau d'Olszewski, abbé de Hebdów, ouvrage du XVII-e s. en marbre noir, et le cénotaphe de Michel Joseph Wilkowski († 1727), considéré à tort jusqu'ici comme celui de Witkowski.

A Wawrzyńczyce, non loin d'Igolomia, l'église baroque semble avoir été construite sur un plan gothique. Le portail sculpté est une

belle oeuvre batie par l'évêque Zadzik. Les seules traces de gothique qu'on puisse y voir encore sont les montants de la porte qui donne accès à la sacristie. Parmi les objets du culte, on conserve des antepedia en cuir de Cordoue du XVIII-e siècle, et un trône épiscopal du XVI-e s. avec de délicates incrustations.

A Końskie, M. Tomkowicz a étudié une église gothique décadent du commencement de XVI-e s. Au-dessus de l'entrée latérale, sous un tympan roman, on lit: Ecclesia S. Nicolai de novo restaurata 1120. Cette inscription devrait faire penser que l'édifice est fort ancien. Il n'en est rien cependant, et la date précitée n'est qu'une erreur de maçonnerie qu'il faut rectifier par 1520. Du monument roman primitif, il ne reste qu'un tympan et une pierre; de la période gothique, il n'y a que des fragments gisant aujourd'hui devant le portail; lorsque, au XVI-e s., on réédifia l'église on fit usage de tous les vieux matériaux romans. A l'intérieur, se trouve le tombeau de Jérôme Koniecki († 1564), ainsi qu'une belle épitaphe sur marbre noir du chancelier Małachowski († 1762).

On conserve à la sacristie un beau calice émaillé baroque. Sur les parois extérieures de l'église sont gravées plusieurs épitaphes du XVIII-e s.

L'église baroque de Kazanow présente sur sa voûte une peinture du XVIII-e s.; on y trouve aussi un bel autel de la même époque. A Modliszewice, les ruines d'un petit château offrent des détails ornementés fort intéressants. Cette construction, brique et pierre de taille, s'élevait au milieu d'un étang, sur un îlot, et servait de résidence d'été à l'archevêque Lipski, au XVII-e s., ainsi qu'en témoignent le blason et la mitre placés au fronton de la porte cochère.

A Chlewiska, l'église possède plusieurs tombeaux de la famille Odrowąż Chlewicki du XVII-e siècle. Sur l'autel on voit une Annonciation attribuée à Smuglewicz. La résidence seigneuriale est un ancien manoir gothique, couronnant un monticule pyramidal. Cette forteresse, détériorée par le temps, fut restaurée en 1605 par Laurent Chlewicki, ainsi qu'en fait foi une plaque commémorative. Près de la ville, sur une île, au milieu d'un étang, s'étendent les ruines immenses du château de Szydlowiec, construction baroque où l'on retrouve à peine quelques traces de gothique, que fit élever le prince Albert Radziwill. Il n'est rien resté des anciennes peintures murales; rien qui rappelle les Szydlowiecki, premiers seigneurs de ce castel.

L'église de Petrykozy fut construite, pense M. Sobieszczanski, par Kamsetzer; c'est le même artiste qui en exécuta la décoration extérieure. La belle résidence de Sterdyna date aussi du XVIII-e s. Les portraits des Ossolinski qui s'y trouvent sont dus au pinceau de Czechowicz.

A propos du rapport de M. Tomkowicz, M. Swieykowski fait observer que les antepedia de Wawrzyńczyce datent probablement de la fin du XVII-e s. ainsi que l'accuse leur caractéristique ornementation à figures et plantes, tout à fait dans le goût de cette époque.

M. Cercha présente une suite de dessins de son père Maximilien Cercha, reproduisant les monuments funéraires de Konskie et de Modliszewice.

M. Emmanuel Swieykowski soumet à la Commission la photographie de cinq canons qui se trouvaient autrefois au château de Krystynopol et qui sont actuellement à Łancut. Ces pièces, de plus de deux mètres de longueur, furent fondues au commencement du XVIII-e s. La plus ancienne mesure 4 m. 18 c. et porte le blason des Lubomirski, avec la date 1634. Elle remonte à l'époque de Félix Potocki, fondateur de Krystynopol. Sur deux autres on voit le blason Piława et une inscription attestant que ces canons furent fabriqués en 1681 et en 1740, l'un par les soins d'André, castellan de Cracovie, hetman de la couronne, l'autre par ceux de Joseph, grand hetman de la couronne, pour la forteresse de Stanisławów. Les deux dernièrs portent un blason, sans date ni inscription. Il y a à Peczara, chez M. le comte Constantin Potocki, une pièce de canon qui rappelle aussi Krystynopol: c'est une des 24 qui furent offertes à la République par Félix Potocki, palatin de Ruthénie. Sur ce canon on voit le numéro 13, en même temps que le blason du donateur et le sceau de l'artillerie royale. On y lit les inscriptions suivantes: Autour du sceau: *Joh. Eurenfried fudit me Warsawia* 1788; autour du blason Piława: *Stanislaus Potocki Palat. Russiae*; enfin sur la culasse: *A. E. Brühl Rei. Tor. Summus Pref.* Ce canon dont l'affut et tous les accessoires de tir ont été conservés, constitue une précieuse relique pour l'histoire de l'armée polonaise. On voit encore à Peczara l'étendard de cette batterie de campagne: il est tout entier en soie brodée, rouge avec une bordure blanche. Au centre l'Aigle blanc prend son essor au milieu d'un trophée guerrier au premier plan duquel figure une des 24 pièces dont nous parlons. Sur une écharpe qui flotte à sa hampe on lit: *Civis patriae sue*

obtulit 1784. Sur la bordure blanche court un joli motif de laurier; aux angles brille le chiffre de Stanislas Auguste. Le canon porte en broderie les armoiries de la Pologne et celles de Potocki avec, à l'entour, l'inscription: *Stanislaus Potocki Palat. Rus.* Cet étendard a 1.60 m. carré.

M. Emmanuel Swieykowski communique en outre l'inventaire de Michel Daniel Suffczynski, castellan de Czersk, qui après avoir en vain protesté contre le partage de la Pologne, en 1772, quitta le pays et s'établit à Munich. Cet inventaire fait partie d'un volumineux manuscrit dans lequel se trouvent encore la correspondance fort précieuse du castellan avec le roi, quantité de discours politiques et plusieurs fragments diplomatiques fort originaux. L'inventaire, écrit en 1778, énumère tous les habits et hardes du castellan, 23 manteaux et pelisses, 86 habits de demi-saison, d'été, d'hiver, de deuil; il va sans dire qu'il s'agit ici de magnifiques kontusz (robes de dessus polonaises) et joupans (robes de dessous polonaises) de couleurs variées — 36 ceintures polonaises, une foule d'armes, des carabelles, des fusils, des livres, des porcelaines, des ustensiles domestiques, 56 grands tableaux à l'huile, 28 moindres, parmi lesquels beaucoup de portraits de personnages célèbres; enfin l'ameublement, glaces, miroirs, canapés, fauteuils, services d'argenterie, linge, secrétaires, armoires, tables. Cet inventaire nous fait pénétrer dans l'intimité du propriétaire de tous ces objets, nous transporte à l'époque qui suivit immédiatement le premier partage, nous initie à la vie du premier peut-être de nos émigrés.

Errata:

Nr. 3. p. 26. Dans l'article de M. A. Kętrzyński s'est glissée une erreur. La phrase „*Wer Klarheit etc. etc.*“ doit être lue de la manière suivante: *Wer Klarheit in die Sache bringen will, muss daher von Dusburg und allen späteren Schriftstellern des Ordens, deren Darstellung vor allem die Reinigung des Ordens von allen möglichen Vorwürfen zum Zweck hat, absehen und sich auf die gleichzeitigen Urkunden und Bullen stützen, welche, so weit sie echt sind, authentisches Material enthalten.*

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Maja 1903.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. **Mai** **1903.**

Sommaire. Séance publique annuelle du 12 Mai 1903. Séances du 18 et 25 Mai.
Résumés: 13. M. T. SINKO. De Romanorum viro bonorum.
14. M. V. LUTOSŁAWSKI. L'ésthétique de Plotin et les idées classiques sur la beauté.
15 M. M. CISZEWSKI. Le foyer. Étude ethnologique. I partie. Le culte du feu comme élément.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 12 MAI 1903.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, le Protecteur.

Le Président de l'Académie, comte Stanislas Tarnowski, prononce l'allocution d'usage.

Le Secrétaire général rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année qui vient de s'écouler et annonce que, dans la séance générale du 11 mai, ont été élus:

I. Dans la Classe de Philologie, membres correspondants: MM. le Dr. Vladimir Demetrykiewicz, Jean Rozwadowski, Stanislas Schneider.

II. Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie, membres titulaires: MM. S. E. le comte Léon Piniński, Louis Kubala; membres correspondants: MM. Jean Fijałek, Alexandre Hirschberg.

III. Dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, membres titulaires: MM. Léon Marchlewski, Edouard Suess, François Vejdowsky; membres correspondants: MM. Michel Siedlecki et Stanislas Zaremba.

M. Jean Bołoz-Antoniewicz, membre correspondant de la Classe de Philologie, fait ensuite une conférence sur le sujet suivant: *„Amor Sacro e Profano du Titien“*.

Enfin, le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'Académie.

Le Prix Barczewski, destiné à récompenser l'ouvrage d'Histoire le plus méritant, est décerné à M. Marie Sokołowski pour son ouvrage: *„Etudes sur l'histoire de la sculpture polonaise au XVe et XVIe siècle“*.

Le Prix Barczewski, destiné à récompenser l'oeuvre de peinture la plus remarquable, est attribué à M. Hyacinthe Malczewski pour son tableau: *„Trois têtes“*.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 25 MAI 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. Nr. 46. Goffred abo Jeruzalem Wyzwolona Torquata Tassa. Przekładania Piotra Kochanowskiego, Sekretarza J. K. Mci. Wydał Dr. Lucyan Rydel. Tom II. Kraków 1903, str. 366. *(Bibliothèque des écrivains polonais. Nr. 46. Godefroi ou Jerusalem délivrée par Torquato Tasso. Traduction de Pierre Kochanowski. Edition du Dr. L. Rydel. Cracovie 1903. p. 366. Tom II.).*

M. C. Morawski présente le travail de M. THADDÉE SINKO: *„De Romanorum Viro Bono“*.

M. VINCENT LUTOSŁAWSKI présente son travail: *„L'ésthétique de Plotin et les idées classiques sur la beauté“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 MAI 1903.

PRÉSIDENCE DE M. M. SOKOŁOWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności«. Wydział historyczno-filozoficzny. Serya II, tom XIX. Ogólnego zbioru tom czterdziesty czwarty. W Krakowie 1903, str. 405. *(Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie; II Série, Vol. XIX, p. 405).* Prix 8 couronnes.

CZERMAK WIKTOR. »Sprawa równouprawnienia schizmatyków i katolików na Litwie«. *(L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie).* p. 60. 1 cour. 20 hal.

»Collectanea ex Archivio Collegii historici«. Tomus IX. Cracovie, p. 522. Prix 10 cour.

M. CH. POTKAŃSKI présente son travial: *„Le partage de la Pologne entre Zbigniew et Boleslas Bouche Torse“.*

Résumés

14. DR. THADDÄUS SINKO. **De Romanorum viro bono.**

Das offizielle Lob des Eroberers von Korsika, Scipios (*duonoro optumo .. viro*), erhält seine Beleuchtung durch Katos Worte (agr. praef. 2), denen zufolge der altrömische Titel *vir bonus* das höchste Lob enthielt. Die Entstehung desselben will der Verfasser in seiner Abhandlung erklären. Zu diesem Zwecke bringt er das Zeugnis des Festus (p. 524 Thew.) in Erinnerung, aus dem sich ergibt, daß *Boni* oder *Forctes* der Name war, den sich Latiums Eroberer, die Vorfahren des römischen Adels, der Patrizier, beigelegt haben, indem sie dabei ihre Tapferkeit im Kriege hervorhoben: da diese aber von der physischen Kraft abhängig war, so war „kräftig und stark" die ursprüngliche Bedeutung des *bonus* (PAVL. FEST. 59, 25). Der altrömische Adel befand sich im alleinigen Besitz des Ackerbodens, der nach ihm *bona* hieß, die Besitzer selbst *beati:* sie bekleideten alle Ämter und Würden: daher *honesti;* sie sprachen Recht als *iusti* und wurden nach dem Tode als *Manes* verehrt: ihre Nachkommen erbten alle diese Privilegien durch ihre Abstammung als *benigni*, d. h. „hochwohlgeboren". Die Erinnerung an diese vorhistorischen Zustände erhielt sich in den formelhaften Sprachverbindungen wie *bonus et strenuus, bonus et fortis, bonus et honestus, bonus et beatus, bonus et benignus.* Die gerichtliche Autorität des *vir bonus, quo multae magnaeque secantur iudice lites, quo res sponsore et quo causae teste tenentur* (HOR. epist. 1, 16, 40), erhellt aus den Katonischen Vorschriften über die privaten Schiedsrichter und aus den Gerichtsformeln, deren fernes Echo noch im XIV Jahrhundert (*v. Du Cange s. v. bonus dominus*) widerhallt. Von nicht geringerem Alter war die Sitte, daß man alle Kandida-

ten als *viri boni* bezeichnete (Sen. epist. 3, 2), wodurch erst der ironische Gebrauch der Grußformeln bei Plautus u. Terenz klar wird: *bone vir, salue*, — Seid gegrüßt, Ew. Hochwohlgeboren — rufen sich die Sklaven zu. Eine solche Vergangenheit hatte der *vir bonus* hinter sich, ehe er zum Ideal eines Römers, eines *civis* oder *homo Romanus* (CIC. Brut. 6. PLIN. epist. 4, 22, 2) wurde. In dem Titel dieses Ideals konnte *bonus* durch irgend eines von den mit ihm verbundenen Synonymen vertreten werden, am liebsten durch *fortis*. So lesen wir in dem Elogium des Scipio Barbatus *vir fortis*, freilich mit der durch die Kulturentwickelung bedingten Zugabe *sapiensque*. In dem folgenden Verse *„quoius forma virtutei parisuma fuit“*, glaubt der Verfasser eine Umschreibung des griechischen καλὸς κἀγαθός zu erkennen, er stellt sie mit ähnlichen vereinzelten Nachbildungen zusammen und gelangt zu der Überzeugung, daß die Römer, so wie sie keine männliche Schönheit anerkannten (vielleicht hatten sie auch keine), so auch das griechische Männerideal nicht akzeptierten, indem sie es durch den nationalen *vir bonus* ersetzten. Erst die Afrikaner, Apuleius und Tertullian, schufen ein Äquivalent für das griechische καλὸς κἀγαθός in *bonus et optimus*, das wir in zwei Fällen (APVL. Plat. 2, 21. VVL. 6. Tob. 7, 7) mit dem griechischen Original konfrontieren können. Zu dieser Formel war freilich diese Bedingung notwendig, daß *bonus* schön und *optimus* gut bedeute.

Nach diesem allgemeinen Teil bespricht der Verfasser den *vir bonus* bei den einzelnen Schriftstellern, hebt unter diesem Namen den Patrioten bei Ennius, Akcius, Plautus hervor, stellt den Plautinischen Pflichtkodex zusammen und weist nach, daß schon der letztgenannte Dichter mit *bonus* auch einen reichen Mann bezeichnet. Das gibt ihm Gelegenheit, diese Bedeutung bis in die Kaiserzeit hinab zu verfolgen. Das katonische Bürgerideal ist nur noch bei Plutarch in seiner Biographie Katos des Älteren erkenntlich: denn der *vir bonus dicendi peritus*, der aber auch Ackerbau, Ius, Kriegskunst und überdies alles Mögliche versteht, ist nur eine Konkurrenzfigur des griechischen ἀνὴρ πολιτικός, zu dessen Vervollkommnung die zu Katos Zeiten aus Rom ausgewiesenen griechischen Rhetoren und Philosophen verhalfen. Aber erst bei Cicero gewinnen wir den besten Einblick in die Vielseitigkeit des republikanischen Bürgerideals. Politisch werden von Cicero seit dem J. 63 als *boni viri* (auch *boni* und *omnes boni*) vorerst Katilinas Bekämpfer bezeichnet:

dann erhalten diesen Namen des Clodius Gegner, des Pompeius Anhänger, die Mörder Cäsars und die Feinde des Antonius. Das gemeinsame politische Programm aller dieser Parteien bleibt immer das in der Sestiana (98) aufgestellte. Nur in den Cäsarianischen Reden wird der *viri boni* keine Erwähnung getan, da seit Pompeius' Tod der von Cäsar aufgestellte Grundsatz (CIC. epist. 10, 8, 8, 2) maßgebend war: *„quid viro bono et quieto et bono civi magis convenit, quam abesse a civilibus controversiis“*. Als politische Partei sind auch die Italiker und Bundesgenossen *viri boni*, welcher Titel auch sonst schon früher ihnen vom Senat oft gegeben wurde. Die nicht ganz zuverlässigen Parteigänger heißen *sat boni:* aber alle sogenannten *boni* kommen dem Cicero manchmal als eine Kapitalistenbande vor, die mit dem *vir bonus* nichts gemeinsam haben. In der Kaiserzeit lebt das republikanische Ideal nur in den Rhetorenschulen und bei Tacitus fort. Andere Züge des *vir bonus* weisen die edlen Jünglinge bei Cicero auf, die identisch sind mit der Katullischen „jeunesse dorée“ (*boni et beati* 37, 14), wieder andere — die von ihm verteidigten Klienten, die Gerichtszeugen und die *honoris causa* erwähnten hochgestellten Persönlichkeiten. Nach einem alten, von Quintilian (inst. 12, 1, 19) bezeugten Brauch, werden alle Adressaten und alle ihnen rekommandierten Freunde *viri boni* genannt. Bei dieser Gelegenheit schildert der Verfasser die Bedeutung des *vir bonus* als Freundes, er stellt seine Pflichten zusammen, hebt die Stellen hervor, in denen der *vir bonus* als gentleman ein Ehrenspiegel ist und erklärt durch diese Bedeutung die ironische Anwendung des Titels. Der theoretische *vir bonus* ist in den rhetorischen Schriften Ciceros der allgemein, besonders philosophisch gebildete Redner; in den philosophischen Büchern dagegen ist er der Träger aller Tugenden und Vollkommenheiten des stoischen σοφός. In diesem Charakter erscheint er auch bei Publilius Syrus und Horaz, welcher unter den Augusteischen Dichtern der Einzige ist, der es gewagt hat, das stark republikanisch anrüchige Ideal zu besingen. Die ganze Ethik der Stoa wird an dem *vir bonus* von Seneca exemplifiziert, der dabei außer dem repräsentativen Menschen, der der ganzen Menschheit als Muster dient, auch den praktischen Tugendbold des Lebens kennt. Aber auch dieser wurde von der Masse als ein unpraktischer Idealist, als der Martialische *homo bonus-tiro* (12, 51, 2) geringgeschätzt, wie der französische *bonhomme* und der *bonasse*, der schon dem Petron (sat. 74) als *bo-*

natus bekannt ist. Aus diesem unpraktischen Idealismus versuchte Quintilian den *vir bonus* wieder ins politische Leben einzuführen: aber das Isokratische Ideal des ἀνὴρ πολιτικός hat ihn so geblendet, daß er, dessen Macht lobpreisend, das wirkliche Leben der Kaiserzeit nicht berücksichtigt und immer an den Platonischen Traum von den Philosophen, die die Welt regieren sollen, glaubt. Diesen Traum sah Plinius der Jüngere verwirklicht, als er in seiner Korrespondenz mit Traian Bithyniens Wohl und Weh beriet; und noch mehr Fronto, der wirklich einen Philosophen auf dem Throne sah: daß er sich aber auch selbst für einen Philosophen hielt, das bezeugt sein nach Senekas Rezept (nat. 4, praef. 15) verfaßtes Eigenlob, (p. 235 N.) das so stark an die selbstherrliche Beichte des biblischen Pharisäers erinnert, daß man schon aus diesem Umstand auf das Verhältnis des stolzen Stoikers zu dem demütigen Christen schließen könnnte.

Und wirklich bezeugt Tertullian (nat. 1, 4), daß die Römer den Namen des *vir bonus* mit dem des *homo Christianus* nicht vereinbaren konnten: so andersartige Tugenden zierten den christlichen *homo bonus*, der erst nach dem Tode *beatus* wurde.

Erst im V Jahrhundert, als die letzten *viri boni* schon tot waren und die stoische Ethik durch des Cicero *Officia* in den Katechismus des heiligen Ambrosius überging, konnte Sidonius Apollinaris (epist. 7, 9) seinen Bischofskandidaten mit den stoischen Floskeln des Seneka und Fronto rühmen und seinen Charakter in dem neuen Namen eines *bonoviratus* zusammenfassen. Das Mittelalter schuf einen neuen Adel mit neuen Idealen: und als auch diese die Entwickelung vom Edelmann zum edlen Mann durchlaufen waren, erwachte eine neue Sehnsucht nach dem Repräsentanten der Menschheit, nach dem Übermenschen: Die Römer nannten ihn *vir bonus*.

---

14. Dr. W. LUTOSŁAWSKI. **Estetyka Plotyna w związku z klasycznemi pojęciami o pięknie.** ***(L'esthétique de Plotin, en relation avec la conception classique du beau).***

Dans ce travail, l'auteur donne une révision du texte de Plotin περὶ τοῦ καλοῦ (Enn. I, 6) avec la traduction polonaise, un commentaire critique, exégétique et philosophique de cet ouvrage im-

portant — précédés d'une introduction générale sur Plotin et son oeuvre.

I. L'importance exceptionnelle de la connaissance exacte de Plotin pour l'histoire de la pensée humaine, est due aux circonstances suivantes, insuffisamment appréciées jusqu'ici:

A) Plotin est le seul philosophe grec, à côté de Platon, dont nous possédions tous les écrits, et il est seul dont les oeuvres nous soient présentées dans leur ordre chronologique, avec le but avoué de l'auteur de donner un exposé systématique et complet de sa doctrine. Les dialogues de Platon ne forment pas un tel ensemble: ce ne sont que des fragments qu'il faut interroger patiemment pour en tirer le contenu de l'enseignement à l'Académie — et parmi les autres philosophes grecs aucun n'est parvenu à nous entièrement. Pour apprécier et comprendre un philosophe, la totalité de ses écrits est essentiellement nécessaire. et parmi les philosophes synthétiques, celui qu'on peut le mieux connaître dans la pleine et complète évolution de sa pensée, devient par là même le plus important pour l'historien.

B) Plotin est le dernier grand philosophe grec, et comme il connaissait parfaitement ses devanciers, il les résume et les complète, de manière que son oeuvre devient le résultat final et la plus parfaite expression du génie de la nation grecque en général, nous fournissant la clef des essais qui l'ont précédé.

C) Plotin est le premier philosophe mystique dont nous ayons les oeuvres complètes, et depuis qu'on sait que l'Aréopagite lui est postérieur, il est évident que Plotin est la source directe ou indirecte de la mystique chrétienne, tellement différente de l'ensemble de la vie religieuse de l'antiquité. Par son mysticisme Plotin se rapproche de l'esprit moderne plus que St. Thomas ou St. Augustin et en général les philosophes scolastiques; — ces derniers se rattachaient plutôt directement à Platon et Aristote, mais en developpant leur doctrine selon la nature de l'esprit romain; — tandis que Plotin a porté à la perfection le génie grec, jusqu'au point d'entrevoir déjà des horizons qui le dépassaient. Ces horizons ultérieurs n'ont pu trouver leur libre expansion que dans le XIXme siècle, après la libération de la pensée européenne du joug exclusif de l'influence romaine. Il n'y a pas encore cent ans qu'on a recommencé à lire Plotin, après 1500 ans de relative indifférence en-

vers ce penseur, qui constitue la transition du monde antique au monde moderne.

D) Parmi les mystiques, Plotin est le plus exercé logicien et le plus érudit homme de science, ce qui donne à son mysticisme un degré d'objectivité incomparable, et nous permet d'étudier le mysticisme dans ses relations avec la science objective, construite logiquement sur l'expérience des sens ou sur les nécessités apriori-ques de la raison. Le mysticisme repose sur des états d'âme exceptionnels, entraînant une conviction subjective, estimée par les mystiques au-dessus de tout ce qui peut être fourni par d'autres sources de la connaissance. On ne peut interpréter les mystiques que par l'étude des analogies qui se présentent dans le passé, même quand on ne peut établir un lieu causal direct entre les produits de deux époques différentes. La plupart des mystiques ont peu d'intérêt pour le developpement objectif et rationnel des idées; ils arrivent à mépriser toute science humaine comme inférieure à leurs révélations, auxquelles ils attribuent une origine divine. Il est aussi rare de voir un esprit scientifique et dialectique devenir mystique, que de rencontrer un mystique qui sorte de ses contemplations pour étudier la science basée sur la raison seule. Plotin est une de ces exceptions: il est le plus éminent parmi les mystiques qui ont pris une place assurée dans l'histoire de la philosophie. Il était un dialecticien de premier ordre et connaissait toute la science de son temps. C'est donc lui, plutôt que l'Aréopagite, Boehme, Ste Thérèse ou Saint-Martin, qui nous donne un accès intellectuel au champ clos du mysticisme, ayant réduit ses expériences intimes et personnelles à une forme aussi objective et générale que possible.

E) Plotin acquiert par là une importance spéciale pour l'interprétation du messianisme polonais, qui est une des branches du mysticisme chrétien. Le caractère mystique dominant dans notre littérature, depuis Mickiewicz jusqu'à Wyspiański, nous impose la tâche de remonter aux origines du mysticisme européen, pour comparer ces origines aux dérivations que nous observons actuellement. On explique psychologiquement chaque état d'âme par ceux qui lui sont semblables, et qui forment des transitions reliant le phénomène exceptionnel à ceux qu'on considére comme normaux. L'étude de Plotin nous permettra de déterminer jusqu'à quel degré notre messianisme peut être justifié par ses antecédents dans

l'évolution de la pensée humaine. La connaissance d'une littérature nationale dominant les autres par son caractère mystique servira de moyen à l'interprétation de Plotin. Il paraît donc que l'étude de Plotin doit surtout porter des fruits dans notre pays.

II. Pour étudier Plotin, il ne suffit pas de le résumer ou de le traduire à l'usage du lecteur moderne. Comme tous les philosophes, et surtout les mystiques, Plotin est intraduisible — et chaque traduction ne peut être qu' un faible commentaire de l'original. Si on compare les traductions de Ficin, de Creuzer, de Bouillet, de Müller, de Taylor, de Davidson, de Volkmann, d'Engelhardt, on verra que les différences sont très considérables, selon les hypothèses qui ont servi à rendre intelligibles les nombreux passages détériorés. La traduction ou le commentaire doivent donc, quand il s'agit de rendre Plotin accessible en Pologne, être accompagnés du texte pour les raisons suivantes:

1) Le texte de Plotin laisse beaucoup à désirer. L'édition princeps de 1580, pleine d'erreurs et d'obscurités, a été la seule pendant 250 ans, au cours desquels Platon et Aristote ont été réédités bien des fois. Le XIXme siècle a vu un renouvellement des études de Plotin, grâce à Cousin en France et à Creuzer en Allemagne. Mais l'édition de Creuzer à Oxford en 1835, ainsi que celle qu'il fit en collaboration avec Moser à Paris, chez Didot en 1855, ne satisfaisait pas les exigences critiques. Ce n'est que depuis l'édition de Kirchhoff en 1856 qu'on peut compter des travaux sérieux sur la reconstitution du texte. Les éditions de Müller (1878) et Volkmann (1883) ont bien contribué à l'élucidation du texte, mais Müller confesse qu'il y a beaucoup de passages inintelligibles — il nous dit modestement qu'il n'a pu que „den Philosophen, Theologen und Historikern für ihren Hochbau nur die nöthigen Kärrnerdienste thun". Le texte des dernières éditions en est seulement à la phase des labeurs philologiques. Les travaux critiques de Vitringa, Tengström, Steinhart, Seidel, Nordenstamm, Monrad, Kleist et autres n'ont pas abouti à ce que Schanz a fait pour Platon: une classification et généalogie des manuscrits. Dans cet état de choses, qui correspond à la phase que Hermann avait atteinte pour Platon, nous approchons à peine d'un choix raisonnable dans la *silva lectionum,* sans pouvoir prouver ce que Plotin a bien écrit lui-même. La critique purement philologique étant ici encore souvent impuissante, il nous est permis et même nécessaire

de recourir à la construction philosophique pour rétablir la plus probable expression de la pensée du philosophe.

2) Plotin étant un philosophe très synthétique, nous n'avons pas besoin de représenter ses pensées dans un autre ordre que celui qu'il leur a donné lui-même. Creuzer et Bouillet qui jusqu'ici ont fourni les commentaires les plus volumineux, ont trouvé nécessaire d'accepter cette méthode, et il n'y a aucun lieu d'en déroger dans ce nouvel essai pour rendre Plotin accessible au lecteur moderne.

3) Plotin étant non seulement le successeur, mais aussi l'héritier de Platon, qu'il cite beaucoup plus souvent qu'il ne le nomme, une revision philosophique du texte de Plotin doit être basée sur la comparaison continue avec Platon. Là où les manuscrits divergent ou sont corrompus, nous aurons l'avantage de lire et de deviner Plotin à travers sa familiarité avec Platon. qui nous est commune avec lui. Ce but sera obtenu en donnant le texte continu de l'ouvrage qu'on désire interpréter.

III. Avant d'aborder cette tâche, l'auteur a voulu donner un specimen de stylométrie Plotinienne — qu'il présente dans une table où il compare le style du traité sur le Beau, appartenant à la première époque, avec celui du traité sur le Beau intellectuel (Enn. V, 8) qui selon Porphyre a été écrit dans la deuxième époque, après l'âge de 59 ans. L'auteur s'est limité à un calcul de la relation des différentes parties du discours. Comme les deux échantillons de texte choisis ne sont pas d'égale longueur, il a ajouté au premier autant de texte du traité le plus proche chronologiquement (Enn. IV, 7) pour rendre les deux échantillons comparables, d'une longueur de 14 pp. dans l'édition de Müller. Les calculs suivants ont été exécutés sous la direction de l'auteur par son élève, M. T. Smoleński:

Voir table pag. 84.

Il est frappant que d'après cet essai d'investigation stylométrique le style de Plotin ait subi sous quelques rapports une évolution parallèle à celle du style de Platon. Chez les deux auteurs le nombre des prépositions (et surtout de κατὰ c. acc.) employées a augmenté avec l'âge, ainsi que le nombre des applications de πᾶς et ses composés, la prévalence des interrogations par τι sur celles par πῶς. D'autre part on voit chez Plotin comme chez Pla-

	1 échantillon		Enn. IV, 7 p. 104—108	2 échant. Enn. V, 8	
	total	Enn. I, 6			
Nombre des substantifs:	654	483	171	629	
Nombre des adjectifs:	361	294	67	202	
au positif:	340	276	64	165	
au comparatif:	13	11	2	29	
au superlatif:	8	7	1	8	
Nombre des verbes	736	556	180	774	
des prépositions	212	159	53	263	Plat.
κατὰ c. acc.	8	2	6	12	Plat.
περὶ c. acc.	4	4	0	0	
Emploi de πᾶς et des dérivés	33	26	7	50	Plat.
ὥςπερ	6	6	0	2	Plat.
Interrogations à l'aide de τι	19	17	2	12	Plat.
Interrogations à l'aide de πῶς	14	13	1	4	

ton la diminution de l'emploi d'ὥσπερ. Si des investigations plus amples confirmaient ces curieuses observations, la théorie de la stylométrie aurait acquis un nouveau développement comme théorie psychologique de l'évolution naturelle du style, à part ses applications aux problèmes chronologiques.

IV. L'auteur a choisi le traité περὶ τοῦ καλοῦ comme exemple de sa méthode d'interpréter et de commenter Plotin pour les raisons suivantes:

1) Le traité περὶ τοῦ καλοῦ est le premier dans la liste chronologique de Porphyre. L'étude des écrits dans leur ordre chronologique est le meilleur moyen de reconstituer le développement intellectuel de l'auteur. Pour Plotin nous n'avons pas les mêmes difficultés que pour Platon, puisque son disciple immédiat, Porphyre, nous a indiqué l'ordre dans lequel son maitre a composé ses écrits. D'après ce témoignage le traité „sur le Beau" appartient à la première époque, et il est placé en tête des 21 écrits que Plotin avait composés avant sa 59me année. Nous avons tous les avantages de profiter de cette indication et de commencer l'étude de Plotin par où il a commencé l'exposé de ses doctrines.

2) Le traité sur le Beau acquiert une importance capitale par le fait qu'il est le plus ancien essai d'une théorie esthétique. Chez Platon le Beau était ou identifié avec le Bien, ou d'autre part, quand il s'agissait du Beau dans l'art, traité comme une simple

imitation de la nature. Aristote nous a bien laissé une poétique et une rhétorique mais pas de traité d'esthétique. Le Beau n'était pas pour les Grecs un idéal parallèle au Bien et au Vrai, comme pour les modernes. On subordonnait τὸ καλόν à la notion du ἀγαθόν, et Aristote exige de la tragédie qu'elle soit μίμησις πράξεως σπουδαίας καὶ τελείας, c'est à dire qu'elle ait un caractère et une tendance morale. Il devient donc du plus grand intérêt de savoir si et combien Plotin a dépassé la borne de l'horizon classique en cette matière. Le fait qu'il a écrit deux traités sur le Beau indique qu'ici, comme sous beaucoup d'autres rapports, Plotin nous conduit au monde moderne.

3) Le renouvellement des études de Plotin dans le XIXme siècle a commencé par un volumineux commentaire de Creuzer (1814) sur ce traité. Ce travail, quoique supplémenté par les dissertations ultérieures de Volkmann, Breuning, Grucker, Vitringa, Bouillet, Davidson, Scharrenbrosch et d'autres — est à refaire, d'abord parce que depuis 90 ans la méthode des investigations philologiques et philosophiques a fait des progrés qui n'ont pas été encore appliqués à Plotin, et ensuite parce que l'auteur a cru nécessaire d' introduire dans son commentaire de Plotin des comparaisons avec les messianistes polonais qui servent à éclairer Plotin, comme d'autre part Plotin les éclaire mutuellement, à cause de l'affinité spéciale qui unit à travers les âges le messianisme polonais au néoplatonisme grec.

V. Cette affinité est moindre en esthétique qu'en psychologie ou morale. Les messianistes ont subi l'influence de l'évolution de l'art qui émancipe le Beau de sa dépendance du Bien et qui admet même un conflit possible entre le Beau et le Bien. Plotin est resté fidèle à la tradition platonicienne qui subordonnait le Beau au Bien; mais il a laissé entrevoir la possibilité d'un autre point de vue, qui s'est affirmé dans l'art et l'esthétique moderne, avec les progrès de l'individualisme et de ce que Wronski nomme l'autocréation des âmes modernes. Pour Plotin, le Beau dépend de l'affinité entre l'âme qui le juge et l'idée qui domine l'objet jugé; il admet une faculté spéciale des jugements esthétiques, mais il considère la beauté de l'âme comme supérieure à toute beauté matérielle — et la beauté divine au-dessus de tout. Ainsi la concession d'une faculté spéciale se trouve modifiée jusqu'à être presque annulée. Le Beau n'est pas une création individuelle de l'âme, analo-

gue à la création divine, mais seulement un faible reflet de l'unité universelle qui régit tous les détails.

VI. Après le texte, la traduction et le commentaire du traité περὶ τοῦ καλοῦ, suit un résumé de l'esthétique de Plotin et de son rapport avec l'esthétique moderne. Il en résulte que le peuple grec qui a créé l'art le plus parfait quant à la forme, n'est pas arrivé à une conception indépendante du Beau, même dans le représentant le plus mûr de ce millenium de civilisation hellénique. C'est un des points où l'on peut prouver d'une manière aussi évidente le progrès de la penssée humaine, que dans la conception mathématique des quantités infinitésimales qui étaient ignorées des Grecs. L'affirmation de l'individu dans sa création artistique qui établit ses affinités avec des individus semblables, et qui l'émancipe de la poursuite objective d'un idéal commun à tous, était une conséquence si proche du mysticisme de Plotin, qu'on aurait pu supposer qu'il a dû l'atteindre. Cependant il n'est pas allé si loin. La thèse du Parménide de Platon sur la pluralité possible de l'existence, n'est pas entrée dans le système mutaire de Plotin. Il a établi seulement une échelle des êtres, qui tous remontent vers l'unité absolue. Cette unité contient pour lui tout ce qui a été et ce qui sera. Dans la conception de l'art moderne, l'artiste crée quelque chose qui n'a jamais été, et qui enrichit la vie universelle, en en multipliant les aspects à l'infini. Ces créations correspondent à l'individualité du Créateur et ne sont pas d'avance déterminées par des règles ou des normes générales. L'émancipation de l'individu dans l'art a précédé les théories philosophiques de l'individualisme. Le problème métaphysique de la causalité entre des individus foncièrement différents reste toujours encore à résoudre.

---

15. M. CISZEWSKI. **Ognisko. Studyum etnologiczne. Część I. Żywiołowy kult ogniska.** ***(Der Herd. Eine ethnologische Studie. I. Teil. Der elementare Kultus des Herdes).***

Der Herd mit dem darauf flackernden Feuer bildet den Gegenstand des Kultus. Sowohl den Herd als auch das Feuer zeichnet der Mensch durch ehrenvolle Epitheta aus. Nähert er sich dem Herde, so tut er es barfuß und stürzt mit dem Angesicht zu Bo-

den. Will er dem Herde Ehre erweisen, so kniet er vor demselben nieder, verneigt sich vor ihm, küßt ihn, oder die Erde vor ihm. Doch nicht nur durch Worte und Taten sucht der Mensch dem Herde die höchste Verehrung auszudrücken. Er beobachtet überdies eine ganze Reihe von Verboten und Vorschriften, die den Zweck verfolgen, den Herd vor Beflekkung zu schützen. Ein Teil dieser Verbote und Vorschriften betrifft das Verhältnis des Menschen zum Herde in des Wortes eigentlicher Bedeutung, der zweite das Verhältnis des Menschen zu den Gegenständen, die mit dem Herd in steter, unmittelbarer Berührung stehen. Zur ersten Gruppe gehören solche Verbote wie das Verbot, dem Herde weder stehend noch sitzend den Rücken zuzuwenden, denselben mit Füßen zu treten oder mit unziemlichen Worten zu entweihen und das Verbot, mutwillig mit dem Feuer zu spielen. Zur zweiten Gruppe gehören die Verbote, dem Ofen und Kessel den Rücken zuzukehren, sich dem Kessel ohne Verbeugung zu nähern, den Dreifuß, der zum Aufstellen des Kochgeschirrs dient, mit Füßen zu treten, die Kette, an der der Kessel aufgehängt wird, zu überschreiten, loszulösen, zu stehlen, einem anderen aus dem Hause hinauszuwerfen oder mit unziemlichen Worten zu entweihen, schließlich das Verbot, mit dem Hacken zu spielen, an dem die Kette befestigt wird. Wenn also dieselben Verbote und Vorschriften, die im Verhältnis zum Herde in des Wortes eigentlicher Bedeutung verpflichten, auch im Verhältnis zu den verschiedenen Gegenständen, die mit dem Herde in unausgesetzter, unmittelbarer Berührung stehen, maßgebend sind, so folgt daraus, daß der Begriff des Kultus des Herdes ein ziemlich weiter ist, und daß er außer dem eigentlichen Herde ebenfalls alles, was mit demselben stetig zusammenhängt, umfaßt.

Stark verbreitet ist das Verbot, den Herd mit scharfen und spitzen Werkzeugen jeglicher Art in Berührung zu bringen. Dieses Verbot scheint auf den ersten Blick seltsam zu sein. Es nimmt uns aber nicht Wunder und wird verständlich, wenn wir es mit der nicht minder verbreiteten Meinung zusammenstellen, daß der Herd die Gabe des Sprechens besitzt und Hunger fühlen kann. Diese drei Tatsachen zusammengenommen führen zu der Ueberzeugung, daß der Mensch ursprünglich den Herd für ein lebendes Wesen hält. Eine derartige Anschauung muß notwendigerweise führen und führt auch in der Tat zur Personifizierung des Herdes

in Gestalt irgend eines nicht näher bestimmbaren Animatum und noch häufiger zur Personifizierung des Herdes unter der Gestalt von Wesen mit ausdrücklich menschlichen Formen, da aller Wahrscheinlichkeit nach, wenn nicht alle, so doch wenigstens die Mehrzahl der bisher angeführten Erscheinungen von Verehrung des Herdes genau genommen nicht so den Herd selbst, als das darauf brennende Feuer betreffen; wir sind also der Ansicht, daß demzufolge das Vorhandensein einer bestimmten speziellen Abart des Kultus des Herdes, die am geeignetsten als elementarer Kultus des Feuers bezeichnet werden könnte, als gewiß anzunehmen sei. Was die einem solchen Kultus zugrunde liegende Idee anbetrifft, so ist dieselbe auf die Idee der Huldigung zurückzuführen, die der Mensch dem ihm durch gewaltige Kraft und rachsüchtigen Charakter imponierenden geheimnisvollen Element des Feuers oder auch dessen Personifikationen darbringt.

Die Idee der Huldigung ist jedoch nicht die einzige Idee des Kultus, den wir den elementaren Kultus des Feuers genannt haben. Die zweite, nicht minder wichtige Idee dieses Kultus bildet der Glaube an die natürliche ideale Reinheit des Feuers. Dieser Glaube ist über die ganze Erdkugel verbreitet. Von seiner Existenz zeugt das Bestreben, welches der Mensch an den Tag legt, einer Befleckung des Herdes vorzubeugen.

Das Holz, das über das Feuer gelegt wird, muß rein sein. Es ist streng verboten, schmutzige Scheite ins Feuer zu werfen. Allerdings läßt sich eine Entweihung des Feuers durch eine Leiche, die als an und für sich unrein durch ihre Anwesenheit den häuslichen Herd befleckt, nicht vermeiden, doch dürfen zum wenigsten weder Holzstücke, die vom Sarge, noch Späne, die von den Brettern, aus denen der Sarg verfertigt, herrühren, ins Feuer geworfen werden. Um den Herd nicht zu verunreinigen, ist es streng verboten, auf denselben unreine Dinge, welcher Art sie auch seien, zu werfen, so z. B. das Stroh aus den Stiefeln. Da alle Absonderungen des menschlichen Körpers für unrein gehalten werden, so ist es, soll der Herd rein bleiben, nicht gestattet, den Schleim aus der Nase, ausgekämmte Haare und abgeschnittene Nägel hineinzuwerfen, noch auf den Herd zu spucken oder den Urin zu entleeren. Um den Herd nicht durch den Atem zu beflecken, soll man sich ihm mit einem Tuch vor dem Munde nähern. Menstruierende Frauen und Wöchnerinnen, die allgemein für unrein gelten,

haben zum Herd keinen Zutritt u. s. w. Um dem entweihten Herd die ursprüngliche Reinheit wiederzugeben, existieren spezielle Zeremonien der Reinigung. Damit der hochheilige Herd des Staates nicht entehrt werde, wird er dem Schutze keuscher Jungfrauen anvertraut.

Die Ueberzeugung von der idealen Reinheit des Herdes und des Feuers führt bei dem bestehenden Glauben an die Möglichkeit einer Befleckung von reinen Wesen und Dingen durch Wesen und Dinge, die unrein sind, zu der durchaus logischen Schlußfolgerung, daß das von Natur urreine Element des Feuers ein vorzügliches Mittel sein müsse, die Flecken von unreinen Wesen und Dingen zu tilgen, d. h. daß es sich vorzüglich zur Reinigung eigne. Ein Beweis dafür, daß zu einer solchen Schlußfolgerung in der Tat sehr viele Völker gelangt sind, ist die ungemeine Verbreitung der Methode, alles, was befleckt worden, von den Flecken durch Feuer zu reinigen.

So reinigen sich durch Feuer z. B. Menschen, die durch Berührung einer Leiche, ferner Menschen und Vieh, die durch Miasmen einer Seuche befleckt sind. Wenn man jedoch zur Reinigungsmethode durch Feuer als einem Präservativmittel gegen die Seuche sowohl für Menschen als auch für Vieh während einer schon herrschenden Epidemie seine Zuflucht nehmen kann, warum sollte dieselbe Reinigungsmethode nicht bereits etwas früher in derselben Absicht angewandt werden? Ist es nicht vorteilhafter, vor unreinen, ansteckenden Miasmen oder auch vor Zauberei und Besprechung sich von vornherein, bevor noch die Befleckung eingetreten ist, durch Reinigung vermittels des Feuers zu sichern, als dieses Mittel erst dann anzuwenden, da die Krankheit bereits zur Epidemie geworden, oder da man schon verzaubert oder besprochen ist? Eine derartige vorbeugende Reinigung von Menschen und Tieren wird auch in der Tat ebensohäufig ausgeübt, wie die Reinigung von Menschen, die bereits befleckt worden und von Tieren, die einer Verunreinigung bereits erlegen sind.

Die Kraft des Feuers als reinigenden Mittels gegen Austeckungsstoffe und als Schutzmittels vor unreinen Mächten ist so groß, daß das bloße Dasein des Herdes in manchen Fällen schon genügt, um alles Böse von dem Menschen fernzuhalten.

Wie die lebenden Wesen, so unterliegen einer Verunreinigung auch leblose Gegenstände. Daher wird dieselbe Reinigungsmethode

durch Feuer, welche angewandt wird, um befleckten Menschen oder Tieren die verlorene Reinheit wiederzugeben, oder sie vor Verunreinigung zu schützen, in gleicher Weise auch auf leblose Gegenstände angewandt, sei es um die verlorene Reinheit derselben wiederherzustellen, sei es um sie vor dem Verlust ihrer Reinheit zu behüten.

Die Kraft, rein zu machen und vor jeglichem Uebel zu schützen, wird überall prinzipiell dem Herde, insofern er ein Ganzes darstellt, zugeschrieben. Jedoch auf Grund einer gewissen Idee von sympathischer Erblichkeit, teilweise allerdings auch auf Grund praktischer Rücksichten, übertragen verschiedene Völker dieselben Eigenschaften, die sie prinzipiell dem ganzen Herde zuschreiben, überdies auf die einzelnen Teile des Herdes in des Wortes weitester Bedeutung, demnach also auf die Asche, die Holzbrände und die Kohlen vom Herde, ja sogar auf den Ruß am Kessel und den Lehm des Rauchfanges. Somit reinigen und schützen vor dem Bösen ebensogut wie das Feuer, das auf dem Herde brennt, auch die Asche, der Holzbrand, die Kohle, die man vom Herde nimmt, ebensogut auch der vom Kessel abgeschabte Ruß und das vom Rauchfang abgebröckelte Lehmklümpchen.

Die Bestandteile des Herdes, die auf sympathischem Wege die reinigende Kraft vom Herde erben, können dann abermals, durch Berührung, dieselbe Kraft dem Wasser übermitteln. Brände, Kohlenstücke oder Asche vom Herde, die in gewöhnliches Wasser geworfen werden, verleihen demselben die ursprüglich ihnen eigentümliche reinigende Kraft, wodurch ein solches Wasser zur Reinigung und zur Entzauberung dienen dann.

Da in den Augen des Urmenschen der Begriff des Vergehens und Verbrechens mit dem Begriffe der Unreinheit zusammenfällt, so wird jedes Individuum, das eines Verbrechens beschuldigt ist, für befleckt angesehen und ist *eo ipso* aus dem Kreise der von keinem Vergehen berührten Mitbrüder ausgeschlossen: will es sich diesem Kreis wieder anschließen, muß es sich vorher reinigen. Zu einer solchen Reinigung von einem Verbrechen eignet sich natürlich nichts besser als das Feuer, dessen man sich in so vielen anderen Fällen als Reinigungsmittels bedient. Daher die wichtige Rolle des Feuers bei Gottesurteilen, beim Schwur und bei jeglichen Beschwörungen.

Allgemein anerkannt ist die Notwendigkeit einer ununterbro-

chenen Pflege des Herdes, d. h. daß das Feuer für die Nacht rund mit Asche umgeben werde; auf das strengste ist es verboten, das Feuer auf dem Herde zu löschen, oder es ausgehen zu lassen. Der Widerwille und die Abneigung, das Feuer zu löschen, lassen sich bis zu einem gewissen Grade damit erklären, daß diese Handlung mit dem allgemein verpflichtenden Prinzip der Pflege des Herdes im Widerspruch steht. Ein anderer, wichtigerer Grund, warum der Mensch das Feuer nicht ausgehen lassen noch erlauben will, daß dasselbe durch eine dritte Person gelöscht werde, wird in dem zweiten Teile dieses Studiums, der dem gesellschaftlichen Kultus des Herdes gewidmet ist, angegeben.

Wie schon gesagt, gilt dem Urmenschen der Herd als lebendes Wesen. Als solches vermag er Hunger zu fühlen und stillt ihn mit Holz. Demzufolge ist die Pflege des Herdes, insofern sie darin besteht, daß ununterbrochen Holz zum Feuer nachgelegt wird, nichts Anderes, denn geradezu ein Ernähren des Feuers. Da aber die Speise, mit der der Mensch den Herd nährt, nämlich das Holz, das er dem Feuer zum Raube hinwirft, zugleich ein Geschenk und, was damit zusammenhängt, eine Opfergabe ist, die er für das Feuer bestimmt, so folgt daraus, daß die Pflege des Herdes, die auf einer unaufhörlichen Ernährung des Feuers mit Holz beruht, zur Idee des Opfers in engster Beziehung steht. Es ist dies wohl der einfachste Typus des Opfers, das der Mensch dem Elemente des Feuers darbringt.

Das Opfer, das darin bestand, das Feuer mit Speise unter der Gestalt von Holz zu beschenken, mußte jedoch bald einer anderen Art von Opfer den Platz räumen. Solange dem Menschen der Herd als ein Animatum von unbestimmten Formen erschien, nährte er ihn mit Holz. Sobald er jedoch in dem Herde ein menschengestaltetes Wesen zu erblicken glaubte, fühlte er sich genötigt, demselben eine andere Speise zu ersinnen. Was den Hunger eines undefinierbaren Animatum stillen konnte, konnte nicht ferner die Speise eines Wesens bilden, das menschliche Gestalt und menschlichen Charakter besaß. Ein menschengestaltetes, mit menschlichem Charakter begabtes Wesen verlangte eine andere, menschlichen Wesen zukommende Speise. So vernünftelnd hörte der Mensch auf, dem Feuer als Opfer Holz darzubringen und begann statt dessen in die Flammen des Herdes Bissen derselben Speisen zu werfen und Tropfen derselben Getränke zu gießen, die er selbst genoß, in dem

Glauben, daß er durch diese Geschenke sich die Gunst des Herdes erwerben werde. Opfer dieser Art bringen noch heutzutage viele Völker dem Feuer dar.

II. Teil. Der soziale Kultus des Herdes.

Neben dem elementaren Kultus des Herdes existiert der soziale Kultus desselben, der wieder sehr häufig mit dem Kultus der Vorfahren in Verbindung steht. Diese drei Kulte kreuzen einander, greifen in einander und vereinigen sich beständig mit einander. Es ist oft schwer zu bestimmen, mit welchem derselben man es eigentlich zu tun hat, da aus der äußersten Verwicklung des elementaren Kultus des Herdes mit dem sozialen und mit dem der Vorfahren schließlich ein durchaus unklarer Kultus eines Herdfetisches entsteht, der jeder wissenschaftlichen Analyse spottet.

Die erste gesellschaftliche Funktion des Herdes besteht darin, daß derselbe, indem er die Rolle eines gesellschaftlichen Mittelpunktes übernimmt, die ihn umgebenden einzelnen Individuen zu einer geschlossenen Schar von Herdgenossen vereinigt, d. h. zu einer Gruppe von Menschen, die sich im Namen des gemeinschaftlichen Besitzes eines Herd-Mittelpunktes zur Solidarität verpflichtet fühlen.

Die Gliederung einer solchen Gruppe von Herdgenossen, d. h. einer Herdgemeinschaft, pflegt verschieden zu sein. Die gewöhnlichste Herdgenossenschaft ist diejenige, die prinzipiell aus der Familie besteht. Doch kann es im engeren Begriff eine Sonderfamilie, im weiteren eine Großfamilie sein. Im ersten Falle wird bei Völkern, die eine der unseren ähnliche Einrichtung der Ehe besitzen, die Gruppe der Herdgenossen von dem Mann, dessen Frau oder Frauen und von ihren Kindern gebildet werden. Insofern aber das Haus des Vaters außer von den unverheirateten Söhnen und Töchtern auch noch von den verheirateten Söhnen und deren Frauen und den verheirateten Töchtern und deren Männern bewohnt wird, so umfaßt die Gruppe der Herdgenossen, von dem engsten Familienkreis abgesehen, auch Schwiegersöhne und Schwiegertöchter, d. h. überhaupt alle die Personen, welche die sogenannte patriarchalische Familie bilden. Doch nicht genug damit: dieser Gruppe von Herdgenossen können noch für immer oder für eine gewisse Zeit Personen beitreten, die eine Zuflucht suchen, Sklaven, Diener, Lehrlinge, ja sogar Vieh und Hausgeflügel.

Da der Herd die Funktionen eines Mittelpunktes und gesellschaftlichen Bindemittels nicht nur in der Familie, sondern auch in der Sippe und im Stamm erfüllt, so folgt daraus, daß außer den Gruppen von Herdgenossen, die grundsätzlich von den Mitgliedern einer Familie, d. h. von den Mitbesitzern eines Familienherdes gebildet werden, noch andere Gruppen von Herdgenossen existieren müssen und auch wirklich existieren, die im Prinzip aus den Mitgliedern eines ganzen Geschlechtes, d. i. aus den Mitbesitzern eines diesem Geschlecht angehörenden Herdes bestehen, und Gruppen von Herdgenossen, die als Glieder eines Stammes auch Miteigentümer eines Stammesherdes sind. Beiden letzteren Gruppen können auch Gäste einer jeden dieser Gruppen beitreten.

Niemand kann Herdgenosse sein durch Geburt. Die Rechte eines Herdgenossen kann man nur erwerben und man erwirbt sie auf zweifache Weise: durch Legitimation und durch Adoption. Die Legitimation sichert die Rechte eines Herdgenossen den Kindern, die im Schoße jener Herdgemeinschaften, die entweder aus den Mitgliedern einer Familie oder aus den Mitgliedern eines Geschlechtes bestehen, geboren wurden. Kraft der Adoption treten den Herdgenossenschaften fremde, von auswärts kommende Personen bei, besonders neugeheiratete Frauen, die vorerst symbolisch von dem heimatlichen Herde abgesondert werden, Sklaven, Diener, Lehrlinge und die Jugend, die das königliche Gefolge bildet. Es existieren sogar Gebräuche, die auf symbolische Weise neugekauftes Vieh und Hausgeflügel mit dem Herde des Hausherrn vereinigen, und es kommt häufig vor, daß sich einer fremden Herdgemeinschaft zu Herdgenossen Verfolgte aufdrängen, um in deren Schoße auf diesem Wege das Asylrecht zu erwerben.

In den Augen des Urmenschen ist das Leben nach dem Tode eine getreue Kopie des Erdenlebens. Kein Wunder also, daß manche Völker, indem sie die irdischen Verhältnisse zum Vorbild nehmen, die Vorstellung gewinnen, es vereinigten die himmlischen Herde die Seelen der Verstorbenen auf den Gefilden Elysiums in eben der Weise zu einer Genossenschaft, wie es die irdischen Herde mit den lebenden Menschen auf Erden tun. Die verstorbenen Mitglieder der irdischen Herdgemeinschaften bilden nach dem Tode abermals ähnliche Herdgemeinschaften im Himmel, was zur Folge hat, daß jede lebende Gruppe von Herdgenossen einer Gruppe verstorbener Herdgenossen entspricht, d. h. einer Gruppe von Gei-

stern, die eine Herdgenossenschaft bilden. Aus letzteren rekrutieren sich die Patrone und Beschützer der noch lebenden Herdgenossen. Die im Lande der Schatten verweilende Schar der Herdgenossen steht in jeder Beziehung der Schar der lebenden Herdgenossen bei, diese wieder sorgen unausgesetzt für die Befriedigung der Bedürfnisse jener Herdgenossen, die ihre Ahnen sind. Die Bedürfnisse derselben sind natürlich rein menschlich, vor allen Dingen müssen sie essen und trinken. Und so werden sie denn mit Speise und Trank von den überlebenden Herdgenossen versehen, welche ihnen als Opfer Bissen von Speisen auf den Herd werfen, oder auch Tropfen von Getränken darauf gießen und die durch diese Opfer ihre Gunst zu gewinnen suchen. Eine derartige Methode, den verstorbenen Ahnen Opfer zu bringen, ist sehr vielen Völkern bekannt.

Wenn der Urmensch es für entsprechend hält, die für die Vorfahren bestimmten Opfer ins Feuer zu werfen, so ist dies ein Beweis, daß er den Herd die Funktionen eines Altars und Vermittlers verrichten läßt und zwar eines Vermittlers zwischen ihm und den Geistern seiner Ahnen und der ganzen Geisterwelt überhaupt. Nun fragt es sich aber: auf welche Weise namentlich kommt dieser von dem Menschen erwählte Vermittler seinen Pflichten nach? Auf welche Weise übermittelt er den Geistern der Ahnen die ihm für dieselben anvertrauten Opfer? Auf diese Weise, daß er die in die Flamme geworfene Speise verzehrt, somit „die Seele“ der zum Opfer bestimmten Speise von der physischen Hülle befreit, welche Seele sodann als Dampf und Rauch in die Höhe steigt und den Hunger der Geister der Ahnen stillt.

Außer der Funktion eines Mittelpunktes und gesellschaftlichen Bindemittels und der eines Altares und Vermittlers zugleich, verrichtet der Herd noch eine dritte, sehr wichtige gesellschaftliche Funktion: er ist das sympathische Ebenbild einer jeden von ihm geschaffenen Gruppe von Herdgenossen.

Allgemein verbreitet ist der Glaube, daß das Fortbestehen d. i. die Lebensfähigkeit einer jeden Herdgemeinschaft, mag sie aus Miteigentümern eines einzelnen Geschlechtsherdes oder schließlich aus Miterben eines einzelnen Stammesherdes bestehen, von dem ewigen Fortbestehen des Feuers, d. h. von dem Leben ihres Herdes und zugleich Brennpunktes, abhängig ist, während das Erlöschen des Feuers, d. h. der Tod des Herdes, das Aussterben je-

ner ganzen Gruppe veranlaßt, die denselben als ihren Mittelpunkt ansieht. Wir sind der Ansicht, daß die Konsequenz dieses Glaubens an die sympathische Abhängigkeit der Existenz jeder Herdgemeinschaft von dem ewig brennenden Feuer auf dem Herde der Widerwille ist, das Feuer zu löschen, jener Widerwille, dessen wir bereits in dem ersten Teile unserer Arbeit erwähnt haben, da von der Pflege des Herdes die Rede war.

Sowohl das Geschlecht als auch die Familie und der Stamm unterliegen im Laufe der Zeit einer fortwährenden Teilung. Von dem Mutterstamm des Geschlechtes sondern sich stetig Geschlechtszweige ab. Dem Grundstock der Familie entspringen in ununterbrochener Reihenfolge neue Familien. Von dem Volksstamm zweigen sich alle Augenblicke Häuflein von Kolonisten ab, die eine neue Heimat suchen. Mit der Teilung des Geschlechtes, der Familie und des Stammes steht ein eigenartiger Gebrauch der Teilung der Zentralherde in engem Zusammenhang. Derselbe beruht darauf, daß sowohl dem sich abtrennenden Geschlechtszweige als auch der sich absondernden Familie von normalem Typus und dem sich abzweigenden Häuflein von Kolonisten im Augenblicke der Trennung ein Teil des Feuers vom Zentralherde des Muttergeschlechtes, der großen Familie oder des Stammes übergeben wird, damit mit diesem Teilchen des Feuers der sich absondernde Geschlechtszweig einen neuen Geschlechtsherd, die sich abzweigende kleine Familie einen neuen Familienherd und das Häuflein auswandernder Kolonisten einen neuen Stammesherd begründe.

Was soll nun diese Teilung der Geschlechts- Familien- und Stammesherde bedeuten? Sie ist eine symbolische Uebertragung des sozialen Kultus des Herdes, der in einer bestimmten gesellschaftlichen Muttergruppe blüht, auf deren neuentstehende Abzweigung. Da jedoch infolge der Funktionen des Herdes als vermittelnden Altares der soziale Kult des Herdes mit dem Kultus der Ahnen in Verbindung steht, so drückt der Gebrauch der Teilung der Geschlechts- Familien- und Stammesherde neben der Idee der Uebertragung des sozialen Kultus des Herdes bis zu einem gewissen Grade auch noch die Idee der Uebertragung des Kultus der Ahnen aus. Es ist selbstverständlich, daß eine derartige Uebertragung des sozialen Kultes des Herdes und des Kultes der Ahnen von sozialen Muttergruppen auf deren Abzweigungen den Zweck verfolgt, zwischen den sozialen Muttergruppen und deren Fraktionen im Namen

der Gemeinschaftlichkeit des Kultus die Bande einer sozialen Solidarität aufrechtzuerhalten.

Der Gebrauch der Teilung der Geschlechts-, Familien- und Stammesherde drückt jedoch die Idee der Uebertragung des sozialen Kultes des Herdes und des Kultes der Ahnen von sozialen Muttergruppen auf deren neuentstehende Abzweigungen nur zeitweilig aus. Er besitzt eine solche Bedeutung namentlich nur so lange, bis sich der klare soziale Kult des Herdes zu dem verworrenen sozialen Kult eines Herd-Fetisches umgestaltet. Auch dann noch tritt hie und da allerdings der Gebrauch der Teilung der Geschlechts- und Familienherde bei Absonderung von Geschlechtszweigen vom Muttergeschlecht und bei Abzweigung von neuen Familien von der Mutterfamilie auf. Doch ist dies nicht mehr die Teilung eines Fetisches, von dessen Besitz oder Nichtbesitz das Glück oder Unglück der sich trennenden Geschlechtsfraktion oder der neugegründeten Familie abhängt.

Der soziale Kultus des Herd-Fetisches weist in einigen eigenartigen Sitten noch schwache Lebensspuren auf. Das eigenartigste Ueberbleibsel dieser Art von Kultus ist jedoch der ungemein weit verbreitete Aberglaube, daß es Schaden stifte, Teile des Feuers vom Hausherde in fremde Hände zu geben, da dies den Verlust des Glückes nach sich zieht.

Gegenstand des sozialen Kultus des Herdes sind drei Arten von Herden: der Familienherd, der Geschlechtsherd und der staatliche Stammesherd. Aus diesem Grunde nimmt der soziale Kultus der Herde, je nachdem welcher Herd speziell in dem gegebenen Fall Gegenstand des Kultus ist, wechselweise bald den Charakter eines Familienkultus, bald den eines Geschlechtskultus oder den eines staatlichen Stammeskultus an. Somit existieren eigentlich drei Abarten des sozialen Kultus des Herdes: der soziale Kult des Familienherdes, der soziale Kult des Geschlechtsherdes und der des staatlichen Stammesherdes. Manche Völker können nur den Besitz zweier Abarten des sozialen Kultus des Herdes aufweisen, nämlich den Besitz der sozialen Kulte des sozialen Familien- und Gechlechtsherdes. Andere besitzen außer diesen beiden Abarten des sozialen Kultus des Herdes auch noch die dritte — den sozialen Kultus des staatlichen Stammesherdes. Die beiden ersten Abarten besitzen, wie sich zeigt, solche Völker, die sich noch nicht zur Bildung einer sozialen Organisation, die etwas mehr wäre, als eine

Gruppe von Verwandten, aufgeschwungen haben. Der soziale Kultus des staatlichen Stammesherdes tritt erst unter jenen Völkern hervor, die bereits auf das Recht, als Stamm und Nation bezeichnet zu werden, Anspruch machen dürfen, und die sich bereits eine Staatsorganisation errungen haben. Es ist also klar, daß die Evolution des sozialen Kultus des Herdes gewöhnlich mit der allgemeinen sozialen Evolution gleichen Schritt hält und genau von ihr abhängt.

In einem besonderen Anhang bringt der Verfasser den Namen des ossetischen Schutzheiligen des Feuers, Safa, mit dem Namen eines mythischen litauischen Schmiedes, „Sowij", und mit dem Namen eines mythischen Wesens, das in einer serbischen Beschwörung als „Sowija" auftritt, in Beziehung und stellt einige kaukasische Mythen vom Schmied zusammen, die an einen ähnlichen litauischen Mythus und an den griechischen Mythus von Hephaistos erinnern.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków. 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego

31 Lipca 1903.

97

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6 et 7. Juin et Juillet. 1903.

Sommaire. Nécrologie. Chronique. Séances du 18 et 25 Juin, du 15 et 22 Juillet. Résumés: 16. M. A. BRÜCKNER. Contributions à la lexicographie polonaise. 17. M. V. VONDRÁK. Recherches sur les règles de la pénitence occidentale d'après les monuments littéraires de la langue liturgique de l'église slave. 18. M. C. MORAWSKI. Ovidiana. 19. M. J. BAUDONIN de COURTENAY. Essai de démonstration, au moyen des faits linguistiques, de la spontanéité des phénomènes psychiques. 20. 21. Comptes rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art des 22 Mai et 23 Juin 1903.

NÉCROLOGIÉ.

† Jean Karłowicz, Docteur en philosophie, Rédacteur du „Dictionnaire de la langue polonaise", Membre Correspondant de la Classe de Philologie, est décédé à Varsovie le 14 Juin 1903.

CHRONIQUE.

S. M. l'Empereur a daigné confirmer l'élection de M. Boleslas Ulanowski, professeur de l'Université de Cracovie, au poste de Secrétaire Général de l'Académie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 22 JUIN 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Président fait part de la mort récente du Membre Correspondant de la Classe, M. Karłowicz.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

M. Kawczyński: »Amor i Psyche w poezyi starofrancuskiej. II. Pieśń o rycerzu z łabędziem«. *(Amor et Psyché dans l'ancienne poésie française. II. Poème du chevalier au cygne et ses rapports avec le poèmes du cycle de la première croisade)*, p. 296.

Le Secrétaire présente le travail du M. Brückner: *„Contributions à la lexicographie polonaise"*.

M. Rozwadowski présente le travail de M. V. Vondrak: *„Recherches sur les règles de la penitence occidentale d'après les monuments litteraires de la langue liturgique de l'église slave"*.

Le Secrétaire donne le resumé du travail de M. Th. Grabowski: *„Petrarque et du Bellay. Contribution à l'histoire de la renaissance en France"*.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 22 Mai 1903.

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission littéraire du 12 Juin 1903.

SÉANCE DU 11 JUILLET 1903.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire depose sur le bureau les dernières publications de la Classe.

Józef Tretiak: »Juliusz Słowacki. Historya ducha poety i jej odbicie w poezyi«. *(Jules Słowacki. Développement de l'esprit du poéte et son reflet dans la poésie)*.

M. Baudouin de Courtenay présente son travail: *„Essai de démonstration, au moyen des faits linguistiques, de la spontanéité des phénomènes psychiques"*.

M. Miodoński présente son travail: *„In vitam Gregorii Sanocei a Callimacho enarratam observationes selectae"*.

M. C. Morawski présente son article: *„Ovidiana"*.

M. St. Schneider présente son travail: *„L'évolution de l'orphique dans l'antiquité et dans les temps modernes"*.

M. K. Heck présente son travail: *„Remarques sur le plus ancien texte de l'hymne „Bogarodzica"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 15 JUIN 1903

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. KĘTRZYŃSKI: »O powołaniu Krzyżaków przez ks. Konrada«. *(L'introduction de l'ordre Teutonique par Conrad, duc de Masovie)*, 8-o, p. 106.

S. KĘTRZYŃSKI: »Ze studyów nad Gerwazym z Tilbury. (Mistrz Wincenty. — Provinciale Gervasianum). *(Recherches critiques sur Gervais de Tilbury)*, p. 37.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. ESTREICHER: *„Etudes sur l'histoire du formalisme dans le droit polonais"*.

Le Secrétaire communique l'article de M. ST. KUTRZEBA: *„Etudes sur l'histoire de la corvée en Pologne. Le Statut de Thorn"*.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1903.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de prélat prof. CHOTKOWSKI: *„Histoire politique des monastères de la Galicie (Autriche) dans la seconde moitié du XVIIIe siècle"*.

Résumés

16 Prof. A. BRÜCKNER. **Przyczynki do słownictwa polskiego.** ***(Beiträge zur polnischen Wortkunde).***

Der Verfasser setzt damit eine Arbeit fort, die mit der Abhandlung „Über die Sprache des Wacław Potocki“ begonnen worden war, auch in den Abhandlungen „Über die polnischen Äsope“ und „Über polnische Apokryphe des Mittelalters“ war dem lexikalen Teile viel Raum bestimmt worden. Es handelte sich um vollständigere Erschließung des schier unerschöpflichen Reichtums des polnischen Lexikons, um den Nachweis kontinuierlichen Zusammenhanges zwischen alter und moderner, namentlich dialektischer Sprache.

In einer Reihe loser Skizzen wird nun dieselbe Arbeit fortgesetzt. Zuerst zeigt der Verfasser an Beispielen aus älteren (mittelalterlichen) und neueren (dialektischen) Texten und Glossaren, wie viel eigenartiges Sprachgut sich in ihnen aufspüren läßt; er lehnt zugleich allzuweitgehende Annahmen von Entlehnungen aus dem Ungarischen, Litauischen und Russischen ab; umgekehrt haben beide letztgenannte Sprachen, auch das Großrussische, stark aus dem Polnischen geschöpft. Nach dieser mehr allgemein gehaltenen Einleitung geht der Verfasser zu einer Reihe von Sprachdenkmälern des XVI Jahrhunderts über, die in extenso kaum je publiziert werden dürften, die aber doch wenigstens eine sprachliche genauere Analyse verdienen. Es wird dabei gezeigt, daß bereits im XVI Jahrhunderte der Prozeß stattgefunden hat, den man erst im Zeitalter des Königs Stanisław August oder bei den späteren „Warschauer“ Klassikern anzusetzen pflegt; eine Revision nämlich des sprachlichen Ausdruckes, ein Ausmerzen veralteter oder dialektischer Termini, was alles die frühere Zeit, noch die erste Hälfte des XVI Jahrhundertes, gar nicht recht kannte. Als Paradigma

dafür kann eine Auswahl Terentianischer Phrasen, nach Art des Scriverius (Grapheus) gelten, die in der ersten und zweiten Hälfte des Jahrhunderts für die Schuljugend aufgelegt worden ist; die spätere Auflage weicht eben vollständig im Ausdrucke ab, beseitigt alles Derbe, Ungewöhnliche, Lokale, führt bewußt, absichtlich, die allgemein giltige Sprachnorm ein. Und andere Sprachdenkmäler verfahren ebenso. Wie diesen Terentius, bespricht der Verfasser noch eine Reihe anderer Texte, den Monachus des Kromer — das Polnisch des ermländischen Bischofs ist eine Musterleistung und steht durchaus nicht hinter der „goldenen" Prosa seines Freundes und Gegners Orzechowski zurück — Werke des Gruszczyński u. a. Literarische Momente werden dabei mitberücksichtigt.

Es wendet sich der Verfasser hierauf zu dialektischen Texten, bespricht manches kürzer, anderes ausführlicher, z. B. die Schriften des Kreuzburger Pastors Gdacjus, die aber vom schlesischen Dialekt der „Wasserpolen" nur weniges bieten; nennt und exzerpiert deutsche Schriften des XVIII und XIX Jahrhunderts über den polnischen ober — und niederschlesischen Dialekt und endigt diese Besprechung mit modernen dialektischen Proben, Parodien Schillerscher Balladen in schlesischpolnischer Mundart.

Zum Schlusse berücksichtigt der Verfasser ausführlicher den etymologischen Gewinn aus dem Werke von Prof. J. Rostafiński, welcher die gesammte naturwissenschaftliche Nomenklatur des polnischen Mittelalters (bis tief ins XVI Jahrhundert hinein) erschlossen hat, ein Werk wie es andere Literaturen nicht besitzen. Nicht mit allen Erklärungen, Annahmen von Entlehnungen u. dgl. stimmt der Verf. überein und schlägt hiefür andere vor, aber er erkennt dankbar die Fülle neuen Materials und fachmännischer Belehrung an, die eben nur ein Naturforscher darbieten konnte, die unermüdliche Arbeit, die wichtigen Resultate, welche die Abhängigkeit der slavischen Terminologie von der klassischen erweisen und manches Märchen von slavischer Ursprünglichkeit zerstören. Im Verlaufe der ganzen Darstellung werden einzelne Worte. ihrem Ursprung oder dem Wechsel ihrer Bedeutung nach erklärt; der Verf. versteigt sich bis ins Altpreußische (z. B. saninslis, das er sauinslis liest und deutet) oder ins Ungarische, um Herkunft, Verbreitung u. dgl. dieser Worte zu erweisen.

---

17. Dr. WACŁAW VONDRÁK. **Zachodnio-europejskie postanowienia pokutne w literaturze starocerkiewno-słowiańskiej.** ***(Abendländische Poenitentialbestimmungen im Kirchenslavischen).***

Unter den altkirchenslav. Denkmälern gibt es nur wenige, die direkt auf lateinische Vorlagen zurückgehen oder wenigstens Spuren einer Beeinflussung seitens der lateinischen Texte verraten. Es sind dies zunächst die Kiever Blätter, die nach einer lateinischen Quelle übersetzt worden sind; in der altkirchenslavischen Psalterübersetzung wollte man ebenfalls wenigstens die Spuren einer Beeinflussung seitens des lateinischen Textes sehen. Weiter habe ich gezeigt, daß eines der Gebete, aus denen die Beichtordnung in dem von L. Geitler herausgegebenen Euchologium sinaiticum besteht, die Übersetzung eines althochdeutschen Gebetes sei (des sog. St. Emmeramer Gebetes). In einer demnächst zu erscheinenden Arbeit suche ich nun nachzuweisen, daß sich in dieser Beichtordnung auch noch andere Spuren einer Beeinflussung seitens der abendländischen, beziehungsweise althochdeutschen Beichtordnungen zeigen.

In der vorliegenden Arbeit wird ein weiterer Schritt getan: es soll nachgewiesen werden, daß auch die Poenitentialbestimmungen, welche sich ebenfalls in dem Euchologium sinaiticum vorfinden, (S. 102 a — 105 b) nach einem lateinischen Texte und zwar nach dem Merseburger Poenitentiale übersetzt worden sind. Dieser Gedanke wurde allerdings schon früher ausgesprochen und zwar von N. S. Suvorov (Slědy zapadno-katoličeskago prava v pamjatnikach drevnjago russkago prava. Jaroslavl. 1888). Suvorov fand aber einen heftigen Opponenten in A. Pavlov, der von einem abendländischen Ursprung der aksl. Poenitentialbestimmungen nichts wissen wollte und sich sogar zu der Behauptung verstieg, das Merseburger Poenitentiale wäre einfach ebenso wie unsere aksl. Bestimmungen eine Übersetzung aus einem griechischen Originale (Mnimyje slědy katoličeskago vlijanija v drevnejsich pamjatnikach jugoslavjanskago i russkago cerkovnago prava. Moskva. 1892). Wer sich aber eingehender mit dem Studium der lateinischen Poenitentialien beschäftigt hat — sie liegen jetzt in einer neuen, vortrefflichen Ausgabe des Herrn Jos. Schmitz vor: Die Bußbücher und die Bußdisziplin der Kirche. Mainz. I 1883; II: die Bußbücher und das kanonische Bußverfahren. Düsseldorf. 1898 — der wird nim-

mer zugeben können, daß das Merseburger Poenitentiale auf ein griechisches Original zurückgehe, zumal uns jetzt Schmitz auch das Burgunder Poenitentiale veröffentlicht hat, das sich als der erste Bestandteil des Merseburger ganz deutlich praesentiert. Bevor noch dieses bekannt wurde, reagierte Suvorov auf die Schrift Pavlovs, dieser konnte aber leider nicht mehr antworten oder eines besseren belehrt werden, da er unterdessen in ein besseres Jenseits, wo es keine Polemik mehr gibt, berufen wurde. Neue Gründe brachte Suvorov eigentlich nicht vor. A. Halban-Blumenstok suchte dann die abendländische Wissenschaft mit Suvorovs Resultaten bekannt zu machen (Friedbergs Zeitschrift für Kirchenrecht, III. 2. S. 199. ff. 1893). Es wurde hier etwas als ein unumstößliches Resultat der Wissenschaft hingestellt, was so vielfach noch angezweifelt wurde. Auf Pavlovs Einwände ist Halban-Blumenstok nicht näher eingegangen.

Der Schwerpunkt der Suvorovschen Untersuchungen war mehr kanonisticher Art, ebenso geartet war auch die Entgegnung Pavlovs. Suvorov vindizierte einzelne Eigentümlichkeiten des Bußlebens für die abendländische Kirche, wogegen Pavlov wieder protestierte. Da hier aber der Forschung noch ein weites Gebiet offen bleibt, ist es von vorne herein fast aussichtslos, auf diese Art zu einem befriedigenden Resultate zu gelangen. Um wo möglich zu diesem zu gelangen, suchte ich den Schwerpunkt auf das philologische Gebiet zu verlegen. Dasselbe wurde zwar von den früher erwähnten Forschern auch beachtet, aber, wie ja bei Kanonisten leicht begreiflich, die Rolle, die ihm zukam, spielte es nicht.

Auf Grund der philologischen Untersuchung müssen wir nun zugeben, daß die Poenitentialbestimmungen aus einem lateinischen Original geflossen sind. So heißt ein Kanon: **аще к'то клѧтъ бодетъ.... 5 лѣтъ да покаетъ сѧ....** was wir nur auf Grund des entsprechenden Kanons Nr. 34. des Merseburger Poenitentiale begreifen können, wo es heißt: Si quis mathematicus fuerit... V annos poeniteat. Der slav. Übersetzer las das Wort „mathematicus“ falsch als „anathematicus“ oder „anathematizatur“ (wie es übrigens auch tatsächlich an anderer Stelle im Poen. vorkommt) und übersetzte es dementsprechend mi **бѫдетъ клѧтъ**, wie wir es ja sonst auch finden. In griech. Poenitentialien konnte ich μαθηματικός nur ein einzigesmal finden und zwar in einer ganz anderen Bedeutung. Ein anderes Beispiel: **аще в'то братра своего въ гнѣвъ проклънетъ**

и пакъі възлюбитъ, 7 день да покаетъ сѧ.... Das beiordnende и пакъі вгзлюбитъ gibt hier keinen entsprechenden Sinn. Wir können es wieder nur auf Grund des lateinischen Textes verstehen. In Nr. 66 heißt es: Si quis fratrem suum cum furore maledicit, placit (! st. placeat, wie im Poen. Valicellanum Nr. 71) cui maledixit, VII dies in pane et aqua poen. Der slav. Übersetzer hat den lat. Konjuktiv für einen Jndikativ aufgefaßt (was leicht geschehen konnte, wenn z. B. seine lat. Vorlage eine solche verstümmelte Form aufwies, wie es unser „placit“ ist). Würde ein griechischer Text vorliegen, so wäre ein solches Mißverständnis ausgeschlossen, da wie im den griechischen Poenitentialbestimmungen immer in solchen Fällen den sog. starken Imperativ haben (z. B. ἀκοινώνητος ἔστω, κοινωνείτω, σωφρονιζέσθω, ἀποστερείσθω u. s. w.), der also eine Verwechslung mit dem Indikativ schlechterdings nicht zuläßt.

Und so finden wir noch andere Anhaltspunkte, die für eine Übersetzung aus dem Latein ganz deutlich sprechen.

Man kann daraus ersehen, daß der Übersetzer jedenfalls des Lateinischen nicht vollkommen mächtig war, andererseits muß man aber auch annehmen, daß die lateinische Vorlage sehr stark abgenützt und nur schwer leserlich war.

Es handelt sich nun darum, wo die Übersetzung zu Stande kam. Suvorov war um die Antwort auf diese Frage nicht verlegen. Im J. 866 sandte Papst Nikolaus I die Bischöfe Paul von Populonia und Formosus von Porto als apostolische Legaten nach Bulgarien; diese Mission, sowie auch die nachfolgenden der Bischöfe Dominik und Grimoald waren nicht ohne Erfolg: Bulgarien schien für den Westen gewonnen. Mit dieser Periode brachte nun Suvorov die Übersetzung unserer Poenitentialbestimmungen in Zusammenhang. Er meinte, die vom Papste abgesandte Geistlichkeit hätte dieses lat. Bußbuch mitgebracht. Diese Ansicht akzeptierten Halban-Blumenstok und Schmitz ohne weiteres, freilich ohne eine Ahnung zu haben von den Schwierigkeiten, mit denen eine solche Hypothese eigentlich zu kämpfen hat. Man hat nämlich dabei total die Zeit außer Acht gelassen, wann etwa die slavische Liturgie in Bulgarien Eingang fand. Das angebliche lateinische Poenitentiale, das die römischen Bischöfe nach Bulgarien mitgebracht haben sollen, hätte nämlich noch vor dem J. 870 übersetzt werden müssen, da damals der Einfluß der römischen Kirche in Bulgarien schon gebrochen war. Vor dem J. 870 konnte jedoch die slavische Liturgie

in Bulgarien noch nicht eingeführt gewesen sein. Daß die beiden Slavenapostel Cyrillus und Methodius sie zuerst in Bulgarien eingeführt hätten und dann erst ins großmährische Reich gezogen wären, kann jetzt mit Rücksicht auf unsere besten Quellen niemand zugeben. Die chronologische Aufeinanderfolge der Ereignisse gibt also für die Suvorovsche Hypothese ein unüberwindliches Hindernis ab Wir müssen daher die Sache anders zu erklären trachten. In dem Euchologium sinaiticum, wo die Poenitentialbestimmungen enthalten sind, kommt auch, wie schon oben erwähnt wurde, eine Beichtordnung vor. In einer anderen Schrift suche ich nachzuweisen, daß sie von Clemens, einem Schüler der beiden Slavenapostel, herrührt. Bei ihrer Zusammenstellung benützte er neben griechischen auch abendländische Quellen. Mit dieser Beichtordnung müssen nun unsere Poenitentialbestimmungen in Zusammenhang gebracht werden, sie gehörten offenbar dazu. Es ist kein bloßer Zufall, daß sich die älteste altkirchenslavische Beichtordnung und die ältesten altkirchenslavischen Poenitentialbestimmungen in einem und demselben Kodex vorfinden, wenn sie auch hier nicht unmittelbar auf einander folgen. Hat sie nun auch Clemens selbst übersetzt? Wir würden es wenigstens von vorne herein erwarten, aber sprachlich können wir es nicht nachweisen. Es gibt zwar mehrere sprachliche Berührungspunkte, welche uns etwa dieselbe Schule verraten, aber gewisse sprachliche Eigentümlichkeiten sprechen entschieden dagegen, daß Clemens auch der Übersetzer dieser Poenitentialbestimmungen wäre. Einzelne hier häufig vorkommende Ausdrücke (wie z. B. die Konjunktion **толи**) können wir sonst aus seinen Schriften nicht belegen. Wir können auch sonst gar nicht nachweisen, daß er der lateinischen Sprache mächtig gewesen wäre, und ohne die Kenntnis des Lateinischen konnte er ja die Übersetzung gar nicht in Angriff nehmen. Es wäre nur so denkbar, daß ihm eine dritte Person den lateinischen Text zunächst ins Griechische übersetzte und er dann darnach den griechischen Text ins Altkirchenslavische übertragen hätte. Dafür würden einzelne Wendungen wie **отровениѣ ради погоубитъ** (veneficio perdiderit), **болѣзни ради изълюеть** (per infirmitatem) sprechen. Aber es ist ein so komplizierter Vorgang dennoch kaum anzunehmen. Es wird jedenfalls ein anderer Schüler der beiden Slavenapostel, der, wie z. B. Gorazd, der lateinischen Sprache mächtig war, die Übersetzung besorgt haben. Die Initiative dazu konnte freilich auch von Clemens ausgehen.

Suvorov hat Gewicht darauf gelegt, daß das Euchologium sinaiticum, wie Geitler behaupte, ursprünglich cyrillisch geschrieben war. Das Ganze beruht jedoch auf einem Mißverständnisse. Die altkirchenslavischen Poenitentialbestimmungen waren offenbar von allem Anfang an schon glagolitisch geschrieben, also eben in der Schrift des Euchologium sinaiticum. Spuren des Glagolismus sehen wir noch in späteren cyrillischen Abschriften und Bearbeitungen der Poenitentialbestimmungen (numerischer Wert der einzelnen Buchstaben).

Die vorliegenden Poenitentialbestimmungen bildeten dann die Grundlage für spätere derartige Sammlungen. Wir finden sie in denselben partienweise oder einzelweise wieder, meist fast ganz unverändert; so kamen sie auch bis nach Rußland.

Um den Ausführungen besser folgen zu können, erschien es geboten, die altkirchenslavischen Poenitentialbestimmungen mit dem entsprechenden lateinischen Text hier im Anhang neuerdings zum Abdruck zu bringen. Bei den lateinischen Bestimmungen wurden die entsprechenden Nummern aus dem Poenitentiale Burgundense und dem Poen. Valicellanum seitwärts angegeben. Die Sache hat ja auch für die westeuropäischen Kanonisten ein großes Interesse, insbesondere bei der Frage nach der Bedeutung des Poenitentiale Merseburgense und nach der Geltung eines angeblichen Poenitentiale Romanum.

---

18. Dr. K. v. MORAWSKI. **Ovidiana.**

Der Verfasser bespricht in dieser Abhandlung einige Redensarten des Ovidius, welche aus der rhetorischen Schule geflossen sind und vergleicht seinen Stil mit der Sprache der zeitgenössischen Dichter.

---

19. J. BAUDOUIN de COURTENAY. **Próba uzasadnienia samoistności zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych.** ***(Versuch einer Begründung der Unabhängigkeit psychischer Vorgänge auf Grund sprachlicher Tatsachen).***

Auf sprachliche Tatsachen gestützt, bestrebt sich der Verfasser, die Unabhängigkeit und Selbständigkeit psychischer Vorgänge, d. h.

ihre besondere Stellung im Gegensatz zur physischen und physiologischen Welt, zu beweisen. Dabei nimmt der Verf., indem er auf dem Standpunkte des Augenscheinlichen oder des „naiven Realismus“ steht, bloß eine zeitweilige Unabhängigkeit psychischer Vorgänge an, ohne die Frage zu präjudizieren, ob nicht in der Zukunft die Entdeckung eines ununterbrochenen Zusammenhanges zwischen physischer, physiologischer (biologischer) und psychischer Welt, d. h. einer absoluten Einheit alles desjenigen möglich sei, was existiert und wissenschaftlichen Forschungen unterworfen wird. Vorderhand aber haben wir ein Recht darauf, das Gebiet psychischer Vorgänge besonders zu untersuchen und eine selbständige Regelmäßigkeit und Kausalität in demselben anzunehmen, obgleich es unmöglich ist, diese Vorgänge dem Gesetze der Erhaltung der Energie und des Zuwachses der Entropie unterzuordnen. Psychophysische Forschungen vermittelst der bisherigen Methode reichen hier nicht aus; die Psychologie läßt sich nicht durch die Physiologie ersetzen. Es existieren daher offenkundige psychische Erscheinungen und Vorgänge, welche von Psychologen einer gewissen Richtung ignoriert werden.

Der Verf. berührt auch ebensowenig die Frage nach der „Einheitlichkeit“ und Substantialität der Einzelseele. Es ist aber diese Enthaltsamkeit nicht als ein Verdienst anzurechnen, wenn man erwägt, daß diese ganze metaphysische Frage der „Substantialität“ der Seele rein sprachlicher Herkunft ist. Nach den in den meisten Sprachen üblichen Benennungen für „Geist“ und „Seele“ (z. B. poln. „duch“, „dusza“) zu schließen, waren dieselben ursprünglich mit dem Hauche identisch. Der Hauch eines lebenden Menschen, als etwas Gewöhnliches und Selbstverständliches, lenkte keine Aufmerksamkeit auf sich; der letzte Hauch eines Sterbenden aber fesselte in ganz ungewöhnlicher Weise die Aufmerksamkeit der Anwesenden. Mitwirkend war dabei der Koeffizient der Wichtigkeit des Augenblicks. Andere, gewöhnliche Hauche haben den Koeffizienten Null. Mit dem letzten Hauche hört das Leben eines Menschen (und eines Tieres) auf. Und so wurde das von dem durch den Animismus beherrschten Denken personifizierte und mit dem letzten Hauche identifizierte Leben zu der den Körper verlassenden „Seele“. Das mythologische oder impressionistisch-sprachliche Denken erhebt den Geist und die Seele zu besonderen Wesen, während das analytische Denken uns zum historischen Ursprung dieser und

ähnlicher Worte und Vorstellungen leitet und zeigt, daß sie mit dem Hauche gleichbedeutend waren.

Experimentierende Psychologen berücksichtigen gar nicht sprachliche Erscheinungen, oder, berücksichtigen dieselben im bestem Falle, ungenügend und flüchtig. Und gerade durch die Sprache wird die Unzulänglichkeit der bisherigen Methode der experimentellen Psychologie erwiesen. Hinreichende Beweise liefern unter anderen nachfolgende Seiten des sprachlichen Lebens:

1) Vor allem die Art und Weise des Bestehens und der Aufbewahrung der Sprache in einzelnen Individuen. Aehnlich verhält es sich auch mit anderen Komplexen psychisch-sozialer Vorgänge: Schrift, Sage, Kunst, Literatur, Wissenschaft, Brauch, Gesetz, Staat, ökonomische Erscheinungen u. s. w. — alles dieses, in dem ihm eigenen Sinne, existiert einzig und allein psychisch, auf Grund von Assoziationen der Vorstellungen.

2) Die Art und Weise des sprachlichen Verkehrs und der gegenseitigen Einwirkung aller eine gewisse Sprachgenossenschaft bildenden Individuen, gerade so wie die Art und Weise der Ueberlieferung der Sprache von Generation zu Generation.

3) Die Art und Weise der Entstehung der Sprache beim Kinde, wie auch überhaupt der Erlernung jeder beliebigen Sprache. Beides beruht auf Bildung von Assoziationen, die sich dem gewöhnlichen psychophysischen Experimentieren vollständig entzieht.

4) Nicht einmal die rein phonetische, rein anthropophonische Seite der Sprache, d. h. die Aussprache, läßt sich als physiologischer Vorgang betrachten; denn es ist ihr immer nur eine psychische Unterlage, nur ein psychischer Hintergrund eigen. Vor allem wird die Einheit des sogenannten Sprachlautes durch die Einheitlichkeit der ihm entsprechenden Vorstellung (Phonem) bedingt.

5) Das Sprechen selbst, möge es laut oder stumm, d. h. bloß gedacht sein, beruht auf einer beständigen Assoziation von Vorstellungen.

6) Die Teilbarkart der fließenden Rede stützt sich ebenfalls auf eine psychische Grundlage.

7) Die beim Sprechen und Schreiben vorkommenden „Fehler“ beweisen, daß peripherisch-sprachliche Tätigkeiten von den Vorstellungsreihen gelenkt und reguliert werden, welche sich wieder nach den verschiedenartigen Aehnlichkeiten und Verwandtschaften mit einander assoziieren.

8) Die phonetischen Assimilationen an später folgende, erst zu bewirkende Tätigkeiten beweisen die rein psychische Natur der Sprache, selbst im Bereiche der Phonation oder der Aussprache.

9) Die psychische Betonung der Phoneme und im Zusammenhange damit der verschiedene Grad ihres assimilierenden Einflusses. So ist z. B. im Polnischen (wie auch in vielen anderen Sprachen) der assimilierende Einfluß anlautender Phoneme der unmittelbar folgenden Wörter auf auslautende Phoneme der vorangehenden Wörter viel intensiver, als der Einfluß ebensolcher Phoneme im Inlaute.

10) Die in psychischer Hinsicht stärker betonten Phoneme zeigen auch eine größere Widerstandsfähigkeit gegen gewisse phonetische Tendenzen. So kommt bekanntlich die einigen Sprachen eigene Tendenz, das auslautende *-m* in *-n* (ja sogar samt dem vorangehenden Vokal in einem Nasalvokal) zu verwandeln, bloß in den ganz isolierten auslautenden Morphemen zum Vorschein, während die Wiederholung desselben *-m* im Inlaute in Verbindung mit anderen vokalisch anlautenden Morphemen dieses *-m* vor einer solchen Veränderung schützt. Dasselbe gilt für das manchen Sprachen und Sprachzuständen (z. B. dem jetzigen Zustande resianischer Dialekte) eigene Nichtaussprechen psychisch noch existierender (d. h. noch gedachter) auslautender Konsonanten, gerade so wie für das anfängliche bloße Nichtaussprechen und das spätere vollkommene Schwinden auslautender Vokale. Es gehören hieher auch außergewöhnliche Kürzungen isolierter oder aus anderen Gründen in ihrem Bestande geschwächter Wörter und Ausdrücke. Wir haben sogar ganze auf diese Weise gekürzte Sprachen (z. B. romanische Sprachen im Vergleich mit ihrem historischen Vorgänger, mit dem Volkslatein). Einige Wortteile erscheinen, gegenüber den verschiedenartigen phonetischen Tendenzen zu Aenderungen und Entartungen, als *loca minoris resistentiae*, während wieder für andere Wortteile der Koeffizient eines größeren psychischen Gewichtes anzunehmen ist.

11) In der Morphologie der Sprache wird die Grundlage des Lebens einzelner Wörter und Sätze durch gewisse psychische Schablonen, d. h. durch vage Vorstellungen des Wort- und Satzbaues gebildet und reguliert.

12) In der Geschichte der Sprachen, denen eine morphologische Teilbarkeit syntaktisch einheitlicher Wörter eigentümlich ist, vollzieht sich mit der Zeit, unter der Mitwirkung phonetischer Kürzungen der Wörter, eine morphologische „Absorption“ gewisser phonetischer

Bestandteile einer Phoneme durch andere benachbarte Phoneme und überhaupt eine morphologische „Perintegration". Als Beispiele mögen dienen: die polnischen Endungen 3. pl. *-ją*, Loc. pl. *-ach*, Voc. s. *-u*, *-e*, *-o*, Abl.-Gen. s. *-u*; die verbalen Suffixe *-wa-*, *-ja-*, *-ywa-*, *-ną-* u. s. w. Und alles dieses vollzog sich nicht auf dem Wege physischer, durch das Gesetz der Erhaltung der Energie bedingter, sondern auf dem Wege rein psychischer Prozesse.

13) Im Zusammenhange mit dem Prozesse der morphologischen „Absorption" und der „Perintegration" stehen neue Assoziationen von Vorstellungen im Bereiche ganzer Ausdrücke, z. B.: die Entstehung der polnischen Substantiva *zdrowaśka*, *ojczenasz* u. ä.; die Verwandlung der Verbindung eines Substantivs fem. mit dem Gen. s. n. *sztuka mięsa* in die Verbindung eines Substantivs *sztuka* mit einem quasi-Adjectiv *mięsa* u. s. w. Im Wortinnern gehört hieher die Uebertragung der Rolle des Hauptmorphems auf das Hilfsmorphem: poln. *weź-ni-e*, *wez-n-ę*, *weź*..., russ. вы-ну, вы-ну-ть....

14) Auf rein psychischer Grundlage fußen alle psychophonetischen Alternationen von Phonemen, d h. die Assoziationen von Vorstellungen der Aenderungen im Bereiche der Bedeutungsnuancen mit den Vorstellungen der Aussprachenuancen. Derartige Alternationen können assimilierend wirken und phonetische Aenderungen gewisser Morpheme verursachen (poln. Nom. pl. *waś-i*, *naś-i*... aus den älteren *wasz-y*, *nasz-y*...).

15) Infolge des Strebens nach Ausgleichung formaler Typen vollzieht sich die psychische Assimilation oder kommt der Einfluß der sogenannten „Analogie" auf Grund der morphologischen Teilbarkeit der Wörter und deren Bedeutungsteile zur Geltung [z. B. poln. *od* aus *ot*, *wyżej* aus *wyszej*, *siostrze*... aus *siestrze*..., *skaka*... aus *skacze*..., 1. s. *-m* in *wracam*... aus dem früheren *wracaję*...]. Dabei gewinnen die stärkeren Einheiten, seien es die Typen, seien es die Individuen, die Oberhand. Die Bestimmung des Spannungsgrades der psychischen Kraft in den sich bekämpfenden Typen oder Individuen reduziert sich auf die Bestimmung der Koeffizienten dieser Spannung. Als entscheidend sind dabei zu nennen: die Deutlichkeit der betreffenden Form oder des betreffenden Morphems; deren Zweckmäßigkeit vom Standpunkte der Oekonomie der psychischen Arbeit; die Häufigkeit des Gebrauches der betreffenden Form, deren typischer Charakter, wodurch die Bildung einer vagen Schablone mit großer Anziehungskraft bedingt wird; eine wichti-

gere Stelle im Vorstellungssysteme [z. B. der Einfluß der Zahlwörter 10 auf 9, 5 auf 4 u. ä.]. Eine große psychische Macht und eine große Widerstandsfähigkeit gewisser sprachlichen Individuen entwickeln sich infolge ihres häufigen Gebrauches.

16) Die sogenannte „Kontamination“ oder das Verschmelzen zweier Formen oder Worte in eines kann nur als ein ausschließlich psychischer Vorgang verstanden werden.

17) Selbstverständlich haben die Erscheinungen der sogenannten „Volksetymologie“ eine rein psychische Grundlage.

18) In der Etymologie im eigentlichen Sinne des Wortes, als auch in der Semasiologie kommt der psychische Charakter der Sprache von selbst zum Vorschein, und es wird wohl niemandem einfallen, hier nach den physischen oder physiologischen Vorgängen zu spüren. Einzig und allein auf dem psychischen Wege, auf dem Wege der Assoziation von Vorstellungen, vollzieht sich die Bildung neuer Wörter [z. B. der jüngst entstandenen *Hakatismus*, *Hakatist*...]. Bedeutungsübergänge können sich nur infolge der Prozesse der Assoziation der Vorstellungen nach ihrer Aehnlichkeit vollziehen Am überzeugendsten wird der psychische Charakter der Sprache durch den Eindruck erwiesen, welchen wir von den Worten bekommen. Ein solcher Eindruck wird ja doch weder durch den Laut, noch durch die Lautvorstellung, sondern einzig und allein durch die mit der Lautvorstellung assoziierten Bedeutungsvorstellungen hervorgerufen. [Ein Brief oder ein Telegramm erschüttert uns aufs tiefste. Gewisse Benennungen, welche zu Schimpfworten werden können, rufen in uns das Gefühl der Widerwärtigkeit und des Hasses hervor. Andere Wörter wieder verursachen die Empfindung des Schauerns. „Unanständige“ Worte wurden zu solchen nicht durch ihren Laut, sondern nur durch die entsprechenden Bedeutungsassoziationen].

19) Wenn in den arioeuropäischen Sprachen mit der Vorstellung eines Substantivums immer auch die Vorstellung dieses oder jenes Genus assoziiert wird, so ist dieses wohl als ein ausschließlich psychischer Vorgang, ohne jegliche Spur einer Beimischung des physischen oder des physiologischen Elementes, zu betrachten.

20) Selbst das Quantitative im Bereiche des sprachlichen Denkens deckt sich nicht mit dem Begriffe des den physischen, chemischen und anderen „materiellen“ Erscheinungen eigenen Quantitativen. Weder bei den Vorstellungen der nominalen Zahl, noch bei der

verbalen Quantität (z. B. poln. *iść — chodzić — chadzać* . . .), noch bei der, infolge der Stärkung des quantitativen Denkens im Gebiete der Sprachvorstellungen (z. B. im Polnischen) entstandenen besonderen Deklination der Numeralia, noch bei dem Begriffe des Koefficienten des psychischen Gewichtes oder des Koeffizienten der Assimilationsspannung, mit einem Wort bei keiner der Erscheinungen des sprachlich Quantitativen kann von der Erhaltung der physischen Energie die Rede sein.

Die hier berührten Seiten des sprachlichen Lebens reichen vollständig aus, um den Schluß zu ziehen, daß die ganze menschliche Sprache eine durch und durch zentral-psychische Erscheinung ist, und daß sich psychophysisch bloß unwillkürliche Lautgebärden (Stöhnen, Wimmern, Seufzen, Ausrufe u. ä.) untersuchen und erklären lassen.

Wenn alle Psychologen von diesem einseitigen „psychophysischen" Standpunkte aus den Inbegriff der psychischen, darunter auch der sprachlichen, Erscheinungen betrachten wollten, dann würden die Sprachforscher gezwungen werden, auf eigene Faust wirklich psychologische Untersuchungen für ihre eigenen Zwecke vorzunehmen. Zum Glücke gibt es noch Psychologen, denen nicht nur die dem psychophysischen Experimentieren zugänglichen Erscheinungen, sondern auch jene als psychisch gelten, welche einem solchen Experimentieren unzugänglich bleiben müssen.

---

20. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 22. maja 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 22 mai 1903 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Après avoir présenté à la Commission le fascicule III du vol. VII des comptes-rendus, M. le Président résume une monographie de l'église du couvent des soeurs de S-te Brigitte à Lublin, à lui adressée par M. Joseph Smoliński. Cette église fut édifiée en 1426 par Ladislas Jagellon, en mémoire de la victoire de Grunwald, et sous l'invocation de Sainte Brigitte qui, comme on le sait, avait prédit la défaite des chevaliers Teutoniques. Jagellon fit aussi construire une église et un monastère sous la même invocation, sur le champ de bataille même de Grunwald.

A l'intérieur du sanctuaire de Lublin on remarque de belles

stalles du XVIIe siècle, avec des peintures ayant trait à la vie de Sainte Brigitte, ainsi qu'un portrait de cette sainte, reste d'un ancien tryptique et copie, assure M. Smoliński, d'une peinture conservée au musée Wallraf-Richarts à Cologne. Mais il faut surtout signaler des fresques dernièrement découvertes au-dessus de la voûte qui au XVIe siècle remplaça l'ancienne couverture en bois de l'église. Nous y voyons une foule de guerriers recouverts de leurs armures médiévales (parmi eux un Tartar à bonnet pointu) à la tête desquels s'avance un grave et barbu personnage au visage plein de distinction, tandis que, plus loin, la reine à cheval, couronne au front, caracole sur un palefroi gris, précédée d'un hérault. Il est difficile aujourd'hui en présence des restes de ces fresques de dire si elles ont quelque relation avec le fait d'armes de Grünwald; néanmoins si l'on considère que l'église fut élévée en 1426 et que Ladislas Warnenczyk naquit en 1425, il est permis de penser que la souveraine que l'on y voit est Sonka, quatrième femme de Jagellon, mère de la descendance royale de ce prince. A beaucoup d'égards donc ces peintures dont M. Smolinski transmet des photographies et des reproductions à l'aquarelle, sont de haute valeur, d'autant plus que leur sujet profane en fait une rareté exceptionnelle dans l'histoire de la peinture murale au moyen âge.

M. le comte Georges Mycielski donne lecture de quelques documents concernant les relations artistiques du chancelier Jean Zamoyski, documents communiqués par le futur éditeur des papiers des Zamoyski, M. le Dr. W. Sobieski de Varsovie. C'est d'abord une correspondance italienne avec Valérien Montelupi à Cracovie; ce dernier servit d'intermédiaire entre le chancelier et Dominique Tintoretto à Venise à qui furent commandés des tableaux pour l'église de Zamość, tableaux que devait faire transporter en Pologne Montelupi. Le chancelier demande que le tableau principal représente Saint Thomas et le Christ et soit peint sur cèdre ou cyprès afin de résister à l'humidité. Ces lettres furent écrites de 1599 à 1604. Une autre partie de la correspondance nous montre Zamoyski en relations affectueuses avec les maîtres de l'université de Padoue, auxquels il envoie en 1600 et 1601 des médailles à son effigie, avec des chaînes. Des médailles analogues avec le portrait du chancelier, en armure pour les garçons, dans un autre costume pour les filles, sont frappées à Cracovie. On les distribuait comme cadeau de baptême. C'est un sieur Knut qui en surveille et pousse

la frappe. Jean Zamoyski avait son peintre attitré à Zamość; c'était sans doute ce Bistrucius dont M. Mycielski a déjà parlé et qui peignit en 1600 le portrait du chancelier pour Charles, margrave de Burgau, à qui le tableau fut envoyé en 1601. Non moins intéressants sont les renseignements qui nous sont donnés sur les gravures qu'exécute à Rome pour le chancelier le graveur Lauro, reproduisant des scènes de la guerre de Livonie.

M. Muczkowski soumet à la Commission quelques notes sur la tour de l'hôtel de ville de Cracovie, notes tirées des archives municipales. La date de la construction de l'hôtel de ville est inconnue. En 1558 nous trouvons une mention, la première, sur la restauration de la tour, la plus ancienne partie de l'édifice. Cette tour frappée par la foudre est brûlée en 1680, et dans l'incendie périt une belle horloge qui avait été construite en 1524 à Nürenberg. La restauration de l'édifice est entreprise en 1683 et confiée à Pierre Beber, architecte de Jean III. Cette restauration modifia la silhouette primitive du beffroi en lui donnant la toiture à coupole actuelle. A cette occasion Beber fit enlever un globe qui surmontait le toit et dans lequel on a découvert un dessin d'Etienne Meconius de Lukka représentant la tour à l'époque de Sobieski, dessin que M. Muczkowski présente à la Commission.

Le président donne lecture d'une communication de M. Worobiew sur un monument en forme de pilier quadrangulaire, en brique, élevé à Bogusz (District de Szczuczyn, gouv. de Łomża) en mémoire de la convention de 1545, entre Sigismond I et le prince Albert de Prusse, au sujet de la rectification des frontières entre les deux Etats. On y voit les blasons de la Pologne et de la Lithuanie, ainsi qu'un hexamètre latin célébrant ce fait historique.

M. E. Swieykowski rend compte de l'excursion faite de concert avec M. le Président à Dębno et à Szczepanow, illustrant son récit de belles photographies. A Dębno on a visité le château gothique — dont l'origine se perd dans la nuit du passé. La partie architectonique présente les caractères évidents de l'époque de Casimir Jagellon; elle est sans doute redevable de son ornementation exceptionnelle à Jacques Dembinski, castellan de Cracovie en 1462, dont le blason se trouve sur plusieurs dessus de portes du château. Le château se distingue par ses ailes en saillie contournée sur le plan vertical; au nord se trouve la chapelle; au midi la grande salle od „solarium“ avec échauguette et fenêtres à sièges

de pierre. M. Swieykowski se propose d'étudier en détail ce bel édifice, en partie connu par les publications de feu M. Łuszczkiewicz. Le rapporteur décrit ensuite l'église de Szczepanow construite par Długosz; il soumet à la Commission les photographies du portail occidental et du choeur a plusieurs pans extérieurs. Sur la paroi terminale extérieure du choeur on voit un saint sépulcre, sculpture en bois du XVIe siècle, et, au-dessus, une niche dans laquelle est placée une grande statue polychrome de la Sainte Vierge, de date plus récente.

---

21. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 23 czerwca 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 23 juin 1903 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Joseph Muczkowski résume son travail sur la vie et les oeuvres de Thomas Dolabella.

Thomas Dolabella, fils de Nicolas, naquit en 1570 à Bellune. Sa famille avait déjà donné au monde plusieurs artistes. Il fut l'élève d'Antoine Vassilachi à Venise, et exécuta sous la surveillance de ce maître une partie des fresques de l'église des Saints Apôtres. On connaît encore parmi ses ouvrages vénitiens l'Adoration du Saint-Sacrement, au palais des Doges.

Le roi Sigismond III, pour lequel Vassilachi avait fait quelques tableaux, voulut s'attacher cet artiste; mais celui-ci préféra rester à Venise. Cependant, à sa place, il envoya en Pologne Dolabella. Nous ne savons au juste à quelle date ce dernier arriva dans le Nord; la première mention qui en est faite dans les actes municipaux de Cracovie est de 1607. Fixé dans cette ville, Dolabella y épousa Agnès, fille de Piotrkowczyk, typographe royal. En 1619, il entre dans la corporation des peintres; mais il ne tarde pas à y avoir des litiges occasionnés par son humeur litigieuse. Il meurt en 1650, âgé de près de 80 ans, et un chroniqueur contemporain célèbre son talent artistique dont la renommée avait franchi les frontières de la Pologne. Dolabella composa une foule de tableaux pour les églises cracoviennes; il ne nous en reste relativement qu'un petit nombre. Il peignit pour le palais royal de Varsovie „La prise de Smoleńsk", „L'hommage des tsars Szujski"; il paraît en outre qu'il orna de peintures la chapelle S. Casimir à Wilna.

Dans la discussion qui suit la lecture de M. Muczkowski. M. Bartynowski fait observer que la collection Pawlikowski possède un portrait gravé de Sigismond III, avec, sur le fond, la prise de Smoleńsk. Cette gravure est signée: T. Dolabella sculpsit.

M. Emmanuel Swieykowski rend compte de sa visite à Wiśnicz le Neuf. Wiśnicz appartenait au XIV-e siècle aux Kmita. Il passa ensuite à Stanislas Barze qui le vendit en 1590 aux Lubomirski. La localité est déclarée ville en 1616. Après des péripéties orageuses elle redevint la propriété des Lubomirski. Le château accuse trois époques: quelques restes gothiques; l'époque de Stanislas Lubomirski et de son excellent architecte Mathias Trapoli (1615—1637); enfin des ouvrages d'un bon architecte inconnu auquel on doit la chapelle dans le style barroque néerlandais, le cortile, le cage de l'escalier, et la majeure partie des magnifiques portes encore conservées, des chambranles de marbre noir ou de pierre de taille. Le rapporteur illustre son compte-rendu par la communication de plusieurs photographies, parmi lesquelles sont à remarquer celles qui reproduisent la superbe décoration de la coupole de la chapelle, des détails architectoniques et des stucs dans des bastions actuellement inaccessibles. Le couvent des carmes de 1635 (aujourd'hui maison de détention) fut construit par des prisonniers de guerre tartars; il possède une belle église en pierre de taille, où l'on admire de riches ornementations en stuc et de beaux tableaux d'autel. Dans les souterrains se trouvent les fastueux cercueils de quelques membres de la famille princière. L'église paroissiale fut également édifiée par Stanislas Lubomirski en 1620. La comparaison de ces stucs à ceux de Rzeszów, de Bielany et de l'église S. Pierre à Cracovie autorise le rapporteur à les attribuer aux mêmes artistes, ce que d'ailleurs confirment les dates de la construction de l'église des Piaristes à Rzeszów, de la chapelle des Lubomirski à Bielany, etc.

En terminant M. Swieykowski appelle l'attention de la Commission sur une description de Varsovie, qui se trouve dans une relation d'un voyage en Pologne (1688—1689) dont le manuscrit, conservé dans la bibliothèque Mazarine à Paris, a été publié en 1858 dans la „Bibliothèque russe et polonaise". Tome III. Nous y lisons: „Les tapisseries sont des plus riches et des plus belles du monde. Les polonais les ont acheptés de Cromwell en Angleterre".

Enfin M. P. Pagaczewski parle d'un crucifix qui se trouve au musée national à Cracovie. C'est une sculpture en bois de tilleul,

en polychromie. Cet objet d'art date de la fin du XV-e ou du commencement du XVI-e siècle; il a dû sans doute servir de modèle à la figure en pierre du Christ en croix de l'église Notre-Dame à Cracovie, ainsi que permettent de le penser d'évidentes analogies de style.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5 Października 1903.

170

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8 et 9. Octobre et Novembre. 1903.

Sommaire. Séances du 13 et 26 Octobre, du 9 et 16 Novembre.
Resumés: 22. M. ST. SCHNEIDER. L'évolution de l'orphique dans l'antiquité et dans les temps modernes.
23. M. J. ŁOŚ. Fonctions du cas instrumental en polonais.
24. Compte rendu de la séance du 7 Novembre 1903 de la Commission de l'histoire de l'art.
25. M. ST. GRABSKI. L'essence de la valeur considérée comme phénoméne social et économique.
26. M. ST. KĘTRZYŃSKI. Etudes sur la chancellerie de Casimir le Grand roi de Pologne.
27. M. A. KĘTRZYŃSKI. La terre de Michałów. Contribution à l'histoire des falsifications des chartes par l'Ordre Teutonique.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności«. Wydział filologiczny. S. II. T. XXIII, ogólnego zbioru tom XXXVIII. *(Travaux de la Classe de Philologie)*, 8-o, p. 427.

A. BRÜCKNER: »Przyczynki do słownictwa polskiego«. *(Contributions à la lexicographie polonaise)*, p. 109.

K. MORAWSKI: »Ovidiana«, 8-o, p. 16.

L. SINKO: »De Romanorum viro bono«, 8-o, p. 52.

J. KARŁOWICZ: »Słownik gwar polskich«. *(Vocabulaire des dialectes polonais)*. Tom III, L—O, p. 1—502.

»Biblioteka Pisarzów polskich«, N. 47. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, 8-o, p. 202; N. 48, 8-o, p. 107; éd. par AL. BRÜCKNER.

M. J. TRETIAK présente son article: *„Etudes sur J. Słowacki. Le prêtre Marek“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Łoś: *„Fonctions du cas instrumental en polonais“.*

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire depose sur le bureau les dernières publications de la Classe.

L. PUSZET: »Studya nad budownictwem drewnianem polskiem. I. Chata«. *(Etudes sur l'Architecture en bois polonaise. I. Chaumière),* p. 92.

M. Rozwadowski rend compte du travail du M. JEAN GRZEGOSZEWSKI: *„Dans le Zips“.*

Le Secrétaire présente le travail du M. T. GRABOWSKI: *„Quelques particularités de la vie de Stanislas Staszic“.*

Le Secrétaire rend compte de la séance de la commission de l'histoire de l'art du 7 Novembre 1903.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 13 OCTOBRE 1903

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności«. Wydział historyczno-filozoficzny. Serya II. Tom XXI, ogólnego zbioru tom XLVI, 8-o, str. 339. *(Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie).*

ST. ZAKRZEWSKI: »Ossyak i Wilten«. *(Les abbayes d'Ossiak et de Wilten. Contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XI siècle),* p. 76.

M. A. PROCHASKA présente son travail: *„Les hommages des princes de Masovie (1386—1430).*

Le Secrétaire présente le travail de M. ST KĘTRZYŃSKI: *„Etudes sur la chancellerie de Casimir-le-Grand roi de Pologne“.*

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1903.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. A. KĘTRZYŃSKI présente l'article: *„La terre de Michałów. Contribution à l'histoire des falsifications des chartes par l'Ordre Teutonique“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. GRABSKI: *„Contribution à l'histoire des paysans polonais à la fin du XVIII et au commencement du XIX siècle“*.

Résumés

22. STANISŁAW SCHNEIDER. **Rzut oka na dzieje orfiki w starożytności i w nowszych czasach.** ***(Übersicht der Geschichte der Orphik im Altertum und in der Neuzeit).***

Der Verfasser geht von der Anschauung aus, daß das abfällige und unterschätzende Urteil von Lobeck, der in seinem „Aglaophamus“ die Überreste der orphischen Dichtung gesammelt und herausgegeben hat, sich nicht mehr halten läßt. Lobeck hat nämlich in dem uns unter dem Namen von Orpheus überkommenen Nachlasse die tiefere, wichtigere und ursprüngliche Schicht von den orgiastischen Bestandteilen nicht geschieden. Denselben grundsätzlichen Fehler begehen noch immer die Gelehrten, u. a. Rohde in seinem ausgezeichneten Werke „Psyche“, indem sie fortwährend die dionysischen Mysterien mit der orphischen Lehre untrennbar verbinden, obwohl sie vor dieser Vermengung solche Forscher, wie: Böttiger, Gerhard und Maass, bewahren konnten.

Der neuesten Theorie nach entstand die Orphik in der zweiten Hälfte des 6. Jahrh. in Thrakien auf dem Grunde des Dionysoskultes (Rohde), oder in Athen, wo zur Zeit des Peisistratos die innige Verknüpfung der dionysischen Religion mit den eleusinischen Mysterien stattgefunden hat (Kern, Duemmler, Toepffer). Jedoch Gruppe hat nachgewiesen, daß außer der sogenannten rhapsodischen Theogonie noch eine ältere, orphische, existierte, von welcher manche Überbleibsel in der hesiodischen Theogonie und Spuren bei Homer erhalten sind. Den vermittelnden Ausgleich der Gegensätze zwischen der älteren Orphik und dem bakchischen Kulte, zwischen dem Kulte des Helios-Apollon und Dionysos, hat — der Meinung des Verfassers nach — im Interesse von Delphi und Athen, besonders aber der Peisistratiden, Onomakritos zu Stande gebracht:

er hat die rhapsodische Theogonie in 24 Büchern verfaßt oder redagiert.

Man kann die Orphik, zum Unterschiede von dem delphischen Apollon und dem eleusinischen Dionysos, für einen Kult der Titanen, der Söhne des Himmels und der Erde, halten. Die Unsterblichkeit der Seele ist in der orphischen Auffassung eine ganz andere, als die pythagoreische und dionysische; denn jene war auf die Unterwelt und die Erde beschränkt, während diese sich über den Himmel und die Erde ausbreitet. Für einen grundlegenden orphischen Gedanken hält der Verfasser den ewigen Austausch von Göttern und Menschen zwischen Himmel und Erde, welcher zu dieser Konsequenz gelangt, daß der im Himmel Vergötterte nicht mehr als Mensch, sondern als unsterblicher Gott, auf die Erde zurückkehrt, aber durch das Verweilen auf der Erde von neuem zum Menschen wird, der durch den Tod die Göttlichkeit und Unsterblichkeit im Himmel wiedererringt.

Die Einwirkung dieses orphischen Dogmas findet der Verfasser und weist sie ausführlich nach bei zwei Reformatoren auf dem Gebiete der Philosophie, bei Heraklit und Empedokles; gleichzeitig stellt er dieses Dogma den eleatischen Anschauungen des Xenophanes und Parmenides entgegen, indem er den Einfluß der dionysischen Mysterien und des chthonischen Kultes auf dieselben vermittels einer pseudophokylideischen Dichtung illustriert. Weiter wird die Analogie zwischen dem orphischen Kulte des Helios und der Aphrodite einerseits und des persischen Mithras und Anâhit andererseits erörtert. In der vorhistorischen Zeit sucht der Verfasser den Ursprung der Orphik und hält es für möglich, daß die Lyder vom Kaukasus nach Kleinasien die Anfänge der orphischen Begriffe übertragen haben, welche sowohl in Lydien, wie nachher in Thrakien, der Verfolgung des aus Ägypten stammenden Dionysoskultes erlagen.

Als die höchste Stufe der orphischen Entwickelung betrachtet der Verfasser die Zeit nach den persischen Kriegen, in Athen während der Führung Kimons und Perikles. In der alexandrinischen Zeit geht dagegen die Orphik zu Grunde und es kommt wieder zur Obmacht der Demeter- und der mit ihm untrennbar verbundene Dionysoskult. Die Wiederbelebung der orphischen Anschauungen erfolgt infolge der heraklitich-stoischen Reaktion gegen den volkstümlichen Dionysoskult. Unter dem Einfluß der neuplatonischen und der neupythagoreischen Philosophie tritt endlich

die Idee der Vergottung des Menschen und die Möglichkeit ihrer Verwirklichung bereits in dem diesseitigen Leben immer mehr in den Vordergrund. Auf dieser Deifikation, zu welcher die Weisheit des Altertums dank der Erneuerung des orphischen Dogmas gelangte, haben die Kirchenväter ein neues Gebäude zu erheben angefangen, indem sie das höchste Ziel des Menschen in seinem Gottwerden sahen.

---

23. Prof. JOHANN ŁOŚ. **Funkcye narzędnika w języku polskim.** ***(Die Funktionen des Instrumentalis in der polnischen Sprache).***

Hauptzweck der Arbeit ist die Aufstellung eines rationellen Systems, das alle syntaktischen Figuren das polnischen Instrumentalis umfaßt. Den Boden zur Aufstellung eines solchen Systems haben Delbrück in seinem Werk „Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen“ und Wundt in seiner „Völkerpsychologie. I. Die Sprache“ geschaffen. Das von Delbrück selbst aufgestellte System ist jedoch nicht ganz frei von dem bis heute in der Syntax vorherrschenden Chaos. Wundt dagegen hat sich mit Aufstellung eines vollständigen Systems gar nicht befaßt. Zur Basis bei der Fassung der Funktionen des polnischen Instrumentalis in ein System hat der Verfasser die psychologischen Beziehungen der Begriffe, die im Satze ausgedrückt sind, gewählt, ferner die rein grammatischen Eigentümlichkeiten, die eine Folge jener psychologischen Gesetze sind. Bis jetzt achtete man nicht darauf, daß gewisse Figuren des Instrumentalis durch den Nominativus oder Akkusativus ersetzt werden können, während andere einen solchen Ersatz nicht zulassen. Schon dieser Umstand weist darauf hin, daß manche Instrumentales sich unmittelbar an das Verbum anschließen und eine Bestimmung des Verbums bilden, andere wieder sich mit dem Nomen verbinden. Diese Einteilung in zwei grammatische Kategorien entspricht genau der Einteilung in psychologische Gruppen, deren eine der Instrumentalis loci und temporis bildet (lokative und temporale Funktion), die andere hingegen alle übrigen Instrumentales, die von Wundt als mit konditionaler Funktion versehen bezeichnet sind.

Letztere Gruppe zerfällt abermals in zwei kleinere: zu der einen ist der Instrumentalis factoris, der den Hauptfaktor bei Ausführung

der Tätigkeit begleitet, zu zählen, z. B. „Wyszedłem na spotkanie całym domem“, d. h. also der Instrumentalis der Begleitung, der von Natur nicht nur mit dem Nominativus, sondern auch mit dem Akkusativus in Verbindung treten kann, da Subjekt und Objekt in gleicher Weise einen Begleiter haben können: „Wyprawiłem go całym domem“.

Zur zweiten Untergruppe gehört der Instrumentalis des Hilfsfaktors, der wieder in zweierlei Gestalt auftreten kann. 1) Er tritt als instrumentum auf, das durch seine Funktion dem Hauptfaktor bei Ausführung seiner Tätigkeit hilft und 2) als Hilfsmaterie, die bei Ausführung der Tätigkeit selbst aufgebraucht wird. Grammatisch unterscheiden sich diese Abarten dadurch, daß der Instrumentalis instrumenti nur durch den Nominativus, der Instrumentalis substantiae dagegen in gewissen Fällen durch den Nominativus, in anderen durch den Akkusativus ersetzt werden kann. Letzteres rührt davon her, daß bei gewissen Tätigkeiten die Hilfsmaterie auf diese Weise aufgebraucht wird, daß sich in gleicher Weise sowohl auf sie als auch auf das Objekt die Wirksamkeit dieser Tätigkeit überträgt; in solchen Fällen kann sich der Instrumentalis enger mit dem Objekt als mit dem Subjekt verbinden, z. B. „Bóg ręką nas karze = Ręka Boga nas karze“ (abl. instr.). „Upoiwa swego oćca winem = Wino nasze upoi oćca“ (instr. materiae cum nom.). „Skorkama koziełkowyma oszyła jemu ręce = Oszyła skórki koziełkowe na jego rękach“ (instr. materiae cum acc.).

Diese Funktionen sind als prinzipielle anzusehen und um dieselben andere zu gruppieren, die wieder in Neben — und abgeleitete Funktionen zerfallen. Den bisherigen Ansichten zuwider behauptet der Verfasser, daß wir keinen Instrumentalis haben, der nur eine Funktion besitzen würde, höchstens abgeleitete, spätere, spezialisierte Funktionen ausgenommen. Dagegen treten neben den prinzipiellen Funktionen immer Nebenfunktionen auf, nur daß sie bald stärker bald schwächer hervortreten. Neben der lokativen und temporalen Funktion tritt die distributive, besser totaldistributive auf, die darauf hinweist, ob eine gewisse Tätigkeit an einem Ort oder zu derselben Zeit, oder auch in verschiedenen Zeiten vor sich ging, z. B. „Woda buchnęła otworem — otworami. Stało się to latem. Zdawało mi się chwilami“. Der distributive Instrumentalis, der ursprünglich nur lokativ und temporal war, begann sich in der Folge zu modifizieren, so daß in ihm nicht nur die Begriffe der Zeit und

des Ortes, sondern auch andere auftraten, die auf eine Teilung oder Nichtteilung der Tätigkeit hinwiesen. Zu diesem Zwecke begann man Begriffe zu gebrauchen, die ausdrückten, daß an der Tätigkeit das Subjekt ganz oder teilweise teilnimmt, oder auch daß die Tätigkeit auf das Objekt ganz oder teilweise übergeht, und drückte diese Begriffe im Instrumentalis aus analog zum Instrumentalis der Zeit oder des Ortes, z. B. „Lud rzucił się tłumem. Wojsko padało setkami. Wódz rzucił wojsko masą do ataku. Traciliśmy żołnierzy tysiącami". Da diese Instrumentales sich mit Nominativen oder Akkusativen verbinden, so können sie auch durch Nominative oder Akkusative ersetzt werden, und dieser Umstand bringt formell diese Art des distributiven Instrumentalis dem Instrumentalis substantiae und dem Instrumentalis der Begleitung näher.

Eine andere Nebenfunktion bildet der Instrumentalis modi, der von Natur die Instrumentales des Hilfsfaktors begleitet, da seine Anwendung stets auf den Charakter der Tätigkeit einwirkt. Die modale Funktion tritt indessen infolge der die Bedeutung betreffenden Beziehungen der Satzteile öfters so stark hervor, daß sie die Grundfunktion verdeckt, z. B. „Tymże obyczajem ofierujcie". Da die Teilung oder Nichtteilung der Tätigkeit ebenfalls die Art der Ausführung dieser Tätigkeit bezeichnet und somit die modale Funktion auch mit der distributiven als Nebenfunktion sowohl bei der lokativen als auch temporalen Funktion auftritt, so ist sie von den Nebenfunktionen die allgemeinste, umfaßt alle Hauptarten des Instrumentalis, erringt sich mit der Zeit überall eine dominierende Bedeutung und verbindet die Instrumentales, selbst die konditionalen, immer enger mit dem Prädikat.

Unter den abgeleiteten Funktionen nimmt die Funktion des Hauptfaktors (bei Passiven) die erste Stelle ein, die, wie das Delbrück zugibt, sich aus der Funktion des Hilfsfaktors entwickelt hat. Eine Modifikation des Instrumentalis instrumenti ist der Instrumentalis causae (z. B. Ludzie Mikołajewi pasą łąki.... Mikołajewą kaźnią) ebenso, wie als Modifikation des Instrumentalis materiae der tautologische Instrumentalis anzusehen ist (z. B. Elizeusz niemógł niemocą. Zeszli się badając badanim) und als weitere Entwickelung dieses mit dem Objekt verbundenen Instrumentalis der Instrumentalis obiectivus gehalten werden kann. (Kropić wodą. Rządzić krajem).

Der prädikative Instrumentalis scheint formell und seiner Bedeutung nach dem distributiven und dem Instrumentalis materiae am nächsten zu stehen, abhängig davon, ob der in ihm ausgedrückte Begriff mehr oder weniger der Bedeutung nach von dem im Subjekt oder Objekt des Satzes ausgedrückten Begriff abweicht. In den Wendungen: „Świat stał się pustynią. Ziemia stanęła popiołem. Pręt obrócił się wężem“ u. s. w., finden wir ein ähnliches Verhältnis der Begriffe, wie in der Wendung: „Oślice wymienisz owcą“. wo im Instrumentalis der Begriff der Materie, die zur Ausführung der Tätigkeit notwendig, enthalten ist. In anderen Fällen dagegen, wie z. B. „Piotr stał się królem. Zrobiłem go urzędnikiem“ etc., umfaßt der im Instrumentalis ausgedrückte Begriff einen Teil der Existenz jenes Begriffes, der im Nominativus oder Akkusativus ausgedrückt ist, wodurch dieser Instrumentalis dem distributiven Instrumentalis in dem Sinne wie z. B. „Padł na ziemię twarzą. Nieprzyjaciele nasze dał jeś nam tyłem“ etc. näher gebracht wird, welcher einen Teil des Begriffes, dessen Ganzes der Nominativus oder Akkusativus bezeichnet, ausdrückt. Die Möglichkeit der Umwandlung des prädikativen Instrumentalis durch den Nominativus oder Akkusativus bildet ein grammatisches Merkmal, das den prädikativen Instrumentalis auch dem distributiven und dem der Materie nähert. Den Instrumentalis appositivus und comparativus hält der Verfasser mit Delbrück für eine Modifikation des prädikativen.

Die Beispiele sind vorwiegend den schriftlichen Denkmälern des XIV und XV Jahrhunderts entnommen, wodurch es möglich wurde, wenigstens in den weitesten Umrissen ein Bild der Verbreitung des prädikativen Instrumentalis auf polnischem Boden zu entwerfen.

---

24. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 7 listopada 1903.** ***(Compte rendu de la séance du 7 novembre 1903 de la Commission de l'histoire de l art).***

M. Cercha fait une communication sur „Les plus anciens monuments de la cathédrale de Włocławek“. Ce sont deux plaques funéraires en pierre calcaire, à la mémoire de deux chanoines de Włocławek, Chrestien de Bolantow, décédé en 1400 et Pierre Kuczborski, de la maison Ogończyk, mort en 1512. La première de ces plaques, divisée en trois dalles et formant le seuil d'une des cha-

pelles de la cathédrale, représente un personnage à genoux, les mains jointes, coiffé de la barette et portant l'aumusse de petit-gris. Au pied de la figure se trouve le blason dit Rawicz. Une inscription en minuscules gothiques court sur l'encadrement quadrangulaire de cette image et contient le nom, la dignité, la date de la mort de Chrestien de Bolantow. La seconde plaque était aussi primitivement formée par trois dalles (ni Starowolski, ni Niesiecki n'en font mention); mais il n'en reste plus que deux aujourd'hui, encastrées dans la paroi du mur entourant les bâtiments du séminaire ecclésiastique. Le centre de cette plaque était sans doute occupé par un blason gravé, ainsi que permettent de le supposer, prétend le rapporteur, quelques restes d'un écusson qu'on y distingue encore. Il existe, en outre, à la cathédrale des fragments de trois monuments funéraires échappant à toute détermination précise. De plus, par les soins de Mgr. Chodyński, on a placé dans le mur dont nous avons parlé plus haut, une tablette de marbre noir, représentant la „voie douloureuse à Jérusalem", tablette que M. Łuszczkiewicz croyait perdue.

Le secrétaire soumet ensuite deux communications à la Commission.

Dans l'une d'elles, due à M. Joseph Zieliński de Lonzyn, il est question d'un lavabo d'argent conservé au trésor de l'église paroissiale catholique romaine de Nieszawa, sur la Vistule. Ce beau travail d'orfèvrerie, dont la riche ornamentation est d'une fort remarquable composition, non moins que d'une exécution brillante et achevée, — ainsi qu'on en peut juger par les photographies que M. Zieliński a jointes à sa monographie — est attribué par l'auteur à Jean Jacques Caraglio, orfèvre du roi Sigismond-Auguste.

La seconde concerne l'église romane de Gieblo. Cette communication a été envoyée par M. Maryan Wawrzeniecki de Varsovie qui a joint des plans à la description de cet édifice.

M. Chmiel présente les copies de trois actes tirés du registre matricule de la couronne et ayant trait à des privilèges accordés à trois artistes. Ces actes ont été relevés par M. Arthur Benis.

Le premier, portant la date de 1570, fut dressé en faveur de Gabriel Domarath; le second, de 1663, pour le peintre de Léopol, Jean Alexandrowicz; le troisième, de 1677, concerne Jean Flügel, peintre de Dantzig.

Ce Gabriel Domarath est ici cité pour la première fois. Cet artiste nous était totalement inconnu. En 1570 le roi Sigismond-

Auguste met au nombre des artistes royaux ce sculpteur, graveur en pierres fines, et lui accorde les privilèges dont jouissaient les artistes et artisans de la couronne. Le document spécifie que Domarath possède „industriam et in sculpendis perpoliendisque unionibus et lapidibus praetiosis in arteque sculptoria non vulgarem peritiam". Il ajoute que cet artiste pourra exercer partout l'art du graveur, et cela aussi bien en pierres fines qu'en tout autre matière, ciseler des gemmes, sertir des joyaux d'or ou d'argent, et exécuter, réparer tous objets en or et en argent. Domarath était donc à la fois graveur et joaillier.

Le second privilège, celui de 1633, pour Jean Alexandrowicz, avait déjà été cité en abrégé et traduit en polonais par Rastawiecki dans le „Dictionnaire des peintres", tome III, p. 108—109. Rastawiecki prétend que cet Alexandrowicz était un peintre de Léopol, sans toutefois donner aucune preuve à l'appui de cette assertion. On ne trouve non plus aucun renseignement au sujet de cet Alexandrowicz dans les matériaux recueillis par M. Ladislas Łozinski dans les archives municipales de Léopol, touchant les artistes de cette ville (O lwowskich malarzach XVII w. Les peintres de Léopol au XVII-e siècle. Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art, 5—V. p. XLVII). La publication du privilège royal mentionné constitue donc une sorte de point de départ pour des recherches ultérieures à effectuer dans les archives au sujet de Jean Alexandrowicz.

Le troisième privilège, de 1667, en faveur de Jean Flügel, rapporte que cet artiste était citoyen et patricien de Dantzig, et qu'il était „fort habile dans l'art de la peinture". Il est probable que Flügel avait son atelier à Dantzig.

---

25. Dr. ST. GRABSKI. **Istota wartości jako społeczno-gospodarczego zjawiska.** ***(Das Wesen des Wertes als sozialwirtschaftlicher Erscheinung).***

Wie alle sozialen Erscheinungen sind auch die sozial-wirtschaftlichen geistige Erscheinungen, nämlich objektiv-finale, d. h. in Hinsicht auf die Existenz und das Wohl der Gesamtheit zweckmäßige Formen der gegenseitigen geistigen Beziehungen der Menschen untereinander. Die einfachsten derartigen Formen sind in unseren so-

zialen Kulturgrundbegriffen enthalten, die unter den verschiedenartigen Mitgliedern einer sozialen Gruppe trotz deren mannigfaltiger, oft zuwiderlaufender Interessen und Bedürfnisse ein Identitätsverhältnis begründen, das darin besteht, daß sie alle nach identischen Hauptkriterien die Objekte ihrer gegenseitigen Beziehungen beurteilen und schätzen. Derartige uns von der Kultur überlieferte Begriffe, die wir mit derselben geerbt und denen wir *a priori* eine allgemein verpflichtende Macht zuschreiben, sind in erster Linie unsere allgemeinsten moralischen Begriffe des Guten und Bösen, der Gerechtigkeit, der Pflicht u. s. w., ferner eine Reihe allgemeiner Rechts- und Staatsbegriffe, die Axiome unseres entsprechenden gegenwärtigen Denkens bilden, wie Vaterland, Nation, Eigentum, u. s. w., schließlich im Bereiche der speziell sozial-wirtschaftlichen Beziehungen die Begriffe von Wert, Gut, Kapital, Einkommen.

Diese sozialwirtschaftlichen Grundbegriffe vereinigen die mannigfaltigen, die Gesellschaft bildenden Einzelwesen zu einer moralischen Gesamtheit der sozialen Wirtschaft und verleihen ihren Bestrebungen nach Befriedigung der eigenen persönlichen Bedürfnisse den Charakter von Zusammmenwirkung zum Zweck der Befriedigung der wirtschaftlichen Bedürfnisse der ganzen Gesellschaft. Denn, indem wir bei den entsprechenden wirtschaftlichen Urteilen und Schätzungen identischen, in jenen Begriffen von Wert, Kapital u. s. w. enthaltenen Hauptkriterien folgen, so werden eben dadurch alle unseren aus diesen Urteilen fließenden Beziehungen objektiv zu Koordinationsbeziehungen, mögen wir uns davon Rechenschaft ablegen oder nicht. Und diese Koordination, mag sie auch in einer so schwachen Form wie die Wettbewerbung auftreten, ist eben nur gerade deswegen möglich, da die wirtschaftlichen Urteile und Bestrebungen der einzelnen Individuen, wenn sie auch ihrem Inhalte nach auseinander — oft sogar einander zuwiderlaufen, doch in Hinsicht auf ihre allgemeinste Form identisch sind. Dieses Identitätsverhältnis also beruht auf der Existenz von Begriffen in unserem Bewußtsein, die die Hauptkriterien unserer wirtschaftlichen Urteile sind und denen wir *a priori* eine allgemein verpflichtende Macht zuschreiben, und dies insoweit, daß wir sie unmittelbar als objektive Erscheinungen auffassen, obwohl wir von ihnen keine räumliche Vorstellung haben.

So also stellen sich Wert, Gut, Kapital u. s. w. unserem un-

mittelbaren naiven Bewußtsein als Erscheinungen der Außenwelt vor, als objektiv existierende Eigenschaften oder Komplexe von Dingen. So auch faßte sie fast bis in die siebziger Jahre des verflossenen Jahrhunderts die Volkswirtschaftslehre auf. Ihren psychischen Charakter, ihre Zugehörigkeit zu den Erscheinungen der Innenwelt nachgewiesen zu haben — ist wohl das wichtigste Verdienst der sogenannten psychologischen Schule in Österreich. Diese Schule verfiel jedoch in die entgegengesetzte Einseitigkeit, indem sie diese Erscheinungen als rein subjektiv behandelte und verneinte, daß dieselben irgend welchen objektiven Charakter hätten. Sie erhob sich über den Standpunkt des naiven, unmittelbaren Bewußtseins, das dieselben zu den Erscheinungen der Außenwelt zurückwarf, und erklärte diesen Standpunkt ohne weiteres für eine Täuschung, mit der man sich nicht mehr zu befassen brauche — ähnlich wie dies einst in der Philosophie die schottische Schule mit den moralischen Begriffen getan hatte. Diese Verneinung läßt sich jedoch nicht mit der Tatsache der Erfahrung in Einklang bringen, daß wir Wert, Gut, Kapital u. s. w. unmittelbar als Erscheinungen der Außenwelt auffassen. Und es ist nicht möglich, ihr Wesen zu verstehen, solange wir nicht jene Antinomie erklären, auf welche Weise Erscheinungen der Innenwelt, die einzig in den Formen von Zeit und Intensivität erfaßt werden, zu unserem unmittelbaren Bewußtsein als objektive, außer uns stehende Erscheinungen gelangen können. Diesen scheinbaren Widerspruch löst die erkenntnis-theoretische Analyse auf, welche nachweist, daß die Begriffe von Wert, Gut, Kapital, Einkommen, die die Hauptkriterien unserer wirtschaftlichen Urteile bilden, in Wirklichkeit objektiv-finale Formen unseres diesbezüglichen Denkens, d. h. finale in Rücksicht auf das allgemeine Gut der Gesellschaft sind und somit als solche im Gegensatz zu all den unseren Urteilen, deren Subjekt das „Ich“ ist, zu unserem Bewußtsein gelangen.

Der weiteste unter diesen sozialwirtschaftlichen Grundbegriffen ist der Begriff des Wertes.

Die Volkswirtschaftslehre behandelte denselben fast ohne Ausnahme als einen dem wirtschaftlichen Denken spezifisch eigenen Begriff. So verhält es sich jedoch nicht. Wir sprechen doch von dem moralischen Wert einer Idee, dem ästhetischen eines Kunstwerkes, dem nahrhaften der Speisen, dem praktischen unserer Handlungen. Und diese Ausdrücke beruhen nicht auf einer rheto-

rischen Übertragung, was am besten der Umstand beweist, daß wir ein jedes Mal die Bestimmung hinzufügen, um welchen Wert es sich handelt; ist dagegen von großen Gedanken, brennenden Farben die Rede, so schwächen wir eben deswegen, weil dies Metaphern sind, das Plastische derselben durch nähere Bestimmungen nicht ab, doch dürfen wir mit derselben Ergänzung den durch verschiedene Bestimmungen näher bezeichneten Begriff des Wertes verbinden und so bezüglich der oben erwähnten Handlungen bald von einem speziellwirtschaftlichen Werte derselben, bald von ihrem moralischen, ästhetischen, praktischen Werte sprechen u. s. w.

Seinem Wesen nach beruht der sozialwirtschaftliche Begriff des Wertes auf der Anwendung einer gewissen allgemeinen Kategorie unseres Denkens auf die Sphäre unserer wirtschaftlichen Urteile; denn eine solche Kategorie unseres Denkens ist der Begriff des Wertes gleich dem Begriff der Ursache, des Zweckes, der Substanz u. s. w.

Jede Erscheinung können wir nicht nur erkennen, indem wir das Postulat der Kausalität auf dieselbe anwenden und sie nach der Kategorie der Einheit und Vielheit, der Ähnlichkeit und des Gegensatzes klassifizieren, sondern auch nach dem Postulat der Zweckmäßigkeit beurteilen. Der finale Charakter der Beurteilungen tritt nicht immer gleich klar in unserem Bewußtsein hervor. Denn wenn den Zweck, von dem aus wir die betreffenden Erscheinungen beurteilen, unsere eigenen Emotionszustände, denen wir die Bedeutung allgemeiner objektiver Postulate (z. B. Moralität, das Schöne) erteilen, bilden, und nicht Erscheinungen der Außenwelt — oder unsere subjektiven Bedürfnisse, dann bringen wir diesen Zweck selbstverständlich in den zu beurteilenden Erscheinungen selbst unter, so daß wir die diesbezüglichen Zweckurteile gewissermaßen als Akte der Erkennung der Eigenschaften dieser Erscheinungen erfassen. Nichtsdestoweniger ist jede Beurteilung immer ein Zweckurteil. Da weiter ein jedes Zweckurteil ebenso wie jedes Kausalurteil die innere Einheit unter den durch dasselbe verbundenen Begriffen bestimmt, so halten wir Zweck und Mittel im teleologischen Denken nur für verschiedene Momente desselben Prozesses, ganz ebenso wie sich dies im kausalen Denken mit Folge und Ursache verhält. Da wir aber nicht nur in lauter Prädikaten denken können, so müssen wir in unserem kausalen Denken den Begriff der Energie zum Subjekt der Wirkung und den Begriff der

Substanz zum Subjekt der Umgestaltung machen — im teleologischen Denken dagegen den Begriff des Wertes zum Subjekt der finalen Wirkung (der finalen Bedeutung) und den Begriff des Gutes zum Subjekt der finalen Umgestaltung.

Der Wert ist also ein Begriff, der das Subjekt der finalen Wirkung bezeichnet — somit ist der sozialwirtschaftliche Begriff des Wertes der Begriff dessen, was die wirtschaftlichen Objekte und Leistungen zu sozialwirtschaftlichen Gütern macht, was denselben eine finale Bedeutung für das sozialwirtschaftliche Leben verleiht. Daraus folgen zunächst drei Konsequenzen.

1. Der Wert als sozialwirtschaftliche Erscheinung kann nicht die Bedeutung der Güter für unsere individuellen wirtschaftlichen Zwecke sein, wie dies die österreichische Schule versteht. Denn unser weitester sozialwirtschaftlicher Begriff, der in dem System der sozialwirtschaftlichen Erscheinungen dieselbe Stelle einnimmt, wie der Begriff der Energie in dem System der Naturerscheinungen, ein Begriff, der das prinzipielle Kriterium aller unserer wirtschaftlichen Urteile bildet, also die allgemeinste Form der betreffenden Beziehungen unter den wirtschaftlichen Einheiten, dieser Begriff könnte in diesem Falle auf keine Weise in unserem Bewußtsein eine allgemein verpflichtende objektive Macht besitzen, noch könnte sich auf seinem Grunde — und da der Begriff des Wertes der weiteste ist, auch auf dem Grunde keines anderen wirtschaftlichen Begriffes — jenes für die Existenz der Gesellschaft, beziehungsweise der sozialen Wirtschaft, unentbehrliche Identitätsverhältnis herausbilden. Diese Deduktion unterstützt auch in jeder Weise die Selbstobservation, die beweist, daß der Begriff des Wertes der Güter und die Bedeutung derselben für unsere individuellen Zwecke gänzlich verschieden sind, so daß wir z. B. ganz selbstbewußt Güter zu einem höheren Preise ankaufen können, da sie für unsere individuellen Zwecke eine spezifisch große Bedeutung haben, oder, was noch charakteristischer ist, Güter erwerben können, die uns persönlich gar nicht notwendig sind, da sie im Verhältnis zu ihrem Wert ausnahmsweise billig zu erstehen sind. Also, wenn der Begriff des objektiven sozialwirtschaftlichen Wertes der Güter eine besondere Prämisse unserer privatwirtschaftlichen Schätzungen bilden kann, so ist das ein unumstößlicher Beweis, daß er sich auf einen ganz anderen Denkprozeß stützt, denn jene. Diese Selbstobservation be-

stätigt im weiteren Verlaufe die Observation der Psychologie des Marktes, speziell des sogenannten Ausverkaufes, wo der Kaufmann auf Grund seiner individuell wirtschaftlichen Berechnungen die Waren unter dem Werte verkauft oder dieses dem Publikum wenigstens einzureden versucht — wo das Publikum aber Güter nur deswegen ankauft, da es dieselben unter deren Werte erstehen kann, beziehungsweise davon überzeugt ist.

2. Der Wert als sozialwirtschaftliche Erscheinung ist nur ein Gattungsbegriff. Den Begriff des Wertes beziehen wir immer nur auf gewisse Gattungen von Gütern, so daß wir die Schätzung der konkreten Exemplare derselben nicht anders vornehmen, als indem wir diese in gewisse bestimmte Gattungen von Gütern einreihen, denen wir einen im voraus bekannten und allgemein zuerkannten Wert beimessen. Es ist dies eine auf Selbstobservation beruhende Tatsache und ebenfalls eine unentbehrliche Konsequenz unserer obigen Bestimmung des Wertbegriffs als Subjekts der finalen Bedeutung der Güter für die soziale Wirtschaft. Denn für die Gesellschaft existieren nicht die konkreten Exemplare der Güter, sondern nur deren Gattungen.

3. Der Wert als sozialwirtschaftliche Erscheinung kann nicht die Bedeutung der Güter für eine jede beliebige Teilfunktion des wirtschaftlichen Lebens der Gesellschaften sein, z. B. für Produktion, Austausch oder Verbrauch — und somit auch nicht die Bedeutung derselben als der Ergebnisse unserer Arbeit, beziehungsweise unserer wirtschaftlichen Bemühungen, oder als der Austauschmittel wirtschaftlicher Leistungen, oder schließlich als der Mittel zur Befriedigung unserer Bedürfnisse. — sondern er ist ein synthetischer, die Bedeutung der Güter für die Gesamtheit der sozialen Wirtschaft umfassender Begriff.

Ein derartig synthetischer Begriff des Wertes ist im privatwirtschaftlichen Leben unmöglich, da auf dessen Gebiete der ganze Zweig des Konsums unmittelbar mit unserem „Ich“ verbunden ist, während der Produktionszweig, der nicht nur auf unserer Arbeit, sondern auch auf den materiellen Installationen beruht. als objektive Erscheinung zu unserem Bewußtsein gelangt; dagegen ist der synthetische Begriff des Wertes auf dem Gebiete der sozialen Wirtschaft nicht nur möglich, sondern sogar unentbehrlich.

Im privatwirtschaftlichen Leben können wir ihn entbehren und die Schätzung der Nützlichkeit der Gebrauchgüter einerseits, die mit

jeder anderen Schätzung der Nützlichkeit anderer Erscheinungen identisch ist, mit der Schätzung unserer wirtschaftlichen Betriebsamkeit andererseits und der bei derselben angewandten Mittel vom Gesichtspunkte ihrer Ergiebigkeit aus in Einklang bringen — da die Einheit des Wirtes *eo ipso* bereits verbürgt, daß die Richtung und der Umfang der wirtschaftlichen Betriebsamkeit sich der Gestaltung der Bedürfnisse anpassen werden. Da jedoch die wirtschaftliche Wirksamkeit immer nur ein Attribut besonderer Wirtschaften ist, die im Verhältnis zu den entsprechenden Gütern gewöhnlich in ganz verschiedenen Funktionen auftreten, da also im Verhältnis zu dem gegebenen bestimmten Gut die einen Wirtschaften in der Rolle des Produzenten, die anderen in der Rolle des Konsumenten, die dritten in Hinsicht auf den Tausch in der Rolle des Vermittlers auftreten, so wäre jede Koordination ihrer diesbezüglichen Urteile, beziehungsweise Schätzungen und somit die soziale Wirtschaft überhaupt unmöglich ohne Existenz eines ihnen allen gemeinsamen Hauptkriteriums ihrer Schätzungen, d. h. eines synthetischen Wertbegriffes als jener Eigenschaft der Güter, die deren Bedeutung für die Gesamtheit des sozialwirtschaftlichen Lebens bestimmt. Im sozialwirtschaftlichen Leben ist indessen ein solcher Begriff möglich, da wir hier den Konsumzweig in gleicher Weise wie den Produktionszweig als objektive Erscheinungen erfassen.

Dies alles erwägend, gelangen wir zu dem Schlusse, daß der Wert der wirtschaftlichen Güter ein Begriff ist, der das Hauptkriterium unserer wirtschaftlichen Schätzungen bildet und eine vermittels des Zweckurteils den Gattungen und Arten der Güter zugeschriebene Eigenschaft bedeutet, welche dieselben zu Mitteln der Befriedigung unserer sozialwirtschaftlichen Bedürfnisse auf dem Wege unserer wirtschaftlichen Tätigkeit macht.

Wovon machen wir den höheren oder geringeren Grad dieser Eigenschaft abhängig?

Die Bedeutung der Güter als der Befriedigungsmittel der sozialwirtschaftlichen Bedürfnisse messen wir nach der Stärke dieser letzteren. Die Gesellschaft als solche fühlt natürlich keine Bedürfnisse; Bedürfnisse fühlen nur die Individuen. Neben dem Bewußtsein jedoch unserer individuellen Bedürfnisse besitzen wir gleichzeitig in unserem Bewußtsein eine historisch ausgebildete Skala

von Kulturbedürfnissen, die uns mitsamt der ganzen Zivilisation überliefert worden und die durch jedes folgende Geschlecht ergänzt wird. Nach dieser Skala bemessen wir den Grad der objektiven Nützlichkeit der einzelnen Gütergattungen.

Dabei verfahren wir nach folgenden Regeln.

Je wichtiger und nach den betreffenden Kulturverhältnissen unentbehrlicher der Bedarf ist, dem eine gegebene Gattung von Gütern entspricht, um so höher schätzen wir *ceteris paribus* dieselben. So messen wir den Nahrungsmitteln eine höhere Bedeutung bei als den Bekleidungsgegenständen, was klar ersichtlich wird, wenn wir unsere jährlichen Ausgaben für das eine und das andere vergleichen.

Jedes Gut, das unter denen, die zur Befriedigung von Bedürfnissen derselben Kategorie dienen, letzterer vermöge seiner physischen Eigenschaften besser entspricht, oder länger zur Befriedigung derselben dient, schätzen wir *ceteris paribus* höher. Deswegen ist uns der Weizen wertvoller denn der Roggen, Leinwandgewebe wertvoller denn baumwollene.

Je weniger Einheiten eines Gutes zur Befriedigung eines entsprechenden Bedürfnisses notwendig, desto höher schätzen wir *ceteris paribus* seine sozialwirtschaftliche Bedeutung. Deswegen werden auch Güter, die den Bedürfnissen eines gewählten Geschmakkes, des Schönen, des Komforts dienen, jedes einzeln höher geschätzt, als die Güter des alltäglichen Gebrauches. Denn wenn auch, diese letzteren stärkeren Bedürfnissen entsprechen, so ist für Befriedigung derselben eine bedeutende Zahl entsprechender Güter unentbehrlich, während erstere bereits in einer sehr geringen Anzahl ihrem Zwecke genügen.

Je unmittelbarer sich ein Gut zur Befriedigung unserer Bedürfnisse anwenden läßt, um so höher schätzen wir es *ceteris paribus*. So haben die Gartenfrüchte einen höheren Wert, denn das Getreide, das erst gemahlen werden muß, um zum Nahrungmittel zu werden.

Wir messen also den Gütern als Mitteln zur Befriedigung der sozialwirtschaftlichen Bedürfnisse eine um so höhere Bedeutung bei, je wichtiger der entsprechende Bedarf in der Kulturskala unserer Bedürfnisse ist und je mehr das Gut zur Befriedigung desselben dient; kurz: wir messen obige Be-

deutung der Güter nach dem Grade ihrer relativen objektiven Nützlichkeit.

Der Grad der relativen objektiven Nützlichkeit der Güter bestimmt also ihre Bedeutung als der Befriedigungsmittel unserer Bedürfnisse. Er ist somit die höchste Grenze ihrer sozialwirtschaftlichen Bedeutung, d. h. ihres Wertes. Denn jeder Aufwand von Wirtschaftsbetrieb wird selbstverständlich zwecklos, insofern er sein Nützlichkeitsresultat übersteigt. In der Tat sehen wir eine ganze Reihe von Erfindungen, die. als zu kostspielig im Verhältnis zu ihrer Nützlichkeit. sich auf dem Markte nicht erhalten konnten. Und nach dieser höchsten Grenze gestaltet sich der Wert aller jener Güter, deren Anzahl und Qualität nicht ausschließlich von dem Umfang und der Richtung unserer wirtschaftlichen Tätigkeit abhängen. Zu dieser Kategorie gehören alle Produkte der hervorbringenden Industrie. Anders verhält es sich mit den Produkten der umarbeitenden Industrie, die sich nach Belieben reproduzieren lassen.

Während wir den Grad der relativen Nützlichkeit der ersteren unmittelbar als Folge ihrer Natureigenschaften, die von unseren Bestrebungen unabhängig sind, anerkennen, so haben wir hinsichtlich der zweiten die deutliche Überzeugung, daß den Grad ihrer relativen Nützlichkeit das Resultat unserer wirtschaftlichen Tätigkeit bestimmt, und wir schätzen sie dementsprechend nach dem Aufwande dieser Tätigkeit.

Auf welche Weise jedoch vergleichen wir den Grad der relativen Nützlichkeit der Güter mit dem Grade des Aufwandes unserer wirtschaftlichen Tätigkeit, da ohne diesen Vergleich doch eine vergleichende Schätzung des Wertes der Naturerzeugnisse und der Produkte der umarbeitenden Industrie unmöglich wäre?

Den Umfang der wirtschaftlichen Tätigkeit messen wir nach dem Werte der verbrauchten Naturprodukte und dem Werte der aufgewandten Arbeit. Der Wert der Arbeit aber ist gleichbedeutend mit dem Werte derjenigen Gattung von Gütern, welche unter den relativ nur reproduzierbaren Gütern den geringsten Grad relativer Nützlichkeit besitzt, bei deren Erzeugung also wir keinerlei spezifischer Vorteile von der Erfüllung eben dieser und keiner anderen wirtschaftlichen Tätigkeit gewahr werden.

Ein je geringerer Aufwand von Arbeit zur Erzeugung einer Einheit dieses Gutes erforderlich sein wird, um so höher wird

der Wert dieser Arbeit sein und umgekehrt. Deswegen wächst mit dem Fortschritt der Kultur und Technik, der die Ergiebigkeit selbst der einfachsten wirtschaftlichen Tätigkeiten, d. h. der gewöhnlichen physischen Arbeit, erhöht, auch unsere Schätzung der sozialwirtschaftlichen Bedeutung der Arbeit.

Wenn aber auch der Wert der Güter, die sich unbedingt reproduzieren lassen, sich nach der niedrigsten Grenze des Wertes gestaltet, d. h. nach den Kosten der Produktion, so bleibt doch bei der Wertbemessung auch dieser Güter der Grad der relativen objektiven Nützlichkeit nicht ohne Einwirkung. Denn erstens bildet derselbe die höchste Grenze ihres Wertes, zweitens aber knüpfen wir an jede Gattung von Gütern das Postulat einer gewissen Qualität, gewisser bestimmter Merkmale, welche dieselbe erst durchschnittlich genügend erscheinen lassen. Unter den Kosten der Produktion, beziehungsweise dem Aufwand des wirtschaftlichen Betriebes, verstehen wir also die zur Erzeugung eines Gutes von der oben erwähnten, bestimmten Qualität durchschnittlich unvermeidlichen Kosten. — In wiefern aber der Grad der relativen Nützlichkeit desselben von dieser Norm abweicht, insofern steigt oder sinkt sein Wert.

Das oben Gesagte zusammenfassend, gelangen wir zu dem Schlusse, daß der Wert der Güter die ihnen durch ein Zweckurteil zugeschriebene Eigenschaft ist, welche sie zu Mitteln der Befriedigung unserer allgemeinen d. h. kulturellen Bedürfnisse auf dem Wege durchschnittlich unentbehrlicher wirtschaftlicher Tätigkeit macht.

Diese Eigenschaft aber machen wir von dem Verhältnis abhängig, das zwischen dem Grad der relativen objektiven Nützlichkeit der Güter und dem Umfang und der Richtung des zu ihrer Erzeugung unentbehrlichen wirtschaftlichen Aufwandes stattfindet.

Wenn die nützlichen Eigenschaften der Güter sich als von uns unabhängige Natureigenschaften darstellen, dann schätzen wir die betreffenden Güter als vermittels wirtschaftlicher Tätigkeit gewonnene Mittel zur Befriedigung unserer Bedürfnisse, d. h. wir messen ihnen im Verhältnis zu dem Grade ihrer relativen objektiven Nützlichkeit eine sozialwirtschaftliche Bedeutung bei, doch mit dem Vorbehalt, daß die Kosten ihrer Produktion nicht die aus ihrer Gewinnung fließenden Vorteile übersteigen.

Wenn dagegen die nützlichen Eigenschaften der Güter sich

als Folge unserer wirtschaftlichen Betriebsamkeit darstellen, so schätzen wir diese Güter als Resultate unserer wirtschaftlichen Wirksamkeit, deren Zweck die Befriedigung unserer Bedürfnisse ist, d. h. wir messen diesen Gütern eine sozialwirtschaftliche Bedeutung bei, verhältnismäßig zu dem Umfang der diesbezüglichen wirtschaftlichen Betriebsamkeit, doch mit dem Vorbehalt, daß der aus ihrer Produktion fließende Gewinn nicht geringer sei, als die Kosten dieser Produktion.

---

26. M. S. KĘTRZYŃSKI. **Studya nad kancelaryą Kazimierza Wielkiego. Część I.** ***(Etudes sur la chancellerie de Casimir-le-Grand. I-ère partie).***

Dans cette première partie de l'ouvrage consacré à l'étude de la chancellerie et des diplômes de Casimir-le-Grand, l'auteur s'occupe à peu près exclusivement de l'itinéraire royal et des questions qui s'y rattachent; il expose en outre les principes qui l'ont guidé dans la fixation des dates des documents de l'époque casimirienne. Ces documents sont en trop petit nombre pour qu'on puisse en tirer un itinéraire, dans toute la signification de ce terme; quoi qu'il en soit, dans l'étude des actes diplomatiques et en général des pièces de chancellerie du roi Casimir-le-Grand, cet itinéraire n'en est pas moins un moyen critique de la plus haute importance.

Les éléments chronologiques et géographiques mis en oeuvre dans ce but se trouvent dans le protocole final (l'eschatocole), la formule Actum, remplacée parfois par d'autres expressions, comme, par exemple: Datum, Acta sunt hec, Actum publice, etc. Immédiatement après l'Actum vient la détermination géographique, l'endroit de l'action; puis sont parfois citées des indications chronologiques, parmi lesquelles en premier lieu figure d'ordinaire la date du jour, puis celle de l'année (anno domini tali, — ceci presque sans exception); enfin l'énumération des témoins. L'eschatocole est en géneral terminé par la formule: Datum per manus dominis talis cancellarii, etc.; à laquelle vient habituellement s'ajouter la mention: Scriptum per manus talis notarii curie nostre. La date du jour est le plus souvent énoncée brièvement et simplement: ce jour est désigné, soit par le rang qu'il occupe dans la semaine, soit par la fête, ou

par le nom seul du saint: conformément au calendrier de Cracovie qui faisait loi en ces matières pour tous les actes de la chancellerie. Quelquefois cependant on indique le jour de la semaine, après où avant telle ou telle fête. Il est fort rare qu'on ait fait conjointement usage des deux systèmes. La notation du jour d'après le système romain est tout à fait exceptionnelle dans les actes de la chancellerie royale; nous n'en trouvons que quelques exemples très peu nombreux dans les documents d'une authencité incontestée; les autres documents où nous les rencontrons ne proviennent pas de la chancellerie de la couronne (les instruments notariaux, entre autres) ou bien sont transcrits, ou bien même absolument faux. On en peut dire autant de l'usage de l'indiction à la chancellerie de Casimir.

En tentant d'établir un itinéraire royal il est naturel de se demander à quel moment commençait l'année pour les notaires de la chancellerie et en général pour la Pologne du XIV-e siècle; était-ce le 25 décembre, d'après le style a nativitate Domini; était-ce le premier janvier, d'après le style a Circumcisione? Les annales les plus anciennes semblent indiquer que l'année en Pologne, au XI-e siècle, partait de la Noël. Ce style persiste encore aux XII-e et XIII-e siècles (Annales du chapitre de Cracovie; annales dites de la Petite Pologne, de la Grande Pologne, des franciscains; enfin la Chronique de Jean de Czarnkow). Mais dès le XIV-e siècle apparaît dans les pièces historiques le style a Circumcisione. Dans les actes diplomatiques ce style est même appliqué beaucoup plus tôt; on le constate au XII-e siècle (1167. 31. XII, cartulaire de la Cathédrale de Cracovie I, n° 1); au XIII-e (1220. 25. XII. Codex diplomatique de la Petite Pologne II. CCCLXXXV; il est corroboré par une lettre de Jacques, archevêque de Gniezno, de 1297 (annum autem a tempore circumcisionis Domini, prout tenet ecclesia, intellegimus computandum; Hube R.: Ant. const. synod. p. 182). Parmi les actes de la chancellerie du roi Casimir-le-Grand, nous n'en connaissons que deux où les dates aient été fixées, sans aucun doute, d'après le style a Circumcisione (1352. 28. XII. Codex diplomatique de la Petite Pologne, III. DCXCIX; 1364. 26. XII. Codex diplom. de la Grande Pologne, n° 1532). Il faut encore mentionner, sans sortir du XIV-e siècle, un document de la reine Hedvige (1386. 28. XII. Codex diplomat. de la Cathédrale de Cracovie. II. CCCXXV) et le testament sous la forme d'acte notarié, de Mathieu,

chancelier de Dobrzyn (1395, 30, XII, Codex diplom. de la Cathéd de Cracovie, II. CCCCVI), qui sont, sans contestation possible, datés d'après le style a Circumcisione. L'auteur démontre ensuite que, ainsi qu'en témoignent l'itinéraire de Ladislas Łokietek et celui de Casimir-le-Grand, ce style fut le seul en usage à la chancellerie royale, de même que l'indiction généralement admise en Pologne était l'indiction romaine, comptée comme l'année elle-méme à partir du premier janvier.

L'itinéraire du roi Casimir nous apprend que le souverain suivait dans ses voyages les grandes voies commerciales et ne s'en écartait guère. Les stations où s'arrêtaient les marchands étaient aussi celles où séjournait le roi. Le roi et sa cour ne dépassaient guère la distance de quarante kilomètres en moyenne dans leurs étapes; parfois cependant, en cas de presse, on franchissait jusqu'à 60, 70 kilomètres, davantage même.

Enfin l'auteur examine et étudie quelques particularités assez confuses de l'itinéraire et cite toute une série de cas dans lesquels les données des documents diplomatiques casimiriens à nous connus, ou bien s'excluent mutuellement, ou bien se trouvent en contradiction avec la direction prise par le voyage royal, ou encore accusent une rapidité de passage d'un endroit à un autre fort au dessus des limites du possible Une partie de ces documents, ainsi que le démontre l'auteur, sont certainement faux; mais il en est un grand nombre dont l'authenticité est absolument incontestable et la bonne foi hors de doute. Ces pièces sont ou antidatées ou postdatées. Dans nos diplômes il est fort difficile de parvenir à élucider ces points en litige et à expliquer ces erreurs.

En terminant l'auteur compare l'itinéraire établi à l'aide des documents avec les indications fournies par les sources contemporaines; il fait ressortir les données qui se confirment mutuellement ou sont en contradiction.

---

27. W. KĘTRZYŃSKI. **Ziemia michałowska. Przyczynek do fałszerstw krzyżackich.** ***(Das Michelauer Land. Ein Beitrag zur Urkundenfälschung des deutschen Ordens).***

Der Umstand, daß in den vom deutschen Orden gefälschten Urkunden das Kulmer Land durch Weichsel, Drewenz und Ossa

begrenzt wird, erregt Bedenken, welche nicht unberechtigt sind, da, wie die Untersuchung zeigt, diese Grenzen nicht nur das Kulmer Land, sondern auch den größten Teil des Michelauer Landes umfaßten.

Das Michelauer Land, welches 1303 Herzog Leszek von Kujavien an den Orden verpfändete, war der jenseits der Drewenz gelegene Überrest der ursprünglichen Kastellanei Michelau, die schon 1138 erwähnt wird. In den Streitigkeiten zwischen Polen und dem Orden ist immer nur von diesem jenseits der Drewenz gelegenen Lande Michelau die Rede.

Das Michelauer Land hat aber bei den Polen eine ganz andere Ausdehnung; noch heute wird demselben die Löbau und das rechte Drewenzufer bis Strasburg zugeteilt.

Zu polnischer Zeit wurde das Kulmer Land des Ordens in eine Wojewodschaft umgestaltet und in sieben Kreise geteilt, von denen die zwei größten, Neumark (heute Löbau) und Strasburg, das Michelauer Land umfaßten und bis gegen Schönsee reichten. Dies Michelauer Gebiet hatte schon zur Zeit des Ordens und auch später sein eigenes Landgericht in Neumark an der Drewenz. Während der ersten preußischen Okkupation und zur Zeit des Herzogtums Warschau bildeten diese beiden Kreise den Michelauer Kreis. Die preußische Domänenverwaltung zählte zur Michelau auch Schönsee und Brzezinko und dehnte die Grenze bis über den Fluß Łąka hinaus aus und dies nicht mit Unrecht.

Ein Zeugnis dafür haben wir in der sogenannten Łowiczer Verschreibung für den Bischof Christian aus dem Jahre 1222. Diese vom deutschen Orden gefälschte Urkunde hat sich in zwei Exemplaren erhalten, von denen das eine (B) einen kürzeren, das andere (A) einen längeren Text enthält. Beide geben Weichsel, Drewenz und Ossa als Grenzen des Kulmer Landes an; während aber die päpstliche Bestätigung, welche das unverfälschte Original vor sich hatte, nur von der „terra Colmensis“ spricht, schreibt die gefälschte Urkunde den neuen Grenzen gemäß „pars territorii Colmensis“; in dieser „pars“, dem eigentlichen Kulmer Lande, liegen auch alle Ortschaften, welche die päpstliche Bestätigung und der kürzere Text enthalten. Die 12 Burgen des längeren Textes, welche in B. fehlen, liegen dagegen alle innerhalb der Grenzen des Michelauer Landes, wie wir dieselben aus späterer Zeit haben kennen lernen.

Wenn also die 1230 gefälschten Urkunden jene Grenzbestim-

mungen enthalten, so folgt daraus, daß der deutsche Orden schon damals den Entschluß gefaßt hatte, sich bei Gelegenheit des Michelauer Landes zu bemächtigen. 1231 lieferte Bischof Christian seine Besitzungen im Kulmer Lande und seine darauf bezüglichen Urkunden dem Orden aus. Als dann Christian in preußische Gefangenschaft geriet, wurde vom Orden die Łowiczer Schenkung (B) gefälscht in der Absicht, eventuell davon Gebrauch zu machen. Als es aber 1235 des Dobrzyner Landes wegen zu einem sehr ernstlichen Zerwürfnisse mit Konrad von Masovien kam, wurde der zweite Text (A) fertig gestellt, um bei dieser Gelegenheit das ganze Gebiet zwischen Weichsel, Drewenz und Ossa in Besitz zu bekommen. Die für den Orden ausgestellten Fälschungen — die Kruschwitzer Verschreibung — konnten bei den Verhandlungen nicht vorgelegt werden, da sie sich wahrscheinlich außer Landes im Besitz des Hochmeisters befanden. Bequemer war jedenfalls die Łowiczer Verschreibung; wenn der Vorwurf der Fälschung erhoben werden sollte, konnte man ja ganz offen sagen, der Orden habe die Urkunde und die darin erwähnten Ortschaften und Rechte in gutem Glauben übernommen; wäre eine Fälschung vorhanden, so möge man sich an Christian halten. Christian aber war damals in preußischer Gefangenschaft und es war auch keine große Hoffnung vorhanden, daß er je wieder zurückkehren werde. Konrad mußte, um wenigstens das Dobrzyner Land zu retten, dem Orden nicht nur das Kulmer, sondern auch das Michelauer Land abtreten.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1903. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Grudnia 1903.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 10. **Décembre.** **1903.**

Sommaire. Séances du 7 et 14 Décembre 1903.
Resumés: 28. M. T. GRABOWSKI. Notes biographiques et littéraires sur S. Staszic.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1903.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Miscellanea“*.

M. J. TRETIAK présente son article: *„Etudes sur J. Słowacki. Le rêve d'argent de Salomée“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1903

PRÉSIDENCE DE SON EXC. M. BOBRZYŃSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„La Prusse et l'ordre teutonique dans l'histoire de Pologne de la I-ère moitié du XIII siècle“*.

Résumés

28. T. GRABOWSKI. **Kilka szczegółów do życia i genezy dzieł Stanisława Staszica.** ***(Notes biographiques et littéraires sur Stanislas Staszic).***

La vie et les oeuvres de Staszic ont été et restent jusqu'à ce jour l'objet d'une foule de travaux dus à quantité de critiques qui, reconnaissant la haute valeur de cette personnalité littéraire, lui ont consacré des monographies, des articles, ou tout au moins des remarques plus ou moins étendues dans des ouvrages importants. Les matériaux mis en oeuvre dans ces études ont été recueillies chez les premiers biographes de notre écrivain, Grzymala, Skarbek, Niemcewicz, Koźmian, ainsi que par ceux qui se sont occupés tout particulièrement des écrits de Staszic. C'est surtout à l'époque du règne du positivisme qu'on s'est spécialement intéressé à ce maître, et les efforts tentés dans cette voie ont porté des fruits aussi précieux qu'abondants. Szujski, Kalinka, Pilat, Wojewodzki, Korzon, Tarnowski, Gargas, Grabski ont traité ce sujet avec ampleur et en ont élucidé les traits principaux. Plus populaires, mais encore dignes d'être signalés sont les articles de Zawadzki, de Plenkiewicz, de Dembowski, de Pawiński, de Nadratowski. Cependant malgré ces nombreux travaux, la critique n'a pas encore dit son dernier mot, n'a pas prononcé son jugement définitif sur les oeuvres de Staszic. La biographie de cet écrivain présente toujours beaucoup de points obscurs; l'évolution de sa pensée est encore loin d'avoir été suivie dans toutes ses manifestations, l'analyse de ses oeuvres offre encore des lacunes regrettables, des inexactitudes qu'il importe de rectifier.

L'auteur du mémoire dont nous parlons s'est proposé de compléter ce chapitre de notre histoire littéraire. Il s'est attaché avant tout à fixer les dates de la carrière de Staszic. L'autobiographie et

le „Journal de voyage“ de l'écrivain, dont jusqu'ici on ne connaissait que des fragments et que vient de publier en entier M. Kraushar, lui ont singulièrement facilité sa tâche. Il a aussi puisé d'utiles indications dans quelques-uns des ouvrages de Staszic, tels que les „Produits minéraux des Carpathes“ et plusieurs autres livres. C'est grâce à ces mêmes ouvrages qu'il lui a été possible de noter la marche des conceptions de leur auteur, qui, peu à peu, sous l'influence des idées françaises, ont atteint leur plein développement dans le livre trop peu connu, trop peu apprécié „Le genre humain“. Les traductions dues à Staszic, traductions dont on a cru pouvoir ne tenir aucun compte, ne sont pourtant point à négliger, car elles éclairent d'un jour tout nouveau les étapes de la pensée de cet écrivain. Il faut encore joindre à ces écrits tous ceux qui sont sortis de sa plume, articles, discours, préfaces dont l'ensemble est loin d'être indifférent pour qu'on puisse se former un tableau exact de sa vie et de son activité littéraire.

Jeune adolescent de quinze ans, après avoir suivi les leçons de l'école primaire de Pila et fait ses classes au collège, Staszic quitte la maison paternelle et vient passer deux ans à Paris, dans l'étude des sciences physiques et naturelles. Buffon lui inculque le goût de la recherche des détails, le penchant à réfléchir sur les phénomènes de la nature, et, de plus, ses théories scientifiques. C'est à Buffon qu'il emprunte le sérieux et l'autorité scientifiques, tandis que Rousseau lui inspire l'enthousiasme et la philantropie. Il est cependant permis de douter qu'il soit alors entré en relations avec les Encyclopédistes, ainsi qu'à la suite de Koźmian l'ont affirmé plusieurs biographes: l'autobiographie est complètement muette là-dessus. De retour en Pologne en 1772, il est accueilli, par l'entremise de Wybicki, dans la maison de l'ancien Chancelier Zamoyski, à Biezun, près de Płock. Comme ce puissant protecteur, ainsi que le rapporte Staszic dans un éloge de Zamoyski écrit plus tard, s'intéressait surtout à la science et à la politique, il n'est pas douteux que son secrétaire, qui par la suite devint gouverneur de ses enfants, n'ait pris une part active aux travaux scientifiques auxquels on se livrait dans la retraite de Biezun. D'un autre côté, Staszic était encore trop jeune, trop inexpérimenté, pour ne pas mettre à profit les conseils et les leçons de Wybicki, partisan de Rousseau comme lui, comme lui fixé à Biezun. Et puisque le philosophe genevois avait au plus haut point le sentiment de la morale, voyait

avec peine la déchéance de ses contemporains et tendait au relèvement de la pureté de l'âme, au respect de la vertu, on ne saurait s'étonner que ses doctrines aient créé des hommes meilleurs et plus grands que leurs prédécesseurs. L'action de Rousseau s'étend alors au détriment de celle de Voltaire, et c'est ce qu'il est facile de constater chez Wybicki, homme de la nouvelle école, non moins que chez Staszic adonné, comme son ami, à peu près aux mêmes études. En 1777, au cours du second voyage qu'il entreprend à l'étranger, il devient le partisan déclaré de Jean-Jacques, aussi bien dans ses opinions générales sur l'art que dans les théories sur l'importance de l'art à l'égard des masses. On voit aussi qu'il avait beaucoup lu, et surtout Fontenelle, Bayle, Montesquieu, les économistes français; les questions économiques le passionnent. Il est sceptique, mais avec modération: Rousseau, son guide, le retient sur la pente conduisant aux extrêmes. A son retour en 1779, il reçoit les ordres et débute dans la vie publique; il rêve d'embrasser la carrière universitaire et de briller à l'Académie Zamoyski. Il traduit le poème „La Religion" de Louis Racine, et joint à cet ouvrage un appendice fort inattendu, un poème de Voltaire respirant le scepticisme le plus négatif. Il traduit le fameux ouvrage de Buffon où il souligne son amour pour la vérité, son indifférence pour la poésie. Comme Buffon il pense que le véritable progrès ne procède pas par soubresauts, mais par une lente et continuelle poussée en avant. Après avoir publié ses „Observations sur la vie de Zamoyski", où l'influence de Rousseau en premier lieu, puis celle de la philosophie sensualiste de Condillac et des idées de Bernardin de Saint Pierre est manifeste, il donne une traduction d'un roman de Florian tout empreint de l'esprit de Jean-Jacques, et de l'éloge de Marc-Aurèle par Thomas, non moins imbu des maximes du philosophe de Genève. Le rationalisme qui caractérise jusqu'à un certain point toute la littérature française du temps, sans en excepter Rousseau lui-même, se fait jour maintenant dans les écrits de Staszic avec une violence qu'on ne trouve pas dans ses ouvrages antérieurs, et atteint à un degré voisin de l'intransigeance, sans être pourtant agressif, nerveux, cynique comme chez Voltaire. C'est Rousseau qui en est l'inspirateur avoué, le maître, Rousseau croyant, mais désireux d'épurer la foi, de la rapprocher de la philosophie, de ce déisme alors si populaire. Cette modification est surtout sensible dans les „Avertissements" publiés en 1790; elle l'est encore davantage dans les notes

de voyage, prises la même année. La tempête révolutionnaire qui soufflait sur les bords de la Seine éveille en Staszic un orateur enflammé, adversaire des couvents et des moines, qui bientôt, dans le „Genre humain“, allait étendre son animosité au clergé catholique tout entier, à la religion chrétienne. On reconnaît ici les effets de la doctrine des Encyclopédistes et de leurs adeptes, comme Volney. Rome et ses monuments font. il est vrai, une impression profonde sur l'âme de Staszic; la Ville éternelle néanmoins ne séduit point son coeur; il fait ressortir son infériorité en comparaison de la culture philosophique du reste de l'Europe. Il conserve la foi cependant, une foi ardente, fille de la philosophie, mais soeur du credo du vicaire savoyard. Revenu en Pologne, il se plonge dans les sciences naturelles et commence son grand ouvrage, celui qu'on cite comme son premier titre de gloire: „Le genre humain“. L'Encyclopédisme a alors pris complètement le dessus dans ses pensées; nous n'en citerons pour preuve que ces tirades froides, quoique passionnées, contre le clergé, contre „ces vérités soit-disant célestes mais enfantées par les hommes“, qui encombrent les pages du livre dont nous venons de rapporter le titre; le premier chant seul se distingue par une chaleur, une absence de déclamation emphatique et oratoire à la manière de Volney, et des disciples de l'Encyclopédie. Le savant géologue qui décrit les „Produits minéraux des Carpathes“, ne peut oublier qu'il est un philsophe et qu'il appartient à l'école de Rousseau et des Encyclopédistes; il est encore un homme d'Etat qui sous le coup des récentes catastrophes historiques, et instruit par ses recherches sur la Slavie, rêve de réaliser l'union de tous les peuples slaves; il n'a pas en Napoléon la confiance aveugle de ses compatriotes et s'abstient de faire l'éloge du conquérant; bien plus, il n'en parle même pas à l'époque où l'admiration et l'amour de l'empereur étaient à leur apogée. Même en 1812, alors que la campagne contre la Russie faisait naître de si grandes espérances, il ne croit pas au succès basé sur les triomphes militaires et préconise plutôt la nécessité d'un travail organique constant et progressif. C'est aussi par là que s'explique le revirement de Staszic devenant monarchiste de républicain qu'il avait toujours été jusque là, mais monarchiste à la Buffon, à la Rousseau, à la Condillac, en présence de l'attitude conciliante et bienveillante de l'empereur Alexandre I à l'égard des Polonais. „Le genre humain“ enfin publié en 1820, le „genre humain“, miroir de l'âme de Sta-

szic accuse ces nouvelles tendances. C'est dans cet ouvrage que se reflète toute la vie intellectuelle de l'écrivain, et il est aisé de l'y retrouver. Il avait passé vingt cinq longues années à préparer et à composer ce monument littéraire construit à grand appareil scientifique. Le livre manque d'unité, car Staszic fut un esprit fort actif et fort mobile. Ses lectures lui découvraient à chaque instant de nouveaux points de vue qu'il adoptait, et chaque phase de son existence laisse ainsi des traces, des marques significatives dans cette grande oeuvre. C'est d'ailleurs la seule explication qu'on puisse donner aux contradictions qu'on y signale. Ces contradictions furent souvent notées dans la vie même de Staszic et jugées avec une sévérité partiale. A vrai dire, et en examinant de près cette vie elle ne manque point d'unité, ni dans les oeuvres ni dans les idées. Ce qui la domine, la dirige, c'est le rationalisme, le rationalisme à la gloire duquel, ainsi que Condorcet et les autres Encyclopédistes, Staszic entonne dans le „genre humain" un hymne enthousiaste, et qui, parvenu à son dernier période dans cette oeuvre, marque le terme auquel aboutit l'évolution de l'esprit de Staszic. L'Encyclopédie en effet eut pour adeptes des hommes de tendances fort diverses, mais tous fidèles au dogme de la supériorité de la raison.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15 Lutego 1904

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1904.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1905.

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

Page

L. Abraham. La Pologne et le Concile de Pise en 1409 18

J. Bołoz Antoniewicz. La cène de Leonardo da Vinci 53

P. Bieńkowski. Sur les statues des Grecs dans les monuments triomphaux d'Attale I. 83

A. Brückner. Les apocryphes du moyen âge. II partie 4

Fr. Bujak. Les noms topographiques considérés comme base de l'histoire de la colonisation en Pologne 72

St. Ciszewski. La couvade. Étude ethnologique 19

Compte rendu de la séance du 7 janvier 1904 de la Commision de l'histoire de l'art 10

— rendu de la séance du 4 mars 1904 de la Commission de l'histoire de l'art 27

— rendu de la séance du 28 avril 1904 de la Commission de l'histoire de l'art 40

— rendu de la séance du 18 juin 1904 de la Commission de l'histoire de l'art 69

— rendu de la séance du 6 juillet 1904 de la Commission de l'histoire de l'art 81

— rendu de la séance du 17 novembre 1904 de la Commission de l'histoire de l'art . . , ... 123

L. Finkel. Études sur la dynastie des Jagellons. I. La Reine Sophie . . 43

S. Hammer. Des gros mots dans la langue de Cicero et de leurs sources, du langage familier et de celui de la comédie . . . . . .

A. Jabłonowski. Atlas historique des territoires ruthènes de la République de Pologne vers la fin du XVI-e siècle 89

A. Karbowiak. Études statistiques sur l'histoire de l'Université de Cracowie dans les années 1433—1510 28

St. Kętrzyński. Études sur la chancellerie de Casimir-le-Grand. II-e et III-e partie 85

Page

J. Makarewicz. La théorie du droit juste (richtiges Recht) de Stammler 119
T. Mandybur. Plutus et Penia 16
C. Morawski. De Athenarum gloria et gloriositate Atheniensium 112
Fr. Piekosiński. Quelques dates pour servir à l'histoire économique de la Pologne au moyen âge 34
E. Porębowicz. Chrétien de Troyes et le roman d'actualité au XII-e siècle 101
— La théorie médiévale de l'amour courtois 106
St. Schneider. Godfried Ernest Groddek (a l'occasion du centenaire de sa nomination à la chaire de littérature grecque à Vilno) 5
T. Sinko. De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione . . . 115

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier — Février. 1904.

Sommaire. Séances du 11 et 18 Janvier, de 15 et 22 Février.
Résumés: 1. M. A. BRÜCKNER. Les apocryphes du moyen âge. II partie.
2. M. ST. SCHNEIDER. Godfried Ernest Groddek (A l'occasion du centenaire de sa nomination à la chaire de littérature grecque à Vilno.
3. Compte rendu de la séance du 7 Janvier 1904 de la commission de l'histoire de l'art.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 JANVIER 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

L. STERNBACH: »Nicolai Calliclis Carmina«, p. 80.

A. MIODOŃSKI: »Philippi Callimachi et Gregorei Sanocei carminum ineditorum corollarium«, p. 25.

M. A. BRÜCKNER présente son travail: „*Les apocryphes du moyen âge*". II partie.

M. M. KAWCZYŃSKI présente son travail: „*Recherches étymologiques sur quelques anciens termes polonais (źreb, kmieć, knieja, gumno, jezioro, bałwan)*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la commission linguistique du 11 Décembre 1903.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la commission de l'Histoire de l'art du 7 Janvier 1904.

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe.

»Rozprawy Akademii Umiejętności«. Wydział filologiczny. Ser. II. T. XXI, ogólnego zbioru tom XXXVIII. *(Travaux de la Classe de Philologie)*, 8-o, p. 417.

W. VONDRAK: »Zachodnio europejskie postanowienia pokutne w języku cerkiewno-słowiańskim«. *(Recherches sur les règles de la pénitence occidentale d'après les monuments littéraires de la langue liturgique de l'église slave)*, p. 67.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. SCHNEIDER: „*Godfried Ernest Groddeck. (A l'occasion du centenaire de sa nomination à la chaire de littérature grecque à Vilna)*".

Le Secrétaire présente l'article de M. K. HECK: „*Observations critiques sur les plus anciens textes et sur la composition de l'hymne Bogurodzica*" et de M. A. CHMIEL: „*Observations paléographiques sur l'hymne Bogurodzica d'après manuscrit de la Bibliothèque Jagellonienne Nr. 1619*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 JANVIER 1904

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. F. PIEKOSIŃSKI présente son article: „*La monnaie polonaise dans les temps antérieurs aux Piasts*".

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. GRABSKI: „*Le capital et le revenu du capital*".

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1904.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności«. Wydział historyczno-filozoficzny. Ser. II. Tom XX, ogólnego zbioru tom XLVI. *(Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie),* 8-o, p. 000.

L. FINKEL: »Bibliografia historyi polskiej«. *(Bibliographie d'histoire polonaise), III partie. I fascicule (contenant l'Histoire politique),* p. 1143—1414. Cena 7 kor. 50 hal.

A. KĘTRZYŃSKI: »Ziemia Michałowska. Przyczynek do fałszerstw Krzyżackich«. (*La terre de Michałow. Contribution à l'histoire des falsifications des chartes par l'Ordre teutonique).*

M. FR. PIEKOSIŃSKI présente son article: *„Quelques dates pour servir à l'histoire de l'agriculture en Pologne au moyen âge“.*

M. CH. POTKAŃSKI présente son article: *„Etudes sur la colonisation polonaise au moyen âge“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. FR. BUJAK: *„Les types de la disposition des terrains ruraux dans les districts actuels de Cracovie et de Chrzanow“.*

Résumés

1. Prof. A. BRÜCKNER. **Apokryfy średniowieczne, część druga.** ***(Mittelalterliche Apokryphen. Zweiter Teil).***

Im ersten, Abhandlungen der philologischen Klasse XXVIII Bd., S. 262—380, abgedruckten Teil hatte der Verfasser, nach Vorausschickung allgemeiner Erörterungen, das — nach der Bibel — umfangreichste Denkmal der mittelalterlichen Literatur in Polen, die „Meditation über das Leben Jesu" behandelt, d. h. den erschöpfendsten, aus allen möglichen Quellen, zumeist jedoch, für den Anfang mindestens, aus der Vita Metrica stammenden Bericht über Maria und Christus. Freilich mußten die verschollene Handschrift selbst die dürftigen, meist nur lexikalischen Exzerpte aus derselben des gelehrten Kanonikus A. Petruszewicz ersetzen. Ein Wörterverzeichnis, das alle diese Excerpte vereinte, beschloß jenen ersten Teil.

Im vorliegenden zweiten führt der Verfasser die Betrachtung der Przemysler Meditation zu Ende, auf andere ihrer Quellen, Comestor u. s. w., verweisend und reiht daran andere Apokryphen an: den in einer Abschrift von 1544 erhaltenen „Schönen Bericht" (der neben des Hildesheimers Dreikönigslegende die Passion und das Evangelium Nicodemi enthält), das „Leben Christi" des Opec (nach Bonaventura, aber mit zahlreichen apokryphen Erweiterungen, 1522 gedruckt), die Marienpredigten des Magr. Paterek (Handschrift circa 1520) und andere handschriftliche und gedruckte, lateinische und polnische Texte, die noch dem ausgehenden Mittelalter angehören. Weiter verfolgt er die Ausstrahlungen dieser Literatur nach Rußland und Litauen (litauische Übersetzungen des Opec im XVIII. Jahrhundert), bespricht sprachliche u. a. Einzelheiten, darunter auch die „strava" des Jordanes, weil der polnische Ausdruck strawa epulae ferales noch in diesen Apokryphen bedeutet, somit die go-

tische Herleitung, die noch immer herumspuckt, als grundlos aufzugeben ist. Namentlich verweilt er bei den Marienpredigten des Paterek: der Krakauer Universitätslehrer, dann Prediger, zeigt sich als Meister eines klar verständlichen Vortrages und sein Werk als die schönste Probe frühpolnischer Prosa. Es wird der nahe Zusammenhang der Opecschen Vita Christi mit der Przemysler Meditation wahrscheinlich gemacht und im Anschluß die polnische Passionsliteratur von 1450—1550 besprochen. So wird die polnische ältere Literaturgeschichte um einige neue Daten bereichert; es werden die Lücken festgestellt, die durch den Verlust von Handschriften entstanden sind; es vergrößert sich der Bestand der mittelalterlichen Literatur, an der gerade Krakauer Hochschullehrer wesentlich mit geschaffen haben, die über ihr gelehrtes Treiben die Pflege der Landessprache nicht außer Acht ließen. Der Kreis der hieher gehörigen Denkmäler wird nur in einem Punkte überschritten, indem das äußerst beliebte, durch über anderthalb Jahrhunderte verbreitete Częstochauer Ostermysterium, wegen seiner Verwertung des Evangelium Nicodemi in die Betrachtung einbezogen wird; sonst geht der Verfasser der neueren Literatur aus dem Wege.

---

2. ST. SCHNEIDER. **Godfryd Ernest Groddek (W setną rocznicę powołania jego do Wilna na katedrę literatury greckiej.** ***(Gottfried Ernst Groddeck (Zum hundertjährigen Jubiläum seiner Berufung auf den Lehrstuhl der griechischen Literatur in Wilno)).***

Der Verfasser hat sich die Aufgabe gestellt, die Ansichten Groddecks über die klassische Philologie darzulegen und das auszuwählen, was von denselben einen bleibenden Wert für die Zukunft haben kann. Zu diesem Zwecke unterzog er mehrere Werke und Abhandlungen Groddecks der Reihe nach einer genaueren Prüfung und begann mit einer der ältesten Abhandlungen desselben, die bisher kaum dem Titel nach bekannt ist und die er in der königlichen Bibliothek zu Berlin, wo sie im J. 1788 erschienen war, kennen gelernt hat. Es ist dies eine Preisschrift, welche die von dem Münchener Wissenschaftlichen Verein aufgeworfene Frage zum Gegenstand hat, ob die Deutschen in gewissen Gattungen der Poesie und Rhetorik die Römer und Griechen erreicht oder sie über-

flügelt hätten. Der junge, sechs und zwanzigjährige Groddeck verstand es, in dieser Abhandlung jegliche Einseitigkeit zu vermeiden, und gelangte zu dem Resultat, daß beide Literaturen: die altertümliche, speziell die griechische und die neuere, besonders die deutsche, von verschiedenen Standpunkten aus betrachtet und beurteilt werden müßten. Die neuere Literatur beschränke sich fast ausschließlich darauf, eine zeitweilige Befriedigung, eine vorübergehende aber doch angenehme Täuschung der Phantasie hervorzurufen und höchstens den ästhetischen Geschmack auszubilden und zu verfeinern. Der griechische Dichter dagegen war ein Organ des Volkes, schilderte das Leben und pries die Taten der Götter und Nationalhelden und bot dabei Sittenlehren als eine den damaligen Bedürfnissen, Gebräuchen und Anschauungen angepaßte Lebensphilosophie.

Der Verfasser verweist auf die Ähnlichkeit dieser Konkursabhandlung Groddecks unter dem Titel: „Über die Vergleichung der alten besonders griechischen mit der deutschen und neueren schönen Literatur“ mit der sieben Jahre später erschienenen berühmten Abhandlung Schillers: „Über naive und sentimentalische Dichtung“ (in den Horen von 1795 und 96). Groddeck betonte die Neigung aller Dichter zur komischen Erzählung — ähnlich erhebt Schiller das Ziel und die Wichtigkeit der Komödie über die Tragödie. So wie jenem das Element, das später als romantisch bezeichnet wird, im Altertum fremd gewesen zu sein scheint, so nahm auch dieser keine bedeutendere Spuren einer sentimentalen Auffassung der Natur bei den Griechen an. Neuere Forschungen jedoch haben das Schema von der Naivität und der Natürlichkeit der altertümlichen Poesie (die Wendung „die schöne Einfalt der Natur“ findet sich sowohl bei Groddeck als auch bei Schiller) gegenüber der neueren, sentimentalen Kunstpoesie bereits widerlegt. Trotz alledem bleibt der Ausspruch des jugendlichen Groddeck bestehen, daß die griechische Poesie — wenigstens in ihrer Blütezeit — eine Versinnlichung der Gedanken und ein belehrender Faktor in der Gestalt des Schönen war, keineswegs aber ein leeres Spiel der Phantasie und eine Jagd nach einem unerreichbaren Ideal.

Weiterhin bespricht der Verfasser das System Groddecks, das ebenso wie jenes seines Lehrers Heyne auf der Koordination der Grammatik mit den historischen Wissenschaften beruht, die zu einer ästhetischen Zusammenfassung des Altertums in ein harmonisches, einheitliches Ganze beitragen sollten.

Daher die bei Groddeck nach dem Vorbilde Heynes gleichmäßige Berücksichtigung der sachlichen und sprachlichen Seite bei der Interpretation der Autoren. Groddeck lebte in der Zeit vor dem bekannten Zerfall der Philologie in zwei einander entgegengesetzte Richtungen: in die formal-kritische oder anders grammatisch-logische Richtung, welche nach dem Muster der englischen und holländischen philologischen Schule Gottfried Hermann einführte, und sodann in die reale, d. h. historisch-antiquarische, deren Vertreter nach dem Vorbilde Wolfs, des Begründers der klassischen Philologie, August Boeckh war.

Boeckh selbst ersehnte allerdings eine derartige Versöhnung aller widersprechenden Richtungen der Philologie unter einander, daß dabei von einem Sieger oder Besiegten eigentlich keine Rede sein kann; indessen artete sein System bei den Nachfolgern in eine wahre Polymathie aus, die alles wiedergeben sollte, was dem Bereich der Geschichte angehört. Groddeck hielt sich von allen Auswüchsen, sowohl in der einen wie in der anderen Richtung, der grammatischen oder historischen, der formalen oder realen, durchaus fern: er warnte einerseits vor einer Beschränkung der Literatur auf „nur sprachliche und stilistische Übungen“ und andererseits vor „Panhistorie oder Allkunde“ da „ein vielseitig gebildeter Geist... doch nicht zugleich ein Polyhistor sein oder die Tiefen der Wissenschaften ergründen soll“.

Besonders wichtig bei Groddeck ist die Hervorhebung einer neuen, dem Neohumanismus Herders und anderer bekannten Richtung, die weniger auf einem historischen Zusammenhang und der Abhängigkeit der beiden Welten: der alten und der neuen, beruht, denn auf einer Vergleichung und Unterscheidung derselben, um zu dem Resultat zu gelangen, was in diesen beiden Welten gemeinschaftlich, ewig lebensfähig und ewig menschlich ist. Groddeck spricht in einer seiner Abhandlungen, ohne von dem in der Konkursabhandlung eingenommenen Standpunkt abzuweichen, aus, daß man durch eine zielbewußte Vergleichung des Alten mit dem Neuen erst eigentlich sowohl das eine als das andere zu würdigen imstande ist; das Neue jedoch, das zum größten Teil in dem Alten wurzelt, läßt sich in diesem Falle leichter begreifen und verständiger und richtiger beurteilen.

Ebenfalls bezeichnend bei Groddeck ist der Umstand, daß er eine Trennung der Philosophie von Religion und Poesie überhaupt

nicht anerkannte und somit ein tieferes Verständnis für Mythologie hatte, obwohl er den Wert der griechischen Religion nicht hinreichend würdigte. In den Mythen erkannte er den transzendenten Inhalt an, außerdem „Wesen, die einst für übernatürlich gehalten wurden“. Mehrere Abhandlungen widmete Groddeck Themen, die in das Bereich der Religion und Mythologie einschlugen, besonders aber hat er in einer derselben unwiderleglich bewiesen, daß der mit dem Kult des Osiris übereinstimmende Adoniskult aus Ägypten herstammte. In zwei Abhandlungen beschäftigte er sich mit Zamolxis, den der thrakische Stamm der Geten als seinen Gesetzgeber verehrte. In der ersten Abhandlung stützt sich Groddeck hauptsächlich auf Herodot (4, 93 u. 94) und gelangt zu der Überzeugung, daß bei Herodot von einem Glauben der Geten an irgend welche Unsterblichkeit der menschlichen Seele, überhaupt von einem Fortleben der Menschen nach dem Tode gar keine Rede ist, sondern nur von ihrem speziellen Glauben an ihren eigenen Gott Zamolxis und davon, daß sie allein sich mit ihm vereinigen, wenn sie im Kampfe gefallen sind. In der zweiten Abhandlung über Zamolxis untersucht Groddeck spätere Überlieferungen über denselben aus den Zeiten nach Herodot und weist nach, daß dieselben auf einer Aneignung des Zamolxis durch die Pythagoreer beruhen, woher ihm die Lehre von der Unsterblichkeit der Seele und der Glaube von der Metempsychose, die Groddeck nicht anerkennt, zugeschrieben werden.

Der Verfasser ist der Meinung, daß Groddeck vollständig Recht hat, wenn er bei den Geten keine Spuren einer späteren pythagoreisch — platonischen Unsterblichkeit der Seele und einer Metempsychose findet, daß er jedoch hyperkritisch wird, wenn er bei ihnen durchaus keine Palingenesie und Wiederkehr zur Erde annimmt, wofür unumstößliche Beweise vorhanden sind. Zamolxis war — der Ansicht des Verfassers nach — zu Anfang zweifellos der Vermittler zwischen dem einzigen Gott der Geten oder der Thraker überhaupt und ihnen selbst und wurde in der Folge mit jenem Gotte der Sonne identifiziert; ähnlich war der Sonnengott der Schamanen ein Spiegelbild des babylonischen Bel, Mitra ein Abbild des iranischen Kronos, Orpheus hinwieder ein Verkünder des griechischen Kronos mit dem goldenen Zeitalter und der körperlichen und geistigen Wiedergeburt. Groddeck legte sich von der ungewöhnlichen Tragweite der orphischen Poesie keine genaue Rechenschaft ab;

wenigstens kann man in seinem gelehrten und verhältnismäßig am weitesten verbreiteten Werke: „Initia historiae Graecorum litterariae“ keine derart verherrlichende Worte über diese religiöse Poesie lesen, wie z. B. über die homerischen Gedichte. Und doch hat den gewaltigen Koryphäen der deutschen und polnischen Poesie, Goethe und Mickiewicz, gerade dies in den orphischen Fragmenten am meisten gefallen, daß in ihnen Poesie, Religion und Philosophie in eins zusammenfließen, daß ihnen der Stempel reinster Begeisterung und geistiger Vertiefung aufgedrückt ist.

Dagegen stimmt die Anschauung Groddecks über Ziel und Aufgabe der griechischen Tragödie, daß besonders die Dramen des Äschylos, Sophokles und Euripides keine von vornherein bezweckte ethische und politische Absicht verfolgten, mit der Auffassung Goethes und Mickiewicz, über wahre Kunstwerke überein, daß nämlich dieselben ein didaktisches Ziel allerdings nicht bezwecken, daß sie weder loben noch tadeln, daß ihnen aber trotzdem eine allseitige Lehre unwillkürlich entströmt. In der unzertrennlichen inneren Dreieinheit: der Religion, Poesie und Philosophie, betonte Groddeck am stärksten, und dies am Vorabend der polnischen Romantik, die nie alternde Erhabenheit der griechischen Poesie und Literatur. Er verstand es, die Liebe zur altertümlichen Poesie mit seinem eigenen Leben und dem seiner Schüler in Einklang zu bringen. In der denkwürdigen Vorrede von Mickiewicz über die romantische Poesie in der Ausgabe seiner „Gedichte“ v. J. 1822 finden sich deutliche Anklänge an Groddecks Gedanken, besonders in dem Abschnitte über die Griechen und Römer, denen Mickiewicz in dieser Vorrede sehr viel Platz eingeräumt hat. Vorzüglich hebt Mickiewicz nach dem Beispiele Groddecks die Anerkennung der „Volkspoesie“ bei den Griechen mit beredten Worten hervor. Dies gibt, wenn auch bestimmte Beweise dafür fehlen, zu der fast sicheren Annahme Veranlassung, daß Groddeck, im Gegensatz zu den Pseudoklassikern und Johann Śniadecki, die ersten siegreichen Versuche der polnischen Romantik mit Wohlwollen betrachtete und daß er in die Worte Goethes: „Klassisch ist das Gesunde, romantisch dss Kranke“, nicht eingestimmt, sondern eher in dieser neuen „Poesie des Lebens“ ohne „Augenglas“ das herausgefunden hätte, was er selbst aus seiner eigenen Seele in die Seelen seiner Schüler, und besonders des genialsten unter ihnen, übertragen hatte.

Zum Schluß stellt der Verfasser in Kürze auf Grund der an den

Fürsten Adam Czartoryski in den Jahren 1796—1822 gerichteten Briefe Groddecks, die, bisher nicht bekannt und nicht benützt, in der Bibliothek der Czartoryski in Krakau (Hschr. 38) zu finden sind, den berühmten Streit Groddecks mit dem Rektor der Universität in Wilno, Johann Śniadecki, dar, in dem es sich um die Berufung des Professors der Beredtsamkeit in Krzemieniec, Eusebius Słowacki, auf den Lehrstuhl der polnischen Literatur oder „der Beredtsamkeit und Poesie" in Wilno handelte. Diese Briefe werfen ein neues Licht auf die unbeugsame sittliche und wissenschaftliche Autorität Groddecks, der in den Jahren 1808—11 energisch und tapfer die Kandidatur des von Johann Śniadecki protegierten Eus. Słowacki bekämpfte, indem er ihm ganz unwiderlegbar hohle Deklamation und seichte, oberflächliche Kenntnisse vorwarf.

---

3. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 7. stycznia 1904.** ***(Compte rendu de la séance du 7 janvier 1904 de la Commission de l'histoire de l'art).***

Au début de la séance, le président, M. Maryan Sokołowski rappelle qu'on va célébrer à Cracovie, en 1905. le quatre centième anniversaire de la naissance de l'écrivain Rey. L'Académie prendra part à cette solennité et publiera à ce propos toute une série de travaux sur le XVI-e siècle. Il serait donc à désirer qu'au cours de la présente année 1904, la Commission s'occupât tout spécialement de la civilisation et de l'art à l'époque des Jagellons et apportât ainsi sa contribution aux publications qui se préparent. Le président invite ses collaborateurs à prendre en considération cette proposition, autant toutefois que cela sera possible.

M. Szajnocha expose ensuite le résultat de ses recherches sur les matériaux dont est composée la statue de Ladislas Łokietek, à la cathédrale de Cracovie, recherches exécutées à la demande de la Commission. Cette statue est en pierre calcaire et non en agglomération artificielle à base de plâtre, ainsi qu'avait cru pouvoir le soutenir M. Lepszy, à la séance de la Commission du 11 juillet 1901. D'après l'hypothèse de M. Lepszy, loin d'être originale, la figure du roi ne serait qu'une composition fantaisiste ne remontant qu'aux trente premières années du XIX-e siècle, ainsi que l'indique

d'ailleurs le style et la manière du travail. M. Lepszy se réserve de présenter à une prochaine séance de la Commission les arguments qui lui permettent de persévérer dans son opinion. La discussion promet d'être des plus intéressantes.

M. Tomkowicz donne lecture d'une brève monographie du châtelet de Korzkwa, près de Cracovie, non loin de la station douanière de Szyce. Ce petit château, ou plutôt cette maison fortifiée, est un assez curieux spécimen des résidences seigneuriales du XVI-e siècle. Après avoir retracé à grandes lignes l'histoire du village de Korzkwa, le rapporteur soumet à l'assemblée des photographies et des plans à coupe horizontale de l'édifice dont il décrit avec précision l'état actuel. La bâtisse s'élève sur un mamelon, au pied duquel coule une rivière qui le contourne à peu près de trois côtés. Ce site répond bien à la conception des forteresses médiévales. Néanmoins les constructions de notre manoir ne datent que du XVI-e siècle. Le plateau a la forme d'un polygone irrégulier, occupé entièrement par le mur d'enceinte et le bâtiment d'habitation. Le mur construit en grosse pierre brute a tous les caractères d'un rempart défensif. La maison conserve encore de curieux détails, comme, par exemple, le portail, le vestibule, et quelques portes d'un beau dessin. Autour d'une salle voûtée, au rez-de-chaussée, court un banc de pierre. Dans une grande pièce du premier, juste au-dessus de la salle du rez-de-chaussée dont nous venons de parler, on voit encore un plafond à caissons et à rosettes, ainsi qu'une cheminée en pierre de Pinczów.

En supplément à la communication qu'il fit à la séance du 10 juillet 1902, M. Cercha présente une marque lapidaire de Jean Michałowicz d'Urzendow, qu'il a découverte à la collégiale de Łowicz. Cette marque, ou monogramme, gravée sur marbre de Kielce, provient, pense le rapporteur, de la plaque funéraire de Michałowicz, qui autrefois se trouvait dans cette église et a aujourd'hui disparu. Ce serait donc la troisième marque connue de cet artiste de valeur. M. Cercha faisant ensuite ressortir la parenté entre le monument de Padniewski, dû au ciseau de Michałowicz, et le tombeau de l'archevêque Uchański, à la collégiale de Łowicz, se croit autorisé à penser que l'archevêque employa Michałowicz à la construction du petit palais archiépiscopal et à celle de sa chapelle dans la dite église.

M. Chmiel fournit quelques détails sur l'histoire de la fabrica-

tion des ceintures polonaises à Cracovie, détails puisés aux archives municipales de cette ville. Il nous apprend qu'en 1791 Cracovie possédait deux fabriques de ceintures. L'une, celle de Masłowski, occupant, rue Grodzka 82, une maison appartenant à la ville, dans laquelle travaillaient une quinzaine d'ouvriers, l'autre, celle de Joseph Trajanowski, personnage jusqu'ici inconnu, habitant avec „sa fille et un domestique“ la maison numéro 22. Cette seconde fabrique appartenait bien à Trajanowski et non à Jacques Paschalis, fabricant de ceintures à Kobylniki et à Lipkow, citoyen de Cracovie à partir de 1778, et, dès 1791, propriétaire de la maison „noble“, numéro 385, rue Sławkowska (en 1791 Paschalis avait obtenu l'indigénat polonais, d'où le titre de noble assigné à sa demeure). Cela résulte de ce fait que le recensement des habitants de la maison Paschalis ne mentionne aucun personnel de serviteurs qu'on puisse compter comme personnel de la fabrique. En même temps que la fabrique de Masłowski, il y en avait encore une autre en 1796 à Cracovie, installée rue Floryańska, dans la maison de Jean Kanty Sztumer, marchand et bourgeois de la ville. Il est vrai qu'en dehors de la mention précitée, les Actes conservés aux archives ne contiennent aucune indication au sujet de la fabrication de ceintures sous la direction de Sztumer; néanmoins le rapporteur pense que cet établissement était alors en pleine activité. Il en donne pour preuve les initiales S. J. brodées aux quatre coins d'une ceinture décrite par M. Emmanuel Swieykowski dans son travail: „Produits de l'ancienne industrie artistique polonaise, exposés au Musée national de Cracovie par la Société de l'Art appliqué polonais“. Il est évident, affirme M. Chmiel, que ce sont là les initiales de Sztumer, fabricant de ceintures à Cracovie, jusqu'ici ignoré.

M. Chmiel signale encore les dates où les fabricants de ceintures Puciłowski et Chmielowski furent admis au droit de cité dans notre ville. Ce fut en 1790 et en 1796. Ces dates sont fort importantes, car c'est seulement à partir de cette époque qu'on peut noter la naissance et l'extension de cette industrie à Cracovie, où furent alors créées plusieurs manufactures de ce genre. Aucun artisan en effet n'était autorisé à exercer sa profession dans la ville, s'il n'avait été préalablement reconnu citoyen de la commune.

Le Secrétaire communique ensuite deux photographies de plaques de formation, ou plutôt d'ornementation problématique trouvées à Opoczno; elles ont été transmises à la Commission par M.

l'abbé Trybulski, vicaire à Opoczno, par l'intermédiaire de M. l'abbé Brykczyński. Elle couvraient les parois d'un corridor taillé dans le roc, raconte M. Trybulski.

Le président soumet à la Commission la photographie d'une image en bois du Christ, du village de Plonka, dans le gouvernement de Łomża (cette figure a été reproduite dans l'Encyclopédie de la Vieille Pologne de Gloger) communiquée avec une description par M. G. Worobjew.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Marca 1904

14

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. Mars. 1904.

Sommaire. Séances du 14 et 22 Mars.
Resumés: 4. M. T. MANDYBUR. Plutus et Penia.
5. M. L. ABRAHAM. La Pologne et le Concile de Pise en 1409.
6. M. ST. CISZEWSKI. La couvade. Etude ethnologique.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 MARS 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„Une oeuvre inconnue de J. Słowacki: Lettre apostolique“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. MANDYBUR: *„Plutus et Penia“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 22 MARS 1904.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. L. ABRAHAM présente son travail: *„La Pologne et le Concile de Pise en 1409“*.

M. CH. POTKAŃSKI présente son article: *„Etudes sur l'histoire de Boleslas-le-Grand (Chrobry)“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. CISZEWSKI: *„La couvade. Etude ethnologique“*.

Résumés

4. THADDAEUS MANDYBUR. **Plutos i Penia.** ***(Plutos und Penia).***

Die Darstellung der allmählichen Entwicklung der personifizierten Vorstellungen von Plutos als dem Gotte des Reichtums und der Penia, der Armut, inwiefern dieselben mythischen oder volkstümlichen Charakter haben, bildet den Gegenstand der vorliegenden Abhandlung. Die mythische Vorstellung von „Plutos", dem Gotte des Reichtums, hat sich früher gebildet zu Ende des VII. Jahrh. oder im VI. Jahrh. gleichzeitig mit der Entwicklung des Ackerbaus und des Kultus der Demeter. „Plutos" wird zuerst in dem homerischen Hymnus auf Demeter und bei Hesiod erwähnt. Sehr oft wird er als eine Abart des unterirdischen Gottes Pluto begriffen. Die Vorstellung vom blinden Gotte des Reichtums ist eine spätere Reflexion und darf keineswegs für die ursprüngliche Vorstellung gehalten werden. Plato ist der erste, der von einem blinden Plutos spricht, obwohl diese Vorstellung nicht von ihm herrührt, sondern sich viel früher gebildet haben muß.

Die volkstümliche Personifikation der Penia, der Armut oder des Elends, ist, so viel wir wissen, später als diejenige des Plutos entstanden; wir begegnen ihr in der Literatur wieder zuerst bei Plato. Auf ihren rein volkstümlichen Charakter weisen zahlreiche Analogien aus den volkstümlichen Vorstellungen von der Armut bei anderen Nationen hin.

Die griechischen Komödiendichter brachten diese Gestalten auf die Bühne, aber erst aus einer späteren Komödie des Aristophanes u. d. T. Πλοῦτος erfahren wir etwas Genaueres über diese Personifikationen in ihrer weiteren Entwicklung. *Plutos* wird bei Aristophanes so dargestellt, daß man darin leicht den Einfluß der volks-

tümlichen Gestalt der Penia erkennt, da derselbe im ersten Teile der Komödie als ein alter und armer Greis auftritt, und eben so pflegt sich das Volk die Penia vorzustellen, d. i. in der Gestalt einer mageren und armen Frau. Die Gestalt der Penia und die brutale Behandlung. die ihr unter den Menschen zuteil wird, erinnern sehr an ähnliche Gestalten und Erzählungen bei anderen Völkern, insbesondere bei den slavischen. Die Penia des Aristophanes läßt auch einen starken Einfluß der cynischen Anschauungen erkennen.

Die Komödie „Plutos“ selbst in ihrer späteren Redaktion vom Jahre 388 wurde unter dem Eindrucke der Siege Trasybuls, die bei den Athenern große Hoffnungen erregt haben, geschrieben, aber der Unterschied zwischen der nicht erhaltenen ersten Redaktion vom Jahre 408 und dieser späteren muß sehr groß gewesen sein. Einige Szenen in der späteren Komödie, die aus der älteren ohne Änderungen herübergenommen worden sind, zeigen deutlich, daß der Dichter in der ersten eine andere Absicht verfolgt hat. Dort mußte die Komödie mit der plötzlichen Bereicherung aller Menschen ohne Unterschied, die eine ganze Reihe humoristischer Szenen zur Folge hatte, geendet haben; die spätere Komödie ist in dieser Hinsicht nicht gleichmäßig ausgeführt worden. Nach den Worten des Dichters selbst sollen, nachdem Plutos wieder sehend gemacht wurde, nur arme und ehrliche Leute reich werden, die unehrlichen aber und reichen in Armut verfallen. Dem Dichter aber ist dies entgangen: die Szenen aus der älteren und neueren Komödie wurden ohne Unterschied nebeneinander gestellt.

In den späteren Zeiten begegnen wir nur bei einigen griechischen und lateinischen Schriftstellern Erwähnungen des Plutos, erst bei Lukian fanden die Gestalten des Plutos und der Penia größere Anwendung. Lukian entlehnte sehr viel aus der früher erwähnten Komödie des Aristophanes, er stellt diese Gestalten im Dialoge „Timon“ mit einer ihm eigentümlichen, auf Effekt berechneten Übertreibung dar. Originell ist bei ihm und nicht ohne humoristischen Effekt, daß er das Testament, auf dessen Eröffnung Verwandte und Freunde warten, Plutos gleichgestellt hat.

Bei den Römern hören wir selten von Plutos, da sie ihre eigenen Reichtümer spendenden Götter gehabt haben, insbesondere den Herkules. Die Armut oder das Elend stellten sie sich als einen furchtbaren Dämon vor.

In der Kunst, d. i. in der Bildhauerei und Malerei, hat man den Plutos als einen Knaben mit dem Füllhorn in der Hand zusammen mit dem Frieden oder anderen Personifikationen oder als einen von den Wolken herabfliegenden Jüngling dargestellt, aber nie als einen Greis oder blinden Mann.

---

5. LADISLAUS ABRAHAM. **Udział Polski w soborze Pizańskim 1409.** ***(Der Anteil Polens an dem Konzil zu Pisa im J. 1409).***

In der Vatikanischen Bibliothek befinden sich drei Handschriften, Vatic. 4171, 4172 u. Ottob. 111, welche amtliche Protokolle des Konzils zu Pisa enthalten, die bisher noch nicht veröffentlicht worden sind. Unter den daselbst einbezogenen Schriften finden sich vier auf den Anteil Polens an dem Konzil bezügliche Akten und zwar: ein Brief der Krakauer Universität an die Kardinäle, die das Konzil berufen hatten, mit dem Datum Krakau, am. 1 Februar 1409, ein ähnlicher Brief des Fürsten von Masovien Ziemowit mit dem Datum Płock, am 25 Januar 1409 und Jagiełłos mit dem Datum Krakau, am 11 März 1409 und schließlich eine Urkunde des Erzbischofs von Gnesen Nikolaus Kurowski vom 4 Mai 1409, welche die Ernennung der Bevollmächtigten für das Konzil enthält. Im Anschluß an andere bereits bekannte Urkunden ermöglichen diese Akten, den Anteil Polens an diesem Konzil genauer zu bestimmen. Obwohl die Krakauer Universität sich sofort für das Konzil erklärt und vom Standpunkte der Konziltheorie aus ihre stark radikalen Anschauungen in Bezug auf die Mittel, die das Schisma beseitigen sollten, betont hatte, so verhielt sich die Regierung sehr zurückhaltend und verhinderte sowohl die Universität als auch das polnische Episkopat, besondere Gesandte nach Pisa zu schicken. Die polnische Regierung, der Klerus und die Universität wurden einzig durch den Krakauer Bischof Peter Wysz repräsentiert, außer ihm erschienen nur noch als Vertreter des Fürsten von Masovien Mścisław, Prokurator des Bischofs und des Kapitels von Płock und Abt von Tyniec, und Gregor, der Bischof von Włodzimierz, der sich in Sachen seines Bistums dahin begeben hatte. Überdies hielt sich im Gefolge des Generals des Dominikanerordens der Regens des Krakauer Klosters, der spätere Bischof

von Kulm Johann, in Pisa auf. Wysz selbst war ein Anhänger der Konziltheorie und unterstützte in diesem Sinne eifrig das Verfahren des Konzils, aus den erhaltenen Quellen jedoch läßt sich schließen, daß dieses Verhalten des Bischofs den Plänen der Politik des Staates nicht entsprach. Von der Förderung des Konzils hatte Polen erwartet, es würde vor dem Tribunal desselben die Streitigkeiten mit dem Deutschen Orden anbringen können und in seiner Kirchenpolitik in Litauen und Rußland unterstützt werden. Indessen hatte der Krakauer Bischof in dieser Hinsicht gar nichts erreicht, und das war auch die Ursache der königlichen Ungnade, in die er nach der Rückkehr in die Heimat verfiel.

---

6. STANISLAUS CISZEWSKI. **„Kuwada". Studyum etnologiczne.** *(„Die Couvade". Eine ethnologische Studie).*

Nach dem Glauben vieler Völker lastet auf dem Gatten die Verpflichtung, bei der Niederkunft der Gattin zugegen zu sein und die Funktionen der Gebärerin nachzuahmen, sobald er aber Vater geworden, im Interesse des neugeborenen Kindes durch eine gewisse bestimmte Zeit eine sympathische Diät im Essen und eine sympathische Prophylaxis bei Ausübung seiner Geschäfte einzuhalten.

Es existieren die verschiedensten Vermutungen, wie diese seltsame Pflicht des Gatten und Vaters, die von den Ethnologen nach dem Französischen „Couvade" genannt wird, aufzufassen sei, und was das Bestehen dieser Sitte beweisen solle. Wenn man indessen alles, was bisher darüber gesagt worden, kritisch beurteilt, so muß man zugeben, daß man die Frage über die Bedeutung der Couvade keineswegs für endgiltig gelöst halten kann.

Wie schon gesagt, beruht die sogenannte Couvade (foire la couvade) auf der Erfüllung einer doppelten Pflicht seitens des Gatten und Vaters: 1) auf der Nachahmung der Mutterschaft — oder genauer — des Gebärens; 2) auf der Beobachtung einer sympathischen Diät im Essen und einer sympathischen Prophylaxis bei Ausübung der Geschäfte im Interesse des Kindes. Wir wollen diese beiden Pflichten näher ins Auge fassen und mit der zweiten beginnen.

Jedem, der von der Existenz einer Vorschrift hört, die von dem Vater des neugeborenen Kindes verlangt, daß derselbe in der Periode des Wochenbettes eine sympathische Diät im Essen und eine sympathische Prophylaxis bei seinen Geschäften beobachten soll, muß vor allen Dingen dieser Umstand auffallen und höchst seltsam erscheinen, daß eine derartige Vorschrift die Person des Vaters des Kindes betreffen kann und nicht die Person der Mutter. Welch wunderlicher Einfall, daß zu einer sympathischen Diät und einer sympathischen Prophylaxis, die das Wohl des Säuglings zum Ziele haben, der Vater und nicht die Mutter verpflichtet sein sollte! Und sollte in der Tat diese Vorschrift, mit vollständiger Übergehung der Mutter, immer einzig und allein nur den Vater verpflichten? Dies fürs erste. Weiter: das Wohl des Kindes verlange gewissermaßen, daß in der Periode des Wochenbettes der Vater eine sympathische Diät und eine sympathische Prophylaxis beobachte. Warum aber nur in der Periode des Wochenbettes? Und wie steht es damit in der Periode der Schwangerschaft und in der Zeit des Säugens? Erstrecken sich sympathische Vorschriften und diätisch-prophylaktische Verordnungen, ähnlich denen, welche in Rücksicht auf das Wohl des Kindes den Vater in der Zeit des Wochenbettes verpflichten, nicht auch zufälligerweise auf die Periode der Schwangerschaft und die Zeit des Säugens und, wenn dies der Fall ist, wessen Interesse haben sie dann speziell im Auge und welche Personen verpflichten sie dann ganz besonders in diesem Falle? Nur den Vater allein? Oder den Vater und die Mutter? Oder vielleicht noch andere Personen? Somit stehen wir vor einer Reihe von Fragen, auf die in ethnographischen Quellen die Antworten zu suchen waren, wollte man die Logik des Naturmenschen verstehen, die ihn zwang, den Vater des neugeborenen Kindes in der Periode des Wochenbettes mit der Pflicht der Beobachtung sympathischer Diät und sympathischer Prophylaxis in Rücksicht auf das Wohl des Kindes zu belasten. Die in jenen Quellen gefundenen, entsprechend systematisierten Ergebnisse gestatteten dem Verfasser, nachstehende Tatsachen zu konstatieren: 1) daß außer der sympathischen Diät und sympathischen Prophylaxis, die den Vater in der Zeit des Wochenbettes aus Rücksicht auf das Kind verpflichten, eine ganz ähnlich sympathische Diät und sympathische Prophylaxis existiert, die in derselben Zeit und aus demselben Grunde die Mutter verpflichtet; 2) daß sowohl den Va-

ter als auch die Mutter eine derartige Diät und Prophylaxis in Rücksicht auf die Leibesfrucht und das Kind nicht nur in der Periode des Wochenbettes sondern auch in der Periode der Schwangerschaft und sogar zur Zeit des Säugens verpflichten; 3) daß in beiden letzteren Fällen diese Diät und Prophylaxis außer Vater und Mutter, und zu gewissen Zeiten außer beiden Gatten gleichzeitig, aus denselben Gründen sogar ganz fremde Personen verpflichten, insofern dieselben, sei es mit der Schwangeren, sei es mit dem Kinde, in Kontakt stehen.

Wenn also die Vorschriften und Verordnungen einer sympathischen Diätetik und einer sympathischen Prophylaxis in den Zeiten der Schwangerschaft, des Wochenbettes und des Säugens so den Vater wie die Mutter und sogar dritte Personen, die mit der Schwangeren oder dem Säugling in Kontakt treten, verpflichten, wenn sowohl der Vater als auch die Mutter oder überhaupt jeder, der mit der Schwangeren oder dem Kinde in nähere Berührung tritt, speziell in Hinsicht auf das Gedeihen der Leibesfrucht und des Kindes diesen Vorschriften und Verordnungen zu folgen hat, so ist dies ein unwiderlegbarer Beweis, daß der Naturmensch von dem Bestehen einer engen sympathischen Abhängigkeit zwischen der Leibesfrucht und dem Kinde einerseits und dem Vater, der Mutter und dritten Personen anderseits fest überzeugt ist, oder, daß er das günstige oder ungünstige Schicksal der Leibesfrucht oder des Kindes vom Gesichtspunkte der Naturphilosophie aus von einem mehr oder weniger entsprechenden Verhalten einer der erwähnten Personen, sei es in der Periode der Schwangerschaft oder des Wochenbettes oder schließlich in der Zeit des Säugens, abhängig macht.

Erwägt man die Tatsache, daß nach Ansicht des Naturmenschen die Schicksale der Leibesfrucht und des Kindes in einem engen Zusammenhang mit dem Verhalten des Vaters, der Mutter und dritter Personen in der Periode der Schwangerschaft, des Wochenbettes und des Säugens stehen, so könnten wir, wenn die sogenannte Couvade sich nur auf die Pflicht der Beobachtung einer sympathischen Diät und einer sympathischen Prophylaxis seitens des Vaters im Interesse des Kindes beschränken würde, auf die Frage, welches die prinzipielle Idee dieser Sitte sei, ohne Zögern bereits jetzt antworten, diese Idee sei vom Gesichtspunkte der Naturphilosophie aus der Glaube an die sympathische Abhängigkeit des Schicksales des Kindes von dem mehr

oder weniger entsprechenden Verhalten des Vaters in der Periode des Wochenbettes. Da aber die sogenannte Couvade sich nicht einzig auf die Beobachtung einer sympathischen Diät und Prophylaxis seitens des Vaters beschränkt, sondern überdies auf dem Parodieren des Geburtsaktes durch denselben beruht, so muß, soll der wesentliche Inhalt der ganzen Sitte, die Couvade genannt wird, verstanden werden, auch noch diese zweite noch seltsamere Verpflichtung des Vaters erklärt werden.

Die Forschungen der Ethnographen liefern eine stattliche Reihe unmittelbarer Zeugnisse und mittelbarer Hinweise, daß sogar Völker, die auf der untersten Stufe der Zivilisation stehen, bereits das Problem der Empfängnis genau in Betracht ziehen und mit ihrem kindlichen Verstande das Geheimnis zu durchdringen suchen, ob die Rollen des Vaters und der Mutter bei der Empfängnis von gleicher Wichtigkeit sind oder nicht, und welche Elemente der Organismen von Vater und Mutter zur Entstehung der Leibesfrucht beitragen. Aus all dem Vorausgesetzten läßt sich folgende allgemeine Schlußfolgerung ziehen, daß bei der Empfängnis die Rolle des Vaters als ebenso wichtig hingestellt wird, wie die Rolle der Mutter. Da aber der Volksglaube in weiterer Folge behauptet, daß der Gatte, der der Entbindung seiner Frau beiwohnt, verpflichtet ist, ihr in den Wehen Erleichterung zu schaffen, indem er auf sympathische Weise einen Teil derselben auf sich nimmt, so darf man wohl annehmen, daß die zweite Verpflichtung des Vaters, die besonders darin besteht, daß er sich in die Hängematte legt, mit der Gebärenden gleichzeitig ächzt und ähnliche Funktionen, die hier als Parodieren des Gebärens bezeichnet wurden, verrichtet, als sympathische prophylaktische Handlung, die von dem Manne im Interesse der Gattin unternommen wird, aufzufassen sei. Sollte nun letztere Vermutung treffend sein, so ließe sich die endgiltige Schlußfolgerung in Hinsicht auf die Bedeutung der Couvade in folgenden Worten zusammenfassen:

Die Sitte, die sogenannte Couvade abzuhalten, läßt sich eigentlich auf zwei Pflichten des Gatten und Vaters zurückführen: 1) auf die Beobachtung einer sympathischen Diät im Essen und einer sympathischen Prophylaxis in seinen Geschäften im Interesse des Kindes; 2) auf das Parodieren des Gebärens. Die erste dieser Pflichten des die Couvade ausübenden Gatten und Vaters ist vom Gesichtspunkte der Naturphilosophie aus eine Konsequenz des

Glaubens an die sympathische Abhängigkeit des Schicksales des Kindes von dem Verhalten des Vaters während des Wochenbettes. Was dagegen die zweite Pflicht, besonders die Parodie des Gebärens anbetrifft, so ist dieselbe als Ausdruck der Ansicht aufzufassen, daß bei der Empfängnis der Anteil des Mannes und der Frau gleich wichtig ist, und daß die Teilhaber an dem Akte der Empfängnis später, sowohl Mann als Weib, auch Teilhaber an dem Akte der Geburt des Kindes sein müssen. Es ist klar, daß, insofern es sich um den Mann handelt, dieser einer derartigen Anforderung nur durch die Fiktion, durch die Parodie des Gebärens, genugtun kann. Mit allem Ernste ahmt er alle Funktionen der Gattin bei der Niederkunft möglichst genau nach und ist fest überzeugt, daß er ihr auf diese Weise Linderung verschafft, indem er auf sympathischem Wege einen Teil ihrer Leiden übernimmt. Somit sind beide Pflichten des Gatten und Vaters, welche die sogenannte Couvade ausmachen, im Grunde genommen prophylaktisch-sympathische Handlungen, die sich nur insofern von einander unterscheiden, daß die eine von ihnen das Wohl des Kindes, die andere hingegen das Interesse der Gebärenden im Auge hat.

Zum Schluß widerlegt der Verfasser die Vermutung, daß die sogenannte Couvade ein Überrest aus der Epoche der matriarchalischen Organisation sei zu einer Zeit, da die patriarchalische bereits überhand nahm.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

13 Kwietnia 1904.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 4. **Avril.** **1904.**

Sommaire. Séances du 18 et 25 Avril.
Resumés: 7. Compte rendu de la séance du 4 mars 1904 de la Commission de l'histoire de l'art.
8. M. A. KARBOWIAK. Etudes statistiques sur l'histoire de l'Université de Cracovie dans les années 1433—1510.
9. M. FR. PIEKOSIŃSKI. Quelques dates pour servir à l'histoire économique de la Pologne au moyen âge.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Sécretaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 4 mars 1904.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. KARBOWIAK: *„Etudes statistiques sur l'histoire de l'Université de Cracovie dans les années 1433—1510“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 25 AVRIL 1904.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. L. FINKEL présente son travail: *„Études sur l'époque des Jagellons. I. La reine Sophie“*.

M. St. Krzyżanowski rend compte de son travail: *„Études sur la diplomatique polonaise du XII-ème siècle: 1) Les diplomes de l'abbaye de „Szczyrzyc"; 2) La charte de Boleslas le Pudique pour l'abbaye de „Koprzywnica"; 3) Le diplome du cardinal Gilles pour l'abbaye de Tyniec.*

Résumés

7. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 4 marca 1904.** ***(Compte rendu de la séance du 4 mars 1904 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz parle de quelques traces de fabrication de majoliques à Cracovie. Non loin de cette ville, à Batowice, il a découvert, au centre même du village, au sommet d'un tumulus assez élevé, un pilier de brique, datant, semble-t-il, du XVII-e siècle. A la partie supérieure de ce pilier, et formant une sorte de niche chapelle, se trouvent quatre carreaux de faïence (41 cm. sur 35) recouverts d'émail et représentant, tous les quatre, une seule scène identique, le Christ en Croix. L'émail se compose de cinq teintes: bleu, jaune, bleu-foncé, vert et noir. Les carnations sont blanches. On a découvert trois carreaux exactement semblables à Zakrzówek district de Podgórze. Ils représentent aussi pareillement le Christ en Croix, avec la Sainte Vierge et Saint Jean. Les matériaux de ces derniers carreaux sont fort médiocres; l'exécution des figures est loin d'être artistique, ce qui autorise à penser qu'on est en présence de l'ouvrage d'un simple ouvrier potier qui sans doute a voulu copier quelque bon modèle. M. Łepkowski supposait que les faïences de Batowice étaient de provenance italienne et avaient été acquises en Italie en 1625 par Annibal Orgas, curé de Raciborowice. M. Tomkowicz est persuadé néanmoins qu'elles sortent de quelque fabrique cracovienne de majoliques, qui, au début du XVII-e siècle, inondait de ses produits Cracovie et ses environs.

Le président, M. Sokołowski, appuyé par M. Puszet, fait ressortir la différence existant entre les majoliques proprement dites et les carreaux de faïence vernis; il pense que M. Tomkowicz n'a eu sous les yeux que des essais de faïences. Celui-ci se range à l'avis de M. le Président.

M. Muczkowski présente une série de dessins coloriés reproduisant l'ancienne décoration de la salle du conseil à l'hôtel de ville de Cracovie. Ce sont des portraits, ou plutôt des médaillons ovales avec les bustes des rois de Pologne. Ces portraits sont en partie conformes à ceux que nous connaissons de nos souverains; quelques-uns cependant sont purement fantaisistes, tous sont dus au pinceau de Gaspard Koriander (1676).

M. Julien Pagaczewski fait une communication sur les objets précieux conservés au trésor du couvent des Clarisses, à l'église S. André à Cracovie. Ce trésor, après celui de la cathédrale et celui de Notre-Dame, est sans contredit le plus intéressant, tant pour la variété que pour la valeur des oeuvres d'art qu'il contient. On y remarque surtout une belle collection de reliquaires, ouvrages du XIII-e au XIX-e siècle, et, entre autres, un magnifique petit reliquaire de Sainte Barbe, travail de la première période gothique du XIII-e siècle, avec encore des traces de roman, un autre reliquaire du XIV-e siècle, au pied et au nodus ornés d'émaux, enfin une jolie cassette à reliques, recouverte d'un délicat filet d'argent. Le trésor possède en outre quantité de broderies et de riches étoffes, par exemple une tenture en velours de Gênes, acquise et donnée par l'abbesse Euphrosine Stanisławska en 1639, des chasubles du XVII-e siècle, des dentelles etc. Le rapporteur a aussi découvert le plus ancien sceau du monastère des Clarisses à Skała, en 1259, ainsi qu'un sceau, inconnu jusqu'ici, de l'abbesse, avec l'image de Sainte Salomée (XV-e siècle). M. Pagaczewski a illustré de 32 photographies son curieux compte-rendu.

M. Maryan Sokołowski est réélu président de la Commission pour l'année prochaine, M. Léonard Lepszy, vice-président, M. Georges Kieszkowski, secrétaire, pour deux années.

---

8. Dr. ANTON KARBOWIAK. **Studya statystyczne z dziejów Uniwersytetu Jagiellońskiego od roku 1433 do 1510.** ***(Die Jagellonische Universität v. J. 1433—1510. Statistische Studien).***

Vorliegende Studien umfassen die glänzendste Periode der Geschichte der Jagellonischen Universität, die Zeit von 1433—1510, somit rund 77 Jahre. Der Verfasser hat sie aufnehmen müssen,

indem er die Ausgabe des dritten Bandes seiner „Geschichte der Pädagogik und der Schulen in Polen“ vorbereitet, und beschäftigt sich in ihnen nur mit einer einzigen Quelle, nämlich dem Album studiosorum universitatis Cracoviensis jener eben erwähnten 77 Jahre. Wer dasselbe einer gründlichen Untersuchung unterworfen hat, gewinnt sofort die feste Überzeugung, daß diese Quelle überreiches Material birgt, das bei einer Zusammenstellung der Geschichte der nationalen Bildung keineswegs übergangen werden kann, überschaut aber auch zugleich, welch zeitraubende, schwierige, mühevolle Arbeit erforderlich ist, um diese Quelle in entsprechender Weise zu erschöpfen.

Die Erforschung und Ausbeutung des Album studiosorum wird besonders durch die Kürze der Eintragungen und die Ungenauigkeit der Schreibweise in der Handschrift erschwert. Der Schriftführer schrieb ein, was er hörte und er hörte nicht immer genau und hörte Namen, die in verschiedenen deutschen Dialekten ausgesprochen wurden. Übrigens wurden in das Album der Regel nach nur der Taufname und der Geburtsort des Schülers eingeschrieben. Ziemlich häufig fügte man den Vornamen des Vaters hinzu, selten jedoch den Zunamen desselben. Ebenso selten bestimmte man genauer die Lage des Geburtsortes durch Beifügung des Kirchsprengels oder des Landes. Deshalb ergaben sich ungeheuere Schwierigkeiten bei Bestimmung einer ganzen Reihe gleichnamiger Ortschaften. Den einzig sicheren Ausweg, derartigen Schwierigkeiten auszuweichen, bietet die im Album unbedingt festgestellte Tatsache, daß die besonders aus weiter entfernten Ländern stammenden Schüler gewöhnlich in kleineren Gruppen, oft aber auch in ganzen Scharen der Universität zuströmten und sich in der Regel gemeinschaftlich einzuschreiben pflegten.

Die Veröffentlichung des Album, die zweifellos von großer Bedeutung ist, erleichtert die vom Verfasser unternommene Arbeit in keiner Richtung, da sie nur ein Abdruck der Handschrift ohne Erklärungen und Erläuterungen ist. Manche Eintragungen wiederholen sich, was in der Ausgabe nicht hervorgehoben wurde. So wurden z. B. ohne jedwede Bemerkung im ersten Bande vier Positionen der Seite 129 auf S 130, und 14 Positionen der S. 255 auf S. 260 zum zweiten Mal abgedruckt; auf S. 54 im zweiten Bande werden 7 Positionen unmittelbar nebeneinander wiederholt und 3 Positionen der S. 55 auf S. 56 von neuem abgedruckt.

Das Album bietet hinreichendes Material zur Erforschung einer ganzen Reihe von weniger wichtigen Fragen, wie z. B. über den semestralen Zuwachs der Frequenz der Schüler, über die Art und Weise, wie die Schüler aus entfernten Ländern der Universität zureisten, über den Anteil der Söhne der Magnaten an den Universitätsstudien, über den Anteil des Ordens- und weltlichen Klerus an denselben u. s. w. u. s. w.

Darüber hinaus eröffnet das Album ein weites Feld zu umfassenden Forschungen und zur Lösung so schwieriger Fragen, wie die Statistik der Ausländer an der Jagellonischen Universität nach Ländern, Provinzen und Ortschaften, die Statistik der Inländer nach Ländern, Provinzen, Ortschaften, Nationalität und Stand und vieler anderer.

Von den eben erwähnten umfassenden Fragen hat der Verfasser in der vorliegenden Serie seiner Studien „die Statistik der Ausländer an der Jagellonischen Universität nach Ländern, Provinzen und Ortschaften“ bearbeitet und von den weniger wichtigen: 1) den statistischen Ausweis der aus dem polnischen Preußen stammenden Schüler nach den früheren Kirchsprengeln; 2) das alljährliche Zahlenverhältnis der inländischen Schüler zu den ausländischen; 3) das summarische Verzeichnis und den Prozentsatz der Ausländer nach Staaten und Provinzen; 4) das Verzeichnis der Krakauer Schüler, die von fremden Universitäten gekommen; 5) Ordensgeistliche, die in den Jahren 1433—1510 in das Album eingetragen sind, und 6) Immatrikulationen und Promotionen der Philosophen, nach den Ziffern in einem jeden Halbjahr beleuchtet, wobei ausnahmsweise außer dem Album noch eine andere Quelle: „Liber promotionum philosophorum ordinis in universitate Jagellonica“ in das Bereich der Untersuchung miteinbezogen wurde.

Dies der Gegenstand der vorliegenden Studienserie des Verfassers, es folgt das Resultat derselben.

Was die Ausländer anbetrifft, d. h. die Schüler, die gegen Ende des XV Jahrhunderts unsere Universität besuchten und aus Ländern stammten, die außerhalb der Grenzen der Krone Polen und Litauens gelegen waren, so ergibt sich aus dem Album, daß in den Schuljahren 1433/4—1509/10, somit im Verlaufe von 77 Jahren, im Ganzen 17.263 Schüler eingeschrieben waren, worunter 9652 oder 56% Inländer und 7611 oder 44% Ausländer.

Die Absonderung der Ausländer von den Inländern bot keine

großen Schwierigkeiten, doch häuften sich dieselben bei der Gruppierung der Ausländer nach Staaten und Provinzen. Der Verfasser, der seine an und für sich zeitraubenden Studien nicht ins Unendliche ausdehnen wollte und konnte, hat mit fast voller Sicherheit nur bei 6664 Ausländern ihr Heimatland bestimmt, den Rest verteilte er in entsprechendem Zahlenverhältnis auf die Länder und Provinzen, nach denen er die Ausländer gruppiert hat, wobei er zur Vervollständigung des Bildes die nicht näher bestimmten Ortschaften in einem besonderen Abschnitt in alphabetischer Reihenfolge zusammenstellt.

Der Ausweis der ausländischen Schüler ist nach den Ländern, beziehungsweise den Provinzen innerhalb der heutigen Grenzen derselben und im Bereiche der einzelnen Länder, beziehungsweise Provinzen, nach den in alphabetischer Ordnung gruppierten Ortschaften und bei jeder Ortschaft in chronologischer Ordnung zusammengestellt. Es ist dies also ein Zahlen- und kein Namenausweis. Die erste Zahl, die neben die betreffende Ortschaft gesetzt ist, bedeutet die Anzahl der Schüler, die aus dieser Ortschaft in einem Halbjahr auf Universität geschickt wurden, die zweite Ziffer bezeichnet in verkürzter Weise mit Auslassung der Tausender und Hunderter das betreffende Halbjahr, die dritte, beziehungsweise die vierte gibt den Band und die Seite des Album studiosorum, das 1877 und 1892 herausgegeben wurde, an.

Auf diesem Wege und in dieser Form gelangte der Verfasser zu den weiter unten angeführten, ins Einzelne gehenden Resultaten. In dem Zeitraum von 77 Jahren, d. i. von 1433—1510 schickten von jenen 7611 oder 44% Ausländern die einzelnen Länder nachstehende Schülerscharen der Universität zu:

1. Ungarn	2876	oder	16·63%
2. Preußich und österreichisch Schlesien	2487	„	14·38%
3. Mähren	413	„	2·39%
4. Brandenburg, Pommern, Meklemburg und Holstein	323	„	1·87%
5. Böhmen	294	„	1·70%
6. Baiern	277	„	1·60%
7. Die zwischen Elbe und Rhein gelegenen preußischen Provinzen und Länder	221	„	1·28%
8. Das Königreich Sachsen	213	„	1·10%
9. Das Ordensland Preußen	157	„	0·91%

10. Ober- und Niederösterreich, Steiermark, Salzburg, Kärnthen, Tirol, das Küstenland und Dalmatien	130	„	0·75%
11. Würtemberg	74	„	0·43%
12. Die Schweiz	55	„	0·32%
13. Baden	37	„	0·21%
14. Die Nordländer: Dänen, Schweden, Finnland, Livland	15	„	0·09%
15. Italien	12	„	0·07%
16. Die Moldau und Bukowina	11	„	0·06%
17. Belgien und Holland	8	„	0·05%
18. Die Türkei	5	„	0·03%
19. England und Schottland	2	„	0·01%
20. Spanien	1	„	0·00%

Es war also die Krakauer Universität in jener Periode ihrer Geschichte eine europäische Universität, ein studium generale in der weitesten Bedeutung dieses Wortes. Am eifrigsten wurde sie von Ungarn besucht, die in ihrem Lande keine Schule hatten, die sich mit der Krakauer hätte messen können. Auf die Ungarn folgen in fast gleicher Zahl die Schlesier, die nach Krakau wohl nicht allein die kurze Entfernung zog, da sie es nach Prag oder Leipzig nicht weiter hatten, als nach der Hauptstadt Polens. Aber mit vollberechtigtem Stolze kann man auf jene zahlreichen Scharen von Schülern hinweisen, die aus Mähren und Böhmen, aus Sachsen, aus Brandenburg, aus den zwischen Elbe und Rhein gelegenen Ländern, aus Baiern, Würtemberg, Baden und der Schweiz herbeiströmten. Hatten doch diese Länder zum Teil eigene oder wenigstens nahegelegene fremde Universitäten, während sie von Krakau durch eine ungeheuere Entfernung getrennt wurden, welche manche Schüler dem Rektor als curiosum in die Matrikel hineindiktierten, wie z. B. jener Tiroler de Feldkirchen 150 miliaribus a Cracovia.

Aber Krakau besaß in jener Zeit auch Schüler, die aus noch entlegeneren Ländern herkamen. Der Ruf der Universität war bis nach Schottland, Dänemark, Schweden, Finnland, nach den Ostseeländern, nach der Moldau, der Türkei, nach Süditalien und Spanien gedrungen. Es ist hervorzuheben, daß Frankreich keinen einzigen Schüler nach Krakau geschickt hatte.

Unter den nach Krakau kommenden Ausländern gab es viele solche, die ihre Studien bereits auf anderen Universitäten begonnen

hatten und sogar in denselben bereits stark fortgeschritten waren Nur dem Album folgend, hat der Verfasser konstatiert, daß andere Universitäten zusammen 78 Schüler geliefert hatten, unter denen 15 Magister, 61 baccalaurei und 2 Schüler ohne Grad sich befanden. Von diesen kamen von Wien 24. von Leipzig 20, von Köln 10, von unbekannten Universitäten 7, von Ingolstadt 4, von Paris 3, von Erfurt und Freiburg im Breisgau je 2, von Basel, Frankfurt a/O, Prag, Rostock und Tübingen je 1.

Unter den Ausländern, die unsere Universität besuchten, gab es viele Ordensgeistliche. Das Album studiosorum läßt jedoch nach dieser Richtung hin keine genauere Berechnung zu, da in vielen Fällen der Heimatort nicht angegeben ist. Der Anteil des Ordensklerus an den Universitätsstudien war übrigens weniger lebhaft. Die Mehrzahl rekrutierte sich aus einheimischen Ordensgeistlichen. Die Zahl der in- und ausländischen Ordensgeistlichen betrug zusammen 167 oder 0·97% der Gesamtzahl der Schüler, worunter in den Jahren v. 1433—1510, die Zisterzienser 49 Ordensbrüder, die Franziskaner 35, die Karmeliter 26, die Dominikaner 25, die Augustiner 12, nicht näher bezeichnete Orden 9, die Prämonstratenser 5, die Benediktiner 3, die Kreuzherrn mit dem roten Stern, der Orden der Wächter des Grabes Jesu und die Pauliner je einen geschickt hatten. Unter den ausländischen Ordensgeistlichen stammten einige aus Baiern, aus der Schweiz und den Rheinländern.

Von den Scharen der in- und ausländischen, der weltlichen und geistlichen Schüler, die der Jagellonischen Universität zuströmten, kam ein nur geringer Teil herbei, um die Studien zu vollenden. Dies weist der Verfasser im letzten Abschnitte der vorliegenden Studien nach, wobei er außer dem Album auch das „Liber promotionum“ berücksichtigt. Nach Semestern vergleicht er die Zahl der im betreffenden Halbjahr Immatrikulierten mit der Ziffer der nach Verlauf von zwei, beziehungsweise von 4 Jahren nach der Immatrikulation zu „baccalaurei“ und Magistern promovierten Schüler. Das Endresultat ergibt, daß von 17.263 Immatrikulierten die Jagellonische Universität 4092 „baccalaurei“ der Philosophie, somit 23·71%, produziert hatte; von 4092 eigenen und 61 inkorporierten somit von 4153 „baccalaurei“ promovierten zu dem Grade eines Magisters der Philosophie 822 oder kaum 4·76% der Gesamtzahl der immatrikulierten Schüler.

Nachdem der Verfasser obige Tatsachen festgestellt, hätte er

aus ihnen eine ganze Reihe von Schlüssen ziehen können. Er tut es hauptsächlich aus dem Grunde nicht, weil die statistischen Ziffern, die er gesammelt, erst dann im rechten Lichte plastisch hervortreten werden, sobald sie mit einer ganzen Reihe geschichtlicher Tatsachen, die er an dieser Stelle weder berühren noch untersuchen kann, zusammengestellt sein werden.

---

9. Prof. FR. PIEKOSINSKI. **Kilka dat co do zagospodarowania się Polski wieków średnich.** ***(Einige Daten zur landwirtschaftlichen Entwickelung Polens im Mittelalter).***

Der Verfasser weist darauf hin, daß es an wichtigeren authentischen Quellen mangelt, die in die Entwickelung der Landwirtschaft im mittelalterlichen Polen einen Einblick gewähren würden. Deswegen sind selbst die geringfügigsten Details ins Auge zu fassen, die auf die Lösung dieser Frage irgend welches Licht werfen könnten.

Der Verfasser macht auf zwei derartige Details aufmerksam. Das erste, das in der Geschichte von Długosz enthalten ist, erzählt, daß die zu 12 Groschen von der angesiedelten Hufe behufs Auslösung des Dobrzyńer Landes aufgelegte Steuer 100.000 Mark eingetragen hätte. Da eine Mark 48 Groschen betrug, so gehörten zu 100.000 Mark 400.000 angesiedelte Hufen oder 12 Millionem Morgen.

Da es aber im Königreich Polen im Jahre 1404 unter der Regierung des Königs Ladislaus Jagiello kaum 10.000 Dörfer gab, so würden durchschnittlich auf ein Dorf mehr als 40 Hufen oder 1200 Morgen entfallen, was zweifellos unmöglich ist.

Man kommt der Wahrheit näher, wenn man annimmt, daß jene zu einem Vierdung von der Hufe auferlegte Steuer eben nur zur Auslösung des Dobrzyńer Landes ausgereicht, oder daß dieselbe 40.000 ungarische Goldgulden, d. h. 20.000 Mark eingebracht habe. Dieser Summe entsprechen 80000 angesiedelte Hufen oder 2,400.000 Morgen, und in diesem Falle kommen auf ein Dorf durchschnittlich 8 Hufen oder 240 Morgen, eine Ziffer, die wenigstens wahrscheinlich ist.

Eine weitere unbedeutendere Quelle bilden zwei militärische Memoriale v. J. 1477. Nach denselben gab es in jener Zeit in Kleinpolen gegen 13.300 angesiedelte Hufen; da es aber damals in Klein-

polen kaum 4·500 Dörfer gab, so entfielen durchschnittlich auf jedes Dorf nur 3 Hufen oder nur 90 Morgen.

Die Resultate dieser beiden Quellen stimmen also mit einander nicht überein, denn während die Dobrzyńer Steuererhebung einem jeden Dorfe 240 Morgen Acker durchschnittlich zuweist, so begnügt sich das militärische Memorial mit 90 Morgen pro Dorf.

Wo der Irrtum liegt, läßt sich nicht nachweisen. Es ist möglich, daß die militärischen Memoriale die Anzahl der kleinpolnischen Hufen fehlerhaft berechnen, doch ist nicht ausgeschlossen, daß die Vierdungkontribution v. J. 1404 nicht die ganze zur Auslösung des Dobrzyńer Landes erforderliche Summe ergeben hat und daß man sich noch nach anderen Quellen zur Herbeischaffung der nötigen Fonds umschauen mußte. Es bleibt also nichts Anderes übrig, als diese Frage so lange unentschieden zu lassen, bis sich eine neue Quellen findet, die diesen Zweifel beseitigt.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Maja 1904

46

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. Mai. 1904.

Sommaire. Nécrologie. — Séance publique annuelle du 18 Mai 1904. Séances des 9 et 16 Mai.
Resumés: 10. Compte rendu de la séance du 28 Avril 1904 de la Commission de l'histoire de l'art.
11. M. L. FINKEL. Études sur la dynastie des Jagellons. I. La Reine Sophie.

NÉCROLOGIE.

† Pierre Chmielowski, Professeur à l'Université de Léopol membre titulaire de la Classe de Philologie, est decedé à Léopol le 22 Avril 1904.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 18 MAI 1904.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, le Protecteur.

Le Président de l'Académie, comte Stanislas Tarnowski, prononce l'allocution d'usage.

Le Secrétaire général rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année qui vient de s'écouler et annonce que, dans la séance générale du 17 mai, ont été élus:

I. Dans la Classe de Philologie, membres titulaires: MM. Dr. Guillaume Creizenach, Dr. Louis Cwikliński.

II. Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie, membres correspondants: MM. Dr. Louis Pastor, Dr. Edmond Krzymuski.

III. Dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, membre correspondant: M. Dr. Joseph Nusbaum.

M. Napoléon Cybulski, membre titulaire de la Classe des

sciences mathématiques et naturelles fait ensuite une conférence sur le sujet suivant: *„Sur le mécanisme et le vitalisme contemporains“*.

Enfin, le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'Académie.

Le Prix Barczewski, destiné à récompenser l'ouvrage d'Histoire le plus méritant, est décerné à M. Alexandre Brückner pour son ouvrage: *„Histoire de la littérature polonaise“*.

Le Prix Barczewski, destiné à récompenser l'oeuvre de peinture la plus remarquable, est attribué à M. Léon Wyczółkowski pour son tableau: *„Autoportrait“*.

Le Prix Niemcewicz destiné à récompenser l'ouvrage d'histoire de la civilisation polonaise le plus méritant a été réparti, à savoir: 1) 2000 francs à M. le Dr. Tokarz pour son ouvrage: *„Hugo Kołłątaj“*, 2) 1000 francs à M. le Dr. Kieszkowski pour son ouvrage: *„Christophe Szydłowiecki“*.

Le Prix Linde, destiné à récompenser l'ouvrage de linguistique polonaise le plus méritant, est décerné à M. Adam Antoine Kryński pour son ouvrage: *„Grammaire polonaise 3-me, édition“*.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 MAI 1904.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności w Krakowie«. (*Matériaux et travaux de la Commission linguistique*). V. I. Fasc. 3. Sommaire: Charles Ernst Muka: »Les restes de la langue polabienne des Wendes en Luneburg«, pages 313—569.

M. Jean Bołoz Antoniewicz présente son travail: *„La cène de Leonardo da Vinci“*.

Le Sécretaire rend compte de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 28 Avril 1904.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 MAI 1904

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Sécretaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

A. PROCHASKA: »Hołdy Mazowieckie. 1386—1430«. (*Les hommages prêtés par les ducs de Masovie. 1386—1430*), p. 56.

Le Secrétare présente l'article de M. ST. ZAKRZEWSKI: *„Un collectarium inédit du XII siècle de l'abbaye de l'ordre de Citeaux à Lad"*.

Résumés

10. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 28 kwietnia 1904.** ***(Compte rendu de la séance du 28 avril 1904 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz fait une communication touchant les débris du château et d'un obélisque construits par les Lubomirski à Dombrowa. On connaît, dit le rapporteur, le luxe et la magnificence déployés par les Lubomirski dans leurs nombreuses résidences; on ne s'est pourtant encore occupé qu'incidemment de leur palais de Dombrowa. S'il faut néanmoins en juger d'après les restes de cette princière demeure, et d'après les renseignements que l'on a pu recueillir la concernant, elle devait être des plus imposantes. Dombrowa, aujourd'hui chef-lieu de district, appartenait au XVII-e siècle au Ligenza. Elle passa aux Lubomirski, par le mariage de Georges Lubomirski, grand-maréchal de la Couronne avec une Ligenza, héritière de la terre. En 1697, Michel Casimir Lubomirski agrandit et reconstruisit l'ancien bâtiment, et en fit une vraie résidence seigneuriale. Mise en vente en 1780, Dombrowa fut achetée par les Stojowski. A ce moment le château était encore intact. Il fut pillé pendant les massacres de 1846, et un incendie acheva, en 1847, l'oeuvre de destruction. Il ne reste plus aujourd'hui, comme témoignage de l'ancienne splendeur, qu'un grand portail baroque, décoré de panoplies et du blason Szreniawa. D'après la tradition c'était un édifice quadrangulaire: le corps de logis principal et deux ailes entouraient une cour que fermait, en façade, un mur ou une balustrade, ou une grille. On ne connaît aucun dessin représentant ce château. Il en est resté cependant une description, écrite vers 1858 par le dernier propriétaire de Dombrowa, M. Stanislas Stojowski, et qu'a bien voulu

communiquer au rapporteur M. le Dr. Adam Bogusz. La surface occupée par les constructions mesurait 66 mètres de long sur 27 m. de large. L'édifice comprenait des caves et sous-sols, un rez-de-chaussée très élevé et un premier étage. Au rez-de-chaussée se trouvaient la chapelle, deux vastes salles, et treize chambres; au premier, la „salle de marbre“, richement décorée, la bibliothèque, la „salle d'armes“, la „salle seigneuriale“, la salle longue“. Le jardin, à l'italienne, descendait en terrasses vers la rivière.

Aux Lubomirski se rattache encore un obélisque de marbre sur socle, orné des blasons de cette famille et de celles qui lui étaient alliées. Il décore la place de la petite ville de Dombrowa. Une tradition rapporte qu'à l'endroit où s'élève ce monument, tomba dans un duel un Lubomirski à la mémoire duquel fut dressé l'obélisque. Les substructions et le blason Szreniawa sont du XVIII-e siècle.

Le Secrétaire donne lecture du compte-rendu de la séance du 26 février 1904, tenue par la section de la Commission de Léopol. M. Louis Finkel y présenta quatre masses de l'université de cette ville, découvertes naguère dans les armoires du secrétariat de l'université. Toutes quatre sont en cuivre, avec des traces d'ancienne dorure ou argenture. Sans aucune valeur artistique, elle n'intéressent plus que comme souvenir historique de l'école. D'après les actes des archives universitaires, elles furent exécutées en 1817 par le fabricant de ceintures Stolz, sur la commande de l'université, d'après les dessins de Jürgens, mécanicien à l'école, au prix de 85 florins, à l'occasion de la réouverture solennelle de l'Alma mater léopolienne; les anciennes masses d'argent de l'université, don du premier recteur Betański, avaient été confisquées en 1809 et envoyées à l'Hôtel des Monnaies de l'Etat.

M. Alexandre Czołowski dans une communication „Sur le château de Laszki, près de Chyrów“, décrit la galerie de tableaux que renfermait cette résidence, d'après un inventaire manuscrit faisant partie de sa propre collection. Cette splendide demeure des Mniszech à Laski possédait une galerie des plus riches dont on dressa l'inventaire en 1748. Ce document énumère 648 tableaux; la plupart de ces toiles étaient à sujet religieux; puis, on y comptait 260 portraits, quelques scènes mythologiques ou historiques, quelques natures-mortes. La majeure partie de cette superbe collection fut transportée vers 1775 à Wisniowiec; beaucoup de tableaux restèrent cependant à Laszki et partagèrent le triste sort de cette

maison pendant la gestion des Zerboni; ces propriétaires dévalisèrent le château de fond en comble, et dispersèrent à tous les vents les objets d'art qu'il contenait.

M. Jean Bołoz Antoniewicz fit une troisième communication, à cette même séance du 26 février 1904 de la section de Léopol, au sujet d'un tableau que possède actuellement l'archevêque arménien de cette ville et qui représente la Sainte Famille, en même temps que les portraits des personnages arméniens qui firent peindre cet ouvrage, en 1612. C'est une peinture sur bois, copie de la Sainte Famille d'André del Sarto de la galerie Barberini à Rome, due à un artiste médiocre et, par surcroît, retouchée. Toutefois cette oeuvre ne manque pas de caractère: il est fort probable que le copiste s'est inspiré directement, non de l'original, mais probablement d'une gravure, d'une estampe reproduisant le tableau d'André del Sarto, peut-être même d'on ne sait quelle copie exécutée dans l'atelier de ce maître. Ce qui est surtout intéressant dans cet ouvrage, ce sont les portraits des fondateurs. On y voit trois personnages, à genoux, sur une même ligne, une femme et deux hommes, portant le costume des bourgeois du XVII-e siècle. A première vue, il n'est pas possible de s'y méprendre, ce sont des Arméniens, à type prononcé. Il est probable que ces figures, traitées comme portraits, ont été ajoutées lors de la restauration du tableau en 1612; ainsi que nous l'apprend la date inscrite dans l'angle inférieur, à droite de la composition.

M. Hendel parle du château de Rzemień. Cet édifice, entouré d'eau de tous côtés, était situé dans une plaine, avec fossés et remparts. Il était divisé en deux parties: bâtiments d'habitation et constructions défensives, jointes à la plaine par des ponts. Le donjon, c'est-à-dire la vraie forteresse, le château, comprenait, au sous-sol, au rez-de-chaussée et au premier étage, trois pièces; au second, deux. L'entrée principale, dont le couronnement date de 1625, est encore bien conservée. Dans le sous-sol, tout le long du mur central, circule un canal voûté, à destination énigmatique. C'est encore dans le sous-sol que le rapporteur a découvert le portail primitif du château, avec les blasons Leliwa, Dębno, Pomian, et un quatrième écusson inconnu. M. Hendel a illustré sa communication de vues photographiques et de dessins, ainsi que d'un plan de reconstruction du château.

Le président donne ensuite lecture d'un travail de M. Clément

Bąkowski sur le „Cimier de la tour de Notre-Dame à Cracovie“ M. Bąkowski émet l'hypothèse que l'auteur de ce cimier est très vraisemblablement Witt Stwosz. Il n'est pas permis en effet de penser que les échevins de la ville qui, en 1478, firent recouvrir la tour de la toiture de plomb dont elle est encore protégée aujourd'hui — ainsi que le prouve un document contemporain, découvert au cours de la restauration de 1843, dans la boule qui surmonte la flèche — n'ait pas consulté, au sujet de l'ornementation en question, Witt Stwosz qui, de 1477 à 1489, travailla à l'autel fameux de Notre-Dame.

M. Piekosiński soumet à ses collègues trois quittances faisant partie de la collection de M. Stanislas Rusiecki à Varsovie, et signées par deux sculpteurs et quelques fondeurs de canons, employés en Pologne, au XVI-e siècle. La première nous apprend que Jean Marie Padovano travaillait à Cracovie encore en 1572; dans la seconde il est indiqué que l'auteur de la chapelle et du tombeau de Stefan Batory au Wawel, fut Santi Gucie (1595) — ce que d'ailleurs on savait déjà; enfin la troisième cite quatre fondeurs de canons qui exerçaient leur industrie à Kamieniec de Podolie, en 1561.

---

12. LUDWIG FINKEL. **Studya nad dynastyą Jagiellońską. I. Królowa Zofia.** ***(Studien über die Jagellonische Dynastie. I. Königin Sophie).***

Seine Studien über die Jagellonische Dynastie beginnt der Verfasser mit der Erforschung des Lebens und der Wirksamkeit der Königin Sophie (1422—1461), der vierten Gemahlin Ladislaus Jagiellos, der Mutter des ganzen königlichen Geschlechtes.

Im ersten Abschnitt bespricht der Verfasser die Vermählung Jagiellos mit Sophie (im Februar 1422). Die russisch-litauische Chronik schildert in romantischer Weise die erste Begegnung des Königs mit Sophie, aus anderen Quellen wissen wir jedoch, daß diese Heirat eine Folge politischer Verhältnisse war: Witold betrieb sie aufs eifrigste, um die Verbindung Jagiellos mit Ofka, der Witwe. Wenzels von Böhmen, die dem polnischen Könige von Sigismund dem Luxemburger angetragen wurde, zu verhindern. Nach einer Notiz in dem Samterer Nachtrag zu den Annalen Traskas holte Jagiello den Rat der Ärzte ein. Das Alter Jagiellos läßt sich nicht

mit Genauigkeit bestimmen. Sophie, mit dem Kosenamen Zońka, war die Tochter des Fürsten Andreas von Holszany und der Fürstin Alexandra Drucka. Das Geschlecht derer von Holszany gehörte zu den sogenannten „Kunigasen“, d. i. Knjasen von rein litauischer Abstammung, aber schon der Großvater der Königin, Iwan Olgimuntowicz von Holszany, hatte den christlichen Glauben nach griechischem Ritus angenommen und mit dem Glauben die russische Sprache und russische Sitten. Er war ein treuer Anhänger Witolds, dessen Schwager er war: deswegen verlor er wiederholt Holszany und wurde längere Zeit von dem deutschen Orden gefangen gehalten. Im Jahre 1396 erhielt er von Witold die Statthalterschaft in Kijów. Andreas, sein Sohn, aus dessen Ehe mit der Fürstin Alexandra Drucka drei Töchter entstammten (außer Sophien eine ältere Wasilisa, die Fürstin Bialska, und eine jüngere Maria, die Gemahlin des Hospodars der Moldau, Elias), starb früh. Sophie wurde am Hofe ihres Onkels, des Fürsten Semen Drucki, erzogen und verkehrte auch am Hofe Witolds bei ihrer Tante Julianne, der zweiten Gemahlin des Großfürsten. Der Verfasser sucht, indem er den Forschungen Josef Wolffs folgt, in die Atmosphäre des Hauses der Fürsten von Holszany einzudringen und wenigstens annähernd den Bildungsgrad Sophiens, der Litauerin „ex genere Ruthenico“, wie sie selbst in einer Supplik an den Papst schrieb, zu bestimmen. Das steht fest, daß sie ihrer Erziehung eine tiefe Religiosität verdankte, die sich in Beobachtung äußerer Formen u. s. w. offenbarte. Schließlich beschäftigt sich der Verfasser auch noch mit der äußeren Gestalt der Königin, von der wir weder ein Porträt noch irgend eine Schilderung besitzen. Alle Zeitgenossen schreiben, daß sie schön und von gewinnendem Wesen war und sich ihre Umgebung (z. B. Bonfili 1440) zu verpflichten wußte. Auch besaß sie angeborene Talente und so viel Frauenwitz, daß sie sich leicht in die Rolle einer Königin von Polen hineinfand.

Der zweite Abschnitt umfaßt die Krönung der Königin, die Geburt eines Sohnes und die ersten Spuren ihres Einflusses. Der Empfang, den sie dem Könige Erich von Dänemark im Januar 1424 zu Krakau bereitete, ist aus dem Briefe eines Zeitgenossen Jasiek von Tarnow Tęczyński an den König, der damals in Litauen weilte, bekannt. Dieser Brief wirft einiges Licht auf die Königin selbst, auf ihre Prachtliebe, wenn sie öffentlich auftrat, auf die Leichtig-

keit, mit der sie die Herzen der Menschen gewann. Einen Beweis dafür liefert auch die Krönung, die „nach dem Willen und dem Rate“ derselben polnischen Herren vollzogen wurde, welche der Vermählung Jagiellos mit Sophie entgegengetreten waren. Der Verfasser sucht das Ausbleiben Witolds sowohl bei der Krönung als auch bei der Taufe Ladislaus' genauer zu ergründen und ist der Ansicht, daß dasselbe jedenfalls einem Erkalten der gegenseitigen Beziehungen zuzuschreiben sei: Sophie hatte die Erwartungen ihres Freiwerbers getäuscht, worin aber, das läßt sich nur vermuten. Seit der Krönung tritt sie in den Vollbesitz der königlichen Rechte; Jagiello verschreibt ihr („mit der Einwilligung Witolds“) eine reiche Hochzeitsgabe: Radom, Sandez, Biecz, die neue Stadt Korczyn, Żarnowce, Sanok. Innowracław, das Gebiet von Nieszawa uud überdies die Dörfer Zagość und Boguszyce. Der Hofstaat der Königin ist bereits im Jahre 1423 eingerichtet. Unter ihren Hofleuten finden wir Hincza von Rogowo, Peter von Pissary; Haushofmeister sind der Reihe nach: Johann Ligęza, Jakob von Koniecpole, Adalbert Malski. Überdies leistet der Notar der königlichen Kanzlei, Stanislaus Ciołek, der Königin eifrige Dienste, während diese mit Erfolg seine Beförderung zum Unterkanzler (1423) und sodann zum Bischof von Posen (1426) protegiert, wobei sich gewisse Merkmale ihres Charakters, die der Verfasser als litauisch-russisch bezeichnet, offenbaren. Überhaupt tritt als hervorragendes Charakterkennzeichen der Königin die Sucht hervor, Leute ihrer Umgebung zu protegieren und für sich zu gewinnen. Ihr Verhältnis zum päpstlichen Stuhl macht es ihr leicht, die Verteilung der kirchlichen Benefizien zu beeinflussen.

Im Jahre 1427 wird Königin Sophie des Ehebruches verdächtigt. Damit beschäftigt sich der Verfasser im dritten Abschnitt, in dem er die Erzählung von Długosz über diesen Hofskandal kritisch untersucht. Viele Details, die von diesem der Königin abgeneigten Historiker angegeben werden, lassen sich nicht durch Quellen belegen oder verwerfen, diejenigen aber, die sich kontrollieren lassen, beweisen, daß Długosz den Sachverhalt nur vom Hörensagen kannte, wobei das Gehörte bereits stark entstellt und ungenau war. Der Verfasser stellt die biographischen Daten zusammen, die sich auf die sieben von Długosz angeführten Liebhaber der Königin (Hincza von Rogowo, Peter Kurowski, Lorenz Zaremba von Kalinowa, Johann Kraska, Johann von Koniecpole, Peter und Dobiesław von

Szczekociny) als auch auf ihre Verteidiger (Adalbert Malski, Mszczuj von Skrzynno und Klemens Wątróbka von Strzelce) beziehen und gelangt zur Überzeugung, daß dies Leute waren, die der Königin und deren Söhnen treu dienten und ihre Amter diesem Dienste verdankten, mit einem Wort, daß diese Männer der Keim der dynastischen Hofpartei waren, die sich in ganz natürlicher Weise um die junge Königin-Mutter bildete. Außerdem untersucht der Verfasser, wer den Skandal hervorgerufen hat und schließt sich der einstimmigen Tradition an, daß der Großfürst Witold denselben veranlaßt hatte; sein Brief, in dem er Sophie in Schutz nimmt, ist nach Ansicht des Verfassers eher eine Anklage denn eine Verteidigung. Weiter konstatiert der Verfasser, daß nach den Ansichten des XV Jhr. eine Unschuldserklärung Sophiens vollständig genügt und daß selbst trotz der Schmähschrift des Aeneas Sylvius niemand die legitime Abstammung Kasimirs des Jagellonen in Frage gestellt hätte. Indessen ging der Skandal doch nicht ganz spurlos an der Königin vorüber. Sie verschwindet für volle drei Jahre ganz vom Schauplatze: Długosz erwähnt sie gar nicht, keine Urkunde steht zu ihr in Beziehung. Selbst die Bemühungen Jagiellos, die Vormundschaft über den Sohn der Königin und dem Großfürsten Witold zu übertragen, brechen plötzlich ab. Erst nach Witolds Tode im Jahre 1431, in der Zeit, da Jagiello von Świdrygiello gefangen gehalten wurde, erfahren wir, daß der König sich schriftlich an seine Gemahlin wandte. Sophie empfängt den aus Litauen zurückkehrenden Gemahl und bis zum Tode Jagiellos wird ihrer häufig erwähnt. Es ist möglich, daß die Stiftung der Kapelle im Jahre 1431 mit diesem günstigen Wechsel der gegenseitigen Beziehungen im Zusammenhang stand. Die Königin entwickelt in den letzten Jahren der Regierung Ladislaus Jagiellos eine lebhafte Tätigkeit, namentlich bekämpft sie die Aufstände Świdrygiellos in Litauen, wobei sie von ihren beiden Oheimen Semen und Michael, den Fürsten von Holszany, unterstützt wird. Sie besucht in Begleitung ihres Gemahls die Herrenversammlungen (in Jedlno 1432, in Sandomir 1434); die Vormundschaftsfrage wird von neuem aufgenommen (1431). Johann von Koniecpole wird zum Kanzler erhoben (1433). In einer Schenkung an das Kapitel in Przemyśl vom 7 Mai 1434 ordnet Jagiello Gebete für seine Gemahlin und seine Kinder an und stirbt am 31 Mai desselben Jahres. Mit dem Leben Sophiens v. 1431—1434 befaßt sich der vierte Abschnitt.

Im fünften Abschnitt untersucht der Verfasser, welche Stellung die Königin zur Zeit der Unmündigkeit ihres Sohnes einnahm, und konstatiert, daß, obwohl sie zu den Fidejussoren des Sohnes gehörte und in ihrem und des Sohnes Namen Lutek von Brzezie nach Basel, ihren Sekretär aber, Johann Rey, mit der Obedienzversicherung an Eugenius den Vierten gesandt hatte, sie doch zur Regentschaft nicht zugelassen wurde. Man überließ ihr wohl die Erziehung der Söhne, wofür sie von Eugenius dem Vierten belobt wird; vielleicht beeinflußte sie auch mittelbar manche Angelegenheiten (so mag sie z. B. dem Hospodar der Moldau Elias aus dem Schlosse zu Sieradz zur Flucht verholfen haben), aber das Reich regierten Zbigniew Oleśnicki und die Vormunde. Sophie verweilte häufig auf ihren Hochzeitsgütern, beteiligte sich an den Gerichtssitzungen in Sanok und bewohnte das Schloß in Biecz.

In dieser Zeit tritt Sophie der Opposition gegen die Regentschaft Oleśnickis näher. Wir ersehen das aus nachstehenden Tatsachen: Spytek von Melsztyn, das Haupt der Opposition, wird gegen Ende 1436 oder zu Anfang 1437 Kastellan von Biecz; der ruthenische Adel vereinigt sich am 10 Juli 1436 in einen Bund zum Schutze des Königs. Charakteristisch ist auch der Umstand, daß Ladislaus am 1 März 1437 Hincza von Rogowo unter seine Hofleute aufnimmt. Die Berufung Kasimirs auf den böhmischen Thron, der Zbigniew hindernd entgegentrat, während die Königin-Mutter sie wünschte, entschied endgiltig das öffentliche Auftreten derselben gegen die Regentschaft des Krakauer Bischofs und seiner Partei. Długosz erzählt, daß die Konföderation Spyteks von Melsztyn „auf Anhetzen Sophiens“ zustande kam; die Urkunde der Konföderation unterschreiben die Beamten der Königin: Gregor von Branice, ihr Unterkämmerer, Johann von Zagorzany, ihr Untertruchseß — beide mit Hinzufügung ihres vollen Titels — und überdies: Peter Kurowski, Hincza von Rogowo, Mszczuj von Skrzynno und andere. Was geschieht aber weiter? Sie unterzeichnen am 3 Mai, treten am nächsten Tage zurück und sind die Haupturheber der Niederlage und des Todes Spyteks bei Grotniki. Fragen wir, wie dies möglich war, so müssen wir annehmen, daß es auf jemandes Befehl, nach jemandes Willen geschah. Es erfolgte darauf eine Versöhnung, vielleicht eine mündliche Verabredung zwischen Oleśnicki und Sophie — genugsam, von nun an wirkt die Königin im Sinne Oleśnickis mit sowohl in Bezug auf die Übernahme des ungarischen Thrones durch Ladislaus

als auch die Übernahme des Statthalterschaft in Litauen durch Kasimir. Königliche Statthalter zur Zeit der Anwesenheit Ladislaus' in Ungarn werden Adalbert Malski und Johann von Czyżów; seit dem Jahre 1438 ist Peter von Szczekociny Unterkanzler. Hincza von Rogowo, Adalbert Zaremba und Johann Kraska beziehen aus dem königlichen Schatze ein Jahrgehalt. Dobiesław von Szczekociny und Hincza von Rogowo, der 1442 zum Starosten von Radom und 1443 zum Kastellan von Rozprza erhoben wird, begleiten den König nach Ungarn. Peter Kurowski wird Kastellan von Sandez. Oleśnicki besucht bei seiner Rückkehr aus Ungarn die Königin-Mutter in Sanok. Sophie übt in der Zeit von 1440 bis 1444 auch gewisse Regierungsgeschäfte aus: sie beruft zwei Versammlungen im Jahre 1440 und empfängt die Gesandten des Baseler Konzils (unter ihnen Markus Bonfili, der von ihrer Liebenswürdigkeit entzückt ist); sie bestätigt die Verschreibungen des Königs u. s. w. Sie trägt auch zweifellos dazu bei, daß Kasimir nach Litauen abgeht und unterstützt sein Auftreten in dem Großfürstentum.

Nach der Katastrophe bei Warna tritt Sophie vollends in den Vordergrund (Abschnitt VI): sie beteiligt sich an der Versammlung in Sieradz v. 23 April 1445 und fertigt den ungarischen Gesandten Robert de Thar, der sich über Ladislaus erkundigt, sicherlich mit einem wenig aufrichtigen Bescheid ab, der die scharfe Kritik des Aeneas Sylvius, des Sekretärs Friedrichs des Dritten hervorruft und die zu gleicher Zeit verfaßte Schmähschrift auf Jagiello und Sophie zur Folge hat. Die Königin kommt den Gesandten der Versammlung zu Piotrków (v. 24 August 1445) an Kasimir in Litauen zuvor; nach der Wahl Boleslaus' von Masovien beruft sie eine geheime Versammlung nach Bełżyce. Wer zu derselben gehörte, wissen wir nicht, Długosz jedoch gibt an, daß an ihr Beamte des Krakauer Landes teilnahmen, die mit Krongütern beschenkt waren, und daß man von Bełżyce Peter Kurowski an Kasimir abgesandt hatte. Um Sophie scharte sich die jagellonische dynastische Partei, die um jeden Preis Kasimir den Jagellonen auf dem Throne zu erhalten beschlossen hatte. Ebenso vermittelt die Mutter in Brześć, sie überredet den Sohn, jenen Ausweg aus der schwierigen Situation (angesichts der den Litauern gemachten Versprechungen) zu ergreifen, den der Vergleich v. 19 September 1446 selbst angibt. An dem Vergleich wirken außer den von Długosz erwähnten Delegaten noch mit Adalbert Malski, Gregor von Branice und Johann von Pilcza.

In den ersten sechs Jahren der Regierung Kasimirs des Jagellonen übt Sophie einen bedeutenden Einfluß auf den Sohn und die Staatsgeschäfte aus. Der Verfasser geht (im VIII Abschnitt) jene Angelegenheiten einzeln durch, bei denen die Königin-Mutter aktiv tätig ist. Somit bespricht er zuerst die Beziehungen des Königs zu Zbigniew Oleśnicki, die sich zuspitzten, als dieser sich um den Kardinalshut bewarb: Sophie trachtet den Zwist beizulegen und vermittelt zwischen dem Sohn und dem Bischofe; sie nimmt Jakob von Sienno, den Verwandten und Protegierten Oleśnickis, vor dem Zorne des Königs in Schutz u. s. w. Zwischen der Königin-Mutter und dem Kardinal entsteht eine lebhafte Korrespondenz. Beide verbindet der ungarische Grenzstreit, die Intervention bei Johannes Hunyady und Giskra von Brandys. Als Gesandte nach Ungarn begeben sich von Seite Sophiens Johann von Zagorzany, von Seite Oleśnickis Johann Długosz. Ein Brief von Johann Długosz an Oleśnicki v. 5 Februar 1450 illustriert das Verhältnis der Königin-Mutter zu ihrem Sohne in jenen Jahren sehr treffend. Ein Beweis für den Einfluß Sophiens ist ihre gemeinschaftliche Reise mit dem König nach Großpolen im Mai 1450. Es begleiten sie auf dieser Reise Nikolaus von Brzezie, der Kanzler Johann Koniecpolski, der Unterkanzler Peter von Szczekociny, Hincza von Rogowo, der im Jahre 1448 zum Schatzmeister des Königreiches befördert worden war. Kasimir erläßt eine Reihe von Dokumenten „ad relationen domine Zophie“ (Cod. dipl. Pol. II. 2. IV. 53). Sie bestimmt schließlich mit Hilfe Oleśnickis den König, die polnischen Gesetze und Privilegien v. 30 Juni 1453 zu bestätigen. In dieser Zeit reifen die Verhandlungen, welche die Vermählung Kasimirs mit Elisabeth von Österreich betrafen, heran. Im Februar 1454 zieht Elisabeth in Krakau ein: Sophie empfängt sie, nimmt an den Festlichkeiten Anteil, zieht sich aber von nun an zurück. Sie bricht ihre Beziehungen zu Sohn und Schwiegertochter keineswegs ab, sondern bewahrt das beste Einvernehmen mit ihnen bis zu ihrem Tode (28 September 1461).

Der letzte (VIII) Abschnitt enthält die Charakteristik der Königin oder stellt vielmehr die Schlüsse zusammen, die sich aus dem Verlauf ihres Lebens und ihrer Wirksamkeit von selbst ziehen lassen. Um Sophie bildete sich im Laufe ihrer 40jährigen Regierung, dank ihrer Gabe, sich durch Protektion und Verleihung von Benefizien und Krongütern Anhänger zu gewinnen, eine Hofpartei, die jagellonische dynastische Partei. Es war dies keine

politische Partei im eigentlichen Sinne des Wortes; es waren dies nur Männer, die dem Hause der Jagellonen treu ergeben waren. Sie bildeten auch die wichtigste Stütze der Regierung Kasimirs des Jagellonen. Sophie war weder talentvoll noch gebildet genug, um eine politische Fraktion zu schaffen; ihre Wirksamkeit trägt eher den Stempel weiblicher Fähigkeit, Menschen und Einfluß zu gewinnen. Ihr realer Sinn erkannte gar bald die Mittel, die zu diesem Zwecke dienen konnten. Der Verfasser führt aus den römischen Suppliken (aus den Vat. Arch.), die er der Gefälligkeit des Professors Abraham verdankt, zahlreiche Bitten der Königin um Erteilung von geistlichen Benefizien an und zählt Beispiele auf, wie die Königin ihre Anhänger bei Erlangung weltlicher Ämter zu begünstigen wußte.

Tätig, gesund, lebhaft, wirtschaftet und richtet Sophie oft in eigener Person auf ihren Hochzeitsgütern, kontrolliert die Verwaltung, überwacht das Los der ihr untertänigen Bauern und fördert Städte wie z. B. Biecz und Sanok. Überaus religiös bringt sie den Kirchen zahlreiche Opfer, erbaut eine glänzende Kapelle in der Krakauer Kathedrale und bittet in Rom um kirchlichen Segen, um Reliquien von Heiligen u. s. w. An der Bekehrung der Schismatiker zum Katholizismus nimmt sie den wärmsten Anteil. Für die Krakauer Universität ist sie die „benefatrix singularissima“. Ihre ganze Wirksamkeit ist mit bedeutenden Ausgaben verbunden: die Königin macht häufig Schulden und wird vor Gericht gefordert, wo sie persönlich erscheint. Eine Menge von Details, die sich auf Sophie beziehen, sich jedoch in keinen Zusammenhang bringen lassen, hat der Verfasser in Regesten, die einen Anhang zu seiner Arbeit bilden, zusammengestellt.

Nakładem Akademii Umiejętności,
pod redakcyą Sekretarza generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

16 Czerwca 1904.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6. Juin. 1904.

Sommaire. Séances du 13 et 20 Juin.
Resumés: 12. M. J. BOŁOZ ANTONIEWICZ. La cène de Leonardo da Vinci.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 JUIN 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

JEAN ŁOŚ: »Funkcye narzędnika w języku polskim«. *(Fonctions du cas instrumental en polonais),* p. 63.

J. BAUDOUIN DE COURTENAY: »Próba uzasadnienia samoistności zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych«. *(Essai de démonstration, au moyen des faits linguistiques, de la spontanéité des phénomènes psychiques),* p. 28.

M. J. TRETIAK présente son article: *„L'origine du poème de Słowacki: Le poète et l'inspiration“.*

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Spicilegium Prodromeum“.*

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 JUIN 1904.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

ADAM KŁODZIŃSKI: »Rokowania polsko-brandeburskie w r. 1329«. *(Les négotiations de la Pologne avec le margrave de Brandebourg en 1329),* p. 68.

Le Secrétare présente le travail de M. Dr. ST. ZAKRZEWSKI: *„La Pologne et l'Empire aux temps des Piasts“.*

Résumés

12. Prof. Dr. JOHANN BOŁOZ ANTONIEWICZ. **O wieczerzy Lionarda da Vinci.** ***(Das Abendmahl Lionardos).***

In der Erklärung des Abendmahles Lionardos da Vinci im Refektorium zu Sta Maria delle Grazie in Mailand hat man sich — mit ganz verschwindenden Ausnahmen — dahin geeinigt, daß in dem Bilde der Moment der Verratankündigung dargestellt ist.

Die Meinungen, sofern sie überhaupt genügend präzisiert sind, gehen nur bezüglich der Phasen dieses Vorganges auseinander.

Die einen denken sich Christus sprechend und die Jünger gleichzeitig auf diese Worte reagierend, die anderen sehen in dem Bilde hauptsächlich die Darstellung der Erregung, die sich der Schüler unmittelbar nach bereits erfolgter Verratankündigung bemächtigt. Die erstere Ansicht ist die ältere, und geht wohl auf folgenden Ausspruch Fra Luca Paciolos in der Divina Proportione vom J. 1498 zurück: non e possibile con magiore [attentione] vivi li apostoli immaginare al suono dela voce delinfallibil verita quando disse: UNUS VESTRVM ME TRADITURUS EST [1]). Wenn auch aus diesen Textworten die Annahme, als sei Christus eben sprechend dargestellt, nicht mit zwingender Notwendigkeit gefolgert werden muß, so schöpfen wir aus den Citaten der Bossischen Monographie [2]) genügende Beweise, daß man sich Christus redend, den Verrat eben verkündigend dachte. So sind auf dem angeblich frühesten Stiche, den Bossi „prima del

[1]) Fra Luca Pacioli Divina Proportione. Die Lehre vom goldenen Schnitt. Neu hrsg. von Constantin Winterberg. Wien, 1889. Quellenschriften N. F. 2, 41.

[2]) Del Cenacolo di Leonardo da Vincilibri quattro di Giuseppe Bossi pittore. Milano MDCCCX.

secolo decimosesto" entstanden glaubt[1]), als Interpretation der Handlung auf einem am Tischtuch befestigten *„cartellone"* in Abbreviaturen die Worte angebracht: *Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est.* Goethe sieht in Rom bei einem Geistlichen, der selbst Maler war, eine Miniaturkopie des Abendmahles und berichtet darüber am 18. Jänner 1787 an Frau von Stein[2]): „Der Moment ist genommen, da Kristus den Jüngeren, mit denen er vergnügt und freundschaftlich zu Tische sitzt, sagt: Aber doch ist einer unter euch, der mich verräth". Dreißig Jahre später sieht Goethe in dem Bilde nicht mehr die sich eben vollziehende, sondern die bereits vollzogene Verratankündigung. In seiner Abhandlung „Abendmahl von Leonhard da Vinci" vom Jahre 1818[3]) begründet er ausführlich diese Ansicht, es seien die „unglücklichen Worte" aus Christi Mund bereits gefallen und wirken jetzt als Aufregungsmittel fort, die ruhig heilige Abendtafel erschütternd, Christus selbst aber bekräftige und bestätige sie schweigend mit himmlischer Ergebenheit, durch die Bewegung der Arme und Hände, durch das Neigen des Hauptes, den gesenkten Blick. Nicht im Mailänder Refektorium, nicht vor dem Original ist Goethe zu dieser neuen Ansicht gekommen — hatte er es doch einmal nur und ganz flüchtig vor dreißig Jahren auf der Rückreise aus Italien gesehen — sondern in seinem Weimarer Arbeitszimmer, vor dem Stiche Raphael Morghens, der alles Prägnante, zur Deutung Unentbehrliche verwischt. Doch ist Goethes Autorität so groß, und seine Ausführungen selbst so bestechend, daß diese Deutung heute beinahe überall als die einzig richtige gilt.

Was mir an der Deutung Goethes, unhaltbar erscheint, ist die Verurteilung Christi zu vollständiger Passivität und die Verschiebung des Schwerpunktes der Handlung auf die Schüler. Christus selbst wäre also demnach nicht handelnd gedacht, sondern lediglich ein Wagenlenker, der die Zügel aus der Hand fahren läßt. Was Leonardo stets anstrebt, was er nicht müde wird sich und seinen Jüngern als wichtigstes Postulat echt künstlerischer Komposition vor Augen zu halten, ist die Deutlichkeit, die scharfe Klarheit, die unzweideutige

[1]) l. c. 162 sq.

[2]) Tagebücher und Briefe Goethes aus Italien. Schriften der Goethe-Gesellschaft, hrsgb. v. E. Schmidt. Weimar 1886, 2, 259.

[3]) Ueber Kunst und Altertum 1818, S. 113—188. Hempel 28, 506.

Bestimmtheit jeder Geste, Bewegung und Stellung[1]). Die Bewegung, die Handlung als Äußerung des lebendigen Ein- und Zusammenwirkens der in jedem einzelnen beseelten Körper (animale) wirkenden Faktoren ist die schweigende und selbstverständliche Voraussetzung seiner Kunst. Denjenigen, an dem Leonardo seine Beobachtungen anstellt oder seine Vorschriften exemplifiziert, denkt er sich also immer handelnd, tätig eingreifend und nennt ihn deswegen auch *„il proponitore, il parlatore, l'operatore"*, oder kurzweg *„il motore"*.

Ein flüchtiger Blick auf alle Bilder und Skizzen Leonardos, die flüchtigsten und allerzweifelhaftesten nicht ausgenommen, genügt, um uns zu überzeugen, daß der Vorwurf seiner Komposition immer eine Handlung und zwar eine von der Hauptperson der *istoria* ausgehende Handlung ist; aber auch unter den Hunderten und aber Hunderten von Abendmahldarstellungen von den frühesten Anfängen bis auf die Kirchenbilder des XIX Jahrhunderts werden wir keine einzige finden, in der Christus nicht in bedeutender Handlung, sei es in real-historischem, sei es in symbolisch-sakralem Sinne vorgeführt wäre. Gestehen wir es offen: hätten wir nicht Goethes Ausführungen, die ja wie alles, was von ihm ausgeht, faszinierend wirken, wir müßten eine Abendmahldarstellung ohne tätig eingreifenden Christus für ein ästhetisches Unding erklären.

Ist die Verratankündigung an und für sich schon ein Motiv von zu schwacher Prägnanz, das höchstens durch ein forciertes Mienenspil eine annähernd richtige Deutung ermöglichen, sonst aber leicht eine Verwechslung mit irgend einer anderen von einer bestimmten Handlung nicht ausgehenden oder unterstützten Ansprache während der Abendmahlscene herbeiführen könnte, so kann ich mir gar nicht denken, wie ein so kompliziert intimer Vorgang von rein passivem Typus und mystischer Innerlichkeit, wie ihn Goethe sieht, zum Ausgangs- und Mittelpunkte eines mächtigen Werkes mit dreizehn überlebensgroßen, beinahe sämmtlich leidenschaftlich erregten und bewegten Gestalten gemacht werden könnte. Ferner ist schwer einzusehen, wie die Arme Christi, so wie wir sie auf dem Bilde sehen, die Begleiter der eben erfolgten Verratankündigung sein können. Der von Goethe vermutete Vorgang

[1]) Lionardo da Vinci. Das Buch von der Malerei. Quellenschriften 15 (I) §§. 294. 298. 325. 358. 368. 376. 409 und ö.

setzt doch eine parallele, untätig ruhende Lage beider Hände und Arme voraus. Folgende Bemerkung Lionardos dürfte jedoch dieser irrigen Deutung endlich ein Ende machen [1]): „Sonno alcuni moti mentali sanz' el moto del corpo" und diese „lasciano cadere le braccia, mani et ogni altra parte che mostri vitta". Die von Goethe bei Christus angenommene Seelenbewegung, die schweigende Bekräftigung der vorhin ausgesprochenen Worte ist doch unzweifelhaft solchen *„moti mentali"* beizuzählen, die *„sanz' el moto del corpo"* sich abspielen, von der Bewegung des ganzen Körpers somit nicht begleitet werden. Ihr sinnlicher Ausdruck müßte demnach ein paralleles Herabsinken beider Arme und Hände auf die Tischfläche, oder deren ruhiges Aufliegen oder Falten sein, eine endende und keine beginnende Bewegung, und zwar von konzentrischer, der Mitte zustrebender Richtung. Inzwischen divergieren beide Arme in scharf ausgesprochenen Linien auseinander, wie zwei in verschiedenen Richtungen ausgesandte Boten, der linke Arm ist mäßig gespannt und vorgestreckt, die Linke öffnet die volle Handfläche mit ausgesprochen weisender „sprechender" Bewegung, die Rechte dagegen schiebt sich vor, mit der Handfläche nach unten, mit spinnenförmig geöffneten und gespreizten Fingern, bereit, irgend einen Gegenstand zu greifen oder zu fassen. Die Augen fixieren einen in der Richtung der weisenden Linken liegenden Gegenstand. Christus ist somit nicht der tote und passive, sondern der organisch belebende, der springende Punkt des ganzen Bildes. Er ist auf diesem einzigen Bilde nicht der schweigende mimische Reflex der eigenen Worte, sondern der bestimmende Organisator des Ganzen, auch hier „der Quell des Lebens".

2. Dem gegenüber hat es Prof. Strzygowski doch versucht, von ikonographischen Erwägungen ausgehend und gestützt auf das von ihm unzweifelhaft richtig gedeutete, wenn auch nicht erschöpfte Zeichnungenmaterial nachzuweisen, Lionardos Wandbild bringe im Anschluß an die Worte des Evangeliums Matthäi 26, 23 den Moment, wo die Entdeckung des Verrates durch das gleichzeitige Eintauchen der Hände Christi und des Judas in die gemeinsame Schüssel herbeigeführt wird).

[1]) a. a. O. § 370. 1, 368/9 „Einige Gemütsbewegungen sind von keiner Bewegung des Körpers begleitet.... Die ersteren bewirken, daß Arme und Hände herabsinken, und so alles, was Leben zeigt.

Dieser Deutung kann ich schon aus dem Grunde nicht beistimmen, weil Christus natürlicherweise mit den Augen der der Schüssel zusteuernden rechten Hand folgen müßte, während er doch ganz deutlich Kopf und Augen in der Richtung der vorgeschobenen Linken gerichtet und gesenkt hält, ganz abgesehen davon, daß, was aus jeder guten Photographie, besonders aber aus der Ferrarios ersichtlich, zwischen der Schüssel und der Rechten Christi das halbgefüllte Weinglas steht, dem sie sich leise nähert, Judas' Linke dagegen, wie schon häufig bemerkt, nicht vorwärts, sondern folgerichtig mit dem ganzen Oberkörper rückwärts fährt. Auch Tizian sah an ihr die erstarrende Gebärde erschrockener Verwunderung und übertrug sie so in die Rechte des zur Rechten Christi sitzenden Jüngers auf seinem Emmaus-Bilde im Louvre. So kann ich denn mit dem hauptsächlich nur im negativ-kritischen Teile von Strzygowskis sehr interessanten Ausführungen übereinstimmen. Einige seiner treffenden Bemerkungen über die Technik und Tektonik des Bildes benutze ich unten.

3. Ich gehe jetzt zur Begründung meiner Hypothese über.

3. Drei Motive wirken in wunderbarer Harmonie zusammen, um Christus und seiner Aktion inmitten der vielgestaltigen, unruhig wogenden Schar seiner Jünger Geltung zu verschaffen, ihn als den Ausgangspunkt des Ganzen klar und deutlich vorzuführen und das Hauptmotiv zur überzeugenden Anschauung zu bringen. Es sind dies: *a*) Licht und Farbe,

b) die figurale Komposition,

c) die Lilnearkomposition.

a) Licht und Farbe. Ein helles Licht mit sanften Uebergängen ergießt sich über das schneeweiße Tischtuch vor Christus; von links her einfallend, belebt und beleuchtet es das von Petrus Simon bis Philipp reichende mittlere Drittel des langgestreckten Tisches und erhellt die Mittelpartie der rechten Wand. Während Jacobus major, Christi Nachbar zur Linken, einem Schirme gleich das volle Licht auffängt, werden nur einige Partieen der Gestalt Christi von diesem voll getroffen; es sind dies aber die entscheidenden: die rechte Gesichtsseite, der Hals, die vorgestreckte Rechte mit dem weißen Hemdstreifen, am hellsten aber die linke offene Handfläche und die schimmernd blaue, leuchtende Fläche des quer über die linke Schulter un den linken Arm gezogenen Mantels. Dies tiefblaue, hell beleuchtete, von dem Tischrande, dem Mantel-

und Armumriß gebildete Dreieck drängt sich immer bei Betrachtung des Bildes als vornehmster und stärkster Farbenfleck unseren Augen auf, dieser Eindruck wird noch durch die vielen parallelen oder in langgezogene Schlitze sich öffnenden, scharf beleuchteten Querfalten bedeutend verstärkt. Während so unsere Augen gleich beim ersten Anblick auf das Spiel der Hände und auf die linke Armlinie gelenkt werden, umleuchtet der Glanz des durch die offene Mitteltüre von hinten einfallenden Abendlichtes einer Aureole gleich das Haupt des Heilands und schafft ihm einen goldenen Nimbus, wie ihn kein zweiter Meister ersonnen!

Der Türpfosten, den man sich wohl nicht einfacher denken kann, fängt einem dunkeln Bilderrahmen gleich das Brustbild wirksam kontrastierend auf.

Diese mächtige, in der Mittelpartie des Bildes, folglich in Christi Gestalt sich summierende Licht- und Farbenwirkung wird noch durch die faktische und tatsächliche Beleuchtung wesentlich gesteigert, da ja das durch das erste, etwa fünf Schritte von der Bildwand entfernte, hohe und schmale Wandfenster einfallende Tageslicht sich mit dem gemalten vollkommen deckt.

So erscheint die Gestalt Christi gleich einer Lichtsäule, denn der Künstler hat ihr als Sitz den Kreuzungspunkt zweier mächtiger Lichtströme angewiesen. Was für die Deutung und Bedeutung der Handlung Christi und somit des ganzen Bildes bestimmend ist, ist also schon durch Licht und Farbe besonders hervorgehoben.

b) Eines der augenfälligsten Merkmale der Gesammtkomposition dieses Bildes ist die Isolierung der Gestalt Christi. Gerade an einem Punkte, wo man es am wenigsten erwarten dürfte, schneidet eine tiefe Caesur in die Rhytmik der bis nun von links nach rechts ohne Unterbrechung fließenden Umrißlinie tief ein und trennt eigenmächtig, was bis dahin der Tradition und Kunstübung als unzertrennlich gegolten.

Wohl hat der Meister dem Johannes, diesem Idealbilde sprach- und ratlos trauernder Liebe, seinen bevorzugten Platz (hier zur Rechten des Herrn) bewahrt und ihn so im Einklange mit den Worten des vierten Evangeliums als den Lieblingsschüler charakterisiert, aber der unmittelbare Kontakt ist aufgehoben.

Der Strom einheitlicher Handlung, von Jacobus minor auf Petrus Simon, von diesem auf Johannes überspringend, Andreas und Judas mitreißend und bedingend und auf Christus zuschnellend,

staut sich jetzt plötzlich und gleitet an Johannis Gestalt zu Boden. Gleich über der Tischkante streben nämlich unter einem Winkel von beinahe 75° in geraden Linien die Konturen Christi und Johannis auseinander, Johannes gravitiert mit Haupt, Oberkörper und Armen nach links, Christus in der entgegengesetzten Richtung.

Dieser tief einschneidende Hiatus der Umrißlinie springt umsomehr in die Augen, als sich zwischen Christus und Johannes der scharfkantige Fensterpfeiler einschiebt, der, einem eingerammten Pfahle, gleich beide Massen auseinander zu treiben scheint und so beiderseits den Ausblick auf die wagerechten Wellenlinien der Campagna öffnet.

Ferner ist noch folgendes zu bemerken.

Während die zwölf Jünger sich in vollem oder Dreiviertel-Profil zeigen, sich gegenseitig überschneiden oder gar kreuzen, zeigt Christus allein den ganzen Oberkörper und zwar in voller Vorderansicht. Nichts ragt noch wagt sich herein, das die statuarische und doch freie Symmetrie des Linienflusses stören oder verletzen könnte. Treffend bemerkt Rubens: Christus sitze da „n'ayant personne qui le presse, ni qui soit trop près de ses côtez“ [1]).

Christus ist also isoliert, in statuarischer Abgeschlossenheit. Dieser Eindruck wird noch erhöht durch den schlichten Rundgiebel oberhalb der Mitteltüre, das Christi geistige Sphäre nach oben abgrenzend, sich über seinem Haupte als eine Art von tektonischem Nimbus wölbt. Ziehen wir die hier angedeutete Kreislinie fertig, so gewahren wir, daß ihr Mittelpunkt mit dem in der rechten Stirnseite Christi liegenden Augpunkte des ganzen Bildes sich deckt. Sie umschließt medaillonartig, gleich dem unnahbaren Kreise der mittelalterlichen Heiligenlegende, Christi Gestalt, ohne irgend eine der Nachbargestalten zu überschneiden: nur zur Linken Christi durchbrechen zwei Hände, gewaltsam eindringend, den magischen Kreis.

c) Die Linearkomposition.

Die Innenarchitektur des Gemaches, in dem Lionardos Abendmahl sich abspielt, ist wohl die einfachste unter allen, die wir auf

[1]) Citiert bei Bossi S. 45 aus De Piles (1635—1709); das Werk ist nicht angegeben und nur mit den Jahreszahlen „1699—1715“ bezeichnet. Ob damit das „Abrégé de la vie des peintres“ oder die ebenfalls 1699 erschienene „Idée du peintre parfait“ gemeint ist, vermag ich augenblicklich nicht anzugeben.

italienischen Bildern des XV. und XVI. Jahrhunderts gewahren. Abgesehen von dem erwähnten primitiv-schlichten Rundgiebel über der Mitteltüre, scheint die runde, gebogene, geschwungene Linie für den Schöper dieses Bildes nicht zu existieren: überall gewahren wir nur gerade Linien, rechte Winkel, scharfe Kanten, Rechtecke, Quadrate, Trapeze.

Ohne hier auf einzelnes eingehen zu können, genügt zu bemerken: der geometrische Mittelpunkt dieses Bildes, dessen Höhe genau die halbe Breite mißt, fällt mit dem Augpunkte zusammen, der Verschwindungspunkt, was Strzygowski schon richtig erkannt, ist in der rechten Stirnseite Christi zu suchen; die Bodenstreifen, die kurzen Tischkanten, die oberen Ränder der acht größeren, gemusterten, und der sechs kleineren, (linkerseits höheren), einfarbigen (?), an den beiden Seitenwänden ausgespannten Teppiche und die sieben Deckenbalken vereinigen sich zu einem System scharf ausgeprägter, perspektivischer Linien, deren augenfällige Deutlichkeit von verschiedenen hervorstechenden Punkten, so z. B. den Fensterwinkeln, den Endpunkten der Tischblöcke und den herabhängenden Tischtuchzipfeln, sowie von einigen besonders markanten Armlagen, Handbewegungen und Kopfstellungen auf das wirksamste unterstützt wird.

Ein Spinnengewebe von nicht weniger als zweiundzwanzig perspektivischen Linien überzieht netzartig die Bildwand. Dies abstrakt lineare System bringt in das Bild ein klärendes, ordnendes, konzentrierendes Element und schafft so aufs glücklichste einen wirksamen Gegensatz zu der unruhig wogenden Schar der Jünger, zu ihren erregten Gebärden und explosiven Bewegungen.

Wo immer das Auge des Zuschauers sinnend und staunend ruhen mag, von überall her, von unten und oben, von links- und rechtsher, aus allen Ecken und Winkeln wird es von diesen Linien zurückgeführt zu dem Grundmotive, zum treibenden agens des Bildes, zu dessen geometrischem, perspektivischem und geistigem Mittelpunkte: zur Stirne Christi, dem Sitze seiner Gedanken, dem Quell seiner heilverkündenden Worte und seiner wahrnehmbaren Handlung. Technisch Konstruktives setzt sich somit auch hier, wie immer bei Lionardo, in geistig Ideales um.

Aus dieser Masse will ich in diesem kurzen Auszuge nur drei

Linienpaare herausgreifen, um ihren Lauf und ihre Funktionen näher zu analysieren.

Es sind dies vor allem die beiden Diagonalen, deren Lauf der obere Rand der vier Teppichpaare, die Innenwinkel der bezüglichen Seitenfenster und die Endpunkte der herabhängenden Tischtuchzipfel hervorheben; die rechtsseitige ist zugleich die Achse des rechten mit dem Ellbogen aufruhenden Vorderarmes des Judas, während die Gegenlinie in bezeichnender Weise die Fingerspitzen der beiden sich weit öffnenden Arme Jacobi des Älteren berührt.

Ferner sind zu beachten die senkrechte und die wagerechte Linie, welche das Bild der Breite, bezw. der Höhe nach halbieren. Erstere halbiert die obere Bildleiste, den Rundgiebel über der Mitteltüre und diese selbst, den Tisch sammt der vor Christus stehenden Schüssel, sie ist die mathematische Linie des mittleren (vierten) Deckenbalkens, sowie des dunkeln mittleren Bodenstreifens, sie ist aber zugleich auch die ideale Achse der Figur Christi, seines aufgerichteten Oberkörpers und des vorgeschobenen rechten Fußes, der, wie aus den Kopien (z. B. der aus Castelazzo) heute noch ersichtlich, als mit der ganzen Sohle auf dem dunkeln Streifen ruhend gemalt war. Die wagerechte Halbierungslinie fällt mit dem Horizonte des Bildes und den isokephal georgneten Köpfen Christi und der Jünger Bartholomäus und Matthäus zusammen und wird so zur horizontalen Norm der auf- und niederwogenden Wellenlinie der Apostelgestalten.

Ganz besondere Aufmerksamkeit beanspruchen aber die Funktionen der beiden perspektivischen Linien, die von den Achsen des zweiten und des diesem entsprechenden sechsten Deckenbalkens ausgehen. Sie sind für die richtige Deutung des Bildes sehr wichtig, vielleicht sogar entscheidend. Folgen wir ihnen genau. Erstere setzt sich, nachdem sie als Achse den zweiten Balken seiner ganzen Länge nach durchlaufen und den in der Stirne Christi liegenden Augpunkt passiert hat, als Achse seines vorgestreckten linken Armes und der mit der offenen Handfläche nach oben aufliegenden Linken fort und läuft bis zu dem runden mäßig großen Brodlaibe. Hier bricht sie plötzlich ab. Ihre natürliche, geradeliniege, ebenfalls nicht zu verkennende Fortsetzung findet die Achse des sechsten Deckenbalkens dagegen in ganz analoger Weise

im rechten Arme Christi; sie endet in dem zur Hälfte mit rotem Weine gefüllten Glase, das zu ergreifen die geöffnete Rechte sich eben anschickt.

Nun werden wir plötzlich das geometrisch konstruktive Element in der Gestalt Christi gewahr. Seine Stirne ist, wie schon bemerkt worden, der geometrische, konstruktive und ideelle Brennpunkt des Bildes, in welchem die perspektivischen Linien strahlenförmig zusammenschießen, sein Körper ist die ins Organische umgesetzte Mittelachse des Bildes, seine beiden Arme sind zwei ins Organische umgesetzte konstruktive Augenlinien. So vollzieht sich die Umwandlung der absichtslos lebendigen Erscheinung in konstruktive Zweckmäßigkeit, die Steigerung des Realen zum Idealen, des Konkreten zum Absoluten. Die Mannigfaltigkeit der Bewegungen und Gebärden der Jünger läßt sich mit Worten wohl kaum erschöpfen, wir schauen hier Wunderdinge der Psychophysik, wie sie einzig und allein eine Phänomen, wie Lionardo erschaffen konnte. Wir sehen, den Gestalten von links nach rechts folgend, raches Erfassen des unmittelbaren Vorganges neben fragendem Schauen und unwillig abwehrendem Erstaunen, heftig auf Antwort dringendes Befragen, schmerzerfüllte Gedankenabwesenheit und banges Erstarren; und dann wieder den explosiven Ausdruck des Enthusiasmus, der sich in einem Aufschrei entladet und die Versicherung selbstlosester Hingabe, neben zudringlich fragender Einwendung, endlich jugendlich-leidenschaftlich aufforderndes Hinweisen, unentschlossenes Zuraunen und rasche energische Gegenäußerung. Aber alle diese Bewegungen sind flüssig, momentan, wie zufällig, das Auge des Künstlers scheint sie in einem unbewachten Augenblicke erlauert und erhascht zu haben, ohne daß das Urbild bei dieser Uebertragung auf dem weiten Wege von der Netzhaut durch den Arm zum Pinsel auch nur ein Atom von seiner frisch pulsierenden Vitalität eingebüßt hätte. Selbst der schärfste Beobachter, der feinste Sprachkünstler müßte es sich schließlich versagen, der unmittelbaren Lebensfülle dieser zwölf Gestalten mit Worten beizukommen. Grundverschieden ist die Bildung der Gestalt Christi. Ihr Element ist eine vorbedachte Konstruktion, eine beabsichtigte und wohlüberlegte Tektonik von der primitiven Einfachheit des gleichschenkligen Dreiecks. Die beiden Armachsen, die wir soeben als Fortsetzungen der zwei Balkenachsen erkannt haben, bilden die Schenkel, die Gerade, die wir uns von der linken Handfläche zur rechten gezogen

denken, bildet die Basis dieses Dreieckes; sein Scheitel liegt in der rechten Stirnseite Christi und deckt sich somit mit dem Mittel- und zugleich dem Verschwindungspunkte des Bildes; die von diesem Scheitel gefällte Senkrechte (die Höhe des Dreieckes) deckt sich mit der Mittelachse des Bildes, von der die beiden Arme unter dem gleichen Winkel von ungefähr 30° abstehen.

Durch dies konstruktive und tektonische Element unterscheidet sich die von diesem durchaus bedingte Gestalt Christi aufs allerentschiedenste von den zwölf Gestalten der Jünger. Wer die konstruktiven Linien dieses Bildes, das Bleibende und Feste in dieser Erscheinungen Flucht verfolgt, der muß sie auch in der Gestalt Christi wiederfinden. Erst dadurch, daß uns auf diese Weise Christi Gestalt in der gebundenen Freiheit, als organische Konstruktion, als lebendige, fühlende, agierende Tektonik sich äußert, hebt sie sich aus der Masse der konkret sinnlichen Erscheinungen durch die absolute Form zur höchsten, idealen Sphäre empor.

So erhebt denn der Künstler die Gestalt Christi durch deren Beleuchtung, Isolierung und tektonische Bildung über alle anderen und zwingt das Auge, von ihr in der Betrachtung des Bildes auszugehen, zu ihr stets zurückzukehren; die perspektivischen Linien der Armachsen bringen es auf die zur Deutung führende, richtige Spur.

Diese Spur führt uns also zur Annahme, daß wir hier die Darstellung der mit Hinweis auf das Brot beginnenden Einsetzung des heiligen Abendmahles vor uns haben.

Ist diese Annahme richtig, so müssen die Gebärden der Jünger dazu stimmen. Aus diesen entnehmen wir aber vor allem eines mit voller Sicherheit: sie alle sind abhängig, beeinflußt, bedingt von einem „Etwas“, sie handeln nicht aus primären Impulsen: sie reagieren. Und dieses „Etwas“, auf das sie reagieren, ist ein zweifaches, eines, das noch stark nachwirkt, und ein zweites, das unmittelbar einwirkt, ein bereits Geschehenes und ein Gegenwärtiges.

Daß ersteres nur die Worte Christi „Unus vestrum me traditurus est“ sein können, ist klar. Ist ja die Gebärdensprache Simonis Petri doch zu deutlich, um nur die Möglichkeit irgend einer anderen Deutung zuzulassen; hätten wir auch nicht die betreffende Textunterlage im Johannesevangelium 13, 24, so müßten wir uns selbst ähnliche Worte hinzudichten.

Was mag aber wohl das zweite Motiv sein? Sicherlich ein unmittelbar eben jetzt sich abspielender Vorgang, ein Ereignis, das die Nächsten, die es sehen und hören, zu den erregtesten und heftigsten Äußerungen hinreißt. Zur Linken Christi lodert das Feuer einer neuen Bewegung: ebendahin, wo Christus hinblickt, starrt auch Jacobus major, der enthusiastische Choleriker, aufschreiend und seine Arme in erschauernder Bewunderung weit ausbreitend, dahin weisen auch Matthäi parallel ausgestreckte Arme und dahin richtet Bartholomäus, sich vorbeugend, seine Blicke. Von Letzterem abgesehen, ist die linke Tischhälfte noch mit den vorhin ausgesprochenen Worten Christi beschäftigt, während die rechte Seite zur unmittelbaren Augen- und Ohrenzeugin der Einsetzung des Abendmahles wird.

Wir sehen den Höhepunkt der ersten Hälfte der Einsetzung. Im nächsten Augenblick wird Christus langsam die Linke zurückziehen, den Kopf rechtshin wenden: denn schon schiebt sich die rechte Hand vor und bereitet sich zum Ergreifen des Weinglases. Ein Griff, und Christi Mund wird sich öffnen und verstummen werden auch auf dieser Seite der Tafel die Fragen und Zweifel über Verrat und Verräter, und Johannes wird sich vielleicht, erwacht aus schmerzerfülltem Brüten, ähnlich wie jetzt Jacobus major, in inbrünstiger Liebe dem Heilande zuwenden, während dieser die Worte wird vernehmen lassen: „Trinket alle daraus. Das ist mein Blut des neuen Testamentes, welches vergossen wird für viele zur Vergebung der Sünden“.

Dies ist meine Anschauung über das Abendmahl Lionardos in Ste Marie delle Grazie.

Ein Blick auf den Stich Raffael Morghens genügt, um uns über den Ursprung von Goethes Deutung aufzuklären: Christi Augen blicken abwärts ins Unbestimmte, die Linke hat ihre Richtung und Anspannung verloren und liegt kraft- und bedeutungslos da, das Brod ist aus der Augenlinie, die uns ein verläßlicher Wegweiser war, gerückt; das Weinglas, nach dem auf dem Bilde die Rechte greift, fehlt gänzlich, so daß aus der bewußt auf ihr Ziel lossteuernden Hand nur die starr sinnlose Grimasse der Gliederpuppe geblieben ist. So hat nun Goethe, als er ernstlich an die Analyse des Werkes gieng, ein gefälschter Text vorgelegen; er selbst hat ganz richtig gedeutet, aber nicht den Urtext, nicht das Abendmahl Lionardos, das er nur flüchtig dreißig Jahre vor-

her von Angesicht zu Angesicht geschaut, sondern den Text, den er eben vor Augen hatte, den damals vielbewunderten Stich Morghens, den er doch für eine wenigstens in allem Wesentlichen treue Wiedergabe des Originals hielt und zu halten voll berechtigt war.

Zweifel an der Richtigkeit meiner Deutung könnte aber wohl der Umstand wecken, daß Christus die Einsetzung des Abendmahles mit der linken Hand und in der Richtung nach links vornimmt, bezw. beginnt. Dem gegenüber läßt sich die Tatsache feststellen, daß Leonardo (mit Ausnahme der aus seiner allerfrühesten Jugend stammenden Verkündigung im Louvre) in allen Gruppenbildern die Handlung von der Linken ausgehen, oder in der Richtung nach links sich entwickeln läßt: mit der Linken und von links her (vom Standpunkte des Bildes aus) empfängt der Christusknabe das Weihgeschenk aus den Händen des greisen Königs auf der Anbetung in den Uffizien, nach linkshin nach diesem schon auf der vorbereitenden Skizze im Louvre, die Linke streckt segnend die Grotten-Madonna über das Haupt ihres Kindes auf dem Pariser Bilde, nach links hält die göttliche Mutter auf dem herrlichsten Karton der Welt, dem der Londoner Royal Academy, das Kind dem Johannesknaben entgegen, welches, diese Richtung fortsetzend, wieder nach linkshin segnet; — ebenso sehen wir auf dem Bilde der Muttergottes selbdritt im Louvre (und ähnlich auch auf den anderen von dem Londoner Karton abhängigen Schul- und Atelierbildern) die Madonna mit beiden in ihrer ganzen Länge nach links gestreckten Armen das Kind dem Lamm entgegenhalten. Das nächstliegende Analogon sind aber sicher die beiden auf dem bekannten Windsorer Blatt mit rascher Hand hingeworfenen Skizzen zum Abendmahl selbst, auf denen Christus — besonders deutlich ist dies auf der zweiten tiefer unten angebrachten zu sehen — quer über den Tisch mit der Linken und nach links hin dem rasch von seinem Stocksitze sich erhebenden Judas (im Anschluß an die Worte des Evangeliums Joh. 13, 24) den eingetauchten Bissen reicht.

Und so hat nun der Meister auch diesmal der linken Hand, der vertrauten und folgsamen Vollstreckerin seiner künstlerischen Absichten und Gedanken die hehre Aufgabe anvertraut, in klarer, anschaulicher, unzweideutiger Weise die Handlung einzu-

leiten. Statt also eines gegen meine Hypothese sprehenden Umcstandes vermag ich in dem leise nach links gewendeten Haupte und Blicke, in der linken und nach links hin sich streckenden und weisenden Hand nichts anderes zu erblicken, als einen nicht zu unterschätzenden Beweis, daß per analogiam auch hier in diesem Bilde, an dem Punkte, wo die Linke tätig eingreift, der Herd eines tatsächlichen, unmittelbaren Geschehens zu suchen ist, eines Geschehens, das im gegebenen Falle eben nichts anderes ist noch sein kann, als die Einsetzung des Abendmahles.

Die Veröffentlichung der Abhandlung in deutscher Sprache von der ich hier nur eine flüchtige Skizze gebe, behalte ich mir vor

---

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Lipca 1904.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7. Juillet. 1904.

Sommaire. Séances du 4 et du 12 Juillet.
Résumés: 13. Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 18 juin 1904.
14. FR. BUJAK. Les noms topographiques considérés comme base de l'histoire de la colonisation en Pologne.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1904.

PRÉSIDENCE DE M. M. SOKOŁOWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

„Biblioteka pisarzów polskich". *(Bibliothèque des écrivains polonais).* 49. (*Un paysan roi, par Pierre Baryka. Comédie seigneuriale de 1637).* 8-vo p. 58.

Le Secrétaire présente le travail de M. GUILLAUME BRUCHNALSKI: *„Quelques remarques sur le chant „Bogarodzica", monument de la poésie polonaise du XIV-e siècle".*

Le Secrétaire présente le travail de M. PIERRE BIEŃKOWSKI: *„Vestiges de quelques groupes inconnus de l'époque hellénique.*

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art du 18 juin 1904.

I. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 12 JUILLET 1904.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. Charles Potkański lit son article: *„Ladislas Łokietek et la Grande-Pologne dans les années 1313—1314“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. François Bujak: *„Les noms topographiques considérés comme base de l'histoire de la colonisation en Pologne“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanislas Kętrzyński: *„La chancellerie de Casimir le Grand, roi de Pologne. II-e et III-e partie“*.

Résumés

13. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 18 czerwca 1904.** ***(Compte-rendu de la séance du 18 juin 1904 de la Commission de l'histoire de l'art).***

M. Tomkowicz soumet à la Commission une note sur la construction du château de Wola Justowska. Nous savons que Bernardino de Giannottis, Giovanni Cini et Filippo da Fiesole travaillèrent vraisemblablement à l'édification de ce palais. A. Grabowski a en effet découvert dans les actes consulaires de Cracovie que ces trois „tailleurs de pierre" garantirent mutuellement à Décius le remboursement d'un prêt de 300 florins consenti par ce dernier, pour construire „à Wola certains bâtiments" qui, prétend Grabowski, étaient tout simplement la belle résidence actuelle. M. Tomkowicz pense avoir trouvé un document à l'appui de cette hypothèse. En 1533, les trois Italiens susdits prennent en ferme de Décius, propriétaire de Wola et de Przegorzały, un terrain situé dans cette dernière localité, dans la direction de la Vistule et de Bielany, moyennant une rétribution annuelle de 10 marques. Par ce contrat, il leur était permis de construire en cet endroit une briqueterie, ainsi qu'un four à chaux. De plus, ils seraient autorisés à se servir de la terre glaise et des pierres calcaires extraites du rocher voisin, et ils auraient le droit d'avoir des barques et des chalands pour transporter leurs produits. Ce contrat, écrit sur parchemin, porte la date du 24 décembre 1533; il appartient à M. Joseph Brzeziński, professeur à l'université de Cracovie. Si l'on suppose que la garantie du prêt de 1534, fait par Décius, eut pour cause des constructions à Wola, il est évident que l'établissement de la briqueterie de Przegorzały avait le même but.

Sous un pli du parchemin que M. Tomkowicz a montré à ses collègues se trouvent les signatures — fort probablement originales — de nos trois Italiens; par contre, il n'y a plus qu'un sceau de conservé; on y voit un blason inconnu et les lettres B. O.

M. Tomkowicz parle ensuite des ouvrages dus aux Zielaski, maîtres maçons du XVII-e siècle, à Dębnik et à Sielce. Dans les environs de Cracovie on rencontre assez fréquemment dans les églises des monuments funéraires, des plaques commémoratives, en marbre, sculptées et gravées, provenant de l'époque du baroque, et, au point de vue du style, présentant entre elles de grandes analogies. Elles possèdent une ornementation végétale et des emblèmes d'un caractère artistique très prononcé et très relevé. Après avoir décrit ces plaques et la technique calligraphique qu'on y a employée et qui rappelle les miniatures polonaises des manuscrits du temps, M. Tomkowicz les attribue toutes à la seconde moitié du XVII-e siècle.

Le rapporteur énumère plusieurs de ces ouvrages, et notamment: 1) une plaque à Bielany, avec un privilège indulgentiel du pape; 2) la plaque commémorative de la consécration de l'église de Bielany; 3) l'antepedium de l'autel de la chapelle seigneuriale à Karniowice; 4) une épitaphe à Ruszcza; 5) une épitaphe à Bolechowice; 6) un antepedium avec les lettres I. Z. F., fondé par les Lipski, dans la chapelle du bienheureux Simon de Lipnica, dans l'église des Bernardins à Cracovie.

Sur une des plaques de Bielany de 1655 se trouve la signature: Hyacinthe Zielaski; cette même signature est répétée sur quelques cénotaphes de Czerna. En dehors des monuments dont nous venons de parler, il en existe encore beaucoup d'autres ayant le même caractère artistique et la même facture. Cette parenté de style est encore confirmée par les signatures. A Paczółtowice, sur une plaque de 1653, Łepkowski a lu le nom de Laurent Zielaski. Il y avait donc deux Zielaski. Le susnommé Hyacinthe travaillait encore en 1685; sa carrière ouvrière a donc duré plus de trente ans.

Au cours de la discussion à laquelle donne lieu l'exposé de M. Tomkowicz, M. Cercha fait remarquer que l'autel de la chapelle du bienheureux Simon de Lipnica et l'antepedium de la chapelle des Wazas, à la cathédrale du Wawel, sont sans aucun doute des oeuvres des Zielaski. A Pisary et à Psary on voit, rapporte M. Odrzywolski, des figures en pierre élevées au bord de quelques chemins, sorties

fort vraisemblablement de l'atelier des Zielaski. M. Sokołowski fait enfin ressortir que les ornements favoris des Zielaski ayant été empruntés à des gravures ou à des miniatures polonaises de l'époque, ont pour ce motif un caractère national.

M. Hendel fait quatre communiqués qu'il illustre de photographies. Il parle d'abord de la synagogue de Żółkiew, fondée par Jean Sobieski. C'est une fort curieuse construction, avec une belle attique, aux quatre angles de laquelle s'élèvent de petites tours. L'ornementation des pilastres et des consoles est fort délicate. Les parties inférieures de l'édifice accusent des motifs de la Renaissance et de l'Orient.

Le lamus en bois de Wiśnicz-le-Vieux est un spécimen fort curieux de l'art de bâtir du XVIII-e siècle en Pologne. Le rez-de-chaussée servait de dépôt pour les sacs, etc. Tandis que les pièces du premier, assez basses, faisaient l'office de grenier ou de grange. L'ensemble est d'un caractère fort tranché.

La troisième communication concerne la description d'une image miraculeuse de la Sainte Vierge, conservée au couvent de Rzeszów. C'est une petite statue en bois à polychromie, datant, semble-t-il, du XVI-e siècle. Derrière le maître-autel de cette même église, M. Hendel a découvert le patron de l'ancienne décoration picturale du sanctuaire, à motifs orientaux ou de la Renaissance allemande.

En quatrième lieu, M. Hendel s'occupe d'une image miraculeuse de la Vierge, vénérée à Dzików, image déjà décrite et publiée dans les comptes-rendus de la Commission par M. le comte Georges Mycielski. Ce tableau représente la Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus et Saint Joseph, sur un fond de paysage où voltigent des oiseaux et où l'on voit des fruits. Ce fond, qui n'est devenu visible que dernièrement, après qu'on eût enlevé la plaque d'argent recouvrant le tableau, est d'un coloris fort vif et fort savoureux. C'est sans aucun doute l'ouvrage d'un artiste de l'école flamande de la seconde moitié du XVII-e siècle.

Enfin M. Ignace Bett, admis à la séance à titre d'invité, donne lecture d'un mémoire sur une statue de la Sainte Vierge qu'on voit à l'église paroissiale de Bolesławice. Après avoir décrit et analysé cette figure, M. Bett formule les conclusions suivantes: Cet ouvrage en bois, à polychromie, de l'époque transitoire entre le gothique et la Renaissance, ne saurait être attribué à aucun artiste de valeur; il est dû vraisemblablement à quelque atelier où s'étaient conser-

vées de bonnes traditions. La Madone de Bolesławice, rappelle d'une manière frappante, prétend M. Bett, celle du tryptique de Swidnica en Silésie; elle est donc sortie sans doute de quelque atelier silésien subissant des influences nurembergeoises; elle ornait probablement le sommet d'un tryptique disparu, ainsi que portent à le croire les négligences apportées à l'exécution de cette figure.

---

14. Dr. FRANZ BUJAK. **Nazwy miejscowe jako podstawa do historyi osiedlenia w Polsce.** ***(Die Ortsnamen als Basis für die Geschichte der Ansiedlung in Polen).***

Die bisherige Geschichte der Ansiedlung Polens stützte sich 1) auf die Annahme, daß diese Ansiedlung sich konsequent, wenn auch langsam, bis zum XIII Jhd. entwickelte, worauf eine Periode schnellen Aufblühens der Ansiedlung erfolgte, die als Kolonisation nach deutschem Recht bezeichnet wird und tief in das XVI Jhd. hineinreichte, und 2) auf Schlüsse, die aus den Ortsnamen gefolgert und als grundlegende, inhaltsreiche historische Quelle anerkannt wurden.

Indessen unterliegt es keinem Zweifel, daß die Ansiedlung in Kleinpolen und in Masovien bis zum Anfang des XIV Jhr. starken Schwankungen ausgesetzt war und sich unter dem Drucke so mächtiger und einflußreicher Faktoren wie 1) Krieg, 2) Seuchen uud Hungersnot, 3) Bedrückung, 4) Kolonisation durch die Fürsten bald stärker bald schwächer entwickelte. Auf bedeutende Änderungen in der Intensivität der Bevölkerung des Landes ev. der Ansiedlung weisen hin 1) das Zusammenströmen der Bevölkerung an einem Ort und 2) weite Gebiete von Ackerland in einer Gegend einerseits und andererseits 3) die von Zeit zu Zeit sich ergebende Notwendigkeit einer Reformation oder Melioration der Kirchengüter und 4) das Bestehen ziemlich zahlreicher doppelter Benennungen der Dörfer und ihr Namenswechsel. Mit einem Wort: die Ansiedlung Polens bleibt im Laufe der ersten geschichtlichen Jahrhunderte ununterbrochen in statu nascendi, was so viel Gelegenheit zum Wechsel der Ortsnamen und zur Entstehung neuer Namen gibt, daß sie alle zusammen als Ergebnis jener ersten Jahrhunderte und alle ihre Arten als einander gleichzeitig angesehen werden müssen, da jene wenigen uralten Namen, die vielleicht in die Zeiten

der ursprünglichen Ansiedlung zurückreichen, sich weder in ihren Besonderheiten noch in ihrer Allgemeinheit erkennen und erforschen lassen.

Die Ortsnamen zerfallen in Hinsicht auf den Sprachbau und auf ihre geschichtliche Entstehung in fünf Hauptkategorien: in 1) patronymische (ice), 2) possesive (-ów, -in, -owa, -no oder mit weicher Endung der Personennamen), 3) Namen der Frohndörfer oder „narokowe“, 4) Namen zur Heeresfolge verpflichteter Ansiedlungen oder „włodycze“ und schließlich 5) topographische Benennungen. Wir besitzen zwei Haupttheorien einer derartigen Gruppierung der Ortsnamen: 1) die Theorie des Prof. Wojciechowski, zu der als Schlüssel die Ortsnamen auf ice dienen, da sie für die ältesten, ursprünglichen und für Zeugen einer starken Entwickelung der Adelsgeschlechter in unserer ursprünglichen Gesellschaft gehalten werden und 2) die Theorie des Prof. Piekosiński, die, eine Modifikation der vorherigen, seiner Hypothese, der polnische Staat sei durch Eroberung entstanden, angepaßt ist; der Schlüssel zu dieser Theorie ist die Unterscheidung zwischen volkstümlichen Namen und den Namen des Adels. Von den volkstümlichen Namen stammen namentlich die Ortsnamen der urspünglichen Ansiedlung ab, während von den Adelsnamen erst später Ortsnamen gebildet wurden, als der Adel von dem König mit Land belehnt worden, d. i. erst im XII Jahrh.

Die Unterscheidung der Namen durch Prof. Piekosiński läßt sich nicht genügend motivieren, da man in unseren wichtigsten Quellenausgaben ohne Mühe fast 200 Namen finden kann, die sowohl dem Adel als auch dem gewöhnlichen Volke im XII, XIII und ausnahmsweise auch im XIV Jahrh. gemeinsam waren. Daß es in der Tat keinen Unterschied zwischen der Namensbildung im Volke und beim Adel gegeben hat, beweist angenscheinlich der Umstand, daß der Bau und die Bestandteile der Personennamen dieselben sind. Der Namensbildung im Volke ist die Endung, bąd, die Prof. Piekosiński für besonders vornehm hält, keineswegs fremd, auch finden sich häufig die Endungen -sław, -ota, -uta, ferner -mysł, -mir, -wit, -rad, -bor, -gost, -ciech, -woj. Unter den heutigen Namen der Landbevölkerung haben sich zahlreiche slavische Personennamen erhalten, die mit Adelsnamen identisch sind und umgekehrt finden wir unter den Bei- und Familiennamen des Adels in den Gerichtsakten des XV Jahrh. und im Liber be-

neficiorum von Długosz solche, die mit den Volksnamen des XII und XIII Jahrh. übereinstimmen. Es liegt durch aus kein Grund vor, anzunehmen, daß im Laufe der Zeit das Volk sich Beinamen, die nur von Adelsnamen stammten, beizulegen suchte, während der Adel sich gutwillig erniedrigte, indem er schlichte, bäuerische Namen wählte, an denen es — was wohl zu beachten ist — in den Proklamationen und Benennungen der Wappen keineswegs mangelt. Ich bin also der Ansicht, daß der Unterschied der Namensbildung beim Adel und im Volke auf geringfügige Schwankungen und Abweichungen, die infolge der Verschiedenheit des Geschmackes und der Gewohnheiten unvermeidlich sind, zurückzuführen ist; derartige Gewohnheiten nehmen in verschiedenen Gemeinschaften und Gegenden eine verschiedene Form an, wie wir das noch heute in Hinsicht auf die christlichen Vornamen bei ein und demselben Volke beobachten können.

Was die patronymischen Namen anbetrifft, so ist zu konstatieren, daß sie in jener Zeit, da wir mit ihnen bekannt werden, d. i. im XII und XIII Jahrh., nicht nur nicht einer vergangenen Epoche angehören, sondern sich gerade in dieser Zeit noch in ihrer vollen Entfaltung befinden; in großer Anzahl entstehen sie in der Zeit der Kolonisation mit deutschem Recht im XIV bis zum XVI, bereits weniger häufig im XVII und XVIII Jahrh., doch kamen sogar im XIX Jahrh. Fälle vor, daß Ortsnamen patronymische Formen beigelegt wurden.

So oft sich uns die Gelegenheit bietet, die Entstehung von derartigen Namen in der frühesten Periode, das ist im XII und in der ersten Hälfte des XIII Jahrh. genauer untersuchen zu können, so oft überzeugen wir uns, daß ihnen eine eigentliche Bedeutung fehlt, daß der Name mit einem größeren Geschlechte (oder auch nur mit einer größeren Familie) nichts zu tun hat. Am häufigsten hat er in diesen Fällen eine possesive Bedeutung (die von Namen des damaligen Adels gebildeten Benennungen und die Namen der Frohndörfer, wie Biskupice, Podstolice u. s. w.). Oft haben sie nur eine dem Andenken geweihte Bedeutung (Imramowice, ein von Imbram im Dorfe Dłubnia gestiftetes Kloster, Witkowice, das Dorf Prądnik, das von Wit der Krakauer Kathedrale geschenkt wurde), oder sind im besten Falle patronymische Antizipationen (Grogeszewicze, die Bulle Adrians IV v. J. 1149, Unochowice, Krotowice Urk. d. Card. Ägidius 1104, Sukowice, Głębowice, Kwiatkowice, Księga hen-

rykowska), da sie als von Namen lebender, aber das volle Eigentumsrecht nicht besitzender Personen gebildet, keineswegs die eigentliche possesive patronymische Bedeutung haben können. Wir sehen also, daß bereits damals die patronymischen Namen sich in ihrer Bedeutung von den possesiven nicht unterscheiden, die oft auch eine dem Andenken gewidmete Bedeutung haben wie z. B. Jędrzejów, früher Brzeźnica, Henryków. Wir finden auch zahlreiche Spuren, daß rein topographische Namen patronymischen durch Hinzufügung der Endung -ice assimiliert wurden.

Die zur Heeresfolge verpflichteten Kolonien, auch „włodycze“ genannt, waren in Kleinpolen nie speziell vom niederen Adel noch von den „włodyki“ angesiedelt, da im XVI die Aushebungslisten (Zródła dziejowe) und im XV Jahrh. das „Liber beneficiorum“ in der Krakauer Wojwodschaft kein einziges Dorf eines solchen Namens kennt, das vom niederen Adel bewohnt gewesen wäre; im Sandomirer Gebiete gibt er ihrer kaum einige. Insofern aber diese Namen in der Lubliner Wojwodschaft im Anschluß an den niederen Adel auftauchen, tragen sie das Gepräge einer späteren Ansiedlung, einer neuen von Masovien ausgehenden Kolonisation, deren provinziales Merkmal eben diese Namen sind. Obwohl dieselben eine durchaus bestimmte und von anderen Namen abweichende sprachliche Charakteristik haben, so können sie doch nicht als Zeugnis eines Faktums in der sozialen Geschichte dienen.

Was die Gruppe der Dorfnamen, die die Beschäftigung der Bewohner bezeichnen, anbetrifft so sind dieselben ein Resultat der Entwickelung des Frohngewerbes im Bereiche des Großgrundbesitzes im XI bis zum XIII Jahrh. Die Bezeichnung „Frohndörfer“, wie Prof. Wojciechowski sie benennt, ist viel entsprechender, als die unter dem Einfluß von Prof. Piekosiński heutzutage allgemein angenommene Bennenung „narokowe osady“ oder „narok grodowy“, da „narok“ nicht das ganze dem „gród“ zugehörige Land noch die ganze Organisation des „gród“ bezeichnet. Umsomehr kann dieser Name auf gewerbliche (Frohndörfer), kirchliche und ev. private Ansiedlungen angewandt werden, obwohl von letzteren kaum Spuren zu finden sind. „Narok“ bedeutet bei uns höchstwahrscheinlich dasselbe wie in Böhmen, d. h. Gerichtsverfahren, ev. das Urteil in Sachen des Diebstahls und des Straßenraubes, wofür auch die Bedeutung dieses Wortes in der Kirchensprache (im Altslavischen) spricht. Das Land, das dem „narok“ zufolge einem Fürsten zufiel,

mußte natürlicherweise der Burgorganisation einverleibt werden, die zugleich eine wirtschaftliche Organisation des fürstlichen Vermögens war, insofern es nicht sofort von demselbem verschenkt oder verkauft wurde.

Die letzte Gruppe von Ortsnamen, d. h. der topographischen, die die physiographischen, charakteristischen Merkmale der Ortschaften selbst an sich tragen, kann nicht als die späteste Namensgruppe angesehen werden, die in ihrer Hauptmasse aus der Zeit der Kolonisation mit deutschem Recht (XIV—XVI Jhd.) herstammt, wie dies die bisherigen Theorien behaupten. Dem widersprechen unbedingt die statistischen Daten. Ortsnamen gab es in Kleinpolen:

	im Liber beneficiorum von Długosz, B. II, gegen 1470.	im kleinpolnischen Codex, B. II (1153—1333) gegen 1250.	im Liber rationis decimae sexen. (Verzeichnis des bischöflichen Sprengels. Krakau). 1326.
patronymische . . .	710=22·3%	129=19·5%	84=18·8%
possesive	878=27·7%	201=30·4%	154=34·5%
s. g. „narokowe . .	117= 3·7%		17= 3·8%
s. g. zur Heeresfolge verflichtete (włodycze)	130= 4·1%	32= 4·8%	7= 1·5%
topographische . . .	1340=42·1%	298=45·3%	184=41·2%
razem	3175	660	446

Also nicht nur im XV, sondern in der ersten Hälfte des XIV, ja sogar schon in der Mitte des XIII Jahrh. waren die topographischen Namen die häufigsten, da sie über 40% der Gesamtheit der Ortsnamen ausmachten. Daraus läßt sich schließen, daß eher diese Namen als die ältesten anzusehen sind, denn irgend welche andere. Diese Schlußfolgerung wird durch folgende Argumente unterstützt: 1) unter den großpolnischen Ortschaften, die in den früheren Jahrhunderten Hauptstätten von Markgenossenschaften, Sitze der Kastellaneien waren und überhaupt administrative Bezirke bildeten, finden sich in hervorragender Mehrzahl topographische Namen; 2) die nächste Umgebung von Krakau, in der die Ansiedlung sehr früh stattfand und keinen Veränderungen unterlag, ist

voll von Dörfern mit topographischen Namen; 3) wir besitzen eine ganze Reihe von Beispielen, daß Dörfer mit von Personennamen abstammenden Benenungen in gewisser Hinsicht von Dörfern mit topographischen Namen abhängen oder Teile derselben sind; 4) bei allen Völkern auf der Erde tritt überhaupt zuerst die rein topographische Nomenklatur auf und erst auf einer höheren Stufe der Kultur beginnt sich auch die von Personennamen abgeleitete örtliche Nomenklatur zu entwickeln.

Jedenfalls ist zu konstatieren, daß in der Zeit, da Polen den Schauplatz der Geschichte betrat, bereits alle Arten von Ortsnamen bekannt und im Gebrauche waren, die gewerblichen oder Frohnansiedlungen ausgenommen, die erst im Laufe des X bis zum XIII Jahrh. entstehen konnten, daß also die Ortsnamen uns heutzutage keineswegs als hauptsächliche und unfehlbare Quelle für die Geschichte der Ansiedlung und der sozialen Entwickelung dienen können.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

13 Sierpnia 1904.

78

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8. **Octobre.** **1904.**

Sommaire. Séances du 17 et du 24 Octobre 1904.
Résumés: 15. Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 6 juillet 1904.
16. M. P. BIEŃKOWSKI. Sur les statues des Grecs dans les monuments triomphaux d'Attale I.
17. M. ST. KĘTRZYŃSKI. Études sur la chancellerie de Casimir-le-Grand. II-e et III-e partie.
18. M. A. JABŁONOWSKI. Atlas historique des territoires ruthènes de la République de Pologne vers la fin du XVI-e siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie),* sér. II., vol. XXIV, 8-o, p. 368.

ST. SCHNEIDER: »Rzut oka na dzieje orfiki w starożytności i w nowszych czasach«. *(L'évolution de l'orphique dans l'antiquité et dans les temps modernes),* 8-o, p. 39.

M. GUILLAUME CREIZENACH présente son travail: *„L'Hamlet de Shakespeare dans le répertoire allemand du XVII siècle"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. CIRILE STUDZIŃSKI: *„Les écrits polémistes d'Hippace Pociej (1594—1605).*

Le Secrétaire présente les travaux de M. EDOUARD PORĘBOWICZ: *a) „Chrétien de Troyes et le roman d'actualité au XII siècle"; — b) „La théorie médiévale de l'amour courtois"*.

Le Sécrétaire présente le travail de M. Stanislas Dobrzycki: *„La Comédie „Non-divine“ de Sigismond Krasiński, au point de vue romantique et social“.*

Le Secrétaire rend compte de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art du 6 juillet 1904.

I. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 24 OCTOBRE 1904.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

L. Finkel: »Bibliografia historyi polskiej«. *(Bibliographie de l'histoire de Pologne),* III partie, 2 fascicule, 8-o, p. 1417—1671.

St. Grabski: »Istota wartości jako zjawiska społeczno-gospodarczego«. *(L'essence de la valeur comme phénomène économique-social).*

M. Carles Potkański présente son article: *„Sur Constantin et Méthode“.*

Résumés

15. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 6 lipca 1904.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 6 juillet 1904).***

M. le comte Georges Mycielski expose en résumé ses recherches sur „La galerie de tableaux du roi Stanislas Auguste". L'auteur a eu pour guides dans son travail deux manuscrits renfermant le catalogue de cette magnifique collection, manuscrits se contrôlant et se complétant mutuellement. Un de ces catalogues se trouve actuellement à Sucha, dans la bibliothèque des comtes Branicki. Il fut dressé en 1793, sous la direction de Bacciarelli, et porte une foule d'annotations de la main même de cet artiste. Il a été d'un grand secours à E. Rastawiecki pour son „Lexique": il y a puisé bien de renseignements sur les peintres polonais ou ayant travaillé en Pologne. Le second manuscrit fait partie des „Archives centrales" de Varsovie; splendidement relié, il appartenait sans doute au roi, et les tableaux qui y sont énumérés sont classés d'après les résidences et palais royaux où ils se trouvaient à la fin du règne de ce souverain. D'après ces deux documents originaux et contemporains, dont M. Mycielski a pris copie exacte, il est aisé de se rendre compte de l'importance de la galerie royale et des ouvrages qu'elle possédait, car le sujet de chaque tableau y est soigneusement décrit, souvent même avec indication des dimensions et de la valeur marchande. Sans compter quelques grands plafonds et panneaux de Bacciarelli ornant le Palais Royal de Varsovie ou le Château de Łazienki, il y avait, soit au Palais Royal, à Łazienki, à la Maison Blanche, au Belvédère, à „Myslewice", soit à l'atelier de Bacciarelli, soit enfin conservés en un vaste dépôt, 2223 toiles ou peintures diverses. Les vieux maîtres italiens sont incontestablement les moins bien représentés dans cet ensemble; on n'y voit aucun primitif; il y a quelques Titiens (?), quelques autres maîtres vénitiens de la fin du XVI-e siècle; par contre les Bolonais sont

fort nombreux; plus nombreux encore les Romains, Florentins et Génois du XVII-e siècle; Carlo Maratti et Solimena représentent le XVIII-e siècle. Mais la galerie est surtout riche en ouvrages hollandais, fort à la mode en Europe, comme on le sait, à la fin du XVIII-e siècle. Peu de Flamands relativement: des Rubens(?), des Van Dycks, beaucoup de Breughels, de Téniers et d'élèves secondaires de ces artistes. La peinture hollandaise en revanche figure richement dans la collection: le premier rang est occupé par Rembrandt, avec plusieurs tableaux; il est difficile aujourd'hui d'identifier quelques-uns de ces ouvrages; par exemple, le fameux „Cavalier" (c'est sans doute le portrait du jeune fils du maître, Titus, à cheval), qui dans le catalogue est désigné sous le nom de „Cosaque à cheval", et qui depuis une centaine d'années fait partie de la collection des comtes Tarnowski à Dzików; citons encore deux magnifiques portraits, un vieux juif et une jeune juive (la mariée juive et le père de la mariée), appartenant actuellement au comte Charles Lanckoroński à Vienne, et encore un portrait de vieille femme, qui, il n'y a pas encore dix ans, fut vendu en Allemagne par un Polonais. A côté de Rembrandt prennent une large place dans la galerie quelques-uns des élèves du maître, comme Flinck, Bol, Eckhout, etc. Les paysagistes hollandais abondent: les Ruysdael, A. van der Neer, les deux Van de Velde, Hackert, Jean Both, Poelemburg; viennent ensuite les peintres de genre, et en foule: Gérard Dow, Jean Steen, les Mieris, les Netscher, Schalcken; les animaliers: Potter, Hondecoeter, etc. Quelques Riberas signalent l'école espagnole. La France du XVIII-e siècle est richement représentée, de Lebrun et Rigaud, par Watteau, Lancret, Pater, les Coypel, Vien, Natoire jusqu'à Fragonard, Hubert Robert et Joseph Vernet. Les Allemands contemporains, et Dietrich en tête naturellement, ne manquent pas non plus. Rastawiecki dans son ouvrage a parlé de presque tous les ouvrages catalogués dus à Bacciarelli, Lampi le père, Grassi, Norblin, Canaletti, et à plusieurs peintres polonais de cette époque, tels que Smuglewicz, Wall, Tokarski, Gruszecki, le parisien Kucharski, sans compter une foule de portraits de rois et de notabilités polonaises et étrangères dont les auteurs sont peu connus. Plusieurs des tableaux qui se trouvaient dans cette galerie appartiennent aujourd'hui à des particuliers en Pologne; néanmoins la plus grande partie de ces oeuvres d'art sont actuellement à l'Ermitage à Pétersbourg ou au Palais de Łazienki. Après

avoir terminé un examen comparatif de ces dernières collections avec la galerie de Stanislas Auguste, M. Mycielski se propose de publier le texte français original du catalogue de cette galerie.

M. Ignace Bett donne lecture du résumé de son mémoire: „Contribution à l'histoire de la fabrication de la porcelaine à Korzec et à Baranówka".

---

16. P. BIEŃKOWSKI. **Jak wyglądali Grecy stanowiący część składową pomników zwycięskich Attalosa I.?** *(1. Wie sahen die Griechen aus, die einen Bestandteil der Siegesdenkmale des Königs Attalos des Ersten bildeten?)*

Sowohl von dem großen als auch dem kleinen Siegesdenkmal des Attalos sind uns bisher nur die Figuren von Besiegten bekannt, also von Galatern, Persern, Amazonen, Giganten. Dagegen kannte man weder Götter noch mythische oder historische Griechen, die gegen die Eroberer kämpften. Der Verfasser glaubt in den europäischen Sammlungen Torsos und Köpfe einiger dieser Bildsäulen gefunden zu haben. So befinden sich die Torsos zweier knieend kämpfender Griechen, von denen einer ein Schleuderer ist, im Museo Torlonia alla Lungara zu Rom, wo sie bis nun für Gladiatoren galten. Auch im Palazzo Doria al' Corso findet sich ein nackter männlicher Torso mit einer Draperie über der Achsel, der sowohl an Größe als auch durch seinen Stil vollständig den Statuetten der Galater an dem kleinen Denkmal des Attalos entspricht. Schließlich ist in England in Marbury Hall eine Reiterstatuette im pergamenischen Stil vorhanden, die einen vom Pferd mit einer Lanze oder einem Schwert kämpfenden Griechen darstellt. Alle diese Statuetten sind aus griechischem Marmor und gut gemeißelt, obwohl ohne besondere Feinheit. Sie können somit nicht als gleichzeitige Repliken der Bronze-Originale angesehen werden, sondern als römische Kopien. Dagegen kann als Fragment einer pergamenischen Replik der Griechenkopf gelten, der einem der oben erwähnten Torsos im Museo Torlonia aufgesetzt ist. Derselbe besteht aus ebendemselben kleinasiatischen Marmor, in dem die Mehrzahl der Statuetten der Galater gemeißelt ist, und da er gut erhalten ist, so kann er uns als Basis bei der Auffindung anderer Köpfe sowohl der kleinen als auch der großen attalischen Bildsäulen gelten. Der

Verfasser legte die Photographien mehrerer solcher Köpfe vor, die, zum größten Teile aus kleinasiatischem Marmor, über die europäischen Museen zerstreut sind. Man muß jedoch vorsichtig die Köpfe der pergamenischen Griechen von den Köpfen derjenigen Griechen unterscheiden, die den Siegesdenkmalen Alexanders des Großen angehörten und von Lysippos und Euthykrates ausgeführt waren. Auch der berühmte Gladiator Borghese, heute im Louvre, war ursprünglich ein Teil eines solchen Denkmales. Agasias, der in der Inschrift sich als den Künstler bezeichnet, war gewiß nur ein Kopist, der dem griechischen Original seinerseits eine übertriebene Modellierung und Muskulatur verliehen hat.

2. Über zwei Bildsäulen in der Villa Albani in Rom.

Die Statuen der an der untersten Stufe der Terasse vor dem Hauptpalaste der Villa sitzenden Krieger stellen sich auf den ersten Blick als Überreste einer römischen Trophäe dar. Nach genauerer Untersuchung, die der Verfasser an Ort und Stelle vorgenommen hat, zeigte es sich, daß sie die Überreste irgend eines Siegesdenkmals aus einer frühen hellenistischen Epoche sind. Beide Statuen stellen, wie es scheint, galatische Söldner vor. Einer von ihnen, verwundet, ist zu Boden gesunken und dem Tode nahe. An der zweiten Statue ist nur der Kopf und ein Teil des Torsos altertümlich, der Rest ist in neueren Zeiten hinzugearbeitet. Ursprünglich war dies keine sitzende, sondern eine noch kämpfende stehende Figur. Wahrscheinlich gehörte zu derselben Gruppe auch der Kopf der sterbenden Barbarin, der in dem Magazin Museo delle Terme Diocleziane aufbewahrt wird. Dieser Kopf entspricht, was Dimension, Marmor und Stil anbetrifft, in jeder Beziehung den albanischen Statuen.

3. Über die Statue des fallenden Kriegers in Athen.

Diese Statue von parischem Marmor, von den Franzosen im Jahre 1882 aufgefunden, stellt nach Ansicht des Verfassers keinen Griechen, sondern, wie der neben ihm liegende Helm mit Stierhörnern andeutet, einen Galater vor, der, am rechten Knie verwundet, knieend kämpft. Auf der Insel Melos befindet sich in dem dortigen Museum der Kopf eines Barbaren, der in Bezug auf Marmor, Proportionen und Gesichtsausdruck der athenischen Statue entspricht. Wie nähere Untersuchungen erwiesen haben, stammt

dieser Kopf ebenfalls von der Insel Delos. Der Verfasser vermutet daher, daß der melische Kopf mit der athenischen Statue in Verbindung zu bringen sei, die eben dadurch erst volle Bedeutung und Deutlichkeit gewinnt. Sie stellte einen verwundeten Galater vor, der, aufs rechte Knie gesunken, den Kopf nach der entgegengesetzten Seite wendet und sich mit dem Schilde gegen einen ihn von oben herab angreifenden Reiter schützt. Diese Gruppe war, wie die Spuren am Kopfe darauf hindeuten, in einen architektonischen Rahmen gefaßt, vielleicht zierte sie den Giebel eines Portikus. Wir sehen sie ziemlich genau auf dem römischen Sarkophag im Palast Giustiniani in Rom, der den Kampf der Römer mit den Galliern darstellt, reproduziert.

---

17. M. STANISLAS KĘTRZYŃSKI. **Studya nad Kancelaryą Kazimierza Wielkiego. Część II i III.** ***(Etudes sur la Chancellerie de Casimir-le-Grand. II-e et III-e partie).***

II-e partie. — L'auteur s'y occupe de la forme extérieure des documents écrits à la chancellerie de Casimir-le-Grand, forme peu caractéristique et ne donnant guère de points d'appui à la critique diplomatique. Il examine d'abord les matériaux en usage (le parchemin) leur qualité et leur origine, leur dimension et format, leur réglure et leurs plis. La manière même dont le texte est tracé sur ce parchemin permet à l'observateur quelques remarques intéressantes, surtout les propriétés graphiques de la première ligne qui tout en conservant la manière traditionnelle et routinière de la chancellerie, présente des particularités permettant de distinguer la main des différents notaires qui y ont travaillé. En dehors de cette première ligne, le reste du texte, en ce qui concerne sa constitution graphique, ne laisse aucun champ à des observations ou à des critiques comparatives; les lignes finales des documents offrent plus d'intérêt: Dans l'Actum et le Datum, comme aussi dans les témoins, on peut noter des différences dans les écritures et surtout dans les encres, constatation qui jette quelque lumière sur le mode de travail de la chancellerie. Néanmoins, la graphique de l'eschatocole ne se distingue nullement de celle du texte même du document. La combinaison de points et de traits qui souvent termine le texte du document et se répète fréquemment dans les diplômes casimiriens,

n'est que le signe individuel du changement du scribe, sans être une marque particulière adoptée en général par la chancellerie et employée d'après des principes établis. Parmi ces criteria extérieurs de la chancellerie royale, le plus important est le sceau du souverain, qui, à de rares exceptions près, a une forme identique et invariable. L'auteur décrit les différents types de sceaux de Casimir-le-Grand, leur composition matérielle, le mode de suspension, la qualité des cordons de soie et des bandes de parchemin, enfin l'état de conservation de ces sceaux; puis il passe à l'explication de la signification légale et de la garantie d'authenticité de ces sceaux, du mode d'emploi de chacun d'eux, et il examine dans quelle circonstance un document était muni d'un sceau et de quel sceau. Malheureusement le médiocre état de conservation des sceaux attachés aux documents polonais du XIV-e siècle laisse subsister bien des doutes et ne permet même pas en plusieurs cas d'avancer des hypothèses plus ou moins autorisées scientifiquement. Toutefois, il est aisé de constater que le sceau à double face, plus solennel en conséquence de sa forme même, n'est pas employé d'après des règles fixes et précises; les sceaux de moindre dimension sont attribués à des mandats ou à des actes de nature administrative, comme aussi, en quelques rares exemples, à des documents dressés et grossoyés en dehors de la chancellerie et habituellement sans la participation du chancelier.

III-e partie. — C'est des criteria intérieurs du document que s'occupe ici l'auteur; les observations auxquelles a donné lieu cet examen permettent de fixer beaucoup plus de points d'appui critiques que ne l'avait fait l'étude de la forme extérieure, objet de la II-e partie. L'auteur s'attache d'abord à faire une classification schématique et par ordre de matières des actes élaborés à la chancellerie royale. En tenant compte de ces deux catégories on peut diviser ces pièces en deux grands groupes: les mandats et les privilèges. Les mandats, quant à leur forme extérieure, se distinguent par un sceau plus petit, empreint sur de la cire rouge et suspendu à une bande de parchemin. Quant au libellé on remarque: l'absence d'invocation et de harangue, le petit titre (Kazimirus Dei gracia rex Poloniae, d'ordinaire sans le mot „nos“) l'adresse et la „salutatio“. Les privilèges, au point de vue schématique, forment deux catégories: les privilèges ordinaires (peu nombreux) et les privilèges à forme développée. Les premiers ont un sceau majestueux,

d'ordinaire fixé à une bande de parchemin; ils n'ont ni invocation ni harangue, tandis que les seconds commencent par une invocation, possèdent une solennelle harangue, un sceau majestueux (parfois un sceau à deux faces) presque toujours suspendu à un cordon de soie. La division des documents qui est ici adoptée est loin d'être une simple classification théorique, ainsi que le démontre ce fait: au groupe des privilèges à forme moins cérémonieuse appartiennent tous les documents destinés à l'étranger, les traités politiques ou les franchises commerciales pour les marchands étrangers. Il serait difficile de classer les documents d'après leur objet; ce serait d'ailleurs une besogne stérile et ardue n'ayant ni but pratique, ni application directe dans l'appréciation diplomatique des actes de la chancellerie de Casimir-le-Grand. Un criterium très important nous est fourni par la langue du document casimirien; il est en latin, parfois en ruthène ou en grec. Ce qui tout d'abord attire l'attention est l'orthographe des noms et des expressions slaves, orthographe fixe et si caractéristique qu'elle doit être considérée comme un critérium de premier ordre pour déterminer l'authenticité du document, en comparant l'orthographe du XIII-e à celle du XV-e siècle. Si l'on examine le formulaire des privilèges royaux de Casimir-le-Grand, on remarque la répétition constante de la même invocation (in nomine Domini Amen, en quelques cas: In nomine Christi Amen, — on ne trouve d'autres variantes que dans les documents falsifiés ou suspects); à noter aussi la variété des harangues écrites sous la dictée des divers notaires de la chancellerie. Les promulgations n'offrent aucune particularité réellement remarquable. En revanche l'intitulatio royale est des plus intéressantes. Elle fait naître quantité d'observations qui ne s'arrêtent pas à l'orthographe seule. Parmi les modifications qu'elle subit au cours du règne de Casimir-le-Grand, on observe l'introduction définitive en 1360 et 1370 du titre ruthène. introduction amenée non par des considérations politiques, comme on pourrait le supposer de prime abord, mais simplement par des changements dans l'organisation de la chancellerie où de nouveaux scribes sont admis et s'écartent des formules traditionnelles jusqu'alors en usage. Une étude approfondie du texte même des documents permet de les diviser en une série de liasses se distinguant par le contenu des pièces qu'elles renferment, surtout au point de vue juridique; elle permet encore de reconnaître ce qui n'est que formule de chancellerie et ce qui est dû à la com-

position personnelle des scribes, chose de la plus haute importance dans la critique des actes de Casimir-le-Grand, dont un si grand nombre ne nous ont été conservés qu'en copie, ce qui par conséquent exclut le meilleur moyen de critique diplomatique, c'est-à-dire la comparaison des diverses écritures. L'annonce de l'apposition du sceau est la corroboration du document, annonce fort brève et d'une forme routinière. Le sceau lui-même constitue, comme nous l'avons dit plus haut, la garantie d'authenticité de l'acte et lui donne une valeur légale. Après la corroboration vient immédiatement l'Actum (Actum; Datum; Actum et datum) avec indication du lieu; puis on lit la date de l'année et du jour, établie d'après les principes que nous avons exposés dans la première partie. Il faut ici se demander si les dates géographiques et chronologiques se rapportent au temps et au lieu de l'action dont il est question dans l'acte, ou concernent un fait ultérieur, par exemple le fait de la rédaction définitive du document, ou celui de la remise de ce document aux parties intéressées. En dehors des exceptions signalées dans la première partie, et des complications dans les éléments chronologiques et géographiques, l'auteur pense que les indications aussi bien chronologiques que géographiques des documents de Casimir-le-Grand ont trait uniquement à l'action pour laquelle ou après laquelle a été donné immédiatement l'ordre de documenter. La documentation, c'est-à-dire la composition définitive de l'acte et la suspension du sceau, devait avoir lieu aussitôt l'ordre donné ou du moins peu de temps après; il a été néanmoins constaté qu'en certains cas l'acte, par suite de divers obstacles, n'a été remis à son destinataire, ou n'a été revêtu du sceau que dans un délai de quelques semaines, et même de quelques mois. Il en est de même des témoins qui sont les témoins de l'action. L'auteur s'efforce d'établir les principes qui présidaient à la convocation des témoins, il indique l'ordre et la hiérarchie des dignitaires et démontre enfin que ces témoins ne sont pas, comme en France, par exemple, une institution oiseuse et inanimée qui ne prenait aucune part à l'action et souvent même n'était pas présente au lieu de l'action; les témoins des documents casimiriens sont au contraire des personnages qui prennent une part réelle à l'action et qui nécessairement sont présents sur le lieu de l'action. L'auteur essaye d'expliquer quelques dérogations à cette règle — elles concernent surtout ces documents où figurent une série de personnes qui en raison de leurs fonctions ou de leurs titres paraissent comme

corédacteurs ou correspondants. Ces documents étaient dressés même en l'absence de ce corédacteur qui beaucoup plus tard suspendait son sceau à l'acte. Après la formule: testes, suivent encore — pas toujours cependant — les formules: Datum et Scriptum; elles ne présentent au point de vue formel aucun point d'appui sérieux; leur contenu est cependant une des bases les plus importantes dans dans l'étude de l'organisation de la chancellerie elle-même.

Dans ces deux parties de ses Études sur la Chancellerie de Casimir-le-Grand — surtout dans la troisième partie — l'auteur s'est tout particulièrement attaché à l'examen minutieux de quelques dizaines de documents dont la forme eût pu faire naître des doutes quelconques.

---

18. ALEXANDER JABŁONOWSKI. **Atlas historyczny „Ziem Ruskich" Rpltej na przełomie w. XVI z XVII.** ***(Historischer Atlas der „russischen Länder" im Königreich Polen an der Wende des XVI und XVII Jhd).***

Der Verfasser hat unter obigem Titel seinen Atlas herausgegeben, dessen Original er vor vielleicht vier Jahren auf der Versammlung der Historiker zu Krakau der Akademie der Wissenschaften als Geschenk überreichte. Bevor jedoch mit der Zeit eine Kritik über seine Arbeit erscheinen würde, hält er es nicht für überflüssig, eine Reihe einleitender Anmerkungen vorauszuschicken, die die Entstehung und den Charakter seiner Arbeit betreffen. Dieselben können dem zukünftigen Berichterstatter an die Hand gehen, sich in entsprechender Weise mit der Natur der Sache vertraut zu machen.

Als der Verfasser und der verstorbene Prof. A. Pawiński vor mehr denn zehn Jahren in der Publikation „Geschichtsquellen" die Abteilung „Polen im XVI. Jhd. in geographisch-statistischer Hinsicht" zu drucken begannen, hielten beide es für unbedingt notwendig, gleichzeitig sowohl das historische Material, als auch das Material für eine Kartographie der einzelnen Länder des Freistaates zu bearbeiten. Sie hegten dabei die Hoffnung, daß sie auf diese Weise langsam den Grund zu einem historischen Atlas des ganzen Freistaates im XVI. Jahrh. legen und dadurch jüngeren Kräften die Initiative zur Bearbeitung eines umfassenden allgemeinen Atlasses Polens geben würden. Beide hatten sich in die Arbeit auf diese Weise

geteilt (s. *Kwartalnik historyczny*, XI, 1897, p. 511), daß Pawiński die Gebiete der Piasten, der Verfasser hinwieder die russischen Länder der Krone Polen übernehmen sollte. Dem entsprechend sollte ein jeder von ihnen gleichzeitig mit der stufenweise fortschreitenden Publikation der „Quellen“ auch das kartographische Material vorbereiten. Das Unglück aber wollte es, daß sein Mitarbeiter wohl die auf ihn programmmäßig entfallenden Bände über Groß- und Kleinpolen nud Masovien (Podlasie ausgenommen) herausgegeben hat, jedoch nicht im Stande war, die entsprechenden Aufzeichnungen auf den Karten auszuführen, da der Tod ihn an der weiteren Arbeit verhinderte. Der Verfasser war glücklicher, denn jener, da er seinen Teil zu Ende geführt hat. Indem er aber bereits das ganze historisch-geographische Material auf den entsprechenden Karten des s. g. Atlasses des Generals Chrzanowski aufgezeichnet vor sich hatte, lag die größte Schwierigkeit darin wie dasselbe zu verwerten, wie in gehöriger Weise zur Geltung zu, bringen wäre, damit es eben die „russischen Länder“ Polens darstellte und außer einer genauen Sonderung aller politisch-administrativen Teile und Teilchen uns auch vor allem ein Bild von dem damaligen Stand des Besitzes gäbe, ohne dabei die überaus zahlreichen Stammsitze des dortigen Landadels verschiedener Kategorien etc. auszuschließen. Wählte man nämlich als Kanevas eben jene Teilmappen des Generals Chrzanowski, so ließ sich das auf verschiedene Art ausführen. Welche Art nun zu wählen war, war nicht so leicht zu bestimmen, da es bis dahin kein ähnliches Muster gab.

Natürlich betraf dies hauptsächlich den Besitzstand und was mit demselben in unmittelbarer Berührung steht. Allerdings war nichts leichter, als die Güter des Adels überhaupt in Kategorien zu teilen und eine jede derselben mit einer besonderen Farbe zu versehen. Das traf wohl zu, wenn es sich um die Kron- und Kirchengüter beiderlei Ritus handelte; anders verhielt es sich aber mit den so verschieden gestalteten Adelsgütern!

Man beachte nur den Unterschied zwischen den ungeheueren Latifundien gewisser fürstlicher, dynastischer Geschlechter so aus dem Hause Rurik, als aus dem Hause Gedymin, und den Gütern geringeren Umfangs, ev. denen der gewöhnlichen Landedelleute, ja sogar mancher Herren. Die Verwirrung wurde noch größer, da unter den Fürsten manches Geschlechtes, z. B. der Ostrogski, Zbarazki etc. die Güter geradezu eine ganze besondere Kategorie

bildeten. Also war nicht mehr für die Fürsten überhaupt, sondern für die Güter eines jeden jener großen dynastischen Geschlechter eine besondere Farbe zu wählen und nur für kleinere fürstliche Güter dieselbe Farbe zu bestimmen.

Unmöglich aber war es, in derselben Weise mit den Gütern des Landadels speziell, oder sogar mit den großen Herrengütern zu verfahren, wenn man den möglichen Vorrat an Farbennuancen in Betracht zog, der noch zur Verwendung übrig blieb, umsomehr, da auch die Ansiedlung des Landadels nach den Geschlechtswappen genauer veranschaulicht werden sollte. Die Folge davon mußte die Anwendung einer besonderen Farbe schon allein für die einzelnen Wappen sein.

Die Stammsitze des Adels konnten in diesem Falle höchstens durch Striche unter den Namen der Stammansiedlungen bezeichnet werden, die Ansiedlungen des Bojarentums dagegen, das sich nicht zur Höhe des Landadels hatte aufschwingen können, und die Bauerngüter der Kosaken in den Krongütern der Ukraine wenn auch nur durch besondere Kreise neben den Namen der Ansiedlungen.

Da auf dem Kanevas des Atlasses des Generals Chrzanowski Ansiedlungen, die bereits um die Hälfte des XIX. Jhd. existierten, angeführt waren, dem Verfasser dagegen es darauf ankam, den Stand der Ansässigkeit im XVI. Jhd. und den Prozentsatz derselben vor 300 Jahren anzugeben, so war schließlich eine jede, bereits im XVI., resp. zu Anfang des XVII. Jhd. existierende Ansiedlung etwa durch einen Kreis bei ihrem Namen zu unterscheiden. Die Notwendigkeit, fremde Ansiedlungen, die über nicht einheimische Ländereien verstreut waren, mit den entsprechenden Farbenstrichen zu bezeichnen, möge sogar übergangen werden.

Den auf diese Weise ausgeführten historischen Atlas der russischen Länder Polens im XVI. Jhd. legte der Verfasser auf der dritten Versammlung der Historiker in Krakau vor und erklärte ihn vor den Beteiligten. Der Atlas hatte die Gestalt einer ungeheueren Wandkarte, die im Sitzungssaal der Akademie aufgehängt war, und einen Bericht darüber enthält der zweite Band der Referate dieser Versammlung.

Sodann überreichte der Verfasser seine Arbeit der Akademie der Wissenschaften als Geschenk.

Nun war es an der Zeit, an die Herausgabe des Atlasses zu denken: Jahre vergingen und niemand fand sich, der sich an die

Bearbeitung des bereits fertigen, die Länder der Piasten betreffenden Materials gemacht hätte, die programmmäßig dem verstorbenen Prof. Pawiński zugefallen war. Der Verfasser mußte sich beeilen, bevor jemand sich entschließen konnte, das Gebiet der Piasten zu bearbeiten.

Aber dieser sein Atlas, der mit freier Hand entworfen war, konnte unmöglich, so wie er war, als Modell bei der Herausgabe in einer kartographischen Anstalt dienen. Weder die Anforderungen der Technik noch die beträchtlichsten Geldmittel hätten dies gestattet. Diese Rücksichtsnahme war unbedingt notwendig und eine teilweise Änderung des ursprünglichen Systems unvermeidlich, namentlich eine dahingehende Änderung, die bis dahin angewandte Menge der Farben und ihrer Abstufungen durch etwas Anderes, durch ein neues System zu ersetzen.

Und so entschloß sich denn der Verfasser zu folgendem Systeme: Um die Güter u. s. w. zu unterscheiden, wählte er als Basis nur sechs Farben: drei Grundfarben — rot, blau und gelb — und drei Mischfarben — violett, grün und orange, und jede dieser Farben in zwei Abstufungen, in einer dunkleren und einer helleren. Somit gewann er zwölf Nuancen. Um aber eine genaue Unterscheidung so vielfacher Güter etc. zu ermöglichen, mußten bei jeder dieser zwölf Farben, resp. Nuancen, abermals zwölf Bezeichnungen angewandt werden, die sowohl aus bloßen Strichen in verschiedener Richtung, als auch aus Kreuzen, Punkten und Kreisen bestanden. Somit waren im Notfall (zwölf mal zwölf), 144 verschiedene Bezeichnungen gewonnen, eine durchaus hinreichende Zahl, um alle bedeutenderen Güter hervorzuheben. Für Bezeichnungen jedoch auf anderem Gebiete waren noch zwei Farben anzuwenden: Sepia und Zinnober, durch deren verschiedene Kombination jegliche Grenzen und die Hauptsitze der Wojwodschaften, Länder und Bezirke zu veranschaulichen waren. Die Stammsitze des Adels sollten dabei ausschließlich mit Zinnober unterstrichen werden.

Um der beabsichtigten Herausgabe des Atlasses die so veränderte Art des Systems anzupassen, war eine Umarbeitung der (bereits entworfenen) Mustervorlage nicht mehr notwendig: das Grundprinzip blieb dasselbe — sogar die Dislokation der Güter des Landadels nach den Geschlechtswappen. Es genügte somit, auf einer der Karten des vom General Chrzanowski entworfenen Atlasses, die bereits nach dem neuen System umgeändert war, ein Modell zu geben.

Als Modell wählte der Verfasser die Karte, die einen bedeutenderen Teil der an Latifundien so reichen Bracławczyzna darstellt.

Mit diesem, von seinem Neffen, dem Ingenieur Leslaus Jabłonowski, treffend entworfenen Modell begab er sich im vorigen Jahre auf den internationalen Kongreß der Historiker in Rom.

Das daselbst von ihm während einer der Sitzungen der geographisch-historischen Sektion erklärte Modell gewann schmeichelhafte Anerkennung, verbunden mit der Aufforderung, die Herausgabe des ganzen auf diese Weise entworfenen Atlasses zu beschleunigen. Ein kurzes Referat darüber erschien in dem entsprechenden Bande der Berichte der geographisch-historischen Sektion des Kongresses.

Nach alledem war der Verfasser angewiesen, sich mit der Herausgabe seines Atlasses zu beeilen, um so mehr, da auch die Akademie der Wissenschaften ihm prinzipiell von vornherein ihre Unterstützung zugesagt hatte.

Auf der Rückreise von Rom legte also der Verfasser, auf jene Zusage gestützt, im Namen der Akademie sein Modell im k. u. k. Militär-geographischen Institute in Wien vor. Die kartographische Ausführung des ganzen beabsichtigten Atlasses nach dem vorgelegten Modell wurde daselbst für möglich anerkannt.

Als jedoch die Krakauer Akademie alle Karten seines ursprünglichen Atlasses übersandt und man im Institut die Détails genauer untersucht hatte, zog man die praktische Seite der vorgeschlagenen Bezeichnungen durch Striche etc. in Zweifel — sowohl in Hinsicht auf die Optik, als auch auf den Kostenpunkt. Darauf mußte eingegangen werden, doch war es unmöglich, dem von den Kartographen des Instituts angeratenen Projekt zu folgen, d. i. bei der Einteilung der Güter in fünf Kategorien, also in Kron-, Kirchen-, Fürstengüter und Güter des Landadels zweierlei Art, mit einer speziellen Farbe für jede Kategorie, die Striche durch Hinzufügung (über den Gütern) der Namen der Dynastien und der Adelswappen zu ersetzen. Optisch genommen, wären diese Überschriften namentlich dort, wo der Besitz stark zerteilt und dicht war, noch weniger praktisch gewesen, als die Anwendung von Zeichen. Somit war ein anderer Ausweg zu suchen.

Da nun einmal das Prinzip angenommen war, sowohl die verschiedenen Fürstenhäuser, als auch die Wappengruppen des Landadels mit besonderen Farben zu bezeichen und dabei höchstens noch eine durch Farben ausgedrückte Unterscheidung zwischen

den bedeutenderen und weniger bedeutenden sowohl der einen, als auch der anderen beizubehalten, so gab es jetzt, um die Güter der einzelnen Familien, so der Fürsten als auch des Landadels, zu bestimmen, keinen anderen Ausweg, als zur Numerierung (die NB. schon in dem ursprünglichen Atlas sich als notwendig erwiesen) seine Zuflucht zu nehmen. Bei diesem Vorgang war überdies die Möglichkeit geboten, auf den Besitz jeder einzelnen (also nicht mehr in einer Wappengruppe) bedeutenderen und sogar in jener Zeit weniger bedeutenden Adelsfamilie mit Leichtigkeit hinzuweisen.

Um nun den Atlas endgiltig zu vollenden und den neuen Anforderungen auf den Karten des ursprünglichen Modells, das dem herauszugebenden Atlas als Vorlage dienen sollte, gerecht zu werden, mußten von diesem Standpunkte aus auf diesen Karten jene gegen tausend verschiedene zerstreute Nummern eingetragen werden.

Demzufolge beschränkte sich der Verfasser, was die Zahl der Farben anbetrifft, auf so viele, wie viel Kategorien der Güter er angenommen hatte. Also sieben: rot für die Krongüter, blau für die Kirchengüter des lateinischen, violett für die des griechischen Ritus, braun für die bedeutenderen, sandfarben für die kleineren fürstlichen Güter, grün für die größeren, gelb für die mittleren und kleinen Besitze des Landadels.

Der gegenwärtig herausgegebene Atlas hat mit Berücksichtigung aller obigen Motive und Bedingungen folgendes Aussehen:

Die beiden ersten Blätter enthalten den Titel. Die beiden folgenden Blätter (das dritte und vierte) enthalten einen Ausweis der Güter nach allen Kategorien, also der Kron-, der Kirchen- und der Adelsgüter und unter letzteren, mit besonderer Berücksichtigung nach den einzelnen Geschlechtern (Häusern), einen Ausweis der Güter der bedeutenderen und weniger bedeutenden Fürsten und des reicheren und ärmeren Landadels, bei welchen letzteren auch die Stammsitze des Adels zahlreicher sind. In den einzelnen Kategorien sind die Namen in alphabetischer Reihenfolge geordnet und mit Nummern versehen, um das Suchen auf den Karten des Atlasses möglichst zu erleichtern. Die Nummern mit dem Zusatz *b* sind lediglich durch mechanische Manipulation entstanden, wozu der Verfasser durch die alphabetische Anordnung des Ausweises der Häuser der Gutsbesitzer gezwungen wurde, da bei der alphabetischen Verschiebung der Namen gewisser Häuser die geschlossene Kette der auf dem ursprünglichen Modell durchgeführten Nume-

rierung nicht mehr geändert werden konnte. In dem obigen Ausweis ist bei jedem Namen der Besitzer der Güter auch noch das ihnen zukommende Wappen und die Nummer der Karte (Mappe) des Atlasses, auf der oder auf denen sich die Güter eines jeden einem gewissen Hause angehörenden Besitzers befanden, angeführt.

Da aber der bedeutendere Teil der im obigen Ausweis angeführten Familien (Häuser) bestimmten Gruppen von Geschlechtswappen angehörte, so wurde auf der vierten Karte, um dies zu veranschaulichen, weiter unten unter dem Titel „Heraldische Familiengruppen" ein neuer Ausweis gegeben, der die Häuser von 73 Wappen umfaßt. Derselbe besitzt nicht nur einen heraldischen Wert, da er bedeutende Fingerzeige gibt, wie sich die Geschlechter festgesetzt hatten, sondern ersetzt auch dem Verfasser den Verlust, den er erlitten, als er das Prinzip der Teilung nach Geschlechtswappen, auf dem das ursprüngliche Modell fußte, fallen lassen mußte.

Auf demselben (4) Blatte wurden noch Erläuterungen der Zeichen, die auf den Karten des Atlasses verwendet worden, angebracht und die Quellen, die der Verfasser bei seiner Arbeit benutzt hat, angeführt.

Diesen vier einleitenden Blättern folgen dann bereits die 17 Karten des Atlasses.

Man kann sich auf denselben sehr leicht orientieren.

Sowohl die äußeren Grenzen als auch die Grenzen aller politischen und den Besitz betreffenden Teile und Teilchen sind deutlich und genau gezogen; jede Kategorie der Güter ist durch die entsprechende Farbe gekennzeichnet; die Hauptsitze der Wojwodschaften, Länder und Bezirke als auch die Hauptherde der Güter entsprechend unterstrichen; in gebührender Weise sind auch die Stammsitze des Adels durch einen Strich bezeichnet; außerdem sind, was ungemein wichtig ist, die bereits um die Wende des XVI und XVII Jhd. existierenden Ansiedlungen durch stärkere, sei es blaue oder rote Punkte von späteren oder nur unbekannten unterschieden. Die in den Kategorien der Adelsgüter überhaupt eingerückten Nummern weisen auf die Geschlechter oder Häuser ihrer Besitzer hin, deren Namen leicht in der Einleitung zu finden sind. Auch ist es nicht schwer, wenn man den Namen des Besitzers kennt, vice versa sein Besitztum auf der im Ausweis angegebenen Karte aufzufinden. Die Benennungen der Stammsitze des Adels weisen an und für sich die Herkunft der Namen ihrer ursprünglichen Besitzer nach, die deswegen auch selten im Ausweise der Einleitung figurieren.

Überdies wurden auf den Karten des Atlasses bei den Namen gewisser heutiger größerer Örtlichkeiten auch die abweichenden alten Namen, wie sie an der Wende des XVI und XVII Jhd. gebräuchlich waren, angeführt.

Was die Grenzen, namentlich die Begründung der auf den Karten des Atlasses durchgeführten Grenzverteilung sowohl aller politisch-administrativen Bezirke als auch der einzelnen Dörfer anbetrifft, so muß hier eine nähere Erklärung gegeben werden. Das versteht jeder, daß jene Grenzen aus jener frühen Epoche nicht mit mathematischer Genauigkeit angegeben werden konnten: bei der großen Seltenheit der Grenzakten aus jener Zeit und der wirklichen Ungenauigkeit der Grenzen selbst, (wie dies der Verfasser bereits an den entsprechenden Stellen in den „Geschichtsquellen“ genau nachgewiesen hat), war es schon viel, die Grenzen zu bestimmen, wie es anging, also sogesagt annähernd, dem Durchschnitt nach. Aber so oder so, bestimmt mußten sie werden. Dort, wo genaue Erläuterungen fehlten, mußte der Verfasser sich selbst den Weg bahnen und gewissermaßen als letzte Instanz selbst entscheiden. Basis des ganzen Prozesses der Neubildung der Grenzen konnte natürlich nur eine vorhergehende einleitende Abgrenzung der einzelnen Dörfer sein. Das geschah auf verchiedene Weise. In den stärker bevölkerten Landstrecken, wo es genügende Ausweise der Ansiedlungen eines jeden Dorfes gab, wurde die Grenzlinie in gleicher Entfernung mittendurch zwischen diesen und den Ansiedlungen der benachbarten Dörfer geführt. In den schwächer bevölkerten, spärlich besiedelten Landstrecken dagegen — im Gebirge, in Wäldern und Steppen — wurde überdies das Flußgebiet berücksichtigt und die Grenze nach der Flußabzweigung bestimmt; fehlten derartige Andeutungen, so wurden in gleicher Entfernung zwischen den Herdansiedlungen der Steppengüter Wälder etc. durchschnitten und auf diese Weise die Grenzen mathematisch bestimmt. Hinzuzufügen wäre noch, daß überall, wo es möglich war, Ausweise u. s. w. aus späterer Zeit zu Hilfe gezogen wurden. Sobald auf diese Weise die Grenzscheidung der Dörfer durchgeführt worden war, war es nicht schwer, auch die Grenzen der Bezirke, Länder und Wojwodschaften zu bestimmen. Die äußeren Grenzen der russischen Länder hinwieder wurden mit ähnlichen Grenzen der Nachbarländer kombiniert. Die bewegliche Grenze zwischen der Ukraine und dem Steppenland am Dniepr und den Saporoger Kosaken wurde nach

dem Vorbild der späteren Brazlawer-Kiewer Grenze beibehalten. Auf dem Steppenland am Dniepr wurden tscherkassische und andere Zuflüsse mit verschwindenden Linien bezeichnet.

So viel über das Positive des Atlasses, der indessen auch seine Schattenseiten hat.

Schon der Umstand, daß die Karten des Atlasses des Generals Chrzanowski als grundlegender Kanevas gewählt wurden, führte unwillkürlich dazu, daß sich, sogesagt, gewisse Mängel einschlichen. Von geringerem Belang ist, daß der Atlas, dessen Karten als Kanevas benutzt wurden, aus der ersten Hälfte des XIX Jhr. stammt, also bei seiner überdies kleineren Skala nicht so genau ist, wie die späteren, gegen Ende des vorigen Jhd. entworfenen österreichischen, preußischen und russischen Generalstabskarten. Er enthält gewisse Fehler, die aber Folge einer ungenügenden oder für jene Zeit bei dem Mangel an dem erforderlichen Rohmaterial sogar unmöglichen Genauigkeit sind.

Auch finden sich dort gewisse Auslassungen von Aufschriften, obwohl nur sehr selten, häufiger aber eine ungenaue oder abweichende Schreibart der Namen, die anders als die althergebrachte Gewohnheit es verlangte, polonisiert oder russifiziert worden sind. Doch kann dies nicht als bedeutender Mangel angesehen werden da solche geringe Umänderungen der Aussprache gewisser Namen hauptsächlich weniger bedeutende Ortschaften betreffen; daß aber bedeutendere und seit lange existierende Ortschaften ausgelassen waren, war leicht wieder gutzumachen Natürlich handelte es sich hier nur um Ortschaften, die bereits im XVI Jhd. bekannt waren, da andere überhaupt nicht in unser Bereich gehören.

Ferner gibt der Verfasser Mängel in seinem Atlasse zu, die unabhängig von den Mängeln des topographischen Kanevas u. s. w. entstanden sind. Und so sei die Durchführung der im Prinzip richtigen Einteilung der Fürsten in bedeutendere und weniger bedeutende und der Landedelleute in reichere und ärmere nicht genau genug. In der Zeit an der Wende des XVI uud XVII Jhd. neigten sich mehrere der mächtigeren so fürstlichen als adeligen Geschlechter ihrem Untergange zu, während andere, besonders unter dem Landadel, sich erst emporzuschwingen begannen. Wenn auch manches Geschlecht dieses letzteren heute sogar hohe Titel besitzt, so figuriert es in dem alphabetischen Register noch in einer bescheidneren Gruppe. Aber auch umgekehrt tritt dort noch

manches später veramte Geschlecht in der Reihe der bedeutendsten auf. Dieser Vorwurf trifft auch die scheinbar ungenügende Genauigkeit, daß in der zweiten Abteilung der Edelleute von den in jener Zeit mehr Bemittelten nicht die dort ebenfalls angeführten Geschlechter des Kleinadels, der erst in der folgenden Epoche sich zu einer höheren, ja oft sehr bedeutenden sozialen Stellung emporhob, geschieden wurden. Diese Geschlechter aber, deren Besitzstand so verschieden war, wurden eben deswegen in dieselbe Kategorie eingereiht, da sie sich auf ein längeres Zeitmaß nicht scheiden ließen; so schwankend und veränderlich war damals der Grad des Besitzes unter dem Adel.

Bei der Anführung aller kleinadligen Stammsitze wurden ferner die kleinen Städtchen nicht mit einem besonderen Zeichen unterschieden, was wohl angezeigt gewesen wäre. Zugegeben — aber in jener Zeit waren außer den Hauptsitzen der Wojwodschaften, Länder und Bezirke, die immer, und der Starosteien und größeren Besitztümer aller Kategorien, die mit wenigen Ausnahmen Städte und Städtchen waren und die auf den Karten entsprechend unterstrichen sind, alle anderen Städtchen jener Zeit, besonders in dem östlichen Teile der russischen Länder, ephemerische Ansiedlungen, die sich von Dörfern gar nicht unterschieden. Wer sich dafür interessiert, kann einen Ausweis derselben in den entsprechenden Bänden der „Geschichtsquellen“ finden.

Der Verfasser nimmt an, es könnte jemand noch den Vorwurf machen, daß, während unter den Kategorien der Adelsgüter aller Abstufungen so große Unterscheidungen durchgeführt wurden, die Kron- und Kirchengüter dagegen nur im allgemeinen bezeichnet sind. Darauf gibt er die Antwort, daß er dies eben nicht für unbedingt notwendig gehalten habe, da ein jeder in dieser Hinsicht die entsprechenden Erläuterungen mit größter Leichtigkeit in den Bänden der „Geschichtsquellen“ finden kann.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1904. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

24 Stycznia 1905.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9 et 10. Novembre — Décembre. 1904.

Sommaire. Séances du 14 et du 21 Novembre, du 12 et 13 Décembre 1904.
Résumés: 19. M. E. PORĘBOWICZ. a) Chrétien de Troyes et le roman d'actualité au XII-e siècle, b) La théorie médiévale de l'amour courtois.
20. M. C. MORAWSKI. De Athenarum gloria et gloriositate Atheniensium.
21. M. L. HAMMER. Des gros mots dans la langue de Cicero et de leurs sources, du langage familier et de celui de la comédie.
22. M. T. SINKO. De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione.
23. M. J. MAKAREWICZ. La théorie du droit juste (richtiges Recht) de Stammler.
24. Compte-rendu de la séance du 17 Novembre 1904 de la Commission de l'histoire de l'art.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1904.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

A. BRÜCKNER: »Apokryfy średniowieczne. Część II«. *(Les apocryphes du moyen âge. II partie)*, p. 85.

J. ROSTAFIŃSKI: »Prowincyonalne, polskie nazwy roślin XVIII w., z Prus książęcych głównie z rękopisu Andrzeja Helwinga«. *(Dénominations polonaises provinciales de certaines plantes, usitées dans la Prusse ducale au XVIII-e siècle, tirées en majeure partie d'un manuscrit d'André Helwing)*, p. 30.

M. C. MORAWSKI présente son travail: *„De Athenarum gloria et gloriositate Atheniensium“*.

M. A. Miodoński présente le travail de M. S. HAMMER: *„Des gros mots dans la langue de Cicero et de leurs sources, du langage familier et de celui de la comédie“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Sinko: *„De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione“*.

M. J. Tretiak fait une communication sur un autographe inconnu du poëme de J. Słowacki *„A l'auteur des trois psaumes“* et présente les déductions qui en résultent.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1904.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. J. Tretiak présente son travail: *„Le roi-esprit de J. Slowacki, étude basée sur des autographes inédits du poëte“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 17 Novembre 1904.

I. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1904.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. A. Prochaska présente son travail: *„Traité entre la Pologne et le Danemarck en 1419“*.

M. J. Fijałek présente son travail: *„Matériaux concernant l'histoire de l'Eglise et de la civilisation en Pologne au XVI-e siècle“*.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1904.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Makarewicz: *„La théorie du droit juste (richtiges Recht) de Stammler“*.

Le Secrétaire présente une pièce communiquée par M. S. Askenazy: *„Les Archives du Grand-Duché de Varsovie“*.

Résumés

19. E. PORĘBOWICZ. a) **Belletrystyka XII wieku, Chretien de Troyes.** ***(Chrétien de Troyes et le roman d'actualité au XII-e siècle).***

De quel point de vue faut-il considérer et juger l'oeuvre de ce trouvère: Est-il moraliste? n'est-il pas plutôt un jeune ambitieux qui veut „arriver" en créant le genre nouveau du „roman d'actualité"? C'est ce que l'auteur se propose d'éclaircir. On a voulu attribuer à Chrétien l'ambition, assez étrange pour son epoque, de tenter la réhabilitation du mariage, en face des théories, alors à la mode, de l'amour illégal. A cette opinion s'oppose une difficulté sérieuse. Il aurait fallu que le jeune trouvère fût vraiment un apôtre rempli du zèle du prosélytisme, pour entreprendre une mission tellement ingrate. Le mariage au moyen âge était une institution fort respectée, protégée par des lois sévères, parfois cruelles; mais cette institution ne fut jamais considérée comme une matière propre à traiter en poésie. L'amour conjugal ne devait être glorifié qu'à l'époque de Jean-Jacques. Au moyen âge il n'y eut que trois sortes d'amour qui pussent entrer dans la poésie courtoise: l'amour de la „dame", l'amour de l'ami et l'amour du Christ crucifié. (Pour Dieu on n'avait qu'un sentiment de crainte, pour Notre Dame, — à part quelques poètes religieux exaltés — on n'avait que de la dévotion). A l'ami on sacrifiait sa femme (Athis et Prophilias) et ses enfants (Amis et Amiles). Dans quelques poèmes, où l'on croirait voir une manifestation de l'amour conjugal, il y a autre chose. Un épisode comme celui de Caradoc et le Serpent, où l'on voit une femme se sacrifier pour son mari, est plutôt un exemple d'héroïsme sauvage qu'un acte de tendresse conjugale. Du reste il ne sort point de la légende et il est très éloigné de l'esprit courtois. Le seul accent sincère de tendresse conjugale qu'on puisse rencontrer dans la poésie érudite du moyen âge, c'est l'épisode de Forese Donato chez Dante

(Purg. XXIII). De même que le roman, la poésie lyrique exclut ce sentiment réputé inférieur; et le fameux jugement de la comtesse de Champagne proclame l'incompatibilité de l'amour courtois avec le mariage. D'un autre côté, l'amour illégal non plus ne présentait aux romanciers matière facile à introduire dans leurs productions littéraires. Dans les cours seigneuriales qui favorisaient l'adultère inoffensif des jeux de société, on aurait été fort contrarié de voir passer la théorie en pratique; aussi trouvons nous bien peu de romans où le poète ait osé traiter ce sujet délicat; et ce qui était toléré dans les fabliaux, était en même temps condamné dans les productions d'un rang supérieur. A tout bien considérer, il n'existe que deux romans courtois traitant le thème de l'adultère: Tristan et la Charette, encore le premier, à cause de ses traits de haute antiquité presque fabuleuse, reste-t-il une production à part de la littérature chevaleresque. Dans les autres, dès que le mari cesse d'aimer sa femme, ou bien quand la femme aime ailleurs, ils se séparent de bon accord (lai du Fraisne, lai d'Eliduc, Amadas et Idoine).

Chrétien se trouva dans l'embarras. D'un côté il se crut obligé de glorifier l'amour illégitime, conformément aux théories à la mode dont il était le partisan le plus zélé; de l'autre, il se vit empêché de lui donner libre carrière sous peine de causer scandale et d'encourir des représailles sévères. Pourtant il trouva le moyen d'accorder les scrupules de la morale aux velléités d'un chercheur de sensation. Il entreprit une série de contes dont les sujets pourraient porter le titre de „cas d'amour", tellement ils ressemblent à ces problèmes qui provoquaient les jugements des dames à la cour de Champagne, de Narbonne ou de Flandre, à ces questions dont la subtilité nous frappe dans les tenzones provençales. Ce sont des conflits entre le devoir et l'amour, des cas exceptionnels de conscience difficiles à résoudre. Le poète se plaît aux situations équivoques et tourmentées; il essaie d'aplanir les difficultés et d'amener des solutions inattendues par des moyens extravagants. C'est là que pour faire ostentation de ses paradoxes, il se propose de contredire aux dogmes professés à la cour de la comtesse Marie de Champagne, et qu'il se fait fort de prouver que l'amour courtois peut être concilié avec le mariage. C'est là enfin que pour seconder ses intérêts particuliers, il montre un exemple illustre, où la théorie courtoise est mise réellement en pratique. Voici donc comment ces tendances d'écrivain en quête de fortune se manifestent dans son oeuvre:

Erec et Enide n'est pas fondé sur le problème de la mésalliance. Le mariage du héros diffère de celui qui fait le fond du lai du Fresne ou de l'histoire de Griseldis. Enide est fille noble et, à cause de sa grande beauté, un excellent parti. Elle a été déjà demandée en mariage par plusieurs barons de la contrée, mais son père s'attendait à mieux et les événements lui donnent raison (cf. v. 525—9. ed. Förster). Chrétien pose et résout dans ce roman la question suivante: Quelle est la situation qui permet d'accorder le mariage avec l'amour? Et cette situation est exposée dans les rapports d'Erec et d'Enide. Elle est sa femme, mais comme elle avait pris part à ses exploits de chevalier, partagé ses peines, lui avait inspiré du courage (cf. v. 6856—9), elle est restée en même temps son amie. Lorsque le comte de Limors la questionne sur son rôle auprès d'Erec — „S'ele estoit sa fame ou s'amie, — L'un et l'autre, fait ele, sire" (v. 4686 —7). Il faut rappeler que l'homme idéal recherché par la „dame" du traité d'André le Chapelain est précisément celui qu'Enide a trouvé dans Erec. „Talis igitur est meis fruiturus amplexibus eligendus qui mecum valeat mariti et amantis vice potiri (cf. p. 145. ed. Trojel).

L'intention du poète dans Cligès (2-me partie) n'est pas de réhabiliter la femme adultère, mais de trouver une solution pour le problème suivant: De quelle façon une femme peut-elle être l'épouse légitime d'un homme et l'amante d'un autre, sans s'exposer au triste rôle d'Isaut et sans offenser cette règle d'amour que „nemo potest duplici amore legari"? En effet, grâce à l'invention ingénieuse du romancier, l'empereur Alexis ne s'estime pas mari trompé puisque il croit à son bonheur, tandis que Fénice ne se sent point liée par les serments conjugaux puisqu'elle n'a jamais appartenu à son mari. Et l'alliance de Cligès avec Fenice ne cessera après le mariage de se réclamer des lois de courtoisie: „De s'amie a faite sa fame, — Mais il l'apele amie et dame, — Que por ce ne pert ele mie, — Que il ne l'aint come s'amie (v. 6753—6, ed. Förster).

Dans le roman de la Charette l'épisode scandaleux des amours de Lancelot et de Guenièvre n'a pas été imposé par la jeune comtesse de Champagne, et il n'est pas vrai que Chrétien ait exécuté à contre-coeur l'ordre de cette grande dame. On ne saurait s'imaginer qu'un coureur du monde tel que Chrétien, un homme dans la force de l'âge, traducteur de l'Ars amandi, à cause de cette besogne littéraire forcée, se soit senti malheureux jusqu'au point

de ne pas terminer son poème et de quitter aussitôt une cour dépravée. Une autre hypothèse est plus probante: Il n'aurait été nullement extraordinaire, mais plutôt dans l'ordre naturel des choses, que Chrétien aimât sa belle souveraine. A la rigueur on pourrait présenter une preuve positive de ce fait dans les poésies lyriques du trouvère, à savoir dans la troisième des chansons publiées par M. Holland et dans ces vers: „Mais je criem par trop haut choisir, — Ne soit mes guerredons trop cours". Or, par l'exemple de la générosité de Guenièvre envers son amant, le poète aurait voulu démontrer, quel „guerredons plus lars" était dû à un amant fidèle, prêt aux sacrifices sans bornes. La leçon aurait été par trop téméraire et le poète fut contraint de quitter la cour en laissant son oeuvre inachevée. Cette disgrâce décida du sort de l'oeuvre elle-même: ce n'est plus à Lancelot, mais à Gauvain, malgré qu'il eût moins de mérite, que le continuateur confia le rôle de sauveur de la reine.

Les mêmes raisons qui ont permis d'identifier Chrétien avec Lancelot, s'opposent à l'hypothèse qui veut regarder Yvain comme un roman expiatoire, composé par le poète dans le but de se faire pardonner l'immoralité du sujet précédent. L'histoire de la veuve inconstante est plutôt une satire, un acte de vengeance exercée sur le sexe, tandis que l'épisode de la folie d'Yvain porte plutôt le caractère comique. D'amour conjugal il n'y a vraiment nulle trace. Yvain s'oublie jusqu'au point de promettre au bourgrave l'alliance avec sa fille sitôt que les circonstances le permettent! (v. 5750—5. ed. Förster). La moralité est la même que dans Erec: „Ne s'acordent pas bien ansanble — Repos et los, si con moi sanble".

Le roman de Perceval, de composition inégale, manquant d'unité, est resté inachevé. A en juger d'après le commencement et la fin de cette partie du poème qui appartient à Chrétien, les tendances en étaient ascétiques; lui-même avec l'âge inclina sensiblement vers le mysticisme et la dévotion. D'après le dessein primitif, Perceval aurait été destiné à rester vierge. En ce qui regarde le mystère du Graal, l'auteur est tenté, comme on l'a fait jadis, de chercher sa solution dans les pratiques de l'ordre des Templiers. Plusieurs traits unissent Perceval aux sociétés occultes et aux ordres religieux du moyen âge: la simplicitée évangélique, la chasteté, le sacrifice volontaire, les symboles qui rappellent la magie et la cabale, comme, par exemple, ces signes du „tarot": l'épée, le chandelier, la baguette en forme de lance, le calice. Il faut rappeler que l'ordre des Tem-

pliers fut confirmé en 1128, précisément à Troyes, la patrie de Chrétien et nul doute que le souvenir de ces chevaliers mystérieux et terribles ne fût à son époque encore bien vivant. La „demande“ dont l'omission a porté malheur aux chevaliers du Graal est peut-être identique avec ce „verbe“ recherché et attendu par tout le moyen âge avec tant d'anxiété, parce qu'il doit amener la paix universelle. Sa notion obscurcie et vague ne permit plus à Chrétien de revêtir cette idée d'une forme concrète.

Quand on étudie ces cinq poèmes avec quelque soin, on y distingue le plan arrêté d'exposer l'une après l'autre toutes les relations que la vie sociale peut créer entre l'homme et la femme. Dans Erec on voit les relations d'un chevalier avec une jeune fille, trouvée et épousée dans des circonstances romantiques. La 1-ère partie de Cligès expose l'amour et le mariage conventionnels; le roman de la Charette, la liaison criminelle avec une femme mariée; l'Yvain, l'amour d'une veuve; dans Perceval est représenté d'une façon épisodique l'amour libre, régularisé ensuite par le mariage qui, de son côté, est sacrifié à la vie contemplative.

Parmi les moyens artistiques du poète champenois il faut noter sa pénétrante analyse psychologique et son art de trouver et de multiplier les motifs sensationnels, ce qui est une nouvelle preuve de la nature purement littéraire de sa vocation.

Après avoir déterminé dans ce sens l'individualité de l'ecrivain, l'auteur essaie de reconstruire sur cette base le roman perdu de Chrétien qui contenait l'histoire de Tristan et d'Iseut. Ce poème, rapproché du type dit „des jongleurs“, c'est à dire des romans de Béroul, d'Eilhart d'Oberg et de la rédaction en prose, pouvait contenir plusieurs épisodes propres avant tout à éveiller la curiosité. Les situations qui y étaient détaillées seraient les suivantes: Une jeune fille qui trompe son futur mari et qui, une fois mariée, vit réellement en bigamie; un amant passionné pour une femme et se mariant avec une autre; un mari crédule; une jeune mariée, ni fille ni femme. Dans ces combinaisons Chrétien se rencontrerait avec un autre trouvère qui avait traité le même sujet, c'est à dire, avec Thomas, — et on ne sait lequel des deux a été le maître de l'autre. Dans sa conclusion, l'auteur voit en Chrétien un artiste par excellence français; Chrétien est pour le XII-e siècle ce que sont les romanciers parisiens d'aujourd'hui pour la société contemporaine.

b) **Teorya średniowieczna miłości dwornej.** ***(La théorie médiévale de l'amour courtois).***

L'auteur s'est proposé de présenter la fameuse théorie dans son ensemble, en parcourant ses différents degrés et phases d'évolution jusqu'à son développement final. Il y a surtout deux points auxquels il s'est attaché avec une attention particulière, car ils se trouvent au premier plan des recherches actuelles de l'histoire littéraire de l'Italie: 1°, à quel moment et en quel endroit fut conçue l'idée mystique de la „donna angelicata"; 2°, quelle est l'origine dans la poésie des duecentistes, de l'idée franchement platonicienne regardant la beauté féminine comme un reflet, une révélation de la divinité?

Après l'introduction qui contient un résumé des recherches sur la même matière faites par MM. Diez, Trojel, Pio Rajna, G. Paris, Gaspary, T. Casini, E. Monaci, A. Borgognoni, A. Bongioanni, G. Salvadori, K. Vossler, l'auteur procède à l'exposition des résultats qu'il croit avoir obtenus au cours de son travail.

Les origines de la théorie se trouvent dans la poésie lyrique provençale dont il est facile de déduire toute la science d'amour. L'amour courtois est un art, un privilège des âmes d'élite. Il crée entre la femme et l'amant des obligations analogues aux lois du vasselage. C'est une autorité puissante et cruelle. Les devoirs de l'amant consistent en quatre préceptes: servir, aimer, se taire, souffrir. Il est tenu dans la crainte perpétuelle de perdre les bonnes grâces de sa dame. En récompense de ses rigueurs, l'amour est doué d'une force ennoblissante; il excite à la vertu et à la prouesse; il donne le savoir. C'est pour cette dernière raison plutôt que pour toute autre, que l'amour courtois a pour objet la femme mariée, c'est-à-dire celle qui en est consciente, qui connait son essence (*saggia donna* de Dante). La définition, telle qu'elle apparaît chez les poètes provençaux, est comme un premier essai de fixer l'observation des phénomènes psychiques par les procédés et les formules savantes. Elle est à peu près celle-ci: L'amour est un désir visant la possession d'une chose belle. Il est créé par la vue qui le porte au coeur et il est confirmé par la réminiscence du plaisir. Cette définition doit persister, à travers l'école sicilienne, jusqu'à Guido Cavalcanti; elle suppose un sentiment qui est de nature sensuelle, malgré les airs de spiritualité qu'il veut parfois se donner; la femme qu'on y chante est une mortelle idéalisée mais ne laissant paraître aucun trait mystique. Les poètes appuient toutefois sur son influence morale

et ennoblissante, ce qui lui donne en plus d'une circonstance l'attitude lumineuse d'un être surhumain.

La théorie passa inaltérée aux trouvères français, si ce n'est qu'elle fut revêtue par André le Chapelain d'un accoutrement scolastique. Sa définition: „Amor est passio quaedam innata etc“, — ne diffère en rien de la conception provençale. Il y est à remarquer l'ordre hiératique dans lequel sont traitées les différentes sortes de relations, correspondant aux différentes situations sociales: celles qui existent entre un noble et une noble, entre un noble et une plébéienne etc. A ces différents degrés correspond aussi le style tantôt élevé, tantôt imitant le langage populaire, évidemment tous les deux copiés sur le modèle des *descorts* et des *pastourelles*. Parmi les distinctions d'André il faut remarquer les nuances qu'il établit entre l'amour „pure“ et l'amour „mixte“. (Il y a là-dessus un passage curieux, ed. Trojel, p. 182, que l'on est tenté de rapprocher de l'invention si moderne de l'amour des demi-vierges. Le Cortigiano de Castiglione semble aussi ne pas l'avoir oublié).

Le troisième domaine où la théorie provençale a pris racine et prospéré merveilleusement, est l'école lyrique sicilienne. Là encore, nonobstant les tendances très prononcées vers l'idéalisation, on ne trouve nulle trace d'élément mystique. Dans l'idée de convention qui rattache l'amour à la „gentillesse“, deux motifs essentiels reviennent constamment: 1°. L'amour excite à la vertu, il est la source de la noblesse, du courage, du savoir; 2°. La noblesse du coeur *(cor gentile)* est la condition du véritable amour. Le premier de ces motifs est commun à toute la poésie lyrique du moyen âge; le second n'est nullement, comme on l'a prétendu, l'invention des poètes italiens, puisqu' il avait été exprimé déjà par Chrétien de Troyes dans ces vers: „Nuls s'il n'est corteis et sages | Ne puet riens d'amors aprendre“. Il est vrai que les poètes italiens ont eu pour cette pensée une prédilection spéciale et que les plus grands d'entre eux lui trouvèrent une formule définitive: Guido Guinicelli dans la canzone „Al cor gentil ripara sempre amore“ et Dante dans le sonnet: „Amor e cor gentil son una cosa“.

Le centre des autres motifs est la femme: d'un côté la femme belle, conçue comme un être surnaturel, d'apparence et de nature angéliques *(donna angelicata)*; de l'autre, la connexité de l'amour avec la beauté. Tous les deux en leur forme la plus parfaite n'apparaissent point dans la poésie lyrique avant la période italienne;

ils n'ont pu germer et se développer que sous l'influence de l'esprit religieux. Le motif de la femme-ange n'est pendant longtemps qu'une métaphore poétique sans autre valeur que celle d'une flatterie galante (J. da Lentino, cf. Monaci, Crest. p. 56; Mazeo di Rico, ibid. p. 217; les Mémoires des notaires bolonnais, ibid. p. 295; Guido d'Arezzo, Ant. r. volg. II. nr. 140, V. nr. 715 etc.). Il y a là-dessus divergence d'opinion entre l'auteur et les érudits italiens et allemands. D'après eux, c'est précisement dans la canzone de Guinicelli qu'est exprimée l'idée mystique de la femme-ange, l'„Intelligenza", et ils y voient la preuve de l'influence de Platon exercée sur Guinicelli par l'intermédiaire de St. Augustin et de St. Thomas d'Aquin. L'auteur ne saurait y discerner ni mysticisme, ni Platon; dans la strophe „Splende in la Intelligenza", sur laquelle s'appuie leur hypothèse, la femme apparaît, non pas comme ange et partant comme reflet de la beauté divine, mais comme analogie à l'„Intelligenza" céleste. A l'instar de Dieu qui en se reflétant dans les anges leur fait connaître sa pensée secrète et leur donne la mission de faire mouvoir les mondes selon sa volonté. une femme belle doit, par la splendeur de ses yeux, découvrir le fond de sa pensée à celui qui n'a jamais cessé de l'aimer. De même dans ce vers: „Donna a guisa di stella l'innamora" il y a, non pas l'identité, mais l'analogie d'action: d'un côté l'action de l'étoile sur la pierre précieuse, de l'autre, celle de la femme sur l'amant. En revanche, ce qui est évident et n'a jamais été nié, c'est l'application que Guinicelli fait de la philosophie scolastique pour éclaircir le phénomène d'amour. L'amour qui dans chaque coeur gentil repose „in potenza", devient „actif" par l'influence de la femme. Quant à la définition de cette passion il faut constater que les Italiens n'ont rien imaginé qui n'eût son antécédent, soit chez les Provençaux, soit chez André le Chapelain. Ainsi la définition formulée par Guittone d'Arezzo rappelle en plus d'un point celle d'André: „D'après ce que dit un auteur, l'amour est le désir de l'âme de posséder une chose qui lui plaît. Il prend sa source dans ce penchant. L'attention assidue de la pensée qui s'y attache l'augmente, le développe et le renouvelle" (ARV. IV. nr. 406). Ainsi cette autre question que l'on voit revenir constamment comme sujet des *„tenzones"*: l'amour est-il un être vivant? rappelle les disputes des nominalistes et des réalistes On pourrait considérer comme neuve l'idée du plaisir par la douleur; ce n'est pas toutefois Guido Cavalcanti qui l'introduisit dans

la lyrique italienne, car on la rencontre, appuyée du raisonnement philosophique, chez Bonagiunta de Lucques (ARV. II. nr. 123 et 124) et avant lui chez St. Augustin. Ce qui au contraire est neuf chez les poètes italiens, en commençant par Guittone d'Arezzo, c'est la transformation profonde du type de l'amante: la femme mariée est remplacée par la jeune fille noble, — *„nobile pulzelletta“*.

L'analyse des sonnets du Cod. Vat. nr. 3793, attribués à Guido Cavalcanti, ainsi que de sa canzone célèbre, mène à des conclusions qui diffèrent sensiblement de celles qui sont exposées dans l'excellente étude de M. G. Salvadori traitant le même sujet. Quant aux premiers, ils ne contiennent pas d'idées neuves; la définition de l'amour est toujours celle des anciens: c'est un sentiment créé par la vue et affermi par l'agrément et par la pensée fixée sur l'objet aimé. L'amour enveloppant l'âme et le corps ensemble, c'est „l'amour mixte“ d'André. Quant au second, l'auteur croit qu'il est juste de le considérer comme une explication en termes scolastiques de l'ancienne théorie provençale, et non pas comme un résultat des influences platoniciennes. Il base son raisonnement sur l'interprétation du texte faite d'après l'ancienne leçon de M. Nannucci, qui permet d'écarter l'hypothèse très compliquée des influences platoniciennes soi-disant apportées à Cavalcanti par l'intervention d'Albert le Grand et de St. Thomas d'Aquin. Voici cette interprétation dans ses lignes principales: L'amour est formé, non pas dans le coeur mais dans la tête, qui est le siège de la mémoire, c'est-à-dire d'après Aristote, dans la partie sensitive de l'âme. De même que la transparence des corps opaques provient de l'action de la lumière, l'amour naît dans le coeur sous l'influence de la planète Mars, régente de la sphère du feu. Ce sentiment n'est pas inné, mais il est l'effet d'une cause extérieure; c'est un état d'âme, une inclination constante. Il est produit par la vue d'une chose belle dans „l'intelletto possibile“. Il n'est pas force lui-même (non è virtute) mais le produit d'une force; il exige une disposition physique parfaite. Bien qu'il ne soit pas subordonné aux sens, il ne porte pas un caractère tout à fait spirituel. Il se passe de la raison (fôr di salute giudicar mantiene), car il remplace la raison par l'intuition. Il fuit les hommes pervers. Sa puissance serait de force à produire mainte fois la mort, si ce n'était la volonté innée de vivre. Il est accompagné du désir de la mort, non qu'il soit opposé à la nature, mais parce que l'homme tant qu'il n'a pas atteint le bonheur suprême, ne

peut dire qu'il est vivant. Quant à son être, l'amour est insatiable, inconstant, plein de contrastes; il provoque la pâleur, le ris, les larmes et les soupirs; il pousse l'amant à chercher le grand air, après avoir reveillé en lui une sorte de frénésie ardente. Tu n'y trouveras ni bonheur, ni savoir. L'amour réciproque, réputé source du plaisir, naît par la vue. Il ne peut être caché. Une beauté sauvage ne l'éveillera pas. Sa route ordinaire, c'est la compassion. La dernière question: l'amour est-il un être visible? — est résolue dans le sens négatif: l'amour est invisible, d'abord parce qu'il obscurcit la vue, ensuite parce qu'il est une forme pure (c'est-à-dire, une idée inaccessible aux sens).

Il y a encore une raison pour laquelle l'auteur ne saurait s'accommoder de cette hypothèse qui veut discerner chez „l'uno e l'altro Guido" l'idée de la femme-reflet de la divinité. Si l'idée platonicienne de la beauté — reflet de Dieu (ici réalisée dans la beauté féminine) eût vraiment existé chez ces deux poètes, elle aurait, comme toute découverte éblouissante, percé avec plus d'évidence. Or cette idée, développée en système, ne sera proclamée avec l'insistance qu'elle mérite, que par Dante. Malgré les analogies établies d'une manière si captivante par l'éminent professeur de Rome, supposé même que les rapports entre Guido Guinicelli et St. Thomas d'Aquin d'un côté, et, de l'autre, entre Guido Cavalcanti et les Arabes soient réels, on ne saurait souscrire sans réserve à toutes les conséquences qu'il trouve possible d'en tirer, attendu qu'on peut aisément expliquer les idées soi-disant platoniciennes de ces poètes, comme une évolution directe d'idées anciennes.

Cependant on ne pourrait nier un certain écho du platonisme chez quelques poètes de la seconde moitié du XIII-e siècle; il se manifesta dans l'esprit mystique de leur poésie, épurée des éléments sensuels, transformant presque la matière profane en matière religieuse. L'idée de l'Ange qui, par la grâce de Dieu, descend sur la terre et apporte la preuve de son existence parce qu'il apparaît aux yeux ravis des mortels comme expression de la beauté éternelle, se trouve en effet chez les poètes „postguinicelliens" dans un domaine déterminé, à savoir chez les Toscans, comme Betto Mettafuoco (ARV. II. nr. 114). Ser Guglielmo Beroardi (ARV. II. nr. 179), Loffo Bonaguidi (Nannucci, Man. I. p. 168). Ser Pace (cité par M. Borgognoni, N. Ant. ser. III. vol. 5. p. 605) et surtout chez Chiaro Davanzati (ARV. IV. nr. 359 et 360). En outre, on la

rencontre chez quelques poètes anonymes: celui qui est cité dans la collection des ARV. IV. nr. 381 et celui dont le sonnet „Re glorioso“ a été pendant longtemps attribué à J. da Lentino et qui peut, avec toute vraisemblance, être placé dans la sphère de Chiaro. Quant à Guido Cavalcanti, fils d'un hérétique, lui-même entiché de rationalisme, il ne ferait point bonne figure dans ce cercle de mystiques.

Il reste à chercher quelle était, chez ces poètes, la source du platonisme inconscient qui sur le sol chrétien apparut comme l'idée de la femme-ange. De prime abord il faut écarter l'intervention de St. Augustin et de St. Thomas d'Aquin. Leur doctrine de la beauté et de l'amour reste dans les limites de la théologie; elle n'admettrait jamais que l'on donnât à la femme ce rôle auguste de récipient de la beauté divine. Il suffit de citer le passage suivant de St. Thomas: „Sed quantum ad aliquod secundarium imago Dei invenitur in viro, secundum quod non invenitur in muliere. Nam vir est principium et finis totius creaturae. Unde cum Apostolus dixisset quod „vir imago et gloria est Dei, mulier autem est gloria viri“, ostendit quare hoc dixisset subdens: „Non enim vir est ex muliere sed mulier ex viro“ (Quaest., I. XCIII. art. 4). Donc ce n'est pas de ce côté qu'il faut se diriger pour chercher la solution; il existe un autre milieu dont l'influence exercée sur les esprits de cette époque, aux environs de l'année des Joachimites (1260), pourrait être admis avec plus de probabilité: celui des écrivains mystiques, élèves et épigones des Néoplatoniciens: St. Bonaventure, Richard et Hugues de St. Victor, Dionyse le Pseudoaréopagite. C'est là qu'une passion exaltée, inaccessible à la théologie officielle, s'enfonce dans les abîmes de l'amour mystique; c'est là que l'âme extasiée s'élevant vers les cieux sur les ailes du désir, confond son être avec l'objet aimé. Il y a tel traité de Bonaventure ou de Richard qui paraît une transcription des canzones provençales. La matière profane est transformée en matière religieuse presque sous nos yeux; c'est du reste un fait commun à tout le moyen âge: les phénomènes du monde visible et les phénomènes de la vie intérieure conçus comme autant de symboles des choses et des vérités divines. Et puisque la poésie et le mysticisme pénétraient l'une dans l'autre et se confondaient, il n'y eût eu rien d'étonnant à ce que les poètes eussent tiré les idées platoniciennes des pères d'Eglise et qu'à ces deux motifs essentiels de Platon: la beauté éveille forcément l'amour; — la beauté

est un reflet de Dieu — ils eussent donné un sens pratique en y faisant intervenir la femme. Ainsi perfectionnée la théorie de l'amour courtois passe à Dante. Il donne la forme définitive à toutes les idées courantes. La première partie de la *Vita nuova* porte le caractère provençal; dans la seconde est glorifiée la „donna angelicata". De Platon rien encore, si ce n'est le ton subtilisé des mystiques néoplatoniciens. Ce n'est que dans la 1-ère et la 2-de partie du *Convito* que les éléments de la philosophie de Platon, puisés dans le Phaedros et le Symposion et augmentés des principes de la théologie chrétienne constituent un système complet. L'amour est défini comme union de l'âme avec l'objet aimé. A cette union elle est poussée par le souvenir du commerce avec Dieu dont elle jouissait pendant son existence antérieure; elle l'accomplit, grâce à l'intervention des choses parfaitement belles qui reflètent la divinité et ravissent l'âme humaine aux cieux. Ainsi le poète s'unit à Dieu en contemplant la beauté de cette bienheureuse qui porte le nom de Béatrice. La 3-ème partie du *Convito* contient l'explication de Béatrice comme symbole de la philosophie, et la *Divine Comédie*, l'accomplissement de l'idéal de la „donna angelicata" devenue désormais le symbole de la science divine.

Mais l'évolution de cet idéal ne finit pas tout à fait avec Dante; et tandis que l'ancien type provençal de la „dame" devient chez Pétrarque une abstraction pure, cet autre type de la femme-ange, caché pendant deux siècles sous les flots, émerge de nouveau des profondeurs de la lyrique de Michel-Ange. Aux motifs platoniciens précédents s'en unit encore un, sur lequel Dante lui-même n'a pas assez insisté: la préexistence des âmes. La théorie se développe toujours dans la direction du symbolisme; chez Michel-Ange la femme devient le symbole de la force créatrice, et son action exercée sur l'amant, le symbole de l'art. Ici commence l'idéal suprême de l'âge moderne.

---

20. K. MORAWSKI. **O patryotyzmie i szowinizmie ateńskim.** ***(De Athenarum gloria et gloriositate Atheniensium).***

In zehn Kapiteln verfolgt der Verfasser dieser Abhandlung die Entwickelung der athenischen Ruhmredigkeit von den Anfängen der Geschichte bis zu den Jahrhunderten des Verfalls unter der

römischen Herrschaft. Im ersten Kapitel bespricht er die spärlichen hier einschlagenden Äußerungen aus der Zeit Solons und Pisistrats, im zweiten Kapitel die persischen Kriege und den Dithyrambos des Pindaros. Bei dieser Gelegenheit werden die Epitheta ornantia Athens aufgezählt und gewürdigt. Im dritten Kapitel wird die Stiftung der öffentlichen Grabreden und ihr Gehalt behandelt; der Verfasser bespricht ihre gemeinschaftlichen Eigentümlichkeiten und die Kunstgriffe einzelner Redner zur Belebung des einförmigen Inhalts. Im vierten und fünften Kapitel folgt die Würdigung der erhaltenen Grabreden und im besonderen eine genauere Analyse des Menexenos. Das sechste Kapitel führt die Schlagwörter auf, welche zum Preise Athens in Umlauf gesetzt worden sind. Im siebenten Kapitel folgt die Darstellung der Tendenzen Herodots und einzelner Tragödien des Euripides, unter welchen die Hiketides ausführlich besprochen werden. Im achten und neunten Kapitel wird die Frage aufgeworfen, in wie weit die athenischen Grabreden Nachahmungen in der griechischen und lateinischen Literatur hervorgerufen haben. Das Schlußkapitel endlich führt manche Nachblüten der athenischen Rnhmredigkeit aus der Zeit der zweiten Sophistik auf und enthält allgemeine Bemerkungen über den Einfluß dieser Lobreden auf die Politik.

---

21. S. HAMMER. **O wyzwiskach u Cycerona i ich źródłach, języku potocznym i języku komedyi.** ***(Über die Schimpfwörter bei Cicero und ihre Quellen: die Vulgärsprache und die der Komödie).***

In Ciceros Schriften, zumal in seinen Invektiven und Briefen, findet sich eine Masse von Schimpfwörtern, mit denen der Redner seine politischen Gegner geißelt. Der Gebrauch der Schimpfwörter in den Invektiven hatte bei Cicero denselben Zweck, wie ihn schon Demosthenes in den Reden für Phormio, gegen Midias, Stephanos und Aeschines verfolgt hatte. Es handelte sich nämlich darum, den Angeklagten an den Pranger zu stellen und ihn gänzlich zu vernichten. Aufgabe der vorliegenden Abhandlung ist es, die Ciceronischen Schimpfwörter mit denen des Plautus zu vergleichen. Die Einleitung enthält eine kurze Charakteristik der Ciceronischen Spitznamen, die man als solche behandeln muß, ohne daraus zu-

weitgehende Konsequenzen über die wirkliche Beschaffenheit der Feinde Ciceros zu ziehen. Ihre Quelle ist natürlich die Volkssprache. Da indes die römische Komödie, vornehmlich aber die des Plautus, uns diese Vulgärsprache am treuesten abspiegelt, so mußte sie vorerst bei der Behandlung der Cic. Schimpfwörter herangezogen werden. Es werden aber teilweise auch andere Gattungen der Poesie berücksichtigt, vorzugsweise die Satire des Lucilius, Horatius, Iuvenalis, dann Catullus, Martialis, die griechischen Redner (Demosthenes, Aeschines) und die griech. Komödie. Den weiteren Inhalt der Einleitung bildet der Versuch, einen inneren Zusammenhang zwischen Cicero und der griech.-römischen Komödie aufzufinden. Unter allen Literaturgattungen fand Cicero das größte Gefallen an der Komödie, besonders aber an Terentius. Von Plautus ist zwar nur an wenigen Stellen seiner Schriften die Rede, aber manche sind für uns von großer Wichtigkeit, z. B. off. 1, 104. Dort unterscheidet er zwei Arten von Spitzwörtern: skurrile Witze und solche, die sich durch Urbanität und Eleganz auszeichnen. Die letztgenannten schreibt er der alten griech. Komödie und dem Plautus zu. Diese Stelle interessiert uns umsomehr, als Cicero öfters und zwar nicht zweideutig von seiner eigenen Urbanität spricht. Wenn er also, aller Wahrheit zuwider, nur die zweite Art von Witzen dem Plautus zueignet, so will er dadurch seine eigenen Schimpfwörter, die er gewiß aus Plautus' Stücken geschöpft hat, rechtfertigen und zugleich anempfehlen. Man erkennt jedoch an ihnen den Stempel eines Rhetors deutlich genug: Verbindungen mehrerer Schimpfwörter mit Adjektiven im Superlativ, rhetorische Fragen, Interjektionen u. ä. — besonders aber die Abstrakta. In den Briefen ist er mehr zierlich und witzig. Das eigentliche Thema beginnt mit den Abstrakta, welche in der Volkssprache in bonam so wie in malam partem am häufigsten gebraucht werden. Jene Art der sogenannten προσφωνήσεις, welche eine so wichtige Rolle bei den Lyrikern und bei den Komikern spielt, tritt auch bei Cicero auf. Sie werden hier gesammelt und mit denen des Plautus und der Lyriker verglichen. Dann kommen zum Vorschein die Abstrakta als Schimpfwörter, z. B. portentum, prodigium, propudium, immanitas, pestis, pernicies, tempestas, calamitas, odium, tenebrae, sordes (caenum, lutum), faex, sentina, quisquiliae etc. Es folgen ferner Abstrakta, mit denen die höchste Habgier oder Leidenschaft bezeichnet wird: gurges, vorago, Charybdis, Scylla (in Verbindung

mit sinnverwandten, die die Gefräßigkeit und Trunkenheit brandmarken: ganeo, helluo, popino — combibo, vinulentus etc.)

Eine andere Art von Abstrakta sind die, welche nur im allgemeinen verschiedene Gebrechen des Gegners bezeichnen. Sie kommen fast in allen Reden in ähnlicher Form vor und sie lassen die Absicht eines Rhetors erraten, der einen dauernden Effekt vermittels übertriebener Farbenmischung (exclamatio, interrogatio) zu erreichen sucht, z. B. Verr. V, 25, 62: huncine hominem! hancine impudentiam, iudices! hanc audaciam. Sodann kommen Schimpfwörter, welche an Plautus am meisten erinnern: furcifer, carnifex, verbero, plagiarius, fugitivus, conservus u. a. — ferner solche, die bei Cic. immer und immer sich wiederholen: venefici, parricidae, siccarii, gladiatores, latrones, praedones, hostes rei publicae, proditores, tyranni etc. Dann ganz vulgäre wie: scurra, nebulo, nepos, histrio, ardalio etc. Der nächste Teil enthält solche Tiernamen, die zu Schimpfwörtern gemacht werden: animal, belua, pecus — canis, admissarius, asinus, simius, hirudo, volturius, verres. Das Wortspiel mit dem Namen des Verres bietet uns Gelegenheit, andere Beispiele des lusus verborum zu erwähnen und zwar: Etymologien wie Lysidicus, Bambalio, den Gebrauch der Namen und der Epitheta mythologischer Personen in malam partem, komisch gebildete Wörter wie facteon, sullaturio, Ἀππιάς. Dann folgen Beispiele der allitteratio und der annominatio. Im vierten Teil sind Schimpfwörter zu finden, welche sich auf das Äußere, auf körperliche Gebrechen, auf den Beruf, auf das Leben und auf die Sitten beziehen. Hier kommen Adjektiva vor wie: perditus, desperatus, sceleratus, impius, improbus u. s. w. Zuletzt werden Schimpfwörter behandelt, mit denen Cicero die höchste sinnliche Ausschweifung verfolgt.

---

22. TH. SINKO. **De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione.** ***(Über das Verhältnis des Apuleius zu dem Platoniker Albinus).***

Noch vor einem Vierteljahrhundert hat Freudenthal bewiesen, daß die unter dem Namen des Alkinoos bekannte Einleitung in die platonische Philosophie (Λόγος διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων) dem Albinus angehöre, einem Schüler des Caius, dessen Zeit dadurch bestimmt wird, daß seine Vorlesungen im J. 152 n. Chr. von

Galen in Smyrna gehört wurden. Diese Entdeckung ist weder von Freudenthal noch von Späteren dazu benützt worden, um die genannte Schrift mit einer lateinischen Abhandlung des gleichzeitigen Platonikers Apuleius zu vergleichen, obgleich schon ihr Titel: „De Platone et eius dogmate“ dazu einzuladen schien. Diesen Vergleich unternimmt der Verfasser und kommt auf Grund einer eingehenden Analyse der beiden Schriften zu der Überzeugung, daß beide auf eine gemeinsame Quelle zurückgehen.

Ohne dieselbe im voraus bestimmen zu wollen, vergleicht der Verfasser einzelne Abschnitte, Sätze und Worte, um zu zeigen, wie die griechische Vorlage von Apuleius benützt, übersetzt, mißverstanden und verdreht wurde. Die den beiden Platonikern gemeinsame Einteilung der Philosophie in Dialektik (mit Logik), Physik (mit Metaphysik) und Ethik wird so ausgeführt, daß Albinus an erster Stelle die Dialektik behandelt, die ja gewissermaßen ein Werkzeug des ganzen Philosophierens bildet, während Apuleius sie vorläufig ganz übergeht, dadurch aber gezwungen wird, zwei Kapitel der Erkenntnistheorie in die Darstellung der Physik zu interpolieren. Diese beginnt bei den beiden Schriftstellern mit der Aufstellung der drei Urgründe, der Materie, der Ideen und der Gottheit bei Albinus, der Gottheit, Materie und der Ideen bei Apuleius. Die Anführung eines griechischen Zitats aus Timaeus und eine lateinische Übersetzung bei dem letzteren gibt Gelegenheit, auch an anderen Beispielen zu zeigen, daß die lateinische Übersetzung des Timaeus von Cicero bei Apuleius unberücksichtigt geblieben ist, der auf eigene Faust mit den Schwierigkeiten der philosophischen Terminologie kämpft. Bei der Darstellung der vier Elemente und des Weltalls benützt Apuleius außer der gemeinsamen Vorlage auch direkt den Timaeus von Plato, was sich besonders in den lästigen Wiederholungen kundgibt, die darauf zurückgeführt werden, daß Apuleius gewisse Partien zuerst nach der Albinischen Vorlage darstellt und sie dann noch einmal nach Plato bearbeitet. Ähnlich ist das Verhältnis in der Anthropologie und Somatologie. Die Erklärung der Krankheiten nach Plato ist ein Kapitalmißverständnis von Seite des Apuleius.

Wäre nur das erste Buch des Apuleius auf uns gekommen, so könnten wir es schließlich auch ohne Albinus' Hilfe nur auf Grund einer Vergleichung mit dem platonischen Timaeus erklären und verstehen. Dagegen war eine Orientierung in dem verwickelten

Labyrinthe der Apuleianischen Ethik ohne die Führung des Albinus unmöglich, wie dies die fruchtlosen Versuche von H. Kleist zur Genüge beweisen. Dabei hilft der Umstand, daß die platonische Lehre mit denselben Dogmen der Peripatetiker und Stoiker bei den beiden Platonikern verquickt wird, zu einer sicheren Feststellung der gemeinsamen Vorlage. Die konfuse Güterlehre des Apuleius wird erst durch den Vergleich mit Albinus klar, die peripatetischen Ausführungen über Tugend und Laster sind beiden gemeinsam, und die Definition der Tugend bei Apuleius ist beinahe eine Übersetzung der Albinischen Definition. Nur der Exkurs über den Staatsmann, herbeigeführt durch die Erwähnung der Gerechtigkeit im Staate, hat keine Parallele bei Albinus, deckt sich dagegen mit den Ausführungen des platonischen Gorgias über den Rhetor. Erst bei der Darstellung der Freundschaft und Liebe (Apul. p. 90, 22 sqq Goldbach. Alb. p. 43, 7 sqq Hermann.) stimmen beide Platoniker überein, während die Albinische Staatslehre erst am Ende von Apuleius behandelt wird, der ihr eine Beschreibung der vier Klassen der Bürger, des schlimmsten und des besten Mannes und des besten Staates, alles nach Plato, vorausschickt.

Die albinische Dialektik, oder vielmehr eine ausführliche Darstellung ihres sechsten Kapitels, findet der Verfasser in der Schrift Περὶ ἑρμηνείας, die er gegen Hildebrand und Goldbacher wieder dem Apuleius vindiziert. Die Sitte, den eigenen Namen in den Beispielen zu gebrauchen (Apuleius disserit), belegt er mit dem Gebrauch des Grammatikers Plotius Sacerdos und sieht den entscheidenden Beweis der Echheit darin, daß Apuleius hier dieselbe griechische Vorlage benützt, der er in der Darstellung der Physik und Ethik gefolgt ist.

Diese gemeinsame Vorlage des Apuleius und Albinus sieht der Verfasser in den Vorlesungen des Lehrers des Albinus, Caius, die unter dem Titel: Ἀλβίνου τῶν Γαΐου σχολῶν ὑποτυπώσεων Πλατωνικῶν δογμάτων α-θ (ι?) von Albinus herausgegeben worden sind. Sein λόγος διδασκαλικός, seine Εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους sind nur Auszüge aus jenem großen Werke, dessen Spuren noch bei Olympiodor uud besonders in den anonymen Προλεγόμενα τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας sichtbar sind. Die Verwandschaft der Lebensbeschreibung Platos in diesen Prolegomena mit der Vita Platonis bei Apuleius führt nebst anderen Erwägungen wieder auf Caius. Seine Vorlesungen enthielten also eine Lebensbeschreibung Platos und

einen Umriß seiner Lehre. nach Dialektik. Physik und Ethik eingeteilt, dem eine Einleitung zu der Lektüre der Dialoge folgte. Apuleius hat seine Vorlesungen noch in Athen ins Lateinische übertragen zum Gebrauch seines römischen Zöglings, des Faustinus, dem er daselbst auch das Buch de mundo widmete. Darnach vertiefte er sich in die Lektüre der platonischen Dialoge, deren Früchte in der Abhandlung de deo Socratis und in der Apologie vorliegen. Diese hält der Verfasser für das letzte von den erhaltenen Werken des Apuleius. Der tekstkritische Ertrag der Abhandlung ist aus der folgenden Zusammenstellung ersichtlich:

p. 66. 18 (Goldbacher) inabsolutas *ad* distinctas *referendum* ad p. 67, 2 *et legendum*: materiam vero inprocreabilem incorruptamque commemorat, <inabsolutam. informem, nulla specie nec qualitatis significatione distinctam>. p. 69, 20 ne vim quidem eius esse (et codd) extrinsecus inveniri. p. 79, 22 aqua<m> et aere<m> esse situm. p. 70, 28 virtute esse genetricem. p. 72, 10 horum cogitatio... intellectum [e]numerationis invenit. p. 75, 2 irascentiam... <haud> procul a ratione... deductam esse obsequi<o>que eam in loco respondere sapientiae. p. 75, 7 vicinitate (— tas et codd). p. 76, 6 quae cum vapore vel fumo exhalantur. odoris viis incidunt sensusque succedunt. 77, 4 pedes omniaque humerorum tenus. p. 80, 13 exitium co<m> po<sitione eorum dissoluta venit>. p. 80, 16 fine ante alia <cognito> contingere t<e scias>. p. 81, 21 neque omnibus... bonum. p. 82, 3 verum etiam <apud> bonum quemque acceptum esse. p. 82. 25 inter scientiam <et inscientiam opinionem alteram> validam, alteram falsam. p. 85. 16 ratione huius di<s>cit ac modestia coërcere. p. 85, 19 ut unaquaeque propria (potiore codd) ratione ac modo. p. 85, 22 <a> quo[d] possidetur. p. 87, 16 sed <et> artem sophisticam professionemque iuris blandas et adsentationum illecebris turpes profitentibus. p. 88. 5 <s>et superiores virtutes pro disciplinis haberi. ceteras, si perfectae sunt. virtutes appellat. p. 89, 18 corporis sanitatem. p. 89, 23 <di>vitiasque ei, qui ea<s> possidet, habere etiam ob<er>it. p. 90. 22 <boni> amicitiam ait sociam. p. 90, 27 similitudo utro<bi>que... conveniat. p. 90, 31 facta (sectas codd) atque ingenia contraria. 91, 29 cupidini iunctus e[s]t voluptati[s]. p. 92, 4 <et quae> ὀλιγαρχία dicitur. p. 92, 5 lucricupidonem. p. 92, 26 seditionem mentibus pariat. p. 93, 14 et cura. p. 93, 22 peius est <nocere> quam noceri. p. 93, 29 malo-

rum omnium maximum. p. 95, 15 atque etiam tum a pueris imbutus, factis congruentibus et dictis adsuetus, purgata et effecata animi voluptate, eiectis ex animo hinc <cupidinibus, firmatis illinc>abstinentia atque patientia <iudici>oque doctrinis. p. 97, 17 <et> hoc est sapient<iu>m. p. 98, 23 ad ornamentum quidem genialis <fe>lici<tatis id> est virtutis. p. 99, 10 accersere sibi tamen eam mortem <non debere>. p. 99, 20 ceteri <deteri>ores. p. 100, 7 viribus metiri (uti codd) p. 101, 5 nec eiusmodi officia (hospitia codd.) succedant, ut ceteris non recusantibus (reclusis ianua codd). p. 102, 29 non utcumque <velint> parentes nec ita <ut seorsum uterque sexus <sit>, sed <ut magi>stratus censuerint civitatis. p. 104, 11 legum conversione (coniuratione codd).

---

23. J. MAKAREWICZ. **Stammlera nauka o prawie odpowiedniem Cz. I.** ***(Stammlers Lehre vom richtigen Recht. I Teil).***

§ 1. Ist das richtige Recht Stammlers eine Wissenschaft? Gehen wir von der Annahme aus, daß eine Wissenschaft nicht jede Verallgemeinerung, sondern nur eine objektiv geschaffene Synthese ist, um zu verstehen, zu erkennen (ohne weitere Aussichten auf eine unmittelbare Anwendung), so muß die Antwort auf obige Frage unbedingt verneinend lauten. Das richtige Recht wendet sich an den Gesetzgeber, damit er nach der Schablone der Sondergemeinschaft — einer speziellen aus mit einander im Streite liegenden Personen gebildeten sozialen Gruppe — das Recht schaffe, es fordert den Richter auf, daß er nach der Schablone entscheide und ist eine Quelle der Kritik für den Rechtshistoriker oder Rechtsdogmatiker.

Das richtige Recht ist also 1) eine Rechtspolitik, 2) eine Methode der Gesetzanwendung, 3) eine Methode der Kritik. In keinem dieser Fälle haben wir es mit einer wissenschaftlichen Synthese zu tun, in allen dagegen mit Regeln des Verfahrens (für den Gesetzgeber, für den Richter, für den Rechtslehrer).

Das richtige Recht ist also eine Kunst und gegen die Begründung einer solchen Kunst lassen sich keine Einwürfe erheben, zurückzuweisen ist aber, daß dieselbe eine Wissenschaft genannt werde, wie dies der Verfasser selbst tut, der sich der Definition des

Wissenschaft im Sinne einer Synthese, einer Verallgemeinerung bedient (jedes Bewußtsein, das auf Einheit geht).

§ 2. Die Bedeutung der Lehre vom richtigen Recht für die Rechtsphilosophie.

I. Abgesehen von dem in neueren Zeiten allgemein angenommenen Standpunkt bezüglich der drei prinzipiellen Fragen (das Recht ist eine der Formen des sozialen Lebens, es ist eine Form ohne einen von vornherein bestimmten Inhalt, das Recht begründet durch Zwang) muß das Verhältnis des Rechtes zur Ethik, wie sich das Stammler vorstellt, eingehender untersucht werden.

Nach Stammler sind die Grundsätze des ethischen Verfahrens nichts anderes als eine Sammlung der Grundsätze des richtigen Rechtes mit Hinzufügung — einer guten Gesinnung. Das Recht reguliert das äußere Leben, die Lehre der Moral strebt nach Vervollkommnung des Charakters.

Wo sind jedoch die Regeln des Verfahrens in der außerhalb des geltenden Rechtes liegenden Sphäre zu suchen? Reichen da die allgemeinen Regeln des richtigen Rechtes und die Schablone der Sondergemeinschaft aus — besonders dort, wo es sich nicht um das feindselige Verhältnis zweier Individuen sondern des Individuums zur Gesellschaft handelt (vgl. das von Stammler erwähnte Beispiel der Prostitution)? Sicherlich nicht. Ohne die Unzulänglichkeit des obigen Schlüssels, der in das Gebiet der Ethik einführt, zu berücksichtigen, ist hervorzuheben, daß an und für sich das Verhältnis der Ethik zum Rechte selbst (das zweifellos seine Entstehung der Kantschen Lehre verdankt) nicht glücklich aufgefaßt ist. Eine Ethik, welche die Bildung der Regeln eines guten Verfahrens dem richtigen Rechte abtritt und für sich nur die psychische Sphäre der Willensgesinnung beansprucht, entspricht der Wirklichkeit nicht. Die tägliche Erfahrung und Beobachtung beweist, daß wir in der Gesellschaft ethischen Urteilen begegnen, die ausschließlich dem unbedingten (sozialen) Werte des Verfahrens folgen, das auf die Stimmung des Handelnden keine Rücksicht nimmt. Der Subjektivimus in der Ethik ist eine dem Subjektivismus im Rechte analoge Erscheinung, erst auf dem Wege der Evolution bricht er hervor, während ein ursprünglicher Ausgangspunkt der Objektivismus ist (vgl. Schuld-Ursache). Die ursprüngliche Ethik spricht: tue recht, erst die kulturelle Ethik lehrt: tue recht aus Überzeugung. Der Subjektivimus ist weder in der Sphäre des Rech-

tes noch in der der Ethik ein essentiale negotii, sondern er ist nur ein über den Fortschritt entscheidendes Moment.

Demzufolge ist ein System der Ethik, daß auf einer guten Gesinnung fußt und keine Ansprüche erhebt, selbständig Regeln des Verfahrens aufzustellen, überhaupt kein System der Ethik.

Stammler stellt den Grundsatz auf, daß es keine einzige Rechtsvorschrift gebe, die auf Grund ihres Inhaltes das Recht hätte, eine allgemeine Geltung zu beanspruchen. Demnach schiene es, daß Stammler ein Feind des ehemaligen Naturrechtes sei. Bei näherer Untersuchung zeigt sich jedoch, daß nach Stammler eine ganze Reihe rechtlicher und sozialer Institutionen besteht, die überall und immer dem richtigen Recht widersprechen wie z. B. die Sklaverei, die Vielweiberei, die Verbrennung der Witwen, die Aussetzung schwächlicher Kinder. Wenn Stammler darum sein System als Naturrecht mit wechselndem Inhalte bezeichnet, weil dieses Recht, das konkrete Bedingungen berücksichtigt, nur das, was den gegebenen Verhältnissen am besten entspricht, bestimmt, so verdient sein System eher eine andere Benennung — es sollte negatives Naturrecht heißen. Der Unterschied zwischen dem ehemaligen Naturrecht und dem Naturrecht Stammlers besteht darin, daß jenes positive ideale Rechtssatzungen schuf, Stammler hingegen sich auf Ausscheidung gewisser Institutionen und Satzungen beschränkt — ferner darin, daß jenes dem Ideal zuwiderlaufende Institutionen als Nicht-Recht, Unrecht brandmarkte, Stammler hingegen nur den Vorwurf erhebt, daß sie mit dem richtigen Recht im Widerspruch stehen. Sicherlich ist das weniger agitatorisch, methodisch aber — dasselbe.

§ 3 Ist die Voraussetzung des Systems entsprechend motiviert?

In der sozialen Wissenschaft ist eine streng philosophische Induktion ausgeschlossen; somit darf die Basis des Systems eine rein hypothetische Voraussetzung sein, während die Kritik sich gegen eine darartige Voraussetzung nur insofern wenden kann, wenn dieselbe gar zu frei oder mit sich selbst im Widerspruch wäre.

Der Grundgedanke Stammlers stützt sich auf die Ansicht, daß jedes rechtliche Verhältnis verstanden und beurteilt werden könne durch Anwendung der Denkregel einer speziellen Verbindung und eine selche Gruppe werde immer von Individuen, unter denen ein Konflikt ausbricht, gebildet. Die Einführung der Idee einer sozialen Gruppe und somit einer Verbindung zu gemeinschaftlicher Wirksamkeit behufs Erreichung eines

Zieles durch harmonische Vereinigung da, wo die Parteien nichts verbindet, sondern im Gegenteil ein Konflikt trennt, ist methodisch fehlerhaft. Eine aus Streitenden gebildete Gesellschaft, das bedeutet so viel als lucus a non lucendo, das wäre ein logischer Widerspruch.

In allen Fällen, in denen Stammler glaubt, daß seine Theorie ihm den Schlüssel zur Lösung der Aufgabe geliefert hätte, kommen zwei Alternativen vor: entweder existiert bereits eine gewisse, wirkliche, reale kleinere soziale Gruppe, die ausschließlich beide Parteien umfaßt, und die Notwendigkeit der Existenz dieser Gruppe diktiert gewisse Regeln — oder dort, wo sie nicht existiert, entscheidet sensu largo die Rücksicht auf den Vorteil der Gesellschaft, der beide Parteien außer anderen Individuen angehören.

Die Kritik Stammlers gegen die Theorie der Wechselwirkung — wahrscheinlich handelt es sich hier um Simmel — kehrt sich gegen die Theorie des richtigen Rechtes selbst.

§ 4. Konsequenzen in der Durchführung des Grundgedankens.

Nach Stammler existiert ein sogenanntes formales Recht mit dem Inhalt, daß das geltende Recht im Interesse der formalistischen Sicherheit Grenzen zieht, die die Nichtrealisierung des an einer anderen Stelle ausgesprochenen Willens eben dieses Rechtes ermöglichen (Verjährung, der Formalismus in Prozeßsachen u. s. w.). Stammler ignoriert in diesem Prozeß vollständig die Rolle der Gesellschaft, ist der Ansicht, daß hier abermals das Individuum im Streit und die Ermöglichung, das wirkliche Recht zu erringen, den Ausgangspunkt bilden und vergißt, daß die Aufgabe des formalen Rechtes darin besteht, die gesellschaftliche Ruhe zu erstreben, der gesetzlichen Unsicherheit vorzubeugen u. s. w.

Für die Theorie des richtigen Rechtes bilden den Ausgangspunkt das Individuum und dessen Vorteil, der Staat ist nur dazu da, um zwischen den Parteien zu vermitteln. Diese untergeordnete Rolle des Staates zeigt sich auch in der Sphäre des Verhältnisses zur sozialen Wirtschaft: dort, wo es sich um ökonomische Produktion handelt, ist dem Individuum vollständige Freiheit zu gewähren. Zur Vervollständigung des Bildes muß hinzugefügt werden, daß Stammler den Umstand leugnet, es hätte im Bereiche der sozialen Verbindungen ein Kampf ums Dasein existiert oder existieren können, was natürlich ein Einschreiten des Staates entbehrlich macht.

Die Tendenz zu verallgemeinern, führt Stammler zu einer interessanten Definition der Gnade. Dieser Begriff beschränkt sich durchaus nicht auf das Strafrecht, sondern umfaßt alle Gebiete des Rechtes. Es ist dies ein besonderer Akt von Seite des Berechtigten. Der Kaufmann, der für zurückgestellte Waren das Geld zurückgibt, erweist eine Gnade.

Nach Stammler soll die Gnade ein Ausfluß des moralischen Pflichtgefühls sein und da die Moralität eine moralische Gesinnung ist, so muß sie ein Ausfluß der Uneigennützigkeit sein. Ob man in privat-rechtlichen Verhältnissen die Gnade öfters so verstehen wird? Ist es die Rücksicht auf den Kunden, die dem Kaufmann seine Kulanz diktiert? Im Gegenteil! In der Regel bildet hier den Ausgangspunkt der eigene Vorteil. Demnach wäre es besser, in diese privat-rechtliche Sphäre die Gnade im allgemeinen und speziell in dieser Bedeutung überhaupt nicht einzuführen.

In der Sphäre des Strafrechtes stößt die Anwendung der auf der Schablone der Sondergemeinschaft fußenden Gnade auf andere Schwierigkeiten. Stammler sucht sich durch Einführung einer Gruppe streitender Parteien zu helfen: die eine ist die Gesellschaft, die andere der Verbrecher. die Strafe hinwieder soll ein Ausgleich der Gesetzwidrigkeit sein. Der Fehler dieser Konstruktion liegt in der Annahme, daß im Prozesse die Gesellschaft eine dem Verbrecher entgegengestellte Partei ist (andernfalls wäre sie in ihrer eigenen Angelegenheit Richter) und daß überdies die Strafe nicht ein Ausgleich sondern immer ihrem Wesen nach eine Vergeltung ist.

Die Gnade als Regulativ eines Ausgleichs der Gesetzwidrigkeit wird nie Fälle vollständiger Begnadigung erklären können, die aus einem bestimmten Anlaß, sei es infolge freudiger Staatsereignisse, sei es aus rein politischen Gründen, vorkommen.

---

24. **Posiedzenie Komisyi historyi sztuki z dnia 17 listopada 1904.** *(Compte rendu de la séance du 17 novembre 1904 de la Commission de l'histoire de l'art).*

Le président rend compte de son excursion scientifique à S. Pétersbourg.

On conserve à l'Ermitage trois glaives qui, jadis, faisaient partie

du trésor des rois de Pologne. On y remarque surtout le glaive de couronnement connu sous le nom de „szczerbiec, ébréché"; c'est le glaive de Boleslas le-Grand que ce roi ébrécha en frappant la porte de Kiew. Les travaux de M. Sadowski en ont démontré l'authenticité. Un des conservateurs du musée, M. Lenz, a découvert un détail intéressant sur cet objet historique: après avoir enlevé deux petites lamelles situées au-dessous de la poignée, il a pu constater une encoche, une ébréchure; un peu plus bas, se trouvent deux forures par lesquelles passaient des fils métalliques destinés sans doute à attacher des reliques.

Le second de ces glaives, à magnifique lame orientale, appartenait à Sigismond I; le troisième était la propriété du roi Jean III, et avait été offert à ce héros, en même temps qu'un superbe bonnet, parfaitement conservé, par le pape Innocent XI, après la victoire de Vienne.

Dans les collections de l'Ermitage on voit encore une cassette offerte par Sigismond I à Joachim de Brandebourg, à l'occasion du mariage de ce dernier avec la fille de Sigismond. Cet ouvrage est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'orfèvrerie, à cause des nombreux bijoux et ustensiles de toilette, enchassés dans les parois d'argent ciselé de la cassette.

A l'Académie des Beaux-Arts on remarque toute une série de cartons renfermant des gravures et des dessins ayant appartenu au roi Stanislas-Auguste. Dans les cartons réservés à l'architecture, cartons que M. Sokołowski a tout particulièrement examinés, se trouvent quantité de plans d'édifices qui, les uns, ont été construits, les autres sont restés à l'état de projet, plans signés de Kamsetzer, Kubicki, Merlini etc. M. Emmanuel Swieykowski se propose d'aller au printemps de 1905 passer quelques mois à S. Pétersbourg, afin d'étudier ces matériaux ignorés jusqu'à ce jour.

M. Sokołowski parle ensuite de la magnifique série de tapisseries, le Déluge, appartenant autrefois à Sigismond-Auguste, ornant aujourd'hui la résidence impériale de Gatschina.

Cette collection qui comprend 22 pièces d'un dessin et d'une composition exquises, d'une fraîcheur de coloris, d'un éclat de ton, que les siècles ne sont point parvenus à atténuer, sortit vraisemblablement de l'atelier des élèves de Raphaël: Francesco Penni et Giovanni da Udine. C'est surtout avec le style de ce dernier que ces compositions ont la plus grande analogie.

A Gatschina on trouve encore, parmi les objets d'art ayant trait à la Pologne, une quinzaine de tableaux de Canaletti, représentant des vues de Varsovie, de Vilanów et des environs.

M. Adam Chmiel parle des plaques de faïence émaillées, découvertes en creusant les fondements du couvent des Salésiens à Oświęcim. Sans compter des fragments nombreux, on a recueilli une quinzaine de carreaux parfaitement conservés et entiers. Ces carreaux sont recouverts d'une couche d'émail vert et portent des figures en bas-relief parfaitement modelées. Ces figures représentent des scènes cynégétiques avec S. Georges et S. Olaf (ce dernier identique avec S. Ladislas, ainsi que l'a démontré M. Lepszy au cours de la discussion). Quelques-uns de ees carreaux offrent des blasons, sur des écussons gothiques, parmi lesquels M. Chmiel a pu reconnaître les armoiries de la ville de Biala; un autre écu, portant le lion de Bohème couronné, semble être le blason de la ville de Kladzko ou de quelque autre ville de la Silésie; d'autres représentent le blason polonais Gryf avec une couronne au cou; d'autres, le Pélican; enfin deux écussons à quatre champs portent un chevalier à cheval et des aigles de Silésie: il n'a pas été possible de déterminer à qui appartenaient ces armes. Ces carreaux proviennent du XV-e siècle, et furent fort probablement exécutés en Silésie, soit à Cieszyn (Teschen), soit à Biala. Il y a quelques années (en 1884) on a découvert au petit château de Wolek, sur le territoire du village de Kobiernik, près de Kenty en Silésie, des fragments de carreaux semblables.

M. E. Swieykowski présente la photographie du monument du prince Stanislas Radziwill, dans l'église des Bernardins à Wilna, monument élevé à la mémoire du défunt par son fils, Albert Radziwill. Malgré l'époque à laquelle il fut construit (fin du XVI-e siècle) ce monument se distingue par la simplicité des lignes et la noblesse de la composition.

M. Louis Puszet soumet à la commission une empreinte sur cire de l'inscription qui se trouve sur la cloche de Ludźmierz, inscription jusqu'ici diversement interprétée. On lit en effet sur cette cloche: Jesus Christus Maria, et ensuite, ainsi que le prétendait Łepkowski, la date 1209, date adoptée sur la foi de cet archéologue par beaucoup de savants. L'auteur de l'article „Ludźmierz" dans le „Dictionnaire de géographie", au lieu de la date lit: Mater Eius. Contrairement à ces deux opinions, M. S. Tomkowicz, à la séance des „Con-

servateurs“ du 7 novembre 1895, constata que la date en question était reproduite en caractéres minuscules du XV-e siècle (et par conséquent, en aucun cas du XIII-e). L'empreinte que communique M. Puszet confirme pleinement cette dernière interprétation: évidemment ce sont des minuscules du XV-e siècle.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5 Lutego 1905.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ETE FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 0 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1905.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1906

Table des matières.

Page

Antoniewicz Bołoz J. 1) L'énigme de „la derelitta“ 8
— 2) Un Rubens ignoré: „Sigmond III roi de Pologne domptant l'hérésie“ 16
Balzer O. Histoire de l'organisation politique et sociale de la Pologne. Sommaire des leçons faites à l'Université de Léopol 97
Chotkowski L. Msgr. Histoire politique des anciens couvents de femmes en Galicie (1773—1848) 24
Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 décembre 1904 4
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 janvier 1905 6
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1905 36
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 mars 1905 37
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 mai 1905 , ... 38
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1905 51
— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 16 novembre 1905 95
Daszyńska-Golińska S. Uście Solne. Études archivales 45
Dembiński B. Piattoli et son rôle pendant la Grande Diète (1788—1793) 53
Grabowski T. Une page de l'histoire de la littérature calviniste en Pologne (1550—1650). Première partie 71
Gumowski M. Les monnaies polonaises du X-e et du XI-e siècle d'après les fouilles 67
Rostworowski M. Les Budgets du Royaume de Pologne au point de vue constitutionnel (1816—1830) 85
Schneider St. Les Gètes croyaient-ils à un Dieu unique? Étude de religion et de mythologie comparées 40
Sinko T. Les sources des exemples cités dans „La vie de l'honnête homme“ de Nicolas Rey 23
Tokarz W. Les dernières années de l'abbé Hugo Kollontay 80
Zakrzewski St. Ladislas II et le testament de Boleslas Bouche-Torse . 42

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier — Fevrier. 1905.

Sommaire. Séances du 9 et du 16 janvier, du 13 et 20 fevrier 1905.
Résumés: 1. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 9 décembre 1904.
2. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 21 janvier 1905.
3. J. BOŁOZ ANTONIEWICZ: 1) L'énigme de „la derelitta"; 2) Un Rubens ignoré: Sigismond III roi de Pologne domptant l'herésie.
4. T. SINKO: Les sources des exemples cités dans „La vie de l'honnête homme" de Nicolas Rey.
5. Msgr. L. CHOTKOWSKI: Histoire politique des anciens couvents de femmes en Galicie 1773—1848.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Spicilegium Prodromeum"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 9 décembre 1904 [1]).

SÉANCE DU 13 FEVRIER 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. BOŁOZ ANTONIEWICZ présente ses travaux: 1) *„L'énigme de »la derelitta«"*; 2) *„Un Rubens ignoré: Sigismond III roi de Pologne domptant l'héresie"* [2]).

[1]) Voir Résumés p. 4.
[2]) Voir Résumés p. 8.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Sinko: *„Les sources des exemples cités dans »La vie de l'honnête homme« de Nicolas Rey“* [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 21 janvier 1905 [2]).

La Classe de philologie a résolu, en sa séance du 3 fevrier 1905 de procéder à la publication d'une édition critique des oeuvres des Pères grecs de l'Eglise, du IV-e siècle. Cette entreprise a été rendue possible par un acte de munificence privée qui a pourvu en bonne partie aux frais de la publication projetée; le comte Auguste Cieszkowski de Wierzenica prés Posen a offert à cet effet la somme de 10.000 couronnes. D'autre part, Mr. le Professeur Léon Sternbach a destiné 1000 couronnes à l'achat de livres concernant cette époque. Une commission spéciale a été désignée pour diriger les travaux préparatoires; elle se compose de MM.: Miodoński, Morawski, Pawlicki, Sinko, Sternbach, Witkowski. Les écrits de Grégoire de Nazianze seront publiés les premiers par les soins de la dite commission. Quelques excursions seront faites dès cette année, afin d'étudier et de réunir les manuscrits nécessaires à la publication projetée. Les savants qui s'intéresseraient d'une façon quelconque à la réussite de cette oeuvre sont priés de vouloir bien y prêter leur concours, en transmettant leurs informations à l'adresse de Mr. le professeur Léon Sternbach, à Cracovie (Université, séminaire de philologie classique).

II. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. A. Prochaska présente son travail: *„Le roi Ladislas Jagellon“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Auguste Sokołowski: *„Le général Skrzynecki d'après sa correspondance“*.

[1]) Voir Résumés p. 23.
[2]) Voir Résumés p. 6.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Gumowski: *„La monnaie courante en Pologne au X-e et XI-e siècle“*.

SÉANCE DU 20 FEVRIER 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Wł. Abraham: »Udział Polski w Soborze pizańskim 1409«. *(La Pologne et le Concile de Pise en 1409)*, 8-o, p. 33.

K. Potkański: »Zajęcie Wielkopolski (Rok 1313 i 1314)«. *(L'occupation de la Grande-Pologne [1313 et 1314])*, 8-o, p. 16.

Le Secrétaire présente le travail de Msgr. L. Chotkowski: *„Histoire politique des anciens couvents de femmes en Galicie (1773—1848)* [1]).

[1]) Voir Résumés p. 24.

Résumés

1. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 9 grudnia 1904.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 9 décembre 1904).***

M. M. Sokołowski, président, rend compte de l'excursion scientifique qu'il fit à Lublin, au cours de l'automne dernier.

En 1899, M. Joseph Smoliński découvrit dans la chapelle de l'ancien château (aujourd'hui maison d'arrêt) des débris de peintures murales. M. Pokryszkin, architecte russe, délégué par la Commission archéologique de Pétersbourg à l'effet d'exécuter des recherches à Lublin, compléta cette découverte ou plutôt mit entièrement à jour l'ornementation murale entrevue par M. Smoliński.

M. Sokołowski en ayant obtenu l'autorisation de la Commission, étudia avec soin la chapelle ainsi que les peintures dont elle est décorée. L'architecture de l'édifice lui-même est des plus intéressantes. C'est une construction gothique double, c'est-à-dire comprenant une salle souterraine et une salle supérieure, toutes deux de formes et de dimensions identiques. La voûte repose sur un pilier central comme à l'Eglise Sainte-Croix à Cracovie. C'est sous l'invocation de la Sainte Trinité que fut élevé ce sanctuaire, comme beaucoup d'autres églises et chapelles du temps de Ladislas Jagellon et de Casimir, fils de ce prince. Cette invocation était donc la préferée des Jagellons. Parmi les fresques qui recouvrent les parois intérieures du monument il y en a une qui attire tout de suite l'attention: elle représente le fondateur de l'église. On y voit la Mère de Dieu avec l'enfant Jésus, assise sur un trône aux deux côtés duquel deux Saints se tiennent debout. Devant le trône de Marie, à genoux, le roi ayant à sa droite et à sa gauche deux compagnons, l'un représentant le pouvoir militaire du

souverain, l'autre (le diacre chantre Mistko) son pouvoir civil, ou plutôt, la chancellerie ruthène de Jagellon. C'est bien à Ladislas Jagellon et non à un autre prince que se rapportent ces images, et M. Sokołowski donne à l'appui de cette assertion une foule de preuves convaincantes. Citons-en quelques-unes. Sur la fresque en question le personnage royal paraît être un sexagénaire. Or, en 1415, date de l'achèvement de ces peintures murales, Jagellon comptait soixante cinq années. En outre la figure du roi répond parfaitement à la description que nous en a laissée Długosz; elle ressemble même à celle qui se trouve au château de Cracovie sur le tombeau de ce monarque. Enfin c'est encore en faveur de ce Jagellon que parle le blason Pogoń (le cavalier de Lithuanie) qu'on voit aussi dans cette composition. Ce blason est peint sur un écusson et présente la particularité significative suivante: un ange, descendant du ciel, pose une couronne sur la tête du cavalier. Une inscription ruthène, encore intacte, nous apprend que la décoration de la chapelle fut achevée le 10 août 1415, par maître André, peintre. En terminant son rapport, M. Sokołowski fait remarquer que l'inscription ruthène dont il vient de parler nous transmet le nom d'un peintre ruthène. D'un autre côté Madame Marie Hruszewska, dans les annales de la „Société de Szewczenko", a publié un document tiré des archives de la ville de Przemyśl, aux termes duquel le roi Ladislas Jagellon octroie des terres au pope Hoyl, en récompense des ouvrages de peinture exécutés par ce dernier à Sandomir et dans d'autres villes. Voici donc constaté que deux artistes ruthènes ont participé à la décoration des églises de Pologne.

MM. Potkański et Louis Puszet prennent la parole dans la discussion qui suit l'exposé de M. Sokołowski.

M. Georges Kieszkowski soumet à la Commission la photographie et la description d'un souvenir de la délivrance de Vienne (1683), souvenir jusqu'ici inconnu, qu'il a découvert à Viareggio, près de Pise. L'ensemble de ce souvenir comprend le roi Jean III, une statue de la Foi, un Turc et trois figures allégoriques qui surmontent aujourd'hui des pilastres faisant partie de l'enceinte d'un hôtel. Toutes ces figures, en marbre de Carrare, proviennent de Bozzano, près de Lucques, où elles ornaient l'attique de la villa de Félix Talenti, villa achetée par le propriétaire de l'hôtel susdit. Ce nom de Talenti a donné la clé de la genèse de ces compositions. Il rappelle en effet le secrétaire de Jean III, le comte Thomas Talenti, originaire de

Lucques, qui accompagna le roi de Pologne dans son expédition de Vienne et qui fut chargé de porter à Rome un étendard turc pris dans cette fameuse journée. Il est donc permis de penser que Talenti, après la mort de Sobieski, retourna dans sa patrie, et fit ériger sur l'attique de sa villa les statues dont nous parlons, en témoignage de son affection pour le roi de Pologne et en souvenir d'une victoire à laquelle il avait pris part.

M. Sokołowski fait connaître une communication de M. J. Smoliński, touchant les monuments de Płock, auxquels se rattache le nom des princes Obelkowicz. Cet excellent travail, illustré de dessins et d'aquarelles exécutés avec soin et talent par l'auteur, contient une description détaillée de portraits, miniatures, chasubles, chapes, calices et canons; on y trouve encore l'inventaire minutieux du trésor princier.

Le Secrétaire donne lecture de quantité de notes empruntées à des chroniques parues dans les journaux de Cracovie de 1803 à 1847 et recueillies par M. Clément Bąkowski. Ces notes, fort curieuses, concernent les Beaux-Arts et donnent une idée des procédés de critique ainsi que des opinions esthétiques en faveur à Cracovie parmi les journalistes de cette période.

---

2. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 21 stycznia 1905. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 21 janvier 1905*).

Au début de la séance, il est donné lecture du compte rendu des XIII-e et XIV-e séances de la section de Léopol. A une de ces réunions M. Jean Bołoz Antoniewicz a communiqué la première partie de son travail: Recherches sur les oeuvres de Rembrandt en Pologne. Il a parlé du cavalier de Rembrandt faisant partie des collections de M. le comte Tarnowski à Dzików et émis quelques hypothèses au sujet du personnage qui a servi de modèle à l'artiste. M. Antoniewicz prétend que c'est le portrait d'un jeune homme en costume polonais, fort probablement de l'entourage immédiat de Rembrandt. Ce n'est donc pas un Lisowczyk (cavalier de Lisowski); il est même vraisemblable que le tableau fut inspiré par les gravures de Stefano della Belli, gravures où l'on voit fort souvent des cavaliers revêtus du costume polonais.

Le Secrétaire soumet ensuite à la Commission une communication de M. Joseph Smoliński au sujet d'un fragment de peinture murale qui se trouve à l'ancienne église des dominicains à Lublin, et d'un tableau à l'huile du XVII-e siècle qui est conservé dans la vieille église grecque uniate de la Nativité de la Sainte-Vierge, à Słuck. Des photographies sont jointes à ce mémoire. Ces peintures présentent un réel intérêt à cause de leurs sujets: on y voit en effet des scènes de persécution des réformateurs religieux. La peinture de Lublin représente le jugement dernier. Sur le chemin qui conduit au ciel nous voyons des rois, des sénateurs, des ecclésiastiques. Sur celui qui mène en enfer se déroulent des scènes curieuses, témoignant de l'ingéniosité du peintre. Les gentilshommes damnés pour s'être montrés favorables aux idées de la Réforme, pour avoir joué aux cartes, pour avoir mené une vie dissolue encombrent en foule cette route; on y remarque aussi Arius, Luther, Zwingli, un rabin juif, un prêtre séculier, etc. Ces scènes, inspirées sans aucun doute par quelque moine dominicain, ne manquent ni de piquant, ni d'un certain grain satirique. Le tableau de la vieille église grecque uniate de Słuck, peint aussi au XVII-e siècle, représente le premier concile oecuménique de Nicée, où, en présence des évêques de toute la chrétienté, fut réprouvée la doctrine d'Arius.

Dans la discussion à laquelle donne lieu ce mémoire, MM. Maryan Sokołowski et Julien Pagaczewski prennent la parole. M. Sokołowski fait remarquer que le personnage d'Arius se trouve dans les deux tableaux; dans les compositions religieuses du moyen âge ce même Arius figure très fréquemment. Si nous le retrouvons dans deux ouvrages du XVII-e siècle, nous sommes autorisés à considérer ces tableaux comme inspirés par la réaction, le retour aux conceptions médiévales, que fit naître la réforme. M. Pagaczewski, à propos de la communication de M. Smoliński, signale à la Commission toute une série de tableaux monastiques, à sujets didactico-allégoriques, fort intéressants au point de vue de l'histoire de la civilisation et des moeurs: il serait à désirer que ces ouvrages devinssent l'objet d'une étude comparative sérieuse. On voit des peintures de ce genre — sans grande valeur artistique d'ailleurs — à Mogiła près de Cracovie, et dans les couvents des Augustins, des Clarisses, des Visitandines, des Cordeliers et des Carmes à Cracovie. Tous ces tableaux, inspirés par les religieux de ces couvents, datent du XVII-e siècle; tous reflètent plus ou moins la réaction excitée

par la réforme. Certains d'entre eux comme, par exemple, la grande composition à sujet moral qui est suspendue dans les galeries de l'église Sainte Catherine à Cracovie, se rapprochent beaucoup des fameuses „Danses des morts". D'autres, comme celui de Mogiła, sont en quelque sorte l'illustration des représentations scéniques connues sous le nom de moralités.

Le Secrétaire donne lecture d'une note de M. Michel Witanowski au sujet d'un tableau tombal reproduisant l'image de Stanislas de Łowicz (1548). Ce tableau se trouve dans l'église de Wrocieryż, près de Pinczów. Peint sur bois de tilleul, l'ouvrage en question contient deux figures à genoux au pied de la croix: un prêtre en surplis avec, sous les genoux, la devise des Miechowites, et une femme en prières, le rosaire à la main. Devant elle un écusson porte le blason Pilawa. La Mère de Dieu et Saint Jean recommandent au Christ crucifié les pieux fidèles agenouillés et suppliants. C'est une épitaphe composée, ou commandée par Stanislas de Łowicz en 1548, ainsi qu'en fait foi l'inscription, à la mémoire de sa mère, Hélène de Lęczkowice, au blason Pilawa. Stanislas de Łowicz, bachelier ès arts libéraux et en philosophie de l'université jagellonienne, fut plus tard professeur à la faculté de médecine et à celle de philosophie. Après être entré dans l'ordre des Miechowites, il devint curé de Wrocieryż.

M. Maryan Sokołowski est élu Président de la Commission pour l'année 1905; M. Léonard Lepszy, vice-président, et M. Julien Pagaczewski, secrétaire, pour 1905 et 1906.

---

3. J. BOŁOZ ANTONIEWICZ. 1) **Zagadka „derelitty".** ***(Das Rätsel der „derelitta").***

Gegenstand der Untersuchung ist das faszinierende Bild der fürstlich Pallavicinischen, im Palazzo Rospigliosi zu Rom befindlichen Privatgalerie, das bisnun allgemein als „derelitta", die Verstoßene, u. s. w. bezeichnet und dem Sandro Botticelli zugeschrieben wird.

Die ikonographische Deutung.

Das Bild mißt ca. 50 cm Höhe und 43 cm Breite. Die Maße sind approximativ, da, wie mir mein Gewährsmann, Herr A. v. Darowski, eben aus Rom mitteilt, Tafel und Rahmen (auf der Rückseite) mit

Papier überklebt sind; vorn mißt die Tafel 47×41·5 cm. Es wurde zuerst von Venturi: Tesori d'arte inediti di Roma. Roma. Anderson, 1896 publiziert und bald darauf die vortreffliche Andersonsche Photographie Nr. 4739 als „la derelitta ovvero la moglie del Levita (?)“ in Handel gebracht. Es stellt bekannterweise das Innere eines Palasthofes vor: schlichte Steinquadern, fast in der Mitte der fensterlosen Wand ein hoher und verhältnismäßig enger Torgang, der mit dem (schwarzgrünen, ehernen oder eisernen) zweiflügeligen Tore abschließt. Rechts und links zieht sich, diese Rückwand entlang, eine Steinbank mit einem schemelartigen Stufenvorsatz, der sich auch an ihren Schmalseiten vor dem Torgang fortzieht und zu diesem eine Stufe bildet. An der linken Ecke dieser Steinbank sitzt barfuß mit entblößten Armen und aufgelöstem blondem Haare, bloß mit einen Hemde, von dessen rechtem Ärmel nur lose Fetzen herabhängen, bekleidet, den Kopf in die Hände vergraben, vor Scham und Verzweiflung schluchzend, ein junges Weib.

Drei Kleidungsstücke liegen in wüster Unordnung herum, das eine etwas rechts, nach allen Seiten gezerrt, das zweite über die beiden Stufen hingeworfen, welche parallel zu dem Fußrahmen und unmittelbar über ihm die ganze Bildbreite durchqueren, das dritte, ein Mantel mit kreuzweise ausgebreiteten Ärmeln liegt links am Steinboden. Diese Mäntel und Kleider werden uns auf die Spur des Täters bringen.

Denn eine Missetat, ein Verbrechen ist hier in der Nacht — nocte pudore vacante — verübt worden. Eine schwere Unbill ist diesem jungen, nun schluchzend dasitzenden Weibe widerfahren. Das steht fest. „Sie sitzt weinend und voller Scham das Gesicht in den Händen bergend“, urteilt richtig M. G. Zimmermann (Allg. Kunstgesch. d. Gothik u. Ren. 2,342). »Quelle douleur sans nom, quelle honte affreuse, quel abandon exécrable cachait-elle ainsi?« fragt Émile Zola in seiner Charakteristik dieses Bildes, einer der frühesten und treffendsten, die wir haben. (»Les trois villes. Rome«. 1896 S. 64).

Auf gleich richtigen Voraussetzungen beruhen die beiden von der Forschung zu wenig beachteten Deutungsversuche Venturis und Creizenachs. Jener sieht in dieser rätselhaften Frauengestalt das Weib des Leviten, an dem die Söhne Belials sich schändlich vergangen, wohl mit Rücksicht auf das Buch der Richter 19, 21—26, und besonders auf die Worte: »qua cum tota nocte abusi essent, di-

miserunt eam mane. At mulier, recedentibus tenebris, venit ad ostium domus; dieser vermutet in ihr (Repertorium für Kunstwissenschaft Bd. 21 (1898) 58—9) die von ihrem Bruder Ammon geschändete Tochter Davids, Themar, und zitiert aus dem zweiten Buch der Könige, Kap. XIII. folgende Worte als Beleg:

14. (Ammon) .... oppressit eam et cubavit cum ea, und dann den passus, wie nach vollbrachter Schandtat seine Liebe sich in Haß und Verachtung verwandelt, und er dem Diener sie hinauszuwerfen und hinter ihr die Türe zuzuschlagen befiehlt.

18. Quae induta erat talari tunica: hujuscemodi enim filiae regis virgines vestibus utebantur. Ejecit itaque eam minister illius foras: clausitque fores post eam.

19. Quae aspergens cinerem capiti suo, scissa talari tunica, impositisque manibus super caput suum, ibat ingrediens, et clamans.

Beide Gleichungen stimmen im wesentlichen. Wohl ist diesem schönen Weibe Gewalt angetan worden, auch ließe sich der liegende Mantel unschwer als die abgeworfene talaris tunica deuten. Doch gehen die Gleichungen ohne Rest nicht auf: wir haben auf dem Bilde nicht die Straße vor uns, sondern das Innere eines Hofes. Dies besagen schon die beiden Stufen und die fensterlose Wand, ganz unzweifelhaft wird es bei Betrachtung des Torganges. Hier, vom Hof aus gesehen, ist dies eherne Tor am Ende des Ganges angebracht, das heißt, daß die Gasse, „das Freie", sich hinter diesem Tore, nicht vor ihm befindet. Daß ein solcher Toreingang nach der Straße zu offen und ohne irgend einen Verschluß sein und das Tor sich erst an dessen innerem Ende befinden sollte, wird man doch nicht annehmen können. Das klagende Weib befindet sich also innerhalb ihrer Behausung, nicht außerhalb derselben, sie ist demnach keine Ausgestoßene, möglicherweise eine „derelitta", keineswegs aber eine „scacciata", sie kann somit auch die von ihrem Bruder Ammon geschändete und von dessen Diener aus dem königlichen Vaterhause schmachvoll ausgestoßene Themar nicht sein. Auch fehlt jenes Motiv der Asche, die sie sich aufs Haupt gestreut, während es auch nicht recht erklärlich ist, warum sie barfuß sein sollte.

Zweitens bleibt ein sehr wichtiger Umstand durch die Erzählung des Buches Samuelis vollkommen unaufgeklärt: das nächtliche Halbdunkel, worin das ganze Bild gehüllt ist. Alles verrät das erste Morgengrauen: das weiße Linnen ist von matter Farbe mit grauen Schatten, die herumliegenden Kleidungsstücke lassen

nur an den schärfer beleuchteten Rändern und Falten ihre hochrote Farbe erraten, Hände und Füße sind nicht fleischfarbig, sondern spielen ins Graue, ebenso die Kleider auf den weniger beleuchteten Flächen, wie auch die Quadersteine und die Steinbank; sehr charakteristisch sind die großen, feuchten Flecke, die an den Steinquadern, den Pilastern, der Steinbank und dem Stufenvorsatze hervortreten und die die Andersonsche Photographie treu wiedergibt. Es ist dies die Feuchtigkeit, die der Sandstein in einer warmen Sommernacht „ausschwitzt" und die frühmorgens in dunklen Flecken hervortritt. Das Bild ist ein halbes Nachtstück: dies ist schon mehrmals hervorgehoben worden. Muther spricht „von dem grauenden Morgen", Zimmermann „vom fahlen Dämmerlicht des Morgens", Steinmann (Botticelli 85) bemerkt sehr richtig: „Schon spielt das kalte graue Licht des Morgens um die Quadermauern des Palastes".

Alles das zwingt, für die Formeln Venturis und Creizenachs eine Zahl zu suchen, die im Dividenden restlos aufgehen würde. Auch hier ist das nächstliegende das einzig richtige. Das klagende Weib ist zweifelsohne Lukrezia, wie sie am frühen Morgen, nachdem Sextus Tarquinius als stolzer Eroberer nach verruchter Tat das eiserne Tor des kollatinischen Palastes hinter sich zugeschlagen, „weinend und voller Scham das Gesicht in den Händen bergend" im Hofe des kollatinischen Palastes sitzt, um dann, zur großen Selbstsühne sich ermannend, Boten nach Mann und Vater auszuschicken. Nicht in Boccaccios „De claris mulieribus", auch nicht bei dessen wortgetreuem Übersetzer Maestro Donato degli Albanzani de Casentino detto l'Apenninogena (um das Jahr 1395. Collezione di opere inedite o rare. Bologna 1882. S. 135) sind genügende Anhaltspunkte zu finden, wohl aber in der novellistischen Darstellung Ovids in den Fasten II. 721—852. Ich beschränke mich hier nur auf wenige Zitate. Nachdem Sextus Tarquinius bei dem nächtlichen Ausfluge der Belagerer von Ardea Lukrezia so weise im häuslichen Kreise waltend erblickt, entbrennt er zu ihr in toller, sündiger Liebe und beschließt, sie zu gewinnen (721—785). Bei Sonnenuntergang verläßt er nun das Lager, und gastlich öffnet sich ihm das eherne Tor des kollatinischen Palastes.

785. Accipit *aerata* iuvenem *Collatia porta;*
Condere iam *vultus sole parante suos.*

Als Verwandter des Gatten freundlich von Lukrezia aufgenommen,

überfällt er sie nachts mit gezücktem Schwert; nach langem, vergeblichem Bitten und Drohen erobert er sie endlich durch teuflische List.

810. succubuit famae victa puella metu.

Dann verläßt er das Haus.

„Der Tag ist soeben erstanden, sie aber sitzt mit aufgelösten Haaren, wie eine Mutter, die zur Leiche ihres Sohnes wandeln will“:

Iamque erat orta dies. passis sedet illa capillis,

813. ut solet ad nati mater itura rogum,

Grandaevumque patrem fido cum coniuge castris

815. evocat, et posita venit uterque mora.

utque vident habitum, quae luctus causa, requirunt

cui paret exequias, quove sit icta malo.

II. Der Künstler.

Die weiteren Schicksale Lukrezias, ihren heroischen Selbstmord, die Aufbahrung ihrer Leiche auf dem römischen Forum und Brutus' Brandrede, schildert uns derselbe Künstler auf dem berühmten Mittelstück des Cassone im Pitti-Palaste.

Vor allem dürften überzeugend die gleichen, schlichten tektonischen Motive wirken. die gleiche Raum- und Maßempfindung und die gleiche Kompositionsweise (Phot. Brogi 2961). Längs der beiden als Seitenkulissen einer Bühnendekoration gedachten Seitenpaläste zieht sich ebenfalls eine Steinbank mit dem gleichen Stufenvorsatz hin. Das Verhältnis von Stufe und Bank ist das gleiche wie auf dem römischen Bilde, denn es beträgt auf der Andersonschen Photographie der „derelitta“ rund 7.5 mm:19 mm., auf der Brogischen des Florentiner Cassone 2.6 mm: 7 mm, also etwa wie 1:$2^3/_4$; die stark überhöhte Form des schmalen, schlichten, gewölbten Torbogens wiederholt sich genau im Hintergrund in den drei Bögen des Portikus. durch die sich die Aussicht auf eine schöne Landschaft mit Villen und Gärten öffnet. Höhe und Breite des Torbogens messen zwar auf der Photographie der „derelitta“ 130 und 57 mm, während diese Bögen auf der Photographie des Cassonebildes 43 und 22 mm betragen, hier also um $^1/_7$ breiter ausgefallen sind, wo sie bei gleichen Verhältnissen nur 19 mm Breite messen sollten; doch sind diese schlankeren Maße des Torbogens auf der „derelitta“

durch das Hochformat des Bildes bedingt, während jener Portikus das Mittelstück eines sehr ausgesprochenen Breitbildes bildet, dessen Höhe 41 cm zur Breite 124 cm (auf der Brogischen Photographie Nr. 2961 80 mm h., 245 mm br.) sich beinahe genau wie 1:3 verhält.

Auf beiden Bildern sehen wir glatte, fensterlose, nirgends abgefaste Wände, sehr schmächtige Pilaster und schmale dünne Gesimse, die gleiche Beschränkung auf die primitivsten, geradlinigen Formen, auf Zirkel und Lineal, die gleiche Vorliebe für das Scharfkantige und Schlichte, den gleichen Verzicht auf alle Zierformen. In der Welt, in der dies Lukreziadrama sich abspielt, scheint die Architektur Ornament und Zierform nicht zu kennen. Auf beiden Bildern hat Lukrezia aufgelöstes Haar und ist barfuß.

Die Wände des „Cassone“ sind glatt, wie verputzt, die Wand, vor der die „derelitta“ sitzt, besteht aus Steinquadern. Wohl spricht dieser Unterschied einigermaßen gegen die Zusammengehörigkeit beider Bilder. Dagegen ist aber zu bemerken, daß der Künstler sicherlich erst im letzten Momente, als ihm die Wand als kalter weißer Fleck zu kahl erschien, die Quaderlinien rasch und flüchtig hineingezeichnet (und die feuchten Flecke hineingemalt) hat, und zwar so eilig, daß sie sich nicht nur über die auf die Stufen geworfenen Gewänder fortziehen, sondern auch den Umriß der weiblichen Gestalt — wie mein Gewährsmann versichert — überschreiten.

Sehr bezeichnend ist auf beiden Gemälden die Bildung des langen, schmalen ristlosen Fußes. Man vergleiche beispielsweise den vorgeschobenen linken Fuß der Lukrezia auf dem „derelitta“-Bilde mit den feingliederigen, wie im Tanzschritt bewegten Füßchen des Greises, der mit der für den Maler des Bildes so charakeristischen, wie abwehrenden Handbewegung der linken Gruppe von rechtsher und dann wieder der Mittelgruppe von linksher zuschreitet. Die gleiche Form weisen übrigens auch die Füße der aufgebahrten Lukrezia auf.

Für die Beweisführung durch Hinweise auf analoge Faltenbildung ist das Material wohl kaum ganz hinreichend, da wir auf dem einen Bilde eine in vollkommenem Ruhezustand befindliche Einzelfigur von etwa 20 cm Länge, auf dem anderen aber über dreißig heftig bewegte, um die Hälfte kleinere Gestalten vor uns haben. Jedoch notiere ich auch hier folgende, wohl nicht zufällige Analogien:

a) die Falten am Rücken des vorhin erwähnten. der linken Gruppe zutänzelnden Greises bilden, ebenso wie das Hemd am Rücken der „derelitta“, sehr lange, bis an die Schenkel reichende, ununterbrochen fortlaufende, unten nach auswärts gebogene, am Nacken gleich Näten zusammenlaufende Rinnen; in gleiche Rinnen legt sich auch der von der Rechten zusammengeraffte Mantel des ersten, rechts von der Bahre stehenden, über die Achsel blickenden Mannes;

b) an beiden Bildern läßt sich eine Vorliebe für sehr breite, O-förmig sich öffnende Ärmel konstatieren, am linken Arme der „derelitta“, auf dem Lukreziabilde dagegen an den drei, die Bahre umstehenden Männern und von hinten gesehen, an der ersten Figur links;

c) die Enden der auf dem römischen Bilde herumliegenden Gewänder und die im Winde flatternden Kleiderzipfel des Cassone, sowie der Pferdeschwanz sind nicht aus dem Gedächtnis auf Grund längerer Kunstübung, sondern nach eigens zu dem Zwecke arrangierten, auf Boden und Stufen geworfenen oder auf eine Bretterwand genagelten Draperien kopiert, wodurch der Künstler beider Bilder sich noch als Anfänger dokumentiert.

Sehr bemerkenswert ist auch das Kompositionsschema beider Bilder, das in folgenden Motiven übereinstimmt: ein wichtiges Moment auf der linken Bildseite — in der Mitte ein offener Bogen — die rechte Bildseite leer, diese Leere auf dem Florentiner Cassone maskiert durch die beiden Lückenbüßer zu Pferd und zu Fuß, auf dem Pallavicini-Bilde gemildert durch den nach rechts gerückten Torbogen und die kleinere rechte Wandfläche. Einem Einwurfe möchte ich gleich jetzt und von vornherein begegnen. Das Hemd der derelitta ist weiß-grau, das Kleid der nach dem Selbstmord herausgetragenen Lukrezia zeigt dagegen eine hell olivengrüne Farbe. Wenn dies ein Beweis gegen die Identität der Heldin wäre, dann wäre die in der Mitte des Cassonebildes aufgebahrte Frauengestalt wieder nicht die Lukrezia, weil ihr Gewand auf demselben Bilde (!) abermals wechselt: hier ist es schmutzig braun, in der linken Gruppe, wie gesagt, hell olivengrün.

Endlich dürften die Maße für die Zusammengehörigkeit des Pallavicini-Bildes und des Pitti-Cassones wohl entscheidend sein. Das erstere mißt, wie erwähnt, ca 48—50 Höhe, das zweite 41 cm, es haben somit 1) beide annähernd die gleichen Maße, 2) ist das Bild auf der Schmalseite des Cassone, wie beinahe immer, entsprechend dem

Typus eines Hochbildes, um einige Centimeter höher (So messen z. B. die beiden Schmalseitenbilder des schönen florentinischen Cassones in der fürstlich Czartoryskischen Galerie zu Krakau 46 cm Höhe, das Mittelstück aber nur 40 cm Höhe. Die Maße des mit Recht demselben Künstler zugeschriebenen Mittelbildes mit der Geschichte der Esther, jetzt in Chantilly, stehen mir momentan leider nicht zur Verfügung; die Seitenbilder in der Liechtensteinschen Galerie zu Wien haben je 28 cm Höhe u. s. w.). Die Seitenbilder sind gewöhnlich $^1/_6$ - $^1/_8$ höher als das Mittelbild (bezw. die beiden Mittelbilder). Gleiche Verhältnisse werden auch die Teile des berühmten Esther-Cassones in Chantilly und Wien aufweisen.

III. Amico di Sandro?

Vor wenigen Jahren noch wäre mit diesen Ausführungen die Sache erledigt gewesen, die Übereinstimmung des Pallavicini-Bildes mit dem Pitti-Cassone nach Inhalt, Form, Komposition und Maßen würde somit auch dies erstere Bild als unzweifelhaftes Werk des Filippino Lippi, des in neuester Zeit so schwer beschuldigten und dazu noch an Hab und Gut so hart geschädigten Künstlers, eines der feinfühligsten und durchgeistigsten, die Florenz hervorgebracht, zur Evidenz nachgewiesen haben.

Nun ist aber zwischen Sandro und Filippino ein „amico di Sandro“ eingeschoben worden, augenscheinlich ein großer, ein sehr großer Künstler, da Berenson, der ihn auferweckt, oder richtiger, erschaffen hat, ihm auch den Cassone mit der Geschichte der Esther in Chantilly und Wien zuschreibt. Auch den Lukrezia-Cassone im Pitti-Palaste hält Berenson für sein Werk (Florentine Painters 1903². S. 97). Somit müßte denn auch die „derelitta“, oder richtiger, die Lukrezia des Fürsten Pallavicini, ein Werk dieses namenlosen Künstlers sein! Es nimmt mich Wunder, daß Berenson seinem Klienten oder Helden diesen Ruhmestitel nicht erwirkt hat und „The Outcast“ immer noch (l. c. 108) als ein Werk Botticellis anführt. Ich gestatte mir hier, in diesem kurzen Auszug, wo ich auf einzelnes unmöglich eingehen kann, nur eine Frage. Der Esther-Cassone ist sicherlich eines der frühesten Bilder, auf dem wir nicht beiläufig zusammenkomponiertes, sondern mit merklicher Absicht und Treue wiedergegebenes, antik römisches Kostüm dargestellt finden. Wie kommt es denn, daß Vasari diese Eigenheit, die Einführung des antiken Kostüms und Details gerade als ein besonderes Ver-

dienst Filippinos hervorhebt, außerdem aber weder bei Berto Linaiuolo, dem vermeintlichen Sandro-Freunde (Gazette des Beaux Arts 1899 1, 459 ff. und besonders 2, 20—36), noch sonstwo davon Erwähnung tut? Mit Freuden bemerke ich, daß Berenson die Fresken in St. Maria Novella als eigenhändige Werke des arg verkannten Filippino anführt. Nun vergleiche man doch einmal ohne Voreingenommenheit die breiten, gleich einer rasch dahinhuschenden Schlange flatternden Seidenbänder an den Tafeln mit den Patriarchennamen in den vierteiligen Gewölbefresken in St. Maria Novella mit den lustig in der Luft flatternden, gleichfalls gekerbten oder zerknitterten Bändern an dem zeltartigen Baldachim des Königs auf dem Chantilly-Cassone; man vergleiche ferner den Gesichtstypus dieser Patriarchen, besonders Noës und Abrahams mit jenem Ahasvers, endlich die Gewänder mit den breiten, O-förmig sich öffnenden Ärmeln und die wie abwehrende Handbewegung (bei Abraham und dem König), und man wird auch hier wohl unzweifelhaft zu dem Schlusse kommen müssen, daß ein so apartes, ureigenes Formgefühl sich nicht wiederholen kann, daß somit auch der Esther-Cassone in Chantilly und Wien, ferner der Lukrezia-Cassone im Pitti-Palaste, endlich aber auch das zu letzterem gehörige Lukreziabild bei Pallavicini in Rom nur Werke eines und desselben Künstlers, und zwar Fillipino Lippis sein können! Berensons formenempfindliches Auge hat auch hier wieder eine Reihe von Bildern, die früher verschiedenen Künstlern zugeschrieben wurden, aufs richtigste zusammengestellt und ich betrachte seinen Aufsatz über Amico di Sandro, der so viel Staub aufgewirbelt hat, als einen der wertvollsten Beiträge zur Kenntnis — Filippino Lippis.

2) **Przeoczony Rubens: Król polski Zygmunt III. poskramiający kacerstwo.** ***(Ein übersehener Rubens: König Sigismund III. von Polen als Sieger über die Ketzerei).***

König Sigismund III. von Polen (1587—1632) war selbst ausübender Künstler. (Die betr. Literatur bei Rastawiecki: Słownik malarzy polskich 3 [1857] 95—101). Von seinen authentischen Bildern besitzt die fürstlich Czartoryskische Galerie zu Krakau eines, schon im 18 Jh. fälschlich als hl. Petrus bezeichnet, richtiger wohl als Allegorie auf die Erziehung des kgl. Prinzen zu deuten (der Philosoph führt einen gekrönten Knaben zum Tempel der Weisheit), das kgl. bairische Nationalmuseum in München: den Christusknaben auf Wolken

thronend (wird von den unten stehenden Heil. Ignatius Loyola und Fr. Xaver angebetet) und die Galerie Augsburg Nr. 202 die „Mater dolorosa“, vielleicht eher als hl. Lucia zu bezeichnen. Jeder Zoll ein Dilettant! Dr. v. Rebers Katalog (der k. Gemälde-Galerie in Augsburg. Amtliche Ausgabe 1899. S. 40) schreibt aber dem königlichen Maler in dieser Galerie noch ein zweites Bild zu: „203. Allegorie auf die Stiftung eines Jesuitenhauses“ und beschreibt es folgenderweise: „Rechts stehen zwei Jesuiten bei einer Kirche. In der Mitte befindet sich auf einer Estrade [richtiger: auf der Plattform der Kirche, zu der drei kreisförmige Stufen führen] ein Fürst, der zu einem links in Wolken schwebenden Fürsten emporblickt und mit der linken auf die gefesselte Gestalt der Häresie zeigt. Leinwand 57 cm Höhe, 47 cm Breite. Bestimmung unsicher. Im Inventar Tintoretto. Aus der kurf. Gal. zu München. (Vorzimmer)“.

Die meisterhafte Pinselführung, der kühne Schwung der Linien, die breitspurig, in glänzender Rüstung, im Hermelinmantel, goldenem Vließe und mit der Krone dastehende Reckengestalt des Fürsten, die Grandezza seiner Handhaltung, Pose und Geste, die Tiefenleitung der Landschaft zur Linken, die klare Disposition der Barockarchitektur mit den geraden und kreisförmigen Stufen und den auf hohe Sockel gestellten Säulen, die Nische mit der Gestalt der sitzenden Madonna, vor allem aber die grandiose Bildung des nackten, nur mit einem Lendentuche umgürteten, die Ketzerei personifizierenden Mannes mit dem gefesselten linken Arme und Fuße und der nach dem offenen Folianten greifenden Rechten, die maëstrose Macht der Muskelbildung dieser großartigen, auf den Stufen kauernden Figur machen es mir unmöglich, das Bild dem schwächlichen, ängstlich und kleinlich seine Bilder nach berühmten Mustern zusammenstoppelnden Dilettanten zuzuschreiben. Alle diese, wohl nur wegen des schlechten Zustandes des sehr nachgedunkelten Bildes übersehenen, ungewöhnlichen Vorzüge zwingen mich, vielmehr in diesem Bilde die Hand eines Künstlers allerersten Ranges, und zwar die des großen Peter Paul Rubens zu erkennen.

In diesem knappen Auszuge muß ich mich mit einer kurzen schematischen Zusammenstellung analoger Motive auf anderen authentischen Werken des Antwerpener Meisters begnügen. Ich verweise auf die Beschreibungen und Abbildungen der Bilder und Stiche in „L'oeuvre de P. P. Rubens. Histoire et description de ses tableaux et dessins par Max Rooses. Anvers Maes. 5 Bde. 1886—1892“.

A. Architektonische Komposition und deren Detail.

Die sehr charakteristische Säule hier zur Linken des Königs finden wir mit den gleichen Maßen und Verhältnissen, mit dem nämlichen hohen Sockel, der quadratförmigen Platte u. s. w. und gleichfalls etwa in $^2/_3$ Höhe vom oberen Bildrahmen abgeschnitten, auf dem farbenprächtigen Bilde des Pitti-Palastes zu Florenz: „Les maux de la guerre (M. Rooses 4, 48)“, dann wieder zur Linken und Rechten einer Nische mit einer Madonnenstatue auf C. Galles Stiche nach „La Madonne“ (M. R. Nr. 201. 1, 266/7), gleiche Nischen mit einer bald stehenden, bald sitzenden Statue, als Bildhintergrund verwendet, haben wir in dem Eremitage-Bilde „Statue de Cérès dans une niche“ (Nr. 582. 3, 66) und in der Replik im Privatbesitze zu Hamburg (Nr. 583), sowie auf der Marter des hl. Laurentius in der Münchener Pinakothek (Nr. 468, 2, 317, Stich von Vorstermann). Die Stellung des Engels zu Füßen der Madonna ist sehr ähnlich auf der unbefleckten Empfängnis (Nr. 166. 4, 22).

Eine sehr merkwürdige, unmöglich zufällige Analogie in der Bildung sowohl der halbrunden als der breiten und geraden, beide Male nach rechts führenden Stufen ist wieder zwischen dem Augsburger Bilde einerseits und Christus vor Pilatus (Brüsseler Privatbesitz Nr. 283 a, 2, 62), wie auch auf dem rechten Flügel der großen Antwerpner Kreuzabnahme, dem Bilde der Darstellung im Tempel (Nr. 309. 2, 111. Tafel 60. 1, 236/7) andererseits zu konstatieren; hier und dort die gleiche scharfkantige, ausgesprochen ovale Kreisführung, mit den blinkenden Lichtern an den Rändern; auf dem Antwerpner Flügel gewahren wir übrigens eine weitere Analogie in dem aus dunkleren Quadraten und helleren Leisten gebildeten Marmorfußboden.

B. Die Landschaft.

Auf der Augsburger Allegorie öffnet sich links der Blick auf eine weite Landschaft; die Stufen, der scharfe Rand der Kirchenmauer und der linke Bilderrand schließen sie in ein Rechteck ein, so daß man diese Landschaft wie durch ein hohes Fenster betrachtet. Genau so ist die Bildung und fensterartige Einfassung des gleichfalls weit entfernten landschaftlichen Bildes auf dem Madonnenbilde mit dem in ihrem Schoße knieenden Christusknaben in der Petersburger Eremitage. (Nr. 189. 1, 255/6. Tafel 68. 1, 256/7 nach dem Stiche Scheltes a Bolswert). Eine weitere Analogie finden wir

in dem Bilde der Münchener Pinakothek „Minerva, den Frieden vor dem Kriege beschützend“, so wie (diesmal auf der rechten Bildseite) in dem fernliegenden Landschaftsbilde, das von dem stehenden Kriegsgotte, dessen fliegendem Mantel, dem Bildrande und dem Horizonte wie von einem quadratförmigen Rahmen eingefaßt wird (Nr. 826. 4, 46/7. T. 263 nach dem Stiche des B. L. Henriquez).

Die Landschaft des Augsburger Bildes bildet eine flache, weit in die Tiefe gezogene Ebene mit einem koppenartigen, oben eine Hochebene bildenden Berge, der sich nach links terassenförmig eingeknickt herabsenkt. Genau dieselbe (diesmals nach links) herabfallende, in der halben Höhe eingeknickte und dann wieder sanft nach unten verlaufende Linie des Bergabhanges finden wir auf dem Madrider Bilde mit der Legende Rudolfs von Habsburg (Nr. 815. 4, 30/1. T. 259 nach einer Lithographie Asselneaus). Auf beiden Landschaftsbildern ist die Linie des Berg-, bezw. des Hügelabhanges durch Berg und Hügel parallel durchziehende Furchen mehrmals wiederholt. Den gleichen Bergabhang und die gleichen Parallelen bietet auch die überaus groß komponierte Landschaft mit dem der Insel der Phäaken sich nähernden Ulysses in der Pitti-Galerie zu Florenz (N. 1200. 4, 388. T. 346 nach dem Stiche Auberts).

C. Die figurale Komposition.

Die Reihenfolge der Gestalten, auf deren Analogien mit anderen Rubensbildern hier in Kürze zu verweisen ist, ist durch die Diagonale, die wir in so vielen Figuren- wie Landschaftsbildern Rubens' so augenfällig ausgedrückt finden, vorgeschrieben, am aufdringlichsten wohl in der soeben erwähnten Pitti-Landschaft mit Ulysses. Diese Diagonale können wir sogar an einigen großen Porträts feststellen, so in dem herrlichen Bilde der Helene Fourment mit dem nackten Knaben im Federbarett, dem weltbekannten Juvel der Münchener Pinakothek von 1638. Auch Breitbilder wie die „Maux de la guerre“ im Pitti-Palast werden von einer energisch markierten Diagonale durchzogen.

Das Augusburger Bild weist in seiner Gesamtkomposition mit dem Bilde der Geschichte der Maria de Medicis, (mit dem es vermutlich gleichzeitig entstanden ist), auf dem Heinrich IV. dargestellt ist, wie er von Hymen und Putten das Bildnis der fürstlichen Braut empfängt, weitgehende Übereinstimmungen auf, und

zwar auch bezüglich des diagonalen Aufbaues der Figuren; auf dieser diagonalen Linie findet unser Auge sogleich die sozusagen selbstverständliche Verbindung zwischen der auf Gottes Erde fest und frei dastehenden Hauptfigur und den auf Wolken schwebenden und sitzenden Gestalten. Die Hauptquerlinie beginnt in der rechten Schulter des bequem in den Wolken sitzenden Heiligen, durchzieht seine weitgeöffnete Linke, den weit vorgestreckten linken Arm und die energisch weisende Linke des Königs und endet mit geometrischer Genauigkeit auf der rechten Schulter des nach rechts blickenden Jesuitenpaters. Die Nebenlinie, dem gemeinsamen Focus entspringend, durchzieht das Knie des Heiligen, wird dann von der den Kommandostab führenden Rechten des Königs, der mächtig vorgereckten linken Schulter und dem linken Knie des Ketzers aufgenommen und verläuft zu Füßen des erwähnten Jesuiten.

Die Gestalt des auf Wolken so lässig und bequem dasitzenden Heiligen ist durch den Gott Vater auf der „Rückkehr aus Ägypten“ (Nr. 183. 1, 246/7. Gest. von Schelte a Bolswert) authentisiert; am wandernden Christusknaben desselben Bildes, (jetzt im New-Yorker Metropolitan Museum), gewahren wir auch die gleiche charakteristische, den ganzen Unterkörper durchziehende Querfalte, wie sie hier der Mantel des Heiligen wirft. Die gleiche Querfalte wirft auch das Kleid der in der Mitte der „Société élégante“ sitzenden Dame (Nr. 835. 4, 63. T. 267).

Sehr auffallend ist die von unten gesehene, wie segnend weit geöffnete Linke, deren gespreizte Finger auf dem Bilde in raschen, fetten Pinselstrichen mit der vollen Sicherheit und Hast eines vollendeten, formsicheren Meisters hingeworfen sind. Für dies Motiv sind zahlreiche Belege im Rubenswerk zu finden. Ich stelle hier einige zusammen. Die Linke Abrahams (Nr. 107. 1, 127. T. 29), die Rechte Christi auf der Berliner „Auferweckung des Lazarus“ (Nr. 263. 2, 43. T. 4), viermal an verschiedenen Händen auf dem Stiche des Boëtius a Bolswert nach Rubens' Umzeichnung desselben Bildes (T. 5. 2, 43/4), fünfmal auf Mariae Himmelfahrt in Düsseldorf (Nr. 358. 2, 170. T. 123), die Linke des heil. Ignatius auf dem Wiener Bilde (Nr. 454. 2, 289. T. 153), die Rechte des Königs auf dem Raub der Sabinerinnen in der Londoner National Gallery (Nr. 803. 4, 18. T. 254) u. s. w.

Die gesenkte Haltung der Rechten (mit dem Marschallstabe, dem Abzeichen der fürstlichen Würde) ist genau die gleiche, wie

am „Christ à la paille"; in beiden Fällen ist die parallele Stellung der langgestreckten Daumen und Zeigefinger ungemein typisch.

Der voll Anmut und Würde auf der Plattform vor der Kirchennische dastehende Fürst ist ein echt Rubensscher Typus. Sein Seitenstück ist Heinrich IV. auf der Geschichte der Maria von Medicis. Genau die gleiche königliche Gestalt in identischer Tracht, (glänzende Rüstung, darüber ein bis an die Knie reichender Mantel mit freien Ärmeln, Hermelinkragen, goldenes Vließ, breites langes Schwert) finden wir auf der „Thèse en l'honneur de l'ordre de St. François (Nr. 1231. 5, 37. T. 354).

Zu Füßen dieser echt fürstlichen Gestalt sitzt auf der ersten Stufe der runden Freitreppe der Unhold als Personifikation der Häresie.

Er ist nackt, nur ein Tuch deckt seine Lenden, den linken Schenkel und das rechte, die volle Sohle zeigende vorgestreckte Bein; das linke Bein ist angezogen. Eine Kette ist mittelst schwerer Spangen am linken Fuße und Handgelenke befestigt, die Linke legt sich auf den stark nach vorn übergebeugten Rücken, so daß die großartige Muskulatur am ganzen linken Arme und linken Rückenteile sichtbar wird. Übrigens ist auch diese Partie von einem von rechts hereinfallenden Lichtstrahle hell beleuchtet; infolgedessen ist auch die hagere muskulöse Brust tief beschattet. Der mit einem gewundenen Tuche umbundene, kurzhaarige Kopf wendet sich nach links gegen den großen, auf der zweiten Stufe liegenden Folianten mit den steifen abstehenden Blättern, auf dem der rechte, weit vorgestreckte Arm mit geschlossener Faust aufruht. Diese Gestalt ist Fleisch und Blut der Rubensschen Kunst, wovon diese Beschreibung allein schon überzeugen dürfte. Aus den etwa 50 Analogien dieser Gestalt, die das Rubenswerk aufweist, greife ich nur die folgenden, besonders charakteristischen, heraus.

Auf der Auferstehung zu Antwerpen die analoge Bildung des ebenfalls besonders scharf beleuchteten Rückens und Armes des im ersten Plan sich mit beiden Armen aufstützenden Mannes (Nr. 334; 2, 145, T. 115); dann Brust, Arme und Fuß Simsons auf dem Bilde der Münchener Pinakothek (Nr. 116, 1, 144, T. 33), Rücken und Arm der trunkenen Faunin (ebenda Nr. 754, M. Rooses 676. 3. 158, T. 206); ferner finden wir die gleiche Bildung des nackten männlichen Körpers überhaupt, besonders des Rückens und des Armes, sowie die Stellung der Füße und das Lendentuch wieder an dem

rechts knieenden Schlächter auf dem Bilde der Liechtenstein-Galerie mit dem den Haruspex befragenden Decius (Nr. 708, 3, 196, T. 218), die gleichen Motive, überdies noch die auf den Rücken gelegte, gefesselte Linke, im vierten folgenden Bilde derselben Serie, mit der Bestattung des Decius, ebenso auch auf der „Félicité de la Régence“ der Mediceischen Serie im Louvre (Nr. 745, 3, 244, T. 237). Zu vergleichen ist auch die „blinde Wut“, ein nackter Mann mit verbundenen Augen, mit drohender Geberde Schlangen schwingend, auf der „Conclusion de la paix“ (ebenda Nr. 749, 3, 249, T. 238). Eine geradezu frappante Ähnlichkeit endlich ist festzustellen an dem mit dem linken Fuß knieenden nackten Sklaven mit den rückwärts gefesselten Armen am Giebel der Frontseite der Triumphpforte Ferdinands (Nr. 782, 3, 310, T. 246).

Der große aufgeschlagene Foliant mit den wenigen sehr steifen Blättern findet sich genau so, wie auf dem Augsburger Bilde, wieder auf den „Kirchenvätern“ der Westminstergalerie (Nr. 51, 1, 67, T. 19) u. ö. Selbst die bescheidenen Zuschauer auf der rechten Bildseite, die beiden uns den Rücken zuwendenden Jesuitenpatres haben ihre Doppelgänger in den beiden Kardinälen links an der Säule auf (der Taufe Konstantins und auf) der Krönung der Maria de Medicis (Nr. 729 und 739, 3, 215 und 235, T. 225, 233).

Die richtige Deutung der Handlung macht uns auch das merkwürdige Übersehen der Rubensschen Handschrift auf diesem Bilde einigermaßen erklärlich. Nicht der Maler des Bildes ist König Sigismund III Wasa von Polen, wohl aber dessen Hauptfigur. Ihn haben wir uns also in dem Manne in fürstlicher Tracht zu denken; der in den Wolken sitzende Fürst ist aber sein Patron, der hl. Sigismund, Herzog von Burgund. Dies bedarf wohl keiner weiteren Erklärung. König Sigismunds Begünstigung der Jesuiten in Polen und die mit deren Hilfe nach vielen Mühen von ihm erreichte Unterdrückung der Reformierten, Dissidenten, Arianer und Orthodoxen sind allgemein bekannte Tatsachen.

Diese Bildskizze der Augsburger Galerie ist somit eine eigenhändige Arbeit des großen P. P. Rubens, und zwar wahrscheinlich im Herbst 1624 in Brüssel entstanden. Damals weilte Prinz Wladislaw, der spätere König Wladislaw IV (1632—1648) bei seiner Base Isabella, der Regentin der Niederlande. Rubens porträtierte ihn (das Porträt jetzt im Palazzo Durazzo in Genua Nr. 1078, 4, 282/3,

T. 319), und in dem Tagebuch des Pac, eines der Reisebegleiter, finden wir einige Beiträge zum Verhältnisse Wladislaws zu Rubens. Pac und Dönhoff, oder zwei andere vornehme Polen aus dem Gefolge Wladislaws, hat Rubens in dem (jetzt in Cobhem-House bei Earl Darnley befindlichen) Bilde „Cyrus und Thomyris“ (Nr. 701, 4, 3/4, T. 242) dargestellt. Das Bild können wir jetzt somit genauer datieren; nicht nur auf „1623 environ“, wie Max Rooses vermutet, sondern sicher auf 1624/5. Damals wird auch Wladislaw wahrscheinlich diese, die zelotische Orthodoxie seines königlichen Vaters verherrlichende „These“ bei Rubens wohl als Vorlage für einen Stich, für ein Wandgemälde oder ein verschollenes Bild bestellt und erhalten haben. Dem Bilde sieht man auch sehr die große Eile und Flüchtigkeit der drängenden Ausführung an; auch die dunkle Färbung erklärt sich nun von selbst durch die übermäßige Anwendung des Siccativs.

---

4 THADDAEUS SINKO. **Źródła przykładów Reja w „Żywocie człowieka poczciwego“.** ***(Die Quellen der Beispiele in Reys „Das Leben des rechtschaffenen Menschen“).***

Die zahlreichen (über hundert) Beispiele und Apophthegmen, mit denen Rey seine moralisierenden Betrachtungen beleuchtet, sind noch von niemandem in Bezug auf ihre Quellen untersucht worden. Der Verfasser untersucht nun diejenigen humanistischen Sammlungen der *exempla* und *apophthegmata,* die Rey vorliegen konnten, wie die von Fulgosius (1509), Brusonius (1516), Erasmus (1531), Lycosthenes (1559) und kommt auf Grund einer methodischen Analyse des Kapitels über die Schmeichler zu der Überzeugung, daß nur in des Lycosthenes: *Apophthegmatum . . . loci communes* alle diejenigen Versionen beisammen stehen, die von Rey berücksichtigt werden. Nachdem er auf diese Weise die Hauptquelle festgestellt hat, auf die über 80 Beispiele zurückgeführt werden können, vergleicht er Reys Bearbeitung mit den Originalen und weist hin auf zahlreiche Kontaminationen, seltene Mißverständnisse und manche Discrepanzen. Neben Lycosthenes benützte Rey einigemal den Valerius Maximus, auch Cicero und Seneca (den Philosophen), aber nur in denjenigen Partien, die er wegen der moralisierenden Ausführungen benützt. Manche antike Erzählung erinnert

stark an die Version der *Gesta Romanorum*. Diesen verdankt Rey die Geschichte von den sonderbaren Fügungen Gottes, die er schon in einem früheren Werke („Wizerunek“ IX 381 ff) angeführt hat. Auch eine Anekdote ist von ihm schon früher (in „Figliki“) erzählt worden. Die beiden Beispiele werden eingeleitet durch die Formel: „Es wird erzählt“, eine Eigentümlichkeit, die noch bei fünf anderen Anekdoten, die nicht antik sind, vorkommt. Die antiken Beispiele stehen entweder ohne jede Quellenangabe, oder beginnen mit den Worten: „Wir lesen“, „Es wird geschrieben“. Die Untersuchung zeigt, daß die letztgenannte größere Gruppe auf die schriftliche Tradition zurückgeht, während die erste der mündlichen angehört.

---

5. Mgr. L. CHOTKOWSKI. **Historya polityczna dawnych klasztorów panieńskich w Galicyi (1773—1848).** ***(Politische Geschichte der älteren Nonnen-Klöster in Galizien (1773—1848)).***

Die Haupt-Quelle für diese Arbeit bieten die Akten der ehemaligen vereinigten Böhmisch-Österreichischen Hofkanzlei und und der Galizischen Hofkanzlei, welche im geheimen Archive des k. k. Kultus- und Unterrichts-Ministeriums in Wien aufbewahrt werden und dem Verfasser seitens des k. k. Ministeriums zum Studium zugänglich gemacht wurden. Die Kloster-Akten Galiziens umfassen mehrere Fascikel „Generalia“ und 17 Fascikel der besonderen Orden. Die Akten der Nonnen-Klöster bilden 4 Fascikel mit 284 Akten-Konvoluten, deren einzelne über 28 Pfund gewogen haben.

Die Literatur der Klostergeschichte ist überhaupt nicht sehr stark, doch haben einzelne Nonnen-Klöster Monographien, welche zwar mehr hagiographischer Richtung sind, dennoch aber zum Verständnisse der amtlichen Verordnungen, sowie zum Zusammenhange der Erzählung benutzt werden mußten. Sie werden in dem kritischen Apparate, ebenso wie die Signatur und Nummer einer jeden Verordnung, zitiert.

Das Werk zerfällt in 2 Bücher, deren erstes die Geschichte der Aufhebung der 15 Nonnen-Klöster, das zweite Buch aber die Geschichte der übrig gebliebenen Nonnen-Klöster enthält. In der Vorrede werden die politisch-juridischen Grundsätze, welche bei

der Aufhebung dieser Klöster maßgebend waren, die Entstehung des galizischen Religionsfonds als Eigentümers des eingezogenen Kloster-Vermögens, dessen Verwaltung, das wachsende Defizit und dessen Ursachen besprochen.

Das December-Dekret 1781 befahl, alle beschaulichen Nonnen-Klöster aufzuheben. Drei Januar-Dekrete 1782 bezeichneten die Modalitäten, unter welchen die „Abolition“ vorgenommen werden sollte. Das galizische Gubernium, resp. Graf Brigido, hatte den Auftrag, diejenigen Klöster vorzuschlagen, welche aufgehoben werden sollten. So wurden denn am 3 Februar 1782 sechs Nonnen-Klöster aufgehoben, und zwar in Lemberg: die barfüßigen so wie die beschuhten Karmeliterinnen und die Klarissinnen; ferner die Klarissinnen in Zamosc, Tarnow und Alt-Sandez. Das Vermögen jedes dieser Klöster wird genau angegeben, die Personalzustände der Nonnen, ihr weiteres Schicksal, sowie die Verwendung der Klostergebäude nach der Abolition, erzählt.

Das Kloster der Klarissinnen in Alt-Sandez besaß als Dotation von der Stifterin Königin Kunegunde 53 Dörfer. Es wurde nach 29 Jahren (1811) reaktiviert, doch blieb sein Vermögen Eigentum des Religionsfonds, welcher deshalb den Nonnen jährliche Pension zahlen mußte. Das galiz. Gubernium zahlte aber weniger als vorgeschrieben war und suchte immer die Zahl der Nonnen so gering wie möglich zu halten. Erst 14 Jahre nach der Reaktivierung erlaubte man dem Konvent, 4 Novizen aufzunehmen, als die Kloster-Gemeinde bereits dem Aussterben nahe war.

Kraft des kaiserl. Dekrets v. 24 Juni 1782 wurden am 6 September d. J. neun Klöster aufgehoben und zwar die Kanonissen des hl. Augustin in Lemberg, trotzdem sie kein beschauliches Leben führten und ein Hospital unterhielten; dann die Brigittinnen in Lemberg, Sambor und Sokal. Das Vermögen dieser Nonnen wurde eingezogen, ihre Landgüter teils verkauft, teils verpachtet. Da sie alle aus Galizien emigrierten, hatte der Religionsfond keine Sorge um ihre weitere Verpflegung. Für ihre in der Republik Polen gelegenen Güter bekam der Fiskus eine Entschädigung auf Grund der Petersburger Konvention (1784), infolge deren „wechselseitige Gütereinziehung“ erfolgte. An demselben Tage wurde das Kloster der Benediktinerinnen in Jaroslau aufgehoben. Das Vermögen (188. 694 fl.) wurde eingezogen. Alle (38) Nonnen blieben aber in Galizien und der Religionsfond mußte

ihnen lebenslängliche Pension zahlen. Das vom Grafen Brigido projektierte Versammlungshaus für die „Ex-Nonnen“ kam nicht zustande. Die Dominikaner-Nonnen in Lemberg brachten dem Religionsfond ein Vermögen, welches auf 272.374 fl. geschätzt, in Wirklichkeit aber noch größer war. Zwei Güter-Komplexe (Zboiska und Gluchowice) blieben in Verwaltung der Domänen-Administration. Das Klostergebäude war für das General-Seminar, der Garten für den botanischen Garten der dortigen medizinischen Fakultät bestimmt, später aber parzellenweise verkauft und eine neue Straße eröffnet. Die Dominikaner-Nonnen in Przemyśl und Zołkiew wurden an demselben Tage aufgehoben. Die Dominikaner-Nonnen in Belz sollten die Ordensregel der Ursulinerinnen annehmen. Zu diesem Zwecke wurden drei Ursulinerinnen aus Prag geholt, doch dieser Versuch scheiterte und das Kloster wurde (1784) aufgehoben. Ihr Vermögen war auf 84.146 fl. 3 kr. geschätzt, an Kapitalien hatten sie 61.275 fl. Ihre Kirche bekam die ruthenische Pfarre, ihr Kloster wurde (nach 30 Jahren) als Ruine an den Magistrat verkauft. Alle diese Nonnen wanderten aus Galizien aus und verursachten dem Religionsfond keine Kosten.

Die Basilianer-Nonnen (griech.-kathol.) in Galizien hatten (1782) nur noch 6 Klöster (früher neun). Alle diese Klöster waren sehr arm. Graf Brigido hatte alle zur Aufhebung vorgeschlagen, hat aber nachher den Vorschlag zurückgenommen, denn der Religionsfond hätte die Nonnen ernähren müssen. Sie wurden deshalb auf den Aussterbe-Etat gesetzt. Nur ein einziges in Smolnica, das reichste unter ihnen, dessen Vermögen aber nur 2647 fl. betrug, wurde aufgehoben. Diese Nonnen besaßen auch sehr wenig Bildung, einige konnten kaum polnisch lesen. Zwei Klöster in Slowita und Jaworowo wurden später (1825) auf Betreiben des Metropoliten (Kardinals) Lewicki reaktiviert.

(II Buch). Den zurückgelassenen Benediktinerinnen-Klöstern in: Lemberg, Przemyśl, Staniątki sowie den armenischen Benediktinerinnen und den Sakramentinerinnen in Lemberg wurde (durch Hofdekret v. 24 Juni 1782) die weitere Existenz unter der Bedingung gegönnt, daß sie öffentliche Mädchenschulen eröffnen und deutschen Unterricht erteilen sollten. Das Hofdekret v. 25 Juni 1784 verbot, solche Novizen aufzunehmen, welche der deutschen Sprache nicht mächtig waren. Auch ward das Verbot

Maria Theresias, Novizen vor dem 24 Lebensjahre aufzunehmen, im J. 1783 und 1797 sogar unter 300 fl. Strafe erneuert. Die Nonnen mußten deshalb jüngere „Postulantinnen“ aufnehmen, welche die deutsche Sprache erlernten, bevor sie zum Noviziat aufgenommen wurden. Trotzdem diese Nonnen-Klöster öffentliche Normalschulen unentgeltlich unterhielten, mußten sie noch hohe Abgaben und große Konfirmations-Taxen bei jeder neuen Wahl einer Äbtissin zahlen. Sie wurden (wider Hofdekret 1790) genötigt, ihre Kapitalien den Privatpersonen zu kündigen und in Staatsobligationen, welche um die Hälfte weniger Zinsen brachten, anzulegen. Nach dem Finanzpatente 1811 ward deshalb ihr Vermögen um zwei Drittel vermindert, die meisten gerieten deshalb in große Geldnot.

Die Benediktiner-Nonnen in Lemberg hatten Rückstände in den Abgaben nach 1811, und der Gouverneur Graf Taaffe ließ die Güter des Klosters durch Kasimir Badeni verwalten. Die Äbtissin protestierte dagegen; infolge der vielen Berichte, Protokolle u. s. w. entstand ein Akten-Konvolut von 28 Pfund. Die folgende Äbtissin mußte für ihre Wahl 4280 fl. zahlen. Sie hieß Josefa Kuhn, war nicht kanonisch gewählt, hat sich schlecht aufgeführt und hat Lemberg verlassen. Die neue Wahl kostete 3901 fl. Die Taxe wurde aber ratenweise gezahlt.

Die Benediktiner-Nonnen in Przemyśl waren arm und wählten deshalb keine Äbtissin bis 1837. Die Wahl wurde tax-frei erlaubt. Dabei hat der Fiskus durch 58 Jahre die Zinsen, welche dem Klostern gebührten, vorenthalten. Als ihr Klostergebäude ganz baufällig wurde, erhielten sie (1842) einen Beitrag vom Religionsfond.

Die Benediktinerinnen in Staniątki unterhielten eine Kloster-Schule und eine Dorfschule für Mädchen. Sie waren sehr reich dotiert, gerieten aber nach dem Finanzpatente 1811 in Geldnot. Der Fiskus hatte von diesem Konvente 15000 fl. jährliches Einkommen. Die Entschädigung für die in der Republik Polen verlorenen Güter, ward in W. W. statt in Conv. M. gezahlt. Bei der Wahl der Äbtissin (1843) mußte das Kloster 8886 fl. Taxe zahlen.

Die armenischen Nonnen in Lemberg haben im XVII Jahrh. die Regel des hl. Benedikt angenommen. Dem kaiserl. Juni-Decret (1782) zufolge eröffneten sie eine Normal-Schule, welche von 479 Mädchen besucht war. Die Notlage in diesem Konvente war so groß, daß sogar das gemeinschaftliche Leben aufhörte

(1823). Nach vielen Gesuchen, Untersuchungen und Berichten wurde (1843) dem Kloster eine stabile Dotation von 387 fl. gewährt.

Die Benediktiner-Nonnen de adoratione SS. Sacramenti in Lemberg, waren ein Zweig der Sakramentinerinnen in Warschau, deren Stiftung der Königin Marie Kasimira auf Gütern versichert war, welche in Galizien lagen und deshalb zum Religionsfond eingezogen wurde. Um diese Stiftung zu retten, gingen zwei Sakramentiner-Nonnen aus Warschau nach Paris, sammelten dort eine Klostergemeinde und kamen nach Lemberg. Die Erlaubnis dazu gab Josef II auf Wunsch seiner Schwester, der Königin Marie Antoinette, ließ sogar die großen Reisekosten bezahlen und ein zweites Kloster für die französischen Sakramentinerinnen errichten. Plötzlich (7. VIII 1787) wurde dieses Kloster aufgehoben. Die Sakramentinerinnen in Lemberg bekamen die Kasimirische Stiftung ausgezahlt, doch wurde ihnen ein Teil vorenthalten. Auch wurden sie 60 Jahre lang um ihre Prozente verkürzt. Als ihr Kloster (1824) einer Feuersbrunst erlag, baten sie um eine Anleihe (6000 fl.).

Den Gegenstand des fünften Teiles der Arbeit bilden die Barmherzigen Schwestern, welche Josef II anstatt der aufgehobenen Nonnenklöster, doch „ohne allen Geldzwang", zu vermehren beabsichtigte. Sie hatten in Galizien vor der Teilung Polens Häuser in Lemberg, Brody und Mariampol. Die Häuser in Rozdol, Zamość und Przeworsk wurden unter der Regierung Josefs II., aber von Privatpersonen, gegründet. Hofrat Margelik („galizischer Referent" genannt) hatte die Aufhebung der Barmherzigen Brüder in Przemyśl, Zamość und Zebrzydowice vorgeschlagen; ihre Stelle sollten die Barm. Schwestern einnehmen. Die Brüder wurden aufgehoben, doch kamen die Schwestern nicht an ihre Stelle. In Neu-Sandez wurde die Abtei der Prämonstratenser auf Vorschlag des nominierten Bischofs von Tarnow, Duvall, aufgehoben. Das Kloster sollten die Barm. Schwestern einnehmen; doch kam es nicht dazu. Das Kloster bekamen 1831 die Jesuiten. Für 7 Häuser der Barm. Schwestern wurde von Josef II (1785) ein jährlicher Beitrag von 500 fl. bewilligt. Diesen Beitrag bekamen sie nach 1811 in W. W., also nur mit 200 fl., ausgezahlt. Kaiser Franz erklärte (1802), daß sie auf keine Unterstützung mehr hoffen dürften.

Die Dames de Sacré Coeur in Lemberg sind das einzige Nonnen-Kloster, welches in diesem Zeitraume gegründet wurde (1843). Erzbischof Pichtek hatte sie, mit Vorwissen des General-

Gouverneurs, Erzh. Ferdinands, der auch einen Geldbeitrag gewährte, von Paris kommen lassen. Als es sich aber um die definitive Bestätigung handelte, wurden sie nur probeweise belassen. Dadurch war aber ihr Pensionat frei von staatlicher Aufsicht. Dem Freiherrn Krieg waren sie verhaßt und er verstand den neuen Gouverneur, den Grafen Stadion, so sehr aufzureizen, daß er ihnen die „Winkelschule“ zu schließen befahl. Trotz der Gegenwirkung Erzh. Ferdinands wurde diese Maßregel Stadions vom Kaiser Ferdinand (16. V. 1848) bestätigt. Graf Goluchowski ließ sie ruhig abwarten und 1849 eröffneten sie ihr Pensionat von neuem.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Marca 1905.

30

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3, 4 et 5. Mars — Avril — Mai. 1905.

Sommaire. Séance publique annuelle du 20 mai 1905.
Séances du 13 et du 20 mars, du 10 et du 11 avril, du 18 et du 20 mai.
Résumés: 6. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1905.
7. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 mars 1905.
8. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 mai 1905.
9. ST. SCHNEIDER: Les Gètes croyaient-ils à un Dieu unique? Étude de religion et de mythologie comparées.
10. ST. ZAKRZEWSKI: Ladislas II et le testament de Boleslas Bouche-Torse.
11. S. DASZYŃSKA-GOLIŃSKA: Uście Solne. Études archivales.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 20 MAI 1905.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, le Protecteur.

Le Président de l'Académie, S. E. M. le comte Stanislas Tarnowski, prononce l'allocution d'usage.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire général, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année qui vient de s'écouler et annonce que dans la séance plénière du 19 mai. M. Guillaume Bruchnalski, professeur à l'université de Léopol, a été élu membre correspondant de la Classe de philologie.

Le Secrétaire général donne ensuite lecture des noms des savants étrangers, nommés en 1903 et 1904 membres de l'Académie, et dont l'élection vient d'être confirmée de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Ce sont:

a) Dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, membres titulaires:

MM. Pierre Duhem, professeur à l'université de Bordeaux,
François Kamieński, professeur à l'université d'Odessa,

Stanislas Kostanecki, professeur à l'université de Berne.

b) Dans la Classe de philologie, membres correspondants:

MM. Louis Fournier, rédacteur à la »Gazette des Beaux-Arts«, à Lyon,

Boleslas Erzepki, Secrétaire de la Société des amis des Sciences à Posen,

Stanislas Ptaszycki, agrégé à l'université de S. Pétersbourg.

c) Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie, membres correspondants:

MM. Sigismond Celichowski, bibliothécaire à Kurnik,

Ladislas Smoleński, historien et homme de lettres à Varsovie,

l'abbé Stanislas Chodyński, prélat du chapitre à Wloclawek.

d) Dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles, membre correspondant:

M. Julien Talko-Hryncewicz, médecin à Troickosawsk en Sibérie.

M. Joseph Rostafiński fait ensuite une conférence sur le sujet suivant: *„La mémoire comme base générale du phénomène de la vie“*.

Enfin, le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'Académie.

Le Prix Barczewski d'une valeur de 2250 couronnes, destiné à récompenser l'ouvrage d'histoire le plus méritant, est décerné à M. Joseph Tretiak pour sa monographie: *„Jules Slowacki“*.

Le Prix Barczewski, de 2250 couronnes, pour le meilleur tableau, est attribué à M. Casimir Pochwalski pour *„Le Portrait de S. E. Zaleski“*.

Le Prix du concours institué par l'abbé Adam Jakubowski, d'une valeur de 1400 couronnes, est décerné à M. Alexandre Brückner pour son livre: *„Nikolas Rej“*.

La veille de l'assemblée générale annuelle, c'est-à-dire le 19 mai, eût lieu la séance semestrielle administrative de l'Académie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 MARS 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

K. HECK: »Kto jest autorem Roksolanek pod imieniem Szymona Zimorowicza wydanych?«. *(Quel est l'auteur des „Roksolanki" publiées sous le nom de Simon Zimorowicz?)*, 8-o, p. 65.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: *„Aperçu général sur la littérature politique en France depuis la convocation des Etats Généraux en 1302 jusqu'à l'époque de Henri IV"*.

Le Secrétaire présente un communiqué du Prof. JEAN ŁOŚ au sujet de la rédaction du Dictionnaire de l'ancienne langue polonaise.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1905 [1]).

SÉANCE DU 10 AVRIL 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Wydziału filologicznego«. *(Travaux de la Classe de Philologie)*, 8-o, Ser. II, vol. XXV, p. 386.

W. HAHN: *„De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae"*. 8-o, p. 86.

T. SINKO: *„De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione"* 8-o, p. 50.

M. J. KALLENBACH présente un communiqué: *„Sur les diverses éditions de la „Postille" de Nicolas Rej"*.

[1]) Voir Résumés p. 36.

M. J. Rozwadowski présente son travail: *„Études sur les noms des eaux slaves“*. I^e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. P. Bieńkowski: *„La défaite des Gaulois à Delphes représentée sur les médaillons en terre cuite provenant du fond des pocula Calena“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 mars 1905 [1]).

SÉANCE DU 18 MAI 1905.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich« *(Bibliothèque des écrivains polonais),* vol. 50, 51, 52 et 53.

M. St. Schneider présente son travail: *„Les Gètes croyaient-ils à un Dien unique? Étude de religion et de mythologie comparées“* [2]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 mai 1905 [3]).

II. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 20 MARS 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. F. Bujak: *„Les bases fondamentales de la monarchie des Piasts“*.

---

[1]) Voir Résumés p. 37.
[2]) Voir Résumés p. 40.
[3]) Voir Résumés p. 38.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1905

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego« *(Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie),* 8-o, Ser. II, vol. XXII, p. 428.

FR. BUJAK: »Studyum nad osadnictwem Małopolski. Część I«. *(Étude sur la colonisation de la Petite Pologne, Ie partie),* 8-o, p. 257.

ST. CISZEWKKI: »Kuwada. Studyum etnologiczne«. *(La couvade. Edude ethnologique),* 8-o, p. 59.

M. K. POTKANSKI présente son travail: *„Génèse de l'organisation des châtelennies en Pologne".*

Le Secrétaire présente le travail de M. A. CZOŁOWSKI: *„Archives officielles de Leopol, leur état actuel et leur importance pour l'histoire de la Galicie".*

SÉANCE DU 20 MAI 1905.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISLAS ZAKRZEWSKI: *„Ladislas II et le testament de Boleslas Bouche-Torse"* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de Mme SOPHIE DASZYŃSKA-GOLIŃSKA: *„Ujście solne". Etudes archivales* [2]).

[1]) Voir Résumés p. 42.
[2]) Voir Rèsumés p. 45.

Résumés

6. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 26 lutego 1905.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1905***).

Il est d'abord donné lecture des procès-verbaux des séances XV et XVI de la section de Léopol. Puis M. Marcel Nałęcz Dobrowolski fait une communication au sujet de quatre peintures peu connues qui se trouvent à Cracovie. L'une d'elles représente la madone avec l'Enfant Jésus; c'est un tableau à la détrempe, sur bois de hêtre, des premières années du XVI-e siècle; il est conservé au „Palatium" du couvent des chanoines de Saint Jean de Latran, près de l'Eglise Corpus Christi au Faubourg de Kazimierz. La madonne revêtue d'une robe rose et d'un manteau bleu sombre, de la main droite presse contre son coeur son divin enfant, de la gauche, s'appuie sur un livre ouvert, où l'on voit des enluminures gothiques. La composition est complétée par deux anges qui regardent le livre par dessus les épaules de la Sainte Vierge. Ce tableau, par sa belle composition, son dessin exquis et le délicieux modelé des figures, malgré quelques retouches partielles, est d'une réelle valeur et constitue sans aucun doute un des plus beaux spécimens de la peinture cracovienne à l'époque de transition entre le gothique et la renaissance. Ce couvent possède encore deux autres tableaux qui méritent d'être étudiés. L'un est une Pietà de 1519; l'autre, une madone avec l'Enfant Jésus. Le premier, quoique outragé par de maladroites retouches, décèle la main d'un artiste de talent, qui, jusqu'à un certain point, subissait l'influence des maîtres italiens, ainsi qu'on en peut juger par la figure du Christ, le groupement des personnages et principalement la manière de traiter le paysage. Le second, la Madone conservée dans l'Oratoire, est

surtout remarquable par sa technique. La face et les mains sont seules peintes; les vêtements sont appliqués et formés de pièces d'étoffes, d'après les procédés en usage dans l'ornementation populaire. Ce tableau fut, paraît il, donné par Catherine Misiecka, femme d'un bourgmestre de Kazimierz. Enfin le quatrième tableau dont s'occupe M. Dobrowolski se trouve à l'église S. Pierre à Cracovie. C'est une Vierge avec l'Enfant Jesus sur fond or.

M. Ignace Bett soumet à la Commission la photographie du portrait — le plus ancien vraisemblablement — de Marie Louise de Gonzague, femme de Ladislas IV et de Jean Casimir. Ce portrait, excellent pastel dû à Daniel Dumonstier, célèbre dessinateur du temps de Louis XIII (1627), a passé des collections du baron Schnitzer à celles du Louvre. La princesse y est représentée dans tout l'éclat de ses seize ans, au moment où, sous les auspices de Madame de Longueville, elle parut à la cour et dans la haute société parisienne.

Enfin M. Sokolowski fournit quelques explications au sujet des plans de la chapelle de la Sainte Trinité à Lublin, plans communiqués par M. Pokryszkin, grâce à la bienveillante intervention de la Commission impériale archéologique de S. Pétersbourg.

---

7. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z 30 marca 1905.** (***Séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 30 mars 1905***).

Au début de la séance, le président, en termes chaleureux, rend hommage à la mémoire de Valérien Eliasz, décédé dans le courant du mois. Depuis de longues années le défunt était un des collaborateurs assidus de la Commission.

M. Marcel Nałęcz Dobrowolski fait un rapport sur les peintures murales qui ornent les galeries du monastère des Augustins à Cracovie, peintures que recouvrait une épaisse couche de chaux et que M. Dobrowolski est parvenu à rendre au jour, en grande partie. Ces fresques dont il ne reste que des fragments datent de diverses époques, à partir du XVI-e siècle jusqu'au XVIII-e. Les plus anciennes remontent aux premières années du XVI-e siècle. Il ne subsiste aujourd'hui que fort peu de compositions de cette époque; on n'en rencontre même que de très rares débris; ce qui reste des

compositions en polychromie qui sans doute recouvraient autrefois toutes les galeries du cloître est de grande valeur et accuse la main d'un véritable artiste. Le rapporteur illustre son importante communication d'une foule d'excellentes vues photographiques.

M. Marian Sokołowski parle des „Oeuvres exécutées en Italie par des artistes italiens ayant travaillé en Pologne". Grâce aux recherches de M. Sokołowski, Jean Marie de Padoue cesse d'être un personnage peu connu. Les matériaux recueillis au cours de plusieurs voyages en Italie, entrepris dans le but de retrouver les ouvrages de quelques artistes Italiens, sont abondants et d'une importance considérable. Les travaux du Padouan que le rapporteur a pu voir dans ses excursions sont les suivants: 1-o. A Padoue, dans l'église de Saint Antoine et dans la chapelle del Santo, parmi les sculptures qui représentent les miracles et les principales scènes de la vie du bienheureux, un bas-relief de marbre blanc retraçant le miracle du verre tombant sur le pavé de la hauteur du premier étage, sans se casser. 2-o, Dans la sacristie de la cathédrale, un bas-relief représentant la décollation de Saint Jean Baptiste, sculpture qui autrefois était encastrée dans le tympan du portail du baptistère padouan. 3-o, A Venise, dans l'église S. Roch, les images de S. Roch et de S. Sébastien. 4-o, Une suite de petites figures et compositions en bronze, appartenant jadis à Guido Lizzari, citoyen de Padoue. Il ne subsiste qu'une seule de ces statues, une Vénus sortant des ondes, conservée dans une collection particulière à Paris. 5-o, Il y avait encore à Venise dans l'église S. Stefano et S. Spirito plusieurs figurines allégoriques ou bibliques de cet artiste. 6-o, enfin — ce que M. Kopera avait déjà précédemment signalé — quatre médailles de la collection d'Este à Modène, celles de Sigismond I, Bone Sforza, Sigismond-Auguste et Isabelle.

---

8. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z d. 5 maja 1905.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 5 mai 1905***).

En premier lieu lecture est donnée du compte rendu de la XVIII-e et XIX-e séances de la section de Léopol. M. Joseph Korzeniowski y parla d'un manuscrit, actuellement à la Bibliothèque impériale de S. Pétersbourg; ce magnifique codex sur parchemin contient une

multitude d'enluminures dues au miniaturiste florentin, Attavante degli Attavanti. M. Frédéric Papée donna des explications sur des plans et des vues photographiques de l'église paroissiale de Bobrka, édifice de la fin du XVI-e ou du commencement du XVII-e siècle. Les plans et les reproductions ont été pris par feu Casimir Mokłowski. M. Jean Bołoz Antoniewicz montra la photographie d'un tableau peint par le roi Sigismond III lui-même; ce tableau, conservé au musée national de Munich, représente l'Enfant Jésus, porté par des nuages, bénissant S. Ignace de Loyola et S. François Xavier; au fond l'église de S. Pierre.

M. Marcel Nałęcz Dobrowolski présente à la Commission la suite de son rapport sur les recherches exécutées dans les galeries du couvent des Augustins à Kazimierz. Après avoir enlevé le crépi de chaux qui les recouvrait, M. Dobrowolski est parvenu à mettre au jour des peintures murales qu'il a tout particulièrement étudiées. Elles proviennent de diverses époques, du XV-e au XVII-e siècle, et présentent le plus vif intérêt pour l'histoire de la peinture en Pologne. A citer surtout une fresque représentant S. Thomas de Tolentino, et une Adoration de S. Augustin, superbe composition, au souffle réellement religieux et élevé. Cet ouvrage remarquable, pense le rapporteur, est du XVI-e siècle; tandis que l'image de S. Thomas peut, d'après son style et sa manière, être assignée à la première moitié du XV-e siècle.

En dehors de cette communication, M. Dobrowolski soumet à la Commission une série de photographies de tableaux et sculptures qui se trouvent à Cracovie et cependant sont peu connus, notamment: Une Madone de la chapelle de l'Annonciation à l'église Corpus Christi, un Christ dans les galeries du couvent des Dominicains, la pierre tumulaire d'André Czarnecki, à l'église S. Pierre, un crucifix, conservé au couvent des Augustins, ainsi que deux tableaux du XVII-e siècle du même monastère; l'une de ces peintures représentant une allégorie de la mort, est un ouvrage fort intéressant au point de vue de l'histoire de la civilisation.

---

9. A. SCHNEIDER. **Czy Getowie wierzyli w jednego Boga? „Studyum z zakresu religii i mitologii porównawczej“.** ***(Glaubten die Geten an einen Gott? Eine Studie aus dem Gebiete der vergleichenden Religion und Mythologie).***

Ohne die Frage über die Verwandtschaft der Slaven mit den Geten zu berücksichtigen, eine Frage, welche polnische Historiker wie Lelewel, Bielowski u. a. stark beschäftigt hat, stellt sich der Verfasser die Aufgabe, die Verwandtschaft der Sitten und religiöser Anschauungen der Geten, ihren nach Herodot angeblichen Glauben an einen Gott und an die Unsterblichkeit mit dem Glauben bei anderen Völkern nachzuweisen. In dieser Hinsicht folgt er der Ansicht Groddecks, der vor fast hundert Jahren bewies, daß die doppelte Bezeichnung des Gottes bei den Geten, Zamolxis und Gebeleidsis, aus dem phönizischen Moloch und aus der höchsten Gottheit der Babylonier Bel (biblisch Baal) entstanden ist. Dieser Hypothese Groddecks von der orientalischen Abstammung beider Benennungen der getischen Gottheit folgt der Verfasser, mit dem Unterschiede jedoch, daß er die ursprüngliche Verschiedenheit zwischen Zamolxis und Gebeleidsis nachweist. Dabei bedient er sich unter anderen der ältesten griechischen, babylonischen, litauischen und slavischen religiösen Überlieferungen und gelangt zu dem Schluß, daß Zamolxis einen Drachen bezeichnet, der in einer künstlich erbauten unterirdischen Grotte hauste: in diese Grotte stiegen die Geten hinab, indem sie sich nach dem Jenseits zu ihrem Gotte begaben, um die Unsterblichkeit zu erlangen.

Der zweite Name ist die Bezeichnung einer Gottheit, die auf den Gebirgshöhen unter der Gestalt eines Stieres oder in der verkümmerten Form von Hörnern verehrt wurde. Gebel = Djebel. Dschebel bedeutet türkisch so viel wie Berggipfel, und der griechische διάβολος stammt nicht von διαβάλλω her, sondern von jenem orientalischen Ausdruck, um den Ort, wo die gehörnte Gottheit verehrt wurde, zu bezeichnen. Der Verfasser führt zahlreiche Beispiele an, die von dem einst in vorchristlichen Zeiten weitverbreiteten Kultus des Urs oder Auerochsen zeugen, besonders in Mitteleuropa (in Deutschland, Polen, Litauen u. s. w.). Das interessanteste Detail aber, daß die Abzweigung der Taurischen Gebirgskette (Ζάγρος, τὸ Ζάγριον ὄρος, τὸ Ζάγριον) an der Grenze von Armenien, Medien und Assyrien (heute Djebel-Tak oder Zagros), das die sogenannten zagrischen oder medischen Schluchten (αἱ τοῦ Ζάγρου Πύλαι, heute

Sarpul) umfaßt, sich in der Nähe von Babylon befindet, wo der höchste Gott des Staates Marduk als Ur verehrt wurde — dieses Detail zwingt geradezu, den Namen und den Kultus des Dionysos Ζαγρεύς von Babylon abzuleiten, umsomehr, da ihm in ähnlicher Weise in Griechenland unter der Gestalt eines Stieres göttliche Ehren erwiesen wurden.

Mag auch Herodot behaupten, daß Zamolxis mit Gebeleidsis identisch war, so bedeutet dieser doch eine besondere Gottheit. Erst im Laufe der Zeit kam es unter phönizischem Einfluß zu einer Ausgleichung beider. So wie in Babylon der Kultus des Drachen mit dem des Stieres zusammenfiel, was zahlreiche an dem Tore Istars, durch welches die Prozessionsstraße Marduks führte, angebrachte Reliefs bezeugen, wie der phönizische Kultus den Moloch mit dem Baal, den Drachen mit dem Stiere verschmelzte, so sehen wir auch bei den Geten die Vereinigung dieser beiden theriomorphischen Gottheiten im Zamolxis und Gebeleidsis. Spuren der Verehrung dieses gehörnten Gottes im Gebirge finden wir auch in den Büchern des Alten Testamentes. Die neuesten Ausgrabungen in Knosos auf Kreta und die mykenischen Gräber haben erwiesen, daß die Kultanzeichen der Stierköpfe und Doppelbeile, die zwischen den Hörnern angebracht waren, zu einem Symbol verschmolzen sind. Zweischneidige Beile und mit Hörnern versehene Kopfbedeckungen waren im Orient, bei den Persern, den skythischen Saken u. s. w. bekannt. An der ganzen kleinasiatischen Küste hatte der Gott des Himmels statt des Blitzes ein Doppelbeil, mit dem er die Wolken zerhieb. Ein solches Werkzeug, das zum Zerhauen der Wolken und zur Wiedergewinnung des Lichtes diente und in Litauen verehrt wurde, war ein gewaltiger eiserner Hammer; der Kultus des steinernen Hammers war in Skandinavien bekannt und den Donnergott Thor stellte man sich mit Hörnern am Kopfe und mit einem Hammer als Blitz vor. Das Anbringen der mit den Blitzen identischen Beile zwischen den Hörnern des Stieres, was so häufig an Gegenständen, die aus den mykenischen Gräbern wie auch aus der diktäischen Grotte auf Kreta herstammen, sich beobachten läßt, ist ein Beweis, daß der gehörnte Stier sich den Blitz angemaßt und angeeignet hatte.

Die ursprünglichere und vollkommnere Kultur drang bei den Geten nicht vom Orient, sondern vom Norden ein. Erst unlängst ist hervorgehoben worden, daß den Kultus des hyperboreischen

Apollo, der älter ist als der delphische, nach Mittelgriechenland die Thraker gebracht haben, die ihn von dort vom Öta, Helikon und Kithäron nach Delos übertrugen. Überhaupt ist bei den Thrakern und besonders bei dem thrakischen Stamme der Geten der arisch-persische Kultus des Himmels und der Sonne anzunehmen, mit dem sich aufs engste der Kultus des Blitzes und des Feuers verbindet. Bevor die Geten von dem Kultus des Himmels und des gemeinsamen Herdes abfielen und sich der Verehrung des Zamolxis und Gebeleidsis zuwandten, standen sie dem Monotheismus und dem kosmischen Begriffe einer Gottheit im Sinne des pelasgischen Zeus nahe, dessen Name den Himmel, den Äther, die lichte Wohnung des Unsichtbaren bedeutet. Die Geten fielen von dem einen Gott im Himmel ab, ohne dessen Vermenschlichung zuzulassen, welcher z. B. mit dem Fortschritt der Zivilisation der homerische Zeus unterlag; dagegen huldigten sie der Unterwelt, den chthonischen und theriomorphischen Kulten des Zamolxis und Gebeleidsis, von denen zu einem Monotheismus im biblischen Sinne kein Übergang führt, außer daß sich in ihnen das Streben zum Henotheismus oder zur Monolatrie, die z. B. den Babyloniern und Ägyptern bekannt war, kundgibt.

---

10. STANISLAUS ZAKRZEWSKI. **„Władysław II ze szczególnem uwzględnieniem Testamentu Bolesława Krzywoustego.** ***(Wladislaw II mit besonderer Berücksichtigung des Testamentes Boleslaws des Schiefmauls).***

Vorliegende Abhandlung zerfällt in zwei Teile. Im ersten wird das Testament Boleslaws des Schiefmauls († 1138), im zweiten die Regierung seines ältesten Sohnes Wladislaws des Zweiten bis zu seiner Vertreibung im Jahre 1146 behandelt. Der Verfasser charakterisiert zu Beginn die Teilungsverordnungen Wladislaw Hermanns († 1109), des Vaters Boleslaws des Schiefmauls und Zbigniews, und erblickt in denselben ein stark ausgeprägtes Prinzip der Staatseinheit. Neben der Teilung legen diese Verordnungen starken Nachdruck auf das Prinzipat, das vorläufig bis zu seinem Tode Wladislaw für sich selbst in Anspruch nahm. Dieses Prinzipat hatte folgende Vorrechte: 1) die Führung der auswärtigen Politik, 2) die oberste Feldherrngewalt im Kriege, 3) die Besetzung der wichtigeren festen Plätze im Reiche mit eigener Mannschaft.

Das auf demselben Grundsatz basierende Testament des Sohnes ist bei weitem ausführlicher.

Vor allem ist es — und das ist die Hauptsache — in der Form eines dauernd verpflichtenden Rechtsaktes abgefaßt. Es wurde bereits einige Jahre vor dem Tode Boleslaws in der Form eines Statuts oder einer Konstitution niedergeschrieben und veröffentlicht. Die Vollstreckung des Testamentes wurde von den Bischöfen und Großen des Reiches beschworen und überdies die Bewilligung des päpstlichen Stuhles gewonnen.

Der Inhalt des Testamentes an und für sich umfaßte die Verteilung des Landes, die Teilung der Gewalt und die Erbfolgebestimmungen hinsichtlich des Prinzipats.

Eine eingehende Analyse der Quellenangaben über die Erbschaft eines jeden der Söhne zeigt, daß eine jede Quelle für sich nur annähernd der Wahrheit entspricht. Von den fünf Söhnen Boleslaws erhielt der älteste Wladislaw Schlesien und das Lebuser Land, Boleslaw Kraushaar Kujavien und Masovien, Heinrich das Sandomirer Land mit Ausnahme des Lubliner Gebietes. Außerdem erhielt jeder der jüngeren Fürsten einen Anteil an dem Salzgewinn des im Krakauer Lande liegenden Wieliczka.

Diese Erbbestimmungen hatten einen vorwiegend materiellen Charakter, da der älteste Fürst über seine jüngeren Brüder sowohl das materielle als auch das politische Übergewicht hatte und ihnen gegenüber die Stellung eines Großfürsten einnahm.

Zu der großfürstlichen Macht gehörten außer Vorrechten allgemeiner Natur wie die Politik mit dem Ausland und der Oberbefehl im Kriege auch die Besetzung der Gnesener Metropole und die Kirchengewalt überhaupt, ferner das Recht, Geld zu prägen, und die oberste Gerichtsbarkeit.

Um diese Aufgaben zu erfüllen, besaß der Großfürst als solcher außer einem Anteil noch das Krakauer Land samt dem Lubliner Gebiet, war Lehnsherr Pommerns an der Oder und Weichsel und hatte überdies das Recht, die in den Gebieten seiner Brüder liegenden festen Plätze mit seiner Mannschaft zu besetzen.

Die Erbfolge der großfürstlichen Gewalt ist ein Thema, das in der polnischen Literatur spezieller bearbeitet, trotz alledem aber noch nicht hinreichend erschöpft worden ist.

Das Erbfolgegesetz Boleslaws bestimmte nur die Ordnung der

Nachfolge in der Großfürstenwürde und beruhte auf dem Prinzip des Altersvorrechtes. Aber schon in der Darstellung des Vincentius ist es für den Chronisten keine sichere Tatsache, oder wenigstens will er sie nicht als sicher auffassen, ob das Testament Boleslaws neben dem Altersvorrecht nicht zugleich auch das Prinzip der Erstgeburt eingeführt habe. Der letztgenannte Grundsatz wurde von den Söhnen Wladislaws des Zweiten seit der Zeit ihrer Rückkehr in das Reich konsequent beobachtet. Die Existenz desselben läßt sich nur dadurch erklären, daß Wladislaw selbst den Grundsatz des Altersvorrechtes bei der Erbberechtigung der Großfürstengewalt umgestoßen hat.

Unabhängig vom Testament, doch in genauem Zusammenhang mit seinem Erbfolgerecht, steht die Erbfrage in den einzelnen Landesgebieten.

Da jedoch der ganze Wert einer Gesetzgebung, nicht nur im Mittelalter, davon abhängt, daß sie ins Leben gerufen wird, so ist für vorliegende Testamentsfrage selbst von erstgradiger Wichtigkeit die Regierung Wladislaws des Zweiten, die auch in manch anderer Hinsicht großes Interesse bietet.

Das Volk selbst duldete nur ungern das Prinzip des Altersvorrechtes, wie dies die spätern Ereignisse beweisen. Somit hing die Aufrechterhaltung desselben in erster Linie von dem guten Willen der Erben selbst ab. Dieser gute Wille jedoch fehlte und die Familie der Piasten zerfiel in zwei einander feindlich gegenüberstehende Lager, wobei die ausgesprochene Nebenbuhlerschaft zweier deutschen Frauen die Hauptrolle spielte.

Die Analyse der dynastisch-diplomatischen Verhältnisse einer jeden dieser Gruppen beweist, daß die Einflüsse derselben sei es am kaiserlichen oder böhmischen Hofe, sei es in Rußland, sich das Gleichgewicht hielten. Dagegen gelang es den jüngeren Fürsten, Ungarn und den Markgrafen von Sachsen und der Lausitz für sich zu gewinnen.

Diese Nebenbuhlerschaft geht tiefer, indem sie sich auch innerhalb der Grenzen des Staates entwickelt. Eine regere, aber vielleicht weniger erfolgreiche Tätigkeit entfaltet der ältere Wladislaw besonders auf kirchlichem Gebiete und dies in gleicher Weise sowohl in organisatorischer Hinsicht im Innern als auch nach außen durch Missionsbestrebungen.

Der gleich nach dem Tode Boleslaws erwartete Kampf zwischen

Wladislaw dem Zweiten und seinen Brüdern begann in allem Ernste bereits im Jahre 1142. Die Jahre 1142, 1145 und 1146 sind uns in dieser Hinsicht, dank der wolhynischen Chronik, am besten bekannt.

Die in diesem Kampfe von den Fürsten angewandten Mittel sind vorwiegend die althergebrachten. Wir wissen dies ganz bestimmt von Wladislaw dem Zweiten, der beständig die Hilfe Wszewolods von Kijow in Anspruch nahm. Die jüngeren Fürsten fanden größere Unterstützung bei den Großen und Bischöfen, doch wußten auch sie aus ausländischer Hilfe Nutzen zu ziehen. Gar zu sehr wird hingegen die Mitwirkung der sozialen Faktoren an und für sich überschätzt.

Die bis auf den heutigen Tag in chronologischer Hinsicht noch unklaren Ereignisse des Jahres 1146 belehren uns, daß Wladislaw der Zweite, der Wszewolod seine Hilfe nie versagte, auch in diesem Jahre in einen russischen Feldzug verwickelt war.

Dieser Feldzug bot den jüngeren Fürsten die Möglichkeit, die Entrüstung auszubeuten, die einerseits die Verblendung des Wojwoden Peter hervorgerufen hatte, andererseits die von Wladislaw am kaiserlichen Hofe getanen Schritte, das Altersvorrecht umzustoßen. Der leztgenannte Umstand befreite die polnischen Bischöfe von den Verpflichtungen, die sie bis dahin Wladislaw gegenüber gehabt hatten.

Der Verfasser endigt mit einer Charakteristik Wladislaws des Zweiten auf Grund seiner Regierung und hebt dabei dessen politisches Talent hervor.

---

11. Dr. SOPHIE DASZYŃSKA-GOLIŃSKA. **„Uście Solne". Studyum archiwalne.** ***(„Uście Solne". Eine Archivstudie).***

Die Verfasserin sucht in der vorliegenden Arbeit das Leben des an der Weichsel gelegenen Städtchens in den verflossenen Jahrhunderten zu rekonstruieren, wobei sie, insofern es anging, möglichst weit in die Vergangenheit zurückgriff und die Evolution der Verhältnisse und Einrichtungen bis auf die jetzige Zeit verfolgte. Die heutigen Verhältnisse von Uście werden in einer besonderen Abhandlung dargestellt werden.

Da sich bisher niemand mit der Geschichte von Uście Solne

beschäftigt hat, so mußte die Verfasserin ausschließlich das Urkundenmaterial benützen, welches sie einerseits an Ort und Stelle, andererseits in den Bibliotheken und Archiven Warschaus, Lembergs und Krakaus vorgefunden hat.

Uście Solne, das von allen Zentren entfernt und gewissermaßen auf eine eigene Entwicklung angewiesen war, nimmt an den allgemein geschichtlichen Ereignissen fast gar keinen Anteil; somit war die Verfasserin schon durch die Beschaffenheit des Materials gezwungen, sich vor allen Dingen mit den inneren Verhältnissen des Städtchens zu befassen und die äußere Geschichte auf einige wenige Erwähnungen zu beschränken. Für die Geschichte des Ackerbaus, die Zahl und die Fluktuation der Bevölkerung fanden sich Daten in Ziffern, bei deren Bearbeitung sich die heute üblichen statistischen Methoden in Anwendung bringen ließen.

Stadtrecht erhält Uście Solne von Kasimir dem Großen im Jahre 1360. Nach drei Jahren folgt das Marktprivilegium, welches zugleich das Territorium der inneren Verhältnisse des Städtchens bestimmt. Zu den obigen Privilegien fügen die Monarchen keine neuen hinzu, obwohl sich die Bestätigungen bis zum Jahre 1766 hinziehen. Durch die ganze Zeit seines Bestehens ist Uście Solne ein königliches Städtchen. Im XV. und XVI. Jahrhundert ist es verpachtet, im XVII. und XVIII. bildet es die Starostei von Uście, die ein Starost verwaltet, der seinen Sitz in Niedary hat. In Kraft stehende Stadtämter wie Bürgermeisteramt und Schöppengericht lassen sich seit der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts nachweisen.

Spuren, daß das Städtchen jemals eine deutsche Ansiedlung gewesen, lassen sich durchaus nicht finden; das Stadtprivilegium war, wie es scheint, mit seiner günstigen Lage an dem Zusammenfluß der Raba und Weichsel verbunden. Es liegt an der Straße des Bochnia'schen Salzhandels. Schon gegen 1560 läßt sich in Uście das Bestehen eines Salzmagazins und Siedehauses, die im Jahre 1722 aufgehoben werden, nachweisen. Die Einwohner führen das Salz bis nach Warschau und treiben damit in der Umgegend Handel. Im XVII. Jahrhundert stoßen wir in Uście bereits auf die Schneider-, Schuhmacher-, Kürschner- und Fleischerzunft, und im XVIII. kommt noch die Bäckerzunft hinzu. Die alten Zünfte existieren bis heute, die neuen, sich im XIX. Jahrhundert bildenden Innungen nehmen die bereits fertige Form der Zünfte an.

Trotz der Stadtprivilegien sind die Einwohner von Uście im

XVII. und XVIII. Jahrhundert vorwiegend Ackerbürger Die Verteilung des Eigentums im XVIII. Jahrhundert ist fast identisch mit der gegenwärtigen, obwohl der Umfang des Besitzes etwas gewachsen ist. Die Fluktuation der Bevölkerung läßt sich für 40 Jahre des XVIII. und für das ganze XIX Jahrhundert verfolgen. In diesen beiden Zeitperioden sind die charakteristischen Merkmale der Geburten, Sterbefälle und Eheschließungen dieselben und die Einwirkung von Elementarschäden tritt trotz der unbedeutenden Ziffern deutlich hervor.

Die von Pawiński in den Kopfsteuer- und Aushebungslisten angegebenen Bevölkerungsziffern erweisen sich als falsch, da man diese Ziffer seit dem XVII. Jahrundert nach anderen Quellen auf zweimal höher schätzen kann. Die Zahl der Bevölkerung bleibt sich durch die letzten drei Jahrhunderte mit geringen Schwankungen gleich, gegenwärtig nimmt sie zu.

Schon seit dem XV. Jahrhundert besteht in Uście Solne eine Pfarrkirche und der Kirchensprengel hat sich bis jetzt nicht verändert. Im XVIII. Jahrhundert kommt eine zweite Kirche, die der Missionäre, und die Stiftung eines Spitals hinzu.

Im XVII. Jahrhundert wird auch eine Schule erwähnt, die ohne Unterbrechung oder wenigstens mit kurzen Unterbrechungen bis zur Errichtung der heutigen existiert hat.

Im Jahre 1644 erhalten die Einwohner das Privilegium, ein Rathaus zu bauen, das ihnen zu Amts- und Handelszwecken dient, verpachtet wird, zu wiederholtenmalen in Flammen aufgeht und nach dem Brande im Jahre 1804 nicht wieder aufgebaut wurde.

Überhaupt fällt die Blüte der sozialökonomischen Verhältnisse des Städtchens in das XVI. und XVII Jahrhundert, in der zweiten Hälfte des XVIII. neigt es sich dem Verfalle zu, seit der zweiten Hälfte des XIX. gestalten sich die Verhältnisse wieder günstiger. Trotz dieser Evolution ist als gemeinschaftliches Merkmal aller Umgestaltungen des inneren Lebens im Städtchen die ausgesprochene Einheitlichkeit derselben hervorzuheben, ein Umstand, dem wir trotz der in einem derartigen Material unvermeidlichen Lücken zu verdanken haben, daß die Kontinuität des Entwickelungsganges deutlich hervortritt und die Möglichkeit bietet, ein einheitliches Bild der Vergangenheit zu entwerfen und gar manche sozialökonomische Erscheinung, die wir in diesem interessanten Städtchen finden werden, aufzuklären.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

10 Października 1905.

49

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6 et 7. Juin — Juillet. 1905.

Sommaire. Sèances du 26 et du 19 juin, du 10 et du 18 juillet.
Résumés: 12 Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1905.
13. B. DĘBIŃSKI: Piattoli et son rôle pendant la Grande Diète (1788—1792).

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 26 JUIN 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. KALLENBACH présente son travail: *„Sur le texte, primitif des ouvrages d' Adam Mickiewicz »Le livre de la nation polonaise el le Livre du pèlerin polonais«“*.

M. A. MIODOŃSKI présente son travail: *„Tertullien comme écrivain“*.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Materyały i prace Komisyi językowej Akad. Umiej. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique),* 8-o, vol. III, fasc, 1—2, p. 303.

S. HAMMER: Contumeliae, quae in Ciceronis invectivis et epistulis occurunt, quatenus Plautinum redoleant sermonem, 8-o, p. 42.

T. SINKO: Żródła przykładow Reja w »Żywocie człowieka poczciwego«. *(Les sources des exemples cités dans „La vie de l'honnête homme“ de Nicolas Rej),* 8-o, p. 68.

Le Sekrétaire présente le travail de M. F. Grabowski: *„Une page de l'histoire littéraire du Calvinisme en Pologne (1550—1650). Première partie“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1905 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 JUIN 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. B. Dembiński présente sou travail: *„Piattoli et son rôle pendant la Grande Diète (1788—1792)“* [2]).

SÉANCE DU 18 JUILLET 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanislas Estreicher: *„Recherches sur les sources du droit de Magdebourg en Pologne au moyen-âge“*.

[1]) Voir Résumés p. 51.
[2]) Voir Résumés p. 53.

Résumés

12. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 30 czerwca 1905.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1905).***

Au début de la séance le président, M. Maryan Sokołowski, rend hommage en termes chaleureux à la mémoire de deux collaborateurs de la Commission décédés, MM. Zbigniew Kniaziołucki et l'architecte Casimir Mokłowski. En une longue allocution il fait ressortir les mérites de ces deux travailleurs éminents qui ont rendu à la science en général et à la Commission en particulier des services de premier ordre. M. Casimir Mokłowski s'était tout spécialement attaché à l'étude de la genèse et du développement des constructions en bois en Pologne. Apportant à cette tâche un zèle éclairé et une énergie enthousiaste, il avait su grouper une foule de renseignements de valeur qu'il se faisait un devoir de communiquer à l'Académie.

Le secrétaire donne ensuite lecture d'une communication de M. Mathias Bersohn de Varsovie au sujet d'un artiste polonais à peu près inconnu, Auguste Lasinski qui, dans la première moitié du XIX-e siècle (1812—1870), jouit d'une certaine réputation en Allemagne. Les premiers ouvrages de Lasinski, élève de l'école de Düsseldorf, avaient en majeure partie des sujets polonais. Quelques-uns de ses tableaux, représentant des groupes de villageois ou des scènes de la vie rustique dans le Grand-Duché de Posen, furent acquis par des Anglais et sont aujourd'hui disséminés dans des collections particulières de la Grande-Bretagne. Les oeuvres ultérieures de Lasinski eurent presque toutes un caractère religieux. On en voit dans plusieurs villes de l'Europe, à Cologne, à Mayence, à Coblentz, à Düsseldorf et à Trèves.

M. Grégoire Worobjew a fait parvenir à la Commission la reproduction d'une gravure inconnue jusqu'ici et cependant fort in-

téressante: elle représente la réception des envoyés polonais par l'imposteur Dymitr.

M. Marcel Dobrowolski présente quelques photographies de peintures et de sculptures qui se trouvent à Cracovie. Un tableau conservé à l'église de S. Nicolas est fort remarquable: il représente la Sainte Vierge entre Saint Nicolas et Saint Stanislas et date, s'il faut en juger d'après le style, des premières vingt-cinq années du XVI siècle. Cette belle peinture avait déjà attiré l'attention de M. Sokołowski qui avec sa haute compétence en a apprécié la valeur dans le sixième volume des Comptes rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art. Elle n'avait pas non plus échappé à la clairvoyance de M. Julien Pagaczewski qui l'a inscrite dans son Inventaire des objets d'art de l'église Saint-Nicolas, publié en 1900, dans la „Teka Grona Konserwatorów" (Archives de la Société des Conservateurs). M. Dobrowolski parle ensuite d'une madone de l'église S. Gilles, du jardin des Olives de l'église Saint-Marc, d'une sculpture représentant la Sainte-Trinité, qu'on voit sur la maison portant le numéro 13, dans la rue Stolarska (des Menuisiers), etc. Au cours de la discussion soulevée par cette communication MM. Sokołowski et Julien Pagaczewski prennent la parole.

M. le comte Georges Mycielski lit ensuite et commente un inventaire sommaire des collections du roi Stanislas Auguste, d'après le document manuscrit conservé aux Archives principales de Varsovie. Le manuscrit de Varsovie permet de compléter celui de Sucha Il contient les miniatures, les dessins, les petits bas-reliefs de cire coloriée, les gravures et les sculptures. Dans l'énumération des miniatures le nom des artistes n'est presque jamais cité; le seul Lesseur n'est nommé qu'une fois, chose d'autant plus étonnante que cet artiste travaillait à la cour même de Stanislas Auguste. Ces miniatures représentent des rois de Pologne, des personnages illustres des familles Czartoryski et Poniatowski, des artistes et des dames du corps de ballet de Varsovie. Parmi les dessins, fort peu nombreux, on trouve un autoportrait de Kucharski. Les grands maîtres y sont uniquement représentés par Greuze. A côté de la mention de la plupart de ces oeuvres d'art est inscrit le prix d'achat. Les sculptures abondent dans ce catalogue; elles ornaient les salles du Palais Royal à Varsovie, ou celles du château de Lazienki. Elles avaient coûté ou étaient estimées 40.000 ducats. En somme cet inventaire est une pièce de la plus haute importance pour l'histoire

de l'art et de la civilisation en Pologne; aussi M. Mycielski se propose-t-il de le publier, après en avoir contrôlé l'exactitude et l'avoir comparé aux autres inventaires qui nous sont parvenus. On pourra alors seulement avoir une idée nette de l'ensemble des collections qu'avait réunies Stanislas Auguste, ce protecteur éclairé des beaux arts.

Enfin M. Sokołowski parle des „Influences orientales sur la civilisation en Pologne", illustrant sa conférence de photographies et de copies d'aquarelles du magnifique évangéliaire arménien, appartenant à cathédrale du rite arménien à Léopol. Cet évangéliaire, peint au pied du Taurus à l'époque du roi Léon, date de 1190. A ce propos, M. Sokołowski montre la part importante prise par les Arméniens dans la fabrication des tapis en Pologne, ainsi que l'influence prépondérante de la Perse dans l'ornementation des ceintures polonaises.

---

13. M. B. DEMBIŃSKI **Piattoli i jego działalność podczas Wielkiego Sejmu (1788—1792).** ***(Piattoli et son rôle pendant la Grande Diète [1788-1792]).***

Il est assez difficile d'expliquer le rôle que joua Piattoli au cours de la Grande Diète, car cette personnalité n'avait alors aucune situation exactement définie, aucun titre officiel, ne remplissait aucune fonction précise, strictement délimitée, exercée au grand jour. Actif et remuant, serviable et souple, d'un réel talent d'écrivain, il prit part à toutes les grandes affaires de la politique intérieure et extérieure du moment, écrivit des projets de constitution et des mémoires politiques, fut appelé à assister aux réunions les plus intimes des ministres présidés par le roi Stanislas-Auguste, qui ne dédaignaient pas de le consulter et même de lui confier l'exécution de leurs décisions. Tout à la fois mentor et acteur important des évènements historiques qui se déroulaient à cette époque, porte-parole habile du souverain et de ses collaborateurs, interprète éloquent de leurs idées, négociateur rusé, chargé des plus délicats pourparlers avec les envoyés des puissances étrangères, et même parfois ambassadeur extraordinaire à qui l'on confia les plus importantes missions auprès de certaines cours (à Berlin, en 1790, à Dresde, en 1792), on le trouve partout, il est mêlé à tout; et son activité hardie se développe dans les questions les plus hautes aussi bien que dans

des détails secondaires, s'attache à une foule de travaux parfois contradictoires. Aussi n'est-il pas aisé de discerner jusqu'à quel point il fut l'inspirateur ou l'inspiré, jusqu'à quel point il subit ou imprima une direction, de reconnaître ce qui lui appartient en propre et ce qui lui fut imposé par d'autres dans les actes nombreux où il mit la main.

Malgré cette dévorante activité, Piattoli sut s'effacer et rester dans les coulisses, de telle sorte que ceux qui n'étaient pas initiés le considéraient comme un comparse insignifiant, „un employé subalterne“ (M. Czacki: Wspomnienia z r. 1788 po 1792. [Souvenirs de 1788 jusqu'après 1792]... un certain Piattoli). Néanmoins pour être caché et insaisissable son rôle n'en fut moins prépondérant: il se rattache étroitement à celui que joua la Grande Diète, à ces préparatifs lents et secrets, d'un poids considérable toutefois, qui précèdent et rendent possibles les grandes oeuvres.

On ne saurait saisir les fils de toutes les trames; les conversations, les conciliabules mystérieux n'ont point laissé de traces; Piattoli lui-même mit au feu, avec l'assentiment du roi, les papiers „inutiles ou dangereux“ (lettre du roi, 25 février 1791). Cependant nous avons une foule de documents qui le concernent, qui viennent de lui, et quoique ces matériaux soient disséminés et qu'on ait eu beaucoup de difficultés à les réunir, ils n'en sont pas moins abondants: ce sont des lettres, des mémoires, des billets sans date, des brouillons, des écrits divers.

Bien avant la Diète de 1788, Piattoli s'était occupé d'affaires polonaises, et y avait été poussé, soit par sa protectrice, la princesse Isabelle Lubomirska, née Czartoryska, soit par les gendres de cette grande dame, les trois Potocki, Ignace, Stanislas et Jean, et Séverin Rzewuski. Il se rend à Rome, chargé par la „Commission d'Education“ d'écrire une histoire des beaux-arts pendant son séjour dans la Ville éternelle. Mais ces travaux littéraires ne pouvaient suffire à l'ambition de Piattoli qui ne pensait pas le moins du monde se confiner dans ces élucubrations didactiques; il rêvait de se produire sur une arène plus vaste, plus tourmentée: celle de la politique.

Au début de 1788, il compose un mémoire fort étendu qu'il envoie à Séverin Rzewuski, en le priant (lettre du 6 janvier 1788) de le communiquer à Félix Potocki, s'il trouve que les idées qui y sont exprimées ne sont pas „un amas de niaiseries“. Le jeune prince Adam Georges Czartoryski prend une copie de cet ouvrage,

copie parvenue en Pologne par l'entremise de Niemcewicz (man. de bibl. Czartoryski). Entre cette copie et l'original conservé aux archives de Podhorce (Cte A. Potocki), il y a quelques légères différences. C'est à des grands seigneurs que s'adresse Piattoli, et naturellement ce plan de réforme de la République emprunte à cette circonstance un caractère tout particulier: il est révolutionnaire, anarchiste même, malgré la dictature qu'il préconise et qu'il veut établir, le Quatuorvirat investi d'une autorité suprême ne quid Respublica detrimenti patiatur. Le congrès patriotique, composé des quatuorvirs et de huit membres choisis, devait s'assurer la domination des diétines ainsi que la majorité dans la Diète, et réunir „une somme forte" pour s'affranchir de la tutelle royale. Si le roi agit en citoyen, on l'appuiera. Le siège du congrès serait Tulczyn (!) ou Kamieniec; de la sorte, l'action politique était transportée du centre aux frontières dans les mains des magnats. La situation extérieure, les rapports des puissances avec la Pologne sont exposés dans le mémoire avec la plus clairvoyante finesse. La Pologne peut secouer le joug russe, recouvrer les provinces perdues, accaparer le commerce de la mer Noire; mais pour parvenir à ces résultats il lui faut une alliance sérieuse. Cette alliance serait possible avec la Prusse, quoique l'esprit de Frédéric II subsistât toujours dans ce royaume, malgré que la Prusse fermât le chemin vers la Baltique sans laquelle la Pologne ne saurait se relever et prospérer. Mais sitôt qu'entrera en vigueur la nouvelle constitution, sitôt qu'on aura une forte armée, la Prusse elle-même sollicitera l'alliance et fournira un général en chef de valeur, le duc de Brunswick.

Le projet de Piattoli, fantastique, rempli de contradictions, désagrégeant les forces de la République au lieu de les concentrer, repose sur trois principes d'origine diverse: 1) l'oligarchie, qui rappelle la Diète de 1782 où le roi fut menacé d'être détrôné et de subir le sort de Charles I; dans cette Diète, le chef de l'opposition était le prince Stanislas Lubomirski dont les idées revivaient sous le patronage de la princesse; 2) le congrès patriotique, d'origine américaine; 3) des rêveries inspirées par la littérature française politique. A ce mémoire se rattache incontestablement la lettre écrite par Kaunitz à Séverin Rzewuski, le 15 septembre 1788 (archives de Podhorce). Le chancelier y inflige au seigneur polonais une verte leçon de patriotisme et de bon sens politique.

Piattoli suit avec la vigilance la plus éveillée les événements

qui se précipitent en Pologne; en mentor sentencieux il donne au prince Adam Czartoryski (qu'il appelle familièrement Adaś) des conseils et des instructions assez banales, plutôt morales que politiques, au sujet des diétines (lettre du 2 juillet 1788). C'est surtout à la grande affaire de l'alliance avec la Prusse qu'il porte le plus vif intérêt: la Diète allait précisément s'en occuper. Pour Piattoli, le seul allié, l'allié indispensable est le roi de Prusse. Il est persuadé que la cession de Dantzig et d'une partie de la Grande Pologne à la Prusse amèneront cette puissance à une alliance; cette cession ne serait d'ailleurs qu'un sacrifice nécessaire, car la Prusse l'obtiendra quand elle le désirera des Etats qui avec elle ont participé au partage de la Pologne. Piattoli aurait donc consenti d'un coeur léger à l'abandon d'une partie considérable du territoire de la République; il y aurait consenti sans en souffrir, acceptant cette éventualité comme la solution d'un excellent calcul politique. Obligé de voyager en Allemagne, à la suite de la princesse, désolé de ne pouvoir agir en Pologne, Piattoli se plaint de son éloignement et, en 1789, blâme amèrement la politique de la Diète: „Vous avez des coeurs de héros et des têtes d'enfants, écrit-il, vous perdez un temps précieux pendant lequel s'épuise l'enthousiasme des citoyens. Ne pensez pas que les obstacles viennent du roi, du primat et de la Russsie; ils sont suscités plutôt par vos chefs qui n'ont d'autre souci que de briller: de là ces animosités, ces divisions parmi les meilleurs patriotes — entre le général d'artillerie Félix Potocki et l'hetman Rzewuski — de là la méfiance et la crainte, de là le peu de respect inspiré à l'étranger. Vous passez pour des instruments passifs du cabinet de Berlin; quoi que vous disiez touchant la loyauté, la grandeur d'âme, la bonne foi du roi de Prusse, il y a un principe inviolable en politique, principe confirmé par l'histoire grecque, romaine et moderne jusqu'à l'alliance avec la Hollande (1788), c'est qu'il faut être d'abord quelque chose pour qu'on puisse compter sur l'honnêteté des puissances alliées".

Piattoli prétendait et voulait faire croire aux autres qu'il possédait le moyen infaillible de résoudre toutes les questions politiques: il se targue avec insistance de son amitié avec Lucchesini, ambassadeur de Prusse à Varsovie, il se vante d'être pour ce diplomate „un coopérateur qui pourrait le seconder et concourir avec lui au bien que sa cour pourrait faire à la Pologne". Le jeune prince Adam Czartoryski devait pousser l'envoyé prussien à recommander

chaleureusement son compatriote au maréchal Ignace Potocki. Piattoli assure qu'il sera un patriote zélé, un citoyen irréprochable, et, appréciant justement ses capacités, ajoute „qu'il peut écrire des projets, des lois, des manifestes, et toutes choses exigeant des connaissances et des idées politiques". Ces critiques acerbes de la Diète avaient pour but de convaincre les amis de Piattoli en Pologne (il y appartenait à une loge maçonnique) que l'on ne saurait se passer de ses conseils. Vers la fin de 1789 (lettre du 25 décembre 1789), il affirme que tout ce qui jusqu'alors a été fait en Pologne à la Diète, est plutôt l'oeuvre d'un parti que celle de la nation. La nomination des ambassadeurs aux cours de l'Europe est prématurée, car à l'étranger on sait parfaitement qu'il n'y a aucune unité de vues dans la Diète. Piattoli se refuse à reconnaître, ou du moins ne reconnaît qu'avec des restrictions l'attitude décisive prise par le parti patriotique; il ne veut pas avouer que c'était le principal, le seul parti.

Il lui fut enfin donné de passer de la critique à l'action. A la fin de 1789, ses désirs se trouvèrent exaucés et il arriva en Pologne; il prit aussitôt la parole dans la question de l'alliance avec la Prusse. Dans un ample mémoire, écrit au mois de février 1789, il se déclare pour l'alliance avec „l'ennemi naturel". La dialectique de Piattoli est avantureuse, encombrée de paradoxes et de sophismes. La Prusse avait rendu un grand service à la Pologne en empêchant la rupture avec la Russie et en délivrant la Pologne des armées russes. Parmi les nations voisines, la Prusse, prétendait Piattoli, avait le moins d'intérêt à voir la Pologne devenir un puissant état; plus nous serons faibles, plus elle pourra profiter de cette faiblesse, et personne plus qu'elle ne redoute notre relèvement. La Prusse est l'ennemie naturelle de la Pologne, mais moins dangereuse que la Russie parce qu'elle est moins forte; tandis que cette dernière écrase la Pologne de tout le poids de son immensité et la considère comme une simple province. La Prusse est nécessaire à la Pologne, malgré qu'elle fasse tout pour tenir celle-ci dans la dépendance et qu'elle convoite Dantzig et une partie de la Grande Pologne (Hertzberg). Si la Prusse offrait son alliance sans constitution, ce ne serait que „jeu du moment"; mais la Prusse désire la constitution et par conséquent a besoin de la Pologne. Toutefois Piattoli ne préconise pas une alliance perpétuelle; les alliances de ce genre en général n'existent pas. Il se rend compte qu'il pré-

sente „un tableau effrayant“. La légitimité de cette alliance était combattue par le principe même qu'on alléguait pour la conclure: l'argumentation allait à l'encontre du point de départ et renfermait plus de réfutations que de preuves à l'appui. Il en ressortait évidemment qu'il ne fallait pas faire fond sur le traité lui-même. Malgré les hésitations et les réticences qui affaiblissaient la politique extérieure de la Diète, peu après, Piattoli fut chargé d'une importante mission secrète à Berlin. Il s'agissait d'offrir le trône à la dynastie des Hohenzollern, et, en première ligne, au prince Louis de Prusse. En cas d'insuccès, il devait pousser à la conclusion d'un mariage entre la princesse Frédérique et le roi Stanislas Auguste, alors âgé de plus de soixante ans; en outre, la régence serait assurée au prince Louis et l'on garantirait éventuellement la succession au trône des héritiers mâles. Une dernière combinaison comprenait le mariage de la princesse Frédérique avec le prince Stanislas Poniatowski, ou avec un prince que la nation polonaise accepterait des mains des puissances. La mission de Piattoli, sur laquelle nous avons les informations les plus complètes, puisées soit dans ses mémoires, soit dans sa relation de voyage, n'avait aucun caractère officiel: cette offre du trône ne fut pas formellement faite, mais elle exista à l'état du projet absolument opposé d'ailleurs aux convictions et aux vues des ministres prussiens. C'est sous l'inspiration directe de I. Potocki que Piattoli agit dans cette circonstnnce. Potocki pensait en effet que la Pologne par ses propres forces, ses propres moyens ne pouvait parvenir à établir un bon gouvernement.

Cependant en une autre affaire de grande portée Piattoli se trouva en opposition avec la politique de I. Potocki: nous voulons parler de l'alliance avec la Turquie à laquelle, malgré les instructions qu'il avait reçues, prêtait le plus chaleureux concours Pierre Potocki, envoyé polonais à Constantinople. Entre le roi et le maréchal s'éleva un vif conflit d'opinions. Dans ce différend Piattoli prit parti pour le monarque (réplique dictée par S. M. 1-er juillet 1791, écrite de la main de Piattoli. Mémoire du 1-er août 1790). Le roi Stanislas Auguste y exprimait la crainte de voir contracter de dangereuses obligations qui pouvaient attirer la foudre sur la Pologne et lui être plus nuisibles qu'utiles; il n'y avait donc pas lieu de se hâter, et quiconque expose avec calme ses observations ne saurait être accusé de „Russianisme“. Ce fantôme du „Russianisme“, trop souvent évoqué, avait perdu par là de sa vertu terrifiante et

menaçante: il ressemblait à celui de l'Aristocratie, qualificatif vague dont en France on accablait ses adversaires politiques. Piattoli dans son mémoire ajoute, à titre d'opinion personnelle, que la Russie, sans aucun doute, acceptera l'ultimatum de la Prusse et que la Pologne restera faible, isolée. Il faut donc à son avis user de modération, comme l'avait fait Elisabeth, reine d'Angleterre, qui n'avait pas mis à profit les troubles dans lesquels se débattait la France. Le maréchal Potocki ignorait sans doute ces vues particulières de Piattoli, puisqu'il chargea celui-ci de plaider auprès du roi la conclusion d'une alliance avec la Turquie (lettre originale de I Potocki à Piattoli).

A la fin de 1790 et au commencement de 1791, Piattoli se rapproche de plus en plus du souverain: il lui donne des conseils, il devient l'interprète de la pensée royale, l'exécuteur des volontés de son maître, en un mot son intime confident. Stanislas Auguste aimait les étrangers éclairés (Glayre, Mazzei, Ghigiotti . . . .), il se plaisait à correspondre avec eux, à mettre à profit leurs services, à leur confier des missions variées. Piattoli éprouvait pour le roi des sentiments de respect et de reconnaissance, à tel point que I. Potocki lui reproche d'être „amoureux du Principal"; mais lorsqu'il s'agit de faire aboutir la Constitution, ces relations furent des plus utiles à Potocki lui-même.

Dans sa lettre du 3 janvier 1791, Piattoli expose la dernière réponse de la patrie, et c'est au roi qu'incombe le devoir d'en assurer le succès, car l'oeuvre de la réforme est aussi son oeuvre à lui: „Jamais V. M. n'a été plus roi qu'à présent, jamais Elle n'a eu plus d'influence dans la Diète, ni plus de considération dans la nation". Pendant longtemps le roi a été le témoin et la victime de l'adversité; maintenant il est à même de démontrer qu'il n'en a pas été l'artisan: il suffit de faire un pas décisif. Stanislas Auguste n'était nullement éloigné de le faire, ce pas. Le 10 janvier, en compagnie de Piattoli, il se renferme dans son cabinet et lui dicte un projet de constitution, expliquant en quelques mots la teneur de chaque article. Cette dictée eut vraisemblablement le plus grand poids sur le texte de la Constitution que rédigea Piattoli. Elle comprend 86 articles. Nous en possédons un brouillon, surchargé de ratures et de corrections, et l'original lui-même. Les premières lignes de ce monument législatif furent jetées sur le papier vers le 20 décembre. Il fut achevé le 16 janvier, et la mise au propre date du

20 janvier. Cette constitution de Piattoli a la plus étroite parenté avec celle qu'avait dictée le roi en plusieurs de ses articles et notamment en ce qui touche la succession au trône, la garde, les diétines, les instructions à donner aux ambassadeurs, l'élection des sénateurs. Il n'est cependant pas fort aisé de faire ici la part de Piattoli et celle du roi. L'un et l'autre, il n'en faut pas douter, avaient des idées communes. Cependant des divergences existaient entre eux dont la principale était que Piattoli cite la constitution américaine source à laquelle avait aussi puisé I. Potocki, et propose des modèles français, tandis que le roi préfèrerait que le parlement polonais fût constitué comme celui de l'Angleterre. Dans toute cette question, il importe de bien faire ressortir la différence qui sépare la fameuse Constitution du 3 mai, qui fut un acte avant tout politique, un acte de la volonté nationale et le touffu travail législatif de la Grande Diète, encore incomplètement connu, oeuvre lentement élaborée au milieu des obstacles et des indécisions. L'idée de présenter la constitution en „un grand tableau" qui pourrait être soumis à la Diète et voté dans le cours de deux ou trois séances consécutives se trouve déjà dans un écrit de Piattoli du 3 janvier 1791. „On sent la nécessité de présenter dans un seul tableau tout le projet pour le faire passer tout d'un coup dans deux ou trois séances consécutives". Piattoli prit sans doute part à la réalisation de cette idée; mais la rédaction et l'esprit de la Constitution du 3 mai sont essentiellement polonais. Piattoli ne connaissait pas assez le polonais pour écrire en cette langue qu'il parlait d'ailleurs fort mal et comprenait à peine. Le dernier brouillon du projet de loi est de la main de I. Potocki dont Piattoli reconnaît d'ailleurs la supériorité: „La Patrie qui vous inspire et vous guide m'arrache la plume et me condamne au silence". Le 3 janvier Piattoli conseille d'offrir le trône à l'Electeur de Saxe et prie qu'on lui confie à lui-même le mandat de s'entendre directement à ce sujet avec le ministre de Saxe à Varsovie, car il n'a aucune confiance en des pourparlers entrepris à Dresde (pour désabuser la cour de Dresde). La situation était loin d'être claire. En présence de quoi Piattoli propose, le 12 février 1791, d'envoyer le maréchal Potocki à Dresde et à Berlin afin de dissiper toutes les incertitudes et d'écarter tous les doutes. Le maréchal peut partir seul, sans instructions écrites et signées; il doit immédiatement se mettre en route sous un prétexte quelconque et revenir en Pologne dans le plus bref délai possible. Aussitôt après

son retour on délibèrera sans tarder, et, après entente, il faudra tout de suite „frapper le coup“. Ignace Potocki ne partit pas. La situation resta la même, toujours tendue et embrouillée. La Pologne cherchait des princes et des princesses à qui elle pût offrir son trône et par qui elle pût consolider son existence. Les efforts tentés dans ce but se heurtaient à des difficultés sérieuses. Nous possédons sur cette période un mémoire de Piattoli (4 mars 1791) où il soummet à une violente critique la politique incertaine, versatile et pleine de duplicité (la double volonté) de la Prusse, alléguant les changements continuels de ministres et de favoris. Cette politique avait aussi eu de l'influence sur l'Electeur. Il ne reste donc plus qu'à s'adresser à la cour de Vienne et à la prier de donner une princesse „pour la marier à l'Elu de Pologne“. Cet élu, ce mari était le prince Stanislas (non Joseph) Poniatowski, souvent mis en avant dans les diverses combinaisons matrimoniales de cette époque. M. Smolka dans son travail sur la genèse de la Constitution du 3 mai, paru dans le Bulletin de l'Académie en 1893, assure que ce mémoire fut officiellement présenté à Vienne, si ce n'est au mois de mars 1791, tout au moins avant le mois de mai, et qu'il décèle une volte-face absolue de toute la politique polonaise en 1791. Contrairement à cette assertion, l'auteur prouve que ce mémoire ne fut qu'un simple projet. Certes, il fut alors question de chercher un appui en Autriche, puisque le mur prussien se lésardait, vacillait, mais on n'en vint pas à un revirement si catégorique, à un changement de front si subit de tout le système politique. Le 4 mars 1791, un pareil changement eût été tout simplement impossible. La guerre entre la Prusse, l'Angleterre et la Russie semblait près d'éclater, et l'Autriche était encore solidement attachée à cette dernière.

En ces conjonctures, le revirement eût fait courir les risques les plus graves. Le mémoire lui-même n'en fait d'ailleurs pas mention: le reproche d'avoir rompu avec la Prusse est réduit à néant. Certains passages ne furent pas et ne pouvaient pas être approuvés par le gouvernement. L'invitation adressée à une princesse autrichienne et, en même temps, l'assurance que la Pologne ne prétendait jouer aucun rôle parmi les puissances étaient des inconséquences, un défi jeté au bon sens politique et à la dignité nationale. Enfin une note explicative écrite de la main même de Piattoli affirme que Stanislas Poniatowski en 1792, au cours de son voyage en Italie, devait communiquer „confidentiellement“, le contenu du mémoire à l'empereur

Léopold. Ce „confidentiellement“ eût donc été inutile, si le mémoire avait été officiellement soumis à la cour de Vienne un an auparavant. D'ailleurs nous ne savons absolument rien au sujet de la présentation du mémoire en 1791; on n'en trouve trace nulle part. Les conférences de Piattoli avec le ministre plénipotentiaire anglais, Hailes et avec celui de la Hollande, Reede (1 et 16 avril 1791) prouvent nettement au contraire que l'ancien système, malgré les incertitudes et les méfiances, subsistait encore pleinement.

Piattoli était entièrement au courant de toutes les démarches tentées le 2 mai 1791 pour faire aboutir la constitution; il avait assisté aux délibérations les plus secrètes. Après la journée mémorable du 3 mai, il se croit en devoir de surveiller l'essor d'une affaire qui ne le satisfait pas complètement et il reproche aux chefs du mouvement de s'en tenir au succès du 3 mai, et d'être „paralysés“ (lettre du 14 mai 1791). Quelque temps après, au mois de juillet, il réfute un dire de Potocki. Celui-ci aurait prétendu que la politique de Pologne devait se borner à „l'attente et à l'observation“. Sur la fin de 1791, il est encore optimiste et considère la situation d'un oeil complaisant et souriant, ainsi qu'il en résulte de ses lettres au roi. Afin de tirer au clair l'attitude ambiguë prise par l'Electeur de Saxe, Piattoli se chargea en 1792 d'une mission à Dresde. Cette mission condamnée d'avance à un échec devait se prolonger fort longtemps, si bien qu'avant qu'il s'en fût acquitté, survint, non un revirement, mais le bouleversement général de la politique polonaise et européenne. Piattoli s'engage alors dans une nouvelle voie et se tourne vers la Russie. Son mémoire, „très réservé“, du 20 juin 1792, exprime la pensée que jamais moment ne fût plus favorable, „jamais retour à la Russie ne saurait être plus général“. Dans un mémoire du 1-er juillet 1792, il déclare que la Russie n'a pas d'intérêt plus pressant que d'entraîner les Polonais dans son système politique. Cette évolution si caractéristique trouva une expression plus concrète dans la lettre depuis longtemps publiée qu'il adressa à Alopéus, ambassadeur de Russie à Berlin, le 12 juin 1792, et dans laquelle, lui et Mostowski prient de fixer un rendez-vous pour affaires graves. Il s'agissait d'offrir le trône au Grand-Duc Constantin et, en général, de s'entendre avec la Russie, ce qui ne pouvait être qu'une vaine tentative. Catherine défendit d'entrer en pourparlers avec Piattoli.

Pendant que Stanislas Auguste accédait à la convention de Tar-

gowica, Piattoli n'était pas à Varsovie: il ne se pressait guère d'y rentrer à ce moment si critique. C'est à cela que I. Potocki attribue en partie la marche funeste des affaires de l'Etat; il reproche à Piattoli son „entêtement". Cependant la correspondance continue entre le roi et son ancien confident, son homme de confiance, son porte-parole préféré. Piattoli s'efforce de défendre le souverain (lettre du 20 septembre 1792); mais celui-ci ayant formellement renié la Constitution du 3 mai, découragé, il ne sait que répondre; cependant il ne rompt pas avec le roi, il envoie même parfois des projets et des écrits à Catherine. En novembre, la question de l'abdication est posée: elle n'aboutit pas. Piattoli reste fidèle au roi même en 1793; il exprime alors le voeu que Stanislas Auguste puisse vivre tranquillement à l'étranger, à titre de simple mortel. Il va même jusqu'à avancer que la conduite du roi a été magnanime, héroïque. Les secours pécuniaires qu'il recevait du roi étaient pour beaucoup dans ces louanges. Vers la fin de 1792, Piattoli se mit à écrire un grand ouvrage historique pour lequel I. Potocki et le roi lui envoient des documents reçus avec la plus vive satisfaction. C'était sans doute la dissertation politico-historique intitulée: Catherine a-t-elle montré dans sa conduite envers la Pologne ce génie politique que la flatterie et l'imbécillité s'obstinent à lui accorder? Piattoli y prétend que si Catherine avait eu réellement du génie, elle eût conservé le trône et la vie au malheureux roi Louis XVI, rendu la Silésie à l'Autriche, enfermé le roi de Prusse dans les sables du Brandebourg. Alors certes elle se serait révélée comme un génie bienfaisant pour les siècles futurs; mais elle ne sut pas dompter sa soif de vengeance. Dans ce livre sur Catherine le caractère et les actes de l'impératrice sont soumis à une critique avisée et implacable. L'ouvrage, d'une argumentation solide et bien conduite, est un des produits les plus remarquables de la littérature politique de cette époque.

L'auteur parle aussi de la communauté de race avec la Russie. Plus tard cette idée se confirmera et sera exposée dans un mémoire adressé en 1806 au prince Adam Czartoryski.

L'activité de Piattoli s'exerça dans les champs les plus divers. Il joua un rôle marqué dans les questions juives; par son entremise furent conclus des accords avec les Juifs; il recevait chez lui des députations de ces derniers et avait avec eux de fréquentes conférences.

Remuant et ayant „des clartés de tout“, Piattoli eut plutôt des idées qu'un programme arrêté. En somme, il fut et resta surtout un homme de lettres et non un politique conscient du but à atteindre. De là ses contradictions si flagrantes. Son système politique se transforme plusieurs fois dans l'espace de quatre ans; au début, il est partisan d'une nébuleuse fédération monarchique, puis, d'une monarchie héréditaire; il préconise tantôt le rapprochement avec la Prusse, tantôt avec l'Autriche, puis enfin veut se jeter dans les bras de la Russie, et s'acharne à démontrer la nécessité d'une alliance de la Pologne avec cette puissance. L'argumentation des mémoires abonde en paradoxes. L'élément étranger, littéraire et non national, réellement politique, pénétra, grâce à Piattoli, dans les corps délibérants de l'Etat. La tête de cet écrivain était un vaste „magasin d'idées“, un magasin encyclopédique, alors qu'il aurait fallu précisément rassembler, renfermer les idées en un programme clair, précis et ferme.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

10 Października 1905.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8. Octobre. 1905.

Sommaire. Séances du 23 et du 16 octobre.
Résumés: 14. M. GUMOWSKI: Les monnaies polonaises du X-e et du XI-e siècle d'après le fouilles.
15. THADÉE GRABOWSKI: Une page de l'histoire de la littérature calviniste en Pologne (1550—1650). Première partie.
Comptes-rendus de la „Revue historique" („Przegląd historyczny") publiée à Varsovie:
1. L. GUMPLOWICZ: L'histoire et la sociologie.
2. A. BRÜCKNER: Essais de nouvelle critique historique.
3. A. PROCHASKA: Deux couronnements.
4. ST. KUJOT: Les récents travaux de M. Adalbert Kętrzyński sur l'évêque Christian et sur les chevaliers Teutoniques.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 23 OCTOBRE 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

M. KAWCZYŃSKI: »Huon z Bordeaux. Poemat starofrancuski«. *(Huon de Bordeaux. Poème vieux-francais. Résumé),* 8-o, p. 128.

C. STUDZIŃSKI: »Ze studyów nad literaturą polemiczną«. *(Etudes sur la littérature polémique),* 8-o, p. 30.

Mikołaj Rej: »Zwyerciádło álbo kształt w ktorym káżdy stan snádnie sie może swym spráwam jako we źwierciedle przypátrzyć«. *(Miroir, dans lequel chaque état peut facilement contempler l'ensemble des affaires le concernant),* Folio, p. 10+247+14.

»Modlitewnik dla kobiet z w. XVI. Ułomek z rękopisu Senatora Konstantego Małkowskiego«. *(Livre d'heures du XVI siècle pour femmes. Fragment d'un manuscrit comtemporain),* 8-o, p. 39.

A. Brückner: »Mikołaj Rej. Studyum krytyczne«. *(Nicolas Rej. Etude critique),* 8-o, p. VI et 418.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: *„Une page de l'histoire littéraire du Calvinisme en Pologne (1550—1650)“.* Seconde partie.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1905.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia«, tomus XVII, 8-o, p. XLIX et 635.

M. St. Smolka présente son travail: *„Les premiers jours de l'insurrection polonaise de 1830“.*

M. O. Balzer présente son article: *„Histoire de l'organisation politique et sociale de la Pologne. Sommaire des leçons faites à l'Université de Léopol“.*

Résumés

14. M. GUMOWSKI. **Wykopaliska monet polskich X i XI wieku.** ***(Ausgrabungen polnischer Münzen im X und XI Jahrhundert).***

Seit Herausgabe des Werkes des Senators Stronczyński, das über die Münzen der Piasten handelt, d. h. seit über zwanzig Jahren, ist in der polnischen Literatur keine bedeutendere numismatische Arbeit erschienen, besonders aber keine, die auf die Numismatik der Piasten Bezug hätte. Durch zwanzig Jahre hindurch hat sich jedoch soviel neues Material, und besonders solches, von dem früher Stronczyński nichts gewußt hat, angesammelt, daß das Sammeln und Sichten desselben bereits eine umfangreiche besondere Abhandlung erfordern würde. Dieselbe würde soviel neue Gedanken und soviel neues Licht werfen, daß die in dieser Wissenschaft seit altersher feststehenden Ansichten sich in mancher Hinsicht ändern müßten. Verhältnismäßig am meisten hat sich das auf das X und XI Jahrhundert bezügliche Material vermehrt und zwar durch Münzausgrabungen, welche den Gegenstand vorliegender Arbeit bilden.

Es ist dem Verfasser gelungen, solcher Ausgrabungen im ehemaligen Polen oder außerhalb seiner Grenzen über 250 zusammenzustellen, wovon auf Polen selbst über 75% fallen. Beim Sammeln dieses Materials hielt sich der Verfasser in erster Linie an solche Autoren wie Stronczyński, Jażdzewski, Dannenberg, Menadier, Fiala, von denen jeder einige zehn Ausgrabungen bis ins einzelne beschrieben hat, in zweiter Linie hinwiederum beutete er Privatsammlungen und öffentliche numismatische Kabinette aus, wie die in Berlin, Posen, Breslau, Danzig, Krakau u. s. w.

Da dem Verfasser eine solche Anzahl von Ausgrabungen zur Verfügung stand, wie niemandem vorher, so scheidet er die im

ehemaligen Polen erfolgten Ausgrabungen von denen, die außerhalb der Grenzen desselben stattgefunden. Zu den polnischen zählt er die aus dem heutigen Königreich in Rußland stammenden, ferner die aus Galizien, dem Großherzogtum Posen und Schlesien herrührenden. Die ausländischen zerfallen in solche, die aus den slavischen Gebieten jenseits der Elbe, aus Pommern und Preußen, aus Böhmen, Deutschland, aus Skandinavien, Litauen und Rußland herstammen. Die Beschreibungen dieser Ausgrabungen folgen in chronologischer Reihenfolge aufeinander; der Verfasser beginnt mit der Beschreibung der gegen 950 vergrabenen Münzen und gelangt sodann, stufenweise um ungefähr je fünf Jahre aufrückend, zum Ende des elften, ja sogar bis zum Anfang des zwölften Jahrhunderts.

Diese Einteilung verficht der Verfasser in der Vorrede, wobei er die Ausgrabungen im allgemeinen charakterisiert und sie in folgende einzelne Gruppen zusammenfaßt:

Nach Feststellung, daß in den vorchristlichen Zeiten Polens eine Menge fremder Münzen im Lande kursierte, läßt sich von vornherein der Unterschied zwischen den Funden aus früherer Zeit und denen, die aus der zweiten Hälfte des X. Jahrh. stammen, bestimmen. Auf die römischen und byzantinischen Münzen folgten in Polen, vom Osten nach den Küsten des Baltischen Meeres zu strömend, die arabischen. Über zwei Jahrhunderte hindurch waren diese die einige Münze, die über das ganze östliche Gebiet Europas zerstreut war, und gewissermaßen der Pulsschlag des nördlichen Handels. Erst um die Mitte des zehnten Jahrhunderts finden sich in den Ausgrabungen, so z. B. in Łączny Młyn bei Posen, in Gniewice in Schlesien, in Turwia und Obrzycko im Posenschen neben arabischen Dirhemen auch europäische Münzen aus chrislicher Zeit, worunter in den polnischen Ausgrabungen als die frühesten die Regensburger Denare der bayerischen Fürsten auftreten. Mehrere Jahre später, 970—980, stoßen wir in den Funden in Obrzycko, Uszcz, Sieroszewice und an anderen Orten im Posenschen bereits auf deutsche Münzen anderer Prägung, ferner auf böhmische, byzantinische und was noch wichtiger, auf polnische. Belege dafür, daß vor Einführung des Christentums in Polen daselbst eine Landesmünze geprägt worden wäre, lassen sich nicht aufbringen. Denn die Halbbrakteaten, eine Nachahmung der Denare Karls des Großen, sind eher als dänisches Erzeugnis zu betrachten. Das Auftauchen polnischer Münzen in den siebziger Jahren des X. Jahrh. beweist jedoch.

daß Mieszko der Erste, der sich aus Böhmen eine Frau und Religion geholt, zugleich nicht versäumt hatte, sich nach böhmischem Muster mit einer Münzstätte, wahrscheinlich in Posen, zu versehen. Die Regensburger Denare, die ersten unter den europäischen Münzen, blieben nicht ohne Nachwirkung: sie führten den Münzfuß Karls des Großen ein, der durch lange Jahrhunderte in Deutschland maßgebend war, und überdies den Typus der neuen Münze, deren Zeichnung ihnen ähnlich war. Zu einer derartigen und keiner anderen Gestaltung der Münzverhältnisse in Polen verhalf natürlich auch der Umstand, daß auch in Böhmen in dieser Hinsicht der Fuß und die Zeichnung der bayerischen Münzen nachgeahmt wurden.

Die Funde aus der Zeit Mieszkos des Ersten haben noch ein anderes charakteristisches Kennzeichen: sie enthalten eine ungewöhnliche Menge von gehacktem Rohsilber, zerbrochenem Silberzierat, und oft bis in die kleinsten Teile gebrochenen Münzen. Ein Beweis, daß der damaligen Bevölkerung durchaus kleine Münze notwendig war und daß bei größeren Transaktionen nicht nach Silberstücken sondern nach Silbergewicht gezählt wurde. Letzteres konnte bewerkstelligt werden, da trotz der verschiedenen Münzfüße (des Karolingischen, englischen, dänischen, byzantinischen, arabischen und römischen), die in den Münzen der ganzen damaligen Welt vertreten waren, alle diese Münzen wie auch gegossenes Silber und Frauenschmuck fast denselben Feingehalt an Silber besaßen; die Silberprobe stand nämlich auf XIV.

Die Einführung des Christentums in Polen, die blutigen Versuche, die jenseits der Elbe wohnenden Stämme zu bekehren, wodurch der Zivilisation der Weg nach dem fernen Osten gebahnt wurde, hatten naturgemäß einen regeren Handelsverkehr vom Westen nach dem Osten zu zur Folge. Dieser Verkehr macht sich in Wirklichkeit bemerkbar durch eine stets wachsende Anzahl von vergrabenen Schätzen in Polen einerseits und durch eine immer intensivere Förderung desselben durch die deutsche Regierung anderseits. Letzteres tritt in der Errichtung zahlreicher Münzstätten in bayrischen und sächsischen Städten zu Tage, wo während der Regierung Ottos des Dritten und Heinrichs des Zweiten eine ganze Reihe bis dahin unbekannter Münzämter entstanden. War Magdeburg das politische Zentrum des keilweise nach Osten vordringenden Deutschlands, so sandte die Goslarer Münze nicht mehr keilweise sondern in breitem

Strome ihre Geldstücke mit dem Namen Ottos und Adelheids, Ottos des Dritten Mutter aus, und überflutete mit ihnen, wie vordem die Araber, alle an der Ostsee gelegenen Länder. Die Denare Adelheids sind auch für die zweite Gruppe der polnischen Ausgrabungen, die den Zeiten Boleslaws des Tapferen und Mieszkos des Zweiten angehört, charakteristisch. Es findet sich in denselben eine ungeheure Anzahl von Denaren Ottos und Adelheids, die für sich allein fast immer die größere Hälfte der Ausgrabung ausmachen. Wie früher die arabischen Dirhemen nnd die Regensburger Münzen so dominieren nun unter anderen die Denare Adelheids. Ihr Einfluß zeigte sich in verschiedenen Nachahmungen des Typus so in sächsischen wie in polnischen Münzstätten, besonders in Gnesen, wo sogar auf den Münzen Boleslaws des Tapferen der Name Adelheids angebracht wurde. Außerdem hatten sie noch eine andere mehr ökonomische Bedeutung. Diese in ungeheurer Menge geprägten Denare waren in jener Zeit die erste Münze, deren Silbergehalt und somit auch deren Wert nicht auf der entsprechenden Höhe stand. Infolge dessen begann man allmählich auch in anderen Münzstätten den Silbergehalt zu verringern, was auf den ganzen Handel an der Ostsee deprezionierend einwirken mußte. Dieser Umstand fällt ungefähr mit den Unruhen in Polen zur Zeit Mieszkos des Zweiten zusammen, die mit dem Einfalle Brzetyslaws von Böhmen im J. 1039 endeten. Es war dies gleichbedeutend mit der Vernichtung des Wohlstandes des seit Jahrhunderten erstarkenden Volkes und mit der Ertötung des ausländischen Handels in Polen, der sich besonders im Posenschen konzentrierte. Eine Abspiegelung dieser Zustände sind abermals die polnischen Ausgrabungen, in eine dritte Gruppe zusammengefaßt, die durch den Einfall Brzetyslaws 1039 und die Ermordung des heil. Stanislaus 1079 begrenzt wird. Die Funde aus dieser Zeit bestehen vorwiegend aus polnischen Münzen, Kreuzungen, die früher Wendenpfennige, Randpfennige genannt wurden und die manchmal ganz allein, ohne Beimischung anderer Münzen, vorkommen. Andererseits jedoch übte die Vernichtung des Handels und Wohlstandes in Polen eine empfindliche Rückwirkung auf die deutschen Verhältnisse. So läßt sich im zweiten Viertel des elften Jahrhunderts ein plötzlicher Niedergang fast aller Münzstätten beobachten, die in Süd- und Ostdeutschland tätig waren und die früher in so großer Menge ihre Münzen nach Polen geschickt hatten. Dagegen entstehen eine Reihe von Münzstätten in Lothringen und

Friesland, ein Beweis, daß der frühere Handel an der Ostsee sich der Nordsee, den Küsten Englands, zuwandte.

Deutsche Münzen kursieren noch in Polen, doch waren sie bereits zu Anfang des Jahrhunderts geprägt und noch zu Boleslaws des Tapferen Zeiten ins Land gekommen. Statt dessen treten unter den fremden Münzen an erster Stelle böhmische und ungarische Denare hervor. Sie sind gewöhnlich im gegebenen Funde am besten erhalten und lassen am leichtesten das nähere Datum der Vergrabung bestimmen. Die polnischen Münzen wieder sind analog zu ihrem Erscheinen in unzähliger Menge als Kreuzungen früherer Typen von immer schlechterem Silber und immer kleiner. Letztere Eigentümlichkeit führt jedoch das allmähliche Schwinden aller besseren Münzen herbei und zugleich eine starke Verbreitung der schlechten auf den Handelsmärkten, was solche Ausgrabungen wie in der Lausitz an der Havel und in Sachsen beweisen, die lauter kleine, auf Kreuzung zurückzuführende Denare enthalten. Auch liefern sie den Beweis, daß die Handelsstraßen eine ganz andere Richtung angenommen hatten.

Die letzte Gruppe der Funde können endlich die aus dem Ende des elften und dem Anfang des zwölften Jahrhnnderts stammenden Ausgrabungen bilden, die fast nur Landesmünzen aufweisen, welche zugleich auch außer dem Lande nicht kursierten. Drei am Schluß beigefügte Tafeln illustrieren in heliographischer Reproduktion schöne Exemplare von zierlichem Silberschmuck aus der Gegend von Ciechanów und die am häufigsten in jener Zeit in Polen kreisenden Münzen.

---

15. M. THADÉE GRABOWSKI. **Z dziejów literatury kalwińskiej w Polsce (1550—1650). Część I.** ***(Une page de l'histoire de la littérature calviniste en Pologne (1550—1650). Première partie).***

Depuis quelques années, en France et même en dehors de ce pays, la personne de Calvin, son action dans la littérature européenne ont été l'objet de beaucoup de travaux remarquables, ont inspiré les recherches de nombre de savants et critiques distingués. Sans s'attacher au côté religieux des doctrines du maître, c'est surtout leur portée politique et littéraire que l'on s'est efforcé de faire ressortir, de même que leur influence sur les contemporains et sur la posté-

rité. L'étude que lui a consacrée M. Faguet est peut-être la plus complète, la plus profonde, la plus pénétrante: MM. Bungener, Sayous, Watier, Renan, Brunetière portent la lumière sur quelques détails du mouvement qui, parti de Genève, s'étendit en France, en Ecosse, en Hongrie et en Pologne. Erudits et historiens, surtout du camp calviniste, ont rivalisé de zèle pour apporter des contributions plus ou moins importantes à l'histoire du calvinisme, et cela dans tous les pays de l'Europe, en Pologne aussi bien qu'ailleurs. L'individualisme raisonné, l'amour de l'antiquité, le tour sévère et stoïque, une certaine tendance à la pompe oratoire, la rigueur et la liaison de l'argumentation, la simplicité du style, la proportion dans la composition, la sobriété, le mépris des ornements littéraires, telles sont les qualités de Calvin et de la littérature dont il fut l'initiateur, littérature fort riche, surtout dans le domaine de la satire, de l'épopée religieuse, de la politique et de l'éloquence de la chaire. C'est d'abord en France que fleurit cette école, avec du Bartas et d'Aubigné, talents poétiques de premier ordre, avec les politiques, enclins au républicanisme sur le modèle de Genève, comme Hotman et Mornay, avec Théodore de Bèze et tous les grands sermonnaires protestants, avec les moralistes comme Duplessis Mornay. Elle participe brillamment au réveil littéraire et intellectuel de l'Ecosse, où Buchanan représente le côté politique, Knox et plus tard Milton, le côté religieux de cette renaissance. En Hongrie, avec Melius, elle fait naître un vaste mouvement politique et religieux dans le peuple qui exige que désormais la langue nationale ait sa littérature.

En Pologne, le calvinisme se manifesta, se fit remarquer dans la satire, la poésie religieuse, les traductions, surtout dans la littérature politique et morale, le sermon, fort peu dans l'épopée. La poésie latine répondait plutôt aux besoins de quelques personnalités exceptionnellement cultivées et supérieures: elle restait la servante des magnats, s'adressait en une langue qu'elles ne comprenaient pas à ces masses nombreuses qui allait passer au premier plan dans l'arène politique et y jouer un rôle prépondérant au détriment du roi et du sénat. Toutefois c'est dans le petit cercle des disciples cracoviens d'Erasme que le calvinisme trouva ses premiers adhérents; ce cercle comprenait quelques bourgeois éclairés, des ecclésiastiques, des nobles. Erasme leur avait appris la subjectivité des jugements sur la religion, l'art de bien tourner une phrase, la cu-

riosité intelligente, l'élégance; et le charme de cet écrivain, précurseur de toutes les revendications de la Réforme, avait séduit ces natures impressionables, éveillé en elles un penchant sceptique et rationaliste. En vain s'éleva-t-il plus tard contre les nouveaux courants: le Polonais au caractère flexible et prompt à s'éprendre, dont Modrzewski peut être considéré comme le type, se porte avec ardeur vers les nouveautés, dépasse en hardiesse tout ce que ses premiers pas dans cette voie auraient pu faire prévoir. Au début on ne trouve encore qu'indécision, puis sympathie cachée pour la doctrine dont Łaski se rapproche le plus à l'époque de Sigismond-le-Vieux. Le bien-être croissant et la conscience politique toujours grandissante font naître l'esprit critique dans la noblesse scandalisée par la conduite de plusieurs membres du clergé, de ce clergé maître du droit de juger et possesseur d'immenses richesses. Tous ces mécontents, tous ces partisans des doctrines venues de la Suisse, se tournent vers Łaski dont la forte érudition théologique et humaniste en impose et qui, le premier, se livre tout entier à la tâche de réformateur.

Esprit pondéré et calme, indifférent à ce culte de la forme, auquel les humanistes se vouèrent avec tant de ferveur, Łaski ne cherche chez les anciens que des leçons de morale, et passe sa vie à essayer de résoudre les problèmes théologiques qui passionnent alors tout le monde protestant. Il n'a pas le moindre talent littéraire; théologien, il est fort enclin aux concessions et rêve de réconcilier les fractions divisées et hostiles du protestantisme; en somme c'est un homme sans imagination, sans tempérament, passif. Disciple d'Erasme, modéré et sérieux, il réprouve le naturalisme des humanistes, penche peu à peu vers Calvin et, comme ce maître, révèle un véritable esprit organisateur, soit dans la Frise, soit en Angleterre, soit enfin en Pologne. Sa langue claire, sans force, monotone, incolore et sans nuances est l'expression d'un savoir apte peut-être à persuader, mais sans aucun doute incapable d'exalter le sentiment religieux. Sa réputation de savoir, de sagacité théologique était universelle et le suivit en Pologne où sous son impulsion les éléments jusqu'alors dispersés commencèrent à se concerter, à se réunir. Il fut surtout en grande estime auprès des humanistes cracoviens partisans du calvinisme qui d'ailleurs n'eut pour son extension aucun auxiliaire plus précieux que l'humanisme. Łaski attire tous les regards, entraîne tous les coeurs lorsque, à l'ins-

tigation de Genève, il se décide à prendre une attitude indépendante à l'égard des Frères Tchèques et des Luthériens.

Lismanin était l'âme du cercle cracovien dont nous venons de parler. Ce personnage remuant, disert, discret, entretenait aussi des relations avec Genève. En qualité de franciscain il était lié avec Ochin et préparait en silence une scission dans le camp calviniste. Toutefois c'est Ochin qui jouissait alors de la plus grande renommée; mais tandis que celui-ci était plutôt un intellectuel ascétique, Lismanin cherchait dans l'enseignement de son ami un motif à l'épanouissement de sa nature sensuelle et réfractaire aux dogmes. C'est donc de ce conventicule cracovien que le calvinisme se répandit dans le pays, et ses adeptes font une active propagande, non seulement par des ouvrages didactiques, mais encore par des poésies latines composées par Przyluski, Trzycieski et quelques autres. Tout imbus d'humanisme et de latinité, ils ne parviennent pas à écrire en polonais des oeuvres de valeur. Ce n'est que plus tard, lorsque les circonstances eurent modifié sensiblement la composition de cette société et y eurent introduit des membres de la noblesse d'une instruction moins étendue, que l'idiome national prit sa revanche. C'est de là que partirent ces cantiques religieux, ces satires, latines d'abord avec Przyłuski, puis polonaises avec Rej, satires dont l'esprit pénétra d'ailleurs toute la littérature contemporaine, sans en excepter même les sermons. C'est alors que Calvin dédie au roi un de ses traités et entre en rapports plus ou moins suivis avec les principaux personnages bien disposés pour sa doctrine.

L'agitation gagna bientôt la Petite Pologne, s'élargit jusqu'en Lithuanie, et l'affaire Orzechowski ne fit qu'en augmenter l'intensité, en favoriser le succès. Elle trouve un accueil empressé parmi la noblesse, à laquelle elle apporte une arme pour combattre le sénat et le clergé; elle pénètre dans les synodes où elle acquiert promptement voix décisive, comprimée parfois, tenue de court par l'autorité de Łaski. Lismanin, ainsi que nous le révèlent ses lettres insérées dans le Corpus Reformatorum et les notes des procès-verbaux publiés par Dalton en 1898, est une sorte de conseiller, d'intermédiaire avec Genève; il tient en ses mains la direction de tout le mouvement qui, vers 1555, prend des proportions tout à fait imprévues, et intéresse les sénateurs les plus attachés à l'idée catholique. La langue, s'améliorant graduellement dans les chants destinés à propager la nouvelle foi, se perfectionne par la satire à l'allure

simple et énergique, au ton sincère que n'avait point connu la poésie humaniste, à la morale facile et peu exigeante, à la rudesse de bon aloi, sentant le terroir noble où elle avait germé, à l'expression naïve, primesautière, sans recherche, sans prétention poétique. Cette satire est en général dialoguée et, chez les humanistes comme Trzycieski, elle revet la forme d'une épître ou d'une épigramme. Rej crée le premier de ces deux genres, Trzycieski, le second. Ces deux écrivains, si complètement différents, si éloignés l'un de l'autre par la culture intellectuelle, marchent dans la même voie. Ils jettent un certain lustre sur la poésie calviniste; et en dehors d'eux on ne trouve guère à citer que des noms obscurs et des talents fort médiocres. L'un expose ses idées dans des dialogues ou dans un poème didactique, vaste encyclopédie de la théologie et de la morale calvinistes; l'autre se renferme en de petites compositions non dépourvues de ce sel ironique, si rare alors, et depuis trop peu apprécié. Rej est profond, sérieux, sincèrement religieux; lentement il construit son système du monde, s'y maintient ensuite inébranlable. Trzycieski est plus insaisissable, plus versatile; il aime le brillant, il est opportuniste, surtout au déclin de sa carrière poétique. La Réforme, le calvinisme ont mis leur forte empreinte sur toutes les oeuvres de Rej: il a su d'abord, il est vrai, tempérer l'âpreté de ces doctrines, les dissimuler; mais elles s'y sont bientôt étalées ouvertement et énergiquement. Les philosophes païens de son „Wizerunek“ (image) sont plutôt des théologiens protestants annonçant la justification par la foi, la prédestination, préconisant un rationalisme sobre quoique chrétien, éloigné de tout surnaturel, de tout mysticisme, en un mot l'antithèse du moyen âge. Cest Rej seul qui a individualisé le dogme calviniste, l'a rendu plus humain, moins sévère, l'a dépouillé de la rigueur que lui avait imposée Calvin. Il ne fut point absolument étranger à l'humanisme, quoiqu'il manquât le plus souvent de ce bel esprit, de cette élégance, de cette courtoisie dont les hautes sphères faisaient leurs délices. Ne s'écartant guère de son sujet, à l'exemple de Calvin, moral, substantiel, il possède à un haut degré ces qualités qui font défaut à Trzycieski, poète de circonstance et sans individualité prononcée. Ce dernier savait pourtant railler à l'occasion, mais il n'avait pas cette imagination, cette véritable connaissance de la vie que Rej possédait si souverainement; nous n'en citerons pour preuve que ses essais épiques. La philosophie d'Erasme que lui avait léguée son époque, perce en

maint endroit de ses oeuvres et y prend une forme assez tranchée, fort caractéristique.

Afin de faire face aux besoins religieux des calvinistes se multiplièrent les psautiers dont la série s'ouvre par la paraphrase poétique de Lubelczyk. Cet érudit est loin d'être étranger aux problèmes politiques; mais sa traduction, la première complète des psaumes, est en vers rocailleux et lourds, animés parfois, il est vrai, d'un souffle puissant et d'une verve plastique qui le rapprochent de Rej. Sa langue est celle de Rej; toutefois il répète trop souvent les mêmes mots, les mêmes tours de phrases, il rime faiblement et avec une banalité déplorable. Il s'évertue à varier ses tournures, sans doute à l'exemple de Marot, mais ses efforts n'aboutissent qu'au résultat le plus insignifiant. Ses successeurs, d'ordinaire ministres calvinistes, sont encore plus médiocres et, sauf Rybinski, imitateurs serviles de Marot et de Théodore de Bèze, n'affichent aucune prétention littéraire. Rybinski n'a ni la fermeté du ton, ni la vigueur de l'expression, quoiqu'il s'attache à diversifier ses constructions rythmiques, plutôt sautillantes et légères que graves, à trouver de bonnes et belles rimes. L'érotisme si rare chez les calvinistes, l'érotisme qui s'accommode pourtant assez aisément avec la religiosité et la facilité d'humeur, se rencontre chez un anonyme qui n'est pas sans parenté avec Rej. Wolan abonde en observations justes exprimées du reste en une forme poétique dépourvue de toute originalité. Kołakowski est un poète épique religieux mais ignorant de toutes les ressources de l'art. Leszczynski ne manque pas d'élan, de pittoresque ni d'habileté à manier le vers dans sa traduction de du Bartas; Rysinski s'exprime en une langue aisée et souple. La morale calviniste empêche l'érotisme de s'étendre dans les poésies lyriques de Naborowski qui, le premier en Pologne, fait usage de la métaphore, de l'antithèse, de tous les ornements du nouveau style poétique; ses poèmes fourmillent de pointes, fort discrètes cependant, et ne dépassant guère la mesure. Ces compositions ne sont ni sans finesse, ni sans ardeur; les sentences y abondent; on y chercherait vainement la simplicité et la vulgarité: même dans les poésies fugitives le fond moral s'émaille de malice, d'esprit à la Rej, avec un goût plus sûr et plus raffiné. Szlichting est moins grave, mais plus virtuose; souvent il s'égare en des métaphores forcées en des images exagérées ou extravagantes, mais il est fort varié et a le sentiment de l'harmonie. Ces deux poètes maintiennent en Li-

thuanie les traditions de la poésie calviniste, alors que dans la Petite Pologne elle s'était éteinte depuis longtemps avec l'humanisme. Celui-ci que le gymnase de Pinczów devait soutenir, périclita rapidement à cause de l'invasion de l'arianisme dans le camp calviniste.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Listopada 1905.

79

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9. Novembre. 1905.

Sommaire. Séances du 13 et du 20 novembre.
Résumés: 16. W TOKARZ: Les dernières années de l'abbé Hugo Kollontay.
17. M. ROSTWOROWSKI: Les Budgets du Royaume de Pologne au point de vue constitutionnel (1816—1830).

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1905.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Dobrzycki: *L'oeuvre poétique de Jean Kochanowski (odes et chants).*

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1905.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. St. Smolka présente son travail: *„L'Etat de la Lithuanie et des provinces annexées par la Russie en Décembre 1830“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Rostworowski: *„Les Budgets du Royaume de Pologne au point de vue constitutionnel (1816—1830)“* [1]).

[1]) Voir Résumés p. 85.

Résumés

16. WENZEL TOKARZ. **Ostatnie lata Hugona Kołłątaja 1794–1812.** ***(Die letzten Jahre Hugo Kołłątajs, 1794—1812).***

Der Verfasser beschäftigt sich mit der Erforschung jener Lebensperiode Kołłątajs, in der derselbe bereits keinen so hervorragenden Einfluß auf das Leben der Nation ausgeübt hat wie während der Vorgänge von 1788—1794; bei Seite geschoben, nimmt Kołłątaj an der Regierung sogar zur Zeit des Warschauer Fürstentums keinen Anteil, spielt nur die Rolle des Ratgebers, zu der er zuweilen zugelassen wurde, und kritisiert vor allem die Menschen und die Verhältnisse. Diese Periode hat jedoch eine gewisse Bedeutung sowohl für die Lebensbeschreibung Kołłątajs selbst als auch für die weitere Geschichte der Nation, obwohl sie in allen seinen Biographien konsequent übergangen wird. Kołłątaj zeichnete sich nämlich durch große Lebenskraft und Energie aus, die ihn bis an sein Lebensende nicht verließen, infolge dessen er eben durch seine oppositionelle Wirksamkeit, die sehr charakteristisch und für eine entsprechende Würdigung seiner Rolle in der vorhergehenden Periode von 1788—1794 sehr wichtig ist, einen gewissen Einfluß auf den Lauf der Ereignisse ausgeübt hat. Andererseits ist die Geschichte der letzten Jahre seines Lebens eng mit der Tätigkeit der Partei der polnischen Jakobiner verknüpft, die für die Geschichte des Warschauer Fürstentums, Kongreß-Polens und sogar der Emigration von Bedeutung ist.

Die Ursache, warum Kołłątaj zu keiner Stellung im Warschauer Fürstentum zugelassen wurde, war die Meinung, welche die gemäßigte Partei über seine Rolle im Aufstande Kościuszkos hatte. Die Erforschung dieser Meinung beweist, daß die Anklagen gegen Kołłątaj absichtlich von Stanislaw August (Wolski) und den Kon-

föderierten von Targowica verbreitet wurden; teilweise trug zur Verbreitung derselben auch die russische Regierung bei und schließlich frühere Freunde Kołłątajs, die sich durch ihn verletzt fühlten, wie Linowski und Trębicki. Die Analyse dieser Quellen macht ersichtlich, daß alle diese Quellen neben wirklichen Tatsachen teils übertriebene teils unwahre Anklagen enthalten. Dieser Umstand erklärt, warum spätere Historiker entweder konsequent alle Vorwürfe, die gegen Kołłątaj erhoben wurden, ablehnten, indem sie die Glaubwürdigkeit seiner Ankläger nicht anerkannten, oder dieselben ohne Restriktion aufnahmen. Es läßt sich jedoch beweisen, daß der schlechte Ruf Kołłątajs nach dem Jahre 1794 stark verbreitet war und daß er teilweise auch bei solchen Männern wie Kościuszko, Ignaz und Stanislaw Potocki, Małachowski und anderen Glauben fand, die mit Kołłątaj fast alle ihre Verbindungen lösten, als derselbe das Gefängnis verlassen hatte. Dem Verfasser ist es gelungen, zwei gewichtigere Proben einer Selbstverteidigung Kołłątajs zu entdecken, doch konstatiert er, daß Kołłątaj höchstwahrscheinlich seine angekündigten Memoiren, nach denen man gleich nach seinem Tode in seinen Papieren vergebens gesucht hatte, überhaupt nicht geschrieben hat, da Horodyski, Kossecki, Fürst Adam Czartoryski, der Verein der Freunde der Wissenschaften, ja sogar die Regierungskommission für Kultus und Unterricht dieselben aufzufinden und zu veröffentlichen suchten.

Die Untersuchung der Ehrenrettungsproben Kołłątajs weist nach, wie rücksichtslos er auf Kosten der Wahrheit das Urteil der Nachwelt zu beeinflussen suchte, besonders was seinen Beitritt zur Targowica anbetrifft. Sie wirft viel Licht auf die Tätigkeit der polnischen Emigration von 1792—1794, über die sich Kołłątaj am meisten ausläßt, und erklärt zum Teil, mit den Quellen zusammengestellt, wie es kam, daß er 1794 wegen „terror“ und wegen Diebstahls von Staatsgeldern angeklagt wurde.

Der Verfasser befaßt sich sodann — auf Grund offizieller österreichischer Quellen — eingehend mit der Arretierung und Gefängnishaft Kołłątajs. Er weist nach, daß erstere einzig und allein auf Verlangen Rußlands vorgenommen wurde, das alle Anführer des Aufstandes v. J. 1794 in seiner Hand haben wollte. Die Anklage, daß Kołłątaj Dokumente nach dem Ausland mitgenommen und Staatsgelder gestohlen hätte, wird erst später erhoben; sie veranlaßte eine Reihe von Untersuchungen, denen die österreichischen militärischen

und politischen Behörden Kołłątaj in Przemyśl und in Olmütz unterwarfen und die zu keinem Resultat führten. Die österreichische Regierung, die anfangs Kołłątaj auf das Verlangen Rußlands verhaftet hatte, hielt ihn nun im eigenen Interesse im Gefängnis weiter fort und behandelte ihn schlimmer als seine Mitgefangenen. Außer den entehrenden Anklagen, die auf ihm lasteten, trug dazu sein Ruf als Unruhestifter bei und Gerüchte über seine Verbindungen mit den französischen Jakobinern und den Verschwörern in Galizien, in der Wallachei und in der Fremde. Die Überzeugung davon gewann die österreichische Regierung durch die Verwendung des Generals Bernadotte für Kołłątaj, die eine Folge der Verhältnisse Bernadottes zu den Anhängern Kołłątajs im Auslande war. Diese Verwendung hatte die möglichst schlimmsten Resultate für den Gefangenen, dem Thugut ein für allemal den Verkehr mit der Welt abzuschneiden beschloß. Der Verfasser führt Beweise an, daß Kaiser Franz der Zweite sich für die Aussagen des Gefangenen interessierte, wobei es auf Erlangung von Bekenntnissen ankam, welche mutmaßliche Verbindungen des Aufstandes Kościuszkos mit den Verschwörern in Ungarn betreffen konnten.

In den letzten Jahren seines Aufenthaltes im Gefängnis, das dank der Verwendung der Militärbehörden für Kołłątaj immer erträglicher wurde, gelang es ihm, mit der Partei der polnischen Jakobiner Verhältnisse anzuknüpfen. Diese suchten ihn für sich zu gewinnen und entwickelten eine lebhafte Tätigkeit, ihn in Freiheit zu setzen. In weiterer Folge bespricht sodann der Verfasser das Eingreifen des Kaisers Alexanders des Ersten zu Gunsten Kołłątajs und charakterisiert das originelle Verhältnis der österreichischen Regierung in dieser Angelegenheit.

Aus der Haft entlassen, begab sich Kołłątaj über Warschau nach Volhynien. Es war dies die schwerste Zeit seiner letzten Lebensjahre. Die russische Regierung, die anfangs seine Bemühungen in Wien um Rückerstattung der eingezogenen Benefizien und seines Privatbesitzes unterstützt hatte, schöpfte später gegen ihn Verdacht und hielt ihn gewissermaßen unter polizeilicher Aufsicht. Die Menschen wandten sich — mit geringen Ausnahmen — von ihm ab; die damaligen Verhältnisse der russischen Annexion beurteilte er ziemlich pessimistisch. Es gelang ihm nicht, mit dem Fürsten Adam Czartoryski Verbindungen anzuknüpfen, und in Czacki, den er so eifrig bei der Gründung des Warschauer Lyzeums unterstützt hatte,

sah er sich getäuscht. Erst als die Franzosen in Polen einrückten, wurde man wieder auf ihn aufmerksam: man sprach von seiner Berufung nach Warschau, die polnischen Jakobiner rechneten auf ihn bei dem beabsichtigten Aufstand in Volhynien. Dies veranlaßte seine Verhaftung und Internierung durch die russische Regierung in Moskau, wo er verhältnismäßig gut behandelt wurde. Seinen Aufenthalt in Moskau hat Kołłątaj in einem für Napoleon geschriebenen Memoriale geschildert, in dem er das Verhältnis der Russen zum französisch-russischen Bündnis charakterisierte und die Erhebung eines Aufstandes in Russisch-Polen besprach.

Der Friede von Tilsit und die Errichtung des Warschauer Fürstentums veranlaßten Kołłątaj zur Abfassung eines Memoriale für den König von Sachsen, Friedrich August. Er sucht in demselben diesen Monarchen für sich zu gewinnen, bespricht die Unbeständigkeit der polnischen Politik Napoleons und rät den Bund zwischen Sachsen und dem Fürstentum durch die Gewinnung Schlesiens zu festigen. Vor seiner Befreiung aus der Haft in Moskau hatten seine Anhänger im Fürstentum den Marschall Davoût für sich gewonnen und machten in Paris Schritte behufs seiner Berufung zur Regierung im Fürstentum, wurden aber von Napoleon entschieden abgewiesen. Kołłątaj selbst fand, als er nach Warschau kam, daselbst nur geringes Entgegenkommen und in Dresden und Paris wurde ihm jegliche Unterstützung abgeschlagen.

Der Verfasser analysiert sodann die Broschüre Kołłątajs unter dem Titel „Bemerkungen über die Lage jenes Teiles der polnischen Länder, der seit dem Tilsiter Traktat den Namen eines Warschauer Fürstentums führt“ und die das Motto trägt: „Nil desperandum“. Sie war von den polnischen Jakobinern herausgegeben worden, für die sie eine ihre Partei rehabilitierende Schrift sein sollte. Kołłątaj selbst hielt sie für ein Memoriale für Napoleon, dem er sie auch durch den Marschall Davoût übersandte. Hier war also die Quelle seiner in der Broschüre entworfenen Zukunftspläne für Polen, die somit keine für die Polen geschaffene Illusion sondern ein den Franzosen vorgelegtes polnisches Programm waren. Die wertvollsten Abschnitte des Buches sind: Die Charakteristik der Politik des XVIII. Jahrhunderts. die Charakteristik der Verhältnisse der französischen Revolution zur polnischen Frage, die Charakteristik der Legionen und der Aufgaben der Nation in deren Lage nach der Teilung des Landes überhaupt; diese Abschnitte sind kraftvoll und mit Talent

gezeichnet und erinnern an die früheren publizistischen Arbeiten Kołłątajs.

Im J. 1809 siedeln die Anhänger Kołłątajs, die polnischen Jakobiner, nach einer Reihe vereitelter Versuche, die Gewalt im Fürstentum an sich zu reißen, nach Galizien über, wohin ihnen schließlich auch Kołłątaj nachfolgt. An dem verfehlten Versuch, ihn mit dem Fürsten Josef Poniatowski zu versöhnen, scheitern die Pläne der Partei: Kołłątaj rächt sich an dem Fürsten Josef, indem er mit dem General Zajączek ein Memoriale für Napoleon schreibt, das ein Anklageakt gegen den Oberfeldherrn ist. Zajączek verliert dadurch das Vertrauen Napoleons und alle Versuche, für Kołłątaj in Paris Protektion zu finden, schlagen fehl. Von nun an tritt Kołłątaj mitsamt den Jakobinern auf die Seite der galizischen Magnaten über, die mit der Errichtung des Fürstentums unzufrieden waren, und schreibt für Stanislaus Zamojski ein Memoriale: „Bemerkungen über das konstitutionelle Gesetz des Warschauer Fürstentums". Die Bestrebungen Zamojskis in Dresden führen jedoch zu keinem Resultat.

Der Aufenthalt in Krakau bietet Kołłątaj Gelegenheit, sich mit den Angelegenheiten der Jagellonischen Akademie zu befassen. Den Einfluß seines Freundes Andreas Horodyski zum Vorwande nehmend, zum Teil mit Einwilligung des Fürsten Josef Poniatowski, richtet er die Akademie nach den Grundsätzen der Edukationskommission ein und ernennt Rektor und Professoren. Mit der Übernahme der obersten Schulgewalt in Galizien durch die Edukationskammer kommt es zwischen ihr und dem Senat der Akademie zu einem Zerwürfnis, zu dem Kołłątaj die Veranlassung gab. Dasselbe endet mit der Auflösung des Senats, die durch die administrativen Behörden durchgeführt wird, und mit der Einführung einer neuen Ordnung für die Akademie. Die weitere Opposition der Professoren, die es bis zum Schluß mit Kołłątaj halten, trägt zu einem gewissen Verfall der Akademie bei und zieht Kołłątaj selbst den entschiedenen Widerwillen der Warschauer Behörden zu. Dieses Blatt in seinem Leben ist von einiger Bedeutung für die Geschichte der Verhältnisse in Krakau, da dieses noch eine freie Stadt war.

An seinem Lebensabend wird Kołłątaj als nicht offizieller Berater der Behörden des Warschauer Fürstentums anerkannt, die besonders in Angelegenheiten der Geistlichkeit seinen Rat einholen. Die Anhänger Kołłątajs knüpfen in dieser Zeit mit dem sächsischen

Minister des Äußeren, Baron Senfft de Pilsach Verbindungen an; durch seine Verwendung suchen sie Kołłątajs Berufung zur Anteilnahme an der Regierung des Fürstentums durchzusetzen. Andererseits treten sie im J. 1811 mit einem Operationsplan gegen Napoleon im Einverständnis mit den deutschen Geheimbündnissen auf, wovon sie teilweise Kołłątaj in Kenntnis setzen. Die Verwendung Senffts hat für Kołłątaj nicht den gehofften Erfolg und erreicht nur, daß Friedrich August ihn wieder in Gnaden aufnimmt, ihm ein Benefizium verleiht und einen Teil seines Privatbesitzes, der in den Händen des Fiskus war, zurückgibt.

Am Schluß charakterisiert der Verfasser das Bündnis Kołłątajs mit der Opposition auf dem Landtage v. 1811, spricht von seinen letzten Hoffnungen und schildert seine letzten Augenblicke; er hebt noch hervor, daß gleich nach Kołłątajs Tode der Streit über die historische Würdigung seiner Wirksamkeit begann.

---

17. MICHEL ROSTWOROWSKI. **Prawno-polityczna strona budżetów Królestwa Kongresowego, 1816—1830.** ***(Les Budgets du Royaume de Pologne au point de vue constitutionnel [1816—1830]).***

Une étude historique et analytique de la Constitution, qui fut en 1815 octroyée aux Polonais par Alexandre I, est encore à faire. On n'a pu l'entreprendre jusqu'à ces derniers jours pour une raison bien simple: c'est que les documents officiels concernant le fonctionnement du régime constitutionnel restaient inaccessibles au public. Les textes principaux des lois et des décrets furent, il est vrai, publiés dans le Bulletin des Lois, soit à l'époque de leur apparition, soit un peu plus tard, mais ce n'était un secret pour personne qu'une quantité de prescriptions et de règles sous forme d'arrêtés ou même de décrets, tout en ayant force obligatoire et concernant la population, avaient été observées sans avoir été promulguées et publiées. C'est par l'action des autorités que le public apprenait l'existence des normes juridiques, dont il n'a jamais été à même de connaître et d'apprécier le contenu exact. Les sources mêmes étant tronquées ou incomplètes, le corps juridique, dans son ensemble, ne pouvait servir d'objet à une étude approfondie.

Il y avait une Diète à Varsovie. Pendant les sessions le gou-

vernement était obligé de lever un peu le voile qui couvrait ses agissements. Un des ministres, au nom du Conseil Administratif, rendait compte aux Chambres des actes du gouvernement. Le Conseil d'Etat de son côté leur présentait un tableau général de l'état du pays. Cet exposé jetait quelques rayons de lumière au moins sur les intentions des autorités et sur les résultats acquis par elles dans l'administration.

Une appréciation, venant de la part des Commissions Réunies du Sénat et de la Chambre des Députés sous forme de „Rapport", y ajoutait de son côté quelque critique générale ou de détail, ou révélait quelque fait nouveau. Mais en somme le gouvernement dans ses énonciations ne disait que ce qu'il voulait ou ce qu'il avait intérêt à dire. Les Commissions Réunies ne jugeaient que ce qu'on leur avait présenté ou les faits tombés dans le domaine public et trop connus pour qu'on pût les cacher ou nier.

Par malheur, ces jets de lumière furent trop courts et trop intermittents. La Diète, en quinze ans, ne fut réunie que quatre fois (en 1818, 1820, 1825 et 1830) et pas pour plus longtemps que pour un mois à chaque session. Le gouvernement, après la clôture, pouvait continuer à travailler tranquillement dans l'ombre. La presse, soumise dès 1819 à une censure préalable, ne pouvait pas contribuer à répandre la connaissance des choses que la population aurait eu intérêt de voir et d'apprécier.

Il en résulta que les contemporains, et on peut en dire autant des historiens de l'époque qui suivit l'écrasement de la Pologne constitutionnelle, se trouvèrent dans la même ignorance à l'endroit du fonctionnement véritable du gouvernement pendant les quinze années de 1815 à 1830. Heureusement la cause de l'histoire n'était que remise sans être définitivement perdue. Si les autorités polonaises travaillèrent à l'ombre, elles écrivirent beaucoup et observèrent pas mal d'ordre dans leurs écritures. Les Archives, où venaient s'entasser les uns sur les autres les procès-verbaux des séances du Conseil Administratif et du Conseil d'Etat ainsi que les „Actes" ou documents concernant les affaires courantes, prirent dès lors un développement considérable. Le classement des documents s'effectuait également d'après un système clair et bien conçu. Dans cet état les archives, toujours fermées pour le public, se conservèrent intactes à travers la révolution de 1830, la période de la dictature militaire du Lieutenant Paskevitch, le soulèvement de 1863 suivi

d'une répression cruelle — jusqu'à nos jours. Ce n'est qu'à la fin de 1904 que l'auteur du mémoire présenté à l'Académie le 21 novembre, a eu la chance d'obtenir — en tant que professeur de droit public à l'université de Cracovie et chargé de faire des recherches pour l'Académie des Sciences — la permission de pénétrer dans les Archives de la Chancellerie du Général-Gouverneur de Varsovie. En présence de plusieurs milliers de volumes manuscrits, on ne pouvait guère songer à entreprendre d'emblée un traité définitif sur la Constitution de 1815 et son application en Pologne. Ce qui paraissait indiqué et faisable, c'est une esquisse générale, touchant aux points essentiels, fondamentaux et évitant les détails, — étude provisoire en quelque sorte, mais faite sur des sources authentiques — et servant à tracer un cadre pour des travaux monographiques ultérieurs qui viendront la compléter et corriger. Dans cet amas de documents tout n'est pas de nature à intéresser un historien; les pièces qui attirent l'attention d'un jurisconsulte sont encore moins nombreuses; mais pour que le choix et le classement des matières soient judicieux il faut tout lire de peur de passer à côté de documents importants. On comprend dès lors que dans ces conditions, malgré toute la diligence, loin d'aller vite en besogne, on ne peut avancer qu'avec beaucoup de prudence, le lendemain pouvant facilement démentir les conclusions de la veille.

La matière brute destinée à être mise en oeuvre peut se classer sous les rubriques suivantes:

a) Décrets du Lieutenant Royal, rendus en Conseil Administratif, plus tard les décrets du Conseil Administratif lui-même, lorsque le Roi, après la mort du Prince Zajączek, ne l'a pas remplacé. Un grand nombre de ces décrets n'ont jamais été publiés et étaient connus des autorités par des copies ou extraits des procès-verbaux du Conseil Administratif.

b) Procès-verbaux du Conseil Administratif ou comptes rendus des discussions qui avaient eu lieu dans son sein. C'est là que le Conseiller Secrétaire d'Etat donnait lecture des Lettres officielles du Ministre Secrétaire d'Etat résidant à S. Pétersbourg, qui contenaient l'expression de la volonté royale. Quelques-unes de ces lettres sont reproduites in extenso, d'autres sont résumées, d'autres enfin seulement mentionnées. Là le Lieutenant produisait ses motions et propositions ou attendait les propositions et rapports des ministres, chacun pour son ressort particulier.

c) Actes du Conseil Administratif, soit annexes aux procès-verbaux ci-dessus, contiennent les pièces ayant servi à éclairer le Conseil, et permettant de suivre les affaires générales ou particulières dans leur développement, depuis l'origine jusqu'à la décision du Conseil.

d) Procès-verbaux du Conseil d'Etat, soit comptes rendus des séances plénières et des discussions, principalement sur les projets législatifs sous leur double forme, projets de loi proprement dits — projets devant être soumis à l'approbation de la Diète; projets de décrets royaux rendus en Conseil d'Etat.

e) Actes du Conseil d'Etat, soit annexes aux procès-verbaux ci-dessus contiennent les textes des projets législatifs, les rapports des rapporteurs, les observations royales, arrivées par l'entremise du Ministre Secrétaire d'Etat.

Pour donner une idée complète de l'action des organes supérieurs il aurait fallu avoir à sa disposition la correspondance entière du gouvernement polonais avec le Ministre Secrétaire d'Etat. On n'en trouve qu'une seule partie à Varsovie disséminée dans les différents dossiers sous les rubriques *b*), *c*), *d*), *e*), ci-dessus. La totalité des actes qui s'y rapportent reste conservée à S. Pétersbourg aux Archives du Conseil d'Etat Russe, où l'on n'a pu encore les utiliser pour l'histoire de cette époque.

Quoiqu'il en soit, les documents varsoviens permettent d'entreprendre une étude plus approfondie du droit constitutionnel du Royaume de Pologne. L'esquisse générale dont il était question plus haut doit avoir pour but de présenter non seulement le droit abstrait tel qu'il était couché et rédigé en paragraphes de la Constitution, mais tel qu'il apparaît éclairé par la pratique. La Charte, était-elle une vérité? Si non, dans quelle mesure la réalité s'est-elle éloignée du modèle qui aurait dû être suivi? Quels furent les auteurs des écarts éventuels? Quelle part de responsabilité retombe sur le régime du droit public existant, dans cet enchevêtrement de causes qui ont abouti après quinze années de paix à la révolution de 1830: voilà les questions qui jusqu'à présent ne pouvaient même pas être posées, et auxquelles l'„Esquisse générale“ projetée devrait contribuer à apporter une réponse. Le mémoire ci-dessus, concernant les budgets du Royaume de Pologne au point de vue constitutionnel, n'est qu'un fragment tiré de l'esquisse générale.

La partie financière proprement dite y est passée sous silence. de

même l'aspect administratif de la question auquel un autre chapitre sera consacré. Ce qui importait tout d'abord c'était de dégager nettement les principes juridiques concernant les organes et leur compétence en matière budgétaire.

L'article 91 de la Constitution prescrivait que „la Diète délibère d'après les communications du Souverain sur l'augmentation ou la réduction des impôts, contributions, taxes et charges publiques quelconques, sur les changements qu'ils peuvent exiger, sur le meilleur et le plus juste mode de répartition, sur la formation du Budget en recettes et dépenses, sur le règlement du système monétaire"... L'art. 93, prévoyant le cas où la Diète ne voterait pas un nouveau budget, conservait à l'ancien force de loi jusqu'à la prochaine session. Néanmoins le budget devait cesser au bout de quatre années si la Diète n'était pas convoquée pendant cet intervalle. L'art. 39 reconnaissait au Roi le droit de disposer des revenus de l'Etat conformément au Budget qui en serait formé et par lui approuvé.

Le système adopté par la Constitution admettait donc en certaine mesure la collaboration de la Diète, en tant du moins qu'il réclamait que le projet du Budget fût communiqué aux Chambres pour être approuvé, modifié ou rejeté. Cette collaboration devenait indispensable lorsqu'il s'agissait de toucher au système d'impôts existant. Mais — abstraction faite des modifications dans les lois financières — les droits de la Diète étaient sensiblement atteints par le principe de la permanence du Budget, lequel pouvait être prolongé d'année en année indéfiniment. La limite de quatre années n'était pas une garantie sérieuse pour les droits strictement budgétaires de la Diète, attendu qu'il suffisait que la Diète fût convoquée pour interrompre l'action extinctive du temps, et redonner à l'ancien budget une force nouvelle, même en présence d'un vote négatif des Chambres. Le gouvernement, grâce au principe de la permanence du Budget, avait des garanties sérieuses contre la mauvaise volonté de la Diète. Celle-ci n'en avait point de réelles contre le gouvernement, lequel pouvait se tirer d'un mauvais cas en se contentant de convoquer les Chambres avant l'expiration du terme indiqué. En réalité, les droits modestes de la Diète se trouvèrent encore amoindris: dans la période de quinze années aucun budget ne fut même soumis à l'approbation des Chambres.

Pour expliquer ce phénomène curieux de la dépossession de la Diète de ses droits, il faut mentionner encore un article de la Con-

stitution dont le gouvernement se servit d'une singulière manière en cette occurrence.

C'est l'art. 162 portant que „le premier budget des revenus et dépenses sera réglé par le Roi sur l'avis du Conseil d'Etat. Ce budget sera exécuté jusqu'à ce qu'il ait été modifié ou changé par le Souverain et les deux Chambres".

A première vue on n'aperçoit pas comment cet article inoffensif — encore qu'on y découvre le principe de la permanence plus fortement accusé, mais en somme contenant une disposition transitoire — a pu détruire les droits de la Diète. Il y a là une lacune qui ne peut être remplie que par l'étude des procès-verbaux du Conseil Administratif et de la correspondance avec le Ministre Secrétaire d'Etat résidant à S. Pétersbourg. Alors seulement on peut se rendre compte de ce que l'interprétation abusive y a ajouté et de la doctrine qui a servi à justifier le procédé adopté par le gouvernement.

L'abus consiste en ceci: La signification des mots: „le premier Budget", qui suivant une interprétation naturelle, devaient désigner le premier budget en date du nouveau royaume constitutionnel (mettons celui de 1817) — change et est remplacée par une autre, indépendante d'une date fixe quelconque. L'accent n'est pas porté sur le mot „premier", mais sur la manière dont ce budget sera formé. Un Budget, lequel aura été réglé par le Roi sur l'avis du Conseil d'Etat, méritera seul la qualification de „premier". L'ordre logique se trouvé ainsi interverti. La qualification de „premier" acquise de cette façon au budget fait sur l'avis du Conseil d'Etat, lui sert à se placer avant tout budget voté par les Chambres.

Avant que le système des articles 39, 91, 93, système basé sur les droits de la Diète puisse être appliqué — il faut qu'il soit précédé du système de l'article 162, système basé sur la collaboration du Conseil d'Etat. Comme celui-ci n'est fixé à aucune date certaine et peut en fait être reculé indéfiniment, la question se pose: par qui seront faits les budgets avant la formation du fameux premier budget? La Constitution ne peut donner ici — et pour cause — une réponse satisfaisante. On en sortira en profitant du régime de fait existant avant la création du royaume de Pologne et du pouvoir exercé à cette époque dans le pays par Alexandre I: on se contentera des budgets non constitutionnels, des budgets exclusivement

royaux, formés sans collaboration du Conseil d'Etat et des Chambres. L'article 162 ainsi interprété ne sert qu'à repousser dans un avenir éloigné la mise en vigueur des articles 39, 91, 93. Lui, à son tour attendra si bien le moment d'être appliqué par le roi que durant toute l'époque constitutionnelle on n'aboutira pas à la formation du I-er budget. La Pologne n'aura connu que les bienfaits du troisième système, système exclusivement royal et inconstitutionnel.

La question de savoir sur qui retombe la responsabilité du procédé, se laisse également résoudre par l'étude des sources. Il est certain que le gouvernement n'agissait pas ici d'après un plan machiavélique, tendant directement à déposséder entièrement les Chambres. Le résultat final fut le produit du concours de circonstances diverses.

Le roi nourrissait une ambition qui n'avait en elle-même rien d'inconstitutionnel: celle d'opérer sous le couvert de l'art. 162 une refonte générale du système financier et d'apparaître ainsi, sur le terrain économique comme sur le terrain politique — en qualité de rénovateur et bienfaiteur — bénéfice et honneur dont il voulait se réserver tout le prix sans en céder une part à la Diète. En vue de cette idée, il désirait utiliser l'art. 162 comptant d'un seul coup introduire une réforme fiscale générale abstraite et promulguer un budget pour l'année 1817, qui en serait l'application. Ce plan échoua par suite du retard qui se produisit dans la préparation et la discussion du projet de réforme dans le Conseil d'Etat. C'est à ce moment que le gouvernement polonais eut le malencontreuse inspiration de suggérer au roi l'idée de régler le budget de 1817 par voie bureaucratique sans recourir à l'art. 162 qu'il entendait réserver pour les besoins de la réforme fiscale, encore en cours. Il croyait pouvoir le faire, d'une part sous prétexte que le budget de 1817 ne devait contenir aucune innovation en matière d'impôt et ne se présentait que comme une application des lois fiscales existantes: erreur juridique provenant de l'oubli ou de l'envie de ne pas voir que le budget des dépenses, comme absolument nouveau et correspondant aux nouveaux besoins du royaume de Pologne rétabli — demeurait soumis aux prescriptions de la loi fondamentale nouvelle, soit de la Constitution.

Il croyait d'autre part réserver l'emploi de l'art. 162 pour l'avenir par un moyen bien simple: celui d'appeler la réforme fiscale projetée „le premier budget général soit la loi fiscale permanente“,

double erreur, dont l'une, juridique, provenant d'une identification à tort de la législation financière avec le budget annuel; l'autre, de fait, consistant à donner la qualification de premier au budget qui ne serait que second, troisième etc. suivant qu'il aurait été promulgué en 1817, 1818 ou plus tard encore. Le roi suivit l'avis de ses conseillers officiels. La Diète de 1818 semble ne pas s'être aperçue de ce tour de passe-passe.

Un précédent fut ainsi créé qui permit au roi de prendre son temps pour opérer la réforme désirée. Il n'abandonne pas l'idée de se faire l'auteur de ce qu'il appelle le premier budget constitutionnel; il presse même les ministres des Finances successifs, d'en hâter la préparation; mais, en même temps, par le fait de multiplier dans ses instructions le nombre de qualités que ce budget idéal doit posséder et d'exigences auxquelles il doit répondre, le roi retarde plus qu'il ne rapproche le moment de son apparition. Dès 1821 il trouve dans le nouveau ministre des Finances, le prince Lubecki, un conseiller qui, à force d'abonder dans le même sens et d'inventer de son côté de nouveaux moyens dilatoires, rendra impossible le retour au système constitutionnel, ne serait-ce que celui de l'art. 162. En 1830, les Commissions Réunies de la Chambre des Députés reprenant le problème à fond et signalant à la Chambre l'abus qui se perpétue depuis quinze ans, percent à jour la doctrine dont le gouvernement se sert pour garder dans sa main les ressources du pays et le droit d'en disposer. Là encore la Chambre, dans son adresse au roi Nicolas I, par opportunisme, ne trouve pas d'accents énergiques pour flétrir la conduite du gouvernement, et se contente d'exprimer un voeu en faveur d'un budget constitutionnel.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1905. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

20 Grudnia 1905.

93

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 10. Décembre. 1905.

Sommaire. Séances du 12 et du 16 décembre.

Résumés: 18. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 16 novembre 1905.

19. O. BALZER. Histoire de l'organisation politique et sociale de la Pologne. Sommaire des leçons faites à l'Université de Léopol.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1905

PRÉSIDENCE DE M. J. TRETIAK.

Le Secrétaire présente le travail de M. BOLESLAS KIELSKI: *„L'influence du théatre de Molière sur le développement de la comédie en Pologne“*.

Le Sécretaire présente le compte rendu de la séance de la Commision de l'histoire de l'art en Pologne du 16 novembre 1905 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 95.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1905.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. ST. SMOLKA présente son travail: „*La politique du Prince Xavier Drucki-Lubecki pendant l'insurrection polonaise en 1830 et 1831*".

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. GRABSKI: „*La politique agraire en général et spécialement au point de vue des intérêts de la nation polonaise*".

Résumés

18. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 16 listopada 1905.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 16 novembre 1905***).

Au début de la séance le président rend hommage à la mémoire de Joseph Zieliński, membre de la Commission, récemment décédé. En termes chaleureux et émus il rappelle la part active que le défunt prit aux travaux de la Société, les nombreux ouvrages qu'il publia dans les „Mémoires" et les intéressantes communications que l'on eut à maintes reprises le plaisir d'écouter dans les réunions des membres de la Commission. Puis il rend compte des résultats jusqu'ici obtenus par la délégation qui a naguère entrepris une excursion scientifique dans le Royaume de Pologne, et soumet à l'assemblée des photographies fort intéressantes, entre autres de belles et nettes reproductions d'un cénotaphe du XIII-e siècle. C'est une superbe plaque de marbre en style roman qui se trouve à Wąchock. Ensuite M. Sokołowski donne quelques renseignements au sujet de la photographie d'une „buława" (masse d'armes, bâton de commandement) envoyée par M. Linniczenko d'Odessa. Cet objet d'art où l'on voit l'effigie de Stefan Batory est sans doute apocryphe. Il donne ensuite lecture d'une note de M. Théodore Talowski au sujet des églises grecques de Tłuste et de Niechowice. L'église de Tłuste, en bois de chêne, fut construite en 1731, ainsi qu'en fait foi l'inscription gravée au-dessus de l'entrée principale. Par contre, il n'a pas été possible de déterminer exactement la date d'érection de l'église de Niechowice. Il est vraisemblable toutefois qu'elle n'est pas antérieure au XVIII-e siècle. M. Talowski a joint à sa com-

munication cinq excellentes photographies et le plan horizontal des deux édifices.

Le Secrétaire de la Commission donne lecture de la notice de M. Michel Witanowski sur le château de Boryslawice. La terre de Boryslawice appartenait vers la fin du XIV-e siècle à la famille Jastrzębiec, et il semble établi que le château fut bâti dans les premières années du XV-e siècle par le primat Adalbert Jastrzębiec. Il ne reste plus aujourd'hui que des ruines dévastées de cette grande construction gothique. Le château, en brique, s'élevait sur un monticule artificiel et, du côté des marécages, était entouré d'un fossé et d'un double mur d'enceinte. Le plan primitif présente un quadrilatère rectangle allongé, ce qui, avec quelques autres particularités caractéristiques, permet de supposer que l'on s'inspira pour l'édification de cette forteresse des modèles fournis par les manoirs teutoniques. Dans la chapelle vouée à St. Christophe, on voit encore au-dessus du portail quelques traces de peintures à la fresque. Ce château, encore habité au commencement du XVIII-e siècle, appartenait vers le milieu du XVI-e à la famille Rzewuski; il passa aux Gembicki, pendant le XVII-e siècle, enfin au Szczawinski au XVIII-e.

M. Jean Ptasznik, au cours de ses recherches pour l'histoire de l'influence italienne sur Cracovie, a découvert dans les actes municipaux un contrat passé en 1567 entre des architectes italiens et les chanoines de la collégiale de S. Florian, dans le but de reconstruire leur antique église. Jusqu'ici on ignorait le nom de ces architectes que ce document nous révèle aujourd'hui. Ils s'appelaient Pierre Meno, surnommé aussi Menżek, et Bernard Logano. Après avoir renforcé les vieux fondements, ils devront y élever des piliers et „d'après les anciennes mesures et proportions“ construire une voûte. L'ouvrage à forfait sera payé 500 florins.

Enfin M. Séverin Udziela fait le résumé d'un travail de M. Michel Brenstein sur: „Les Croix et chapelles votives ou oratoires en Samogitie“, travail auquel sont joints quantité de dessins et de photographies. Ces croix, ces petits monuments religieux abondent en Samogitie, et dans chaque paroisse présentent un type particulier, spécial.

L'observation précédente se rapporte aux vieux monuments de ce genre, car les nouveaux n'ont aucune valeur artistique, et s'éloignent fort de l'antique tradition. L'auteur les divise en quatre catégories: monuments à toiture ou auvent, à niches, chapelles, figures

appliquées snr des arbres. M. Sokołowski fait remarquer à ce propos l'influence du grand art visible dans ces rustiques oratoires pleins de caractère, et dont les dispositions rappellent les tryptiques gothiques de la Prusse orientale.

---

19. O. BALZER: **Historya ustroju Polski.** *(Verfassungsgeschichte Polens)* [1].

Vorbemerkungen.

1. Slaven. Ihr Stammbaum in der Gruppe der arischen Völker und ihre Ursitze. Die Spaltung des slavischen Stammes in zwei Hauptzweige: die nordostsüdlichen und die westlichen Slaven, und die weitere Einteilung dieser Abzweigungen in einzelne

[1]) Es ist dies eine Übersicht der an der Universität Lemberg abgehaltenen Vorlesungen nach litographierten Ausgaben, die zu dreien Malen von dem Vereine „Bibliothek der Rechtshörer" in Lemberg in den Jahren 1896, 1898 und 1902 publiziert wurden. Alle drei Ausgaben geben die Gedanken des Verfassers nicht immer treu wieder, weisen hie und da Lücken auf, und enthalten überdies eine Reihe von oft groben Fehlern, als Folge einer ungenauen Redaktion des Herausgebers, der sich mit dem Verfasser durchaus nicht zu verständigen gesucht hatte. Die zweite und dritte Ausgabe (v. J. 1898 und 1902) sind eine wörtliche Abschrift der ersten (1896), wiederholen alle Fehler derselben, und berücksichtigen Änderungen und Ergänzungen nicht, die der Verfasser unterdessen in seine Vorlesungen eingeführt hatte; für die Berücksichtigung späterer, zahlreicher und oft grundsätzlicher, nach dem Jahre 1902 durchgeführter Änderungen fand sich natürlich in den drei vor dieser Zeit publizierten Ausgaben umsoweniger Platz. Es versteht sich von selbst, daß in den Vorlesungen die Resultate der früheren Forschungen, welche bis zum Augenblick ihres Erscheinens erzielt wurden, verwertet worden sind; was in denselben literarisches Eigentum des Verfassers ist, wenigstens als solches seit Veröffentlichung der ersten litographierten Ausgabe (1896) gelten kann, läßt sich in folgenden Punkten zusammenfassen: 1) Konstatierung und Erläuterung einer Reihe von Tatsachen und Erscheinungen, die von den früheren Forschern nicht berücksichtigt worden sind; 2) Beurteilung und Kritik sowohl dieser als auch der vordem bereits feststehenden Tatsachen und Erscheinungen, insofern sie von den Ansichten und der Kritik früherer Forscher abweichen; 3) genetische Verknüpfung dieser Fakta und Erscheinungen mit einander, abermals insofern sich dieselbe von den in dieser Hinsicht früher ausgesprochenen Anschauungen unterscheidet; 4) Auswahl des zur Besprechung in einem Grundriß der Verfassungsgeschichte Polens geeigneten Materials; 5) Zerlegung desselben, Disposition und Konstruktion eines Gesamtbildes. Wo und inwiefern jene selbständigen Elemente in den vorliegenden Vorlesungen enthalten sind, ist der Kritik der Kenner dieses Gegenstandes zu überlassen. Die hier vorliegende gedrängte

Völker. Die Wanderungen der Slaven und ihre Verbreitung nach dem Norden, Westen und Osten zu. Die ersten großen slavischen Reiche mit universaler Tendenz; das Reich Samos, das großmährische Reich. Die Entstehung nationaler Staaten: in der nordostsüdlichen Gruppe zum Teil durch Eingreifen fremder Elemente (Bulgarien, Rußland = Ruś), in der westlichen Gruppe durch Evolution der lokalen Verhältnisse (Böhmen, Polen).

2. Perioden in der polnischen Verfassungsgeschichte. Der soziale und politische Organismus der Staaten unterliegt im Laufe der Zeit prinzipiellen Änderungen, welche die Grundlage zur Unterscheidung von Perioden bieten; an der Grenze stehen hier epochemachende Fakta, die sich nicht immer durch ein genaues chronologisches Datum bestimmen lassen. Die Änderungen der Verfassung werden durch das wechselseitige Verhältnis des sozialen und staatlichen Elementes bedingt. In Anwendung auf Polen lassen sich hier — die einleitende Periode, die die vorhistorische Zeit umfaßt, zu der die Anfänge der sozialen und politischen Gestaltung gehören, ausgenommen — seit den 60-er Jahren des X. Jahrh. bis zum Jahre 1795 drei besondere Perioden unterscheiden, überdies die Anfänge einer vierten Periode, und zwar: Die erste Periode, die des herzoglichen Rechtes, bis zu den Anfängen des XIII. Jahrh., welche sich durch das Übergewicht des staatlichen Elementes über das soziale, d. h. durch eine stark konzentrierte herzogliche Gewalt und den Mangel an Selbstbestimmungsrechten der Gesellschaft kennzeichnet. Die Immunitätsprivilegien zu Gunsten der Kirche (1211—1215) leiten die zweite, bis zum Jahre 1505 reichende Periode ein, die als Periode der Autonomie der Ständegenos-

Übersicht des Inhaltes stützt sich ausschließlich auf die litographierten Vorlesungen v. 1896, 1898 und 1902, sie führt also nur dasjenige an, was zur Zeit ihrer Herausgabe bereits publiziert und zugänglich war; übergangen wurden nur jene Ausführungen, die der Verfasser gegenwärtig schon als fehlerhaft oder unbegründet betrachtet. Neue Änderungen, die in die Vorlesungen seit dem Jahre 1896 eingeführt worden sind, wurden in dieser Übersicht absichtlich nicht berücksichtigt, da sie bisher nicht veröffentlicht sind; nur an einigen Stellen, mit Rücksicht auf die Notwendigkeit der Erklärung mancher Fragen und Anschauungen, wurden in Anmerkungen in möglichst kurzer Form entsprechende Ergänzungen oder wenigstens Verwahrungen angebracht. Gleichzeitig werden zwei Exemplare der litographierten Vorlesungen, das eine vom Jahre 1896 in der Ossolińskischen Bibliothek zu Lemberg, das zweite v. J. 1898 in der Jagellonischen Bibliothek zu Krakau niedergelegt.

senschaften bezeichnet werden kann: die Gesellschaft macht sich von dem Übergewicht des staatlichen Elementes frei, zerfällt in mehrere für sich organisierte und gegeneinander abgegrenzte Stände (Geistlichkeit, Adel, Bürger, Bauern), die mit besonderen Privilegien versehen sind; jeder Stand gewinnt das Recht, seine eigenen Angelegenheiten selbständig zu erledigen, und zwar so, daß einer in die Angelegenheiten des anderen nicht eingreifen darf. So entsteht in der Organisation des sozialen Elementes das Gleichgewicht; Hand in Hand geht damit das Gleichgewicht zwischen dem sozialen und dem staatlichen Element, da der Staat nicht in die inneren Angelegenheiten der Stände eingreifen darf, diese aber hinwiederum verpflichtet sind, zur Verwirklichung der allgemeinen Staatsinteressen beizutragen. Auch hat der Staat zur Verwirklichung seiner Zwecke eigens dazu berufene Organe. Die dritte Periode, die der Adels-Republik (Republik bedeutet hier so viel wie Staat, nicht Republik im heutigen Sinne), zu der teilweise durch die Änderungen in der zweiten Hälfte des XV Jahrh. der Grund vorbereitet worden ist, vom Jahre 1505 bis zum vierjährigen Reichstag (1788), weist als charakteristisches Kennzeichen das Bestreben des Adelsstandes auf, Übergewicht über die anderen Stände zu gewinnen; der Bauern- und der Bürgerstand büssen einen großen Teil ihrer Rechte ein und werden unter den Einfluß und die Botmäßigkeit des adeligen Elementes gestellt; die Geistlichkeit erhält sich allerdings bei ihren Rechten, doch hat zu den höheren Würden nur der Adel Zutritt. Die Folge davon ist die Verschiebung des sozialen Gleichgewichtes und, was damit verbunden, auch die des Gleichgewichtes zwischen dem sozialen und dem staatlichen Element, da der Adel den Haupteinfluß auf die Leitung der Staatsangelegenheiten gewinnt, einen beträchtlichen Teil der Attribute der Regierung auf sich selbst überträgt und deren Macht und Bedeutung lahmlegt. Die einzelnen Stadien dieser Entwickelung sind: das Radomer Gesetz 1505, das auf dem Landtag nur den Anteil des Adels in dem geistlichen und weltlichen Senat und in der Landbotenkammer des Reichstags anerkennt, in weiterer Folge die Erweiterung des Einflusses des Reichstages auf ein immer umfangreicheres Gebiet von Regierungsangelegenheiten, schließlich das Übergewicht der Provinziallandtage über den Reichstag selbt. In den drei besprochenen Perioden unterliegt somit das Verhältnis des sozialen und staatlichen Elementes grundsätzlichen Änderungen:

es besteht zuerst das Übergewicht des staatlichen Elementes mit Hintansetzung des sozialen, sodann erfolgt, nach einer Periode des Gleichgewichtes, die Überhandnahme des sozialen Elementes über das staatliche. Die Gesetzgebung des vierjährigen Reichstages (1788—1792), besonders die Konstitution vom 3 Mai 1791, hatte vieles in der Verfassung der Adelsrepublik geändert, indem sie das besprochene ungleiche Verhältnis in bedeutendem Grade beseitigte, so daß sie ein Wendepunkt ist, von dem aus man eine vierte Periode beginnen könnte, die Periode des modernen Rechtsstaates, die sich jedoch infolge der kurz darauf erfolgten politischen Ereignisse, welche mit den beiden letzten Teilungen endeten, nicht entwickeln konnte.

3. Literatur. Die historische Schule in der Rechtswissenschaft, ihre Bedeutung und Methode. Czacki. Theorie von der Abstammung des polnischen Rechtes vom normannischen und die ihr gegenübergestellte Theorie von der Abstammung desselben vom römischen Recht. Grundlosigkeit beider Theorien. Lelewel, Bandtkie, Maciejowski. Mängel in der bisherigen Entwickelung der Wissenschaft. Helcel und seine besonderen Verdienste. Versuche einer Darstellung des Gesamtbildes der polnischen Verfassungsgeschichte: Hofman, Hüppe, Bobrzyński. Richtungen in der neueren Wissenschaft: Arbeiten an der Herausgabe von Quellen, Urkundenbüchern, gerichtlichen Aufzeichnungen, Denkmälern der Gesetzgebung. Größere Konstruktionsarbeiten: Hube, Dunin. Monographien: Piekosiński, Pawiński, Bobrzyński, Ulanowski u. a.

I. Periode. Das herzogliche Recht.

4. Genesis des polnischen Staates. Das polnische Volk zerfällt ursprünglich in mehrere besondere Stämme, wie Polanen, Kujavier, Łenczycanen (Łęczycanie), Masovier, Slesanen, Kleinpolen (Wiślanen), deren jeder besondere Herzoge hatte, die jedoch nur eine geringe Macht besaßen; sie entscheiden nicht selbständig wichtigere Angelegenheiten des Stammes, sondern berufen die Vornehmeren zu Versammlungen (wiece); die Versammelten entscheiden hier über die Angelegenheiten des Stammes, oft sogar entziehen sie dem Herzog seine Macht. In der ursprünglichen Monarchie der Piasten, wie sie in der Geschichte hervortritt, ist dagegen die herzogliche Gewalt stark konzentriert und von den Wiece unabhängig; diese Änderung wurde durch die Bildung des Staates, oder vielmehr die Art, wie derselbe gebildet wurde, verursacht. Verschiedene An-

sichten über die Genesis des polnischen Staates. Die Eroberungstheorien des Szajnocha, Maciejowski, Piekosiński sind unbegründet. Die Vereinigung wurde von dem Stamme der Polanen und der dort herrschenden Dynastie der Piasten, die vielleicht von dem obersten Beamten am Hofe der früheren Dynastie der Popieliden, *piast* genannt, abstammt, und zwar wahrscheinlich durch Unterwerfung anderer verwandter Stämme, auf welche der Name des Stammes der Polanen als ein alle Stämme umfassender Nationalname überging, durchgeführt. Infolge der Eroberung entsteht eine starke herzogliche Gewalt zuerst den unterworfenen Stämmen und dann auch dem Urstamm gegenüber, sie beseitigt die Bedeutung der Wiece als eines den Herrscher einschränkenden Organs und schafft eine starke Organisation des „herzoglichen Rechtes". Analogien in der Geschichte anderer slavischer Völker und in der Geschichte Westeuropas.

5. **Typen der Besiedlung des Landes.** Schwierigkeiten der ursprünglichen Besiedlung. Die Besiedlung Polens erstreckt sich über eine Reihe vorhistorischer und die ersten historischen Jahrhunderte der polnischen Geschichte. Die patronymischen Dörfer auf-ice, vom Namen des Familienhauptes gebildet (Kwiatek, Kwiatkowice). Häufig zeigt diese Form an, wem die Einwohnerschaft des Dorfes untertan war, z. B. Opatowice (opat – Abt), Biskupice (biskup—Bischof). Namen von Ansiedlungen, welche die Beschäftigung der daselbst wohnenden unfreien Bevölkerung bezeichnen, sog. Frondörfer (Piekary, Kuchary, Szklary, Zduny, Koniary). Namen von Dörfern, die mit Kriegsgefangenen angesiedelt wurden (Czechy, Pomorzany, Prusy, Węgry). Namen von Ansiedlungen, die ihre Zugehörigkeit durch Hinzufügung besitzanzeigender Endungen an den Namen des Eigentümers bezeichnen: Sieciechów, Bodzęcin, Prędocin, Sandomierz, Domaradz, Małogoszcz (Herrenansiedlungen). Niederlassungen, mit topographischen Namen (Dąbrowa) bezeichnet, die übrigens oft auch einen zweiten Namen führten, welcher irgend einem der vorhergehenden Typen entsprach. Ansiedlungen, die nach dem Geschlecht, welches sich dortselbst niedergelassen hatte, benannt wurden (früher irrtümlich Ritterdörfer genannt) wie Bąki, Rysie, Szamotuły, Zebry [1]).

[1]) Meinen neueren Arbeiten folgend, erkläre ich gegenwärtig im Anschluß an die hier angeführten Bezeichnungen der Ansiedlungstypen die Frage der Ge-

6. Organisation der Gesellschaft. Anfänglich existieren nur zwei Stände: Freie und Unfreie. Freie: die ursprüngliche Bevölkerung, teilweise jedoch verstärkt durch fremde Elemente, besonders durch das von den Piasten ins Land gerufene Rittertum aus Böhmen, Deutschland u. a. Die freie Bevölkerung wird nicht in weitere besondere Stände mit besonderen Rechten geschieden. Es gibt unter ihr nur Berufe: Geistlichkeit, Rittertum, Grundbesitzer u. s. w. Der Übertritt aus einem Beruf in einen anderen ist zulässig. Unter den Freien hebt sich der Adel hervor. Irrtümliche Theorien von einer dynastischen Abstammung desselben; es gehören hier diejenigen, welche größeren Landbesitz in einer Hand vereinigt haben und welche höhere Würden bekleiden; doch ist dies kein Stand, da er keine besonderen Rechte hat, sondern nur eine höhere soziale Bedeutung aufweist und überdies nach außen nicht abgeschlossen ist. Die unterste Gruppe der Freien, die dziedzice (Erben), wirtschaftet auf kleinen Landanteilen; im XII und XIII Jahrh. verschwindet diese Klasse. Unfreie sind entweder Kriegsgefangene, gekaufte Sklaven oder Verurteilte, die vordem Freie waren. Sie treiben entweder Ackerbau oder Viehzucht oder Dorfhandwerke, oder arbeiten als Dienerschaft auf den Edelhöfen. Sie sind persönlich und dinglich Unfreie (glebae adscripti). Ihr Herr kann sie von der Scholle reißen und anderweitig verwerten oder mitsamt dem Boden oder ohne denselben verkaufen. Von dem Boden liefern sie einen Teil des Ertrages an den Herrn ab und sind demselben überdies, je nach seinem Gutdünken, zu Diensten verpflichtet. Decimi, Sklaven, die nach dem Decimalsystem angesiedelt wurden; narocznicy (von narzec, przeznaczyć = bestimmen), die in den Frondörfern untergebracht wurden, und zu Dienstleistungen für das Grodrittertum bestimmt waren.

schlechtsorganisation und des ursprünglichen gemeinschaftlichen Geschlechtseigentums. Das (kleine) Geschlecht, das sich an einem Ort angesiedelt hat, steht unter der Leitung des Geschlechtsstarosten, der nicht durchaus der Älteste des Geschlechtes sein muß, und der gewöhnlich von seinem Vorgänger ernannt wird, weshalb die Starostengewalt sich mit der Zeit in eine erbliche umwandelt; bleibt die Ernennung des Vorgängers aus, so wählt den Starosten das Geschlecht. In wichtigeren Angelegenheiten des Geschlechtes entscheidet die Geschlechtsversammlung; der Starost verteilt die Arbeit und verwaltet die Vorräte. Der Grundbesitz gehört dem ganzen Geschlecht gemeinschaftlich, erst im Laufe der Zeit erfolgt seine Individualisierung. Spätere Spuren des gemeinschaftlichen Geschlechtseigentums: Blutrache und Vermögensrechte der Verwandten.

7. Das Wesen der herzoglichen Gewalt und das Verhältnis Polens zum päpstlichen Stuhle und zum deutschen Reich. Das Wesen der herzoglichen Gewalt liegt im Begriff des „herzoglichen Rechts“ (*ius ducale*). Der Herzog verfügt über das Land nach dem öffentlichen Recht, ihm gehört auch in privatrechtlicher Hinsicht alles Land, insoweit es durch die Ansiedler nicht in Besitz genommen ist. Die Einwohner sind ihm unmittelbar untertan (kein Lehnsverhältnis). Der Herzog entscheidet über Krieg und Frieden, er ist der oberste Feldherr, ernennt Beamte und setzt sie ab, er übt die höchste Regierungsgewalt aus und ist die Quelle aller Justiz, er hat das Recht, von der unfreien und teilweise auch von der freien Bevölkerung Lasten und Steuern zu verlangen. Sein Titel ist: ksiądz (knez), später verkleinert: książe. Das Wesen der starken herzoglichen Gewalt wird durch ein Abhängigkeitsverhältnis nach außen nicht beeinflußt. Zum päpstlichen Stuhle tritt Polen auf Grund der sogenannten Schenkung Gnesens durch Mieszko den Ersten v. 985—992 in ein Verhältnis der Unterordnung, da mit derselben die Pflicht der Erlegung eines Tributes durch die Herzöge zu Gunsten der Päpste verbunden war, welcher später in eine Zahlung von Seite der Bewohner Polens, d. i. in den Peterspfennig umgewandelt wurde; diese Pflicht wurde in der Folge zu einem das polnische Reich von den Nachbarstaaten unterscheidenden Merkmal. Eine Lehnsabhängigkeit war dieses Verhältnis zum päpstlichen Stuhle nicht; es war nur ein Protektionsverhältnis. Wesentlicher war die Abhängigkeit vom deutschen Reich. Mieszko der Erste verpflichtet sich 963, einen Tribut von dem Lande bis zur Warthe zu zahlen; überdies leisten sowohl er als auch Boleslaw der Tapfere in den Anfängen seiner Regierung den Königen Hilfe im Kriege und erscheinen an ihrem Hof (Elemente des Lehnsverhältnisses). Die Leistung des Tributes ist somit auf einen Traktat gestützt, das Lehnsverhältnis entwickelt sich nur faktisch. Die Zusammenkunft in Gnesen (1000) bringt Polen die vollständige Loslösung von deutscher Oberhoheit und eine eigene kirchliche Organisation mit dem Recht der Herzöge, Bischöfe zu ernennen; dies findet seinen Ausdruck in der Aufsetzung der deutschen Königskrone auf das Haupt Boleslaws des Tapferen durch Otto den Dritten, die keine Krönung im eigentlichen Sinne des Wortes war, da sie nur durch die kirchliche Gewalt vollzogen werden konnte. Die wirkliche Krönung erfolgt erst 1024 und wird noch zweimal

wiederholt (Mieszko der Zweite und Bolesław Szczodry 1076). Nach der Gnesner Zusammenkunft erneute Anstrengungen Deutschlands, Polen abhängig zu machen. Von da an wechselndes Verhältnis je nach Gestaltung der politischen Ereignisse und je nach der Eigenart der beiderseitigen Herrscher. Der Frieden von Krzyszkowo Boleslaws Kraushaars 1157; in der Folgezeit endgiltige Auflösung des Abhängigkeitsverhältnisses von Deutschland.

8. Die Thronfolge. Das Thronrecht der Piasten ist erblich, hat jedoch nur in männlicher Linie Geltung. die Frauen sind von der Thronfolge ausgeschlossen. Die Söhne des Vorgängers erben gemeinschaftlich, daher Teilung in Herzogtümer; fehlen Nachkommen, so erben Seitenverwandte, die von dem Vorgänger ernannt werden. Bei Teilung des Reiches unter Söhne erhält einer. der nach Gutdünken vom Vater gewählt wird (auch ein jüngerer Sohn) gewöhnlich einen größeren Anteil. und zugleich die Obergewalt (Prinzipat), oft auch verdrängt er die Brüder und vereinigt das ganze Reich in einer Hand. Das Testament Bolesławs Schiefmunds 1138 bestätigt für die Zukunft das Prinzip der Teilung und die großherzogliche Gewalt. regelt jedoch das Erbrecht des Prinzipats nach dem Grundsatz der Senioratserbfolge (der älteste im ganzen Geschlecht) und überweist das Krakauer Land dem jeweiligen Großherzog. Diese Erbfolgeordnung wird faktisch schon durch die Söhne Boleslaws Schiefmunds (die Vertreibung Wlodzislaws des Zweiten), rechtlich durch die Beschlüsse der Versammlung in Łęczyca 1180 oder 1181, welche das Anrecht der jüngsten Linie (Kasimirs des Gerechten) auf das Krakauer Herzogtum anerkannten, gestürzt. Die älteren Linien der Piasten kämpfen im XIII Jahrh. noch zu wiederholtenmalen um Anerkennung ihrer Rechte im Sinne des Testaments. doch ohne dauernden Erfolg, wobei die Teilung v. J. 1138 bestehen bleibt und in der Folge zu neuen Teilungen führt, so daß im XIII. Jahrh. Polen bereits in fast 20 Herzogtümer geteilt ist. In den Anfängen dieses Jahrhunderts verliert das Prinzipat des Krakauer Großherzogs immer mehr an Bedeutung (der Titel *dux Poloniae* in der Titulatur der Krakauer Herzöge wird aufgegeben). Ausdruck der Einheit des zerstückelten Reiches wird von nun an nur die kirchliche Organisation (die Gnesener Provinz. die alle polnischen Herzogtümer umfaßte).

9. Regierungs- und Verwaltungsorganisation. Die Regierungsgewalt ist in der Hand des Fürsten konzentriert; in wichti-

geren Angelegenheiten holt er den Rat der Vornehmeren ein. Zur Zeit Boleslaws des Tapferen existiert ein ständiger Rat von zwölf Männern, später werden zum Rat Würdenträger und Beamte überhaupt herangezogen, die von Zeit zu Zeit zu einer Versammlung (wiece) zusammentreten. Diese Versammlungen unterscheiden sich von den früheren altslavischen; sie sind nur eine Versammlung von Beamten, ohne genau bestimmte Kompetenz, ohne feste Termine der Zusammenkunft, ihr Rat bindet den Herzog nicht. Der wirkliche Einfluß der Versammlungen auf die Angelegenheiten des Staates wird um so größer, je geringer die Macht und die Bedeutung der Herrscher ist, immer größer also zur Zeit der Teilungen. Die Ausübung der Regierungsgewalt selbst beruht auf der persönlichen Erforschung der betreffenden Angelegenheiten von Seite des Herzogs und veranlaßt fortwährendes Bereisen des Landes. Die Wahl der Hauptstadt (Gniezno, d. h. Knezno, die herzogliche Burg), später Krakau. Teilweise läßt sich der Fürst von Beamten vertreten. Die Beamtenhierarchie ist eine zweifache: Hofbeamte und Beamte in den einzelnen Distrikten des Staates. Der älteste Hofbeamte ist, wie es scheint, der Piast, der Verwalter des herzoglichen Hofes. Wahrscheinlich unter Boleslaw dem Tapferen wurden neue Hofämter nach dem Beispiele des Abendlandes organisiert. Der Verwalter des Hofes wird zum kmieć pałacowy *(comes palatinus)*, der gelegentlich den Herzog als Heerführer (wojewoda) und in Ausübung der Gerichtsbarkeit (Palatingerichte) vertrat. Der Kanzler. Der Truchseß. Der Mundschenk. Mit der Teilung des Reiches in Herzogtümer führt jeder Herzog eine ebensolche Hofhierarchie bei sich ein, daher eine größere Anzahl von Palatinen, Kanzlern u. ä. (zu gleicher Zeit); überdies entstehen weitere Ämter, wie Kammerherr, Richter, Stallmeister, Jägermeister, Bannerherr, Schwertträger u. ä. Die Verwaltung der einzelnen Distrikte leiten die Burgkmeten *(comes castri, comes castellanus*, daher später Kastellan). Die Burgen entstanden teils in der früheren, teils in der historischen Zeit, sie dienten zunächst zur Verteidigung, daher die meisten derselben an den Grenzen und nicht im Innern des Reiches erbaut sind; deswegen sind auch die den Burgen zugehörenden Distrikte von verschiedener Größe und entsprechen nicht immer den Stammes- oder Volksterritorien. Die Burg ist keine Stadt, weder in ökonomischer Bedeutung (Handels- und Verkehrszentrum) noch in rechtlicher (eine sich selbst verwaltende Gemeinde); sie unterliegt

unmittelbar der Gewalt des Grodkmeten wie auch die übrigen Ortschaften der Kastellanei. Der Grodkmete zieht die dem Herzog gebührenden Abgaben ein, übt die polizeiliche und gerichtliche Gewalt aus und ist Anführer des in der Kastellanei vorhandenen Truppenkontingents. Das Gebiet der Kastellanei zerfällt in Gesamtbürgschaftsbezirke (opola, *vicinia);* es ist dies eine uralte Organisation, die eine größere Anzahl benachbarter Ansiedlungen (Territorialverband) umfaßt, welche einst das Recht der Verwaltung der Ortsangelegenheiten besaß, dieses Rechtes aber durch die starke herzogliche Gewalt beraubt wurde; sie erfüllt gegenwärtig nur folgende Funktionen: sie leistet entsprechende Abgaben, ist für die in ihrem Bezirke begangenen Verbrechen verantwortlich, wenn der Täter nicht entdeckt werden kann, und legt bei Grenzstreitigkeiten Zeugnis ab [1]).

10. Gerichtsverfassung. Die Rechtspflege wurde auf allen Stufen vom Herzog oder im Namen desselben ausgeübt, das Urteil stammt immer von einer Person. Der Herzog richtet entweder auf dem Wiec (Wiecegerichte) oder am Hofe (Hofgerichte), von Beamten umgeben, deren Rat ihn nicht bindet, da er das Urteil nach eigenem Gutachten fällt. Prinzipiell entscheidet er die wichtigsten Streitsachen, doch können vor seinen Richterstuhl auch minder bedeutende vorgebracht werden; ihm steht auch das Recht zu, im Falle eines Urteilscheltens zu erkennen. In Vertretung des Herzogs richtet gelegentlich der Palastkmete (Palatingerichte) oder der Hofrichter und Hofunterrichter. Auf den Burgen richten die freie Bevölkerung und in manchen Angelegenheiten auch die unfreie die Grodkmeten.

11. Dienstleistungen und Abgaben des herzoglichen Rechtes. Dieselben belasten vorzugsweise die unfreie Dorfbevölkerung. Bedeutendere Dienstleistungen: *a)* den Krieg betreffend: Krieg (Heerfolge), Verhau (das Fällen der Bäume in Wäldern, um den Durchzug der Feinde zu hindern), Bau und Ausbesserung der Burgen und Brücken, Wachdienst (Wache in den Burgen, später Geldleistung); *b)* die Erhaltung des Friedens und der Sicherheit betreffend: Alarm (krzyk), Verfolgung der Übeltäter (ślad); *c)* die Erleichterung der Kommunikation für den Herzog und dessen Be-

[1]) Die Genesis der Gesamtbürgschaftsbezirke behandelt der Verfasser gegenwärtig teilweise in anderer Beleuchtung.

amten betreffend: Vorspann, Fuhren, Stellung von Geleitmannschaft; Aufnahme und Verpflegung des Herzogs mit seinen Beamten. Jagdpflichten: Treiben. Falke. Abgaben: Lieferungen von Ochsen, Kühen, Schweinen, Honig; Hornvieh-, Pflug-, Hof-, Rauchfangssteuer. Wurde die Abgabe in Getreide entrichtet, so hieß sie *osep*, wenn in Geld, *obraz (moneta)*. Gebühren: Brücken-, Marktsteuer Prozeßgebühren (pomocne) u. s. w.

12. Kriegswesen. Den Kriegsdienst verrichtet das Rittertum, das von dem Herzog am Hofe und auf den Burgen erhalten wird, außerdem wahrscheinlich im Notfall die Grundbesitzer; prinzipiell auch die unfreie, zum „Krieg" verpflichtete Bevölkerung, doch wurde diese Verpflichtung selten geltend gemacht, höchstens bei feindlichem Überfall des Landes. Arten der Bewaffnung. Heeresorganisation nach Territorien, nicht nach Geschlechtern.

13. Rechtsentwickelung. Ausschließliche und vorwiegende Bedeutung des Gewohnheitsrechtes. Dessen Eigentümlichkeiten: Formalismus, Symbolistik, Einfachheit, Partikularismus. Der herzogliche Wille als ein das Gewohnheitsrecht umgestaltender und ergänzender Faktor, namentlich durch die von dem Herzog in der Verwaltung und Rechtspflege angewandte Praktik. Schwache Anfänge einer Gesetzgebung im eigentlichen Sinne des Wortes.

II. Periode: Autonomie der Ständegemeinschaften.

14. Übergang zur II Periode. Immunitäten und Entstehung der Autonomie. Das Streben der einzelnen durch gemeinsamen Beruf mit einander verbundenen Gesellschaftsgruppen nach gegenseitiger Isolierung und Abschließung und nach Erlangung besonderer Rechte und Privilegien, d. h. nach Umgestaltung zu Ständen im eigentlichen Sinne des Wortes, wird gegenüber der infolge der Teilungen und gegenseitigen Kämpfe stets abnehmenden Macht der Herrscher hauptsächlich in der Form von Immunitätsprivilegien verwirklicht. Privilegien werden entweder als spezielle, nach derselben Norm in allen Fällen verliehen, oder aber als allgemeine ganzen Ständen erteilt. Die Immunität enthält zwei Hauptfreiheiten: sie befreit von den Diensten und Abgaben des herzoglichen Rechtes und entzieht den Privilegierten und seine Güter der Gewalt (namentlich der Gerichtsbarkeit) der herzoglichen Beamten, einige Dienstleistungen jedoch ausgenommen und unbeschadet der Verpflichtung, sich in den wichtigsten Angelegenheiten dem Urteils-

spruch der Herzogs zu unterwerfen. An Stelle davon entstehen im Bereiche eines jeden Standes besondere selbständige, von den Ständen gewählte Ämter. Autonomie im weiteren Ausmaß erhalten die Geistlichkeit, der Adel und die Städte, in engeren Grenzen auch der Bauernstand (selbständige Gerichtsbarkeit). Jeder Stand ist mit einer Reihe besonderer Rechte ausgestattet, die sonst verschiedenen Inhalt haben, ist aber in Erledigung seiner Angelegenheiten nach innen durchaus selbständig und von den anderen Ständen unabhängig. So entsteht das Gleichgewicht der Stände, d. h. das Gleichgewicht im Bereiche der gesellschaftlichen Gliederung selbst. Zugleich mit demselben entwickelt sich das Gleichgewicht zwischen dem gesellschaftlichen und staatlichen Element, denn inwiefern der Staat kein Recht hat, in die inneren Angelegenheiten der Stände einzugreifen, insofern existiert auch ein gewisser Bereich allgemeiner (staatlicher) Angelegenheiten, zu deren Verwirklichung die Stände beitragen müssen und die von einer besonderen staatlichen Beamtenhierarchie erledigt werden; dabei können die einzelnen Stände auf den Verlauf derartiger Angelegenheiten nicht einseitig einwirken. Das Verhältnis des Herrschers zu den Ständen beruht nicht auf einer Verabredung, das Wesen und die Quelle seiner Gewalt sind dieselben wie in der ersten Periode, nur durch die Privilegien entsprechend geschmälert.

15. Kirche und Geistlichkeit. Der Kampf um die kirchlichen Freiheiten zu Anfang des XIII. Jahrh. Das Recht der Ernennung (Investitur) der Bischöfe wird den Herzögen benommen und den Kapiteln zugesprochen (1207). Die Immunitätsprivilegien der polnischen Kirche v. 1211 und 1214—1215, ergänzt durch spätere besondere Privilegien. Die Organisation der polnischen Kirche. Metropolitanverbände: Gnesen, Lemberg; das Bistum Ermland. Legation und Primat des Erzbischofs von Gnesen und die damit verbundenen Rechte. Einschränkung der Kapitularwahlen der Bischöfe durch päpstliche Reservate im Laufe der Zeit. Das Recht, Bischöfe zu ernennen, wird im Laufe des XIV. und XV. Jahrh. von den Königen zurückgewonnen (Form: *litterae instantiales*), aber erst durch die Bulle des Papstes Sixtus V. v. J. 1589 ausdrücklich bestätigt. Die Kapitularwürden werden seit 1496 für den Adel reserviert, mit geringen Ausnahmen für Plebejer-Doktoren. Die kirchliche Verfassung: Statuten der Provinzialsynoden, seit dem XIV. Jahrh. auch der Diözesansynoden. In Bezug auf Gerichtsbarkeit gelang die Durch-

führung des sg. *privilegium fori* nicht (d. h. daß geistliche Personen ausschließlich nur geistlichen Gerichten unterstehen sollen), dagegen umfaßte dieselbe teilweise auch weltliche Personen, nicht nur *in causis mere spiritualibus*, sondern auch *in causis saecularibus spiritualibus annexis*. Durch das Edikt von Wieluń v. J. 1424 wurde den Urteilssprüchen der geistlichen Gerichte eine weltliche Subsidiarexekution zuerkannt (aufgehoben 1563).

16. Der Adel. Verfall des früheren, von dem Herzog unterhaltenen Grodrittertums. Abhängigkeit des Kriegsdienstes vom Grundbesitz und zunehmende Verteilung der herzoglichen Güter zu Gunsten des Rittertums gegen die Pflicht, Kriegsdienste zu leisten. Die Güter des Rittertums erhalten Immunitäten, d. i. Befreiung von den Dienstleistungen und Abgaben des herzoglichen Rechtes und von der Gewalt der herzoglichen Beamten. Der Ritterstand wird zum Grundbesitzerstand und zugleich zum Adelsstand, mit Rücksicht auf die bevorzugte Stellung, die er in der sozialen Organisation eingenommen. Zunächst ruht in dieser Entwickelung der Schwerpunkt auf dem Sachprinzip: wer einen Grundbesitz hat, ist Ritter und Edelmann, nach Verlust desselben zählt er nicht mehr zu diesem Stande. Der Entwickelungsprozeß des Adels ist somit eine Zeit lang in vollem Gange, der Zutritt zum Adelsstand steht jedem frei. Mit der Zeit geht der Schwerpunkt auf das persönliche Prinzip über, d. h. die Zugehörigkeit zum Adelsstand wird erblich, vom Landbesitz unabhängig; von nun an Unterscheidung von seßhaftem und nicht seßhaftem Adel; von da an zieht auch Erwerb von Landbesitz an und für sich nicht die Zugehörigkeit zum Adelsstand nach sich. Der Adelsstand bildet nun eine abgeschlossene soziale Gruppe. Zum äußeren Kennzeichen der Zugehörigkeit zu diesem Stande werden (aus früherer Zeit herstammende) „Proklamationen“ der einzelnen Geschlechter *(zawołania)* und Wappen. Vorläufer der Wappen sind Siegelsinnbilder, die noch im XII. Jahrh. nicht nur bei einzelnen Geschlechtern, sondern auch bei ein und derselben Person wechseln konnten; erst seit der Hälfte des XIII., hauptsächlich aber seit dem Anfang des XIV. Jahrh. nehmen die Wappen im eigentlichen Sinne des Wortes eine feste Form an und verbreiten sich, indem sie von den einzelnen Geschlechtern willkürlich angenommen werden; sowohl die einen wie auch die anderen sind bloße Nachahmung des schon vordem im Abendland entwickelten Brauches. Die Organisation des Adels als eines beson-

deren Standes fällt also in Polen in eine verhältnismäßig späte Zeit (ins XIII. Jahrh.) und stützt sich auf abendländische Vorbilder. Redende Wappen, Buchstabenwappen, stumme Wappen (letztere, aus Strichen in verschiedenen Kombinationen bestehend, werden irrtümlich für Runenzeichen gehalten). Die Rechte des Adels: höchstes Wehrgeld und Buße, Steuerfreiheit, „Jreier" Zehent, *neminem captivabimus,* Kriegsdienst gegen Entschädigung (nach Verlauf einer gewissen Zeit und im Auslande), ausschließlicher Zutritt zu den Ämtern, Unterordnung unter Land- und Königsgerichte. *Ius militare.* Erwerbarten der Adelszugehörigkeit: *a)* auf natürlichem Wege durch Geburt (Frage der adeligen Abstammung der Mutter), *b)* auf künstlichem Wege, durch Adoption von Seite eines Adelsgeschlechtes, oder durch Erhebung in den Adelsstand durch den König unter Erteilung seines eigenen, teilweise abgeänderten Wappens, somit eigentlich ebenfalls durch Adoption von Seite des Königs. Verlust der Adelszugehörigkeit. Das Włodykenrittertum *(włodycy, scartabelli)* besitzt nur den Halbadel *(media militia),* besonders die Hälfte des adeligen Wehrgeldes; die Rechtsstellung desselben, der Mangel an Wappen und Proklamationen, die Art der Ausübung des Ritterdienstes (einer für mehrere). Seine mutmaßliche Genesis: zurückgesetzte ökonomische Stellung in der Zeit des Entwicklungsprozesses der Adelsbildung und das daraus entspringende Unvermögen der Wappenannahme. Im XV. Jahrh. befindet sich diese Klasse bereits im Stadium der Zersetzung und geht sodann in den Bürger- und Bauernstand über [1]).

17. Bürgerstand und Städte. Der Umschwung der kulturellen und ökonomischen Verhältnisse drängt zur Bildung größerer Industrie- und Handelszentren, wie sie kurz vordem in Deutschland entstanden waren; im Zusammenhange damit geht eine Expansivströmung von Deutschland nach Polen aus. So kommt es hier zur Gründung von Städten im eigentlichen Sinne des Wortes, anfangs in Anlehnung an die wichtigsten Burgen, dann an kleineren Orten, oft sogar in früheren Dörfern. Die Verwüstung des Landes durch die Mongolen ist nicht Hauptursache der Kolonisation nach deutschem Recht. Den Bürgern wurde in dem Gründungsprivilegium der Gebrauch des deutschen Stadtrechtes zugesichert, und zwar des eigentlichen Magdeburger

[1]) Die Genesis des Adels und der *Włodyken* wie auch die Bedeutung der Proklamationen bespreche ich jetzt in teilweise anderer Beleuchtung.

Rechtes oder gewisser Abzweigungen desselben, wie des Neumarkter (Środa) oder Kulmer Rechtes (letztgenanntes hauptsächlich in Masovien und in den preußischen Ländern). Verhältnis der Kolonisten zu ihrem Grundherrn (nach Jahren der Abgabefreiheit festgestellter Zins für den zugewiesenen Grundbesitz); ihr Verhältnis zur Staatsgewalt beruht auf dem Prinzip der Immunität. Anfangs besteht als einzige Behörde in der Stadt der Vogt *(advocatus)*, der auch gewöhnlich die Gründung der Stadt besorgt. Seine Gewalt, mit einer Reihe von erblichen Vermögensrechten verbunden, wird selbst erblich und macht seine Stellung sowohl dem Herrn wie auch den Bürgern gegenüber unabhängig. Das Streben der Städte nach Bildung autonomer Stadtorgane im eigentlichen Sinne. Entstehung von Stadträten (Räte mit dem Bürgermeister an der Spitze). Neuer und alter Rat. Im Laufe der Zeit wird die Ratswürde zu einer lebenslänglichen. Wirkungskreis des Stadtrats: Gesetzgebung in Stadtangelegenheiten, Verwaltung, Polizei und teilweise Gerichtsbarkeit. Der Vogt mit den Schöffen, von der Stadt gewählt, ist auf die Ausübung der Gerichtsbarkeit beschränkt, da er aber auch jetzt noch der Stadt gegenüber unabhängig ist, so kaufen diese hie und da Vogteien ab, übertragen die Rechte des Vogtes auf sich selbst und setzen von da an Vögte als von ihnen abhängige Stadtfunktionäre ein. In kleineren Städten lassen es die Grundherrn nicht zur Entwicklung von Stadträten kommen, und kaufen selbst die Vogteien ab, wodurch sie daselbst eine weitgehende Gewalt gewinnen. Daher die Unterscheidung von Städten und Städtchen *(civitas, oppidum)*. Die Organisation des mittelalterlichen Handels und Gewerbes stützt sich auf das Prohibitionsprinzip (Gegensatz zum Prinzip der freien Konkurrenz); Ausnahmen sind nur im Interesse der betreffenden Stadt zulässig, z. B. bei dem sogen. Stapelrecht, wo fremde Kaufleute verpflichtet waren, durch eine gewisse Zeit in der Stadt, in die sie gekommen waren, ihre Waren zu verkaufen, jedoch nur *en gros*, um die Bedürfnisse der am Ort befindlichen Kaufleute zu befriedigen. Organisation der Zünfte nach abendländischem Vorbild. Die Zunft: Zwangsvereinigung von Handwerkern derselben Kategorie. Aufnahmebedingungen in die Zunft: Lehr- und Gesellenjahre. Ausführung des Meisterstücks. Die Verwaltung: Zunftmeister, Zunftversammlungen. Die Zunftorganisation bezwekt den Interessen der Konsumenten und Produzenten gerecht zu werden: Einkauf von Rohmaterial und Verteilung desselben

unter die Meister zu gleichem Preise. Beschränkung der Gesellenzahl und eine feste Norm ihres Lohnes. Feststellung der Preise für die Erzeugnisse. In der Zunftorganisation ruht der Hauptnachdruck auf dem Recht auf Arbeit und der Zusicherung eines gleichmäßigen Erwerbes für ein jedes Zunftmitglied.

18. Der Bauernstand. Schattenseiten der bisherigen Landwirtschaft: Mangel an Besiedelung weiter Länderstrecken und bedrängte ökonomische und rechtliche Lage der früheren Landbevölkerung. Die Kolonisation, die vor allem früheres Unland umfaßt, geht anfangs von vlämischen und deutschen Ansiedlern seit dem Anfang des XIII. Jahrh. aus, zuerst in Schlesien, dann in anderen Teilen Polens, im Laufe der Zeit, bei wachsender Beteiligung des polnischen Bauernelementes, auf Grund von Verträgen, die zwischen dem Herrn und den Ansiedlern geschlossen wurden (Ansässigkeitsprivilegium). Folgen der Kolonisation: Bewirtschaftung des bis jetzt unbebauten Landes, Getreidehandel. Die Kolonisten erhalten Immunitäten, die Gerichtsbarkeit über sie übernimmt der Schultheiß mit den Dorfschöffen; er besorgt gewöhnlich die Gründung des Dorfes und erhält eine Ausstattung in freien Hufen, Anteil an den Abgaben und Gerichtssporteln u. a. Es sind dies Vermögensrechte, die in der Schultheißenfamilie erblich sind; daraus erfolgt auch die Erblichkeit der Schultheißenwürde als Amtes. Dadurch wird der Schultheiß, ähnlich wie der Vogt in der Stadt, dem Grundherrn sowohl als auch den Dorfeinwohnern gegenüber unabhängig. Die zu Gemeinden organisierten Ansiedlungen erhalten deutsches Stadtrecht: das Magdeburger, Neumarkter oder Kulmer Recht. Das privatrechtliche Verhältnis zum Grundherrn: Einteilung der Dörfer in Hufen, in einer ungefähr regelmäßigen Figur, mit einem durch die Mitte geführten Weg, an dem die Höfe erbaut werden; der Ansiedler erhält gewöhnlich eine Hufe; hinter den Bauernhufen erstreckt sich häufig eine unbedeutende Zahl von Hufen (z. B. zwei), die für die Meierhofwirtschaft des Grundherrn bestimmt sind (Überschar, *obszar*); gemeinschaftliche Benutzung des Weidelandes. Die freien Ansiedler erhalten ein Erbzinsrecht an den Boden, nach Verlauf der sog. Freiheitsjahre zahlen sie dem Grundherrn einen Jahreszins in Geld (Zinswirtschaft), unbedeutende Abgaben in Naturalien und leisten jährlich 2 bis 5 Tage Robot bei Bestellung der Meierhoffelder. Vorteile der Kolonisation für den Grundherrn, den Schultheißen und die Ansiedler. Ausstattung frü-

herer polnischer Dörfer mit deutschem Recht mit derselben Rechtsorganisation wie in der vorhergehenden Gruppe. Bedeutung des Ausdrucks *kmieć*, der sich jetzt zur Bezeichnung der Landbevölkerung einbürgert. Das Freizügigkeitsrecht der Bauern ist nur durch wirtschaftliche Rücksichten beschränkt; Bauernsöhne können ohne weiteres auswandern, nur die selbständigen Bauern unterliegen in dieser Hinsicht Einschränkungen (jährlich zwei, Rückerstattung der Kostenauslage oder Unterstützung von Seite des Grundherrn, Bezahlung des rückständigen Zinses und des Abfahrtsgeldes). Das Übersiedlungsrecht für ganze Dörfer ist ausnahmsweise zulässig. Dörfer mit wallachischem Recht, mit Knäsen (als Schultheißen) an der Spitze.

19. Die Gerichtsverfassung in Städten und Dörfern mit deutschem Recht. Niedere Gerichtsbarkeit: Schöffen- Vogt- oder Schulzengerichte, in Angelegenheiten der Städter, ev. der Bauern, jedoch mit Ausschluß wichtigerer Strafsachen; diese waren den Gerichten des Grundherrn zugewiesen, die gemeinschaftlich mit den Ortsschöffen und dem Vogt oder Schultheißen abgehalten wurden (große Dinge, *wielkie roki*, dreimal im Jahre). Die Vögte und Schultheißen selbst verantworten sich vor dem Lehnsgericht (Vorsitzender ist der Grundherr, die benachbarten Vögte oder Schultheißen sind Schöffen). Entstehung ständiger Lehnsgerichte in den herzoglichen Gütern und größeren Privatgüterkomplexen (besonders geistlichen) und die stufenförmige Erweiterung ihres Wirkungskreises über Angelegenheiten, die vordem auf dem großem Ding *(roki)* gerichtet wurden, ebenso über Appellationssachen von den niederen Schöffengerichten. So entstehen Oberhöfe deutschen Rechts, sei es königliche (Krakau, Sandomir u. ä.), sei es private. Appellationsrecht üben indessen anfangs auch andere Gerichte: die Schöffengerichte größerer Städte denen kleinerer Städte gegenüber, Stadträte den Schöffengerichten derselben Stadt gegenüber, endlich Schöffengerichte deutscher Städte, die von Magdeburg und Halle. Reform der höheren Gerichtsverfassung, durchgeführt von Kasimir dem Großen im J. 1361 (1356): in dem Oberhofe deutschen Rechts auf der Krakauer Burg wird die höhere Gerichtsbarkeit für das ganze Land nicht nur was die königlichen, sondern auch was Privatbesitzungen anbetrifft, konzentriert; über diesem steht als letzte Instanz das „Gericht der sechs Städte“ als königliches Kommissargericht. Teilweises Mißlingen der Reform: die früheren königlichen

und privaten Lehnsgerichte bleiben bestehen, überdies entstehen neue als zweite Instanz: der Krakauer Oberhof wird zur dritten, das Gericht der sechs Städte zur vierten Instanz. Im weiteren Entwicklungsgange konkurriert die eigentliche königliche Gerichtsbarkeit mit derjenigen des Gerichtes der sechs Städte.

20. Die herzogliche und königliche Gewalt. Die Union Litauens mit Polen. Die Lehnsländer. Im XIII. Jahrh. erhält sich die Einteilung in Sonderherzogtümer. Bestrebungen, Polen zu vereinigen (Heinrich der Bärtige, Heinrich der Fromme, Heinrich von Glogau), die ersten Krönungen (Przemysł II. Wenzel II), schließliche Begründung des Königtums seit Łokietek nach erfolgter Vereinigung der polnischen Gebiete mit Ausnahme von Schlesien, zeitweilig von Kujavien und durch längere Zeit von Masovien (endgültig bis 1526). Vereinigung Litauens mit Polen seit 1386 (Union in Krewa 1385). Es ist dies nur eine Personalunion, sie findet ihren Ausdrurk in dem gemeinschaftlichen Regenten. Sonderstellung Litauens: ein eigener litauischer Großfürst, dem gegenüber der polnische König die Stellung eines litauischen Oberherrn einnimmt. Die Großfürsten setzt anfangs der König selbst ein, später die litauischen Herren mit seiner Zustimmung, schließlich sogar diese allein gegen seinen Willen. Das Verhältnis des polnischen Königs als Oberherrn zu dem litauischen Großfürsten ist inhaltlich nicht genau bestimmt, es ist abhängig von der Gestaltung der Verhältnisse und der Individualität der Fürsten; unter Umständen erwachen bei den letzteren separatistische Bestrebungen (Witolds Versuch, sich zu krönen). Um die drohende Gefahr der Sprengung des Bundes zu beseitigen, beschließt die Mielniker Union v. 1501, daß in beiden Staaten *unum caput, unus rex* sein solle; von da an gibt es keine besonderen litauischen Großfürsten. Die Art der Erledigung der gemeinschaftlichen Angelegenheiten wurde in der Union zu Horodło 1413 festgestellt: ein *parlamentum* in Lublin oder Parczow als internationaler Kongreß von Delegierten beider Staaten. Trotz der losen Personalunion erfolgt in Litauen die Assimilation sozialer und politischer Einrichtungen nach polnischem Vorbild: die Bojaren erhalten durch massenhafte Adoption zu den Wappen (1413) polnisches Adelsrecht, es entstehen Städte mit deutschem Recht, teilweise assimiliert sich die Organisation des Bauernstandes. Es entstehen analoge Hof- und Staatsämter, ein ähnliches Verwaltungssystem u. s. w. Lehnsländer. Masovien seit 1355, anfangs nur den Königen aus dem

Hause der Piasten, seit 1425 der Krone Polen untertan. Das Ordensland Ermeland. Die Moldau (nördlicher Teil der Wallachei). Pflichten und Rechte der Lehnsfürsten.

21. Die Thronfolge. Die Idee der Oberherrschaft des Krakauer Großfürsten über die anderen Piasten in den Teilgebieten verfällt zu Anfang dieser Periode. Sonst beruht die Erbfolge (im XIII Jahrh. zur Zeit der Teilung in Einzelgebiete) noch immer auf denselben Grundsätzen wie vordem [1]). Soll mangels von Deszendenten die Erbfolge auf die Nebenverwandten übergehen, werden bereits öfters von höheren Ständen Piastenfürsten auf den Thron berufen; es ist dies keine Wahl in der eigentlichen Bedeutung, sondern nur eine Ernennung des Nachfolgers in Ermangelung einer Vorherbestimmung durch den Vorgänger. Die Thronfolge der Przemysliden und des Hauses Anjou. Ludwig wird auf den Thron berufen nicht als Wahlkönig, sondern als Begründer einer neuen Erbdynastie (in männlicher Linie). Hedwig, als Tochter, mußte speziell anerkannt werden (Vertrag zu Kaschau 1374), abermals jedoch nicht für ihre Person allein, sondern als Begründerin (mit dem zukünftigen Gemahl) einer neuen Erbdynastie. Als dies nicht gelang, war nach ihrem Tode die erneute Wahl Jagiełłos ebenfalls nicht eine Wahl der Person, sondern des Repräsentanten einer Erbdynastie. Die Söhne Jagiełłos (aus vierter Ehe) besaßen prinzipiell das Thronfolgerecht; die Verträge des Vaters, einem von ihnen den Thron zu sichern (die Privilegien von Brześć, Krakau, Jedlna, 1425—1433) stürzen selbst das Prinzip der Erblichkeit um. Der erste Wahlkönig in des Wortes eigentlicher Bedeutung ist somit Wladislaus III (Jagiełłos Sohn) und von da an wird das Wahlkönigtum in Polen begründet. Das Wahlrecht entfernt die Möglichkeit einer Reichsteilung. Trotz des bestehenden Wahlkönigtums erhält sich das Geschlecht der Jagellonen bis zu seinem Aussterben in ununterbrochener Folge auf dem polnischen Thron infolge seines Erbrechtes auf Litauen; um die Union mit Litauen aufrechtzuerhalten, wählte man zu Königen konsequent die Jagellonen. Das Recht, an der Königwahl teilzunehmen, steht den Senatoren und dem ganzen Adel, auch den Städten zu (letzteren durch

[1]) Wobei teilweise das Recht der Frauen als der Vermittlerinnen bei Übertragung des Erbrechtes auf ihre Männer oder ihre männlichen Nachkommen anerkannt wurde.

Abgesandte); die Herren besitzen den Haupteinfluß bei der Wahl. Der Anteil Litauens. Seit Begründung des Wahlkönigtums Bedingung der Ausübung der Staatsgewalt: Bestätigung der Reichsprivilegien und der Krönungseid.

22. Landämter. Länder und Bezirke. Die seit den Zeiten Łokieteks zu einem Staatsganzen vereinigten Teilgebiete bewahren ihre Selbständigkeit als besondere Verwaltungseinheiten unter dem Namen von Ländern (am Schlusse der Periode taucht bereits die Benennung: Wojwodschaft auf). Zugleich sichern sie sich territoriale Selbstverwaltung durch Umgestaltung der früheren Hof- und Kastellanämter in Landämter, d. h. in autonome Ämter, die von dem Adel besetzt werden und Landesinteressen wahren. Diese Umbildung des Charakters der Ämter hatte zur Folge, daß manche derselben nunmehr bloße Titularämter werden (z. B. Truchseß, Mundschenk), andere ihre früheren Funktionen häufig wechseln; so wird z. B. der Unterkämmerer zum Grenzrichter; einige Ämter erhalten neue Rechte, so z. B. der Wojwode das Recht, die von dem König Verfolgten in seinen „Wojewodenschutz“ zu nehmen. Einteilung in Würdenämter und eigentliche Landämter. Einführung der Landhierarchie in neu erworbenen Ländern (Litauen, Preußen). Die Länder im engeren Sinne (Bezirke).

23. Die Starosten. Zur Zeit Wenzels II. werden sie zum ersten Mal als Vertreter des abwesenden Königs eingesetzt, je einer für Kleinpolen, Großpolen und Kujavien. Nach Wiedergewinnung des Thrones durch die Piasten fiel das Bedürfnis der Vertretung weg, doch wurde das Amt als königliches Vollzugsorgan beibehalten, zumal die früheren Ämter des Regenten (Hof- und Kastellanämter) sich in Landämter umgewandelt hatten. Starosten in neu erworbenen Ländern: Reußen, Preußen. Enstehung der Bezirksstarosten und ihr Verhältnis zu den früheren Provinzialtstarosten als zu Generalstarosten. Der Generalstarost von Großpolen bewahrt seine ursprüngliche Bedeutung. Amtsbefugnis der Starosten: Vollstreckung der königlichen Aufträge *(brachium regale)*, die Polizeigewalt, die Gerichtsbarkeit in Straf-, bei weiterer Entwickelung teilweise auch in Zivilsachen, Verwaltung der königlichen Güter. Grodstarosteien (mit Gerichtsbarkeit) und Starosteien ohne Gerichtsbarkeit *(niegrodowe,* Tenuten).

24. Hof- und Staatsämter. An Stelle der früheren Hofämter in den Teilgebieten, die in Landämter umgewandelt worden sind,

tritt nun ein einziger königlicher Hofämterorganismus, dessen Zusammensetzung teilweise von der früheren abweichend ist. Marschall, Kanzler, Unterkanzler, Schatzmeister, Kämmerer, Hofmeister, Truchseß, Küchenmeiser, Stallmeister. Einige dieser Ämter waren zugleich Staatsämter (Leitung entsprechender Ressorts der Staatsverwaltung). Deren Amtsbefugnis. Das Gesetz v. J. 1504. Besondere Hof- und Staatsämter in Litauen, vorwiegend nach dem Vorbilde der Kronämter eingerichtet.

25. Wiece. Generaltage. Senat. Landtage. Reichstag. Trotz der Beschränkungen, denen in dieser Periode die herzogliche Macht unterlag, blieben doch Grundlage und Inhalt derselben unverändert, und sie umfaßte die gesetzgebende, verwaltende und gerichtliche Gewalt. Faktisch jedoch mußte der Herzog (im XIII. Jhdt.) bei Ausübung derselben die Unterstützung und Mitwirkung höherer Stände in Anspruch nehmen. Das Organ der letztgenannten ist zur Zeit der Teilungen wie auch vordem die Versammlung, Wiec. Es ist dies eine Versammlung von Würdenträgern und Beamten eines gewissen Teilgebietes (kein Repräsentativkörper), ohne bestimmten Wirkungsbereich, obwohl von dem Herzog gewöhnlich zur Mitwirkung in wichtigeren Angelegenheiten der Gesetzgebung, Verwaltung und Gerichtspflege (die übrigens von dem Fürsten selbständig erledigt werden konnten) zusammenberufen, ohne feste Versammlungstermine und nur mit dem Rechte der beratenden Stimme (nicht mit entscheidendem Stimmrecht) ausgestattet. Faktisch müssen die Herzöge infolge ihrer durch die Teilungen stets abnehmenden Gewalt meistenteils den Willen der Versammlung berücksichtigen. Nach Vereinigung des Reiches gehen die Funktionen der Teilgebietsversammlungen auf ein anderes Organ über; die Wiece erhalten sich von nun an in den einzelnen Ländern nur als autonomes Organ aufrecht, das die höhere Landgerichtsbarkeit und die lokale Gesetzgebung ausübt (*lauda*); das Recht der Beteiligung steht hier den Landbeamten zu. Zur Erledigung allgemeiner Staatsangelegenheiten entsteht zur Zeit der Jagellonen die sog. *conventio generalis* (Generaltag), nach dem Vorbilde der früheren Teilgebietversammlungen, unter Beteiligung der Beamten aus dem ganzen Reiche; die niederen Beamten verlieren hier jedoch bald das Recht der Beteiligung und es bleiben nur: 1) die Vasallen des Reiches, 2) die Erzbischöfe und Bischöfe, 3) die Wojwoden und Kastellane, 4) die Staatsbeamten. Diese vier Gruppen vertreten verschiedene

Interessen: die der Lehnsländer, der Kirche, der einzelnen Länder und der Regierung; im allgemeinen ist dies ein Staatsorgan mit aristokratischem Gepräge. Der Wirkungskreis dieser Versammlung ist fast noch unbestimmt, fast jede der hier geprüften Angelegenheiten konnte prinzipiell von dem König selbständig entschieden werden, doch die wachsende Bedeutung der Vornehmen des Reichs und das sinkende Ansehen der Jagellonen bewirken, daß keine wichtigere Staatsangelegenheit ohne Beteiligung des Generaltages erledigt wird; speziell werden hier die Gesetzgebung ausgeübt und wichtigere Regierungs- und Gerichtsangelegenheiten erledigt. Die auf dem Tage versammelten Würdenträger haben keine entscheidende Stimme, sondern nur eine beratende, daher ihre Benennung: die Herren des Rats, später der Senat. Das Bestreben des Adels, auf die Staatsangelegenheiten Einfluß zu gewinnen. Entstehung der Landtage. Das Statut von Nieszawa 1454 verlangt Bestätigung der Landtage bei Erlaß von Gesetzen und bei Berufung des allgemeinen Aufgebotes. Die Landtage erwerben also sofort eine entscheidende Stimme in Sachen der Gesetzgebung. Später entsenden die Landtage ihre Boten zu den Generaltagen. Durch die Verbindung der drei Elemente: des Königs, des Senats und der Botenkammer entsteht (gegen Ende des XV. Jahrh.) der Reichstag. Auf dem Reichstag hat vorläufig der Senat, wie auch früher, eine beratende, die Landboten eine entscheidende Stimme, und zwar in dem Maße, daß der Widerspruch eines einzelnen von ihnen als Vertreters des ganzen Landtages im Sinne des Statuts von Nieszawa eine Beschlußfassung unmöglich machte (Prinzip des späteren *liberum veto*). Die Städte durften anfangs ebenfalls Boten absenden, doch machten sie von diesem Rechte nur geringen Gebrauch. Das Gesetz von Radom *Nihil novi* 1505 führt die endgültige Organisation des Reichstages durch, spricht das Recht der Beteiligung an demselben nur dem König, den Senatoren und den Landboten zu (mit Ausschluß der Abgesandten der Städte), und erteilt in Angelegenheiten der Gesetzgebung nicht nur den Landboten, sondern auch dem Senat eine entscheidende Stimme; in Bezug auf die Regierungs- und Gerichtsangelegenheiten, die auf dem Reichstag erledigt werden, bleibt es beim alten (Beteiligung nur des Senats und nur mit beratender Stimme).

26. Konföderationen. Es sind dies selbständige Organisationen der Gesellschaft oder gewisser Stände zur Verwirklichung allge-

meiner Ziele, denen die Kräfte des mittelalterlichen Staates nicht gewachsen waren. Sie vertreten somit die Regierung in gewissen, prinzipiell auf ihr lastenden Funktionen, doch können sie sich auch gegen die Regierung wenden. Sie sind eine Nachahmung der Bündnisse, die vordem im Abendlande oftmals zu Stande kamen (Bünde, Hansen, Kolligationen, Konföderationen). Die ältesten sind die Konföderationen der Städte (im Anfang des XIV. Jahrh.); in die Mitte des XIV. Jahrh. fällt bereits die erste Ritterkonföderation.

27. Gerichtsverfassung. Es sind hier drei Abzweigungen zu unterscheiden: Land- Starosten- und königliche Gerichtsbarkeit, jede mit gewissen weiteren Abzweigungen. Zur ersten gehören: die eigentlichen Landgerichte *(roki, roczki;* Richter, Unterrichter und Landschreiber, vertreten durch die Kämmerer, mit den Assessoren als Beirat); Kadenzen; die Distrikte haben entweder besondere Gerichte, oder ein gemeinschaftliches Wojwodschaftsgericht bereist die Distrikte der Reihe nach. Kompetenz: Angelegenheiten des Landrechtes von geringerer Bedeutung, die anderen Gerichten nicht vorbehalten waren; 2) die Unterkämmerergerichte für Grenzstreitigkeiten, ohne festen Sitz, am strittigen Ort abgehalten; 3) die während der Wieceversammlungen abgehaltenen Gerichte *(roki wielkie),* mit dreimaliger Kadenz im Jahre in den einzelnen Wojwodschaften, später einmal im Jahre, bei Beteiligung aller Würdenträger und Landbeamten (auch des Richters und Unterrichters); den Inhalt des Urteils beeinflussen vor allem die höchsten Würdenträger; sie richten in Erbschaftssachen, in wichtigeren Angelegenheiten (Streitobjekte höheren Wertes), außerdem entscheiden sie Appellationen. Die Starostengerichtsbarkeit umfaßt: 1) die eigentlichen Grodgerichte, von den Starosten oder ihren Beamten (Unterstarost, Burggraf, Richter und Grodschreiber) abgehalten, vor allem für Kriminalsachen (die vier Artikel), später auch in minder wichtigen Strafsachen und schließlich in Zivilsachen, besonders in Provisorialstreitigkeiten; die Erweiterung der Jurisdiktion (im Verhältnis zu den Landgerichten) hängt mit den häufigeren Grodkadenzen zusammen. Endgültige Einteilung in *a*) Starostengerichte *(roki starościńskie)* unter Vorsitz des Starosten für die vier Artikel, je sechs Wochen, und *b)* Klagegerichte *(roki skargowe)* unter Vorsitz des Unterstarosten oder Grodrichters für minder wichtige Streitsachen je zwei Wochen. 2) Justiziargerichte (seit Wenzel II) für Kriminalsachen, besonders bei Ergreifung des Verbrechers auf frischer Tat; allmäh-

licher Verfall des Justiziaramtes und Umwandlung desselben in das Instigatorenamt. Die königliche Gerichtsbarkeit umfaßt: Appellationssachen, wichtigere Kriminalfälle, Disziplinargerichtsbarkeit gegen die Beamten und Gerichtsbarkeit in Fiskalangelegenheiten. An dem königlichen Gericht nehmen außer dem König die Senatoren als Beisitzer (assessores) teil und auch das am Orte befindliche Landgericht als das die Verhandlungen leitende Organ. Wenn der König auf die Senatoren als seine Stellvertreter den Urteilspruch überträgt, so ist von einem Assessorengericht die Rede. Die königlichen Gerichte: *a)* Hofgerichte, die sei es wo immer im Reiche abgehalten wurden, und *b)* Reichstagsgerichte; Kompetenzunterschiede sind noch nicht vorhanden. Kommissargerichte, als Organe, welche den König in der Ausübung der richterlichen Gewalt von Fall zu Fall vertreten, zusammengesetzt aus beliebig gewählten Würdenträgern oder Beamten zur Erledigung gewisser besonderer Angelegenheiten.

28. Finanzwesen. Die Abgaben und Leistungen der unfreien Bevölkerung aus der vorhergehenden Periode hören infolge der Immunitätsprivilegien auf. Hauptquelle der Staatseinkünfte sind die umfangreichen königlichen Güter, die entweder unmittelbar (durch Prokuratoren), oder mittelbar verwaltet, d. h. gegen Erlegung eines festgesetzten jährlichen Pachtzinses den Starosten zum Nießbrauch übergeben wurden. Die Grodstarosteien (verbunden mit der Ausübung der Amtsgewalt) und die Starosteien ohne Gerichtsbarkeit (Tenuten) wurden als *panis bene merentium* auf Lebenszeit verliehen. Die unmittelbar verwalteten Liegenschaften heißen Prokuratorien oder später Ökonomien. Verschwendung der Krongüter zur Zeit der Jagellonen durch Überweisung derselben auf Lebenszeit, durch Verpfändungen (die gewöhnlich nicht eingelöst wurden) und durch Verkauf. Einschränkungen, die Veräußerung der Krongüter betreffend; Statuten v. 1454 (Integrität der Starosteien) und v. 1504 (Todsatzung), die Basis des späteren Exekutionsprogramms. Erträge der Salinen und Bergwerke. Die Münze. Steuern. Ordentliche Steuer: Hufensteuer *(poradlne, królestwo)*, in dem Privileg von Kaschau 1374 bestätigt, zahlbar (zu 2, ausnahmsweise 4 Groschen) von den Bauernhufen der Adelsgüter und der Besitzungen der Geistlichkeit. Außerordentliche: *Pobór*, Grundsteuer, die laut besonderem Beschluß der Land-, General- und Reichstage in einer gewissen Vervielfachung der Hufensteuer, z. B. 6, gewöhnlich 12 Groschen von der

Hufe, eingetrieben wurde. *Subsidium charitativum* der Geistlichkeit, das in besonderen Bedarfsfällen einmalig zuerkannt wurde. Städtesteuer *(szos)*, eine Abgabe der Städte, die anfangs für die Zwecke der Stadt verwendet, später aber durch Beschluß der General- und Reichstage entweder von den Häusern oder dem Einkommen der Städter für Staatszwecke bestimmt wurde. Kopfsteuer der Juden. Indirekte Abgaben: Zoll, der nicht nur an den Grenzen, sondern auch im Gebiete des Staates von der Durchfuhr von Waren erhoben wurde; der Adel ist seit 1496 vom Zoll befreit. Zapfengeld *(cisa, accisa, ducilla)*, eine Propinationssteuer. Der königliche Fiskus wird noch nicht in Staatsschatz und königliches Privateigentum eingeteilt.

29. Kriegswesen. Der Kriegsdienst ist an den Landbesitz geknüpft, wird persönlich geleistet, ausnahmsweise durch Stellvertreter (von Geistlichen, Greisen, Kranken, Frauen, Kindern), bei Konfiskationsstrafe, im Verhältnis zur Größe des Besitztums; die Grundeinheit ist wahrscheinlich der Besitz von zehn Hufen. Deswegen stellen auch die *włodycy* für mehrere nur einen Krieger. Die Vögte und Schultheißen leisten ebenfalls Kriegsdienst. Das versammelte Rittertum bildet das allgemeine Aufgebot; für längeren Kriegsdienst oder einen Kriegszug ins Ausland gebührt eine Entschädigung. Das Recht der Zusammenberufung des allgemeinen Aufgebotes steht dem König zu, seit 1454 mit Erlaubnis der Landtage, doch wurde 1501 diese Einschränkung aufgehoben. Die Einberufung erfolgt durch dreimalige Austragung der Gerten (an langen Ruten befestigte, mit dem Kronsiegel authentisch bezeichnete Patente, *wici*). Einteilung in Abteilungen nach den einzelnen Ländern, sog. Landfahnen, unter Anführung der Wojwoden bzw. Kastellane. Geschlechtsfahnen treten seit Kasimir dem Großen auf als Nachahmung des ungarischen Bannersystems. Hauptanführer, seit Ende des XV. Jahrh. die Hetmans. Unzulänglichkeiten des allgemeinen Aufgebots, Wechsel der Taktik und Kriegsführung (Bedeutung des Fußvolkes). Soldtruppen, Soldaten, Söldner seit dem Anfang des XV. Jahrh. Aufkommende Keime eines stehenden Heeres, das von dem König vorwiegend in Reußen unterhalten wurde als sog. *obrona potoczna*.

30. Rechtsentwickelung. Schwache Entwickelung der Gesetzgebung im XIII. Jahrh. und deren Ursachen; sie nimmt zu nach Vereinigung des Reiches. Zwei Formen der Gesetzgebung:

Landprivilegien und Statuten. Erstere enthalten hauptsächlich Konzessionen der Regenten zu Gunsten der Gesellschaft (Staatsrecht), letztere betreffen zunächst das judizielle Recht, obwohl beide häufig in einander greifen. Die Statuten Kasimirs des Großen, deren Plan und Charakter, spätere Ergänzungen derselben und weitere Statuten der General- und Reichstage. Landprivilegien: von Ofen, Kaschau, Krakau, Jedlna, Nieszawa u. a. Die masovische Gesetzgebung. Autonome Gesetzgebung der Länder: Wiecebeschlüsse *(lauda)*. Die Gesetzgebung in Litauen. Statut *(sudiebnik)* Kasimirs des Jagellonen. Bedeutung des Gewohnheitsrechtes. Das Rechtsbuch von Elbing (XIII. Jahrh.), Gerichtsartikel (XV. Jahrh.). Mittelalterliche Übersetzungen der Statuten. Gedruckte Sammlungen: Syntagmata, das Statut Łaskis.

III. Periode: Die Adelsrepublik.

31. Übergang zur dritten Periode. Die Adelsrepublik. Das Streben des Adels nach Suprematie in der sozialen und staatlichen Organisation Polens untergräbt bereits in der zweiten Hälfte des XV. Jahrh. das Gleichgewicht der Stände, und offenbart sich nicht so durch Erwerb neuer Rechte durch den Adel, als vielmehr durch Einschränkung der Rechte der niederen Stände (der Städter und Bauern), insbesondere dadurch, daß dem Adel Einfluß auf die Angelegenheiten der unteren Stände, die vordem von denselben selbständig erledigt wurden, zugesichert wird. Es erfolgt also eine Lähmung des früheren Gleichgewichtes auf dem Gebiete der sozialen Organisation; und da gegenwärtig der Adel (in Verbindung mit der adeligen Geistlichkeit) sich zur einzigen Macht im Staate, gegen welche die Könige nirgends eine Stütze finden konnten, emporgeschwungen hat, so subordiniert er sich auch das Staatswesen in der Weise, daß zwischen dem staatlichen und dem sozialen Element ebenfalls zu Gunsten des letzteren ein Bruch des Gleichgewichtes die Folge ist. Die Verfassung Polens, die sich aus diesen Verhältnissen entwickelt hat, bezeichnen wir als Adelsrepublik.

32. Der Adel. Strenge Abschließung des Adelsstandes. Geburtsadel, Frage der adeligen Abstammung der Mutter, ebenso der illegitimen Kinder. Erschwerungen bei Erhebung in den Adelsstand auf nicht natürlichem Wege: Nobilitierung ist seit 1578 nur durch Reichstagsbeschluß zulässig und muß seit 1601 in Reichstagsgesetze eingetragen werden; Adoption zu den Wappen wird verboten.

Rechte der *milites scartabelli* (beschränktes Adelsrecht) für Neugeadelte. Das Indigenat: Verleihung des polnischen Adels an adelige Ausländer, ebenfalls nur durch Reichstagsbeschluß zulässig (ausdrücklich seit dem Jahre 1641). Adel der Professoren der Krakauer Akademie (1535). Frage der Erhebung neubekehrter Juden in den Adelsstand. Verlust des Adels (Ehrlosigkeit, Handel). Verbot, höhere (fürstliche, gräfliche) Titel zu führen mit Ausnahme der litauisch-reußischen Fürstengeschlechter, als Folge des im polnischen Recht aufgestellten Prinzips der Gleichheit aller Adeligen.

33. Verfall der Städte. Um die dem Adel durch die Städter in der Landwirtschaft gemachte Konkurrenz zu beseitigen, wird 1496 das Verbot des Landgüterkaufs durch die Städter erlassen; Ausnahmen sind nach späteren Gesetzen nur zu Gunsten der bedeutendsten Städte zulässig. Das Recht der Preisbestimmung der Waren wird den Stadtobrigkeiten genommen und den Adelsämtern, vornehmlich den Wojwoden übertragen, was teilweise den Verfall der Zünfte und der Gewerbe zur Folge hat. Schädliche Einwirkung auf den Städtehandel durch Befreiung des Adels von der Entrichtung des Zolles. Das Stapelrecht wird insofern modifiziert, daß auch Kleinhandel (1507—1538) zugelassen wurde, wodurch den Städtern Konkurrenz von Seiten der fremden Kaufleute erstand. Die im Lande selbst erzeugten Waren dürfen nicht von Inländern, sondern nur von fremden Kaufleuten über die Grenze ausgeführt werden (1565). Die Eroberung der östlichen Handelskolonien durch die Türken, Einfälle der Feinde in Polen u. s. w., ziehen im Verein mit den oben angeführten Ursachen den Verfall des Handels und des Gewerbes in Polen nach sich. Durchführung weiterer Einschränkungen der Rechte der Städter geht um so leichter vor sich, als ihnen keine Vertretung im Reichstag zugesichert wurde (Gesetz von Radom 1505). Einschränkungen des Wirkungskreises der Stadtobrigkeiten: die Häuser des Adels in den Städten *(jurydyki)* werden ihrer Kompetenz entzogen; die besonderen städtischen höheren Instanzen verlieren ihre frühere Bedeutung, das Assessorengericht, ein Organ des Adels, wird in Stadtangelegenheiten zur höchsten Instanz. Die Stadträte werden unter die Aufsicht der Starosten gestellt, welche ihr Selbstverwaltungsrecht bedeutend beschränken.

34. Einschränkungen des Bauernstandes. Infolge der Erwerbung der Weichselmündungen (Friede zu Thorn 1466) bewirkt die Entwickelung des Getreidehandels eine Änderung in der Land-

wirtschaft; die bisherige Zinswirtschaft (die Haupteinkünfte von den Dörfern bestehen im Pachtzins der Bauern) geht in eine Vorwerkswirtschaft über, es kommt zur Kommassation einer bedeutenderen Anzahl von Grundstücken in der Hand des Grundherrn behufs unmittelbarer Bestellung. Daher ein beträchtlicheres Bedürfnis von Arbeitskräften von Seite der Herren: der Frondienst, der früher auf einige Tage im Jahre beschränkt war, nimmt im XV. Jahrh. schon bedeutend zu und die Statuten von Thorn und Bromberg (1520) bestimmen ihn auf einen Tag in der Woche. Später wurde die Verpflichtung zum Frondienst eigenmächtig bis zu drei Tagen in der Woche erhoben (am erträglichsten gestaltete sich dieses Verhältnis in Rotrußland). Auch wurden die Pachtzinse erhöht, besonders in Privatgütern, wo sie in den Lustrationen nicht verzeichnet wurden. Beschränkungen des Auszugsrechtes der Bauern, im J. 1532 wird dieses Recht ganz aufgehoben. Reklamierungsrecht entlaufener Untertanen, das keiner Verjährung unterliegt. Die Bauern werden vollständig an die Scholle gefesselt. Das Abkaufen der Schulzenämter auf Grund des Statutes von Warta 1423 überträgt auch die ganze Gerichtsgewalt auf den Grundherrn (der spätere Schulze und die Schöffen sind nur seine Offizialisten). Das Recht der Grundherrn, die Bauern zu verurteilen „nach eigener Erkenntnis“ (1573). Appellation von den Urteilssprüchen der Herrengerichte ist nicht statthaft; nur die Untertanen der Krongüter dürfen gegen die Starosten an die Referendargerichte appellieren.

35. **Konfessionen.** Die katholische Religion ist die herrschende. Die Unierten des griechischen Ritus (seit 1595) und die katholischen Armenier (seit der zweiten Hälfte des XVII. Jahrh.) erhalten Gleichberechtigung, doch erhalten ihre Bischöfe keinen Sitz im Senat (der Vertrag von Hadziacz 1658 blieb unausgeführt). Häretiker: das Edikt von Wieluń 1424. Die Toleranz dissidentischer Bekenntnisse wird 1573 anerkannt (Konföderation von Warschau), später aber stufenweise eingeschränkt: Verbot öffentlicher Andachten 1632. Privatandachten 1717. Ausschließung von Ämtern, Landboten- und Tribunalsfunktionen 1736. Reformen unter Stanislaw August. Verbotene Konfessionen: Arianer, Quäker, Menoniten, Anabaptisten. Tartaren in Litauen, deren Recht, Güter zu erwerben. Die Stellung der Juden, nach abendländischen Vorbildern eingerichtet: für den gesetzlichen Schutz von Seite des Regenten zahlen sie Zins (Kopfsteuer), daher *homines camerae.* Grundprivilegium von 1264, auf

österreichischen, ungarischen, böhmischen Vorbildern begründet. Privilegien Kasimirs des Großen und seiner Nachfolger. Gesetzlicher Schutz der Juden: Judenmord mit Todesstrafe bedroht, Gebahren in Kreditangelegenheiten, Frage des Grundbesitzes, Unterwerfung unter die Gerichtsbarkeit der Wojwoden als der Vertreter der Herzöge zur Zeit der Erteilung des Privilegs 1264.

36. Reichs- und Landtage. Basis für die Organisation des Reichstages ist das Gesetz von Radom. Seit 1569 (Union von Lublin) gemeinsamer Reichstag Polens und Litauens (Parlamentsunion). Zusammensetzung: der Senat, d. i. die Erzbischöfe, Wojwoden und Kastellane (mit Anspruch auf Sessel und Bänke), die Minister. Der Senatoreneid, „treue Ratschläge zu erteilen". Die Landbotenkammer ist aus Landboten zusammengesetzt, die auf den dem Reichstag voraufgehenden Landtagen einer jeden Wojwodschaft gewählt und prinzipiell vom König durch besondere *litterae universales* zusammenberufen werden. Vorzitz auf dem Landtage: der Marschall; Anteil: die Würdenträger, die Beamten, und der Adel, mit und ohne Landbesitz; es wählen aber und werden zu Landtagsboten nur *possessionati* gewählt (1690). Einstimmigkeit der Beschlüsse seit dem Anfang des XVII. Jahrh., aufgehoben im XVIII. Jahrh. Gegenstände der Beratung: Vorschläge des Königs und selbständige Anträge. Die Generallandtage im XVI. Jahrh. zur gegenseitigen Verständigung der Landboten und Senatoren einer ganzen Reichsprovinz gehen seit dem XVII. Jahrh. in Provinzialsessionen über, die auf dem Reichstag selbst abgehalten werden. Der Geschäftskreis des Reichstages: Gesetzgebung, Steuerbeschlüsse, Kontrolle der Staatseinnahmen und Ausgaben, Adelserteilungen, Stiftungen, administrative Anordnungen, seit 1764 Wahl der Mitglieder höherer Magistraturen. Reichstagsgerichte, Versammlungsorte des Reichstages: Piotrków, Warschau (seit 1569), Grodno jedes dritte Mal (seit 1673). Ordentliche sechswöchentliche Reichstage je zwei Jahre, und außerordentliche je nach Bedürfnis (seit 1573). Vorsitzender: im Senat der König, in der Landbotenkammer der Direktor, später der Marschall. Ordnung der Beratungen. Eröffnungsversammlung; Teilung der Kammern; Wahlprüfungen der Landboten; Wahl des Marschalls, des Sekretärs und der Konstitutionsausschüsse. Vereinigung der Kammern, Begrüßung des Königs, Thronpropositionen, Gutachten der Senatoren (vota), Vernehmung der ausländischen Gesandten. Neue Teilung: Beratungen über die Propositionen, Projekte an den Marschallstab.

Einstimmigkeit *(liberum veto),* in der mittelalterlichen Verfassung (1454) begründet, gelangt seit der Hälfte des XVII. Jahrh. zu besonderer Geltung. *Sistere activitatem.* Reform vom J. 1768: Kardinalrechte, „die keiner Veränderung unterliegen durften", *materiae status* werden durch Einstimmigkeit beschlossen (das *liberum veto* behindert nicht das Zustandekommen anderer Beschlüsse), „ökonomische" und „juridische" Angelegenheiten werden durch Stimmenmehrheit erledigt. Vereinigung der Kammern gegen Schluß des Reichstages, Redaktion und Veröffentlichung der Konstitutionen, Handkuß an den König und Abschiedsrede des Marschalls. Relationslandtage zur Rechenschaftsablegung über die Handlungen auf dem Reichstage (1589). Verantwortlichkeitsgrad der Landboten.

37. Konföderationen. Sie sind, wie auch früher, Verbindungen gewisser gesellschaftlicher Gruppen zur Durchführung von Zielen, denen der Staat nicht gewachsen war, oft unterstützen sie den Staat, zuweilen wenden sie sich gegen ihn *(rokosz)*; sie entstehen entweder zu Lebzeiten eines Königs, vorwiegend jedoch während des Interregnums und reißen die ganze Staatsgewalt an sich. Sie treten bald als Wojwodschafts-, bald als Generalkonföderationen zusammen (für Polen, für Litauen), öfters derartig, daß sich die Wojwodschaftskonföderation in eine Generalkonföderation umgestaltet. Direktorium: der Marschall der Konföderation, die Generalität. Zuweilen tritt der König der Konföderation bei. Die Durchführung der Konföderationsbeschlüsse hing von der Macht ab, welche der Bund entwickelt hatte; gelang das Unternehmen, dann wurden die Beschlüsse von dem nächsten Reichstag bestätigt; mißlang es, so erteilte ein Pazifikationsreichstag allgemeine Amnestie. In den Konföderationen herrscht der Grundsatz der Stimmenmehrheit, daher später Konföderationsreichstage, um die Folgen des *liberum veto* zu vermeiden.

38. Königswahl. Pacta conventa. Wahl von Regenten aus derselben Dynastie; verboten 1775. Frage der Piastenwahl (Wahl von Inländern 1696, 1733). Wahlen zu Lebzeiten der Vorgänger; Verbot der Abdikation 1668. Interregnum. Der Primas als Interrex. Der Konvokationsreichstag (in seiner gewöhnlichen Zusammensetzung), als Generalkonföderation, bespricht die Frage der Königswahl und trifft Verfügungen zur Sicherung des inneren und äußeren Friedens. Der Wahlreichstag, zusammengezetzt aus Senat und Landbotenkammer, überdies aus dem ganzen Adel (nicht erst

seit 1573) vollzieht die Wahl. Art und Regulativ der Wahl; Einstimmigkeit erfordert. Doppelwahlen seit dem J. 1573. *Pacta conventa* (nicht identisch mit der Generalbestätigung der Reichsprivilegien) als Vertrag zwischen dem gewählten König und der Nation, daher im Falle einer Verletzung der *Pacta* durch den König das Recht, ihm den Gehorsam zu kündigen. Der Krönungsreichstag (gewöhnliche Zusammensetzung) in Krakau, ausnahmsweise in Warschau abgehalten. Das Recht der Krönung gehört dem Primas, ausnahmsweise wird sie von anderen Bischöfen vollzogen, Krönungseid. Bestätigung *actorum interregni.*

39. Zentralwaltung. Sie ruht prinzipiell in der Hand des Königs, der lange Zeit das einzige gemeinschaftliche Regierungsorgan für die Krone und für Litauen war. Sein Recht, Beamte zu ernennen, doch wird das Prinzip der Unabsetzbarkeit derselben im Falle amtlicher Vergehen aufgestellt (1538), das ihnen gegenüber dem König eine unabhängige Stellung gewährt. Der Senat hat im XVI. Jahrh. dem König gegenüber nur eine beratende Stimme. Seit 1573 werden aus dem Reichstag gewählte Senatoren *ad latus* (Residenten) als fester königlicher Rat (16, 28 Mitglieder) eingesetzt, anfangs auch mit beratendem, seit 1717 mit entscheidendem Stimmrecht. Ministerien: die Marschälle (für das Innere), die Kanzler (für das Äußere und die Justiz), die Unterschatzmeister (für das Finanzwesen), zuletzt die Hetmans (für das Heerwesen), besonders für Polen und für Litauen, in jeder Reichshälfte je zwei; sie erteilen den unteren Behörden im Namen des Königs Befehle. Großkommissionen seit 1764 (1766): Kollegien, aus dem Reichstag gewählt, für Finanz- und Heerwesen, je eine für die Krone und Litauen, übernehmen den vorwiegenden Teil der Funktionen der betreffenden Minister. Edukationskommission 1773, die erste gemeinschaftliche Behörde für Polen und Litauen. Gleichzeitig wird in demselben Charakter einer gemeinschaftlichen Behörde der Immerwährende Rat, ein Kollegium eingesetzt, das gleichfalls aus der Mitte des Reichstages gewählt wurde und entweder als Plenarrat unter Vorsitz des Königs, oder in fünf besonderen Departements (für die einzelnen Zweige der Zentralverwaltung) unter dem Vorsitz der gewählten Minister Resolutionen faßte. Der König verliert im Rat die Attribute des Monarchen, denn er ist durch die Beschlüsse desselben gebunden (Stellung eines Präsidenten). Unterordnung niederer Behörden, auch der Großkommissionen, die vordem oberste

Zentralbehörden waren. unter die Befehle des Immerwährenden Rates mit dem Recht, Beamte wegen Amtsvergehen zu entsetzen. Bedeutung dieser Reformen.

40. **Provinzialverwaltung.** Das einzige vollstreckende untere Regierungsorgan bleiben die Starosten, doch diese entziehen sich dem Einfluß des Königs durch das Inamovibilitätsgesetz von 1538, nach dem der König Beamte wegen amtlicher Vergehen nicht absetzen darf. Dagegen nähern sie sich immer mehr der Landhierarchie und werden schließlich zu Landbeamten; zur Zeit Stanislaw Augusts wählt sogar der Adel je vier Kandidaten für eine vakante Starostenstelle. Viele Angelegenheiten der Lokalverwaltung gehen in die Hände des Gesamtadels des betreffenden Landes über. der diese Verwaltung auf sog. Wirtschaftslandtagen erledigt. deren Entstehung in die erste Hälfte des XVII Jahrh. fällt. Diese Landtage entscheiden über die Repartierung der Reichstagssteuern, beschließen die Erhebung besonderer Landtagssteuern (Lokalsteuern), wobei sie besonders die unteren Stände (die Städter und Bauern) belasten; der Steuerertrag dient zur Erhaltung der Landesmiliz unter Oberbefehl der auf dem Landtage ernannten Rittmeister. Es erfolgt die sog. „Landtagsherrschaft“ in Polen; nachteilige Seiten derselben: das Verwaltungsorgan ist zu zahlreich. das Verwaltungssystem den niederen Ständen abgeneigt; es entsteht Dezentralisation, welche Verständigung der Zentralbehörden mit zehnerlei Landtagen erfordert. Einschränkung der Landtagsherrschaft: 1717 auf dem Gebiete des Militärwesens (dasselbe wird den Hetmans zugewiesen), 1766—1768 auf dem Gebiete des Finanzwesens (dasselbe wird den Finanzkommissionen übertragen).

41. **Gerichtsverfassung.** Die Organisation und Kompetenz der niederen Gerichte, der Land-, Grod- und Unterkämmerergerichte bleibt prinzipiell nach den früher entwickelten Formen weiterbestehen. Die Wieceversammlungen (mittlere Instanzen) verfallen bald nach 1578 (Errichtung des Krontribunals). Die königliche Gerichtsbarkeit (die oberste) wird teils in der Form von Hofgerichten, teils Reichstagsgerichten unter Beteiligung der am Hofe bzw. auf dem Reichstag anwesenden Senatoren ausgeübt; der Adel ist von beiden Gerichten vorläufig ausgeschlossen. Der Urteilsspruch geht vom König aus, die Senatoren (Assessoren) haben nur eine beratende Stimme, doch kann der König ihnen eine selbständige Entscheidung auftragen: daher Assessorengerichte, von denen man an den König

appellieren konnte. Kompetenz des königlichen Gerichtes: die Appellationsgerichtsbarkeit den Land-, Starostei- und Unterkämmerergerichten gegenüber, staatliche Interessen, besonders aber die Krongüter betreffende Angelegenheiten. Untersuchungen gegen Beamte, Kriminalsachen, auf welche Todesstrafe, Infamie oder Konfiskation stand. Zur Zeit der beiden letzten Jagellonen entsteht ein gewisser Unterschied der Kompetenz des Hof- und des Reichstagsgerichtes. Die Unmasse von Rechtshändeln, der das Königsgericht nicht gewachsen war, und das Bestreben des Adels, an der höchsten Gerichtsbarkeit zu partizipieren, führen zur Errichtung des Krontribunals 1578. Zusammensetzung: 27 Adelsdeputierte, die auf den Deputatenlandtagen gewählt, und 6 Deputierte der Geistlichkeit, die von den Kapiteln ernannt wurden. Verhandlungsort: Piotrków für Großpolen, Lublin für Kleinpolen. Das litauische Tribunal 1581. Kompetenz: Appellationssachen von niederen Instanzen. Von nun an richtet das Reichstagsgericht nur über: Majestätsverbrechen, *crimen oppressi civis,* Mißbrauch der Amtsgewalt höherer Beamten, Bestechlichkeit der Richter. Spätere Änderungen in der Zusammensetzung und bestimmte Kadenzen des Reichstagsgerichtes seit 1775. Andere besondere Gerichte am Hofe des Königs: das Assessorialgericht (mit dem obenerwähnten nicht identisch), je eins für die Krone und für Litauen, die oberste Instanz für Angelegenheiten der Städter unter Vorsitz des Kanzlers und Beisitz der Beamten, später der Senatoren und Deputierten aus der Ritterschaft. Referendargerichte als oberste Instanz in Streitigkeiten zwischen königlichen Untertanen einerseits und Starosten andererseits. Jurisdiktion der Marschälle im Falle von in Anwesenheit des Königs verübten Gewalttätigkeiten. Relationsgerichte: Appellationen in kurländischen Angelegenheiten und ausnahmsweise von Assessorialgerichten. Kapturgerichte, seit dem Aussterben der Jagellonen, von den Konföderationen während des Interregnums eingesetzt, da infolge des Ablebens des Königs alle ordentlichen Gerichte, die ihre Urteile nur in seinem Namen fällten, ihre Amtstätigkeit einstellten. Sie richten in Sachen der Verletzung der öffentlichen Sicherheit; sie stellen ihre Tätigkeit mit dem Augenblick der Krönung des neuen Königs ein.

42. Finanzwesen. Wie vordem, so dienen anfangs die Einkünfte der Krongüter zur Deckung der Bedürfnisse sowohl des Königs als auch des Staates. Im Jahre 1563 verzichtet Sigis-

mund August auf den vierten (eigentlich fünften) Teil des Einkommens von den Grodstarosteien und Tenuten zu Gunsten der Erhaltung eines stehenden Heeres, die sog. Quarte, die dem Schatz in Rawa ausgefolgt wurde; es ist dies der Bildungskeim eines besonderen Statsschatzes. In den Jahren 1589 und 1590 wird die Trennung des Staatsschatzes vom königlichen Schatze vollständig durchgeführt. Für den königlichen Haushalt wurden die Einkünfte von der Münze, den Salzgruben, Bergwerken, Zöllen und manchen Güterkomplexen mit unmittelbarer Verwaltung (Prokuratorien, Ökonomien) angewiesen; die Einkünfte der übrigen Krongüter (mit indirekter Verwaltung) und die einlaufenden Steuern gehören dem Staatsschatz. Steuerfrei ist der Adel und die Geistlichkeit, mit Ausnahmen gegen Ende der Periode (Generalsteuer u. s. w.); auf der Landbevölkerung lastet die Hufensteuer *(poradlne)*, auf der Stadtbevölkerung der Schoß; die Juden zahlen Kopfsteuer, die Geistlichkeit leistet Geldopfer aus freien Stücken. Steuern wurden von Reichstag zu Reichstag in einem gewissen Prozentsatz zur Hufensteuer beschlossen. Neue Arten von Steuern: das Winterbrot *(hiberna)* von den königlichen und geistlichen Gütern als Vergütung für die Entlastung, das Heer während des Winters in Quartier zu nehmen; Rauchfangsteuer, 1629 eingeführt, von Dorfhütten und den Häusern in Städtchen und Städten eingezogen; christliche Kopfsteuer nach dem Vorbilde der jüdischen, die in außerordentlichen Notfällen erhoben wurde; Generalzoll von importierten Waren. Erbpachtsreform der Starosteien 1775. Für den Wojwodschaftsschatz beschlossen die Landtage für Lokalzwecke besondere Steuern unter verschiedenen Namen (gegen 20 Nomenklaturen), die vorwiegend niederen Bevölkerungsschichten (Städtern, Bauern) auferlegt wurden. Die Verwaltung derselben in der Hand der Landtage selbst. Im XVIII. Jahrh. wird die Finanzverwaltung der Landtage aufgehoben.

43. Kriegswesen. Die frühere Form des allgemeinen Aufgebots, das aus landbegütertem Adel bestand, bleibt im Prinzip weiter bestehen. Nachteilige Seiten derselben: Beschränkung der Dienstleistung nur auf das Grenzgebiet des Reiches und zwar nur durch zwei Wochen unentgeltlich; Verfall der Kriegskunst, Mangel an Disziplin. Seit dem Tode Sigismund Augusts wurde das allgemeine Aufgebot nur dreimal zusammenberufen. Notwendigkeit der Errichtung eines stehenden Heeres. Erste Reform Sigismund

Augusts: Einführung des von der Quarte bezahlten Söldnerheeres (nicht über 2000—3000 Mann). Einteilung: in Regimenter oder Fahnen, je nach der Ausrüstung: in polnische Fahnen und solche ausländischer Anwerbung. Die Stärke des Heeres wird nach der Konstitution von 1717 auf 24000 Mann (16000 für die Krone Polen, 8000 für Litauen) beschränkt, ein verderblicher Beschluß in Hinsicht auf die wachsenden stehenden Armeen der Nachbarn; aber auch diese Höhe hat die Truppenanzahl infolge mangelnder Geldmittel nie erreicht. Die Söldner, die öfters nicht bezahlt wurden, halten sich durch Plünderungen schadlos und bilden Konföderationen. Die Reformen K. Stephans: die Fußmiliz der Bauern oder der *wybrańcy* (der Ausgewählten), von 20 Hufen der königlichen Güter je ein Bauer; diese Pflicht wird im XVII. Jahrh. in eine neue Steuer, *łanowe*, verwandelt, die von den königlichen Gütern zu leisten war. Registrierte Kosaken. Genesis des Kosakentums (zur Regierungszeit Sigismunds des Ersten), das aus einheimischen reußischen und abenteuerlichen zugeströmten Elementen zusammengesetzt war. Die Zaporosersicz, die Niżoverkosaken. Organisation derselben von K. Stephan durch Einregistrierung derselben und Verleihung einer weitgehenden Autonomie (Recht der Atamanenwahl, unter dem Oberbefehl des Hetmans). Fehlschlagen der Kosakenorganisation, Revolutionen (der Aufruhr Chmielnickis 1648), Aufhebung der registrierten Kosaken 1699.

44. Rechtsquellen. Entwickelung der Reichstagsverfassung in bedeutendem Grade; die Konstitutionen berücksichtigen vorwiegend die Verhältnisse des Staats- und Verwaltungsrechtes und vernachlässigen das judizielle Recht. Mißlingen der beiden großen Kodifikationsversuche (die Korrektur Taszyckis 1532—4 und der Entwurf Zamojskis 1776—80). Kleinere Kodifikationen: Formula processus 1523, Wechselrecht 1776 u. a. Kodifikationen des masovischen Rechtes: erstes Statut (von Prażmowski) vom J. 1532 (bestätigt), zweites Statut (von Góryński) vom J. 1540, Einführung des polnischen Rechtes in Masovien und masovische Exzepte vom J. 1577. Drei litauische Statuten 1529—1588, das zweite gültig in den Wojwodschaften Volhynien, Kijow und Braclaw (das volhynische Statut); das dritte: Hilfsquelle des „Ułożenije“ des Zaren Alexis Michajłowicz vom J. 1649. Preußische Korrektur 1598. Amtliche Ausgaben der einzelnen Reichstagskonstitutionen, amtliche Samm-

lungen derselben (1524) und zahlreiche spätere Privatsammlungen. Volumina Legum.

Anfänge der vierten Periode. Reform der polnischen Verfassung seit 1788.

45. Genesis und Vorbereitung der Reform. Der innere Verfall Polens erreicht seinen Höhepunkt zur Regierungszeit der sächsischen Könige. Weitere Schichten der Bevölkerung fühlen damals noch nicht das Bedürfnis nach Reformen, nur einzelne Persönlichkeiten, wie Leszczyński, Konarski, u. a. fordern dazu auf. Stärker treten reformatorische Bestreben schon während des Interregnums vor der Wahl Stanisław Augusts (Partei der Czartoryskis) in den Vordergrund, sie werden ziemlich allgemein zur Regierungszeit des letzten Königs, der sie in mancher Hinsicht unterstützt, genährt durch die Erschütterung, welche in der Nation die erste Teilung hervorgerufen hatte. Vorbereitung zu einer prinzipiellen Änderung der Verfassung durch die Reformen vom J. 1764 und 1773/5, die hauptsächlich eine neue Organisation der Zentralverwaltung betreffen (Finanz- und Militärkommissionen, Erziehungskommission, der immerwährende Rat). Anfänge des vierjährigen Reichstages. Beschluß der Truppenvermehrung bis auf 100000 Mann. Aufhebung des immerwährenden Rates. Grundsätze. die Verbesserung der Regierungsform betreffend 1789 und 1790, Kardinalrechte nach dem Muster derjenigen vom J. 1768. Zustandekommen der Verfassung vom dritten Mai 1791, mitsamt der ihr einverleibten Konstitution über die Städte vom 18 April 1791.

46. Soziale Reformen. Die Stellung des Adels wurde von der Konstitution (v. 3 Mai) prinzipiell nicht geändert, seine früheren Rechte und Privilegien blieben unangetastet, doch hob sie die Stellung der Städter und Bauern. Den Städtern wurde das Recht der Erwerbung von Landgütern, dem Adel aber das Recht, sich in den Städten mit Handel zu befassen, zuerkannt, ohne Verlust der Adelsvorrechte; zuerkannt wird weiter die Möglichkeit, daß Städter den Offiziersrang erdienen können, nur wurden sie von den Landämtern, die seit altersher vom Adel bekleidet wurden und von den Domherrnstellen, die dem Adel vorbehalten waren, ausgeschlossen. In den Städten wurde der privilegierte Gerichtsstand des Adels *(jurydyki)* aufgehoben und die Kontrolle der adeligen Behörden über die städtischen beseitigt, die letztgenannten wurden einer Polizeikommission als oberster

Instanz unterworfen, zu der auch Repräsentanten der Städte herbeigezogen wurden. Stadräte und Magistrate. Niedere Stadtgerichtsbarkeit, mittlere (Appellationsgerichte) und oberste d. i. die Assessorien, denen jetzt ebenfalls Repräsentanten der Städte beitreten. Vollen Anteil an dem Reichstag haben die Städte nicht, doch wurde die Institution der Stadtbevollmächtigten eingeführt, aus deren Mitte auf den Provinzialsessionen des Reichstages Mitglieder für die Finanz- und Polizeikommission und für das Assessorium gewählt wurden; hier besitzen sie in Stadtsachen entscheidendes Stimmrecht; überdies konnten sie im Reichstag Anträge stellen, was Handel, Verkehr und Städte anbetraf (Gesetzgebungsiniziative). Was die Bauern anbetrifft, so hatte man deren ökonomische Emanzipation (Grundentlastung), für die es damals noch zu früh war, nicht durchgeführt, dagegen wurde beschlossen, daß von nun an alle Verträge, die zwischen dem Herrn und dem Bauern geschlossen werden, die Basis ihres gemeinschaftlichen Verhältnisses sein sollen. Man knüpfte hier an die Gewohnheit an, die schon vordem von manchen Grundbesitzern angewendet wurde, welche mit ihren Untertanen Verabredungen trafen, indem sie dieselben von allerlei Lasten befreiten. Es war dies ein Fingerzeig, ein Programm für die Zukunft, in welcher Richtung sich die Bauernfrage entwickeln solle. Zugleich wurde erklärt, daß die Bauern unter den Schutz der Gesetze gestellt werden, was bedeutet, daß dieselben die öffentlichen Gerichte um Gerechtigkeit gegen ihre Herren angehen können. Im allgemeinen genommen, brachen die sozialen Reformen der Konstitution nicht plötzlich mit der Vergangenheit, sie verkündeten noch nicht den Grundsatz der Gleichberechtigung aller Staatsbürger, doch wiesen sie den Weg dazu, indem sie die Bedeutung der bis dahin zurückgesetzten niederen Gesellschaftsklassen emporhoben.

47. Reform der Reichstagsverfassung. Die Reichstagsgesetze werden im zwei Kategorien eingeteilt: 1) die sog. allgemeinen Rechte; 2) Reichstagsbeschlüsse. Zur ersten Kategorie gehören Verfassungs-, Zivil- und Strafrechtsgesetze, Gesetze über feste Steuern; zur zweiten: Kriegserklärung, Friedensschluß und überhaupt Abschluß anderer internationaler Verträge, Beschluß über einmalige Steuererhebung, das Bugdet u. ä. Was die Reichstagsbeschlüsse anbetrifft, so wurden die Stimmen der Senatoren und der Landboten zusammengezählt, es konnte daher die zahlreichere Landbotenkammer den Senat majorisieren. Über die „allgemeinen Rechte“

stimmten beide Kammern besonders ab; widersetzte sich der Senat dem Antrage, so konnte ihn die Landbotenkammer auf dem nächsten Reichstage erneuern, und wenn sie sich abermals für denselben erklärte, so war auch der Senat zur Annahme gezwungen. Also war auch hier Majorisierung möglich. Aus einem mit der Landbotenkammer gleichberechtigten gestaltete sich der Senat in einen untergeordneten Faktor um. Auch dem König wurde das Recht der Sanktion entzogen und ihm nur zwei Stimmen im Senat zugesprochen; er konnte also im Senat selbst majorisiert werden, umsomehr durch die Landbotenkammer. Dadurch wird die Suprematie der Adelsvertretung über die Krone anerkannt und bildet eine nachteilige Seite der Reform. Vorteilhaft war der Beschluß, daß der Landbote auf dem Reichstage nicht die Interessen seiner Landschaft, sondern die des ganzen Staates repräsentiert und nach eigenem Gutachten handeln darf; die Landtagsinstruktionen werden verboten. Die Konsequenz dieser Reform war die völlige Aufhebung des *liberum veto* und das Verbot der Konföderationsverbände. Der Reichstag soll immer „bereit" sein, d. h. die für einen gewissen Reichstag gewählten Abgeordneten verlieren mit Beendigung desselben ihre Mandate nicht, sondern behalten sie durch die nächsten zwei Jahre, im Falle die Notwendigkeit der Berufung eines außerordentlichen Reichstages eintreten sollte. Verfassungsreichstag, alle 25 Jahre behufs Revision der Verfassung.

48. Reform der Regierungsgewalt. Die Wählbarkeit der Könige wird aufgehoben, der polnische Thron für erblich erklärt. Da der König keine Nachkommen hatte, so wird die Erbfolge den Enkeln Augusts III zuerkannt. Das Kontraktverhältnis des Königs zur Nation wird gelöst, das Recht, ihm den Gehorsam zu kündigen, beseitigt. Der König ist nicht verantwortlich und hat das Recht, alle Ämter im Staate zu besetzen, insofern sie nicht wählbar sind, so wie auch Offiziere zu ernennen; auch steht ihm das Begnadigungsrecht zu. Alle Staatsgewalt, vor allem die Gerichtsbarkeit, wird im Namen des Königs ausgeübt. Die Hauptverwaltung besorgt sowohl in der Krone als auch in Litauen ein dem König zur Seite stehender gemeinschaftlicher Ministerrat „Straż", der aus dem Primas und fünf Ministern, für die Polizei (das Innere), das Äußere, den Krieg, Finanzen und die Justiz, uud überdies aus dem Reichstagsmarschall (mit beratender Stimme) zusammengesetzt war. Der König ist dem Willen dieses Ministerrats nicht (wie in dem Immer-

währenden Rat) unterworfen, doch haben die Verordnungen des Königs ohne die Unterschrift des Ministers keine Geltung; der unterzeichnende Minister ist vor dem Reichstage verantwortlich. Das Ernennungsrecht der Mitglieder der Straż aus der Mitte aller (16) Minister steht dem König zu; die Ernennung erfolgt je zwei Jahre, wodurch es dem Könige möglich wird, zu Ministern Männer mit einem Programm zu berufen, welches dem Programm der Reichstagsmajorität entspricht (parlamentarisches Ministerium). Das Verhältnis der unteren Behörden (der Großkommissionen, der Ordnungskommissionen für zivil- und militärische Angelegenheiten) zur Straż ist insofern ungenau bestimmt, als zwar deren untergeordnete Stellung der Straż gegenüber ausgesprochen wurde, doch ihre Verantwortlichkeit den Reichstagen, bzw. Landtagen gegenüber, von denen sie gewählt wurden, bestehen blieb.

49. Entwickelung der Reformen der Verfassung vom 3 Mai in der Gesetzgebung des vierjährigen Reichstages. Zwei Gesetze über die Städteverfassung vom Jahre 1791, über die Einrichtung städtischer Verwaltungs- und Gerichtsbehörden und über die Gerichtsverfassung der Städte im allgemeinen. In Hinsicht auf Gleichberechtigung der Konfessionen wird schon 1790 dem Metropoliten von Kijew Sitz im Senat zuerkannt. Gesetze über Reichstags- und Landtagsverfassung, beide vom J. 1791; letzteres schränkt das Beteiligungsrecht des nicht ansässigen Adels ein und beschränkt die Befugnis und den Wirkungskreis der Wirtschaftslandtage. Gesetz v. J. 1791, die Straż betreffend, das deren Verhältnis zu den Großkommissionen und den zivil-militärischen Ordnungskommissionen reguliert. Drei Gesetze in Bezug auf die Großkommissionen: die Militär- (1789), die Finanz- und die Polizeikommission (1791), die nun alle neben der Edukationskommission ihre Amtsbefugnis sowohl auf die Krone als auf Litauen (daher Kommissionen beider Nationen) ausdehnen, so daß beide Teile der Republik jetzt bereits auch gemeinschaftliche mittlere Instanzen haben. Die unteren Verwaltungsinstanzen, die zivil-militärischen Ordnungskommissionen, die schon 1789 eingeführt wurden, entwickeln eine rege Tätigkeit zur Befriedigung der materiellen und kulturellen Bedürfnisse der Gesellschaft. Reform der höheren Gerichtsbarkeit: Gesetz, die Reichstagsgerichte und die Tribunale betreffend, und gründliche Umgestaltung des niederen Gerichtswesens durch Einführung der Landesgerichte *(sąd ziemiański)* unter Beseitigung der

früheren Land- und Grodgerichte (1792). Vorbereitungsarbeiten zur Verfassung eines bürgerlichen und Strafgesetzbuches (das Gesetzbuch des Stan. August). Auf dem Gebiete des Finanzwesens das Gesetz vom J. 1792, das den Verkauf aller Krongüter verfügt und das noch wichtigere Gesetz 1789, das die „Beisteuer des zehnten Groschens“ als Abgabe, die dem Adel auferlegt wurde, einführte und somit das frühere Privileg der Steuerfreiheit dieses Standes aufhob.

50. Verfall und Bedeutung der Reformen. Die Konföderation von Targowica stürzt das Werk des vierjährigen Reichstages. Der Reichstag von Grodno 1793 sanktioniert von neuem die frühere aus der Zeit vor der Verfassung vom 3 Mai stammende Organisation des Staates. Diese Ereignisse wie auch die zweite und dritte Teilung Polens unterdrücken im Anfangskeime die neue Rechtsentwickelung Polens, welche bereits eine dauernde und tiefere Basis in den neuen Strömungen und den teilweisen Reformen der letzten dreißig Jahre gewonnen hatte; die Bedingungen zur Entwickelung waren also vorhanden, wäre dieselbe nicht von außen aufgehalten und unterdrückt worden. Die Reformen der Verfassung vom 3 Mai und des vierjährigen Reichstages waren vom heutigen Gesichtspunkt aus betrachtet gewiß nicht in jeder Beziehung vollkommen; sie stützten sich teilweise auf die Traditionen früherer Einrichtungen und zogen aus den Neuerungen des Abendlandes, namentlich der französischen Revolution, mit Überlegung und Mäßigung Vorteil — aber eben deswegen sind sie ein nationales Werk, und was darin Gutes enthalten ist, gereicht dem polnischen Volke zur Ehre. Sie beseitigten prinzipielle Mängel der bisherigen Verfassung: den Bauernstand stellten sie unter den Schutz der Gesetze und bahnten den Weg zu einer günstigen Gestaltung seiner materiellen Lage in der Zukunft; den Städten gaben sie ihre Autonomie wieder, sicherten ihnen Anteil und einen gewissen Einfluß in den Zentralorganen und beseitigten die demütigenden Rechtsbeschränkungen des Bürgerstandes; sie reformierten in modernem Sinne den Reichstag und stürzten den Hauptpfeiler der Anarchie, das *liberum veto*; sie schufen eine kräftige Regierung mit einem unverantwortlichen, erblichen König an der Spitze. So wurde endlich der Grund zu einer neuen Organisation des Staates und der Gesellschaft gelegt; eine Erscheinung, die um so bemerkenswerter ist, da die Reform ohne Druck von Seite der niederen, nach Rechten strebenden Klassen, ohne Druck von Seite der Regierung, die

auf Erstarkung ihrer Amtsgewalt hinzielte, erfolgt war; sie wurde durchgeführt aus freiem Ermessen jenes Standes, der dabei auf seine rechtliche Ausnahmestellung, auf seinen Einfluß und seine Bedeutung zum Teile verzichten mußte. Darin lag der Beweis, daß Polen aus dem früheren Verfall durch sein eigenes Zutun wiedergeboren werden konnte.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Stycznia 1906.

136

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ETE FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTÉ.

VICE-PROTECTEUR : S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1906.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1907.

Table des matières.

Page

Boratyński L. Etudes sur la nonciature de Bolognetti en Pologne (1581—1585) 92

Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 13 décembre 1905 4

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 janvier 1906 46

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 mai 1906 47

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 juin 1906 62

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 juillet 1906 64

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 octobre 1906 123

Czubek J. La littérature politique du premier interrègne en Pologne (1572) 39

Kielski B. L'influence du théâtre de Molière sur la développement de la comédie en Pologne 6

Klinger W. L'ambroisie et le Styx des anciens et l'eau de la vie et de la mort des modernes 11

Krzyżanowski St. Contribution à l'histoire de la littérature politique du XV-e siècle 26

Kutrzeba St. La constitution de 1807 pour le Grand-Duché de Varsovie comparée avec les autres constitutions de Napoléon 87

Lewicki St. Les routes commerciales en Pologne au moyen-âge 131

Matkowski Z. Les „Aïeux" de Mickiewicz et l'Emile de Rousseau. Étude de littérature comparée 125

Papée Fr. Les Métriques de la Couronne aux Archives Centrales de Varsovie et leur importance pour l'histoire du XV-e siècle 20

— Itinéraire d'une mission polonaise de Cracovie à Rome vers 1458 . 128

Rostworowski M. Les budgets du Royaume de Pologne au point de vue administratif, 1816—1830 19

Siemieński J. Organisation de Etats particuliers de Dobrzyn 33

Page

Sinko Th. Studia Nazianzenica. I De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana 25

Séance publique annuelle de l'Académie du 12 mai 1906 43

Smoleński Thadée. Etat actuel des recherches égyptologiques 65

Sobieski W. Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède 54

Szelągowski A. Alliance des Habsbourgs avec les Wasas. Le pacte de famille de 1637 95

Tretiak J. Une brochure politique d'Adam Mickiewicz de 1832 50

Ulanowski B. L'histoire du droit hongrois dans ses rapports avec le droit polonais 52

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier — Février. 1906.

Sommaire. Séances du 15 et du 22 janvier, du 12 et du 19 février.
Résumés: 1. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 13 décembre 1905.
B. KIELSKI: L'influence du théatre de Molière sur le développement de la comédie en Pologne
3. W. KLINGER: L'ambroisie et le Styx des anciens et l'eau de la vie et de la mort des modernes.
4. M. ROSTWOROWSKI: Les budgets du Royaume de Pologne au point de vue administratif. 1816—1830.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 15 JANVIER 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

M. K. BOGUCKI: »Wybrane pisma Lukiana«. *(Oeuvres choisies de Lucien [Bibliothèque des traductions des auteurs de l'antiquité, vol. I]),* 8-o, p. 299, vol. I.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„Mémoires inédits de Nicolas Malinowski. — Contribution à l'histoire des persécutions subies par les Philarètes à Wilna“.*

Le Sécretaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 13 décembre 1905 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 4.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Sprawozdanie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Compte-rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, folio, vol. VII, fasc. 4, p. 481—614 et CCLIII—CDIV, avec 138 gravures.

ST. SCHNEIDER: »Czy Getowie wierzyli w jednego Boga?« Studyum z zakresu religii i mitologii porównawczej. *(Les Gètes croyaient-ils à un Dieu unique? Étude de religion et de mythologie comparées)*, 8-o, p. 32.

M. J. KALLENBACH présente son travail: *„Articles d'Adam Mickiewicz imprimés dans la „Tribune des peuples" non compris dans l'édition complète de ses oeuvres"*.

M. J. ROZWADOWSKI présente son travail: *„Lexique du jargon des „Tsiganes" (bohémiens) de Zakopane"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. KLINGER: *„L'ambroisie et le Styx des anciens et l'eau de la vie et de la mort des modernes"* [1].

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 22 JANVIER 1906.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

M. GUMOWSKI: »Wykopaliska monet polskich z w. X i XI«. *(Monnaies polonaises du X-e et du XI-e siècle d'aprés les fouilles)*, 8-o, p. 83.

J. CZUBEK: »Katalog rękopisów Akademii Umiejętności«. *(Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Cracovie)*, 8-o, p. III et 313.

[1]) Voir Résumés p. 11.

W. Tokarz: »Ostatnie lata Hugona Kołłątaja (1794 — 1812)«. *(Les dernières années de l'abbé Hugo Kollontay, 1794 — 1812),* 8-o, vol. I et II, p. 348 et 269.

Le Secrétaire présente le travail de M. Fr. Bujak: *„Quelques mots sur la cartographie historique“.*

M. L. Sternbach présente son travail: *„Rerum Slavicarum fontes Byzantini“.*

M. C. Potkański présente son travail: *Études sur le XIV-e siècle. Occupation de la Grande Pologne par Ladislas Łokietek“.*

SEANCE DU 19 FEVRIER 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. Czubek: »Pisma polityczne z czasów pierwszego bezkrólewia«. *(La littérature politique du premier interrègne en Pologne 1572),* 8-o. p. XXXIX et 765.

Z. Daszyńska-Golińska: »Uście Solne«. Studyum archiwalne *(Uście Solne. Études archivales).* 8-o, p. 165.

A. Prochaska: »Przymierze Władysława Jagiełły z Danią«. *(Alliance de Ladislas Jagellon avec le Danemark),* 8-o, p. 36.

Stanislas Zakrzewski: »Analecta Cisterciensia«, 8-o, p. 52.

M. Fr. Piekosiński présente son travail: *„La Pologne au XVI-e siècle: la répartition des terres entre les nobles“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Rostworowski: *„Les budgets du Royaume de Pologne au point de vue administratif; 1816—1830“.*

Résumés

1. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 13 grudnia 1905.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 13 décembre 1905***).

M. Sokołowski expose les résultats de l'excursion scientifique dans le Royaume de Pologne, entreprise à l'initiative de l'Académie et au cours de laquelle ont été levés des plans, prises des photographies de plusieurs monuments anciens. Jusqu'ici M. Szyszko-Bohusz a étudié en détail les églises à deux nefs de Wiślica, Stopnica et Szaniec. Cette communication, illustrée par d'excellentes vues photographiques, des croquis et des dessins excite le plus vif intérêt, d'autant plus qu'elle concerne une époque encore peu connue et cependant d'une grande importance dans l'histoire de l'art en Pologne: celle de Casimir-le-Grand. Sans parler de superbes morceaux architectoniques, tels que clefs de voûtes, consoles, chapiteaux, il faut signaler tout particulièrement les magnifiques peintures du portail gothique de l'église de Stopnica, datant du XIV-e siècle. Si les études actuelles sont continuées avec le même zèle et la même scrupuleuse attention, on est en droit d'espérer que dans un prochain avenir on en recueillera des fruits précieux et inestimables pour la science.

M. le chanoine Górzyński soumet à la Commission une note au sujet d'une chasuble dite de Długosz. conservée à Kłobuck. Cette chasuble est un ouvrage de la plus grande valeur et fait grand honneur à la broderie polonaise du commencement du XV-e siècle. On y voit sur les prétextes le Christ en Croix, ayant à ses pieds la Sainte Vierge, Saint Jean, les quatre Pères de l'Eglise et Saint Jean Baptiste. Cette chasuble fut achetée — s'il faut en croire une tradition locale — par Jean Długosz, alors qu'il était curé de Kło-

buck, de 1434 à 1449. Le style de cet ornement d'église ne s'oppose pas à cette attribution que vient d'ailleurs confirmer le blason de Długosz, brodé au bas de la chasuble sur la prétexte de devant.

M. St. Kutrzeba donne quelques éclaircissements au sujet de plusieurs actes tirés des métriques (registres des naissances) de la couronne, et des livres de la cité de Cracovie. Ces actes concernent la construction du Wawel (château royal), celle d'une chapelle à l'église de Notre-Dame de Cracovie, celle de la cathédrale de Wilna. Il y est aussi question de quelques architectes, Nicolas de Castiglione, Frankenstein, entre autres, et des orfèvres Pierre Rehmi, Jean Mayhe, etc.

M. François Piekosiński présente deux copies de pièces tirées des registres d'impôts, conservés aux archives de la Commission des Finances à Varsovie. L'une de ces copies reproduit un document de 1535; c'est un contrat passé entre Bernard Zanobi de Cracovie et Mathieu de Jeżów, au sujet d'un baptistère et de la construction de deux tombeaux: l'un pour Stanislas Lasocki de Brzezina, l'autre pour le père de ce personnage. Le second document, datant de 1544, concerne un certain Jole Breytfus, architecte royal.

M. Casimir Kaczmarczyk donne lecture du catalogue de l'argenterie appartenant à Sigismond-Auguste et conservée au trésor municipal de Wilna, en 1545. Il fait ensuite une communication au sujet de Joseph Le Brun, architecte qui exerçait sa profession à Cracovie à la fin du XVIII-e siècle et au commencement du XIX-e. Le Brun arriva sans doute à Cracovie vers le commencement de l'année 1787 et reçut de Stanislas-Auguste un privilège en qualité d'architecte pour Cracovie et les villes avoisinantes. Il mourut à une date inconnue. On voit son nom figurer encore dans des actes en 1809; on ne le retrouve plus à partir de ce moment, ce qui permet de supposer que Le Brun mourut à cette date.

M. Stanislas Zarewicz soumet à la Commission une photographie du plus haut intérêt: celle d'une pierre funéraire du XVI-e siècle, actuellement encastrée dans les parois du porche de l'église paroissiale de Sanok. Cette pierre devait sans aucun doute appartenir à un cénotaphe de grande dimension dont elle formait la partie centrale. On y voit une figure de chevalier gravée au ciseau. Elle fut découverte sur la place Saint Michel, emplacement sur lequel s'élevait l'église paroissiale primitive, lors des travaux pour l'érection de la nouvelle église, construite non loin de cette place, en 1879.

M. Kutrzeba croit que c'est un fragment du tombeau de Sébastien Lubomirski, mort en 1558. Cette hypothèse est confirmée par le style de l'ouvrage, ainsi que par l'inscription citée par Starowolski.

M. Sokołowski présente enfin les photographies de l'église grecque d'Ulicz que lui a transmises M. Théodore Talowski.

---

2. M. BOLESLAS KIELSKI. **O wpływie Moliera na rozwój komedyi polskiej.** ***(L'influence du théatre de Molière sur la développement de la comédie en Pologne).***

D'après les conceptions esthétiques de l'Europe, notre comédie prend sa source en Molière. C'est Molière qui en a été le maître, l'éducateur, jusqu'au moment où elle parvint à sa pleine maturité. Bohomolec (1755), Rzewuski, Krasicki, Zabłocki (1780), Niemcewicz, Bogusławski, Dmuszewski, Fredro (1835), tels sont les noms qui jalonnent la route de son développement, et chez tous ces écrivains Molière a mis une empreinte décisive. (Bogusławski la subit peut-être le moins: il n'est d'ailleurs qu'un simple traducteur). Ce n'est pas de prime abord que nos auteurs pénétrèrent l'essence même du génie de Molière; ce n'est pas non plus sans hésitation ni maladresse qu'ils acquirent la technique du grand comique français. Bien comprendre le moliérisme, se l'incorporer, l'adapter, lui donner une teinte de nationalité, de personnalité, tels furent les difficiles problèmes qu'eut à résoudre la comédie polonaise et qui ne furent complètement résolus que par le génie d'Alexandre Fredro.

Avant de parvenir à cette compréhension réelle de la comédie de Molière, notre comédie se borna à y jeter un coup d'oeil superficiel. Dans sa marche vers le progrès, elle procède à peu près comme un enfant qui élargit peu à peu l'horizon de ses connaissances. Chez Bohomolec et Krasicki elle est encore très primitive. Ces écrivains adoptent les détails les plus saillants de la comédie de Molière, sans s'inquiéter des rapports que ces détails peuvent avoir avec les autres ou avec l'ensemble de l'oeuvre. Et ces détails sont mis en vigueur au détriment des autres. De là, la prépondérance accordée à la conduite de l'intrigue empruntée presque servilement à Molière, chez Bohomolec et Krasicki.

Les caractères pris sur le vif, observés directement par les écrivains donnent à ces premières comédies une certaine valeur, sinon

littéraire, tout au moins historique: ce sont d'excellents tableaux de moeurs; mais si la technique faisant ressortir ces caractères a pour modèle les procédés mis en usage par Molière, elle n'est guère arrivée à approfondir les secrets de facture du maître dont elle n'a jamais connu la souplesse et la complexité.

Zabłocki est plus doué d'aperception. Il n'emprunte pas sans critique le squelette de la comédie de Molière; il le revet d'un corps composé des éléments indispensables à la vie comique, c'est-à-dire il imagine des situations. C'est lui qui, à vrai dire, créa chez nous la vraie comédie, quoiqu'il se soit évidemment proposé Molière comme modèle. A partir de Zabłocki nos écrivains ont les coudées franches. Imbus de Molière, ils peuvent se dispenser d'avoir les yeux continuellement fixés sur le maître: ils ne le copient plus, ils s'en inspirent. Niemcewicz est le représentant le plus caractéristique de cette seconde étape de notre théâtre comique. Grâce à Zabłocki, Niemcewicz comprend quelles sont les conditions indispensables à une bonne comédie: la caractérisation des personnages, la construction, l'intrigue, l'action, la situation, le comique, le dialogue, etc.

Il a tout cela, tout cela puisé à l'école de Molière; mais les réminiscences sont loin d'être aussi flagrantes que chez ses prédécesseurs. De plus Niemcewicz a un autre mérite historico-littéraire: il met en scène l'actualité politique (Bohomolec y avait introduit l'actualité sociale), ce en quoi il n'a pu aucunement prendre Molière pour maître.

Dmuszewski ne nous présente pas de réminiscences évidentes, mais il joue à sa façon de l'instrument scénique de Molière. C'est alors que parut le génie qui en une synthèse puissante réunit tous ces éléments jusque là épars et produisit des ouvrages conçus dans l'esprit même de la comédie moliéresque (troisième époque).

Comme Molière, le comte Alexandre Fredro écrit des comédies de caractères. Ce ne sont plus des individus, mais bien des types qu'il peint, et cela d'après la poétique du maître français. Les procédés qu'il emploie, soit pour faire ressortir ces caractères, soit pour la conduite de l'action, sont identiques à ceux de Molière; et il ne cesse de les appliquer dans tous ses ouvrages, à l'exception toutefois de quelques-unes de ses productions connues sous le nom de comédies posthumes. C'est dans la mise en oeuvre de ces procédés, dans leur adaptation au but qu'il se propose d'atteindre que se révèle le génie de Fredro. Mais l'originalité de cet excellent écrivain

éclate dans la forte particularité nationale qu'il donne à ses caractères: ils sont bien polonais les types comme Jowialski, le Notaire, Cześnik, Gustave, etc. Il part d'ailleurs d'un tout autre point de vue, ce qui donne à ses créations une teinte subjective tout à fait différente. Mais comme Molière, Fredro est gai, de joyeuse humeur; ils flagellent tous les deux en riant les vices et les défauts des hommes, ils les tournent en ridicule, poussant même parfois leur satire jusqu'à la caricature. Néanmoins sous cette verve comique un fond grave s'entrevoit souvent: ces éclats de rire sont traversés de mélancoliques réflexions, philosophiques chez Molière, poétiques chez Fredro. Celui-ci projette sur ses créations un faisceau de poétiques lueurs, l'autre les éclaire de sa large philosophie. Sous ce rapport le „Misanthrope" est la comédie typique de Molière, comme les „Serments de jeunes filles" est celle de Fredro. La comédie humaine n'a point produit de figure plus comique et en même temps plus profondément étudiée, plus naturelle que celle d'Alceste, pas plus qu'elle n'a dépassé le comique poétique de Gustave. Comme créateur de types, Fredro est l'égal de Molière auquel, il est vrai, il doit beaucoup; au point de vue de la conception, c'est un génie marchant de pair avec les plus grands.

Sous le rapport du plan et de l'intrigue, de leur développement et de la manière, Fredro représente une étape dans l'évolution de la comédie moliéresque, non seulement en Pologne, mais en général. Il conduit l'action, il fait mouvoir ses personnages le plus souvent selon la formule de Molière; mais ses plans sont plus serrés, mieux tracés que ceux de son maître, car il substitue à l'inflexibilité des procédés, la variété des conceptions.

Trouver un sujet nouveau, le revêtir d'une forme nouvelle, créer un nouveau genre de production littéraire, telles sont les qualités qui permettent de décerner le titre de „maître" en tous points original. Molière le mérite, ce titre, surtout dans le „Misanthrope". Peut-on l'attribuer à Fredro? Lui aussi a l'originalité de la forme, souvent celle de la conception; mais son style n'est pas toujours original. Il s'est écarté une fois, une seule, mais franchement de son modèle dans les „Serments de jeunes filles"; il s'en est encore écarté, mais en plus faible mesure, dans „Jowialski" et la „Vengeance", pour tenter une nouvelle voie et créer une forme de comédie nouvelle, d'un genre original (moins pur cependant).

L'influence de Molière sur la comédie polonaise a introduit dans

cette comédie une foule de thèmes, de caractères, de détails, plus ou moins directement empruntés à l'écrivain français. Ces imitations sont de genres fort divers, depuis la simple copie jusqu'à l'inspiration littéraire. Bohomolec fait des contrefaçons de Molière. il suit pas à pas son maître, le traduit presque d'abord, puis s'élève peu à peu à une indépendance qui se manifeste tout particulièrment dans l'observation personnelle des caractères. Krasicki agit à peu près de même: il observe, lui aussi, et ces figures qu'il dessine d'après ses remarques personnelles, il les fait mouvoir dans une intrigue empruntée à Molière. Zabłocki se sépare de ses prédécesseurs et marque le point de départ vers une voie plus libre. Dans le „Superstitieux" il rend hommage à son maître, à l'auteur des „Fourberies de Scapin" et du „Malade imaginaire" qu'il imite. Mais dans „les Galanteries d'un petit maître", il s'élève à l'originalité, affirme hautement son talent tout personnel, quoique cette comédie soit encore dans le style de Molière. A partir de Zabłocki, l'influence de Molière devient de plus en plus difficile à saisir, à préciser; les réminiscences sont de moins en moins évidentes, notoires. Nous n'en donnerons comme exemple que le „Retour de l'émissaire", de Niemcewicz, dont on n'a relevé les points de contact avec „les Femmes savantes" que dans ces derniers temps. Fredro, lui aussi, se rencontre avec Molière en maint passage, en mainte circonstance. Mais à l'exception de certains détails qu'il faut signaler comme dérobés à Molière (une scène du „Nouveau Don Quichotte", une des „Amis", une autre dans „la Petite Tante") les conceptions de Fredro lui appartiennent en propre et sont d'une incontestable originalité. (La farce „Qu'arriva-t-il, grand Dieu!" est une adaptation de Marivaux). La Muse de Fredro s'est arrêtée à peindre des types que celle de Molière avait déjà immortalisés (le parvenu, l'hypocrite, l'avare), mais les créations de Fredro sont une sorte de variété fort distincte de celles de Molière. ses personnages présentés sous un aspect tout particulier sont parfaitement originaux. Sans doute, çà et là, on peut découvrir dans Fredro une analogie plus ou moins grande avec Molière; mais cependant, on ne parvient à cette découverte que par une analyse assez minutieuse, tant notre écrivain a su dissimuler son emprunt, le différencier et cela presque toujours d'une manière fort heureuse. Signalons les analogies les plus frappantes. Les caractères des héros de „Monsieur Geldhab", du „Viager", de la „Vengeance" et en partie de „Maris et femmes", rap-

pellent ceux du „Bourgeois gentilhomme“ de l'Avare, le Tartufe, George Dandin. Les farces „la Première venue“, „Personne ne me connaît“, la „Lettre“, „Petite-Tante“, soit par leur plan, soit par quelques-uns de leurs caractères se rapprochent du „Mariage forcé“, „Amphitryon“, le „Cocu imaginaire“, la „Comtesse d'Escarbagnas“; sans parler d'autres petits emprunts de moindre importance. Toutefois le talent de Fredro se meut dans un domaine plus étendu que celui de Molière. On peut opposer le „Misanthrope“ aux „Serments de jeunes filles“ et à „Monsieur Jowialski“; mais dans Molière nous ne trouvons rien qui puisse être mis en balance avec la „Vengeance“, comédie historico-morale, créée par Fredro. On ne saurait comparer, à cette comédie, qu'un seul ouvrage et il appartient à la littérature polonaise: le chef d'oeuvre „Pan Tadeusz“ de Mickiewicz. Fredro nous a donné là une comédie par excellence nationale, ce que Molière n'a jamais fait.

Toutes les comédies de Molière n'ont pas eu une égale influence sur la comédie polonaise. Parmi les ouvrages du maître français, il y en a qui ont été tout spécialement imités; d'autres au contraire le furent peu ou point. „Les Précieuses ridicules“, „les Fourberies de Scapin“, „le Bourgeois gentilhomme“, „les Femmes savantes“, „l'Avare“, „le Tartuffe“. furent le plus mis à contribution; puis viennent „Monsieur de Pourceaugnac“, „la comtesse d'Escarbagnas“, le „Mariage forcé“, le „Cocu imaginaire“, „l'Amour médecin“, „l'Amour peintre“, le „Malade imaginaire“, „l'Ecole des Maris“, „l'Ecole des femmes“, „George Dandin“, „Amphitryon“, „l'Etourdi“. C'est au „Misanthrope“ et à „Don Juan“ que les écrivains polonais sont le moins redevables.

Molière exerça son action sur les Polonais d'une manière pour ainsi dire évolutive. Au début on lui emprunta ce qu'il a de plus faible, l'intrigue et la construction de la pièce; quant aux caractères, on ne lui prit que la technique extérieure, ne laissant à l'observation directe de la vie, de la réalité, que la place étroite permise par les cadres de l'intrigue à la Molière. C'est Fredro qui renverse les proportions: il met les caractères, leur observation précise au premier plan, et pour les peindre fait appel à la manière de Molière, c'est-à-dire à la création de types plutôt que de personnages. Il laisse en même temps le champ libre à l'invention et à la conduite de l'intrigue, sans se séparer pourtant des propriétés techniques que ces éléments de la comédie présentent chez Molière.

Jusqu'à Fredro, notre comédie ne subit aucune autre influence que celle de Molière [1]); et c'est le degré, la forme, le genre de cette influence qui donne la mesure de l'originalité de la comédie polonaise de cette époque. Après la mort de Fredro, les courants les plus divers se font sentir sur notre scène. Ils s'y croisent, s'y perdent, s'y combattent avec plus ou moins de force. Mais avec Fredro la comédie polonaise s'était affirmée, avait triomphé par ses propres forces; et si plus tard on trouve dans nos comédies quelque chose de Molière, il n'y est parvenu, ce quelque chose, que par l'entremise de Fredro; Fredro est dorénavant le modèle et le guide (Korzeniowski).

---

3. WITOLD KLINGER. **Ambrozya i Styks, woda żywa i martwa.** ***(Ambrosia und Styx, das Wasser des Lebens und das Wasser des Todes).***

In der Einleitung erklärt uns der Verfasser, welche Methode er seiner Arbeit zugrunde gelegt hat: er vergleicht die Vorstellungen der antiken Mythologie mit analogen Vorstellungen, die in dem Volksglauben verschiedener Länder noch heute fortleben. Zum Hauptgegenstand seiner Forschungen wählt er Ambrosia und die Styx und widmet jedem dieser Bilder einen besonderen Abschnitt. Jeder Abschnitt wieder zerfällt in drei Teile: im ersten — dem analytischen — untersucht der Verfasser frühere Erklärungsproben des ihn angehenden Themas und beweist die Unzulänglichkeit derselben; im zweiten — dem konstruktiven — sucht er seinerseits eine eigene Erklärung zu geben, die alle Widersprüche der antiken Tradition harmonisch auflöst; im dritten — dem historischen — skizziert er das spätere Schicksal dieser Vorstellungen, stellt die Umgestaltungen dar, denen sie im Laufe der Jahrhunderte unterliegen mußten, und bemüht sich schließlich die Frage über ihr Verhältnis zu analogen Vorstellungen der Jetztzeit zu lösen. Mit einer kurzen Rekapitulation der auf diesem Wege erhaltenen Ergebnisse schließt jeder Abschnitt. Das ist der Plan der Arbeit. Ihr Inhalt aber ist folgender:

Im ersten Abschnitt (Ambrosia und das Wasser des Lebens) gibt der Verfasser vor allen Dingen einen Überblick über diejeni-

[1]) Le seul Czartoryski se met à l'école de Regnard, élève de Molière.

gen wissenschaftlichen Erklärungen von Ambrosia und Nektar, die seit Buttmann das verflossene Jahrhundert überliefert hat und gelangt zu folgender Überzeugung: was die Rolle der Ambrosia in der Götterwelt betrifft, so hätte man schon früh den richtigen Weg betreten und in ihr jenen geheimnisvollen Stoff erkannt, dem die Götter Unsterblichkeit und ewige Jugend verdanken; was jedoch das Wesen dieses Stoffes anbelangt, so liefen bis jetzt die Ansichten darüber vollständig auseinander und keine dieser bisherigen mit einander im Widerspruch stehenden Erklärungen könne vor der sachlichen Kritik bestehen. Der Wahrheit näherte sich Th. Bergk, der in der göttlichen Quelle der Ambrosia „reines himmlisches Wasser" erblickte; aber die unglückliche Zusammenstellung dieser göttlichen Quelle der Lethe oder der Vergessenheit, die einem jungen, fast ursprünglichen Volke den Pessimismus alter, abgelebter Rassen zuschreibt, hat diesen im Grunde genommen richtigen Gedanken vollständig diskreditiert. Der Kritik haltlos gegenüber steht auch die so allgemein beliebte Hypothese W. Roschers, die Ambrosia und Nektar mit Honig identifiziert und den von den Alten ausdrücklich akzentuierten Unterschied zwischen der Speise der Götter — Ambrosia — und deren Trank — Nektar — (oder auch umgekehrt) als Honig in zweifacher Gestalt erklärt, flüssig als Trank, geronnen als Speise. Auf das Hauptargument Roschers, daß man den Honig neben Ambrosia und Nektar öfters als Speise der Götter anführte und diese sogar Honig statt Ambrosia genießend darstellte, entgegnet der Verfasser: die diesbezüglichen Belege beweisen höchstens, daß die Quellen über Honig (und Milch, was Roscher übersieht) parallele Bilder sind, parallel zu den Quellen über Nektar und Ambrosia, aber nicht identisch, und wollte man aus der Tatsache, daß die Götter neben Ambrosia und Nektar zuweilen Honig genießen, ohne weiteres den Schluß ziehen, daß Nektar und Ambrosia geradezu Honig sind, so könnte man mit Hilfe dieser Methode ebensogut nachweisen, daß Ambrosia und Nektar — Milch sind: denn in den meisten Belegen, mit denen Roscher operiert, tritt neben Honig auch Milch auf. Was weitere Argumente Roschers anbelangt, namentlich die Identität der medizinischen, prophylaktischen und antiseptischen Anwendungen des Honigs und der Ambrosia, ferner die Identität der ihnen zugeschriebenen Attribute (Süße, angenehmer Geschmack, lieblicher Duft), so macht der Verfasser aufmerksam, daß man die Identität jener Anwendungen

nicht gar zu genau nehmen darf. Denn zwischen den wohltätigen Wirkungen des Gebrauchs von Honig, von denen die Medizin der Alten spricht, und jener wunderbaren Wirkung, die der Volksglaube dem Nektar und der Ambrosia zuschrieb (die Vergöttlichung eines Sterblichen, plötzliche Vermehrung der Kräfte eines Gottes), ist ein großer Unterschied und zweitens findet die Identität der Eigenschaften ihre Quellen geradezu in dem Umstand, daß Nektar und Ambrosia, dieser ideale Trank und diese ideale Speise, mit allen Vorzügen ausgestattet sein mußten, welche der ursprünglichen sinnlichen Phantasie entsprachen — sie mußten so den Geschmack als auch den Geruch befriedigen. Schließlich hebt der Verfasser den schreienden Widerspruch hervor, in welchen Roscher verfällt, indem er zu gleicher Zeit Ambrosia und Nektar mit der Styx in Verbindung bringt, die schon jedenfalls mit dem Honig nichts Gemeinschaftliches hat. Diese letztere Zusammenstellung ist nach Ansicht des Verfassers ein wahrer *lucus a non lucendo:* denn wenn Ambrosia und Nektar nach der Meinung der Alten für die Götter etwas Angenehmes und Begehrenswertes sind, so ist ihnen die Styx verhaßt und abstoßend, und während jene Substanzen ihnen die ewige Jugend erhielten, so führte diese schweres Unvermögen herbei. Auf dem in dieser Weise geebneten Boden baut der Verfasser seine eigene Theorie auf.

Nektar und Ambrosia, dieser Wundertrank der Unsterblichkeit, dieses Wasser des Lebens, sichert im Verein mit den Äpfeln der Hesperiden, dieser vom „Baume des Lebens“ gespendeten Speise der Unsterblichkeit, den Göttern die Unsterblichkeit und die ewige Jugend. Und in der Tat; dieser dem „Wasser des Lebens“ Babylons und Judaeas verwandte Göttertrank ist vollständig identisch mit der πηγή ἀθάνατος, πηγή ἀείζωος, dem fons vivus, d. h. dem Wasser des Lebens der antiken Volkssage. Sowohl Ambrosia und Nektar als auch das Lebenswasser der Griechen und Römer ist eine Wunderquelle, die am häufigsten am Fuß des Lebensbaumes quillt; sowohl jene als auch dieses bewachen Drachen und Schlangen, zugetragen aber werden sie durch langlebende Raubvögel. Die Gegenüberstellung von Ambrosia als Götterspeise und Nektar als Göttertrank erfolgt chronologisch schon später, sie ist nicht ursprünglich und hat nach Ansicht der Verfassers ihren Ursprung in der sogenannten Volksetymologie. Den Ausdruk ἀμβροσίη (eigentlich „Nicht-Sterblichkeit“, vgl. ἀ-μβρόσιος, ἄ-μβροτος, ἄ-βροτος, rad. μορ)

brachte man wahrscheinlich in nähere Verbindung mit dem Stamm βορ (vgl. βορ-ά Speise, βι-βρώσκω, ich esse), infolge dessen man den nach Ausscheidung des vermeintlichen Stammes übriggebliebenen Komplex von Lauten ἀμ — als Synkope oder als Verkürzung des Praefixes ἀνα (vgl. ἀμβοᾶν, ἀμβαίνειν u. s. w.) auffaßte. Sobald eine der beiden Bezeichnungen des Göttertrankes, falsch verstanden, auch die Götterspeise zu bedeuten begann, hört der Wunderbaum in den Sagen von dem Lande der Götter auf unentbehrlich zu sein. Er scheidet also aus dem Gebiete des hohen Mythus und geht in der verkleinerten Gestalt eines belebenden Krautes in das Gebiet der Sage und der Volksmedizin der Alten über. Aber auch hier noch fühlt man die Abhängigkeit von dem alten Mythus deutlich heraus: dieses belebende Kraut befindet sich im Besitze einer Schlange oder eines Drachens und wächst häufig an der Quelle des Lebenswassers. Die weitverbreitete Popularität dieses belebenden Krautes in der antiken Tradition erklärt nach Ansicht des Verfassers das Erscheinen eines analogen Motivs in der gegenwärtigen Volkspoesie; denn die Formen, in die sich diese Sage hie und da kleidet, sind einander so ähnlich, daß eine vollständig unabhängige Entstehung einer solchen in neueren Zeiten durchaus ausgeschlossen ist. Von der Darstellung der Schicksale des Wunderbaumes geht der Verfasser zur Geschichte der Wunderquelle in der griechischen Tradition über. Als im Laufe der Zeit die Gefilde der Götter auf der Erde lokalisiert wurden, indem sie der Sage von einem wunderbaren, von Milch und Honig fließenden Lande der Glückseligkeit (Μακάρων νῆσοι, Μακαρία, Ἠλύσιον πεδίον, vgl. in Westeuropa „Schlaraffenland, Cuccugna, Cockeney, russ. „вьрій“ „ирій“, poln. „wyraj“) den Anfang gaben, da fanden sich auch die belebende Quelle und der Baum des Lebens in der Menschenwelt ein, und wenn dieser, wie wir dies vordem gesehen haben, bald zu einem winzigen Kraute zusammenschrumpft, so verliert jene nichts weder von ihrer äußeren Szenerie noch von ihren inneren Eigenschaften.

Doch damit noch nicht genug. Als mit der Entwickelung des Glaubens zu einer individuellen bewußten Unsterblichkeit der menschlichen Seele der Tod einen Teil seines Schreckens für den Griechen verloren hatte, da fand sich auch der Ort der Glückseligkeit der Gerechten bereits nicht mehr auf der Erde, in weiten überseeischen Ländern, wohin in unzertrennlicher Einheit der Seele und des Körpers die homerischen Götter ihre Auserwählten hin-

übertrugen — sondern unter der Erde, im Hades, der von nun an nur die von den Fesseln des Körpers befreiten Seelen aufnimmt. Dorthin wurde Elysion und Makaria übertragen und zugleich mit ihnen gelangt in das Reich der Toten auch die Quelle des Lebens, durch deren Wirkung man die Unsterblichkeit zu erklären begann, die den Gerechten zuteil wurde. Die Quelle tritt hier teils unter der traditionellen Bezeichnung von Nektar und Ambrosia auf, teils als Wasser der Mnemosyne, oder des Gedächtnisses, das im Gegensatz zur Gedächtnislosigkeit und Unbewußtheit der homerischen ψυχαί jenes intensive Geistesleben symbolisiert, schließlich noch unter der Bezeichnung des „kühlen" Wassers (ψυχρὸν ὕδωρ), welches der Beherrscher und die Beherrscherin der Toten (Aidoneus, Osiris, Persephone) den nach des Lebens Arbeit ermüdeten und dürstenden Ankömmlingen darreichen. Daher erhält wahrscheinlich der Ort, wo die Gerechten belohnt werden, den vielsagenden Namen „Ort der Kühlung" (ψυκτήρια, τόπος ἀναψυξέως, locus refrigerii), der dann in die christliche Epigraphik und Liturgik übergeht. Nach diesem geschichtlichen Abriß stellt der Verfasser die Frage, in welchem Verhältnis die gegenwärtige Sage von der Quelle der Jugend zur altertümlichen steht, und sucht die Lösung auf dem Wege einer ins Detail gehenden Vergleichung derselben. Diese Vergleichung deckt in beiden Fällen eine auffallende Übereinstimmung auf, nicht nur in Bezug auf die äußere Szenerie (der Wunderbaum, der Drache als Wächter, der Adler oder Rabe als Überbringer) und die inneren Eigenschaften (arzneiliche, verjüngende, belebende), sondern sogar auch in Bezug auf Einzelheiten zweiten Grades. Und wenn bei den Alten das Wasser des Lebens sich aus leicht verständlichen Gründen mit dem sich ewig verjüngenden Phönix (Lactant. Carm. de phoen.) verknüpft, so sehen wir bei den heutigen Völkern (Neugriechen, Slaven, Deutschen) mit demselben verbunden einen leuchtenden Vogel, der die Nacht in Tag verwandelt (żar-ptak, den goldenen Vogel u. s. w.). Demzufolge hält sich der Verfasser für berechtigt, unsere Sage von der der Alten geradezu abhängig zu machen, da er in jener nur das Echo der letztgenannten erblickt. Schließlich wendet er sich gegen E. Tylor, der auf Grund einiger unter wilden Völkern Asiens, Polynesiens und Amerikas gefundener (übrigens ziemlich spärlicher und blasser) Überlieferungen diese Sage als einen an verschiedenen Orten unabhängig entstandenen Sonnenmythus erklärt. Der Verfasser weist nach, daß eben diese

Kriterien, die Tylor selbst bei Feststellung der historischen Verwandtschaft der beiden analogen Sagen zu benutzen rät, eher für die Verbreitung aller dieser Sagen aus einer Quelle sprechen und daß nur die Unkenntnis der ältesten — östlichen und hellenischen — Versionen des Motivs den Einfall von ihrer spontanen Entstehung an verschiedenen Orten erzeugen, ja sogar ermöglichen konnte.

Im zweiten Abschnitt seiner Arbeit (die Styx und das Wasser des Todes) stellt der Verfasser vor allem die Tatsache fest, wie wenig man sich in der gegenwärtigen Wissenschaft der Mythologie für die Styx interessiert habe. Entweder übergehen die Mythologen die Styx mit völligem Stillschweigen oder fertigen dieselbe mit irgend eine nichtssagenden Phrase ab. Der Behauptung O. Welckers, der in der unterirdischen Styx eine gewöhnliche Abspiegelung der arkadischen Styx, eines unheimlichen Bergwassers bei Nonakris, erblickt, stellt der Verfasser den Umstand entgegen, daß die Analogie vieler Örtlichkeiten in der mythischen Geographie der Alten, die sich mit der Zeit auf der Oberfläche der Erde vorfanden, eher für eine geradezu umgekehrte Erklärung spreche, nach der die Styx auf der Erde nur eine Abspiegelung der unterirdischen wäre. Bei Besprechung der Hypothese L. Prellers, nach der die Styx ein Bild des primitiven Grauens und Wolkendunkels war, aus welchen die ersten Strömungen des Lebens entsprangen, macht der Verfasser darauf aufmerksam, daß erstens die Styx dank ihrer Lage in den Tiefen des Schattenreiches einer atmosphärischen Erklärung nicht unterliegen kann und daß es zweitens vollständig unverständlich ist, auf welche Weise jenes Dunkel und Grauen zu einem Ursprung des Lebens werden konnten. Den Versuch A. Dieterichs endlich, sowohl die Styx als auch die Mnemosyne von einer alten Überlieferung über die Quelle der Jugend abzuleiten, weist der Verfasser entschieden als eine *contradictio in adjecto* zurück; es ist unmöglich, zwei so himmelweit verschiedenen Vorstellungen denselben Ursprung beizumessen.

Nach Ansicht des Verfassers ist die Lösung der Frage über das Wesen und die ursprüngliche Bedeutung der Styx in der Richtung zu suchen, die Nägelsbach eingeschlagen hat. Dieser stellt die Behauptung auf, „die Styx wäre der Fluß des Totenreiches und die Repräsentantin desselben: die bei ihr schwörenden Götter unterliegen im Falle des Meineides der Gewalt des Todes, d. h. sie legen ihre Gottheit ab“; demnach wäre als Basis der wissenschaftlichen

Erklärung der Styx jener bekannte Abschnitt aus Hesiods Theogonie anzunehmen — denn alle Erwähnungen der Styx bei Homer lassen in den Hauptumrissen dieselbe Vorstellung zu. Dort erzählt Hesiod, wie Götter, die mit einer Schale stygischen Wassers in der Hand einen Meineid schwören, von dem Genuß der Ambrosia und des Nektars für 9 Jahre ausgeschlossen sind, in einen schweren „bösen" Traum versenkt werden, atem — und wortlos daliegen, mit einem Wort dem Tode zur Beute fallen — allerdings in der Form, wie diese ἀθάνατοι, diese αἰὲν ἔοντες dem Tode verfallen können. Auf diese und noch andere Stellen stützt sich der Verfasser und gelangt zu der Überzeugung, die Styx sei die Quelle des Todes, „das tote Wasser", und als solche falle sie ebenso genau mit dem „Granatapfel des Aidoneus, Plutos", der die „Speise des Todes" ist, zusammen, wie die Quelle des Lebens — Nektar und Ambrosia — mit der Speise der Unsterblichkeit — den Äpfeln der Hesperiden. Wer von dem Wasser des Todes trinkt oder von dessen Speise genießt, der fällt dem Tode zum Opfer und kann dessen Reich nicht mehr verlassen. Der Verfasser gibt zu, daß die Anzahl der Belege, in denen diese Vorstellungen durchaus deutlich hervortreten, keineswegs sehr groß ist; aber analoge Begriffe, die in anderen Religionen des Altertums auftreten (Babylon, vielleicht Judäa, der germanische Norden, Japan), weiter Überreste derselben, die in den poetischen Traditionen verschiedener Völker (Neugriechen, Slaven, Deutsche) noch bis jetzt fortleben, lassen keinen Zweifel zu, daß in der Entwickelung der religiösen Idee der Griechen eine Periode ähnlicher Vorstellungen existieren mußte. Im Anschluß daran weist der Verfasser auf die vermutlichen Ursachen der Verdunkelung obiger Vorstellungen in der griechischen Tradition hin. Das Aussterben der Überlieferungen von der Frucht des Todes mußte augenscheinlich von dem oben erklärten Aussterben der Überlieferungen von dem Baume des Lebens beeinflußt werden — ist doch das Reich der Toten in seiner Art negativ, das Gegenteil zu den gesegneten Gefilden der Götter; die Verdunkelung der ursprünglichen Bedeutung der Styx hinwieder findet nach Ansicht des Verfassers ihre Quelle in der frühzeitigen Umgestaltung des Wassers des Todes in das Wasser des Vergessens, der Styx in die Lethe, auf die sich die Mehrzahl der charakteristischen Eigentümlichkeiten der erstgenannten vererbt und die die Rolle der Repräsentantin der Totenwelt übernimmt. Nicht das Wasser der Styx, son-

dern das Wasser der Lethe trinken die Seelen, sobald sie die Schwelle des Hades überschreiten. Dieses verbindet sich kraft Assoziation des Kontrastes mit der nach der Unterwelt übertragenen Ambrosia — der Mnemosyne und assimiliert sich dieselbe äußerlich an: ψυχρὸν ὕδωρ, das stete Beiwort der Styx, wächst bald auch mit der Mnemosyne zusammen. Als in späterer Zeit mit dem Verschwinden der ursprünglichen Bedeutung der alten Vorstellungen in der mythischen Geographie eine ungeheure Verwirrung eintrat, brachte man die Styx einerseits mit dem Pyriphlegethon, dem Flammenflusse der Unterwelt, in Verbindung, indem man aus ihr ebenfalls einen Feuerstrom oder Feuersee bildete, andererseits mit dem vollständigen Gegenteil ihrer Ambrosia-Mnemosyne, indem man ihr die gerade ihr so wenig zukommenden Eigenschaften, unsterblich zu machen, zuschrieb. Nach erschöpfender Darstellung dieser unterirdischen Peripetien der Styx stellt der Verfasser ihre Umbildungen auf der Oberfläche der Erde dar.

Das Schicksal anderer mythischer Örtlichkeiten teilend, fand sich die Styx frühzeitig auf der Erde vor. Hier lokalisierte man sie teils auf Gegenden, die als Eingänge in die Unterwelt galten (Tenaros, Avernus), teils unabhängig von diesen auf andere (Thessalien, Arkadien, Mazedonien, vielleicht Euböa) auf Grund von Ideenassoziationen, die heute nicht mehr zu ergründen sind. Diese irdischen Abbilder der Styx geben anfangs beide Seiten des mythischen Urbildes getreu wieder, d. h. sowohl jene geheimnisvolle Verbindung mit dem Schwur als auch die verderblichen, todbringenden Eigenschaften. Bald jedoch gerät die erste von ihnen in Vergessenheit und die Styx wird geradezu zum Urelement des Todes und der Vernichtung *par excellence*. Ihr Wasser tötet oder zersetzt alles, was es berührt, selbst harte Metalle nicht ausgeschlossen. — nur der Huf des Pferdes, des Esels oder Maultieres widersteht ihm siegreich. Seine todbringende Kraft raubte dem Eroberer des Ostens, dem göttlichen Alexander, das Leben, was übrigens der Popularität der Styx nur zugute kommen konnte. Auf Grund der Assoziation des Kontrastes vermischt sich die Styx mit der bereits besprochenen πηγὴ ἀθάνατος und bildet die Sage vom Wasser des Lebens und des Todes. Diese Vermischung zieht eine äußerliche Assimilierung nach sich, einen gegenseitigen Austausch der Szenerie, so daß in späteren Zeiten das Wasser der Styx von Drachen behütet und von Adlern gebracht wird, während das Wassers des Lebens alle Ge-

fäße sprengt, den Pferdehuf ausgenommen, mit dem allein es geschöpft werden kann (Γ. Ποηίτης, Παραδόσεις, Nr. 979). Schließlich verliert das Wasser des Todes seinen traditionellen Namen „Styx“ und zerreißt so scheinbar das letzte Band, mit dem es an den Mythus geknüpft war; aber auch später noch bewahrt es zuweilen jene charakteristische Verbindung mit dem Schwur, die unzweideutig auf seine mythische Abstammung hindeutet. Als „aqua pestifera, letalis, venenosa“ erfreut es sich ebenfalls einer großen Popularität, die ganze alte Welt durchkreisend. Hier tritt dem Verfasser abermals dasselbe Problem des Verhältnisses des gegenwärtigen „Wassers des Todes“ zu dessen „altertümlichem“ Pendant entgegen und abermals gibt dieselbe Methode die Antwort. Eine genaue Vergleichung beider Gestalten der Überlieferung — der antiken und der gegenwärtigen — deckt eine frappante Ähnlichkeit auf, eine fast vollkommene Identität der Szenerie, der Attribute, ja sogar selten vorkommender Details. Wenn z. B. in manchen Versionen der antiken Sage von dem verderblichen Wasser eben dieses Holz, Kleidung, Fackeln entzündet, so kann man in den gegenwärtigen Sagen Episoden finden, wo ein in die Quelle des toten Wassers geworfener Zweig in Flammen auflodert, oder ein Rabe, der den Zweig holen soll, sich die Flügel versengt. Demzufolge schreibt der Verfasser auch in diesem Falle der gegenwärtigen Sage antike Abstammung zu.

---

4. M. MICHEL ROSTWOROWSKI. **Prawno-administracyjna strona budżetów Królestwa Kongresowego, 1816—1830.** ***(Les budgets du Royaume de Pologne au point de vue administratif, 1816—1830).***

La Pologne constitutionnelle n'a connu, dès 1815, que des budgets réglés par voie bureaucratique, c'est-à-dire inconstitutionnelle. Leur préparation n'en présente pas moins quelques particularités intéressantes.

Si l'on veut distinguer dans l'histoire de chaque budget annuel deux phases successives: l'une, qui est celle de la préparation du projet, l'autre, qui est celle de l'établissement du budget définitif, l'intervention active du Roi se produisait à double reprise: d'une part, il envoyait à son Conseil administratif polonais des instructions, soit d'une nature générale, soit touchant à un point spécial

du budget à faire; d'autre part, ayant reçu la communication du projet, il le sanctionnait, non sans lui faire subir parfois des modifications de détail en ce qui concernait tel ou tel crédit. En fait et en droit le poids de la préparation du budget incombait au Conseil administratif présidé par le Lieutenant Royal à Varsovie. La pratique de quinze années accuse un rôle de plus en plus prépondérant qu'y a joué la Commission (ministère) des Finances. Au début, celle-ci ne se distinguait des autres ministères que par le surcroît de besogne que lui donnait la préparation du budget des recettes.

Plus tard, elle centralisa les budgets particuliers de tous les ministères et devint une instance intermédiaire et indispensable entre chaque ministère et le Conseil. A la fin, à partir de 1821, — date qui marque l'arrivée du Prince Lubecki au poste de ministre des finances — elle monopolisa en fait en sa faveur, le travail préparatoire, de façon à n'abandonner au Conseil qu'une faculté de pure forme, celle de revêtir le projet de son placet. L'innovation introduite par le Prince Lubecki consistait dans le fait d'avoir organisé — en dehors du Conseil et avant la mise du budget à son ordre du jour, des Conférences budgétaires, soit „une discussion contradictoire entre le Ministre des Finances et les chefs des autres départéments ministériels, en présence du président de la Cour des Comptes, au sujet de chaque article des dépenses spéciales de l'administration publique".

Grâce à l'usage de cette méthode, que le Lieutenant royal n'hésita pas à qualifier de „lumineuse", combiné en plus, avec l'obligation imposée à chaque ministre de justifier la nécessité des crédits demandés pour chaque emploi de son ressort — le prince Lubecki sut opérer des réductions sensibles sur le compte des places et des appointements des fonctionnaires et réaliser de ce chef de notables économies. Il s'assura à lui, ainsi qu'au ministère dont il était titulaire, une influence considérable qu'il n'eût jamais obtenue, si la discussion eût dû avoir lieu au sein du Conseil, chargé formellement de présenter le projet au Roi. Préparé hors du Conseil, portant les signatures de tous les ministres, le projet arrivait ainsi à l'ordre du jour du Conseil sans grande chance d'y être amendé.

Le seul terrain où le système était inapplicable, fut celui des dépenses militaires. Le Grand-Duc Constantin, commandant en chef, obtint du Roi, le droit d'introduire au Conseil, par l'intermédiaire de

la Commission de la Guerre, son projet de budget militaire, sous forme définitive, sans s'exposer à subir à ce sujet une discussion quelconque. Ce droit allait trop loin et risquait de compromettre les finances du pays et la marche des autres Départements administratifs. Mais il n'y avait que le Roi auquel on pût avoir recours contre les exigences extrêmes du Césarewitch. Ce chiffre une fois fixé, demeura presque sans modification jusqu'à la fin du régime constitutionnel. C'est le Roi également qui dut plus d'une fois modérer les idées de son auguste frère, en ce qui concernait les demandes de crédits extrabudgétaires et l'emploi des économies obtenues en d'autres domaines par le Trésor.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Marca 1906.

22

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. Mars. 1096.

Sommaire. Séances du 12 et du 19 mars.
Résumés: 5. TH. SINKO: Studia Nazianzenica. I: De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana.
6. ST. KRZYŻANOWSKI: Contribution à l'histoire de la littérature politique du XV-e siècle.
7. FR. PAPÉE: Les Métriques de la Couronne aux Archives Centrales de Varsovie et leur importance pour l'histoire du XV-e siècle.
8. J. SIEMIEŃSKI: Organisation des Etats particuliers de Dobrzyn.
9. J. CZUBEK: La littérature politique du premier interrègne en Pologne (1572).

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 MARS 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. KARŁOWICZ: »Słownik gwar polskich. Litera P«. *(Vocabulaire des dialectes polonais — P)*, 8-o, vol. IV. p. 446.

ST. DOBRZYCKI: »Pieśni Kochanowskiego«. *(L'oeuvre poétique de Jean Kochanowski [odes et chants])*, 8-o, p. 153.

M. J. ROZWADOWSKI présente son travail: *„Remarques critiques sur la patrie primitive des peuples slaves. Chapitre final du mémoire: Études sur les noms des eaux slaves“*, II partie.

Le Secrétaire présente le pravail de M. TH. SINKO: *„Studia Nazianzenica. I: De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gredoriana“* [1]).

[1]) Voir Résumés p. 25.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 MARS 1906.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. ST. KRZYŻANOWSKI présente son travail: *„Contribution à l'histoire de la littérature politique du XV-e siècle“* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. FR. PAPÉE: *„Les Métriques de la Couronne aux Archives Centrales de Varsovie et leur importance pour l'histoire du XV-e siècle“* [2]).

Le Secrétaire présente le travail de M. J. SIEMIEŃSKI: *„Organisation des Etats particuliers de Dobrzyn“* [3]).

[1]) Voir Résumés p. 26.
[2]) Voir Résumés p. 29.
[3]) Voir Résumés p. 33.

Résumés

5. TH. SINKO. **Studia Nazianzenica I: De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana.** ***(Über die Synkrisis bei Gregor von Nazianz).***

Die alten Redner, wie Demosthenes (de cor. 265.) und Cicero (Mur. 22.) haben gelegentlich diese Beweisführung angewandt, daß sie das Leben, den Charakter und die Taten des Angeklagten mit denen des Anklägers verglichen. Die Gerichtsfälle, die ganz auf solcher Argumentation beruhten, bezeichnete man mit dem Namen: ἀντικατηγορία. Ihre gelegentliche Anwendung haben die antiken Rhetoren als σύγκρισις betrachtet. Die Theorie dieser σύγκρισις, die in den Gerichtsreden und Schuldeklamationen *de praemiis* ihre Anwendung fand, sucht der Verfasser aus den antiken Rhetoren wiederherzustellen. Er zeigt ihre Anwendung in den erhaltenen griechischen und lateinischen Kontroversen und bemerkt, daß seit dem I. Jahrh. n. Chr. auf ihre Stelle eine andere σύγκρισις trat, die durch Vergleichung lobte oder tadelte. Diese enkomiastische Synkrisis findet der Verfasser bei Plutarch, Dio von Prusa, Lukian, Polemon und Himerios; als dessen Schüler Gregor von Nazianz ist zu betrachten. Die Abhängigkeit seiner rhetorischen Kunstmittel von Polemon und Himerios zeigt er an einigen Beispielen und beleuchtet die manirierte Anwendung der enkomiastischen Synkrisis in den Lobreden auf Basilios, Athanasios, Gregorios Vater und seine Schwester Gorgonia. Aber auch in anderen Reden ist sie zu finden. Durch ihre Anwendung hat der Nazianzener Schule gemacht. Der Verfasser zeigt die Ausartung seiner Manier bei Gregor von Nyssa (in den Lobreden auf Basilios, Ephraem und Meletios) Johannes Chrysostomus (I Rede auf Paulus) und bei Prokop und Choirikios aus der Gazäischen Schule.

Außer dieser rednerischen Synkrisis gibt es eine andere, deren

schöne Monographie wir Otto Henze verdanken. Ihr Prototyp ist des Prodikos Erzählung von dem Herkules auf dem Scheidewege. Diese Form, verbunden mit der des „Traumes“ bei Lukian, hat Gregor von N. in einer Vision der Keuschheit und Mäßigung (De se ipso, carm. 45, 229 sqq.) angewandt, wie auch in der Σύγκρισις βίων (Poem. moral. c. 8). Diese ist nur dem Titel nach eine Vergleichung des weltlichen und geistlichen Lebens. In der Wirklichkeit handelt es sich um den Vergleich des Reichtums und der Armut.

Eine Erinnerung an die reichliche Anwendung der Synkrisis bei Gregor v. N. sieht der Verfasser in der Lehre der Byzantinischen Rhetoren, die eine Redefigur (ἀντιμεταβολή) mit Gregors Beispielen belegen und falsch als Synkrisis bezeichnen. Nicht ohne Grund ist mit seinem Namen auch ein Streit des Meeres und der Erde (Δικαιολόγος τῆς Γῆς καὶ τῆς Θαλάσσης) in dem Kodex Par. 929 (s. XV) verbunden. Daß er spät, vielleicht nach dem X. Jahrhundert, verfasst worden ist, beweist sein Wort- und Formenschatz. Aber der Verfasser glaubt nachgewiesen zu haben, daß sowohl manche Sätze, wie auch die Idee des Streites, der durch Christus geschlichtet wird, aus Gregors Reden geschöpft worden sind. Das ganze scheint ihm eine Byzantinische Schulübung zu sein auf das Thema: Εἰς Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου τὸ ῥηθὲν· „ὥσπερ γῆ καὶ θάλασσα τὰ παρ' ἑαυτῶν ἀλλήλοις ἀντιδιδόντες, εἰς μίαν δόξαν θεοῦ συντρέχωσι“ (or. 43, p. 577, 28 Migne), Δικαιολογός τῆς Γῆς καὶ τῆς Θαλάσσης εἰς ἀλέξησιν καὶ μάχην.

Im Anhang wird der kurze Tekst des Dikaiologos publiziert.

---

6. M. ST. KRZYŻANOWSKI. **Przyczynki do literatury politycznej XV. w.** ***(Contribution à l'histoire de la littérature politique du XV-e siècle).***

1. Stanislas de Skalmierz: „Dissertatio magistri Stanislai de Scarbimiria decretorum doctoris contra sectatores Wyclef et Johannem Huss per s. Constanciense concilium generale condempnatos“ (man. de la Bibliothèque jagellonienne n. 723 et 1484). Notre écrivain combat la thèse connue des Hussites au sujet de l'indignité des ecclésiastiques convaincus de péché et par conséquent devant être dépouillés de leurs dignités; il s'élève contre la communion sub

utraque, confesse hautement la fidélité et la soumission au Saint-Siège, formulée dans la bulle Unam Sanctam. Dans le manuscrit n. 723, nous trouvons la formule de révocation adoptée par le Concile de Constance, et, en outre, quelques remarques contre la liberté des sermons, la captation des biens ecclésiastiques et des dîmes. Le mémoire proprement dit se termine, dans les deux manuscrits, par un appel au bras séculier contre les hérétiques: on doit se saisir de leur personne, et, au cas où ils s'obstineraient dans l'erreur, les exterminer sans pitié. Quant à ceux qui abjureraient l'hérésie, on les contraindrait à garder la vraie foi par des peines corporelles et des supplices (ut ipsis vexatio det intellectum). L'évêque du diocèse a le droit d'obliger tout individu suspect de crime contre la foi (diffamatum de fide), à démontrer la pureté de sa croyance et de sa conduite.

Il est à remarquer que ces revendications sont identiques à celles des statuts du synode de Wielun et de Kalisz, non moins qu'aux prescriptions formulées plus tard dans l'édit de Wielun. On sait que les séances de ce synode qui se tint en 1420, furent présidées par l'évêque Nicolas Trąba. Or, parmi les membres les plus actifs, les plus remuants de cette assemblée, se trouvait Stanislas de Skalmierz. Il y prit une part très en vue et fut même membre de la commission chargée de rédiger les statuts: les articles concernant les hérétiques ne sont pas empruntés à d'anciens statuts, comme cela eut lieu pour ceux de Kalisz. Si le mémoire fut écrit avant 1420 — et cela semble incontestable — il est évident qu'il ne fut pas sans influence sur les travaux du synode, auxquels en quelque sorte il servit de guide; et c'est précisément ce qui en fait la valeur.

2. Lettre de Paul Włodkowicz à Zbigniew Oleśnicki. Dans le manuscrit n. 232, de la bibliothèque des princes Czartoryski, cette lettre se trouve en deux copies semblables. M. Bobrzyński en parle d'après un manuscrit de la bibliothèque Ossoliński, mais n'en donne pas le texte (Anciens monuments du droit polonais, T. V). Cette lettre écrite à Padoue, en mars 1432, est une fort curieuse dissertation politique. Malgré qu'elle renferme une foule d'assertions conformes à celles que nous lisons dans les grands ouvrages de son auteur, elle en diffère, de ces lourds ouvrages, par une allure plus légère, plus familière, moins guindée, débarrassée de tout le pesant appareil de la science. Le coeur de l'homme y vibre sans contrainte, encore tout palpitant de l'émotion causée par l'audacieuse attaque

de 1431. Le vieux champion de la cause polonaise y pousse un ardent cri de guerre contre les Teutoniques: il faut en finir une bonne fois avec les ennemis héréditaires et faire tous les efforts pour les exterminer; l'intérêt du pays, celui de la religion l'exigent. Les Teutoniques n'ont-ils pas foulé aux pieds les droits de tous les peuples? Ils sont plus nuisibles que les hérétiques, car si ces derniers offensent la vérité, eux, les hypocrites, offensent la charité. Et notre bouillant polémiste adjure les évêques de ne plus négliger leur devoir le plus sacré, de sommer les Teutoniques, denunciatione evangelica, d'avoir à restituer tout ce qu'ils ont acquis, de leur faire une guerre nécessaire.

Dans cette lettre il y a une curieuse apostrophe à Oleśnicki. On sent que notre écrivain contient à peine sa tristesse et l'expression de l'amer regret qu'il éprouve à voir le souverain et le prélat suivre des voies opposées; il tente d'influencer son chef religieux: il est convaincu que dans ces questions il voit beaucoup plus clair que certaines personnes très haut placées. Cet écrit méritait certes d'être publié; il le méritait à titre de véritable document personnel, nous dévoilant mieux que tout autre le grand caractère de Włodkowicz dont il résume d'une manière brève et claire les idées et les opinions.

3. Paul Włodkowicz: Peut-on faire alliance avec les hérétiques contre des chrétiens?

Dans le manuscrit n. 723 de la bibliothèque jagellonienne dont nous avons parlé plus haut, la dernière page, écrite d'une autre main que le codex entier traite de la question que nous venons d'énoncer. Elle expose les arguments pour et contre, en appuyant toutefois sur ceux qui militent en faveur de l'affirmative et qui ne sont que le développement du paragraphe 10 du statut: De potestate pape et imperatoris, où il était parlé de l'aide à demander aux infidèles. L'auteur s'exprime aussi au sujet de l'espoir qu'on avait de convertir les hérétiques en les appelant à participer à une oeuvre commune: puisqu'il ne faut pas chasser les infidèles de leur pays, d'autant plus, ne faut-il pas actuellement penser à les faire revenir à la vraie foi: nous appartenons tous d'ailleurs au même berçail. Cette pensée répond parfaitement à celles que Włodkowicz a soutenues dans ses ouvrages. De plus, la coopération avec les Hussites était d'une grande actualité en 1432; c'est pour cela que nous attribuons cette page à cet écrivain.

Stanislas de Skalmierz et Paul Włodkowicz, tous les deux professeurs de droit à l'université des Jagellons, représentent donc deux courants distincts: le premier défend la politique exclusivement ecclésiastique d'Oleśnicki, le second voudrait la concilier, cette politique, avec les intérêts de l'Etat.

4. Lettre d'Oleśnicki à Enéas Sylvius, du 10 septembre 1453. Cod. epist. saec. XV, I, p. 315.

Dans cette lettre le fameux prélat ne se borne pas à parler du désastre de Warna et de la littérature classique, ainsi que le titre le ferait croire. A côté d'un magnifique panégyrique du prince tué à Warna, qui ressort d'autant plus énergiquement qu'Oleśnicki met en regard de cette fin héroïque la chute récente de Constantinople, l'évêque fait aussi une chaleureuse apothéose des Polonais et de la Pologne.

En termes expressifs il célèbre ces phalanges de chevaliers qui, fidèles aux glorieuses traditions de leurs ancêtres, ne savent pas fuir le champ de bataille, et doivent vaincre ou mourir; il parle du pays si fertile en moissons, si riche en minéraux, peuplé d'une population laborieuse qui, de la Baltique à la mer Noire, couvre trois cent milles de superficie (le mille d'alors équivalait à dix kilomètres d'aujourd'hui). N'est-ce pas là le commencement du quiétisme enivré de sa propre grandeur qu'il s'exagère encore? Et cependant lorsqu'il s'agit d'atteindre à une de ces mers, car la Pologne à cette époque ne s'étendait en réalité ni jusqu'à celle du Nord, ni jusqu'à celle du Sud, c'est lui-même, Oleśnicki, qui sema des obstacles sur les pas du roi ambitieux de mener à bien cette grande entreprise.

---

7. FR. PAPÉE. **Metryka koronna w Warszawskiem Archiwum głównem i jej znaczenie dla historyi XV w.** ***(Die Kron-Matrikel im Warschauer Hauptarchiv und ihre Bedeutung für die Geschichte des XV. Jahrhunderts).***

Nicht jede Geschichte ist so glücklich, über eine Staatsregistratur verfügen zu können, welche bis ins Mittelalter zurückreichen würde. Das Warschauer Hauptarchiv beherbergt nun eine stattliche Reihe von Matrikelbüchern der Krone Polen, welche mit dem Jahre *1447* anheben; ältere Bücher sind ohne Zweifel einst vorhanden gewesen, sie sind aber verloren gegangen — nur die Staatsregistratur des

Herzogtums Masovien reicht noch heute bis zum Anfang des XV. Jahrhunderts zurück.

Für die Regierung des Königs Kasimir IV. sind fünf Bücher erhalten, welche mit den Nummern X—XIV bezeichnet sind und die Jahre 1447—1454, 1456—1463, 1471—1476 und 1478—1490 umfassen. Diese Zusammenstellung macht gleich auf den ersten Anblick darauf aufmerksam, daß auch hier wenigstens ein ganzes Buch, den Jahren 1464—1470 gewidmet, verloren gegangen sein muß. Der Charakter der erhaltenen Bücher ist verschiedenartig; in manchen schreiten die Eintragungen ziemlich gleichzeitig mit den Begebenheiten vor, in anderen kann man größere Partien unterscheiden, welche *ex post*, nach Monaten, oder gar nach Jahren ingrossiert wurden. Das Buch XIII hat von Anlage aus einen besonderen Charakter — es ist ein Notiz- und Formelbuch der Staatssekretäre, welches sich ausdrücklich auf ein *Registrum maius* (in diesem Falle Nr. XIV) beruft.

Was den Inhalt anbelangt, so kommen hier fast ausschließlich königliche Akten zum Vorschein. Vorwiegend sind es Akten der inneren Politik, jedoch werden auch die auf die äußeren Angelegenheiten bezüglichen Schriftstücke verzeichnet, und zwar nicht nur solche, welche ausgegeben wurden, sondern auch solche, welche eingelaufen sind.

Von den ersteren beziehen sich sehr zahlreiche Akten auf spezielle Fälle und beschränkte Interessensphären: wie Bestätigung größerer von Magnatenhäusern geschlossener Familienverträge, Verleihungen von deutschem Recht, städtische Privilegien, Nobilitationen, Streitentscheidungen etc.

Unter den Akten von allgemeinerem Interesse treten in erste Linie die auf das Staatsfinanzwesen bezüglichen, aus denen hier einige Daten angeführt werden mögen. Das jährliche Einkommen aus den Salinen von Bochnia und Wieliczka beträgt 1456: 17.000 Mark Silber ($\times$ 1·6 = 27.200 Dukaten), die gesamte Einnahme einer vom Landtage bewilligten Landesbesteuerung im Jahre 1472: 30.501 M 36 gr. (=48.803 Duk.). Dieser Finanzakten gibt es eine solche Fülle, daß sie im Verein mit dem u. d. T. *Liber quittanciarum Casimiri Regis* in *Teki Pawińskiego II* (eben aus dem Matrikel-Buch XIII) abgedruckten Materiale ausgezeichnete Gelegenheit bieten, zu einer Darstellung des gesamten polnischen Staatsfinanzwesens unter Kasimir IV. zu schreiten.

Außerdem findet sich auch zahlreiches und wichtiges Material zur Geschichte des Kriegswesens (indirekt auch zur Bevölkerungsstatistik), zumal aus d. Jh. 1456, d. i. aus der Zeit, in welcher ein durchaus nationaler Krieg gegen den deutschen Orden, unter Aufbietung sämtlicher Volkskräfte, geführt wurde. Da finden wir nun die Beschlüsse verschiedener Partikulartage, welche Kriegstaxen auflegen, die Ordnung des allgemeinen Aufgebots normieren, die Lieferung des Fußvolks aus Städten und aus kirchlichen Gütern ausschreiben — ein Material, von welchem Proben bereits im *Codex Maj. Poloniae* von Raczyński publiziert worden sind. In den späteren Kriegen in Böhmen, Ungarn und in der Moldau tritt nicht mehr derselbe Nationaleifer zum Vorschein; es mehren sich Strafakten in Folge der Vernachlässigung der Kriegspflicht, der König muß mit seinen eigenen Mitteln nachkommen, wobei er in außerordentliche Schulden verfällt. Es ist eine sozial-ökonomische Umwandlung im Zuge: Latifundien auf Grund ausgedienten Erwerbes sind in Bildung begriffen. Allerdings verhilft dazu nicht nur der königliche Dienst, aber auch die königliche Freigebigkeit der Jagellonen, welche eine Jagdbravour gleich mit einer ansehnlichen Verschreibung belohnen (*Paulo Jasyensky 100 M. pro vulneratione centauri*, d. i. eines Buckelochsen, *in Wiskitki*). Um mit den inneren Angelegenheiten abzuschließen, mag hier noch auf bisher unbekannte legislative oder kirchengeschichtliche Akten (Nachklänge der Florentiner Union) hingewiesen werden.

Für die äußere Politik enthalten die ältesten Jahre nur wenige Beiträge; erst seit der Heirat des Königs mit Elisabeth von Habsburg (1454) mehrt sich die Korrespondenz mit dem Westen: mit Kaiser Friedrich, Ladislaus Posthumus, Aeneas Silvius Piccolomini. Reichlich ist das Jahr 1472, und zumal der Feldzug des Prinzen Kasimir als ungarischen Kronprätendenten mit Schriftstücken versehen. Das wichtigste politische Material enthalten aber die seit 1472 auftauchenden, und zumal im J. 1484 sehr zahlreichen königlichen Sendschreiben aus Litauen, welche die wichtigsten politischen Fragen der äußeren und inneren Politik der Krone Polen behandeln.

Es erübrigt noch auf die eingeschalteten *Acta priora* (bis zum XIII. Jahrhundert zurückreichend), welche oft über den Geschäftsgang einer Sache wohl informieren, noch mehr aber auf die zahlreich zerstreuten Kanzleinotizen aufmerksam zu machen. Unter

den letzteren findet sich folgendes interessante Material: *Informatio de homagio praestando, Milliaria de Cracovia in civitatem Romanam, Nomina dignitariorum terre Cracoviensis, Dignitarii Maioris Poloniae, Russiae, Prussiae, Locus ed conveniendum terris assignatus, Staciones regales, Oppida Podoliae*, Formularien zur Intitulatur des Papstes, der Kardinäle, der Monarchen, bis zu den Herzögen von Mecklenburg und dem Stadtrat von Lübeck herab.

Dieses ganze in den fünf ersten Matrikel-Büchern der Krone Polen enthaltene Material, mit welchem sich Referent bereits zur Zeit seiner Studien über die letzten Regierungsjahre König Kasimirs IV. (Krakau 1903. Verl. d. Akademie) vertraut gemacht hatte, ist jetzt insofern zur allgemeinen Kenntnis gelangt, daß der tätige und in wissenschaftlichen Angelegenheiten immer dienstbereite Direktor des Warschauer Hauptarchivs, Prof. Theodor Wierzbowski, ein chronologisches, mit entsprechenden Indices versehenes Register dieser Akten u. d. T.: *Matricularum Regni Poloniae Summaria.* Pars I (1447—1492) Varsoviae 1905 (4° pag. 195), herausgegeben hat. Das Unternehmen, welches in unabsehbare Ferne kontinuiert werden soll, ist gewiß mit Dank und mit Glückwünschen für die weite Zukunft zu begrüßen. In der Tat kann bei der außerordentlichen Fülle des Materials — wenigstens von 1506 ab — nicht so bald mehr als nur ein Summarium erhofft werden; allerdings unter Einführung gewisser, vom Ref. vorgeschlagener Meliorationen. Was aber die vorhergehende Epoche, d. i. die Jahre 1447—1506 (Buch X—XI) anbelangt, so darf sich die historische Forschung nicht lange mit einem Summarium begnügen, und es sollte baldigst zu einer Ausgabe geschritten werden — nicht nur des XV. Jahrhunderts wegen, welches minder quellenreich ist als die folgenden — sondern auch in der Absicht, die ganze Einrichtung der ältesten Matrikel genau kennen zu lernen. Deswegen spricht sich der Referent gegen eine, nach sachlichen Gruppen angelegte und eventuell durch anderes verwandte Material bereicherte Aktenauslese aus und fordert eine kanzleigemäße Ausgabe, in welche sämtliche Akten der Matrikel, und nur dieselben, in solcher Ordnung, in welcher sie in die Matrikel eingetragen wurden, aufgenommen wären. Daraus ist noch nicht eine Ausgabe *a verbo ad verbum* zu folgern: minder wichtige Akten mögen in genauen, bereits gedruckte in ganz kurzen Regesten, andere in Exzerpten oder endlich im Wortlaut wieder-

gegeben werden; eine gründliche Einleitung gebe den Text zum Objekte selbst, nicht aber zu dessen unkenntlicher Verarbeitung.

---

8. J. SIEMIEŃSKI. **Organizacya sejmiku ziemi Dobrzyńskiej (1648—1792).** ***(Organisation des Landtages im Dobrzyner Land, 1648—1792).***

Der Verfasser entwirft ein Bild von der Landtagsorganisation in Polen, so wie sich dieselbe in den „Lauda" des Dobrzyner Landes (hrsg. v. Kluczycki) und in den „Volumina legum" (Statuten und Konstitutionen, das Dobrzyner Land betreffend; Konstitutionen, die Landtage im allgemeinen betreffend; Steuergesetze) darstellt, wobei er mit dem in den „Lauda und Instruktionen" der Kujawischen Wojwodschaften (von Pawiński hrsgb.) enthaltenen Materiale Vergleiche anstellt und daraus Mängel ergänzt.

Einleitung. Eine formelle Bestimmung der Stellung des Dobrzyner Landes den übrigen Landesteilen der Krone gegenüber war nicht festgestellt, daher die Verschiedenheit der Nomenklatur in den Akten und die irrtümlichen Annahmen in der Literatur. Der wirkliche Tatbestand weist auf eine vollständige Gleichstellung des Dobrzyner Landes mit den Wojwodschaften sowohl in administrativer, militärischer und gerichtlicher Beziehung hin, als auch hinsichtlich der lokalen Autonomie und der Teilnahme an der allgemeinen Gesetzgebung. Daneben lassen sich manche Traditionen von der einst vollzogenen Durchführung einer formellen Inkorporation des Dobrzyner Landes in die Wojwodschaft Inowrocław konstatieren.

Zusammengesetzt war der Landtag aus 22 und nach dem Jahre 1764 aus 31 Beamten und Würdenträgern (worunter drei kleinere Senatoren) und aus über 600 stimmberechtigten Edelleuten. Je höher die Beamten sind, um so seltener nehmen sie an den Landtagen Anteil, der Adel hingegen ist immer fast vollzählig vertreten.

Die herrschenden Elemente. Die Lauda weisen auf keine Spur von Einfluß des nicht besitzenden oder ärmeren Adels auf den Verlauf der Landtagssachen hin, die ausschließlich im Interesse der „bene possessionati" geleitet wurden. Den wesentlichen Bestandteil des Landtages bildet der Dorf = und begütertere Adel. Darunter wieder bilden mehrere Familien (die Wojwodschafts-Ari-

stokratie) das herrschende Element. Die Namen der Beamten kehren in diesem kleinen Kreise der Geschlechter immer wieder zurück und die Statistik der wählbaren Beamten und der Würdenträger weist einen ungeheuren Prozentsatz von Beamten (so drei titellose Landtagsboten auf 116) trotz ihrer ausnahmsweise geringen Anzahl im Dobrzyner Land auf. Die in den Lauda vorhandenen Bestimmungen bestätigen die obigen Erörterungen.

Die Organisation. Der auf dem Landtag gleichberechtigte Adel wählt einen Marschall, Assessoren und Deputierte zur Abfassung der Landtagsbeschlüsse, aber die letzteren verschwinden in der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts. Sie wurden gewöhnlich aus den ansehnlicheren Mitgliedern der Versammlung gewählt. Die Assessoren vor dem J. 1768 erscheinen nur auf den Landtagen, auf denen eine Abstimmung stattfinden sollte, im Dobrzyner Lande also erst nach dem J. 1764. Spezielle Daten, was frühere Zeiten anbetrifft, enthalten die Lauda Kujawiens. Aufgabe der Assessoren ist das Notieren der Stimmen. Je zwei werden aus einem Bezirk gewählt, zu zwei Drittel aus den (niedrigeren) Würdenträgern. Der Marschall besitzt eine große und vielseitige Bedeutung. Bei Leitung der Beratungen hat er die moralische Verpflichtung, für Übereinstimmung derselben und für einen günstigen Ausgang Sorge zu tragen. Er repräsentiert den Landtag nach außen, häufig ist er auch das Vollstreckungsorgan nach der Session. Gewählt wird er nicht: 1) auf limitierten, unter dem vorigen Marschall beratenden Landtagen, 2) auf Konföderationslandtagen, wo der Konföderationsmarschall Vorsitzender ist, und 3) auf von Beamten berufenen Landtagen oder Kongressen, wo die Beamten kraft ihres Amtes präsidieren. Beständige Marschälle, wie seiner Zeit in Kujawien, finden sich im Dobrzyner Land niemals. In Rücksicht auf den schiedsrichterlichen Charakter ihrer Würde weisen die Marschälle einen verhältnismäßig geringen Prozentsatz von Beamten, vorwiegend Gerichtsbeamten, auf. Der königliche Bote nimmt an den Beratungen keinen Anteil.

Das Recht der Einberufung des Landtages. Ungenau ist die Behauptung Pawińskis, daß der Landtag keine selbständige Versammlung bildete, daß niemand in der Wojwodschaft das Recht hatte, Landtage zu berufen, daß der Landtag aus eigener Initiative sich nicht versammeln noch neue Versammlungen bilden konnte. Manche Landtage werden beständig von Ortssenatoren kraft ihres

Amtes zusammenberufen; Landtage mit festem Termin versammeln sich ohne Rundschreiben; andere werden von den Landboten auf dem Reichstage deklariert; während einer Konföderation werden die Rundschreiben von den Konföderationsbehörden, meistenteils von den Bezirksmarschällen, erlassen. Außer diesen Fällen wird das Recht der Berufung von Landtagen durch das *ius regale* bedingt, doch werden dieselben *motivo urgente necessitatis publicae* von den Senatoren, Beamten, dem Obersten des allgemeinen Aufgebots zusammenberufen, oder der Adel versammelt sich auch von selber. Die Person des Einberufenden haftet nicht für die gesetzgebende Kraft des Landtages; diese liegt in der Zusammensetzung desselben unabhängig davon, ob der Initiator den Vorwurf der Usurpation der Majestätsrechte auf sich laden sollte oder nicht.

Die Vertagung der Landtage, die anfangs in des Wortes eigentlicher Bedeutung praktiziert wurde, gestaltete sich zu einer Art von Einberufung neuer Landtage ohne Appellierung an die königliche Gewalt um. Man vertagte die Landtage bis zur Zeit, wo mutmaßlich eine neue Versammlung notwendig wurde, und in stürmischen Zeiten ständig, je einen Monat, ja sogar je zwei Wochen. Es gibt Perioden, in denen die Landtage infolge der Limitation 75% betragen.

Arten der Landtage. Zwei Gruppen lassen sich unterscheiden. Der ersteren gehören alle Wahllandtage an: sie verfolgen ein bestimmt ausgesprochenes Ziel, ihr Programm überschreiten sie selten. Die zweite Gruppe bilden die Relationslandtage, wirtschaftliche, titellose und Musterungslandtage: gewöhnlich treten sie in gemischter Form auf und haben keine genau vorgeschriebene Kompetenz. Die Analyse weist jedoch zwei Grundtypen auf: der Relationslandtag ist der Vollstrecker des Reichstages — der wirtschaftliche Landtag ist das Organ der lokalen Autonomie — jener für allgemeine, dieser für Lokalangelegenheiten.

I. Gruppe. 1) Gewöhnliche dem Reichstag voraufgehende Landtage zeichnen sich durch die größte Regelmäßigkeit aus: sie versammeln sich nur in Folge der königlichen Rundschreiben, sie beraten nur über die Wahl der Landboten und über die Instruktionsaufträge. Diese Instruktionen ändern sich je nach dem Wechsel des Verhältnisses des Landes zum Boten und spiegeln in der Reichhaltigkeit ihres Inhaltes den Grad der Lebensfähigkeit des Adels in der jemaligen Epoche ab.

Anders stellen sich die dem Reichstag voraufgehenden Landtage während des Interregnums vor. Der Adel unterzieht hier die vorhergehende Regierung einer Revision und führt Reformen durch. Der Landtag vor der Konvokation erledigt sowohl Lokalangelegenheiten (innere Ordnung, lokale Exorbitanzen) als auch allgemeine: Sicherheit während des Interregnums, Art der Abhaltung der Wahl, Person des zu Wählenden u. s. w. Der Landtag vor der Elektion beschäftigt sich hauptsächlich mit Exorbitanzen und Anträgen hinsichtlich der *pacta conventa.*

Der Deputiertenlandtag entstand nach dem J. 1578 und wechselte zweimal seinen Termin. Seit der Konstitution vom J. 1764 sollte er nach Stimmenmehrheit wählen. Im Dobrzyner Lande wurde das nicht eingehalten, obwohl man seitdem den Landtag seltener zu zerreißen begann. Er trat kraft des Gesetzes zusammen, seit dem J. 1768 wurde er im Falle der Nichtbefähigung der Kandidaten abermals kraft eines Rundschreibens des Senators einberufen.

Der Kommissarienlandtag, oder die Wahl eines Kommissärs für das Schatztribunal. Er war zuerst mit dem Relations-, später mit dem wirtschaftlichen Landtag verbunden. Er nimmt feste Formen an und wird allgemein, je nachdem das Prinzip der Wählbarkeit der Kommissarien feste Form annahm.

Elektionslandtage für Landämter. In den Dobrzyner Lauda findet sich darüber nur eine einzige Erwähnung. Sie werden von den Kastellanen zusammenberufen, im Dobrzyner Lande anscheinlich zwei Wochen nach dem Tode des Beamten. Sie befaßten sich ausschließlich mit der Wahl.

II. Gruppe. Der Relationslandtag. Dieser gibt das beste Bild von der Geschichte des polnischen Parlamentarismus. Lange Zeit hat er die größte Bedeutung. Seine Genesis leitet sich von den Landtagen ab, die nach einem verfehlten Reichstag zusammenberufen wurden. In seiner eigentlichen Gestalt entwickelte er sich aus dem *ad referendum* der Wahl der Steuerbeamten, dann der Höhe der Steuer. Im J. 1591 wurde mit diesem Landtag zum ersten Mal gesetzlich eine Landbotenrelation verbunden, die ihm den Namen gab und auch seine oberflächliche Schätzung veranlaßte. Seine Aufgabe war die Durchführung, eventuell Ergänzung der Reichstagsbeschlüsse. In der Zeit von 1590—1632 nimmt er feste Formen an und wird allgemein, es ist dies zugleich die Periode seines

größten Einflusses auf die Angelegenheiten des Reiches. Diese Tatsache beweisen unwiderleglich die Volumina legum. Nach dem Jahre 1632 entscheidet er über die Art und die Erhebungsweise der durch die Boten deklarierten Steuern in Bausch und Bogen, die so und so viel Einnahmen entsprachen. Nach dem Jahre 1717 verliert er teilweise seine Bedeutung. Anfänglich vom König zusammenberufen, dann von den Landboten auf dem Reichstage deklariert, unterliegt er nach 1717 in dieser Hinsicht verschiedenen Wechselfällen, seit dem J. 1778 findet er auf dem ersten Landtage statt, der gleich auf den Reichstag folgte.

Titellose Landtage. Sie wurden vom König zusammenberufen oder aus anderen Landtagen limitiert und befassen sich am häufigsten mit Ergänzung der Dezision der Relationslandtage, auch mit wirtschaftlichen Angelegenheiten. Auf sie sind die eine Ausnahme bildenden Arten der Zusammenberufung der Landtage zu beziehen. Sie verschwinden nach 1717 fast gänzlich. Die Kongresse und Musterungen *(popisy)* unterscheiden sich von ihnen nicht.

Wirtschaftslandtage. Irrtümlich behauptet Pawiński, daß man sie erst im Jahre 1717 eingeführt hätte. Material zu einer abweichenden Behauptung liefern eben die lauda Kujawiens. Diese Landtage entwickelten sich auf historischem Wege. In Kujawien finden wir sie bereits im J. 1663; in der Zeit von 1700—1712 haben sie bereits fast ganz feste Formen angenommen. Das Jahr 1717 verlieh ihnen nur eine hervorragende Bedeutung, indem 1) die Bedeutung der Relationslandtage vermindert und 2) andere Landtage aufgehoben, und deren Geschäfte auf diese Weise in den wirtschaftlichen Landtagen konzentriert wurden.

Das Verfahren. Vor dem Jahre 1768 stützt sich dasselbe ganz auf den *usus*. Die Frage über Zeit, Ort und Zeremoniell stellt sich mit geringen Abweichungen ähnlich wie in Kujawien vor (bei Pawiński beschrieben). Anders verhält es sich mit der Beschlußfassung. Die Frage der Einstimmigkeit und der Stimmenmehrheit war in Polen zweimal an der Tagesordnung. Einmal im XVII. Jahrh., besonders zu Anfang, als viele Wojwodschaften beschlossen hatten, die Stimmenmehrheit einzuführen, das zweite Mal gegen Ende des XVIII. Jahrh., als sie im Reichstag besonders stark aufgeworfen wurde. Im ersteren Falle beschloß das Dobrzyner Land, ohne auf das Beispiel der nächsten Nachbarn zu achten, gar keine Änderung. Im zweiten begann in dieser Richtung eine

Agitation im J. 1758, die, durch die Konstitution vom J. 1764 über die Deputiertenlandtage ermutigt, zu einem besonderen Gesetz für das Dobrzyner Land über Entscheidung der Wahlen durch Stimmenmehrheit führte. In der Praxis aber wurde keiner dieser Beschlüsse durchgeführt. Die Landtage wählen bis zuletzt durch Stimmeneinheit oder gehen auseinander. Nur findet das Letztere von nun an seltener statt. Das Recht, durch Stimmenmehrheit zu entscheiden, findet nur auf die Wahlen Anwendung. Die Frage, wie über alle übrigen Angelegenheiten sowohl im Dobrzyner Land als auch überall im Königreich entschieden wurde, bleibt offen.

Die Landboten. Zum gewöhnlichen Reichstag entsendet das Dobrzyner Land je zwei, zum konföderierten je vier, daher auch zuweilen zur Konvokation vier Boten.

Zum Wahlreichstag schickt es Boten in verschiedener Anzahl und in verschiedenem Charakter. Von dem grundsätzlichen Recht, an der Königswahl *viritim* teilzunehmen, machen die Länder in verschiedenem Grade Gebrauch. 1) Wenn das Land nicht beschließt, *viritim* teilzunehmen, so entsendet es einen *triplicatum numerum* von Boten mit gewöhnlicher Vollmacht, indem es jedem Edelmann die persönliche Anteilnahme frei stellt. So führte das Dobrzyner Land die Wahl durch im J. 1669 und 1764, so die Wojwodschaft Kujawien im J. 1704. 2) Das Land beschließt, nicht an dem ganzen Wahlreichstage teilzunehmen, sondern nur an dem Wahlakt selbst; dann entsendet es zum Beginn des Reichstages mehrere zehn Delegierte mit beschränkter Vollmacht. Diese wählen die Boten in den Ritterkreis, eventuell auch den Reichstagsmarschall. So führte das Dobrzyner Land die Wahl durch im J. 1697 und 1733 und die Wojwodschaft Kujawien in den Jahren 1648, 1697 und 1764, wobei 24 bis 53 Delegierte ausgesandt wurden. 3) Beschließt das Land, an dem ganzen Wahlreichstag teilzunehmen, so wird im Lande selbst nur der Versammlungsort mit einwöchentlichem Termin vor der Wahl bestimmt — die Boten in den Ritterkreis werden in Warschau gewählt. So machte es das Dobrzyner Land im J. 1704, die Wojwodschaft Kujawien im J. 1733.

Die Reichstagsboten (beim gewöhnlichen Reichstag) sind die einzigen Vermittler zwischen dem Land und dem Reichstag. Sie besaßen alle gesetzliche Vollmacht, im Namen ihrer Landes auf dem Reichstag selbstständig zu entscheiden. Ihre Stimme wurde nicht kontrolliert, sie waren nicht verantwortlich, wenn sie ihrer Instruk-

tion nicht gehorchten, und das Einverständnis des Abgesandten eines gegebenen Landes war für dasselbe, in Bezug auf einen gegebenen Beschluß, hinsichtlich desselben bindend. Das ganze Verhältnis der Länder zu den Abgeordneten war durch die Gewohnheit geregelt und stützte sich auf das Vertrauen, was sowohl Form als Inhalt der Instruktion (und dies auch die Steuern betreffend) beweisen. Das Land kämpft um ein unmittelbares Verhältnis zum Reichstag, erstrebt, daß der Abgeordnete seiner Instruktion folgt und sucht den ganzen Wirkungskreis der Boten an sich zu reißen — doch muß es um die Mitte des XVIII. Jahrhunderts selber konstatieren, daß sich dieses Verhältnis in Verhältnisse des Landes zu den Boten und der Boten zum Reichstage zersplittert und daß in dem letztgenannten eine gewisse Sphäre von dem Einfluß des Landtages unabhängig wird; dies wurde in der Wissenschaft bisher oft übersehen.

---

9. J. CZUBEK. **Pisma polityczne z czasów pierwszego bezkrólewia.** *(La littérature politique du premier interrègne en Pologne (1572),* in 8°, p. XXXIX et 765).

Le dernier des Jagellons étant mort sans héritier, la Pologne se vit forcée de choisir un nouveau roi. Choisir le roi avait été, il est vrai, une habitude constante depuis l'extinction des Piast. Aussitôt après la mort du prince régnant (une fois même de son vivant) on procédait à l'élection de son successeur. Mais ce n'était là qu'une simple formalité, car les Jagellons étant de droit héritiers de la couronne de Lithuanie, cette considération entraînait nécessairement l'élection, soit du fils. soit du frère du monarque défunt. Les circonstances étaient fort différentes en 1572. La famille des Jagellons étant définitivement éteinte, il fallait réellement élire un roi parmi les nombreux prétendants au trône qui, de toutes parts, avaient posé leur candidature, et ce n'est pas sans appréhension que la nation tout entière se préparait à ce choix. „Il semblait vraiment que le monde entier allait se renverser sur nous“, écrit un contemporain. Les difficultés se trouvèrent encore accrues par l'agitation qui remplit tout l'interrègne: On voulut alors réformer ce que l'on appelait „l'exécution des droits“, réforme que toute la noblesse avait tâché de faire aboutir pendant le règne de Sigismond Auguste, et qui, à la mort de ce prince, n'était qu'en partie réalisée.

A ces embarras vinrent encore s'en joindre d'autres: aucune loi ne réglait d'une manière précise l'exercice du pouvoir pendant la vacance du trône, non plus que le nombre des seigneurs qui feraient partie du sénat et seraient convoqués en assemblée; enfin le mode même de l'élection n'avait pas été déterminé. Aussi, encore sous le règne de Sigismond Auguste, s'était-on inquiété à plusieurs reprises de toutes ces questions et s'était-on demandé comment parer aux dangers que ferait naître l'interrègne, comment organiser l'élection du nouveau roi, ainsi qu'en font foi les brochures en prose I et XXX, ainsi que les propositions de „règlement électif" portées aux diètes de 1558/9 et 1572. Mais aucun projet ne fut adopté du vivant du dernier souverain; et lorsque ce prince descendit dans la tombe toutes les passions politiques se déchaînèrent et donnèrent lieu à une intense production littéraire. Tous ces écrits ont été l'objet d'une importante publication entreprise par l'Académie des sciences de Cracovie sous le titre de: „Ouvrages politiques du temps du premier interrègne".

Les matériaux que l'on est parvenu à réunir ont été classés de la manière suivante: D'abord les écrits en vers, au nombre de 18. Puis les brochures en prose divisées en trois grandes catégories d'après les questions auxquelles elles se rapportent. La première de ces catégories comprend les mémoires concernant le réforme de la république: il y en a 8, 6 en polonais, 2 en latin; la seconde, les brochures d'actualité traitant du mode d'élection royale et des questions connexes, telles que le pouvoir du primat, la convocation de l'assemblée, etc.: elles sont au nombre de 9, toutes en polonais; la troisième est composée des écrits pour ou contre tel ou tel candidat. Ce groupe est naturellement le plus étendu: il compte 33 brochures dont 6 en latin. En tête de ces dernières on a placé un mémoire dont l'auteur, évitant de se prononcer pour un prétendant quelconque, disserte longuement et académiquement à la manière des humanistes, sur les qualités que devra posséder le futur roi de Pologne, sur la personne digne de réunir tous les suffrages, sans spécifier, comme nous l'avons dit, cette personne. Puis viennent les écrits concernant les candidats par rang de proximité naturelle, par conséquent en premier lieu ceux qui préconisent un Piast; puis les partisans du prince moscovite, considéré d'ailleurs presque comme un Piast; ensuite les promoteurs de la candidature du prince prussien qui, à titre de vassal, se trouvait rapproché des Piast. Viennent en-

suite les tenants pour le prince de Suède, allié et même parent avec la dynastie éteinte. Enfin deux candidats terminent cette liste, deux étrangers: l'un, ayant encore quelques attaches avec la Pologne et parent par alliance avec le feu roi, le candidat autrichien, l'autre que rien ne lie à la Pologne, qui semble vraiment tombé du ciel, le candidat français. Nos brochures se répartissent comme suit entre ces divers candidats: 5 soutiennent un Piast (3 en polonais, 2 en latin); trois des ces écrits se prononcent en faveur d'un Piast quelconque, tandis que les deux mémoires latins mettent en avant le puissant seigneur Albert Laski, palatin de Sieradz. Cinq brochures préconisent le candidat moscovite (toutes en polonais); deux, le Prussien (en polonais); une, le Suédois (en polonais), écrite encore pendant le règne de Sigismond Auguste. Peu nombreux sont les partisans du candidat autrichien (trois, dont un mémoire en latin); par contre le candidat français est chaleureusement recommandé par 14 brochures (12 en polonais, deux en latin).

La publication de l'Académie ne se borne pas à ce qui regarde uniquement l'élection du roi: elle embrasse encore trois groupes de brochures politiques concernant la personne ou l'entourage du nouveau souverain. Ce sont d'abord des échos de l'élection, des pamphlets; puis l'expression des espérances que l'on fonde sur l'arrivée du prince, sur les améliorations qu'il introduira dans l'État, dès qu'il aura pris en mains les rênes du gouvernement. Enfin sept brochures, 4 en polonais et 3 en latin, complètent ce quatrième groupe. Après l'arrivée du roi la question de la „Confédération de Varsovie“ est la plus importante. Cet acte garantissait aux protestants, non seulement la liberté de conscience, mais encore l'égalité complète devant la loi. Il fut l'objet d'une lutte acharnée, la source de haines profondes entre les catholiques et les réformés qui plus tard prirent le nom de dissidents. Tout ce qui a trait à cette Confédération constitue la cinquième section de la publication et comprend trois brochures en polonais et une en latin. Dans le dernier groupe ont pris place les brochures touchant la fuite du roi, les unes l'excusant, d'autres ne se prononçant point à ce sujet, d'autres l'incriminant vivement et recommandant même un nouveau candidat (7 brochures dont une en latin. Presque toutes ces brochures sont anonymes, et il est facile d'ailleurs de comprendre pourquoi. Quelques-unes cependant font exception; par exemple la brochure I, signée tout au long André Ciesielski, le numéro VI, signé par les initia-

les (A. V.) de son auteur, André Wolan, enfin le numéro XXVII a dont l'auteur Pierre Mycielski se décèle par un acrostiche. Le célèbre humaniste et diplomate André Dudycz, auteur de la brochure XXXII b, a donné dans le numéro XXVII des indications si précises sur sa personne que nous sommes très légitimement autorisés à lui attribuer la paternité de cet écrit. En dehors de ces quatre auteurs, les manuscrits en mentionnent encore quatre autres: Jean Gluchowski (poésie IV), Jacques Laskowski (N. LIII), Stanislas Reszka (traducteur de la brochure LVI), enfin Jean Dymitr Solikowski qui, plus tard, devint archevêque de Léopol. Mais ce n'est pas tout: des analogies intérieures ou extérieures plus ou moins frappantes, non moins que d'autres indications ont permis à l'éditeur d'attribuer aux auteurs connus un certain nombre des brochures anonymes, en sorte que sur 84 brochures, 39, soit à peu près la moitié, sont cataloguées sous le nom de leurs véritables auteurs — ajoutons que les erreurs sous ce rapport ne sont pas vraisemblables. Celui de ces écrivains qui révèle le plus réel talent est incontestablement Jean Dymitr Solikowski, secrétaire royal; démagogue remuant, orateur enflammé sachant entraîner les foules, ce n'est ni la rigueur logique, ni la force de l'argumentation qu'il recherche: il s'attache tout particulièrement au brillant exposé de la question et c'est en maître qu'il groupe ce qui sera propre à éblouir, à convaincre les simples; et ils étaient le nombre, le plus grand nombre, ces simples, sans instruction, sans connaissances spéciales, et c'étaient eux qui formaient la grande majorité de cette petite noblesse mazovienne qui, dans l'élection „viritim", pesa de toute sa masse et l'emporta sur le reste de l'assemblée des électeurs. Solikowski n'a pas écrit moins de 19 brochures sur les 67 qui ont été l'objet de la publication actuelle; parmi ces écrits il y en a 13, composés au moment le plus ardent de la lutte électorale, que l'auteur prit la peine de traduire lui-même en latin et qu'il offrit au duc de Nevers, compagnon du roi Henry, venant prendre possession du trône où on l'avait appelé. Ces opuscules sont conservés à la Bibliothèque nationale à Paris (Fond latin N. 6061).

Nakładem Akademii Umiejętności.
Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.
Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.
30 Kwietnia 1906.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 4 et 5. Avril—Mai. 1096.

Sommaire. Séance publique annuelle du 12 mai 1906.
Séances du 2 et du 23 avril, du 14 et du 21 mai.
Résumés: 10. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 janvier 1906.
11. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 mai 1906.
12. J. TRETIAK: Une brochure politique d'Adam Mickiewicz de 1832.
13. B. ULANOWSKI: L'histoire du droit hongrois dans ses rapports avec le droit polonais.
14. W. SOBIESKI: Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DU 12 MAI 1906.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, l'archiduc Francois Ferdinand d'Este, Protecteur de l'Académie.

Le Président, S. E. le comte Stanislas Tarnowski, prononce ensuite une brève allocution.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée. Il annonce qu'à l'assemblée plénière tenue le 11 mai, l'Académie a élu membre titulaire de la Classe de philologie, M. Joseph Kallenbach, professeur â l'université de Léopol.

M. Stanislas Smolka, en une conférence applaudie, raconte *„La jeunesse du ministre Lubecki“*.

Enfin le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de 1906.

Le prix Barczewski, de 2250 couronnes, à attribuer au meilleur ouvrage historique, est décerné à M. Thadée Wojciechowski pour son livre: *„Esquisses historiques sur le XI-e siècle“*.

Le même prix de 2250 c. pour la peinture est décerné à M. Stanislas Wyspiański pour ses *„Dix études de paysages“*.

Enfin le prix Jonathan Warszauer, destiné à récompenser le meilleur travail polonais dans le domaine des sciences médicales, est obtenu par M. Alfred Sokołowski de Varsovie, pour son ouvrage en trois volumes: *„Conférences cliniques sur les affections des voies respiratoires“*.

La veille de la Séance publique, c'est-à-dire le 11 mai, avait eu lieu la séance plénière administrative semestrielle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 2 AVRIL 1906

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Łoś: *„Le verbe dans les mots composés“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: *„Une page de l'histoire littéraire de l'Arianisme en Pologne“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 janvier 1906 [1]).

SÉANCE DU 14 MAI 1906

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. J. Kallenbach présente son travail: *„Études sur les oeuvres inconnues de Sigismond Krasiński“*.

M. J. Tretiak présente son travail: *„Une brochure politique d'Adam Mickiewicz de 1832“* [2]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 mai 1906 [3]).

[1]) Voir Résumés p. 46.
[2]) Voir Résumés p. 50.
[3]) Voir Résumés p. 47.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 23 AVRIL 1906.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. K. POTKAŃSKI présente son travail: *„Études sur la colonisation de la Pologne au moyen-âge. Les colonies groupées sur le territoire de la Petite-Pologne“*.

SÉANCE DU 21 MAI 1906.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

L. FINKEL: »Bibliografia historyi polskiej etc.«. *(Bibliographie de l'histoire de Pologne),* 8-o, vol. III, fasc. 3, p. I—XLVIII et 1673—2150.

M. B. ULANOWSKI présente son travail: *„L'histoire du droit hongrois dans ses rapports avec le droit polonais“* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. W. SOBIESKI: *„Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède“* [2]).

[1]) Voir Résumés p. 52.
[2]) Voir Résumés p. 54.

Résumés

10. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 stycznia 1906 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 janvier 1906***).

Le Président présente à ses collègues le quatrième fascicule du Tome VII des Comptes-rendus de la Commission, qui a paru au commencement de l'année 1906, et, en même temps, annonce que le premier fascicule du Tome VIII est actuellement sous presse. Il donne ensuite quelques renseignements sur les travaux des élèves de quelques établissements scientifiques de Pétersbourg qui continuent leurs recherches et leurs études dans le Royaume de Pologne et prennent des photographies, lèvent des plans de monuments et de souvenirs historiques au profit de l'Académie.

M. Nicodème Pajzderski donne lecture de son mémoire sur „l'Eglise des religieux de S. Philippe à Gostyn, dans le Grand Duché de Posen". Cet édifice, fondé par Adam Floryan Konarzewski, en 1668, est construit sur le modèle de l'église S. Pierre à Cracovie. Les travaux furent commencés en 1675, sous la direction de l'architecte Kalamaca (sic).

La fondateur étant mort, sa veuve, Sophie Opalińska Konarzewska continua son oeuvre et en modifia le plan primitif. Elle prit pour modèle de l'église de Gostyn, le magnifique sanctuaire vénitien Santa Maria della Salute, dû à Balthazar Longheni. L'architecte Kalamaca exécuta la volonté de la fondatrice et resta à la tête des travaux jusqu'en 1696. Cette même année l'église, quoiqu'elle ne fût pas encore achevée, fut consacrée et mise à la disposition des fidèles. De 1696 à 1719 les travaux furent suspendus à cause des guerres qui sévirent alors. L'architecte Pompea Ferrari, appelé par la princesse Wiśniowiecka, en 1726, mena à bonne fin la construction de l'église et y imprima un cachet fort original.

Cet édifice est sans contredit un des plus beaux monuments religieux de la Pologne; à côté du style jésuite, il représente fort bien le second genre des constructions religieuses de l'époque du „baroque". Le mémoire de M. Pajzderski. illustré de magnifiques photographies et de plans excellents, éveille le plus vif intérêt et fait naître une discussion à laquelle prennent part M. M. Sokołowski et le comte Georges Mycielski.

M. le comte Georges Mycielski parle du premier portrait de la première femme du roi Sigismond Auguste, c'est-à-dire de l'archiduchesse Elisabeth, fille de l'empereur Ferdinand. Ce portrait (peint en 1530) se trouve aujourd'hui à La Haye. On n'est pas d'accord au sujet de l'auteur de cette peinture: les uns, et Broedius en tête, l'attribuent à Bartel Beham, d'autres, et M. Mycielski partage l'opinion ces derniers qu'il juge plus fondée, prétendent qu'il est dû au pinceau du peintre viennois Jacques Seisenegger.

M. St. Zarewicz présente les photographies de deux infules, d'une chaire „baroque", d'un reliquaire d'argent en filigrane de Brzozów. Ces infules sont d'intéressants specimens de la broderie polonaise du XVIII-e siècle; l'une d'elles, rouge, est ornée d'une belle broderie d'or en relief, dans le style rococo; la seconde, blanche, à motifs de fleurs et de feuillages, est à point plat.

Enfin, M. Ignace Bett parle d'une vue inconnue de Cracovie au XVII-e siècle, conservée à la galerie de Schleissheim. Cette vue, pense M. Bett, est absolument fantastique et n'a pu être exécutée d'après nature; tout au plus s'est-on servi d'une gravure pour la composer. L'auteur du tableau où se trouve cette vue de Cracovie, en même temps que celles de plusieurs autres villes, est très vraisemblablement le peintre flamand Jean van Kessel-leVieux, né en 1626, mort en 1675.

---

11. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 3-go maja 1906 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 mai 1906).***

Au début de la séance le président consacre quelques paroles à la mémoire de Floryan Trawiński, secrétaire général du Musée du Louvre et collaborateur de la Commission. Feu T. Trawiński participa avec zèle aux travaux de la Commission et s'inté-

ressa vivement au progrès de la science en ce qui concerne l'histoire de l'art en Pologne. Peu de temps avant sa mort, il fit don à la Commission d'une belle photographie de la splendide et fort précieuse tapisserie qui se trouve aux Uffizi à Florence et où est représentée la réception d'une ambassade polonaise à Paris. Trawiński rendait souvent compte des travaux de la Commission dans les publications artistiques françaises et c'est grâce à lui que s'établirent des relations suivies entre la Commission et la Société des antiquaires de Paris.

Le Secrétaire de la Commission, M. Julien Pagaczewski, donne lecture du procès-verbal de la XXI-ème séance de la section de la Commission à Léopol, dans laquelle M. Jean Bołoz Antoniewicz a parlé du „plus grand tableau du peintre léopolien Joseph Wolfowicz". Il soumet ensuite à ses collègues quatre communications de M. Georges Kieszkowski concernant „des objets d'art polonais conservés à Vienne". La première a trait à une médaille de Ladislas IV, exécutée d'une façon fort artistique et se trouvant au Cabinet impérial des monnaies et médailles en deux exemplaires, l'un en argent, l'autre en bronze. L'auteur de cette médaille frappée, pense le rapporteur, à l'époque du voyage de Ladislas IV, c'est-à-dire vers 1624 ou 1625, est vraisemblablement l'Italien Alessandro Abondio, né vers 1580, et mort aux environs de 1654. C'est à ce même artiste que M. Kieszkowski attribue une autre médaille de Ladislas IV, publiée par Raczyński. La seconde communication a pour objet le portrait de la reine Anne, fille de Jagellon, portrait faisant aujourd'hui partie des collections impériales à Vienne. Ce portrait est d'une haute valeur artistique. La reine Anne y est représentée âgée d'environ 70 ans. La composition est d'un réalisme très prononcé. Dans sa troisième communication, M. Kieszkowski s'occupe de deux miniatures appartenant à M. le comte Harrach père; elles représentent, l'une, la reine Anne, première femme de Sigismond III, l'autre, Eléonore, femme en premières noces de Michel Korybut, puis de Charles V, duc de Lorraine. La première de ces miniatures est une oeuvre d'art de grand prix. Le réalisme puissant avec lequel l'artiste a peint son modèle, la vivacité du coloris, la justesse du ton, se révélant jusque dans les moindres détails, permettent d'attribuer cet ouvrage à un maître flamand dont il serait difficile toutefois de préciser le nom. Quant à la seconde, celle où nous voyons la reine Eléonore, elle est très probablement

due à Charles Herbl, peintre lorrain, attaché à la cour de Charles V, second mari de la princesse. La quatrième communication de M. Kieszkowski concerne un portrait du roi Etienne Batory, dont l'original est conservé dans les collections de M. le comte Lamberg à Otten Waldviertel et dont une copie appartient à M. le comte Wilczek, propriétaire du château de Kreutzenstein près de Korneuburg. Ce portrait d'Etienne Batory est d'un intérêt de premier ordre pour l'iconographie des rois de Pologne, sans présenter toutefois une réelle valeur artistique.

M. Sokołowski présente à la Commission de beaux plans architectoniques envoyés par M. Joseph Czekierski, en même temps qu'une monographie sur les monuments de Kazimierz Dolny. Il soumet encore à ses collègues des photographies de cette même localité, Kazimierz Dolny, sur la Vistule, prises par M. Sigismond Skrobański. Ces matériaux, excessivement précieux pour l'histoire de l'art en Pologne ont trait aux maisons de Nicolas et de Christophe Przybyły, constructions du XVI-ème siècle, à une maison sise rue des Sénateurs et dont l'attique est fort richement décorée, à des greniers du XVII-ème siècle, si caractéristiques pour la ville de Kazimierz, enfin à la belle église paroissiale où l'on remarque, à côté d'orgues fort belles, une curieuse ornementation en plâtre décorant la voûte en tonneau et ayant une couleur locale assez prononcée.

M. Sokołowski résume la monographie de M. Alexandre Szyszko Bohusz, sur „le château de Czersk". Ce château dont certaines parties, prétend le rapporteur, remontent au XIII-ème siècle, appartenait aux ducs de Mazovie. Il n'en reste plus que trois tours, celles de l'ouest, de l'est, du centre, et une partie du mur reliant les tours. Cette communication est illustrée par une série d'excellents plans architectoniques exécutés par M. Bohusz, et par de forts belles photographies dues à M. Etienne Zaborowski.

M. Sokołowski donne lecture du résumé du compte rendu adressé à la Commission par MM. Casimir et Thadée Mokłowski au sujet de leur excursion dans la Galicie orientale à l'effet d'y recueillir des matériaux sur l'architecture des églises grecques-unies en Ruthénie. Il soumet en outre à la Commission deux notes, l'une de M. le chanoine Górzyński sur „le reliquaire de Jasieński au Musée des princes Czartoryski à Cracovie", l'autre de Mlle Hélène d'Abancourt sur „la bande de broderie de la reine Anne Jagellon, pour la nappe d'autel de la Chapelle de Sigismond, à la cathédrale de

Cracovie". Le reliquaire du musée Czartoryski, exécuté en 1543 aux frais de Joseph Jasieński, archidiacre de la cathédrale de Wilna, est l'oeuvre d'un orfèvre cracovien d'un réel talent. Le style de la composition accuse l'influence de deux cultures se rencontrant et rivalisant sur le sol cracovien — celles de l'Italie et de l'Allemagne.

Mlle Hélène d'Abancourt, après avoir étudié la broderie de la reine Anne Jagellon et l'avoir soumise à une analyse comparée, est d'avis que cette broderie sur toile mince a un caractère italien. Dans ces dernières années on a publié quantité d'ouvrages analogues qui proviennent de l'Italie. La bande en question, due d'après la tradition aux mains de la reine Anne, secondée peut-être par ses caméristes, n'en est pas moins un très curieux et très rare exemplaire de ce genre de broderies dans le Nord.

---

12. J. TRETIAK: **O nieznanej broszurze politycznej Adama Mickiewicza z r. 1832.** ***(Une brochure politique d'Adam Mickiewicz de 1832).***

La brochure dont il est ici question est écrite en français et porte le titre suivant: „De l'émigration des Allemands en Russie, précédé de quelques lettres sur mon dernier voyage en Allemagne, au mois de juin 1832: par I. D. réfugié polonais" Dans le catalogue alphabétique des ouvrages et écrits imprimés en France à partir de novembre 1830, et ayant trait aux affaires de Pologne, catalogue qui a été inséré dans le numéro de novembre 1833 de la publication mensuelle „Le Polonais", on attribue ces initiales I. D. à Ignace Domejko; et c'est là sans doute le motif pour lequel M. Estreicher, dans sa „Bibliographie", a mis notre brochure au nombre des écrits de Domejko. Cependant si l'on étudie attentivement ce petit opuscule, on ne tarde pas à être convaincu qu'il est dû à un autre écrivain, que personne, si ce n'est Mickiewicz, n'en peut être l'auteur. Précisément en 1832, au mois de juin, accompagnée de Domejko, Mickiewicz parcourait l'Allemagne, indigné de ce que le gouvernement russe eût assez d'influence à Dresde pour faire chasser, de cette ville les émigrants polonais, malgré la bienveillance que leur témoignaient les Saxons et leur gouvernement. La correspondance du poète nous apprend quelles étaient alors ses idées, quels desseins il formait: puisqu'on avait été con-

traint de remettre l'épée au foureau, saisir la plume, et, avec cette arme, continuer la lutte contre l'implacable ennemi vainqueur. C'est dans ce but qu'avait été déjà écrite la troisième partie des „Dziady“ (Les Aïeux), qu'il emportait à Paris; c'est aussi entièrement à cet état d'esprit qu'appartient notre brochure. Dans les pérégrinations à travers l'Allemagne de nouveaux motifs d'animosité vinrent s'ajouter aux anciens et les aviver: il avait remarqué que le tsarisme, non content d'exercer une pression violente sur les petites principautés allemandes, s'efforçait, en réveillant le souvenir des combats en commun soutenus contre Napoléon et du siège de Paris, de gagner les faveurs des masses populaires. En même temps les conversations qu'il avait eues à maintes reprises avec divers représentants des classes cultivées de l'Allemagne, lui avaient démontré que de ce côté non plus il ne fallait s'attendre à aucune action sur la foule dans un esprit contraire aux tentatives de la Russie: les libéraux, en effet, tout imbus de métaphysique et d'érudition, étaient incapables de trouver le chemin des coeurs simples par leur argumentation sans flamme et sans sentiment. Toutefois la plus douloureuse des remarques qu'il avait eu à faire concernait l'empressement avec lequel des bandes d'émigrants allemands quittaient leur pays, avec leur famille et leurs ressources, pour s'en aller défricher et cultiver les vastes territoires incultes qu'on leur concédait en Russie. Il fut surtout frappé par ce fait contradictoire: tandis qu'eux, les émigrés polonais, abandonnaient leurs foyers, le séjour sur leur terre natale, où le despotisme les écrasait, devenu intolérable, et que leur cause trouvait dans les coeurs allemands un sympathique écho, ces mêmes Allemands, pour un aléatoire profit matériel, n'hésitaient pas à choisir la Russie comme seconde patrie, à écouter les propositions du despotisme, à se mettre sous le joug pesant auquel les exilés s'étaient arrachés.

Le poète avait vu en cette inconséquence un nouveau triomphe, tout moral cette fois, de l'ennemi héréditaire; et c'est sans doute cette considération qui le poussa à écrire, dans une langue accessible à l'univers entier, une brochure destinée à dévoiler les menées politiques de la Russie en Allemagne, et par cela même à répandre l'alarme en Europe en lui montrant les empiètements du colosse moscovite. De plus, c'était un premier coup porté à l'adversaire triomphant, la première bataille de la campagne qu'il allait entreprendre, qu'il avait annoncée dans les lettres adressées à ses amis.

S'il emprunta les initiales de son ami Domejko, ce fut uniquement parce qu'il pensait que l'ouvrage, pour faire l'impression souhaitée, devait être signé du nom d'un de ceux qui avaient pris part à l'insurrection et qui, ne voulant pas se soumettre à l'ennemi, s'étaient réfugiés en Allemagne où ils avaient été accueillis avec une commisération profonde, parfois même avec un grand enthousiasme. Dans la bouche d'un tel homme, en effet, le contraste entre l'émigration polonaise et l'immigration allemande en Russie prenait plus de force et d'autorité; c'est aussi pour cette même raison que l'auteur anonyme se disait „réfugié polonais".

Or Mickiewicz ne pouvait se donner ce titre, lui qui n'avait point été mêlé activement à l'insurrection, et se trouvait à l'étranger sous la garantie d'un passeport russe. Aussi, sans aucun doute, pria-t-il son ami de prendre la responsabilité de la brochure, de s'en déclarer l'auteur.

Cette hypothèse est confirmée par nombre de détails contenus dans l'opuscule. On y trouve en effet des passages entiers presque entièrement et mot-à-mot identiques avec des compositions contemporaines ou des lettres de la même époque de notre poète. Enfin ce que l'auteur y dit de la Russie, et tout spécialement de Pétersbourg, d'Odessa, des steppes du sud, n'a pu être écrit que par un homme connaissant parfaitement ces villes et ces régions, par quelqu'un qui en avait observé les moeurs, les habitudes de ses propres yeux. Or Domejko n'y avait jamais été, tandis que Mickiewicz, au contraire, y avait fait de longs séjours.

Enfin M. Tretiak fait remarquer qu'il est aisé de voir une certaine analogie entre les détails du tableau que peint Mickiewicz de la troupe en marche des émigrants allemands et de celui que Goethe nous a tracé de main de maître dans Hermann et Dorothée, poème qui, peu de temps après, devait inspirer à Mickiewicz son immortel Pan Tadeusz (Monsieur Thadée), ou du moins lui servir de modèle.

---

13. B. ULANOWSKI: **Historya prawa węgierskiego w stosunku do prawa polskiego.** ***(Die Geschichte des ungarischen Rechts im Verhältnis zum polnischen).***

Referent geht davon aus, daß eines der gegenwärtig wichtigsten wissenschaftlichen Postulate die Darstellung der Geschichte des

öffentlichen Rechtes in Polen ist — vorläufig in mittelalterlicher Zeit. Die Ausführung dieser Aufgabe kann entweder auf Grund nur polnischer, bereits zahlreich angesammelter Quellen erfolgen, oder auch ausführlicher mit Berücksichtigung der Entwickelung des öffentlichen Rechts in solchen Staaten, die sich unter ähnlichen Bedingungen, wie Polen, entwickelten. Es unterliegt keinem Zweifel, daß besonders in der mittelalterlichen Zeit eine genaue Darstellung jener Institutionen, die dem öffentlichen Recht in Polen angehören, nur auf einer breit angelegten rechtsvergleichenden Grundlage zu Stande kommen kann. Die meisten analogischen Momente unter allen mit Polen benachbarten Staaten sind aber in Hinsicht auf die Gestaltung des öffentlichen Rechts in der Verfassungsgeschichte des Königreich Ungarn zufinden. Wenn auch die Berücksichtigung der rechtlichen Institutionen aller christlichen Staaten Europas bei der Bearbeitung der Geschichte des polnischen öffentlichen Rechts sehr erforderlich ist — so wird doch die Kenntnis der ungarischen Verhältnisse zweifellos die wichtigsten Resultate erzielen.

Besonders hervorzuheben ist, daß Polen und Ungarn schon in ihren Anfängen in mancher Richtung dieselben Stufen der Entwickelung durchgemacht haben. Es genügt, der Unabhängigkeit vom Deutschen Reich zu erwähnen, die beide Staaten erzielen, indem sie sich unter den unmittelbaren Schutz des päpstlichen Stuhles stellen. In beiden Staaten läßt sich ein stark entwickeltes Benefizialsystem konstatieren, das jedoch in keinen Feudalismus umschlägt. Die freundschaftlichen Verhältnisse zwischen den Piasten und der Dynastie der Anjous in XIV. Jahrh., die unter Ludwig zu einer Personalunion beider Staaten führten, dann im XV. Jahrh. eine ähnliche, durch die Berufung Ladislaus' des Warnensers auf den ungarischen Thron herbeigeführte Union, schließlich die nach dem Tode des Matthias Corvinus erfolgte Übernahme der Regierung über Ungarn durch die Jagellonische Dynastie und deren Dauer bis zum J. 1526, — alles das sind Tatsachen, die auf die Entwickelung der rechtlichen und sozialen Verhältnisse in Polen und Ungarn nicht ohne Einwirkung bleiben konnten. Referent führt eine gewisse Anzahl von Beispielen an, die seine aufgestellte These beweisen und behauptet auf Grund seiner Ausführung, daß die Erforschung des ungarischen öffentlichen Rechtes, besonders im XIV. und XV. und in der ersten Hälfte des XVI. Jahrh., sehr ergiebige Früchte tragen wird.

Die Schwierigkeit liegt jedoch darin, daß die ungarischen Rechtsquellen bisher nicht alle kritisch veröffentlicht, daß manche Publikationen, wie Endlichers „Monumenta Arpadiana“, ungemein selten sind und andere, wie das „Corpus iuris hungarici“ den modernen wissenschaftlichen Ansprüchen nicht vollkommen Rechnung tragen. Daher genügt es nicht, sich auf die im Druck veröffentlichten Denkmäler zu beschränken, sondern man müßte sich mit dem Inhalt der ungarischen Archive näher bekannt machen, wobei es wahrscheinlich ist, daß man noch gar manches Denkmal finden würde, das unser Wissen über das öffentliche Recht sowohl in Ungarn als auch in Polen erweitern wird.

---

14. W. SOBIESKI. **Henryk IV, król francuski, jako rozjemca między Polską a Szwecyą.** ***(Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède).***

Le commerce que faisaient les marchands français avec les ports de la mer Baltique était l'objet de la protection éclairée du roi Henry IV. Dès 1560 et jusqu'en 1580, Dançay, ambassadeur de la France en Danemarck, avait appelé l'attention du gouvernement de son pays vers les contrées septentrionales. En 1571, ce diplomate s'était énergiquement occupé à faire conclure la paix entre les États riverains de la Baltique (paix de Stettin). A cette époque il signalait entre autres le préjudice que causaient à la France les obstacles apportés par la Pologne au mouvement commercial sur la Narew.

Henry IV reprend les projets, épouse les idées de Dançay. Il y est amené par l'Espagne qui s'efforce d'établir son influence sur cette mer. Afin de contrecarrer cette influence, Henry IV fait des ouvertures au roi Charles de Suède, recherche son amitié, sert d'intermédiaire au mariage du duc de Rohan avec la fille de ce souverain. Il ne nourrit pourtant aucune intention hostile contre Sigismond III, et c'est à tort qu'on a prétendu jusqu'ici qu'il était décidé à combattre le roi de Pologne. Il ne cherchait au contraire qu'à réconcilier les deux princes de la maison de Wasa, l'oncle et le neveu. Le plan de cette médiation fut concerté en 1602, dans une conférence secrète que le roi de France eut à Paris avec Maurice, landgrave de Hesse. Elle devait assurer, pensait-il, l'accession

de la Suède à l'union des princes protestants allemands contre l'Empire.

En cette même année 1602, le duc de Nevers (père de la future reine de Pologne Louise-Marie) s'efforce à Cracovie de faire naître des rapports plus fréquents et plus intimes entre la France et la Pologne; pour y parvenir il propose des mariages entre les Wasa de Pologne et les princes français. En quittant Cracovie. il emporte pour le roi Henry IV une demande de médiation entre la Pologne et la Suède, formulée par les magnats polonais. Le parti de Zamoyski appuie surtout cette intervention du roi de France, quoique le duc de Nevers, à titre de Gonzague français, fût plus rapproché de Myszkowski, Gonzague polonais.

En 1603, Henry IV écrit au roi Charles au sujet de cette médiation. Maurice de Hesse remet la lettre du roi de France au chancelier de Suède qui se trouvait alors à la cour de Hesse, et ne lui cache pas que cette affaire est en connexion étroite avec l'union contre les Habsbourgs.

Cependant Charles ne répond pas à cette lettre. Bien plus, il éloigne tout espoir de conciliation avec Sigismond, en prenant le titre de roi de Suède. Henry IV déplore ce silence et cette conduite, il s'en plaint à Maurice (1604).

En 1605, Henry envoie à Charles un nouveau négociateur, Etienne de Sainte-Catherine qui propose au roi de Suède une entrevue des plénipotentiaires suédois et polonais qui règleront les conditions capables d'amener l'entente. Cette entente est devenue plus facile par suite de la victoire des Polonais à Kircholm et de la pression exercée par la Moscovie dont le trône est occupé par l'imposteur Dymitr, allié de la Pologne. Dans son rapport très étendu et qui jusqu'ici était inconnu, Sainte-Catherine démontre (IV, 1606) que dans le cas même où Sigismond III recouvrerait la Suède, l'influence des Espagnols dans la Baltique n'en serait nullement accrue.

Sur ces entrefaites meurt Zamoyski, chef du parti anti-autrichien, et le roi Sigismond se rapproche encore de l'Autriche en se mariant pour la seconde fois avec une princesse de la maison de Habsbourg. Ces évènements ne ralentissent pas l'action de Henry IV: il persévère avec zèle à amener la paix entre la Pologne et la Suède.

Ces démarches du roi de France sont pourtant interrompues pour deux années par la publication d'une lettre scandaleuse de

Charles de Suède à Henry IV. Dans cette lettre le souverain du Nord accuse le confesseur du roi de Pologne, le jésuite Bartsch, d'avoir ourdi un complot contre sa vie, à lui, roi de Suède. D'un autre côté, une grave sédition avait éclaté en Pologne, jetant le pays dans des troubles funestes et paralysant toute action extérieure. Charles avait parfaitement compris le parti qu'il pouvait tirer de ces discordes intestines et en avait profité pour décliner toute intervention amicale. De là la fameuse lettre accusatrice.

Cependant Charles est couronné roi de Suède en 1607. Au cours de l'année 1608, par l'entremise de l'envoyé Dyck, il propose de faire alliance avec la France à condition que celle-ci le reconnaisse roi. En réponse à cette demande, la France, en 1609, par l'intermédiaire de son ambassadeur Boissier, remet sur le tapis la question de la réconciliation avec la Pologne. La Suède désigne à cet effet deux envoyés plénipotentiaires qui se dirigent vers la France. Ils ne sont pas encore parvenus au terme de leur voyage quand leur arrive la nouvelle de l'assassinat de Henry IV (1610).

Après cet exposé historique, l'auteur essaie de démontrer pour quels motifs le roi de France attachait un si grand prix à la paix entre la Pologne et la Suède, en poursuivait la conclusion avec tant de vigilance et de soins. Il désirait sans aucun doute gagner la Suède à la ligue contre l'Empereur; et à peine sorti du protestantisme, il ne pouvait décemment, en face du monde catholique, faire alliance avec un prince révolté protestant, tant qu'il n'aurait pas réussi à le réconcilier avec le souverain légitime de la Suède, le catholique Sigismond III. Par cela même il espérait détourner Sigismond de l'Autriche et l'attacher à la France.

Toutefois dans ses lettres Henry IV ne précise pas ses vues; il se pose seulement en champion de la paix, en roi „très-chrétien“, désireux de voir cesser tout conflit dans la chrétienté, considérant comme un pieux devoir d'atteindre ce but. Ces allégations font penser au grand dessein que nourrissait Henry IV, selon les mémoires de Sully. D'après ce „grand dessein“, comme on le sait, devait être créée en Europe „une grande République très chrétienne“ dans laquelle tous les conflits internationaux seraient réglés par un aréopage composé de délégués de tous les États et résidant tantôt dans une ville, tantôt dans une autre (Cracovie était une de ces résidences). Tandis que la Moscovie est exclue de cette république, la Pologne y est particulièrement bien accueillie, y est l'objet d'une

sollicitude active à titre de rempart de la chrétienté; et c'est aussi à ce titre que tous les différends de cet État avec les nations chrétiennes doivent être aplanis et rapidement écartés.

Les historiens modernes ne croient pas que Henry IV ait eu de semblables projets; ce rêve de république européenne est né dans l'imagination de Sully. Les termes que nous avons cités des lettres de Henry IV, et même les tendances analogues au projet en question sont l'écho des dispositions générales qui animaient les peuples européens au commencement du XVII-ème siècle et surtout la France. Après les sanglantes guerres de religion, on avait soif de concorde et de paix. Cet esprit se reflète dans toute la littérature française du début du XVII-ème siècle et Henry IV n'en a pas été exempt.

Henry IV devait en outre s'abandonner à ce courant, le seconder même, car à titre d'ex-protestant il semblait tout désigné pour le rôle de médiateur entre les États catholiques et leurs ennemis. Les actes de ce prince confirment d'ailleurs cette opinion. N'est-ce pas lui qui avait publié l'Édit de Nantes, qui avait été l'arbitre entre Venise et la papauté en 1606, entre l'Espagne et les États de Hollande en 1608, qui s'efforça enfin de l'être, ainsi que nous venons de le raconter, entre la Suède luthérienne et la catholique Pologne.

Il échoua dans cette dernière entreprise; mais son intervention ne fut pas sans résultat. Il laissait une indication aux futurs ministres français, et un agent de Henry IV, Jean De La Blanque, Français résidant en Pologne, continue sa correspondance avec Richelieu. L'illustre cardinal entre dans les vues de Henry, fait d'abord conclure la trève de 1629, puis enfin la paix entre la Pologne et la Suède. Ce n'est donc pas à Richelieu ni à ses ambassadeurs ou conseillers qu'il faut attribuer — comme le prétendent les historiens français — la médiation entre la Pologne et la Suède: le puissant ministre de Louis XIII ne fit qu'exécuter la pensée de Henry IV.

En terminant l'auteur examine l'attitude prise par Henry IV à l'égard de l'électeur de Brandebourg: il montre que la reconnaissance par Henri IV de l'investiture du duché de Prusse en faveur de cet électeur et sa médiation dont nous venons de nous occuper furent deux affaires ayant entre elles des rapports étroits.

56

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

10 Sierpnia 1906.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6 et 7. Juin—Juillet. 1906.

Sommaire. Séances du 11 et du 18 juin, du 7 et du 9 juillet.
Résumés: 15. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1906.
16. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 juin 1906.
17. T. SMOLEŃSKI: Etat actuel des recherches égyptologiques.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 JUIN 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. Z. MATKOWSKI: *„Les »Aïeux« de Mickiewicz et l'Emile de Rousseau. Etude de littérature comparée"*.

M. A. BRÜCKNER présente son travail: *„Méditations sur la vie de N. S. Jésus-Christ"*. Opuscule du XV-e siècle.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1906.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*, 8-o, ser. II, vol. XXXVIII, p. 488.

TAD. GRABOWSKI: »Z dziejów literatury kalwińskiej w Polsce. 1550 — 1650«. *(Etudes sur l'histoire de la littérature calviniste en Pologne. 1550—1650)*, 8-o, p. 239.

B. Kielski: »O wpływie Moliera na rozwój komedyi polskiej«. *(L'influence du théatre de Molière sur le développement de la comédie en Pologne)*, 8-o, p. 182.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Babiaczyk: *„Les anciens monuments slaves à Freisingen"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: *„Une page de l'histoire littéraire de l'Arianisme en Pologne"*. II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Posadzy: *„Réflexions sur les rapports qui existent entre le génie d'action et la société"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 juin 1906 [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 juillet 1906 [2]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 JUIN 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. K. Potkański présente son travail: *„Les relations entre le prince Mieszko de Pologne et les Normands de Jomsborg"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Smoleński: *„Etat actuel des recherches égyptologiques"* [3]).

SÉANCE DU 9 JUILLET 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie)*, 8-o, ser. II, vol. XXIII, p. 322.

[1]) Voir Résumés p. 62.
[2]) Voir Résumés p. 64.
[3]) Voir Résumés p. 65.

J. Siemieński: »Organizacya sejmiku Ziemi Dobrzyńskiej«. *(Organisation des Etats particuliers de Dobrzyn)*, 8-o, p. 63,

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kutrzeba: *„La constitution de 1807 pour le duché de Varsovie comparée avec les autres constitutions de Napoléon“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Szelągowski: *„Alliance des Habsbourgs avec les Wasas. Le pacte de famille de 1637“*.

Résumés

15. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 22 czerwca 1906 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 juin 1906***).

M. Jean Ptaśnik fait cinq communications: la première concerne un inventaire du trésor de la couronne en 1632. Cet inventaire est un document d'autant plus précieux qu'il a été dressé immédiatement après la mort de Sigismond III et qu'il permet de savoir quels objets furent distraits de ce trésor pendant le règne de ce prince. Sigismond III en effet disposait des richesses qui y étaient accumulées, comme si elles lui eussent appartenu en toute propriété personnelle; il y puisait sans compter et distribuait les joyaux à qui bon ou agréable lui semblait.

Le second document présenté par M. Ptaśnik est un inventaire des bijoux de la princesse royale, Anne Catherine Constance, fille de Sigismond III, qui fut mariée au prince de Neuburg. Cette pièce porte la date de 1645 et constitue une fort intéressante contribution à l'histoire de l'industrie artistique en Pologne. Il énumère de merveilleux joyaux de la plus haute valeur artistique et pécuniaire. Quelques-uns avaient coûté plus de cinquante mille florins et leur estimation totale s'élevait à la somme énorme pour l'époque de 443.289 écus. Chacun de ces chefs-d'oeuvre de joaillerie est décrit en détail dans cet inventaire qui par conséquent est fort important.

En troisième lieu, M. Ptaśnik parle des comptes concernant la chapelle royale à Bielany, près de Cracovie, chapelle fondée par Ladislas IV. Ces comptes sont de 1633 et nous apprennent que la chapelle fut ornée de stucs par un certain Philibert, que les dorures du plafond sont dues en partie au peintre Jean Proszowski,

et que celui-ci n'ayant pu dans la suite s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée, fut remplacé par Dolabella.

Enfin M. Ptaśnik entretient la Commission d'un portrait de Sigismond III, copié, prétend-on, par une célèbre artiste italienne, et de l'inventaire de l'italien Cortini, marchand établi à Cracovie au milieu du XVII-e siècle.

M. Marcel Dobrowolski parle de l'église Sainte-Agnès à Cracovie. Cette église, aujourd'hui magasin de feraille, délabré et tombant en ruines, est cependant un précieux monument architectonique de la fin de la Renaissance (1560 à 1580). Au cours de l'invasion des Suédois, en 1655, l'église de Sainte-Agnès eut beaucoup à souffrir: elle fut restaurée néanmoins, malgré la misère des temps. Aujourd'hui il est urgent de s'occuper de cet édifice. Les autorités compétentes n'ont qu'à se hâter si l'on veut sauver de la destruction complète le sanctuaire abandonné qui, si l'on n'y porte un prompt secours, ne sera bientôt plus qu'un amas de décombres. M. Dobrowolski illustre sa communication d'une série de plans exécutés par M. Janus Niedziałkowski, et de plusieurs vues photographiques.

M. le comte Georges Mycielski parle des portraits du peintre hongrois Adam Manyoki, portraits faisant partie de la galerie du roi Stanislas-Auguste, ainsi que nous l'apprend l'inventaire de 1794. Dans cet inventaire sont mentionnés trois portraits de dames contemporaines d'Auguste II, le portrait en pied d'Auguste III, ceux du comte Fleming, du chancelier Szembek, d'Aurore Königsmark, de Madame Orzelska, de la comtesse Cosel, etc. M. Mycielski pense que les portraits des princes Lubomirski conservés à Rozwadów sont aussi dus au pinceau de Manyoki.

M. Maryan Sokołowski, s'appuyant sur des documents récemment publiés, apprend à la Commission que le célèbre peintre flamand, Jean Gossaert Mabuse (1470—1531) passa six mois à Cracovie en 1494, et vraisemblablement y peignit le portrait de Barbe, fille de Casimir Jagellonczyk, fiancée à Georges de Saxe. Cette information est de la plus haute importance; elle atteste la continuité des rapports entre la Pologne et l'Occident.

Fort intéressante une seconde communication faite par M. Maryan Sokołowski et concernant l'artiste Jean Joseph Vinache. Ce sculpteur, recommandé par le fameux Coysevox, séjourna longtemps à la cour d'Auguste II. On lui doit le tombeau du grand hetman Sieniawski.

M. Sokołowski soumet à la Compagnie une photographie d'un excellent portrait de l'émir Rzewuski. A ce sujet s'élève une discussion animée à laquelle prennent part tout particulièrement MM. Sokołowski et le comte Georges Mycielski.

Enfin M. Sokołowski entretient la Commission de l'église fortifiée de Brochów. Il présente à ce sujet plusieurs photographies que M. Dziekoński, architecte à Varsovie, a bien voulu transmettre à l'Académie.

---

16. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 5-go lipca 1906 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 juillet 1906).***

M. François Klein présente la première partie de son travail sur l'église S. Pierre à Cracovie. A ce magnifique édifice qui, sous plusieurs rapports, est supérieur à son modèle, l'église „il Gesù" à Rome, sont attachés les noms des architectes: Joseph Britius (1595), Jean Marie Bernardoni qui dirigea la construction jusqu'en 1605, Paul Baudharth et Jean Trevano de Lombardie. L'auteur a puisé les renseignements qu'il donne aux Archives de la Compagnie de Jésus à Rome, ainsi que dans les documents que contenait le globe surmontant la coupole de l'église et qui y ont été découverts lors de la dernière restauration, en 1899.

A ce propos s'engage une discussion à laquelle prennent part MM. Emmanuel Swieykowski, Ekielski et Maryan Sokołowski.

M. Sokołowski soumet ensuite à la Commission le catalogue des collections du château de Krasiczyn, dressé par M. J. Czubek. On y trouve une nombreuse série d'aquarelles dues au pinceau de Norblin l'aîné, ainsi que des gravures de Norblin le Jeune (Sébastien Louis). M. Mycielski à son tour fait ressortir l'importance des ouvrages de Norblin conservés à Gołuchowa et à Wysock.

M. Sokołowski présente la reproduction de l'aigle de Casimir-le-Grand qui, prétend-on, surmontait le palais royal de Łobzów et dont l'image est conservée au Musée des princes Czartoryski à Cracovie. Il parle ensuite des figures qui ornent les clés de voûte gothiques de l'église de Stopnica, et démontre l'analogie de quelques-unes d'entre elles avec les bijoux de Louis de Hongrie qui sont à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

Il rend enfin compte de ses études sur le monument funèbre de Casimir-le-Grand au Wawel. A l'encontre de l'opinion jusqu'ici accréditée attribuant ce tombeau à l'art sculptural français, il montre l'étroite parenté qui l'unit à l'école italienne des Pisani et aux oeuvres de sculpture de cette école que l'on voit au Musée archéologique de Bologne. Il fait remarquer en outre qu'on ne saurait considérer la tête de Casimir-le-Grand de ce monument comme un portrait réel: c'est au contraire une figure idéalisé du roi Salomon à qui les chroniqueurs contemporains comparent souvent notre grand monarque.

---

17. M. THADÉE SMOLEŃSKI. **O dzisiejszym stanie badań egiptologicznych.** ***(Etat actuel des recherches égyptologiques).***

C'est au général Bonaparte qu'on doit la création de l'égyptologie. Jusqu'en 1798 la science européenne avait puisé ses connaissances sur la vieille Egypte uniquement dans les écrivains classiques et n'avait pour ainsi dire jamais été en contact avec les sources mêmes de cette antiquité. L'expédition française mit pour la première fois les savants en présence de la nécropole de Memphis et des temples de Thèbes. A partir de ce moment et sans interruption on se mit à étudier les mystérieux caractères, à déchiffrer les hiéroglyphes, jusqu'à ce qu'enfin la reuscite vînt couronner ces efforts. En 1822, Champollion le Jeune annonce au monde dans sa fameuse „Lettre à M. Dacier" que l'écriture égyptienne a dévoilé ses secrets. Si à ce moment même, à l'aurore de l'égyptologie s'était trouvé sur le Nil un homme de la trempe de Mariette. comprenant la nécessité de préserver les legs de l'antiquité et muni de pouvoirs lui permettant d'y parvenir — il ne serait aujourd'hui possible d'étudier avec fruit l'égyptologie qu'en Egypte. Mais pendant cinquante ans les trésors des Pharaons ont été livrés au pillage: leurs dépouilles sont venues enrichir les musées de Paris. de Londres et de Berlin, sans parler de beaucoup d'autres collections, ni des merveilles qui furent dispersées dans le monde et sont peut-être à jamais perdues pour la science.

Londres, Paris et Berlin ayant réuni les plus belles collections de monuments égyptiens devinrent les centres de la nouvelle science. Le musée de Gizéh est aujourd'hui le plus riche, soit par le nom-

bre, soit par la valeur des objets qu'il renferme; mais il n'occupe pas le premier rang en fait des papyrus; et ce sont pourtant ceux-ci qui ont servi de base aux études linguistiques, ce sont eux qui ont permis de faire les recherches philologiques les plus importantes. Le „Conte des deux frères“ du British Museum, les „Maximes“ de Ptahhotep du Louvre, les „Plaintes d'un saunier“ du Musée de Berlin ou l'„Histoire de la naissance des rois de la cinquième dynastie“, sont autant des chefs-d'oeuvre littéraires que des monuments sur lesquels s'est basée la connaissance de la langue égyptienne. Afin de se convaincre des progrès accomplis dans l'explication des hiéroglyphes en ces dernières dizaines d'années, il suffit de comparer les laborieux et pâles essais de traduction du „Conte des deux frères“ par le vicomte de Rougé avec les traductions de Maspero ou de Flinders Petrie. Les passages qui il y a quarante ans semblaient aux premiers pionniers de la science d'indéchiffrables problèmes sont aujourd'hui accessibles aux débutants et ne leur présentent guère de difficultés. Mais la certitude avec laquelle la philologie classique interprète Thucydide ou Tite-Live est inconnue en égyptologie, malgré la suffisance dont on fait souvent parade à l'égard des non initiés. Sans tenir compte de l'impossibilité où l'on se trouve de publier un texte égyptien, parce qu'on en ignore les voyelles, et qu'on ne saurait s'appuyer avec confiance sur les faibles indications fournies par le copte, qui est avec la langue des Pharaons dans un rapport analogue à celui de l'italien de nos jours avec l'ancien latin, en mettant de côté, disons-nous, cette déplorable circonstance, il faut avouer que dans chaque texte d'une étendue considérable les difficultés s'amoncellent: les mots inconnus, mal connus ou incompréhensibles y fourmillent, et en outre l'absence de toute ponctuation, de séparation des phrases, le manque de termes de transition, de conjonctions, si nécessaires à nos habitudes modernes, rendent l'explication souvent arbitraire et laissent un vaste champ ouvert aux combinaisons hypothétiques. Faisons remarquer toutefois que la certitude a des degrés divers, selon les divers genres d'écriture. La plus grande nous est donnée par les caractères monumentaux, les hiéroglyphes, en lesquels sont transcrites toutes nos publications; mais on n'est plus aussi sûr dans la lecture des hiératiques, abrégées, enchevêtrées, et c'est en ces caractères que sont écrits les plus précieux papyrus; on est encore moins sûr dans la lecture des démotiques, si embrouillés, si obscurs, inaccessibles par conséquent au plus grand

nombre des égyptologues, domaine exclusif de quelques rares savants, tels que Revillout ou Spiegelberg. Par suite de continuelles découvertes de nouveaux textes que l'on compare aux anciens, que l'on traduit et commente, l'interprétation des vieux écrits de l'ancienne Egypte est en progrès incessant et rapide, et la publication de vocabulaires se reproduisant à certains intervalles est d'une importance de premier ordre.

Les Allemands tiennent aujourd'hui la sceptre de la philologie égyptienne, sous la direction d'Adolphe Erman, professeur à l'université de Berlin. C'est à ce savant éminent que l'on doit les meilleurs manuels élémentaires d'égyptologie: grammaire, chrestomathie, et vocabulaire, travaux du plus rare mérite. Erman et ses disciples, Georges Steindorff, professeur à Leipzig, et Charles Sethe, professeur à Göttingen, constituent ce que l'on appelle l'école berlinoise; cette école exerce une influence considérable, en dehors de l'Allemagne et en Angleterre; la France elle-même, bon gré mal gré, doit souvent s'y soumettre. S'efforçant de débarrasser la grammaire égyptienne de toute la fantaisie qui y régnait autrefois, appuyée sur l'étude minutieuse des plus légéres modifications des écritures, modifications jusqu'ici passées sous silence ou insuffisamment prises en considération, l'école berlinoise classifie scientifiquement toutes les formes grammaticales, porte partout l'ordre et la lumière, construit systématiquement un solide édifice de savoir. C'est Erman qui a posé le principe de parenté de la langue égyptienne avec le groupe des langues sémitiques. Ce n'est pas là une innovation décisive. Benfey avait déjà constaté ce fait avant 1850, et Renan l'affirme dans son Histoire générale des langues sémitiques. Mais Erman et ses élèves ont creusé profondément cette pensée qu'ils ne cessent d'accentuer à chaque pas dans leurs écrits. Les savants français trouvent que c'est une prétention exagérée; et de cette différence de vues naissent des conflits scientifiques, des discussions violentes. Toutefois la précision allemande en impose aux Français, et les jeunes compatriotes de Champollion acquièrent une connaissance assez sérieuse des hiéroglyphes en majeure partie grâce aux manuels de Berlin. La grammaire d'Erman est un ouvrage dont ne saurait se passer aucun savant, et que l'on cite comme autorité dans tous les travaux ayant trait à la linguistique; la chrestomathie est un copieux et riche recueil de textes, autrefois difficiles à réunir et à étudier; le vocabulaire manuel enfin (Glossar) remplace en bien des cas le vo-

lumineux Brugsch, nous dispense d'en compulser les énormes in folio, nous épargne la peine d'avoir recours aux autres vocabulaires, souvent surannés, toujours coûteux et rares. Steindorff a publié une excellente grammaire copte, et Sethe a fait faire un pas énorme aux études grammaticales par ses recherches sur le verbe égyptien. En ce moment l'école berlinoise prépare une publication monumentale pour laquelle elle recueille des matériaux depuis de longues années et qui sans doute fera époque dans l'histoire de l'égyptologie. C'est un colossal vocabulaire de la langue égyptienne, entreprise d'une hardiesse inouïe, d'une importance capitale, et néanmoins en butte de la part des Français à une critique malveillante que l'on peut soupçonner de partialité. Quoique dans l'interprétation de la langue des Pharaons il y ait beaucoup d'incertitudes et d'hypothèses, la réunion en un tout systématique des résultats acquis par la science jusqu'à ce jour, un essai de synthèse, la citation en regard de chaque mot d'une série d'exemples, sans lesquels la simple explication du mot serait sans but, parce qu'elle ne pourrait entraîner la confiance, tout cela ne peut que contribuer à la valeur scientifique de nos traductions. Revillout qui ne ménage pas les critiques à ce vocabulaire de Berlin, traite également avec fort peu de considération le vieil ouvrage d'Henri Brugsch; et pourtant tout le monde savant se sert de ce livre, tout le monde le met à profit. Les travailleurs sans parti pris attendent avec impatience la publication. d'Erman; ce sera le couronnement des travaux de l'école allemande dont elle proclamera et confirmera la supériorité dans le domaine de la philologie égyptienne. Erman et ses élèves ont pour organe la „Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde", le seul périodique exclusivement égyptologique en langue allemande. Le professeur Sethe est en outre à la tête des „Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens".

Au séminaire de Berlin on peut parfaitement s'instruire au point de vue philologique; mais tous ceux qui veulent approfondir la vie égyptienne, surtout étudier les côtés les plus intéressants de cette vie, la religion et la théologie, doivent nécessairement s'adresser à la France. En ce qui concerne la religion égyptienne, les institutions sociales, le savant le plus compétent est sans aucun doute M. Gaston Maspero, membre de l'Institut, qui occupe au Collège de France la chaire autrefois créée pour Champollion le Jeune, et qui ensuite échut au vicomte de Rougé. M. Maspero est l'éditeur du „Recueil

de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes". Il y a bien encore à Paris l'école du Louvre où enseigne Eugène Revillout qui publie „La Revue égyptologique", périodique à peu près uniquement rédigé par ce savant; mais la célébrité de M. Maspero attirait toujours au pied de sa chaire le plus grand nombre d'élèves, tandis que les cours du Louvre étaient moins suivis. Il y a quelques années M. Maspero a quitté Paris et s'est fixé en Egypte en qualité de directeur du service des antiquités.

Nous avons déjà dit que jusque vers le milieu du dernier siècle les monuments des Pharaons n'eurent en Egypte aucune protection. C'est Mariette, premier directeur du Service d s Antiquités, qui mit un terme à leur dispersion. En 1858, il crée le musée du Caire. prend sous sa sauvegarde les monuments égyptiens, fait promulguer la défense d'en exporter le moindre morceau sans sa permission. Les successeurs de ce maître complètent son oeuvre, et aujourd'hui les pillages de naguère ne sont heureusement plus qu'un souvenir. Sans l'énergie de Mariette, tous les objets transportables eussent sans aucun doute pris le chemin de l'Europe, et les fouilles n'auraient pas eu d'autre but que celui d'enrichir ces musées, de dépouiller la vieille Egypte, où l'explorateur n'aurait eu à étudier que les monuments inamovibles, les immenses géants qu'on n'aurait pu ni dévaliser, ni dépayser, les pyramides, le sphinx, les temples, les colosses. C'eût été encore beaucoup, il est vrai; d'autant plus que celui qui n'a pas admiré ces imposantes merveilles ne peut avoir de véritable enthousiasme pour le lointain passé des Pharaons. n'est même pas capable de le bien comprendre. Mais la force d'attraction de l'Egypte est aujourd'hui beaucoup plus considérable, car elle possède dans sa capitale le plus beau, le plus vaste musée égyptologique de toute la terre.

Les collections du Caire étaient, il y a vingt ans, fort misérablement logées dans un bâtiment du faubourg de Boulak; après l'occupation anglaise, elles ont trouvé un digne abri à Gizéh, localité située à 5 kilomètres du quartier européen du Caire, dans le palais d'Ismaïl Pacha, devenu vacant par suite de l'exil de ce prince. Ce n'était pas la place qui manquait, mais la situation était incommode, le danger d'incendie fort grand: il fallut songer à construire un nouveau musée dans la ville même, à Kasr-el-Nil. Cet édifice, à un étage surmonté d'une coupole, fut élevé de 1897 à 1902 sur les plans de l'architecte marseillais Marcel Dourgnon. Il occupe une

superficie de 12,000 mètres carrés et a coûté cinq millions de francs. C'est vraisemblablement la plus vaste construction qui ait été faite en Egypte depuis les temps de l'Empire romain. A côté du musée se dresse la statue de Mariette-pacha, fondateur de ces collections; c'est aussi là que reposent ses restes mortels. Le musée porte le titre officiel de: „Musée d'antiquités égyptiennes du Caire"; on continue cependant à l'appeler „Musée de Gizéh" en souvenir de son ancienne installation. Il n'y a pas longtemps encore que Londres, Paris et Berlin pouvaient rivaliser en richesses avec le Caire; la salle des orfèvreries et bijoux de Gizéh et la collection des momies royales n'avaient pourtant rien qu'on pût leur comparer en Europe. Aujourd'hui les travaux de M. Legrain à Karnak, et, en première ligne, la découverte de la favissa ptoléméenne, ont fait affluer au musée du Caire une telle quantité de monuments que les musées d'Europe se trouvent distancés, surpassés, et les nouvelles fouilles dont les fruits sont distribués au gré du directeur du Service des Antiquités ne manqueront pas d'affermir la supériorité du musée de Gizéh, dirigé par M. Maspero avec un zèle, un savoir et une habileté qu'on ne saurait trop louer. Le rez-de-chaussée de l'établissement renferme surtout les grosses pièces, colosses, sarcophages, statues, sculptures qui n'auraient pu être hissées au premier étage qu'avec beaucoup des difficultés et non sans danger. Dans les salles du rez-de-chaussée on a fait usage de la classification chronologique. Ce sont d'abord les témoins de l'Ancien Empire; puis de la florissante XII-e dynastie, des XVIII-e et XIX-e dynasties, ensuite des époques plus récentes, comme celle des invasions, jusqu'à la domination gréco-romaine et aux spécimens primitifs de l'art chrétien copte. Au premier étage se trouvent avant tout les momies; au reste dans la plupart des salles on a formé des groupes comparatifs d'ustensiles, de vêtements, de papyrus, d'outils, d'amulettes, d'idoles, de bijoux etc. On a dû s'écarter un peu du plan primitif de distribution, car chaque année de nombreux objets venant s'ajouter aux anciens, il faut faire des changements continuels, et ces changements doivent être enregistrés dans les éditions souvent renouvelées des catalogues rédigés admirablement par M. Maspero en français, avec traduction anglaise et arabe. Ce catalogue manuel est un assez volumineux ouvrage qui donne d'excellentes explications sur tout ce qui concerne l'histoire, la religion, en général les moeurs égyptiennes, et permet en outre d'étudier les col-

lections aisément et avec fruit. Mais la science a pu et pourra mettre entièrement à profit les richesses du musée du Caire grâce surtout à la splendide publication entreprise il y a quelques années à l'initiative du Service des antiquités, le „Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire". Chaque volume de ce catalogue traitant d'une branche particulière de l'archéologie est rédigé par un spécialiste dans cette branche. Des savants de toutes les nationalités, tels que Daressy, Lacau, Spiegelberg, Bissing, Schäfer, Lange, Edgar, Milne, Strzygowski, plusieurs autres encore se sont mis résolûment à l'oeuvre et le Catalogue général comprend déjà une trentaine de volumes. Des volumes particuliers sont consacrés à chaque classe particulière d'objets qui y est décrite d'une manière définitive; de plus, on y reproduit la copie des textes et l'on donne une bibliographie fort exacte des ouvrages sur la matière. C'est ainsi qu'ont été catalogués, par exemple, les ustensiles en faïence, les stèles de l'Ancien Empire ou de l'époque des Ptolémées, la sculpture grecque etc. Chaque volume du catalogue contient en outre une suite d'excellentes tables avec des photographies ou des dessins; les photographies sont dues en majeure partie à M. Brugsch Pacha, conservateur du musée. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance de cette belle publication: désormais les collections de Gizéh pourraient périr; leur valeur scientifique serait conservée dans le vaste ouvrage dont nous parlons. Cependant cet ouvrage est loin d'être terminé: il est même impossible de prévoir le jour où il le sera, car dans ce catalogue figurent des volumes consacrés aux fouilles spéciales qui se multiplient, comme par exemple aux trésors découverts dans le tombeau de Thoutmôsis IV, grâce à la libéralité de M. Davis, ou bien aux résultats des recherches de M. Legrain au temple d'Amon à Karnak. Ce catalogue général est indispensable, non seulement pour l'historien d'art et l'archéologue, mais encore pour l'historien en général, car on y trouve une foule de textes, non traduits, il est vrai, mais reproduits avec une exactitude rigoureuse par des savants d'une compétence indiscutée. Notons toutefois que cette publication est fort coûteuse (de deux à quatre livres sterling le volume) et qu'elle n'est par conséquent à la portée que des institutions ou des individus possédant des ressources considérables. Enfin toute personne désireuse de travailler sérieusement trouve auprès de M. Maspero l'accueil le plus bienveillant et obtient la permission de faire

des études spéciales; on lui facilite même ses recherches avec la plus aimable complaisance et l'on met à sa disposition la belle et fort commode salle de la bibliothèque égyptologique. Le Caire est d'ailleurs fort bien partagé en fait de bibliothèques, largement ouvertes aux studieux. On y trouve celle de l'Institut français, celle de l'Institut égyptien, enfin la bibliothèque khédiviale, très riche, admirablement organisée par son directeur allemand, l'arabisant Moritz, de Berlin, continuellement pourvue de toutes les nouveautés égyptologiques.

Les fouilles sont dirigées par des Français, des Anglais, des Allemands, des Américains, des Italiens; mais ce sont les Français et les Anglais qui conduisent les plus importantes. Si nous citons les Français les premiers ce n'est pas que leurs travaux soient plus considérables que ceux des Anglais, mais c'est uniquement parce que les recherches archéologiques sont un des très rares champs d'action où l'autorité française se soit maintenue après l'occupation anglaise de l'Egypte. En vertu de la dernière convention franco-anglaise, l'administration des Antiquités est laissée à la France. C'est un Français qui est directeur de droit du Service des antiquités (le premier fut Mariette; puis vinrent successivement Maspero, Grébaut, de Morgan, Loret, de nouveau Maspero). Enfin les Français possèdent un établissement scientifique qui jusqu'ici n'a de similaire dans aucune nation, l'Institut d'Archéologie orientale.

Le Service des Antiquités est une institution égyptienne, et les Français qui y ont un emploi le détiennent à titre de fonctionnaires de S. A. le Khédive d'Egypte. Disons toutefois que quoique le directeur soit toujours français, quoique les archéologues du Musée et les inspecteurs provinciaux soient en majorité des Français (MM. Lacau, Legrain, Daressy, Lefebvre), il ne manque pas de savants appartenant à d'autres nationalités: le conservateur principal du musée du Caire est l'Allemand Emile Brugsch Pacha (frère de l'illustre Henri), le conservateur en second est un indigène, Ahmed Bey Kamal; MM. Quibell et Edgar, des Anglais, sont inspecteurs. A dire vrai, le Service des Antiquités est un corps cosmopolite ayant à sa tête un Français. C'est à Mariette qu'on est redevable de la fondation de cette institution, grâce à laquelle les monuments des Pharaons sont désormais assurés d'une protection de plus en plus efficace et attentive. Il n'est permis à personne d'entreprendre des fouilles sans une autorisation formelle du directeur du Service des

Antiquités. Les fruits de chaque campagne, tous les objets découverts, sans exception, doivent être soumis au délégué du Service, qui s'empare d'abord de ce qu'il juge bon pour le musée du Caire, et permet d'emporter le reste à l'étranger. Par suite de ces règlements, les trophées les plus précieux des fouilles exécutées chaque année restent en Egypte, et ce ne sont que des doubles ou des objets sans grande valeur qui quittent le pays. Le musée du Caire voit donc ses galeries s'enrichir à chaque instant, et c'est aujourd'hui la plus magnifique collection égyptologique du monde. Le Service des Antiquités veille à ce que les indigènes, séduits par les promesses des marchands d'antiquités, ne fassent pas de fouilles clandestines, et le gouvernement réprime avec rigueur toute tentative de vol, en infligeant aux fraudeurs des peines sévères. En outre, les inspecteurs provinciaux ont l'ordre de se rendre immédiatement compte de toute découverte accidentelle, découverte qui le plus souvent est faite par les fellahs avides de recueillir le sébakh, sorte d'engrais composé de poussière de briques et de débris organiques, constituant presque tous les koms ou ruines des cités antiques (Mit-Rahineh, Médinet-Habou, Esneh etc.). Enfin le Service des Antiquités s'occupe de la conservation des édifices pharaoniques, tels que les temples de Thèbes et de Philae (ceux-ci sont menacés par le lac artificiel), etc.

M. Maspero a déjà occupé le poste de directeur du Service des Antiquités, après la mort de Mariette-Pacha, en 1881—1886. Cette première période de sa direction a été marquée par les fameuses découvertes des momies royales de Deir-el-Bahari, le déblaiement des pyramides de Saqqarah, du temple de Louqsor et du Sphinx de Gizéh. Lorsqu'en 1889 il revint au Caire — après le départ de M. Victor Loret, son élève, aujourd'hui professeur à Lyon — il résolut de consacrer tous les fonds qu'il avait à sa disposition à la consolidation et au déblaiement méthodique des temples et des nécropoles. On s'étonna alors de le voir renoncer aux fouilles proprement dites; on lui reprocha de dépenser des sommes énormes à l'application d'un système qui semblait ne donner que de maigres profits; mais Maspero, sourd à ces critiques, persévéra dans l'exécution de ses desseins et en fut récompensé par de magnifiques résultats à Thèbes et à Saqqarah. En ce dernier endroit il reprit les fouilles interrompues en 1886. Pendant son premier séjour il avait pénétré à l'intérieur des pyramides pour en étudier le plan de construction et les inscriptions. Poursuivant ses recherches dans

cette voie, il décida, en 1899, de les étendre à l'intérieur d'autres pyramides jusqu'alors inexplorées (à Zaouiét-el-Aryân, Saqqarah, Dahchour, Licht); mais il porta son effort principal sur les parties extérieures qu'il avait systématiquement négligées auparavant, à défaut de ressources lui permettant de conduire simultanément des travaux de nature variée. Chaque tombeau royal de l'Ancien Empire comprenait en effet, outre la pyramide centrale où reposait la momie du monarque, une enceinte rectangulaire, dallée, formant cour, une chapelle funéraire, située du côté oriental et renfermant les statues du double, enfin des souterrains avec les tombeaux des membres de la famille royale, à qui le souverain avait permis de reposer en sa compagnie. Au cours des fouilles exécutées á Saqqarah, dans lesquelles M. Maspero fut habilement secondé par M. Barsanti, deux trouvailles inespérées et de tout premier ordre vinrent encore ajouter à la gloire du savant: celle de magnifiques bijoux de l'époque saïte et celle de documents archaïques sur lesquels nous reviendrons. A Thèbes, c'est M. Georges Legrain qui remplace son directeur et depuis onze ans travaille au temple d'Amon à Karnak. Lorsqu'en 1899 s'écroulèrent onze colonnes de la salle hypostyle, il se donna pour mission de les relever: M. Maspero lui confie tous ses plans de conservation et de protection des monuments de Karnak, et en même temps le charge de conduire des fouilles qui sont en étroite liaison avec les travaux de restauration et qui ont donné des résultats précieux pour l'histoire de l'Egypte, non moins que pour l'histoire de l'art. La découverte de la favissa ptoléméenne a fourni dans ces dernières années 800 statues ou statuettes de pierre, transportées au musée du Caire, et près de 10000 menus objets en bronze; quant à la quantité et à la qualité historique ou artistique des objets c'est la plus belle découverte qui ait été faite depuis le moment où Mariette, il y a un demi-siècle, mit au jour le Sérapéum. En dehors de ces grands travaux de Saqqarah et de Thèbes le Service des Antiquités a entrepris beaucoup d'autres investigations de moindre envergure, dirigées par ses employés. De plus sous la rédaction de M. Maspero paraissent les „Annales du Service“, organe officiel rendant compte des travaux du Service et de ceux dont les auteurs désirent par cette voie s'adresser au public. Ces Annales sont un précieux recueil pour l'égyptologie. Les matériaux bruts qui y sont insérés, en font des Archives du plus grand prix: la partie illustrée est fort belle et très abondante.

La France possède au Caire une institution officielle ayant pour but de grouper les jeunes savants français qui s'occupent du passé égyptien et de leur faciliter les recherches. L'Institut français d'archéologie orientale n'est pas une école: on n'y fait pas de cours; c'est une sorte de mission scientifique dôtée d'une magnifique installation au Caire et d'une bibliothèque spéciale à la tête de laquelle est placé M. Emile Chassinat. Les égyptologues et les arabisants trouvent là secours et protection. Ces derniers ont à leur disposition les collections admirables de la bibliothèque khédiviale, et nulle part ailleurs la pensée arabe n'est représentée par autant de richesses qu'au Caire. Les jeunes gens appartenant à l'Institut font des fouilles sous la direction de M. Emile Chassinat qui est également rédacteur en chef de toutes les publications de l'établissement. Pendant les cinq années qui viennent de s'écouler, l'Institut a entrepris des fouilles à Abou-Roach, au nord de Gizéh, où s'élève la pyramide du successeur de Chéops, Didoufrî, roi de la IV-e dynastie; puis à Baouit dans la Haute-Egypte, un peu au sud d'Echmounin, où M. Jean Clédat a découvert les ruines d'un antique monastère copte, avec des fresques merveilleuses; enfin l'Institut a étudié la nécropole d'El Qatta (dans le Delta), sans parler de quelques autres recherches secondaires. Au nombre des travaux français exécutés en dehors du Service des Antiquités et de l'Institut archéologique, les fouilles dirigées par MM. Jouguet et Lefebvre, délégués de l'école française d'Athènes, méritent une mention particulière. On ne saurait non plus passer sous silence M. Gayet, dont les recherches faites à Antinoë pour le compte du Musée Guimet ont éveillé le plus vif intérêt, plutôt dans le monde littéraire que dans le monde savant.

Parmi les sociétés archéologiques anglaises agissant en Egypte, celle qui occupe le premier rang est sans contredit l'„Egypt Exploration Fund“, dont est l'âme William Matthew Flinders Petrie, professeur d'égyptologie à l'„University College“ de Londres, savant qui depuis 25 ans travaille en Egypte et dont les services, dignes de tout éloge, sont immenses. La plupart des travaux qu'il a accomplis dans ces dernières années ont trait à l'époque préhistorique ou aux premières dynasties et ont eu pour théâtre Abydos et ses environs. On sait que cette cité était la plus ancienne capitale des Pharaons. Un autre savant faisant aussi partie de l'„Egypt Exploration Fund“, M. Edouard Naville, Suisse d'origine et éditeur du

„Livre des Morts“, depuis nombre d'années explore les temples thébains à Deir-el-Bahari, et y a découvert l'année dernière les ruines du temple le plus ancien qu'il y ait en cet endroit, et qui date de la XI-e dynastie. La Compagnie anglaise comprend deux sections séparées: l'„Archaeological Survey“ et la „Graeco-Roman-Branch“. La première de ces sections dans ces derniers temps s'est bornée à publier les travaux de M. N. de G. Davies, et notamment ses études si précises ainsi que ses reproductions des tombeaux rocheux de Deir-el-Gebrawi et d'El-Amarna. Ces derniers surtout sont tout particulièrement intéressants pour l'histoire; ils touchent en effet à la personne d'Aménophis IV qui, par sa mystérieuse réforme, appelle de plus en plus l'attention du monde savant. La section gréco-romaine a été créée il y a neuf ans, alors que B. P. Grenfell et A. S. Hunt découvrirent à Oxyrhynchus quantité de papyrus grecs. Elle a pour objectif la recherche et la publication des monuments de l'antiquité classique et des premiers siècles du christianisme en Egypte. La „Graeco-Roman Branch“ publie exclusivement des travaux dus aux deux savants dont nous venons de parler et qui, par leur incroyable énergie, leur persévérant labeur, font l'admiration de tous ceux qui les connaissent: chaque hiver ils font des fouilles, chaque été ils en rendent compte et éditent les nombreux papyrus qu'ils sont parvenus à acquérir.

Le professeur Flinders Petrie est en outre directeur d'une autre société, l'„Egyptian Research Account“, qui a déjà publié onze volumes, nombre qui ne manquera pas d'augmenter rapidement. Dans ces dernières années cette société a fait connaître au public les résultats des études de MM. Jean Garstang (de l'université de Liverpool), A. St. G. Caulfield et Mme Marguerite Murray à Abydos ou aux environs; ces recherches sont en connexion avec celles de M. Petrie lui-même. Actuellement l'„Egyptian Research Account“ apporte ses soins à la belle publication des mastabas de Saqqarah, dont un volume rédigé par Mme Marguerite Murray a déjà paru et dont Mme Hilda Petrie prépare un second volume. En dehors des personnes attachées aux sociétés que nous venons d'énumérer, une foule d'Anglais travaillent en Egypte, soit pour eux-mêmes, soit pour diverses institutions. Parmi ces indépendants citons M. Garstang dont les travaux sur les tombeaux de la troisième dynastie, non loin d'Abydos, complètent les recherches que le même savant a faites à titre de délégué de l'„Egyptian Research Account“

et celles qu'il a menées à bonne fin aux nécropoles de Béni-Hassan. Mentionnons encore les fouilles de MM. Newberry et Mond, Somers Clarke et Sayce, celles encore de M. Seton-Karr sur l'âge de pierre en Egypte: les collections recueillies par ce dernier explorateur constituent un des plus précieux ornements de la salle préhistorique du musée du Caire. Mais les savants de profession ne sont pas les seuls à s'intéresser à l'Archéologie; nombre d'amateurs distingués font aussi exécuter des fouilles, comme par exemple Lady William Cecil à Assouan, et Don Covington, au sud du sphinx de Gizéh.

Les Français et les Anglais tiennent la tête du mouvement scientifique en Egypte et rivalisent de zèle pour les recherches, laissant loin derrière eux les Allemands. Ceux-ci, maîtres en philologie égyptienne, n'occupent qu'une place secondaire comme explorateurs. Cependant ce rang est encore honorable, et ils y déploient une activité infatigable. Ils ne manquent pas d'excellents archéologues qui apportent à leurs travaux la méthode et la précision germaniques, épuisant pour ainsi dire les sujets qu'ils touchent. A Gezireh, près du Caire, s'est établi M. Louis Borchardt, un des meilleurs élèves d'Erman, attaché pour les questions et études archéologiques au consulat général allemand. Il y a quelques années, M. Borchardt, de concert avec M. Schäfer, a dirigé les fouilles d'Abou-Gourab, dans la Basse-Egypte, et étudié un temple du soleil, monument fort curieux de la V-e dynastie, aux frais de M. le baron Frédéric Guillaume Bissing, maître de conférences à l'université de Munich et Mécène généreux de l'égyptologie. Subventionné par la „Deutsche Orient-Gesellschaft“, il a travaillé ensuite à Abousir; cette première campagne scientifique de la dite société a été signalée par la découverte d'un papyrus célèbre rapportant un poème de Timothée de Milet (IV-e siècle avant J.-C.), sur la bataille de Salamine, poème aujourd'hui bien connu, grâce à la publication qu'en a faite M. Willamowitz-Möllendorf. MM. Möller et Müller, toujours pour le compte de la „Deutsche Orient-Gesellschaft“, ont fait exécuter des fouilles au cimetière préhistorique d'Abousir-el-Melek, à l'entrée de Fayoum. Les fouilles de Gizéh, sous la conduite de M. Steindorff de Leipzig délégué par l'université de cette ville, durent depuis 3 ans; il y cinq ans qu'est en fonction la mission prussienne chargée de recueillir des papyrus: dans la dernière saison elle a travaillé à Eschmounin et dans l'île d'Eléphantine, sous la direction de M. Ruben-

sohn. M. le baron Bissing, ce protecteur dont nous avons parlé plus haut, a fourni les fonds pour l'étude des mastabas de Saqqarah et leur superbe publication

La mission américaine a pour chef M. Georges A. Reisner de l'université de Californie. Les libéralités de Mme Foebe Apperson Hearst pourvoient à toutes ses dépenses. Cette mission en fonction depuis six ans, s'est jusqu'ici tout particulièrement intéressée aux cimetières. La plus précieuse trouvaille de M. Reisner est sans contredit le rouleau de papyrus qui par hasard vint en sa possession et qui contient un fort important manuscrit sur la médecine. Ce papyrus, analogue à celui d'Ebers, a été récemment publié sous le nom de papyrus Hearst, en mémoire de la généreuse fondatrice de la mission. Les recherches de Reisner ne visent pas à l'effet, au retentissement; elles n'en ont pas moins une grande valeur scientifique par la minutieuse rigueur avec laquelle elles sont conduites. L'Amérique s'est encore acquis un glorieux renom par les travaux de M. Théodore Davis, dont la munificence ne se lasse pas, et qui a fait exécuter, sous la direction technique du Service des Antiquités, des fouilles dans les tombeaux royaux de Thèbes, et y a découvert la somptueuse sépulture de Thoutmosis IV et celle des parents de Tia, épouse fameuse d'Aménophis III, mère du réformateur.

Enfin l'Italie, elle aussi, a voulu participer dans ces dernières années à ces brillantes études archéologiques en Egypte et y a envoyé une expédition scientifique dont M. Schiaparelli est le chef éminent. Il y a donc en ce moment cinq nations qui ont des représentants en Egypte, auxquels elles fournissent de larges ressources. Jnsqu'à ce jour l'Autriche-Hongrie n'a pris aucune part à ce grand mouvement des fouilles, n'est parvenue à organiser aucune expédition, s'est tenue à l'écart de ces recherches qui passionnent les classes les plus cultivées du monde entier. Et cependant un délégué soutenu par quelques subsides du gouvernement, trouverait aussi l'appui le plus effectif parmi les membres de la riche colonie autrichienne établie en Egypte...

Nous venons de déterminer en quelle mesure et de quelle manière les nationalités contribuent aux travaux égyptologiques; mais nous nous sommes expressément abstenu d'entrer dans des détails complets et circonstanciés au sujet des multiples localités où sont exécutées les fouilles et des résultats de chaque campagne, soit pour l'histoire politique, soit pour celle de l'art, de la littérature, des

moeurs, etc. Ces fouilles en effet embrassent les époques les plus variées, et pour en rendre compte avec quelque clarté nous devrions passer en revue toute l'histoire de l'Egypte, dresser une classification chronologique de toutes les trouvailles qu'on a effectuées. Ce n'est pas ici que nous pouvons nous permettre un exposé si étendu; nous nous bornerons à présenter à nos lecteurs quelques questions qui ont donné lieu à des controverses fort intéressantes. Ces débats d'opinions savantes ont été suscités par les découvertes faites au cours des dernières années et sont à l'ordre du jour de la science égyptologique contemporaine.

La période archaïque de l'Egypte est celle où l'on a fait le plus de progrès. Dans l'espace de quelques années les découvertes concernant cette époque ont été si nombreuses que la plupart des points de vue de naguère s'en sont trouvés modifiés et qu'une partie du bel ouvrage de M. Maspero „Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique“ est aujourd'hui surannée. Et toutes ces nouveautés qui ont bouleversé les conceptions admises hier encore sur la vieille Egypte sont le fruit des dix dernières années de travaux. En 1895, M. Amélineau découvrit à la nécropole d'Abydos, sur le monticule Omm-el-Gaab (la mère des pots), ainsi nommé à cause des tas de débris de poteries qui s'y trouvent, la sépulture des plus anciens rois, de ceux qui, pense-t-il, formèrent la dynastie des Dieux (Osiris, Horus, Set) et qui, d'après la tradition, régnèrent en Egypte avant Ménès. L'année suivante, M. de Morgan, alors directeur du Service des Antiquités égyptiennes et, comme on le sait, aujourd'hui directeur des fouilles en Perse, trouva dans les environs de Négadah (au nord de Thèbes) le tombeau du roi Ahaoui qui, affirme-t-il, n'est autre que Ménès. Il étudia ensuite d'antiques cimetières entre Gebelein et Assiout, cimetières qu'il assigne à une époque antérieure à Ménès. Enfin M. Quibell, inspecteur des antiquités, fit des découvertes analogues sur l'emplacement de la cité d'Hiéraconpolis. Mais les travaux les plus marquants, les plus méritoires en ce genre de fouilles ont été ceux de M. Flinders Petrie qui, en 1899, obtint l'autorisation de continuer les recherches inaugurées par M. Amélineau. La mission française, après quatre années consécutives de travaux, semblait avoir épuisé la matière à Abydos. Mais M. Petrie pensa que les recherches de M. Amélineau n'avaient pas été poussées jusqu'au bout et que le terrain exploré réservait encore bien des surprises aux chercheurs: malgré les appa-

rences, l'avenir donna raison à ces prévisions. On est aujourd'hui tout simplement stupéfait de la négligence, de l'incurie avec laquelle les prédécesseurs de ce savant avaient fouillé le monticule d'Omm-el-Gaab, de la riche moisson qu'ils y avaient laissé à glaner. Depuis longtemps déjà M. Petrie se proposait de travailler à Abydos; mais ce ne fut qu'après l'abandon de ce territoire par la mission française qu'il reçut enfin la permission si désirée d'étudier les plus anciens tombeaux des rois, monuments d'une importance capitale pour l'égyptologie. Il s'attacha tout spécialement à recueillir les poteries, vases, cruches et leurs débris. De nombreuses amphores, contenant jadis de la bière et du vin pour les défunts, étaient munies de couvercles d'argile de forme conique, sur lesquels étaient gravés les titres du Pharaon. Ces couvercles d'argile permirent à M. Petrie de recueillir toute une série de noms de rois et de les grouper convenablement. Mais reconnaître ces noms n'est point chose aisée. Les anciens souverains de l'Egypte n'avaient pas encore adopté le système ultérieur de dénomination en vertu duquel chaque monarque avait son nom royal précédé du titre de „roi de Haute et Basse-Egypte"; au nom personnel proprement dit était joint le titre de „Fils du Soleil". Cette coûtume ne fut adoptée que sous la V-e dynastie, et encore ne fut-elle pas toujours observée au temps de la VI-e. Les premières dynasties ne font point usage de ce procédé. Les rois de ces temps reculés écrivent d'abord ce que l'on appelle le nom d'Horus, autrement dit le nom de Ka (son double), précédé de l'épervier sacré; par contre, les listes que nous connaissons des plus anciens Pharaons (papyrus de Turin, Saqqarah, Abydos), comme les fragments grecs de l'historien Manéthon, nous donnent exclusivement des noms propres. Donc, si nous rencontrons en quelques endroits sur les monuments le nom d'Horus d'un des souverains, l'identification de ce nom avec l'un des noms qui figurent dans les listes royales n'a jamais un caractère de certitude incontestable, et parfois même est totalement impossible. M. Petrie pourtant a tenté d'assimiler des noms de Horus par lui découverts aux noms que nous ont révélés les lettres royales; il affirme, par exemple, que Aha est identique au Ménès de Manéthon, Zer à Athothis, Zet à Kenkenes, etc. De cette manière il a présenté les correspondants des noms des huit Pharaons de la première dynastie, et quelques-uns de ceux de la seconde. Il considère ses déductions comme absolument certaines, à tel point que la dixième édition de l'Encyclopaedia Bri-

tannica, à l'article „Egyptologie", insère les tableaux des rois d'après Petrie comme un résultat scientifique désormais inébranlablement acquis. Bien plus encore: ayant découvert dans les tombes d'Abydos cinq noms de rois qui, d'après ses conjectures, régnèrent avant Ménès: Ka, Ro, Zeser, Narmer et Sma, il en a formé une nouvelle dynastie, antérieure à la première, à laquelle il a donné le nom de dynastie zéro.

Les conclusions de M. Petrie ont soulevé des tempêtes parmi les savants et les égyptologues les plus compétents, tels que MM. Sethe, Naville et Maspero. M. Naville prétend même que ni Amélineau, ni Morgan, ni Petrie n'ont atteint les véritables tombes royales: ils sont parvenus seulement à des lieux où se célébrait le culte des morts, à des sanctuaires pour leur Ka, c'est-à-dire leur double, analogues à ces memnoniums que nous connaissons à Deir-el-Bahari, Gourna, Ramesséum, et au bâtiment de Séti I à Abydos. Amélineau et Petrie n'ont pas pénétré, prétend Naville, dans les chambres funéraires renfermant les restes des Pharaons et qui se trouvent quelque part dans le voisinage, peut-être beaucoup plus profondément enfouies, peut-être sur les côteaux voisins; ils ont découvert seulement à Omm-el-Gaab les endroits où l'on faisait des sacrifices pour les défunts, où l'on célébrait les rites funéraires. Les véritables tombes royales sont encore à découvrir. Le second des critiques de M. Petrie, M. Maspero, est assez sceptique au sujet de l'ingénieux arrangement des noms des souverains; les conclusions du savant anglais lui semblent des arguments plutôt géologiques, car elles s'appuient sur les différents niveaux où ont été trouvés les objets, et parce qu'on a déterminé l'âge de ces objets d'après la profondeur des couches. En admettant par exemple que le monarque Aha n'est autre que Ménès, M. Petrie conclut de la position réciproque de certains objets que les rois dont les noms sont tracés sur ces objets vécurent avant Ménès et se succédèrent dans un ordre indiqué par la superposition des couches. Etablir une chronologie sur des observations de cette nature présente toujours quelque danger, même lorsqu'on travaille dans un terrain moins bouleversé par la pioche des chercheurs modernes que le monticule d'Omm-el-Gaab. Dans le cas qui nous occupe cependant la question se complique encore par ce fait que Séti I restaura les tombeaux de ses ancêtres qu'il avait trouvés en ruine; par cet autre que les voleurs durent souvent faire sur ce terrain des fouilles pour y dé-

rober des trésors, et, par conséquent, mettre la nécropole sens dessus dessous; enfin par les modifications que cet endroit subit certainement à l'époque gréco-romaine. Les déductions tirées par M. Petrie de la position des objets mis au jour sont donc plus que douteuses. De plus, M. Sethe et Naville, chacun indépendamment, ont laborieusement examiné les noms des prétendus membres de la dynastie zéro et sont arrivés tous deux à la conviction que, des cinq noms royaux cités par M. Petrie, trois, à savoir: Ka, Ro et Sma ne peuvent pas être attribués à des souverains; quant aux deux autres, Zeser et Narmer, Sethe les place dans la première et la troisième dynastie. Naville de son côté identifie Narmer à Boethos, qui dans Manéthon est le premier roi de la deuxième dynastie, et ne considère pas du tout Zeser comme un roi. Donc, si nous nous rangeons à l'opinion de ces connaisseurs si autorisés, la fameuse dynastie zéro disparaît tout entière. Cela ne signifie pas du tout que l'Egypte n'ait pas eu de souverains avant Ménès; Naville pense seulement qu'il n'y a pas eu à Abydos de roi antérieur à Ménes. Quant à ce qui concerne les identifications par M. Petrie de toute une série de noms d'Horus avec les Pharaons de la première dynastie, il n'y en a que deux qu'il ne soit plus permis de révoquer en doute: il est certain que le nom du double Den correspond à Uzafais de Manéthon, et Azab à Miebis. Il ne faudrait point inférer de toutes ces critiques que les découvertes de M. Petrie n'ont aucune valeur. Loin de là. C'est à lui et à ses prédécesseurs, MM. Amélineau et Quibell, que nous devons les premières fouilles ayant jeté de la lumière sur les plus anciennes périodes de l'histoire de l'Egypte, et alors même que l'argumentation de M. Petrie s'est montrée erronée en bien des points, il n'en a pas moins eu le mérite de réunir et d'étudier des matériaux d'une haute valeur dont s'enorgueillit à juste titre le musée du Caire, et dont on devra toujours tenir le plus grand compte dans tous les travaux sur les dynasties thinites. Il y a quatre ans, M. Maspero découvrit dans des constructions souterraines, près de la pyramide d'Ounas, à Saqqarah, des débris de couvercles en argile, complètement du même genre que les couvercles coniques recueillis à Abydos par M. Petrie; sur ces débris on est parvenu à lire deux protocoles pharaoniques des rois Ranibou et Hotpousakhmoui. Cette découverte est d'une grande portée, car elle révèle l'existence des plus anciennes dynasties dans la Basse-Egypte, dynasties antérieures à la construction des Pyramides. Désormais s'ouvrent devant

les égyptologues des champs d'études nouveaux et inattendus. Naguère encore on croyait que deux ou trois localités seulement de la Haute-Egypte, et tout particulièrement Abydos, pouvaient seules nous donner des témoins des premières dynasties; et voilà qu'on en rencontre à Saqqarah et que, par conséquent, il n'y a aucun motif pour qu'on n'en découvre pas dans tous les environs des Pyramides, d'Abou-Roach jusqu'à Fayoum. Jusqu'ici on avait espéré tirer des nécropoles de Memphis des souvenirs des rois constructeurs des grandes pyramides tout au plus; il faudra dorénavant pousser les recherches vers un passé plus lointain et tenter de trouver sous la couche memphite les restes de la couche thinite et même des couches plus anciennes. Les premières dynasties nous ont laissé des monuments jusque sur le Sinaï, ce qui atteste l'étendue de leur puissance et de leurs relations.

Ce mouvement vers l'époque archaïque est peut-être l'évènement le plus important, le plus gros de conséquences, produit par les dernières fouilles. Mais d'autres problèmes, et en fort grand nombre, ont été soulevés à propos de ces découvertes; il nous serait impossible de les énumérer ici; nous n'en donnerons qu'un exemple. Les travaux allemands à Abousir ont jeté beaucoup de lumière sur la V-e dynastie qui de plus en plus apparaît comme l'apogée de la civilisation égyptienne, le temps des plus éclatants triomphes de l'art dans l'Ancien Empire, l'époque à laquelle les plus récentes études attribuent même le chef-d'oeuvre de Saqqarah, le Cheikh-el-Beled, découvert par Mariette, un des plus magnifiques ornements du musée du Caire. Je ne ferai qu'indiquer aussi l'abondance toujours croissante des matériaux concernant le mystérieux Aménophis IV, réformateur couronné, défenseur du monothéisme solaire contre le polythéisme de la caste sacerdotale de Thèbes, matériaux que recueille actuellement à El-Amarna le consciencieux M. Davies. Les fouilles de nos jours en Egypte n'ont pas encore atteint la phase des détails complétant et élargissant des connaissances générales déjà établies; presque chaque année nous assistons à des découvertes imprévues et étonnantes; tous les cinq ans des modifications sérieuses doivent être introduites dans l'histoire de l'Egypte, à tel point que le tableau du règne des Pharaons change continuellement d'aspect.

Jusqu'en ces derniers temps l'égyptologie n'était qu'une branche secondaire des études historiques. Aujourd'hui la collaboration ac-

tive des savants qui sur place exécutent des fouilles, et des explorateurs qui dans les divers centres intellectuels de l'Europe étudient les matériaux arrachés à la terre, nous assure une connaissance de plus en plus précise du passé pharaonique et acquiert à cette science le respect de tous. Il faudrait cependant multiplier ces foyers d'études, il faudrait en créer partout où les grandes nations sont capables de prendre part à ces travaux de la civilisation universelle.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

9 Listopada 1906.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8. Octobre. 1906.

Sommaire. Séances du 22 et du 15 octobre.
Résumés: 18. ST. KUTRZEBA: La constitution de 1807 pour le Grand-Duché de Varsovie comparée avec les autres constitutions de Napoléon.
19. L. BORATYŃSKI: Etudes sur la nonciature de Bolognetti en Pologne (1581 –1585).
20. A. SZELĄGOWSKI. Alliance des Habsbourgs avec les Wasas. Le pacte de famille de 1637.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 22 OCTOBRE 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*, 8-o, ser. II, vol. XXXVI, p. 380.

»Materyały i prace Komisyi językowej«. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique)*, 8-o, vol. II, fasc. II, p. 161—309.

T. SINKO: »Studia Nazianzenica. Pars prima. De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana«, 8-o, p. 64.

W. KLINGER: »Ambrozya i Styks a woda żywa i martwa. Studyum mitologiczno-porównawcze«. *(L'ambroisie et le Styx des anciens et l'eau de la vie et de la mort des modernes)*, 8-o, p. 68.

M. J. KALLENBACH rend compte de ses recherches concernant l'histoire des associations des Philomates et des Philarètes.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission littéraire du 5 juillet 1906.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 JUIN 1906.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Księgi prawa polskiego«. Dział pierwszy: przywileje, statuty, konstytucye, edykty, mandaty koronne. Księga trzecia. 1506—1522. Wydał i przypisami objaśnił OSWALD BALZER. *(Corpus iuris polonici. Sectionis primae privilegia, statuta, constitutiones, edicta, decreta, mandata Regnum Poloniae spectantia comprehendentis. Annos 1506—1522 continens, volumen tertium),* 4-o, p. 62 et 796.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. BORATYŃSKI: *„Etudes sur la nonciature de Bolognetti en Pologne (1581—1585)“* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. LEWICKI: *„Les routes commerciales en Pologne au moyen-âge“*.

[1]) Voir Résumés p. 92.

Résumés

18. M. STANISLAS KUTRZEBA. **Konstytucya Księstwa warszawskiego z r. 1807 i jej stanowisko wśród innych konstytucyi napoleońskich.** ***(La constitution de 1807 pour le Grand-Duché de Varsovie comparée avec les autres constitutions de Napoléon).***

De 1805 à 1810 Napoléon I ou les princes soumis à son influence promulguèrent toute une série de constitutions. Toutes sont inspirées par le sénatus-consulte organique du 18 floréal, an XII, toutes reflètent l'esprit de cet acte, acceptant, comme on le sait, la monarchie impériale pour base du gouvernement de la France. Les plus anciennes de ces constitutions furent les trois statuts constitutionnels pour le royaume d'Italie. en 1805, et la constitution pour le royaume de Hollande, en 1806. Ce sont en quelque sorte des actes additionnels aux constitutions antérieures de la république batave de 1795, 1799, 1804, d'une part, de l'autre, à celles de la république cisalpine, plus tard italienne, de 1797, 1798, 1802, dans lesquelles régnaient les idées démocratiques françaises de l'époque de la Révolution; et c'est pourquoi elles s'écartent assez sensiblement du moule uniforme des constitutions purement napoléoniennes. Celles-ci furent inaugurées par la Constitution du Grand-Duché de Varsovie de 1807, et par celle du royaume de Westphalie de la même année, toutes deux accordées à des Etats créés par la paix de Tilsitt. Ces soeurs jumelles, identiques quant au fond, se distinguent pourtant par la forme et tout à l'avantage de la constitution pour le Grand-Duché de Varsovie. Celle de Westphalie servit de modèle à celle de Bavière de 1808, à celle de Francfort et d'Anhalt-Köthen de 1810, qui la copient dans leurs dispositions les plus importantes. A un troisième groupe appartiennent les constitutions

des royaumes d'Espagne et de Naples, données en 1808. Ces dernières présentent des analogies beaucoup plus considérables avec celles de Westphalie et de Varsovie, qu'avec celles du premier groupe.

Le trait caractéristique de ces diverses constitutions est l'établissement d'un pouvoir solide et fort, malgré les apparences d'un régime parlementaire. Les droits personnels y sont fort restreints; c'est seulement l'égalité de tous les citoyens devant la loi qui est fortement accentuée, soit dans la Constitution de Varsovie, soit dans les autres. Cependant, quoique ce principe soit affirmé dans la Constitution de Varsovie, elle est la seule qui jusque à un certain point sauvegarde les états et conserve une situation privilégiée à la noblesse à laquelle elle garantit des réunions électorales particulières (les diétines) et des députés particuliers à la diète. Dans la pratique les atténuations au principe d'égalité furent encore poussées plus loin par les décrets royaux de 1808—1812, concernant les Juifs. En dehors de ces restrictions la liberté individuelle fut reconnue dans le Grand-Duché de Varsovie comme ailleurs, c'est à dire la faculté pour les citoyens de changer à volonté de domicile sans toutefois la garantie contre la prise de corps arbitraire, ce qu'assurent les constitutions hollandaise et espagnole. On y proclame la liberté des cultes, comme partout à l'exception de l'Espagne; la langue polonaise est déclarée langue officielle, comme le hollandais en Hollande. Mais certaines libertés n'y sont point consacrées, comme par exemple la liberté de la presse (accordée à l'Espagne seulement), le droit de pétition (la Hollande seule le possède), et beaucoup d'autres qui ne furent d'ailleurs attribuées à aucun Etat.

La composition du parlement dans le Grand-Duché de Varsovie diffère assez sensiblement de celle des autres Etats. Il y a d'abord le sénat, évidente concession aux anciennes traditions polonaises; les vieilles dénominations y sont conservées et l'on y voit les mêmes catégories de membres que dans les diètes de la Pologne d'autrefois (évêques, palatins, castellans). Comme le Grand-Duché de Varsovie, l'Espagne, elle aussi, a un sénat, mais d'un caractère tout différent (il n'a aucune part au pouvoir legislatif). En Italie il ne fut créé qu'en 1807. La chambre des députés conserve le caractère d'une chambre des états; les membres de ce corps sont en effet ou des nonces (élus dans les diétines par la noblesse possédant la propriété rurale) ou des députés des communes élus par

des assemblées communales auxquelles donne accès le cens (fortune, profession, mérites exceptionnels), tandis que cette distinction en états n'existe pas dans les autres pays où, d'habitude, sont établies des curies professionnelles avec un cens d'impôts très élevé. Les élections des nonces et députés sont en revanche fort libres, tandis que dans d'autres contrées, certains membres des diètes y siègent avec voix virile, ou bien les élections ne sont que de simples nominations du monarque (Espagne, Naples), qui est obligé quelquefois de faire son choix parmi les candidats à lui présentés (Hollande). S'il y a des élections, elles sont souvent effectuées par des collèges électoraux dont les membres sont désignés à vie par le souverain et choisis parmi les plus fort imposés (Westphalie, Francfort, Bavière). Sous ce rapport donc le Grand-Duché de Varsovie jouissait (l'Italie exceptée) de la plus grande liberté quant à la composition de sa diète. Par contre la compétence de cette diète est tout aussi étroitement limitée que dans presque tous les autres Etats (à l'exception de la Hollande et de la Bavière); la diète participe à l'élaboration des lois uniquement en ce qui concerne le vote des impôts (parfois la loi des finances), la législation civile et criminelle, le système monétaire (en Italie ses attributions sont un peu plus étendues; elle a voix dans l'aliénation des domaines nationaux et dans les affaires de conscription militaire). L'initiative des lois appartient exclusivement au souverain, comme en général dans tous les Etats où cette question fut précisée. A la diète de Varsovie, comme aux assemblées de tous les grands Etats sont élues des commissions, chargées de préparer les projets de lois, quoique le principe restrictif que les projets ne peuvent pas être modifiés en séance plénière de la Chambre, ne soit jamais ailleurs aussi énergiquement proclamé (à l'exception de la Westphalie). Les entraves apportées à la liberté de la parole à la chambre sont à peu près les mêmes qu'en Bavière et en Westphalie; par contre le Grand-Duché de Varsovie, seul parmi tous les Etats, admet à la Chambre des députés les membres du Conseil d'Etat avec voix décisive.

Le Conseil d'Etat est une institution française qu'on adapta à tous ces pays. Aussi les diverses constitutions en définissent-elles la compétence d'une manière identique: il prépare et rédige les projets de lois ou les réglements d'administrations pour la Chambre, et, relativement, pour le souverain (en tant que celui-ci exerce seul en une certaine mesure le pouvoir législatif); il constitue un tribunal ap-

pelé à juger le contentieux administratif en dernière instance, et les conflits de compétence entre les corps administratifs et les corps judiciaires; il décide enfin de la mise en jugement des agents de l'administration publique. Dans le Grand-Duché de Varsovie ainsi qu'en Westphalie et dans l'Anhalt, le Conseil d'Etat fonctionne en qualité de Cour de cassation pour les causes civiles et criminelles. C'est en Italie, par exception, que ses attributions sont un peu plus étendues. En principe le Conseil d'Etat est divisé en sections, de nombre d'ailleurs variable (de 3 à 6) et d'attributions également diverses. Dans les petits Etats seulement, à Francfort et à Anhalt, on ne forma pas de sections. La constitution de Varsovie n'en admet pas non plus; néanmoins un décret royal de 1810 les introduisit aussi en Pologne. Le Conseil d'Etat du Grand-Duché avait toutefois cette particularité que, d'aprés la Constitution, n'étaient reconnus comme conseillers d'Etat que les ministres; tandis que dans d'autres pays ces derniers, par leur fonction même, sont exclus du Conseil d'Etat, ou n'y siègent qu'à côté des autres membres. Aussi le nombre des conseillers d'Etat est-il à Varsovie le moins élevé (il y en a 7; 9 à Francfort; de 16 à 25 en Westphalie, etc.). Plus tard la constitution subit des modifications sur ce point: en 1810 le nombre des Conseillers d'Etat fut augmenté.

Comme base de l'administration fut introduit dans le Grand-Duché le système des autorités unipersonnelles, système étranger à l'esprit public polonais depuis un certain temps. A la tête de ces autorités étaient placés les ministres, comme partout ailleurs; à côté d'eux cependant ne subsistent pas de hauts officiers de la couronne, comme il en existait dans certains Etats (Naples, l'Espagne). Le nombre des ministres varie selon les Etats de 3 à 9; il y en avait 6 dans le Grand-Duché. En dehors de toutes les autres, la constitution prévoit une éventualité qui d'ailleurs ne se réalisa jamais: la nomination d'un vice-roi. A la place de ce haut fonctionnaire la constitution crée un conseil des ministres ayant à sa tête un président; ce fut une institution toute particulière et spéciale au Grand-Duché. En ce qui regarde les autorités administratives secondaires et inférieures, le Grand-Duché fut doté de l'organisation française: il eut ses préfets, ses sous-préfets, ses maires (ces derniers prirent différents titres: présidents et bourgmestres dans les villes, baillis dans les villages), conformément à la division du pays en départements, districts et municipalités. Les constitutions don-

nées à d'autres Etats à cette époque sont plus respectueuses des organisations locales administratives que celle de Varsovie; c'est sans doute pour ce motif qu'elles sont pour la plupart muettes sur ces questions. La Westphalie et Francfort furent les seuls Etats où le système administratif fut appliqué complètement comme dans le Grand-Duché. Le gouvernement autonome fut aussi organisé comme en France (conseils généraux, conseils de district, conseils municipaux). Il en fut de même en Westphalie et à Francfort, mais pas ailleurs. Toutefois les défauts dans l'organisation de l'administration, qui se firent si cruellement sentir dans le Grand-Duché de Varsovie (défectueuse répartition des attributions dans les ministères, centralisation excessive, retardement dans l'expédition des affaires, multiplication des autorités) n'étaient pas dus à la constitution: ils ne provenaient que du développement entravé de celle-ci. Et dans l'ordre judiciaire la création des tribunaux sur le modèle français, l'application si funeste du Code civil et commercial ne furent imposées qu'à la Westphalie et à Francfort, en dehors du Grand-Duché de Varsovie.

En somme et quoique en apparence la constitution du Grand-Duché de Varsovie tînt compte des conditions locales, on serait peu autorisé à affirmer qu'elle respectait mieux les traditions nationales que les autres constitutions de Napoléon. Elle les respectait dans la forme plutôt que dans le fond. Si, dans la suite, quelques principes, quelques institutions établis par elles, se montrèrent avantageux (l'article 4 sur la suppression de l'esclavage, l'application du Code Napoléon) le fait même de leur introduction n'en eut pas moins des résultats fâcheux pour une société où elle fit naître des crises funestes. D'un autre côté cependant ce n'est pas la constitution elle-même qui fut la cause du mal, mais bien la manière dont elle fut appliquée (en partie l'article 4, surtout la question administrative). Cette constitution amena en Pologne des modifications profondes en y apportant de nouvelles conceptions, de nouveaux principes qui s'y implantèrent et y subsistèrent longtemps, même dans la période historique qui succéda à l'époque de Napoléon (le principe de l'égalité devant la loi, une large conception des devoirs et de la mission de l'administration, la constitution de la diète tant en ce qui concerne la composition de l'assemblée que le mode électoral, le conseil d'Etat, le Code de Napoléon). Elle eut sur la Pologne une influence beaucoup plus considérable que celle de n'importe quelle au-

tre constitution napoléonienne imposée aux pays étrangers, dans lesquels ou elles n'entrèrent jamais en vigueur, ou elles tombèrent à la chute de Napoléon, parfois même plus tôt, sans laisser dans la vie nationale de ces peuples d'empreintes si durables qu'en Pologne.

---

19. M. L. BORATYŃSKI. **Studya nad nuncyaturą polską Bolognettego (1581—1585).** ***(Etudes sur la nonciature de Bolognetti en Pologne [1581—1585]).***

En faisant des recherches pour recueillir et compléter la correspondance de Bolognetti, nonce en Pologne, de juillet 1581 à mars 1585, l'auteur a remarqué certaines notes privées et découvert des fragments de correspondances personnelles. Ces matériaux, joints aux dépêches officielles et aux autres actes de la même main, ont servi de base aux trois études qu'il soumet à l'Académie.

Dans la première intitulée „Nonce et cardinal secrétaire d'Etat", M. Boratyński s'efforce d'éclaircir les rapports de Bolognetti avec le cardinal Ptolémée Galli, secrétaire d'Etat à cette époque, et cela en s'appuyant sur des lettres absolument privées écrites par le nonce au cardinal Guastavillani, à son frère, Alexandre Bolognetti, et à son ami, Camille Paleotti. La correspondance officielle ne donne qu'une idée approximative des sentiments qui animaient Bolognetti à l'égard de son supérieur. Ces confidences nous apprennent quelles furent les circonstances qui déterminèrent son rappel de la nonciature de Venise où il avait été placé avant de venir en Pologne. On y voit avec quelle défaveur il était vu par le pape, défaveur qu'il attribue à l'influence hostile du cardinal Galli, et comment enfin, grâce à la protection des favoris du Souverain Pontife, il obtint d'une manière tout à fait inattendue la nonciature de Pologne. A partir de ce moment Bolognetti ne s'adresse au cardinal secrétaire d'Etat qu'avec appréhension et méfiance. De là la prudence excessive, inouïe, on pourrait même dire la crainte, qui se manifeste ouvertement dans sa correspondance officielle pendant les premières années de son séjour en Pologne.

Dans les questions épineuses ou embarassantes il a recours au cardinal Guastavillani (un des favoris), implorant ses conseils ou son secours, tandis qu'il confie à son frère ses peines et ses soupçons. Ces craintes, ces soupçons étaient-ils justifiés? L'auteur ne

le pense pas. Il est même convaincu qu'en bien des cas Bolognetti attribue gratuitement à son chef des intentions et des projets malveillants que ce dernier ne forma jamais: le nonce va beaucoup trop loin dans ses suppositions: il est trop ombrageux, trop timoré. Mais en bien des cas aussi ses appréhensions étaient fondées et le manque d'instructions, les „facultates“ suffisaient à les légitimer. En somme ce qui caractérise les rapports de ces deux personnages c'est. du côté de Bolognetti, une retenue méfiante à l'égard du cardinal Galli qui, à son tour, répond à ces procédés par une froide indifférence ou même un dédain constant pour les propositions et les demandes transmises par le nonce.

Dans sa seconde étude l'auteur s'occupe des relations qu'eut Bolognetti avec Possevino et cherche à expliquer l'origine des notes caractéristiques du nonce, intitulées: Conti privati contro il P. Possevino. Là aussi la correspondance officielle serait insuffisante pour faire toute la lumière, il faut y joindre, il faut surtout consulter les lettres intimes de Bolognetti à son frère Alexandre, lettres dans lesquelles les actes de Possevino sont soumis à une critique aussi acrimonieuse que tendencieuse. L'auteur, après avoir établi que les faits rapportés, malgré toute la partialité de Bolognetti, malgré le faux jour sous lequel il les présente, sont vrais en eux-mêmes et ne sauraient être mis en doute, analyse ces notes accusatrices contre Possevino et essaye d'en rechercher les motifs, le point de départ, la date. Quelques particularités extérieures, l'ordre chronologique et certains détails permettent d'affirmer que ce mémorial, de nature absolument privée, est composé de deux parties principales, dont la première fut écrite en février 1583, et la seconde, vers la fin de 1584.

La première, de beaucoup la plus étendue, divisée en neuf chapitres, n'est que la rédaction systématique d'une lettre de Bolognetti au cardinal Guastavillani du 28 janvier 1583, lettre probablement perdue ou détruite. Mais le contenu de cette missive est conservé dans le mémoire, de sorte que ce document constitue un précieux complément à cette correspondance privée de Bolognetti. Cette première partie n'est autre chose qu'un plaidoyer préparé en cas de conflit avec Possevino. La seconde est, comme nous l'avons dit, de la fin de 1584, c'est-à-dire alors que Bolognetti est déjà cardinal, et par conséquent d'un caractère plutôt agressif. Ces „Conti privati“ ne parvinrent néanmoins aux Archives du Vatican

qu'après la mort de Bolognetti, vraisemblablement peu de temps après 1591.

L'auteur consacre sa troisième étude aux notes de Bolognetti, qu'il appelle „de Nonantola", du nom de la localité où elles se trouvent. Forme et fond l'autorisent à prétendre que ces notes furent écrites à différentes reprises, à partir de l'arrivée en Pologne de Bolognetti (juillet 1581) jusqu'au mois d'octobre 1582. Soit à l'aide d'informations recueillies auprès de personnes avec qui il se voyait (il en nomme quelques-unes, et laisse le champ ouvert aux conjectures pour les autres), soit d'après ses propres observations, Bolognetti classifie ses notes dans les chapitres spéciaux (il y en a neuf) en lesquels il a d'avance divisé son travail, dans le but de s'initier aussi complètement que possible à tout ce qui concerne la Pologne.

Ces notes, à côté de choses connues, nous fournissent nombre de renseignements nouveaux sur Etienne Batory, Anne Jagellon, Karnkowski et plusieurs autres personnalités de l'époque. Elles s'occupent du clergé régulier et séculier, de dignitaires ecclésiastiques et de simples prêtres, et enfin contiennent les appréciations de Bolognetti sur le gouvernement, la population, ses moeurs et coûtumes. Après avoir comparé ces notes aux dépêches et avoir fait ressortir les traits caractéristiques qui en accusent la nature privée, l'auteur est convaincu que ces notes étaient des matériaux non seulement destinés à consigner des informations momentanées, mais devant encore servir à la rédaction d'une relation proprement dite. L'ambassadeur vénitien, Léonard Donado, ne procéda pas autrement pour rassembler les documents avec lesquels il composa sa relation de 1592. Les notes de Nonantola nous offrent de précieuses révélations sur le nonce lui-même; elles permettent en bien des cas de voir comment se formaient ses opinions et ses notions sur les choses polonaises, quels procédés il employait, quelles règles il observait.

Enfin l'auteur consacre un dernier paragraphe aux manuscrits de Bolognetti et en retrace brièvement l'histoire jusqu'à nos jours

---

20. M. ADAM SZELĄGOWSKI. **Przymierze Habsburgów z Wazami. Traktat familijny z r. 1637.** ***(Das Bündnis der Habsburger mit den Wasas. Der Familientraktat v. J. 1637).***

Aufgabe vorliegender Arbeit ist die Aufklärung des gegenseitigen Verhältnisses zweier Dynastien: der Habsburger und der älteren Linie der Wasas, der sog. Sigismundschen Linie, die in Polen in der Person dreier der Reihe nach aufeinanderfolgender Könige herrschte.

Da aber die Dynastie der Habsburger nicht nur eine Familie bildet und nur einen Thron, den angesehensten in Europa (den Kaiserthron) besitzt, sondern aus zwei mächtigen Geschlechtern besteht, die auf beiden Halbkugeln der Erde regieren und die Angelegenheiten der meisten Länder des damaligen Europas in ihrer Hand haben — somit die Angelegenheiten Deutschlands und Italiens, der Niederlande und Ungarns, der Besitzungen der erblichen aragonisch-kastilischen und österreichischen Krone, so darf es nicht Wunder nehmen, daß das Verhältnis Polens zu diesen beiden Dynastien den ganzen Komplex der damaligen europäischen Angelegenheiten umfaßt und indirekt die polnische Politik mit der europäischen des XVII. Jahrh. verknüpft und zusammenreiht.

Die auswärtige Politik betrifft Sachen des Friedens und des Krieges — aber auch indirekt die Frage der inneren Macht des gegebenen Volkes, die sich in seiner Stellung den übrigen Mächten gegenüber kundgibt.

Ein oberflächlicher Blick auf diese Politik Polens läßt eine konsequente Erscheinung und zwar durch mehr denn zwei Jahrhunderte verfolgen: da der ganze Osten in Flammen steht, da vom Norden her seit dem J. 1600 sich über Polen drohend die Schwedenkriege zusammenziehen — von Süden aber außer den gewöhnlichen Tatareneinfällen mit dem Chocimer Feldzug das türkische Unwetter naht — herrscht von der Westseite relative Ruhe. Relative Ruhe, da der Zug Maximilians behufs Erlangung der Königskrone eher als ein kleiner Teil der Zwistigkeiten nach stattgefundener Wahl anzusehen ist, während die räuberischen Überfälle der Kosaken in Schlesien oder auch umgekehrt die Bewegungen der konföderierten dissidentischen Truppen, die Polen bedrohten — eher eine Demonstration aus Anlaß der benachbarten Kriege und Unruhen sind.

Von vornherein könnte man diese Frage mit der Behauptung entscheiden, daß jeder Staat seine Grenzen erweitert und vorwärts rückt in der Richtung des Widerstandes, so wie Polen gegen Osten infolge des Zerfalls des moskovitischen Reiches gegen Ende des XVI. und zu Anfang des XVII. Jahrh. — ferner in der Richtung seiner geographisch-staatlichen Interessen, also so wie Polen im Norden gegen das Baltische Meer, vom Süden aus nach dem Schwarzen Meere hin.

Aber der Beginn des XVII. Jahrh. führt eben jene Änderung herbei, daß auch die Nachbarstaaten im Westen, namentlich aber Deutschland, zum Schauplatz erst religiöser Unruhen werden, welche sich später zu einem Kampf politischer Interessen (der Stände und Fürsten mit dem Kaiser) und staatlicher Interessen (die Periode der Dänen-, Schweden- und Franzosenkriege) umgestalten, die nicht nur Polen berührten, sondern es (wie wir uns später inbetreff Schlesiens überzeugen werden) geradezu zu einem aktiven Eingreifen im Westen zwangen.

Weiter: jede angestrengte und konzentrierte Handlung in einer Richtung verlangt eine Operationsbasis auf direkt entgegengesetztem Boden. So sucht Schweden als Antagonist Polens Anknüpfung von Bündnissen in Holland und Frankreich, so erstreckt die Türkei (zu Anfang des 30-jährigen Krieges) ihren Schutz über die rebellischen Stände Ungarns, Schlesiens, Böhmens, Mährens und der österreichischen Lande und ruft auf deren Rechnung eine Diversion von der Seite Polens hervor, um das gemeinschaftliche Vorgehen Kaiser Ferdinands des Zweiten und des polnischen Königs Sigismunds des Dritten aufzuhalten.

In der auswärtigen Politik sind also Verbindungen und Bündnisse nicht minder wichtig als unmittelbare Kriegsereignisse, die sehr häufig jenen als Hintergrund oder als Gegengewicht dienen.

Es ist allgemein bekannt, daß die Basis der Politik Sigismunds III. das Bündnis mit den Habsburgern war, welches in den Traktaten mit Österreich (hervorzuheben: ohne Anteilnahme der spanischen Habsburger) vom Jahre 1613 und 1621 bestätigt worden, deren von Polen ratifizierte öffentliche Artikel sich nur in einem Punkte von den angeführten authentischen Dokumenten unterschieden, besonders was den Punkt gemeinschaftlicher Verteidigung und Hilfeleistung gegen die rebellischen Untertanen (v. Dissidenten) betraf.

Was aber die Politik seines Nachfolgers Wladislaws IV. anbe-

langt, so besitzen wir mit Ausnahme einer einzigen Bestätigung jenes alten Bündnisses auf dem Krönungsreichstag im J. 1633 keine einzige Spur der Grundlagen seiner auswärtigen Politik, so daß vorwiegend die Regierung Wladislaws IV. in dieser und auch in jeder anderen Hinsicht (z. B. das Verhältnis den Forderungen des Adels, der Dissidenten gegenüber u. s. w.) als Gegensatz zu der Regierung Sigismunds III. angesehen wird.

Ob das richtig ist, darauf antworten wir von vornherein mit einem Protest, und zwar deswegen, weil eben zur Regierungszeit Wladislaws IV. dieses habsburgisch-wasasche Bündnis sein Apogäum erreicht, das in der bindendsten Union des Sigismund-wasaschen und des habsburgisch-kaiserlichen Hauses seinen Ausdruck findet oder das — wenn es jemand so will — sich in die konkreteren Formen „do ut des“ verwandelt, wie dies die im Vergleich verschiedene Natur und verschiedene politische Methode Wladislaws IV. verlangten. Ich habe hier den bisher unbekannten Traktat Wladislaws IV. mit dem Kaiser Ferdinand III. vom 16. März 1637 im Sinn.

Hier treten im Laufe der Untersuchung alle Unterschiede im Charakter, ferner in der Taktik, in dem System des Handels beider Herrseher — des Vaters und des Sohnes — im vollen Lichte hervor. Beim ersten Rücksichtslosigkeit, Unbeugsamkeit, ja Hartnäckigkeit, aber auch Aufrichtigkeit der Überzeugungen — beim zweiten Geschmeidigkeit, Schlauheit, Verstellungskunst, List, übrigens diplomatisches Talent („inexplicabilis et investigabilis“ ist Wladislaws Charakteristik), wovon am besten jenes Geheimhalten des Traktates zeugt, von dem fast dreißig Jahre hindurch niemand etwas Gewisses gewußt hat. Aber auch umgekehrt — zeigt sich um so deutlicher ein und dasselbe Ziel, ein und dasselbe Programm und mit wenigen Abänderungen ein und dasselbe Prinzip des Handelns bei Vater und Sohn, was im allgemeinen bei der Forschung den Zusammenhang der Politik der Wasas in den Vordergrund rückt, einer Politik, die wir gleich jetzt eine dynastische nennen wollen — und weiter deren Einfluß auf das Schicksal Polens.

Bevor wir also von Wladislaw IV. als dem erwählten und gekrönten König von Polen sprechen werden, müssen wir uns vorher dem Prinzen Wladislaw zuwenden, dem Erben des schwedischen Thrones, einem fast dreißigjährigem Manne, über dessen Haupte für kurze Zeit bereits der Glanz der Zarenkrone erstrahlt war, von

dem Prinzen Wladislaw, der bereits alle befremdeten und verwandten europäischen Höfe (Madrid ausgenommen) bereist hatte und sich untätig langweilte und diese Tatenlosigkeit tief empfand in einem Lande, wo es für die königliche Familie an jeglicher privilegierter Stellung sei es in der Armee, sei es im Staatsdienst mangelte, wo diese Familie sogar gewissermaßen geringere Rechte genoß denn der Adel (Verbot des Güterkaufes). Fügen wir noch hinzu, daß es ihm an materiellen Mitteln fehlte, um seine Person hervortreten zu lassen und seine Pläne zu realisieren, was bei einer solchen Persönlichkeit wie Prinz Wladislaw keineswegs von geringer Bedeutung war.

Ich vermute, daß der erste Schritt Wladislaws, um die Bande seiner Untätigkeit und Abhängigkeit vom Vater zu zerreißen, der war, daß er dem habsburgisch-spanischen Hause seine Dienste anbot. Ein Beweis dafür ist sein Brief an Filipp IV. (vom 13. Juli 1626), in dem er sich dessen Diensten nicht so empfiehlt als anbietet. Nehmen wir an, daß dieser Beweis an und für sich als nicht ausreichend und allzu oberflächlich gelten könnte.

Aber in diesem Falle wäre es geradezu unverständlich, warum eben dieses habsburgische Haus, als es die ersten Pläne einer aktiven Operation aufnimmt (Erbauung einer Flotte auf der Nord- und Ostsee), den Oberbefehl über diese Flotte dem polnischen Prinzen Wladislaw anbietet. Das mußte schon während der ersten Anwesenheit des spanischen Gesandten (des Grafen Solre) in Warschau geschehen sein und jener Brief Wladislaws an Filipp IV. trifft in seinem Datum nahe mit dieser Botschaft zusammen.

Der Plan der spanischen Habsburger, auf den nördlichen Meeren eine Armada zu erhalten, stimmte vollständig mit den Absichten der Wasas überein.

Die Initiative der Wasas bei jenen Plänen Spaniens findet in folgenden Gesandschaften ihren Inhalt: 1) im J. 1623 in der Botschaft des P. Adam Makowski nach Madrid und 2) gegen Ende 1625 (oder in den ersten Tagen des J. 1626) in den Verhandlungen des Krongroßkanzlers Nikolaus Wolski mit dem spanischen Gesandten Aytona in Wien.

Allerdings wird sowohl in dem ersten wie in dem zweiten Falle von Seite Sigismunds III. der Hauptnachdruck auf Geldhilfe gelegt, um Schweden wiederzugewinnen, aber die Hilfe der Flotte wird konsequent als die unentbehrlichste angesehen und nur aus Rück-

sicht auf die Schwierigkeiten und die Notwendigkeit schnellen Handelns auf einen weiteren Plan verschoben.

Die Rücksichten, welche die Habsburger zu dieser Hilfeleistung bestimmten, waren sehr zahlreich: vor allem religiöse Rücksichten (die Intriguen Gustav Adolfs mit den Dissidenten in Ungarn und Siebenbürgen, mit den Türken und Tataren — in Polen die Befürchtung, daß der Thron bei der Wahl auf einen Dissidenten, den siebenbürgischen Fürsten Bethlen Gabor nach dem Vorbilde der Wahl Stephan Bathorys übergehen könnte); doch waren auch politische Rücksichten, die unmittelbar die Interessen Spaniens betrafen, vorhanden, so die Freundschaft Schwedens mit Holland, der Gedanke den Sund zu okkupieren, um den Holländern diesen Weg zu versperren, die Interessen auf dem Mittelmeer (der Krieg Polens mit der Türkei hält die Überfälle der Türken auf die italienischen Küstenländer zurück), ohne schon von den Handelsinteressen zu sprechen, die den Spaniern schon längst geboten, eine Annäherung zu den Hansastädten und indirekt zu Polen zu suchen (Mittel zum Flottenbau, Getreidetransport, Stationen in den norwegischen Häfen u. s. w).

Kein Wunder, wenn sowohl der bevollmächtigte königliche Minister „el conde duque“ Graf Olivarez als auch der Botschafter in Wien, Marquis Aytona, das Projekt des Krongroßmarschalls aufs wärmste empfahlen und Filipp IV. mit ausgiebiger Hilfe zu kommen und einen speziellen Gesandten nach Polen zu schicken beschloß, was er denn auch durch Entsendung des Barons Auchi verwirklichte.

Wie bekannt, wurde mit der Errichtung der Armada Gabriel de Roy betraut, doch am interessantesten ist dies, daß die Instruktion (Aranjuez, v. 23. April 1627) damit beginnt, daß der „capitano general“ dieser Armada kein anderer sein wird als der polnische Prinz Wladislaw. Das heißt nicht, daß de Roy seine Flotte für Wladislaw erbauen sollte — Spanien hatte hier im Gegenteil den eigenen Kampf mit Holland im Auge — sondern daß das Mittel zu diesem Kampfe die Sperrung des Sundes und, wie dies schon Nikolaus Wolski versprochen hatte, die Okkupation der norwegischen Staaten und die Übertragung des Krieges aus Polen nach Schweden sein sollten.

Das Projekt der Sundunternehmung, wie sie im Detail der Graf Auchi, natürlich im genauen Einverständnis mit Wladislaw, am

Warschauer Hofe bearbeitet hatte, stützte sich auf die Einnahme des Sundes, d. h. auf einen Angriff auf Elfsborg (von der entgegengesetzten Seite der Meerenge), während Wallenstein die Inseln Fünen und Seeland in Besitz nehmen sollte. Es brauchten sich nur die von Roy gebauten Schiffe mit der Flotte Sigismunds III. zu verbinden, der Kaiser, oder eigentlich der Herzog von Friedland, Hilfstruppen (d. h. eine Armee), der König von Spanien Geldmittel zu liefern, und auch Polen sollte helfen und aktiv an der Unternehmung teilnehmen.

Schwierigkeiten bot nur der Umstand, ob es gelingen würde, das in einen Krieg in Preußen verwickelte Polen zu einem Bruch mit Dänemark zu überreden und ob der Kaiser zu diesem Unternehmen seine Beistimmung geben würde. Auchi also bestürmte durch die Vermittlung de Roy's den kaiserlichen Hof und den Herzog von Friedland.

Die Operation der spanischen Habsburger und das in Verbindung damit stehende Eingreifen Sigismunds III. und Polens auf dem Nordmeer habe ich in meiner Abhandlung „Um die Weichselmündung" geschildert — hier ist nur noch, da dies die Person des Prinzen Wladislaw betrifft, zu erwähnen, daß einer von denen, die konsequent die spanischen Pläne durchkreuzten, kein anderer war als Wallenstein selbst.

Das ist übrigens ein Umstand, den die deutsche Historiographie wiederholt berührt und bald stärker (Klopp) bald wieder schwächer, (Droysen) je vom protestantischen oder katholischen Standpunkt aus hervorgehoben hat.

Für uns jedoch ist das Wichtigste dabei dies, daß dadurch die Pläne des Prinzen Wladislaw durchkreuzt wurden.

Zuerst ließ man den Gedanken fallen, an die Spitze dieser Flotte „per raziones fondadas" den Prinzen Wladislaw zu stellen. Welcher Art diese Gründe waren, ersieht man daraus, daß der Kaiser die Miliz dieser Armada zahlen sollte. Somit wurde die Armada dem Herzog Friedland anvertraut, der in seinem Namen den Grafen Mansfeld zu ihrem Befehlshaber ernannte.

Wallenstein kam mit Roy in Wien (gegen Ende des J. 1627) zusammen. Nach der Einnahme Wismars und Rostocks beabsichtigte er einen Angriff auf die pommerschen Festungen und einen weiteren Krieg mit Dänemark. Als dieser Plan beinahe seiner Verwirklichung entgegenzugehen begann, stellte Wallenstein bei einer

persönlichen Zusammenkunft mit Roy (im folgenden Jahre) in Prenzlau als Bedingung weiterer Seeoperationen die Vermehrung der Flotte bis auf 50 Schiffe auf (den Bau- und Kostenplan hatte man auf 24 berechnet), die darauf auf 40 reduziert wurde. Der Vertrag Roys mit dem Herzog Friedland erhob eine neue Schranke gegen die spanischen Projekte. Der Madrider Hof machte die Ratifikation dieses Vertrages von der Bedingung abhängig, daß der Kaiser sein Verhältnis zu Holland abbreche. Es hatte den Anschein, daß die Sache sich wirklich so verhielte und Wallenstein selbst gab in dieser Hinsicht sein Versprechen, im Grunde genommen aber befürchtete Wallenstein eine gegen ihn gerichtete Vereinigung der dänischen, schwedischen und holländischen Flotte. Im Falle die Sundfrage in den Vordergrund trat, fürchtete er die Opposition der Hansastädte infolge der Erschwerung von Handel und Schiffahrt. Daher waren alle seine Verfügungen gegen dieses Projekt gerichtet. Der Marquis Aytona schrieb an Auchi, daß die Idee der Sundunternehmung bei Wallenstein einer Verwirklichung so fern sei wie Himmel und Erde.

In Warschau hatte man die Möglichkeit einer Weigerung Wallensteins ins Auge gefaßt, da auf diesen Fall hin Auchi bittet, diese Schiffe dem polnischen Könige zur Disposition zu stellen. Wladislaw ging bereits darauf ein, diesen Zug im Namen Wallensteins zu unternehmen, wenn nur der Kaiser, der König von Spanien und die katholische Liga ihm Truppen und Mittel lieferten, wobei er seine Hoffnung auch darauf setzte, daß der Reichstag ihm seine Hilfe nicht vorenthalten würde. Zu diesem Zwecke begab sich Auchi von Warschau nach Wien; der Kaiser versprach Hilfstruppen, verweigerte jedoch Geldsubsidien. Der spanische Hof wieder war der Ansicht, daß, wenn der Kaiser Truppen gebe, er auch zahlen müsse.

Die zweite Schwierigkeit bildete die Flotte: für das Sundunternehmen war außer der baltischen und Danziger Flotte auch noch die Dünkirchner notwendig. Spanien indessen hielt deren Anwesenheit teils an den Küsten Flanderns teils an denen Spaniens für unentbehrlich. Trotz der Ansicht mancher, wie Villelas, daß die Flotte Roys im Verein mit der Flotte des italienischen Königs vieles erreichen könnte, überwog auf der Junta die Ansicht des Grafen Olivarez, daß Sigismund selbst dieses Werk zu unternehmen nicht imstande wäre (am 16. Oktober 1629).

Sobald die Nachricht von dem Vertrage de Roys mit Wallenstein in Prenzlau angelangt war, beschloß man, Roy den Befehl zu

übersenden, daß er unter dem Siegel der Verschwiegenheit die weiteren Verträge abbreche und das ganze Unternehmen fallen lasse (am 5 Mai 1629).

So stand der König von Polen, der im vorhergehenden Jahre den Bitten Auchis nachgegeben und eine Flotte nach Wismar abgeschickt hatte — allerdings zu spät oder besser gesagt damals, als man das ganze Projekt der Unternehmung hatte fallen lassen — isoliert da und zum Überfluß gab noch der Madrider Hof, der doch auf die Person Sigismunds III. Rücksicht nehmen mußte, als Vorwand des Aufgebens dieser Unternehmung den Umstand an, daß Sigismund seine Schiffe verweigert oder besser mit Absendung derselben gezögert hätte.

Bis dahin inspirierten vielleicht die Pläne des Prinzen Wladislaw diejenigen seines Vaters, jedenfalls knüpften sie sich lose an dieselben an. Nun aber (nach dem Frieden von Altmark) wuchsen Wladislaws Aufregung und Ungeduld in dem Maße, in dem der alte Sigismund immer gleichgiltiger, schwerer und zurückhaltender wurde aus Rücksicht auf die Stimmen der Senatoren und die öffentliche Meinung des Adels. Da der Vater auf Schweden verzichtet hatte, beschloß er, es für sich selbst zu gewinnen.

Was diese Konzeption und deren Genesis anbetrifft, so drängen sich folgende Konjunkturen auf:

1) Wladislaw erklärt in einem Schreiben an den Kaiser aus der Zeit des Interregnums (von dem später die Rede sein wird), er wolle lieber erblicher König von Schweden als Wahlkönig in Polen sein; auch sei er bereit, nach Wiedererlangung der ersten Krone die zweite seinem Bruder Kasimir abzutreten. Das hat nicht zu bedeuten, daß Wladislaw nach dem Tode des Vaters auf das Erstlingsrecht bei der Königswahl zu Gunsten seines Bruders verzichtet hätte. Die polnische Wahlkrone war leichter zu gewinnen als die schwedische Erbkrone. So ungefähr antwortete ihm auch Ferdinand II. und so verstand es auch sicherlich Wladislaw. Doch kann es so ausgelegt werden, daß das Projekt, Schweden dem Prinzen Wladimir, Polen dem Prinzen Johann Kasimir zu übergeben, einst existiert hatte. Diese Vermutung wird noch durch einen anderen Umstand gefördert, der ebenfalls auf die Genesis der Absichten Wladislaws, auf eigene Faust einen Zug gegen Schweden zu unternehmen, ein gewisses Licht wirft.

So sprach man 2) in den letzten sechs Jahren der Regierung Sigismunds III. viel von Mißverständnissen und Streitigkeiten in der königlichen Familie. Unter anderen sollte die Königin Konstanze die Kandidatur ihres Erstgeborenen zu Ungunsten Wladislaws propagiert haben. An der Wahrheit dieser Gerüchte ist nicht zu zweifeln, da das Echo dieser Zwistigkeiten und der Kandidatur Johann Kasimirs auf den polnischen Thron bis zum Madrider Hof gedrungen war. Damit rechnete also vielleicht Wladislaw schon zu Lebzeiten seines Vaters, vielleicht willigte er sogar ein, dem Bruder die polnische Krone abzutreten. Um so stärker verlangte es ihn nach der schwedischen Krone.

Von dem Projekt des Seezuges im Namen des Herzogs von Friedland, den Prinz Wladislaw auf eigene Faust unternehmen sollte, und von der Ursache, warum sich das Projekt zerschlug, haben wir bereits gesprochen. Drei Jahre später taucht ein analoges Projekt eines Kriegszuges zu Lande auf, diesmal bereits mit der Einwilligung Wallensteins.

Es war bereits nach der Landung der Schweden in Pommern, als Walleinstein seine zweite Armee formte. Zu diesem Zwecke sandte der kaiserliche Hof (zu Anfang des J. 1632) Arnoldin nach Polen mit dem Vorschlag, daß der Prinz den Oberbefehl über ein Korps von 30000 Mann in Schlesien übernehme. Damit wandte sich Arnoldin an den alten König. Auf der Audienz am 22 März antwortete Sigismund: „daß sie von solchem vornemben nit gewußt“ (augenscheinlich hatte sich Wladislaw mit diesem Vorschlag an Wallenstein gewandt), doch erlaubte der König Arnoldin, in der Sache „libere zu reden und zu handeln“. Der Prinz verlangte wenn auch nur die stumme Einwilligung des Königs. Als er sie erhalten hatte, versprach er „zu dero (des Kaisers) und des generals satisfaction treulich zu dienen“; weiterer Verhandlungen wegen sandte er seinen Sekretär an den Herzog von Friedland.

Dieselben wurden durch den Tod Sigismunds III. unterbrochen, aber noch bei seiner Abreise aus Krakau (am 15 Mai) erhielt Arnoldin von dem Prinzen die Zusicherung, daß er bis zur Entscheidung der Königswahl sich erbötig mache, dieses Heer durch einen Stellvertreter anzuführen. Gleichzeitig verhandelte der Wiener Hof mit dem russischen Wojwoden Stanislaus Lubomirski um ein Korps von 2000 Mann nach Schlesien oder gegen Rakoczy. Es verlautet, daß Lubomirski von Wladislaw untergeschoben war; jedenfalls han-

delte er in dieser Sache während des Interregnums „mit dero Rath und gutachten“.

Am wunderbarsten und interessantesten ist bei der ganzen Sache der Umstand, daß Wladislaw fast gleichzeitig mit diesen Verhandlungen über einen angeblich gegen die Schweden gerichteten Zug nach Schlesien durch die Vermittlung des Kurfürsten von Brandenburg und von Männern, die der Dissidentenfrage in Polen und Litauen ergeben waren, wie Rafael Leszczyńskis, des Wojwoden von Bełz und Christoph Radziwiłłs, in aller Stille und Heimlichkeit auch über eine Versöhnung wenn nicht gar ein Bündnis mit Schweden verhandelte. So entsteht die Frage, welches der eigentliche Plan des Prinzen war, welche dieser Handlungen für aufrichtig und welche als Manöver angesehen werden kann. An dieser Stelle läßt sich die Frage noch nicht entscheiden. Erst die weiteren Ereignisse werden uns eine Eigentümlichkeit der Politik Wladislaws aufweisen: er führt sie stets in zwei Richtungen oder er sichert sich nach zwei Seiten hin.

Allerdings hatte Wladislaw nach Gustav Adolfs Tode in Unterredungen mit vielen Männern (wie mit Bergmann) häufig .seinen Schmerz über das Ende dieses Königs geäußert und erklärt, daß er schon auf dem nächsten Wege der Verständigung mit ihm gewesen war. Solange wir jedoch nicht konstatieren können, daß er sich mit Gustav Adolf auch außer den erwähnten Persönlichkeiten ins Einverständnis setzte, was unwahrscheinlich ist, sind alle diese Tränen und Klagen als Komödie aufzufassen. Wladislaw mußte wissen, daß zwischen ihm und Gustav Adolf als zwei Verwandten immer der Kanzler Oxenstierna stand, der in seiner Person das kalte Geschäft, das Staatsinteresse Schwedens repräsentierte. Alle Proben einer Anknüpfung von Verhandlungen müssen also als „ballons d'essais“, angesehen werden, als ein Probieren des Bodens für eine neue Kombination.

Als Stütze zum Handeln konnte nur die frühere Kombination dienen — das Bündnis mit Österreich als dem Feinde Schwedens, die Hilfe des Kaisers als nahen Verwandten — und außerdem noch ein Moment, das hier zum ersten Mal hervortritt, das aber sicherlich von Anfang an erwogen und berechnet war — nämlich jenes Schlesien, über dessen Vereinigung mit Polen schon zu Zeiten Sigismunds III. geplant wurde, welche Pläne — wie ich bereits an anderer Stelle bewiesen habe — von Seite des Königs Sigismunds

rein egoistisch-dynastischer Natur waren und das Ziel verfolgten, für die königliche Familie sichere materielle Grundlagen zu gewinnen und Sigismunds Kinder inbezug auf Bedeutung und Ausstattung den anderen regierenden Fürstengeschlechtern gleichzustellen. Daß dies auch ein Leitgedanke Wladislaws war, tritt am besten in einem überaus interessanten und unbekannten Schreiben an den Kaiser hervor, das diesem von den Söhnen Sigismunds zur Zeit des Interregnums vorgelegt wurde

Es ist dies eine durch die Vermittelung des Henicius an den Kaiser Ferdinand II. gerichtete Bitte, als an den „Tutor... orphanorum principum", ohne dessen Billigung sie nichts unternehmen wollen („sine cuius consensu nihil aggredi volunt"), unterschrieben von allen Söhnen Sigismunds III., Wladislaw, Johann Kasimir, Johann Albrecht, Karl Ferdinand und Alexander Karl. Sie bitten darin um das Herzogtum Württemberg und die Hand der Tochter des Kaisers für den ältesten unter ihnen Wladislaw, um das Olmützer Bistum für den Krakauer Bischof Albrecht, das Kamenzer Bistum für den Breslauer Bischof Karl, um Pommern und Brandenburg für Alexander, über Johann Kasimir fehlt eine genauere Erwähnung (daher die Vermutung eines Kronenwechsels). Analoge Bitten um Pension und geistliche Würdenämter gehen an den Madrider Hof ab durch die Vermittelung Auchis, Torbes' (1633) und Stanislaus Makowskis (1634).

Jenes Memoriale vom Jahre 1632 ist ein Dokument von großer Bedeutung. Es trägt keinen amtlichen Charakter, jedenfalls aber konstatiert es die untrennbare Einheit der Nachkommenschaft Sigismunds mit der Familie der Mutter oder besser beider Königinnen Anna und Konstanze, in dynastischen Familienangelegenheiten und, was daraus folgt, auch in politischen Sachen. Zugleich widerlegt es ohne weiteres alle Ansichten von einem angeblichen Unwillen Wladislaws gegen Österreich, gegen das österreichische Bündnis und gegen eheliche Verbindungen mit den Habsburgern. Es wirft auch ein Licht auf andere Mittel, deren sich, um sein Ziel zu erreichen, nun nicht mehr der schwedische Wladislaw sondern der polnische König Wladislaw IV. bediente.

Ein solches Mittel war die Annäherung an die protestantischen Mächte England, Dänemark, Holland. Gleich nach seiner Thronbesteigung sandte er Botschaften an diese Mächte und zwar in der Person von Dissidenten: nach Dänemark Kaspar Dönhoff, nach

Holland den Fürsten Janusz Radziwill (letzteren auch an den Hof in Brüssel zum großen Ärgernis der katholischen Welt). Der päpstliche Nuntius schrieb alle diese Umtriebe der Idee der Wiedergewinnung Schwedens zu.

Welches das Ziel des Königs war, zeigt die darauf folgende Botschaft Johann Zawadskis (auch eines Dissidenten) an die evangelischen Fürsten und Reichsstände, die sich in Frankfurt versammeln sollten, an die niederländischen Stände, an den schwedischen Kanzler Oxenstierna und an die Familie Gustav Adolfs (angeblich mit Kondolenz), also an die Kurfürstenwitwe (die Schwiegermutter Gustav Adolfs), an die schwedische Königin, an die Witwe des Winterkönigs — vor allem aber an den Kurfürsten von Brandenburg.

Den Boden für diese Botschaft sollte die geheime Mission Daniel Arciszewskis, eines Höflings des Königs (eines Arianers) an den Starosten von Marienburg Johann Pfennig vorbereiten, der bereits seit den Verhandlungen des Prinzen Wladislaw mit Gustav Adolf bekannt ist. Arciszewski kam mit der Erklärung, daß viele in Polen, unter anderen auch der König, „mehr zum Fried, als zum Krieg geneigt“ (mit Schweden), und mit der Frage, ob er kein Mittel kenne, „dadurch die beiden Chronen zum beständig ewigen Frieden und I. M. und der Sr. Brüder zu ihrem Erbrecht gelangen konten“. Pfennig erwähnte das auf dem letzten Wahlreichstag besprochene Projekt der Verzichtleistung auf die schwedische Krone gegen Entschädigung mit den der Krone Polen entrissenen Ländern. Darauf antwortete Arciszewski, daß es gegenwärtig nach dem Tode Gustav Adolfs ein geeigneteres Mittel gebe, „durch eine Heirath zu dem Zweck des Friedens und Coniunction beider Chronen zu gelangen“, wobei er die Heiraten Wladislaws mit der schwedischen Königin und des Prinzen Alexander mit der minorennen Christine im Sinne hatte (Anfang des J. 1633).

Was hätte nun dies zu bedeuten? — einen Bruch mit den Habsburgern, vielleicht die Annexion Schlesiens und die Krönung mit der deutschen Kaiserkrone, was Pfennig „per iocum“ dem Arciszewski einzuflüstern suchte.

Der aber irrte sich, wer Wladislaw solche Pläne zuschreiben wollte. Er war jedenfalls ein heller und nüchterner Kopf und besaß einen klugen, geübten Sinn. Oxenstierna hielt das Projekt für „ganz inpracticabel“. Daß auch Wladislaw dasselbe nicht ernst genommen hatte, ersieht man daraus, daß Zawadzki dieselbe Ange-

legenheit mit Pfennig viel kühler behandelte und zugab, daß diese Heirat eine schwierige Sache sein werde. Dagegen lüftete er selbst den Saum des Geheimnisses mit den Worten, es gebe zwei Mittel zur Versöhnung Schwedens mit Polen — das eine wäre die Heirat, das zweite eine allgemeine Pazifikation. Mit dieser Mission eben war Zawadzki an die evangelischen Fürsten Deutschlands, nach England, Holland und an Oxenstierna geschickt worden. In demselben Sinne sollte gleichzeitig Szczucki am französischen Hofe paktieren.

Somit also war das System der Politik Wladislaws IV. bei seinen dynastischen Bestrebungen um die Schwedenkrone eine allgemeine Pazifikation und zwar nicht erst seit der Unterschreibung des Traktates von Schtumdorf, wie dies bei uns die Wissenschaft angenommen hat (Kubala), sondern sofort bei der Thronbesteigung, vielleicht noch früher, denn seit den Traktaten von Lübeck und Altmark.

Nicht einen Bruch mit Österreich hatte Wladislaw IV. im Sinn, als er die Annäherung an andersgläubige Mächte suchte, sondern eben das Bündnis mit Österreich war der Ausgangspunkt seiner ganzen Friedenspolitik. Sollte sich die Pazifikationsidee verwirklichen, so hatte bei den antihabsburgischen Staaten die Vermittelung Wladislaws einen um so größeren Wert, je mehr Ansehen er bei der entgegengesetzten Partei besaß, d. h. bei dem Kaiser. Deswegen bestätigte Wladislaw gleich nach seiner Krönung den früheren Traktat mit den Habsburgern. Allerdings zögerte er mit der Bestätigung, doch zielte das eher auf ein Markten um die Pazifikation hin, von der er schon während des Interregnums dem kaiserlichen Botschafter, dem Grafen von Merseburg, wie auch dem kaiserlichen Gesandten Arnoldin gegenüber, welcher der Bestätigung des Bündnisses wegen gekommen war, hatte Andeutungen fallen lassen. Gleichzeitig mit der Botschaft Zawadzkis an die protestantischen Staaten und Fürsten mußte Wladislaw auch eine Gesandschaft an den Kaiser und den Herzog von Friedland absenden. Das geschah auch in der Tat in der Person des Großsekretärs, des P. Peter Gembicki.

Noch mehr, der Verfasser vermutet, daß die Genesis dieser Pazifikation von den spanischen Habsburgern ausging — nicht unmittelbar, so daß der Madrider Hof Wladislaw dieses Projekt eingegeben hätte, sondern mittelbar: Wladislaw griff den Plan nach dem Vorbilde der spanischen Politik auf, die an einer Annäherung Englands zu dem Kaiser und zwar auf dem Wege der Erledigung des

Streites um die Kurpfalz und an einem Bündnisse mit Dänemark gegen Schweden arbeitete. So verhielt es sich auch hier. Als Wladislaw seine Vermittelung England anbot, fragte man ihn gleich, ob er dazu vom Kaiser beauftragt sei. Das einzige, wodurch sich das Pazifikationsprojekt Wladislaws in seinem ursprünglichen Stadium von dem späteren unterscheidet, ist namentlich dies, daß Wladislaw bei dieser Vermittelung Frankreich ausschloß, von dessen gefährlichen Umtrieben gegen die Habsburger er noch nichts Genaues wußte (Ende 1632 und Anfang 1633) und auch später (1634) die Pazifikation dem Papst überließ, so wie er sich auch in den Streit Spaniens mit Holland nicht mischen wollte. So behielt sich Wladislaw ausschließlich die Beruhigung Deutschlands vor.

Das Projekt der Pazifikation Deutschlands von Seite Wladislaws IV. umfaßt sowohl die inneren Verhältnisse, religiöse und politische, als auch die äußeren staatlichen. In religiöser Hinsicht will Wladislaw den Besitzstand der Katholiken und Protestanten vom J. 1616 wiederherstellen (um zwei Widersprüche zu versöhnen: den Passauer Vergleich und das Restitutionsedikt) mit Berufung an das Urteil des Tribunals in Speier in Streitfragen, ferner alle Unionen und Liguen auflösen mit Berufung an den deutschen Reichstag. In politischer Hinsicht handelte es sich um die Befriedigung der Ansprüche der verbannten Fürsten: der Erben der Pfalz (Entschädigung — die Unterpfalz, der Kurfürstentitel in Aussicht), des Herzogs von Meklemburg (Meklemburg), des Kurfürsten von Sachsen (die Lausitz) u. s. w. Was die Sicherstellung der religiösen Rechte und Freiheiten anbetrifft, sollte der Grundsatz herrschen.... „non alia ratione liceat... alios ad propriam religionem adducere quam doctrina et exemplo“; es scheint, daß Wladislaw im Sinne hatte, den Protestanten einige Festungen zu übergeben, wie dies in Frankreich mit den Hugenotten geschehen war, jedenfalls bis zur endgiltigen Pazifikation die Verpfändung Stralsunds an Schweden, Frankfurts an der Oder an Polen. Was die äußeren Streitfragen anbetrifft, so sollte Schweden von Seite seiner Bundesgenossen (d. h. des evangelischen Bundes) Genugtuung suchen. Was aber Wladislaw anbelangt, so „probabile est, quod novi regis electioni ac ejusdem novo regimini ex animo indulgebunt“ die Schweden nach geschlossenem Frieden.

Es ist hervorzuheben, daß zu diesem ganzen Plan Wladislaw die Initiative gegeben, daß ihn niemand um Vermittelung gebeten,

daß der kaiserliche Rat erklärt hatte, die polnisch-wasasche-schwedische Verwicklung sei viel schwerer zu lösen, als die Pazifikation Deutschlands; deswegen hatte auch der Kaiser seinem Agenten Radolt befohlen, dem Projekt keinen Vorschub zu leisten, Wladislaw aber gegenüber schützte er die Vermittlung des Dänenkönigs Christians IV. vor. Das Projekt (wenn auch in seiner späteren Phase, im Grunde genommen jedoch dasselbe) erfuhr eine strenge Kritik seitens Kubalas, der behauptet, es sei ein Fehler gewesen, die eigenen Interessen auf die Versöhnung zweier miteinander kämpfender Parteien zu stützen.

Und doch ist dies das System der Politik Wladislaws im Laufe seiner ganzen Regierung. Ob es eine so strenge Beurteilung verdient, davon werden wir uns später überzeugen. Hier ist nur zu erwähnen, daß in dieser Pazifikation sich nicht durchaus nur der Gedanke an die Wiedergewinnung Schwedens bergen mußte — es konnte sich auch um gewisse Rekompensen dafür handeln, wenigstens haben wir Beweise, daß Wladislaw solche Rekompensen gesucht hat.

Dabei beginnt jene zu ihrer Zeit so berühmte Intrigue Wladislaws IV., die unter dem Namen der Heirat mit der Pfälzerin bekannt ist. Diese Intrigue nahm so phantastische Gestalten in den Augen gewisser späterer Historiker an, so unter anderen bei Kalinka (Kamieński), daß sie das Zerschlagen dieser Heiratsprojekte fast für das größte Unglück Polens halten.

Aus der späteren (sehr bitteren) Korrespondenz Karls und Wladislaws IV. ersieht man, daß dieses Projekt dem Kopfe Wladislaws selbst bei Beteiligung des englischen Agenten Gordon noch während des Interregnums entsprungen war. Gordon sagt, daß Wladislaw schon auf dem Wahlreichstag die Stände über die Möglichkeit einer Verheiratung mit einer Protestantin befragte und prinzipiell eine geneigte Antwort erhalten hatte, doch verdient diese Behauptung angesichts des vollständigen Stillschweigens anderer klassischer Zeugen darüber (wie des Nuntius und Albrecht Radziwills) keinen besonderen Glauben.

Ungemein charakteristisch und wichtig ist der Umstand, daß der Endzweck der Mission Gordons an Wladislaw unter anderen auch die Versöhnung der Witwe und der Kinder des Kurfürsten von der Pfalz mit dem Kaiser betraf. Das wirft zugleich auch ein Licht auf die Genesis des ganzen Projektes. Es zeigt sich nament-

lich, daß dasselbe nicht gegen Österreich gerichtet, noch ein einleitender Schritt zu einem protestantischen Bündnis war, wie es Kalinka will, sondern die Probe einer Versöhnung des Pfalzgrafen mit dem Kaiser, eine Einleitung zur großen Aktion in Sache des allgemeinen Friedens.

Man hat sich diese Heirat auf verschiedene Weise zu erklären gesucht: man sprach von Hoffnungen auf die Hilfe der englischen Flotte bei der Wiedergewinnung Schwedens, von englischen, französischen und holländischen Subsidien im Falle eines Krieges mit Moskau, von dem Königreich Schweden als der Mitgift der Pfälzerin, von der Gewinnung Oxenstiernas durch die Zusage eines deutschen Fürstentums, von der Wiedergabe der der Krone Polen entrissenen Länder, von der Wiedergewinnung der früher verlorenen Länder in Deutschland (v. Schlesien) — und aus alledem wurde nichts.

Die französische Diplomatie verwendete sich lange Zeit für eine französische Heirat und Richelieu hielt das Heiratsprojekt mit der Pfälzerin für „une trame des espagnols". Versprechungen, was die englische Flotte anbetrifft, existierten nicht, wofür die spätere Korrespondenz Karls mit Wladislaw Beweise liefert, übrigens war diese Flotte, wie Richelieu schrieb, viel zu schwach (30 Schiffe) und die Engländer allzu „jaloux" auf ihren Einfluß auf dem Meere, als daß sie dieselbe angesichts der stationierenden französischen, holländischen und spanischen Schiffe von dort entfernt hätten. Gerüchte über Geldsubsidien verdienen noch weniger Glauben.

Trotz alledem sucht Wladislaw in Rom um einen Dispens (anfangs durch den Abt Orsi, später durch seinen Sekretär Roncalla) nach und bestürmt den Nuntius. Es agitieren für diese Heirat die Dissidenten in Polen, angeblich sogar zwei Jesuiten, der Beichtvater des Königs Patrokoński und der Prediger Łaściszewski, die beide in Bezug auf ihren Glaubenseifer verdächtig waren. Die Hoffnung, Preußen und Livland ohne Krieg wiederzugewinnen, das sind die Agitationsmittel, denen selbst die geistlichen Senatoren nicht widerstehen konnten.

Die Konsternation im katholischen Lager war ungeheuer. Die Ehe mit einer Protestantin bedeutete fast so viel wie eine Einleitung zur Besteigung des polnischen Thrones von einem Dissidenten. Der Papst verweigerte den Dispens (am 26. September 1634), trotzdem aber stellen der König und die Anhänger dieser Heirat dieselbe

als sichere Tatsache vor. Die Agenten des Kaisers (ein gewisser Jesuit P. Josef) bringen die Nachricht davon nach Wien. Der Kaiser ist beunruhigt. Maximilian von Bayern ersieht in der Heirat eine verborgene Gefahr für sich. Der Madrider Hof wird davon am spätesten von Wien und Rom aus benachrichtigt werden, wird aber diese Nachricht aufnehmen wie einen Blitz aus heiterem Himmel.

Schließlich ersann Wladislaw eine Ausflucht, die auf seine Angelegenheiten die Aufmerksamkeit aller Residenzen der Welt lenkte. Er schob das religiöse Interesse in den Vordergrund. Jetzt wird nicht er zu bitten brauchen, an ihn selbst wird man sich mit Bitten und Vorschlägen wenden.

Auf die zweite mißglückte Botschaft des Barons Auchi nach Polen (v. J. 1631), der unterwegs in Florenz stecken blieb und noch im J. 1634 nicht weiter konnte, ließ nun in aller Eile Spanien in der Person des Grafen Solre und des Abtes Vasquez (um die Mitte des J. 1635) eine neue Gesandtschaft folgen. Solre hat Befehl, über die engste und unzerreißbare Verbindung der Habsburger mit den Wasa's zu unterhandeln, was eine Ehe mit der Tochter des Kaisers oder des Großfürsten von Toskana herbeiführen sollte, ferner über eine Diversion zu Gunsten Deutschlands, über Aushebungen der Kosaken für einen Krieg mit Frankreich, ohne schon von Pensionen, den Orden des goldenen Vließes für die Brüder, von einer regelmäßigen Auszahlung der Rente vom Königreich Neapel zu sprechen. An Onate war noch gegen Ende des vorigen Jahres die Vollmacht gekommen, über die Diversion im Kriege mit Schweden zu unterhandeln.

Der Warschau näher liegende kaiserliche Hof kam dem spanischen mit seiner Botschaft (Anfang 1635) in der Person Arnoldins mit den Vorschlägen zuvor, den Schweden nicht zu trauen, den Kampf weiterzuführen, auf dem Reichstag keine Konstitution gegen Österreich zu beschließen (was die Aushebungen anbetrifft).

Denn jetzt trat in Polen die Reassumption der Traktate mit den Schweden (das Ende des sechsjährigen Waffenstillstandes in Altmark) an die Tagesordnung und in Verbindung damit sucht Wladislaw das zu beschleunigen, was die Hauptachse seiner Politik bildete — die allgemeine Mediation.

Gerade gegen Ende des J. 1634 weilt Wladislaw in Danzig, um die preußischen Festungen zu inspizieren. Mit dieser Reise brachte die katholische Partei beinahe die Absicht einer heimlichen

Verheiratung mit der Pfälzerin in Verbindung. Aber eben von diesem Danzig aus wendet sich Wladislaw noch einmal durch eine Botschaft (Nikolaus Korff) an den anerkannten Vermittler, den König von Dänemark, ebenso an den Kurfürsten von Sachsen und an den Kaiser.

Eben damals verhandelte der Kaiser mit dem Kurfürsten von Sachsen um einen teilweisen Frieden (die Verträge zu Pirna und Leitmeritz) und Wladislaw wollte sich daran wahrscheinlich in der Hoffnung beteiligen, daß diese Verträge sich teilweise zu allgemeinen Verträgen würden erweitern lassen. Wladislaw IV. wandte sich an den König von Dänemark mit dem Vorschlag, sich der Vermittlung anschließen zu können, an den Kaiser aber schrieb er, daß der König von Dänemark ihn dazu zu überreden suche. Dem Nuntius sagte er, daß der König von Frankreich mit seiner Mediation einverstanden war, während der französische Hof ihn mit denselben Allgemeinplätzen loszuwerden suchte, wie der Wiener. Das Dilemma war, ob zuerst spezielle Traktate (Standpunkt des Kaisers) geschlossen oder ob von vornherein über einen Generalfrieden verhandelt werden sollte (Standpunkt Frankreichs). In Wirklichkeit hatte nur der Papst allein die Mediation Wladislaws anerkannt, da ihm naturgemäß die Vermittlung des andersgläubigen Königs von Dänemark, Christians IV., nicht genügte.

Die polnischen Traktate mit Schweden beginnen zu Anfang des J. 1635 in Holland und ziehen sich mit mehrmaliger Unterbrechung bis Ende September hin und schließen mit einem neuen auf 26 Jahre giltigen Vertrage in Schtumdorf.

Die dialektische und kasuistisch-rechtliche Seite derselben geht uns hier nichts an. Die faktische Macht war bei den Schweden — sie hatten die baltischen Häfen und die baltische Flotte in den Händen, überdies den Danziger Zoll, den sie willkürlich erhoben, und der ihnen zweimal so viel einbrachte, als das doppelte Einkommen in Schweden betrug. Die Lösung dieser Verwicklung lag also außerhalb des Territoriums Polens auf dem Territorium des deutschen Reiches und war von diplomatischen Faktoren abhängig, die den Anteil Schwedens in den Verwickelungen Deutschlands zu erhalten suchten. Es vermittelten dabei dieselben Mächte, die auch im J. 1629 vermittelt hatten, also England, Holland und Frankreich, Gegner der Habsburger; eine Beteiligung des Kaisers

und des Kurfürsten von Bayern an den Traktaten wollten die Schweden nicht zulassen.

Unter diesen Vermittlern hatte Polen nur den englischen Gesandten Douglas auf seiner Seite, der den Schweden sogar mit einer bewaffneten Intervenienz der fremden Mächte drohte. Natürlich war dies die Folge der Mediationsprojekte Wladislaws — der Rückgabe der Pfalz und der englischen Heirat. Holland, dessen Interesse an diesem Streit mehr beteiligt war, als England (Handel und Danziger Zölle), war mit Schweden durch einen Schutz- und Trutztraktat verbunden (vom 8 Februar 1635) und bewahrte eine neutrale Haltung. Entscheidend war die Stimme Frankreichs, des Bundesgenossen Schwedens durch den Vertrag von Heilbronn (am 9 April 1633), der teilweise noch in Compiègne (am 11 April 1635) zu der Verpflichtung gemeinsamen Friedensschlusses erweitert worden war.

Die Dezision, die Heirat des Königs betreffend, stand zweifellos damit in Verbindung und hing von den Verträgen ab. In ihren Verlauf war die Heirat als Mittel verwickelt, um die Schweden in bezug auf die religiöse Toleranz sicher zu stellen. Als aber in dem Streit um den Königsthron Schweden in nichts nachgeben wollte, ja nicht einmal in dieser Hinsicht Aussichten für den Sohn Wladislaws eröffnen wollte (natürlich aus der vermutlichen Ehe mit der Pfälzerin), sank das Interesse Wladislaws für diese Heirat („Du brauchst dich nicht zu beeilen“ an Kaspar Dönhoff). Als aber die Verhandlungen von der Erledigung des Thronstreites zum territorialen Streit Polens, von einem ewigen Friedensschluß zu einem längeren oder kürzeren Waffenstillstand herabstiegen, da zieht sich Wladislaw IV. schon Ende Juli oder Anfang August, also noch vor dem Schtumdorfer Vertrag aus dieser Affaire auf ziemlich unartige Weise (er überliefert der Prinzessin ohne Wissen einen Brief mit dem Vorschlag, ihre Konfession zu wechseln).

Aber auch das Verhältnis Englands zu Wladislaw IV. hatte sich bereits in der zweiten Hälfte der Verhandlungen geändert. Nach der Verheiratung des bayrischen Kurfürsten mit der Tochter des Kaisers waren die Aussichten auf eine friedliche Wiedergewinnung der Pfalz durch die Vermittlung des polnischen Königs bedeutend gesunken.

So also hatte sich eine Masche des künstlich verschlungenen Pazifikationsplanes (die Heirat mit der Pfälzerin) noch vor der Schließung der Traktats mit Schweden gelöst, Wladislaw aber

wußte sie kühn durch eine andere zu ersetzen. Es handelt sich um die berühmte Aktion, Schlesien wiederzugewinnen.

Die schlesischen Stände, welche im Prager Traktat durch den Kurfürsten von Sachsen dem Kaiser preisgegeben waren, wandten sich an Wladislaw mit der Bitte um Vermittlung, damit ihr religiöser und politischer Besitzstand nach den Artikeln des Dresdner Friedens gesichert würde. Es war dies also eine neue Form der Intervenienz in den Angelegenheiten Deutschlands, die Wladislaw eifrig ergriff.

Es ist zu bemerken, daß infolge des ablaufenden Waffenstillstands zwischen Schweden und Polen, es zwischen Wladislaw IV. und dem Kaiser zu einer geheimen Militärkonvention oder der sog. „coniunctio armorum“ kam. Dem Kaiser ging es hauptsächlich um die Erlaubnis Polens, Aushebungen veranstalten zu dürfen, Wladislaw wünschte die Verbreitung und Übertragung der Kriegsoperationen auf die benachbarten Länder des deutschen Reiches, namentlich auf Schlesien (die Mission Johann Kasimirs nach Wien behufs Übernahme des Oberbefehls über ein gemischtes kaiserliches und polnisches Korps in Schlesien). Diese von Wladislaw beabsichtigte Diversion von der Seite Schlesiens und die unaufhörliche Intervenienz zu Gunsten der Schlesier versetzten die Wiener Sphären in Unruhe. Den Schlesiern gab man zu verstehen, sie würden besser tun, wenn sie sich auf den Kaiser selbst verlassen würden, Wladislaw aber erhielt die ziemlich trockene Antwort, daß sich die kaiserlichen Truppen in Schlesien selbst Rat schaffen würden. Die Militärkonvention blieb also ohne jegliches Resultat (die Aushebungen für den Kaiser ausgenommen).

Hätte Wladislaw wirklich daran gedacht, Schlesien mit Gewalt oder durch List loszureißen? Hätten die Schlesier wirklich gewünscht, sich vom Deutsehen Reich loszureißen und mit Polen zu verbinden? Beide Fragen wurden in Wien erwogen.

Wir erlauben uns, es zu bezweifeln. Diese geheimen Umtriebe mit den Schlesiern (hauptsächlich mit dem Fürsten von Brieg, Johann Christian) hinterbrachte dem Wiener Hofe Frau Ursula (Meierin) mit der Bemerkung, daß der Kaiser besser daran täte, den aufrührerischen Fürsten in Schlesien ihr Land zu nehmen und es Johann Kasimir zum Lehen zu geben. Statt eines rebellischen Fürsten hätte er einen Neffen zum treuen Bundesgenossen. Diese Ursula war die stete Vermittlerin zwischen Warschau und Wien, die vertrauteste

Freundin Wladislaws in dem Maße, daß selbst bei den geheimsten Angelegenheiten (wie z. B. bei der Militärkonvention) die ganze Korrespondenz vor ihr übermittelt wurde. Man kann nicht annehmen, daß sie ihre Mündel verriet, eher, daß sie die Projekte derselben dem Kaiser eingab.

Somit war auch jene beabsichtigte schlesische Diversion nichts anderes, als ein kleiner Teil des allgemeinen Planes, in Sachen des Deutschen Reiches, sei es friedlich sei es mit den Waffen, zu intervenieren — doch immer im Bündnis mit den Habsburgern in Aussicht auf Festsetzung des Hauses im Deutschen Reich — in Aussichten, die sich, wie wir sehen werden, teilweise verwirklichten.

Ob Wladislaw wirklich für eine Entscheidung des schwedischen Thronstreites mit den Waffen und für die Rückgabe der dem Königreich Polen entrissenen Länder war — bezweifeln wir ebenfalls. Der Kaiser bot ihm im Falle des Krieges 500.000 fl. für ein Jahr an, Graf Onate 100.000 fl. im Namen des spanischen Königs. Allerdings hatten sich diese Vorschläge verspäten können, Wladislaw konnte unentschieden sein, doch hätte das den Frieden nicht unterbrochen. Wie sehr sich bereits Wladislaw den Gedanken an die Wiedererlangung des schwedischen Thrones (wenigstens für seine eigene Person) aus dem Sinne geschlagen hatte, das ersieht man aus dem Verlaufe der Traktate. Man gewinnt bei einer Gelegenheit (beim Konflikt um Livland) den Eindruck, daß Wladislaw dem Drängen der polnisch-litauischen Kommissäre nachgegeben und auf den schwedischen Königstitel um den Preis der Wiedergabe Livlands verzichtet hätte, wenn den Schweden etwas daran wäre gelegen gewesen. Er entschlug sich nicht und konnte sich nicht der Sorge um das Los seiner Familie, um die Zukunft seines Hauses entschlagen. Und dies ist der unaufhörliche Gegenstand seiner Bestrebungen.

Überall wo es sich um geheime Umtriebe zwischen Wladislaw und dem kaiserlichen Hofe handelt, spielt die erste Rolle Valerian Magni. Ein Mönch (Kapuziner), Italiener (Mailänder) von Geburt, hatte er einen Bruder, der mit einer Verwandten des Wiener Bischofs, des Kardinals Ditrichstein, verheiratet war. Durch ihn gelangte er an den kaiserlichen Hof und wurde von diesem zu Pertraktationen mit dem polnischen Könige, dessen volles Vertrauen er gewann, verwendet.

Wessen Agent er war — ob des Kaisers, ob auch Wladislaws IV. —

läßt sich schwerlich feststellen. Er selbst formuliert das Ziel seines Handelns als Dienst „per la fide catolica, Sacro Romano Imperio et per gli interessi della Serma Casa“. Aber Wladislaw wußte ihn augenscheinlich zu überzeugen oder auch für seine Zwecke zu bestimmen. Magni tritt bereits in den Unterhandlungen zwischen Wallenstein und dem Prinzen Wladislaw auf, wo es sich um Aushebungen handelte. Er verwendet sich für die Pazifikationsprojekte Wladislaws, wofür er sich den Vorwurf des Gedankens „acri e choimerici“ von Seite des Bundesgenossen Österreichs, des Kardinals Barberini, zuzieht. Er spielt schließlich eine ungeheure Rolle im Wendepunkte des Lebens Wladislaws — in Angelegenheit der Heirat desselben mit der Erzherzogin Cäcilie Renata.

Zu Anfang des J. 1635 weilt Magni mit einer Mission von Wladislaw IV. in Wien beim Kaiser. Gleichzeitig erhielt Richelieu die Nachricht, daß Magni unter dem Vorwande, die Mitgift der Königinnen Anna und Konstanze für den polnischen König und dessen Brüder zu erhalten, über die Heirat der kaiserlichen Tochter mit Wladislaw verhandelt, wobei von einer Entschädigung des Königs oder eines seiner Brüder mit Besitzungen in Sachsen, Brandenburg oder auch in Schlesien die Rede sein soll. Daß diese Nachricht wenigstens zum Teil wahrhaft ist, bestätigt Magni selbst, der dem Nuntius anvertraute, daß Wladislaw beim Kaiser Schritte tue, daß dieser statt jener Mitgift einem seiner Brüder als Entschädigung ein Fürstentum in Schlesien (vgl. den Plan der gleichzeitigen Intervenienz) verleihe, der König von Spanien aber — das Fürstentum Bari. Nur in einem Punkte scheint das Gerücht sich mit der Wahrheit nicht zu decken, daß er nämlich auf die Heirat mit der Pfälzerin verzichte. Im Gegenteil, eben durch die Vermittlung Magnis gab Wladislaw Sicherstellung der Rechte und Privilegien der katholischen Religion, im Falle die Heirat zu stande käme.

Die Mitte des Jahres 1635 ist wahrhaft ein Wendepunkt im dreißigjährigen Kriege. Der Kaiser scheint bereit zu sein, endgiltig die antihabsburgische Opposition zu brechen. Diese Pläne wurden gleich zu Anfang durch den Schtumdorfer Waffenstillstand gekreuzt, der den Schweden die Hände löste. Richelieu aber hatte in Hinsicht auf Polen noch viel weiter gehende Absichten. An den französischen Gesandten gingen förmliche Befehle ab, Wladislaw IV. nun nicht nur Vermittlung, sondern ein Schutz- und Trutzbündnis gegen die Habsburger mit Subsidiengeldern anzubieten mit Aner-

kennung der Anrechte auf Schlesien, ja sogar mit der Bedingung eines gemeinsamen Friedensschlusses (Dezember 1635). Jetzt hatten sich auch den Franzosen die Augen geöffnet, daß die Heirat mit der Pfälzerin den Habsburgern Schach bot. So entbrennt gegen Ende des J. 1635 ein erbitterter Kampf — in Rom um die Kardinalstimmen zwischen den Einflüssen Frankreichs und der Habsburger, in Warschau am königlichen Hofe zwischen dem französischen Botschafter d'Avaux und dem Abgesandten des Kaisers P. Magni. Jetzt erst war der Augenblick gekommen, da Wladislaw zwischen dem einem und dem anderen Bündnis wählen, die Früchte seiner langjährigen. andauernden und schwierigen Mediationspolitik pflücken konnte. Jetzt war der Diplomatie Polens im XVII. Jahrh. die Möglichkeit geboten, in ganz neue Bahnen einzulenken. Nur dieses Projekt eines Bündnisses mit Frankreich war etwas wirklich Ernsthaftes, nur von ihm und nicht von einem englischen Bündnis konnte man faktische, unzweifelhafte Vorteile erwarten.

Wozu wird sich Wladislaw entschließen, oder besser, welcher Einfluß wird überwiegen — der habsburgische oder der französische? Wer wird dem anderen zuvorkommen: Magni dem Avaux oder auch umgekehrt? Antworten wir von vornherein: der erstere.

Im allgemeinen ist die Instruktion für den P. Magni (vom 23. November 1635) vom Kaiser an Wladislaw dunkel und rätselhaft. Der Kaiser versichert, daß er alles tun werde, was möglich ist, doch soll Magni auf die Unmöglichkeit der Befriedigung aller Forderungen Wladislaw aufmerksam machen.

Was die Pazifikation anbetrifft, so ist der ursprüngliche Text des kurzen Entwurfes, daß der Kaiser einwillige — durchgestrichen und durch die Worte ersetzt, daß Magnus mit Wladislaw die Wege und Mittel finden möge.

Was die Heirat mit der Pfälzerin anbetrifft, so ist nicht gesagt, daß der Kaiser einverstanden sei, nur daß Magni darüber wachen solle, daß daraus für den Kaiser und die Christenheit kein Schaden erwachse.

Auf diese Mission antwortete Wladislaw, daß er angehört habe, was ihm Magni „graviter et prudenter“ mitgeteilt, daß er „profecta felicitatis“ höchst schätze. daß er die Ratschläge („non minus fida quam salutaria“) vom Kaiser „tanquam ab altero parente“ angenommen habe und ihm „filiali cultu“ folgen werde (vom 20. Januar 1635). Vier Monate später schreibt der Kaiser an Wladislaw, er habe

aus dem Briefe Magnis erfahren, daß Wladislaw nach günstiger Erledigung der Sache nach Wilno aufgebrochen sei, daß dieser Brief ihn ungemein erfreut und aufgerichtet habe und daß er von nichts anderem so gern hören wolle, als „de continuis quam prosperrimis successibus suis“, daß er ihm „animo coniunctissimo“ gratuliere zu dem, was geschehen („de preteritis“) und ihm „omnis felicitatis cumulum“ für die Zukunft wünsche.

Augenscheinlich ist zwischen dem ersten und zweiten Zeitabschnitt etwas geschehen, was sowohl den Kaiser als auch Wladislaw mit großer Befriedigung erfüllt (am 6. Februar erneuert Wladislaw in Rom seine Bitte um den Kardinalshut für Magni).

Im antihabsburgischen Lager (Gniewosz) verlautete es, daß Magni mit einer Mission vom Kaiser, dem König von Ungarn, dem Herzog von Bayern, dem König von Spanien und dem Herzogtum Florenz gekommen sei, um die Heirat mit der Pfälzerin zu verhindern, und daß er Wladislaw unter sehr günstigen Bedingungen ein Bündnis vorschlage. Bald sollte in derselben Angelegenheit auch der Kardinal Ditrichstein ankommen.

Im Archiv Simancas hat sich eine Urkunde gefunden, die nicht nur von einem Bündnis, sondern von einer dynastischen Verbindung der Habsburger mit den Wasa spricht, und in der die Wasa im Falle der Wiedergewinnung Schwedens nach ihrem Aussterben ihre Rechte auf die Habsburger übertragen und umgekehrt der Kaiser ihnen einen gleichbedeutenden Anteil an den Besitzungen der österreichischen Krone nach dem Aussterben seiner Familie zusichert. Außerdem verspricht er im Laufe des 26-jährigen Waffenstillstandes dem Könige und dessen Brüdern „consilio, auctoritate, tractatibus nec non suppetiis militaribus ... ex ditionibus et portubus suis“ bei der Wiedergewinnung Schwedens zu helfen und sie mit „pensionibus, matrimoniis ac dignitatibus ecclesiasticis politicis ac militaribus“ zu unterstützen (namentlich in den den Türken abgenommenen Ländern). Dafür versprach Wladislaw als erblicher König von Schweden „unionem et amicitiam“, als polnischer Wahlkönig aber die Verengung dieser Freundschaft „quam ... strictiorem“ mit dem polnischen Reich.

Wir kennen diesen Akt von der Bestätigung desselben durch den Sohn Ferdinands II. her, den späteren Kaiser Ferdinand III. (vom 16. März 1637), seine Entstehung jedoch reicht zweifellos in diese Zeit.

War das alles, was Wladislaw vom Kaiser gewonnen hatte? Wir bezweifeln es. Jedenfalls kennen wir den Ratifikationsakt (vom 10. Mai 1645), auf Grund dessen der Kaiser die Verpfändung Oppelns und Ratibors als Entschädigung für die Mitgift der Königinnen Anna, Konstanze und Cäcilie Renata bestätigt, wobei noch die vom Kaiser Ferdinand auf das Fürstentum Wittingau in Böhmen geliehenen Summen miteinberechnet sind (zusammen 500.000 poln. Gulden, die Gesamtsumme des Pfandobjektes ist um vieles größer). Wir wissen, daß diese Transaktion mit der österreichischen Heirat Wladislaws in Verbindung stand.

Sollte in dieser Zeit der Heiratsvergleich, Wladislaw und Cäcilie Renata betreffend, zustande gekommen sein? Wir bezweifeln es. Wladislaw versicherte dem französischen Gesandten mit seinem Ehrenwort, daß er die Pfälzerin heiraten wolle, falls sie zum Katholizismus übertreten würde. Der Wojwode von Bełz versicherte, daß der Kaiser in diese Heirat eingewilligt hatte, auch wir ersehen aus dem rätselhaften doch hinreichend durchsichtigen Wortlaut der Instruktion, daß Magni den Befehl hatte, die Angelegenheit zu überwachen, aber nicht zu hindern.

So barg diese habsburgisch-wasasche dynastische Verbindung das Projekt der österreichischen Heirat in sich, doch war sie von demselben unabhängig.

Vergegenwärtigen wir uns, was später über diese Sache verlautet (der französische Botschafter de Rorté). Nach der Abreise d'Avaux' wußte Magni eine solche Herrschaft über Wladislaw zu gewinnen und derartig die Vorteile dieser Heirat für den König und seine Brüder vorzustellen, daß Wladislaw schließlich, um ihn loszuwerden, zusagte, doch schriftliche Bedingungen stellte, die er für durchaus unannehmbar hielt. Magni indessen begab sich zum Kaiser. Er und Ossoliński arbeiteten auf dem Reichstag in Regensburg so emsig an dem Plane, daß der Kaiser seine Zustimmung gab. Wladislaw wurde durch diese Einwilligung überrascht und mußte den Vergleich bestätigen, er behielt sich nur noch die Ratifikation des spanischen Königs vor.

Alles das sind nur Märchen (der spanische König hat nie den Traktat ratifiziert), aus denen sich nur so viel Wahrheit herausschälen läßt, daß diese Heirat schon nach dem Bruche mit der Pfälzerin zustande gekommen ist (in der zweiten Hälfte des J. 1636), welcher Bruch einen lauten Skandal nach sich zog.

Was das Bündnis selbst anbetrifft, so scheint sicher zu sein, daß dessen Traktat in der Form, wie sie uns gegenwärtig vorliegt, nicht zu Lebzeiten Ferdinands II. gewechselt wurde, sondern nur eine schriftliche Verabredung (eine Präliminare) war, deren urkundliche Bestätigung durch den Tod Ferdinands II. verhindert wurde; daher wurde es erst am 16 März 1637 endgiltig unterzeichnet und zwischen Wladislaw IV. und dem Sohne Ferdinands II., Ferdinand III., gewechselt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1906. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

20 Listopada 1906

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9 et 10. Novembre — Décembre. 1906.

Sommaire. Séances du 12 et du 19 novembre, du 10 et du 12 décembre.
Résumés: 21. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 octobre 19 6.
22. Z. MATKOWSKI: Les „Aï ux" de Mickiewicz et l'Emile de Rousseau. Etude de littérature comparée.
23. F PAPÉE: Itinéraire d'une mission polonaise de Cracovie à Rome, vers 1458.
24. ST. LEWICKI. Les routes commerciales en Pologne au moyen-âge.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1906.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI „*Une page de l'histoire littéraire de l'Arianisme en Pologne*". III-e partie.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 octobre 1906 [1]).

M. J. CZUBEK présente un compte-rendu détaillé de ses recherches sur les manuscrits conservés au Musée National de Rapperswyl.

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1906

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. TRETIAK présente son article: „*Le pöëte polonais Adam Mickiewicz comme rédacteur de la »Tribune des peuples«*".

[1]) Voir Résumés p. 123.

Le Secrétaire présente le travail de Mlle L. Trzcińska: *„Les écoles primaires de la Republique de Cracovie (1815—1846)“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 NOVEMBRE 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. F. Papée: *„Itinéraire d'une mission polonaise de Cracovie à Rome, vers 1458“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. I. Baranowski: *„Les commissions établies dans les villes du Royaume de Pologne pour réformer l'administration municipale (1765—1787)“*.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

L. Boratyński: »Studya nad nuncyaturą polską Bolognettego (1581—1585)«. *(Études sur la nonciature de Bolognetti en Pologne 1581—1585)*, 8-o, p. 54.

M. St. Smolka présente son travail: *„Négociations sur un traité de commerce entre la Prusse et le Royaume de Pologne 1815—1825“*.

Résumés

21. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 25-go października 1906 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 octobre 1906).***

Au début de la séance M. le Président consacre quelques paroles chaleureuses à la mémoire de M. Jérôme Łopaciński, décédé à Lublin, pendant le mois d'août, à la suite d'un terrible accident. C'était un des collaborateurs zélés de la Commission qui perd en lui un précieux auxiliaire. Jeune encore, d'une santé robuste, il a été prématurément enlevé par une mort cruelle à la science dont il avait fait le but de son existence. Il s'était spécialisé dans l'étude des langues slaves; mais d'une intelligence peu commune et d'une acuité d'observation fort rare, il s'intéressait à tout avec compétence, et l'histoire de l'art entre autres lui doit quelques travaux remarquables. Ces travaux publiés dans les Comptes-rendus de la Commission se distinguent toujours par une consciencieuse érudition et prennent pour point d'appui les plus sérieuses recherches archivales. Ce fut un ardent pionnier, un travailleur persévérant qui fera un vide sensible dans la Compagnie.

M. Sokołowski expose ensuite les derniers résultats des investigations faite par M. Czerkiewski, au frais de la Commission, dans les anciens monuments de la Mazovie. Cette année-ci M. Czerkiewski a étudié et décrit les églises de Łomża, Szczepankowa, Wiznia, Niedźwiadna, Brok et Pultusk. Ces sanctuaires sont tous de belles constructions gothiques où se fait fortement sentir l'influence de l'architecture teutonique. M. Czerkiewski apporte aussi tous ses soins à rechercher les produits de l'art industriel. Il a découvert à Pultusk un superbe crucifix gothique, de fort beaux calices dont la valeur

artistique est considérable: à Szczepankowa une croix romane émaillée, provenant de la reliure d'un évangéliaire. Cette communication est illustrée d'excellentes photographies dues à M. Etienne Zaborowski.

M. Nicodème Pajzderski donne lecture d'un mémoire sur l'église de Zdzież, près de Borek, dans le Grand-Duché de Posen. Commencée en 1635, grâce aux libéralités de Stanislas Przyjemski, cette église fut consacrée en 1655, quoiqu'elle ne fût pas complètement achevée. Un architecte italien dont nous ignorons le nom en dirigea les travaux. L'architecture en est par cela même fort curieuse, car elle décèle des traces d'études sur les constructions dans le goût du moyen âge, élevées dans le Nord à l'époque du baroque. Les belles décorations de style qui se trouvent à l'intérieur de ce monument sont de diverses époques, à partir du baroque jusqu'à l'empire. Elles sont de premier ordre, non moins que plusieurs ouvrages de menuiserie qui attestent hautement que le niveau artistique atteint par notre industrie vers 1710. était des plus honorables. Cette église attirait de toute la Pologne une foule de pèlerins; aussi lui avait-on donné le nom de: Częstochowa posnanien. A la discussion qui succède à ce compte-rendu prennent part MM. le comte Georges Mycielski et Maryan Sokołowski.

D'après un manuscrit du XVII-e siècle conservé aux archives du monastère de Kalwarya, M. François Klein donne quelques renseignements sur les deux architectes qui construisirent l'église Saint-Pierre à Cracovie. Le premier, Jean Marie Bernardoni, jésuite, fit les plans de l'église et du couvent de Kalwarya Zebrzydowska. Le second, Paul Bandarth, succéda à Bernardoni dans la direction des travaux à Kalwarya et à Cracovie. C'est un personnage assez singulier qui sut mener de front deux arts forts différents: l'architecture décorative et... l'art dentaire.

Enfin M. Czermak donne quelques éclaircissements historiques sur deux tableaux du XVII-e siècle dont la photographie a été transmise à la Commission par M. Linniczenko d'Odessa. Ces deux peintures, provenant du château de la famille Mniszech à Wiśniowice, n'ont guère de valeur artistique; l'un représente la collation du titre de comte à la maison Mniszech, soi-disant par l'empereur Charles-Quint lui-même, l'autre, une satire contre la République de Pologne, à propos d'une sédition.

---

22. M. Z. MATKOWSKI. **„Dziady“ wileńskie a „Emil“ Russa. Studyum porównawcze.** ***(Les „Aïeux“ de Mickiewicz et l'Emile de Rousseau. Etude de littérature comparée).***

Dans les recherches comparatives ayant pour objet les trois premières parties du drame fantastique des Aïeux (Dziady I, II, IV), composé par Adam Mickiewicz à Vilna et à Kowno, toute l'attention des critiques n'a été fixée que sur les ouvrages étrangers dont l'auteur lui-même avait fait mention dans le contenu du poème. Suivant les indications de Mickiewicz on a examiné les relations qui existent entre les Aïeux et les chefs-d'oeuvre de l'époque du sentimentalisme exagéré: „La Nouvelle Heloïse“, „Werther“, „Siebenkäs“ de Jean Paul Richter et „Valérie“ de Mme Krüdener.

On y a ajouté quelques traces d'influence de René.

Dans ces recherches comparatives les deux courants principaux du lyrisme moderne se sont disputé la primauté à l'égard du chef-d'oeuvre polonais: le Werthérisme et le courant auquel a donné naissance la „Nouv. Héloïse“.

La thèse „Mickiewicz et Rousseau“ a pour but de prouver l'existence d'une source nouvelle qui permet de résoudre la question litigieuse des rapports littéraires des „Aïeux“ de Vilna avec d'autres ouvrages. Cette source nouvelle, attestée par des réminiscences nombreuses dans le poème polonais, c'est „Emile“ de J. J. Rousseau. Une analyse comparative a fait ressortir nombre d'affinités essentielles dont voici le résumé:

I. En ce qui concerne les éléments de la caractéristique des personnages notons les traits communs suivants:

1) L'idée d'un maître qui s'empare de l'imagination naissante de son disciple en lui faisant aimer les illusions du sublime et du beau, pour lui faire détester la réalité nue des choses. La conception du rôle de l'enthousiasme et de la folie, opposés à la raison, analogue aux idées de Rousseau; cette conception se fait aussi remarquer dans „l'Ode à la jeunesse“ de Mickiewicz. 2) L'éducation qui rend la réalité haïssable en amenant des conflits tragiques, idée empruntée à l'„Emile“, dans les pages consacrées à l'histoire de l'héroïne du roman. Sophie accuse ses parents a) de l'avoir élevée pour un homme d'un autre siècle, b) elle leur reproche aussi de lui avoir permis de lire des livres qui lui ont fait désirer des choses irréalisables. En plus du motif essentiel qui est identique avec le premier [1)], la situation ci-dessus nous fait connaître deux motifs

nouveaux: 3) L'élève rend ses éducateurs responsables des malheurs éprouvés 4) La condamnation du livre.

Il paraît que les motifs ci-dessus cités, joints aux traits caractéristiques du Vicaire savoyard, ont contribué remarquablement à produire la personne du Prêtre-précepteur dans la IV-me partie des „Aïeux".

Dans les caractères des autres personnages du drame de Mickiewicz on trouve les éléments suivants qui nous font remonter à „Emile":

1) L'idée d'un amour passionné pour un idéal féminin imaginé (Emile-Gustave). Les manifestations extérieures de ce phénomène psychique correspondent réciproquement dans les ouvrages comparés: les „amoureux sans savoir de qui" (expression de Rousseau) détestent la réalité et les jeux frivoles du monde. 2) L'amour dont l'objet a quelques apparences de réalité, quoique cet objet n'existe que dans l'imagination: les héroïnes de Rousseau et de Mickiewicz cherchent un appui pour leurs rêves amoureux dans des personnages de romans. (Sophie est amoureuse de „Télémaque", l'héroïne du I. fragment des „Aïeux" admire Gustave Linar, le héros du roman de Mme Krüdener „Valérie"). 3) L'amour imaginaire est nourri par le pressentiment vague de l'existence réelle d'un amant parfait, qui cherche à son tour celle qui lui est destinée. 4) L'amour considéré comme âme commune de deux êtres qui ne font qu'une personne morale.

Dans les caractères des amants désespérés après la crise tragique, on peut remarquer les rapprochements suivants:

1) La souffrance morale opposée aux apparences de la santé physique. 2) L'idée de la mort morale et de ses genres. Mickiewicz a combiné probablement cette théorie de Rousseau avec le motif populaire du spectre du défunt errant après la mort, en créant le héros du drame, Gustave. 3) L'idée de l'isolement de l'amant trahi. 4) L'idée de la confession de l'amant à son maître d'enfance.

II. En ce qui concerne la construction du récit de l'amour malheureux, les détails qui faisaient la différence essentielle entre le poème de Mickiewicz et les ouvrages auxquels on l'avait comparé jusqu'ici, ces mêmes détails unissent les „Aïeux" à „Emile". C'est l'idée d'éloigner la femme infidèle de la scène pour donner la parole à l'amant solitaire. La composition de la confession de l'amant faite au maître qui l'a instruit a pour base la même conception psy-

chologique chez Mickiewicz et chez Rousseau. C'est que la douleur effrénée précède le désespoir froid, qui fait naître la haine et le désir de la vengeance. Le héros des „Aïeux", Gustave, exprime lui-même très nettement ces deux états d'âme, en parlant de „l'heure de douleur" qui sera suivie de „l'heure de désespoir". Avec une clarté égale, de même qu'avec une construction schématique identique, „Emile" explique sa crise dans la lettre I.

III. La comparaison du chef-d'oeuvre polonais à la plus abondante de ses sources littéraires est de nature à mettre en lumière des éléments inconnus jusqu'ici. La personne du Prêtre précepteur, que l'on a traité comme un accessoire purement décoratif, fait partie essentielle du poème. Gustave, qui personifie aussi les aspirations littéraires de Mickiewicz, rend son maître responsable de ses malheurs et de ceux de ses condisciples. La cause de leurs malheurs a été l'imagination déréglée et le sentiment exalté par l'influence du Maître. Ni la personne du Maître, ni les camarades de Gustave ne correspondent aux événements réels de la vie de Mickiewicz. Il est probable alors que Mickiewicz, en parlant des condisciples de Gustave, a songé aux prédécesseurs de son héros dans la martyrologie amoureuse: Saint Preux, Emile, Werther, Linar, René. Je suis incliné à croire que dans le maître de Gustave, Mickiewicz a personnifié cette influence puissante, exercée par l'initiateur du sentimentalisme exalté: l'auteur de la Nouvelle Héloïse et d'Emile. A ce point de vue on peut discerner dans le poème de Mickiewicz un symbole produit par le concours de trois éléments organiquement unis: le symbole du Maître, des disciples et de l'école. L'école se joint visiblement à l'interprétation symbolique du Maître et des disciples. Une école où Gustave hanté par les visions des grands événements historiques les réalise avec ses camarades dans les jeux enfantins. Et sur la scène de ces jeux héroïques apparaît tout à coup l'incorporation de l'idéal rêvé: Elle. Les visions héroïques disparaissent. Elle commence son règne. Cette école symbolise très clairement le romantisme européen: l'élément historique et l'idéal de l'Eternel féminin s'y disputèrent la domination; et c'est avec justesse qu'en cherchant les germes de ce courant puissant on remonte aux idées du citoyen de Genève; c'est ce qu'a fait Mickiewicz en 1823 — selon l'hypothèse du symbole littéraire dans la IV-me partie des „Aïeux".

---

23. M. F. PAPÉE. **Itinerarium poselskie z Krakowa do Rzymu ok. r. 1458. (Z Metryki kor. Ks. XI, str. 124).** ***(Itinéraire d'une mission polonaise de Cracovie à Rome, vers 1458. [Extrait des Registres matricules de la Couronne. Liv. XI, p. 124]).***

Dans le compte-rendu d'un précédent travail sur les Livres de Casimir-le-Grand des registres matricules de la Couronne à Varsovie (année 1906, Nr. 3), nous avons déjà fait mention de ces „notes de chancelleries" si instructives et si curieuses. Celle que nous publions aujourd'hui peut être comptée parmi les plus intéressantes. C'est une sorte de liste des étapes de Cracovie à Rome, avec l'indication des distances entre chacune de ces étapes en milles (miliaria). La route à suivre est la plus courte possible: elle traverse les provinces de la Haute Hongrie (par la vallée de la Waga) et laisse de côté les grands centres, comme Vienne et Venise. Le passage des Alpes répond à la ligne actuelle du chemin de fer par Pontebba, c'est-à-dire s'effectue par la vieille voie que l'on suivait dès l'époque romaine. Malgré la suppression de tout détour il ne fallait pas moins d'un mois pour accomplir un semblable trajet. Le copiste du XV-e siècle qui a transcrit ce document sur les registres de la couronne a défiguré les noms de plusieurs localités; il n'a pas été néanmoins difficile de restituer leur correcte nomenclature à presque tous les endroits. Cette attribution se présente en une rubrique parallèle au texte.

Les mesures de longueur du moyen âge sont loin d'être complètement connues et il est fort malaisé d'en fixer les unités à cause des types infiniment variés suivant les époques et les provinces, les localités mêmes. L'itinéraire que nous publions est donc une précieuse contribution à l'étude de ces mesures. Admettons tout d'abord que les milles dont il est ici question sont les grands milles usités dans l'Europe orientale, surtout en Allemagne. En Italie le mille était plus court. Ceci adopté, nous constatons que les distances sont assez exactement indiquées jusqu'aux frontières de l'Italie, c'est-à-dire jusqu'à Passendorph (Passeriano). A partir de cet endroit il y a des erreurs manifestes et grossières. Le total général donné nous servira de point de départ dans nos calculs: il est de 193 milles. Ce chiffre a sans doute été inscrit en général et sans vérification des distances particulières entre les étapes, car si nous procédons à cette vérification nous ne trouvons plus qu'une somme de 179 milles. Il est donc évident qu'il y a des erreurs d'indication de dis-

tances dont le total réparti entre toutes les étapes s'élève à 14 milles. Remarquons d'abord avant le nom de Zerscheil (Sacile) deux mots barrés: Spenberg IIII et Pessendorph, desquels le premier devrait être restitué avec le chiffre IIII, et le second corrigé vraisemblablement en Pordenone avec le chiffre I, ainsi que l'exige la distance assez considérable entre Passeriano et Sacile. Plus loin à côté de la première Florencia (Firenzuola) le chiffre de la distance entre cette ville et Bononia (Bologne) 2 milles et demi, est évidemment trop faible, il devrait y avoir au moins 5 milles et demi. De même, puisque la distance entre S. Quirico et Acquapendente est plus grande qu'entre Sienne et S. Quirico, il faudrait à côté du mot Acquapendente le chiffre 7 et non le chiffre 1. Par contre la distance indiquée entre Scarperia et Florence est trop élevée, tandis que celle de Florence à Sienne est trop réduite; il est permis de supposer qu'il y a eu ici interversion des chiffres et qu'il faut lire, à Florence 5, à Sienne 8. Toutes ces corrections (4 + 1 + 3 + 6) graphiquement très justifiées donnent précisément ce chiffre de 14 formant l'écart que nous avons signalé. Toutefois en dehors de ces fautes dues à la négligence du copiste, il y en a d'autres qui accusent l'emploi d'unités de mesures différentes (par exemple: Viterbe 3 et Sutri 3). Si l'on considère donc que la partie allemande de l'itinéraire est assez exacte, tandis qu'au contraire, celle qui concerne l'Italie est défectueuse, que dans les provinces frontières de l'Italie, dans le Frioul entre autres le document porte des dénominations allemandes, que pour les localités plus éloignées, il y est aussi fait usage d'appellations allemandes ou tout au moins allemanisées, on est autorisé à attribuer à cet itinéraire une origine allemande. A cette époque il existait une foule d'itinéraires de ce genre. On ne peut donc accepter comme original que le commencement de cette pièce.

S'il nous était permis de formuler une hypothèse au sujet de l'inscription de cet itinéraire dans les registres matricules, nous ferions remarquer qu'en 1454, Jean Lutkowicz de Brzezie, doctor insignis, ainsi que l'appelle Długosz, fut envoyé à Rome. Ce personnage fut promu en 1455 à la dignité de Vice-Chancelier et, à ce titre, eut à sa disposition les registres de la couronne. Il fut plus tard évêque de Cracovie.

Les villes situées sur le parcours de l'itinéraire que nous publions, devraient intéresser les jeunes érudits que l'Académie en-

voie à Rome, surtout si ses villes possèdent des archives. Il serait aisé d'y trouver des traces des missions et ambassades polonaises. Les savants hongrois n'ont pas manqué de mettre à profit ces indications et leurs recherches ont été couronnées d'un plein succès.

Nota miliaria de Cracovia versus curiam Romanam.

Et primo de Cracovia 2 miliaria ad

Skauinam,	Skawina
item ad Zathor 4,	Zator
item ad Canthy 3,	Kęty
item ad Skoczow 4,	Skoczów (au district de Teschen)
item ad Jablonkow 4,	Jabłonka
item per silvam ad Crosno 5,	Krasno (au méridional de Czaczy)
itam ad Novam Civitatem 2,	Kiszucza-Ujhely (Neustadtl)
item ad Zilima unum,	Zsolna (Sillein)
item ad Trenczin 6,	Trencsin
item ad Novam Civitatem 3,	Vag-Ujhely (Neustadtl)
item ad Ternauam 6,	Tyrnawa
item ad Presborg 6, et ibidem est navigium per Danubium	Pressburg
item ad Honborg 2,	Hainburg
item ad Bruk 2,	Bruck a. d. Leitha
item ad Novam Civitatem 6,	Wiener Neustadt
item ad Nayborch 2,	Neuenkirchen
item ad Schodvin 2,	Schottwein
item ad Kymborg 5,	Kindberg
item ad Bruk 3,	Bruck a. d. Mur
item ad Leben 2,	Leoben
item ad Knotenfelt 4,	Knittelfeld
item ad[1]) Denborg 2,	Iudenburg
item ad Hunczmorg 3,	Unzmarkt
item ad Frizach 5,	Friesach
ad Sanctum Vitum 4,	St. Veit
ad Vilburchen 3,	Feldkirchen
ad Villac 3,	Villach
ad Arnoltum 2,	Arnoldstein

[1]) Suit: *Vilburchen Iy* biffé.

ad Malfreget 3,	Malborget
item ad Clusam 3,	Chiusa
ad Pessendorph 3,	Passeriano
item ad[1]) Zerscheil 4,	Sacile
ad Cunhlon 2,	Conegliano
ad Teruicz 3,	Trévise
ad Padvam 5,	Padoue
ad Ferrariam 10,	Ferrare
ad Bononiam $7^1/_2$,	Bologne
ad Florenciam $2^1/_2$,	Firenzuola [$5^1/_2$?]
ad Skarpariam 3,	Scarperia
ad Florenciam 8,	Florence [5?]
ad Senes 5.	Sienne [8?]
ad Sanctum Clericum 6,	S. Quirico
ad Aquam pendentem 1,	Aquapendente [7?]
ad Sanctum Laurentium 1,	
ad Lacum 2,	Lago di Bolsena
ad Montem Flasconis 2,	Montefiascone
ad Viterbium 3,	Viterbe
ad Sutris 3,	Sutri
ad Torin 3,	?
ad Romam 3.	Rome.

Summa miliarium centum nonaginta III.

---

24. STANISLAUS LEWICKI. **Drogi handlowe w Polsce w wiekach średnich.** ***(Die Handelsstraßen Polens im Mittelalter).***

Vorliegende Arbeit versucht einen jener Gedanken zu verwirklichen, die Prof. Marian Sokołowski in seinem Referat während der zweiten Versammlung der polnischen Historiker im Jahre 1890 aufgeworfen hatte. Von ihm angeregt, faßte der Autor den Plan, die Frage der Erforschung des polnischen Straßenwesens im Mittelalter zu ergründen, eine Frage, die für eine zukünftige Geschichte des polnischen Handels unzweifelhaft grundlegend sein muß.

Aufgabe des Verfassers war es, eine möglichst genaue Karte

[1]) Suivent: *Spenberg IIII*, *Pessendorph* (Spenberg = Spilimbergo) biffés.

der Handelsstraßen zu entwerfen und sodann die einzelnen Straßen zu beschreiben. Die Abhandlung lehnt sich an Quellen und Quellenbearbeitungen, die methodische Schwierigkeit aber der speziellen Beschreibung löste der Verfasser in der Weise, daß er eine Reihe alter Städte des Freistaates, die natürlich in dieser Hinsicht die entsprechenden Bedingungen besitzen, zu Zentren und Knotenpunkten der ringsum ineinanderlaufenden Straßen wählte. Nachdem er zuerst das Zentrum charakterisiert hat, beschreibt er darauf die aus demselben führenden Wege.

In der Einleitung schildert der Verfasser den Charakter der mittelalterlichen Handelsstraßen.

Die Handelsstraßen im Mittelalter hatten für das damalige Handelsleben eine ganz andere Bedeutung, als dies vom heutigen Gesichtspunkte aus scheinen könnte. Sie waren nämlich Zwangsstraßen, deren Richtung durch das Gesetz vorgeschrieben wurde. Die Kaufleute. die diese befohlene, sog. „gewöhnliche“ Straße nicht einschlugen, sondern Seitenwege suchten, wurden mit Gefängnis, Güterkonfiskation, manchmal sogar mit dem Tode bestraft. Die Genesis des sog. „Straßenzwanges“, der das charakteristische Merkmal des mittelalterlichen Handels ist, glaubt der Verfasser in zwei Faktoren zu finden: in dem Interesse der Regierenden, die auf diese Weise eine möglichst genaue Zollkontrolle durchführen wollten, und zweitens in dem Interesse der Städte, die, sobald sie auf irgendwelche Art auf den König Einfluß, resp. seine Gunst gewonnen hatten, verschiedene Handelsprivilegien erhielten, welche natürlich insofern einen gewissen Wert hatten. inwiefern sich der Handelsverkehr nach diesen Städten zog und daselbst Halt machte.

Am engsten war mit dem Straßenzwange eines jener Stadtprivilegien verbunden, und zwar „das Stapelrecht“ In einer Stadt, die dieses Recht besaß. mußte der Kaufmann mit seiner Ware liegen bleiben, dieselbe an einem bestimmten Platze niederlegen und durch eine genau festgesetzte Zeit ausschließlich an die Ortskaufleute verkaufen. Mit diesem Stapelrecht verknüpfen sich noch verschiedene andere Handelseinschränkungen für fremde Kaufleute oder „Gäste“ zu Gunsten der Stadt. Kein Wunder also, daß bei einem solchen Sachverhalt die Städte mit Stapelrecht die strengsten Wächter der vorgeschriebenen Wege waren, und die Stadtchroniken und Geschichtsquellen sind voll von Beschreibungen verschiedener Strei-

tigkeiten und oft jahrhundertelanger und blutiger Konflikte um Stapelrecht und Straßenzwang.

Als Entschädigung für diesen Zwang sprachen die Könige den Kaufleuten auf den gewöhnlichen Straßen Sicherheit zu und gesetzlichen Schutz, was Leben und Gut anbetrifft. Augenscheinlich aber hielten weder dieses Unterpfand der Sicherheit noch die Furcht vor der Rache des auf Umwegen umkreisten Stapelplatzes den Verlusten des Kaufmannes das Gleichgewicht, wenn sie unaufhörlich sich auf Seitenwegen durchzuschwärzen suchten.

Eben aus Rücksicht auf diese ihre besondere Bedeutung verdienen die Handelsstraßen des Mittelalters genau erforscht zu werden, was jedoch bisher im allgemeinen nirgends in höherem Maße geschehen ist.

Im mittelalterlichen Polen herrschte, wie dazumal in ganz Europa, das System partikularistischer Interessen, das auf dem Gebiete des Handels in der Gestalt des Straßenzwanges und Stapelrechtes auftrat. Im Lichte dieser beiden Erscheinungen nimmt also auch hier das Straßenwesen des Handels eine spezielle Bedeutung an.

Denn außer der ihnen eigentlichen Bedeutung, daß sie das Bett des Warenverkehrs sind, außer ihrer kulturellen Bedeutung, daß sie Wege sind, auf denen dem Handel Aufklärung und Fortschritt nachziehen, außer ihrer politischen Bedeutung endlich, daß sie die Bahnen politischer Einflüsse und die gewöhnlichen Straßen feindlicher Überfälle darstellen — nehmen sie überdies die Bedeutung des wichtigen und ausdrücklichen Faktums einer ökonomischen Politik an, die nicht das Wohl des Landes sondern das privilegierter Gruppen im Auge hatte.

Die Abhandlung besteht aus 7 Abschnitten, von denen ein jeder die Straßen eines betreffenden Zentrums bespricht. So wendet sich der Verfasser im ersten Abschnitt der Straßenarterie von Kijew zu, als der ältesten, und unterscheidet dabei die Straßen: von Perejesław, Trypol, die Karawanenstraße, die von Białocerkiew, Bracław, Białogród, die litauische, die von Wyszohrad, Ostr und Iwnica.

Die wichtigste für uns ist die Straße von Białogród, die über Włodzimierz in das Innere Polens führte.

Im zweiten Abschnitt beschreibt der Verfasser die Straßen von Włodzimierz, besonders die drei sehr wichtigen: die kujavische, die masovische und die Lemberger Straße.

Von Lemberg gingen, wie der dritte Abschnitt beweist, in sehr langen Strahlen Wege aus, auf denen sich der östliche Handel bewegte; so die Tatarenstraße nach Kaffa, einige Straßen nach Konstantinopel, eine nach Ungarn, zwei nach Krakau, drei nach Breslau und zwei über Masovien nach Thorn.

Im vierten Abschnitt werden die Krakauer Straßen beschrieben: also zwei Straßen von Krakau nach Wien, eine nach Posen, zwei nach Thorn und Danzig und eine nach Litauen.

Breslau ist das Zentrum, das im fünften Abschnitt besprochen wird. Von hier aus laufen zahlreiche und weitverzweigte Straßen nach Krakau, Wien, Prag, Leipzig, Frankfurt, weiter nach Posen Thorn und Danzig — nach Danzig, ohne Thorn zu berühren — schließlich nach Warschau.

Im sechsten Abschnitt behandelte der Verfasser die bisher nicht beschriebenen Straßen von Posen nach Frankfurt und Danzig.

Im siebenten und letzten Abschnitt ergänzt der Verfasser bei den Zentren Thorn und Danzig die Danziger Wege: nach Pommern, Litauen und Dobrzyń und die Thorner Straßen: nach Litauen und Bardyjow.

Nach Aufstellung dieser Straßen faßt der Verfasser am Schluß die von ihm erzielten und auf einer Gesamtmappe verzeichneten Resultate zusammen.

In erster Reihe also gewinnt man die Bestätigung der Tatsache, daß an der Wende des Altertums und des Mittelalters, resp. in der Mitte des Mittelalters, die Handelsstraßen ihre bisherige Richtung in eine direkt entgegengesetzte verwandelten. Die alten Römer und Etrusker zogen, wie Sadowski bewiesen hat, ebenfalls durch polnische Länder auf mehreren Straßen nach dem baltischen Meer, um Bernstein zu holen, also vom Süden nach Norden.

Nun aber verknüpfen sich die Haupthandelsstraßen zu einem langen, von zahlreichen Querstraßen durchflochtenen Faden, der sich vom Schwarzen Meer, von dem berühmten Kaffa und von Konstantinopel, quer durch die Länder Polens in das Innere der deutschen Länder hineinzieht und am Atlantischen Meer und an der Nordsee aufhört, wo die größten Zentren des westeuropäischen Handels lagen: das flandrische Brieg und die Hauptstädte der Hansa.

Der wichtigste, zentrale Zweig dieses Fadens — ist die berühmte „große“ Straße, die von Kaffa über Lemberg, Lublin und

Posen nach Guben führte, wo sie in die Niederlausitzer Straße einlief. Die Hauptstrecke dieser „großen“ Straße gehört also den polnischen Ländern an. Und daß Polen dies auszunützen wußte, beweist die Anlegung so vieler Querstraßen, so vieler Nebenadern, in die der Warenverkehr, der auf der Hauptstraße sich „transito“ bewegte, einlenkte und sich über ganz Polen verteilte.

In dieser Zeitperiode beschränkt sich die Stellung Polens auf eine geschickte Überfuhr dieser östlichen Waren nach dem Westen. Doch war dieser Zustand nur ein vorübergehender. Polen und Litauen, wälderreiche und fruchtbare Länder, reich an rohen Bodenerzeugnissen, sollten in dem Welthandel eine wichtigere Rolle spielen. Das geschah noch im Mittelalter, besonders in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts, als Danzig in polnische Hände überging und seine Handelsmacht immer mehr wuchs, bis es schließlich zu einer der ersten Handelsstädte Europas wurde.

Schon seit dem XIII. Jahrhundert fuhren hanseatische Schiffe von Danzig polnisches Getreide aus; schon damals kreuzten sich hier die Handelsstraßen aus Polen. Natürlich war die schiffbare Weichsel die Grundlage des Danziger Handels; doch konnte der mittelalterliche Handel der Landstraßen nicht entbehren. Daher eilen schon vor dem XV. Jahrhundert alle Straßen von ganz Polen nach Danzig und winden sich zwischen den an der Weichsel gelegenen Seen auf der Spur der alten Römerwege hindurch.

So lange Danzig in den Händen des deutschen Ordens verblieb, liefen diese Straßen in Thorn zusammen, das damals der Grenzpunkt für die polnischen Kaufleute war. Mit dem Falle des Ordens und dem Übergang Danzigs unter polnische Herrschaft sinkt langsam die Bedeutung Thorns und damals entstehen neue Straßen nach Danzig mit Vermeidung Thorns, d. h., der die Posner, Breslauer und masovischen Straßen verknüpfende Knotenpunkt verschiebt sich von Thorn nach Danzig.

Mit dem ungeheueren Aufblühen Danzigs wuchs auch ungemein die Rolle Polens in dem westeuropäischen Handel des Mittelalters. Im Inneren aber, innerhalb seiner Grenzen, komplizierten sich die Straßen immer mehr, das Handelsleben begann aufs beste zu pulsieren. Eine ähnliche Stellung, wie sie Danzig in dem Handel Polens mit dem Auslande einnahm, besaß Krakau in dem inneren Handel Polens.

Einen Überblick über diesen lebhaften Handelsverkehr bietet das aufgezeichnete Straßennetz, auf dem sich derselbe bewegte, und aus der Verzweigung der einzelnen Arterien kann man mit Recht schließen, daß, wenn Polen hinter den westlichen Ländern in Hinsicht auf die Industrie zurückgeblieben war, es in Bezug auf den Handel zweifellos mit ihnen gleichen Schritt hielt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Stycznia 1907.

SERIA